LA

REVUE DE PARIS

DIX-HUITIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1911

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1911

LA TERRE ET LA FEMME[1]

I

— Que Jésus-Christ soit glorifié!

— Dans les siècles des siècles. *Amen*!... Où allez-vous donc, mon Agata?

— Par le monde, mon bienfaiteur.

De son bâton, elle fit un grand geste circulaire. Le prêtre regarda dans le vide, puis ferma les yeux, car le soleil couchant l'éblouissait.

— Les Klenby vous ont mise dehors? — demanda-t-il.

1. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1910, M. de Wyzewa s'exprimait ainsi :

« M. Ladislas Reymont est aujourd'hui l'un des maîtres les plus admirés de toute la jeune école des romanciers polonais. Unissant à de très précieuses qualités d'observation pittoresque et psychologique le privilège, non moins précieux, d'une parfaite « objectivité » littéraire, il apporte à la peinture des mœurs polonaises un talent qui n'est pas sans rappeler celui du grand conteur russe Ivan Tourguenef... »

Et M. de Wyzewa signalait comme l'œuvre principale de ce maître « une sorte d'immense poème en quatre romans, *les Paysans*, que seul M. Ladislas Reymont était capable d'écrire : un poème où l'évidente portée symbolique de chacun des personnages ne les empêche pas de garder à nos yeux tout l'attrait d'une vérité concrète infiniment pénétrante, parmi des décors dont l'admirable couleur campagnarde suffirait, à elle seule, pour justifier le succès d'une œuvre que l'opinion polonaise s'accorde désormais à mettre au premier rang de sa riche et glorieuse littérature nationale. »

C'est le premier de ces quatre romans, traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par madame Marie Anne de Bovet et M. Stanislas de Kochanowski, que la *Revue de Paris* a l'honneur de publier sous ce titre : *la Terre et la Femme*.

233761

Avant de répondre, elle promena ses lourds regards éteints sur les toits du village, perdus dans les vergers.

— Que non pas!... ils sont bien trop bons... Mais moi, j'ai compris que c'était temps de m'en aller. On n'a pas d'ouvrage pour moi, l'hiver qui vient. Alors j'aurais donc reçu pour rien ma soupe et une place au feu? Puis, les nuits se font froides : il faut prendre les oies sous le chaume. N'est-ce pas aussi des créatures de Dieu?... Je cède ma place et je m'en vais mendier. Je n'ai pas besoin de beaucoup. Il y a de bonnes âmes... Ainsi reviendra le printemps. Peut-être alors rapporterai-je un peu d'argent, qui leur arriverait bien à propos. Ils sont mes cousins... Jésus n'abandonnera pas sa pauvre servante.

— Non, il ne l'abandonnera pas, — dit le prêtre, lui glissant dans la main une pièce de monnaie.

— Oh! mon bienfaiteur, mon tendre bienfaiteur!...

La vieille femme lui embrassait les genoux. La relevant :

— Allez, allez, — murmura-t-il, — et que Dieu vous accompagne!

De ses mains tremblantes elle ramassa sa besace en peau de hérisson. Puis, ayant fait le signe de la croix, elle s'achemina vers la forêt. De temps en temps, elle se retournait du côté des champs, d'où montaient en lentes spirales les fumées des feux de bergers, et, triste, elle regardait. Enfin elle disparut dans les taillis.

Le curé huma une prise de tabac et ouvrit son bréviaire. Mais ses yeux glissaient, distraits, sur les lettres rouges. Ils erraient dans le ciel pâle, ils s'envolaient vers l'immensité des terres noyées dans la mélancolie profonde de l'automne. Ils se fixèrent enfin sur le valet penché vers la charrue.

— Hé! Walek[1], — cria-t-il, — le sillon n'est pas droit.

Il se remit à marmonner son office. Puis de nouveau ses regards s'égarèrent, tantôt sur la paire de chevaux gris qui labouraient, tantôt sur une bande de corneilles qui, à chaque claquement de fouet, prenaient lourdement leur vol pour se poser un peu plus loin, aiguisant leurs becs aux mottes sèches et dures. Quand les chevaux arrivèrent sur lui, il leur flatta le cou, et eux, gonflant les naseaux, lui flairèrent le visage.

1. Diminutif de Walenty (Valentin).

— Hé! heu... a... a! — chanta le valet.

Soulevant le soc qui brillait comme de l'argent, il en planta la pointe en terre, et l'attelage tira de telle force qu'on entendit craquer les palonniers. Aucun bruit ne troublait la somnolence de l'air, très doux, où flottaient des poussières. A l'horizon clair, infini, des nuages blancs traînaient, qui semblaient des masses de neige chassées par le vent. Entre les lisières bleues des forêts ondulait la plaine brune; au milieu scintillait le fleuve coulant entre les saules, puis stagnant en un grand lac d'où il sortait pour s'enfuir vers les collines. La monotonie des terres labourées était coupée par les champs d'or du lupin en fleur, par le ruban sablonneux des chemins ourlés de files d'énormes peupliers.

Un long meuglement arracha le prêtre à sa rêverie.

Avec des cris rauques, les corneilles se levèrent et leur ombre noire courait derrière elles sur le sol nu. Une fille s'avançait, tirant par la corde une grande vache rousse. En passant elle loua Dieu et voulut se détourner afin de baiser la main du curé. Mais la vache la retint.

— Tu l'emmènes pour la vendre?

— Non : je la conduis au taureau du meunier... Eh! finis donc, enragée!...

L'une entraînant l'autre, la fille et la bête disparurent dans un tourbillon de poussière.

Puis un juif passa, un marchand de chiffons, attelé à sa brouette bien chargée. Comme il s'arrêtait, tout hors d'haleine :

— Quoi de nouveau, Moÿse?

— Qui se porte bien a de bonnes nouvelles... Les pommes de terre donnent, le blé se vend cher, les choux aussi... Il a de bonnes nouvelles, celui qui possède tout cela!

Le juif baisa la manche du prêtre, puis, remettant la bretelle sur une épaule, il continua sa route, plus lentement, car une côte commençait.

Vint un mendiant aveugle, que menait son gros chien au bout d'une laisse. Puis un petit garçon qui courait, tenant une bouteille. Apercevant le prêtre sur le revers de la route, il fit demi-tour et prit à travers champs pour aller au cabaret. Et encore un paysan portant du blé au moulin, qu'on entendait

ronfler dans un bouquet d'arbres jaunissants. Chacun glorifiait le Seigneur; on échangeait quelques mots et l'on passait. Enfin, le soleil venant à toucher la ligne d'horizon, le curé cria à son valet :

— Laboure jusqu'aux bouleaux, puis rentre. Les chevaux sont fatigués.

Récitant à demi-voix son bréviaire, il s'en alla au long des haies, enveloppant la glèbe d'un regard plein d'amour. Les jupes des femmes mettaient dans les champs des taches écarlates, les troupeaux d'oies semblaient des toiles étendues dans les prés. Le bétail lentement se rassemblait. Les feux du soir s'allumaient au loin. Le grincement des essieux d'un char rompait le silence, ou le choc d'un hoyau sur une pierre. Un chant venu on ne savait d'où se leva, égrena largement ses notes douces et se perdit dans les sentes vides où se penchaient les têtes sanglantes des sorbiers. Sous une herse, des nuées de poussière grise s'élevaient, puis se dissipaient. Derrière, un homme cheminait à grands pas lents, le torse ceint d'une toile où il puisait à poignées. D'un mouvement large et rythmé il jetait le grain, qui retombait en gerbe autour de lui. Comme il allait en remontant la pente, d'abord sa grosse tête ébouriffée se silhouetta sur le ciel ardent, puis ses épaules, enfin tout son corps. Et toujours de son geste égal et pieux, semblant bénir la terre, il semait le froment.

Le prêtre s'arrêta auprès d'un groupe de gens qui piochaient :

— Dieu vous assiste dans votre travail!

Ils lui baisèrent les mains.

— Le bon Dieu a donné cette année abondance de pommes de terre, — reprit-il en offrant sa tabatière aux hommes, lesquels, avec respect, puisaient une prise entre leurs doigts, mais n'osaient en sa présence se la fourrer dans le nez.

— Oui, oui, il y en a, et grosses comme des têtes de chats.

— Aussi chacun voudra engraisser des porcs : ils se vendront bien.

— Surtout qu'il en a beaucoup péri, cet été, d'une maladie, et qu'on vient en acheter pour la Prusse!

— C'est à Boryna, ce champ? Je ne vois pas le patron.

— Mon beau-père est allé au bois avec mon homme.

— Ah! vous voilà, Hanka[1]!...

La femme était jeune et jolie, avec un fichu rouge sur la tête.

— Comment va votre petit, celui que nous avons baptisé pendant la moisson?

— Grâce à Dieu, monsieur le curé, il va bien. Il commence même déjà à parler.

— Le Seigneur soit avec vous!

Il s'éloigna dans la direction du cimetière, et bientôt sa haute silhouette un peu courbée disparut derrière la chapelle entourée d'arbres. Alors les langues se délièrent.

— On n'en trouverait pas un meilleur dans le monde entier! commença une femme.

— On le voulait en ville. Si mon père n'était pas allé chez l'évêque avec le *wojt*[2], nous ne l'aurions plus.

Et Hanka vida son panier sur le tas qui faisait un monticule jaune parmi les fanes à demi séchées.

— Allons, bonnes gens, — continua-t-elle, — piochez, car le soir vient.

Parmi les travailleurs il y avait beaucoup de femmes. Entre les branches des buissons, dans des linges blancs, reposaient leurs nourrissons, qui de temps à autre vagissaient.

— Eh bien! — fit Augustynka, — voilà la vieille Agata qui s'en est allée par le monde.

— Pour mendier?

— Pas pour s'amuser, bien sûr!... Elle avait pourtant assez travaillé tout l'été. Eh bien! ils l'ont laissée partir. Au beau temps, elle reviendra avec du sucre dans son sac, du thé, un peu d'argent. Et on l'aimera, et on la fera coucher dans un lit, sur des couettes, et ce sera la « chère tante » aussi longtemps qu'il lui restera un kopeck en poche. Puis, le froid venu, on n'aura même plus de place pour elle dans le corridor ni dans l'étable... Canailles! chiens, que cette famille! — criait Augustynka, bleue de colère.

— Le vent souffle dans la figure des pauvres, — proféra un vieux à la bouche de travers.

Après un instant de silence, Augustynka reprit :

1. Diminutif d'Anna.

2. Prononcez : *woït*, — maire et juge de village.

— Et les Paczès?... Ils restent donc toujours garçons?... Et il y a tant de filles qui vieillissent ou qui doivent se louer!...

— Pardi! est-ce que la mère leur permettrait de prendre femme? Qui donc alors trairait les vaches et soignerait les cochons et laverait le linge? La vieille, elle, ne fait rien que s'occuper de sa Yagna[1], qui vit comme la fille d'un seigneur. Elle s'habille, elle se regarde au miroir, elle tresse ses nattes.

— Jozef Bandchòw a envoyé de la *wodka*[2] chez elle, et elle n'en a pas voulu.

— Voyez donc cette morveuse! — ricana Augustynka. — Et la mère passe son temps à l'église pour gagner des indulgences.

— Ça n'empêche pas qu'elle soit une sorcière. Qui donc a tari le lait aux vaches de Wawrzyniec[3]?... Et vous souvenez-vous quand le garçon de Jan[4] lui a volé des prunes? Elle lui a jeté une mauvaise parole et aussitôt il a pris ce mal dont il est demeuré tout tordu.

— Penser qu'on a au village de pareilles gens!... Autrefois on les aurait chassés. Mais il ne leur arrivera rien de mal, car quelqu'un les soutient, — ajouta Augustynka d'une voix plus basse, avec un clignement d'œil vers Hanka, qui piochait en tête de ligne. — Oui, oui, Antek[5], son mari, est après la fille comme un chien après une chienne en folie.

— Seigneur Jésus! que dites-vous là?... Mais ce serait un péché et une offense au bon Dieu! — chuchotaient les femmes sans relever la tête.

— C'est qu'elle est jolie, la Yagna!... Grasse comme une génisse, blanche de visage, les yeux couleur de fleur de lin...

— Tiens!... qu'est-ce qu'elle fait donc?... Elle mange, elle dort... C'est facile, à ce compte-là, d'être jolie!

Au loin on aperçut Jòzia[6] Boryna qui courait, et bientôt on l'entendit crier :

1. Diminutif d'Agnès.
2. « Eau-de-vie d'orge » : — coutume du pays pour demander une fille en mariage.
3. Laurent.
4. Jean; — prononcez : « Yann ».
5. Diminutif d'Anton (Antoine).
6. Diminutif de Josefka (Joséphine).

— Hanka! viens vite... la vache est malade.

— Jésus, Marie! Laquelle?

— La blanche tachée de rouge.

— Ah! que j'ai eu peur!... J'ai cru que c'était la mienne... Tout de même, une si belle vache, qui donne plus d'une mesure de lait à chaque traite...

Hanka prit son enfant et s'en fut avec sa petite belle-sœur, en telle hâte qu'elle oublia de détrousser sa jupe : on voyait jusqu'au genou ses jambes nues.

Derrière la haute forêt sombre, le soleil abîmé illuminait un immense disque rouge. Sur les terres, le crépuscule tombait, s'épaississant dans les buissons, noyant les lignes, éteignant les couleurs. Les cimes des arbres étaient éclairées : le toit de l'église étincelait. La cloche tinta l'angelus : à sa voix, les gens s'arrêtèrent et le murmure de leur prière faisait dans l'ombre comme le bruit étouffé des feuilles qui tombent. Puis, paresseusement, car personne ne les surveillait plus, ils reprirent leur travail.

— C'est pitié, une vache tellement grasse!...

— Bah! il n'est pas pauvre, celui qui la perd.

— C'est pourtant dommage.

— Boryna n'a pas de ménagère... Tout va ainsi dans sa maison.

— Eh bien! et Hanka?

— Elle demeure chez lui, voilà tout... Si elle fait attention à quelque chose, c'est pour le voler... Quant au bien du beau-père, que le chien le garde!

— Pourquoi Boryna ne rend-il pas sa terre à Antek[1]?

— Que ferait-il ensuite? Irait-il mendier?... D'ailleurs il est gaillard encore, et pourquoi ne se remarierait-il point?

— Gaillard, je ne dis pas. Tout de même, il va sur ses soixante ans.

— N'aie pas peur, Wawrzyniec, toutes le voudront, pourvu seulement qu'il les demande.

— Il a déjà enseveli deux femmes.

— Eh! qu'il en ensevelisse une troisième, et grand bien lui fasse! — s'écria Augustynka. — Mais qu'il ne donne rien aux enfants de son vivant, pas même ce qu'il peut couvrir de terre avec la semelle de sa botte : ils l'arrangeraient, les canailles,

comme ils m'ont arrangée... Donnez à vos enfants, qu'aurez-vous en échange? De quoi vous acheter une corde et une pierre pour vous mettre au cou.

— Allons, les gens, c'est temps de rentrer. Voici la nuit.

Ils rassemblèrent les pioches, les paniers, les pots du dîner, et lentement s'en allèrent par les champs, les uns derrière les autres, la vieille Augustynka continuant à vitupérer ses enfants d'abord et le monde en général...

II

Dans la cour de Boryna, on faisait cercle autour d'une énorme vache affaissée sur le fumier. Le vieux chien, un peu boiteux, au poil hérissé, courait, affairé, la flairant, puis se jetant sur les gamins qui, pour voir, grimpaient aux haies, Hanka, toute hors d'haleine, caressait la tête de la vache, en gémissant :

— Pauvre chérie!...

Et elle fondit en larmes.

Chaque femme conseillait son remède : lui verser dans la gorge de l'eau salée ou bien de la cire fondue. Celle-là proposait du savon dissous dans du lait caillé; celle-ci, qu'on la saignât. La pauvre bête étira son grand corps pantelant. Meuglant, plaintive, comme pour implorer du secours, ses beaux yeux roses déjà remplis de ténèbres, elle essayait de relever sa lourde tête qui retombait, et de sa langue pendante léchait les mains de Hanka.

— Si on appelait Ambròzy?... — suggéra une voix.

— C'est vrai : il se connaît aux maladies. Cours le chercher, Jòzia. Il vient de sonner l'angelus, il doit être encore auprès de l'église... Oh! mon Dieu, quand le père rentrera, aura-t-il assez de colère!... Pourtant, nous ne sommes pas fautifs.

Assise sur le seuil de l'étable et donnant le sein au petit qui pleurait, épouvantée, elle regardait alternativement la vache agonisante et la route par où Boryna devait venir.

Le temps de deux *Pater* et le sacristain arriva. Cent ans peut-être, droit comme un cierge, une jambe de bois, le visage sec et ridé ainsi que pomme à Pâques, les joues rasées,

nu-tête, ses longs cheveux blancs lui retombant en tresses sur le front et le cou. Il ausculta minutieusement l'animal :

— Oh! oh! — dit-il ensuite, — vous allez avoir de la viande à manger.

— Mais faites-lui donc quelque chose, Jésus miséricordieux!... Elle vaut deux cents roubles.

Le vieux tira de sa poche une lancette, l'aiguisa sur la semelle de sa botte, chercha la veine et la piqua. Mais le sang ne jaillit point, coulant goutte à goutte, tout noir, mêlé d'écume.

— Trop tard, — prononça Ambrozy gravement; — elle est perdue... C'est cette mauvaise maladie, vous savez... ou bien une autre... Enfin il aurait fallu m'appeler tout de suite. Mais les femmes ne savent que se lamenter. Pour remédier aux choses, autant des brebis qui bêlent!...

Il cracha, en signe de mépris; puis, ayant essuyé au poil de la vache ses mains tachées de sang, il s'en alla.

— Les voilà qui arrivent! — dit Jozia.

Courant vers le chemin d'où montait le roulement sourd du char, elle cria à tue-tête :

— Père!... la vache qui crève!...

Boryna jeta les guides à son fils, qui marchait par derrière, pour soutenir l'extrémité d'un grand tronc de sapin, et, son fouet à la main, il se précipita. On lui fit place, tandis que le petit berger allait se cacher dans le jardin.

— Ma plus belle vache!... Deux cents roubles perdus... Ah! les canailles! Quand c'est pour manger, ils sont bien tous là, oui-da!... Mais pour surveiller, plus personne. On ne peut pas bouger de chez soi qu'il n'arrive un malheur.

Toute tremblante, Hanka s'était levée.

— Depuis midi j'étais aux pommes de terre, — murmura-t-elle.

— Eh! toi, tu t'en fiches pas mal de mon bien!... Une si belle bête... Pas un au village n'avait la pareille.

Il tournait autour de la vache, la palpait, lui regardait la langue. Elle ne respirait plus qu'à peine et son sang se coagulait en caillots noirs.

— Rien à faire qu'à l'égorger, — reprit Boryna; — au moins on aura la viande.

Il alla dans la grange chercher une faux et retroussa les manches de sa chemise. Hanka et Jòzia se mirent à sangloter. Sentant la mort qu'on lui apportait, la vache, péniblement, se souleva avec un meuglement lamentable. Mais aussitôt elle s'écroula, la gorge tranchée, les jambes raidies d'un mouvement convulsif. Le chien vint lécher le sang qui giclait.

— Ne pleure donc pas, bête!... ce n'est pas la nôtre, — dit avec humeur Antek à l'oreille de sa femme.

Et il s'en fut dételer les chevaux, qu'il avait abandonnés et qui broutaient la haie.

— Y a-t-il beaucoup de pommes de terre? — demanda Boryna à sa bru.

— Vingt sacs peut-être.

— Il faut les rentrer aujourd'hui : il pourrait pleuvoir.

— Eh! rentrez-les vous-mêmes, — riposta son fils. — Je ne sens plus mon dos ni mes jambes, et un des chevaux boite.

— Que Kuba[1] attelle la pouliche et y aille.

Le vieux frémissait de rage. Il allait et venait en jurant, regardant le cadavre de la vache, furetant dans l'étable, dans la grange, sans savoir ce qu'il cherchait.

— Witek! Witek[2]! — appela-t-il enfin.

Les gens aussitôt s'esquivèrent, comprenant bien qu'une telle perte devait se liquider par des coups. Mais le berger n'eut garde de se montrer et Boryna entra dans la maison. C'était celle des paysans riches, partagée en deux par un large corridor. La moitié sur le jardin était la demeure des Antek; le père et la petite habitaient le devant, sur le verger et la route. Le valet et le berger dormaient auprès des bêtes.

Dans la chambre, vaste et basse avec d'énormes poutres noires, et tellement encombrée qu'auprès du poêle seulement on pouvait prendre place, il faisait sombre déjà, les saintes images mettant au mur une lumière. Boryna tira ses bottes, puis passa dans l'autre pièce. Il ouvrit le volet : la grande lueur rouge du couchant l'éclaira. Un entassement d'instruments aratoires, des tonneaux de blé; sur des perches tendues en travers, les pelisses de peau de mouton, les habits de laine, les coussins de plume... Longtemps le maître fourragea

1. Diminutif de Jakòb (Jacques).
2. Diminutif de Vitalis.

dans un coin rempli de vieilles choses. Mais il entendit Hanka : il referma le volet pour qu'elle ne vît pas ce qu'il faisait.

Le souper fumait sur un banc : un plat d'œufs et un grand pot de *kapusta*[1] au lard rance.

— Où Witek avait-il mené paître la vache? — demanda Boryna en se taillant une énorme tranche de pain.

— Dans la forêt du propriétaire. Mais le garde l'a chassée. Grasse comme elle était, elle s'est tellement échauffée en courant que quelque chose s'est allumé en elle.

— Canailles! ils me l'ont tuée. Nous avons droit de pâturage dans la forêt : c'est écrit sur le livre des hypothèques. Je porterai plainte... Elle valait deux cents roubles.

— Sûrement! — approuva sa bru, contente que se fût détournée sa colère.

— Dis à Antek qu'il faut écorcher la vache et ranger les pommes de terre. Quand je serai revenu de chez le *wojt*, je vous aiderai.

Il voulut s'habiller pour sortir. Mais il se sentit dans les os une telle fatigue qu'il se jeta sur son lit afin de dormir un moment. Tout en faisant de l'ordre dans la chambre, Hanka voyait par la fenêtre son mari qui mangeait, assis sur le pas de la porte. Lentement, il portait la cuiller à sa bouche et il regardait vers l'étang, dont la surface s'empourprait des dernières lueurs de jour. Par là venait le martèlement sourd des fléaux à battre. Antek, absorbé, l'œil mauvais, contemplait une maison dont les vitres brillaient de l'autre côté de l'eau. Par-dessus un petit mur de pierres, des touffes de dahlias souriaient, égayant la façade grise. A travers les pommiers on voyait passer et repasser une haute silhouette de femme, qui finit par rentrer.

Le ronflement de son père parvenant à son oreille :

— Il dort comme un seigneur, — grommela Antek, — et toi, espèce de valet, travaille!

Passant dans la cour, il considéra le cadavre de la vache et de nouveau maugréa :

— Suis-je donc un tsigane pour écorcher une bête?

Mais, Kuba arrivant avec les pommes de terre, ils se mirent

1. Sorte de choucroute.

à les décharger dans la grange, car les silos n'étaient pas encore creusés.

Les femmes avaient à rentrer la volaille, à donner la pâtée aux cochons qui, affamés, grouillaient jusque dans le corridor. Puis, les vaches à traire. Witek déjà leur donnait la litière et un peu de foin pour les persuader de se tenir tranquilles.

Réveillé, Boryna endossa sa redingote neuve, blanche, brodée de noir, la serra d'une ceinture rouge, prit son bonnet et s'en alla vers le moulin.

« Que de travail! — pensait-il en marchant. — Le bois à rentrer, les semailles à finir... Et les choux qui sont encore sur pied!... et les labours pour l'avoine!... Jamais on n'arrive au bout de ce qu'on a à faire... Et demain une journée perdue : cette assignation au tribunal!... »

Crachant par terre avec fureur, il bourra sa pipe, qu'il fut longtemps à faire prendre : les allumettes étaient humides.

« Et personne avec qui parler!... Je dois penser à tout, veiller sur tout, décider de tout... Ceux qui m'entourent sont des loups dans la bergerie... ils ne cherchent qu'à me déchirer en lambeaux. »

L'obscurité maintenant était complète. Il semblait que les maisons fussent devenues plus basses, comme s'enfonçant dans la terre et dans l'ombre. Par les portes et les fenêtres ouvertes, car la soirée était chaude, les feux brillaient, il venait des odeurs de soupe. Boryna marchait plus lentement. Sa colère s'apaisait; le souvenir de sa seconde femme, enterrée au printemps, lui serrait la gorge.

« Avec elle, la vache n'aurait pas crevé. Ah! c'était une ménagère, celle-là!.. Querelleuse, c'est vrai, bougonne, jurant toujours, se battant avec les autres femmes, ne vous disant jamais une douce parole... mais une épouse, oui; et une patronne. Tout allait bien, de son temps : les veaux, les oies, les porcs. Quand elle revenait de la foire, toujours l'argent était là. Et la choucroute aux pois, elle n'avait pas sa pareille pour la cuire. » (Son regret s'accrut et il soupira.) « Aujourd'hui, Antek tire de son côté; mon gendre le forgeron ne pense qu'à ce qu'il pourrait bien avoir de moi; Jòzia est trop jeune : que faire d'elle? Hanka, toujours malade... Tout s'en va, tout fuit comme l'eau... Mais je ne céderai pas mon bien, —

reprit-il presque à voix haute ; — non, pas un arpent tant que je tiendrai sur mes jambes... Quand Grzela[1] sera revenu du régiment, Antek n'aura qu'à filer chez sa femme. Je ne lui donnerai rien, rien, pas ça...

— Que Jésus-Christ soit glorifié !

— Dans les siècles des siècles. *Amen !* — répondit-il machinalement, sans savoir qui avait parlé dans l'ombre.

En entrant, il demanda à une grosse femme qui, agenouillée devant un berceau, allaitait son enfant :

— Le *wojt* est-il là ?

— Il y sera dans une minute. Prenez place, Matyasz. En voici un autre qui l'attend.

C'était le vieux mendiant aveugle. La lueur rouge du poêle colorait ses énormes joues glabres, son crâne chauve et ses yeux blafards, immobiles sous les sourcils épais.

— D'où venez-vous ainsi ? — demanda Boryna en s'asseyant de l'autre côté du feu.

— De par le monde, patron, — répondit le vieillard de sa voix traînante. Et il offrit sa tabatière.

Matyasz, ayant aspiré la prise, éternua trois fois.

— Il est fort, celui-là ! — dit-il en essuyant ses yeux qui pleuraient.

— Grand bien vous fasse ! Il vient de Pétersbourg.

— Venez donc chez moi demain. J'ai tué une vache : vous en aurez un morceau... Ainsi, vous êtes toujours en pèlerinage ?

— Eh ! que faire ?

— Quoi de nouveau dans le monde ?

— Ni bien ni mal. Les gens se plaignent quand il faut donner aux pauvres ; mais pour la *wodka* ils ont toujours assez... Tais-toi donc ! — ajouta l'aveugle en tirant sur la laisse de son chien qui grognait ; — c'est le maître qui rentre.

Jetant son fouet dans un coin, dès la porte, celui-ci cria :

— Vite à manger, femme, car j'ai grand'faim !... Bonsoir, mon compère. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Je voulais vous parler pour mon affaire de demain.

La *wojtowa*[2] avait servi un plat de pommes de terre au lard et une écuelle de lait caillé :

1. Georges.
2. Femme du *wojt*.

— Mangez un peu avec nous, Matyasz, — dit-elle.

— Grand merci : j'ai soupé déjà.

— Prenez donc : cela ne vous fera pas de mal.

— Une longue prière et une grande assiette, personne n'en est jamais mort! — prononça le mendiant.

Boryna prit la cuiller offerte et commença de manger lentement, comme il convient.

— C'est Ewka[1] qui a porté plainte contre vous, — dit le *wojt*.

— Oui : elle soutient que je ne l'ai pas payée. Mais ce n'est pas vrai. J'ai des témoins. Et encore, j'ai donné un sac d'avoine au prêtre pour le baptême de son bâtard.

— Elle prétend qu'il est de vous.

— Sang de chienne!... Elle est donc folle?

— Eh! eh! vous êtes vieux, mais farceur.

— Cela arrive plus souvent aux vieux, — remarqua le mendiant, — car ils ont plus d'habitude.

— Elle ment, la coquine... Je ne l'ai pas touchée. Elle crevait sous une haie et me priait de la prendre à la maison pour son pain et un coin où dormir. Je ne voulais pas. Mais feu ma femme me dit : « Elle travaillera; nous n'aurons pas besoin d'en louer une autre... » La fille est restée. Elle a engraissé et tout de suite elle a eu un enfant. A qui la faute?... Je la tuerai, cette menteuse... Ah! on a bien du souci... Ma vache qui est tombée morte!... la meilleure... Elle valait deux cents roubles.

Et il raconta comment ce malheur était arrivé.

— Mais ça ne se passera pas ainsi... On ira devant le tribunal.

Le *wojt*, qui était pour le château, essaya de l'en dissuader, lui affirmant que, dans le premier mouvement de colère, on ne fait que des sottises. Puis, pour détourner l'entretien :

— Chez un veuf, c'est toujours comme cela... Savez-vous, Matyasz? vous devriez vous remarier.

— Badinez-vous? J'ai passé cinquante-huit ans et ma défunte n'est pas encore refroidie.

— Prenez femme selon votre âge, — conseilla la *wojtowa*.

— Une bonne épouse, c'est la couronne du mari.

1. Diminutif d'Éva.

Ce disant, le mendiant chercha s'il ne restait rien dans son assiette.

— Qu'elle soit bête et criarde, — ajouta-t-il, — ou sale, ou coureuse, c'est encore mieux que pas du tout.

— On en dirait de belles, au village!

— Ceux qui parleraient vous rendront-ils votre vache, soigneront-ils votre ménage?

— Il y a tellement de filles par ici, — reprit le *wojt*. — qu'il fait chaud entre les maisons... Tenez, par exemple, Zoska Grzegorzowa[1] : grande, jolie et du bien...

— Eh! qu'a-t-il besoin d'une dot? Il est le plus riche de tous... Ou bien Kasza Andzejowa[2].

— Elle est promise depuis hier à Adam Rochow... Il y a aussi la Weronka Staszowa[3].

— Eh! non : elle a une jambe plus courte que l'autre.

— Et la veuve de Tomasz?

— Peuh!... Trois enfants, quatre arpents, deux vaches et une vieille fourrure de son défunt... Ou encore la fille de Wojciech[4]... comment donc s'appelle-t-elle?... qui demeure derrière l'église.

— Elle a un garçon pour mener paître. Mais Matyasz n'en a que faire : il a son berger.

— Tu oublies la meilleure pour lui : Yagna Dominikowa[5]. Belle fille, droite, et si forte qu'elle ne peut traverser une haie sans la rompre.

Boryna, qui jusqu'alors avait écouté sans sonner mot, répéta :

— La Yagna?... On la dit friande des garçons.

— Que ne dit-on pas? C'est la jalousie qui fait les caquets.

— Sans doute, sans doute... Mais il faut que je m'en aille.

Il rajusta sa ceinture et mit un charbon sur sa pipe pour la rallumer.

— Pensez-y, compère, lui cria le *wojt*. — Si ça va, je porterai la wodka chez elle et nous ferons la noce avant les fêtes...

1. Sophie, fille de Grégoire.
2. Catherine, fille d'André.
3. Véronique, fille de Stanislas.
4. Adalbert.
5. Yagna, fille de Dominique.

— Quand un vieux en prend une jeune, le diable se réjouit, car il en profitera.

Pour émettre sa sentence, le mendiant avait attendu la sortie de Boryna. — Celui-ci n'avait pas laissé voir combien l'idée lui plaisait : on n'est plus un blanc-bec. Mais, en marchant dans la nuit, il la retournait en tous sens. Le silence planait sur le village, troublé seulement par quelques abois de chien. De faibles lumières tremblotaient aux vitres. Sous une brise légère, les feuilles murmuraient doucement. Au lieu de rentrer par le plus court, Boryna descendit vers le pont et tourna vers l'étang. Était-ce pour se donner le temps de mettre de l'ordre dans son esprit, était-ce pour passer plus près de la maison Paczès? Lui-même n'en savait rien.

« Non, — pensa-t-il, — ce qu'on raconte sur elle n'est pas vrai. »

Et il cracha en signe de dégoût.

« Sans femme, il faut périr ou remettre son bien aux mains des enfants... Comme elle est grande et jolie!... Voilà ma meilleure vache morte et qui peut être sûr du lendemain?... »

La fraîcheur de l'eau le saisit, car il faisait très chaud chez le *wojt*.

« Oui, je dois me remarier. Il me reste beaucoup de vêtements de ma défunte... Qu'est-ce que donnera la vieille? Ils sont trois et ils ont quinze arpents avec la maison. Cinq pour Yagna, jouxtant les miens, cela ferait trente-cinq d'un seul tenant... Il n'y a que le meunier qui possède davantage et il a gagné ça en volant, le gredin... J'aurais besoin d'un cheval de plus et d'une vache... Mais la vache, c'est elle qui l'apportera. »

Une pensée venue à la traverse de ses calculs le fit rire tout haut : « Les enfants en crèveront de rage... »

Un flot de jeunesse lui échauffa le sang. Son parti était pris.

Il était arrivé devant les Paczès. Par la fenêtre ouverte, une grande lumière sortait, éclairant la route. Caché dans l'ombre, Boryna regarda. La mère, courbée devant le feu, lisait à voix haute. En face d'elle, la fille, manches retroussées sur ses bras nus, arrachait le duvet à une oie. Par instants, elle relevait la tête, semblait écouter quelque chose de lointain, puis se remettait à plumer avec une telle force que la bête battait des ailes pour s'échapper. Mais elle la serrait vigoureu-

sement entre ses genoux, et l'oie criait de souffrance : au dehors, les autres lui répondaient.

« Une belle fille vraiment! » songeait Matyasz.

Et, tout à coup, serrant sa ceinture, il s'en alla, car il sentait quelque chose lui monter au cerveau.

De sa cour, il se retourna pour regarder encore la maison au delà de l'étang. Quelqu'un en sortait : car la lumière jaillit par la porte brusquement ouverte, puis refermée, allongeant sur l'eau une traînée de flamme, et un pas se perdit dans l'ombre, accompagné d'une lointaine chanson. Longtemps encore, Boryna écouta. Mais il ne vit, n'entendit plus rien. Les chiens mêmes se taisaient dans le village endormi et la lune se leva au-dessus de la forêt.

Il fit un dernier tour, jeta un coup d'œil dans l'écurie, attacha un des battants de la porte de la grange, qui grinçait. Rentré enfin, il tira ses bottes, fit sa prière et se coucha. Mais il ne pouvait dormir, la couverture le brûlait : il mit ses jambes hors du lit. Il se sentait aussi une pesanteur sur l'estomac : « Le lait caillé! — se dit-il. — Je n'en devrais jamais prendre... »

Tous ses soucis lui revinrent en tête avec, confusément, la pensée de Yagna. « Oui, ce serait bon de l'avoir, car elle est jolie et elle a du bien... » Il songea de nouveau à ses enfants, puis aux propos qui couraient sur la fille de la Paczès. C'était un tourbillon dans sa cervelle. Si bien que, se redressant et se penchant sur l'autre lit de l'alcôve, où naguère couchait sa femme, par ancienne habitude de la consulter, il fut sur le point de dire :

— Qu'en penses-tu, Marysia[1]? dois-je me marier avec la Yagna, ou non?

Mais il se souvient que c'est Jòzia maintenant qui dort dans ce lit. Et, se signant, il commence à réciter des Avé pour la défunte, ainsi que pour toutes les âmes du Purgatoire.

III

L'aube blanchissait les toits et faisait pâlir les étoiles. Kuba descendit de son grabat de planches dans l'écurie. Il

1. Diminutif de Marya.

s'étira, bâilla, et alla réveiller le berger : Witek souleva sa tête appesantie, mais la laissa retomber sur le coussin de paille.

— Dors encore, pauvre petit, dors! — murmura le valet en le recouvrant de la peau de mouton.

Et il s'en alla, boitant, car jadis il avait reçu une balle dans la jambe. S'étant lavé à la fontaine, ayant peigné avec ses doigts ses cheveux rares, il s'agenouilla sur le seuil. En égrenant son chapelet, il regardait à l'entour : le verger, tout gris encore, les vitres qui s'allumaient de lueurs roses, une vapeur blanche qui montait de l'étang et qui allait se dissipant dans l'air. Avisant le chien endormi dans sa niche, il lui lança un caillou : l'animal se leva, remua la queue et se gratta.

— Je t'offre ma prière, Seigneur, ainsi qu'à tous les saints. *Amen!*

Kuba se frappa longuement la poitrine. Puis, se mettant debout :

— Voyez donc cet élégant qui s'épuce comme une fille avant la noce!...

Aussitôt il commença la besogne, tirant le char de dessous le hangar, donnant à boire aux chevaux, leur jetant du foin dans la crèche, apportant de l'avoine à la jument :

— Tiens, vieille, mange... Tu vas avoir ton petit : il te faut de la force.

Il lui chatouillait les naseaux, et la bête, câline, lui posait la tête sur l'épaule.

— Toi aussi, fainéant, tu en voudrais, — dit-il au cheval qui tirait sur sa longe; et, d'un coup de poing sur la croupe il l'écarta. — Puis, quand il faut travailler, tu ne marches pas sans le fouet.

La pouliche tendait vers lui sa gentille tête fine, marquée d'une étoile blanche, et doucement hennissait.

— Toi aussi, petite, mange, car tu iras en ville avec le vieux.

En la bouchonnant, il ajouta :

— Eh! eh! te voilà si grande que bientôt il faudra te mener à l'étalon.

Tandis qu'il ouvrait aux porcs, il vit le chien qui, attentif, lui emboîtait le pas : il lui jeta un morceau de pain tiré de sa poche, et l'autre l'emporta bien vite, car les cochons le lui disputaient.

— Ces bêtes, — fit le valet, — c'est comme les hommes : toujours à chercher quoi dévorer?

Entré dans la grange, il vit le cadavre dépouillé de la vache.

— Eh quoi! ce n'était qu'un animal... Elle devait mourir aussi...

Et songeant au régal que serait toute cette viande, Kuba soupira.

Le maître, ce matin, s'attardait. Cependant il fallut de nouveau secouer Witek. Le gamin finit par se lever, mais il resta à muser devant l'étable. Prenant l'échelle, il y grimpa pour regarder le nid d'hirondelles.

— Voyez donc, Kuba : sont-elles mortes?

— Gelées peut-être : il commence à faire froid, la nuit. Pourquoi ne sont-elles pas encore parties pour les pays chauds?

Le berger avait fourré les oiseaux dans sa poitrine afin de les réchauffer. Quand, avec précaution, il les en tira, déjà ils se ranimaient. Doucement il leur souffla sur les yeux, leur ouvrit le bec pour les faire boire; il attrapa des mouches et les leur donna à manger. Une à une, les petites hirondelles s'envolèrent et, se penchant sur le bord du toit, se mirent à lisser leurs plumes en gazouillant comme pour lui dire merci.

— Ah! mauvais drôle, c'est ainsi que tu travailles!...

Avant que Witek pût se sauver, Boryna l'avait saisi au collet et, de l'autre main, il débouclait sa large et lourde ceinture de cuir.

— Un fameux berger, oui-da! qui soigne bien ses bêtes... Ma meilleure vache, canaille, bâtard!...

Il le battait avec fureur et le gamin hurlait :

— Miséricorde, il me tue... Oh! Jésus, sauvez-moi!...

Ayant marqué sa désapprobation en crachant à terre, Kuba était retourné dans l'écurie. Le maître frappait de telle force que le sang coulait du nez de Witek, au milieu de son visage bleu tant il s'étranglait de crier. Enfin, d'un effort suprême, il se dégagea et, soutenant des deux mains sa culotte déchirée, il s'enfuit à toutes jambes.

Revenant à la maison. Boryna rencontra son fils :

— Le soleil est déjà haut et tu dormais encore?

— Je me suis fatigué hier comme un bœuf : j'avais besoin de me reposer.

— Je vais au tribunal. Tu achèveras de rentrer les pommes de terre. Quand les gens auront fini, ils te ramasseront de la paille et tu feras des liens pour réparer la toiture.

— Faites-les si vous voulez! Nous autres, nous n'en avons pas besoin.

Et il sortit en claquant la porte.

« Toujours des querelles, — pensait le vieux en s'habillant, — toujours cette guerre avec le fils qui, au moindre mot, vous saute au visage comme un chat, ou bien vous dit de telles choses qu'on en a les entrailles bouleversées... »

La colère l'envahissait et, jurant, il jetait ses bottes à travers la chambre. Pensant à son gendre le forgeron, qui excitait Antek contre lui et qui voulait avoir six arpents de terre, avec un de bois : « Ils n'auront rien de mon vivant, pas ça!.. »

Jòzia lui ayant servi la soupe, il lui adressa ses recommandations :

— Tu vendras toi-même la viande. C'est demain dimanche : tous les gens en voudront. Ne donne rien à crédit et réserve nous le quartier de derrière.

— Et Magda?... Ce sera triste pour elle de n'avoir rien de notre vache.

— Eh bien! porte-lui-en un morceau. Mais que le forgeron n'entre pas chez moi... Mets tout bien en ordre, et je te rapporterai un pain blanc.

Ayant fait le signe de la croix, il monta dans le char et toucha la petite jument, qui prit le trot. La matinée était belle, déjà chaude. Les gens se hâtaient vers les champs, outils au dos, panier au bras, en achevant de manger leur pain. C'était une rumeur, les chiens aboyant, les bergers criant après le bétail qui remplissait les chemins. Lentement Matyasz se fraya passage. Comme il atteignait l'église entourée d'arbres, il entendit l'orgue de la sainte messe et, tirant son chapeau, soupira pieusement.

La route, déserte maintenant, était jonchée de feuilles qui se détachaient des grands peupliers, pareilles à des papillons d'or. Montant au pas la côte, Boryna regardait vaguement la campagne toute rose dans la lumière du matin. Il essayait de penser à son affaire avec Ewka, à Yagna, à sa vache; mais une somnolence l'accablait. La fraîcheur de la forêt le réveilla

et il poussa sa bête, car la chaussée était bonne, traversée seulement par de grosses racines sur lesquelles sautait le char.

— Hep! hep! va, petite... Allons, as-tu peur d'une pie?

Il observa que ces oiseaux s'assemblaient en jacassant, et pensa : « Il pleuvra bientôt... »

Il était plus de huit heures quand il entra dans Tymòw, par des ruelles sales aux maisons galeuses. De vieilles juives l'épiaient, assises sur le pas des portes, devant les ruisseaux fétides où grouillaient pêle-mêle enfants et cochons; des juifs déjà l'entouraient pour voir s'il apportait quelque chose à vendre.

— F...ez-moi le camp! — grogna-t-il.

Sur le *rynek*[1], plusieurs chars étaient dételés à l'ombre des vieux arbres demi-morts. Le sien rangé auprès, la pouliche entravée à la roue, le nez dans son avoine, il entra chez le barbier juif, à la fenêtre de qui étincelaient trois plats de cuivre. Il en sortit rasé proprement, avec une seule écorchure cachée sous un morceau de papier. Devant le tribunal, beaucoup de gens attendaient, assis sur les marches. Les femmes avaient rabattu leur jupe rouge, — mise sur la tête pour la route, — et bavardaient. Ayant aperçu Ewka, son enfant sur le bras et entourée de ses témoins, Boryna, en colère, entra dans le corridor.

A droite, c'était la salle d'audience; à gauche, le logement du greffier. Sur le seuil, son serviteur préparait le samovar.

Derrière la porte, une voix de femme l'interpellait, irritée :

— Yachek[2]! les bottines de ces demoiselles!...

— Tout de suite.

Il soufflait sur les braises, et le samovar pétillait comme un volcan.

— Yachek! l'eau chaude!

— A l'instant... vous aurez tout...

Il allait et venait, tournait, virait, se démenait, haletant et tout en nage.

— Yachek! où sont mes bas?

Enfin il disparut et, après un moment, le tribunal s'ouvrit. On se rua dans la grande salle blanche. Ayant revêtu main-

1. Grande place.
2. Hyacinthe.

tenant sa tenue d'huissier, — pantalon bleu avec les pieds nus et belle jaquette à boutons de métal, — Yachek s'affairait derrière la grille séparant le public du prétoire. Ses cheveux jaunes lui tombaient sur les yeux; il secouait la tête comme un cheval piqué des mouches et essuyait son visage en sueur. Puis il alla regarder avec précaution dans la pièce voisine et vint s'asseoir au pied du poêle peint en vert. Les gens se bousculaient, se pilaient, avec force bourrades et gros mots. Les juifs glapissaient; les femmes se contaient les unes aux autres leurs malheurs; c'était un tel vacarme qu'on ne savait qui parlait, et on n'eût pas mis un doigt entre les têtes, pressées comme les épis d'un champ de blé. Apercevant à son tour Boryna, Ewka commença de l'apostropher.

— Tais-toi, chienne, — lui cria-t-il, — ou je te casse les reins.

Elle voulut s'élancer sur lui à travers la foule : son châle tomba, son poupon se mit à brailler. On en serait venu aux coups si Yachek, comme mû par un ressort, ne s'était levé en clamant :

— Silence, bestiaux!... le tribunal!

D'abord parut le seigneur de Racborowitzé, grand et massif, puis ses deux assesseurs, enfin le greffier, qui disposa les papiers sur la table recouverte de drap rouge, tandis que les juges s'asseyaient et se passaient au cou la chaîne d'or, insigne de leur office. Dans un grand silence, le président se rengorgea, feuilleta des dossiers et, de sa forte voix grave, annonça l'ouverture de l'audience.

La première affaire appelée fut la contravention dressée à un bourgeois pour mauvaise tenue de sa devanture : condamné par défaut. Puis celle d'un garçon battu pour avoir laissé entrer ses bêtes dans un pré : transaction, moyennant un pantalon au petit et, à la mère, cinq roubles. Un litige de bornage : remise pour supplément d'information. Un vol de bois par des paysans : l'amende ou quinze jours de prison. Ils firent appel. Dans l'auditoire on commençait à murmurer et à parler d'injustice, disant que la forêt était communale. Le juge fit un signe à Yachek, qui glapit :

— Silence!... Ici on n'est pas au cabaret.

Les causes se succédaient, parfois troublées par des protes-

tations, des lamentations, des querelles. La chaleur était telle, avec cette affluence, que le juge ordonna d'ouvrir les fenêtres.

— Maryanna Paczès, de Lipitzé, contre Bartek[1] Koziol.

Un petit vieux s'avança si vivement qu'on se récria, car il écrasait les pieds.

— Taisez-vous, canaille! — hurla Yachek. — C'est le tribunal qui parle.

— Bartolomiej Koziol, c'est vous?

Le paysan se grattait les cheveux, un sourire bête lui faisait grimacer le visage, et ses petits yeux rouges clignotaient en regardant les juges.

— C'est vous Bartolomiej Koziol?

— C'est bien lui, mon juge éclairé[2], — cria une énorme *baba*, se frayant un passage dans le prétoire.

— Que voulez-vous?

— S'il vous plaît, mon bienfaiteur, je suis la femme de cette créature.

Elle saluait en touchant la terre de la main.

— Vous êtes assignée comme témoin?

— Non, mais je vous prie, juge illustre...

— Allons, la vieille, sortez : votre place n'est pas ici.

Yachek la refoula par les épaules tandis qu'elle gémissait de toutes ses forces :

— Je vous prie, tout-puissant tribunal, mon mari est un peu sourd...

— C'est bon... nous parlerons plus haut... Votre nom?

— Comment, mon nom? Vous le savez bien, puisque vous venez de m'appeler.

— Bartek Koziol, — cria sa femme.

— Votre âge?

— S'il vous plaît?... Mon âge?... Je l'ai oublié, mais la mère le sait bien.

— Il aura cinquante-deux ans au printemps.

— *Gospodarz*[3]?

— Trois arpents de sable, tout-puissant bienfaiteur, et une queue de vache.

1. Diminutif de Bartolomiej (Barthélemy).
2. Commère.
3. Paysan propriétaire.

— Déjà condamné?

— Quoi, condamné?

— On te demande si tu as été en prison...

— En prison?... Dis, la mère, est-ce que j'ai été en prison?

— Tu y as été, Bartek, tu y as été : ces cochons de gardes t'ont fait enfermer pour cette brebis morte...

— Ah! oui... J'avais trouvé une brebis morte, je l'avais ramassée : on m'accusa de l'avoir volée... Mais c'était une injustice... Je...

— C'est bon, c'est bon... Aujourd'hui vous êtes inculpé du vol d'un porc appartenant à Maryanna Paczès et que vous auriez mangé. Qu'avez-vous à alléguer pour votre défense?

— Moi, j'ai mangé le porc? Que je ne voie pas Dieu après ma mort si je l'ai mangé... Oh! que le monde est donc méchant!... Pour ma défense?... Eh! la mère, que dois-je dire?... Non, je n'ai pas mangé le porc. Celle qui le soutient mérite d'être souffletée.

— Oh! bonnes gens, bonnes gens! — se récria la plaignante.

— Bon, bon, — reprit le juge, — vous ferez cela plus tard. Mais à présent expliquez nous comment ce porc s'est trouvé chez vous.

— Un porc chez moi?... Dis, la mère, que me demande le seigneur?

— Ce porc, Bartek, ce porc qui t'a suivi...

— Mais ce n'était pas un porc, Seigneur Jésus!... seulement un goret... un petit goret blanc, avec une tache noire près de la queue.

— C'est bon, c'est bon... Dites nous comment il est venu chez vous.

— Certainement que je le dirai... je le dirai exactement... Et je ferai voir à l'éclairé tribunal et à toute l'assistance que la Dominikowa[1] est une menteuse.

— Moi, une menteuse!... Ah! je prierai la Sainte Vierge pour qu'elle te fasse mourir sans confession.

Elle levait les yeux vers l'image sainte. Puis, montrant à Bartek son poing maigre :

1. La femme de Dominique.

— Voleur! brigand! assassin!...

Comme elle faisait mine de se jeter sur lui, la Kozlowa[1] se mit à hurler :

— Tu oserais le battre, morveuse! chienne!...

— Silence! — vociféra Yachek, — ou vous aurez affaire à moi.

A ce moment, il dut remonter son pantalon, car ses bretelles venaient de se rompre.

— Parlez, Bartek, dites la vérité tout entière.

— Je la dirai, mon juge éclairé, pure comme la glace. Je la dirai en honnête *gospodarz* que je suis et qu'ont été tous mes ancêtres, car nous ne sommes pas, nous autres, des ouvriers... Donc, c'était ainsi. Je revenais des champs vers la nuit, quand j'entends marcher derrière moi. Je me retourne : je ne vois rien... Je pense : « Est-ce le Mauvais? » Je me sens des fourmis dans les jambes et je dis un Avé... Ça recommence, et, cette fois, j'aperçois quelque chose de blanc, avec des yeux qui brillent comme ceux d'un loup ou bien du diable. Je fais le signe de la croix et je me mets à courir. Qui sait ce qui se promène la nuit? Il y a des fantômes.

— Il y en a. L'an passé, Sikowa fut pris à la gorge et en est resté malade deux semaines.

— Tais-toi, femme!... Je cours, je cours... La lune se lève enfin, je regarde encore, et qu'est-ce que je vois? Un cochon. « Crois-tu donc me faire peur?... » Je lui jette mon bâton à la tête et je m'en vais par le sentier, entre les betteraves de Boryna et le blé de Michal, puis entre le blé de Tomasz et l'avoine de Jan, celui qu'on a pris pour le service et dont la femme vient d'avoir un enfant... Mais le cochon me suit comme un chien. Ça me donne chaud. Je pense : « Si ce n'était pas véritablement un cochon?... » Je saute un fossé : il saute après moi, me passe entre les jambes, et je m'étale tout de mon long... « Serait-il enragé? » pensai-je... Quand je me suis relevé, je le vois qui met sa queue en l'air... il était blanc, avec une tache noire... et qui galope sur mes talons. Enfin, il vient ainsi jusqu'à ma maison, illustre tribunal, et jusque dans la chambre, Dieu m'est témoin!

1. La femme de Koziol.

— Et alors vous l'avez tué, puis mangé? — interrogea le juge, bonhomme, car ce récit l'amusait.

— Que faire? Le porc ne voulait pas s'en aller. Si nous le chassions, il revenait. Ma femme lui donnait ce qu'elle avait, car on ne pouvait pas le laisser périr : c'était aussi une créature du bon Dieu... Le tout-puissant tribunal est sage, il jugera que je ne pouvais pas faire autrement. Personne ne venait le chercher et il mangeait comme deux. Une semaine de plus, c'est nous qu'il aurait dévorés. Nous l'avons donc saigné, mais mangé, non, car le lendemain Maryanna est venue avec le *wojt* et nous a tout pris.

— Tout? — dit Maryanna. — Où est le quartier de derrière?

— Demandez-le aux chiens!

— Allons! le cochon qui t'a suivi... bon pour une bête de te croire... mais l'éclairé tribunal, non!... Et qui donc avait déjà volé le mouton au meunier, dis, et les oies au curé?

— Tu l'as vu? — vociféra la Kozlowa en faisant le mouvement de fondre sur elle, les ongles en l'air.

— Et les pommes de terre de l'organiste, qui les a volées? A chaque instant, il disparaît quelque chose, au village, et on sait bien où ça va.

— Tu peux bien parler, toi, après ce que tu as fait étant jeune! — cria Bartek, — et ce que fait ta fille à présent avec les garçons.

— Halte-là! Ne touche pas à ma Yagna, car je te casserais la figure.

— Silence, ou je vous flanque tous dehors! clama Yachek.

On entendit les témoins. La plaignante, d'abord. D'une voix endormie, elle jura sur la Très Sainte Vierge de Czenstochowa que le porc était bien à elle, que Koziol l'avait volé. Elle ne demanderait pas au tribunal de le punir pour cela, — le bon Dieu lui pardonne! — mais pour l'avoir insultée, elle et sa fille, devant tout le monde... Puis vint son fils Szymek[1] : son bonnet pendu à ses mains croisées, sans quitter le juge des yeux, le garçon déclara que le porc appartenait à sa mère, qu'il était blanc avec une tache noire près de la queue et qu'il avait une oreille déchirée. D'autres furent appelés, et, pendant

1. Diminutif de Simon.

l'audition de tous ces témoignages, il demeura immobile à la même place, ne perdant pas de vue le tribunal. Dans l'auditoire attentif, des propos malicieux ou plaisants circulaient. Enfin il y eut suspension d'audience et on se précipita au dehors pour manger un morceau ou échanger ses doléances et ses impressions.

A la reprise, cette affaire, renvoyée pour le jugement, fit place à celle de Boryna. Ewka exposa longuement sa plainte, déclarant qu'elle avait servi chez lui, où elle travaillait tellement que ses pieds ne voulaient plus la porter, sans jamais entendre une bonne parole, sans avoir un endroit pour dormir ni rien à manger, obligée d'aller quêter chez les voisins, qu'il ne lui avait pas payé ses gages et l'avait chassée avec son enfant. Finalement elle éclata en sanglots et se jeta à genoux en hurlant :

— C'est une injustice, oui... et le petit est de lui!

— Elle ment comme une chienne! — protesta Boryna épouvanté.

— Je mens? Tous au village le savent bien...

— Que tu es une coureuse et une gueuse, oui!

— Tribunal illustre, auparavant il m'appelait sa Yewka, sa Yewouchka [1], il me faisait des cadeaux, il me disait : « Prends, ma chérie, car je t'aime »... et à présent... Oh! mon Jésus!...

Boryna, stupéfait, invoquait le ciel :

— Et la foudre ne tue pas une telle coquine!...

— Pouvais-je me défendre contre lui?... Et où irai-je, à présent, avec mon enfant?... Ah! que je suis malheureuse!... Mais mes témoins jureront.

Les témoins cependant ne firent que rapporter des propos. Ewka recommença de pleurer et, comme argument suprême, élevant à bout de bras le marmot qui beuglait :

— Le tribunal éclairé verra bien de qui il est... Le même nez en pomme de terre, les mêmes yeux bruns qui louchent... Il n'est de personne que de lui.

Ce fut un éclat de rire général, auquel les juges ne purent se défendre de s'associer. Et les quolibets de pleuvoir sur la

1. Diminutif d'Ewka.

fille. Celle-ci ne disait plus rien et regardait autour d'elle avec des yeux de chien battu.

— Taisez-vous donc! — cria la Dominikowa. — C'est péché que se moquer de pareille pauvresse.

Elle avait parlé si sévèrement qu'elle imposa le silence.

Boryna cependant fut renvoyé des fins de la plainte. Il en éprouva un grand soulagement, car, bien que n'étant pas le coupable, il avait eu grand peur d'avoir à payer.

— La loi est ainsi faite, — disait-il à la Dominikowa, qu'il avait invitée, avec son fils, à se rafraîchir, — on ne sait jamais si elle ne punira point l'innocent. Cela s'est vu, non pas une fois, mais dix.

Pensif, il ajouta :

— Qui peut avoir donné à Ewka l'idée de cette plainte? Car elle-même elle ne l'aurait pas fait.

— Ne voyez-vous donc pas, derrière tout cela, votre gendre? Elle est en service chez le meunier, qui est grand ami avec le forgeron. Comprenez-vous?

— Je comprends. Mais qu'est-ce que ça lui aurait rapporté?

— C'était pour vous contrarier et vous rendre ridicule.

— Mais pourquoi? Encore un verre.

— Grand merci... après vous.

Quand ils eurent mangé une livre de saucisse, Boryna lui dit :

— Prenez place dans mon char, mère : nous causerons...

Ils se mirent en route. Szymek les suivait. N'ayant pas l'habitude de boire, et tout bouleversé encore par sa comparution en justice, il somnolait sur le char et, de temps à autre, retirant son bonnet, il se signait en marmottant des paroles inintelligibles, les yeux fixés sur la queue du cheval. Boryna et la vieille échangeaient quelques mots, parce qu'il n'est pas convenable de ne rien dire, mais la conversation languissait. Lui sifflotait, poussait la pouliche, regardait à la dérobée la Paczès, qui demeurait impassible, les yeux luisants.

— On raconte que Walek Rafalòw a envoyé de la wodka à votre fille.

— Lui et bien d'autres. Mais Yagna n'est pas pour eux.

Longtemps ils se turent, se guettant comme à la lutte. Boryna étant sanguin, cet effort le congestionnait.

— Il fait aussi chaud qu'au temps de la moisson, — remarqua-t-elle négligemment.

— Vous l'avez dit.

Puis elle reprit :

— C'est curieux qu'un *gospodarz* tel que vous, qui a du bien et du sens et de l'importance au village, n'ait pas l'ambition d'une charge.

— Eh! pourquoi faire? J'ai été échevin pendant trois ans. Ça m'a coûté de l'argent et de la peine. Mon bien dépérissait, ma femme me querellait...

— Sans doute!... Tout de même, c'est agréable d'être magistrat.

— Grand honneur!... Mais que les impôts soient en retard, qu'un pont soit endommagé, qu'il y ait un chien enragé, une rixe, à qui s'en prend-on?... A moi. Beau profit!

Après un nouveau silence, sournoise, elle lui demanda :

— Est-ce que vous ne penseriez pas à vous remarier?

— Allons, je suis donc trop vieux!

— Ne dites pas ça : j'ai vu comme vous portez un sac de blé.

— Oui, oui, je suis assez fort. Mais quelle fille me voudrait? Et moi, je n'épouserai pas la première venue.

— Faites seulement votre testament, et les plus gentilles ne vous repousseront pas.

— Elles sont ainsi : pour un arpent ou bien des cochons, elles prendraient n'importe qui.

— Et les hommes donc, est-ce qu'ils ne regardent point la dot?

Il ne répondit rien et fouetta la jument. Jusqu'au sortir de la forêt, ils gardèrent le silence. Alors seulement Boryna découvrit sa pensée :

— Tout va mal aujourd'hui. Il faut payer pour une bonne parole. Les enfants se révoltent contre les parents; entre eux, ils se battent comme des chiens.

— A quoi bon? La sainte terre les couvrira tous pareillement.

— A peine sont-ils au monde que déjà ils voudraient leur part. Et ils n'ont pas de respect pour les vieux. C'est trop étroit pour eux, la campagne : les choses anciennes ne leur

plaisent plus. Ils ont même honte de porter le costume des paysans.

— Tout ça, parce qu'ils ne craignent point Dieu.

— Vous avez raison. Mais comment les contraindre?

— Le jour du Jugement arrivera.

— Sans doute!... Et en attendant?... Ah! nous vivons dans un temps bien mauvais. Autant la peste.

— Il y a des gens très coupables, — déclara la Paczès. — Le *wojt* et le forgeron, par exemple. Ils sont toujours en querelle avec le curé et ils montent la tête aux autres.

— Ah! ce forgeron... Et qu'il soit le mari de ma fille, c'est ma mort.

Ils arrivaient au village. On apercevait, agenouillées au bord de l'étang, une rangée de femmes, et, parmi les éclats de voix, les rires, on entendait les claquements des battoirs.

— Je descendrai ici, Matyasz : ma fille y est.

Yagna était la premières des laveuses, en chemise blanche, cotillon rouge, un petit fichu sur la tête.

— Dieu vous assiste! — lui dit Boryna, en arrêtant le char.

— Vous pareillement.

Elle leva sur lui ses grands yeux bleus, un sourire passa sur son joli visage un peu hâlé. Le vieux tressaillit et partit en faisant claquer son fouet. Mais, à plusieurs reprises, il se retourna, même quand elle fut hors de vue.

« Elle ressemble à une biche », pensait-il.

WLADYSLAS REYMONT

(Traduit du polonais par MARIE ANNE DE BOVET et STANISLAS DE KOCHANOWSKI.)

(A suivre.)

LE RADIUM

SON ORIGINE ET SES TRANSFORMATIONS

Personne n'a oublié la révolution scientifique qui a marqué la fin du XIXe siècle : Röntgen venait à peine de découvrir les rayons X, lorsque les travaux d'Henri Becquerel et des Curie vinrent, à leur tour, étonner le monde. A ce moment, l'ampoule radiographique occupait tous les physiciens. Divers savants, entre autres M. H. Poincaré, avaient cru voir dans la fluorescence du verre de cette ampoule la cause excitatrice des rayons de Röntgen; partant de cette idée, qu'on a depuis reconnue fausse, Becquerel eut, en 1896, l'heureuse inspiration de s'adresser aux sels d'uranium, dont la fluorescence est connue de longue date, et de rechercher si ces corps n'émettaient pas des rayons X; ces corps se montrèrent capables d'impressionner une plaque photographique, enveloppée de papier noir, et de donner des clichés analogues aux radiographies. Mais on ne tarda pas à reconnaître que les sels non fluorescents d'uranium et l'uranium lui-même possèdent la même propriété; leur activité est proportionnelle à leur teneur en uranium, quelle que soit la forme sous laquelle ce métal est engagé. Cette activité, liée à la présence de l'atome d'uranium, se manifeste, non seulement par l'impression photographique, mais encore par la conductibilité électrique qui est

communiquée à l'air ambiant. C'est même par ce dernier caractère qu'on la mesure, en déterminant la vitesse de décharge d'un corps électrisé que l'on soumet, dans des conditions bien déterminées, à l'action de la matière active.

Ainsi, l'uranium fut le premier élément radio-actif qu'on eût découvert et sa radiation, reconnue différente des rayons X, fut justement désignée sous le nom de *rayons Becquerel*. Deux ans plus tard, en 1898, M. Schmidt et madame Curie montrèrent, presque simultanément, qu'un autre corps, le thorium, et tous ses composés partageaient avec l'uranium la propriété découverte par Becquerel. Après cette découverte, on pouvait se demander si la radioactivité appartenait séparément à l'uranium ou au thorium purs, ou si elle ne tenait pas à quelque élément très actif contenu à dose infinitésimale dans ces deux corps. Une étude systématique, faite par madame Curie, montra que certains minéraux possédaient une activité bien supérieure à celle qu'on aurait dû attendre d'après leur teneur en uranium et en thorium ; comme l'analyse de ces corps comportait une imprécision voisine d'un centième, on pouvait espérer que leur radio-activité était due à quelque élément inconnu, inclus à dose minime.

C'est à la recherche de cet élément hypothétique que monsieur et madame Curie se livrèrent alors, avec la collaboration de M. Bémont : un formidable labeur permit de caractériser dans le plus actif des corps essayés, la pechblende, deux nouveaux éléments radio-actifs, dont l'un, voisin du bismuth par ses propriétés chimiques, reçut le nom de *polonium*, tandis que l'autre, le *radium*, se rapprochait du baryum par l'ensemble de ses caractères. L'année suivante, en 1899, M. Debierne isolait des mêmes minéraux un nouvel élément radio-actif, l'*actinium*. De tous ces nouveaux corps, le radium se trouva être le plus stable et le plus facile à caractériser; à mesure qu'on l'obtenait dans un état de pureté plus grande, ses caractères spécifiques se dessinaient plus nettement; l'analyse spectrale y découvrait des raies distinctes de celles de tous les corps connus; son poids atomique, 226, était différent de celui du baryum, 137. Mais ce n'est qu'en 1902 que madame Curie parvint au chlorure de radium pur, et c'est en 1910 seulement qu'elle réussit, aidée par M. Debierne, à isoler de ce

chlorure quelques parcelles d'un métal blanc, brillant, fondant à 700 degrés, très altérable à l'air et qui décompose l'eau : c'est le radium, l'élément dont les propriétés extraordinaires se transmettent à toutes ses combinaisons.

Aujourd'hui, suivant les procédés indiqués par monsieur et madame Curie, la préparation des sels de radium se fait industriellement, dans une usine d'Allemagne et deux usines françaises[1]. Il a fallu renoncer à utiliser dans ces dernières le minerai le plus riche que l'on connaisse actuellement : la pechblende de Joachimstal, en Bohême, qui contient jusqu'à un décigramme de radium par tonne; ce minerai, formé en majeure partie par de l'oxyde d'uranium, se présente dans la mine sous forme d'un filon dont l'épaisseur dépasse rarement trois ou quatre centimètres; exploité par le gouvernement autrichien pour l'extraction des sels d'uranium, il laisse un résidu dont plusieurs tonnes avaient, jadis, été mises à la disposition de madame Curie; mais l'Autriche garde maintenant pour elle ces précieux résidus. Il faut recourir à des minerais plus pauvres, qui proviennent de Madagascar, du Tonkin et surtout du Portugal; leur prix varie et peut atteindre jusqu'à vingt-cinq mille francs par tonne, ce qui met le gramme de radium, non extrait, à deux cent cinquante mille francs environ; après extraction, le prix de vente est deux fois plus élevé, ce qui s'explique aisément par la longueur des manipulations nécessaires.

L'opération, conduite sur trois cents kilos de minerai à la fois, comprend un broyage préliminaire et un premier traitement qui élimine les neuf dixièmes de la gangue inactive, puis une deuxième série opératoire à la suite de laquelle le radium, isolé avec le baryum, forme une masse globale d'un à deux kilogrammes. On élimine alors progressivement le baryum, par une série méthodique de cristallisations qui laissent finalement un résidu minuscule de chlorure ou de bromure extraordinairement actif, spontanément lumineux dans l'obscurité, ayant toutes les propriétés des sels de radium pur. Si l'on prend pour unité l'activité de l'uranium, le traite-

1. Certains savants effectuent le traitement pour leur propre compte, comme Sir William Ramsay, qui a obtenu 196 milligrammes de radium au moyen d'un millier de tonnes de pechblende de Trenwich en Cornouailles.

ment préliminaire laisse un résidu dont l'activité s'élève à cinquante ou soixante; cette activité est portée à mille par les fonctionnements ultérieurs; les dernières cristallisations, effectuées au laboratoire, l'élèvent jusqu'à deux millions.

Ainsi, toute la vie d'une usine qui traite annuellement plusieurs centaines de tonnes de minerai se résume dans un gramme, une pincée de chlorure de radium. La chimie ne nous offre pas d'autre exemple d'un corps aussi rare et aussi coûteux; pourtant, c'est autour de ce corps, dont il n'existe pas vingt grammes à l'état isolé dans le monde entier, que pivotent actuellement les plus légitimes espoirs de la science.

C'est que ce produit, que s'arrachent les laboratoires, ne sert pas seulement à des recherches scientifiques; il a déjà reçu des applications médicales assez importantes pour que le radium soit, non seulement vendu, mais loué, à la dose d'un ou deux milligrammes, aux médecins et aux instituts médicaux qui l'utilisent. Ses multiples radiations ont, en effet, la propriété de pénétrer les tissus vivants, à des profondeurs variables avec leur nature, et de les détruire en les rajeunissant, de telle sorte que des cellules vouées à une dégénérescence morbide sont éliminées et laissent la place à des cellules saines et vigoureuses. Tous ces effets de cicatrisation ont été constatés dans les *nævi* vasculaires, ou taches de vin, les *lupus*, les *angiostomes* de la face et dans les difformités causées par le rhumatisme articulaire. Plus récemment, on a montré que la radiumthérapie était capable d'atteindre, en profondeur, les tumeurs sanguines et lymphatiques et les affections cancéreuses qui ont fait jusqu'ici le désespoir des chirurgiens. Pour ces diverses applications, les sels de radium sont tantôt injectés directement dans les tissus, tantôt introduits à l'intérieur par électrolyse, tantôt étendus sous forme de pâte sur une toile maintenue au voisinage de la partie malade, avec interposition d'un écran métallique destiné à localiser l'action du rayonnement. Enfin, il y a lieu d'attribuer au radium les propriétés, encore mal définies, mais incontestables, de certaines eaux minérales, dont la composition chimique ne suffit pas à expliquer le rôle et qui n'agissent efficacement qu'au griffon même de la source.

*
* *

Tous ces résultats suffiraient à justifier le bruit que s'est fait autour de la découverte du radium et la célébrité acquise en quelques mois par le savant infiniment modeste qu'était Pierre Curie. Mais il y a plus. La radio-activité n'est pas une anomalie, une exception, dans la nature ; c'est une propriété très répandue, peut-être même universelle, de la matière. La révélation de cette propriété a été l'origine d'un mouvement scientifique, dont on peut prendre une idée en lisant les titres des travaux innombrables auxquels elle a donné sujet, les livres et les revues qui lui sont spécialement consacrés. Il faut remonter aux découvertes de Pasteur pour trouver une pareille poussée de faits et d'idées ; aussi ne doit-on pas s'étonner si les résultats, acquis dans une louable émulation de tous les pays civilisés, présentent quelque incohérence et quelques contradictions. Par bonheur, madame Curie vient de mettre à la fois en ordre et à jour toutes ces acquisitions : la publication de son *Traité de Radio-activité*[1], en attendant le futur Institut du Radium qui va s'élever au cœur du Paris studieux, témoigne du mouvement profond causé par les nouvelles découvertes ; c'est lui qui nous fournira le moyen de renseigner le lecteur sur le travail qui s'est poursuivi depuis treize ans dans les laboratoires.

Le premier point qui frappe, lorsqu'on jette un coup d'œil d'ensemble sur les résultats acquis, c'est le nombre considérable des éléments radio-actifs. Nous en donnerons d'abord la liste, en accompagnant chaque élément d'une constante numérique qu'on appelle sa *période* et qui le caractérise comme nous le verrons tout à l'heure :

I. — FAMILLE DU RADIUM.

	Période.
Uranium.	60 millions de siècles (?).
Radio-uranium.	(?)
Uranium X	24,6 jours.
Ionium.	300 siècles (?).

1. Gauthier-Villars, éditeur, 1910.

Radium	2000 ans (?).
Émanation du radium	3,85 jours.
Radium A	3 minutes.
Radium B	26,7 minutes.
Radium C	19,5 minutes.
Radium D	15 ans.
Radium E	4,8 jours.
Radium F (polonium)	140 jours.

II. — FAMILLE DU THORIUM.

	Période.
Thorium	300 millions de siècles (?).
Mésothorium 1	5,5 ans.
Mésothorium 2	6,2 heures.
Radio-thorium	2 ans.
Thorium X	3,6 jours.
Émanation du thorium	53 secondes.
Thorium A	10,6 heures.
Thorium B	55 minutes.
Thorium C	quelques secondes.
Thorium D	3,1 minutes.

III. — FAMILLE DE L'ACTINIUM.

	Période.
Actinium	(?)
Radio-actinium	19,5 jours.
Actinium X	10,5 jours.
Émanation de l'actinium	3,9 secondes.
Actinium A	36,1 minutes.
Actinium B_1	2,15 minutes.
Actinium B_2	(?)
Actinium C	5,1 minutes.

IV. — ÉLÉMENTS NON CLASSÉS.

Potassium Rubidium	Période inconnue, mais très supérieure à celle du thorium.

Sur ces trente-deux corps, quatre seulement, le thorium, l'uranium, le potassium et le rubidium, étaient connus avant les recherches systématiques sur la radio-activité. Les deux

derniers, mille fois moins actifs que l'uranium, sont aux limites de ce qu'on peut apprécier avec la sensibilité actuelle des appareils. En réalité, il n'est pas de corps dans la nature qui ne manifeste une très légère radio-activité; mais il est impossible de dire si cette propriété est spécifique ou si elle tient à des traces d'impuretés.

Toutes les substances dont nous venons de donner la liste sont considérées, jusqu'à nouvel ordre, comme des éléments, ou corps simples; mais leur nature est différente de celle des corps dont les atomes immuables ont servi de base à la chimie classique. Dans le trouble des premiers temps qui ont suivi la découverte du radium, bien des hypothèses ont été mises en avant pour en expliquer les propriétés; une seule a survécu, celle de la *désintégration atomique*, énoncée à peu près simultanément par le physicien anglais Rutherford et par monsieur et madame Curie; elle a le mérite de rendre compte des faits connus sans jeter à bas l'édifice, si péniblement élevé, de la physique et de la chimie. Cette théorie suppose que l'atome radio-actif est un système complexe et un équilibre instable. Sous l'action de forces encore inconnues, mais qui sont très probablement intérieures au corps lui-même, l'atome se brise, fait explosion en quelque sorte, laissant comme résidu de sa transformation, soit un nouveau corps radio-actif qui évolue à son tour et se désintègre suivant les lois qui lui sont propres, soit un élément inactif, c'est-à-dire un atome stable, auquel cas la transformation s'arrête.

Cette révolution atomique est accompagnée d'une émission de chaleur, parfois même de lumière, et d'une projection des radiations α, β et γ, qui sont les agents actifs de la radio-activité. Les rayons α sont des atomes d'un corps simple, l'hélium, porteurs de charges électriques positives; les rayons β consistent en une projection d'électrons, ou atomes d'électricité négative; enfin les rayons γ sont analogues aux rayons X; ils consistent probablement, comme eux, en des ébranlements non périodiques, ou pulsations, communiqués à l'éther. Ces diverses formes de rayonnement n'apparaissent pas simultanément dans tous les cas; leur intensité et la vitesse des masses électrisées α ou β diffèrent grandement avec le corps qui se désintègre; ces divers facteurs caractérisent donc l'élément

radio-actif ; mais ce qui le caractérise avec plus de précision encore, c'est la « période » de désintégration.

Considérons, par exemple, un milligramme de radium pur ; c'est une masse à peine perceptible qui renferme un milliard et demi de milliards d'atomes. Or, toutes les secondes, quinze millions de ces atomes font explosion en donnant une autre substance radioactive, qui est « l'émanation » du radium. La vitesse de cette transformation est immuable ; du moins, nous ne connaissons aucun moyen de l'accélérer ni de la ralentir ; qu'on engage le radium dans telle combinaison chimique qu'on voudra, qu'on le refroidisse ou qu'on l'échauffe, la désintégration continuera à s'effectuer suivant la même loi ; une fraction, toujours la même, sera, à chaque instant, décomposée. La masse du radium ira donc en diminuant peu à peu, si bien qu'après deux mille ans environ [1], elle sera réduite de moitié. Ce temps est la « période » de désintégration du radium. Chaque élément radio-actif est ainsi caractérisé par sa période, c'est-à-dire par le temps pendant lequel sa masse diminue de moitié. Rien n'est plus variable que cette durée ; elle se compte en millions de siècles pour les corps relativement stables, en secondes pour certains corps qui ne font qu'apparaître pour se transformer.

Revenons à notre milligramme de radium. L'émanation n'est pas le seul produit de sa désintégration ; la dislocation atomique s'accompagne d'une émission de rayons α, β et γ. Les premiers, animés d'une faible vitesse, sont arrêtés par le moindre obstacle, comme l'air ambiant pris sous une épaisseur voisine du millimètre. Au contraire, les électrons qui forment le rayonnement β sont projetés avec une violence inouïe ; leur vitesse atteint et dépasse parfois 250 000 kilomètres par seconde ; ils sont capables de traverser des obstacles très résistants, par exemple des lames de métal ayant plusieurs centimètres d'épaisseur ; aussi, lorsqu'on enferme un sel de radium dans un tube de verre scellé, les charges négatives s'échappent

1. Ce nombre n'est donné qu'à titre d'indication, car il comporte une grande incertitude ; on peut seulement affirmer qu'il n'est ni dix fois trop grand, ni dix fois trop petit. La même observation s'applique au thorium, à l'uranium et à l'ionium, qui évoluent trop lentement pour qu'on ait pu évaluer autre chose que l'ordre de grandeur de leur période.

avec les électrons, tandis que les rayons α, emprisonnés par le verre, laissent l'intérieur du tube électrisé positivement; cette électrisation est parfois assez intense pour donner naissance à une étincelle qui produit la rupture du tube.

Enfin, la désintégration du radium s'accompagne d'une émission continue de lumière et de chaleur; cette émission, découverte en 1903 par MM. Curie et Laborde, a pour effet de maintenir le sel de radium à plusieurs degrés au-dessus des corps environnants. Des expériences précises ont montré que chaque gramme de radium dégage deux calories par minute, c'est-à-dire assez de chaleur pour élever de deux degrés, dans ce même temps, un poids d'eau égal au sien. Il est probable que cette chaleur provient, pour la plus grande part, de l'arrêt brusque des rayons α qui parcourent un faible trajet à partir de leur point d'émission et dont la force vive, brusquement annulée, est convertie en une quantité équivalente de chaleur.

En tous cas, en se tenant exclusivement aux faits, on peut traduire par une relation analogue aux équations chimiques la transformation subie par l'atome du radium. On a :

Radium = Matière : Émanation + hélium (rayons α)
+ Énergie : rayons β + rayons γ + chaleur + lumière.

Dès à présent, cette équation peut s'écrire sous forme quantitative, c'est-à-dire qu'on connaît les masses de matière et les quantités des diverses énergies qui y figurent; et il n'est pas douteux que, d'ici à quelques années, on soit en état d'écrire, pour les diverses désintégrations, des équations aussi précises.

*
* *

Prenons maintenant une solution de bromure de radium dans l'eau; elle dégage constamment de petites bulles gazeuses qu'on peut recueillir dans une éprouvette; pour un gramme de sel, on obtient ainsi environ dix centimètres cubes de gaz par jour; soumis à l'analyse, ce produit apparaît comme constitué par de l'hydrogène et de l'oxygène. L'eau est donc décomposée par le radium. En faisant passer ces gaz dans un tube

entouré d'air liquide, Ramsay et Soddy constatèrent en outre qu'il se condensait une goutte microscopique d'un liquide qui, ramené à la température ordinaire, se vaporisait et se transformait en un gaz spontanément lumineux dans l'obscurité, qui est « l'émanation ». L'émanation obéit à la loi de Mariotte, comme les gaz ordinaires, car en doublant son volume, on réduit de moitié sa force élastique; on peut déterminer sa densité, qui est quintuple de celle de l'air; son spectre d'émission, obtenu en l'illuminant par la décharge électrique, se caractérise par des raies tout à fait distinctes de celles du radium et des autres corps connus; on est donc fondé à voir dans l'émanation une espèce chimique distincte. Traitée par les agents chimiques les plus énergiques, elle est toujours restée inaltérée, ce qui rapproche ce corps des gaz inertes de l'atmosphère, comme l'argon, le néon et l'hélium.

Mais l'émanation a la vie courte; une heure après qu'elle a été isolée du radium, elle subit une contraction brusque qui réduit son volume de moitié; puis on voit apparaître et se développer le spectre de l'hélium; au bout d'un mois, la transformation en hélium inactif est presque intégrale et le système paraît avoir acquis son état définitif. Il s'en faut, pourtant, que les choses se passent d'une manière aussi simple; on a pu s'en rendre compte en étudiant les phénomènes de *radioactivité induite*.

Quand on place un corps quelconque, verre, bois, celluloïd, plomb, platine, dans un vase clos qui contient un sel de radium, il arrive que ce corps devient temporairement radioactif; cette propriété appartient aux vases qui ont contenu le radium, aux appareils qui ont servi à le manipuler, aux vêtements et à la personne même des opérateurs, à l'air du laboratoire; c'est pour cette raison que la salle où se font les mesures délicates d'activité doit être soigneusement isolée du laboratoire où on manipule le radium; malgré toutes les précautions, une contamination progressive est inévitable : ainsi, écrit madame Curie, « dans l'École de Physique et de Chimie de la Ville de Paris, où notre travail de découverte des substances radio-actives a été effectué et où j'ai fait un travail de concentration du radium jusqu'à l'état de sel pur, il existe une salle qui servait de réfectoire pour les élèves et qui ne communique

en aucune façon avec les pièces où nous travaillions et en est même éloignée. Nous n'allions jamais dans cette pièce et aucun des objets dont nous nous servions n'y a été introduit. Cependant, quand une installation électrométrique a été faite dans cette salle plusieurs années après que nous avions quitté l'École, on a trouvé que la conductibilité de l'air y avait une valeur vingt fois plus élevée que la valeur normale. » Cette propriété, si curieuse et si gênante, ne se manifeste qu'avec les corps, actinium, thorium et radium, qui donnent naissance à une émanation, c'est-à-dire à un gaz radio-actif. Rutherford a montré qu'elle avait pour cause le dépôt d'une substance radio-active, abandonnée par l'émanation, sur les corps en contact avec elle. Ces dépôts forment des pellicules d'une minceur extrême; il serait vain de chercher à les isoler, mais ils sont solubles dans les acides et la radio-activité induite disparaît lorsqu'on râcle la surface activée.

Nous arrivons donc à conclure que l'émanation du radium ne se transforme pas directement en hélium, mais qu'elle donne des produits intermédiaires. Le premier de ces produits, le radium A, dont la période est de 3 minutes, abandonne de l'hélium et se transforme presque instantanément en radium B. Ce corps, un peu moins éphémère, puisque sa période est voisine d'une demi-heure, émet exclusivement des rayons β et se mue en radium C, qui évolue à son tour en émettant des rayons α, β et γ.

Là ne s'arrêtent pas les transformations : lorsqu'un corps a été exposé plusieurs mois à l'émanation du radium, il conserve, après disparition successive des modifications A, B et C, une activité résiduelle qui, loin de s'évanouir, va en augmentant. Il s'est en effet produit, sans doute aux dépens du radium C, un corps faiblement actif, c'est-à-dire à transformation lente; c'est le radium D qui se détruit à son tour en donnant des corps d'activité plus grande, c'est-à-dire de vie plus courte, le radium E, puis le radium F. Ce dernier élément, dont la période est de cent quarante jours, s'est trouvé identique au polonium découvert dans les premiers travaux de madame Curie. Le polonium se transforme à son tour, par une abondante émission de rayon α, en hélium pur, laissant peut-être un résidu inactif qui serait du plomb. Ainsi se termine la série

de ces évolutions; on comprend maintenant pourquoi le polonium a pu être isolé en même temps que le radium, puisqu'il en procède, et aussi pourquoi ce corps, rapidement transformé en matière inactive, s'est évanoui en quelques mois sous les yeux de ceux qui l'avaient découvert, tandis que le radium garde ses propriétés pendant un temps auprès duquel la vie humaine est peu de chose.

On voit donc comment, en se guidant sur la seule étude de la radio-activité, on a pu caractériser une série de corps dont les quantités sont si minimes qu'ils n'auraient jamais pu être décelés par la balance, ni par aucun procédé d'analyse chimique; mais il ne faut pas perdre de vue que nous avons pris comme fil conducteur une hypothèse, d'ailleurs la seule qu'on puisse faire logiquement dans l'état présent de la science. Il n'y a aucun doute sur l'existence individuelle du radium et de l'émanation et sur leur transformation finale en hélium; mais il est sage de faire des réserves sur la réalité des termes intermédiaires.

Nous savons comment le radium meurt. Le problème de ses origines est aussi palpitant. Une masse quelconque de radium met deux mille ans à se réduire de moitié; au bout de quatre mille ans, il n'en restera plus qu'un quart, qu'un huitième après six mille ans, et ainsi de suite, si bien qu'un nombre limité de siècles en amène la disparition presque intégrale. Comme, d'autre part, cette dégradation paraît suivre une loi inéluctable, elle a dû se produire depuis les origines des temps géologiques; on se demande alors comment il a pu subsister même de faibles traces de radium dans l'écorce terrestre. De toutes les hypothèses qu'on puisse faire à ce sujet, la plus raisonnable consiste à supposer que le radium n'est pas un produit primitif, ni le premier anneau de la chaîne qui se termine à l'hélium, mais qu'il procède lui-même d'une lignée d'ancêtres dont la période évolutive est infiniment plus lente que la sienne et qui le forment à mesure qu'il se détruit. Évidemment, reculer un problème n'est pas le résoudre; mais il n'est pas sans intérêt de faire disparaître le conflit qui s'élevait entre la faible persistance du radium et la grande durée des âges géologiques.

Jusqu'ici, les transformations radio-actives sont toujours apparues comme une fragmentation de l'atome; si cette règle est générale, le radium ne peut procéder que d'un corps dont l'atome soit plus lourd que le sien; deux corps seulement, l'uranium et le thorium, possèdent cette propriété; or il se trouve que les minerais qui contiennent du radium contiennent presque toujours le premier de ces métaux et très fréquemment le second. Le seul minerai de radium actuellement connu, qui soit dépourvu d'uranium, est une pyromorphite, ou chlorophosphate de plomb, trouvée à Issy-l'Evêque, en France; mais des gisements de phosphate d'uranium existent dans le voisinage et il est naturel de supposer que le radium s'est trouvé transporté, par les eaux pluviales ou de toute autre façon, à une certaine distance de son centre de production; cette unique exception paraît donc confirmer la règle.

D'autre part, en analysant avec soin les minerais radifères, on a constaté que le rapport du radium à l'uranium y varie dans des limites assez étroites : de 2,34 à 3,76 dix-millionièmes; ceci fortifie les présomptions d'une filiation entre l'uranium et le radium. Les divers minéraux radioactifs n'ont pas tous le même âge; certains existaient depuis des milliers de siècles avant que les autres se fussent déposés dans leurs gisements; il est naturel que les plus anciens aient subi une transformation plus profonde et contiennent une plus forte proportion de radium; c'est en effet la règle que l'analyse vérifie.

Mais toutes ces considérations théoriques ne vaudraient pas une expérience directe, une transformation, dûment constatée au laboratoire, de l'uranium en radium. Or, cette expérience est en train, par les soins de MM. Soddy et Mackenzie : une solution d'azotate d'uranium, rigoureusement dépouillée de radium, est en observation depuis quatre ans, laps bien court puisqu'il s'agit d'une transformation pour laquelle la nature dépense les siècles sans compter. Pourtant, ces quatre années ont permis de mettre en évidence la formation d'une petite quantité de radium, qui s'élèverait à *cinq cent-millionièmes de milligramme* pour un kilogramme d'uranium, et la loi de cette production semble indiquer que l'uranium engendre le radium, non pas directement, mais par l'intermédiaire d'un ou de plusieurs produits de transition.

Le plus stable de ces éléments intermédiaires est aujourd'hui connu, grâce à MM. Rutherford et Boltwood; c'est l'*ionium*; isolé des minerais d'uranium, il présente des propriétés chimiques très voisines de celles du thorium, ce qui nous amène à soupçonner entre les diverses familles radio-actives des parentés que les recherches ultérieures éclairciront sans doute. Mais la propriété caractéristique de l'ionium, c'est sa transformation continue en radium; elle se fait avec lenteur (la période de l'ionium est voisine de trente mille ans), mais avec certitude. En même temps, il y a émission d'hélium sous forme de particules α.

Nous sommes donc en état de calculer le déchet d'hélium qu'une masse déterminée d'uranium engendre, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses descendants radio-actifs qui se désintègrent à leur tour. On trouve ainsi qu'un gramme d'uranium dégage un millimètre cube d'hélium tous les dix mille ans. Or il arrive, — et c'est une propriété singulière qui tient sans doute à la manière dont l'hélium est projeté sous forme de particules α, — que cet hélium ne se dégage pas, mais qu'il reste emprisonné dans la masse même du minerai; chacun de ces atomes s'est enchâssé, comme une balle, au cœur de la roche, d'où il ne se dégage qu'à température élevée. Cette particularité fournit une base scientifique pour l'évaluation de l'âge de certains minerais. Prenons, par exemple, 14 gr. 3 de fergusonite de Norwège, minerai des roches primitives, qui contient du niobium, du tantale, du thorium, de l'uranium, etc. Ce poids de minerai renferme un gramme d'uranium et dégage, lorsqu'on le chauffe, vingt-cinq centimètres cubes d'hélium; à raison d'un millimètre cube produit par cent siècles, ce corps doit être en place depuis deux millions et demi de siècles : tel serait le recul formidable où des raisonnements vraisemblables placent l'origine des terrains primitifs de notre planète.

Nous connaissons maintenant la généalogie du radium depuis l'uranium, le grand ancêtre, jusqu'à la descendance abâtardie de l'hélium et peut-être du plomb. Des études parallèles ont été conduites sur les familles de l'actinium et du thorium. La radio-activité a été découverte dans d'autres éléments et il semble que cette propriété, plus ou moins atténuée,

soit la règle universelle de la matière. La science paraît donc s'orienter vers cette conclusion, qu'il n'y a pas d'atomes immuables, mais que tous se transforment, avec des vitesses variables, les uns dans les autres. On connaît, à ce propos, les célèbres expériences de Ramsay, qui semblaient indiquer une formation d'éléments divers, argon, néon, cuivre, lithium, carbone, aux dépens du radium ou du thorium; ces expériences ont été reprises, par les soins de madame Curie, avec les précautions les plus minutieuses, et les résultats de Ramsay n'ont pas été confirmés; ceci prouve avec quelle attention l'expérimentateur doit avancer, s'il ne veut pas se laisser entraîner par des idées préconçues.

Tout ce que nous savons jusqu'à présent nous indique que la nature ne procède que par désintégration, par rupture d'atomes, si bien que les atomes lourds se transformeraient peu à peu en une poussière plus ténue; en même temps, l'énergie atomique irait sans cesse en diminuant; nous retrouvons ici, sous une forme nouvelle, le principe universel de la dégradation de l'énergie, qui paraît entraîner le monde vers son repos définitif; mais il y aurait imprudence à accepter, sur la foi de dix années d'expérience, des conclusions qui portent sur la série illimitée des siècles. La nature a peut-être, quelque part, son atelier secret de « réintégrations atomiques » où, par le jeu de forces que nous sommes hors d'état de réaliser, elle reconstruit d'une main ce qu'elle détruit de l'autre.

*
* *

Revenons au présent, à ce qui est accessible et mesurable, en cherchant à apprécier le rôle que les corps radio-actifs jouent dans l'univers. A en juger par les premières apparences, par la pauvreté de ces rares minerais de radium qu'il faut aller chercher si loin et payer si cher, cette action doit être minime. Mais une étude approfondie impose une conclusion inverse. Si les minerais radio-actifs exploitables sont rares, en revanche il n'est pas de propriété plus générale, plus diffusée que la radio-activité; c'est ce qui résulte des innombrables analyses qui ont porté sur tous les matériaux de notre planète.

Les roches ignées et éruptives, qui forment les assises profondes de l'écorce, renferment en moyenne 1,7 millièmes de milligramme de radium par tonne; la terre entière, à ce taux, contiendrait dans sa masse 110 millions de tonnes de radium. Les roches sédimentaires sont un peu moins riches; les calcaires, surtout, sont presque inactifs; en revanche, l'activité s'est concentrée dans certains terrains, comme les argiles, comme le *fango*, limon calcaire et ferrugineux, déposé par les eaux chaudes de Battaglia, dans l'Italie du Nord. En général, l'activité du sol est due au radium et à son émanation; d'autres fois, elle provient du thorium, que presque toutes les roches contiennent en quantité appréciable, ou à l'actinium, qui rend radio-active la terre de l'île de Capri. Cette activité du sol se retrouve dans les eaux minérales, surtout dans celles qui traversent des roches éruptives anciennes, comme sont les sources de Gastein, de Baden-Baden, de Plombières; l'existence d'hélium dans les gaz dégagés par ces eaux prouve indirectement qu'elles ont rencontré des terrains radio-actifs dans leur trajet souterrain.

Du sol, la radio-activité se répand dans l'atmosphère. Celle-ci possède une activité permanente, particulièrement sensible dans les caves, les puits et les grottes; on a pu s'en rendre compte, soit en exposant dans ces espaces des lames métalliques qui y acquièrent une activité induite, soit en faisant passer plusieurs mètres cubes d'air dans un serpentin refroidi par l'air liquide, où il se condense une certaine activité résiduelle. Au voisinage immédiat du sol, cette activité est due à la fois aux émanations du thorium et du radium, mais à quelques mètres d'altitude, l'émanation du thorium, dont la période est très courte, a déjà disparu et les effets observés sont dus presque exclusivement au radium; en revanche, l'émanation de ce dernier corps paraît diffusée dans la totalité de notre atmosphère; on la rencontre, à doses très minimes bien entendu, soit dans l'air capté à diverses altitudes, soit dans l'eau de pluie ou dans la neige; elle existe même dans la mer.

Une dissémination aussi grande des agents radio-actifs n'est pas sans agir sur l'équilibre de notre univers; elle doit jouer un rôle important dans la distribution de l'électricité atmosphérique et M. Carl Barus a montré qu'elle favorisait la con-

densation de la vapeur d'eau et la formation des nuages; mais on peut aussi en tirer une conséquence très importante relativement à la chaleur interne du globe.

On sait que la température de la croûte terrestre, à mesure qu'on pénètre dans son intérieur, augmente d'un degré en moyenne tous les trente-cinq mètres. Cette variation a pour conséquence une émission continue de chaleur qui passe, par conductibilité, du centre vers la périphérie; la terre perd ainsi, par chaque mètre carré de sa surface, une quantité de chaleur voisine d'une calorie par minute. Jusqu'ici, on expliquait ce fait simplement par l'existence, au centre du globe, d'un noyau surchauffé, peut-être fondu, restant de la sphère liquide que la Terre a dû être aux premiers temps de son histoire. MM. Rutherford et Soddy se sont demandé si cet apport constant de chaleur ne pouvait pas s'expliquer aussi bien par l'existence des éléments radio-actifs contenus dans le sol : on a déjà observé, principalement dans le tunnel du Simplon, que la température est anormalement élevée dans les terrains riches en radium. Or, le calcul montre qu'une teneur en radium de trois cent-millièmes de milligramme par tonne serait suffisante pour produire l'effet thermique observé; nous avons vu que la proportion effective de radium dans la croûte terrestre est environ vingt fois plus grande et l'action du thorium doit encore s'ajouter à celle du radium. Donc, si la teneur en éléments radioactifs est la même en profondeur qu'en surface, nous n'échappons pas à cette conclusion que, non seulement la Terre ne doit pas se refroidir, mais qu'elle est en train de se réchauffer progressivement, puisque la chaleur perdue par la surface est notablement inférieure à celle qui est engendrée dans la masse par les désintégrations atomiques. Cette conséquence est en opposition si flagrante avec les données les mieux assises de la géologie et avec les plus logiques de nos hypothèses cosmogoniques, qu'il vaut mieux supposer que les éléments radio-actifs n'existent que dans la croûte superficielle, ou encore que les hautes pressions du noyau central favorisent des associations atomiques qui compensent les désintégrations de la surface; le plus sage serait d'avouer que nous ne savons rien de ce qui se passe à l'intérieur du globe.

Notre planète est-elle, dans l'univers, le seul astre qui possède des matériaux radio-actifs? La chose est, *a priori*, peu probable, étant donnée la communauté de composition des mondes révélée par l'analyse spectrale; d'ailleurs, n'est-ce pas dans le spectre solaire qu'on a découvert l'hélium qui apparaît comme le résidu de toutes les désintégrations? On s'est donc demandé si l'entretien de la radiation solaire ne se fait pas aux dépens des corps radio-actifs. D'après l'énergie que nous recevons du soleil, on peut calculer que chaque mètre cube de cet astre émet par minute 7,2 calories : il suffirait, pour expliquer ce débit calorifique, d'admettre que ce même volume contient 3 gr. 6 de radium. Une proportion aussi élevée ne paraît guère vraisemblable ; mais même dix fois moindre, elle constituerait encore un facteur important du rayonnement solaire.

Tous ces résultats, qu'on n'aurait pas osé soupçonner il y a quinze ans, nous montrent quel rôle important la radio-activité joue dans l'univers. Loin d'être une exception, une monstruosité de la nature, le radium n'est que le représentant le plus éminent d'une propriété, peut-être universelle, de la matière. Et s'il y a quelque chose de plus étonnant que toutes ces découvertes, c'est qu'on ait attendu si ongtemps pour les faire et qu'on n'ait pas soupçonné plus tôt des propriétés, qui remplissent l'univers et qu'on peut mettre en évidence avec les appareils les plus simples de la physique.

L. HOULLEVIGUE

LETTRES D'ITALIE[1]

XIX

A. M. Murray.

Ravenne, 16 avril 1820.

Les affaires espagnoles et françaises ont mis les Italiens en état de fermentation; rien d'étonnant à cela : ils ont été piétinés trop longtemps. Cela constituera un triste spectacle pour vos exquis voyageurs, mais non pas pour celui qui réside dans le pays, et qui désire naturellement qu'un peuple se redresse. Je resterai, si les gens d'ici me le permettent, pour voir ce qui adviendra, et peut-être pour faire un tour avec eux en cas de besoin, comme Dugald Dalgetty et son cheval[2], car le spectacle des Italiens renvoyant les barbares de tous les pays dans leurs tanières me vaudra le moment le plus intéressant de ma vie. J'ai vécu assez longtemps parmi eux pour me sentir plus attaché à cette nation qu'à aucune autre existante, mais ils manquent d'union et de direction, et je doute de leur succès. Pourtant il est probable qu'ils essayeront et, s'ils le font, ce sera pour une bonne cause. Aucun Italien ne peut haïr un Autrichien plus que je ne fais : la race autrichienne me paraît être la plus odieuse qu'il y ait sous le ciel, à moins que ce ne soit la race anglaise.

1. Voir la *Revue* du 15 avril.

2. Personnage de la *Légende de Montrose*, de Walter Scott, type parfait du soldat de fortune.

Mais, s'il se passe quelque chose, je doute que ce soit aussi doucement qu'en Espagne. Les révolutions ne doivent assurément pas se faire à l'eau de rose, là où les étrangers règnent en maîtres.

Écrivez pendant que vous le pouvez, car il tient à un rien qu'un mouvement n'éclate bientôt et ne retarde le courrier.

XX

A M. Murray.

Ravenne, 23 avril 1820.

... A propos du *Morgante Maggiore*, JE NE VEUX PAS QU'ON EN OMETTE UNE LIGNE : il aura du succès ou il n'en aura pas, mais toutes les critiques de la terre n'en entameront pas une ligne, à moins que ce ne soit pour cause de *mauvaise* traduction. Maintenant, vous dites, et je dis, et d'autres disent que la traduction est bonne : cela ira donc à l'impression tel quel. C'est à Pulci à répondre de son irréligion; moi, je ne réponds que de la traduction.

Je vous prie de laisser M. Hobhouse surveiller l'*italien* dans les prochaines épreuves : elles sont corrigées, cette fois-ci, pendant que je vous griffonne ces quelques mots, par la plus jolie femme de la Romagne et même de la région jusqu'à Ancône, si belles que puissent être les autres.

Je suis content que vous aimiez ma réponse à vos questions sur la société italienne. Il faut bien que vous aimiez *quelque chose*. Allez donc au diable!

Mes amitiés à Scott. J'aurai dorénavant une meilleure opinion de la chevalerie, maintenant qu'il a été fait chevalier. A ce propos, c'est le premier poète de l'Angleterre qui ait été anobli pour son talent; cela s'est vu auparavant à l'étranger, mais sur le continent les titres sont universels et sans valeur. Pourquoi ne m'envoyez-vous pas *Ivanhoë* et *le Monastère*? Je n'ai jamais écrit à Sir Walter, car je sais qu'il a mille choses à faire, et moi mille riens; mais j'espère le voir à Abbotsford avant peu, et je mettrai son vin de Bordeaux à contribution, bien que la sobriété italienne ait rendu mon cerveau inapte à supporter une séance *inter pocula* à la mode d'Écosse. J'aime

Scott et Moore et tous les meilleurs de nos confrères, mais je déteste et j'abhorre toute cette mare de vers aquatiques que vous avez admis dans votre bande.

P.-S. — Vous dites qu'*une moitié* est très bonne. Vous vous trompez, car, si cela était, ce poème serait le meilleur existant. Quelle est l'œuvre poétique dont *une moitié* est bonne? Est-ce l'*Énéide*? Est-ce l'œuvre de Milton? celle de Dryden? Est-ce celle de qui que ce soit, en dehors de Pope et de Goldsmith dont *tout* est bon? Et pourtant ces deux derniers sont des poètes que ceux de votre mare voudraient décrier. Mais si, à votre avis, *une moitié* des deux nouveaux chants est bonne, que diable voulez-vous de plus? Non, non, aucune poésie n'est bonne d'une manière *générale,* mais seulement par intermittence, et vous avez de la chance si vous trouvez une étincelle par-ci par-là...

Nous sommes ici à la veille d'un *tapage*. Ils ont couvert, la nuit dernière, les murs de la ville d'inscriptions telles que celles-ci : « Vive la République!... Mort au Pape! » etc., etc. Cela ne serait rien à Londres, où les murs ont l'avantage de porter toutes sortes de choses, mais, ici, c'est différent : on ne les emploie pas pour de si violentes inscriptions politiques. La police est sur le qui-vive, et le cardinal est pâle sous toute sa pourpre.

24 avril 1820. — 8 heures du soir.

La police a passé toute l'après-midi à la recherche des auteurs des inscriptions, mais elle n'a pas mis la main dessus. On a dû y employer toute la nuit, car les « Vive la République! », les « Mort au Pape et aux prêtres! » sont innombrables et placardés sur tous les palais : le nôtre en a une quantité. Il y a aussi : « A bas la noblesse » ; — quant à ça, elle l'est déjà suffisamment. — Une très grosse pluie, accompagnée de vent, étant tombée, je ne suis pas monté à cheval pour « parcourir la campagne », mais je monterai demain et je galoperai parmi les paysans, qui sont d'une race sauvage et résolue, toujours à cheval, le fusil à la main. — Je m'étonne qu'on ne soupçonne pas les chanteurs de sérénades, car ils jouent ici toute la nuit de la guitare à leurs maîtresses, comme en Espagne.

A propos de politique, comme dit Caleb Quotem [1], voyez, je vous prie, la *conclusion* de mon ode sur *Waterloo*, écrite en l'année 1815 ; rapprochez-la de la catastrophe du duc de Berry en 1820, et dites-moi si je n'ai pas autant de droits que Fitzgerald et Coleridge au titre de *vates* [2] au double sens du mot?

Des larmes de sang s'ensuivront...

N'est-ce pas arrivé ?

Je n'ai pas la prétention de prévoir à cette distance ce qui se passera chez les Anglais, mais je prophétise une lutte en Italie; auquel cas, je ne sais si je n'y prendrai pas part.

Je déteste les Autrichiens et je trouve que les Italiens sont opprimés d'une façon infâme; s'ils commencent, eh bien! je recommanderai, comme Dugald Dalgetty, « l'érection d'un fort sur Drumsnab ».

XXI

A. M. Moore.

Ravenne, 1er juin 1820.

Je reçois de Paris une lettre de M. W... [3] à laquelle je préfère répondre par votre entremise, si ce digne homme est encore à Paris, et votre hôte d'occasion, comme il dit. En novembre dernier, il m'avait écrit une aimable lettre où il exprimait sa conviction, fondée sur des raisons personnelles, de la possibilité d'un rapprochement entre Lady B... et moi. J'y avais répondu comme d'habitude. Il m'a écrit une seconde fois, répétant les mêmes idées : je n'ai jamais répondu à cette lettre, ayant eu à penser à mille autres choses. Il m'écrit de nouveau et paraît croire qu'il m'a offensé en abordant ce sujet : dites-lui, je vous prie, qu'il n'en est rien, mais que, tout au contraire, je lui suis très reconnaissant de ses bonnes intentions. Apprenez-lui en même temps que *la chose est impossible. Vous le savez* aussi bien que moi : donc brisons là...

1. Personnage d'un opéra-comique intitulé : *Caleb Quotem and his wife* (*Caleb Quotem et sa femme*), — sorte de Maître Jacques, très bavard.

2. « Poète » et « prophète ».

3. M. Wedderburn Webster; — depuis, Sir Webster Wedderburn.

Il me demande si j'ai entendu parler de *mon lauréat*[1] de Paris, qui a écrit contre moi « une épître des plus sanguinaires ». Mais est-ce en français ou en hollandais? à quel sujet? je ne sais, et il ne me le dit pas; il m'assure seulement (pour ma satisfaction personnelle) que c'est ce qu'il y a de mieux dans le livre. S'il y a quelque chose que je *devrais* savoir, je ne doute pas que vous ne me le disiez. Ce doit être dans le genre habituel; il dit qu'il ne se rappelle pas le nom de l'auteur...

L'affaire de la séparation[2] continue toujours, et toute la terre y est impliquée, y compris les prêtres et les cardinaux. L'opinion publique est furieuse contre lui, parce qu'il aurait dû couper court à l'affaire *dès le début*, et ne pas attendre douze mois avant de commencer Il a cherché des preuves, mais il n'en a pas trouvé de *suffisantes* : car ce qui causerait cinquante divorces en Angleterre ne suffit pas ici; il faut les preuves *les plus décisives*. C'est la première action de ce genre intentée à Ravenne depuis deux cents ans, car, bien qu'on se sépare souvent, on invoque d'autres motifs. Vous savez que l'incontinence continentale a plus de pudeur que celle des Anglais : on n'aime pas ici à proclamer hautement devant la cour ce que tout le monde sait. Toute sa famille, à elle, est furieuse contre lui; le père l'a provoqué, démonstration inutile, car il ne se bat pas, bien qu'il soit soupçonné de deux assassinats... On m'a conseillé de ne pas faire d'aussi longues promenades dans la forêt de pins sans prendre mes précautions : je me munis donc de mon stylet et d'une paire de pistolets, lors de mes sorties quotidiennes.

Je ne bougerai pas d'ici que l'affaire ne soit réglée d'une façon ou d'une autre. La Gui est aussi ferme qu'une femme peut l'être; l'opinion est tellement défavorable au mari que les avocats refusent de se charger de son affaire, disant qu'il est un imbécile ou un coquin, — imbécile s'il n'a pas découvert la liaison plus tôt, coquin s'il la connaissait et s'il a attendu un scandale pour la divulguer. — Bref, on n'a rien vu de semblable dans cette contrée depuis le temps de Guido da Polenta.

S'il me fait disparaître comme Polonius, « eh bien! ce fut

1. Lamartine, qui venait de publier, dans les *Méditations poétiques*, son poème : *L'Homme*, dédié à Lord Byron.

2. Des Guiccioli.

une belle fin! » dira-t-on, pour un mélodrame. Ma meilleure garantie est qu'il n'a pas le courage de dépenser vingt *scudi*, prix moyen d'un bon *bravo* : autrement, il ne manquerait pas d'occasions, car je me promène à cheval tous les soirs, dans les bois, accompagné parfois d'un ami et escorté par un domestique qui, depuis quelque temps, a l'air un peu inquiet lorsque nous traversons des fourrés écartés....

XXII

A M. Murray.

Ravenne, 27 juin 1820.

Ci-joint quelque chose qui pourra vous intéresser, à savoir l'opinion du *plus* grand homme d'Allemagne, peut-être d'Europe, sur un des grands hommes de vos annonces (tous gens de premier ordre, comme Jacob Tonson disait de ses vauriens); bref, c'est une critique de *Manfred*, par Gœthe. Je vous envoie l'original, une traduction anglaise et une traduction italienne : conservez le tout dans vos archives, car l'opinion d'un homme tel que Gœthe, bienveillante ou non, est toujours intéressante, et celle-ci est plus que bienveillante.

Je n'ai jamais lu son *Faust*, car je ne sais pas l'allemand, mais en 1816, à Coligny, Matthiew Monk-Lewis m'en a traduit la plus grande partie *viva voce*, et j'en ai naturellement été très frappé; mais c'est le Steinbach et la Jungfrau, et une autre chose, bien plus que *Faust*, qui m'ont fait écrire *Manfred*. La première scène pourtant et celle de *Faust* sont très semblables.

P.-S. — J'ai reçu *Ivanhoë* : bien! Envoyez-moi de la poudre à dents et de la teinture de myrrhe de Waites,... etc.

Des hommes sont morts avec calme avant l'ère chrétienne et depuis lors sans le secours du christianisme : témoin les Romains et, dernièrement, Thistlewood[1], Sand[2] et Louvel[3], *gens qui auraient dû s'affaisser sous le poids de leurs crimes, même s'ils avaient eu la foi*. La tenue au lit de mort est une question de nerfs et de constitution, non de religion. Voltaire a

1. Conspirateur anglais, pendu et décapité à Londres le 1er mai 1820.
2. Assassin de Kotzebue, décapité à Manheim le 20 mai 1820.
3. Assassin du duc de Berry, décapité à Paris le 7 juin 1820.

eu peur, mais pas Frédéric de Prusse. Il en fut ainsi des chrétiens, selon leur force plutôt que selon leur foi...

XXIII

A M. Moore.

Ravenne, 13 juillet 1820.

Pour dissiper ou augmenter votre anxiété d'Irlandais à propos de l' « embarras où je suis », je réponds sur-le-champ à votre lettre et je commence par vous dire que, puisque je suis un « feu follet », j'ai des chances d'échapper.

Mais, un mot d'abord sur les mémoires : je n'ai pas d'objection à ce qu'on en prenne *une* copie exacte, je le préférerais même ; cette copie sera déposée en mains honorables, pour le cas où un accident arriverait à l'original, car je n'ai pas d'autre exemplaire, vous le savez, et je n'ai même jamais *re*lu ni *lu* ; je sais seulement que j'ai écrit ces mémoires avec la sincère intention d'être « fidèle et véridique » dans mon récit, mais non pas impartial, non, par Dieu! Je ne puis avoir la prétention de l'être, tant que je sentirai. Mais je désire donner à toutes les personnes intéressées l'occasion de me contredire ou de me reprendre. Je n'ai pas d'objection à ce que certaines personnes lisent ce qui y est consigné, du moment que je l'ai écrit, comme tout le reste, dans le dessein d'être lu, — quoique bon nombre d'œuvres n'y réussissent pas.

Pour ce qui est de l' « embarras », le Pape a prononcé *leur séparation* : le décret est arrivé hier de Babylone. C'est *elle* et *ses amis* qui l'ont demandée, en se fondant sur le procédé extraordinaire du mari... *Lui* s'y est opposé de toutes ses forces, à cause de la pension alimentaire à laquelle il a été condamné, ainsi qu'à la restitution de tous les biens et effets, voitures,... etc. En Italie, on ne peut divorcer. Il a exigé qu'elle me quittât, disant qu'il pardonnerait tout. . . . . Mais, dans ce pays, les tribunaux eux-mêmes abhorrent les preuves sur ce point, les Italiens étant plus passionnés que les Anglais dans leur vie privée, mais plus délicats en public.

Les amis et les parents, qui sont nombreux et puissants,

lui répondent : « Vous, vous êtes un sot ou un fourbe; sot si vous n'avez pas prévu les conséquences du rapprochement de ces deux jeunes gens, fourbe si vous tolériez. Choisissez, mais ne faites pas éclater un scandale (après douze mois de la plus grande intimité, sous vos propres yeux, et sanctionnée par vous), qui ne peut que vous tourner en ridicule et la rendre malheureuse. « Il a juré qu'il tenait nos relations pour purement amicales et croyait que je l'aimais, lui, plus que je ne l'aimais, elle, jusqu'à ce qu'il eût acquis la preuve mélancolique du contraire. Ils ont répondu à cela que « Feu Follet » n'était pas un personnage inconnu, et que *clamosa fama*[1] n'avait pas proclamé la pureté de mes mœurs ; que son propre frère lui avait écrit de Rome, il y a un an, pour lui dire que sa femme serait infailliblement détournée de son droit chemin par cet *ignis fatuus*[2], à moins qu'il ne prît des mesures appropriées, ce qu'il a négligé de faire,... etc., etc. Il dit maintenant qu'il a encouragé mon retour à Ravenne pour voir *in quanti piedi d'acqua siamo*[3] et qu'il en a trouvé suffisamment pour se noyer. Bref :

Ce ne fut pas le tout : sa femme se plaignit,
Procès. Sa parenté vint l'excuser et dit
Que du Docteur venait tout le mauvais ménage,
Que cet homme était fou, que sa femme était sage.
On fit casser le mariage[4]...

Il vaut mieux ne pas entamer de lutte avec les femmes, car elles sont sûres de gagner contre tout le monde.

Elle retourne chez son père, et je ne puis la voir que sous de grandes restrictions : telle est la coutume du pays. Les membres de sa famille se comportent très bien : j'ai offert une pension, mais ils l'ont refusée et ils ont juré qu'elle ne vivrait plus avec G... (puisqu'il a essayé de prouver son infidélité), mais qu'ils subviendraient à ses besoins, et, en effet, un jugement dans ce sens a été rendu hier. Je suis, bien entendu, dans une assez fausse position.

1. Le bruit public.
2. « Feu follet ».
3. « Dans combien de pieds d'eau nous sommes. »
4. En français dans le texte.

Je n'ai plus eu de nouvelles des carabiniers qui ont fait un rapport contre ma livrée. Ces soldats ne sont pas populaires et, l'autre nuit, dans une petite rixe, l'un d'eux a été tué, un autre blessé et plusieurs mis en fuite par quelques jeunes Romagnols : ces gens sont adroits et jouent facilement du couteau. On n'a pas découvert les coupables, mais j'espère et je crois qu'aucun de mes vauriens n'en était, bien qu'ils soient assez brutaux, et secrètement armés ainsi que la plupart des habitants d'ici. C'est leur manière de faire, et elle a évité parfois beaucoup de conflits.

Il y a la révolution à Naples. Elle laissera, sans doute, une carte à Ravenne, sur son chemin vers la Lombardie.

Vos éditeurs me paraissent s'être comportés envers vous comme les miens envers moi. M... a tergiversé et a presque insinué que mes dernières productions étaient monotones. Monotones, monsieur! diable, monotones! Je crois qu'il a raison. Il réclame le complément de ma tragédie de *Marino Faliero*. Le cinquième acte est presque terminé, mais il est terriblement long : — quarante feuilles de grand papier, de quatre pages chacune, ce qui fera à peu près cent cinquante pages à l'impression; — mais il est tellement plein de gaîté et de prodigalité que cela ira, je crois.

Je vous en prie, publiez votre *poème* sur moi et ne craignez pas de trop me flatter. Je mettrai ma confusion dans ma poche.

« Pas attaquable en justice! » *Chantre des enfers*[1], par... En voilà un « discours »! Je ne le souffrirai pas. Joli nom à donner à un homme parce qu'il émet des doutes sur l'existence d'un pareil endroit!...

XXIV

A M. Murray.

Ravenne, 31 août 1820.

Si j'ai « mis mon âme » dans la tragédie, demandez-vous? Oui, je l'y ai mise, mais vous savez qu'il y a de mauvaises âmes ainsi que de mauvaises tragédies.

1. « Jette un cri vers le ciel, ô Chantre des enfers! » (Lamartine, *Méditations poétiques : L'Homme*).

Souvenez-vous que ce n'est pas une pièce politique, bien qu'elle puisse le paraître : elle est strictement historique. Lisez l'histoire et jugez.

Le portrait d'Ada est celui de sa mère. J'en suis heureux : la mère a fait une jolie fille. Dites-moi l'avis de Gifford et ne vous occupez pas de l'Archevêque. Je ne puis pas vous envoyer promener, ni vous donner cent pistoles ou un meilleur jugement; je vous ai envoyé une tragédie et vous me demandez des « épîtres facétieuses » : c'est un peu comme votre prédécesseur qui conseillait au Dr Prideaux de mettre plus d'humour dans sa *Vie de Mahomet*...

Nous allons nous battre quelque peu, le mois prochain, si les Huns ne traversent pas le Pô, et même s'ils le traversent. Je ne puis en dire davantage pour le moment. S'il m'arrive quelque chose, vous aurez le manuscrit d'une œuvre posthume : soyez donc poli, je vous prie. Une fois qu'on aura commencé, on fera de la besogne de sauvage, soyez en sûr. Le courage provient chez le Français de la vanité, chez l'Allemand du flegme, chez le Turc du fanatisme et de l'opium, chez l'Espagnol de la fierté, chez l'Anglais de la froideur, chez l'Autrichien de l'obstination, chez le Russe de l'insensibilité, mais chez l'*Italien* de la colère : aussi vous verrez qu'ils n'épargneront rien...

XXV

A M. Moore.

Ravenne, 31 août 1820.

Maudit soit votre *mezzo cammin*[1]! Vous devriez dire : « le printemps de la vie », c'est beaucoup plus consolant. Du reste, ce n'est pas exact. Je suis né en 1788, je n'ai donc que trente-deux ans. Vous vous trompez sur un autre point. Je n'ai jamais eu, ni n'aurai jamais sans doute à ouvrir ma « boîte aux sequins »; le contraire eût été préférable, car, dans ce cas, on n'est pas lié.

Quant à me réformer, c'est fait. Que voulez-vous de mieux? « La révolte était sur son chemin : il l'a rencontrée. » Je crois

1. « Je l'avais félicité d'être arrivé à ce que Dante appelle le *mezzo cammin* de la vie, l'âge de trente-trois ans. » (Note de Thomas Moore.)

sincèrement que ni vous ni aucun homme ayant un tempérament poétique puisse échapper à une grande passion, quelle qu'elle soit. C'est la poésie de la vie. Qu'aurai-je appris, ou écrit, si j'avais été un tranquille politicien versé dans les questions commerciales, ou bien un gentilhomme de la Chambre? Un homme doit voyager, peiner; sans quoi, il n'existe pas. Du reste, je ne voulais être que le *cavaliere servente*[1], et je ne pensais nullement que cela deviendrait un roman à l'anglaise.

Je crois pourtant que je sais sur l'Italie une ou deux choses de plus que Lady Morgan n'en a ramassées durant son voyage en poste. Qu'est-ce que les Anglais savent des Italiens en dehors de leurs musées, de leurs salles de spectacles et de quelques prost... *en passant*?

J'ai vécu maintenant dans leur intimité, et dans les parties de l'Italie les plus fraîches et qui ont reçu le moins l'empreinte de l'étranger; j'ai été témoin de leurs espoirs, de leurs craintes, de leurs passions; j'ai partagé celles-ci (*pars magna fui*) et je me suis presque greffé sur une famille. Voilà ce qu'on appelle voir les hommes et les choses comme ils sont.

Vous dites que je vous ai qualifié de « tranquille », je ne me souviens de rien de tel. Au contraire, il vous arrive toujours des histoires.

Quel est le sujet de votre poème? Écrivez et parlez m'en, ainsi que de vous.

Est-ce vous qui avez écrit l'amusant rébus sur Peter Rell[2]? Il est assez spirituel pour être de vous, et presque trop pour être de qui que ce soit de vivant. Je l'ai lu l'autre jour dans le *Galignani*.

XXVI

A M. Murray.

Ravenne, 28 septembre 1820.

Je croyais vous avoir dit, depuis longtemps, que *Marino Faliero* n'avait *jamais* été destiné à la scène ni écrit en vue

1. Cavalier servant.

2. « Le très amusant rébus auquel il est fait ici allusion est l'œuvre de John Hamilton Reynolds Esq. » (Note de Thomas Moore.)

d'être joué. Je l'ai dit également dans la préface. Il est trop long pour votre scène, l'action en est trop régulière, les personnages trop peu nombreux, et l'*unité* trop bien observée. Cela ressemble plutôt à une pièce d'Alfieri qu'à une pièce de votre théâtre (je le dis avec humilité en nommant ce grand homme), mais il y a de la poésie, et cela égale *Manfred*, — bien que je ne connaisse pas l'opinion qu'on a de celui-ci. — J'ai maintenant vécu hors d'Angleterre presque autant de temps que j'y ai habité, à l'époque où je vous voyais fréquemment. J'étais arrivé le 14 juillet 1811 et je suis reparti le 25 avril 1816 : il ne manque donc, au 28 septembre 1820, que très peu de mois pour que mon absence atteigne la durée de ma présence. Et je ne puis être au courant du goût du public, ni de ses sentiments, que par ce que je récolte dans les lettres,... etc. Tous deux me paraissent aussi mauvais que possible.

Je ne pense pas que vous ni les vôtres aimiez la *politique* de *Marino Faliero* : elle est dangereuse pour vous en ce moment, mais rappelez-vous *que ce n'est pas une pièce politique* et que j'ai été forcé de mettre dans la bouche des personnages les sentiments qui les ont fait agir. Je déteste tout ce qui, comme *Pizarro*[1], est écrit pour représenter la France, l'Angleterre,... etc. Tout ce que j'ai fait, je l'ai voulu purement vénitien, même la prédiction de l'état actuel de Venise.

Vos Anglais en général connaissent peu les Italiens, qui les détestent à cause de leur nombre et de leur trahison de Gênes. Du reste, les voyageurs anglais ne sont pas de la meilleure société. Comment cela se pourrait-il? Parmi les 100000..., combien y en avait-il qui fussent comme il faut ou honorables?

L'*Aristophane* de Mitchell est excellent. Envoyez m'en la suite.

Les imbéciles qui écrivent sur l'Italie me forceront à leur donner un « bruyant démenti ». Ils parlent de l'assassinat : qu'est-ce que l'assassinat, sinon l'origine du duel, et *une justice sauvage*, ainsi que Lord Bacon l'appelle? C'est l'origine du point d'honneur moderne, là où les lois ne peuvent ou ne *veulent pas* atteindre. Tout homme y est plus ou moins exposé

1. Pièce de Kotzebue, traduite en anglais par Sheridan.

selon les circonstances ou le lieu : ainsi, moi, je le suis journellement ici, car il se trouve que je me suis fait un ennemi d'un homme puissant et dépourvu de principes; je n'en dors pas moins bien pour cela, et je me promène à cheval dans des endroits solitaires tout comme avant, parce que les précautions sont inutiles et qu'on pense à l'assassinat comme à une maladie qu'on peut attraper ou non. Il est vrai que si cet homme agissait, il y a ici des gens qui « vivraient pour y penser », mais cela ne ranimerait pas mes os; — j'aurais du regret, d'ailleurs, qu'on les réveillât une fois qu'ils auraient trouvé la paix...

XXVII

A M. Murray.

Ravenne, 8 octobre 1820.

La lettre de Foscolo est tout à fait ce qu'il faut; d'abord parce que c'est un homme de génie, et puis parce qu'il est Italien, et, par conséquent, le meilleur juge des Italiens...

« Voilà en tout deux précieuses voix de gagnées » : Gifford dit que c'est de « bon, pur et excellent anglais », et Foscolo dit que les personnages sont de vrais Vénitiens. Shakespeare et Otway avaient sur moi un million d'avantages, sans compter celui (d'une valeur inappréciable) qu'ils sont *morts* depuis un ou deux siècles, et aussi celui d'être tous deux vauriens de naissance (autant d'attraits pour le lecteur raffiné) : laissez-moi donc conserver le seul avantage que je puisse posséder, celui d'avoir été à Venise et d'avoir pénétré plus qu'eux dans l'âme de la ville. Je ne demande rien de plus...

Je vous renvoie la lettre de Foscolo, parce qu'il y fait aussi allusion à ses affaires privées. J'ai du regret de savoir un homme comme celui-là dans l'embarras, car je sais ce que c'est, ou plutôt j'ai su ce que c'était. Je n'ai jamais rencontré que trois personnes qui m'auraient tendu la main : l'une, c'était vous; l'autre, William Bankes, et la troisième, un gentilhomme mort depuis longtemps. Mais de ces hommes, le premier est le seul qui ait fait ses offres quand elles étaient *véritablement* les bienvenues; le second les fit par bonne volonté, mais je n'avais

pas besoin de l'aide de Bankes, et, si j'en avais eu besoin, je ne l'aurais pas acceptée (quoique je l'aime et que je l'estime); et le troisième[1]...

J'ai donc vu des choses bizarres dans ma vie. Quant à votre offre, elle me fut faite en 1815, alors que j'étais vraiment en peine de cinq livres. Je la repoussai, mais je ne l'ai pas oubliée, bien que ce ne soit probablement pas votre cas.

XXVIII

A M. Moore.

Ravenne, 9 décembre 1820.

Cette lettre a pour objet de vous raconter un incident qui vous montrera l'état de ce pays mieux que je ne saurais le faire. Le commandant des troupes est *présentement* dans ma maison, *mort*. Il a été tué d'un coup de feu, à deux cents pas de ma porte environ, un peu après huit heures. Je mettais mon grand manteau pour rendre visite à la comtesse G..., quand j'entendis tirer. En arrivant dans le hall, je trouvai tous mes domestiques sur le balcon, s'écriant qu'un homme avait été assassiné. Aussitôt je descendis en courant, criant à Tita[2] (le plus brave d'entre eux) de me suivre. Le reste voulait nous dissuader de sortir, — tous ayant l'habitude ici, à ce qu'il paraît, de « s'éloigner du cerf blessé ».

Nous descendîmes pourtant et nous trouvâmes la victime couchée sur le dos, presque, sinon tout à fait morte, avec cinq blessures, — une au cœur, deux dans le ventre, une au doigt, une au bras. — Quelques soldats armèrent leurs fusils et voulurent m'empêcher de passer. Nous passâmes pourtant et je trouvai Diego, l'adjudant, qui pleurait sur le corps de son chef comme un enfant, un chirurgien qui ne faisait pas montre de son savoir, un prêtre qui murmurait en sanglotant une timide prière; et, pendant ce temps-là, le commandant gisait, couché sur le pavé dur et froid, sans lumière ni aide, ni rien d'autre autour de lui que la confusion et l'épouvante. Comme nul ne pouvait ou ne voulait faire autre chose que se lamenter

1. Inachevé dans l'original.

2. Vénitien, fidèle serviteur de Byron; il l'accompagna partout jusqu'à sa mort.

et prier, et comme personne ne voulait bouger un doigt pour le transporter, par crainte des suites, je perdis patience : je fis enlever le corps par mon domestique et par deux hommes de la foule, j'envoyai deux soldats chercher la garde, je dépêchai Diego vers le cardinal avec la nouvelle, et je fis transporter le commandant en haut, dans mon propre logement. Mais c'était trop tard, il avait passé, nullement défiguré ; l'hémorragie avait été interne : un peu de sang seulement coula.

Je le fis dévêtir en partie et examiner par un chirurgien ; je l'examinai moi-même. On avait tiré à balles ou à chevrotines. J'en sentis une qui était restée sous la peau, après avoir traversé le corps de part en part. Chacun fait des conjectures sur les causes de cet assassinat, mais personne ne sait comment il s'est accompli. Le fusil fut trouvé près de la victime ; c'était un vieux fusil à moitié limé.

Le commandant avait proféré seulement deux ou trois : « *O Dio!* » et « *Gesù!* » et semblait avoir peu souffert. Pauvre homme! C'était un brave officier, mais il s'était fait détester par le peuple. Je le connaissais personnellement et je l'avais souvent rencontré à des *conversazioni* et ailleurs. Ma maison est pleine de soldats, de dragons, de docteurs, de prêtres et de toutes sortes de personnes, bien que je l'aie fait évacuer et que j'aie planté des sentinelles aux portes. On doit emporter le corps demain. La ville est en grand émoi, comme vous pouvez le supposer.

Il faut que vous sachiez que si je n'avais pas fait enlever le corps, ils l'auraient laissé dans la rue, jusqu'au matin, de peur des conséquences. Je n'aurais même pas voulu qu'un chien mourût ainsi sans lui porter secours ; quant aux conséquences, je ne m'en soucie pas quand je fais mon devoir.

P.-S. — Le lieutenant en faction auprès du corps est en train de fumer sa pipe avec beaucoup de calme. Peuple étrange que celui-ci.

XXIX

A M. Moore.

Ravenne, 25 décembre 1820.

... J'ai pensé à un projet pour vous et pour moi, au cas où nous reviendrions tous deux à Londres, — ce qui (si une guerre

napolitaine ne résulte pas de tout ceci) serait possible pour l'un de nous vers le printemps de 1821. — Je suppose que vous aussi serez de retour vers cette époque-là, ou jamais; mais vous me donnerez quelques indications là-dessus. Le projet est donc que vous et moi fondions ensemble un journal hebdomadaire ou autre, avec quelques améliorations ou modifications au système des scélérats actuels qui avilissent le métier...

Il faudra toujours qu'il y ait une pièce de vers de l'un de nous deux, mais de manière qu'il reste de la place pour les dilettantes dont les œuvres pourraient être jugées dignes de paraître à côté des nôtres : cela devra être une condition *sine qua non*. Il faudra qu'il y ait aussi autant de prose que nous en pourrons écrire. Nous prendrons un bureau, nos noms ne seront pas proclamés, mais soupçonnés, et, avec la grâce de Dieu, nous donnerons au siècle quelques lumières nouvelles sur la politique, la poésie, la biographie, la critique, la morale, la théologie et sur maintes choses qui se terminent en *ique* ou en *isme*.

Voyez-vous, si nous nous y mettons tout de bon, vos dettes seront payées en l'espace de douze mois, et, moyennant quelque peu de pratique et de soin, je ne doute pas que nous ne puissions rivaliser avec les vulgaires drôles qui ont déshonoré si longtemps le sens commun et offensé le lecteur ordinaire. Ils n'ont d'autre mérite que l'expérience et l'impudence, deux choses que nous pouvons acquérir; quant au talent et à la culture, le diable sait si les preuves que nous avons données des deux ne peuvent fournir mieux que les « viandes cuites au jour des repas de funérailles » qui ont froidement orné la table de déjeuner de toute la Grande-Bretagne, durant tant de longues années! Maintenant, qu'en pensez-vous? Faites-le moi savoir et rappelez-vous que, si nous nous lançons dans une telle entreprise, il faudra que ce soit tout de bon. Voilà la proposition, faites le plan. Nous le transformerons en une entreprise aussi littéraire et aussi classique qu'il vous plaira; consacrons-y toutes nos facultés, et le succès en est plus que probable. Il faudra que vous viviez à Londres, et moi aussi, pour la mener à bonne fin, et *il faut garder le secret*. Pour ce qui est du séjour à Londres, je vous le faciliterai (si vous me le permettez) jusqu'à ce que nous voyions s'il ne peut vous être rendu possible ainsi qu'à votre famille

d'une façon ou de l'autre (grâce à la réussite du projet, par exemple); et, dans tous les cas, nous aurions du plaisir à composer, à corriger, à tout revoir, puis à souper ensemble par-dessus nos élucubrations.

Si vous trouvez que ce projet mérite attention, faites-le moi savoir et je commencerai à mettre de côté un petit capital de compositions littéraires.

XXX

A M. Murray.

Ravenne, 16 février 1821.

... Le cinquième chant de *Don Juan* est si loin d'être le dernier qu'il est à peine un commencement. Je comptais faire faire au héros le tour de l'Europe, avec un mélange approprié de sièges, de batailles, d'aventures, et le faire finir comme Anacharsis Cloots durant la Révolution française. En combien de chants ce récit pourra-t-il s'étendre, je ne sais, et j'ignore si je le terminerai jamais, — même si je vis; — mais voici mon projet : je comptais faire de lui un *cavaliere servente* en Italie, une cause de divorce en Angleterre, un sentimental à la Werther en Allemagne. En un mot, je voulais démontrer les différents ridicules de la société de chacun de ces pays, et dépeindre mon héros *gâté* et *blasé* à mesure qu'il avance en âge, comme c'est naturel. Mais je n'avais pas tout à fait décidé si je devais le faire finir en enfer ou par un mariage malheureux, ne sachant pas lequel serait le plus dur. La tradition espagnole dit que c'est l'enfer, mais cet enfer n'est probablement qu'une allégorie de l'autre solution.

Vous connaissez maintenant mes intentions à ce sujet.

Vous dites que le Doge ne sera pas populaire : ai-je jamais écrit pour la *popularité*? Je vous défie de montrer un ouvrage de moi, — excepté un conte ou deux, — qui soit d'un genre ou d'un caractère à la mode. Je trouve qu'il y a place pour une autre espèce de drame qui ne serait ni le servile successeur du vieux drame si grossièrement faux, ni *trop français* comme ceux qui ont succédé aux œuvres des anciens auteurs. Il me semble que le bon anglais et une stricte observation des règles pourraient constituer quelque chose d'assez convenable dans notre littéra-

ture. J'ai aussi essayé de faire une pièce sans amour, dans laquelle il n'y ait ni bagues, ni quiproquos, ni tressaillements, ni déclamateurs scélérats, ni mélodrame. Tout cela fera obstacle à sa popularité, mais je ne suis pas convaincu qu'elle soit mauvaise pour cela. Quelles que soient les fautes de mon ouvrage, elles proviennent d'imperfections dans l'exécution plutôt que dans la conception qui est simple et sévère...

Pour ce qui est des nouvelles, les barbares marchent sur Naples, et, s'ils perdent une seule bataille, toute l'Italie se lèvera. S'ils éprouvent la moindre défaite, ce sera comme l'affaire d'Espagne.

Ouvertes, les lettres? Assurément elles le sont, et c'est la raison pour laquelle je donne toujours mon opinion sur ces canailles d'Allemands et d'Autrichiens : il n'y a pas un Italien qui les haïsse plus que moi; et tout ce que je pourrais faire pour libérer l'Italie et la terre entière de leur infâme oppression serait fait *con amore*.

XXXI

A M. Hoppner.

Ravenne, 3 avril 1821.

... Je n'ai épargné ni peines ni dépenses pour les soins de l'enfant; comme, d'une part, elle a maintenant quatre ans révolus et qu'elle est tout à fait au-dessus de la surveillance des domestiques, et comme, d'autre part, un *homme* qui n'a pas une femme à la tête de sa maison ne peut guère s'occuper d'une *nursery*, je n'avais d'autre ressource que de la placer pendant quelque temps — et à grands frais — dans un couvent de Bagnacavallo, — à douze milles d'ici, — où l'air est bon, où l'on soignera du moins son instruction, tout en lui inculquant les principes de la religion et de la morale. J'avais encore une autre raison de l'éloigner : les choses étaient et sont dans un tel état ici que je n'avais pas lieu de me croire très en sûreté, et je pensais que l'enfant serait mieux, pour le moment, loin du danger. Enfin il sied d'ajouter que je ne comptais ni ne compte donner à une enfant *naturelle* une éducation *anglaise*, parce qu'au désavantage de la naissance il faudrait

joindre la difficulté de pourvoir à son futur établissement. Recevant à l'étranger une éducation décente, avec une dot de cinq ou six mille livres, elle serait à même de se marier très convenablement. En Angleterre, cette dot serait une pitance; ailleurs, c'est une fortune. J'ai de plus l'intention qu'elle devienne catholique : cette religion est assurément la plus ancienne des diverses branches du christianisme et je la tiens pour la meilleure. Je vous ai donné mon opinion sur la maison où elle se trouve : c'est la meilleure que j'aie pu découvrir, pour l'instant; mais je n'ai pas de parti pris en sa faveur...

P.-S. — Mes hommages à Mrs. H. J'*ai* la « meilleure opinion » qu'on puisse avoir de ses compatriotes, et, à mon âge (trente-trois ans au 22 janvier 1821), c'est-à-dire après la vie que j'ai menée, une *bonne* opinion est la seule raisonnable qu'un homme puisse avoir de tout le sexe féminin; pour un homme au-dessous de *trente* ans, au contraire, plus son opinion du sexe *en général* est mauvaise, mieux cela vaut pour lui. L'opinion qu'il peut en avoir plus tard est sans importance *pour elles*, et, pour lui, son temps est passé ou, tout au moins, devrait l'être. Vous voyez comme je suis devenu modéré.

XXXII

A M. Shelley[1].

Ravenne, 26 avril 1821.

L'enfant continue à se bien porter, les rapports sont favorables et arrivent régulièrement. Je suis heureux que vous et Mrs. Shelley ne désapprouviez pas la mesure que j'ai prise, et qui est seulement temporaire.

Je suis désolé d'apprendre ce que vous dites de Keats[2]. Est-ce vrai? Je ne pensais pas que la critique eût été aussi meurtrière. Bien que nous différions absolument d'opinion sur ses ouvrages, je déteste tellement toute souffrance inutile que j'aurais mieux aimé le voir placé sur la cime la plus élevée du

1. P. B. Shelley, poète (1792-1822).

2. Keats venait de mourir (février 1821) à Rome, d'une maladie de poitrine; il était âgé de vingt-quatre ans.

Parnasse que de le voir périr ainsi. Pauvre homme! Pourtant, avec un amour-propre aussi excessif, il n'eût probablement pas été très heureux.

J'ai lu la critique d'*Endymion*, dans la *Quarterly*. Elle était sévère, mais pas autant assurément que la plupart de celles qui ont paru dans cette revue et ailleurs. Je me rappelle l'effet que m'a produit la critique de la *Revue d'Édimbourg* sur mon premier poème : ce fut de la rage, de la révolte, un désir de vengeance, mais je n'éprouvai ni découragement ni désespoir. Je reconnais que ce ne sont pas là d'aimables sentiments, mais, en ce monde de tumultes et de querelles, et surtout dans la carrière des lettres, un homme devrait mesurer sa force de résistance avant de pénétrer dans l'arène :

N'espère pas une vie à l'abri de la douleur ou du danger, — et ne crois pas que ton sort à celui de tous les hommes sera contraire.

Vous connaissez mon opinion sur cette école de poésie, à ce propos. Vous savez aussi en quelle estime je tiens votre œuvre, parce qu'elle n'est d'*aucune* école. J'ai lu les *Cenci*[1] ; mais, outre que je considère le *sujet* comme *non* dramatique par essence, je n'admire pas nos vieux dramaturges en tant que *modèles*. Je nie que les Anglais aient eu un seul drame jusqu'ici. Vos *Cenci* pourtant étaient une œuvre puissante et poétique. Quant à *mon* drame, vengez-vous sur lui, je vous prie, en usant à son égard de la même liberté dont j'ai usé à l'égard du vôtre.

Je n'ai pas encore votre *Prométhée*, que j'attends avec impatience. Je n'ai pas reçu de nouvelles du mien : je ne sais s'il a déjà été publié. J'ai fait paraître sur la controverse de Pope un pamphlet que vous n'aimerez pas. Si j'avais su que Keats fût mort, ou *vivant* mais sensible à ce point, j'aurais évité certaines remarques sur sa poésie que j'avais été amené à faire à cause de son *attaque* contre Pope, et à cause de ma désapprobation de sa *propre* manière d'écrire.

Vous voulez que j'entreprenne un grand poème : je n'ai ni le désir, ni les moyens de le faire. A mesure que je vieillis, mon indifférence, non pour la vie, car nous l'aimons d'instinct, mais pour ses stimulants, s'accroît.

1. Drame de Shelley.

Du reste, cette dernière défaite des Italiens m'a complètement déçu pour plusieurs raisons générales et privées.

P.-S. — Ne pourrions-nous parvenir à nous voir, cet été? Ne pourriez-vous faire un tour par ici, *seul*?

XXXIII

A M. Moore.

Ravenne, 28 avril 1821.

Il est impossible que vous ayez été plus désappointé que moi, et plus trompé. Je l'ai été, aussi, à mes risques et périls, et je ne suis pas encore hors de danger. Malgré cela, le temps et les circonstances ne changeront ni mon ton ni mes sentiments d'indignation contre la tyrannie triomphante. L'affaire actuelle a été une œuvre de trahison autant que de lâcheté, bien que les deux y aient eu leur part. Si jamais nous nous rencontrons de nouveau, j'aurai avec vous une conversation à ce sujet. Présentement, je ne puis écrire que très peu, pour la bonne raison que toutes les lettres sont ouvertes : dans les *miennes*, on trouvera toujours *mes* sentiments, mais rien qui puisse servir de prétexte à l'oppression d'autrui.

Rappelez-vous, je vous prie, que les Napolitains ne sont nulle part plus exécrés, à cette heure, qu'en Italie, et ne blâmez pas tout un peuple pour les vices d'une province. Ce serait comme si l'on condamnait la Grande-Bretagne parce que les habitants des Cornouailles pillent les épaves.

Et maintenant, soyons littéraires, triste chute, mais c'est toujours une consolation. Si « l'occupation d'Othello n'est plus », rabattons-nous sur ce qu'il y a de mieux après elle, et, si nous ne pouvons contribuer à rendre l'humanité plus libre et plus sage, nous pouvons nous divertir nous-mêmes et ceux qui aiment la poésie.

Qu'est-ce que vous écrivez, à présent? J'ai griffonné par intervalles, et Murray va publier prochainement.

Lady Noël[1] a été, comme vous dites, dangereusement malade, mais vous serez peut-être consolé en apprenant qu'elle va dangereusement bien, de nouveau.

1. Belle-mère de Byron.

J'ai écrit pour vous encore une ou deux pages du mémorandum, en un mois ou deux à peu près. Je l'ai laissé au moment où les événements se précipitaient et devenaient trop lugubres pour qu'on pût les noter sans éprouver un sentiment pénible. Je serais heureux de vous l'envoyer, si j'avais une occasion; mais un volume, si petit soit-il, ne passe pas facilement par la poste, en ce pays d'inquisition.

Je n'ai pas de nouvelles. Ainsi qu'une très jolie femme me le disait, l'autre jour, avec des larmes aux yeux, pendant qu'elle était assise au clavecin : « Hélas! les Italiens devront se remettre à faire des opéras. » J'ai peur que cela seul et le macaroni ne soient leur fort, et la « bigarrure leur unique mode[1] ». Il y a pourtant encore parmi eux quelques grands esprits...

XXXIV

A M. Moore.

14 mai 1821.

Si un passage quelconque de la lettre à Bowles vous a irrité (involontairement, autant que je puis me souvenir de son contenu), vous êtes amplement vengé, car je vois dans un journal italien que, malgré toutes les représentations que j'ai fait faire par mes amis, — vous entre autres, — les directeurs ont persisté à essayer la tragédie[2] et qu'elle a été « sifflée à l'unanimité!!! » C'est la phrase consolante du journal milanais (qui me déteste cordialement et me débine à tout propos parce que je suis libéral); il ajoute que j'ai « fait représenter la pièce » de mon plein gré. Tout ceci est assez vexant; cela ressemble à une sorte de calvinisme dramatique : — la damnation fatale sans qu'il y ait de la faute du pécheur! — Je me suis donné tout le mal qu'un pauvre mortel pouvait se donner afin d'éviter cette inévitable catastrophe; j'ai fait des appels de toutes sortes au Lord Chamberlain d'une part, et, de l'autre, à nos gens eux-mêmes. Mais, autant que les observations furent vaines, les plaintes sont inutiles.

1. Shakespeare.
2. *Marino Faliero*, joué à Drury-Lane.

Je ne comprends rien à ce qui s'est passé, car la lettre de Murray du 24, et toutes celles qui l'ont précédée, m'avaient fait espérer que la représentation n'aurait pas lieu. Jusqu'à présent, je ne sais rien d'autre que le fait, qui doit être vrai, puisque la lettre est envoyée de Paris et datée du 30. Ils devaient être *diablement* pressés de provoquer ce fiasco, puisque j'ignorais même que la pièce fût jouée. N'importe qui aurait pu voir du premier coup d'œil qu'elle n'était pas faite pour la scène, et ce petit incident ne rehaussera certes pas son mérite.

Enfin, la patience est une vertu, et je pense qu'à force de la pratiquer je la pousserai jusqu'à la perfection. Depuis l'année dernière (c'est-à-dire depuis le printemps), j'ai perdu un procès très important au sujet des houillères de Rochdale, j'ai été la cause d'un divorce, mes vers ont été dépréciés par Murray et la critique, les administrateurs de ma fortune ont refusé de la placer d'une manière très avantageuse (en Irlande), ma vie a été menacée le mois dernier (on a lancé ici un journal pour exciter des assassins contre moi à cause de mes opinions politiques, et parce que les prêtres ont répandu l'idée que je conspirais contre les Allemands), enfin ma belle-mère est guérie depuis quinze jours, et ma pièce a été sifflée la semaine dernière!

Cela ressemble aux « vingt-huit mésaventures d'Arlequin », mais il faut supporter le tout. Si j'abandonne la partie, ce ne sera pas du moins sans avoir lutté. Cela m'aurait moins touché, si nos voisins du Sud ne nous avaient tous privés de la liberté pour cinq cents ans.

Avez-vous connu John Keats? On dit que c'est une critique du *Quarterly* qui l'a tué, — s'il est mort, car je ne le sais pas positivement. — Je ne comprends pas cette sensibilité *résignée*. Ce que je ressens, moi, — pour l'instant, — c'est une rage immense qui durera quarante-huit heures, après lesquelles je me retrouverai dans mon état normal, — à moins que, cette fois, cela ne dure plus longtemps. — Il faut que je monte à cheval pour me calmer.

François Ier écrivait après la bataille de Pavie : « Tout est perdu, fors l'honneur. » Un auteur sifflé pourrait retourner la phrase en disant : « Rien n'est perdu, fors l'honneur. » Mais

les chevaux attendent et la page est remplie. Je vous ai écrit, la semaine passée.

XXXV

A M. Murray.

Ravenne, 22 août.

En ce qui touche les critiques sur le naufrage, je crois vous avoir dit, ainsi qu'à M. Hobhouse, il y a des années, qu'il n'y avait pas un seul détail qui ne fût pris sur le vif; à dire vrai, ils ne se rapportent pas tous à un *seul* et *même* naufrage, mais à des incidents véritables empruntés de plusieurs. Presque tout *Don Juan* est de la *vraie* vie : — la mienne ou celle de personnes que j'ai connues. — A ce propos, la majeure partie de la description du *mobilier*, dans le troisième chant, est tirée du *Tripoli* de Tully (notez cela, je vous prie), et le reste est le résultat de ma propre observation. Rappelez-vous que, si je n'ai pas annoncé *Don Juan*, c'est qu'il n'avait pas de préface et ne portait pas de signature. Si vous trouvez que cela vaille la peine de le constater, faites-le. De telles accusations me font rire, car je suis persuadé que nul auteur n'a fait moins d'emprunts et n'a rendu ses documents plus personnels que moi. Beaucoup est dû à la coïncidence : ainsi Lady Morgan (dans un livre excellent, je vous assure, sur l'Italie) appelle Venise une « Rome de l'Océan ». Je me sers exactement de la même expression dans les *Foscari*, et pourtant vous savez bien, vous, que la pièce a été écrite et envoyée en Angleterre il y a des mois, et je n'ai reçu l'*Italie* de lady Morgan que le 16 courant.

Votre ami, non plus que le public, ne sait pas que ma simplicité dramatique est *scrupuleusement* grecque, et il en sera toujours ainsi : *aucune* réforme n'a jamais réussi du premier coup. J'admire les vieux dramaturges anglais, mais ceci est une autre affaire.

Je veux écrire un *vrai* drame anglais : qu'il soit pour la scène ou non, peu importe! cela n'est pas mon but; mais il sera pour un *théâtre mental*...

XXXVI

A M. Moore.

Ravenne, 23 août 1821.

Je suis dans toute la transpiration, le poussière et la malédiction d'un emballage universel de toutes mes affaires, meubles, etc., qui partent pour Pise où je vais passer l'hiver. La cause en est l'exil de tous mes collègues carboniques[1] et, parmi eux, de toute la famille de madame G..., qui, vous le savez, a divorcé la semaine dernière grâce à « P.-P., curé de cette paroisse[2] », et qui est obligée de rejoindre son père et sa famille pour éviter d'être enfermée dans un monastère. Le décret de séparation rendu par le pape lui enjoint de résider dans la *casa paterna* ou bien, pour sauver le décorum, dans un couvent; comme je ne pouvais pas dire avec Hamlet : « Entre au couvent », je me prépare à les suivre.

C'est une sujétion terrible que cet amour; il va contre tous projets de réforme et de gloire. Je voulais aller en Grèce dernièrement, — puisque tout paraît en l'air là-bas, — avec son frère[3], qui est un homme accompli, très brave (je l'ai vu à l'épreuve) et fou de liberté. Mais les larmes d'une femme qui a quitté son mari pour vous suivre et la faiblesse de votre propre cœur sont plus fortes que tous les projets : je ne puis songer à réaliser les miens.

Comme nous n'avions le choix qu'entre la Suisse et la Toscane, j'ai voté en faveur de Pise, plus proche de la Méditerranée, — que j'aime et pour les côtes qu'elle baigne et pour mes jeunes souvenirs de 1809. — La Suisse est un sacré pays de brutes égoïstes et grossières, bien que la région la plus romantique du monde. Je n'ai jamais pu souffrir ses habitants, et encore moins ses visiteurs anglais : aussi, après avoir écrit pour avoir des renseignements sur des maisons, et ayant appris qu'il y avait une colonie d'Anglais dans tout le canton de Genève, etc., j'ai abandonné cette idée, et j'ai persuadé aux Gamba d'en faire autant.

1. En charbonnerie.

2. Titre de mémoires du Dr Arbuthnot, sous lequel l'auteur cachait sa personnalité : — Byron reprend ici ce titre pour se désigner lui-même.

3. Le comte Gamba, frère de la comtesse Guiccioli.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai envoyé à Murray une tragédie du nom de *Caïn*, ce qui fait actuellement trois manuscrits entre ses mains ou entre celles de l'imprimeur. *Caïn* est dans le genre métaphysique de *Manfred* et rempli de déclamations titaniques; Lucifer en est un des personnages : il emmène Caïn en voyage dans les étoiles et, après cela, dans l'Hadès où il lui montre les fantômes d'un monde éteint et de ses habitants. J'ai repris la théorie de Cuvier qui veut que le monde ait été détruit trois ou quatre fois, et habité par des mammouths, des béhémoths et je ne sais quoi, mais *non pas* par l'homme, avant la période de Moïse, — chose prouvée, du reste, par les ossements qu'on a découverts : on a déterré des os de tous les animaux connus et inconnus, mais pas de l'homme. — J'ai donc supposé que Caïn avait été introduit chez les Préadamites *rationnels*, êtres doués d'une intelligence plus élevée que celle de l'homme, mais entièrement différents d'aspect et beaucoup plus forts, physiquement et intellectuellement parlant. Vous devinez que la conversation qui s'engage entre Caïn et Lucifer sur ce point n'est pas précisément canonique. Le résultat est que Caïn revient et tue Abel, moitié dans un accès de mécontentement contre la politique grâce à laquelle ils avaient tous été chassés du Paradis, et moitié (ainsi qu'il est écrit dans la Genèse) parce que le sacrifice d'Abel était le sacrifice le plus agréable à la Divinité.

Je pense que la rapsodie est arrivée. Elle est en trois actes et intitulée « mystère », selon l'ancienne coutume chrétienne, en l'honneur de laquelle l'ouvrage demeurera tel pour le lecteur.

XXXVII

A M. Murray.

Ravenne, 12 septembre 1821.

Pourquoi ne publiez-vous pas mon Pulci, la meilleure chose que j'aie jamais faite, avec l'italien en regard? Je voudrais être auprès de vous. Rien ne se fait lorsqu'on est absent : chacun va contre vous, parce qu'il le *peut* impunément. Si jamais je retourne en Angleterre (ce que je ne ferai pourtant pas),

j'écrirai un poème en comparaison duquel les *Bardes anglais*, etc.[1], seront de l'eau sucrée.

Votre présente société littéraire de saltimbanques a besoin d'être secouée. Mais je ne suis pas encore tout à fait assez bilieux : encore une saison ou deux, une ou deux provocations, et je serai remonté à point; je donnerai alors, tête baissée, contre tout ce monde.

Je perds patience devant tout ce fatras que vous m'envoyez sous forme de livres : sauf les romans de Scott et trois ou quatre autres choses, je n'ai jamais rien vu de pareil. Campbell moralise, Moore chôme, Southey déclame, Wordsworth radote, Coleridge patauge, Joanna Baillie écrit des trivialités, Bowles ergote, chicane et pleurniche. Milman peut aller, s'il ne bavarde pas trop, et, lorsqu'il n'imite pas Southey, il a de la poésie en lui, mais il est envieux, et malheureux comme tous les envieux; malgré cela, il compte parmi les meilleurs écrivains du jour. Barry Cornwall fera mieux plus tard, je n'en doute pas, s'il n'est pas gâté par le thé vert et par les louanges de Pentonville et de Paradise Row[2]. Le malheur de ces gens-là est qu'il ne vivent jamais dans la *société* ni dans la *solitude* : il n'y a pas de milieu entre ces deux termes-là si l'on veut parvenir à la connaissance du monde travailleur ou du monde oisif. Sont-ils admis dans le grand monde pour une saison, c'est simplement comme spectateurs; ils ne font pas partie de son mécanisme : or il se trouve que Moore et moi, l'un par les circonstances, l'autre par la naissance, nous sommes émancipés de cette classe, après en avoir pu néanmoins saisir les pulsations et les passions, *quorum partes fuimus*. Grâce à cela, nous avons tous deux beaucoup appris sur un sujet que nous n'aurions pas connu autrement...

XXXVIII

A M. Moore.

1er septembre, non! octobre 1821.

Je pars pour Pise, à moins qu'une légère fièvre intermittente qui débute en ce moment ne m'en empêche. Je crains qu'elle

1. *Bardes anglais et critiques écossais*, satire publiée par Byron en 1808, — riposte à la *Revue d'Édimbourg*.

2. Sans doute, pour « Pater Noster Row », rue de Londres, alors centre de la librairie.

ne soit pas assez forte pour donner à Murray la chance de rentrer dans ses fonds. Je le regretterais si ma mort devait vous permettre d'augmenter vos prix en qualité de légataire universel, afin de pourvoir aux besoins de nous tous : avec mes os et une splendide et larmoyante édition, vous tireriez de Murray le double de ce que j'ai pu en tirer de mon vivant.

J'ai un fort pressentiment que vous me survivrez, — à moins d'accident extraordinaire. — Les huit années, ou à peu près, qui nous séparent ne sont rien. Je ne crois pas que le principe vital tende chez moi à la longévité, — et je ne suis pas désireux qu'il y tende. — Mon père et ma mère sont morts, l'un à trente-cinq ou trente-six ans, l'autre à quarante-cinq ans, et le Dr Rush, ou quelqu'un d'autre, dit que personne ne vit longtemps sans avoir au moins *un* de ses parents qui ait été un vieux routier.

J'aimerais assurément survivre à mon éternelle belle-mère, non pas tant pour recueillir sa succession qu'à cause de ma foncière antipathie. Mais c'est trop exiger de la Providence qui veille sur les vieilles femmes que de lui demander de satisfaire ce désir si naturel. — Je vous ennuie avec cette dissertation sur la vie, mais le sujet a été mis sur mon chemin par un compte d'assurances que Murray m'a envoyé. Je trouve réellement que vous devriez obtenir davantage si je ne m'évapore pas avant trop longtemps.

Je me demande si mon *Caïn* est arrivé sans encombre en Angleterre. J'ai écrit, depuis, à peu près soixante stances d'un poème de huit pieds (dans le genre de Pulci, que les imbéciles en Angleterre croient avoir été inventé par Whistlecraft, et qui est aussi vieux que les montagnes d'Italie), intitulé *la Vision du Jugement*, par Quevedo Redivivus, avec la devise :

> Un Daniel venu pour juger, oui, un Daniel!
> Je te remercie, Juif, de m'avoir appris ce mot.

Mon intention est de faire l'apothéose dudit Georges au point de vue libéral, sans oublier le poète-lauréat[1] pour sa préface et ses autres démérites.

1. En 1821, le poète lauréat était Southey, qui venait de publier, lui aussi, une *Vision du Jugement*.

Je viens d'arriver au passage où saint Pierre, apprenant que le royal défunt a combattu l'émancipation catholique, se lève et, interrompant le discours de Satan, déclare que, pour sa part, il changera plutôt de place avec Cerbère que de le laisser pénétrer au Ciel quand il en a les clefs.

Il faut que je sorte à cheval, bien que je sois assez fiévreux et que j'aie des frissons. C'est la saison des fièvres intermittentes, mais elles me font plutôt du bien que du mal. La sensation, après l'accès, est comme si l'on s'était séparé de son corps tout de bon.

P.-S. — Je me sens mieux depuis que je suis rentré, bien que je sois resté trop longtemps dehors par cette saison de malaria, sous le mince croissant d'une très jeune lune, et que je sois descendu de cheval pour marcher pendant une heure dans l'avenue avec une *signora*. J'ai pensé à vous :

Quand tu rôdes, le soir,
A la lueur de ton étoile aimée...

Mais je n'étais pas d'humeur romantique comme je l'aurais été autrefois; et pourtant, c'était une *nouvelle* femme (c'est-à-dire nouvelle pour moi), et, naturellement, elle s'attendait à ce que je lui fisse la cour. Mais j'ai seulement tenu quelques propos insignifiants. Je me sens « une montagne de plomb sur le cœur », — comme votre pauvre ami Curran disait avant de mourir : — je crois que cela tient à ma constitution, et, pour moi aussi, la mort est le seul remède.

XXXIX

A M. Rogers.

Ravenne, 21 octobre 1821.

Je serai, les Dieux aidant, à Bologne samedi prochain : c'est une drôle de réponse à votre lettre, mais j'ai pris une maison à Pise pour l'hiver; j'y ai déjà envoyé tous mes biens, — meubles, chevaux, voitures et bestiaux, — et je me prépare à les suivre.

En quelques mots, la cause de ce déménagement est l'exil ou la proscription de tous mes amis et connaissances à cause

de notre récente politique : ils se réfugient en Toscane et je les accompagne. Je suis resté ici jusqu'à présent, simplement pour faire des arrangements au sujet de ma fille et pour donner le temps à mes meubles, etc., de me précéder. Je n'ai plus de sièges ni de lit. J'ai tout juste, pour passer la semaine, quelques chaises, des tables et un matelas.

Si vous voulez venir avec moi à Pise, je pourrai vous loger aussi longtemps que vous voudrez : on m'écrit que la maison, le Palazzo Lanfranchi, est spacieuse (elle est au bord de l'Arno), et j'ai quatre voitures, autant de chevaux de selle (comme ils sont dans ces parages), et toutes sortes d'autres commodités qui sont à votre disposition ainsi que leur propriétaire.

S'il vous était possible de venir, nous traverserions les Apennins ensemble, ou bien, si vous allez par un autre chemin, j'espère que nous nous rencontrerons à Bologne. J'envoie cette lettre au bureau de poste (ainsi que vous le désirez); vous me trouverez probablement à l'*Albergo di San Marco*. Si vous y êtes le premier, attendez que j'arrive : ce sera (sauf accident) samedi, ou dimanche au plus tard.

Je pense que vous voyagez seul. Moore est à Paris *incog.*, selon les dernières nouvelles que j'ai reçues de ces régions.

Il y a plus d'un lustre (cinq ans six mois et quelques jours à peu près) que nous ne nous sommes vus. C'est comme le personnage de Tadcaster dans la comédie : *l'Amour se joue des Serruriers*, — l'homme dont les amis, y compris le chat et le terrier qui « attrape des sous dans sa gueule », sont tous morts. — Trop de personnes de notre connaissance ont suivi le même chemin : Lady Melbourne, Grattan, Sheridan, Curran, etc., etc., presque tous ceux qui possédaient quelque renom dans la vieille école. Mais « ainsi ne suis-je pas, dit ce gros bêta de marmiton » : tâchons donc de tirer le meilleur parti possible de ceux qui restent.

LORD BYRON

(Traduit de l'anglais par JEAN DELACHAUME.)

(La fin prochainement.)

GODELIEVE

PRINCESSE DE BAHR[1]

III

Cette même année, Adrien, qui faisait un stage aux Guides belges, eut soin de prendre un congé pendant le séjour de sa cousine au château de Looken.

Le revoir fut beaucoup moins dramatique que ne l'avait imaginé Godelieve; il fut même très naturel. Elle eut peine à reconnaître dans ce jeune militaire, très gai et dégagé, le dieu majestueux, l'amoureux lyrique auquel elle avait pensé, nuit et jour presque, pendant sa dernière année de couvent.

Mais Louise et Alain, Godelieve et Adrien retrouvèrent leur intimité d'enfance muée en solide et profonde amitié de jeunesse. Au cours des promenades à pied ou à cheval dans les bois et le long de la Senne, Godelieve eut avec Adrien de longues causeries innocentes et romanesques. Ils se firent de ces confidences intimes où, dans l'exaltation naïve d'un juvénile amour, les âmes s'épanouissent, se découvrent, se connaissent...

Ces deux mois de vacances à Looken furent pour Godelieve le paradis.

Adrien, quoique revenu de garnison avec des idées moins lyriques, se sentit vite repris par le charme entraînant de Godelieve. On le disait léger, joueur, inconstant, mais il avait

1. Voir la *Revue* du 15 avril.

un visage d'une bonne foi convaincante, des manières douces et tendres, une voix grave, une belle tournure et beaucoup de séduction dans toute sa personne. Tout ce qui existait en lui d'honnête, de généreux, de pur se réveilla au contact de sa cousine. Il l'aima du plus profond de son âme, pour ce qui la différenciait des autres femmes. Godelieve connut l'enivrant amour du cœur qui se donne sans réserve, les aveux émus, les serments éternels et leur sincérité si lumineuse qu'elle éclaire parfois bien loin dans la vie.

Ils s'asseyaient ensemble sur la mousse des bois de Looken, chastement enlacés, sans oser s'embrasser, leurs têtes jointes et leurs bras noués. Des heures douces coulèrent pendant les couchers de soleils fulgurants. Ils parcoururent le bois de peupliers plantés à la naissance de Godelieve et qu'on devait couper le jour des fiançailles, pour « les épingles » du trousseau. Ils suivirent les sentiers sombres de la petite Norvège, bras dessus, bras dessous, afin de goûter la joie d'être, tout seuls, perdus dans la nature. Étendus à plat ventre sur la fougère fauchée, ils suivaient distraitement les allées et venues des bestioles. Puis ils regardaient dans les yeux l'un de l'autre leur bel amour ému.

Pourquoi fallut-il qu'un soir où l'on dansait au château de Looken, et où toutes les « beautés » des environs étaient venues avec empressement, Godelieve sentit entrer dans son cœur le désespoir avec la jalousie? La princesse Zoek, une femme très coquette et qui faisait parler d'elle, arriva en reine des salons avec la nudité de ses blanches épaules, l'éclat de son teint, la régularité de ses traits et son élégance achevée. Adrien, qu'elle appela d'un sourire, s'empressa auprès d'elle.

Pourquoi leurs yeux étaient-ils si brillants, si tendres, et leur physionomie si animée? que pouvaient-ils se dire de si attrayant...? Et comme ils dansaient ensemble! C'était presque trop intime. Eux seuls avaient l'air « choquant », unis de cette façon, tandis que les autres couples paraissaient à la jeune fille tout à fait naturels dans leur maintien.

Godelieve espéra qu'Adrien, au cotillon, se souviendrait d'elle. Mais il ne parut pas. Alors, angoissée, elle traversa les salles où, la veille encore, dans l'ombre, il l'avait prise par la taille, si doucement!

Ah! l'instinct d'une petite fille jalouse! Dans la pénombre d'un salon isolé, Adrien et la princesse causaient. Godelieve aperçut, sous les feux roses et faibles d'une lampe, sa rivale presque allongée dans un grand sopha et, assis à ses pieds, sur un tabouret, Adrien qui s'inclinait familièrement vers elle.

Tout d'un coup, Godelieve abhorra ce coin obscur, isolé, propice, où, hier encore, il l'avait serrée dans ses bras, et où, ce soir, il regardait une autre femme avec cette ardeur, cette séduction qu'elle connaissait si bien! Voilà donc ce qu'était l'amour!... Pour l'une et l'autre, les mêmes gestes, les mêmes attitudes, les mêmes paroles!

— Oh! non, mon Dieu! pas les mêmes paroles! — murmura Godelieve.

Et elle s'échappa en sanglotant.

***

Adrien, qui avait de l'expérience, comprit dès le lendemain la cause du bouleversement de Godelieve. Celle-ci était sombre, farouche, et s'éloignait de lui lorsqu'il tentait de la rejoindre. Il réussit cependant à l'emmener, presque malgré elle, dans le bois, à l'heure du coucher du soleil. Il la fit s'asseoir sur un talus et se mit à ses pieds.

— Ma petite Godelieve m'en veut? ma petite Godelieve est jalouse?... Ma petite Godelieve m'aime donc?

Godelieve, obstinée, contemplait le feu rouge qui descendait derrière les arbres de la clairière. Résolue au silence, elle gardait les lèvres closes et les bras croisés.

Adrien continua :

— Mais quel rapport peut-il y avoir entre l'admiration d'un homme pour une femme comme la princesse Zoek, belle et séduisante évidemment, mais un peu... à tout le monde..., et l'affection, la tendresse, l'amour que j'ai pour vous, Godelieve?

Et il saisit ces mains dont la crispation cédait, il desserra ces bras qui s'entr'ouvraient, il regarda ces yeux d'où les larmes étaient prêtes à tomber; doucement, avec pudeur, avec une infinie tendresse, il se pencha vers Godelieve immobile et baisa ses lèvres qui s'offraient tout naturellement.

Un calme bienfaisant régnait dans la campagne; quelques bruits lointains augmentaient le silence d'alentour.

Dans ses mains, Adrien gardait celles de Godelieve. Sa tête, qui reposait sur l'épaule de la jeune fille, glissa jusqu'à la frémissante petite poitrine dont il perçut les battements précipités.

Le soleil disparut derrière les collines basses. Il y eut partout comme une ombre soudaine; puis l'horizon s'embrasa d'une pourpre dorée, où de futiles nuages vinrent chercher un peu de gloire.

Sur le petit tertre de bruyères, isolés dans l'immense nature, les deux chastes amants sentirent leurs âmes s'épouser...

Godelieve ne put dormir de la nuit. Ce baiser, cet unique baiser la bouleversait. Elle repassait, dans sa mémoire, les moindres circonstances qui précédèrent cette minute précise. Ç'avait été si subit, si naturel et si délicieux, la sensation des lèvres tièdes d'Adrien sur les siennes! A ce souvenir, son cœur défaillit.

Son bonheur était trop grand, il fallait qu'elle le confiât à quelqu'un. Le lendemain matin, elle dit tout à Louise.

Celle-ci, plus raisonnable, plus froide, chercha à calmer cette ardeur. Elle connaissait bien son frère, tout plein de sincérité et très amoureux de Godelieve, certes, mais d'un caractère si faible, si léger! Elle avait même entendu raconter qu'il aimait « le jeu et les demoiselles du corps de ballet »!... Godelieve, qui cependant ne l'avait vu aux prises qu'avec la princesse Zoek, ne comprenait que trop combien sa cousine avait raison.

Louise l'engagea à être très prudente et à ne pas trop escompter l'avenir. Ce mariage, d'abord, étant donné l'âge de Godelieve, il ne pouvait en être question avant trois ou quatre ans : il fallait donc compter avec la constance d'Adrien. Et, d'autre part, les parents seraient opposés, en principe, à une union entre cousins germains. C'était là bien des obstacles, et le dernier peut-être insurmontable. Godelieve écouta sa cousine, et convint que ses conseils étaient bons. Mais elle lui en voulut aussi de calmer son enthousiasme et de briser sa foi avec le langage de la raison.

***

Sur les lèvres de Godelieve, Adrien avait goûté un fruit nouveau dont la saveur l'avait enivré. Mais, bon et généreux, il eut peur de ne pas être digne d'elle. Il s'amenderait, se garderait du médiocre, se grandirait, car elle serait un jour sa femme, le charme et le repos de sa vie. Déjà elle en était le talisman. Le bonheur qu'il goûtait auprès de Godelieve lui paraissait presque absolu, parce qu'il semblait devoir durer toujours. La chaleur bienfaisante de sa présence, cette joie immatérielle de rencontrer son regard, de l'absorber dans le sien, le charme enfin de sa voix basse, « qui fondait sur le cœur comme un fruit délicieux », tout cela lui valait une grande paix qui l'envahit peu à peu : il ne désira rien d'autre.

Le jour vint, cependant, de la séparation.

Adrien monta dire adieu à Godelieve : celle-ci l'attendait dans la chambre de sa sœur, accoudée à la fenêtre et caressant d'une main distraite les roses grimpantes.

Il s'approcha d'elle; tous deux, graves, émus, silencieux. regardèrent le parc de leur enfance, le jardin de leur amour.

L'eau de la vasque grésillait sur les feuilles des nénuphars, entre lesquels l'éclat d'une étoile se reflétait en une tremblante fleur de diamant. De chaque côté de la pelouse, les cimes des grands arbres, découpées en fantastiques silhouettes humaines et balancées par la brise, étendaient leurs bras et s'inclinaient, cherchant à s'étreindre. D'un signe de tête, Adrien montra à Godelieve ce spectacle familier. Il la serra davantage contre lui.

— Ah! ma Godelieve, que je vous aime!... Vous êtes ma fiancée, ma femme!... Dès ma petite enfance, je vous ai aimée. Rien ne prévaudra contre cela!...

Maintenant, tendrement enlacés, ils se parlaient de leur mutuel et profond amour. Dans l'ombre de la nuit, elle osa lui dire cette passion qui depuis son enfance l'avait dominée.

Adrien attira vers lui la chère tête, une main plongée dans les boucles sombres. Il n'osait baiser le frêle visage dont l'obscurité amincissait encore l'ovale. Il répétait avec émo-

tion qu'elle serait sa femme, un jour, et que jamais il ne pourrait l'aimer assez pour le bonheur qu'elle lui donnait...

Une odeur d'épices montait des parterres pour le griser davantage. Comme les roses de la fenêtre embaumaient! Il en cueillit une et voulut la piquer dans les cheveux de Godelieve, mais la fleur, trop lourde, tomba. Il essaya de la retenir : par ce mouvement leurs visages se frôlèrent et leurs lèvres se joignirent.

Nuit d'amour, nuit étoilée!... Elle fut la dernière de cette idylle. Pendant plus de trois ans, la correspondance d'Adrien avec sa sœur et de très rares séjours au château de Looken furent les seules relations des deux amoureux.

Puis le jeune officier fut envoyé en France et en Allemagne suivre les cours de diverses écoles militaires. Dès lors l'affection des deux cousines se resserra davantage.

Louise ressemblait à son frère, au point que, certains jours, Godelieve la considérait avec un regard que Louise appelait son « regard étranger » :

— Bon! voici que tu vois Adrien en me regardant!

— Oh! Louise, je t'en prie, ne te moque pas!... Imite moi plutôt sa bouche!

Et, devant la glace, les deux amies s'essayaient à froncer le front, à pincer les lèvres en avançant le menton, à serrer les dents. Elles riaient, mais bientôt Godelieve soupirait, découragée.

— Non! ce n'est pas cela... ce n'est pas cela...

*
* *

Quand Godelieve eut dix-huit ans, sa mère la mena dans le monde. Le succès de ses débuts fut grand, car elle était, avec une parfaite éducation et beaucoup de modestie, très différente des autres jeunes filles.

— Une libellule, — disaient les mères bienveillantes.

— Une sauterelle, plutôt! — ripostaient les jalouses, celles dont les filles étaient de gros paquets.

Godelieve, courtisée, s'en amusa; mais, toujours distante, elle vivait sa vie intérieure, d'autant plus intensément que les

absences de son bien-aimé se faisaient plus longues. Celui-ci cependant écrivait de moins en moins, bien qu'il y eût toujours dans chacune de ses rares lettres à sa sœur une phrase tendre pour sa cousine. Mais Godelieve se désolait de n'y pas trouver, dans cette phrase, cet enthousiasme convaincu, cette certitude en l'avenir qui nourrissent l'âme et la réconfortent en dépit des plus longues séparations. Et Louise lui parlait, alors, de la conduite légère de son frère, de ses « débordements », de ses dettes... Déjà, elle avait vendu, pour lui épargner une semonce de sa mère, plusieurs bracelets et quelques-unes de ses bagues.

— Mais que fait-il au juste? — demanda, un jour, Godelieve.

— Ah! que sais-je? Je ne comprends guère ce qu'on raconte devant moi à mots couverts, mais maman est bien préoccupée...

A la fin de l'hiver, Louise reçut ce mot d'Adrien :

Je traverse une crise affreuse dont ton cœur de petite fille ne pourrait saisir la gravité... Tout ce que j'ai de bon en moi semble devoir sombrer. Et pourtant, je vous aime toutes les deux... Hélas! je ne suis plus digne d'elle... dis-le lui. Mon Dieu, que je suis triste !...

Godelieve conclut qu'il ne l'aimait plus comme sa fiancée. Les causes de cette crise restaient pour elle mystérieuses, mais son instinct féminin l'avertit qu'il s'agissait d'un attachement nouveau et, sans doute, inavouable.

Avec quelle amertume elle pensa aux serments faits sous les roses de la fenêtre, avec quelle répugnance elle se rappela ses aveux, ses baisers!... Ses baisers!... elle en rougissait de honte, maintenant. Que n'avait-elle écouté les conseils de Louise quand celle-ci, jadis, lui prêchait la prudence!

Elle fut désespérée et pleura beaucoup. Mais, obligée de faire bonne figure dans le monde, où sa mère la conduisait comme un général ses soldats à l'exercice, elle chercha à s'étourdir. Elle y parvint assez facilement, grâce aux succès qu'elle y remportait sans effort : on la trouvait, en effet, délicieuse.

A la fin de la saison, au printemps, le comte de F..., « le meilleur parti de la société », la demanda en mariage.

Quand la baronne annonça la chose à Godelieve, elle la lui

présenta comme déjà résolue. Il n'y avait pas à lutter et, le lendemain même, le comte de F... fut admis à faire officiellement sa cour.

Godelieve était allée, sur-le-champ, trouver son père pour lui confier tout le secret de son cœur : — son amour pour Adrien et le chagrin que lui avait causé sa dernière lettre.

Le baron embrassa sa fille avec émotion, ce qui la calma un peu et la mit en confiance. Puis il parla. Il exposa d'abord combien aléatoire aurait été le bonheur de Godelieve avec Adrien. Elle apprit de son père que le jeune officier menait une vie dissolue et que jamais, livré à de pareilles « distractions », il ne pourrait l'épouser, elle, Godelieve. D'ailleurs, c'était son cousin germain, presque un frère... Jamais, jamais, le baron ne donnerait son consentement à une telle alliance. Il se trouvait donc heureux, en un sens, que la rupture fût provoquée par Adrien lui-même, — puisque, dans sa lettre, il se reconnaissait indigne d'elle. — M. de F..., au contraire, paraissait fort épris. Ne l'avait-il pas choisie entre toutes les jeunes filles de leur monde, dont quelques-unes fort bien nées, très jolies et parfaitement élevées? De plus, sérieux, intelligent, riche, il « offrait toutes les garanties de bonheur par son aimable caractère ».

Godelieve, endolorie, écoutait les tendres et raisonnables paroles de son père. Elle se sentait un peu ébranlée dans son amour aveugle pour Adrien. Il l'avait trahie, abandonnée, pour quelque princesse Zoek, sans doute. Et cependant, malgré la sagesse, malgré son désenchantement et sa honte, elle hésitait à le condamner. Un secret instinct lui disait que jamais elle n'aimerait quelqu'un autant qu'Adrien et qu'Adrien n'aimerait jamais une autre femme autant qu'elle. La phrase même qu'il avait prononcée s'imposait à son cœur en détresse : « Dès ma petite enfance, je vous ai aimée. Rien ne prévaudra contre cela!... » Et elle lui pardonnait, tout au fond de son cœur...

— Ma chère enfant, — continua son père, — quoique je respecte la liberté et la volonté de chacun, je te prie, avant de refuser définitivement M. de F..., de beaucoup réfléchir; mais j'ajoute, et c'est mon strict devoir de père, que tu feras bien de l'épouser. Un jour, tu pourrais me reprocher de ne t'avoir pas donné très fermement ce conseil.

Quand, le lendemain, M. de F... se présenta en prétendant, Godelieve l'accueillit avec politesse. Les bonnes raisons de son père lui avaient démontré la nécessité de ce sacrifice, que leur tendresse réciproque facilita, heureusement.

Les premiers jours de fiançailles lui apportèrent forcément beaucoup de récréations. Ce fut d'abord sa bague, une très belle bague ancienne, qui avait toute une légende de splendeur et de chevalerie, — un diamant rose très gros, taillé en carré et flanqué de deux rubis en forme d'amande. — Elle faisait pavé sur son doigt mince, et même sur sa main lorsqu'elle la fermait.

Puis vint le choix du trousseau, luxueux, garni de dentelles et de broderies, comme il convenait à la future comtesse de F...

— Comment! — s'écriait Godelieve, en admiration devant les chemises ajourées et les pantalons de batiste; — comment! je vais porter tout cela, moi?... Mais je n'oserai jamais!

Et elle s'étirait dans son corset pour mieux sentir le contact presque rugueux de ses chemises en grosse toile bordées d'un modeste feston.

M. de F..., fort amoureux, combla Godelieve d'attentions, de fleurs, de bonbons et de bijoux. Cette adulation l'étonnait et la charmait, elle, la jeune fille si peu gâtée! Elle mettait puérilement à son cou les colliers à médaillons ornés d'améthystes ou d'aigues-marines et fermait sur ses bras longs des « esclavages », bracelets en grosse chaîne d'or, à la mode du temps, et qui sonnaient le métal creux.

Tout en faisant sa cour de la façon la plus discrète et la plus réservée, le comte de F... admirait fort sa fiancée. Mais quand, un jour, se croyant « assez autorisé », il voulut attirer Godelieve près de lui et l'embrasser, elle sursauta et s'écarta avec horreur. Altière, elle arracha son collier et ses chaînes, jeta par terre sa bague de fiançailles et s'enfuit.

Le pauvre M. de F..., abasourdi et désolé, prit sa canne et son chapeau, et, comme il avait des manières et de la tradition, il fit demander à la baronne de le recevoir pour une communication urgente. — Si, seulement, il s'était adressé au baron, toute sa destinée eût peut-être été changée!...

La baronne pâlit au récit du fiancé éconduit. Puis, inconti-

nent, elle fit appeler sa fille et lui répéta, mot pour mot, ce que venait de lui dire M. de F...

— Reconnaissez-vous, Godelieve, ce récit comme exact?

— Oui, maman.

M. de F... ébaucha un geste de supplication que la baronne arrêta :

— Laissez, monsieur!... Vous, Godelieve, vous allez demander pardon au comte de votre inqualifiable conduite.

Godelieve, dont le sang remonta violemment à la tête, ressentit brusquement une douleur intolérable au cœur. Elle y porta la main, et, toisant sa mère courroucée et son fiancé penaud, elle rassembla les forces qui lui restaient pour s'écrier d'une voix blanche :

— Jamais, jamais, je n'épouserai monsieur de F...

Puis elle tomba, évanouie.

Le médecin, appelé, diagnostiqua une syncope causée par le surmenage. Mais la secousse morale avait été assez vive pour obliger Godelieve à garder le lit plusieurs jours.

*
* *

Malgré toute la discrétion de M. de F..., la rupture de ses fiançailles fit grand bruit.

L'indignation de la baronne, le rigorisme de ses principes étaient exaspérés au point que le baron dut consentir à l'envoi de Godelieve en exil à Looken, chez madame Strudel, la femme du régisseur.

Contre l'attente de sa mère, la jeune fille y retrouva des souvenirs qui fortifièrent encore sa résolution. Et, même, le calme et la liberté qu'elle goûta firent que cet exil fut un des meilleurs temps de sa jeunesse et peut-être de son existence. Le manque de confort était pourtant si grand qu'elle manqua presque de chemises : en vue de son trousseau, en effet, on lui avait fait user jusqu'à la corde son gros linge, qui s'ornait maintenant de larges pièces de toile commune. Elle vivait de la vie un peu grossière des Strudel, mangeait à leur table et faisait de la bonne madame Lisbeth sa confidente et son amie.

Tous les jours, elle allait au potager soigner son ancien jardinet, où les fleurs bleues continuaient à pousser en désordre, à côté de celles qui, roses, rouges et blanches, avaient appartenu aux autres enfants : elle se mit à sarcler, à nettoyer son parterre, en même temps que celui d'Adrien.

Dans les bois, elle refit le bouquet de la Princesse Colibri. Elle visita les coins familiers où elle s'était si souvent appuyée au bras de son cousin et le tertre mousseux où, assise avec lui, elle avait admiré la gloire du soleil. Au milieu de ses souvenirs, la mélancolie ne l'étreignait pas trop. Pourtant, toutes les fois qu'elle passait devant le vaste château aux contrevents clos, et qu'elle regardait sa fenêtre qu'encadraient déjà les boutons pâles des roses thé, son cœur se gonflait. Elle souffrait de sa solitude. Elle se sentait bannie de la maison paternelle, déçue dans son amour, une sorte de réprouvée. Mais son soulagement était si grand d'avoir échappé à cet odieux mariage et d'être libre enfin, qu'elle trouvait presque une consolation à la pensée de son abandon. Et puis, tout au fond de son cœur restait un espoir, imprécis mais obstiné, d'être malgré tout, pour Adrien, la mieux aimée. Alors, quelquefois, elle estimait que rien n'était trop cher pour payer un tel bonheur, et rentrait dîner tout épanouie de gaîté.

Souvent aussi, seule, le soir, avec Dieu et sa conscience, elle s'interrogeait : avait-elle écouté assez docilement la voix divine qui semblait l'appeler à la vie religieuse?... Et maintenant n'était-elle pas punie de cette inattention aux desseins du Sauveur?... Mais sa piété solide et éclairée eut vite raison de ces scrupules. Elle était certaine, et son confesseur lui en avait donné l'assurance, de suivre sa véritable voie, la meilleure pour son salut éternel. Et, si elle commençait à souffrir, c'est qu'assurément la vie devait être une « vallée de larmes ». Ce même confesseur le lui avait dit, mais elle ne l'avait point cru, avant d'avoir pleuré elle-même et beaucoup.

Au bout de quelques semaines, la baronne écrivit à Godelieve une lettre sévère, mais où elle sollicitait cependant, de sa fille, au moins un témoignage d'amendement.

En même temps, le baron, qui n'avait pu empêcher sa

femme de donner libre cours à sa colère, prétexta des fermages à toucher pour se rendre à Looken.

Il vit avec tristesse dans quel abandon la sévérité de la baronne avait placé sa fille chez les Strudel, lesquels, bien que braves gens, étaient vraiment trop vulgaires pour qu'on pût leur confier Godelieve à demeure.

Avec douceur et intelligence, il fit comprendre à Godelieve combien elle avait offensé sa mère, combien elle avait été violente et mal élevée dans sa conduite envers M. de F... Elle devait une soumission absolue à la première et une lettre d'excuses à tous les deux.

Godelieve, à l'idée de s'humilier ainsi, sentit tout son être se révolter. Elle restait l'indomptée petite fille de jadis, du temps des gerçures aux jambes. A quoi donc avaient servi les cinq ans de couvent, de renoncement et de sacrifice? Il lui semblait impossible de céder; au lieu de répondre, elle baissa la tête.

— Voyons, ma Godelieve chérie, tu sais bien que ton papa ne te demande jamais que des choses raisonnables. Il faut être bonne, avant tout, mon enfant!... Allons, embrasse ton vieux père...

Godelieve vit qu'il retenait difficilement ses larmes. Alors elle se jeta dans ses bras. Deux jours après, les lettres écrites, elle rentrait à W...

La baronne la reçut comme au retour de quelque grand voyage. Elle la complimenta de sa bonne mine et lui fit mille questions sur Looken. On ne parla jamais plus de M. de F... Les Grootekerke, d'ailleurs, furent très occupés, — et Godelieve distraite par le mariage d'Alain qui eut lieu à cette époque.

*
* *

Au mois de septembre, les deux familles se rejoignirent à Looken, comme de coutume, mais avec des éléments nouveaux. Alain amena sa jeune femme et sa belle-mère; et Louise fut bientôt rejointe par un fiancé.

Toute à son bonheur, si Louise s'occupa moins de Godelieve, par contre elle l'exalta, sans le vouloir, au récit des

péripéties de ses fiançailles, assez sentimentales. Adrien vint aussi à deux reprises, mais pour quelques jours seulement.

Durant le premier séjour de son cousin, Godelieve ne retrouva en lui rien de l'ancien Adrien, pas même cette simplicité « bon enfant », ce tendre abandon qu'il lui avait toujours témoigné. Il restait silencieux, deux plis marqués entre les sourcils. En vain chercha-t-elle à l'égayer, à le rendre plus confiant. Elle le conduisit même, comme par hasard, dans leurs anciens « paradis » : ils escaladèrent ensemble la petite Norvège. Il piétina, distrait, les mousses du tertre et l'herbe des clairières; mais le soleil se coucha derrière les peupliers sans qu'Adrien voulût solliciter l'épaule et le cœur de Godelieve, pour s'y reposer.

Le soir, Godelieve l'attendait dans la chambre de Louise; elle s'accoudait à la fenêtre fleurie de roses grimpantes et, tristement, contemplait la promenade des fiancés attardés sous le clair de lune, dans la tiédeur de la nuit.

Adrien venait enfin lui dire bonsoir; il ne jetait qu'un rapide et défiant coup d'œil à ce décor, comme s'il y eût craint une sorte de traquenard, et il se retirait aussitôt, en disant à la jeune fille :

— Bonsoir, bonsoir, ma petite Godelieve!

Et cela de loin avec un geste amical, seulement du bout des doigts.

Sauf en ses tentatives de promenades aux paradis anciens, Godelieve ne suivait aucune tactique, n'avait aucune coquetterie avec Adrien. Elle se laissait aller à son instinct, qui était de vouloir le garder avant tout... Qu'il l'aimât, en amant, en ami ou en cousin, mais qu'il l'aimât!

Elle finit par pleurer amèrement, penchée sur le cœur des roses embaumées. Elle regarda l'espace nocturne avec désespoir. Toute cette nature contenait ses plus chers souvenirs; ce paysage, elle en chérissait, à cause d'Adrien, les moindres détails : ces arbres, ces plantes, ces fleurs, auxquels le vif clair de lune donnait ce soir un relief si défini, depuis sa petite enfance elle y avait attaché sa sensibilité maladive; ils avaient été les témoins de ses plus secrètes émotions!

Fini... était-ce donc fini? Non, elle ne pouvait compter pour vrai qu'il ne l'aimât plus.

Alors pourquoi, tout au moins, pourquoi ne pas rester des

amis, des cousins s'aimant tout naturellement? Pourquoi cette réserve, cette froideur même et ce détachement, qui faisaient qu'elle ne savait plus rien de lui, et lui plus rien d'elle?...

Bientôt Adrien repartit, sans avoir paru remarquer le chagrin de Godelieve. Et, même, il n'écrivit plus à sa sœur que de loin en loin des lettres brèves et banales.

Un jour, que les mères causaient entre elles, Godelieve entendit quelques mots : « Catholique... belle... Américaine... riche à millions... Spa... » Et elle comprit qu'il s'agissait d'Adrien.

Ce dernier revint à Looken, peu de jours après. Il était, cette fois, très en train, presque affecté dans sa gaîté. Il devait, annonça-t-il, repartir le jour suivant. On l'attendait à Spa, — les mères se jetèrent un coup d'œil d'intelligence, — et, par politesse, il s'offrit à faire toutes les commissions dont on voudrait le charger.

Si jamais Godelieve avait douté de son sort, elle ne le pouvait plus maintenant : Adrien était à tout jamais perdu pour elle. Elle fut donc très surprise et très émue lorsqu'il sollicita, pour le soir même, une entrevue à l'heure accoutumée, près de « leur fenêtre ».

La nuit était claire et tiède. La lune gouailleuse, le menton en avant, s'élevait déjà dans le ciel. Des prairies fauchées s'exhalait une lourde buée dont la blancheur opaline inondait le pays. Au milieu de cette mer de rêve, seules émergeaient les cimes des grands arbres.

Godelieve attendait, assise loin de la fenêtre. Elle haletait presque d'angoisse quand Adrien entra. Il alla s'accouder à la croisée, d'où la pauvrette n'avait osé s'approcher.

— Vous venez, Godelieve? — demanda-t-il à voix basse.

Elle vint s'accouder près de lui, simplement.

Devant ce paysage si familier et pourtant si inattendu, ce soir, où cette marée montante semblait noyer tous leurs souvenirs, Adrien fut envahi soudain par la tendresse et les remords.

Il prit la main de Godelieve et la porta à ses lèvres; il l'y garda longtemps, afin d'éloigner le moment où il parlerait. Enfin il se décida :

— Ma petite Godelieve, mon unique et délicieuse Godelieve... Je vais me marier...

Le coup fut si rude que Godelieve tressaillit violemment.

— Ne retirez pas votre main!... J'ai pensé qu'à vous seule, d'abord, je confierais ce secret : car rien n'est officiel encore... Je vais *la* rejoindre à Spa demain; j'y passerai quelques jours. Puis elle partira pour l'Amérique... et nous nous épouserons là-bas, dans trois mois.

Godelieve, pâle, crucifiée dans son cœur, tâchait de cacher son émotion. Les lèvres chevrotantes, elle eut le courage d'articuler :

— Vous l'aimiez depuis longtemps, Adrien?

— L'aimer?... depuis longtemps?... Non, Godelieve, il n'y a que vous que j'aime depuis longtemps. C'est vous seule que j'aimerai dans la vie et au delà de la mort. (Et sa voix était solennelle et sincère.) Mais pour elle... est-ce qu'une jeune fille comme vous peut comprendre ces choses?... pour elle, Godelieve, j'ai de la passion... Je suis fou, je ne puis plus me passer d'elle. Je suis sa chose, son esclave; elle pourrait faire de moi un scélérat, me conduire aux crimes les plus abjects... Je ne rougis pas de vous le dire, à vous, Godelieve, à vous que j'aime pourtant plus que tout au monde et à l'estime de qui je tiens tant!...

Il poussa un profond soupir et reprit :

— Enfin!... Elle est bonne, et ne me fera aucun mal...

Godelieve fit un effort surhumain pour parler.

— Êtes-vous heureux, Adrien?

— Non.

Godelieve n'ajouta plus rien. Il lui sut un gré infini de ce silence, de cette douceur, de cette sorte de communion avec le trouble de son âme.

Mais Godelieve pensait à ces paroles : « Vous que j'aime plus que tout au monde... » Alors quel singulier amour le liait à cette autre femme? Tout ce qu'il avait dit, elle tremblait de le ressentir, elle, à son égard. Car elle était aussi sa chose, son esclave. Seulement, elle n'aurait pu aimer un autre homme. Elle l'avait bien prouvé!

— La belle nuit!... — prononça enfin Adrien. — Quel calme auprès de vous, Godelieve!... Ce cher pays, comme il est beau, ce soir, perdu dans cette mer laiteuse!... Et cette fenêtre remplie de si tendres souvenirs!... Et l'odeur de ces

roses que nous froissons encore de nos bras unis... Ma Godelieve... Si seulement !...

Il n'acheva pas sa pensée, et, reculant jusque dans l'ombre de la chambre :

— Allons, adieu, — dit-il d'une voix troublée, — adieu, ma petite Godelieve... N'oubliez pas votre ami... Soyez heureuse...

*
* *

Quelques mois après, la presse américaine publia bruyamment les fiançailles du comte Adrien de Buzancy et de Mrs. Splitt. Leurs portraits parurent en médaillons couronnés de neuf perles. Les grands quotidiens de New-York dénombrèrent les quartiers nobiliaires et les gloires de l'illustre famille de Buzancy, ainsi que ses « immenses » propriétés et ses « splendides demeures seigneuriales ». Mais la date du prochain mariage n'était pas fixée.

Quand les parents d'Adrien, mal contents d'ailleurs de cette union, l'annoncèrent officiellement, Godelieve n'en fut presque pas émue. Son âme désenchantée était maintenant pleine d'amertume et d'une sorte de ressentiment irréfléchi envers Adrien. Puisqu'elle ne pouvait pas se marier suivant le romanesque de son cœur, eh bien! elle se marierait raisonnablement, à la façon de toutes les autres jeunes filles.

A peu près vers cette époque, elle rencontra dans le monde et chez son père un ami de celui-ci, haut personnage lui aussi, de la Cour grand-ducale, le prince de Bahr. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de manières et d'esprit distingués, érudit et simple. Godelieve en apprécia vite les grandes qualités morales. Au physique, sa taille élégante, sa tournure jeune et alerte, sa barbe presque grise, drue et taillée en éventail, rappelaient le type connu et chevaleresque d'Henri IV. Ses yeux bruns étaient profonds et mélancoliques, tandis que son sourire aux dents belles éclairait un visage de preux. La jeune fille éprouva pour lui une sympathie plutôt filiale. Aussi, quand, un beau jour, son père lui dit, avec embarras, que M. de Bahr avait demandé sa main, si elle s'en étonna un peu, ce fut du moins sans crainte qu'elle la lui accorda. Elle sentit,

en sa conscience, qu'elle pourrait aimer le prince tendrement, s'attacher à lui, le rendre heureux. Il serait le compagnon, le soutien, le repos de sa vie.

Le trousseau à broderies reparut, sorti des armoires de la baronne. Les rubans n'en furent même pas changés; on les repassa, simplement.

*
* *

Certes Godelieve, en ce mariage, ne comptait sur aucune des joies que donnent l'émotion, l'exaltation de l'amour idéal. Mais elle goûta la calme félicité d'une vie douce et facile avec un mari attentif à lui plaire, à devancer tous ses désirs. Informé du cœur féminin, il cherchait à lui faire oublier la différence d'âge qui les séparait. Beaucoup plus gâtée que les autres jeunes femmes, entourée, en quelque sorte, d'esclaves dont le plus prévenant était le prince lui-même, elle entra de plein pied dans une existence fort luxueuse et agréable.

Le magnifique château de Bahr, où il avait emmené sa femme, n'était pas très pur de style, parce qu'il s'était bâti aux goûts de ses successifs propriétaires; il devait toute son originalité fastueuse à la beauté de ses terrasses. Elles descendaient devant le château en gradins majestueux jusqu'aux pelouses d'un parc à l'anglaise. Leurs murs étaient tapissés de lierre débordant en nappes épaisses de balcons de marbre. Cette sombre verdure faisait ressortir la blancheur des grands vases qui, à intervalles égaux, rompaient la régularité des balustrades.

Au-dessous des terrasses, s'étendait le parc immense où des bouquets de gros arbres paraissaient disposés comme des objets d'art sur le tapis vert des prairies. Mais le prince, trouvant ces verdures un peu sévères, ne laissait errer dans le parc que des animaux blancs : vaches et chèvres blanches, moutons, pigeons et paons blancs tachaient de neige l'uniformité verte du sol. Godelieve regardait ces statuettes vivantes de Nymphenbourg ou de Niederwiller animer la grande paix du paysage. Elle jugeait que cet ensemble, à la fois simple et recherché, symbolisait l'âme de son mari, toujours égale, pacifique et élégante.

Quelquefois, du haut de ces terrasses, Godelieve, rêvait à Looken, à l'intimité rustique des parterres, des fleurs, à la rudesse des bois de son enfance. Ici, elle se sentait transposée et si différente d'elle-même! — presque une reine. — Elle était gênée d'être ainsi adulée. Il lui semblait faire un féerique voyage dont elle n'entrevoyait pas bien le but. Ce passage toujours si brutal à l'état de mariage, cette vie presque solitaire avec le « maître », le conquérant, l'ordonnateur de toutes choses, — même des plus inouïes comme celles de l'intimité conjugale avec ce seigneur, — si délicat qu'il fût, — quel chaos! Quel trouble dont elle n'était pas encore sortie! Son âme lasse avait envie de se reposer. Et cependant une grande confiance l'apaisait lorsque, de loin, elle apercevait, en quelque endroit du parc, la silhouette de son mari. Alors son inquiétude fondait. Mais le prince demeurait ignorant des intimes pensées de Godelieve. Elles bondissaient parfois si loin, ces pensées indomptées, vers les régions de son enfance, vers cet amour exclusif dont son cœur s'était nourri!... Et alors le souvenir d'Adrien s'imposait, violent et impérieux. Et bientôt, par honnêteté, elle secouait la tête, comme pour aider son âme à se dégager de cette obsession qu'elle jugeait dangereuse. Elle voulait que « le passé mort ensevelît ses morts », mais elle n'y réussissait pas toujours.

Un matin, elle apprit par une lettre de Louise la rupture du mariage d'Adrien. La délicieuse séductrice était une « horrible sirène, une aventurière, séparée, sans un sou de fortune, vivant d'expédients et, au surplus, mère de trois enfants... » Adrien, averti à temps, désespéré, avait disparu. On croyait qu'il voyageait, mais personne n'avait reçu de ses nouvelles depuis la lettre où il annonçait la rupture...

Pauvre Adrien! Godelieve eut pour lui une profonde pitié. Elle se rappela ses dernières paroles. Aujourd'hui elle comprenait mieux ses angoisses et ses tortures.

Le prince survint, qui la tira de ses rêveries en lui offrant des roses. A son bras, il lui fit visiter, au potager, le nouveau « fleuriste ».

C'était la séduction la plus triomphale des fleurs de toutes les espèces. Godelieve en cueillit les plus belles et, dans ses mains, elles semblèrent au prince encore plus merveilleuses.

Homme d'infiniment de goût, il appréciait tout ce qui, de près ou de loin, embellissait la vie; et sa femme profitait de sa déférente adoration pour les belles choses.

IV

Godelieve vivait heureuse et tranquille, dans l'ombre de cet excellent mari dont, inconsciemment, elle subissait le charme grave et l'ascendant moral, lorsqu'à la fin de l'année même de son mariage, subitement, le prince mourut. Quelques jours après, une courte maladie emportait aussi M. de Grootekerke.

Ces deux chagrins se mélangèrent dans le cœur de Godelieve de telle sorte qu'elle n'aurait pu distinguer, si elle s'était interrogée, la part revenant à chacun d'eux. Elle eut, d'ailleurs, à s'occuper activement de sa mère, dont la douleur étonna tout le monde.

Au bout de quelques semaines, la baronne de Grootekerke, de plus en plus désemparée, malgré les marques d'affection de ses enfants, abandonnant ses apparences raffinées et mondaines, résolut d'aller se reposer quelque temps au béguinage de Gand. Elle espérait y trouver un peu de paix, et, dans la retraite pieuse, un calmant à sa douleur.

Ces émotions successives avaient brisé Godelieve. Elle ne se sentait le courage ni de vivre seule au château de Bahr, ni de s'organiser autre part une nouvelle existence. Son frère Alain, avec lequel elle n'avait cessé d'être tendrement unie, la recueillit. Mais bientôt sa belle-sœur, jalouse de cette intimité, marqua quelque ombrage. Godelieve, aussitôt qu'elle s'en fut aperçue, décida de les quitter.

Elle se rendit à Bahr, voulant y tenter, une fois sa première douleur apaisée, de vivre une vie qu'elle y trouverait assurément toute tracée. Mais, quand elle fut seule dans cet immense château, quand elle entra dans cette chambre majestueuse qu'on appelait « la chambre de l'Empereur » et où était mort son mari, si bellement, en lui tenant la main, elle comprit qu'elle n'avait été qu'un reflet dans cette demeure que le prince seul avait su animer.

La solitude pompeuse de la grande salle à manger, garnie

de hautes glaces, où s'empressaient des laquais en perruque poudrée, la fit presque défaillir de gêne et d'ennui. Elle n'osait manger, de peur de faire avec son couvert, sur la fine porcelaine de Saxe, plus de bruit que ces gens dont les pas glissaient sur les parquets polis. Il lui était pénible, même, de regarder la pâleur de sa propre figure et ses vêtements de crêpe dans les portes en miroir où naguère elle apercevait, reflétée, la haute silhouette du prince aux gestes élégants et aisés.

Elle ne dormait plus. Son courage et sa raison, cependant, lui permirent de lutter contre les peurs nerveuses qui l'assaillaient. Après tout, conclut-elle, elle « devait » vivre à Bahr, et nulle part ailleurs. A Bahr, elle était chez elle; la destinée l'avait ainsi voulu. Elle se vouerait donc à ce pays, aux pauvres comme aux riches.

Dans le parc majestueux, elle se promenait, avec une sorte de hâte fébrile, évitant les animaux blancs qui, passifs, continuaient leur vie insoucieuse. Elle n'osait même plus regarder les paons d'ivoire qui l'avaient tant charmée : leurs cris lui faisaient horreur.

Une après-midi, sur la terrasse, devant sa fenêtre, deux pigeons frisés vinrent se becqueter. Elle les regarda, d'abord, non sans intérêt, se faire des grâces, des niches et se caresser avec tendresse. Le pigeon finit par roucouler avec exubérance et se montrer plus entreprenant. Godelieve rougit de cette chose si naturelle. Elle rougit davantage encore, car elle venait de penser à Adrien. Elle pria Dieu de lui épargner ces idées... Elle vivait trop seule, peut-être?

Quelques jours plus tard, des faiblesses la prirent, qui nécessitèrent la venue du médecin. Il prescrivit le changement d'air et les distractions.

Godelieve, soulagée d'échapper par raison à ce qu'elle s'était imposé par devoir, dit adieu sans regrets au château de Bahr.

La veille de son départ, elle alla au petit cimetière où se trouvait le tombeau de son mari, et lui demanda humblement pardon de ses mauvaises pensées. Elle pria Dieu de lui donner le courage qui lui manquait pour vivre seule. Elle le pria aussi, comme elle l'avait fait jadis au temps de ses vœux

religieux, de l'éclairer sur son avenir. Non qu'elle pensât à les renouveler! Vouloir se faire religieuse, c'était bon à treize ans, quand elle croyait pouvoir se donner à Dieu tout entière... Mais à présent! que lui apporterait-elle en don? Sa vie gâchée, sa désespérance? Elle ne trouvait pas généreux d'entrer au couvent par crainte de la solitude. Pourquoi, à l'exemple de sa mère, ne se retirerait-elle pas pour quelque temps, elle aussi, dans un béguinage? Les lettres qu'elle recevait de la baronne respiraient, en effet, le bonheur de mener une vie sans soucis, sans responsabilité, et d'être entourée d'âmes pieuses qui l'aidaient à supporter ce qu'elle appelait « la croix de sa vie ».

Godelieve résolut d'aller voir sa mère pour lui demander conseil. Mais, à l'idée de lui découvrir les causes intimes de sa propre détresse, elle éprouva une sorte de répugnance et sentit qu'il serait au-dessus de ses forces de lui ouvrir ainsi son cœur.

Alors elle pensa à sa tante de Buzancy. La mère d'Adrien, demeurée à Looken, où Godelieve la rejoignit, avait une âme tout à fait différente de celle de sa belle-sœur. Un peu effacée, mais remplie de bon sens, elle affectionnait Godelieve, dont elle savait le cœur, le caractère, et la tendresse persistante envers son cousin.

Madame de Buzancy écouta donc sa nièce avec une bonté maternelle. Elle la supplia de bien réfléchir avant de prendre, si jeune, un parti définitif. Il lui fallait d'abord voyager, afin de mettre un intérêt quelconque entre ses souvenirs douloureux et pénibles et la vie nouvelle qu'elle aurait à affronter. Elle devait aller voir sa mère à Gand, et là, peut-être, se reposer aussi, puisque ce calme pieux semblait avoir fait tant de bien à la baronne.

Godelieve, touchée de ces bonnes raisons, se résigna à voyager, et à voyager seule, ce qui lui était très pénible. L'attrait de la quiétude batave lui fit prendre d'abord le chemin de la Hollande. Elle goûta avec un plaisir juvénile, qui l'étonna elle-même, Amsterdam, ses musées, le « Zoo » avec ses grands fauves taciturnes, son aquarium aux poissons fantastiques parmi les algues fragiles balancées par de petites sources jaillissantes, les rues en foire perpétuelle, les étalages soignés des épiciers aux denrées d'outre-mer, et les magasins de bric-à-brac

universels. Une promenade plus longue la conduisit à la ville si propre d'Edam; là, l'idée lui vint de gagner, par le coche d'eau, Wollendam, le port de pêche.

Elle descendit à l'auberge Spanders, où les filles du patron faisaient la cuisine, servaient à table, et dînaient avec les voyageurs, — présentement trois peintres, — et, le soir, sous la lampe commune, veillaient en brodant au tambour. De sa petite chambre aux lambris peints en vert tendre, Godelieve vit le soleil se lever sur le gris Zuyderzée, les barques de pêche aux voiles brunes rentrer au port, et l'eau montante et descendante clapoter contre les pilotis de l'auberge.

Elle se promenait sur la digue, visitait les pêcheurs et regrettait, dans la crainte de souiller leurs logis, de ne pas pouvoir, comme eux, se déchausser sur le seuil.

Cette vie, anormale pour elle et quasi exotique, la distrayait. Son âme d'artiste appréciait l'enveloppement singulier des choses par cette atmosphère au ciel bas, et le ton chaud qu'y prennent les couleurs des maisons, des étoffes, des faïences et des vieux pots, dont les nuances « bleu lavé » la ravissaient.

Elle aimait les jupes des pêcheuses avec leurs teintes vives, si bien unies au brun grave des tricots, à l'ambre des cheveux recouverts de dentelles fines, au bleu de lin des yeux d'innocence dans la belle santé des visages frais.

Au milieu de tout cela, Godelieve, en sa longue robe noire, son voile de veuve flottant autour d'elle, ressemblait, sur la grève, à un grand oiseau étranger et qui va prendre son essor.

Les artistes de l'auberge Spanders la regardaient avec admiration et respect. Un jour, cependant, ils osèrent lui demander de poser pour eux. Touchée de ces hommages, elle accepta fort simplement. Elle alla s'asseoir à l'arrière d'un vieux coche d'eau, remisé dans une petite lagune contiguë au port, et où elle avait coutume, chaque après-midi, de lire à l'abri du vent. Ce coche d'eau datait du dix-huitième siècle. Il gardait encore assez d'or terni sur ses rocailles sculptées pour ressembler à une magnifique cassette posée sur un plateau de glaces. Assise au seuil de la cabine capitonnée de damas cerise en lambeaux, Godelieve prit sa pose habituelle de repos. Sa figure au front haut se détachait sur les tentures. Ses paupières alourdies du poids des dernières larmes, ses beaux cils trop longs voilaient

d'ombre la peau à peine rosée de ses joues amaigries. Seuls, les deux grains de beauté symétriques restaient gais et presque provocants.

Dans cette barque doucement mouvante, pendant de longues heures, abandonnée à ses pensées profondes, sage et docile modèle pour les trois rapins de rencontre, Godelieve laissa, inconsciente, son âme s'élancer avec une force irrésistible vers la passion de sa vie, Adrien.

Sa tante lui avait dit : « Sa dernière lettre datée de San-Francisco annonce son départ pour le Japon. Le pauvre enfant semble plus calme, mais il doit être encore bien meurtri... Comme les parents arrangeraient mieux la vie de leurs enfants, si les enfants le leur permettaient!... »

Et Godelieve songe que sa vie, à elle, est gâchée aussi, justement parce qu'elle a fait ce qu'Adrien a refusé de faire : obéir aux souhaits de ses parents.

Cependant un des trois rapins, celui qui a les plus longs cheveux, peint avec rage, alors que les deux autres ont, avec dépit, déjà abandonné leurs esquisses. Lui, il a trouvé le modèle rêvé. Il y a communion entre les lignes de cette jeune femme et son goût d'artiste. Il croit la comprendre tout à fait : aussi, c'est presque avec colère qu'il cherche à rendre ces yeux fuyants, ce long visage et ce front de primitif, cette bouche à la fois sensuelle et délicate, le teint trop diaphane de ce visage et ce menton, ce menton surtout, dont la forme indique de la volonté, de l'indépendance, de l'intrépidité et pourtant, aussi, de la lassitude et de la tendresse féminine.

Le peintre peine au point qu'il sue à grosses gouttes. Il veut donner sa pensée, il veut aller jusqu'au bout de cette pensée. Il lutte, il s'épuise, et Godelieve, sans faire attention à lui, pose toujours.

Enveloppée dans ses voiles de deuil, elle regarde par la baie de son étrange gondole, de ce coche d'eau vert tendre et or.

C'est la plaine sans fin, la verte Hollande, un peu jaunie déjà et les moulins fous; c'est le Zuyderzée, couleur d'étain terni avec ses petites vagues dures, sa quiétude maussade et dangereuse. Sur la haute digue, passent les pêcheurs et leurs femmes en habits de comédie. Ils font taper leurs socques de bois contre les petites dalles roses toujours humides.

Mais Godelieve, elle, n'aperçoit rien de toutes ces réalités. Dans le lointain, elle discerne le parc de Looken, la petite Norvège et les peupliers, les grands chênes et le tertre où elle s'asseyait avec Adrien pour regarder le coucher du soleil... Et c'est la croisée dans la chambre de Louise, les roses thé qui embaument, Adrien dont le bras lui entoure la taille et qui murmure :

« Ma petite fille chérie... pour toujours... »

Et c'est encore le baiser impalpable sur les lèvres humides... ce baiser, elle vient de le revivre... la tiédeur de ces lèvres, elle vient de la sentir. Elle ferme les yeux.

— Madame, vous souffrez? interroge le peintre, surpris. Encore un petit effort. Tenez la pose. Je crois que je mets la dernière touche!

Godelieve ouvre les yeux. Elle s'est ressaisie...

Le soir, le peintre lui montre son portrait. C'est une œuvre naïve, sincère, sans génie, mais de finesse et de goût. Godelieve ne conçoit pas qu'elle puisse être aussi charmante. Elle pense : « Si Adrien me voyait ainsi, comment me trouverait-il? »

Elle complimente l'artiste et lui annonce que, puisque son portrait est terminé et qu'elle ne peut lui être utile en rien, elle partira le lendemain pour La Haye. Le jeune homme rougit, pâlit et timidement lui demande la permission de l'accompagner. Son émotion a trahi un sentiment passionné, sincère et un peu primitif, comme sa peinture. Alors Godelieve sourit doucement, en déclinant son offre. Elle est bien touchée, néanmoins, d'être aimée si vite, malgré son accablement, sa tristesse et son manque d'affabilité... Et pourtant un compagnon de voyage, quel qu'il fût, aurait été une distraction : elle a tant besoin en effet, de parler de « quelque chose à quelqu'un »!

Et elle repart seule, toute seule...

*
* *

Godelieve descendit par La Haye jusqu'à Scheweningen. Sur la plage immense, en face des brumes grises de l'horizon, elle sentit son âme se gonfler du désir de l'infini.

Comme le vent, froid déjà, soulevait les ailes de son manteau, elle se blottit dans une cahute de jonc pour y trouver un nid chaud à ses rêves. Ils l'emportèrent vers le bien-aimé, seul objet qu'elle pouvait évoquer dans cette solitude. Elle édifia des bonheurs imaginaires sur le sable. Elle aurait voulu s'y étendre et dormir là, au pied des dunes, pour toujours, avec ses pensées, les oiseaux des grèves et le bruit de la mer.

Comme la nuit tombait, elle rentra à La Haye. Le mouvement, la vie active et élégante des rues remonta un peu son énergie déprimée par ses grises songeries.

C'est à peine si l'animation du samedi permettait de circuler dans la Kalverstrasse, où le hasard l'avait conduite. Des hommes et des femmes aux traits accentués, aux lèvres épaisses, au nez crochu, s'affairaient en foule au marché juif. Godelieve, dans son étroite robe d'alpaga noir, avec son long voile de veuve, ressemblait à une vierge gothique. Elle s'avançait avec peine, bousculée par les marchands ambulants qui, aux abords du marché, barraient les rues de leurs éventaires roulants ou portatifs.

— *Parrr..... pluie!* — lui cria dans l'oreille un vendeur d'ombrelles, à seule fin de faire tressauter cette jeune femme trop mince et trop distinguée pour être une cliente.

Mal à l'aise, Godelieve s'écarta; mais, pour lui offrir des oranges, un gars dégourdi et gouailleur se mit à danser devant elle quelques pas d'une danse étrange, sauvagement rythmée par sa voix gutturale :

— *Haye! haye!... Salamak haye! salamak haye!...*

La plèbe hostile à l'étrangère faisait cercle autour d'elle et du marchand d'oranges. Godelieve se sentit gênée à défaillir. Comme une martyre exposée nue dans l'arène, elle avait honte en entendant les quolibets de ces gens aux cheveux crépus, au teint trop ardent...

Jamais le sentiment de la solitude ne l'avait abattue à ce point. Sur quel bras pouvait-elle compter pour la défendre dans la vie?

— *Salamak haye!* — répétait le vendeur insolent, et la foule redoublait de rires.

Alors la peur la prit. Elle eut un mouvement de singulière détresse : tendant ses deux bras en avant, comme s'ils avaient

dû renverser une muraille, elle creva le cercle des badauds et se sauva, les larmes aux yeux.

— Madame a été bousculée au marché juif, je suis sûre... Madame a son voile déchiré!

Qui donc s'intéressait à elle et lui parlait si doucement? Elle se retourna et reconnut une des pêcheuses de Wollendam, qui vendait au marché du poisson sec.

— Il vous faut venir jusqu'à ma boutique, madame : je recoudrai votre voile... N'est-ce pas madame qui était hier encore chez les Spanders? Je vous reconnais bien! C'est vous qui posiez dans le vieux coche pour monsieur Davelhuys... Un charmant garçon, n'est-ce pas? Peut-être le rencontrerez-vous ce soir, car il va souvent, le samedi, sur la place, pour regarder nos boutiques et nos poissons éclairés par les lampes. Il veut les peindre... Mais il ne les peint jamais!... Il y a tant de choses qu'on dit et qu'on ne fait pas!... Mais, moi, je veux recoudre votre voile.

Et la marchande entraîna Godelieve. Le long des petits auvents, enguirlandés de poissons secs, ornés de quinquets en cuivre brillant, à trois becs, elle souhaitait le bonsoir à ses amies jolies, calmes et sérieuses, aux prises avec des clients affairés qu'elles servaient, entendues et placides commerçantes.

Dans sa boutique, la pêcheuse alluma sa lampe, car le jour baissait, puis, d'un pli de sa grosse jupe cloche, elle sortit, avec un dé de cuivre sans fond, une aiguillée de fil noir piquée sur un petit matelas de coutil. Elle fit asseoir Godelieve et, penchant sa tête casquée de plaques d'or et de dentelles, elle cousit vivement de ses doigts rèches et qui s'accrochaient au crêpe noir.

— Adieu et merci, madame, — dit Godelieve émue peut-être plus que ne le comportait le service rendu, — et si jamais je puis vous être utile...

Mais les clientes habituelles réclamaient leur poisson sec. La marchande abandonna Godelieve, qui se retrouva seule sur le pavé et dans la vie.

« Voilà, — pensa-t-elle, — tout le monde a sa raison de vivre, sauf moi-même... » Combien elle eût préféré changer son sort pour celui de cette femme si bonne et si occupée !... Et elle évoqua le joli ménage de ces pêcheuses hollandaises et leurs mai-

sons si nettes aux tentures bleues, aux assiettes de Delft accrochées aux murs, et leurs intérieurs si propres, exotiques un peu, et leurs graves maris et la nichée des petits si vivants autour d'elles, tout cet ensemble ordonné, « succulent », si heureux!... Et elle, Godelieve, ne pouvait même pas espérer devenir une simple marchande de poisson!... Qui sait, cependant, si dans ses voyages, avec beaucoup de bonne volonté et l'aide de la divine Providence, elle ne finirait pas par prendre goût à quelque chose?... Il fallait, d'abord, qu'elle allât à Gand voir sa mère. Malgré leurs divergences de caractère, elle trouverait peut-être auprès d'elle, dans ce milieu si nouveau du béguinage, une solution au problème de sa vie. A cause de son désir de se poser quelque part, pour toujours, elle était prête, même, si sa mère le désirait, à vivre avec elle à Looken, à Bahr, n'importe où... Ah! ne plus être seule!

Quelques jours après, elle partait pour Gand. Et lorsque, traversant le grand bras de Meuse, elle aperçut les mouettes hagardes de vitesse et d'espace libre, elle frissonna de ressembler à ces oiseaux toujours inquiets et jamais assagis...

Le soir, très fatiguée par les fortes chaleurs de juillet, elle arriva à Gand et se fit conduire directement au béguinage.

La baronne reçut sa fille avec des transports qui étonnèrent celle-ci. Un flot de paroles et de questions coulait de ses lèvres pour exprimer la joie de la revoir. Godelieve, qui avait cru trouver sa mère absorbée par la douleur et la dévotion, d'ailleurs peu habituée à ces démonstrations, à cette familiarité, restait coite. Elle l'eût préférée austère et distante, comme elle l'avait toujours connue.

La baronne s'enquit peu de sa fille : — les cœurs qu'un Dieu familier remplit ne gardent guère de place pour le prochain. — Elle parla surtout d'elle-même, de sa nouvelle vie, de sa sainte retraite, de son repos d'esprit, de sa joie de vivre en communauté, — et cependant chez elle, — à travailler, à prier... Il y avait bien eu le difficile sacrifice de la cigarette, quoique, parfois encore, dans la cour, en se promenant!... mais elle résistait le plus possible à cette tentation.

Les projets de sa fille l'intriguaient peu, évidemment. Godelieve sentit qu'il lui serait impossible de dévoiler sa tristesse à cette effervescente sérénité. Elle se laissa, sans plus rien

dire, conduire dans sa chambre. Elle avait tant besoin de repos!...

Là, sous les rideaux blancs de son petit lit de nonne, la jeune femme se crut redevenue enfant. Est-ce que la surveillante du dortoir n'allait pas venir éteindre la lampe et prononcer son : « Cœur de Jésus, Cœur de Marie, veillez sur nous » ?

Cette chambre Louis XV, aux lambris épais et cossus, conservait un aspect atténué de boudoir. Au-dessus de la belle cheminée en « marbre de Sainte-Anne, » dont les tons dorés réchauffaient la nudité des murs, la glace avait été enlevée. Mais son encadrement couronné de délicats attributs, avec ses arabesques grasses et fleuries, animait singulièrement cette cellule. De souples rubans, aux volutes affectées, entrelaçaient le chapeau de bergère, le panier plein de fruits, le râteau et la cornemuse allégoriques.

L'élégance et la frivolité de l'époque flottaient dans l'air, mais sur le panneau du milieu un grand crucifix de bois noir étendait son geste immense de paix et de charité.

Apaisée par le sentiment que suggéraient ces choses, par le silence de tout repos, pour la première fois depuis son veuvage Godelieve s'endormit paisiblement.

Le lendemain, sa mère tint à lui montrer tout ce qui constituait son bonheur quotidien. Elle la promena à travers le béguinage, jusqu'à la chapelle, qui lui déplut par son mauvais goût, et sa décoration de fleurs en papier. — « Ah! la chère et simple petite chapelle de Looken! » — Elle traversa la cour aux multiples maisonnettes de béguines, uniformes et trop serrées, entre les minuscules plates-bandes où poussaient des bégonias d'un rouge déplacé sur le vert anémique du gazon. Puis ce furent les parloirs, le salon ciré en miroir, avec ses petits carrés de moquettte grise sous chaque chaise et son piano vieillot, et les cuisines reluisantes où une béguine aux mains patriciennes, aux ongles soignés, épluchait des pommes de terre, elle aussi... Et voici le réfectoire où, glorieuse, la baronne ouvrit son « placard ».

Ah! l'effet que fit sur Godelieve la vue de ce placard! Il était rempli de menus ustensiles, tasses, pots à lait, assiettes et couverts, le tout quelque peu en désordre malgré la bonne

volonté de la baronne. Car, avec trois femmes de chambre à son service, elle n'avait jamais appris l'art du rangement. Combien ce placard ressemblait peu, en effet, à l'armoire merveilleuse où Godelieve, dans son enfance, admirait les si belles couronnes de bal suspendues à la grosse tringle de cuivre! De même dimension, ce placard de béguine s'ouvrait sur une vie nouvelle, sur une vie simple, pauvre, même. Sous un verre renversé, fondait un reste de fromage... Sa mère gardait un reste de fromage!... Et, tout à côté, naïvement posée là, une statuette d'un goût affreux, en porcelaine peinte, du bienheureux Berckmans, son patron au béguinage...

Godelieve tressaillit, désagréablement impressionnée : n'osant regarder sa mère, elle se retourna comme pour mesurer des yeux le long réfectoire, la table recouverte de toile cirée, où la baronne prenait ses repas au milieu des autres béguines. Malgré elle, l'élégance des dîners de gala de sa jeunesse, la pagode chinoise de Saxe, en îlot sur le plateau de cristal, la richesse des services d'argenterie, le nombre des serviteurs, tout ce faste lui revint à la mémoire. Dans ce réfectoire, seules des chaises Louis XVI, fines et d'un bois délicat, lui parurent dignes de recevoir la fatigue de sa sainte mère... Mais ce fut autre chose, quand elle fit connaissance avec la société qui l'entourait. De pieuses dames, en costume religieux, tinrent à honneur d'être présentées à Godelieve. Une, surtout, plus bavarde que ses compagnes, se perdit en un flot de paroles, d'histoires, de petits potins locaux et de questions indiscrètes. « D'où venait Godelieve? où allait-elle?... Sûrement, le lendemain, à Furnes, pour la procession?... Tout Gand y courait... » Finalement elle fit ses offres : il fallait lui acheter des dentelles, des napperons, « des beaux ouvrages... » La princesse devait être si riche!

En écoutant ces bavardages, Godelieve se décourageait. Comment sa mère avait-elle pu être assez touchée par la douleur pour se plaire au milieu de ces piètres ronrons, elle qui avait connu les célébrités européennes, et dont, à W..., le salon était, naguère, illustre!

Godelieve eut pourtant le pressentiment que sa mère allait vivre là toujours, et cela l'attrista.

Les bavardages reprirent. « Quelle chance pour madame la

princesse de pouvoir aller à Furnes le lendemain!... Oui, une bien grande chance!... C'était si beau, cette *procession de pénitence*, et si admirable cette foi gothique des populations!... Mais des béguines, en dehors de leur congé annuel, devaient demeurer à leur poste. On ne renonçait pas à la vie du monde pour se passer ses fantaisies, n'est-ce pas?... Et puis, si elles allaient dans le monde, comment garder le silence pendant huit heures, ce qui était leur règle quotidienne?... »

Godelieve admira cette sagesse et fut plus indulgente au débordement de paroles : c'était un trop-plein!

Elle se décida à quitter sa mère, emportant un singulier mélange d'impressions. Elle ne pouvait s'expliquer cette joie de vivre au milieu de ces vieilles et saintes dames, un peu concierges, très bigotes et si différentes en tout de sa mère; mais elle enviait son calme et son détachement.

Cependant elle était à bout. Son courage s'était émoussé depuis la rupture de ses fiançailles avec Adrien. La mort de son mari, celle de son père, la difficulté de vivre auprès de son frère marié, sa fatigue morale avaient gravement altéré sa santé. Elle restait esclave de ses nerfs à la fois exaspérés et déprimés, impuissants, tout frémissants encore de leur tension anormale. Elle avait donné son effort et dépensé toute son énergie. Seulement, elle, ne s'était pas jetée, les yeux fermés, « dans le sein apaisant de Dieu » : elle voulait, à tout prix, s'essayer à l'usage d'une vie plus normale, plus utile, peut-être. Elle était choquée, en effet, de ce que sa mère, si hautaine, si peu expansive, eût, à seule fin d'y trouver un compagnonnage complaisant et facile, recherché la société des petites gens; elle tremblait de reconnaître en elle-même, par hérédité, un pareil instinct. Déjà, la fastueuse et monotone solitude de Bahr lui pesait assez pour qu'elle voulût y échapper en voyageant et s'assurer, dans le va-et-vient des gares, dans le bruit discontinu, dans le service égalitaire de l'hôtel et même de la table d'hôte, un calmant à son malaise et une atténuation à sa honte d'être seule. Elle se demanda, avec inquiétude, si elle persisterait dans ces singulières dispositions. Sa mère était déjà prise par son nouveau milieu. Elle s'y était adaptée au point de négliger sa toilette! Si, au moins, elle devenait un jour Mère Supérieure, « Grande Dame » du béguinage?... Et

Godelieve se rasséréna un peu en se représentant la baronne de Grootekerke, vêtue de riches et raides failles de Flandres, et conduisant, au geste de ses belles mains, de nouveau soignées, son docile troupeau de pieuses et simples filles...

Harcelée par les recommandations des bavardes béguines, Godelieve était partie pour Furnes. Mais elle ne vit jamais ni Furnes ni sa procession, car son train l'abondonna à Dixmude : il n'allait pas plus loin.

Que faire dans ce pays perdu dont elle n'avait jamais entendu parler?

Ayant faim, elle se dirigea vers l'Hôtellerie de la Gare. Auberge bruyante où des buveurs de bière riaient lourdement. La frêle petite chose en noir qu'était Godelieve, dans cette atmosphère enfumée, fut prise en pitié par les filles de la maison.

— Madame ne connaît pas Dixmude? Eh bien, madame peut voir la cathédrale : c'est la plus belle des Flandres, sais-tu? à cause de son jubé fleuri et de ses fonts baptismaux, si bien polis... Pour une fois, le *Kloster*[1] tient bien son église! »

Par les rues, Godelieve s'en alla au hasard de la solitude et du silence.

En ce dernier dimanche de juillet, le petit peuple semblait avoir déserté sa ville pour la grande procession de Furnes. Tout, à Dixmude, était délaissé; sur la place, le vent de la mer faisait voler sans obstacle les fétus de paille, les feuilles et les papiers errants. La toile vert-de-gris d'un carrousel claquait avec un bruit de voilure distendue sur les jambes raides de ses chevaux de bois peint.

Guidée par les flèches de la cathédrale, Godelieve arriva sous le porche fermé. En vain essaya-t-elle de pénétrer dans l'église, qui était close de toutes parts.

Auprès d'une petite fille qui passait, elle s'informa :

— *Den Kloster?*

Et la petite fille conduisit Godelieve jusqu'à la demeure du sacristain.

Dans un salon en boiseries, aux rideaux de coton nankin frangés de petites boules, modeste mais d'un certain confortable, la mère du *Kloster* la reçut. La brave dame lui offrit

1. Sacristain.

un siège ; et, de chaque côté de la belle cheminée de marbre du XVIIe siècle, elles se mirent à causer.

Son fils était à Furnes. Il allait rentrer d'une minute à l'autre et, « si madame voulait passer le temps avec agrément, elle devait aller au béguinage, tout proche. Elle avait dû en entendre parler ? Le plus joli petit béguinage du monde... si tranquille, si fleuri !... Elle y serait mieux pour attendre, en bon air, au milieu des fleurs de la cour, que dans ce triste salon... » Mais Godelieve se récria : « Cette jolie pièce avait conservé l'air si noble et tout y était soigné, reluisant et en ordre !... »

— Oh ! on n'a pas beaucoup le temps de s'en occuper, — répondit la mère du *Kloster*, très flattée du compliment. — Le soir, seulement, on s'y tient en famille pour lire et travailler à l'aiguille : car, dans la journée, il faut servir les clients à l'épicerie.

Et elle montra du doigt, de l'autre côté de la voûte d'entrée, la boutique. Godelieve, en se penchant, l'aperçut claire, peinte en blanc, avenante et propre, rangée comme une boîte de jouets arrivant de Nuremberg. Les gros pains de sucre, les barils de harengs et d'olives, les boîtes de cuivre étincelant, les bocaux à fleurs bleues s'alignaient au-dessus des bahuts aux vastes tiroirs clos, d'où s'échappaient sûrement l'odeur des cafés, des épices, et surtout celle des citrons dont l'air devait être tout acidulé.

A ce moment, deux petites filles, blondes et chétives, se précipitèrent dans les jupons de la grand'mère. Celle-ci leur dit quelques mots en flamand : aussitôt elles s'approchèrent sans timidité de Godelieve et, la prenant chacune par une main, s'efforcèrent de l'entraîner hors de la maison.

— Mes petites vont vous mener au béguinage, voulez-vous ?

Et Godelieve, avec son allure de vierge gothique, encadrée par ces deux anges bouclés, souriante sous ses voiles de deuil, se dirigea vers le béguinage.

— *Heilige Thomas*[1] ! — dit l'une d'elles, en lui montrant la statue d'un évêque, mitré d'or, crosse en main, qui se faisait tout petit dans la niche de pierre d'une vieille masure.

— *Sein huis*[2].

1. « Saint Thomas ! »
2. « Sa maison. »

— Ah! — fit Godelieve, intéressée.

— *Groote heilige, ja* [1] *!*

— *Ja! ja!* — repartit Godelieve, convaincue.

— *Behinage, da* [2] *!*

Et les deux petites, lui lâchant les mains, se précipitèrent pour ouvrir sans façon la porte verte du béguinage.

Dans la petite cour, sur une fenêtre, un serin chantait à tue-tête; hormis ce bruit, rien ne bougeait dans le silence, baigné de soleil, du minuscule enclos. Les mauves hardies y dressaient, au milieu de feuilles velues, leurs cloches veinées de rouge et de rose; de petites pensées, fardées de pollen, foisonnaient en suivant les joints des vieux pavés; le long des murs, sur le gazon, au hasard, les passe-roses, les pois de senteur, les balsamines enchevêtraient leurs feuillages. Çà et là, le cœur des delphiniums noircissait auprès de l'étoile d'or des gros soucis; les résédas des bordures se contentaient d'embaumer, tandis que de gros bourdons, ronchonnant, s'affairaient de corolle en corolle. Le calme, la paix, le bonheur semblaient être concentrés là pour ces fleurs charmantes : béates, elles chauffaient leur cœur au soleil afin de mieux glorifier Dieu en cette belle fin de journée.

Godelieve s'avança lentement. Les petites filles l'avaient quittée. Elle était émue et ravie. A cause de son goût pour les jardins, de son sentiment de l'art et des couleurs, accru encore par l'excitabilité maladive de ses sens, elle goûtait pleinement la poésie enclose en cette cour solitaire... Tout à coup, une cloche tinta et, de petites portes basses cachées dans les murs, sortit aussitôt un petit monde en jupe, d'un âge indéfinissable, avec la taille et les allures de naines vives et aimables. C'était les béguines, postulantes, converses et dames pensionnaires, diversement vêtues de costumes séculiers à la mode... de Dixmude! Godelieve s'en vit, à l'instant, entourée.

— Mademoiselle Snopf!... voilà mademoiselle Snopf!...

— Mais non, mesdames...

— Oh! pardon, madame! — s'écria une pensionnaire. — C'est que nous n'attendions que mademoiselle Snopf!...

Et, comme Godelieve faisait un geste interrogateur :

1. « Grand saint, oui! »

2. « Le béguinage, ici! »

— Madame ne la connaît donc pas? C'est un grand peintre...

— Un grand peintre?

— Oui, mais pas de tableaux!... Un peintre sur porcelaine, — répondit avec admiration la plus petite personne de la compagnie. — Moi, je croyais, madame, que vous étiez peut-être sa parente. Cette dame est mince et pâle, comme vous..., en deuil aussi... Elle doit venir peindre nos fleurs sur de beaux grands vases, madame, pour les églises! Elle demeurera chez nous, au béguinage.

— Comme je l'envie! — dit aimablement Godelieve. — Vos fleurs sont délicieuses, et quant à votre béguinage, je n'en connais que cette cour : elle est l'image de la paix et du bonheur...

— La main de Dieu, madame, oui, la main de Dieu! — répondit une autre béguine, les yeux baissés et les mains jointes. — Nous les laissons pousser, les chères fleurs, à la volonté de la divine Providence. Elles sont la gaîté de notre cœur comme la joie de nos yeux... Et mademoiselle Snopf les aime bien aussi... Mais mademoiselle Snopf est la seule dame qui vienne nous visiter : c'est pourquoi, au bruit de la cloche, nous nous étions toutes précipitées pour recevoir mademoiselle Snopf... Et ce n'était pas mademoiselle Snopf!... Alors, comment expliquer votre présence? Comment avez-vous pu trouver le chemin de notre coin perdu et quelle est la raison qui nous procure la grande satisfaction de vous recevoir parmi nous?

— La Providence, la main de Dieu! — répondit Godelieve en esquissant un geste pieux.

Et elle raconta comment les filles du *Kloster* l'avaient conduite jusque-là. Les charmantes petites personnes sans âge ni teint, en l'écoutant, levaient sur elle leurs yeux naïfs habitués à ne contempler que des choses d'église. Leurs visages étaient vieillots, morts un peu, déjà momifiés.

— Et, s'il n'était pas indiscret, à présent de demander le nom de madame?... — hasarda une autre vieille fille en souriant.

— Mon nom? Princesse de Bahr.

— Une princesse, mes sœurs! Madame est princesse!... Vite, il faut aller chercher notre Mère!... Il faut que notre Mère voie la princesse!

— Madame la princesse de Bahr? — dit une autre béguine. — Moi, j'ai connu aussi une famille de Bahr, madame, il y a quarante ans... Quand j'allais en visite chez des tantes, à Bahr... Ah! quel château! madame la princesse!... Et il est à vous? Bahr est à vous? Vous y demeurez?

— Mais oui, ma... sœur! — répondit Godelieve, en souriant de cette naïve admiration. — Bahr était à mon mari. Mais on n'a pas à envier Bahr quand on jouit, comme vous, du bonheur de vivre au béguinage de Dixmude.

Et elle se retourna, tout en parlant, pour embrasser d'un coup d'œil affectueux l'ensemble du petit enclos.

La nonnette leva les yeux vers le ciel : il y avait, réellement, du bonheur et de la reconnaissance qui, de ses prunelles, montaient vers le trône du Bienfaiteur.

— Voilà notre Mère! — annoncèrent avec respect plusieurs voix.

Et Godelieve fit la révérence à la Grande Dame, qui, sortant de son jardinet particulier, petite, elle aussi, et un peu ronde, vêtue du costume religieux et coiffée du béguin de toile blanche, s'avançait à pas menus.

— Ah! mademoiselle Snopf, nous vous attendions, — dit-elle en mettant sur son nez de grosses lunettes de buffle noir.

— Mais, ma Mère, ce n'est pas mademoiselle Snopf, c'est une princesse! La princesse de Bahr, du château de Bahr. Elle passait par hasard et est entrée pour admirer nos fleurs... Quel charmant hasard, n'est-ce pas, ma Mère? — expliqua une petite vieille en robe de cachemire vert, qui semblait avoir adopté Godelieve.

La Mère Supérieure, à laquelle ses lunettes rondes donnaient un air de grosse chouette débonnaire, dévisagea le « charmant hasard » qui, en la personne de cette étrangère, causait tant d'émoi à ce petit monde : satisfaite, sans doute, de cet examen, elle saisit les mains de Godelieve.

— En grand deuil! — s'écria-t-elle. — Si jeune, ce bandeau de veuve!... Le prince?... Ah! ma pauvre enfant!

Et, reprenant, sans transition, son allure de chouette joviale et fière de son nid, elle ajouta :

— Et maintenant, venez voir ma belle église!

Godelieve, douce et complaisante, suivit la cornette blanche

qui s'étalait, carrée, sur les épaules dodues de la Grande Dame.

La pauvre église n'était qu'une vieille chapelle maintes fois restaurée, blanchie au lait de chaux et où un modeste balcon servait de loge. Derrière ses lunettes, la Mère Supérieure épiait les impressions de Godelieve.

— C'est beau, c'est divin, n'est-ce pas? Ce calme, ce recueillement... Et nos statues, saint Louis de Gonzague et saint Joseph.... Nos chandeliers neufs : un cadeau de monseigneur de Tournay, lorsque sa nièce est entrée dans notre congrégation... Ces vases! Vous reconnaissez bien nos passe-roses, les mauves et les delphiniums? Œuvre de mademoiselle Snopf! C'est beau, c'est d'un fini! « ciselé » sur la nature, n'est-ce pas?... Et là (montrant le tabernacle) là, Lui, toujours le même partout... Le Consolateur, l'Ami, le seul qui n'abandonne pas, jamais, dans la vie, dans la mort....

La Supérieure pressa la main ballante de Godelieve, comme pour lui communiquer sa foi et son courage. Toutes deux s'agenouillèrent. Godelieve soudain trouva cette insignifiante chapelle touchante et presque consolatrice.

A la sortie, elle ressentit une joie chaude au cœur, en se retrouvant dans l'enclos délicieux. Elle questionna l'une des béguines :

— Mademoiselle Snopf vient tous les ans, ma sœur? Elle demeure avec vous?... ici même?

— Oui, princesse, chez nous. Voulez-vous voir?

Et la petite vieille l'entraîna vers son logis à la fenêtre duquel était suspendue la cage d'un serin. Celle que Godelieve prenait pour une béguine ou une postulante s'appelait Léonie Cordélis. Sur sa figure ratatinée, ridée, vernie, sculptée en plein buis, on n'aurait pu mettre un âge, parce qu'elle s'éclairait de deux yeux très jeunes et d'une bouche sans dents, une bouche de petit enfant. Elle avait l'air doux et bon. Les trois pièces de son logis fleuraient « l'odeur de sainteté », — une odeur discrète qui provenait, sans doute, des fleurs du jardinet, odeur mélangée peut-être à celle de la cage du serin. — Léonie apprit à la princesse de Bahr qu'étant servante elle ne préparait pas ses repas chez elle, mais mangeait en communauté avec les demoiselles pensionnaires. Elle ne serait jamais une

vraie béguine, car il fallait une dot. Cependant elle se trouvait heureuse, rendant service à l'une et à l'autre, s'occupant des pauvres, soignant les malades et travaillant « dans le blanc » pour les gens de la ville. Et mademoiselle Snopf, quand elle venait, logeait chez elle.

— Eh bien, mademoiselle Cordelis, — demanda soudain Godelieve, — si, comme mademoiselle Snop je désirais peindre vos jolies fleurs, voudriez-vous de moi?

— Jésus! — s'écria Léonie.

D'étonnement, elle croisa ses mains et appela par la fenêtre :

— Ma Mère! venez donc! Madame la princesse désire aussi peindre nos fleurs! Quelle gloire pour l'œuvre de Dieu!... Et elle demande si on peut la loger!... Dans la chambre de Monseigneur l'archevêque, peut-être?

— La chambre de Monseigneur!... Oh! trop froide, Léonie! répondit la Grande Dame, en bonne hôtesse. Mais notre salle d'ouvrage, voilà qui serait bien pour madame la princesse... On dresserait le lit neuf...

— Ma Mère, — interrompit Godelieve, — c'est une folie que j'ai dite là, et vous me touchez infiniment. Mais, si vous me permettez de coucher seulement cette nuit sous votre toit, rien ne me fera plus de plaisir que de dormir ici même, dans cette sympathique petite chambre.

Le petit monde des béguines envia, sans basse jalousie cependant, Léonie Cordelis, pour la faveur qui lui était faite, et, à huit heures du soir, après la prière en commun qui les réunit toutes à la chapelle, Godelieve se coucha dans le lit d'une vraie béguine.

Elle s'y reposa si bien et se réveilla en de si bonnes dispositions qu'elle résolut de demeurer là quelques jours encore.

***

Bien que, cette année-là, l'été fût admirable, les fleurs du béguinage de Dixmude attendirent en vain la visite, toujours remise, de mademoiselle Snopf. Godelieve qui, pour tenir sa promesse, avait fait venir de Bahr un attirail de peintre, s'installa quotidiennement devant les parterres de l'enclos. Elle

ne se lassait pas de la fraîcheur et de la poésie de ces fleurs, vulgaires ailleurs peut-être, ici d'une si belle et saine simplicité, poussées au hasard, mais si soignées, époussetées presque comme des plantes rares. Cette cour fleurie n'était, en quelque sorte, que le préau des jardins particuliers à chaque béguine. Celles-ci s'enfermaient derrière cette double enceinte pour faire encore moins de bruit, vivre plus silencieuses, plus retirées, derrière leurs croisés dont les vitres convexes et bleuâtres étincelaient de propreté. Les plates-bandes de leurs jardinets clos de murs bas, les pots de fleurs sur l'appui des fenêtres, les capucines et d'autres plantes grimpantes, et l'humilité riante de leurs maisons composaient seuls, avec une servante, leur foyer muet. Et, lorsque s'ouvrait sur le préau l'une des petites portes massives peintes en vert, c'était encore la gaîté des couleurs fraîches et vives qui se projetait aux yeux charmés de Godelieve. Les boutiques étalent ainsi leurs trésors pour l'œil des passants; mais ici les vrais trésors étaient l'âme même des béguines. Dieu, qui, d'un regard, visitait chaque jour les enclos charmants, commandait au soleil d'y réjouir le cœur et les fleurs de ces saintes filles.

Godelieve s'était donc mise à peindre avec une ardeur qui finit par la distraire un peu de cette tristesse inquiète à laquelle l'avait livrée le souvenir d'Adrien, souvenir passionné et toujours présent. Elle se sentait calme et presque heureuse, sans souci du lendemain : la grande paix du béguinage l'enveloppait à son insu. Ses jours s'écoulaient dans la simplicité monotone de ce petit monde tranquille et pieux. Elle ne regrettait pas d'avoir préféré la maison de Dixmude à celle de Gand, quoique sa mère lui en eût écrit : ici, tous les cœurs vivaient beaucoup plus près de la nature, dans une foi souriante, naïve, généreuse, comme au moyen âge.

Léonie Cordélis la servait avec un zèle affectueux. C'était dans l'âme de ces deux femmes, si différentes, une compréhension presque identique des choses.

Godelieve, qui suivait à peu près le règlement des béguines, allait à la messe de six heures dans la « belle église » de la Grande Dame.

Au sortir de l'office, elle saluait les pourpiers de la cour, qu'elle allait peindre tantôt, pourpiers au gras feuillage, aux

fleurs si éphémères et si changeantes qu'elles brodaient les dalles disjointes de guirlandes différentes, d'un jour à l'autre, dans leurs formes et leurs vives couleurs.

— Madame Godelieve, — lui dit Léonie, un matin, car la princesse avait demandé qu'on ne lui donnât plus son titre, — madame Godelieve, ces pourpiers, vous allez donc les peindre aujourd'hui, que vous les regardez ainsi? Vous les regardez comme s'ils vous aimaient... Et ma grande plante, là, pourquoi donc n'y prêtez-vous jamais attention?... C'est vrai, elle est un peu « désordre », sur sa tige trop haute pour moi, qui suis si petite!... Mais je l'aime bien, cette plante. D'abord elle repousse tous les ans, et puis ne dirait-on pas... tenez, regardez! des cheveux d'ondine?... C'est du fenouil, madame. Et ce que le maquereau au beurre est bon, avec!... Ah! si vous saviez, madame Godelieve!... On prend son poisson, on l'enveloppe dans ces cheveux d'herbe qui lui font ainsi une bonne petite couverture, et *psitt*! sur le gril... Vous en mangerez, madame Godelieve, vous en mangerez!...

— Bien volontiers, ma bonne Léonie, mais hâtez-vous, et aussi pour me mettre de côté quelques graines de vos jolies fleurs, car il va falloir que je parte bientôt. Je ne puis, hélas! passer ici toute ma vie. A Bahr, je veux semer vos fleurs et avoir ainsi toujours près de moi un petit coin de Dixmude. Je veux aussi de votre fenouil... J'ai été si heureuse près de vous, ma chère Léonie!

— Madame la princesse, ce n'est pas possible!... vous nous quitteriez!

Et le regard de Léonie, habituée cependant au sacrifice, faisait pitié. Alors Godelieve lui promit de rester encore jusqu'à la fin du mois d'août.

Il faisait chaud. La température trop élevée obligeait Godelieve à s'enfermer chez elle la plus grande partie de la journée : elle brodait des toiles fines pour le Saint Sacrement, car Léonie lui avait enseigné le point de Bruges, et aucun travail n'était trop fin pour ses doigts minces de patricienne. De son imagination et de son goût sortaient des ouvrages merveilleux. La Mère Supérieure, tout à fait conquise, l'appelait « sa fée »; toutes les béguines l'admiraient. Mais leur admiration naïve s'exaltait surtout lorsque Godelieve, sur le vieux piano en

palissandre de la grande salle commune, leur jouait, le dimanche soir, aux assemblées, tout le Couperin et tout le Rameau dont elle pouvait se souvenir. Et pourtant elle ne se prêtait pas de bonne grâce aux désirs musicaux des chères sœurs, car la musique la distrayait de sa quiétude, l'entraînait hors des murs du béguinage, en lui rappelant les moments délicieux de sa jeunesse où Adrien, assis auprès d'elle, écoutait, sans se lasser, les œuvres des maîtres qu'il aimait.

Car c'était en vain qu'elle tentait d'oublier. Une fois qu'elle était allée par les rues de Dixmude rendre visite à la mère du *Kloster*, le seul mouvement de la rue, pourtant d'une humanité si tranquille, lui fit mal à l'âme. Alors elle marcha droit sur la campagne, et là, sous les grands peupliers de la route, elle s'arrêta pour contempler le paysage des Flandres, espérant une leçon de calme et de sérénité. Tout au contraire, une forte angoisse étreignit son cœur. C'est qu'on était en pleine fenaison et que, partout, dans les prés déjà fauchés, avec des chants et des rires, s'agitaient des hommes, des femmes et des enfants. Godelieve serra les poings contre sa poitrine, où elle sentait comme la faim de la présence d'Adrien... Elle rentra brisée d'émotion et ne sortit plus.

Cependant l'atmosphère de douce admiration et de dévouement constant dont elle était entourée amortissait peu à peu sa peine. Sans volonté, et dans la crainte surtout que la moindre initiative ne dressât en face d'elle son avenir solitaire et douloureux, la princesse fût restée indéfiniment dans sa petite maison si Léonie Cordélis n'avait dû quitter Dixmude afin d'aller, à son tour, suivre au béguinage de Bruges la grande retraite annuelle.

*
* *

Au commencement de septembre, Godelieve se décida donc à retourner à Bahr. Après un généreux don à la Mère Supérieure « pour sa belle église », — que ne lui eût-elle pas offert en reconnaissance de la paix profonde qu'elle avait goûtée dans son béguinage? — elle fit tristement ses paquets, aidée par

Léonie Cordélis, à qui elle avait annoncé son départ pour le surlendemain. Mais Léonie ne voulait pas laisser partir ainsi sa princesse; elle la supplia de lui faire une dernière joie, celle de l'accompagner jusqu'à Bruges : c'était sur son chemin.

— Voyez-vous, madame Godelieve, puisque vous connaissez déjà nos maisons de Dixmude et de Gand, vous ne pouvez faire autrement que de visiter notre maison mère de Bruges, « la Vigne », comme on l'appelle, ou encore le « Béguinage princier ». Et puis, ce serait pour moi un si grand bonheur que de vous servir encore un peu!

Godelieve céda. Pourquoi eût-elle résisté? Une affection plus vive et plus touchante l'attendait-elle autre part?

Les deux amies prirent le train, en équipage de vraies postulantes. Elles portaient à la main, chacune, un cabas de tapisserie d'un âge tel que seule la méticuleuse propreté flamande l'avait pu préserver des mites et de la ruine totale.

Léonie, dans sa vieille robe verte ajustée, lui écrasant bien la poitrine, avec son chapeau de dentelles noires orné de deux plumes aux couleurs criardes et à la main une petite cage d'osier où s'ébouriffait le serin Pépé, ressemblait véritablement à un guignol, surtout à côté des longs voiles de crêpe et de la sévère robe noire de Godelieve. Mais le regard de Léonie Cordélis était tout un paradis. Godelieve, en la considérant avec une indulgence amicale, se demandait comment elle pourrait vivre désormais sans avoir auprès d'elle ce dévouement si fidèle et si désintéressé...

Par les fenêtres de leur wagon, elles regardaient se développer le plat pays des Flandres. Les grasses cultures s'étendaient, dont la perspective était coupée çà et là par un moulin ventru aux bras maigres. C'était encore des javelles de lin dans les champs et, au fil de l'eau, des fagots de chanvre en chapelet : leur odeur aigre incommodait les voyageuses.

Les saules, taillés en têtards, hissaient jusque sur la voie leurs grosses caboches rondes et chevelues. De loin en loin, au milieu des champs moissonnés, s'élevaient en colonnes minces et tremblantes la fumée jaune des feux d'herbe sèche. Les fermes aux toits de chaume s'écrasaient dans le paysage; là-bas Godelieve aperçut le clocher d'un village, au milieu

des flèches de téméraires peupliers... de peupliers, comme à Looken!...

Mais aujourd'hui elle ne voulait pas s'attendrir. Pour chasser ses souvenirs trop émouvants, elle s'appliqua à regarder les routes plates, le long desquelles s'égrenaient les maisons frais badigeonnées de blanc et de bleu. Leurs énormes toits de tuiles descendaient presque jusqu'à terre, comme de grandes capes rouges. Les arbres d'alentour se dessinaient sur le ciel pur, tantôt pointus, tantôt massifs : ils rappelèrent à Godelieve la forme des églises, tantôt gothiques, tantôt romanes. Ah! la nature, elle est bien la mère certaine et inépuisable de tous les arts!... Et Godelieve admira, avec le même sentiment, les petits tas de galets bleus, extrêmement bleus, qui, à intervalles réguliers, ornaient le bord de la route crayeuse.

Mais bientôt les environs de Bruges présentèrent des aspects plus élégants : ce fut la campagne soignée des vastes parcs et des propriétés bourgeoises, le charme des grands arbres, des prairies bordées de canaux abandonnés aux mousses, aux lentilles d'eau, — dentelles d'émeraude qui recouvrent sournoisement les profondeurs dangereuses. — Puis, la série des cultures florales tacha, du rouge éblouissant des bégonias, tout le pays jusqu'aux faubourgs de Bruges.

Godelieve voulut conduire Léonie au béguinage. Mais, afin de retrouver une sensation aimée de sa jeunesse, elle monta avec sa compagne dans une « vigilante » qui, par la porte d'Ostende, les emmena d'abord dans la campagne. Quand, au retour, elles arrivèrent au lac d'Amour, la nuit commençait à tomber et les derniers nuages roses teintaient le reflet des maisons dans l'eau. Godelieve se désola de ne point reconnaître, au milieu des terrains vagues, la route qu'elle avait suivie jadis. Le cocher ne put lui indiquer la boutique du vieux chaudronnier où Adrien lui avait acheté le vase chinois et la bouillotte de cuivre.

Pour les mener au béguinage, le cocher les fit rentrer par la porte de Gand. Bruges s'animait doucement avant la nuit. Et, bien que dans les boutiques les lampes commençassent à briller, on distinguait encore les géraniums roses qui pendaient de presque toutes les fenêtres en ogive. Nonchalants et nobles, les cygnes s'attardaient sur les canaux. Soudain,

dans cette ville à peine vivante, les carillons de sept heures se mirent à sonner bruyamment.

— Adieu, ma chère Léonie, à demain ! — dit Godelieve à son amie et servante, en l'aidant à descendre de voiture, devant la porte du béguinage, son lourd cabas à la main.

Puis, mise en goût par sa tournée crépusculaire dans les terrains vagues, elle demanda au cocher de la promener dans la ville.

Le long des remparts, dans une perspective prolongée, les maisons de briques roses s'apercevaient encore à travers les grands arbres sombres, piquetés déjà par la lueur dansante des réverbères. Des enfants se balançaient sur les grosses chaînes tendues en garde-fous le long du canal... Par cette soirée douce et avenante, la ville était bien séduisante, « avec son air de n'y pas toucher », comme se dit Godelieve. A cette heure tendre, la jeune femme, attristée d'avoir laissé sa seule amie derrière les portes du couvent, se sentit tout oppressée d'un désir ardent de sympathie humaine, d'étreinte, d'amour... Elle fut heureusement distraite par l'enseigne d'un estaminet : *A la vieille Sirène*. Elle eut envie — il était tard et elle avait faim — de dîner là. Mais non, il fallait être raisonnable, et elle se fit conduire à l'hôtel.

Après le dîner, elle monta dans sa chambre, qui heureusement lui fut très sympathique avec son air désuet, sa table à écrire tendue de drap vert, sa bibliothèque grillagée et sa fenêtre à guillotine levée sur la rue. Godelieve s'amusa à compter les clochers par-dessus les toits. Elle reconnut ceux de la cathédrale et de Notre-Dame, dont elle se réjouissait d'entendre sonner les carillons faux. En cet instant, on lui apporta une lettre de sa mère, qu'elle avait prévenue de son passage à Bruges et de son prochain retour à Bahr.

La baronne écrivait :

Chère enfant,

Te voilà dans cette ville exquise. Puisque mademoiselle Cordélis fait sa retraite annuelle au béguinage, ne manque pas d'aller voir notre parente, la Mère Supérieure, pour lui apporter mes respectueux souvenirs. Aura-t-elle, comme je l'espère, le temps et la bonté de t'entretenir ? Tu lui diras que, si je me suis retirée à Gand au moment, de ma grande douleur, c'est par esprit de

sacrifice. Bruges, pour moi, était trop imprégné des souvenirs de ma vie mondaine. Son charme, dont j'eusse été particulièrement pénétrée, m'eût par contre distraite de la pensée de Dieu.

En me séparant définitivement du monde, je voudrais, jusqu'à la fin de ma vie, aider au salut de ceux que j'ai toujours tant aimés et qui furent si bons pour moi.

Je prie Dieu de te soutenir, ma chère enfant, dans tes difficultés actuelles, dans tes défaillances, et de t'assurer un avenir heureux, si tant est qu'un cœur brisé comme le tien puisse encore trouver du bonheur sur la terre.

Ta mère qui te bénit et t'aime en N. S.

MARIE †

P.-S. — *Surtout, va voir, toi qui as du goût pour la peinture, les œuvres de Memling, à l'Hôpital Saint-Jean.*

Ainsi Godelieve apprit-elle que sa mère entrait en religion. Elle en ressentit une sorte d'amertume. Ah! elle reconnaissait bien la mère de son enfance, distante, belle parleuse, ne l'ayant jamais comprise, elle, Godelieve dont le cœur eût été fondu par un seul baiser, même dans les moments de ses plus farouches révoltes. La tendresse d'une mère, l'étreinte d'une mère, elle n'avait jamais goûté ces joies nécessaires et naturelles... Et, ce soir, comme un mot plus simple l'eût émue et consolée : « Mon enfant, je voudrais te voir et t'embrasser. J'entre en religion, mais tu seras toujours ma fille bien-aimée! »

*
* *

Le lendemain matin, Godelieve sortit de bonne heure. Elle avait hâte de revoir Léonie, et aussi — affaire d'habitude, sans doute! — un peu « causer béguinage »...

A travers la ville léthargique, elle marchait d'un pas rapide, tout en regardant autour d'elle avec intérêt. Presque à chaque maison, à la hauteur de ses yeux, elle apercevait les couleurs nettes et diverses des bégonias reflétées dans le cadre restreint des miroirs-espions, qu'elle eût aimé à décrocher pour les emporter sous son bras comme de petits tableaux. Sur l'appui des fenêtres, des potiches, des vases fleuris, une cage

d'oiseaux, de petits paravents se dressaient, ou bien encore de gros coquillages roses accroupis, la gueule en avant.

Derrière ces écrans, posés là contre la curiosité des passants, Godelieve devinait la vie mystérieuse et reployée sur elle-même d'une race maintenue à la maison par les frimas, les pluies constantes, les brouillards et les longues nuits. Une branche de corail, si insolite à voir aux croisées, une tasse légère de Chine, un châle des Indes étendu sur le dossier d'un canapé, et d'autres bibelots entr'aperçus, butin traditionnel des marins de tous temps, suggérèrent à la jeune femme des rêves d'exotisme et de lointains voyages.

Peu après, quand Godelieve eut dépassé le pont de l'Hôpital, elle remarqua que les premières feuilles mortes tombaient déjà dans l'eau du canal. L'été s'achevait donc?... Elle se demanda, interdite, ce qu'elle allait bien faire, l'hiver prochain... Enfin, tout attristée, elle s'arrêta sur la place de la Digue. Elle sourit au charme naïf de cette place naine, place de poupée, si proprette et silencieuse, avec ses petites maisons jaunes, aux croisées vertes bien vernies, assurément toutes repeintes le même jour de la semaine dernière... Ainsi, il lui restait encore la consolation de s'émouvoir aux couleurs et aux formes.

A l'angle d'une des rues divergentes, une Sainte Vierge antique protégeait le menu peuple du quartier.

Les acacias du quinconce, qui, par politesse sans doute pour l'architecture voisine, s'efforçaient à ne pas grandir, tremblotaient à la brise matinale. Godelieve vit que l'un d'eux était mort. Des femmes passèrent, comme en deuil, emmitouflées dans les grandes capes noires de Blankenberghe : il faisait froid déjà.

Sur le mur d'une maison s'incrustait une date, 1614, fer forgé dont les fleurons attestaient une recherche d'art. « Mais pourquoi, songea Godelieve, le 6 est-il beaucoup plus bas que les autres chiffres?... » Et comme elle levait la tête, le brasseur Émile de Pierce, croyant qu'elle le regardait, la salua courtoisement, ce qui incita le miroitier Weil à demander qui était cette dame. Enfin des œillets grenat en touffes, se penchant sur la passante, l'effleurèrent. C'était, entouré de pétunias étoilés sur un fond de feuilles vert tendre, et dans une

minuscule fenêtre ogivale, un chef-d'œuvre floral du bon Dieu...

A côté de ces fleurs, sur le pas de sa porte, Bogaert, le boucher, faisait le gros ventre sous son tablier blanc. Godelieve s'enquit auprès de lui où était le béguinage.

— Eh! là, madame, tout près, à deux pas!

Alors elle reconnut les arbres de la veille, le pont en dos d'âne... Tout à coup, elle s'arrêta, stupéfaite : cette boutique proche du pont? Mais c'était là que, dix ans auparavant, elle s'était arrêtée avec sa famille, c'était là qu'Adrien lui avait acheté le vase vert et la bouillotte de cuivre!... Le même chaudronnier, environné de sa vaisselle resplendissante, frappait d'un marteau vif les feuilles de métal ductile et sonore. Godelieve faillit l'interpeller, lui parler d'Adrien et de ses achats. « Quel enfantillage! » pensa-t-elle. A l'instant même, en face, de l'autre côté du pont, la porte du béguinage apparut à ses yeux.

Elle sonna et pria la sœur tourière de lui indiquer la maison de la Grande Dame. Là-bas, « en prenant par biais », lui fut-il répondu, elle y serait tout de suite. Ses petits pieds se heurtèrent aux pointes des galets ovales et polis, plantés en mosaïque, au milieu de l'allée principale, tapis d'honneur quotidiennement brossé, défendu contre les mousses envahissantes. Tout semblait être en sommeil, dans cette grande cour solitaire, ceinte de maisons silencieuses et fermées.

Cependant un rémouleur s'était installé devant l'un des petits logis, avec un grand tas de couteaux sur son établi. Le ronflement de sa roue troublait seul cet abandon muet, — pas triste pourtant, car l'atmosphère lumineuse qui baignait la cour était comme chargée de « tout ce grave bonheur que peut donner la terre ». — Le soleil n'arrivait pas à percer les feuillages touffus des grands arbres; son éclat se glissait par-dessous pour s'étendre sur l'herbe pâle jusqu'au pied des maisons basses.

Enfin Godelieve, de petit galet en petit galet, atteignit, au fond de la cour, le logis de la Supérieure.

Celle-ci reçut sa visiteuse avec une affable et froide sérénité. « Ah! que cette Grande Dame est donc différente de la bénévole Mère de Dixmude dont les yeux sont si bons et aimants derrière ses lunettes de buffle noir! » pensa Godelieve, presque

intimidée par cette attitude que nulle flexion spontanée ne devait jamais rendre moins distante et ce sourire de condescendance que rien non plus ne devait attendrir. Son cœur, sans doute, avait été racorni par trop de sacrifices...

La Grande Dame de Bruges, étant de naissance noble, avait des manières raffinées. Elle se mit en frais d'amabilités rétrospectives à l'égard des parents que représentait Godelieve. Elle s'enquit avec intérêt de la baronne, — « votre sainte mère, ma chère petite », — laquelle était, affirma-t-elle, sa cousine « remuée de germaine ».

Elle questionna ensuite Godelieve sur ses malheurs, lui demandant mille détails précis, ce qui fit souffrir la jeune femme. Peu à peu elle arriva à lui parler de son avenir, vaguement, en y mettant toutes les formes d'une discrétion onctueuse, relevée cependant, par des sous-entendus que Godelieve hésitait à comprendre. Elle marqua un intérêt particulier aux visites faites à Gand et à Dixmude. Elle se fit donner de minutieuses indications sur l'esprit de ce dernier béguinage, l'emploi du temps, les relations des béguines, et cela avec une curiosité si peu dissimulée que Godelieve en fut gênée.

— Alors, — disait la Grande Dame, — vous avez gardé de Dixmude un sentiment de paix et de bonheur?... Ma chère fille, vous avez bien fait de venir ici, avec Léonie Cordélis, suivre notre grande retraite. Elle sera, cette année, particulièrement belle et profitable. Le Père Jésuite qui nous la prêche est à la fois un saint prêtre et un homme distingué.

La Supérieure marqua un temps, redressa un pli de sa robe et reprit d'un ton assuré :

— Et, si je ne suis pas trop indiscrète, est-ce auprès de votre chère mère ou à Dixmude que vous comptez faire votre postulat?...

— Mon postulat! — répéta Godelieve, ébahie.

— Oh! pardonnez-moi, mon enfant! Je ne veux aucunement vous influencer, mais ma grande expérience... et vous paraissez si jeune!... Je serais si heureuse de guider, d'obliger ma petite parente... Et alors, je dois vous dire qu'à Gand le béguinage sera au complet. Vous n'y seriez pas acceptée, d'autant que l'esprit de notre règle conseille plutôt de ne pas préparer son

noviciat auprès d'une trop proche parente... Dixmude? Je comprends bien tout ce qui vous y attire. Vous y avez des amitiés, presque des habitudes de béguine, déjà (elle sourit sans conviction)... Mais je dois mettre deux points en lumière : le premier est qu'à Dixmude vous seriez étreinte par votre accoutumance de vie quasi monastique : votre liberté morale de choisir entre le monde et Dieu ne serait pas pleine et entière... Quant au second point, ne croyez-vous pas qu'il serait méritoire de commencer votre postulat par un sacrifice, le sacrifice de vos préférences pour le charmant béguinage de Dixmude?

A ce moment, la Grande Dame prit les mains de Godelieve, et, sans savoir pourquoi, celle-ci rougit.

— Je vois que nous nous comprenons, — reprit posément la Supérieure. — Enfin, puisqu'il faut parfois redescendre sur terre, je vous dirai qu'il y a justement une ravissante maison à louer ici. Peut-être l'avez-vous remarquée? La troisième à droite, en entrant, la petite, basse, avec le joli balcon en fer forgé... Pour ma part, je serais heureuse que Dieu me permît de veiller sur l'âme de ma chère petite cousine.

Et, d'un geste très Maintenon, la Grande Dame bénit la jeune femme qui, tout interdite, s'inclinait respectueusement.

Godelieve, un peu intimidée et surtout déprimée par la fatigue, ne trouva pas sur le moment assez d'énergie pour répondre à la Grande Dame qu'elle se méprenait sur ses intentions et que, si la vie tranquille de « dame invitée » lui plaisait infiniment, du moins n'avait-elle point songé à se faire béguine...

Godelieve passa le reste de la journée avec Léonie. Elle l'aida à s'installer dans la modeste cellule qu'elle occuperait pendant les trente jours de retraite. Elle ne lui fit aucune confidence sur sa visite à la Grande Dame, et Léonie, de son côté, n'osa pas l'interroger, bien qu'elle eût observé la préoccupation de la princesse. Le soir, elles se rendirent toutes deux au « salut ».

Dans le chœur, douze dames embellissaient de leurs cornettes blanches et de leurs allures nobles et pieuses les boiseries en chêne mal ciré dont l'aspect piètre et blanchâtre refroidissait encore cette petite église aux murs café au lait. Le maître autel, blanc et noir, semblait un immuable et triste catafalque.

Godelieve, agenouillée dans une chapelle latérale, se trouva environnée d'ex-voto, — cœurs en métal doré, plaques de marbre gravées où elle lisait malgré elle : « Remerciements à Marie!... Grâce obtenue... Procès gagné... Guérison miraculeuse... » et ce simple mot qui la frappa : « Lumière! »

Il y avait encore, pareils à des restes d'envoûtement, de petits moulages de bras et de jambes en cire vierge, suspendus à des fils de fer et qui voltaient lentement aux courants d'air.

Des lampes de verre rouge brillaient autour d'une Vierge miraculeuse en bois doré. Elles empourpraient les ex-voto et faisaient saigner les cœurs de vermeil. La suggestion religieuse que l'âme de Godelieve était si préparée à recevoir, commençait à pénétrer son imagination, heurtée, troublée déjà par le discours de la Grande Dame. Car, si cette dernière lui avait parlé, incidemment en somme, de son postulat, elle en avait parlé comme une puissance donne un ordre, comme une certitude affirme un fait. Et Godelieve qui, jusqu'alors, n'avait point réellement songé à se faire béguine, se sentait tout à coup arrêtée, fixée, comme si Dieu eut posé un doigt sur son cœur.

Elle s'interrogeait. N'était-ce pas troublant, ces trois stations successives en ces béguinages, ces haltes de hasard?... De hasard? Ces haltes prédestinées plutôt, où la divine Providence l'avait ramenée, jusqu'à ce que la voyageuse se sentît fatiguée de sa vie errante et qu'elle eût enfin le désir de demeurer.

Et voilà que, maintenant, le goût de la vie religieuse, qui l'avait tentée si fort dans sa jeunesse, lui revenait. Et pourquoi n'y céderait-elle pas? Elle tenait à si peu de chose, depuis qu'Adrien avait été perdu pour elle! Par la consécration de son âme à Dieu, peut-être sauverait-elle celle de son bien-aimé... Mais elle attendait l'appel, le signe du Sauveur...

Cependant, les béguines chantaient le *Tantum ergo*. L'encens qui brûlait devant l'autel descendait en nuage jusque sur leurs cornettes. Le prêtre s'agenouilla, tandis que la sonnette de l'enfant de chœur annonçait la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Un signal de bois claqua. Les douze béguines se prosternèrent profondément, avec un bruit sourd de lourdes jupes écroulées. Godelieve, baissant la tête, cacha sa figure dans ses mains. Son âme pieuse et mystique était tout à fait transposée dans le passé de son enfance au couvent.

« Lumière!... Lumière!... » Les lettres d'or de l'ex-voto flamboyèrent devant ses yeux remplis de larmes anxieuses...

Le bruit des jupes recommença : l'assistance avait dû se relever. Les voix minces entonnèrent le *Te Deum*. Mais Godelieve resta prosternée, abîmée dans l'attente du miracle...

Quand elle quitta la chapelle, rien dans son cœur déçu ne put lui faire conjecturer qu'il eut été visité par la grâce de Dieu.

Elle rentra à l'hôtel, se coucha anéantie et dormit profondément.

Le lendemain matin, mue par une volonté grave, avec une résolution aussi ferme que si elle y avait longuement réfléchi, elle alla trouver la Grande Dame et lui dit :

— Ma Mère, c'est dans votre maison que je demande à faire mon postulat.

COMTE DE COMMINGES

(A suivre.)

RAPPORTS PARLEMENTAIRES

LA RÉFORME ÉLECTORALE

La cause de la représentation proportionnelle a été gagnée devant le pays. Aux élections générales de l'année dernière, une énorme majorité s'est prononcée en sa faveur. Il en possible que cette majorité ait voulu surtout condamner un mode de scrutin dont les injustices et les immoralités étaient criantes, qu'elle ait voté contre le scrutin d'arrondissement, contre les vices qu'il avait encouragés. On lui avait démontré que la représentation proportionnelle des partis pouvait atténuer d'abord, puis faire disparaître les abus, la corruption et le favoritisme engendrés par la pratique de la candidature officielle. Sans doute, le suffrage universel ne s'est guère inquiété de savoir comment on appliquerait le remède dont on lui démontrait les avantages. Mais ce qu'il voulait, ce qu'il exigeait même, c'était un changement de régime électoral de nature à améliorer les mœurs politiques. Cela, les partisans de R. P. le lui avaient promis. Dès lors, si le Parlement interprète fidèlement la volonté du pays, il s'efforcera d'accomplir, non une apparence de réforme, mais une réforme profonde, radicale et complète.

La majorité proportionnaliste qui siège au Palais Bourbon devra, par suite, modifier le projet de la Commission, qui est insuffisant, obscur et compliqué. Son rapporteur, M. Arthur

Groussier, est cependant un proportionnaliste sincère. Il expose, avec impartialité et bonne foi, les dispositions péniblement élaborées par ses collègues. Mais s'il les expose, il ne tente pas de les justifier. Dans la conclusion de son rapport, il se borne à dire que l'œuvre de la commission « correspond aux possibilités actuelles », et que « les imperfections qu'elle renferme seront faciles à rectifier ». Mais il n'ose pas demander ces rectifications tout de suite. Il émet l'espoir qu'elles se feront un jour; en attendant, il exprime le vœu que « les concessions loyalement faites à ceux qui trouvaient la proportionnelle trop hardie, leur permettent de prêter leur concours à la réforme ».

Ainsi, de l'aveu même du rapporteur, le projet a été conçu de telle manière qu'il puisse être accepté par les députés qui « trouvaient la proportionnelle trop hardie », ou, pour parler clair, qui n'en voulaient pas. On a fait à ces adversaires les concessions les plus larges, sans d'ailleurs nous expliquer pourquoi on les leur a faites. On ne comprend guère qu'une commission, dont la majorité se compose de partisans de la R. P., ait renoncé à défendre ses principes et à remplir le mandat formel qu'elle avait reçu de la majorité proportionnaliste de la Chambre. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'elle l'a trahi, mais nous sommes convaincus qu'elle l'a oublié. En 1905, alors que l'idée de la R. P. avait fait si peu de progrès dans le pays, une précédente commission du suffrage universel avait chargé M. Charles Benoist d'un rapport qui concluait à l'adoption d'une proposition excellente et dont il eût suffi de modifier quelques articles pour la rendre parfaite. Au cours de la législature de 1906-1910, il a été rédigé par M. Étienne Flandin un second rapport dont les conclusions étaient déjà moins bonnes. Enfin, après la manifestation décisive du suffrage universel en faveur de la R. P., après la consultation générale du pays, qui a donné, en 1910, la victoire à ses partisans, on soumet à la Chambre un texte de loi qui sous prétexte de rallier à la fois les adversaires et les partisans de la réforme, est encore plus mauvais. Au fur et à mesure que la R. P. gagne du terrain dans le pays, il semblerait qu'elle en perd dans nos assemblées. Vivons-nous donc sous un régime démocratique, ou sous un régime de dictature parlementaire? Est-ce l'opinion

publique qui doit avoir le dernier mot, ou est-il permis à ses représentants de ne tenir aucun compte de ses votes? Le suffrage universel doit-il être organisé dans l'intérêt de mandataires irresponsables et pour satisfaire les ambitions des candidats à la députation, ou pour permettre aux citoyens de manifester leur volonté souveraine? On peut se poser cette question, quand on examine le rapport de M. Groussier qui ne conclut nullement, en dépit de son titre, à l'adoption d'un projet de représentation proportionnelle.

Cependant, la majorité des membres de la Commission était nettement acquise à la R. P. Mais, au lieu de défendre une R. P. acceptable pour tous les partis, cette majorité s'est simplement attachée à diminuer et non à vaincre les « résistances » que ses adversaires lui opposaient. Dans une commission parlementaire, c'est, d'ordinaire, la majorité qui décide et qui, après avoir entendu les objections de la minorité, passe outre, si ces objections ne lui semblent pas fondées. La Commission a d'abord tenté de se mettre d'accord avec un cabinet qui, loin d'entrer dans ses vues, ne cherchait qu'à lui faire perdre du temps, qui se dérobait sans cesse et qui, finalement, a succombé sans avoir exprimé son avis. Puis, la majorité s'est divisée, ce qui a permis à la minorité d'être maîtresse des décisions. Voilà pourquoi ces décisions sont incohérentes et pourquoi M. Groussier, fidèle au mandat qu'il a reçu, mais non moins fidèle à ses propres convictions, rapporte sans enthousiasme des conclusions qu'il ne considère pas comme définitives et qu'il ne demanderait pas mieux que d'améliorer.

Ce serait possible, si l'on voulait bien admettre, une fois pour toutes, que la R. P. n'a rien de commun avec le régime électoral actuel. Il est vain de chercher à concilier deux principes contradictoires, d'essayer de mettre d'accord les arrondissementiers et les proportionnalistes. Sans doute, la R. P. apportera un très grand changement dans les habitudes des électeurs et surtout dans les habitudes des candidats. Mais c'est précisément pour cette raison qu'elle constitue une réforme. Quand on veut réaliser la R. P., il faut ne plus songer aux pratiques du scrutin d'arrondissement. Il faut abandonner tout esprit de retour à la politique d'arrondissement, aux mœurs électorales de l'arrondissement. La R. P. a un double

objet : assurer d'abord à chaque parti le nombre de mandats auquel lui donne droit le nombre de ses adhérents, puis contraindre les partis à s'organiser, à se discipliner, à présenter aux électeurs des idées claires dans des programmes précis. C'est donc un principe de justice en même temps qu'un principe de moralisation, et pour juger si l'application qu'on en propose est bonne ou mauvaise, il suffit de se demander si elle est de nature à réaliser l'un et l'autre.

*
* *

Le texte de l'article Ier du projet de la Commission proclame, il est vrai, que « les membres de la Chambre des députés sont élus au scrutin de liste avec représentation proportionnelle ». Ses auteurs ont déclaré, avec insistance, que cet hommage rendu aux principes avait une portée considérable. N'ont-ils point fait disparaître, de cette phrase solennelle, les deux derniers mots que M. Briand y avait introduits? L'ancien Président du Conseil avait écrit, dans son texte, « la représentation proportionnelle des minorités », ce qui n'avait, d'ailleurs, aucun sens. La représentation proportionnelle, tout court, voilà qui est clair. Mais à quoi sert-il d'affirmer un principe, si on ne l'applique pas? La Commission a fait pire encore; elle l'a violé, en donnant son adhésion au système nouveau de l'apparentement des listes : système nouveau, car il n'est appliqué nulle part. M. Hagenbach-Bischoff, le regretté professeur à l'Université de Bâle, avait jadis proposé, comme le rappelle M. Groussier, pour l'application de la R. P. dans les élections suisses, l'emploi des « listes associées ». Les suffrages qu'obtenaient les candidats de ces listes étaient additionnés; ils formaient une masse servant à calculer le nombre de sièges auquel avait droit le même groupement. De la sorte, un parti ne s'exposait pas à perdre un ou plusieurs sièges, s'il venait à se diviser, tandis que, avec le système d'Hondt, dont M. Hagenbach-Bischoff était d'ailleurs partisan, cet inconvénient pouvait se produire. M. d'Hondt répondit à son collègue de Bâle que les partis n'avaient qu'à rester unis pour conserver toute leur force et pour obtenir la juste part de

mandats qui devait leur revenir. Quoi qu'il en soit, le système de l'apparentement a un objet tout différent et bien plus étendu que le système des listes associées : son mécanisme est si compliqué que dix longues pages du rapport de M. Groussier ont à peine suffi à l'exposer.

L'auteur de la combinaison, M. Painlevé, a cherché à résoudre le problème politique que voici : étant donné que le système des moyennes (identique au système de d'Hondt) tend à accorder une prime aux listes ayant obtenu le plus grand nombre de suffrages, comment empêcher que cette prime avantage la liste de droite qui pourra n'avoir réuni qu'une majorité relative? Si, en effet, dans un collège ayant cinq députés à élire, la liste de droite obtient 35 000 suffrages, la liste radicale, 34 000 et la liste socialiste, 11 000, qu'arrivera-t-il? Le « bloc » de droite aura, en vertu de la règle de moyennes, trois sièges, alors que le « bloc » de gauche n'en aura que deux, bien qu'il ait recueilli la majorité absolue des suffrages. — Mais ce résultat, répondrons-nous, ne pourra évidemment pas se produire dans tous les collèges. Il se produira même en sens inverse et au détriment des listes de droite, dans la plupart des circonscriptions. Le problème est donc mal posé et ne nécessite nullement une solution aussi compliquée que celle de l'apparentement. L'application du système Hagenbach-Bischoff suffirait, dans l'exemple invoqué, pour attribuer trois sièges, au lieu de deux, aux listes de gauche, si les listes de gauche s'étaient associées.

L'apparentement a une tout autre portée. Il a pour objet d'attribuer aux listes apparentées des sièges auxquels les listes non apparentées n'auront jamais droit, sauf dans le cas très exceptionnel où l'une d'elles aura réuni la majorité absolue des suffrages. Il ne s'agit, nous dit-on, que des sièges en l'air, des sièges non attribués après une première répartition par la méthode du quotient électoral. On oublie d'ajouter que le nombre de ces sièges en l'air pourra être considérable. Prenons pour exemple une circonscription ayant à élire quatre députés, et où il y a eu 60 000 votants, le quotient électoral s'élevant ainsi à 60 000 : 4 = 15 000. Si une liste A obtient, dans ce collège, 29 000 suffrages, elle aura droit à un siège, parce que le chiffre de ses suffrages contient une seule fois le quotient. Si

une seconde liste B obtient 9 000 suffrages, une troisième liste C, 10 000, une quatrième liste D, 12 000, ces trois dernières n'auront droit, de prime abord, à aucun siège, parce que le total des voix réunies par elles n'atteint pas le quotient de 15 000. Par conséquent, il y aura, dans cette circonscription, trois sièges en l'air sur quatre.

Expliquons maintenant comment le système de l'apparentement va fonctionner. Si les listes C et D se sont apparentées, la somme de leurs restes (10 000 + 12 000 = 22 000) leur donnera droit, d'après le système dont nous parlons, à un siège, car cette somme dépasse le quotient, et ce siège reviendra à la liste D qui a obtenu plus de suffrages que la liste C. Une première prime, portant sur la somme des restes, est donc accordée aux listes apparentées. On leur en accorde une seconde, la prime de majorité absolue. Si, dans la circonscription envisagée, les trois listes B, C et D se sont cette fois apparentées, comme elles ont réuni ensemble 9 000 + 10 000 + 12 000 = 31 000 suffrages, elles auront atteint de la sorte la majorité absolue des suffrages, dont le nombre total s'est élevé à 60 000. Par application de la seconde prime, elles auront droit à tous les sièges en l'air, c'est-à-dire à trois sièges et chaque liste en obtiendra un. Ainsi, dans l'exemple que nous venons de choisir pour expliquer le mécanisme du système, la liste A n'aura qu'un siège avec 29 000 voix; les trois autres listes, avec 9 000, 10 000 et 12 000 suffrages, en auront chacune également un. Le résultat est à la fois injuste et absurde. Il n'a rien de commun avec la R. P. Personne n'a d'ailleurs tenté de justifier la prime de majorité absolue.

Mais ce n'est pas tout encore. Si, en effet, les listes apparentées n'ont pas obtenu la majorité absolue, si la somme de leurs restes n'a pas atteint le quotient électoral, elles n'en jouiront pas moins d'un troisième avantage. Les sièges seront alors répartis entre les listes par le système des moyennes, mais cette répartition s'opérera, comme dans le système Hagenbach-Bischoff, en formant un bloc de tous les suffrages obtenus par listes apparentées. Si, par exemple, deux listes apparentées ont réuni chacune 7 000 voix ne leur donnant droit à aucun siège, la somme de leurs restes, 7 000 + 7 000 = 14 000,

pourra leur permettre d'obtenir un siège qu'elles enlèveront, bien entendu, aux autres listes.

Telle est l'application du système étrange de l'apparentement. Il aura pour conséquence fatale d'obliger les partis — tous les partis sans exception — à s'associer, puisqu'il leur accorde une triple prime, c'est-à-dire des avantages énormes. Par suite, il poussera à leur émiettement indéfini. Plus il y aura de listes apparentées, plus il y aura de chances d'obtenir l'une des trois primes de l'apparentement, sinon toutes. A quoi bon, désormais, s'organiser et se discipliner? Les coalitions et les manœuvres seront beaucoup plus fructueuses que l'organisation et la discipline. Le scrutin d'arrondissement sera dépassé. L'apparentement se prête mieux encore à la « tactique » électorale.

Mais, par cela même, il n'est pas sans danger pour ceux qui ont espéré en devenir les bénéficiaires exclusifs. Le parti radical, qui s'est empressé d'accepter l'apparentement avec un enthousiasme irréfléchi, ne devrait cependant pas oublier que c'est lui qui, aux dernières élections, a le plus souffert des coalitions. C'est inévitable, puisqu'il est, à l'heure actuelle, le plus nombreux, le plus puissant, et qu'il occupe le pouvoir. Dans la circonscription que nous avons envisagée, si les trois partis B, C et D se coalisent (ou s'apparentent) contre le parti A, qui pourra être le parti radical, celui-ci aura beau avoir réuni 29 000 voix sur 60 000, il ne lui reviendra qu'un seul siège, et ses adversaires, qui auront obtenu ensemble 31 000 voix, auront trois sièges. Ce serait aussi injuste que possible, mais le parti qui aurait provoqué l'injustice serait mal fondé à s'en plaindre. Peut-être a-t-il cru qu'il lui serait plus facile de s'apparenter qu'aux autres partis; qu'il pourrait s'unir, selon les circonscriptions, tantôt aux républicains de l'Alliance Démocratique, tantôt aux socialistes. Ce n'est pas sûr. Les apparentements pourraient se faire très souvent contre lui, ne serait-ce que parce qu'il aurait cherché à enlever des sièges aux autres partis, en adoptant un système inique et dont il a escompté trop vite les profits personnels.

L'apparentement ne saurait se défendre, sans méconnaître le principe de justice et de moralisation qui est la raison d'être de la R. P. S'il pouvait triompher, grâce à l'appui des adversaires de la R. P., il n'est nullement certain qu'une majorité

puisse se former dans la Chambre actuelle pour voter l'ensemble d'une réforme électorale ainsi comprise. Il peut donc faire échouer la R. P. et non faciliter son adoption, comme on l'a prétendu.

***

Il en est de même du système de vote proposé par la commission du suffrage universel. Elle accorde aux électeurs « autant de suffrages qu'il y a de députés à élire dans la circonscription » et, en outre, elle les autorise « à cumuler les suffrages dont ils disposent sur un ou plusieurs noms de candidats », même s'ils figurent sur des listes différentes. C'est encore un système fort compliqué et susceptible de provoquer bien des manœuvres et bien des surprises. Si la R. P. a pour objet, selon sa propre définition, d'attribuer à chaque parti un nombre de mandats proportionnel au nombre de ses suffrages, et par suite d'obliger les partis à s'organiser et à se discipliner, afin de pouvoir se compter, que vient faire ici la combinaison du « panachage » et du « vote cumulatif » ?

Le panachage, c'est-à-dire la faculté de voter pour des candidats figurant sur des listes différentes, avait été admis, nous ne l'ignorons point, par les proportionnalistes du Congrès international réuni, en 1885, à Anvers. La question n'avait pas été alors sérieusement étudiée; mais, lorsqu'elle l'a été, en 1899, par la Chambre belge des Représentants, il a bien fallu reconnaître que le panachage était contraire au principe de la R. P. S'il se comprend sous le régime du scrutin de liste majoritaire, dont l'injustice peut révolter certains électeurs qui tiennent à faire entrer dans le Parlement les hommes éminents de tous les partis, il ne s'explique plus sous le régime de la R. P. qui donne à tous les partis le pouvoir d'assurer l'élection de leurs chefs. Lorsqu'il s'est agi, en Belgique, de faire passer la R. P. de la théorie à la pratique, les catholiques, les libéraux et les socialistes se sont trouvés d'accord pour rejeter le panachage. Ceux qui l'avaient réclamé étaient, au surplus, des adversaires intransigeants de la R. P., voulant la faire échouer à tout prix ou empêcher

qu'on la maintînt, après une expérience qui en démontrerait alors les défauts.

On peut cependant ajouter que, en voulant surtout éviter les dangers du panachage, les législateurs belges sont peut-être allés trop loin dans une voie opposée. Ils ont adopté un système qui ne donne pas aux électeurs de chaque parti assez de liberté dans le choix de leurs représentants. Le système belge offre en effet l'inconvénient de « clicher » le personnel parlementaire. Mais rien n'oblige à l'accepter sans changement. Pourquoi ne pas décider, par exemple, que chaque électeur pourra non seulement accorder un suffrage — et un seul — à la liste de candidats dont il approuve le programme, mais, en outre, désigner, si bon lui semble, sur son bulletin de vote, les candidats de son parti qu'il juge les plus aptes à défendre ses opinions? Les votes de liste serviront à déterminer le nombre des sièges qui reviennent à chaque liste. Les votes de préférence, qui pourront s'appliquer à la moitié des candidats d'une même liste, permettront de classer les élus dans l'ordre arrêté par les électeurs eux-mêmes. Rien n'est plus logique, plus simple et plus juste que ce système de vote, qui a été proposé depuis longtemps par M. Adolphe Carnot et qui laisse la liberté la plus large au suffrage universel pour la désignation de ses élus.

Sans doute le comité ou, pour mieux dire, l'association politique intervient nécessairement dans la présentation de ses candidats. Mais l'électeur, grâce à ses votes de préférence, choisit qui bon lui semble sur la liste de son parti. Il n'a pas besoin de rayer les noms des candidats qui lui déplaisent; il lui suffit de voter pour ceux qu'il préfère, afin d'écarter ceux qu'il aime moins. De la sorte, chaque parti choisit régulièrement ses députés, sans que ses adversaires puissent entraver sa liberté.

Cela n'est plus possible, au contraire, avec le panachage. Si les électeurs disciplinés et réfléchis d'un même parti votent en masse, selon leur devoir, pour la liste entière des candidats de ce parti, ils leur accordent, par cela même, le même nombre de suffrages. Comment proclamer alors les élus d'une liste qui comprendra toujours un nombre de candidats supérieur au nombre de sièges auquel elle a droit? Ce sont fatalement les

candidats ayant réussi à obtenir d'autres suffrages que ceux de leur parti qui distanceront leurs compagnons de liste et qui seront nommés députés. Quelle prime à la trahison, s'il suffit, pour être élu, d'obtenir le concours de ses adversaires politiques! Et quel encouragement aux manœuvres habituelles du scrutin uninominal si, pour être le candidat le plus favorisé, il suffit de recueillir à la fois, dans son arrondissement, les suffrages de ses amis et ceux des électeurs qui ont plus de souci pour leurs intérêts locaux ou particuliers que pour les intérêts généraux!

Dans un pays trop habitué à voter contre que pour un candidat, la faculté du panachage pourra offrir d'autres périls plus graves encore. Les chefs de parti seront parfois dans un état d'infériorité évidente vis-à-vis des candidats moins intelligents et par suite moins dangereux pour le parti adverse. Pour les vaincre, on n'hésitera pas à accorder des suffrages aux candidats de second ordre qui figureront sur la même liste; afin de se débarrasser des chefs, on avantagera les soldats. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'on procède dans les élections au scrutin d'arrondissement; on vote pour un radical dissident et sans prestige, afin de faire échec au radical orthodoxe.

Est-ce pour perpétuer de semblables manœuvres que l'on veut faire une réforme électorale? La Commission du suffrage universel a certainement aperçu les vices du système et, notamment, les dangers auxquels il expose les chefs de parti. Elle n'en a pas moins persisté à le proposer, en y ajoutant, il est vrai, ce qu'elle appelle un « correctif », c'est-à-dire en autorisant les électeurs à voter plusieurs fois pour le même candidat. Il va de soi que bien peu d'électeurs useraient de cette faculté singulière, si on leur laissait à cet égard une entière liberté. Mais on n'a pas songé à la leur laisser. Ce sont les comités ou les associations qui décideront si les noms de tels ou tels de leurs candidats figureront plusieurs fois sur la même liste déclarée. Ce sont des bulletins de vote, fournis par l'administration et portant les noms plusieurs fois répétés des candidats préférés de l'association, qui seront distribués aux électeurs. Dans ces conditions, il faut bien le reconnaître, l'élection des chefs de parti ne sera pas sérieusement compromise. Les électeurs d'un parti n'auront plus la peine de dési-

gner leurs élus, car l'association, d'accord avec ses candidats, sera chargée de ce soin. A quoi servirait-il, en effet, de s'opposer au cumul des votes arrêté d'avance? Soit par résignation, soit par discipline, soit par désir d'échapper aux manœuvres des adversaires, la plupart des adhérents d'un parti déposeront dans l'urne le bulletin qu'on leur aura préparé. Ils donneront trois voix à Pierre, si le nom de Pierre est répété trois fois; deux voix à Jean, si le nom de Jean est répété deux fois, et ainsi de suite. Et, si la liste n'a droit qu'à deux sièges, Pierre et Jean pourront attendre en paix la proclamation certaine de leur succès. Pour les distancer, il faudrait que la majorité des électeurs du même parti supprimât leurs noms cumulés et les remplaçât par d'autres.

Dans le dessein de guérir un mal qu'elle a elle-même créé, la Commission du suffrage universel a donc été amenée à formuler un remède qui est pire. Le vote cumulatif supprimerait, en fait, la liberté de l'électeur. Il provoquerait, dans les congrès, les difficultés les plus sérieuses, les dissentiments les plus profonds. Qui donc consentirait à figurer sur une liste où son nom ne serait inscrit qu'une fois, alors que les noms des autres candidats seraient répétés plusieurs? Quels comparses voudraient jouer le rôle de candidats sacrifiés? Et comment empêcher, alors, les listes dissidentes de se multiplier? Au lieu de se présenter sur une liste et avec un programme défini, ne serait-il pas aussi avantageux, et même plus sûr, de se présenter isolément et de faire distribuer des bulletins portant son nom autant de fois qu'il y a de députés à élire?

Toutes ces objections, déjà fort anciennes, n'ont cependant pas arrêté la Commission. En revanche, son rapporteur a négligé, volontairement sans doute, de nous faire connaître les motifs qui l'avaient poussée à admettre le panachage et le vote cumulatif. Il nous dit, simplement, que c'est une « concession nécessaire », et que, en outre, le panachage peut s'admettre, dans un pays où les partis ne sont pas encore organisés et disciplinés. Mais c'est précisément parce que nos partis sont désordonnés et que l'égoïsme individuel y règne en maître, qu'il faut interdire le panachage, afin d'éviter, dans la mesure du possible, les trahisons, les coalitions et les manœuvres qu'il provoque.

*
* *

Il ne faut point s'étonner que, pour donner une dernière satisfaction aux partisans du scrutin d'arrondissement, la Commission du suffrage universel se soit refusée à régler d'une manière équitable le troisième problème que soulève la R. P., celui de la division des collèges électoraux. Tout le monde sait, cependant, et le rapporteur a soin de le rappeler, que, pour obtenir une R. P. satisfaisante, il est indispensable d'établir des circonscriptions électorales assez larges, ayant dix ou douze députés à nommer. A la rigueur, on pourrait abaisser jusqu'à un minimum de sept le nombre des députés à élire par chaque collège. Le projet du gouvernement avait fixé un minimum de quatre, tout à fait insuffisant. Mais la Commission n'a pas même osé aller jusque-là. Elle n'a pas consenti à agrandir les circonscriptions électorales au delà des limites, si arbitraires et parfois si étroites, de nos départements actuels. Elle a décidé que chaque département formerait une circonscription particulière, à part les deux départements du Nord et de la Seine qui, ayant droit par le chiffre de leur population à un trop grand nombre de représentants, ont été divisés en plusieurs collèges. Pourquoi s'est-elle opposée, pour ainsi dire sans débat, à l'élargissement des circonscriptions? Pourquoi n'a-t-elle pas voulu réunir les départements les moins peuplés aux départements voisins? « La Commission, dit M. Groussier, a craint de se heurter à d'assez grosses difficultés. Il ne faut pas penser à constituer des groupements provisoires, et des groupements définitifs ne pourraient être établis qu'après une étude approfondie de la formation des régions ».

Ce n'est évidemment pas pour cette puérile raison que la Commission n'a pas voulu réunir en une seule circonscription deux départements aussi voisins que ceux, par exemple, des Basses et des Hautes-Alpes, de la Savoie et de la Haute-Savoie, ou des Basses et des Hautes-Pyrénées. C'est pour un autre motif qu'il n'est pas difficile de découvrir.

Les députés de certains départements ont des âmes d'arrondissementiers ; même lorsqu'ils se proclament proportionna-

listes, ils ne consentent pas à admettre qu'ils sont les représentants de la nation tout entière; ils entendent rester les représentants d'un collège, un peu élargi mais assez étroit cependant pour que leur influence personnelle puisse encore s'y exercer, pour qu'ils puissent encore jouir des avantages de la candidature officielle. Ces députés veulent bien consentir à figurer sur une liste dressée, selon leurs intérêts particuliers, entre candidats d'un même département, qu'administre un seul préfet et dont les affaires locales sont réglées par le même conseil général, mais ils redoutent de faire pénétrer dans leur fief électoral des « intrus » d'un département voisin qui pourraient devenir des concurrents désagréables. Ils ne se résignent peut-être pas non plus à défendre, dans de vastes collèges, des programmes politiques répondant aux grands intérêts nationaux et ne laissant qu'une place infime aux intérêts de clocher qui, d'ailleurs, ne regardent point les députés de la France. Ils s'effrayent des périls que pourrait courir leur réélection, si l'on faisait passer, « à travers les mares stagnantes, croupissantes » de leurs collèges électoraux, « un large courant purificateur qui dissipe les mauvaises odeurs et tue les germes morbides ». Après tout, le ministre qui a dénoncé, en termes si éloquents, les vices du scrutin d'arrondissement, n'était pas beaucoup plus logique ni plus courageux, en s'opposant au seul régime électoral qui pût les faire disparaître.

S'il est impossible, du moins pour le moment, de songer à un agrandissement des collèges, on peut, dans tous les cas, résoudre le problème de la R. P. d'une autre manière. Sans toucher aux cadres actuels des départements, on peut appliquer le système du nombre unique qui permet d'obtenir des résultats d'ensemble aussi justes que possible, quelle que soit l'étendue des circonscriptions électorales. La circonscription, formée par chaque département divisé ou non, est rattachée, il est vrai, pour l'attribution des restes, à une région plus ou moins vaste. Mais le département obtient autant de députés que chacune de ses listes contient de fois le nombre unique fixé d'avance[1].

1. Nous avons exposé ce système dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1910, sous le nom de « système du quotient électoral uniforme ». M. Appell a proposé, avec raison, de lui donner une dénomination plus rationnelle,

L'attribution des sièges correspondant aux restes est faite ensuite, de la manière que voici : on additionne les suffrages inutilisés de chaque parti dans chaque région et on leur accorde autant de sièges supplémentaires que la somme de leurs restes contient de fois le nombre unique. Ce système est à la fois très simple et très juste; d'autre part, comme l'a fort bien expliqué M. Henri Poincaré, « il oblige les partis à s'organiser et à montrer leur drapeau; c'est celui qui atteint le mieux les résultats moraux que les partisans de la R. P. ont en vue. »

M. Jaurès a déposé à son tour un amendement qui s'inspire du même principe, et qui est d'ailleurs très acceptable. Voici, d'après le rapport de M. Groussier, l'exposé du système proposé par M. Jaurès :

Reconnaissant la difficulté pratique d'élargir actuellement les circonscriptions départementales et d'organiser les régions, M. Jaurès, en opposition à l'amendement Painlevé qui permet l'apparentement des restes des partis différents dans un même département, a proposé l'apparentement des restes d'un même parti dans des départements voisins.

Dans l'amendement Jaurès, les départements ayant droit à moins de neuf députés sont réunis à d'autres départements pour la répartition des sièges correspondant aux restes.

Les départements ayant droit à plus de seize députés sont divisés en plusieurs circonscriptions, mais ils forment chacun un groupe de circonscriptions pour la répartition des restes.

Le nombre des députés est déterminé par groupes de circonscriptions. Le quotient électoral des départements composant un même groupe est obtenu en divisant le total des votants de ce groupe de circonscriptions par le nombre de députés qui lui est attribué.

La répartition est faite entre les listes d'après le système des moyennes.

Les listes qui ont déclaré mettre en commun leurs restes participent à cette répartition en bloquant le nombre total de leurs voix

celle de système du *nombre unique*. Dans son rapport, M. Groussier a bien voulu en expliquer le mécanisme, d'après les indications que M. Appell, M. Henri Poincaré et nous-mêmes en avions données. Rappelons que les collègues de MM. Appell et Henri Poincaré à l'Académie des Sciences, MM. Adolphe Carnot et Émile Picard, avaient défendu le système du nombre unique dans la commission d'études du Comité Républicain de la R. P., de même que M. Louis Havet, membre de l'Institut, M. Georges Renard, professeur au Collège de France, et M. Eugène Fournière, maître de conférence à l'École Polytechnique.

et se répartissent ensuite entre elles, par le système des moyennes, les sièges qu'elles ont obtenus en commun.

On n'aurait donc que l'embarras du choix entre le système du nombre unique et le système de M. Jaurès pour réaliser une R. P. équitable, sans avoir besoin d'établir des circonscriptions d'une plus grande étendue que celle de nos départements actuels. De même, il serait aisé de convaincre la Chambre que le système du panachage et du vote cumulatif est détestable; que, dans l'intérêt des députés en exercice, il faut lui substituer la méthode qu'a proposée M. Adolphe Carnot et que, en 1905, une autre Commission du suffrage universel avait d'ailleurs acceptée. Grâce à ces deux modifications importantes, le projet de R. P. pourrait et devrait être voté par la quasi-unanimité des membres de la Chambre des députés. Il n'en résulterait aucun dommage pour aucun parti. La R. P. conserverait le caractère de moralisation qu'il est si essentiel d'introduire dans nos luttes électorales.

Le désordre croissant des services publics, l'anarchie administrative, l'impuissance législative, l'incohérence des partis qui livrent au hasard la solution de tous les grands problèmes économiques et sociaux, l'oubli persistant des intérêts généraux du pays qui a provoqué les tragiques conflits de la Champagne, tout cela ne démontre-t-il pas qu'il faut changer à tout prix nos mœurs politiques? On ne peut y réussir qu'en changeant de régime électoral et, si on ne le fait pas, on sera acculé plus tard à des mesures autrement graves, sinon à des aventures. Déjà se préparent des campagnes en faveur de la revision de la Constitution, que favoriserait le discrédit malheureusement certain du régime parlementaire tel qu'il est aujourd'hui pratiqué. Que sortirait-il d'une crise nouvelle, alors provoquée par des mécontentements justifiés? Dans l'intérêt de la République, de la liberté, du pays lui-même, il faut que la réforme électorale s'accomplisse, et que la Représentation Proportionnelle soit votée sans délai.

GEORGES LACHAPELLE

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE[1]

Le comptoir de M. Altschul, où je devais m'initier aux secrets et aux détails du commerce, était dans les marais de l'Arkansas une maison de campagne disposée pour la vente. Elle se trouvait au milieu d'une petite clairière, dans les bois de Cypress Grove, à un quart de mille environ de la maison d'habitation de la famille. C'était un long bâtiment d'un étage, construit en poutres solides, et divisé en quatre pièces : trois d'entre elles renfermaient tout ce que vendent les quincailliers, les armuriers, les épiciers, les drapiers et les papetiers; la quatrième, par derrière, servait de bureau, le jour, et de chambre, la nuit, pour les commis de garde. J'entrai en fonctions en novembre 1860, et je fus chaudement accueilli par mes collègues M. Cronin, le premier vendeur, et M. Waldron, son aide.

Cronin était un Irlandais de New-York, âgé d'une trentaine d'années; son aide était le fils d'un petit planteur du voisinage. Je ressentis bientôt pour le premier une affection mêlée de pitié : une moitié de lui-même était excellente, toute de qualités brillantes, d'intelligence et d'amabilité; l'autre était

1. Extrait de l'*Autobiography of Henry M. Stanley*. Né en 1843, en Angleterre, dans le pays de Galles, John Rowlands vint en Amérique comme mousse, fut adopté à la Nouvelle-Orléans par un M. Stanley, qui lui donna son nom. Placé en apprentissage dans l'Arkansas, il a dix-sept ans lors de l'épisode que nous publions.

plongée dans le whisky. Il résumait pour moi la race des ivrognes. Je n'ai jamais pu me mettre en colère contre ces gens-là ; ce sont de tels miracles d'absurdité ! Cronin connaissait à fond son métier. Il était zélé, obligeant et habile au delà de toute idée avec les dames. Il savait gagner leur confiance, deviner leurs préférences ; avec l'assurance la plus provocante, il plaçait devant elles exactement l'article dont elles avaient besoin et le leur faisait acheter. Cela valait réellement la peine d'observer l'air engageant et pourtant plein de déférence avec lequel il les écoutait lui exposer leurs désirs et les aidait habilement à les préciser, de le voir acquiescer gracieusement à leurs paroles, de regarder quelle hâte et quel zèle il montrait en les servant et la façon impitoyable dont il empilait les marchandises sur les comptoirs pour leur permettre de les examiner. Parfois, je le soupçonnais de me préparer malicieusement de l'ouvrage, car, étant le plus jeune, je devais replier les étoffes et les remettre en place ; mais, pour lui rendre justice, je dois dire qu'il m'aidait généreusement dans cette besogne. Cronin était né vendeur et je n'ai jamais revu son pareil.

Avec les planteurs, dont l'humeur était diverse, M. Cronin se comportait avec tant d'affabilité et de tact que l'on avait plaisir à voir leurs lèvres sévères se dérider et leur regard s'éclairer. Il venait à leur rencontre, dès qu'ils passaient le seuil du magasin, avec une jovialité cordiale et bon enfant, leur serrait la main chaleureusement, un air de franche bienvenue empreint dans tous ses gestes. Il leur demandait anxieusement des nouvelles de leur santé, se lamentait avec eux de leurs fièvres, compatissait à leurs ennuis au sujet des récoltes de coton et trouvait bientôt un prétexte pour les entraîner du côté du comptoir aux liqueurs où il leur faisait goûter les derniers arrivages de M. Altschul.

Suivant lui, ce préambule nettoyait les *toiles d'araignée*, les idées qui auraient pu nuire aux bonnes affaires. Les planteurs apportaient des commissions coquettement écrites au crayon par leurs femmes, et M. Cronin les exécutait aussitôt en disant qu'il faut servir les dames d'abord ; mais quand on avait fini de s'occuper d'elles, Monsieur avait-il vu les nouvelles selles californiennes, les dernières nouveautés en fusils de chasse, des fusils qui abattent un canard à quatre vingt-dix yards ? Ceux qui l'entendaient s'étendre sur les mérites des

armes à feu admiraient la conviction avec laquelle il en parlait et la connaissance approfondie qu'il semblait posséder des avantages de chaque article. S'agissait-il de selles? Je l'écoutais avec étonnement discourir sur la valeur respective de la selle californienne, de la selle anglaise et du modèle d'ordonnance, et il me semblait que tous ses commentaires auraient mérité d'être imprimés. En ce qui concerne les fusils, je sus bientôt par cœur toutes les qualités d'un Ballard, d'un Sharp et d'un Jocelyn, leur mécanisme particulier, leur trajectoire, leur pénétration et leur portée. Lui parlais-je de revolvers, son visage s'illuminait d'une joie d'enfant tandis qu'il me détaillait la supériorité du Tranter sur le Colt et sur les vieilles *poivrières*; mais quand il prenait en main un beau Smith et Wesson, il se grisait lui-même de sa verve surprenante; ses gestes devenaient ceux d'un expert éloquent. Puis il trouvait un autre prétexte pour passer dans la salle des liqueurs, où il continuait à répandre son charme persuasif, jusqu'au moment où il réussissait à vendre.

M. Cronin était un véritable artiste; mais M. Altschul, ne l'appréciait pas comme le méritait son génie, attachait trop d'importance à sa faiblesse pour la boisson qui, certainement, était incurable et pas assez aux bénéfiees qu'il lui rapportait par son activité. Il le soupçonnait en outre de trop grandes familiarités avec les négresses, ce qui, aux yeux de M. Altschul, était impardonnable. Aussi, bien qu'inappréciable comme vendeur, le pauvre Cronin dut s'en aller peu de temps après. Waldron trouva bientôt le métier trop ennuyeux et pas assez sérieux pour lui : il partit également; on engagea alors pour les remplacer deux jeunes gens, très fiers et pleins de fatuité.

Mais j'étais déjà alors assez au fait du caractère des planteurs pour me tirer très bien d'affaire avec quelques indications de M. Altschul. Je savais maintenant que ces grasses régions des Cyprès étaient habitées par une race différence de celle, plus affable, qui peuple les villes. Elle provenait d'un grand nombre d'États, surtout de ceux du Sud. Les Douglas étaient de Virginie, les Crawford de la vieille Géorgie, les Jones et les Smith du Tennessee, les Goree de l'Albama. La classe moins aisée était originaire des Carolines, du Mississipi, du Missouri

et du Tennessee; les gens appartenant à des professions libérales et les patrons blancs venaient de pays éloignés, et même d'Europe. Quelques-uns des plus riches propriétaires possédaient des domaines couvrant de six à dix milles carrés. Ils vivaient comme des potentats, maîtres de centaines d'esclaves sur lesquels ils avaient tous les droits, sauf celui de les tuer ou de leur rompre les membres, et tout leur entourage flattait leur égoïsme. Très aimables entre eux, ils semblaient se figurer, dans leurs rapports avec des gens qui ne possédaient rien comme moi, qu'ils ne leur devaient aucun égard.

Quand ils sortaient de leurs territoires respectifs pour paraître aux yeux de tous, leur manière d'être semblait dire qu'ils nous accordaient bien tous les privilèges dont jouissent les blancs, mais qu'ils se réservaient le droit de donner libre cours à toutes leurs fantaisies sans se laisser discuter ni critiquer par personne.

On peut deviner l'aspect que présentait notre magasin lorsqu'une douzaine de ces magnats, arrivant de leurs principautés cotonnières, armés de pied en cap, chacun dans son costume spécial, s'y trouvait rassemblée. Avec le temps je m'y habituai naturellement; d'ailleurs, si l'on tient compte de leurs préoccupations, du climat fiévreux et irritant, ils se comportaient bien en général.

Mes fiers collègues aimaient assez à croire que c'était la peur d'un coup de pistolet qui les rendait si réservés dans leurs paroles et leurs actes; je pense plutôt qu'ils craignaient de compromettre leur dignité personnelle en se chamaillant avec des gens ignorants des manières de la bonne société. On appelle parfois l'Arkansas l'État-ours; beaucoup de ses habitants avaient l'air en effet bien ours et mal dégrossi à cette époque. C'est extraordinaire comme il fallait peu de chose pour les exaspérer. Il suffisait d'avoir l'air préoccupé, mal à propos, d'un mot trop bref, d'un regard de doute, d'une réponse hésitante, pour les mettre dans des rages. La véritable raison de cette susceptibilité excessive se trouvait dans leur vie renfermée à l'intérieur de leurs terres; l'isolement avait favorisé le développement de leur égoïsme et de leur vanité. C'est là le fond de l'esprit provincial dans les campagnes ou dans les villes.

Peu de gens, parmi notre clientèle, ne portaient pas les symptômes de la maladie funeste qui affligeait jeunes et vieux dans les basses terres de l'Arkansas. Je n'étais pas depuis huit jours au magasin que je fus pris du délire qu'occasionne la fièvre des marais et, pour la première fois de ma vie, je fus mis au régime du calomel et de la quinine. Le jeune médecin du voisinage me donna un certain nombre de renseignements. Sous la forme aiguë, qu'il dénommait *frissons congestifs*, il avait vu bien des cas se terminer en quelques heures par une issue fatale. Les noirs aussi bien que les blancs y étaient sujets et rien ne pouvait en prévenir les accès. Les habitudes les plus tempérantes et les plus sages ne vous en garantissaient pas mieux que la grande intempérance. Aussi, tant par suite de leur isolement sur leurs vastes domaines, de leur vie au milieu d'esclaves obséquieux, que de leurs inflammations d'estomac et du foie, les circonstances ne se prêtaient à rendre nos riches clients ni très aimables ni très sociables.

Nous nous pesâmes un jour, un de mes amis, Newton Story et moi; Story qui était un beau gaillard pesait 185 livres[1], je n'arrivais qu'à 95[2]. Mes fréquents accès de fièvre ne me laissaient plus que la peau sur les os. C'était une maladie étrange : un tremblement violent précédait la crise, ainsi qu'une impression de froid, comme si le sang s'était soudain glacé; pendant ce temps, il fallait être roulé dans des couvertures et entouré de boules d'eau chaude. Après avoir frissonné ainsi pendant deux heures, survenait un accès brûlant, accompagné de délire, qui, au bout de douze heures environ, était soulagé par une transpiration épuisante. Lorsque, six heures après, je me retrouvais de nouveau frais et en bon état, j'avais un appétit dévorant à cause de la quinine et de la diète. Pendant trois ou quatre jours après cet accès, sauf si c'était une fièvre tierce, je pouvais vaquer de nouveau à mes occupations; mais tout à coup une crise de nausées me reprenait et le mal m'écrasait de nouveau.

La population de l'État à cette époque (en 1861) était d'environ quatre cent quarante mille âmes, et je m'aperçois

1. Environ 84 kilogrammes.
2. Environ 43 kilogrammes.

à mon grand étonnement qu'actuellement (en 1895) elle dépasse un million deux cent cinquante mille habitants, sur lesquels dix mille environ seulement sont d'origine étrangère. Ni la fièvre terrible, ni la guerre civile n'ont pu arrêter cette augmentation. Quel espoir donnent ces chiffres en l'avenir de l'Afrique si dépréciée !

Mais ceci est une digression amenée par mon désir d'être juste envers mes irritables compagnons de maladie dans ce pays de marais. L'un de nos vendeurs jouait du violon d'une manière remarquable; sa chanson et son air favoris étaient : *le Voyageur de l'Arkansas*, qui s'égare en suivant un chemin bourbeux dans les marais et disparaît dans la vase en laissant son chapeau pour marquer l'endroit. Les gens qui réfléchissent un peu verront dans cette histoire une autre raison pour rendre difficiles les rapports sociaux dans ce pays.

Tous les immigrants, à peine arrivés, étaient bientôt gagnés par la vanité et la susceptibilité ambiantes. Le pauvre colon américain, l'ouvrier irlandais, le commerçant juif allemand devenaient bien vite sujets aux mêmes accès de fureur mortelle, aux mêmes crises de méchanceté froide que l'aristocrate virginien. A la Nouvelle-Orléans et dans les autres grandes villes, chacun pouvait donner son opinion, et l'on ne recourait pas aux armes si elle était discutée; mais dans l'Arkansas, le seul fait de réfuter une assertion équivalait à vous accuser de mensonge et provoquait l'usage immédiat du revolver. Quelquefois une concession de mot évitait l'arbitrage du sang; mais il s'agissait alors d'émigrants nouvellement arrivés.

Il semblait ridicule même à un garçon de mon âge de voir un servile colporteur juif allemand se considérer comme insulté par une remarque insignifiante d'un blanc méprisable et mal élevé, et se croire obligé de braver le fusil d'un habitant des grands bois, quand il aurait pu faire semblant de ne pas remarquer sa grossièreté : le mépris de la classe des planteurs lui était déjà triplement acquis, comme mercanti, comme étranger et comme juif; d'autre part, le peu de considération qu'il voulait acquérir par cette bravade ne valait pas la peine d'y penser, moins encore de risquer sa vie ou de recevoir une blessure. Le mot honneur avait un sens différent sur chacune des rives du Mississipi. A l'est du fleuve, il signifiait la pro-

bité dans les affaires; à l'ouest, c'était la popularité que vous attirait le châtiment d'un détracteur. Celui qui était le plus prompt à tuer récoltant le plus d'honneur, tous les colporteurs et commis de l'Arkansas se hâtaient-ils de montrer qu'ils n'avaient pas froid aux yeux.

A South Bend, à environ neuf milles en aval de nous, habitait un commerçant qui était plus fier de *l'honneur* qu'il s'était acquis comme duelliste que de son honnêteté professionnelle. L'exemple de son entourage avait allumé chez lui cet orgueil déplacé et lorsque j'arrivai sur les bords de l'Arkansas, ses commis commençaient depuis quelque temps à l'imiter. Ses confrères du voisinage, jaloux de sa renommée, voulurent le suivre dans cette voie périlleuse; enfin, M. Altschul fut atteint de la même folie. Il n'est pas douteux qu'avec un courage mieux trempé, il se serait posé en rival, pour *l'honneur*, de l'individu de South Bend. Il choisit en tout cas dans son assortiment le meilleur revolver Smith et Wesson du modèle qui se met dans le gilet, et fit des dépenses extravagantes de munitions. Dans les premiers temps, il ne pouvait s'empêcher de fermer l'œil en faisant partir ce pistolet d'enfant; mais, à force d'entraînement, il arriva à toucher un gros arbre à vingt pas.

Devenant belliqueux, il eut un jour l'inspiration regrettable de tourner son arme sur une vieille truie qui vagabondait au milieu de ses choux; il la blessa mortellement. Le propriétaire de la bête était un M. Hubbard, petit planteur vieux et grincheux, qui arriva aussitôt, monté sur une mule, avec un fusil de chasse à deux coups, bourré de chevrotines, pour dire un mot à M. Altschul. A son départ je conclus, au sourire satisfait de Hubbard, que l'entretien n'avait pas trop mal tourné pour lui. A partir de ce moment, nous observâmes que M. Altschul renonçait à s'exercer au tir : son revolver n'était pas de taille à lutter avec un fusil.

Si la folie des coups de feu s'était ainsi emparée d'un homme aussi respectable que M. Altschul, on peut se figurer quelle fascination le revolver exerçait sur nous, jeunes gens. Nous fîmes mettre des poches à nos fonds de pantalon et nous considérâmes un Smith et Wesson comme le complément indispensable de notre tenue d'homme. Nous consacrions nos

heures de loisir à tirer à la cible, et je devins si adroit que je pouvais couper une ficelle d'emballage à vingt pas. Théoriquement nous étions déjà des assassins, car notre seul but, en nous exerçant, était d'être assez habile pour tirer sur quelque ivrogne tapageur ou quelque voleur imaginaire. Dans notre milieu plutôt sauvage, le cas pouvait se présenter à tout moment. Il suffisait d'un individu un peu pris d'alcool pour faire du tapage; d'autre part le magasin, qui n'était gardé la nuit que par un jeune garçon, offrait une occasion tentante pour un cambrioleur. Parmi notre centaine de clients, il s'en trouvait plusieurs qui ne se souciaient guère de ménager notre susceptibilité; comme mes collègues étaient de la même graine et qu'ils montraient un sens très pointilleux de leur dignité, on pouvait toujours s'attendre à un incident.

Je n'avais pas encore l'épiderme aussi chatouilleux, tout en étant peut-être aussi prompt à prendre la mouche qu'aucun *mangeur de feu* de l'Arkansas. J'avais entendu assez parler du code de l'honneur et de l'usage; mais, chaque fois que je m'imaginais être en butte à des brutalités agressives, l'extrémité fatale me faisait reculer. Nous causions continuellement de cette éventualité; mais quand je réfléchissais que je pourrais y être amené, j'étais d'avis en moi-même qu'il ne fallait pas faire attention à des querelles d'ivrogne.

Parmi nos clients, il y avait un jeune homme du nom de Coleman, grand garçon dégingandé qui possédait une plantation et une vingtaine d'esclaves. A intervalles réguliers, il venait faire des achats d'étoffe pour ses nègres, de provisions, etc.; il s'en allait toujours avec une bouteille de whisky dans chacune de ses fontes. Un jour qu'avec une connaissance de rencontre, il avait entamé une bouteille de Bourbon, il eut bientôt des mots malsonnants : il insinua à l'un des vendeurs que la liqueur était du tord-boyaux étendu d'eau de marais. Au début, le commis prit ce reproche pour une grosse plaisanterie de rustre enivré; mais comme Coleman réitérait sa plainte, l'autre perdit patience et répliqua que l'eau de marais était excellente pour les ivrognes. Là-dessus, ils échangèrent plusieurs ripostes sauvages et Coleman sortit son revolver; au moment où il visait, je lui fis plier le coude et la balle traversa le plafond. Presque aussitôt mon collègue se jetait sur son

assaillant et nous roulions tous trois par terre. A ce moment-là, tandis que je lui retenais le pouce pour l'empêcher de relever le chien de son revolver, on accourut à l'aide, de la pièce voisine ; celui qui nous secourut le plus utilement était un planteur vigoureux et brave, du nom de Francis Rush : il lui arracha en effet son arme de la main.

Un moment désagréable suivit cette scène : Coleman et le vendeur voulaient se jeter l'un sur l'autre ; à la fin nous leur imposâmes une trêve. On remit les fontes de Coleman sur son cheval et je lui tins les étriers pour monter en selle. Il me lançait des regards furieux ; après m'avoir dit que je ferais mieux de ne pas me mêler des querelles des autres, il s'en alla, ne revint jamais au magasin. Quelques semaines plus tard, on m'envoya faire à cheval une tournée d'encaissements dans le voisinage et son nom figurait sur ma liste. Lorsque j'approchai de sa maison, il régnait autour d'elle un silence de mauvais augure ; mais, en me dirigeant vers le côté des nègres pour me renseigner, on me dit à voix basse, avec frayeur, que le maître avait disparu vers des régions inconnues après avoir tué Francis Rush.

Un soir, le cambriolage tant attendu se produisit. La nuit était tombée, lorsque je revins au magasin après avoir soupé chez M. Altschul ; mais il faisait un clair de lune qui donnait un air fantomal aux bois morts de Cypress Grove. Près de la porte principale, se trouvait une chandelle que j'allumai une fois entré. Puis, après avoir fermé et barricadé la porte, je traversai le magasin dans toute sa longueur, me dirigeant vers le bureau qui me servait de chambre. Tenant le bougeoir bien droit, je remarquai, en passant devant l'âtre, un petit tas de suie sur le foyer. Comme je l'avais balayé à la fin de la journée, je pensai aussitôt qu'il y avait un voleur dans la cheminée. Sans m'arrêter, je pénétrai dans le bureau en jetant un coup d'œil rapide à la porte de derrière et aux fenêtres ; puis, saisissant mon petit revolver sous mon oreiller, je revins devant le foyer. Levant l'arme devant la cheminée, je criai : « Attention, je vais faire feu. Après trois, je tire. Un ! deux ! » Un nuage de suie me tomba sur le bras, j'entendis le bruit de quelqu'un qui se dépêchait de grimper et je tirai dans la brique pour accélérer son départ. Courant alors dans

le bureau, je posai ma chandelle sur une chaise et, ouvrant la porte de derrière, je bondis dehors juste à temps pour voir un noir sortir la tête et les épaules du tuyau. En le menaçant et en l'effrayant de mon arme, je le fis redescendre et je l'emmenai chez M. Altschul à qui il se rendit. Nous l'attachâmes solidement, mais sans lui faire de mal, car il valait plus de mille dollars ; le maltraiter aurait été faire du tort au docteur Goree, son propriétaire et l'un de nos clients, pour qui nous avions la plus grande déférence.

M. Altschul, étant israélite, tenait magasin ouvert le dimanche pour les nègres du voisinage. Les commis étaient naturellement exempts de travail ce jour-là ; mais un dimanche, l'un d'entre eux s'offrit à remplacer M. Altschul à la vente. L'après-midi, il eut à servir une foule bruyante d'une trentaine de nègres, au comptoir surchargé de marchandises. En entrant, je remarquai qu'il n'ouvrait pas l'œil autant qu'il l'aurait dû, avec un si grand nombre de gens dans le magasin et tant d'articles sortis. Je m'assis et me mis à observer avec attention : je vis que chaque fois qu'il avait le dos tourné, deux noirs enlevaient des bas, des bobines de fil, et des rubans et les fourraient dans leurs vastes poches. Après avoir examiné quelle serait la meilleure manière de les contraindre à rendre leurs larcins, je m'en allai à l'écart, puis j'appelai Simon, le gros esclave de M. Altschul, et lui expliquai comment il allait me seconder.

Quelques instants après être rentrés dans le magasin, les deux battants de la porte principale furent brusquement fermés et barricadés, et le cri de « Au voleur ! » retentit. On se précipita sur moi, mais Simon brandit un grand couteau au-dessus de sa tête et jura qu'il allait s'en servir si l'on ne se tenait pas tranquille pour se laisser fouiller. Ceux qui n'avaient rien à se reprocher se mirent de notre côté et, avec leur aide, nous fîmes réapparaître un joli assortiment de petits articles.

*
* *

Dans l'intervalle, sans que j'y eusse fait attention, des événements politiques extraordinaires étaient survenus. Plu-

sieurs États du Sud avaient ouvertement défié le gouvernement américain. Les États révoltés s'étaient emparés de forts, d'arsenaux et de vaisseaux de guerre et, ce qui était encore plus important pour moi, les forts en aval de la Nouvelle-Orléans étaient occupés maintenant par les troupes de la Louisiane. Ces événements étaient connus de tous ceux qui lisaient les journaux dans l'Arkansas; mais le seul journal que nous achetions au magasin était un hebdomadaire de Pine Bluff, et, comme je l'avais rarement sous les yeux, je ne m'imaginais pas qu'il pût contenir des nouvelles intéressantes pour moi.

C'est seulement en mars que je commençai à comprendre vaguement qu'il y avait dans l'air une crise menaçante pour tout le monde. Le docteur Goree, notre voisin le planteur, rencontrant un jour M. W. H. Crawford, ancien représentant de la Géorgie, dans notre magasin, ils se mirent tous deux à parler politique. Leur ton décidé et leurs gestes énergiques excitèrent ma curiosité : je les entendis dire que les États d'Alabama, de Géorgie, de Louisiane et quelques autres avaient déjà constitué un gouvernement indépendant et qu'un nommé Jeff Davis avait été proclamé président de ce nouveau gouvernement; ils se demandaient pourquoi l'Arkansas tardait tant à se joindre aux Confédérés et ainsi de suite. Tout cela était du nouveau pour moi et lorsqu'ils ouvrirent leurs journaux pour lire des passages, je me rendis compte que, si je voulais me tenir au courant des graves affaires du pays, il me faudrait parcourir ces feuilles stupides que j'avais toujours laissées jusqu'ici aux commerçants et aux vieux.

Je me mis à lire le journal de Pine Bluff : je ne fus pas long à me rendre compte vaguement qu'il y aurait certainement la guerre. Je récoltais quelques renseignements à droite et à gauche, de gens qui se souciaient peu d'être agréables à un petit étranger; mais lorsque le jeune Dan Goree revint du collège de Nashville, je pus mettre au point tout ce que j'avais entendu dire. C'était un garçon à peu près de mon âge; dans ses causeries amicales, il me donna un premier aperçu intelligent de la situation. C'est lui qui m'apprit que l'élection d'Abe Lincoln, au mois de novembre précédent, avait fait naître des sentiments d'hostilité dans le Sud; le futur président s'était déclaré opposé à l'esclavage : aussitôt au pouvoir, en

mars, il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour affranchir tous les noirs. Naturellement, disait Dan, dans ce cas tous les propriétaires d'esclaves seraient ruinés. Son père en possédait environ cent vingt, valant de cinq cents à douze cents dollars par tête : le priver d'une propriété qu'il avait achetée avec son argent serait tout simplement un vol. C'était là la raison pour laquelle tous les gens du Sud se soulevaient contre ceux du Nord et ils étaient prêts à combattre jusqu'au dernier. Quand l'État d'Arkansas *sécessionnerait*, tous les hommes et les jeunes gens partiraient en guerre pour chasser les misérables abolitionnistes; et ce serait facile, car un homme du Sud valait plus que dix du Nord, la plupart de ceux-ci n'ayant jamais vu un fusil! Dan croyait que les petits garçons du Sud, armés de fouets, suffiraient à rosser ces chiens de voleurs!

Il était particulièrement intéressant pour moi d'apprendre que le Missouri et sa capitale Saint-Louis se joindraient certainement au Sud; mais je fus attristé de voir que Cincinnati et Louisville étaient nos ennemis. Quelle émotion curieuse me donnait ce mot *ennemis!* Des gens que je connaissais intimement, des garçons de mon âge dont je m'étais fait de charmants amis à Newport et à Covington, mes ennemis! Je me demandai alors comment nous ferions venir nos marchandises à l'avenir. Des envois d'armes, de médicaments, de draperie et de quincaillerie nous arrivaient de Saint-Louis, de Cincinnati, et même de Chicago. Le commerce allait être complètement modifié!

La plupart des États cotonniers avaient déjà fait sécession : étant leur frère par les sentiments, les coutumes et par le sang, l'Arkansas devait se joindre à eux et se précipiter avec ses fils vers le champ de bataille, pour vaincre ou mourir. Au commencement de mai, les représentants de l'État se réunirent à Little Rock et promulguèrent l'acte de sécession; là-dessus, l'esprit belliqueux des gens atteignit la frénésie. On entendait dans la bouche de tous les gamins les fières paroles des héros grecs et romains. Les riches planteurs oublièrent leur orgueil et leur morgue : ils sortirent et se mirent à haranguer le peuple. Ils agitaient leurs chapeaux et leurs cannes en criant : la Liberté ou la Mort! Des jeunes gens se serraient la main en répétant les vers : « Y a-t-il un homme dont l'âme soit si morte qu'il

ne se soit jamais dit : C'est mon pays, mon pays natal! » ou en criant : « Une mort honorable est préférable à une vie honteuse! » etc. La voix frémissante de colère, ils disaient qu'ils aimeraient mieux affronter une mort sanglante que de voir le farouche ennemi violer leurs autels et leurs foyers, et déshonorer le sol sacré du Sud de ses pieds indignes. Mais quelle que fût l'ardeur enflammée des hommes et des jeunes gens, le feu guerrier qui brûlait dans leurs poitrines n'était rien à côté du brasier qui consumait le cœur des femmes. Il ne fallait pas parler de compromis en leur présence. Si les hommes ne couraient pas à la bataille, elles juraient qu'elles se précipiteraient elles-mêmes à la rencontre des vandales Yankees. Dans un pays où les femmes sont, de la part des hommes, l'objet d'un véritable culte, un tel langage rendait ceux-ci fous d'ardeur belliqueuse.

Un jour j'appris que les enrôlements commençaient. Des hommes s'engageaient réellement comme soldats! Un capitaine Smith, qui possédait une plantation quelques milles au-dessus d'Auburn, levait une compagnie qui s'appelait les « Dixie Greys[1] ». Un nommé Penny Mason, qui habitait une plantation des environs, serait le premier lieutenant et M. Lee, neveu du grand général Lee, le second lieutenant. La jeunesse du voisinage accourait et se faisait inscrire. Notre docteur, Weston Jones, M. Newton Story et les frères Varner s'étaient engagés. Puis le petit Dan Goree obtint de son père la permission de rejoindre ces vaillants guerriers. Henry Parker, le neveu d'un des plus riches planteurs du voisinage, s'enrôla aussi : il semblait que l'Arkansas allait se trouver vide de tous les jeunes gens et tous les hommes que j'avais connus.

Vers ce moment, je reçus un jour un colis : au premier abord, comme l'adresse était écrite d'une main féminine, je crus qu'il contenait un cadeau envoyé par une dame; mais, en l'ouvrant, j'y trouvai une chemise de femme et un jupon, comme en portaient habituellement les négresses en service.

1. Le nom de *Dixie*, à l'époque de la guerre, personnifiait le Sud que l'on appelait communément le pays de Dixie, en souvenir du commissaire Dixon qui le représentait lors de la convention du Missouri en 1830. — *Greys*. Les uniformes de l'armée confédérée étaient gris, tandis que ceux des Fédéraux étaient bleus.

Cachant précipitamment le paquet, je passai dans la pièce par derrière, pour que ma rougeur ne me trahît pas. Dans l'après-midi, le docteur Goree vint au magasin, se montrant excessivement cordial et aimable. Il me demanda si je n'avais pas l'intention de me joindre aux braves enfants de l'Arkansas et je lui répondis que si. Il fit l'éloge de mon courage et de mon *patriotisme* et me dit que j'allais me couvrir d'une gloire immortelle; il ajouta ensuite à mi-voix : « Nous verrons ce que nous pourrons faire pour vous quand vous reviendrez ».

Que voulait-il dire? Se doutait-il de l'amour secret que m'avait inspiré la délicieuse enfant qui venait parfois au magasin faire des emplettes avec sa mère? Cette promesse confidentielle me donna à penser qu'il l'avait deviné : aussi j'aurais été n'importe où pour l'amour d'elle.

Vers le commencement de juillet, nous nous embarquâmes sur le vapeur *Frederick Notrebe*. A tous les arrêts, à mesure que nous remontions la rivière, des volontaires se joignaient à nous en foule; l'allégresse de tous ces jeunes gens nous gagnait. Près de Pine Bluff, tandis que nous chantions tout joyeux :

Je voudrais être au pays de Dixie!

le bateau heurta un tronc d'arbre noyé qui l'éventra et nous coulâmes, ayant de l'eau jusqu'aux chaudières. Nous restâmes ainsi accrochés pendant plusieurs heures; heureusement la *Rose Douglas* survint : elle nous prit avec nos bagages et nous amena sans incident à Little Rock.

On nous conduisit à l'Arsenal et, quelques instants après, l'adjudant-général Burgevine recevait notre engagement, pour douze mois, au service des États confédérés d'Amérique. On nous remit de lourds fusils à pierre, des havresacs et des équipements, et l'on nous affecta au 6e régiment de Volontaires de l'Arkansas.

Quelques semaines après, nous traversâmes pour la dernière fois la capitale de l'Arkansas. Le bateau nous attendait à quai pour nous porter sur l'autre rive. Les rues étaient pavoisées de drapeaux et égayées par les toilettes féminines. Les gens criaient et nous, dans notre naïveté de jeunes recrues, nous répondions par des vivats. Nous entonnâmes l'air :

Vivons et mourons pour Dixie!

Les jeunes filles émues agitaient leurs mouchoirs et pleuraient. Quelle colonne imposante nous formions! Le régiment était au complet. Nos fusils et nos baïonnettes jetaient des éclairs. Les drapeaux des régiments et des compagnies flottaient sous la brise. Nous descendîmes sur la levée avec les « yeux front » à la façon des légions romaines lorsqu'elles défilaient devant les tribuns.

Une fois de l'autre côté de la rivière, en ce beau jour d'août, nous mîmes sac au dos, après avoir passé musettes et bidons en bandoulière : nous eûmes alors davantage l'impression d'être de vrais soldats! Lorsque nous fûmes prêts, notre colonel, toujours imposant, tira son épée en faisant caracoler son cheval et, après avoir jeté sur nous un coup d'œil sévère, prit la tête du régiment; la musique attaqua alors un air entraînant et nous nous ébranlâmes d'un pas allègre, en colonne par quatre, le long de la route vers l'intérieur des terres.

Nos officiers et sous-officiers marchaient au bord du rang. Le soleil était extrêmement ardent, la chaussée dure, sèche et poussiéreuse. Au début, la voix brève des officiers retentissait avec un accent d'autorité, quand ils criaient : « Au pas, là-bas! L'arme sur l'épaule gauche! Alignez-vous! » Mais au bout d'un instant, lorsque la chaleur commença à nous faire transpirer en abondance et que nous eûmes la gorge desséchée par la poussière crayeuse du chemin, ils nous laissèrent marcher tranquillement.

En moins d'une heure, la sueur avait mis des taches sombres sur nos tuniques grises, aux aisselles et aux épaules; elle ruisselait le long de nos jambes dans nos bottes et là, se mêlant à la poussière et aux petits graviers, elle formait un mortier caillouteux qui nous blessait les pieds. Nos épaules nous faisaient mal sous le poids du fusil; nos pantalons nous écorchaient, nos courroies et nos ceinturons nous serraient douloureusement et nous empêchaient de respirer; mais, par amour-propre, nous endurions tout sans nous plaindre. Au bout d'une heure, on nous fit arrêter pendant cinq minutes pour nous reposer, puis nous repartîmes.

Comme tous les jeunes soldats, nous nous étions chargés d'un tas de choses dont les anciens ne s'embarrassent pas : par exemple des souvenirs, les objets précieux de chacun; les

miens consistaient en un daguerréotype de mon père adoptif et une mèche de ses cheveux gris : c'étaient là des bibelots sans valeur pour d'autres, mais des trésors pour moi; je les emportais dans mon sac pour les regarder le dimanche matin en me faisant beau. Avec cela, des objets de toilette, du savon, du linge de rechange, des souliers de repos, bien d'autres choses, outre un second uniforme et des couvertures : le tout, avec le lourd fusil, l'équipement de la baïonnette et le bidon, pesait environ 60 livres[1] et plus parfois. Pour des jeunes gens plutôt frêles et dont la croissance n'était pas terminée, c'était là un poids écrasant; aussi, pendant la seconde heure, la sensation d'oppression et de souffrance augmenta-t-elle rapidement; mais, sauf à changer plus fréquemment notre fusil d'épaule, nous continuâmes à faire à peu près bonne contenance.

Après la seconde pause, nous étions sensiblement en plus mauvais état. Le gravier nous donnait des ampoules et, dans nos bottes, la boue chaude nous faisait l'effet d'un cataplasme sur le pied. A notre allure martiale avait succédé une démarche accablée et nous penchions de plus en plus le nez en avant. Le soleil nous cuisait le visage; nous changions constamment nos armes d'épaule et nous essayions de nous soulager par divers petits moyens : nous déplacions nos cartouchières pouce à pouce, puis nous les faisions passer de derrière en avant, de droite à gauche; nous tirions sur nos bretelles, nous desserrions nos ceinturons et nous buvions de grands coups d'eau; mais la sueur nous coulait toujours à flots sur la figure, nous aveuglant à moitié.

Enfin la douleur devint trop aiguë et la nature se révolta. Nos ampoules nous faisaient souffrir d'indicibles tourments : malgré les avis et les menaces, nous sautions à cloche-pied sur le bord de la route, enlevant bien vite nos bottes pour soulager nos pieds brûlants; après quelques instants de repos, on se relevait pour rattraper en boitant la compagnie. Mais la colonne s'étendait sur une longueur formidable avec ses équipages et il ne fallait plus compter maintenant rejoindre nos camarades. Tandis que nous tirions la jambe le long de la

1. Plus de 27 kilogrammes.

route, les soldats encore valides se moquaient de nous et cela nous semblait très dur. Cependant le nombre des retardataires augmentait sans cesse; les plus solides paraissaient à bout de résistance.

Si les dames de Little Rock avaient assisté à notre arrivée au camp ce soir-là, nous en aurions eu honte pour toujours. Heureusement elles ne nous voyaient pas; bénissant l'obscurité qui cachait nos visages brûlés et notre aspect misérable, nous n'eûmes pas plus tôt pénétré dans l'enceinte que nous nous allongeâmes sur le sol, souffrant douloureusement dans tous nos membres rompus, les pieds couverts d'ampoules et de sang, le dos écorché et les épaules enflammées. Je ne me suis jamais couché dans un lit avec autant de plaisir que, ce soir-là, sur le gazon froid et humide.

Le lendemain fut jour de repos. Beaucoup d'entre nous au réveil étaient plutôt *bons* pour l'hôpital que pour la marche; mais, après un bain à la rivière, après avoir changé de linge et pansé nos plaies, nous fûmes un peu ragaillardis. Alors Armstrong, le vieux sous-officier, nous conseilla de débarrasser nos sacs de tous nos *fouillis* et nous guida de ses avis pour décider ce qui était indispensable et ce qui était superflu. Nous brûlâmes aux feux du camp ce que nous abandonnions et, en constatant combien notre chargement se trouvait allégé après cette inspection impitoyable, nous nous sentîmes plus d'aplomb que la veille.

Tout ce qui nous entourait, dans le camp, était nouveau pour des gens sans expérience. Nous avions établi nos tentes le long de la route, après avoir renversé les barrières d'un champ et nous être installés sur des terrains de ferme sans en demander la permission. Nous nous servions suivant nos besoins des clôtures pour faire du feu. Une ville de toile s'était dressée comme par magie, avec ses rues larges et courtes, entre les tentes de chaque compagnie; à l'arrière s'alignaient les fourgons portant les approvisionnements, les munitions et les équipements de rechange.

Peu de jours après, nous campâmes dans le voisinage de Searcy, à une soixantaine de milles de Little Rock. Le paysage était charmant; mais il y avait quelque chose dans l'air fatal aux jeunes soldats. En moins de deux semaines, une épidémie

en emporta une cinquantaine et on en comptait encore à peu près autant à l'hôpital. Était-ce là le typhus habituel des camps, ou une fièvre de marais aggravée par la fatigue et la mauvaise nourriture? j'étais trop jeune pour le savoir ou pour m'en soucier; mais, la troisième semaine, le mal parut nous menacer tous : je me rappelle comme les soldats venaient nombreux à la prière dans chaque compagnie et comme ils écoutaient avec sérieux l'office du dimanche. La menace d'une calamité pesa lourdement sur nous tous tant que nous restâmes au camp, mais dès que nous l'eûmes quitté, nous reprîmes notre entrain.

La brigade du général Hindman était enfin complètement constituée; elle comprenait quatre régiments, un peu de cavalerie et une batterie. Vers le milieu de septembre, nous traversâmes l'État dans la direction de Hickman sur le Mississipi. Après avoir franchi le fleuve, nous remontâmes le long de la rive et, au début de novembre, nous nous arrêtâmes à l'endroit que l'on appelait alors « le Gibraltar du Mississipi ».

Le 7, nous assistâmes à notre première bataille, celle de Belmont, mais sans y prendre part. On nous garda en réserve sur les hauteurs de Columbus, d'où nous dominions le coude, presque en face, où l'action se déroulait. Il était permis de comparer, avec raison, Columbus à Gibraltar, car le général Polk avait fait de remarquables efforts pour rendre la position formidable. Il avait établi près de cent quarante canons de différents calibres sur la crête des hauteurs escarpées, en face de Belmont, pour empêcher l'ennemi de descendre le fleuve.

On aperçut bientôt une flottille qui approchait à quelques milles au-dessus de Belmont : deux canonnières s'avancèrent insolemment et attaquèrent nos batteries. Les grosses pièces répondirent par une telle rafale d'obus qu'elles furent vite obligées de battre en retraite ; nous, les bleus, nous étions ravis d'entendre le vacarme de tant de canons. Nous reçûmes quelques coups de feu en échange; mais comme ils ne pouvaient nous faire de mal, ils ajoutaient seulement au charme de notre exaltation. La bataille commença entre dix et onze heures du matin sous un ciel très pur et superbement ensoleillé; il resta ainsi jusqu'à la fin de la journée. Seuls, le bruit

de la canonnade et la fumée épaisse qui s'amassait sur les bois nous permettaient de nous rendre compte de ce qui se passait. Il y eut de notre côté, sous les ordres du général Polk, six cent quarante et un tués, blessés ou manquants. Les Fédéraux, commandés par le général Grant, comptaient six cent dix tués, blessés ou disparus. Pour augmenter encore nos pertes, une grosse pièce de cent vingt-huit livres éclata dans notre batterie : sept canonniers furent tués, le général Polk et un certain nombre de ses officiers blessés.

Au cours de notre longue marche de Little Rock à Columbus, nous nous étions faits à peu près à la vie en campagne et nous la trouvions de moins en moins désagréable. Notre étape quotidienne nous semblait plutôt maintenant une diversion au service monotone du camp. Nous n'étions plus de si mauvaise humeur et si prêts à nous plaindre qu'au début; nous en arrivions à regarder certaines choses qui nous avaient d'abord paru très déplaisantes comme un changement agréable.

J'acceptais maintenant, comme une règle indiscutable, l'obligation pour le soldat de se soumettre à la discipline militaire; mais un grand nombre, dont j'étais, ne se sentait déjà plus autant d'enthousiasme pour le métier, lorsque nous arrivâmes à Columbus. Il nous était naturellement venu à l'esprit, tandis que nous nous trouvions seuls en sentinelle dans le noir, que nous avions été bien sots de nous mettre volontairement dans une situation dont nous ne pouvions sortir sans faire le sacrifice de notre vie; nous étions liés par le fait d'un seul petit mot et nos camarades pouvaient à l'occasion devenir pour nous des ennemis si nous trahissions notre serment.

A dire vrai, je n'éprouvais même pas le désir de me dérober aux devoirs que j'avais acceptés : j'aimais le Sud parce que j'aimais mes amis du Sud et que je m'étais pénétré de leur esprit par tous les pores. Néanmoins, lorsque je me trouvais éloigné du tumulte du camp, à mon poste solitaire, ma raison ne pouvait s'empêcher de considérer ironiquement la folie que j'avais faite en me donnant moi-même en pâture au canon, alors que j'aurais pu être, pour ainsi dire, aussi libre qu'un oiseau. Et si, parmi d'autres idées confuses, je m'étais imaginé que je pourrais, par bravoure, obtenir de l'avancement de manière à compenser le sacrifice de ma liberté, cette illusion avait été

détruite dès que je m'étais comparé avec des centaines de gens plus intelligents, plus capables et plus braves, en voyant que même ceux-là n'avaient d'autre perspective qu'une tombe ignorée. La poésie du métier militaire s'était évanouie sous le coup des souffrances et des fatigues, et devant la constatation que la vie de soldat ne consistait qu'en marches banales et en cette rebutante vie de camp.

Les punitions infligées devant moi à ceux qui s'étaient mis en faute, pendant nos marches, m'avaient ouvert les yeux sur les conséquences de toute infraction et de tout mouvement inopportun de ma jeune ardeur. J'avais vu les malheureux coupables juchés sur des barres triangulaires de clôture et secoués méchamment par leurs porteurs pour augmenter leur souffrance; d'autres, ignominieusement à cheval sur des poutres ou enchaînés avec un boulet; ou la tête rasée, ou ligottés et baillonnés; ou encore suspendus par les pouces; et personne n'était exempt de corvées tout le long du jour.

Notre général de brigade et nos officiers semblaient croire qu'il fallait tirer de nous tout ce que nous pouvions donner pour notre nourriture et notre solde. Ils restaient attachés à cette conception surannée que les soldats devaient autant servir à travailler pour eux personnellement qu'à faire la guerre. Outre l'appel du matin et du soir, le défilé en tenue de neuf heures, ensuite l'exercice jusqu'à midi, le nettoyage des armes et des équipements, les réveils fréquents pour le contre-appel au milieu de la nuit, la garde ou le service des avant-postes, il nous fallait encore cuire nos rations, monter les tentes des officiers, faire leurs lits aussi doux que possible avec de la paille, du foin ou de l'herbe, ramasser du combustible pour leurs feux, creuser des fossés autour de leurs tentes et travailler pour eux de mille façons. Tout cela constituait une interminable série de corvées éreintantes qui, à cause de notre mauvaise nourriture, imparfaitement préparée, pesaient sur nos cerveaux comme du plomb et diminuaient notre nombre par la maladie, en nous envoyant par centaines à l'hôpital.

L'erreur des généraux américains était de s'occuper exclusivement de la stratégie, de la bataille et du ravitaillement, et de ne se soucier que rarement ou jamais de la santé des soldats. Les officiers savaient soigner leurs chevaux; mais je ne me

rappelle pas en avoir jamais vu un seul inspecter nos popotes ou daigner nous montrer qu'il pouvait s'intéresser en ami et en voisin à notre bien-être et que son grade ne l'empêchait pas de sympathiser avec nous. Si, à l'appel, un soldat se trouvait souffrant, on le portait sur le cahier des malades; mais il ne semble pas qu'aucun officier, depuis le général Lee jusqu'au troisième lieutenant d'une compagnie d'infanterie, se soit jamais avisé que l'on pourrait réduire le nombre des indisponibles en se préoccupant de donner aux soldats un peu de distraction et de confort. Les rations fournies étaient excellentes et abondantes, et il aurait suffi de les accommoder convenablement pour nous donner la vigueur et l'énergie.

J'étais doué, heureusement, d'une force d'endurance et d'une faculté d'adaptation telles que je pouvais remplir ma tâche sans laisser échapper d'objections ni de critiques. Je me rendais compte que je n'avais rien d'autre à faire au monde que de manger, de travailler, de mettre mes yeux, mon esprit et mes forces au service de mon métier de soldat, et d'être aussi heureux que les circonstances le permettaient et je ne crois pas que je me sois rendu déplaisant pour qui ce soit.

Les exigences de la guerre nécessitèrent notre transport par chemin de fer, de Columbus à Cave City, dans le Kentucky, où nous arrivâmes vers le 25 novembre 1861. Nous séjournâmes dans ce camp jusque vers le milieu de février 1862.

Au cours de cet hiver au camp, je m'acquis la reconnaissance de mes camarades en remédiant aux incommodités dont nous souffrions à cause du froid et par mes succès comme chapardeur. Au lieu de faire notre feu sous le trépied Sibley, ce qui nous enfumait en risquant de nous brûler les pieds et nos couchettes, je suggérai l'idée de creuser un foyer et de construire un âtre avec un tuyau et une véritable cheminée en mortier à l'extérieur; avec l'aide de Slate, le vétéran, j'exécutai si bien ce travail que notre tente fut toujours chaude sans être jamais enfumée; en outre, les rebords du foyer formaient des sièges confortables sur lesquels nous pouvions nous chauffer les pieds ou nous étendre paresseusement.

Tomasson, notre bruyant camarade, n'était bon à rien en dehors du service militaire proprement dit. Il avait l'air de se figurer qu'en faisant semblant d'aider comme un clown dans

une pantomime et en nous accordant l'honneur de sa présence, il contribuait suffisamment au bien-être de tous. Armstong et Story étaient sergents; naturellement on ne pouvait demander davantage à leurs Grandeurs que de daigner faire des compliments! Dan, que Story tenait en lisière, n'était pas autorisé à aller en maraude; aussi, lorsqu'il s'agissait d'améliorer notre ordinaire, cela retombait toujours sur Malone, Slate ou moi.

Notre long séjour à Cave City servit à m'initier aux mystères du métier de fourrageur, ce qui, en langage de soldat, voulait dire non seulement voler l'ennemi, mais exploiter la sympathie des Sécessionnistes et obtenir gracieusement ou pour de l'argent de petites choses destinées à nous rendre la vie plus agréable. Malone et Slate réussissaient très bien, car ils étaient habiles à toutes sortes de ruses. Envieux des compliments qu'on leur faisait, je voulais à tout prix les surpasser. Que de fois je me suis torturé l'esprit à ruminer les moyens d'y parvenir! Le général Sidney Johnston ne consacrait pas tant de temps à l'étude d'une défaite à infliger aux Yankees que moi à découvrir le moyen de gagner du prestige aux yeux de mes camarades par mes exploits. Une demi-douzaine de fois en décembre, ç'avait été mon tour d'aller fourrager; mais, je ne sais pourquoi, ma rentrée n'était jamais accueillie par des applaudissements enthousiastes. Cependant, lorsque arriva la veille de Noël, je connaissais à fond le pays et le caractère des gens des environs; j'avais la tête bourrée de renseignements concernant Sécessionnistes et Unionistes, ainsi que sur les chemins et les fermes, dans un rayon de cinq milles autour du camp. A peu près à cette distance se trouvait, vers Green River, une grande ferme appartenant à un Yankee : un de ses voisins me dit qu'il correspondait avec l'ennemi. Pour un fantassin, la distance aurait été un peu éloignée, mais pour un cavalier ce n'était rien.

La veille de Noël, grâce à un homme du nom de Tate, je me procurai une mule; après avoir demandé le mot d'ordre à Armstrong, je partis, dès qu'il fit noir, pour mettre à contribution le fermier unioniste. Il était environ dix heures lorsque j'arrivai à destination. Attachant la mule à un coin de la clôture, j'escaladai celle-ci et me mis à explorer le terrain. En traversant un champ je rencontrai une demi-douzaine de

petits monticules qui devaient certainement contenir des pommes de terre ou quelque chose de semblable. Je creusai l'un d'eux sur le côté avec ma baïonnette et je sentis une odeur de pommes. Cela valait mieux encore que les pommes de terre, car on pourrait en faire des dumplings [1]. J'en remplis la moitié d'un sac. Après avoir sondé encore deux autres de ces petites buttes, j'en trouvai une qui renfermait la réserve d'hiver de pommes de terre et j'en déterrai une bonne charge. Je me hâtai de retrouver ma mule avec mon butin et de le fixer sur elle.

Puis, pensant qu'une oie ou même un canard, une volaille ou deux compléteraient bien notre dîner de Noël, je ne pus résister à la tentation de continuer mes recherches, jouissant par avance de la gloire que je recueillerais. Je pénétrai dans la basse-cour, tous mes sens en éveil, et j'eus bientôt le plaisir de tordre le cou à une oie, un canard et deux poulets.

J'aurai dû avoir raison de me retirer après cela, mais l'ambition d'écraser Malone et Slate, de voir Armstrong le visage contracté d'admiration, Newton Story ouvrir de grands yeux et Tomasson forcé de rendre hommage au mérite, ne me laissait pas encore en repos; sentant justement une étable à porcs, je me dirigeai doucement vers elle. A la lumière incertaine de la lune, j'entrai dans le réduit et là, blottis autour des cuisses de leur mère, j'aperçus les formes roses de trois ou quatre porcelets dodus. Qu'un petit cochon de lait bien tendre, rôti à point, la peau rissolée et croustillante, couronnerait dignement notre dîner de Noël! Bondissant à l'intérieur, léger comme un renard maigre, j'en soulevai un par les pattes, ce qui provoqua un vacarme épouvantable. Nous étions tous en émoi : la mère lançait des grognements rauques, les petits poussaient des cris aigus, mon prisonnier déchirait la nuit de ses hurlements; mais, résolu à ne pas lâcher ma proie, je les enjambai et, après avoir mis fin à ses angoisses par un coup de couteau furieux, je le fourrai dans mon sac; je m'éloignai alors rapidement. On voyait des lumières dans la ferme, on entendait battre des portes : dans un large rayon de lumière, j'aperçus un homme sur le seuil avec un fusil à la main. Une

1. Sorte de pudding épais.

seconde après, une volée de chevrotines sifflait à mes oreilles, sans me faire de mal heureusement, et me faisait courir comme un fou vers ma mule. Quelques instants plus tard, trempé, de sueur je me retrouvai sur son dos avec mon sac de victuailles devant moi, les pommes et les pommes de terre battant les flancs de la bête, tandis que je m'éloignais vers le camp.

Longtemps avant l'aube, je fis une apparition triomphale devant notre tente et je fus récompensé par les remerciements les plus chaleureux de tous. Notre dîner de Noël fut un magnifique succès : plus de vingt invités y prirent part et tout le monde ne tarissait pas d'éloges; mais, sans les dumplings et les beignets, la fête n'aurait pas été complète pour nous autres, jeunes convives. J'étais convaincu, au fond de moi-même, qu'il était aussi mal de voler un pauvre Unioniste qu'un Sécessionniste; mais comme tout le monde baptisait ce genre d'exploits « aller fourrager », cet euphémisme étouffait mes scrupules. Les autorités envoyaient constamment des fourrageurs et ceux-ci avaient le droit de s'emparer de force des provisions : d'après l'éducation militaire que je recevais, je ne me voyais donc pas aussi coupable que ma conscience voulait me le faire croire.

Quand je partais en expédition dans la journée, j'étais bien pourvu d'argent et j'allais trouver quelque *Sécess* de connaissance. Dans la direction de Green River, au delà des sentinelles, habitait une vieille dame sécessionniste : nous devînmes grands amis, elle et moi, et nous avions l'un en l'autre une confiance sans réserve. Je lui donnais souvent jusqu'à dix dollars à la fois, que je dépensais en œufs, en beurre et en volaille; elle me prêtait des bols, des boîtes en fer, du linge pour emporter au camp mes achats. Cette vieille dame se plaisait à me parler de mon « honnête visage » et elle avait coutume de s'émouvoir quand je lui racontais nos souffrances au camp, dans la neige et sous la bise. La confiance qu'elle plaçait en moi et son bon cœur me rendirent si scrupuleux que je courus souvent beaucoup de risques pour lui rendre ce qui lui appartenait. Son visage vénérable, son veuvage, la vue de ses ustensiles de laiterie, propres et fleurant bon la crème et le fromage, tout cela réveillait en moi d'agréables souvenirs de

vacherie et d'étables, me rappelait tante Mary et le coin de l'âtre : grâce à elle, notre popote se trouva souvent en mesure de prêter une livre de beurre frais et une douzaine d'œufs au mess des officiers.

Ce genre de vie n'était guère propre à éveiller en nous des pensées élevées ni à favoriser l'observance de pratiques religieuses. Lorsque après une longue période d'indifférence, je m'efforçai de me réformer par la prière, combien je me sentis faible ! J'évitais tout ce qui pouvait ressembler à la manifestation de bons sentiments ; j'avais honte si l'on m'accusait d'être pieux ; je me cachais pour ouvrir ma bible et j'étais aussi prêt à nier que je priais, que Pierre l'avait été à renier le Christ.

Mais ce n'était pas là encore le pire. La bouffonnerie extravagante de Tomasson était aussi contagieuse. Sous la tente, il faisait le comique et nous amusait de ses grosses plaisanteries ; dehors il nous communiquait à tous sa gaîté tapageuse. L'escapade d'une mule, la vue d'un chapeau haut de forme, l'apparition d'un pasteur, d'un enfant, d'une femme, une bataille entre deux coqs, un puni accomplissant sa punition, n'importe quoi provoquait ses facéties, ses cris et ses éclats de rire assourdissants ; en une seconde, quelle que pût être la cause de cette hilarité, nous étions tous partis à faire chorus, puis le restant de la compagnie et le régiment, enfin toute l'armée était en proie aux convulsions d'un rire stupide. Je rougissais réellement des folies que des gens comme Tomasson nous faisaient commettre ; mais après tout, ces accès de gaîté bête étaient pour ces natures frustes le seul moyen de soulager leur malaise physique et leur mélancolie. C'était vraiment pathétique, après un de ces moments de détente joyeuse, de les entendre soupirer et se demander les uns aux autres : « Qui vendrait sa ferme pour se faire soldat ? »

HENRY M. STANLEY

LE JARDIN DES CARESSES[1]

— QUATRIÈME SÉRIE —

I

VOICI L'HEURE...

Voici l'heure où elle était déjà arrivée. Voici l'heure où ma chambre devenait l'écrin de cette perle.

Et, chaque fois, j'avais le même vertige.

Maintenant, se dit-elle aussi que personne ne pourra lui donner ce que nous avons eu? Se dit-elle que tant de bonheur ne pouvait durer?

La voir, seulement, ou l'entendre! Passer aujourd'hui où elle a passé hier, et connaître ceux qui l'ont rencontrée!

Voici l'heure. Elle ne consentait à se dévêtir que lorsque j'étais allé poser la lampe sur la *faskïa* de la salle voisine. Alors, dans le grand rayon vermeil qui jaillissait de cette pièce, son corps apparaissait comme une épée dans un fourreau d'or transparent.

Je viens d'emporter la lampe. La lumière qu'elle aimait, la même lumière douce éclaire ma chambre. Je contemple les objets qu'elle a touchés, le tapis qu'elle a foulé.

1. Voir la *Revue* des 1er mars, 15 avril et 1er août 1910.

Avant de me rejoindre, elle se décoiffait longuement. Si je l'appelais, elle se cachait le visage dans ses cheveux; si je cherchais à l'entraîner, elle m'échappait en dansant; si j'affectais de ne plus la regarder, elle gémissait de mon indifférence.

Ces jeux qui préludaient toujours à notre étreinte, les évoque-t-elle, quelquefois?

Une rose cueillie embaume autant que sur le rosier. Notre amour est une rose coupée, dont le parfum ne veut pas mourir.

Pour ne plus sentir son odeur, je l'ai cachée dans des coffrets : leurs parois n'étaient pas assez épaisses. Je l'ai enfouie dans le sable : elle y avait pris racine et devenait un rosier démesuré. Je l'ai effeuillée avec rage : mes mains en sont à jamais parfumées!

II

CONSOLATION

Peut-être m'as-tu déjà remplacé. Peut-être, à cette heure, un autre enlace-t-il ton corps onduleux. Peut-être, si tu ne m'as pas aimé, t'enivres-tu maintenant de la joie d'aimer.

Mais j'ai eu ta jeunesse, je t'ai possédée quand tu étais un printemps, et tu ne peux pas me reprendre cette fortune.

Dans la crainte de commettre un péché affreux, tu ne jureras pas qu'aucun homme n'a bu ton haleine. Si ton amant te chérit, son cœur en sera ulcéré.

Ce serment que l'on demande toujours, tu me l'as fait. Alors tu étais un jardin où nul n'avait pénétré. Je voudrais que ton amant t'aime encore plus que je ne t'ai aimée, pour qu'il souffre davantage de cet irréparable.

III

SES MAINS

Le matin de notre première rencontre, c'est la main droite de ma bien-aimée qui m'a envoyé, dans un salut gracieux,

son cœur et sa bouche. Le soir de notre première rencontre, c'est la main gauche de ma bien-aimée qui a ouvert sa robe, afin que mes baisers pussent se poser sur ses seins. Aussi, et pour tout ce que je leur dois encore, chanterai-je les mains de ma bien-aimée...

Douleur! ô douleur! pourquoi te réveilles-tu? Amis, pardonnez-moi de renoncer à mon dessein! J'avais oublié que ma bien-aimée est partie, et qu'il me serait impossible de me rappeler autre chose que ses mains sur ses yeux en larmes.

IV

CHEÏLA

Cheïla regardait s'éloigner la caravane qui emmenait les vendeurs de parures, et ses yeux étaient remplis de larmes.

— Elle reviendra, — lui dis-je. — Alors, sans doute, seras-tu riche et les vendeurs de parures auront toujours des colliers et des bracelets.

— Je ne pense ni à des bracelets ni à des colliers, — me répondit Cheïla, — mais aux baisers que m'a donnés un jeune homme de la caravane.

— Quand elle reviendra, — lui dis-je encore, — d'autres jeunes hommes auront baisé tes lèvres et seront repartis. Ne demande pas à l'amour de durer plus que le plaisir. Aime sans songer à demain, car *demain* se cache derrière un voile dont les amants heureux ne voient que sa couleur d'aurore.

— Ainsi, — fit Cheïla, — c'est vrai : ton amie t'a abandonné... Je l'avais entendu raconter.

Et son visage s'éclaira d'un sourire.

V

LE PRINTEMPS SUR LA MER

Un matin, j'ai vu le printemps sur la mer. Les flots étaient un tapis de lilas où se posaient de grands oiseaux blancs, pareils à des pétales de fleurs d'amandier.

VI

LE VOILE PEINT

Pour dormir, elle s'était roulée dans ce voile où un artiste a peint les présents de l'été.

Des fruits multicolores la drapaient toute, et je pensais aux barques qui emportent sur le fleuve les trésors de nos vergers.

VII

LE RÊVE

Zaïna était assise au bord d'un ruisseau, et méditait. Kérim, qui passait, lui demanda :

— A quoi penses-tu?

— A pas grand'chose, — fit Zaïna.

Kérim eût un mauvais sourire, et reprit :

— C'est me dire que tu penses à ton mari.

— Mon mari? — répéta Zaïna, distraite. — Il dort derrière ce buisson...

Sans hésiter, Kérim s'avança vers Ghâlib, le réveilla et lui dit :

— Je parlais de toi, avec Zaïna.

— Quelle coïncidence! — s'écria Ghâlib, en se frottant les yeux. — Lorsque tu m'as secoué, je rêvais que je parlais de toi avec une jeune femme assise près de la fontaine de la Purification.

— Que te disait-elle? — questionna Kérim, avec un sourire satisfait, cette fois.

Et Ghâlib continua :

— Comme je lui avais demandé : « A quoi penses-tu? » elle m'avait répondu : « A rien. » Ainsi que tu le devines, cher Kérim, j'ai fort déploré que cette jeune femme eût osé te désigner par ce surnom que tu mérites si peu, et j'allais lui reprocher son impertinence, quand tu m'as réveillé...

VIII

NEDJÉ

Pour les trois jeunes filles qui s'étaient promenées dans mon jardin, j'avais cueilli trois roses.

La malicieuse Nedjé arriva et me dit :

— Tu as cueilli trois roses... Viens me montrer, dans ton jardin, celle qui est ta préférée et que tu ne donnerais à personne.

A la dérobée, je lui ai tendu un miroir.

IX

SOUDJOUB

— Longtemps encore, ô mon œillet flamboyant, refuseras-tu de te montrer à ta fenêtre?

— Es-tu donc le soleil, pour vouloir que je me tourne vers toi?

— Et si, las de ta cruauté, j'escaladais, pour t'étrangler, le mur de ta demeure?

— Je te laisserais baiser mon cou parfumé, afin de t'entendre gémir d'amour.

X

L'INCONNUE

Il me plaît de fixer ce souvenir, pendant que tu penses encore à moi, certainement.

Puisque je n'ai pas réussi à te parler, puisque la foule nous a séparés, je veux, dans ces vers, te remercier de l'ivresse que tu m'as procurée, chère inconnue!

Sans doute, je ne te reverrai pas. Aujourd'hui le bonheur est ici, demain il est ailleurs : celui qui le cherche ne le trouve jamais. Ce soir, il s'était arrêté à Ma'zah.

Quand je suis arrivé, cinq cents personnes se pressaient déjà autour du conteur. Pourquoi me suis-je assis au soleil plutôt qu'à l'ombre? Pourquoi étais-tu devant moi et non derrière?

Jusqu'au moment où ma jambe a effleuré ton bras, je puis répéter ce qu'a dit le conteur. Pour moi les aventures d'Anthar se sont terminées lorsque ton premier frémissement a répondu à ma timide caresse.

Je n'ai point avec les femmes l'audace de Hadid. L'abeille brusque-t-elle le jasmin?

Ma jambe venait d'effleurer ton bras : tu t'es retournée doucement, et j'ai vu ton visage. Tes yeux étaient entre tes cils comme un ruisseau de feu sous des branches.

Peu à peu, je me suis enhardi.

As-tu deviné que ce n'était pas seulement mon désir qui vibrait contre ta chair? Mon cœur se caressait au tien, et mon âme à ton âme palpitante.

Tel un cavalier modère l'allure de son cheval fougueux, je réprimais les élans qui me jetaient vers toi; je finissais en impondérable frôlement ce que j'avais commencé en contact impérieux.

De larges frissons faisaient onduler tes épaules. Le mystère et le danger ajoutaient à ta volupté. Tu te donnais toute.

Et je me dis avec amertume que tu m'as procuré cette ivresse sans me connaître et qu'un autre aurait pu la goûter.

XI

IL SUFFIT QUE VOUS CHANTIEZ...

Tous les jours, vous pouvez trouver Djemmah assise derrière son petit panier, sous les arcades de la place Mawlid el Nabi. Elle vend des cerises et des abricots.

Tous les jours, vous pouvez voir le sourire de Djemmah. Il suffit que vous chantiez, en passant devant elle, cette chanson des jardiniers du Hedjaz :

« Toutes les cerises ne sont pas sur les cerisiers, puisque ta bouche est une cerise; tous les abricots ne sont pas sur les abricotiers, puisque tes seins gonflent ta robe. Sois accueillante aux merles gourmands : sinon, ils iraient raconter partout que ta bouche n'a que l'apparence d'une cerise et que tes seins sont des abricots verts. »

XII

LE SOMMEIL DES COLOMBES

Dans le cèdre, des colombes se sont posées pour la nuit.

Longtemps hésitantes, elles avaient tournoyé au-dessus de l'arbre solitaire.

Maintenant elles vont s'endormir. Comme chaque nuit, au sommet de la plus haute branche, un rossignol chantera.

Ainsi je berce souvent ton sommeil de paroles d'amour.

Je crois que le même instinct guide les colombes et les jeunes filles vers les jardins où chantent les rossignols.

XIII

LES CIGALES

Les cigales de ce pays sont aussi bruyantes que les cigales de la vallée de Hedjr.

Hier, à l'heure de la prière *el Zohr*, comme nous passions près d'un arbuste qui en abritait un essaim, mon compagnon me dit :

— Elles chantent, mais elles dorment. Aucun vacarme ne peut les réveiller ni interrompre leur musique. Essaie de choquer l'un contre l'autre nos deux boucliers : elles ne se tairont pas. Le tonnerre même les laisse indifférentes. N'envies-tu pas ces insectes qui se grisent à ce point de leur propre chant?

Je me suis gardé de faire observer à mon ami que les cigales sont peut-être sourdes.

XIV

LES BOUQUETS

Sélima faisait un bouquet de fleurs de pêcher. Un vieillard qui passait, la gronda :

— Ignores-tu que ces fleurs seraient devenues des fruits?

A quelques jours de là, un matin, Sélima aperçut dans un jardin le même vieillard, qui cueillait pour Daoulah des branches de pommier.

— Quoi! — lui cria-t-elle à son tour, — ignores-tu que ces fleurs seraient devenues des fruits?

— J'en doute, — répondit le vieillard, — car les jardiniers assurent qu'il gèlera cette nuit.

Vous avez deviné que Daoulah était jolie.

XV

LA FONTAINE DES GAZELLES

Elles ne viennent y boire qu'au crépuscule. Une à une et inquiètes, elles surgissent de l'ombre et elles cherchent le lambeau de ciel que sa conque reflète.

Ainsi attends-tu la nuit pour pénétrer dans ma demeure, et, avant de baiser mes lèvres, cherches-tu à voir dans mes yeux l'enchantement de mon âme.

XVI

INSCRIPTION

Celle qui fut Zarifah repose ici. Elle est morte la troisième nuit du mois de Djemazi el Akhir, qui est le mois funeste aux fleurs.

Nous l'aimions. Ses lèvres étaient savoureuses et son âme tendre.

Si son nom te rappelle que tu l'as caressée aussi, évoque pour deux ce bonheur ancien, car le sommeil des morts est sans rêves.

★ ★ ★

(Traduit de l'arabe par FRANZ TOUSSAINT.)

UN HISTORIEN DES RELIGIONS

J. G. FRAZER

A Cambridge, au delà des Backs aux arbres somptueux où perce, entre les massifs de puissante verdure, la silhouette des paisibles collèges, s'est construit un quartier régulier et silencieux, retraite des austères et des travailleurs. C'est là qu'habite aujourd'hui J. G. Frazer, l'auteur du *Rameau d'Or*, le rénovateur de l'histoire des religions mythologiques.

Songeant à l'œuvre qu'il s'efforce d'accomplir, M. Frazer écrivait, il y a quelques mois, cette phrase mélancolique : « La moisson est dans les champs, toute dorée, prête pour la faucille. Et cependant, d'autres que nous peut-être en porteront les gerbes à la grange. Mon soleil décline à l'occident, et les ombres qui s'allongent m'invitent au labeur, tandis qu'il fait jour encore [1]... »

James George Frazer est né à Glasgow en 1854 : il est de vieille souche écossaise et l'orgueil que visiblement il éprouve à citer ses compatriotes, « l'Écossais Mac Lennan », « l'Écossais Fison », en témoignerait si son nom et son parler aux voyelles brèves, aux syllabes clairement articulées, ne le trahissaient déjà. Il commença ses études dans sa ville natale et les poursuivit à Cambridge où il est demeuré d'une façon presque permanente, sauf un séjour à Londres, où il prépara ses

1. *Totemism and Exogamy* (4 vol. in-8°, Macmillan, 1910), préface p. 9.

examens de droit, puis, quelques voyages archéologiques en Grèce alors qu'il travaillait à son *Pausanias*. Nommé en 1907 professeur d'anthropologie sociale à l'Université de Liverpool, il n'a point pour cela déserté son cher collège de Trinité, dont il est associé (fellow), où il a signé presque tous ses ouvrages, et auquel il a payé un touchant hommage. Il en décrit ainsi le charme et l'aspect, dans une des plus belles pages qui soient sorties de sa plume :

Les fenêtres de mon cabinet de travail donnent sur la cour paisible d'un vieux collège où le cadran note le passage silencieux des heures, tandis que, par les longues journées d'été, le jet de la fontaine tombe et se brise paresseusement au milieu de l'herbe et des fleurs. Et, pendant que s'épaissit l'ombre crépusculaire, les lumières jaillissent des fenêtres blasonnées de la grande salle; de la chapelle, montent les douces voix du chœur, unies aux sonorités profondes de l'orgue. Elles flottent dans l'air tranquille, redisant l'éternelle aspiration de l'homme à la vérité, à la perfection, à l'immortalité. C'est en ce lieu prédestiné que, loin du monde tumultueux, de ses pompes, de ses vanités, de ses ambitions, l'étudiant peut espérer entendre la vérité lui parler à l'oreille, qu'il peut atteindre, par delà les questions éphémères, jusqu'aux réalités éternelles, ou plutôt celles que, dans notre illusion, nous voudrions croire éternelles, tandis que monte, puis s'efface, le flux incessant des générations.

*
* *

M. Frazer est surtout connu par ses travaux d'anthropologie; ils constituent en vérité la masse de sa production. A cette science, encore adolescente, et au développement de laquelle il a contribué plus que personne, M. Frazer est allé presque d'instinct, sinon sans détour. Il avait fait de brillantes études classiques; et il a conservé pour ses chers auteurs grecs une prédilection toujours vivante. En quittant l'Université, pour complaire aux désirs de sa famille, il prit le diplôme de *Barrister of the Middle Temple*, mais jamais il n'a plaidé. Esprit vigoureux et exact, il fut un moment séduit par les sciences naturelles, et fréquenta dans les laboratoires. Puis, il revint à ses lectures favorites. Son premier ouvrage, dont le titre pâlit un peu à l'éclat des autres, fut une édition revisée et complétée de

Salluste, traduit en anglais par George Long[1]. Il écrivit ensuite pour l'*Encyclopædia Britannica* divers articles dont l'un des plus remarqués, la biographie de *Périclès*, a été réimprimé depuis[2].

C'est vers cette époque que M. Frazer conçut le projet de son édition monumentale de Pausanias. Elle ne fut achevée qu'en 1898 et devint immédiatement classique[3]. Elle comprend, avec une copieuse introduction sur la vie et l'œuvre du géographe ancien, une collation critique des textes, une excellente traduction et un commentaire où sont condensés tous les résultats de l'érudition antérieure; des notes personnelles, prises en cours de voyage, suivent l'itinéraire de Pausanias à la trace. Mais ce qu'il y a dans l'œuvre de plus précieux peut-être, c'est le sentiment du commentateur sur le pays qu'il a visité. L'artiste y vibre en présence des paysages; les descriptions, au contour si net, aux teintes si nuancées, sont tracées avec l'art d'un aquarelliste, dans la pure lumière de l'Hellade.

Trésor de topographie et d'archéologie le *Pausanias* de M. Frazer est déjà en partie une œuvre de folkloriste. Non content de vérifier les faits, de décrire les sites et les monuments, il analysait et comparait, entre eux ou avec des versions « barbares », les mythes et légendes qu'enregistra le voyageur grec. Déjà les tendances de M. Frazer se précisaient. La lecture des *Principes de Sociologie* de H. Spencer avait fait sur son esprit une impression profonde; il s'était rallié à la théorie de l'évolutionnisme mental, exposée dans les *Principes de Psychologie* du même philosophe. Sous l'influence de son maître et ami, Robertson Smith, comme lui disciple de Spencer et pionnier d'une science naissante, M. Frazer se résolut à aborder franchement l'étude de l'anthropologie[4]. Il y pénétrait à la suite de ses compatriotes : E. B. Tylor,

1. *Sallust's Catilina and Jugurtha...* (augmenté des principaux fragments des *Histoires*), 1 vol., Macmillan (1884).

2. *In : Pausanias and other Greek Sketches*, in-8°. Macmillan.

3. *Pausanias's Description of Greece*, 6 vol. in-8°, Macmillan.

4. A vrai dire, « anthropologie » est un terme quelque peu lâche et ambigu à la fois. Ce dont M. Frazer s'occupe d'une façon plus particulière, c'est à proprement parler : l'ethnographie comparée des races primitives.

J. F. Maclennan, et à peu près en même temps que Andrew Lang, Lord Avebury et Francis Galton.

L'anthropologie, écrit M. Frazer[1], vise à découvrir les lois générales qui ont réglé l'histoire de l'humanité dans le passé, et qui, si la marche de la nature est réellement uniforme, la régleront encore dans l'avenir. Elle s'attache à comparer les diverses races d'hommes, à retrouver leurs affinités et à retracer, depuis les époques les plus reculées, l'évolution de la pensée et des institutions humaines.

L'anthropologie se distinguera de la sociologie en se restreignant aux origines, ou plutôt aux phases rudimentaires, à l'enfance des sociétés humaines; elle fait l'embryologie de la pensée humaine. Son enquête portera donc d'abord sur les croyances et coutumes des sauvages. On peut en effet admettre que, partout et toujours, la civilisation est sortie de la sauvagerie. Elle portera ensuite sur les vestiges ou coutumes demeurés à l'état fossile sous forme de superstitions et de folk-lore chez les peuples d'une culture supérieure.

Hâtons-nous de conduire cette enquête; car en notre siècle de civilisation à outrance, les documents s'effacent, les traces et survivances disparaissent :

Il n'est pas aujourd'hui de plus pressant besoin que d'enregistrer, avant qu'il ne soit trop tard, les témoignages laissés par l'humanité primitive. Bientôt les rares occasions qui nous sont offertes feront à jamais défaut. Un quart de siècle encore, et rien ne subsistera plus de la vie et des modes d'existence des sauvages... Que répondrons-nous au tribunal de la postérité, accusés par elle de haute trahison pour avoir négligé l'étude des races qui s'éteignent, alors que nous envoyions d'onéreuses missions explorer les stériles régions arctiques, comme si les glaces polaires devaient fondre et les étoiles cesser de luire lorsque, nous-mêmes, nous ne serons plus?

En 1887, M. Frazer avait été chargé par l'*Encyclopædia Britannica* de rédiger l'article *Totemism*. Au lieu de quelques colonnes, il écrivit un petit volume[2] où se trouvèrent réunis

1. *The Scope of Social Anthropology*. Conférence inaugurale faite à l'Université de Liverpool le 14 mai 1908. — Voir également, sur la méthode comparative et inductive en anthropologie : *Lectures on the Early History of Kingship*, pp. 3 à 5.

2. Épuisé aujourd'hui; réimprimé au début de *Totemism and Exogamy*, cet opuscule a été traduit en français et augmenté par M. A. van Gennep (Schleicher fr., éditeurs).

et classés les faits connus à cette époque. Deux ans plus tard, il prenait place au premier rang des anthropologistes contemporains par la publication de son *Golden Bough*. Depuis l'édition originale de ce *Rameau d'or*, les matériaux n'ont cessé de s'accumuler; dans les rééditions successives l'ouvrage a considérablement grossi : chacune des cinq parties forme aujourd'hui un volume séparé[1].

Ces « études de magie et de religion », comme leur sous-titre les définit, constituent une œuvre capitale et qui a fait époque. C'est, écrivit Édouard Clodd à l'apparition, « une contribution durable à l'histoire des idées primitives et de leur persistance à travers les religions supérieures et la morale ». La conscience et la patience qui avaient présidé à la collection et à l'ordonnance des documents; la limpidité des arguments et l'élégance de l'exposition, le charme et l'étrangeté même des légendes recueillies par l'auteur, tout contribua au succès. Il est permis de dire avec le critique du *Times* que « le *Rameau d'or* a modifié l'attitude de l'esprit humain à l'égard des croyances surnaturelles et des rites symboliques, plus profondément que tout autre livre, ceux de Darwin et de Herbert Spencer exceptés ».

C'est qu'en effet, tout en dressant un répertoire méthodique des faits, M. Frazer avait cherché à en interpréter la signification et à en mesurer les conséquences. Dans les manifestations de la pensée embryonnaire, il retrouvait les germes de nos croyances modernes. Le *Rameau d'or* étudie les relations, l'intime parenté qui unissent la magie et la religion, les mythes et les cérémonies cultuelles, ainsi que les sentiments qui inspirent les uns et dictent les autres. En analysant l'âme de l'homme primitif, M. Frazer mettait à nu la psychologie de la superstition. Les conclusions morales et sociales, résultant de cette vaste enquête, ont été consignées depuis, dans deux ouvrages beaucoup moins volumineux, où, dégagées des faits innombrables, elles ressortent plus nettement que dans l'ouvrage original.

1. *The Golden Bough*, 1re édition en 2 volumes (1890); 2e édition (3 vol.), 1900; 3e édition (en cours de publication). La 4e partie : *Adonis, Attis, Osiris*, a paru la première (en 1906, réimprimée en 1907). Macmillan, Londres.

Une traduction française paraît chez Schleicher frères : *Le Rameau d'or* par R. Stiebel et J. Toutain).

Dans ses *Conférences sur l'Histoire de la Royauté primitive*[1], M. Frazer montre la filiation du magicien au prêtre, et du prêtre au souverain. Dans sa *Tâche de Psyché*[2], s'instituant (comme il dit) l'avocat du Diable, M. Frazer, avec un humour qui masque une certaine mélancolie, défend la superstition en montrant l'influence salutaire qu'elle a pu exercer sur le développement des institutions humaines. La superstition, établit-il par l'examen des sociétés primitives, a su affermir :

1° le respect du gouvernement, contribuant ainsi au maintien de l'ordre dans la société;

2° le respect de la propriété privée, contribuant ainsi à la sécurité sociale;

3° le respect du mariage, contribuant ainsi à une observance plus stricte des règles de la morale sexuelle;

4° le respect de la vie humaine, dont elle assure ainsi à l'individu une jouissance moins précaire.

*
* *

Telles sont les considérations auxquelles aboutit l'enquête du *Rameau d'or*. Il est permis d'espérer que cette œuvre sera achevée. Elle l'eût été déjà si l'auteur ne s'en était laissé distraire par la question même qu'il traita lors de ses débuts et qu'il discute aujourd'hui dans son : *Totémisme et Exogamie*[3].

Ce précieux ouvrage renferme d'abord un répertoire, complet et par ordre ethnographique, des pratiques totémiques depuis les premières observations connues jusqu'en 1910. De plus, M. Frazer y propose une explication, à la fois ingénieuse et solide des motifs de ces pratiques, explication qui a chance de rester définitive.

Il définit le Totémisme :

« Une croyance à l'intime parenté entre un groupe social d'une part, et, de l'autre, une catégorie d'objets naturels ou artificiels qui deviennent le *totem* du groupe humain. »

1. *Lectures on the Early History of Kingship*, in-8°, Macmillan, 1905.

2. *Psyche's Task*. A discourse concerning the influence of superstition on the Growth of Institutions; in-8°, Macmillan, 1909.

3. *Totemism and Exogamy*. A treatise on certain forms of superstition and society, 4 vol. in-8° avec cartes, Macmillan, 1910.

Cette parenté est si étroite, dans l'imagination de certains sauvages, qu'il y a identification absolue de l'homme avec son *totem*. L'individu s'en considère comme le descendant et se refuse à blesser ou à manger l'animal ou la plante, son ancêtre. De cette croyance singulière, M. Frazer donne et maintient une explication suggérée pour la première fois par lui, en 1905, dans un article de la *Fortnightly Review* et connue depuis sous le nom de *théorie conceptionnelle* du totémisme. Les tribus sauvages admettent que, disséminés par tout le pays, sont des lieux où l'âme des morts attend l'heure de la réincarnation; chacun de ces lieux n'est hanté que par des esprits appartenant à un seul *totem*; lorsqu'une femme grosse sent pour la première fois l'enfant tressaillir dans son sein, elle croit que l'esprit du centre totémique le plus proche est entré en elle : l'enfant, en conséquence, sera affilié à ce totem local quel qu'il soit, sans aucun égard au totem propre de la mère ou de son compagnon.

Ce totem pourra être le kangourou, qui bondissait devant elle et disparut dans un fourré; ou le papillon multicolore qui voltigeait au soleil; ou le perroquet au splendide plumage... Ce pourra être les rayons du jour, qui l'inondent par une échancrure de la forêt, ou ceux de la lune qui dansent sur les eaux, le murmure du vent à travers les arbres; sur quelque grève tumultueuse, la houle dont le sourd grondement semble la voix d'un esprit redoutable. Tout ce qui aura été remarqué de la femme au moment mystérieux ou, pour la première fois elle sent qu'elle va être mère, peut être identifié par elle avec l'enfant qu'elle porte dans son sein. Ces fantaisies si naturelles, et apparemment si universelles, paraissent être à la racine même du totémisme.

Dans certaines régions, l'ignorance des lois physiologiques est telle, en effet, que les habitants sont incapables de saisir aucune corrélation entre l'acte sexuel et la naissance des enfants. Pour eux, la mère seule est *parent*, au sens propre du mot.

A cette théorie qui admet quelques réserves (dues peut-être à la difficulté qu'un esprit civilisé éprouve à se placer exactement au même point de vue que le sauvage), M. Frazer n'est point parvenu du premier coup. En 1887, il ne tentait pas d'expliquer ces croyances. Plus tard il proposa deux

explications qu'il rejeta de lui-même lorsqu'en 1898 la publication des observations de Spencer et Gillen sur les tribus sauvages eut renversé les hypothèses admises, et démontré l'insuffisance des explications suggérées.

Il convient de noter cette probité scientifique, cet effacement de la personnalité, dont M. Frazer est un admirable exemple. On a plaisir à lui décerner le bel éloge que, dans un article nécrologique, il adressait à son ami M. Fison : « Un trait de son caractère commande le respect de tous ceux qui le connaissent : son désintéressement absolu, sa spontanéité à reconnaître, bien plus, à proclamer lui-même les erreurs qu'il a pu commettre ». Rien ne contrarie davantage M. Frazer que l'obstination de certains à vouloir plier les faits pour les introduire dans des cadres trop étroits. Il connaît la valeur des hypothèses [1] et ne s'abuse point sur la pérennité des systèmes. Ce sentiment est si profond, qu'il fait partie intégrante de sa philosophie :

> Après tout, écrit-il, ce que nous appelons Vérité, ce n'est que l'hypothèse qui, à l'expérience, donne les meilleurs résultats [2]...
>
> Je n'ai pas la fatuité de croire que mes conclusions soient définitives; j'ai modifié mes vues à diverses reprises et suis résolu à le faire encore dès que se modifiera la nature des faits connus. Semblable au caméléon, l'investigateur sincère doit changer de couleur avec les couleurs changeantes du terrain où il se trouve [3].

On reconnaît bien dans ces paroles le disciple de Spencer, le positiviste pour qui le fait seul conserve une valeur intrinsèque, et qui n'accorde aux abstractions qu'une créance fort limitée.

***

M. Frazer, avec les vertus du savant, possède encore les dons de l'artiste. Outre leur valeur scientifique, ses ouvrages sont remarquables pour leur tenue littéraire. La science de

1. « Une hypothèse, écrit-il, est un pont nécessaire, mais souvent provisoire, destiné à relier des faits isolés. » (*Golden Bough*, Préface à la 2e édition.)

2. *The Golden Bough*, fin du 1er volume.

3. *Totemism and Exogamy*. Préface, p. 13.

M. Frazer n'est point aride, étriquée, rebutante; elle s'enveloppe d'une forme élégante. Pour la perfection de sa prose, limpide et précise, belle d'une beauté classique, autant que nombreuse et rythmique, le nom de M. Frazer a mérité de passer à l'histoire littéraire[1] au même titre que celui de Macaulay ou de Ruskin. Il aime le mot juste, expressif; il caresse l'expression de sa pensée. Il est de ceux, de plus en plus rares, qui croient encore aux charmes et à la nécessité du style. « Pour M. Frazer, dit fort justement un critique, les documents ne sont pas de simples briques qu'on empile pour faire un mur; ce sont des blocs qu'on sculpte et qu'on agence pour construire un temple harmonieux[2] ».

Sa prose est colorée, vivante et chaude. Ses métaphores restent lumineuses, souvent originales et toujours poétiques. Jamais, en lui, le poète n'abandonne le savant. Dans sa description du lac de Némi, M. Frazer s'était complu à noter le son des cloches de Rome tintant dans le silence à l'heure du crépuscule. On lui objecta l'impossibilité du fait. M. Frazer prononça son *meâ culpâ*, mais il ajouta : « De même que Walter Scott (qui avait commis semblable erreur), je répliquerai qu'il me plaît d'évoquer sur les bords du lac de Némi, ne fût-ce qu'en imagination, le carillon lointain des cloches de Rome, et je serais heureux de pouvoir penser que leur musique aérienne résonnera à l'oreille de mes lecteurs, longtemps après qu'elle aura cessé de vibrer dans la mienne ».

M. Frazer doit sans doute en partie au tempérament romantique de sa race le sentiment qu'il a du monde et de l'histoire : « immense panorama où se déroule la lente et pénible ascension de l'humanité barbare vers la civilisation ».

Encore, l'optimisme relatif des derniers mots ne laisse-t-il pas d'être tempéré de maints regrets :

Le rideau va descendre à jamais sur la barbarie humaine. Avec l'extinction ou la transformation des races primitives, un élément d'étrangeté, de pittoresque, de variété, va disparaître de ce monde... La société deviendra probablement meilleure, mais elle sera aussi

1. Ceci est en France un fait accompli. Cf. la petite *Histoire de la Littérature Anglaise* de W. Thomas (Collection Larousse).

2. A. van Gennep; compte-rendu de « la Tâche de Psyché », *Mercure de France*, I, VI, 1909, p. 524.

plus grise, plus terne, plus monotone. Le temps, ce magicien, jettera un inévitable charme sur les âges passés. Une atmosphère de roman les enveloppera comme la vapeur azurée qui estompe en de mols et ravissants contours les arêtes tranchantes d'un paysage lointain...

Ainsi, dans la *Genèse* et l'*Odyssée*, l'époque des patriarches se revêt à nos yeux d'un éternel enchantement. Ces récits primitifs exhalent la fraîcheur d'une matinée de printemps, telles des gouttes de rosée aux premiers rayons de l'histoire... L'humanité se plaît à évoquer sans cesse le mirage d'un âge d'or, rêvant d'une félicité qui n'exista jamais et ne saurait jamais être. En ce qui concerne le passé, l'anthropologie a le triste devoir d'interrompre le rêve, de dissiper le mirage, de peindre sous son jour véritable la barbarie disparue[1].

A ce « triste devoir », M. Frazer ne faillit pas. Quoiqu'il lui en coûte, il l'accepte; et sa consolation, il la trouve dans la conscience qu'il a d'arracher les mauvaises herbes pour faire place à la moisson prochaine.

C'est avec émotion que l'anthropologue porte la torche du sacrifice au bûcher où se consumeront les idoles adorées. Sa tâche sacrilège, il l'accomplit avec un ménagement, avec une précaution et un tact infinis, distinguant subtilement la superstition de la religion, sa sœur jumelle; mais toutefois sans faiblesse, sans arrière-pensée, sans remords. M. Frazer dit ce qu'il croit devoir dire, et ce mérite n'est point encore si fréquent chez ses compatriotes, que nous ne saisissions l'occasion de louer son courage.

Élevé dans une famille de stricts presbytériens, nourri de la Bible, M. Frazer s'est détaché de la foi, tout en continuant d'entretenir une pieuse vénération pour le livre de son enfance. Il en a même publié des fragments; le sous-titre précise dans quel sentiment : « Passages choisis pour leur intérêt et leur beauté littéraire[2] ». Il y a, en vérité, quelque affinité entre Renan et M. Frazer, moins païen, moins dilettante, moins mystique aussi, — Renan du Nord, plus puritain; mais de cette même race de savants, tendres et subtils, que rend mélanco-

1. *Golden Bough*. Préface de la 2e édit.

2. Passages of the Bible chosen for their literary beauty or interest. A. Black, 2e édit., 1909.

liques la pensée que l'Humanité n'est point aussi belle qu'ils la souhaiteraient, et que la Vérité triomphante lui arrache brutalement sa parure d'illusions chéries.

Les lignes suivantes révèlent pour ainsi dire l'âme de l'œuvre.

L'étude comparative des croyances et des institutions de l'humanité ne doit plus seulement viser à satisfaire une curiosité éclairée et à fournir des matériaux aux recherches des érudits. Bien traitée, elle peut devenir l'instrument puissant d'un progrès rapide si elle dévoile certains points faibles des fondations de la société moderne, si elle prouve que beaucoup de ce que nous avons coutume de croire immuable repose sur le sable de la superstition, plutôt que sur le rocher de la nature. C'est, en vérité, une tâche mélancolique et fort ingrate de saper les croyances où, comme en une tour fortifiée, les espérances et les aspirations de l'humanité ont, depuis de longs siècles, cherché un refuge contre la tourmente et les blessures de la vie. Et pourtant, tôt ou tard, il était fatal que les batteries de la méthode comparative fissent brèche dans ces murs vénérables, tout couverts de lierre, de la mousse et des fleurs sauvages de mille souvenirs attendris et sacrés. — A l'heure présente, nous ne faisons guère plus que mettre les canons en position ; ils ont à peine fait entendre leur voix. Ériger, sous des formes plus belles et plus durables, les vieilles constructions si brutalement démantelées, est une tâche réservée à d'autres mains, peut-être à d'autres siècles plus heureux que le nôtre. Nous ne pouvons prévoir, à peine pouvons-nous deviner, les formes nouvelles qu'affecteront dans l'avenir la pensée et la société humaines. Malgré cette incertitude, nul prétexte de bien-être mesquin ou de respect pour l'antiquité ne peut nous induire à épargner les anciens moules, si beaux qu'ils soient, quand nous avons la preuve qu'ils ont fait leur temps. Quoi qu'il puisse advenir, et si loin qu'elle doive nous mener, prenons pour guide et pour étoile la seule Vérité ; *hoc signo vinces*.

GEORGES ROTH

CARNAVALS ANCIENS

L'année qui meurt et la naissance de l'an nouveau sont aujourd'hui encore l'occasion de joie irraisonnée. Pareilles fêtes populaires ont existé de tout temps; dans l'antiquité la plus proche de nous, elles correspondent aux Saturnales, aux fêtes des Calendes de janvier et aux Lupercales. Les sociologues ont établi que ces coutumes, devenues incompréhensibles chez les civilisés, présentent, au contraire, chez les non-civilisés, un sens réfléchi et une suite logique. Cherchons chez les non-civilisés l'explication de ces mouvements, qui, dans notre corps social, ne sont plus que des actes réflexes : saturnales, mascarades, cortèges, festins et danses de la Mi-carême et du Mardi-gras.

Presque partout on promène, au Mardi-gras, des mannequins; ils sont souvent de taille colossale. Parfois on les conserve, tels que des fétiches, d'une année à l'autre : ainsi le bonhomme Carnaval à Nice, les géants Jan et Mieke à Bruxelles, Druon et Antigon à Anvers, Gilles à Mons, Gog et Magog à Londres, etc. Le plus souvent ces mannequins sont au contraire périssables : à la fin du Mardi-gras, on les tue, soit qu'on les brûle, qu'on les décapite ou qu'on les noie. Ils sont cependant des rois et, comme tels, sont munis de couronnes en feuillages, de sceptres de roseau et affublés de costumes appropriés. On exhibe ces souverains de carnaval dans des cérémonies bouffonnes, qui se développent parfois en véri-

tables drames et mettent en action la mort du grotesque héros. « En Provence, on voyait un homme vêtu en femme, suivi par des gamins, chercher Carnaval dans toute la ville; il prenait des allures de veuve éplorée, et, au cours de ses burlesques investigations, il racontait comment Carnaval, à cause de ses débauches, avait mal tourné et s'était pendu. Dans beaucoup de villes, on représentait un jugement de Carnaval : le noble Magrimas (carême) intentait un procès au prince Grossois (Mardi-gras), roi des ivrognes et des gourmands, devant la cour des risaflorets; Hareng-saur, assisté de l'avocat Pain-sec, soutenait que le jeûne devait commencer de suite... Finalement, Mardi-gras était condamné à mort et exécuté au milieu de mille extravagances [1]... »

De même ordre que la royauté de Carnaval est « la royauté du jour des Rois », bien que la fête de l'Épiphanie en ait fait avancer la date. Ce jour-là on « tire les rois » en se partageant les morceaux d'une galette; pendant la durée d'une soirée, le roi donnera des ordres bouffons, choisira une reine; chacun imitera ses moindres gestes avec un respect simulé.

L'origine, sinon l'explication de cette singulière royauté, apparaît dans la tradition gréco-romaine des fêtes de Kronos-Saturne, appelées *Kronia* à Athènes et *Saturnales* à Rome. Vers la fin de décembre, les esclaves, réunis dans un banquet, tiraient au sort qui serait le « roi du festin ». Celui-ci commandait, quelques jours durant, à tous, maîtres et serviteurs; il faisait chanter ou danser ses sujets, leur prescrivait de se masquer ou de se dévêtir, les barbouillait de suie ou de farine, ou les jetait dans l'eau glacée. Mais à côté de ces pratiques burlesques, voici qu'apparaissent, par endroits, de sauvages coutumes : jadis les Saturnales s'accompagnaient de sacrifices humains. Avant les Saturnales, on désignait un roi, qui pendant un mois, usait comme il l'entendait de sa souveraineté; puis on le sacrifiait.

Après une étude minutieuse des traditions antiques et sauvages, M. Frazer a formulé la théorie suivante, qui nous ramène aux rois du carnaval. Chez les peuples primitifs, c'est une croyance absolue que leur sécurité et celle du monde

1. E. Doutté, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*. On trouvera dans ce livre de précieux renseignements sur le carnaval marocain.

entier dépendent de la volonté ou même de la santé de leur roi. En sa qualité de dieu incarné et de sorcier, il a tout pouvoir sur la nature; aussi est-il responsable des phénomènes atmosphériques et de la régularité des récoltes. Tant que le roi est jeune et vigoureux, le peuple a confiance en lui; mais « rien n'empêchera l'homme-dieu de vieillir et de mourir; le danger est terrible, car si le cours de la nature dépend de la vie de l'homme-roi, quelles catastrophes ne se produiront pas, lorsqu'il s'affaiblira peu à peu, lorsqu'il mourra. Les sauvages évitent tous ces dangers en le tuant, alors qu'il est encore solide et en transférant son âme dans le corps d'un successeur vigoureux. »[1]

Les historiens grecs rapportent que telle était la destinée des rois de Méroé (Nubie) : à un certain moment, les prêtres leur envoyaient l'ordre de se tuer; cette coutume resta en usage jusqu'au IIIe siècle av. J.-C. Parfois le peuple n'attendait pas la maladie ou la vieillesse du roi; il fixait, par avance, la durée maxima du règne. Au Malabar, jusqu'au XVIe siècle, le roi devait se couper lui-même la gorge au bout de douze ans.

Ces rois, comme bien l'on pense, s'efforcèrent d'échapper à cette lamentable destinée. Aux uns la violence réussit : à Méroé, Ergamène s'affranchit de la coutume et massacra les prêtres. Les rois de Calicut obtinrent le droit de se défendre contre les assassins officiels qui les attaquaient au bout de douze ans. Ailleurs, on admit des atténuations progressives : le sultan de Java délégua aux membres d'une certaine famille l'honneur de se tuer à sa place; en échange, il accordait à ces volontaires de la mort de grandes richesses pendant la vie et des funérailles exceptionnelles. C'était le plus souvent dans la famille royale que le roi devait se chercher un substitut; chez les peuples sémitiques, les sacrifices si fréquents des fils aînés paraissent se justifier par des raisons de cette nature.

Puis les rites s'adoucirent encore. Pour épargner des innocents, on choisit la victime parmi les condamnés à mort. Mais il était nécessaire que le remplaçant du roi jouât vraiment le rôle de roi, au moins pendant quelques jours. De là des fêtes, comme celles des Sacœa, que Bérose a vues à Baby-

1. Frazer, *Rameau d'Or*, trad. Stiébel et Toutain, II, p. 13.

lone : le 16 du mois Loüs, un condamné à mort, recevait les ornements royaux et jouissait de toutes les prérogatives du trône, y compris l'usage du harem royal... Mais au bout de cinq jours, on l'envoyait à la potence ou à la croix.

Ailleurs, les cérémonies lugubres se sont encore plus humanisées. Au Cambodge, de nos jours, le « roi de février », coiffé d'un bonnet blanc et armé d'un sceptre de bois, remplace pendant trois jours le souverain. Au Siam, c'est à la fin d'avril que le roi temporaire jouit au palais, pendant trois jours, de tout ce qui lui plait. Plus de sacrifice, mais on respecte la coutume en simulant l'exécution. Voici ce qui se passait, il n'y a pas longtemps, en Égypte, après la moisson : « Pendant trois jours, le gouvernement est suspendu et chaque ville choisit son propre chef, lequel porte une sorte de bonnet de fou et une longue barbe d'étoupe, et s'enveloppe d'un manteau bizarre. Une baguette à la main, escorté de scribes, de bourreaux, il se rend au palais du gouverneur, qui se laisse déposer par lui. Au bout de trois jours, le pseudo-roi est condamné à mort; l'enveloppe dans laquelle il se drape est brûlée, tandis qu'il se retire à quatre pattes[1] ». C'est déjà presque notre roi Carnaval. Mais notre Mardi-gras a peut-être emprunté certains traits à d'autres coutumes des populations civilisées ou non-civilisées.

Vers le temps du renouveau ou des moissons, dans plusieurs pays d'Europe, la tradition existe encore de mettre à mort, par le feu, l'eau ou à coups de faucille, un mannequin en paille, qui représente l'Esprit du Blé ou de la végétation : « Cet esprit vit dans les récoltes et, quand on les fauche, on s'imagine qu'il se réfugie dans la dernière gerbe. Parfois on fabrique avec les épis de cette gerbe le mannequin qui est censé incarner l'Esprit; que ce soit la gerbe ou le mannequin, on désigne l'une et l'autre par les mêmes noms : le Vieux, la Vieille, la Mère (du Blé), la Grand-Mère, la Reine, le Mort, etc. On conduit au village le simulacre; on le reçoit triomphalement comme un roi, puis on le flagelle et on l'exécute. Reste à le ressusciter, pour qu'il assure la fécondation des semailles prochaines. En Bohême, on revêt le mannequin d'une chemise

1. Frazer, *Rameau d'Or*, II, p. 39.

blanche ; après l'exécution, on prend cette chemise, où s'est réfugiée l'âme et la force du « Vieux », et on en habille un jeune arbre qu'on ramène au village, en chantant : « Nous avons expulsé la mort du village ; nous rentrons l'été au village... ; nous ramenons le nouvel été. Sois le bienvenu, cher été, petit blé vert ! [1] » Ainsi le nouveau blé est censé recueillir la force du vieux blé, comme, dans les rites royaux, le nouveau roi hérite la force vitale qui va échapper au souverain décrépit. Ces traits caractéristiques des coutumes agraires, on les retrouve sans peine dans notre carnaval : d'elles, nous viennent ces mannequins bourrés de paille, qu'on vénère et qu'on bafoue et qu'on brûle ensuite en grand apparat.

Souvent dans le mannequin rituel, on introduit un être vivant, comme pour donner plus de force à la fiction ou à la réalité dramatique du mystère. Jadis cet être vivant était mis à mort et mangé. Au Mexique, pendant un an, un captif jouait le rôle de la divinité, et, comme le roi intérimaire des Saturnales, se passait toutes ses fantaisies ; puis il était tué et mangé en sacrifice solennel. De sa peau écorchée, on revêtait un homme vivant, qui, l'année suivante, représentait aussi le dieu. Ailleurs, le rite évolua. Au lieu d'un homme, on prit un coq, un bouc, un bœuf ; on introduisait ces animaux vivants dans le mannequin de blé, et ils animaient le simulacre. Aujourd'hui encore, en Bohême, dans certains cas, le coq devient le roi Carnaval ; on lui met des vêtements grotesques, capuchon rouge, culottes, veste grise ; on le fait passer en jugement, puis les assistants le sacrifient, non sans lui avoir demandé pardon. Chez nous, c'est le bœuf gras qui personnifie l'esprit du blé ; le cortège où il figure et sa mise à mort n'ont plus de caractère rituel ; mais on a gardé, dans les campagnes, quelques souvenirs des coutumes anciennes : « A Pouilly, près de Dijon, au moment de faucher la dernière gerbe, on promenait trois fois autour du champ un bœuf orné de fleurs, de rubans et d'épis ; puis un homme, déguisé en diable, coupait la gerbe et mettait le bœuf à mort. Une partie des chairs était mangée dans un souper donné à l'occa-

1. Goblet d'Alviella, *les Rites de la Moisson* (*Revue de l'histoire des Religions*, 1898, II, p. 1).

sion de la moisson; le reste était salé et gardé jusqu'au jour des semailles. »

A la place d'animaux, on se contente souvent de la farine tirée de la dernière gerbe : on en pétrit un gâteau à qui l'on donne parfois une silhouette humaine ou animale. Sous cette forme, ce blé passe pour représenter le corps de l'Esprit du blé. Dans le Wermland (Suède), la fermière fait, avec le grain de la dernière gerbe, un pain qui a la forme d'une petite fille [1]; il est partagé entre tous les gens de la ferme et mangé par eux. En Écosse, l'Esprit du blé est représenté par la dernière gerbe façonnée en forme de femme et appelée « la Vierge ». De même, en France, à La Palisse, on suspend un bonhomme en pâte à la plus haute branche du sapin qui orne la dernière charrette de blé. Le sapin et le bonhomme sont portés chez le maire, qui les garde jusqu'à ce que les vendanges soient faites. Alors, la fin de toutes les récoltes est célébrée par une fête dans laquelle le maire rompt le bonhomme de pâte en plusieurs morceaux qu'il distribue aux paysans et que ceux-ci mangent [2]. Il parait que dans le comté d'York, c'est le pasteur qui coupe le premier blé [3]; avec ce blé, on fabrique le pain de la communion.

Ainsi, sauvages et civilisés mangent rituellement, au temps des semailles ou des moissons, l'homme, l'animal, les gâteaux, qui figurent pour eux le vieux dieu de l'an qui finit. Ils croient s'incorporer ainsi la force créatrice de la divinité; ailleurs, ils sèment dans les champs soit des fragments de chair ou de gâteaux, soit la cendre provenant du mannequin brûlé, pour féconder aussi la terre. C'est en souvenir de ces coutumes que nos contemporains font bombance au temps du carnaval : partout on tue le bœuf gras, l'oie, ou le porc, on prépare des mets spéciaux, des gâteaux, des crêpes, beignets, bonshommes en pain d'épices, qui gardent encore l'aspect des victimes animales ou humaines [4].

1. De même, nos galettes des rois contiennent une poupée.

2. Frazer, *Rameau d'Or*, II, p. 75.

3. J'ai vu en Bretagne, à la Clarté, près Perros-Guérec, le curé mettre le feu à une meule de gerbes nouvelles (la veille du 15 août); on y peut reconnaître l'antique mannequin représentant l'esprit du blé. Cet épisode est décrit dans le roman de G. Sansrefus, *Fleur d'Ajonc*.

4. Frazer, *Rameau d'Or*, II, p. 150.

Une autre tradition du carnaval, à laquelle nos contemporains se feraient scrupule de manquer, c'est une chorégraphie désordonnée. Aux temps anciens, les danses avaient, elles aussi, un rôle rituel: on leur prêtait une influence de magie sympathique. « Dans certaines régions d'Allemagne, au Mardi-gras ou la veille du 1er mai, les jeunes filles dansent dans les champs ou à l'auberge et crient « Lin! grandis! » Plus elles sauteront haut en dansant, plus le lin ou le blé grandiront; il faut que tout le monde danse au carnaval et surtout le Mardi-gras; sinon, le lin, le blé, les légumes ne pousseraient pas bien[1] ». En Lithuanie, au Siam, on a gardé l'usage de se balancer en invoquant les esprits, au temps des récoltes; c'est un moyen de faire croître le blé ou le riz, que de pousser très haut la balançoire[2].

Nos mascarades et les cortèges burlesques des jours gras trouvent aussi leur explication dans certaines cérémonies des cultes agraires. Avec le moment des semailles ou des moissons coïncide un rite d'une grande importance pour les peuples primitifs : l'expulsion générale des démons, ceux d'abord qui défendent les champs et qu'il faut mettre à mort pour pouvoir moissonner, ceux aussi qui infestent les maisons et dont la ruse malveillante amène les maladies et tous les maux. Il s'agit d'une purification générale, d'une liquidation complète des malheurs ou des crimes occasionnés par les méchants esprits.

Ces fêtes sont caractérisées par une exaltation spéciale qui s'empare de toute la population. Une partie des hommes et des femmes s'affublent de déguisements grotesques ou effrayants, se couvrent le corps de peaux, la figure de masques, se barbouillent de suie ou s'enduisent de poix et se roulent dans les plumes; en cet appareil, ils courent de maison en maison, non sans faire un effroyable vacarme. C'est qu'ils donnent la chasse aux démons invisibles et qu'ils les poursuivent à coups de lances, de flèches, ou de fusils, en criant : « Allez-vous en, démons! » jusqu'à ce qu'ils croient les avoir repoussés bien loin des habitations[3]. Ces coutumes se

1. Frazer, *Rameau d'Or*, I, p. 34; II, pp. 231, 380.
2. Frazer, *Rameau d'Or*, II, p. 565.
3. Frazer, *Rameau d'Or*, II, pp. 313-340.

retrouvent partout, dans l'antiquité comme dans l'Ancien et le Nouveau Monde. Les Grecs les célébraient au jour des Anthestéries; les Romains, pendant trois jours du mois de mai; et, il n'y a pas longtemps, on expulsait encore de même façon les sorcières et les démons d'Auvergne, de Bohême et de Thuringe, la nuit du 1er mai.

Un autre procédé pour expulser les démons, les maladies et les péchés consiste à les faire monter de gré ou de force dans des véhicules, qui peuvent être des chars, des navires[1], ou un être vivant, homme ou bête, qui joue le rôle du « bouc émissaire », celui que, chaque année, le grand-prêtre d'Israël chargeait des crimes de tout son peuple. Aujourd'hui encore, au Tibet, un personnage appelé le *Jalno* joue pour un temps le rôle de roi intérimaire; il se promène dans les rues de Lhassa, la figure peinte mi-partie en blanc, mi-partie en noir; il s'affuble d'une peau de bête, et, avec une queue de buffle, il frotte un chacun pour balayer ainsi tous les maux et les péchés du peuple, jusqu'au jour où il est chassé honteusement de la ville. Le *Jalno* nous rappelle le souvenir du roi sacrifié pour son peuple; en lui, deux traditions se confondent : celle du bouc émissaire et celle du roi victime[2]. Dans nos cortèges carnavalesques, avec leurs chars et leurs navires montés d'équipages diaboliques ou trépidants, nous devons reconnaître les véhicules des boucs émissaires, de même que les bandes masquées qui parcourent les rues, en jouant des plus bruyants instruments et qui parfois prétendent, comme les Momons du Moyen-âge, faire irruption jusque dans les maisons, nous rappellent les paysans acharnés à poursuivre leurs démons. N'est-ce point, enfin, un souvenir de l'expulsion des démons que cet « enterrement du Carnaval », ces cortèges de la Mi-carême où l'on met en scène soit le prince Carême, de jour en jour amaigri et défait et qui finit par expirer le Samedi-saint à midi, par suite de jeûnes forcés, soit, comme à

1. Les navires qui portent les démons sont lancés à la mer, sans équipage, avec un chargement d'offrandes; les maux se perdent avec eux en pleine mer. L'épisode des *Mystères d'Isis*, où l'on envoie au large un esquif, qu'un cortège mi-religieux, mi-burlesque a conduit à la mer, me semble un rappel de la fête de l'expulsion des démons.

2. Frazer, *Rameau d'Or*, II, p. 369.

Madrid, la *Reina-caresma*, vieille femme munie de sept jambes, qu'on coupe l'une après l'autre au cours des sept semaines de carême, jusqu'à sa mise en pièces complète la veille de Pâques? L'Esprit du blé mourant et le bouc émissaire sont ainsi torturés et dépecés, pour le jour de la grande purification et du renouveau physique et moral, Pâques fleuries.

L'épisode caractéristique des Saturnales, — l'émancipation des esclaves, la licence générale, — trouve encore ici son explication. On sait que durant les Kronia ou Saturnales, les esclaves, coiffés du bonnet *pileus*, emblème de la liberté, étaient dispensés de tout travail et, pendant quelques jours, prenaient les habits de leurs maîtres, les singeaient de mille manières, exigeaient d'être servis par eux et se livraient, de concert avec leurs patrons à une débauche effrénée. Il en était ainsi à Babylone, pendant les jours où le condamné à mort jouait le rôle de roi, et le même état révolutionnaire se manifeste partout dans les sociétés sauvages au temps de l'expulsion des démons. C'est une partie de la population qui se charge de dépister les êtres malfaisants; mais l'autre partie en subit encore l'attaque furieuse et pâtit de leur résistance désespérée, si bien que poursuivants et poursuivis sont dans un état de surexcitation démoniaque; tous, comme possédés, se livrent à mille extravagances.

Alors on ne se contente point de prendre des masques et de changer l'aspect des figures : tous les rôles sont renversés dans la vie sociale. Le roi abdique; un condamné, un fou, ou un enfant règne; les serviteurs prennent la place des maîtres; le cours des lois est suspendu; plus de tribunaux, plus de dettes, plus d'obligations sociales; les crimes, même graves, restent impunis. Il y a plusieurs bonnes raisons d'interpréter cette licence générale; d'abord les gens sont *endiablés* par les démons. En outre, « quand les hommes savent qu'ils vont bientôt être délivrés de tous les maux et que tous les péchés seront absous, ils n'hésitent plus à donner libre cours à leurs passions, puisque la cérémonie prochaine effacera toutes leurs fautes. D'autre part, au lendemain d'une telle cérémonie, les esprits sont délivrés du poids qui d'habitude les oppresse; les hommes ne se sentent plus menacés de toutes parts par les démons; dans l'explosion de leur joie, ils dépassent les bornes que

leur imposent, en toute autre circonstance, les coutumes et la morale. Lorsque la cérémonie a lieu à l'époque de la moisson, ces sentiments de joie trouvent encore un stimulant dans l'idée du bien-être physique que procure une abondante récolte[1]. »

« Dans la tribu africaine des Pondos[2], au jour de la fête des premiers fruits, le chef abdique ses fonctions pour toute la durée de la fête, des jeunes gens jouent, dansent, luttent, font des courses; puis tous les membres de la tribu se livrent à la débauche, s'enivrent et poussent de grands cris; personne n'est chargé de maintenir l'ordre; chacun fait ce qui lui semble bon. On peut même insulter le chef en face, ce qui, dans toute autre circonstance, serait immédiatement puni de mort. Tant que dure la fête, on entend le vacarme continuel des tambours, les cris de la foule, des battements de mains et par toutes sortes d'instruments bruyants... » De même sur la Côte de l'Or, l'expulsion annuelle des démons est précédée d'une fête qui dure huit jours, pendant laquelle « la liberté du sarcasme est absolue; les nègres parlent sans aucune contrainte de toutes les fautes, vilenies et malhonnêtetés commises par leurs supérieurs ou leurs inférieurs; personne ne peut les punir, ni même les interrompre ». Dans le nord de l'Inde, la même fête se célèbre à la moisson. « Alors les gens sont, suivant leur propre expression, *endiablés*; ils croient qu'à ce moment de l'année hommes et femmes sont incapables de résister à leurs mauvais penchants, auxquels il faut laisser libre cours... Les Hos commencent par chasser les démons malveillants qui habitent le pays; hommes et femmes parcourent les villages, en tenant des bâtons en mains, en chantant des chansons sauvages, criant et vociférant jusqu'à ce qu'ils soient convaincus d'avoir mis en fuite le mauvais Esprit. Ils se mettent ensuite à faire la fête et à boire de la bière de riz. La fête devient alors une saturnale pendant laquelle les domestiques oublient leurs devoirs envers leurs maîtres; les enfants ne respectent plus leurs parents; les hommes ne respectent plus les femmes, et celles-ci perdent toute notion de décence et de modestie : elles deviennent des bacchantes enragées... »

1. Frazer, *Rameau d'Or*, II, p. 373.
2. Frazer, *Rameau d'Or*, II, p. 87.

Dans une tribu voisine, les domestiques de fermes sont servis à table par leurs maîtres et leur parlent en toute liberté.

Ces coutumes pratiquées dans le monde entier, ces fêtes dont le sens se retrouve, à peine oblitéré, dans la survivance étonnante des mêmes décors, ont ainsi leurs racines immémoriales dans les limbes de l'histoire : elles nous documentent sur les religions primitives ; elles nous décrivent cette lutte éternelle pour la vie qui est à la base de la première foi de l'humanité. La raison essentielle de tous ces rites, c'est le parallélisme absolu entre l'homme et la nature, qui vit, prospère, grandit, meurt comme lui : c'est le recommencement et le retour perpétuel des choses. Il s'agit donc d'assurer le renouvellement constant des forces naturelles, ou, ce qui revient au même, d'en empêcher l'épuisement. Ce sentiment primitif persiste sous les alluvions apportées au cours des siècles par les conceptions métaphysiques qui recouvrirent peu à peu ces religions naturelles. Les fêtes d'aujourd'hui présentent l'aspect d'un terrain géologique où les stratifications ont été bousculées et mêmes interverties par les diverses philosophies de l'antiquité ; dernier venu, le christianisme a remanié le cadre même de l'année, dont Pâques était jadis le début, de sorte que les fêtes qui vont de décembre à Pâques ne coïncident plus avec le temps du renouveau et de la moisson, qu'elles marquaient autrefois, et ne sont plus placées aujourd'hui dans leur ordre logique. Néanmoins se perpétue à travers ces confusions la tradition antique, jusqu'à cette grande purification annuelle de Pâques, commandée encore par le christianisme.

Expulser les démons et les mauvais instincts, opérer en soi et dans la nature la revivification des forces généreuses et salutaires, tel est le sens caché des fêtes du carnaval. Ce défilé joyeux qui soulève aujourd'hui nos éclats de rire, fut autrefois une procession auguste et lamentable et le dénouement d'un drame. Derrière le masque bafoué du roi déchu ou éphémère, nos ancêtres ont vu la figure tragique de l'homme qui, pour le bien et la vie de ses semblables, allait mourir.

ALEXANDRE MORET

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LES RAISONS DE PÉTERSBOURG

L'alliance russe n'avait encore rencontré en France les critiques ou les réserves que de notre Extrême-Gauche : tout notre parti conservateur en était le champion déclaré. MM. Gaudin de Villaine et de Lamarzelle viennent de prononcer au Sénat (5 et 6 avril) des discours qui témoignent d'un changement notable et, dans *le Correspondant* du 10 avril, un article anonyme, *La fausse Sortie de M. Stolypine*, est un indice plus grave encore. Citant « l'avis autorisé » du général Bonnal, M. Gaudin de Villaine pense que « l'alliance n'est plus », que l'entrevue de Potsdam en a marqué la fin. Pour M. de Lamarzelle, il y a désormais entre la Russie et l'Allemagne « une union » qui pourra, en cas de conflit, « rendre platonique » l'alliance franco-russe. Et *le Correspondant* conclut : « L'alliance pourra encore, par-ci, par-là, donner quelque chose dans les petites escarmouches diplomatiques; mais au point de vue militaire, elle ne vaut plus un maravédis. »

L'un des fondateurs de l'alliance, M. Ribot, n'a pas voulu laisser passer ces fâcheuses prédictions sans réponse :

Un vent de pessimisme, a-t-il dit, souffle sur ce pays. Je sais le danger de l'optimisme et de la présomption. Il y a des moments où l'on a passé la mesure : au lendemain de l'alliance russe, par exemple, on avait une confiance un peu excessive, et un peu trop débordante... Ce n'est pas à moi que ce reproche pourrait s'adresser

ni à mon vénérable ami M. de Freycinet, à nous qui avons fait cette alliance modestement, sans bruit, ne l'ayant jamais considérée comme un instrument de popularité.

Voilà pour M. Hanotaux.

Plus récemment, au lendemain du jour où l'Angleterre s'est rapprochée de nous, il y a eu aussi peut-être excès de confiance. On croyait la situation devenue telle que l'on pouvait se permettre des imprudences.

Et voilà pour M. Delcassé... Voici pour M. Pichon :

Si l'alliance a paru s'affaiblir, c'est qu'on ne l'a pas pratiquée dans l'esprit où nous l'avions conclue. Ce qui a manqué, ce sont les conversations, les ententes préparées... A-t-on causé au sujet de la Bosnie-Herzégovine? Oui, le lendemain, certainement. Mais la veille, l'avant-veille?... Nous avons trop déserté depuis quelques années nos intérêts en Orient; nous avons trop regardé vers l'ouest de la Méditerranée. « L'affaire de Bagdad, a dit mon honorable ami M. Pichon, ne nous intéressait pas directement. » C'est une parole un peu imprudente : il n'y a pas de petites affaires et de grosses affaires en diplomatie : elles sont toutes intéressantes; il faut toutes les suivre. Nous devions nous tenir en contact avec la Russie, et c'est notre faute, je crois, si des explications, des renseignements n'ont pas été demandés aussi complets qu'il le fallait... Notre diplomatie se doit de « pratiquer » l'alliance, — comme dit M. Delcassé, — de maintenir le contact entre les deux cabinets. Oui, cela est vrai, et c'est l'enseignement qu'il nous faut en déduire.

Et M. Ribot dénie que, « si la France était menacée, elle ne trouverait plus son alliée à ses côtés ». Mais il concède que « l'apparence, c'est que la Russie s'est détachée de nous, qu'elle s'est engagée dans une politique toute différente ». Il conclut néanmoins que l'alliance durera pourvu que notre « ministre des Affaires étrangères fasse ses efforts pour reprendre une situation digne de la France ».

En telles de ces paroles de M. Ribot, les lecteurs de *la Revue de Paris* reconnaîtront sans doute les regrets et les appréhensions que, depuis octobre 1908, on n'a pas cessé d'exprimer ici même : il n'est pas contestable que nous payons aujourd'hui trois années de négligence à l'extérieur, comme nous payons au Quai d'Orsay, par les scandales de l'*Homs-Bagdad* et de la comptabilité centrale, cinq années de

complaisances aux financiers et à leurs agents. C'est donc bien notre faute, notre très grande faute : est-ce à dire pourtant que c'est notre faute à nous seuls? que, nous seuls, n'avons pas « pratiqué » l'alliance et que, des quatre ministres qui ont eu sur notre politique étrangère une influence durable depuis que cette alliance existe, — M. Ribot (1890-1893), M. Hanotaux (1894-1898), M. Delcassé (1898-1905) et M. Pichon (1906-1911), — le premier seulement a su en user comme il fallait? M. Ribot fait généreusement la part de nos erreurs ; ne laisse-t-il pas un peu dans l'ombre celles de Pétersbourg?

Nous avons péché par ignorance et par maladresse, par faiblesse surtout, jamais par égoïsme ou mauvaise foi. Nous avons agi contre nos intérêts; jamais nous n'avons cherché que la satisfaction de nos alliés. Ils ont connu et approuvé toutes nos raisons d'agir : jamais nous n'avons eu d'autre politique que celle que nous professions au grand jour. Les raisons de Pétersbourg ont-elles toujours été de cette sorte? Au bout de trois ans, n'apercevons-nous pas dans la conduite de la diplomatie russe quelques motifs tout différents de ceux que l'on nous invoquait? Il serait puéril de récriminer : « Il est souvent plus utile de quitter les grands que de s'en plaindre », disait La Bruyère, et cette sage maxime de la vie privée est encore plus sage dans la vie internationale. Mais, sans nous plaindre de l'alliance ni vouloir la quitter, n'est-il pas temps de nous demander quels sont les besoins actuels et les ambitions prochaines de notre allié?

*
* *

Depuis deux ou trois ans, un sentiment domine la politique intérieure et extérieure de la Russie. « A Potsdam, — disait M. Stolypine dès le milieu de novembre 1910, — nous avons considéré les seuls intérêts russes et nous avons constaté qu'ils n'étaient nulle part en contradiction avec ceux de l'Allemagne. » Dans la politique de Pétersbourg, dans tout le système gouvernemental de M. Stolypine, les « seuls intérêts russes » sont aujourd'hui le facteur dominant. Il est naturel et louable qu'un État se dirige selon les intérêts de la nation. Mais il devient contestable que ces *seuls* intérêts soient à con-

sidérer quand on est lié par des pactes formels d'amitié ou d'alliance. Et la proposition devient plus douteuse encore quand on entend « les seuls intérêts russes » à la façon de M. Stolypine.

Le *Journal des Débats* publie des *Lettres de Russie*, correspondance d'un mystérieux, mais puissant anonyme, qui semble le mieux placé du monde pour nous faire connaître la psychologie du présent régime. Le 1er novembre 1910, à la veille de Potsdam, ce correspondant écrivait :

> Dans les premières années de la révolution russe, la mode était à l'internationalisme le plus effréné : « Plus de frontières! Plus d'armée! A quoi bon un gouvernement central, un État russe? » Il fallait rendre la plus complète autonomie à toutes les provinces, à tous les cantons, et céder aux nations voisines les régions dont elles pouvaient avoir envie! Ces insanités ne sont plus à la mode, et c'est fort heureux. Le projet absurde et impie de disloquer la nation, de détruire la lente et admirable œuvre des siècles ne trouve plus aucun crédit : le goût du jour est au nationalisme le plus intransigeant et le plus étroit.
>
> Le parti « nationaliste », qui existait à peine lors des élections, forme aujourd'hui, ou peu s'en faut, la majorité de la Chambre. Nos politiciens ont compris : ils se rattachent désespérément à nos traditions nationales, à tout ce qui est russe, et manifestent la plus extrême défiance envers tous les éléments réputés « allogènes », c'est-à-dire Polonais, Finlandais, Roumains, Circassiens, Arméniens et Tatars.

En raccourci, voilà bien toute l'évolution de la politique russe depuis six ou sept ans. L'année 1904 avait été occupée par les premières défaites de la guerre russo-japonaise et par l'attente de la revanche finale que, malgré tout, l'on escomptait. En 1905, les désastres de Port-Arthur, de Moukden et de Tsoushima faisaient surgir la révolution : jusqu'à l'octroi de la Constitution par le Tsar (octobre 1905), la Russie n'était qu'anarchie et brigandage, jacquerie des campagnes, émeutes et grèves des villes, révoltes ou réclamations des nationalités sujettes, bombes et barricades. Puis, de l'octroi de la Constitution à la réunion de la première Douma (octobre 1905-avril 1906), tout fut à la préparation d'une ère nouvelle : le négociateur de Portsmouth, l'heureux signataire de la paix russo-japonaise, le comte Witte semblait le durable *premier* d'une Russie constitutionnelle, où

le tsarisme et la bureaucratie laisseraient la première place au Parlement, où les peuples russes sauraient faire leur place aux autres peuples de l'empire, aux Finlandais, aux Polonais, aux Arméniens, aux Juifs même. Des 160 millions de sujets du Tsar, Pétersbourg semblait comprendre que 105 millions au plus peuvent être tenus pour Russes, en abstrayant encore les différences qui font d'un Grand-Russe et d'un Petit-Russien deux hommes presque aussi dissemblables qu'un Italien et un Anglais : on semblait chercher les moyens de se concilier la fidélité ou la résignation de 55 millions de musulmans et d'allogènes [1].

Cette politique « occidentale » à l'intérieur avait pour complément rationnel à l'extérieur l'entente avec les puissances occidentales, la préparation de l'accord anglo-russe que le roi Édouard désirait depuis son avènement, qu'il avait ménagé durant toute la guerre russo-japonaise, par sa loyauté et sa modération dans l'incident de Hull, que son ambassadeur officiel, sir Ch. Hardinge, et son négociateur *ad latus* sir Donald Mackensie-Wallace ajustaient de 1904 à 1906 et qui apparaissait en 1906 comme la fusion nécessaire de l'Entente cordiale et de l'Alliance franco-russe en une Triple Entente.

Mais quand la première Douma va se réunir, M. Witte est congédié (22 avril 1906) : la Cour et la bureaucratie se croient de force à supprimer, à mutiler tout au moins le régime constitutionnel. La première Douma vit tout juste dix semaines (10 mai-22 juillet) : la visite de la flotte anglaise, que l'on avait annoncée pour le début de juillet, est contremandée par Pétersbourg. La Douma dissoute, une nouvelle politique s'installe dont M. Stolypine, l'homme de la bureaucratie, et

1. Il vient de paraître à Londres (à Paris, chez Terquem, 19, rue Scribe) un livre que tous les lecteurs français, aussi bien nos politiques que nos gens d'affaires, devront avoir sous la main : *The Russian Year-Book for 1911, compiled and edited by Howard P. Kennard.* C'est une encyclopédie complète de toutes les statistiques privées et publiques, industrielles et financières de l'Empire russe. Dressé pour répandre dans le public anglais et américain la connaissance des affaires russes, ce manuel est comme un inventaire, d'un optimisme un peu officiel, mais d'une grande clarté. Population de l'Empire russe en 1909 : Russie d'Europe, 116 millions et demi; Pologne, 11 millions et demi; Finlande, 3 millions; Caucase, 11 millions; Russie d'Asie, 26 millions. Au total : 160 millions. Russes, 65,5 p. 100; Turco-Tartares, 19,6 p. 100; Polonais et Lithuaniens, 8,6; Finnois, 4,2; Juifs, 3,9; etc.

M. Isvolski, l'homme de la Cour, vont être les deux artisans à l'intérieur et à l'extérieur.

Il s'agit de concilier, dit-on, les nouveautés occidentales et les traditions russes, d'organiser une Russie parlementaire sans porter atteinte aux prérogatives du Tsar autocrate, et de signer la Triple Entente sans rompre — tout au contraire — avec les vieux amis et alliés, le Hohenzollern et le Habsbourg. Marier la Douma et le tsarisme, la Triple Entente et le syndicat des Trois Empereurs, pour le service des seuls intérêts russes, tel est, sinon le programme avoué, du moins la tendance persistante où la volonté des gouvernants n'est presque pour rien. La marche suivie n'est que la résultante de deux forces sur lesquelles les ministres n'ont pas grande prise : d'une part, les aspirations constitutionnelles, que toute la Russie semble encore avoir et dont la Douma est le foyer; d'autre part, les traditions absolutistes et nationalistes, dont la Cour et l'administration sont des défenseurs trop intéressés pour n'être pas pleins d'ardeur.

Les ministres sont les serviteurs ou les jouets de ces deux forces tour à tour. Ils arrivent parfois soit à les combiner, soit à les opposer et à les neutraliser l'une par l'autre : ils apparaissent alors durant quelques heures comme les arbitres de la situation; ce fut souvent le cas durant les deux premières années de ce gouvernement Stolypine. D'ordinaire, ils se laissent entraîner par l'influence qui l'emporte : on a pu nous montrer tour à tour en M. Stolypine le continuateur de M. Witte, le partisan modéré, mais inébranlable, des institutions libérales, et le pupille de M. Plehwe, le suppôt de la réaction, comme en M. Isvolski le fondateur de la Triple Entente et le négociateur de la Triplice des Empereurs. Il ne faut pas juger de ces affaires et de ces personnes russes avec nos préjugés d'Occident : réactionnaires, libéraux, que peuvent signifier nos épithètes à Pétersbourg? MM. Stolypine et Isvolski ont vécu d'abord pour rester ministres du Tsar et durer avec ou sans la Douma, et ce ne fut pas un médiocre travail ni une médiocre réussite que d'exécuter près de cinq années ces exercices de haute voltige où M. Isvolski finit par perdre son portefeuille et que M. Stolypine ne pourra plus — semble-t-il — continuer longtemps encore.

On distinguerait, à la rigueur, deux périodes principales dans la gestion de M. Stolypine.

De juillet 1906 à janvier 1908, la Russie est encore secouée de mouvements ou de souvenirs révolutionnaires; les bombes contre le premier ministre alternent avec les complots contre la vie du Tsar, les émeutes d'universités avec les insurrections de casernes; l'opinion presque entière reste à la poursuite du rêve constitutionnel; dans la bureaucratie, à la Cour même, une majorité paraît se résigner à ce moindre mal qu'est une Douma. M. Stolypine peut donc prendre la défense de la Douma contre la poignée de furibonds qui ne veulent pas abandonner la sainte Russie aux mains des « sans-culotte ».

Mais il faut une Douma selon le cœur de la bureaucratie et de la Cour. Une première Douma dissoute fait place à une seconde Assemblée (5 mars 1907), qui reste encore « infectée du poison occidental » : les « Cadets », constitutionnels-démocrates, ont la prétention d'examiner et de discuter à l'anglaise tous les actes, tous les projets du gouvernement, de vérifier les budgets, d'interpeller les ministres et même de censurer la bureaucratie. On les renvoie bien vite (16 juin), et la loi électorale de juin 1907 donne une troisième Douma avec laquelle on peut s'entendre (14 novembre 1907) : entre une Gauche réduite, découragée et divisée, et une Droite audacieuse, mais encore tenue en laisse par la Cour, le Centre nombreux et docile offre une bonne majorité « octobriste », qui fixe aux décrets d'octobre 1905, à la concession par le Tsar d'une apparence de constitution, le dernier terme du progrès démocratique et qui ne songe, comme les ministres eux-mêmes, qu'à durer entre les menaces de gauche et de droite et à faire durer l'empire entre les dangers — dit-on — d'une révolution républicaine, socialiste, anarchiste, et les risques — assure-t-on — d'une sécession finlandaise, polonaise, arménienne.

Peu à peu la révolution est matée. Mais on dit que les risques de sécession augmentent. Tous les « vrais Russes » éprouvent le besoin de se grouper en l'*Union du Peuple russe* pour la défense de l'empire contre les nationalités sujettes. A partir de janvier 1908, la mode, qui fut trois années durant (1905-1908) favorable aux Rouges, tourne en faveur de ces Noirs.

Le salut de l'Empire excuse désormais les pires mesures de réaction ou de compression. Sauf quelques discussions budgétaires, où de vains discours sur les abus les plus scandaleux n'empêchent jamais le gouvernement de retrouver sa majorité fidèle, la Douma n'est plus occupée que de lois contre la Finlande et contre la Pologne. En 1908-1909, elle viole délibérément les clauses les plus expresses de ce traité de 1809 par lequel les Finlandais avaient accepté l'union personnelle de leur grand-duché à l'Empire : « acte d'inconcevable faiblesse », disent les vrais Russes[1], que ce traité signé par Alexandre Ier. En 1909-1910, c'est le tour de la Pologne : la législation des zemstvos pour les provinces occidentales viole non seulement toutes les règles de l'équité politique et du simple bon sens, mais livre la fortune publique et privée des Polonais aux entrepreneurs de russification, au pillage administratif. En 1911, va s'ouvrir ce procès des Arméniens où 1 500 accusés devront répondre de leur conduite durant la guerre civile que l'insurrection des Tartares déchaîna au Caucase en 1905 : les Arméniens ont défendu leurs villes chrétiennes contre cette jacquerie musulmane; ils sont coupables de complot contre la sûreté de l'État.

« Tous les fidèles enfants de la Russie, — dit Nicolas II dans son rescrit du 27 juin 1910, — doivent servir avec dévouement à la gloire de l'empire russe, un et indivisible. » Ce mot, « qui semble directement inspiré des patriotiques souvenirs de la première République française[2] », se retrouve aujourd'hui dans la plupart des proclamations du Tsar. Aussi « le ministère Stolypine n'entend pas raillerie sur les questions militaires et nationales : il est animé des sentiments les plus patriotiques, ainsi que la majorité des deux Chambres », et il n'a plus à tenir compte de « l'opposition menée par les irréconciliables (Socialistes, Travaillistes, Cadets) et les particularistes (Polonais, Caucasiens, Musulmans) dont la pensée secrète est de briser l'empire ou, tout au moins, de ruiner tout pouvoir central ».

Que subsiste-t-il du régime constitutionnel? « L'arbitraire

1. *Journal des Débats*, Lettre de Russie du 10 juillet 1910.

2. *Journal des Débats*, Lettre de Russie du 10 juillet 1910, à laquelle j'emprunte aussi les citations qui vont suivre.

administratif, surtout en province, est infiniment plus dur aujourd'hui qu'il ne l'était du temps d'Alexandre III[1] ». Le parti octobriste et la Douma sont dans un décri dont les officieux eux-mêmes s'alarment pour l'avenir[2]. Au Conseil d'Empire, si M. Stolypine rencontre des opposants qui l'acculent aux coups d'État et à la promulgation autocratique des lois rejetées, ce n'est pas que sa manière déplaise; c'est seulement que son long ministère lasse les ambitions des successeurs possibles : le comte Witte, qui s'unit contre lui aux meneurs de l'Extrême Droite, ne ferait que continuer cette œuvre « russe ». Durant les quatre premiers mois de 1910, les recettes budgétaires ont dépassé 812 millions de roubles, soit 2 milliards 180 millions de francs; cela promet 6 milliards et demi pour l'année entière. On a de l'argent; qu'importe le reste?

Pétersbourg, le 11 août 1910. — L'empire russe est aujourd'hui entièrement remis de la secousse qui l'ébranla il y a cinq années. Cette série d'émeutes était le résultat de la défaite militaire éprouvée en Mandchourie. Vous savez bien, mieux que personne, vous autres Français, que la guerre civile est la conséquence inévitable du patriotisme exaspéré. Vous en avez eu plus d'une preuve. Votre terrible crise de 1871 explique assez notre crise de 1905. La vôtre a eu pour conséquence l'établissement définitif de la République; la nôtre, celui de la monarchie constitutionnelle.

Aujourd'hui, l'ordre est rétabli. Une nouvelle génération d'hommes d'État, mise en lumière et poussée au pouvoir par la crise dernière, a remplacé les anciens absolutistes. Le tsar Nicolas II a pris au sérieux son rôle de souverain constitutionnel, ce que n'avaient su faire, chez vous, ni Louis XVI, ni Charles X, ni le malencontreux comte de Chambord. Il est environné d'hommes aux allures démo-

1. *Le Correspondant*, 20 avril 1911, p. 14.

2. *Journal des Débats*, Lettre de Russie du 2 novembre 1910 : « La Douma rouvre sa session. Il est vrai que la reprise des discussions parlementaires n'excite plus ici ni enthousiasme, ni même curiosité. Quelle différence avec ce qui se passait, en pareille circonstance, il y a deux ou trois ans! Une foule immense se pressait sur les pas de nos élus, pour les acclamer. La plupart des gens se figuraient que des délibérations parlementaires allait sortir une Russie nouvelle, libre et régénérée, où l'on ne trouverait plus trace d'aucune des iniquités d'autrefois. La déception a été rapide, et le public est tombé d'un excès dans l'autre. Il ne manifeste plus, en général, qu'indifférence et mépris pour ses représentants. De ce qu'ils n'ont pas rétabli le « Paradis » sur la terre russe, on leur en veut, et le mot d'ordre est de les qualifier de « réactionnaires ». Ce qui semble indiquer qu'aux élections prochaines les candidats feront, à qui mieux mieux, de la surenchère; ceci ne nous promet rien de bon! »

cratiques, notoirement connus comme dévoués aux institutions constitutionnelles. Ainsi M. Stolypine, le chef du Cabinet, ainsi ses collègues, MM. Rouklof, Stchéglovitof, Soukhomlikof, ainsi l'ancien président de la Douma, M. Khomiakof, et son successeur, M. Goutchkof. Le régime constitutionnel ne pourrait être renversé que par un coup d'État, qui amènerait les désordres les plus graves. Ce coup d'État, que nous conseille un des grands gouvernements d'Europe, n'aura pas lieu [1].

*
* *

La diplomatie de Pétersbourg a décrit de 1906 à 1910 une courbe parallèle en quelque façon à cette politique intérieure. En 1911, comme elle reste « inébranlablement attachée aux institutions constitutionnelles », la Russie reste fidèle à la Double Alliance et à la Triple Entente. Mais de 1906 à 1911, elle a eu plusieurs façons d'entendre cette fidélité, et la gestion de M. Isvolski, comme celle de M. Stolypine, peut se diviser en deux périodes de durée presque égale : de mai 1906 à juillet 1908, et de juillet 1908 à octobre 1910.

De mai 1906 à juillet 1908, M. Isvolski ne semble soucieux que de relations intimes avec les puissances occidentales. Il est arrivé aux affaires par la faveur de l'impératrice-douairière, du « parti danois » que l'on dit gagné aux projets d'Édouard VII. Les sympathies de la Russie constitutionnelle vont aux puissances libérales; ses défiances, à « ce grand gouvernement » de l'Europe centrale qui ne cesse pas, dit-on, de conseiller au Tsar la résistance, puis la répression : on accuse Guillaume II d'avoir été le principal artisan des défaites russes en Mandchourie, d'avoir, par son ascendant sur le trop crédule Nicolas II, décidé en 1895-1896 la descente vers Port-Arthur; on lui prête en 1906 le dessein d'encourager le Tsar à la défense obstinée du principe monarchique. La Cour et la bureaucratie, malgré leurs sympathies allemandes, doivent reconnaître qu'en Occident seulement, à Paris et à Londres, on aura le placement des emprunts énormes, sans lesquels le tsarisme, la Russie même risquent de s'effondrer. Il a fallu trouver un demi-milliard en 1905 ; il faut deux milliards et quart en 1906 :

1. *Journal des Débats*. Lettre de Russie.

il faudra encore un milliard et demi au début de 1909; quatre milliards valent bien une signature. M. Isvolski achève donc de négocier et de conclure la Triple Entente dont l'accord anglo-russe (août 1907) est le premier témoignage public, dont la visite d'Édouard VII à Reval (juin 1908) est comme la proclamation.

Mais ces négociations avec Londres et Paris n'empêchent pas de continuer avec Berlin les « traditionnels rapports » de cordiale amitié ni de maintenir et même de resserrer cette entente austro-russe qui, depuis 1896, fait peser l'anarchie sur l'empire ottoman et le massacre hamidien sur la Macédoine. M. d'Aehrenthal, ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg et mainteneur depuis dix ans de cette entente, est rappelé à Vienne et mis à la direction des affaires extérieures de la Double Monarchie (octobre 1906) pour opérer la coalition des puissances impériales : de son premier voyage à Pétersbourg et Berlin, le nouveau ministre rapporte la conviction « que les relations entre Vienne et Pétersbourg deviennent plus étroites et que les relations entre Pétersbourg et Berlin s'améliorent ».

La Triple Entente est pour la Russie une nécessité budgétaire : l'entente austro-russe et même austro-russo-allemande lui est une nécessité balkanique; c'est le seul moyen de prolonger en Turquie le *statu quo* — l'irrémédiable décadence — que Londres et Paris voudraient modifier par leurs projets de réformes. Dès la fin de 1906, avec l'approbation de Berlin, MM. Isvolski, d'Aehrenthal et Tittoni forment un syndicat de « voisinage », qui s'attribue sur la Turquie d'Europe les mêmes droits que le syndicat franco-espagnol sur le Maroc : on arrête le plan des réformes que l'on va consentir, mais que Vienne et Pétersbourg continueront de surveiller pour les limiter et les retarder autant que possible.

En août 1907, l'accord anglo-russe n'est signé qu'après avoir été soumis par Nicolas II à Guillaume II (entrevue de Swinemunde) : la question du golfe Persique est escamotée, reléguée du moins hors du texte principal dans un protocole de prétérition, afin de ne pas léser ouvertement les prétentions turco-allemandes sur Koweit. A peine signé, cet accord anglo-russe a pour contre-partie de nouvelles stipulations austro-russes que MM. Isvolski et d'Aehrenthal formulent dans leurs

conférences de Vienne (27 septembre 1907) et communiquent à leur associé de Rome : les officieux déclarent que « l'accord au sujet des Balkans, qui existe depuis de longues années, a été renforcé ».

En octobre 1907, Berlin appelle aussi à la direction de ses affaires étrangères son ambassadeur de Pétersbourg, M. de Schoen : à défaut de l'union des Trois Empereurs, il existe désormais une union des trois ministres impériaux.

Cordialement, ils vont tâcher de s'entendre pour servir leurs maîtres et pour se maintenir contre les opposants que chacun d'eux, — M. Isvolski ou M. d'Aehrenthal surtout, — peut rencontrer dans son propre pays. Sous les négociations et déclarations publiques, circule désormais un courant de tractations et de confidences secrètes, qui n'empêcheront ni les rivalités et les jalousies de personnes, ni les heurts et les conflits d'intérêts nationaux, ni les trahisons et les brouilles passagères, mais qui finiront toujours par prolonger cette union : Pétersbourg la désire et Berlin est toujours prête à l'imposer par les objurgations ou la menace.

Dès le début, on peut voir comment cette combinaison fonctionnera. M. d'Aehrenthal, que pressent les besoins intérieurs de la Double Monarchie[1], veut mettre à profit la permission que M. Isvolski lui a octroyée, dit-il, et reprendre une politique active dans les Balkans : en janvier 1908, il annonce son projet de chemin de fer à travers le Sandjak, le raccordement des rails bosniaques aux rails macédoniens. L'opinion russe proteste violemment contre cette « perfidie » viennoise : M. Isvolski est obligé de témoigner d'autant plus d'indignation qu'il risque d'en être tenu pour responsable... Quand la brouille semble la plus complète, on apprend que par l'entremise de Berlin les deux ministres se sont réconciliés (mars 1908).

Aussi la Triple Entente peut être proclamée à Reval et les réformes définitives de la Macédoine promises par le Tsar au roi Édouard (8 juin 1908) : M. Isvolski se hâte de rassurer MM. d'Aehrenthal et de Schœn et de soumettre au double visa de Vienne et de Rome les projets que la Triple Entente élabore

1. Voir dans la *Revue* des 1er et 15 novembre 1908 : *L'Œuvre de M. d'Aehrenthal.*

pour la suppression graduelle du régime hamidien, pour le salut de l'empire ottoman. Dès la fin de juin 1908, un nouveau pacte austro-russe est préparé, qui prévoit, dit-on, les solutions dernières, auxquelles le syndicat du voisinage se donne le droit de recourir.

La révolution jeune-turque, survenant (24 juillet 1908), achève de lier entre eux les « voisins ». MM. d'Aehrenthal et Isvolski sont aussitôt du même avis : la présence des officiers européens en Macédoine est désormais inutile ; il faut renoncer aux réformes internationales, faire crédit aux Jeunes Turcs qui entendent se charger eux-mêmes et seuls de la besogne. Ce n'est pas que Vienne et Pétersbourg aient d'illusion sur le résultat final : « Vingt mois de régime jeune turc, dit un ambassadeur russe, feront plus pour la désintégration de l'empire que vingt ans de régime hamidien. » Mais supprimer les officiers et les réformes de l'Europe en Macédoine, c'est supprimer aussi la garantie efficace, la protection territoriale que les puissances ont étendue sur cette province turque ; c'est rouvrir à l'Autriche le chemin de Salonique, le jour où la chute de la Jeune Turquie ouvrira à la Russie le chemin de Constantinople.

Dans leurs conférences de Buchlau (fin septembre 1908), MM. Isvolski et d'Aehrenthal fixent les premières étapes de cette double avancée : annexion de la Bosnie-Herzégovine pour l'Autriche, liberté des Détroits pour la Russie, et pour l'Italie, une compensation que M. Tittoni annoncera, quelques semaines plus tard, en termes mystérieux, mais qui, jusqu'à ce jour, est demeurée secrète. En ces conférences de Buchlau, le problème balkanique fut-il ou ne fut-il pas traité en son entier, avec les cartes du partage sur la table? n'eut-on que des sous-entendus, des allusions, de vagues assentiments?

Nous sommes réduits, aujourd'hui encore, aux conjectures, devant les affirmations contradictoires des deux interlocuteurs et le silence du seul témoin : M. d'Aehrenthal affirme avoir parlé net et clair ; M. Isvolski affirme n'avoir entendu que des mots sans suite et sans précision ; le comte Berchtold, ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg, qui hébergeait les deux Excellences en son château de Buchlau, se tait. Une hypothèse paraît assez vraisemblable : c'est que nous verrons

quelque jour se réaliser un dépècement de la Balkanie que les historiens appelleront le « partage de Buchlau », comme ils disent déjà « le programme de Murzteg » et, celui-ci semblera le préliminaire de celui-là. Certains annoncent déjà que, la Balkanie tout entière, de la Saxe à l'Archipel et des bouches d'Otrante aux bouches du Danube, étant attribuée aux trois voisins, chacun d'eux recevra une zone d'occupation et une sphère d'influence. La Turquie fera les frais des trois zones; les États balkaniques feront les frais des trois sphères : à la Russie, les Détroits comme zone et la Bulgarie agrandie jusqu'à l'Archipel comme sphère; à l'Italie, l'Albanie adriatique comme zone et la Grèce, agrandie de la Crète et de l'Épire, comme sphère; à l'Autriche, la Macédoine comme zone et, comme sphère, la Serbie agrandie peut-être du Sandjak, mais diminuée de la trouée Belgrade-Nich, qui est nécessaire aux communications autrichiennes entre Pest et Salonique. La Roumanie et le Monténégro resteront ce que nous les voyons depuis un demi-siècle : l'un, forteresse russe sur les flancs de la sphère autrichienne et gage entre les mains de Pétersbourg de la bonne foi de Vienne; l'autre, ouvrage avancé de l'Autriche contre toute brusquerie des Russes...

Quelles qu'aient été les conversations de Buchlau, le fait certain est qu'elles jetèrent M. Isvolski à la discrétion de M. d'Aehrenthal, et Pétersbourg à la remorque de Vienne et de Berlin. Dans la diplomatie russe désormais, les rôles des deux systèmes d'ententes sont renversés : la Triple Entente cède la première place à « l'harmonie » des trois Empires, et la révolution persane redoublant pour Pétersbourg les effets de la révolution turque, Potsdam en 1910 est la conséquence obligée de Buchlau.

Quand l'annexion de la Bosnie-Herzégovine et l'indépendance de la Bulgarie, au début d'octobre 1908, dévoilèrent brusquement une partie de ces tractations austro-russes, notre ministre des Affaires étrangères eut une belle occasion d'épargner à la Triple Entente les tiraillements qu'elle subit aujourd'hui, à nos amis de Londres les embarras que leur vaut le présent accord russo-allemand, à nos alliés de Pétersbourg deux années d'humiliations, l'abandon des « frères » Serbes

à l'oppression viennoise et la remise des intérêts russes sous le contrôle de Berlin. Quand M. Isvolski vint au Quai d'Orsay demander « sa » liberté des Détroits que M. d'Aehrenthal lui avait concédée, nos hommes d'État auraient dû l'arrêter dès les premiers mots, lui remontrer qu'il allait soit à un échec soit à une rupture avec l'Angleterre, laquelle ne pouvait et ne pourrait jamais entendre la liberté des Détroits à la façon des Russes; que toute liquidation partielle ou totale de l'empire ottoman ne pouvait être, d'ici à longtemps encore, que désavantageuse aux Russes, vu le désarroi militaire et financier où les laissaient quatre années de guerre et de révolution; que la Turquie — pour reprendre un mot célèbre — étant ce qui les divise le moins, les trois partenaires de la Triple Entente devaient se grouper derrière les Jeunes Turcs et leur faire un rempart de tous les États balkaniques, pour lesquels cette devise est aussi le dernier mot de la sagesse... Les efforts du ministre français auraient trouvé l'aide la plus puissante dans le mouvement de réprobation que, de nouveau, soulevaient à Pétersbourg les « attentats » de M. d'Aehrenthal et la « complicité » de M. Isvolski...

M. Pichon se fit « l'adaptateur des alliances » : il crut utile à ses projets marocains, nécessaire à la « paix générale » de remettre la main de M. Isvolski dans celle de M. d'Aehrenthal et de se consacrer tout entier à cette réconciliation austro-russe, qui ne pouvait servir qu'à jeter la Russie hors de la Triple Entente, sous le joug de la Triplice... Fontenelle raillait jadis le cardinal Dubois d'avoir été « le ministre de toutes les Cours »; vingt ans d'avance, il prévoyait la guerre générale au bout des traités « de paix » qu'avait signés ou ménagés celui que ses familiers appelaient le « ministre de la paix européenne »; de fait, la politique de Dubois valut à l'Europe les trois guerres de succession, parmesane, polonaise et autrichienne[1]. Quand viendra la guerre de la succession ottomane, il en faudra dater le vrai début d'octobre 1908.

D'octobre 1908 à novembre 1910, de Buchlau à Potsdam, une seule considération domine la politique extérieure de

1. J'ai déjà signalé à mes lecteurs le nouveau livre de M. E. Bourgeois : *le Secret de Dubois*. Je connais peu de lecture aussi « actuelle ».

Pétersbourg : à cette victoire autrichienne qu'est l'annexion de la Bosnie, il faut pour l'honneur, pour la sécurité de la Russie une compensation. Constitutionnels, bureaucrates, courtisans, Russes, panslavistes l'exigent; il n'est que les irréconciliables et les allogènes, les « traîtres », ceux qui veulent le démembrement de l'empire, pour ne pas la souhaiter.

La Douma veut que l'on ne puisse pas imputer aux institutions libérales la responsabilité d'une défaite aussi cuisante. La bureaucratie et la Cour sont obligées de soutenir leur ministre, d'endosser les belles promesses qu'il fait à l'opinion : quel nouveau coup pour le tsarisme si l'on échoue! quel triomphe, au contraire, si l'on obtient la liberté des Détroits, le chemin de Byzance, la première hypothèque sur Sainte-Sophie! Les défaites de Mandchourie ont jeté bas l'absolutisme; que ne ferait pas, pour le rétablir, un pareil succès en Turquie?... Ces mêmes défaites ont ruiné le prestige des vrais Russes dans leur propre empire : leurs sujets ont perdu toute crainte de la force, tout respect de l'autorité russe; il faut prouver à cette tourbe des allogènes que la grande Russie n'est pas encore à la merci de qui veut l'offenser; la révolution turque peut éveiller des idées troublantes chez les quinze millions de musulmans, ressusciter les espoirs d'indépendance chez les deux ou trois millions d'Arméniens, de Géorgiens, de Caucasiens, dont la fidélité a toujours été chancelante... Et quand le Teuton de Vienne annexe les Serbes de Bosnie, menace les Serbes de Belgrade, est-il un cœur slave qui ne saute de colère?...

Il faut une revanche diplomatique. La guerre, on sort d'en prendre, et l'on sait bien que l'on n'a plus en 1908 les moyens militaires et financiers de 1903 : sans flotte, sans arsenaux, sans trésor, presque sans armée et sans crédit, il est bien entendu que, quoi qu'il arrive, on ne recourra pas aux armes. Mais les diplomates russes sont en une situation fort difficile. Cette revanche, la liberté des Détroits, qu'ils obtiendraient facilement de l'allié français, après l'avoir obtenue du rival autrichien, ils ne peuvent et, sans doute, ne pourront pas l'obtenir de l'ami anglais, à moins d'événements qui obligent Londres à cette concession douloureuse.

Une brouille avec Vienne, qui lierait plus intimement Pétersbourg à ses partenaires de la Triple Entente, lui enlève-

rait toute chance prochaine de surmonter les répugnances de Londres ; à peloter au contraire entre la Triple Entente et la Triplice, puis le moment venu, à se mettre aux enchères entre les amateurs d'alliance, on peut guetter et ménager l'occasion. Des négociations austro-russes sont aussi le seul moyen de ne pas rompre avec la traditionnelle amitié de Berlin : résolument, Guillaume II a endossé son « armure la plus brillante » pour se mettre aux côtés de son second. Et c'est encore le moyen de complaire aux bonnes gens de Paris qui, de tout leur cœur, travaillent à l'adaptation des alliances et qui offrent de souscrire l'emprunt russe de quinze cents millions (janvier 1909) à condition que la paix générale leur apporte, avec l'accord franco-allemand (février 1909), leur pleine liberté d'action politique au Maroc.

Après quatre mois de notes et de contre-notes, MM. d'Aehrenthal et Isvolski se retrouvent amis (février 1909) : Vienne garde sa Bosnie, et Pétersbourg, son espoir de liberté des Détroits. Mais Pétersbourg reprenant « son » Bulgare, que le règlement de l'indemnité aux Turcs en remet sous le contrôle russe, Vienne entend reprendre « son » Serbe et lui imposer ses conditions de paix et de commerce. Russes et panslavistes indignés ont un nouveau sursaut : abandonner les frères Serbes que, depuis quatre mois, on a encouragés à la résistance ! Nombre de politiques pensent néanmoins et disent tout haut que ces parents pauvres des Balkans ont déjà coûté trop d'argent et de sang russes et qu'il est grand temps de les laisser à leur inévitable destinée. Mais les gouvernants ne pourraient pas professer une telle indépendance du cœur, si l'ambassadeur d'Allemagne (20 mars) ne les tirait d'embarras par une vigoureuse intervention « en faveur de la paix » : les Serbes sont remis, pieds et poings liés, au Habsbourg.

Il se trouve toujours dans l'entourage du Tsar des partisans de l'alliance allemande pour voir une caresse dans toute rebuffade de Berlin. Mais en mars-avril 1909, la révolution persane donne aux avertissements de Guillaume II une valeur spéciale. Depuis six mois, les peuples du Chah sont en rébellion : que va devenir cette Perse du nord, que l'accord anglo-russe a confiée à Pétersbourg ? L'intervention russe ne saurait s'y produire sans le contentement de l'Allemagne ; la pénétra-

tion pacifique des vingt années dernières y pourrait être ruinée en quelques jours si Guillaume II reprenait à Téhéran sa tactique de Tanger... Pétersbourg peut donc continuer de bouder Vienne : il faut ne témoigner que plus de déférence envers Berlin. Pour prouver, disent les officieux, que, « tout en maintenant son alliance avec la France et son entente avec l'Angleterre, la Russie veut conserver la liberté de régler *d'après ses intérêts* ses rapports avec l'Allemagne », Nicolas rencontre Guillaume II à Bjoerko (29 juin), avant de rendre visite à ses amis de Cowes et à ses alliés de Cherbourg (août 1909).

On dit qu'à Bjoerko la question balkanique est traitée : le coup d'État, qui vient de se produire à Stamboul (13 avril), a montré la fragilité de la Jeune Turquie et la nécessité de prévoir ce que l'on mettrait à sa place. On dit que les Empereurs tombent d'accord sur une liberté des Détroits à la russe et sur un agrandissement de la Bulgarie. Mais la question persane est encore plus urgente : Guillaume II accorde, dit-on, toute permission d'intervenir à Téhéran. A défaut de Constantinople, Téhéran serait une assez belle compensation pour l'orgueil russe. Malheureusement, le succès pacifique de la révolution persane ôte tout prétexte d'intervention et crée un nouveau danger qui peut devenir inquiétant : cette Perse constitutionnelle est non seulement d'un mauvais exemple pour les sujets russes du Caucase ; elle peut être aussi pour les révolutionnaires arméniens et pour les fauteurs de panislamisme une base d'opérations contre le tsarisme, contre la Russie... Une revanche quelque part devient de plus en plus nécessaire : il faut un grand succès ; on reprend l'affaire des Détroits.

Aux entrevues de Cowes et de Cherbourg (août 1909), on dit que Nicolas II obtient de ses amis et de ses alliés l'autorisation de négocier avec les Turcs un réglement des Dardanelles qui, sous le couvert d'une internationalisation nominale, laisserait toute latitude d'interprétation et d'usage à Pétersbourg. Les diplomates russes, d'août à octobre 1909, se flattent d'acheter le consentement des Turcs, en leur abandonnant les privilèges qu'Abd-ul-Hamid concéda jadis à M. Zinovief sur les chemins de fer des vilayets arméniens : les Détroits seraient ouverts aux riverains, aux seuls riverains de la mer Noire ; le prochain voyage du Tsar en Italie fournirait aux cuirassés

russes l'occasion d'un précédent qui deviendrait ensuite la règle... Mais après deux mois de négociations et d'ambassades extraordinaires, les Turcs se dérobent et c'est par terre que Nicolas II doit se rendre de Crimée en Italie (fin d'octobre 1909). Ce voyage permet de donner une éclatante satisfaction aux vrais Russes, à la Douma, à l'opinion tout entière : le Tsar refuse d'emprunter le territoire austro-hongrois ; il en fait tout le tour plutôt que de le traverser... Mais ce beau geste précipite la réconciliation austro-russe.

*
* *

La bouderie, en effet, ne saurait plus longtemps durer. Les négociations mandchouriennes entre Chine et Japon, les entreprises chinoises au Tibet, les dissensions des révolutionnaires persans obligent Pétersbourg à surveiller de plus près ses affaires asiatiques; il lui faut la sécurité au Levant, où les difficultés crétoises risquent de brouiller la Turquie et la Grèce. La politique de M. Stolypine, excitant contre les Russes leurs sujets de Pologne et de Finlande, rend même indispensable la neutralité, la collaboration peut-être des deux empires voisins : la Pologne est un boulet que, depuis un siècle, on ne peut traîner qu'à trois.

On engage donc avec Vienne les pourparlers de réconciliation (novembre 1909) : ouvertement, le général Kouropatkine, le négociateur du traité secret de 1902, réclame « une convention austro-russe qui détermine une bonne fois les sphères d'influence respective ». Trois ou quatre mois durant (novembre 1909-février 1910), on annonce cette convention pour laquelle Berlin s'entremet et fait venir M. d'Aehrenthal auprès de Guillaume II. Mais il est difficile de trouver la formule qui efface le passé sans offenser ni la réputation de M. Isvolski ni la juste fierté de M. d'Aehrenthal. On s'aigrit de part et d'autre. En mars 1910, il semble que, de nouveau, l'on va rompre, quand Berlin pour la seconde fois, se déclarant en faveur de M. d'Aehrenthal, morigène M. Isvolski avec la même vigueur presque insolente qu'en mars 1909. Cette nouvelle rebuffade brusque la réconciliation austro-russe

et ne fait que développer les désirs d'un accord russo-allemand dont, à vrai dire, M. Isvolski ne pourrait plus se passer.

C'est au début d'avril 1910 qu'expire la convention de 1900 par laquelle la Perse s'est engagée envers la Russie et l'Angleterre à ne concéder aucune ligne ferrée à une tierce puissance. Depuis longtemps, les courtiers de la *Deutsche Bank* guettent cette échéance; ils offrent de relier Téhéran à leur future ligne du *Bagdad allemand*, par un embranchement Bagdad-Khanikhine-Hamadan, qui donnera à Berlin les mêmes « intérêts économiques » chez les Jeunes-Persans que chez les Jeunes-Turcs : entre les mains allemandes, la Perse va-t-elle devenir contre le syndicat anglo-russe, contre la Russie, le même instrument de chantage que le Maroc contre le syndicat franco-espagnol, contre la France? Les Jeunes-Persans refusent déjà les conditions de Pétersbourg et de Londres pour l'emprunt sans lequel leur nouveau régime ne saurait durer : ils espèrent les secours de la finance berlinoise. Au Levant, les troubles d'Albanie, les révoltes de l'Arabie et du Hauran et l'augmentation de la flotte autrichienne sont d'autres symptômes que Pétersbourg ne saurait négliger : est-ce demain que va s'ouvrir la succession ottomane?

On donne à Guillaume II tous les gages qu'il peut désirer : on bouleverse le plan de mobilisation russe, tel que l'avaient dressé en commun les états-majors de la Double Alliance; on retire les régiments russes de la frontière prussienne; désormais l'armée du Tsar n'aura plus aucune pointe contre l'Allemagne[1]. Aussi M. Isvolski, pour la troisième ou quatrième fois, peut au début de mai 1910 faire le voyage de Berlin : on annonce aussitôt une nouvelle rencontre de Nicolas II et de Guillaume II pour le courant de l'été (11 mai); Édouard VII vient de mourir; il n'est pas encore enterré. Les financiers allemands refusent leurs emprunts à la Jeune Perse, tandis qu'une complète mobilisation en arrière achève de dégarnir la

1. *Berlin, 21 avril.* — J'apprends que le président du Conseil des ministres russe, M. Stolypine, a fait confisquer le numéro d'aujourd'hui du *Novoïé Vrémia*, qui protestait violemment contre l'ordre de transfert des régiments russes en garnison sur la frontière allemande dans les garnisons du nord de la Russie et accusait le gouvernement russe de violer les clauses du traité d'alliance avec la France.

frontière russo-polonaise dont on avait, en 1909 déjà, déclassé les forteresses[1].

Le 8 juin, on annonce officiellement de Berlin que « l'Allemagne vient de reprendre avec la Russie une conversation sur les affaires persanes qui remonte à trois ans et demi et qui a précédé la convention anglo-russe; la question persane a perdu tout caractère inquiétant ».

Il semble un instant que Pétersbourg va reculer avant de prendre les engagements décisifs : une maladresse des Américains en Mandchourie amène la complète réconciliation russo-japonaise et donne aux Russes toute sécurité pour leur Extrême-Asie (4 juillet); les cuirassés russes et japonais se rencontrent amicalement dans les ports anglais. Mais Berlin fait appel à un ministre plus actif que M. de Schoen : M. de Kiderlen-Wacchter entre en fonctions pour rétablir, disent les officieux, les rapports normaux entre Vienne et Pétersbourg. En même temps, Vienne offre une nouvelle preuve de déférence aux sentiments des vrais Russes : pour préparer la réconciliation de 1909, M. d'Aehrental avait fait accorder une constitution aux Slaves de Bosnie; en 1910, c'est à l'instigation de Vienne que « le seul fidèle allié des Russes » dans les Balkans, le prince de Monténégro, prend le titre de roi.

Mieux que toutes ces manœuvres, un anniversaire tourne les vrais Russes vers l'amitié de Berlin : les Polonais célèbrent en grande pompe le cinq centième anniversaire de cette journée de Grünwald, où leurs ancêtres, unis aux Lithuaniens de Jagellon, mirent en fuite les Chevaliers teutoniques et fondèrent la grandeur de leur royaume uni de Lithuanie et de

1. On lit dans *le Temps* du 20 mai 1910 : « On se souvient qu'en 1909 les forteresses polonaises ont été déclassées. Mais les forteresses avaient perdu toute valeur technique : leur déclassement pouvait par là se motiver. Rien d'ailleurs n'empêchait de penser qu'il était la préface d'une réfection sur des bases nouvelles et plus modernes. *Cette interprétation ne peut plus être soutenue en présence du transfert du 5e corps. C'est incontestablement d'un recul général qu'il s'agit.* Ce recul se rattache à une conception d'ensemble de l'état-major russe. Les emplacements russes du temps de paix avaient jusqu'ici pour objet une offensive aussi prompte que possible. Fidèles à la règle de la franchise absolue entre alliés, nous devons exprimer le regret qu'un déplacement militaire aussi considérable n'ait été connu en France que par des indiscrétions de presse. L'alliance franco-russe comporte une convention militaire. Le transfert du 5e corps intéresse au premier chef cette convention. »

Pologne. En foule, de Russie, d'Autriche, d'Allemagne, de France et d'Amérique, les Polonais viennent à l'inauguration du monument de Cracovie : on peut constater, une fois de plus, que la Pologne n'est pas morte (15 juillet). Par un simple, mais curieux hasard, c'est le moment où des députations musulmanes arrivent du monde asiatique tout entier, des possessions russes particulièrement, pour saluer à Constantinople le nouveau khalife.

Or, les Jeunes Turcs, brouillés avec la finance française, semblent décidés à prendre le parti de la Triplice : le grand-vizir Hakki-pacha signe avec les Roumains, clients de Vienne, une convention militaire qui ne peut être dirigée que contre la Russie et ses clients de Sofia; le même grand-vizir va faire le voyage de Marienbad pour conférer avec M. d'Aehrenthal; la Porte achète aux Allemands leurs cuirassés défraîchis (fin juillet 1910). On apprend qu'une convention secrète existe entre Vienne et Stamboul depuis janvier 1909.

Il se confirme que les empereurs d'Allemagne et de Russie auront une entrevue pendant le prochain séjour du Tsar chez son beau-frère le duc de Hesse (8 août). Étrange coïncidence : Guillaume II, qui, depuis ses désagréments de novembre 1908, semblait guéri de la grande éloquence, s'en va célébrer à Kœnigsberg le démantèlement de cette forteresse avancée de l'Allemagne contre la Russie (c'est la réponse au démantèlement des forteresses russes de Pologne) : « C'est toujours une chose grave, dit-il, d'ordonner le démantèlement d'une forteresse située à la frontière. » Mais il a le ferme espoir que la paix est assurée et, dans sa joie, « se considérant, dit-il comme un instrument du Seigneur, indifférent au manières de voir du jour » et voulant défendre « cette couronne qui fut accordée a ses ancêtres par la grâce de Dieu seulement et non par des Parlements, des Assemblées nationales ou des plébiscites », il jure « de se vouer à la prospérité et au développement pacifique de la patrie ».

Ce discours-frontière ne s'adressait-il qu'aux sujets du roi de Prusse? Quelques semaines auparavant, la noblesse russe tenait à Pétersbourg un congrès général où siégeaient les délégués de toutes les assemblées provinciales. Ce congrès non seulement professait la haine des Juifs et la défiance à l'endroit des écoles

et des universités ; non seulement il exprimait le vœu que l'on n'ouvrît plus d'établissement d'enseignement primaire, secondaire ou supérieur « avant d'avoir préparé des maîtres et des professeurs capables d'inculquer à la jeunesse russe des sentiments patriotiques, religieux et loyalistes » ; mais il refusait sa confiance à M. Stolypine et déclarait que le régime actuel « met en péril le principe d'autorité et fait perdre au peuple le respect qu'il doit avoir pour ses supérieurs ».

Le discours de l'empereur allemand peut plaire à ces défenseurs du principe monarchique ; les télégrammes de son chancelier ne sont pas pour déplaire aux autres vrais Russes. A la suite des fêtes de Grünwald, l'Association allemande pour la Marche de l'Est ayant réclamé une politique « résolument germanisante à cette frontière de la Prusse et de l'Empire », le nouveau chancelier, M. de Bethman-Hollweg, répond :

La Prusse ne peut détourner son attention de la préoccupation constante d'une consolidation nationale et d'un progrès de culture dans la Marche de l'Est. Les problèmes qui en résultent ne peuvent être résolus que si le gouvernement, continuant sans changement sa politique éprouvée, peut compter sur l'appui actif, énergique et unanime de tous les habitants de la Marche de l'Est. *J'espère que les souvenirs évoqués en ce jour seront pour eux un avertissement de rester unis.*

Est-ce aux possesseurs de la Marche prussienne seulement que les souvenirs de Grünwald doivent être « un avertissement de rester unis » ?

Tout concourt à précipiter « l'union » russo-allemande. L'agitation finlandaise, en faveur de laquelle les parlements occidentaux osent se déclarer, permet d'alléguer les risques d'une trahison et le danger d'un débarquement allemand aux portes de Pétersbourg. L'intimité de plus en plus grande entre les Jeunes Turcs et la Triplice et l'annexion de la Corée par le Japon permettent d'alléguer aussi la nécessité d'une rapide conclusion, si l'on ne veut pas être devancé par des événements fâcheux. Le Tsar vient prendre ses vacances chez son beau-frère de Hesse (30 août). Pour la première fois depuis sept ans au moins, il goûte quelque sécurité sur cette bonne terre d'Allemagne où le respect de l'autorité subsiste encore, où l'on peut circuler en automobile, à pied, presque librement,

sans la perpétuelle angoisse du poignard et de la bombe. Le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de François-Joseph est célébré par des hommages protocolaires, mais aussi par une nouvelle entente entre les deux ministres italien et autrichien qui « examinent tout spécialement les conditions dans lesquelles se trouvent les pays de l'Europe orientale qui sont *voisins* de l'Autriche-Hongrie ».

Brusquement, les journaux de Berlin annoncent le renvoi de M. Isvolski (6 septembre) : Pétersbourg sacrifie l'auteur de la brouille austro-russe et supprime le seul obstacle à la réconciliation. M. Stolypine, qui voyageait, est rappelé du fond de la Sibérie pour assister, dit-on, à la rencontre des deux empereurs. C'est son beau-frère, M. Sazonof, qui reçoit la succession de M. Isvolski. La rencontre impériale est fixée au milieu d'octobre. En attendant, Guillaume II fait un voyage en Autriche et un séjour chez l'archiduc-héritier, puis chez l'empereur. Le Tsar continue son heureuse villégiature en Hesse, pendant que la catastrophe de la dynastie portugaise (4 octobre 1910) « enseigne aux rois, disent les officieux allemands, ce que deviennent toute nation et toute dynastie qui s'abaissent au rôle d'instrument de la politique anglaise... Si le roi Manoel, ajoute *la Gazette de la Croix*, s'était étroitement attaché les monarchistes, *il aurait suffi d'une intervention étrangère* pour lui conserver son trône ». Quel avenir réserve à la monarchie britannique elle-même la poussée du radicalisme qui s'attaque déjà aux privilèges des lords?

La date et le lieu de l'entrevue impériale sont décidément fixés à Potsdam pour le début de novembre... La grève des cheminots en France sert aux officieux allemands à montrer encore les « redoutables progrès que la révolution est en train de faire dans tout l'Occident » : si les défenseurs attitrés du principe monarchique ne savent pas faire taire leurs querelles, que restera-t-il avant peu de la société chrétienne dont ils ont reçu la charge du Seigneur?

Enfin Nicolas II arrive à Potsdam. Ceux qui passent pour les confidents habituels de notre ministère des Affaires étrangères sont tout disposés à ne voir en cette rencontre des empereurs qu'un autre « signe frappant de l'évolution qui a modifié depuis trente ans les rapports des grandes puissances; les faits

démontrent que depuis quelques mois *les systèmes d'alliances se sont adaptés* et se tolèrent[1]. » Avec plus de raison, les pangermanistes sont en joie :

Berlin, le 15 décembre 1910. — Le général de Liebert, député au Reichstag, a fait hier devant *l'Association pangermaniste* une conférence sur les rapports de l'Allemagne avec les grandes puissances. La France, dit-il, n'abandonne pas ses idées de revanche; le gouvernement favorise une propagande systématique en Alsace-Lorraine. Mais la France a contre elle l'affaiblissement de son armée, la diminution de sa population et la propagande antimilitariste. La Russie entretient de bons rapports diplomatiques avec l'Allemagne. Elle y est partiellement contrainte par sa politique polonaise. Le gouvernement russe a pris une décision très favorable à l'Allemagne en déplaçant vers l'Est le centre de sa mobilisation. La ligne de la Vistule a été abandonnée; les forteresses n'en sont pas entretenues; l'armée allemande pourrait donc en temps de guerre se jeter sans crainte sur la France, l'écraser et revenir ensuite contre la Russie.

Une autre rencontre de Potsdam est célèbre dans l'histoire. Le 3 novembre 1805, Alexandre Ier et Frédéric-Guillaume III signaient contre Napoléon le traité de Potsdam. « Le lendemain de la signature, Alexandre sur le point de partir exprima le regret de quitter Potsdam sans avoir rendu ses hommages aux mânes de Frédéric. C'était pendant le souper : « Il en est temps encore », dit le roi. A onze heures, les deux souverains et la reine Louise se levèrent de table; à minuit, ils descendaient dans le caveau où les cierges étaient allumés. Alexandre baisa le glorieux cercueil, puis tendit la main au roi et à la reine et leur jura ainsi qu'à leur maison une éternelle amitié dont le gage serait la délivrance de l'Allemagne. Mais cette délivrance ne vint qu'après la mort de la noble femme dont le cœur fut brisé par les humiliations de son pays[2] ».

Trente-cinq ans plus tard, le testament public de Frédéric-Guillaume III adjurait son successeur, son cher Fritz, de rester invariablement fidèle à l'alliance russe et l'on sait qu'en mourant, l'empereur Nicolas disait à sa femme, Charlotte de Prusse : « Dites à Fritz qu'il reste toujours le même

1. *Le Temps*, 12 octobre.
2. L. Hahn, *Geschichte der preussischen Vaterlandes*, p. 367-368.

pour la Russie et qu'il n'oublie pas les derniers vœux de *papa*[1]. »... Est-ce par un simple hasard qu'en son discours de Kœnigsberg, Guillaume II rappellait les tribulations de Frédéric-Guillaume sous la bourrasque napoléonienne et comment, « dans la débâcle générale de la patrie, la reine Louise fut la seule qui ne doutât pas de l'avenir »? Serait-ce une hypothèse très invraisemblable qu'à Potsdam, en novembre 1910, Guillaume II ait rappelé les promesses échangées à Potsdam en novembre 1805 et juré à son tour qu'au XXe siècle, la Prusse saurait rendre à la maison et à la couronne des Romanof, contre toute attaque des fléaux de l'Occident, les services que la Russie au long du XIXe siècle avait rendus à la maison et à la couronne des Hohenzollern? Sans être pessimiste, ne peut-on pas tout craindre de la fascination étrange que l'empereur allemand a toujours exercée sur Nicolas II? et si, au bout de six mois, nous ne connaissons pas encore exactement les engagements pris par nos alliés, est-ce une raison de nous rassurer? quand Pétersbourg nous prodigue les bonnes paroles, n'avons-nous pas quelque droit de songer à un autre mot de La Bruyère en ce même chapitre *Des Grands* : « Il coûte si peu aux grands de ne donner que des paroles, et leur condition les dispense si fort de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faites, que c'est modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement »?

VICTOR BÉRARD

1. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1880, il faut relire un article de G. Valbert sur une brochure prussienne *Berlin und Petersburg*.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

EN ALSACE[1]

Messieurs,

Depuis que j'ai su que nous devions causer ensemble, certains souvenirs me sont venus de mon enfance et de ma jeunesse. Pendant que je vous écoutais, ils se pressaient en moi tumultueusement, et, du contraste entre eux et le présent, une émotion naquit, qui m'étreignait; elle m'étreint plus fortement au moment où il faut que je vous parle. Laissez-moi vous conter ces souvenirs, et vous comprendrez pourquoi cette soirée est un moment grave dans ma vie.

Enfant, j'ai connu dans ma famille et dans mon village des vieillards qui avaient vu la Révolution et l'Empire. De larges rubans rouges décoraient des boutonnières. Le suisse de mon église, le dimanche, portait sur la poitrine une croix d'honneur qui rayonnait. Je la regardais et je la vénérais; elle me semblait un objet du culte, comme l'agneau d'or entouré de rayons, qui brillait sur la face du maître-autel.

J'avais six ans à peu près, et je commençais à lire couramment, lorsque, en 1848, le prince Louis-Napoléon, héritier de l'Empereur, se porta candidat à la présidence de la République. Ses partisans menaient une vive propagande; des almanachs

1. Au cours d'un récent séjour en Alsace, j'ai eu l'occasion de rencontrer un certain nombre d'étudiants alsaciens et lorrains. Après une conversation, j'ai parlé à ces jeunes gens. Je reproduis ici les paroles que je leur ai adressées.

racontaient les anecdotes de la gloire impériale. Un soir, à la veillée, ma grand'mère me fit lire tout haut une page d'un de ces petits livres. J'avais à peine commencé l'histoire fameuse de la sentinelle qui crie à l'Empereur : « Quand tu serais le Petit Caporal, tu ne passeras pas ; » j'entendis un gémissement derrière moi ; je me retournai ; un de mes grands-oncles, les coudes sur les genoux, et le visage entre les mains, pleurait. Je vis les larmes couler entre ses doigts.

Je reçus de ces vieillards, par la grande émotion que leur âme transmit à la mienne, le culte des gloires militaires de la France.

Ils étaient aussi des philosophes, — sans le savoir, car ces modestes gens n'avaient pas fait long séjour sur les bancs de l'école. — Un jour qu'à table, vers la fin d'un repas de fête, on disait du mal de M. le Curé, un autre de mes grands-oncles déclara que jamais il ne se confesserait à un homme : « Quand je veux me confesser, ajouta-t-il, je m'en vais dans le bois ; je m'assieds au pied d'un arbre ; j'ôte ma casquette et je me confesse à Dieu ». Puis il prononça le nom de Jean-Jacques. C'était la première fois que j'entendais ce nom-là. Je sus plus tard qu'il s'agissait de Jean-Jacques Rousseau et que mon oncle était un disciple du Vicaire savoyard. Il n'avait certainement pas lu la profession de ce vicaire ; mais la philosophie du XVIIIe siècle avait répandu dans toute la nation une lumière diffuse ; j'en ai vu les dernières lueurs dans les yeux de ces braves gens. Ils disaient de grands mots : *genre humain*, *humanité*, que je ne comprenais pas bien, mais qui me semblaient beaux. Ils parlaient aussi de la fraternité des peuples. Or, des nouvelles arrivaient en ce temps-là de tous les points de l'Europe : toute l'Italie remuée et toute l'Allemagne, le pape s'enfuyant de Rome, le roi de Prusse s'enfuyant de Berlin, l'insurrection en Hongrie, l'insurrection en Pologne. L'exemple de la France républicaine donnait courage à tous les opprimés. La France me semblait être l'avant-garde de l'humanité, ennemie des tyrans, libératrice des nations.

Je grandis, j'allai au collège. Les enfants d'alors n'avaient pas beaucoup de livres de lecture. Ce n'était pas comme aujourd'hui, où leur attention est attirée par tant d'images et par tant de récits de voyages, réels ou fantastiques, sur terre, sur

mer et dans le ciel. Je lus et relus *La Case de l'Oncle Tom*, et je pleurai sur les misères des esclaves noirs d'Amérique. Je lus et relus aussi les *Mémoires de Silvio Pellico*, et je compatis aux souffrances de ce patriote, qui payait d'un emprisonnement dur le rêve qu'il avait fait de libérer sa patrie. Ah! comme je détestais l'Autriche, geôlière de peuples!

Aussi ma joie fut grande lorsque j'appris, en 1859, que la France déclarait la guerre à l'Autriche. Je vis passer rue Saint-Antoine Napoléon III qui se rendait à la gare de Lyon. La foule, énorme autour de la voiture de l'Empereur, avait dispersé son escorte. On lui parlait, on lui touchait les mains. C'était une fureur d'acclamations. Vieux et jeunes, bourgeois et ouvriers, je sentais bien que nous voulions la même chose : la gloire de nos armes et la libération d'un peuple.

Quelques années passèrent. En 1863, la Pologne, une fois de plus, s'insurgea. Un jour, dans la cour de la Sorbonne, une colonne d'étudiants se forma; elle se mit en marche vers l'hôtel habité dans l'île Saint-Louis par le prince Czartoriski, le plus illustre hôte polonais de notre pays. La colonne fut dispersée par la police et des étudiants furent arrêtés; j'étais du nombre. Nous fûmes emprisonnés pendant quelques heures seulement, il est vrai; mais nous étions fiers d'avoir un peu souffert pour un peuple malheureux.

J'avais vingt ans alors.

Et, ce soir, vieil homme, je suis assis devant des jeunes gens de vingt ans. Les jeunes gens se désolent d'être condamnés à vivre avec des vainqueurs, qui, après avoir conquis leur terre et leurs corps, les poursuivent jusqu'au tréfonds de leur être. Et moi, je m'afflige et je m'indigne que la France, qui jadis compatissait aux souffrances de l'Italie, et prit les armes pour l'affranchir, ait maintenant une Lombardie et une Vénétie, la Lorraine et l'Alsace. A ma grande tristesse se joint une sorte de remords. En écoutant votre plainte douloureuse, je baissais la tête; je pensais : « l'Alsace, la Lorraine, nous n'avons pas su les défendre ». Mes amis, j'ai envie de vous demander pardon.

Ne croyez pas du moins que la France soit oublieuse. J'ai plusieurs fois entendu dire ces jours-ci qu'elle ne fait plus de

différence entre ses provinces perdues et les pays étrangers. Ne le croyez pas.

D'abord, ce ne peut être vrai pour les Français qui connaissent l'Alsace, car on ne peut la connaître et ne pas la regretter amèrement.

Quelques années avant la guerre, je suis venu à Strasbourg où j'ai vécu avec des étudiants. Je fus pénétré du charme de la vie alsacienne : simplicité, bonhomie, bonne humeur, gaieté avec du sérieux. Chaque matin, nous savions par un service d'informations bien organisé où trouver la meilleure bière de la journée. Le soir, nous allions dans quelque brasserie modeste : la bière en ce temps-là n'habitait pas des palais. Quatre musiciens jouaient dans un coin, très modestes eux aussi. Ils étaient payés par le droit de boire de la bière à volonté. Ils jouaient bien, et c'était charmant.

J'admirai cette grande ville illustre, le pittoresque des vieux quartiers et la beauté noble des monuments de notre XVIIe et de notre XVIIIe siècle. Comme j'avais été, en mon temps d'écolier, touché par les derniers coups d'aile du romantisme, je m'épris de votre cathédrale, j'y passai des heures, je revécus ses légendes, je la sentis témoin de la grandeur et puissance de la première des républiques de l'ancienne Alsace. J'eus un commerce d'amitié avec l'homme qui, de la haute balustrade, montrait la ville, et cette vallée d'entre Vosges et Forêt Noire, délicieuse et tragique, pleine de vie et pleine de ruines, vallée de paradis et vallée de massacres.

Mais j'admirai plus que tout le reste qu'une ville où presque tout le monde parlait un dialecte germanique, fût une ville française et patriote. C'est pour nous un juste sujet d'orgueil d'avoir fait de l'Alsace un pays de France, lentement, sans grandes violences à l'esprit ni aux mœurs de vos pères; que notre révolution ait trouvé chez vos pères une enthousiaste adhésion; que notre Marseillaise ait été chantée pour la première fois dans une maison de Strasbourg, avec le grand geste de Rouget de l'Isle; que l'Alsace ait donné à nos armées républicaines et impériales de si vaillants soldats et de grands généraux. A la fin, l'Alsace était si bien fondue en nous, elle était si bien nous, qu'elle ne se distinguait des autres pays de France que par ce patriotisme plus ardent, qui, à la

frontière, fait face à l'étranger. Ce fut un miracle que d'avoir ainsi vaincu la fatalité historique de la différence de la langue, des mœurs et des traditions. Le miracle a été fait par le génie généreux, l'humain génie de la France.

Comment oublierions-nous un pareil souvenir, si glorieux pour nous?

Et puis, nous savons la grandeur de la perte que nous avons faite. Chaque année jadis, au concours des grandes écoles françaises, école normale, école polytechnique, école de Saint-Cyr, école centrale, des noms alsaciens s'inscrivaient. L'Alsace nous donnait des savants, des ingénieurs et des officiers.

Dans l'ensemble de la France, elle comptait beaucoup. Nous nous faisions honneur de sa grande industrie mulhousienne, si active, si puissante, illustrée par les noms d'hommes dont la sagesse généreuse prévenait les conflits du capital et du travail. Enfin votre rôle dans notre vie politique était considérable, par vos sentiments libéraux et démocratiques, par votre gravité, par votre sagesse. Depuis que vous n'êtes plus là, l'équilibre de la nation française est compromis.

Non, la France n'est pas oublieuse.

Mes amis, je ne veux pas dire autre chose que ce que je dis. Je n'ai pas d'arrière-pensée. Je ne suis pas venu apporter ici des paroles de haine; il y a longtemps que j'ai écrit : « Puisque la haine est aveugle, ne la prenons pas pour guide ». Encore moins, je me donnerai le ridicule de vous annoncer une guerre libératrice. La France est pacifique; elle ne fera la guerre que si elle y est contrainte. Mais considérez l'état de la politique européenne et mondiale, les ligues, les contre-ligues; la France est surveillée en tous ses mouvements par l'Allemagne; Allemagne et France sont deux armées en présence, et les trompettes et clairons des avant-gardes sont tenus à hauteur des lèvres. Pour retrouver la liberté de ses mouvements, la France n'aurait qu'à dire un tout petit mot : « J'oublie! » Ce tout petit mot, elle ne le dira pas.

*
* *

Messieurs, ce que je voulais surtout apprendre en venant ici, c'est ce que vous pensez de votre avenir, et, par consé-

quent, de votre devoir présent. Avant de me mettre en route, je me suis représenté la destinée qui vous a été faite, et, refoulant mes sentiments personnels, je me suis mis en votre lieu et place; j'ai essayé de prévoir ce que vous me diriez. Je l'ai prévu exactement en effet : vous m'avez exprimé en termes émouvants vos sentiments de gratitude et d'amour à l'égard de la France, et puis vous m'avez dit qu'il faut bien que vous voyiez les choses comme elles sont. Vous croyez « un changement de frontière hors de probabilité »; vous avez « cessé de l'espérer ». Comme les chefs de l'opposition alsacienne, vous demandez que le *Reichsland* soit relevé de son actuelle infériorité dans l'Empire. Vous vous êtes ralliés au vœu que l'Alsace devienne le vingt-sixième État confédéré, pourvu des mêmes droits que les autres, c'est-à-dire autonome dans la mesure permise par la constitution de l'Empire. Alors les Alsaciens seraient Allemands au même titre que les Badois, Wurtembergeois, Bavarois, etc. Ils vivraient dans la vie de l'Empire.

Qu'y feraient-ils?

J'ai lu dans la *Revue Alsacienne illustrée* un curieux article, écrit par un Allemand, où l'on vous propose tout un programme. On vous y conseille de vous mêler aux luttes politiques allemandes, d'y porter vos sentiments libéraux et démocratiques, et de vous joindre aux hommes, plus nombreux chaque jour, qui combattent en Allemagne l'esprit monarchiste, bureaucratique et militariste. Presque on vous promet que les adversaires du régime créé par la force prussienne vaincront avec votre aide à vous, dont les nerfs frémissent d'émotions, d'émotions françaises. Ainsi l'Alsace, qui tant aima et si bien servit la révolution française, hâterait l'inévitable révolution allemande : singulière revanche contre les Majestés et les Altesses qui sont aujourd'hui co-propriétaires de votre pays, et juste châtiment des politiques qui crurent cimenter l'empire, en entretenant à l'ouest le perpétuel péril d'une France irréconciliable. L'histoire, il est vrai, est pleine de revanches de cette sorte. Toujours, partout, il est arrivé que des hommes d'État, même très grands, n'ont point prévu les conséquences de tel ou tel de leurs actes. Ce qui leur parut naturel et simple était complexe; ce qu'ils crurent habile se

révéla folle erreur. Mais ne nous arrêtons pas à ces imaginations. Vous ne croyez pas que l'Alsace obtienne jamais l'autonomie politique comme elle la désire.

Aussi pourquoi avez-vous cru qu'étant des hommes, et civilisés, produits d'une longue histoire, façonnés par elle d'une certaine façon, ou tout simplement des hommes qui ont une âme, vous ayez droit à des droits? Quelle idée vous est venue de réclamer le droit de régler vous-mêmes votre état politique, d'élire des députés qui se réuniraient à Strasbourg, pour y proclamer la République, n'est-ce pas? Et peut-être que vous écririez une Déclaration des droits de l'homme. On n'est pas Français à ce point-là, mes pauvres amis!

Vos maîtres pourtant, comme vous dites, — et c'est un mot si dur à dire, si dur à entendre — ne cessent de vous rappeler au sentiment de la réalité. Si vous discutez avec eux, si vous les pressez et les embarrassez par votre dialectique, ils vous ferment la bouche par un argument de clôture : « Nous sommes les vainqueurs! *Wir sind die Sieger!* » Un des ministres du gouvernement d'Alsace ne vous a-t-il point un jour adressé cette parole qui mérite d'être gardée — et qui le sera — dans l'histoire de l'Alsace : « L'Empire ne vous doit rien ». Rien! Et, si l'on vous donne quelque chose, votre devoir sera de dire : Merci, et respectueusement, *unterthänigst*..

A défaut de l'autonomie politique, vous avez résolu d'obtenir par les moyens légaux ce que vous appelez « l'autonomie morale », et, sentant vivre en vous une patrie alsacienne, de donner à l'Alsace conscience qu'elle est une patrie.

Vous savez mieux que moi la difficulté de cette œuvre : les différences et dissentiments, créés par l'histoire dans votre Alsace : le désaccord des opinions politiques; le contraste des conditions sociales, condition bourgeoise, condition ouvrière, qui n'ont certes pas le même idéal; les conflits religieux; l'antagonisme entre les deux populations, l'ancienne et l'immigrée, celle-ci nombreuse et puissante : hauts fonctionnaires, gouverneur, ministres, conseillers, préfets, sous-préfets, magistrats, professeurs de l'Université de Strasbourg, professeurs des lycées et des collèges, instituteurs, agents des finances, des postes, des chemins de fer, et aussi — dans les

grandes villes, médecins, avocats, ingénieurs, architectes, industriels et commerçants, et tout ce monde à l'œuvre, au travail, actif, confiant en soi, sûr de soi, hardi, appuyé sur l'énorme force de l'Allemagne impériale.

Quand même, vous avez résolu de constituer votre « cité ».

Et d'abord, vous essayez d'arrêter l'émigration. Je sais qu'il en est parmi vous qui souffrent de la difficulté de vivre. Étudiants alsaciens de l'université allemande, vous trouverez fermées bien des portes, qui, ailleurs, s'ouvriraient devant vous. Et pourtant vous demeurez. Demeurez, mes amis! Il y a quelques jours, à Mulhouse, un père de famille me faisait l'honneur de me consulter sur une question grave. Il a deux fils qui approchent de l'âge du service militaire. « J'ai porté, m'a-t-il dit, l'uniforme français; dois-je envoyer mes fils en France? » Il était très ému; je l'étais autant que lui. Je réfléchis, et, après avoir réprimé un premier mouvement, je lui dis : « Que vos fils demeurent! » Vous voyez qu'avant d'avoir causé avec vous, j'étais d'accord avec vous. Déjà vous espérez le jour où les vides faits dans vos rangs par l'émigration seront comblés par des naissances alsaciennes. Et même vous espérez que votre terre d'Alsace, si belle et si douce, et que votre esprit agiront peu à peu sur l'autre population, et que le vaincu conquerra le vainqueur. Cela s'est vu déjà :

Græcia capta ferum victorem cepit.

Pour arriver à cette fin, vous voulez fortifier en vous votre âme alsacienne et défendre « votre patrimoine ».

Soyez remerciés pour m'avoir dit si bien, avec l'accent ému d'une conviction profonde, ce que votre âme doit à la France.

J'admire les efforts que vous faites pour garder et propager la langue française. L'usage public en est interdit par vos « maîtres ». On ne la lit plus sur les plaques des rues, ni sur les enseignes, ni sur les affiches. Les prescriptions contre l'emploi du français font rire le monde entier, car elles sont carrément bêtes; le mot m'a été dit à Berlin par un Allemand, qui est une personne considérable. Mais l'odieux s'ajoute au ridicule : quelle idée macabre que d'interdire même aux tombes d'Alsace de parler français!

L'enseignement de notre langue est interdit dans les écoles

primaires. Les lycées et les collèges lui font une place aussi petite que possible. Parmi les maîtres qui l'enseignent, il en est qui ne comprennent pas notre littérature, ou, par patriotisme, ne veulent pas la comprendre. Ils disent que notre langue est pauvre, que notre littérature est froide, déclamatoire, lascive ; ils disent aussi qu'elle est perfide. Ces pédagogues — phénomème très rare — essaient de déshonorer l'objet de leur enseignement.

Mais vous, qui savez les deux langues, vous êtes en état de les comparer, et de préférer l'une à l'autre en connaissance de cause. Vous préférez la langue française, m'avez-vous dit, parce qu'elle est à la fois « logique et esthétique, parce qu'elle choisit ce qui est régulier et ce qui est beau, et qu'au lieu d'être l'esclave du réel, elle l'idéalise ». En écoutant ces mots, je me suis souvenu de l'impression que je ressentis quand je commençai à lire l'allemand. Il me sembla que la phrase allemande, dont je sais très bien les mérites, d'ailleurs, se coule sur les choses, comme elles sont dans leur naturelle complexité. Elle va, mais un *aber* l'envoie à droite, un *doch* l'envoie à gauche, et elle finit comme elle peut. Cette phrase est un moulage ; la nôtre est une sculpture.

Nous avons surtout parlé des lettres françaises. J'ai été ravi de voir que vous en sachiez si bien l'histoire : comment notre langue est devenue au cours des siècles classiques « ferme, précise et noble » ; comment, au siècle dernier, les romantiques et les écoles qui leur ont succédé lui ont donné la souplesse, le coloris et l'éclat ; de sorte qu'en même temps qu'elle exprime, mieux qu'aucune autre langue, le droit et la science, « les lois des hommes et les lois de la nature », elle parle une poésie lyrique exquise par la bouche de grands poètes, au premier rang desquels il me plaît singulièrement que vous placiez « l'inoubliable poète des nuits ». A la langue française, vous gardez « votre admiration et votre amour » ; vous parlez en effet en termes amoureux de son « infinie douceur ».

Par elle, vous maintiendrez en vous et vous propagerez les idées et les sentiments que vous tenez de votre passé récent, le temps français, mais aussi du temps germanique.

Jamais l'Alsace ne fut, comme le Wurtemberg, la Bavière,

la Saxe et quantité d'autres états d'Allemagne, gouvernée par une dynastie. Elle était, au moyen âge, un fouillis de seigneuries de toutes sortes, au milieu desquelles vécurent et prospérèrent des républiques. En ce temps d'incohésion, si l'esprit et le tempérament alsaciens étaient représentés par quelque chose, c'était par la ligue des dix républiques urbaines. Et, dans ces villes, la lutte des corporations contre le patriciat éveilla le sentiment démocratique. C'est pourquoi vos pères, si vite, acclamèrent la Révolution française.

Eglise et noblesse s'effondrèrent ; l'Alsace fut déblayée de tous les résidus féodaux ; même les vestiges du passé disparurent. Restèrent une bourgeoisie libre, et des ouvriers et des paysans libres. Quand vint l'Empire, vos pères aimèrent et servirent l'Empereur, fils de ses œuvres, propagateur armé des idées révolutionnaires, et qui, d'humbles gens de Lorraine ou d'Alsace, que le régime ancien aurait confinés dans leur humilité, fit des généraux et des maréchaux, vainqueurs des vieilles monarchies. Dans tout le dernier siècle, à travers nos révolutions, sous tous nos régimes, l'Alsace a fidèlement gardé ses sentiments libéraux et démocratiques. Elle les garde encore aujourd'hui. J'ai lu des opuscules écrits par des Alsaciens, qui acceptent le fait accompli en 1871, mais qui prétendent que l'Empire, à son tour, les accepte comme ils sont. Ils disent que le sentiment monarchique, inconnu à leurs pères, leur est incommunicable ; aussi le respect inconditionnel à l'égard des gens « hautement » ou même « très hautement » nés. Ils ne croient pas que l'officier soit d'une autre essence que le soldat. Ils ne veulent pas être les serviteurs obéissants au doigt et à l'œil de cette armée de gens de bureau qui envahirent votre pays après la guerre ; arrivés de Prusse un beau soir, ils se mirent au travail le lendemain matin, et, sans égards pour vos traditions et vos mœurs, travaillèrent comme ils faisaient l'avant-veille en Prusse. Les Alsaciens veulent demeurer des individus libres, membres et non point serfs de la communauté, non point sujets, mais partie du souverain, et n'obéir à des lois que s'ils les ont faites, et ne se soumettre à une discipline que s'ils la consentent. Cela est aussi un « patrimoine », qu'ils veulent garder.

*
* *

Messieurs, voilà bien longtemps que je vous parle; mais j'ai encore tant et tant de choses à vous dire : il en est une au moins que je dirai parce qu'elle est grave.

Vous m'avez fait une déclaration que j'avais prévue aussi en ces moments où j'essayai de me mettre en votre état de conscience; vous m'avez dit : « Nous avons compris que notre rôle d'Alsaciens était d'être le trait d'union entre les deux races latine et germanique, les intermédiaires des deux nations et des deux cultures. Ce rôle, nous croyons qu'il nous est assigné par la logique des choses... Nous croyons à une mission pacifique, à une mission conciliatrice de l'Alsace. » Pacifier, concilier la France et l'Allemagne, quel beau rêve! Je l'ai fait souvent.

La préoccupation des relations futures de la France et de l'Allemagne m'est toujours présente et obsédante.

Faut-il encore et toujours prévoir la guerre?

Je ne sais pas, je ne sais pas, personne ne sait! Un vieil historien comme moi, qui a beaucoup vécu dans le passé, qui toujours fut attentif au présent, qui sait ce qui a été, qui regarde ce qui est, ne peut s'empêcher de faire effort pour deviner ce qui sera. Lui, qui voit ou croit voir l'enchaînement des faits d'autrefois, et qui note entre eux des rapports de causes à effets, il est tenté d'imposer à l'avenir sa méthode et de conclure : étant donné ce qui est, voici ce qui sera. Mais, dans le passé, il prévoyait après l'événement. Devant l'avenir, son regard est troublé par la foule des possibilités contradictoires et par la nécessité de laisser une place à l'imprévu.

D'un côté, le progrès des idées de paix, l'organisation plus qu'ébauchée de l'arbitrage, la puissance des intérêts opposés à la guerre, la volonté des partis démocratiques, partout, mais surtout en France, en Allemagne et en Angleterre, de n'être point détournés, par ce qu'ils appellent le « vieux jeu », de leur effort vers le mieux être; de l'autre, des intérêts, très puissants aussi, et qui croient ne pouvoir se satisfaire que par la guerre; les appétits des marchands et des banquiers; les haines de nations à nations; le désir de revanche ou de confir-

mation de victoire; l'universel armement, la poudre tenue sèche... Entre ces contradictions, qui osera décider? qui osera prédire la paix ou la guerre?

Si c'est la guerre, personne ne peut à coup sûr se promettre la victoire.

L'Allemagne sait bien que le prodigieux concours de circonstances qui lui a valu sa totale victoire ne se retrouvera plus. Elle aurait affaire en France à des soldats aussi braves qu'à ceux qu'elle a vaincus, mais à d'autres armes et à d'autres chefs. Elle ne retrouverait plus le tête à tête avec la France. Dans l'état actuel du monde, il semble bien qu'une guerre mettrait en feu le monde entier. Ce serait un événement comme on n'en a pas vu encore, et dont, à cause de cela même, l'issue échappe à toute prévision.

Sera-ce la paix? Alors des conjectures sont permises : l'apaisement, par la longueur de temps, des haines nationales; la raison, l'humanité prévalant, non pas leur vertu propre, — jamais elles ne triomphent par leur seule vertu, — mais par l'aide de la nécessité; car il n'est pas possible de prolonger indéfiniment la surenchère des dépenses pour la guerre. Les États, obérés comme ils sont, et chargés désormais des coûteux devoirs de la justice sociale, n'auront pas le moyen de jouer *in æternum* l'étrange jeu à qui crèvera le dernier.

Un jour viendra, certes, où il faudra sérieusement parler de la limitation des armements. On parlera de bien d'autres choses. On imaginera de nouvelles conventions internationales. Les rapports intellectuels et moraux deviendront plus intimes. Peut-être les accidents possibles de la politique mondiale préciseront-ils l'idée, si vague aujourd'hui, d'une patrie européenne. Et peu à peu, un peu chaque jour, les rigides frontières entre les nations s'assoupliraient.

Autrefois, les frontières n'étaient pas rigides. Au moyen âge, il était difficile de savoir où se trouvaient au juste nos frontières : les Alpes ne nous isolaient pas de l'Italie, ni les Pyrénées de l'Espagne. Au nord, à l'est, le comte de Flandre, le duc Lorraine et de Bar étaient de France et d'Allemagne. Même en pleins temps modernes, au XVIIe et au XVIIIe siècles, nos populations frontières voisinaient amicalement avec les étrangers. Bien plus, en France, on appelait les pays réunis à

la couronne depuis le XVIIe siècle ou bien « pays réputés étrangers », ou bien « pays d'étranger effectif ». Ceux-ci avaient leur douane du côté de France. Le plus important, c'était l'Alsace.

Ainsi la politique s'accommodait à la nature ; elle ne séparait pas violemment des gens de même famille.

Mais la France de la Révolution et de l'Empire devint un État centralisé. Elle imposa la qualité de Français à tous ses peuples. Elle assimila le Flamand au Basque, le Breton à l'Alsacien. Elle fut la France une et indivisible. Dans la seconde moitié du siècle dernier, l'Italie, expression géographique, l'Allemagne, expression géographique aussi en réalité, sont devenues des nations : elles ont centralisé leurs forces; elles ont marqué la frontière; elles y ont mis ces deux isolateurs : le factionnaire et le douanier. Par l'Italie et l'Allemagne s'est achevée la lente évolution qui a transformé la vieille Europe des régions incertaines en l'Europe des États nettement délimités, qui se tiennent en perpétuelle garde les uns contre les autres.

Or, il est d'usage éternel qu'une évolution terminée, une autre commence. Il est d'usage éternel aussi que la nouveauté, ardemment souhaitée, parce qu'elle était en effet nécessaire, et dont on attendait, par l'effet d'une constante illusion, la perfection et le bonheur, révèle bientôt ses imperfections et ses vices. On s'aperçoit qu'elle a réagi avec excès contre des coutumes, mœurs et institutions anciennes, dont l'ancienneté même prouvait qu'elles étaient naturelles et légitimes. Alors, il faut aller reprendre dans le passé des choses que l'on croyait abolies pour toujours. Par exemple, les premiers effets de la centralisation sont évidemment bienfaisants; la force collective paraît bien supérieure à la somme des forces particulières; mais, si les énergies particulières de lieux et de personnes s'affaiblissent, la force collective s'anémie peu à peu, et il y a péril de dépérissement.

Nous commençons à nous en apercevoir en France. Une des probabilités de notre avenir est la réorganisation de régions provinciales. L'Italie, l'Allemagne surtout ont mieux respecté que nous n'avons fait les êtres préexistants à l'unité. Il n'est pas vraisemblable que l'État, dans ces deux nations, pousse ses ambitions plus loin que le point où elles se sont arrêtées. Il

est possible qu'il les ramène en deçà. La prolongation de la paix détendrait certainement les ressorts de la machine d'État.

Je suppose maintenant — à mesure que je suppose, je m'aventure de plus en plus, je le sens bien — que ces raisons, sentiments, intérêts énumérés tout à l'heure continuent d'agir, que ces arrangements divers, économiques, matériels, intellectuels, sentimentaux, donnés comme possibles, deviennent effectifs, et j'ose demander : N'est-il pas possible que de particulières relations s'établissent entre la région de l'Est de la France et la région de l'Ouest de l'Allemagne, et que la frontière de ce côté-là redevienne une transition?

Nous sommes beaucoup en France, à qui l'état de guerre, à peine dissimulé, entre Allemagne et France, est pénible; je sais qu'il est pénible aussi à beaucoup d'Allemands. Tous les Allemands n'approuvent pas le régime dont vous souffrez. Tous les Allemands ne pensent pas sur la France, sur sa valeur intellectuelle et morale, sur sa civilisation, et sur sa fonction dans l'humanité comme les professeurs allemands de français dont je parlais tout à l'heure. J'ai lu, au lendemain de la guerre, une brochure de l'historien Sybel : *Ce que nous pouvons apprendre des Français* : *Was wir von den Franzosen lernen können*. Or, nous savons aussi que nous pouvons beaucoup apprendre des Allemands; nous savons ce qu'est et vaut le génie de l'Allemagne. Jamais la langue et la littérature allemandes n'ont été mieux étudiées et enseignées en France qu'elles le sont aujourd'hui, et les maîtres qui l'enseignent ne prêchent pas la haine ni le mépris de l'Allemagne. Une sympathie intellectuelle est donc possible entre les deux pays. Cette sympathie peut devenir une collaboration. Les génies des deux nations, justement parce qu'ils sont différents, se complètent l'un par l'autre. S'ils sentent le besoin de collaborer pratiquement, un point de rencontre est marqué par la flèche de Strasbourg.

Je crois à un grand avenir de votre université.

***

Voilà, messieurs, après mes *Je ne sais pas, je ne sais pas* de tout à l'heure, des conjectures mêlées de rêves. Ni vous, ni

moi, personne n'est en état de voir dans votre avenir autre chose que des incertitudes. Mais, pour fortifier votre courage, que j'admire, représentez-vous bien toute la destinée que l'histoire vous a faite.

Entre les causes d'inquiétude qui troublent l'humanité, parmi les obstacles à la réconciliation des peuples, se dresse au premier rang la question d'Alsace. L'étroit pays d'entre Vosges et Rhin tient une grande place dans le monde. Votre destinée pèse sur l'humanité entière.

Votre effort pour défendre votre patrimoine ne peut non plus laisser l'humanité indifférente.

Lentement, pendant des siècles, l'Alsace a reçu ou s'est donné une façon de comprendre la vie et de la pratiquer, des idées, des sentiments, des goûts, des mœurs, des habitudes, des manières, toute une façon d'être. Survient la catastrophe : le vainqueur veut imposer toute sa façon d'être à lui; il est très puissant; les moyens dont il dispose semblent irrésistibles. Mais quarante ans ont passé depuis la victoire. La conquête est-elle parachevée? On m'a raconté une anecdote récente; un enfant s'est fait renvoyer d'un lycée, pour n'avoir pas voulu convenir qu'étant Alsacien, il est Allemand. Rien n'a pu le faire démordre. Il a donné cette raison de son obstination : « Je ne suis pas comme eux », c'est-à-dire comme les fils d'immigrés. Il a reconnu à toutes sortes de signes qu'il n'est pas « comme eux »; il ne sait pas les pourquoi de la différence, mais il la sent. Un obscur instinct vit en lui, venu de très loin. Chez vous, l'instinct s'est éclairé; élèves de l'école allemande, du lycée allemand, de l'université allemande, vous sentez aussi que vous n'êtes pas « comme eux », mais vous savez en quoi vous différez d'eux, et pourquoi vous voulez rester « comme vous ». Il s'agit donc de savoir si, dans le conflit engagé, la force prévaudra sur l'esprit, ou si c'est l'esprit qui prévaudra sur la force.

Il s'agit de savoir aussi ce que produira en vous le mélange des deux cultures. On discute beaucoup chez vous *a priori* sur « la double culture » et sur ses effets. Ne vous arrêtez pas à cette métaphysique. Laissez votre esprit respirer dans l'une et l'autre atmosphère; mettez une grande sincérité dans l'expérience à laquelle votre destin vous a contraints; maintenez-

vous dans cet état d'énergie où je vous vois ; accroissez sans cesse votre valeur ; devenez des esprits plus libres que les esprits de France ou d'Allemagne. Et l'expérience sera utile et bienfaisante pour la France, pour l'Allemagne, pour tout le monde.

Il s'agit enfin de savoir — et rien n'est plus incertain, ni plus grave pour la France, pour l'Allemagne, pour tout le monde, — ce que deviendra la « conciliation » que vous espérez.

Ainsi, jeunes gens d'Alsace et de Lorraine, vous à qui le passé a laissé des souvenirs tragiques, à qui n'est permise aucune claire espérance, vous êtes privilégiés entre toutes les jeunesses du monde par la grandeur de vos devoirs. C'est pourquoi, moi qui aime à parler à des jeunes gens, et qui jamais ne leur parle sans émotion, et qui sens toujours, lorsque je suis devant eux, une sorte de respect, en pensant à l'avenir qu'ils élaborent en eux, je n'ai jamais senti ce respect aussi fortement qu'aujourd'hui.

Jamais non plus je n'ai entendu des jeunes gens parler avec autant d'émotion ; vos paroles venaient du fond de votre cœur ; au fond du cœur, j'ai été touché. Pendant ce moment qui va finir, mes yeux dans vos yeux, vos yeux dans mes yeux, attentifs vous et moi avec une sorte d'anxiété, vous et moi tristes et comme accablés, nous avons senti l'échange d'une sympathie profonde. J'espère que vous vous souviendrez des heures que nous avons passées ensemble. Quant à moi, je regrette d'être trop vieux pour que je puisse me flatter de m'en souvenir encore longtemps. Hélas ! je regrette aussi d'être trop vieux pour que je puisse espérer de voir, par le succès de vos efforts, ce que je souhaite le plus au monde, ce qu'on verra certainement un jour : une Alsace et une Lorraine plus heureuses.

ERNEST LAVISSE

GODELIEVE

PRINCESSE DE BAHR[1]

V

Godelieve n'assista pas à la retraite : elle s'était décidée à régler ses affaires le plus tôt possible, de façon à pouvoir s'installer au béguinage avant l'hiver.

A Bahr, il lui fallut donner des ordres et prendre les dispositions que nécessitait une absence d'au moins un an. Après, elle aviserait.

Bahr lui parut majestueux et triste dans sa constante tenue de parade. Les animaux blancs paissaient régulièrement l'herbe grasse ; les marbres des terrasses se doraient au soleil ; les allées, ratissées de frais, semblaient attendre la promenade de la princesse ; mais celle-ci ne sortit que pour aller au cimetière. Elle pria sans grande émotion, quoique très chrétiennement, sur la tombe de son mari. Puis elle partit, heureuse de quitter ces aitres princiers où elle n'avait jamais été, en somme, qu'une passante.

Sa tante de Buzancy l'attendait à Looken pour lui dire adieu. Elle l'embrassa en pleurant.

— O ma chère petite, — lui dit-elle, — tu étais pourtant la fleur de notre famille. Vois-tu, j'aurais tant souhaité que tu

1. Voir la *Revue* des 15 avril et 1er mai.

te remariasses, un jour, pour fonder, toi aussi, une famille! Ce sont des enfants qui te manquent, et qui surtout te manqueront... Car ton cœur, — je le connais trop, ma chérie, — ton cœur sera à l'étroit dans ce béguinage... A vingt-cinq ans, vouloir déjà faire comme les vieilles dames!... Enfin! — ajouta-t-elle en soupirant, — je sais bien que l'amour de Dieu opère des miracles...

Elle annonça ensuite à Godelieve qu'Adrien, dans ses dernières lettres, lui parlait de retour. Il avait besoin, avait-il écrit, de la douce chaleur du cœur maternel.

— Prie bien pour lui, mon enfant!

Oh! oui, comme elle allait prier!... N'était-ce pas à cause de lui que son entrée en religion n'était même pas un sacrifice?...

Avant de quitter Looken, elle alla dans son ancienne chambre. Elle voulait revoir, peut-être pour la dernière fois, ce coin cher et familier où elle avait passé plus de la moitié de sa vie. Tout l'émut. Les choses semblaient exhaler les pensées de jadis. Au mur pendaient de grands portraits de son père et de sa mère, œuvres auxquelles leur médiocrité avait valu d'être reléguées dans une chambre d'enfant. Sa mère était en décolleté de gala, dans ses taffetas clairs du soir; le grand cordon bleu ceignait sa poitrine et, sur ses admirables cheveux blonds, se posait une des fameuses couronnes. Son père était représenté en uniforme de Cour, — frac brodé, boutonné sur un gilet de moire blanche dépassant, jabot et manchettes de dentelles, et bas de soie. — Ses cheveux longs et bouclés à la Titus se relevaient sur un front très haut, comme celui de Godelieve. Les deux grains de beauté qu'il avait transmis à sa fille ponctuaient spirituellement ses joues un peu creuses. Elle admira la tournure distinguée de son cher papa et le sourire si bon, un peu énigmatique, de ses lèvres rasées. Elle ressentit, à ce moment, beaucoup de chagrin. Son père, en effet, avait été la seule personne dont la tendresse eût répondu à la sienne. En évoquant ainsi toute sa vie, Godelieve compta avec quelle parcimonie le bonheur lui avait été mesuré... Puis elle s'attendrit au souvenir de « Nanni », sa nourrice, morte depuis peu...

Sur la cheminée, le vase de Chine, avec ses bonshommes

verts, maintenait encore quelques feuillages séchés; la petite théière ventrue s'était ternie à l'abandon. Godelieve pieusement prit la potiche, la vida et, l'ayant enveloppée, la mit avec la théière dans un petit carton. C'était tout le butin qu'elle emportait de son passé.

Quand elle entr'ouvrit la chambre de Louise, une bouffée de vent, venue de la fenêtre ouverte, lui apporta l'odeur des roses thé. Son cœur se gonfla : elle s'en fut bien vite, sans vouloir même jeter un regard sur le paysage en face duquel elle avait passé les heures les plus émouvantes de sa vie.

Au potager, où tout lui rappelait les jeux de son enfance, elle retrouva les quatre petits parterres en chacun desquels, jadis, poussaient des fleurs unicolores. Le jardinier, oublieux de la tradition, avait laissé les plants se mélanger : tout y était désordonné. Godelieve soupira.

Les excellents Strudel, qui la consolèrent lors de son exil, étaient morts. Des étrangers les avaient remplacés, dont les enfants jouaient devant la façade repeinte à neuf...

Et tout, à Looken, lui apparut rajeuni, renouvelé : ce n'était plus l'ancien Looken. Eh! mon Dieu, qu'est-ce qui était bien l'ancien Looken? Godelieve, mélancoliquement, se répondit à elle-même qu'elle seule, sans doute, était restée fidèle à tant de chers souvenirs, parce qu'ayant été malmenée par la vie elle pouvait apprécier le charme rare des années d'enfance... Et tristement, elle prit congé de toutes ces choses.

Avant de revenir à Bruges, Godelieve s'arrêta à Gand. Elle avait la curiosité de voir sa mère en son nouveau rôle de postulante. Elle espérait aussi — qu'elle avait donc besoin de réconfort après ses adieux à Looken! — elle espérait bénéficier d'un accueil plus maternellement abandonné que celui dont elle avait été heurtée lors de sa première visite.

La baronne ne fut pas plus tendre. Elle était seulement un peu moins gaie, à cause de sa santé moins florissante. Elle se plaignit, avec une inquiétude égoïste, de ses douleurs rhumatismales. « Après tous ses malheurs », comme elle disait, malgré son apparent détachement de la vie, elle avait encore grand'peur de la mort. Elle ne marqua à Godelieve aucun regret de ce qu'elle ne fît pas son postulat auprès d'elle-même,

à Gand. Puis, à grandes phrases toutes faites, elle la bénit et l'assurant que Dieu lui octroyait une grande grâce en lui accordant, à elle encore si jeune, la faveur insigne de la vocation. Auprès de sa fille, madame de Grootekerke se sentait, enfin, dans le Seigneur : leur situation devenait analogue, leurs peines et leurs désirs pareils; elles avaient une tâche semblable qui était de « prier pour le repos de leurs morts dans le sein de Dieu ». Godelieve avait en plus, ajouta-t-elle avec une sorte de sévérité rétrospective, la tâche de racheter l'âme d'un vivant, celle d'Adrien...

— A cette intention, je t'aiderai de toutes mes prières!

« Mon Dieu! — pensa Godelieve, — qu'on me laisse à moi seule cette dernière tâche et qu'on ne m'en parle pas, surtout! »

Elle tenait, en effet, à l'assumer pour elle seule, cette tâche qui la préparait à cet autre amour si lointain, si haut, si abstrait pour les âmes intelligentes, l'amour de Dieu!

A Bruges, la règle du béguinage prescrivait aux postulantes d'habiter et de vivre, soit avec une béguine, soit avec une dame pensionnaire âgée. On les autorisait à avoir une servante. Les postulantes choisissaient aussi leur mobilier, à condition, bien entendu, qu'il fût modeste. L'installation permise ne comportait pas de tapis, mais seulement des paillassons, du feu dans toutes les pièces et la cuisine arrangée à volonté.

Par faveur spéciale, Godelieve, parente de la Supérieure, obtint de vivre seule avec une servante.

Une servante... Godelieve pensa tout de suite à Léonie Cordélis. Mais oserait-elle, seulement, lui demander de sacrifier son petit coin si paisiblement gai de Dixmude pour venir habiter au Grand Béguinage, froid, austère et qui devait à cette bonne et simple fille paraître si guindé? Godelieve n'eut pas ce courage... Elle se résignait déjà à vivre avec une inconnue que saurait bien lui désigner la Grande Dame, quand Léonie Cordélis vint s'offrir elle-même. Ses yeux rayonnants étaient beaux de l'exquise bonté qu'ils reflétaient.

— Madame la princesse, — dit-elle, très émue, — j'ai une grâce à vous demander. Voulez-vous accepter Pépé et moi comme vos dévoués serviteurs?

Godelieve, touchée de tant d'affection, se jeta dans ses bras.

Elle prit aussitôt possession de la maison que la Grande Dame lui avait indiquée. C'était un petit pavillon à un étage, fraîchement restauré et commode en sa disposition intérieure. Son beau balcon ventru en fer forgé lui donnait un air tranquille et cossu. Un toit bas et comme écrasé assombrissait un peu les fenêtres à guillotine peintes en beau vert bien frais, ainsi qu'une porte carrée dont le lourd battant semblait fermé sur un secret. Devant la maison exposée au midi, éclatait le vert d'un tout petit pré, à l'extrémité duquel on apercevait, par-dessus le toit, les clochers de la cathédrale Saint-Sauveur, ceux du Beffroi et de Notre-Dame.

Le rez-de-chaussée, comme celui de toutes ces maisons de béguines, se composait de trois pièces, laverie, cuisine et parloir; à l'étage, deux chambres, et, sous le toit, un grenier.

Les murs étaient partout recouverts de lourdes boiseries grises, à panneaux oblongs rehaussés de grasses coquilles Louis XIV. Et, comme au XVIIe siècle on bâtissait et on meublait avec des matériaux solides et riches, de superbes cheminées de marbre décoraient chacune des chambres. Elles portaient toutes en leur traverse un ornement classique; mais sur celle du parloir grimaçait ironiquement une sorte de masque. Ces marbres plurent à Godelieve. Ils avaient la patine de l'agate polie; leur image se reflétait dans le miroir des parquets, cirés si merveilleusement que les veines et les nœuds du bois semblaient ressortir en relief.

Par habitude, Godelieve chercha des yeux la glace qui devait surmonter la tablette. Mais, de même qu'à Gand, elle avait été enlevée. Un mince crucifix de chêne, bruni par le temps, pendait au milieu de moulures surmontées d'attributs déjà Louis XV. Les béguines, certes, auraient jugé ce contraste inconvenant, si elles s'étaient jamais avisées d'y prêter attention.

Tel était ce logis que Godelieve, avec l'aide de Léonie Cordélis, résolut de rendre moins sévère, presque joyeux.

Dans sa chambre, elle mit un lit de pitchpin qu'elle entoura de rideaux de coton blanc, une commode claire à gros boutons de cuivre, une table ronde et deux chaises.

Quand elle eut déballé sa modeste garde-robe, elle sortit

délicatement de leur carton le vase de Chine vert et la théière de cuivre...

« Pour monter notre ménage! » avait dit Adrien en les lui donnant...

Et voilà qu'en effet elle montait son ménage!... pensait-elle en plaçant le vase sur la cheminée et la théière sur la commode. Tout le rêve de ses vingt-cinq ans se réduisait à la réalité de ces deux objets. Du moins, personne n'empêcherait le mariage mystique et secret de son âme avec celle d'Adrien, pour le salut duquel, résolue à ne rien refuser à Dieu, elle avait voulu cette retraite...

Posément, elle disposa ses petits souvenirs de famille, ses ouvrages, ses livres de piété, son outillage de peintre. Quand elle se fut acheté une plante verte et que Pépé eut piaillé à la fenêtre de la cuisine, où s'occupait Léonie Cordélis, Godelieve se trouva tout à fait installée, établie dans sa nouvelle existence.

***

L'hiver fut rude, cette année-là. Avec autorité la neige prit possession des cours et des jardins.

Le matin, lorsque, dans la profonde obscurité, la nouvelle postulante se rendait à la chapelle pour entendre la messe, elle trouvait bien froids les petits chemins tracés entre les deux murailles blanches de neige balayée. Se lever de bonne heure lui avait toujours été particulièrement pénible. Aussi, de toutes les disciplines de la Maison, seule celle-ci lui coûtait vraiment à observer. Tous les matins, en s'arrachant du lit, Godelieve offrait à Dieu ce sacrifice, nouveau pour elle. Mais, prosternée sur son prie-Dieu de chêne, souvent elle demeurait à genoux durant tout l'office, de peur de s'endormir une fois assise.

Avec une ardeur de néophyte, elle s'adonna aux diverses œuvres dont l'avait chargée la Grande Dame. Les pauvres de son quartier devinrent vite ses amis, bien qu'elle aimât surtout les malades et les vieillards.

Entre temps, pour se conformer à la règle, elle entreprit un long et minutieux ouvrage au plumetis et aux fils tirés, sur batiste, et qui devait servir de nappe d'autel.

Léonie, dans l'intimité de son ami Pépé, faisait le ménage. Toujours selon la règle, Godelieve l'aidait, épluchant les carottes et les pommes de terre, balayant la cuisine, astiquant les cuivres. Rien de tout cela ne lui était désagréable, sauf de laver la vaisselle, car l'odeur des eaux grasses lui faisait mal au cœur comme jadis celle de la tannerie, près de Looken.

Lorsque, avec son expérience de vieille béguine et l'exquise bonté de son cœur, Léonie apercevait en Godelieve le moindre signe de fatigue physique ou morale, vite, pour la distraire par une de ces idées qu'elle-même qualifiait de « gracieuses », elle parlait de leur jardin, — ce en quoi sa bonne volonté devançait le printemps, car la neige persistait. Seuls s'érigeaient, hors de l'uniforme couche blanche, quelques tiges hautes et noires de rosiers, aux têtes encapuchonnées de papier gris et qui balisaient les futures plates-bandes. Le froid était vif. Les corbeaux, venus des champs lointains, descendaient de la cime des grands arbres, s'abattaient dans les cours du béguinage, pour y chercher, brutaux et gueux, quelque nourriture. Ces jours-là, la visite aux malades à travers les rues que le verglas rendaient glissantes, où le vent soulevait des bourrasques de neige, coûtait un gros effort à Godelieve.

Un matin, Léonie rapporta dans un pot trois tulipes roses. Ah! combien tendrement Godelieve regarda ces fleurs! Elle se retint de les embrasser. Les embrasser!... La postulante pensa soudain qu'elle ne baiserait plus jamais que les pieds de son crucifix... Mais Léonie, qui venait de disposer autour du pot de fleurs une housse de papier frisé dans le genre des manches à gigot, appela Godelieve pour installer le chef-d'œuvre au milieu de la table à ouvrage.

Tout à coup, au mois de mars, en une nuit de tempête, la neige fondit. La bourrasque nettoya furieusement les grands arbres de leurs branches mortes, renversa quelques cheminées, secoua les fenêtres à guillotine, réveilla les béguines craintives et vite en prières. Mais ces religieuses n'étaient pas seulement apeurées pour elles-mêmes : dans les Flandres, à chaque gros temps, c'est aux marins qu'on pense; c'est surtout pour eux que prient les âmes pieuses.

Cependant une pluie fine et tiède acheva le dégel. Godelieve,

en regardant par la fenêtre, s'aperçut que les feuilles des perce-neige crevaient déjà la terre boursouflée. Elle songea qu'il était grand temps de s'occuper de son jardin; et, afin d'acheter des graines, après en avoir causé avec Léonie Cordélis, elle se hâta de sortir.

La ville lui parut triste et inconfortable sous le déluge des ruisseaux boueux. Derrière les vitres ternies, les intérieurs bourgeois et plébéiens semblaient plus sombres que jamais et plus hostiles aux passants. Tandis que le vent et la pluie s'acharnaient à laver dans la cité des traces d'une longue léthargie, à grand'peine Godelieve atteignit, dans la rue aux Pierres, la maison de Claÿs, le marchand grainier.

La devanture de cette boutique était, comme une terre promise, opulente de verdures et de fleurs. Entre les grandes liasses jaunâtres des raphias, sur des planches étagées, s'alignaient les oignons fleuris de tulipes et de jacinthes. Les fleurs aux tendres ou vives couleurs sortaient saines et fermes de leur joli corsage vert, tandis que leurs radicelles se prolongeaient en barbe blanche dans l'eau cristalline des vases en cornet...

Godelieve, enchantée, entra. Quelles odeurs suaves entourait l'existence de cet heureux Claÿs! La chaleur d'un poêle en développait fortement les aromes... Godelieve, subitement, se sentit toute différente de ce qu'elle avait été ces derniers mois. Une joie oubliée, une joie nouvelle lui venait de goûter par les yeux à la beauté des fleurs, de respirer l'ivresse de leurs cœurs dans cette atmosphère confortable, humide et tiède.

Sur le comptoir, d'innombrables casiers de chêne clair et verni contenaient les petits paquets de graines, dont une étiquette bariolée vantait l'admirable germination.

Godelieve tira de sa poche un carnet sur lequel était inscrite la liste des achats décidés avec Léonie Cordélis. Elle choisit des nigelles de Damas, des myosotis, des delphiniums et des sauges bleues en souvenir de son enfance, et ensuite des pois de senteur de diverses nuances, des capucines jaune d'or, des haricots écarlates, des pavots d'Islande, des œillets de poète, des reines-marguerites, d'avantageuses œnothères et de modestes résédas, — toutes plantes simples à l'abondante floraison et poussant à Dieu veut. — Puis, séduite par les offres

d'un catalogue présenté à point, elle commanda cinquante jacinthes en pots, des tulipes, des narcisses et des jonquilles, « à cause de l'odeur ». Et, Claÿs, enchanté, ayant promis sa visite au béguinage pour les premiers jours de la semaine, Godelieve s'en alla.

Avant de rentrer, elle s'arrêta chez un épicier pour acheter des oranges, qu'elle destinait aux Moru, ses vieux amis de la place de la Digue. Dans la boutique de madame Louÿt, la pâtissière des béguines, elle choisit une de ces longues couques fraîches qui sont si bonnes dans le café au lait, et quelques « bernadins », sorte de macarons au chocolat tant aimés par Léonie, — à propos de quoi celle-ci disait toujours que le bon Dieu avait fait les bonnes choses pour qu'elles fussent mangées.

La place de la Digue était noyée par le dégel. Il est vrai que, pendant trois mois, les maisons avaient eu de la neige jusqu'au nez. Les chétifs et grelottants acacias semblaient se ratatiner davantage dans le marais fangeux où se noyaient leurs racines,

Godelieve hésitait à traverser ces flaques lorsque, levant la tête, elle aperçut les jolies arabesques en fer forgé : 1614. Elles lui désignaient la maison des Moru.

Les Moru étaient deux petits vieux octogénaires qu'on méprisait dans le quartier parce que, depuis plus de quarante ans, ils vivaient en concubinage. On avait même engagé Godelieve à ne pas s'occuper d'eux de façon trop ouverte. Mais elle avait passé outre à ces conseils, révoltée de leur étroitesse. Ces Moru, au contraire, l'intéressaient particulièrement et elle se mit à les aimer. La mère Moru, toute petite vieille, tenait encore droite sa tête, malgré ses quatre-vingts ans, sous ses cheveux filasse, délavés, qui ne voulaient pas blanchir tout à fait. Parce qu'elle n'avait plus aucune dent, sa bouche était le centre de rides convergentes qui partaient de tous les coins de sa figure. Mais, dans cette peau flétrie et ratatinée, brillait l'humidité joyeuse d'extraordinaires yeux bleus, purs, clairs et frais, yeux de petite fille de douze ans et où se reflétait une petite âme restée enfantine et très candide. Quant au père Moru, si son âme était simple, elle était peut-être moins candide. Pendant la plus grande partie de sa longue vie, pauvre cantonnier sur les routes royales, il avait porté, comme les vieux loups de

mer, un collier de barbe blanche. Son visage était tout rouge et ses petits yeux gris un peu ternes clignotaient derrière des lunettes rondes. Il souffrait d'une maladie aux jambes, — quelque chose comme des ulcères, — qui l'obligeait à les entourer de pansements maintenus par d'énormes guêtres de drap.

Quand Godelieve frappa à la porte des Moru, ce fut l'homme, contrairement à l'habitude, qui vint ouvrir. Céleste, sa femme, était au lit depuis la veille, avec de la fièvre et une mauvaise toux : la fonte des neiges éprouve toujours les vieilles gens... Céleste accueillit la visiteuse avec un regard de chien qui meurt.

— Ah! madame Godelieve, je n'en puis plus. Je crois bien que je vais mourir de tousser... Et puis, à cette heure, j'ai trop souffert sur la terre...

Godelieve lui offrit le sac d'oranges et, en ayant pelé une, lui en mit elle-même les quartiers dans la bouche. Quand elle eut fini de manger, la vieille femme voulut recommencer ses lamentations, mais Godelieve lui parla du beau temps qui allait enfin revenir.

— Oh! ce n'est pas moi qui le verrai, ce beau temps-là, pour sûr!

— N'empêche, — répliqua gaîment Godelieve, — qu'aux premiers beaux jours, il faudra vous marier!

La vieille se tut et jeta un coup d'œil craintif sur son homme.

— Nous marier, madame Godelieve! — s'empressa de répondre celui-ci. — Mais c'est qu'il en faut, des choses, pour se marier, bien des choses auprès de monsieur le bourgmestre et de monsieur le curé!... Depuis que je ne peux plus travailler de mon métier parce que je suis boiteux, tantôt d'une jambe, tantôt de l'autre, ou encore des deux, nous sommes tombés dans la plus grande misère de Dieu... Et alors comment ferions-nous la noce?... Ah! il ne fait pas bon être vieux pour les pauvres, allez!... car voilà Céleste qui est malade et qui coûte.

— Je ne coûterai plus longtemps, Odevære : je vais mourir!

— Ah bien! c'est ça qui sera encore plus coûteux!

— Allons! allons! père Moru, — interrompit Godelieve

d'un ton de reproche. — Ayez un peu plus de confiance en Dieu et de patience avec les malades... Apportez donc à Céleste sa tisane qui bouillotte là-bas, près du feu.

Moru obéit, tandis que Céleste reprenait ses lamentations.

— Vous, au moins, madame Godelieve, vous êtes bonne... Vous me prenez en pitié, tandis que le bon Dieu, il est comme Odevære, plus je le prie, moins il m'écoute... Et pourtant cela me fait gros cœur de mourir sans m'être réconciliée avec Lui... Depuis quarante ans que nous sommes ensemble, Odevære et moi, j'ai toujours eu comme un poids sur l'estomac... C'est ça, peut-être, qui m'étouffe à me faire mourir... Et l'ai-je assez prié, le bon Dieu, madame! Pensez que je sais plus de cent prières, et des belles encore!... Tenez, je m'en vais vous en réciter quelques-unes... Vous serez charmée...

Godelieve protesta du geste. La vieille continua :

— Mais tout cela et même votre bonne orange ne font pas que je sois dans la grâce de Dieu le Père. Je ne suis pas mariée devant le prêtre... me voilà donc une réprouvée...

Et elle fondit en larmes.

Le père Moru, sa figure proprette et rasée de vieux marin très rouge dans le collier de barbe blanche, rentrait de plus en plus les lèvres dans sa bouche sans dents. Têtu et muet, il regardait sa « concubine » se lamenter. Il la méprisait un peu de se plaindre et beaucoup de lui coûter de l'argent.

— Enfin, Moru, — lui demanda Godelieve agacée, — qu'attendez-vous pour vous marier?

— Quatre-vingts francs, madame Godelieve, — répondit le vieillard, avec la décision d'un homme sûr d'une expertise depuis longtemps calculée.

— Quatre-vingts francs!... Mais une simple messe de mariage vaut trois francs.

— Ah! madame, la bénédiction nuptiale seulement, pour trois francs!... La messe, c'est plus!... Je suis au courant de tout cela, vous pensez!

— Eh bien, la bénédiction, le sacrement, c'est la seule chose utile, dans votre cas.

— Ben, oui, c'est sûr, le sacrement... Mais vous ne voudriez pourtant pas, madame Godelieve, que monsieur et

madame Moru se mariassent rien qu'avec le sacrement? Faut la messe aussi... Et puis des habits un peu propres... Je n'ai que ce pantalon plein de pièces et mon tablier de toile à voile, pour m'amener à la cathédrale... et Céleste, sa pauvre robe marron toute mangée!... Vrai, nous sommes trop pauvres pour aller nous marier chez le bon Dieu. Nous resterons donc chez nous.

— Et si je vous donnais vos quatre-vingts francs, père Moru? — dit Godelieve.

— Pauvre chère madame, que voulez-vous que je dise à ça? Faudrait bien se marier, pour sûr!... Et, dans ces quatre-vingts francs, j'ai compté l'anneau et un petit repas chez Louÿt, de la bière, du fumé, une tourte... Comme ça, donc, Céleste pourra dormir tranquille.

Celle-ci, maintenant, pleurnichait en baisant les mains de Godelieve, qui se retira discrètement en la laissant, presque en extase, égrener le chapelet de ses cent prières si jolies.

Insensible, cette fois, aux boues du dégel, Godelieve rentra au béguinage, heureuse d'avoir rendu la paix à une pauvre âme. Et Léonie, en silence, put cueillir, comme une fleur, cette joie dans les yeux de sa maîtresse.

— Je suis bien contente, — s'écria la brave fille, — de voir madame heureuse, presque gaie!... Que madame me pardonne, mais elle est vraiment trop esclave de la règle! Elle fait tout avec tant de zèle!... Il lui faut des journées de repos, de détente, comme celle d'aujourd'hui : sans cela, elle ne pourra jamais arriver au terme de ses deux ans de postulat! Elle tomberait malade... La première chose nécessaire pour être une bonne béguine, c'est la gaieté; sinon, autant se faire carmélite et mourir le plus tôt possible... A Dixmude, madame Godelieve, vous souriiez tout le temps. Mais ici!... Maintenant que la neige est fondue, il faut que vous sortiez tous les jours, afin d'être bien portante, heureuse et gaie!

— Hélas! ma pauvre Léonie, comment serais-je joyeuse?

Et Godelieve, assombrie de nouveau par une tristesse résignée, évoqua les morts et les absents, tous ceux qu'elle avait aimés et qu'elle ne reverrait pas... Adrien, Adrien non plus, elle ne le reverrait jamais, puisque c'était à cause de celui-là qu'elle avait cherché la solitude du béguinage...

*
* *

Léonie Cordélis s'ingénia dès lors à faire sortir sa chère maîtresse le plus souvent possible. Le dimanche, elle l'emmenait visiter les églises. Elles allèrent successivement à la cathédrale Saint-Sauveur, à la chapelle du Saint-Sang, à Notre-Dame...

A Notre-Dame, Godelieve revit le tombeau de Charles le Téméraire. La devise : « *Je lay empris, bien en adviengne!* » l'émut encore profondément. Ah! c'était bien aussi sa devise, à elle, maintenant; et la tâche qu'elle avait emprise, tâche de résignation, de sacrifices et de prière, Godelieve l'accomplirait, certes, avec l'aide de Dieu, pour qu'à son cher Adrien « bien en adviengne! »

Cependant elle cherchait sur les murs le tableau qui l'avait tant intéressée jadis par la ressemblance d'un des personnages avec son cousin; mais ce fut en vain.

— Il y a encore une heure avant vêpres, — déclara Léonie.

Et elle proposa de visiter l'hôpital. Il était proche. Bien qu'il fût clos, le dimanche, aux étrangers, ses portes s'ouvraient toujours devant les dames du béguinage.

Dès l'entrée, une odeur de chlore et d'acide phénique flottait dans le long corridor qui mène de la petite cour au grand préau où se trouve la salle du Chapitre.

Le joyeux soleil de mars séchait les murs humides et le linge d'hospice étendu sur l'herbe des pelouses. Les sœurs allaient et venaient, une grande croix blanche sur la poitrine. Leur voile, ample et léger, flottait sur la cornette en auvent.

Godelieve passa devant les portes ouvertes d'une immense cuisine : aux murs, sur des rayons, rougeoyait, étincelante, toute une famille de chaudrons. D'autres, ventrus, énormes, sphériques, tournaient entre les mains actives des bonnes sœurs. L'or terni des cuivres se mêlait au gros bleu des tabliers, au blanc des cornettes penchées sur l'ouvrage, immaculées, toutes fraîches mises du matin.

Léonie Cordélis sonna à l'entrée de l'ancienne salle du Chapitre. Le gardien tardait à ouvrir. En l'attendant, Godelieve regarda les sculptures de la porte. Elles lui semblèrent aussi réconfortantes à voir que la lumière même du soleil

printanier. Des guirlandes de fleurs et de fruits, délavées par le rude hiver, mais vigoureuses et rustiques, avaient affronté sans dommage ce climat cruel. Elles donnaient à ce petit coin des taciturnes Flandres la douceur, la richesse, la joie italiennes, promesses d'une terre de Chanaan que semblait confirmer encore le gai visage épanoui d'un ange qui riait là, depuis tantôt trois siècles.

Enfin le gardien arriva, chauve, boiteux, recouvert d'un paletot noir que des taches de bougies salissaient comme un drap mortuaire. Il grommelait. Le déranger, un dimanche, pour ouvrir l'ancienne chambre du Chapitre que personne jamais ne venait visiter!

Mais Léonie lui murmura quelque chose à l'oreille, — cette âme simple connaissait au moins un repli du cœur humain, — et le portier se radoucit soudain : il ouvrit la porte en marmottant des excuses.

Godelieve ne l'écoutait pas : elle regardait autour d'elle avec grand intérêt. Elle se souvenait. Ce mariage de sainte Catherine, elle l'avait déjà vu, et le geste de la sainte recevant l'anneau, et toutes ces figures dont l'expression avait tant choqué le romanesque de ses quinze ans, toutes ces figures si réalistes, si peu « saintes d'images »... Oui, elle les reconnaissait, et, aussi, la châsse avec les deux petites vierges d'or drapées, debout sur leurs chapiteaux, anxieuses au haut des colonnes d'où elles ne pourront plus jamais descendre! Elles avaient beau relever les longues traînes de leurs jupes, jamais plus elles ne souilleraient leurs pieds sur les chemins des hommes. Elles étaient d'inamovibles gardiennes...

Tout à coup le cœur de Godelieve se mit à battre plus fort... N'était-ce pas dans cette salle que se trouvait le portrait à la ressemblance d'Adrien? Elle s'avança, le cherchant des yeux...

« Il faudrait bien partir, car voilà l'heure des vêpres! » se dit Léonie qui n'ose prévenir Godelieve, tant celle-ci a l'air absorbé. Elle n'a plus conscience ni du temps ni des lieux. Elle reste penchée sur un groupe d'images peintes. Que peut-elle considérer avec tant d'attention, avec cette expression de visage concentrée, inquiétante, car on la croirait en extase, presque?...

Ce que voit Godelieve dans le petit panneau, nul ne l'a vu, sans doute, avant elle. Elle y voit celui qu'elle aime et qui la regarde, lui aussi. C'est Adrien avec ses sourcils en menace, sa bouche résolue froidement et hermétique, avec son nez un peu pincé et cet air distrait qui lui est si personnel. Godelieve sait la sévérité trompeuse de ce visage dont les traits si facilement se détendent en tendresse ; elle sait le charme de cette bouche... Godelieve se penche comme pour la baiser.... Oui, c'était bien sur une Terre Promise, sur une terre d'amour que s'était ouverte la porte aux guirlandes de fleurs et de fruits, sur une terre bénie, puisque Godelieve y rencontrait soudain celui qu'elle aimait, Adrien, au corps souple et mince, cuirassé d'acier, drapé de pourpre, le bonnet de fourrure endiamanté en tête, l'épée au poing!...

Godelieve divague un peu. Est-ce un guerrier, un prince, un saint, un Dieu? Elle ne sait plus, elle sait seulement qu'elle aime Adrien, qu'elle l'a toujours aimé, qu'elle vit et qu'elle meurt de cet amour!...

— Adrien, — murmure-t-elle, — ô mon cher Adrien! je vous retrouve et je vous aime!

Mais on la touche à l'épaule : elle tressaille, réveillée de son rêve. La timide voix de Léonie questionne ; Godelieve ne répond pas. Léonie continue :

— Il faut partir, pour arriver à temps aux vêpres... Nous n'avons pas tout vu et nous reviendrons, n'est-ce-pas, madame?

— Oh! oui! il faudra revenir! — répète Godelieve, d'un accent si passionné que Léonie la regarde avec stupeur.

— Comme madame est changée! Elle est encore plus pâle qu'à l'ordinaire...

— Ma pauvre Léonie!

Et Godelieve, d'un geste affectueux, prend le bras de la servante, dont le regard exprime aussitôt une telle gratitude que, sous son voile, Godelieve fond en larmes... La détente se fait....

Il ne fut plus question d'aller à vêpres : Godelieve, brisée par l'émotion, dut rentrer et se mettre au lit. Les palpitations de cœur, qui l'oppressaient parfois jusqu'à l'angoisse, s'aggravaient toujours à la suite d'émotions morales ou physiques. Elle calma cette crise avec ses remèdes habituels. Mais elle ne

voulut point toucher, le soir, au dîner, pourtant si soigné, que lui apporta Léonie. Elle la pria seulement de la distraire un peu, — c'était cela qu'elle voulait, oui, être distraite, — en lui faisant la lecture et surtout en lui racontant des légendes. Bientôt, dès demain peut-être, elle ferait appel à sa propre foi, à sa raison, à sa volonté, qui lui éviteraient de semblables défaillances. Si son âme, en effet, entrait ainsi en dissipation et en faiblesse, comment supporterait-elle jusqu'au bout l'épreuve de son postulat, oublierait-elle le monde et obtiendrait-elle de Dieu par ses prières, en échange de ses propres mérites, le salut du bien-aimé?

Mais pourquoi Dieu avait-il permis au hasard de la conduire dans cette chapelle, devant ce tableau, de telle façon que s'exaspérât un souvenir soudain réveillé?... Il y a vraiment des tentations trop brutales pour les forces de certaines âmes!... Tout était à recommencer! Il lui fallait de nouveau lutter pour son devoir, contre cette chère pensée, triompher de ce souvenir et renoncer à tout espoir de bonheur terrestre. Malgré qu'elle se sentît peu courageuse, elle était résolue à reconquérir le terrain qu'en si peu de minutes elle avait perdu. Elle chasserait toute pensée frivole et tâcherait de s'abîmer en Dieu.

Cependant Léonie Cordélis, d'une voix un peu monotone, reprenait le refrain de la légende de Thiel Öhlenspiegel : « *Les cendres de Claès battent sur mon cœur...* »

— Merci, ma chère Léonie, — dit enfin Godelieve; — je me sens beaucoup mieux. Donnez-moi seulement mon livre d'offices... et bonsoir!

***

La semaine qui suivit, bien que, sur le conseil de son directeur, elle eût prié fort exactement et se fût même imposé des mortifications méritoires, Godelieve ne put retrouver son ancienne quiétude.

Elle avait mal en son corps et mal en son âme. Malgré tous ses efforts, elle se sentait impieuse, désœuvrée, tourmentée obscurément par un désir instinctif de liberté, de grand air, de bonheur humain. Les murs du béguinage l'irritaient, et les jardins clos, et même les grands arbres lamentables; du réseau

enchevêtré de leurs branches défeuillées, ils lui cachaient une partie de ce ciel qu'elle eût souhaité moins étroit, plus profond, plus nu, afin que son âme, à laquelle lyriquement elle donnait des ailes, pût s'envoler vers les régions de l'oubli et de la sérénité.

Maintenant elle remarquait aussi combien se serraient l'une contre l'autre, autour de la sienne, les implacables petites maisons des béguines. Elles étaient bien, ces petites maisons, l'expression matérielle de cette vie collective et solidaire que Godelieve avait recherchée en venant au béguinage... Et voilà que cette vie et les images de cette vie lui devenaient obscurément insupportables. Une soif inconsciente d'évasion la tourmentait pendant ces moments de dépression fiévreuse. Malgré son imagination romanesque cependant, elle reprenait vite son sang-froid de femme pieuse et sensée. Elle n'était pas loin de considérer ce qu'elle appelait des « écarts de pensée » comme de graves tentations. Satan avait bien tourmenté les plus saintes religieuses, comme les plus indignes : pourquoi aurait-elle été épargnée? Non, elle ne se complairait pas en ces distractions passionnées, blamâbles... Elle dominerait ses nerfs, elle aurait de la volonté et du sens commun.

Alors pour guérir l'âme, elle décida de soigner le corps. Sans doute, aussi, était-elle éprouvée par le renouveau du printemps. Elle sortait, chaque jour, pour de longues promenades, négligeant même ses travaux à l'aiguille, au cours desquels son esprit s'égarait trop, à son gré. Mais, après ce rude hiver, il y avait dans la nature des tiédeurs affadissantes. Dans la ville, surtout sur les remparts, où elle se promenait souvent, s'élevait parfois une caressante brise de velours qui, lorsqu'elle l'effleurait au visage, lui faisait fermer les yeux de plaisir.

Ce fut pour elle un heureux divertissement que de marier enfin les vieux Moru. Céleste et Odevaere eurent leur messe et leur repas, honorés par la présence du boulanger et du boucher.

— Le Seigneur m'a tout de même récompensée, à la fin de ma vie! — disait, le lendemain, Céleste à Godelieve. — Si j'ai vécu en concubinage pendant quarante ans, le bon Dieu sait bien que ce n'est pas ma faute!... Car, madame Godelieve, maintenant, je peux bien vous le dire j'ai été novice pendant

cinq ans. Seulement, je n'avais pas de dot. J'ai dû partir pour gagner ma vie. C'est à ce moment qu'Odevaere a eu ma fleur... Tout de même, je peux mourir en paix, et, à présent, mes cent prières me vaudront la béatitude éternelle.. O sainte miséricorde de Dieu, vous qu'on n'implore jamais en vain, vous avez eu pitié de la plus misérable de vos créatures, soyez bénie...

Et elle ne cessa pas de psalmodier, les mains jointes, avec des yeux d'extase, tandis que Godelieve se retirait doucement pour continuer sa promenade...

Godelieve s'attardait volontiers dans ces quartiers presque déserts. Elle y jouissait mieux de l'indépendance dont elle sentait le besoin. Tout de suite, elle longea les murs humides du Séminaire, et, pour échapper au quinquonce trop régulier des arbres, elle traversa le pont des Dunes, près duquel, au bord de l'eau, les laveurs de laine menaient grand tapage. De leurs mains actives sortait une écume savonneuse qui s'en allait, au fil de l'eau lente, s'arrêter, comme une grande peau de mouton blanc, contre le barrage de la tuilerie. Sur le quai, derrière les laveurs, passèrent deux camions traînés par de gros chevaux aux muscles saillants et dont la peau, dans l'effort, se plissait sur la croupe; leurs harnais cliquetaient, étincelants de cuivre. Au fil de l'eau, une loque apparut flottante, jaune vif, riche de couleur malgré sa misère, — quelque chose de Venise qui serait venu se mêler à la placidité froide des eaux flamandes. — Godelieve en fut réjouie. Elle jeta son regard alentour, avidement, afin d'y rencontrer encore quelque élément de beauté. Mais la vue d'une sordide échoppe de chiffonnier ramena dans ce faubourg de Bruges son imagination un peu déçue. Elle contempla tristement la saleté délabrée de ces murs besogneux où pendaient les longs fils noirs qui, chaque été, se couvraient du feuillage généreux des pampres et des vignes vierges.

Le soleil, déjà chaud, dardait ses rayons sur ces filaments, et voilà qu'au bout des branches Godelieve aperçut de tout petits et tendres bourgeons verts, frais éclos. C'était presque le printemps... Elle soupira et reprit sa marche. Où allait-elle? Elle s'arrêta étonnée, un peu honteuse quand elle eut constaté qu'elle se trouvait sur le chemin de l'Hospice, et, par conséquent, sur celui de l'ancien Chapitre. Son âme fut trou-

blée comme par un remords, et le ferme propos de la postulante triompha des aspirations de son cœur : elle rentra tout droit au béguinage.

M. Claÿs, l'horticulteur, l'y attendait. M. Claÿs, sentant que la saison commençait où il était bon de semer, était venu inspecter le jardin de Godelieve. La terre brune, boursouflée par l'humidité, foisonnait en quelques endroits. Les perce-neige, çà et là, montraient leurs pousses drues, encore pâles. Dans un coin, un groseillier sauvage, couvert de fleurs en grappes rouges qui devançaient les feuilles, répandait une odeur de brousse humide.

Godelieve, charmée, huma longuement ces senteurs nouvelles; puis elle écouta Claÿs qui lui conseillait de conserver l'agencement actuel, — un ruban de pelouse centrale, avec une plate-bande le long de chaque mur. — Elle trouva qu'ainsi son jardin aurait l'air d'une carpette, d'un tapis de prière dont les fonds, seuls en place, attendaient de fines broderies. Et elle convint avec Claÿs de diverses plantes qui devaient en faire une pièce rare et harmonieusement coloriée...

Les jours suivants, le soin de ce jardinet occupa Godelieve aux heures chaudes. Aidée de Léonie, elle bêcha, sarcla, tailla; puis elle disposa avec art les oignons, tubercules et graines, selon les dessins précis d'un ancien tapis de Perse. Sa joie fut grande lorsque le *ray-grass* se mit à poindre. Cette petite chevelure si fine, si drue et qui sortait de ce terreau noir et lourd, lui sembla rare et précieuse. Ce vert tendre, songea Godelieve, eût été un fond bien joli pour faire valoir les fleurs bleues de son ancien jardinet de Looken.

Enfin le printemps s'installa tout à fait dans le couloir étroit où le guettaient les fleurs, Godelieve et Léonie Cordélis. Les murs, palissés de vignes en bourgeons, gardaient fort avant dans la nuit la chaleur du soleil, et Godelieve put venir s'agenouiller chaque jour sur son tapis vert afin de mieux voir gonfler les œufs des tulipes et s'ouvrir des clochettes des jacinthes.

Le soir, de ses fenêtres entr'ouvertes, comme un peintre qui s'éloigne de son esquisse, elle jugeait de l'ensemble et du progrès de son œuvre. Le tapis, maintenant, se brodait de lui-même. Les tonalités délicates des fleurs, leur teint d'enfance fraîche donnaient à ce jardin un aspect rare et fin, dont la

vue réjouissait tant Godelieve qu'elle avait toujours envie de toucher, encore une fois, toutes ces choses, avant d'aller dormir. Finalement, elle se penchait vers ses élèves, aspirait l'odeur suave qui montait de leur cœur, puis elle fermait la croisée, à regret...

Et pourtant, lorsque arrivèrent les hirondelles, Godelieve se sentit prisonnière.

***

— Madame Godelieve, pensez-vous à votre bannière? — demande Léonie. — Il serait temps d'y travailler. Trois mois seulement pour cette œuvre gigantesque : vous n'en viendrez pas à bout!

Sur de la belle faille blanche, Godelieve a jeté un croquis au fusain. C'est sainte Barbe, à droite, et saint Adrien à gauche. La sainte présente une tour sur sa main, sans doute pour montrer combien facilement, avec la grâce de Dieu, elle a supporté les plus lourdes épreuves. Saint Adrien tient sa longue épée haute, parée pour la conquête, et la petite enclume, symbole de son glorieux martyre.

Mais il faut que Godelieve retourne à l'Hôpital pour fixer le détail de ses dessins d'après les originaux. Un jour, elle passe comme une ombre par le long couloir, débouche sur le préau encerclé de draps — encore des draps! — qui sèchent sur l'herbe. Trois petites filles de l'hospice chantent à tue-tête une ronde, enseignée sans doute par une bonne sœur française :

Que t'as de belles filles,
Giroflé, Girofla!
Que t'as de belles filles!
L'amour m'y comptera!...

Godelieve ne comprend pas le dernier vers car les petites prononcent :

La mômie comptera!

Elle sonne à la porte de la salle du Chapitre. La ronde étourdissante reprend de plus belle, en son honneur :

Elles sont bell' et gentilles.
Giroflé, Girofla !
Elles sont bell' et gentilles !
La mômie comptra !
. . . . . .
Cueillir la violette
Et l'amour m'y comptera !

Cette fois-ci, elles ont bien prononcé : « *L'amour m'y comptera !* » Godelieve a fermé les yeux sur son cœur.

Mais la voici dans la salle du Chapitre. A travers la porte de chêne, elle entend la ronde qui continue :

Aller au bois seulette
Cueillir la violette...
L'amour m'y comptera !

Elle sent tout à coup l'odeur printanière des violettes de Looken : elle va revoir Adrien... Et soudain elle entend de nouveau le battement de son cœur, et sent frémir sa poitrine, comme jadis lorsque Adrien y posait sa tête, tandis que le soleil se couchait derrière les collines... Godelieve sourit. Sa bouche se relève en deux ailes de papillon. Godelieve a la joie inconsciente, le bonheur sans arrière-pensée d'un rendez-vous d'amour... Elle dessine et travaille, travaille et s'applique sans détourner les yeux. Voilà qu'elle a fini : donc il faut partir, dire adieu à ses chers modèles... Comme il fait sombre tout à coup !

*
* *

Déjà la bannière se colore de soies fines. Godelieve s'est mise à ce travail avec une telle ardeur ! Elle ne quitte son métier qu'en soupirant, même pour aller aux offices. Son jardin ne l'intéresse plus, et c'est à peine si elle regarde ses fleurs, qui sont belles cependant et embaument. Léonie toute seule en prend soin, à présent. Elle est heureuse parce que madame Godelieve paraît heureuse, sa madame Godelieve qui brode, qui brode si vite que les soies floches n'ont pas le temps de s'accrocher à ses doigts, — longues et minces baguettes d'ivoire articulées, dont la douce servante admire les mouvements rapides et harmonieux.

Mais parfois la brodeuse s'arrête et s'impatiente, parce qu'il lui manque des tons subtils, certaines nuances intermédiaires. Elle a beau fouiller dans ses cartons, dans sa « perruque » de soies, elle n'en trouve plus d'assez fines pour broder les figures, les cheveux blonds et dorés de ses personnages. Il lui faudrait de la soie irréelle, des fils de la Vierge, afin de pouvoir tracer, peindre plutôt les chairs délicates.

Justement, Léonie connaît une femme de marin qui possède des soies de Chine extraordinaires : elle ira les chercher...

Les voilà, ces soies, toutes couchées en minces écheveaux, étirées, aplaties entre des feuillets de papier de riz fripé, rouillé par l'humidité. Il s'en exhale une vague odeur de fumerie d'opium. Mais elles sont de coloris vraiment innombrables, dans la douceur tout à fait merveilleuse de leurs teintes dégradées. Les doigts de Godelieve glissent, presque voluptueux, à travers des couleurs si vivantes. Ah! que ces bleus sont nobles, pénétrants et forts, profonds et sérieux! C'est avec eux, oui, qu'elle brodera les yeux d'Adrien.

Mais quel mal va prendre son âme à ne penser ainsi qu'à son bien-aimé? C'est presque chaque jour maintenant, — car, pour les figures, il faut être précis! — qu'elle va à l'Hôpital revoir ses modèles. Elle y circule librement, comme une quelconque sœur infirmière : on la connaît; on l'appelle « la grande artiste ». Mais elle, légère et comme peureuse d'une rencontre qui retarderait son rendez-vous, frôle à peine, dans sa hâte, les murs du long corridor. Vite elle tombe assise devant le portrait d'Adrien. Et quand elle a bien regardé la couleur des yeux, la teinte si particulière des cheveux, et la courbure du front, et la saillie de l'arcade sourcilière, et la petite ligne fuyante sous les paupières, vite, elle rentre chez elle.

Avec quelle joie passionnée, avec quel génie, soudain avivé, de peintre et de brodeuse, elle colorie de ses plus fines soies les belles mains et le visage de son bien-aimé! Cette bouche, elle ne pourra jamais, craint-elle, en rendre le dessin ni surtout l'expression différente de chacune des lèvres, — l'une, celle du haut, énergique et volontaire, et l'autre un peu épaisse, comme boudeuse et sensuelle...

Godelieve s'arrête en rêvant. Ah! cette bouche, comme elle l'a aimée sous les roses thé de Looken! Elle en connaît la

douceur... Et voilà que, subitement, elle se penche et baise les lèvres qu'elle vient de broder.

Quand elle se relève, du sang tache la faille blanche : elle s'est piquée à l'aiguille restée sur le métier. Elle pâlit. Voilà son chef-d'œuvre gâché et tout ce travail perdu, peut-être!

Est-ce un présage, un avertissement de Dieu? Faut-il tout abandonner?...

Cet incident tombe dans sa conscience comme alourdi par un poids singulier : il réveille Godelieve; elle sort de son rêve. Elle y voit clair maintenant. Où allait-elle donc, ainsi envoûtée?... A genoux, elle demande pardon à Dieu de son aveuglement, et, bien que, par fierté naturelle, il lui coûte d'abandonner ce qu'elle avait « empris » avec tant d'enthousiasme, elle décide de laisser là sa broderie. Ses yeux, d'ailleurs, sont très fatigués. La Grande Dame, avertie, l'excuse. Alors, à coups de ciseaux, pour que ce beau travail ne soit pas entièremeut perdu, Godelieve en fait un tapis de guéridon et deux dessous de lampe.

Et ainsi fut détruit l'objet pieux qui, par la permission de Dieu et la malignité du diable, était devenu un efficace instrument de tentation.

VI

Par l'été brûlant, le petit jardin, de nouveau, requit l'activité de Godelieve. Elle durcit la paume de ses mains à arroser les fleurs, à arracher les mauvaises herbes, à sarcler les deux petits bouts d'allée, à entretenir le gazon de velours. Le jardin devenait « une vraie beauté », disait Léonie.

Sur l'herbe, les sauges bleues fleurissaient en touffes abondantes, et les molènes de Phénicie et les lupins pâles... Des roses blanches tapissaient maintenant le mur où quelques roses rouges mettaient une tache de sang vif. — « En l'honneur du Sacré-Cœur! » affirmait Léonie. Mais Godelieve ne pouvait s'empêcher de penser tristement que le rouge avait été la couleur d'Adrien, jadis, en leur petit jardin de Looken.

Les premières fleurs périrent : les oignons arrachés furent soigneusement — leurs fanes une fois enlevées — mis

« en nourrice » dans un coin, puis à sécher en un réduit obscur, bien déshabillés de leur pulpe pourrie, rangés, étiquetés.

Alors ce fut le tour des fleurs de Dixmude. Elles foisonnèrent. Godelieve reconnut toutes ses anciennes amies, qu'elle avait peintes l'année précédente, — les mauves dévorantes, les passe-roses qui élèvent leurs hampes orgueilleuses garnies de fleurs en papier, les pois de senteur enivrants, les résédas tassés et discrets, les pourpiers lapidaires et les soucis jaune d'or...

Le tapis de Perse atteignait à sa splendeur la plus étonnante. On venait le voir de tout le béguinage et l'on admirait le goût et l'originalité de ces chères sœurs. Ah! Madame Godelieve était décidément une grande artiste, puisqu'elle arrivait à broder même la terre, avec les fleurs du bon Dieu! — « Et puis ce beau jardin juste au midi! » ajoutaient les jalouses.

Vers la fin de la journée, lorsqu'au milieu de ses fleurs Godelieve se promenait en récitant le rosaire, elle aimait à regarder, se détachant sur le ciel rose, les clochers de Notre-Dame et ceux de la cathédrale Saint-Sauveur. Alors elle était presque heureuse. Depuis qu'elle n'allait plus à l'Hôpital, elle se trouvait bien moins hantée par le souvenir d'Adrien. Le travail de jardinage accaparait son attention, brisait son corps et empêchait son imagination de vagabonder.

A cette époque, qui était celle des vacances, Godelieve s'en fut à Gand visiter sa mère. La baronne, restée dans les mêmes dispositions très pieuses que sa fille avait constatées l'année précédente, s'occupait maintenant à faire de la dentelle, de ses mains que rendaient maladroites plus de quarante ans d'oisiveté. Elle ne manifesta pas grande joie à revoir sa fille; même, au bout de quelques jours, elle la laissa partir sans regrets apparents. Véritablement, madame de Grootekerke ne regrettait rien de sa vie passée. Et Godelieve, de son côté, fut comme soulagée de quitter sa mère : c'est qu'elle rejoignait à Dixmude sa chère Léonie Cordelis.

Tous les hôtes de ce charmant béguinage, depuis la supérieure aux grosses lunettes de corne jusqu'aux plus humbles pensionnaires, reçurent Godelieve avec les plus touchantes démonstrations d'affection et de joie. Son âme fatiguée se retrempa, presque instantanément, dans la paix qu'elle avai

toujours goûtée au milieu de ces âmes, simples comme les fleurs de leur jardin.

Godelieve se disait que, si elle avait fait son postulat à Dixmude, au lieu d'entrer, sur les incitations de la Grande Dame, sa parente, au « béguinage princier » de Bruges, elle n'aurait pas été si éprouvée, sans doute, par les luttes de l'esprit et de la chair. Elle y aurait vécu tout doucement, sans surprises, sans rencontrer cette image dont la vue l'avait bouleversée, — au point de lui faire sentir presque la douceur de la présence réelle. — Elle avait voulu trop bien faire et voilà qu'elle était — bien que hors ne péril ! — dolente et désemparée à l'entrée même du port. Maintenant, avec sa piété attiédie, elle n'espérait plus, pour la sauver, qu'en la bonté divine.

*
* *

Septembre fut triste et pluvieux.

Godelieve, dès son retour, dut s'acheter une grande cape noire de Blankenberghe, pour se protéger des brouillards pénétrants. Cet ample manteau était déjà presqu'un habit monastique. Mais Godelieve, trop mince pour toutes ces fronces « pleureuses », s'en drapait à l'espagnole, — un peu fière d'allure, toujours... Elle ne saurait donc jamais prendre l'attitude que vainement espérait d'elle la Grande Dame?...

Dès le lendemain de sa rentrée, elle avait appris du boucher Bogaert que la mère Moru était mourante : elle y courut. La place de la Digue, qu'elle traversa, lui parut plus naine, plus humide, plus abandonnée que jamais. Elle trouva Céleste étendue sur son lit, les mains jointes et récitant d'affilée, avec un murmure indistinct et continu comme celui d'une source, le chapelet de ses cent prières.

Le père Moru, qui admirait sa femme, quoique toute sa vie il l'eût battue comme plâtre, en fit les honneurs à Godelieve :

— Voyez-vous, ma bonne madame, quand bien même Céleste est à l'article de la mort, elle garde encore toute sa mémoire. C'est une personne si intelligente ! Elle a comme des visions... Il y a bien longtemps de cela, la nuit de la Chandeleur, elle fait brûler un cierge : bon !... la nuit, elle rêve d'un

promis, — elle ne me connaissait pas encore, — d'un promis qui me ressemblait absolument. Et voilà que cet homme lui donne un soufflet : bon!... Quand, en confession, elle raconta son rêve, monsieur le curé lui dit : « Ma pauvre fille, cela veut dire sans doute que vous serez battue. Soyez prudente dans votre choix. » Mais Céleste répondit : « Puisque c'est la volonté de Dieu, j'épouserai l'homme qui ressemblera à celui que j'ai vu en rêve... » Alors, justement, elle m'a rencontré et elle est venue avec moi, madame... Seulement, je ne l'ai pas battue plus qu'il ne fallait...

Moru raconta aussi que, depuis la cérémonie du mariage, Céleste prétendait être soulagée d'un grand poids, — deux cents livres de moins sur l'estomac : — « Psitt! parties, les deux cents livres! » faisait le vieux, non sans malice... Enfin, tout de même, sa pauvre femme allait mourir en paix. Depuis le temps qu'elle priait le bon Dieu, il pouvait bien, pour une fois, jeter ses regards sur elle... Moru disait tout cela sans intention malveillante.

A ce moment, les yeux de la mère Moru vinrent à se déclore, bleus, pâles et intenses, et regardèrent au loin, en face d'elle. Ils rayonnèrent, subitement, d'une telle expression de joie qu'on eût dit qu'ils voyaient le ciel s'ouvrir.

Le cœur de la vieille femme battait à coups si forts que Godelieve, penchée un peu sur elle, en percevait le bruit irrégulier. Vite, elle humecta avec de l'eau vinaigrée la bouche de l'agonisante.

— Le Christ, quand il est mort, madame Godelieve, — continua Moru qui assistait à la scène avec un froid respect, — le Christ, c'était bien autre chose, n'est-ce pas? Mais c'était un peu comme cela tout de même... Voyez-vous, la mort, c'est une bataille. Et qui se démène n'échappe point, pour cela, à la défaite... Ah! ma pauvre Céleste! ma pauvre Céleste! Si brave femme et si intelligente!... Et moi, qu'est-ce que je vais devenir, quand je l'aurai menée là-bas? Qu'est-ce qui me restera? L'hospice?... C'est bien ma fin, l'hospice!

Mais Godelieve, de peur que Céleste n'entendît ces simples et égoïstes vérités, envoya le vieillard prévenir au béguinage qu'elle restait chez les Moru et ne rentrerait pas de la nuit.

*
* *

Le lendemain, Godelieve se réveilla dans son lit : elle crut rêver. Quelle heure était-il ? Elle éprouva une grande difficulté à se mettre sur son séant. Léonie, accourue, lui expliqua aussitôt que, chez les Moru, elle s'était endormie sur une chaise. La vieille Céleste trépassait vers minuit en poussant un grand cri : les voisins, voyant Godelieve immobile malgré le remue-ménage, tentaient de la réveiller, sans succès, car elle était évanouie. Pris d'inquiétude, ils la soignaient à leur manière. Elle reprenait un peu connaissance et madame Bogaert, la bouchère, la recueillait chez elle. Dès le petit matin, on l'avait transportée au béguinage, sur une espèce de civière. Toutes ces dames étaient folles d'inquiétude. Enfin le médecin, les avait, Dieu merci, rassurées...

Godelieve ne se souvenait de rien. Elle étendit le bras et prit, sur la table, la fiole d'une potion ordonnée par le médecin. Elle lut : *Éther et Digitale*. Évidemment, son accident de cette nuit avait pour cause le mauvais fonctionnement du cœur. Bah ! cela passerait comme le reste.

*
* *

Beaucoup de vent, de pluie, de brouillard : ce fut l'hiver... Godelieve, affaiblie par sa dernière crise cardiaque, sortit beaucoup moins souvent. Elle employait son activité à soigner et nettoyer sa petite maison. Bientôt, crainte d'en salir les parquets polis, maîtresse et servante hésitèrent à mettre les pieds dehors. Il leur fallait cependant aller trois fois par jour aux offices, et ainsi, trois fois par jour, maculer le seuil de leur petit palais.

Les deux amies se tenaient présentement dans la cuisine. Sur les rayons, des cuivres pansus éblouissaient. Tout l'éclat de cet or jaune faisait comme si des reflets de soleil eussent été enfermés entre ces murs lambrissés de carreaux violets et verts à filets jaunes vermiculés. Au fond de la grande cheminée à auvent, un modeste fourneau flamand, en fonte,

aux longues tringles de cuivre, exhalait une douce chaleur dont les bouffées, par moments, agitaient la vieille courtine de la hotte, — sympathique indienne où Paul et Virginie, au bord d'un ruisseau, s'abritaient, enlacés, sous la même feuille géante de bananier. — A la fenêtre, derrière les rideaux de mousseline, trois pots de crocus, parce qu'un peu de soleil les ravivait tous les jours, s'efforçaient de fleurir, encadrés « à la brugeoise » de divers bibelots. Le vase de Chine de la famille verte, la théière ventrue voisinaient avec un petit écran gothique en papier gaufré, à plusieurs feuilles, chef-d'œuvre de Léonie et que Godelieve n'avait pas eu le courage d'écarter.

Le serin Pépé, auquel l'âge et le désordre de ses plumes donnaient l'apparence d'un vieil oiseau empaillé, porté trois saisons de suite sur un chapeau, piaillait tant qu'il pouvait.

Léonie, enchantée de ces longs tête-à-tête avec sa maîtresse, en profita pour lui raconter d'interminables légendes flamandes, des mystères, des miracles, et surtout les morts pieuses auxquelles elle avait assisté.

— Avez-vous peur de la mort, madame Godelieve? — demanda-t-elle un jour.

— Pas trop, Léonie. Si le bon Dieu est appelé « bon », c'est qu'il y a des raisons pour cela. Et puis, la vie...

— Oh! madame! comme vous dites cela!... La vie est si tranquille et si bonne parfois!

— Oui... c'est vrai... parfois...

Et Godelieve, songeant plus avant, se disait que, sûrement, il existait pour certains, pour beaucoup peut-être, une vie heureuse dont jamais, voire même au ciel, elle ne connaîtrait le goût particulier.

*
* *

Après une nuit de forte gelée, les grands arbres se dépouillèrent tout d'un coup. Les feuilles tombèrent une à une, — « goutte à goutte », disait Léonie, — presque vertes, encore vivantes. Leurs tristes petits cadavres s'entassèrent et couvrirent les pelouses du béguinage. Et, nues, les branches des arbres

se découpèrent en fines dentelles noires sur le velours gris de l'air humide et enfumé.

Godelieve voulut, avant la neige, revoir ses paysages familiers. Le long du canal, derrière Notre-Dame, un cèdre moisi plongeait dans l'eau ses misérables basses branches. Elles barraient la route aux feuilles mortes que charriait un courant paresseux. Deux cygnes au plumage sali survinrent, importants et décidés. Ils fouillèrent du bec, à droite et à gauche, la couche des détritus et des feuilles mortes qu'ils fendaient du poitrail. A leur suite, dans un sillon élargi, l'eau, couleur olive, luisait comme de l'huile.

Tout était lugubre, — le laid squelette des arbres, la pourriture des jardinets, le suintement des maisons ratatinées. — Quelques feuilles cramoisies, encore attachées au réseau triste et désordonné des pampres, tombaient enfin, une à une.

En rentrant, Godelieve observa que le Lac d'Amour avait débordé sur les prés et qu'au loin, comme une fumée lente, roulait un brouillard bas et gris, presque mat. Oui, c'était bien l'hiver morose qui s'étendait sur la ville et sur les champs...

Peu de jours après, la neige reparut, et les sentiers balayés noircirent de nouveau de leurs raies sinueuses l'éclatante couverture blanche. Les corbeaux y marquèrent aussi l'empreinte étoilée de leurs pattes; puis, gîtés dans les hautes branches, ils agaçaient Godelieve de leur incessant croassement. Elle se consolait en pensant qu'il fallait bien subir les corbeaux pour entendre plus tard les cris joyeux des hirondelles.

Celles-ci, enfin, revinrent en leur temps, avec les bourgeons sanglants du groseillier, les pointes anémiques des perce-neige et les premières jacinthes. Dans la cour du béguinage, grinça de nouveau la meule du rémouleur...

Un matin, le facteur remit à Godelieve de magiques catalogues de Van Vanweren (d'Hellegom) et de Van Tuberghem (de Haarlem). Godelieve et Léonie, penchées, le soir, sur de prometteuses images, combinaient de fastueux dessins pour le prochain tapis de Perse, avec les mauves et les bleus des jacinthes, le blanc des narcisses, le rouge et le jaune des tulipes... Tout cela serait pour l'automne : cette saison

encore, il fallait se contenter des oignons de Claÿs plantés avant l'hiver.

Aux beaux jours, Godelieve allait se réchauffer en marchant le long des remparts. Il lui fallait du plein air maintenant et peu de fatigue. Le médecin, en effet, l'avait trouvée en mauvais état.

— Une bonne graine, — disait-il, — qui menaçait de devenir une pauvre plante... Il fallait surveiller cela...

Godelieve n'attachait à ces avis, aucune importance mais Léonie veillait. Avec sa sensibilité et sa bonté, cette simple servante avait fini par comprendre un peu l'âme de Godelieve. Sans savoir au juste pourquoi, elle craignait pour sa maîtresse un nouveau printemps, un autre été passé dans la solitude du béguinage.

« C'est si jeune ! — pensait-elle. — A peine vingt-cinq ans... et princesse !... Comment, avec la vie qu'elle a menée jusqu'ici, pourrait-elle, tout d'un coup, s'habituer au béguinage et au célibat ?... A force de lutter contre les habitudes de son passé, elle tombe malade... »

Léonie résuma ses réflexions par ce timide conseil :

— Madame Godelieve... le docteur a dit hier que vous aviez besoin de changer d'air. Alors... peut-être que vous feriez bien tout de même de partir pour quelque temps... Tenez ! j'ai une idée : si vous alliez à Haarlem ou à la Haye choisir quelques-unes de ces belles plantes qui vous font tellement envie ?

Godelieve ne répondit pas, tout d'abord. Justement, elle regardait les catalogues tentateurs. Partir ! Une joie enfantine gonfla son cœur, son visage devint tout rose. Et, soudain, elle se décida. Que voilà donc une bonne idée ! Oui, elle partirait, si la Grande Dame le permettait. Elle irait à Haarlem voir les collections de Van Tuberghem, le fleuriste... Et son envie de voyager devint un désir impérieux qui la mena chez la Supérieure.

Quand la Grande Dame eut écouté la demande de Godelieve, elle plissa légèrement le coin de ses lèvres et regarda la postulante au cœur de ses prunelles.

— Vous êtes encore bien indépendante, ma chère fille, et prompte à vouloir satisfaire vos désirs. Ils sont aussi puérils qu'innocents, je le sais. Mais comme l'esprit d'abnégation est lent à venir dans votre âme !... Cependant allez, mon enfant.

Votre santé a besoin de grand air. Ce changement vous fortifiera, je l'espère, le corps et l'âme. Et puis, les fleurs sont les joyaux de Dieu : leur fréquentation ne peut nuire à la piété. Elle la rend, au contraire, aimable et douce...

L'effet de ce discours désenchanteur fut tout autre que l'espérait la Grande Dame, car Godelieve la jugea inique. Est-ce que, vraiment, l'esprit d'abnégation, de sacrifice n'était pas entré dans son âme? Et, tous les jours, n'offrait-elle pas à Dieu son pénible réveil, les offices longs et monotones suivis dans cette église laide et antipathique, les besognes ménagères obligatoires, ce lavage de vaisselle qui la dégoûtait à l'avance de ses repas, et son manque de goût, son manque d'appétit pour l'œuvre qu'elle avait entreprise et que, tel un amer pain quotidien, elle consommait par petites bouchées, mâchonnées, du matin au soir sans répit... Tout cela, n'était-ce donc pas sacrifice consenti spontanément? N'était-ce donc rien, cet holocauste d'elle-même qu'elle offrait pour le rachat d'une âme qui n'était pas même la sienne?...

Eh bien, non! Elle ne renoncerait point à ce petit voyage. Elle sentait, aussi, combien sa santé avait besoin d'air frais, d'air neuf, — d'un air d'ailleurs, pour tout dire. — Elle reviendrait plus calme et plus vaillante.

— Léonie, je pars demain!

Léonie regarda sa maîtresse affectueusement.

— Vous partez demain, madame Godelieve? Tant mieux, car vous avez l'air si heureux! Vous avez la même figure joyeuse qu'à Dixmude!...

— Je vais, ma bonne Léonie, nous acheter des oignons à fleurs étourdissantes!... C'est tout juste le moment de les choisir sur pied... les belles du catalogue, vous savez!... Ah! quel tapis de prière nous aurons, l'an prochain!

— Mais vous reviendrez vite, n'est-ce pas, madame? Car je vais être bien seule.

— Seule!... Mais, ma chère Léonie, avec Pépé on n'est jamais seule... Pépé, le mal peigné, tient une place!...

— Oh! madame! — protesta Léonie, un peu vexée. — Vous lui reprochez ses jolis chants? Sans lui, savez-vous que le silence nous étoufferait ici!

— Oui, oui, je sais! Vous n'aimez pas les bruits du silence,

Léonie. Mais moi, je les aime... je les aime. On entend toujours quelqu'un dans le silence...

Alors Léonie prit un air pieux et recueilli, un peu pincé tout de même :

— Eh! oui, je sais bien, madame vit avec Notre-Seigneur... Mais tout le monde n'est pas mystique.

Godelieve rougit. Elle avait honte. Que faisait-elle, décidément, ici, fausse béguine? O vivante, dans Bruges la morte!

COMTE DE COMMINGES

(La fin au prochain numéro.)

LE PATRIMOINE

DE

CYRANO DE BERGERAC

Que Cyrano de Bergerac[1] ait été complètement étranger à la Gascogne, qu'il soit né à Paris un jour de mars de l'année 1619 et qu'il ait tiré son nom d'une terre de la vallée de Chevreuse, ce sont là des points depuis longtemps acquis à l'histoire.

1. La principale source de la biographie de Cyrano de Bergerac est constituée par quelques lettres de « son plus cher et de son plus inviolable ami », Henry Le Bret, et par la préface que celui-ci écrivit en tête d'une des premières éditions de Cyrano. Après les notices plus littéraires qu'historiques de Charles Nodier, de Théophile Gautier et de Paul Lacroix, après la publication par Jal de nombreux actes d'état civil de la famille, M. P.-A. Brun a consacré en 1893 une étude d'ensemble à la vie et à l'œuvre de l'écrivain. Depuis, M. Roman (*Revue d'histoire littéraire*, 1894, pp. 451-454) a analysé les documents relatifs aux Cyrano conservés dans le recueil des *Pièces originales* du Cabinet des titres à la Bibliothèque nationale; M. Em. Magne a défini les rapports de Cyrano avec les comédiens et le théâtre de son temps; M. le baron Frédy de Coubertin (*Nouvelle Revue*, 1er juin 1898, pp. 427-437) a précisé le séjour et les possessions de la famille de Cyrano dans la vallée de Chevreuse, à Mauvières et à Bergerac; enfin, tout récemment M. Samaran a établi que, suivant la tradition reproduite par Le Bret. Cyrano de Bergerac était bien mort à Sannois le 28 juillet 1655, chez son cousin Pierre de Cyrano, sieur de Cassan. Les principaux documents inédits dont nous nous sommes servis pour cet article comprennent, en outre du testament du père de Cyrano et du compte des exécuteurs testamentaires conservés aux Archives nationales, de nombreuses minutes anciennes des études de MM. Bossy, Chevillard, Crémery, R. Demanche, Houdart, Hocquet, Ch. Lefebvre, Lindet et Salle, notaires à Paris, auxquels nous tenons à exprimer nos plus vifs remerciements.

Savinien de Cyrano, le grand-père de Cyrano de Bergerac, était un notable bourgeois de Paris, d'abord marchand de poisson de mer, puis conseiller et secrétaire du Roi. Propriétaire, rue des Prouvaires, d'une grande maison qui fut pendant près d'un siècle le quartier général de la famille[1], il possédait en outre de nombreuses rentes sur le clergé, l'Hôtel de Ville et les gabelles. On le voit ensuite acheter le fief et la terre de Bray dans la paroisse de Chelles, le fief et la terre des Boisboisseaux dans la paroisse de Saint-Rémy-lès-Chevreuse[2], et enfin en 1582 la terre et seigneurie de Mauvières et de Bergerac dans la paroisse de Saint-Forget près de Chevreuse. Lorsqu'il mourut au mois de juillet 1590, il laissait quatre enfants : Pierre et Samuel, qui furent l'un et l'autre « trésoriers des aumônes, offrandes et dévotions du Roi » ; une fille, Anne, mariée à Jacques Scopart, également revêtu de la même charge, et enfin l'aîné de tous, Abel de Cyrano, père de notre personnage. Du père de Cyrano de Bergerac, Le Bret écrira plus tard : « C'était un vieux gentilhomme assez indifférent pour l'éducation de ses enfants » ; à un autre endroit de ses lettres, Le Bret laissera entendre à son sujet quelque accusation d'avarice. Les pièces que nous avons pu retrouver nous permettent tout d'abord de restituer à Abel de Cyrano sa véritable qualité : il était avocat au Parlement de Paris, et cette qualité nous est attestée par la riche bibliothèque inventoriée à l'occasion de son mariage.

Le 3 septembre 1612, alors âgé de quarante-cinq ans ou environ[3], Abel de Cyrano épousait, dans l'église Saint-Eustache, demoiselle Espérance Bellanger, fille de feu Étienne

1. La rue des Prouvaires, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que la partie comprise entre la rue Saint-Honoré et la rue Berger, s'étendait autrefois jusqu'à l'église Saint-Eustache. C'est dans cette dernière partie, aujourd'hui occupée par les Halles Centrales, au coin de la rue des Deux-Écus, que s'élevait la maison des Cyrano. Elle comprenait deux corps d'hôtel, l'un sur la rue, l'autre sur le derrière, une cour, un puits, une écurie, une cuisine, une grande salle au rez-de-chaussée, plusieurs chambres au premier et au deuxième étages, et des greniers. En 1618, lors du partage entre Abel de Cyrano et ses frères, cette maison fut évaluée à la somme de 13 000 livres, soit environ 70 000 francs de nos jours (Minutes de l'étude de M. Bossy.)

2. Minutes de l'étude de M. Bossy.

3. Le compte des exécuteurs testamentaires porte qu'au mois de janvier 1648 Abel de Cyrano avait plus de quatre-vingts ans.

Bellanger, ancien conseiller du Roi et trésorier général de ses finances à Paris, et de Catherine Millet. Le contrat avait été signé dès le 12 juillet, devant Le Camus et Le Voyer, notaires au Châtelet[1]. Les futurs époux devaient être « unis et communs en tous biens meubles et conquêts immeubles faits durant ladite communauté, selon et suivant la coutume de cette ville, prévoté et vicomté de Paris »; quant aux biens apportés par la future épouse, trois mille livres devaient entrer dans la communauté et le reste demeurer propre à elle et aux siens. Le survivant « aura et prendra sur les biens de ladite communauté la somme de neuf cents livres, savoir : le futur époux pour ses armes, habits et chevaux, et ladite future épouse pour ses habits, bagues et joyaux ». Enfin l'époux assurait à la future mariée un douaire de deux cents livres de rente.

L'épouse, seule et unique héritière de ses parents décédés, apportait diverses rentes sur l'Hôtel de Ville et les gabelles, ainsi que diverses parcelles de terres et de vignes sises aux paroisses de Bougival et de La Celle-Saint-Cloud; Abel de Cyrano avait « ses héritages, rentes et meubles lui appartenant par le décès de feu noble homme Savinien de Cyrano et qui sont encore en commun et par indivis entre dame Anne Le Maire, mère dudit sieur Abel de Cyrano, et ses cohéritiers »; il apportait en outre tout un mobilier dont on dressa l'inventaire[2] :

Premièrement 8 volumes in-folio reliés en veau rouge : savoir un Calepin en sept langues, Opuscules de Plutarque en français en deux tomes, Coutumier général en deux tomes, Ordonnances en deux tomes, et l'Histoire naturelle de Pline. . . . . 40 l.

16 volumes in-folio, la plupart reliés en veau rouge, savoir : un Cours Canon en trois tomes, un Cours Civil en cinq tomes, les Œuvres de Cujas en deux tomes, les Récitations dudit Cujas manuscrites en cinq tomes et la République de Bodin. . . . 97 l.

6 volumes in-folio reliés en veau rouge, savoir : un Dictionnaire latin-français, un Dictionnaire français-latin, un Lexicon grec en deux tomes, les Adages d'Erasme et un Diodore de Sicile . . 23 l. 4 s.

9 volumes, partie in-4, partie in-8, reliés partie en veau, partie en parchemin, savoir : la Logique d'Aristote, les Éthiques du même auteur, la Grammaire grecque de Clénard, un livre de Tablature sur

1. Minute de l'étude de M. Hocquet.

2. Minute de l'étude de M. Bossy.

le luth, deux livres des Discours politiques et militaires du sieur de La Noue, un tome des Vies de Plutarque en français, les Œuvres de Desportes et la Vérité de la religion chrétienne. . . . . 10 l. 8 s.

12 volumes, partie in-8, partie in-16, reliés en parchemin, savoir : deux Oraisons de St Basile en grec, autre Grammaire grecque de Clénard, les Principes de la langue latine, une Grammaire française, une Grammaire italienne, les Sentences de Guichardin en italien, les Dialogues de Guazzo en italien, le Parfait Courtisan en italien et en français, la Sphère de Sacrobosco, l'Arithmétique de Pelletier, Euclide grec et latin et Euclide français. . . . 115 s.

11 volumes, partie in-4, in-8 et in-16, reliés en parchemin, savoir : Institutes de Cujas, autres Institutes, un livre *de Regulis Juris*, un Juvénal, la Conjuration de Catilina et de Machiavel, les Institutions d'Imbert, Coutumes de Paris, la Dialectique française de Ramus, les Fastes des anciens Hébreux, Grecs et Latins, et les Commentaires de Gésar. . . . . 8 l. 14 s.

15 volumes in-4, tant manuscrits qu'imprimés, contenant chacun plusieurs et divers discours. . . . . 7 l. 10 s.

11 volumes, partie in-8, partie in-16, reliés en veau, savoir : un livre d'Exemples de plusieurs sortes de lettres par Hamon, une Bible, les Apophtegmes de Licostène, Aulu-Gelle, Quintilien, Horace, deux Térence, deux Quantités de Pantaléon et Diogenes Laertius. 9 l. 7 s.

11 volumes in-16, reliés en veau, savoir : les Dialogues de Vivès latin-français, Phrases poétiques, les Sentences sélectes de Cicéron et Démosthène, Justin, Nouveau Testament italien, Satires de Juvénal et Perse, Hérodian et les Œuvres d'Ovide en trois tomes. 4 l. 19 s.

17 volumes in-16, la plupart reliés en veau rouge, savoir : les Œuvres de Cicéron en 9 tomes, les Épîtres familières de Cicéron, autres Épîtres familières de Cicéron en latin et en français, Offices de Cicéron, Suétone, deux Buchanan, Salluste, la Conjuration de Catilina et l'Arioste en italien. . . . . 9 l. 5 s.

11 volumes, partie in-8, partie in-16, reliés partie en maroquin rouge, partie en vélin et partie en parchemin, savoir : une Bible en 5 volumes, les Psaumes de Desportes, les Bigarrures du sieur des Accords, Métamorphoses en vers français, Rabelais, Comédies italiennes et la Fiammetta de Boccace en italien et en français. . 9 l.

45 pièces de taille douce enluminées. . . . . 9 l. 10 s.

Une douzaine de vaisselle de faïence. . . . . 6 l.

13 médailles du roi Henri IV et de la reine sa femme et les 12 autres des 12 Césars. . . . . 7 l.

10 petits tableaux de portraits de dieux et déesses. . . . . 25 l.

4 figures en cire, l'une de Vénus et Cupidon, une autre d'une tireuse d'épine, une d'un flûteux et une d'une femme nue, honteuse. . . . . 18 l.

Une gondole, 2 pots à bouquets, une aiguière, une salière, un chandelier et une demi-douzaine de cuillers, le tout de terre cuite. . . . . 100 s.

11 figures de terre cuite émaillée, savoir : un petit garçon, un homme et une femme de village, un Mercure, une Justice, un Neptune, un cheval, deux chiens, un taureau et un lion. . . . . 12 l.

Un tapis d'estamet vert. . . . . 8 s.

Un buste du roi Henri IV en plâtre, grand comme le naturel. . . . . 15 l.

Un buste d'une femme en plâtre, grand aussi comme le naturel. . . . . 8 l.

Un grand luth . . . . . 12 l.

Deux jetons d'argent. . . . . 15 l.

Une horloge à porter à la pochette avec un réveil-matin à appliquer dessus. . . . . 60 l.

Un bahut de cuir noir. . . . . 7 l. 10 s.

Un habit de satin de Gênes . . . . . 120 l.

Un autre habit de satin de Gênes. . . . . 24 l.

Un habit de serge de soie . . . . . 60 l.

Un habit de serge de seigneur. . . . . 25 l.

Un pourpoint de taffetas . . . . . 8 l.

Trois bas de serge ou de soie et deux bas d'Angleterre. 50 l. 10 s.

Un manteau de serge de Cigonie doublé de taffetas façonné. 36 l.

Un manteau de serge de Florence doublé de revesche d'Angleterre . . . . . 15 l.

Deux manteaux de serge, l'un doublé de revesche et l'autre simple . . . . . 12 l.

Une robe de chambre, trois chapeaux, une paire de bottes avec les galoches et quatre paires de souliers de maroquin. . 30 l.

Un collier de 107 perles, à 100 sols pièce. . . . . 535 l.

Argent comptant . . . . . 880 l.

Un cheval, avec ses selles et brides, appartenant pour moitié audit sieur de Mauvières et l'autre à messire Samuel de Cyrano, son frère, prisé 160 l. 15 s. qui est pour la moitié. . . . . 80 l. 7 s. 6 d.

Une toilette de nuit et le sac de velours orange garni d'argent, doublé de taffetas bleu, avec un bonnet de nuit et l'étui, le tout aussi de velours orange et garni d'argent. . . . . 50 l.

Deux douzaines de chemises. . . . . 80 l.

14 coiffes. . . . . 6 l. 10 s.

3 douzaines de mouchoirs. . . . . 6 l. 11 s.

18 paires de chaussons, 6 paires de chaussettes et une paire de chausses à botter . . . . . 7 l. 4 s.

En rabats. . . . . 11 l.

Abel de Cyrano eut six enfants : Denis, Antoine et Honoré, baptisés tous trois à l'église Saint-Eustache les 31 mars 1614, 11 février 1616 et 3 juillet 1617, et qui moururent jeunes; Savinien, le futur Cyrano de Bergerac, baptisé à l'église Saint-Sauveur le 10 mars 1619; Abel, né en 1624 ou en 1625 puisqu'il avait vingt-trois ans lors de la mort de son père en 1648; Catherine de Cyrano, qui fut plus tard prieure du couvent des Dames de La Croix, rue de Charonne.

Jusqu'à la mort de sa mère survenue en 1616, Abel de Cyrano avait continué de résider avec celle-ci et avec ses frères dans la maison de la rue des Prouvaires. Cette maison à la suite d'un partage ayant été attribuée à son frère Samuel, il quitta la rue des Prouvaires dans les premiers mois de l'année 1618 pour aller habiter rue des Deux-Portes, aujourd'hui rue Dussoubs, paroisse Saint-Sauveur. C'est là que naquit l'année suivante Cyrano de Bergerac. En 1620, Abel de Cyrano quittait la rue des Deux-Portes pour la rue des Vieux-Augustins, aujourd'hui rue d'Argout, paroisse Saint-Eustache. Enfin, en 1622, il quittait Paris pour aller fixer sa résidence d'une manière définitive au château de Mauvières qui, avec Bergerac, lui était advenu en partage[1]. La terre et seigneurie de Mauvières comprenait : « le fief, terre et seigneurie dudit Mauvières qui se consiste en un hôtel manable... où il y a salle basse, cave dessous, cuisine, dépense, chambre haute, greniers, étables, grange, portail, le tout couvert de tuile, avec la cour, colombiers clos de murailles », le tout avec justice moyenne et basse et un certain nombre d'arpents de terre aux environs; quant à Bergerac, moins important, il comprenait à la même date « le fief, terre et seigneurie appelé le fief de Bergerac, qui anciennement s'appelait Soufforêt qui se consiste en une maison, portail, cave, grange, masure et jardins[2] ».

Lorsque son père se fixa dans la vallée de Chevreuse, le futur Cyrano de Bergerac avait trois ans. Il n'est donc pas douteux qu'il ait passé à la campagne la plus grande partie de

1. Minutes de l'étude de M. Bossy.

2. C'est M. Frédy de Coubertin qui a montré le premier que le nom de Bergerac avait été donné à cette terre par une famille de Bergerac qui l'avait anciennement possédée. Bergerac s'appelle de nouveau aujourd'hui Soufforêt.

son enfance et de sa jeunesse. Le premier document que nous possédons sur lui est de l'année 1628. Le jeune Savinien, alors âgé de neuf ans, reçoit de sa tante et marraine Marie Feydeau une somme de six cents livres :

Fut présent noble homme Abel de Cyrano, sieur de Mauvières près Chevreuse, paroisse de Saint-Forget, demeurant audit Mauvières, étant de présent en cette ville de Paris logé rue des Prouvaires paroisse Saint-Eustache, lequel a reconnu et confessé avoir eu et reçu de damoiselle Marie Feydeau, veuve de feu noble homme Louis Perrot, vivant conseiller et secrétaire du Roi, à ce présente, la somme de six cents livres de laquelle somme ladite damoiselle Perrot fait don à Savinien de Cyrano, son filleul, fils dudit sieur de Mauvières et de damoiselle Espérance Bellanger sa femme, cousine d'icelle damoiselle Perrot, à la charge néanmoins d'employer par ledit sieur de Mauvières lesdites six cents livres pour la continuation des études de Denis de Cyrano, son fils aîné, âgé de quatorze ans, pour après le décès des sieur et dame de Mauvières ladite somme de six cents livres devoir être reprise sur leurs biens par ledit Savinien de Cyrano leur dit fils, donataire d'icelle et par dessus les droits successifs de sesdits père et mère[1].

Vers cette même date, le jeune Cyrano fut confié aux soins d'un curé de campagne, violent, entêté, dont il nous a laissé un portrait sous le nom de Sidias. A cette école, il se rencontra avec son compatriote Henry Le Bret, son futur biographe, le plus affectueux des amis et le plus précieux des conseillers. Mais, comme celui-ci nous le racontera plus tard, le jeune Cyrano, las de son curé, obtenait de son père d'être mis en 1631 au collège de Beauvais à Paris : le célèbre principal Jean Grangier devait lui fournir par son érudition, par son pédantisme, par ses bouffonneries, comme par sa sévérité excessive, les meilleures scènes de son *Pédant Joué*.

Cyrano de Bergerac suivait encore le collège de Beauvais lorsque, le 3 juillet 1636, son père vendit à Antoine Balestrier, sieur de l'Arbalestrière, la terre et seigneurie de Mauvières et Bergerac pour la somme de 17 200 livres. Depuis quelques années la situation de la famille, jadis assez brillante, s'était peu à peu gâtée. Dès l'année 1630, M. de Mauvières avait dû se faire rembourser une somme de 2 850 livres autrefois

1. Minute de l'étude de M. Houdart.

prêtée au maréchal d'Estrées. Plus récemment, il devait renoncer à tout espoir de recouvrer une autre somme de 4 000 livres prêtée à une tante de sa femme, Catherine Millet. Lui-même avait dû contracter plusieurs emprunts dont l'un de sa belle-sœur, Marie Le Camus, veuve de son frère Pierre de Cyrano. Il ne paraît pas toutefois qu'en 1636 il ait eu de pressants besoins d'argent, puisque, au début de cette même année, nous le voyons acheter pour une somme de 32 000 livres, soit près de 150 000 francs de nos jours, une rente de 2 000 livres sur l'Hôtel de Ville de Paris.

En quittant la vallée de Chevreuse, M. de Mauvières était venu habiter avec sa femme, son plus jeune fils Abel et sa fille Catherine, un modeste logis tout en haut de la grande rue du Faubourg-Saint-Jacques près de la Traverse; il l'avait loué de M. de Saint-Jean, notaire au Châtelet de Paris, pour la somme de six cents livres par année. Avec eux, vint habiter Cyrano de Bergerac jusqu'au jour où, à peine sorti du collège de Beauvais, après avoir, dit Tallemant des Réaux, « brûlé plus d'un auvent de savetier », il fut amené par son ami Le Bret à s'engager avec lui dans la compagnie des gardes du corps, commandée par M. de Carbon de Casteljaloux et presque entièrement composée de Gascons. Mais blessé deux fois dangereusement, d'abord au siège de Mouzon en 1639 et l'année suivante au siège d'Arras où il reçut un coup d'épée dans la gorge, il dut renoncer prématurément à une carrière où il s'était fait considérer comme « le démon de la bravoure ». Il rentrait à Paris à la fin de l'année 1640, s'éprenait d'un beau zèle pour la philosophie, et l'année suivante, prenant pension au collège de Lisieux, sis rue Saint-Étienne-des-Grés, allait suivre les cours privés que venait d'ouvrir le célèbre Gassendi; il fallut bon gré mal gré l'y admettre après qu'il eût intimidé par ses menaces le maître et ses disciples.

Dans cette petite société qui comptait Chapelle, Bernier, Hesnaut, Cyrano se rencontra certainement avec Molière, l'un des meilleurs élèves de Gassendi. Mais une véritable intimité s'établit-elle entre eux, il est permis d'en douter : Le Bret, dans la liste abondante qu'il dressera plus tard des amis de Cyrano, ne mentionnera pas l'auteur du *Dépit amoureux*, bien qu'à cette date celui-ci fût déjà célèbre. En même temps

Cyrano se perfectionnait dans tous les arts qui conviennent au parfait genthilhomme. Le 8 octobre 1641 il passait avec un maître d'armes de la rue Saint-Jacques le marché suivant :

Fut présent Savinien de Cyrano, écuyer demeurant à Paris, au collège de Lisieux, fondé rue Saint-Étienne des Gréz, lequel a promis par ces présentes à Pierre Moussard[1], dit La Perche, maître en fait d'armes à Paris, y demeurant rue Saint-Jacques, à ce présent, de lui bailler et payer en cette ville dans deux ans [d'aujour]d'hui prochain la somme de deux cent-quarante livres, moyennant que ledit La Perche sera tenu et obligé de montrer et enseigner à son pouvoir audit sieur de Cyrano à faire des armes en sa salle aux jours ordinaires pendant ledit temps de deux ans à compter de ce jourd'hui ainsi et comme il fait à ses autres écoliers, icelle somme de deux cent-quarante livres ayant été convenue à raison de dix livres par mois que lui paient ses autres écoliers[2].

Quinze jours plus tard, Cyrano prenait un engagement analogue avec un maître à danser de la même rue :

Fut présent en sa personne David Dupron, maître à danser, demeurant à Paris, rue Saint-Jacques, paroisse Saint-Séverin, lequel a promis et promet par ces présentes à Savinien de Cyrano, demeurant au collège de Lisieux, à ce présent et acceptant, de lui montrer et enseigner à danser ainsi et comme il fait à ses autres écoliers pendant deux ans prochains à compter du vingt-et-unième jour du présent mois d'octobre et, à cette fin, ledit sieur de Cyrano sera tenu se rendre en la salle dudit Dupron aux jours et heures ordinaires pour le fait de la dite danse, et ce moyennant la somme de deux cent-quarante livres que ledit sieur de Cyrano sera tenu et s'oblige bailler et payer audit Dupron en cette ville d'aujourd'hui en deux ans prochains[3].

Cette même année 1641 fut marquée par l'entrée en religion chez les Dames de la Croix de Catherine de Cyrano. Dès le 23 juin 1637[4], M. et Madame de Mauvières avaient passé avec la mère Élisabeth de la Visitation, prieure, et la mère

1. Ce nom dans le texte est écrit *Mossart*, mais la signature porte *Moussard*.

2. Minute de l'étude de M. R. Demanche.

3. Minute de l'étude de M. R. Demanche.

4. Minute de l'étude de M. Chevillard.

Marguerite de Jésus, sous-prieure, un traité qui fut remplacé le 15 avril 1641 par les conventions suivantes[1] :

Furent présentes nobles et révérendes mères sœurs Marguerite de Jésus, prieure, et Élisabeth de la Visitation, sous-prieure, toutes deux religieuses professes de l'Ordre réformé de Saint-Dominique, dites les Filles de la Croix, de présent établies en leur couvent de la Croix, faubourg hors la porte Saint-Antoine lés Paris, faisant et représentant quant à présent la plus grande et saine partie des religieuses d'icelui, dûment assemblées capitulairement au parloir d'icelui, d'une part, et Abel de Cyrano, sieur de Mauvières, et damoiselle Espérance Bellanger, sa femme, de lui autorisée, demeurant au faubourg Saint-Jacques lés Paris, paroisse Saint-Jacques du Haut-Pas, tant en leurs noms que pour et au nom et comme stipulant en cette partie pour damoiselle Catherine de Cyrano, leur fille, à ce présente et de son consentement, d'autre part. Disant ladite demoiselle de Cyrano que Dieu lui ayant fait la grâce depuis quelques années de reconnaître les désordres de la vie du monde et les empêchements puissants qui s'y rencontrent pour y pouvoir vivre selon l'ordre et la volonté de Dieu, elle aurait dès longtemps fait dessein d'être religieuse et pour cet effet choisi la maison dudit ordre réformé de Saint-Dominique, dites les filles de la Croix, et depuis continuellement supplié lesdites dames supérieures religieuses la vouloir recevoir en leur sainte compagnie en toute humilité, laquelle prière et recherche ayant été agréablement reçue de la part desdites dames supérieures et religieuses, elles l'auraient reçue et admise en leur dite compagnie et maison... et afin que ladite demoiselle Catherine de Cyrano ne soit à charge audit couvent de la Croix, lesdits sieur et dame de Cyrano, ses père et mère,... accordent auxdites dames supérieures et religieuses de leur donner et bailler la veille de la profession de ladite demoiselle leur fille audit couvent, outre les meubles et autres choses qu'elle y a apportés, trois mille livres en deniers comptants et cent livres tournois de rente qui leur appartiennent... et, moyennant ce, lesdites dames supérieures et religieuses ont promis et promettent pour eux et leurs successeurs à l'avenir fournir à ladite demoiselle Catherine de Cyrano toutes et chacunes ses nourriture, vêture, ameublements de chambre et autres choses généralement quelconques à ce nécessaires dans ledit couvent, tant en santé qu'en maladie comme aux autres religieuses d'icelui, même fournir par icelle dame supérieure religieuse tous les habits et frais quelconques qui conviendront et seront nécessaires tant pour sadite vêture et profession, sans que ladite demoiselle de Cyrano soit tenue

1. Minute de l'étude de M. Salle.

de bailler et fournir autre chose que ce qui est ci-dessus dit et trois cents livres de pension pendant l'année de noviciat de leurdite fille seulement et en faveur des présentes lesdits sieur et dame de Cyrano donneront un présent à l'église dudit couvent à leur dévotion et est expressément accordé que ladite demoiselle de Cyrano ne promet faire sadite profession qu'au préalable lesdits sieur et damoiselle ses père et mère en soient avertis...

Entrée au couvent le 15 avril 1641, Catherine de Cyrano ne devait plus quitter la maison de la rue de Charonne.

Cyrano a renoncé à la vie des camps, mais il n'a rien perdu de son humeur batailleuse, de la liberté de ses propos, de la facilité avec laquelle il embrasse les querelles de ses amis. C'est le moment de sa lutte contre le singe de Brioché, au cours de laquelle il pourfend ou met en fuite plusieurs douzaines de laquais; où, pour défendre Linières contre les rancunes d'un seigneur, il lutte seul contre cent adversaires, en tue deux et en blesse sept, exploit surprenant, écrit Le Bret, et qu'on se refuserait à croire s'il n'avait eu pour témoins les gens les plus dignes de foi. Le Bret célèbre pareillement les vertus de son ancien compagnon d'armes, sobre jusqu'à ne boire que rarement du vin, modéré dans ses critiques, modeste dans ses jugements sur ses propres œuvres et d'une « si grande retenue envers le beau sexe qu'on peut dire qu'il n'est jamais sorti du respect que le nôtre lui doit ».

Vers le même temps, Cyrano perdait sa mère et se trouvait lui-même atteint d'une grave maladie qui l'obligeait à se confier aux soins d'un honorable homme Élie Pigou, « maître barbier chirurgien » demeurant rue Saint-Honoré, et auquel, le 1er avril 1645, il souscrivait une obligation de quatre cents livres « pour l'avoir pansé, traité, médicamenté et guéri de la maladie... dont il était détenu, à cet effet l'avoir nourri, logé et fourni tout ce qu'il lui a convenu ». Sur cet acte, nous rencontrons sa signature agrémentée d'un prénom que nous ne retrouverons plus : « Alexandre de Cyrano Bergerac[1] ». Il s'engageait à payer la dite somme, moitié dans

1. Cyrano a aussi signé quelques-unes de ses lettres du prénom d'Hercule. Quant aux nombreuses signatures que nous avons rencontrées sur des actes notariés, elles présentent les formes les plus variées, tantôt *De Cyrano* seulement comme en 1641, tantôt *S. de Cyrano, Savinien de Cyrano, S. de*

trois mois et l'autre moitié trois mois plus tard; maître Elie Pigou n'était point encore payé plusieurs années plus tard.

Est-ce à cette maladie que Cyrano à fait allusion dans sa ballade du *Pauvre malade :*

Magdelon, je suis bien malade;
J'ai les yeux caves et battus,
La face terreuse et maussade,
Les genoux maigres et pointus.
. . . . . .
Je ne suis plus entre les blonds
Puisque ma tête se dépouille;
On n'y voit plus mes cheveux longs
Non plus que sur une citrouille.

Mais pour Cyrano la maladie se compliquait d'une autre infirmité non moins douloureuse, la misère.

Que c'est une richesse extrême
D'être sain en sa pauvreté,
Mais c'est bien la pauvreté même
De n'avoir argent ni santé.
Un petit grenier est mon Louvre;
Mon manteau jour et nuit me couvre;
On me donne un drap en trois mois;
Pour tous rideaux j'ai la muraille
Avec une botte de paille
Dessus un matelas de bois.

Poète, bretteur, esprit libre et même un peu libertin, toutes professions à dîner rarement, Cyrano, dans sa fierté farouche, n'a jamais su se résigner à la seule condition qui permît alors aux gens de lettres de vivre : la clientèle de quelque grand seigneur. Il n'a d'autre ressource que de recourir à la fortune paternelle et il n'y manque pas. M. de Mauvières, qui en 1636 avait reçu après la vente de Mauvières une somme de 17 200 livres, était incapable, six ans après, de fournir au Couvent des Dames de la Croix les 3 000 livres fixées pour l'entrée en religion de sa fille. Le conflit entre le père et le fils ne cessa de s'aggraver; il prit dans les derniers jours du vieillard une sorte de grandeur tragique.

Cyrano de B., S. de Cyrano de Berg., S. de Cyrano Bergerac, S. de Cyrano de Bergerac.

*
* *

Le 8 octobre 1647, dans l'après-midi, M. de Mauvières, « étant de présent détenu malade de son corps dans la première chambre sur le derrière, ayant vue sur la cour » de la maison de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, « toutefois sain d'esprit, mémoire et entendement », faisait appeler deux notaires de son voisinage, Mes Ricordeau et Quarré, auxquels il dictait « son testament et ordonnance de dernière volonté » :

Veut et entend son corps mort être enterré en ladite église Saint-Jacques-Saint-Philippe à l'endroit où défunte damoiselle Espérance Bellanger, sa femme, est enterrée et qu'il soit dit un service complet, le corps présent; pour ses funérailles et obsèques, s'en remet à ses exécuteurs testamentaires ci-après nommés.

Item, ordonne être distribué le jour de son enterrement aux pauvres la somme de dix livres pour une fois.

Item, veut et ordonne ses dettes, si aucunes il y a, être payées et acquittées, ses torts et dicts être réparés et amendés avant toutes choses.

Item, veut et ordonne qu'il soit dit un annuel à son intention d'une messe basse de *Requiem*, chacun jour de la première année de son décès, en ladite église Saint-Jacques.

Item, donne et lègue à Élisabeth Descourtieux, sa servante, demeurant en sa maison depuis longtemps, le lit où elle couche, avec le bois, matelas, couvertures et autres garnitures, pour en disposer à sa volonté et outre donne et lègue à ladite Descourtieux trois cents livres tournois de rente, constituées sur les anciennes aides... pour après la mort de ladite Descourtieux... ladite rente retourner aux héritiers dudit sieur testateur, et à la charge d'une messe basse de *Requiem* par chacun an.

Quelques semaines plus tard, le 16 novembre, il confirmait par un bref codicille les termes de son testament, se bornant à augmenter de 20 livres la somme à distribuer aux pauvres le jour de son enterrement. Enfin le trentième et pénultième jour de décembre, dans un second codicille, après avoir réduit à 150 livres la rente donnée à sa servante Hélène Descourtieux dans le cas où le paiement des 300 livres mentionnées dans son testament ne pourrait s'effectuer, il déclarait en outre lui donner « tous les meubles meublants qui sont de présent en la

présente chambre où il est détenu malade de son corps, hors et excepté le lit où il couche, garniture d'icelui, le grand tableau qui est sur son buffet représentant le *Baptême de Notre Seigneur*, les gros chenets à pommes de cuivre qui sont en ladite chambre avec le fer et garniture, la tapisserie et tout ce qui est dans un bahut carré qui est de présent en ladite chambre, comme aussi lui donne et lègue deux chaises à bras de tapisserie rouge et noire qui sont en un cabinet proche la troisième chambre, une paire de chenets de cuivre qu'il a prêtés à mademoiselle Denisot, sa locataire, sa petite marmite de cuivre rouge, ensemble ledit bahut après que ce qui est dedans et ci-dessus réservé en aura été ôté ; lui donne également le pied dudit bahut. »

Ledit sieur testateur donne et lègue audit sieur Scopart, son beau-frère, et audit sieur Desbois, gendre dudit sieur Scopart, ses exécuteurs testamentaires, en commun toutes les figures, vases, écuelles de terre, poterie, verrerie et autres vaisseaux de verrerie qui sont en son cabinet, les priant de les accepter pour avoir mémoire de lui, avec regret qu'il n'a chose plus digne d'eux.

En même temps, le vieillard dictait pour être insérées dans son testament les graves déclarations suivantes :

Déclare en outre ledit sieur testateur pour aider à la vérité que, dès auparavant sa maladie de laquelle il est détenu au lit, qui sont de quatre mois et plus, et pendant icelle, lui a été pris et soustrait en sa maison ce qui ensuit :

Premièrement un grand tapis de table de tapisserie au gros point, un autre moyen de Turquie, un autre de buffet de drap à bandes de tapisserie, un autre tapis de buffet de tapisserie rehaussé, servant à couvrir tout le buffet, la couverture d'une forme de tapisserie, une couverture de lit, une écuelle d'argent à oreille et une cuiller aussi d'argent, un oreiller de duvet, plusieurs volumes in-folio de Droit canon, Ordonnances et coutumes de France, les Vies de Plutarque, avec quantité de linge, tableaux de portraits, vaisselle d'étain et autres choses dont il n'a la mémoire présentement ; pour quoi faire on a forcé les serrures des armoires et coffres où étaient lesdites choses, et attendu qu'il sait par quelles personnes lesdites choses lui ont été soustraites, les noms desquelles il ne veut être exprimés pour certaines considérations, il en décharge entièrement ladite Descourtieux et tous autres[1].

1. Archives nationales. Y. 13848.

Sur ces larcins qui se commettent en la présence même de l'intéressé, sur ces voleurs qu'il connaît et ne veut pas faire connaître, le dernier doute, s'il en existait encore, serait levé par les confidences que M. de Mauvières faisait quelques jours plus tard à ses exécuteurs testamentaires :

Ledit défunt sieur de Mauvières, ayant demeuré plusieurs mois au lit malade d'une rétention d'urine qui le travaillait il y avait déjà plusieurs années, aurait envoyé quelques jours avant son trépas prier ledit sieur Desbois de l'aller voir et lui dit en ces termes ou autres fort approchants, mais de pareil sens et substance : qu'étant âgé de plus de quatre-vingts ans, il connaissait bien que la maladie dont il est affligé par d'extrêmes douleurs est incurable... ; qu'il avait fait un testament et quelques codicilles, mais que la seule peine qui travaillait son esprit était qu'il n'avait personne qu'il osât prier d'en faire l'exécution, qu'étant fort âgé, tous ses parents n'étaient pas éloignés de son âge et que ledit sieur Desbois étant encore le moins incommodé, il avait jeté les yeux sur lui et sur ledit sieur Scopart, beau-frère dudit sieur de Mauvières, quoiqu'il sait bien que le grand âge dudit sieur Scopart en laisserait la peine audit sieur Desbois.

Quelques jours après ledit sieur Desbois retourna visiter ledit défunt auquel il promit qu'ils accepteraient ladite exécution testamentaire... Et lors ledit sieur de Mauvières, témoignant allégresse de cœur par beaucoup de larmes, tira ledit testament de dessous son traversin et un sac où il y avait six cents tant de livres en plusieurs espèces, mit ledit sac entre les mains dudit sieur Desbois avec la clef de son cabinet à laquelle pendait une autre petite clef qu'il lui dit aussi être d'une cassette ou armoire où se trouveraient les contrats des rentes qu'il avait sur la Ville, son seul bien, duquel il s'était secouru quoique malaisément depuis que le grand âge et les maladies l'avaient accueilli. Voulut que ledit sieur Desbois emportât le tout, quelque résistance et raisons qu'il lui en apportât, disant persévéramment qu'il avait trop de sujet d'en user ainsi, que, même pour ses nécessités journalières, il ne voulait plus user de sondit argent que par les mains dudit sieur Desbois, lequel, pour lui donner contentement, laissa argent à l'heure même à sa servante pour la dépense dudit malade qui déclara n'en vouloir plus prendre le soin, et l'ayant ledit sieur Desbois consolé autant qu'il avait pu, même promis de le revoir tous les jours, ledit défunt le pria de s'approcher de son lit et lui fit un si ample discours entrecoupé de larmes et de sanglots sur ses affaires domestiques et plusieurs secrets intérieurs qui le travaillaient que véritablement il aurait fallu être inhumain de ne pas admirer dans une suite de circonstances en choses très sensibles la force de son jugement et la bonté de son naturel envers tous ceux

qui l'avaient offensé, étant lors si près de son trépas, car il décéda peu de jours après, le dix-huitième janvier 1648[1].

M. de Mauvières fut enterré à Saint-Jacques du Haut-Pas, et à cet effet 34 livres furent payées « pour les droits du curé et assistance de ses prêtres et officiers du chœur »; 11 livres au receveur de la fabrique de la paroisse pour les droits de l'œuvre; 47 livres au sieur Ruffié, épicier du faubourg Saint-Jacques, « pour les torches et luminaires dudit enterrement »; 70 livres au sieur Vassy, crieur, « pour les tentures noires tant à la maison qu'à l'église et autres droits et salaires »; 6 livres au fossoyeur, nommé Jean Grimblet; 100 sols à Pierre de Saint-Denis pour la bière. Trente livres furent données aux pauvres, et 10 sols à « un porteur de billets d'enterrement qui importunait lesdits sieurs rendans et oyans compte ».

C'est aussi sur les frais de la succession que les deux frères furent habillés de deuil. Les dépenses faites à cette occasion pour Cyrano de Bergerac se montèrent au total de 116 livres 10 sols, dont 68 livres au sieur de Lescolle, marchand drapier; 15 livres 10 sols à François Gervais, tailleur; 14 livres à Michel Crespinet, cordonnier; 5 livres 10 sols « pour un chapeau de deuil »; 7 livres 10 sols « pour jarretières, aiguillettes et crêpes »; 4 livres 10 sols « pour un grand bas de serge à botter »; 30 sols « pour un autre bas de chausse de treillis noir ». Dix-huit livres furent données à Gervais Le Verrier, maître apothicaire au faubourg Saint-Jacques, pour médicaments fournis. Aucune somme ne figure en revanche à l'article du « médecin qui a assisté le défunt, parce que les exécuteurs ont appris de ses enfants que M. Du Chesne, qui faisait ladite fonction, a été payé tous les jours qu'il l'est venu visiter ». De menues sommes furent aussi données aux boulanger, pâtissier, porteur d'eau, épicier, charcutier et autres. On a vu le legs fait par M. de Mauvières à sa fidèle servante Élisabeth Descourtieux. Mais « ledit sieur défunt Abel de Cyrano étant demeuré malade plusieurs mois avant son décès, ses enfants et autres qui l'assistèrent jugèrent que la servante ne pouvait suffire seule pour le soulager, particulièrement la nuit que le secours est nécessaire et plus difficile, il lui fut baillé

1. Archives nationales. Y. 13848.

une autre personne pour aller et venir en ville afin de ne le laisser seul ». Ce fut Françoise Jourdain, jeune fille qui pour ce reçut une somme de 10 livres. « Fut aussi mandée la nommée Geneviève Blondeau, qui avait été longtemps sa servante domestique et leur était affectionnée, afin de veiller tour à tour ledit défunt. » A celle-ci, les deux frères Cyrano firent donner, en plus de ses gages, « un ciel de lit de tapisserie rouge et noir, rideaux, dossier, bonne grâce de serge d'Aumale rouge, haut de chausse de vieux drap de couleur de biche, pourpoint de cuir et un vieux manteau de deuil ».

L'inventaire des objets et effets mobiliers laissés par le défunt fut commencé le 11 mars 1648, achevé le 16 mars suivant par Mes Cartier et Quarré, notaires, en la présence d'Élisabeth Descourtieux et de Louis Beaudouin, sergent à verge, priseur et vendeur de meubles [1]. Il révéla la situation très modeste à laquelle avait été réduit M. de Mauvières. Une salle, deux chambres, deux cabinets et une cuisine composent tout ce qu'il avait conservé de la maison qu'il occupait et dont il avait sous-loué le 31 mars 1644 à Gilles Poissy, marchand fruitier, deux corps de logis, l'un sur le devant, l'autre sur le milieu pour la somme de 270 livres par an [2] et, plus récemment, deux chambres à une demoiselle Denisot.

En la salle de ladite maison :

Une vieille tenture de tapisserie de Bergame fort usée, contenant sept pièces de 2 aunes et demie de hauteur, sur 23 aunes ou environ de tour, une grande table à chassis de bois de noyer posée sur son chassis, un buffet de salle . . . . . 10 l.

Six chaises caquetoires de bois de noyer couvertes de tapisserie à points de Hongrie, deux fauteuils aussi couverts de tapisserie, quatre chaises caquetoires couvertes de tapisserie rouge et jaune, une forme sans tapisserie, un pied à bassin de bois de noyer. 20 l.

Un tableau peint sur bois, garni de sa bordure, où est représenté la Nativité de Notre Seigneur, un autre tableau carré peint sur toile où est représenté la Charité. . . . . 10 l.

Six tabourets à points de Hongrie. . . . . 6 l.

1. Minute de l'étude de M. Lindet.

2. Minute de l'étude de M. Lindet.

Dans la première chambre sur la cuisine, où est décédé ledit sieur de Mauvières :

Une paire de chenets de cuivre à figure, une paire de chevrettes, une pelle, une paire de tenailles et pincettes. . . . . 100 s.

Une table de bois de noyer posée sur son chassis, sur laquelle est un tapis de drap vert garni de tapisserie de soie verte . . . . 6 l.

Un buffet de bois de noyer à un guichet fermant à clef garni d'une layette coulisse à l'antique sur lequel il y a un tapis de drap vert à bande de tapisserie, frangé de soie. . . . . 100 s.

Un bahut carré à une serrure fermant à clef, garni de ses pieds . . . . . 100 s.

Une forme de bois de noyer garnie de tapisserie rouge et noire, six chaises dont deux caquetoires couvertes de pareille tapisserie que la forme et quatre bras de même étoffe. . . . . 6 l.

Une grande couche à hauts piliers fermant à vis, garnie de sa paillasse et un lit de coutil et traversin rempli de plume, un matelas de futaine et toile, une couverture de laine rouge, trois pentes de ciel, trois rideaux, deux bonnes grâces et le dossier à fond, une courte pointe, lesdits rideaux doublés de taffetas même couleur et lesdites pentes garnies de boutons, franges de soie et ladite courte pointe doublée de boucassin rouge . . . . . 120 l.

Une petite couche aussi de noyer à hauts piliers de bois de noyer. . . . . 30 l.

Une tenture de tapisserie de Rouen, façon de Bergame, à colonnes, contenant cinq pièces de deux aunes et quart de hauteur sur quinze aunes et demie ou environ de contour . . . . . 30 l.

Un tableau peint sur bois, garni de sa bordure, où est représenté un baptême de Notre Seigneur, et un autre tableau aussi peint sur bois où est représenté Notre Seigneur et St Jean en leur enfance et la Vierge les tenant, garni de sa bordure. . . . . 10 l.

Un crucifix d'ivoire sur sa croix d'ébène. . . . . 30 s.

Dans une chambre à côté de celle ci-dessus :

Une table de bois de noyer posée sur son chassis, un coffre de bois de chêne à l'antique, un buffet de bois de noyer à deux layettes coulisses sur lequel il y a un petit tapis de serge rouge avec une bande de tapisserie noire et rouge, trois chaises à vertugadin couvertes de tapisserie bleue et orange, un escabeau de noyer. . . . . 100 s.

Une paire d'armoires de chêne servant à mettre habits à quatre guichets, fermant à clef, un lit de camp garni de deux matelas futaine et toile, un traversin rempli de plume, deux couvertures de laine dont une blanche et l'autre rouge. . . . . 20 l.

Une autre couche à hauts piliers de bois de chêne. . . . 30 l.

Une paire de chenets de cuivre à doubles pommes. . . . . 8 l.

Ledit Desbois a dit avoir bonne souvenance que ledit défunt sieur de Mauvières lui a dit plusieurs fois avoir prêté lesdits chenets à mademoiselle Denisot, demeurant en ladite maison, lesquels elle a rapportés.

Dans un petit cabinet proche le grenier :

Sept sièges ployants dont trois grands et quatre petits, couverts de tapisserie à points de Hongrie, un petit cabinet d'Allemagne couvert de cuir fermant à clef, une armoire de tablettes de hêtre à mettre livres et six tablettes. . . . . 4 l.

Deux petites pièces et trois morceaux de tapisserie et deux méchants tapis de fil de laine, une petite boîte en forme d'écritoire couverte de cuir rouge, une hallebarde, un cadran de cuivre sans aiguille, une paire de balances de cuir avec un marc, un trébuchet garni de ses poids et grains et un miroir à glace de Venise garni de sa bordure de verre. . . . . 6 l.

Deux tableaux représentant le sacrifice d'Abraham, un autre rond sur bois où est représenté le jugement de Sainte Suzanne et un étui de cuir dans lequel il y a une montre d'ivoire. . . . . 3 l.

Deux petits tableaux de broderie où est représenté un œillet et rose, deux autres petits tableaux représentant deux Saint-Esprit en cœur et un tableau sur bois où est représenté Saint François, sept petits tableaux. . . . . 30 s.

Quarante-six tableaux sur carte, une carte fermée roulée sur un bâton. . . . . 3 l. 10 s.

Huit écuelles de faïence figurées, onze pièces de diverses figures de terre, et une écritoire couverte de veau doré fermant à clef. 100 s.

36 verres de cristal tant couverts que découverts. . . . . 8 l.

47 autres verres de cristal composés de vase, aiguière, coupes, soucoupes. . . . . 12 l.

Trois portraits en ovale, deux sur cuivre et l'autre sur plomb. 20 s.

Deux petites écuelles faïence de la Chine servant à mettre poudre avec trois petites écuelles de faïence avec deux autres petits tableaux où sont représentés Notre Seigneur et la Vierge. . . . . 40 s.

Une boîte de bois de sapin dans laquelle se sont trouvés dix boules de diverses grosseurs de marbre et porphyre. . . . . 6 l.

Une boîte de bois blanc dans laquelle se sont trouvées un couteau, un autre couteau, un fusil servant à aiguiser couteaux, un petit couperet, quatre serpettes, deux rasoirs. . . . . 40 s.

Trois arquebuses, tant à fusil qu'à rouet avec une carabine, deux épées et un hausse-col. . . . . 3 l.

Ensuivent les habits à l'usage dudit défunt.

Trois pourpoints et trois hauts de chausse de drap d'Espagne et Hollande, un manteau de drap noir. . . . . 3 l.

Un pourpoint de cuir tailladé, un haut de chausse de drap couleur de biche, un haut de chausse de drap d'Espagne et un pourpoint de satin à fleurs sans basques et une casaque de drap de Berri doublée de panne. . . . . 40 s.

Un pourpoint et haut de chausse de satin à fleurs et un autre de taffetas doublé de satin découpé, un manteau de drap noir doublé de panne. . . . . 4 l.

Un manteau de drap d'Espagne doublé de panne de soie couleur de pensée, un autre manteau de drap de musnier noir doublé de panne de soie même couleur. . . . . 12 l.

Un manteau de drap d'Espagne noir, une soutane de serge de Condom noire, une robe de chambre de serge couleur de pensée garnie de boutons de soie et argent. . . . . 14 l.

L'inventaire terminé, certains objets furent, suivant les dernières volontés de M. de Mauvières, remis soit à Élisabeth Descourtieux, sa servante, soit à ses exécuteurs testamentaires. Les autres furent vendus aux enchères; dix-huit livres 14 sols furent payés « aux crocheteurs qui ont apporté les meubles depuis le faubourg Saint-Jacques jusqu'au logis des sieurs Scopart et Desbois, où la vente a été faite, et le reste aux Halles ». Certains articles toutefois furent exceptés de la vente, tels que « plusieurs tableaux, pour n'avoir pu être vendus à si vil prix que lesdits oyants n'ont jugé à propos de les vendre, mais de les partager », tel « un anneau d'or où est enchassé un petit diamant en cœur au milieu et douze autres petits diamants à l'entour. »

La fortune laissée par le défunt consistait en de nombreuses rentes, la plupart de peu d'importance et pour le recouvrement desquelles on dut dépenser beaucoup de temps et de peine; ce n'est que le 5 mars 1649, que les exécuteurs purent rendre leur compte : 78 livres furent payées à Me Quarré, notaire, « pour ses salaires, journées et vacations employées à la confection de l'inventaire, pour la grosse d'icelui et pour diverses expéditions de procurations et voyages pour faire émanciper ledit Abel de Cyrano »; 85 livres à Louis Baudouyn, sergent à verge, priseur et vendeur de meubles; 8 livres « au grand

couvent des Augustins de Paris pour le service de l'an qu'ils ont fait le 18 janvier 1649 »; 160 livres à messire Pierre Dupont, bachelier en théologie et curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, pour la célébration de la messe annuelle. Mais le chapitre le plus important était celui de l'entretien des deux frères qui, du 18 janvier au 15 mars 1648, avaient habité ensemble dans la maison de la rue du Faubourg-Saint-Jacques. Il leur fut baillé une somme de 216 livres 8 sols « pour leur dépense et pour ladite Descourtieux et Geneviève, servantes, l'une faisant difficulté de demeurer sans l'autre avec lesdits oyants et leur valet ». Puis, l'inventaire terminé, les deux frères avaient quitté la maison pour laquelle le loyer de la dernière demi-année, soit 300 livres, fut payé au propriétaire.

A partir de cette date, c'est-à-dire depuis le jour de la Notre-Dame de mars 1648 jusqu'au 7 février 1649, jour de la reddition des comptes, les exécuteurs testamentaires ouvrirent un compte spécial pour chacun des deux frères. Le compte de Cyrano se trouva monter à 616 livres 15 sols 4 deniers, dont, pour les dépenses communes d'entretien, « 384 livres en plusieurs fois pour sa nourriture où il l'a voulu prendre »; 58 livres « pour le loyer de la chambre qu'il occupe »; 15 livres « pour chemises, canessons, chaussures, bas de toile »; 15 livres « pour blanchissage de linge, racoutrage de ses habits »; 16 livres, 3 sols, 4 deniers « pour bottes neuves et racoutrages de chaussures ». La dépense de son frère Abel monta à 466 livres 3 sols 6 deniers, savoir 385 livres 11 sols 6 deniers pour sa nourriture où il l'a voulu prendre; 50 livres pour le paiement du loyer de sa chambre; 25 livres pour chemises et autre linge; 22 livres pour raccommoder ses habits et blanchir son linge; 41 livres pour bottes neuves et éperons; 4 livres, « payées pour un mois que ledit oyant a été pour se remettre à l'écriture chez le sieur Barbedor, maître écrivain à Paris »; 6 livres 18 sols pour les hardes par lui prises lors de la vente des meubles de l'inventaire. En outre, une somme de 200 livres fut payée au nom de Cyrano de Bergerac à messire Élie Pigou, ce maître barbier-chirurgien de la rue Saint-Honoré qui avait traité le jeune homme quelques années auparavant et qui réduisit ses prétentions de la moitié.

Les deux frères durent s'ingénier à trouver de nouvelles ressources. Un anneau d'or enrichi de diamants avait été retiré de la vente. Ce bijou avait été autrefois donné à la mère de Cyrano, lors de l'achat de Mauvières, par l'acquéreur du nouveau fief. Le 12 janvier 1649, les deux frères, s'étant fait faire chacun un habit chez un maître tailleur de la rue du Foin, et manquant d'argent, remettaient l'anneau en gage entre les mains du tailleur [1].

Lorsque le 5 mars 1649 les exécuteurs testamentaires rendirent leurs derniers comptes, les recettes se trouvaient monter au total de 3956 livres 1 denier; les dépenses dépassaient les recettes de 304 livres 9 sols 1 denier, dont les deux frères se trouvaient redevables : empruntant à MM. Scopart et Desbois une somme de 195 livres 11 sols, ils faisaient ainsi porter leur dette au total de 500 livres. Restait à accomplir le partage des biens de la succession. Il y fut enfin procédé le 19 juillet 1649 par les soins de Mes Cartier et Quarré, notaires au Châtelet de Paris [2] :

Déclaration et masse desdits biens qui sont à partir et diviser entre lesdits sieurs Savinien et Abel de Cyrano, frères.

1° Cent-huit sols de rente de bail d'héritage, dus par Maurice Manguier, Pierre Martin et Thomas Ollivier, vignerons demeurant à Bougival... le prix principal desdits cent huit sols de rente monte à la somme de. . . . . 135 l.

2° Onze livres et trois poules de rente de bail d'héritage dus par Raoulin Rasteau ou ses héritiers demeurant à Saint-Michel près ledit Bougival. . . . . 116 l. 10 s.

3° Quatre livres tournois et deux poules de rente de bail d'héritage dus par Nicolas Horasts, vigneron, demeurant aux Grossets, paroisse de La Celle près ledit Bougival. . . . . 125 l.

4° Douze livres et 6 poules de rente de bail d'héritages dus par Pierre Martin le jeune, vigneron, demeurant aux Grossets, paroisse dudit Bougival . . . . . 375 l.

5° Quarante-trois livres, 13 sols, 6 deniers, restant de soixante-une livres dix-sept sols six deniers portés par obligation dudit Martin. . . . . 43 l. 13 s. 6 d.

6° Sept livres dix sols tournois de rente de bail d'héritage, y compris trente sols de rente pour le paiement de trois poules de rente,

1. Minute de l'étude de M. Bossy.

2. Minute de l'étude de M. Lindet.

dus par Guillaume Hardouin, Jacques Berthault, vignerons, demeurants à La Chaussée, paroisse dudit Bougival, montant à . . . . . 187 l. 10 s.

7° Treize livres quinze sols et trois poules et demie de rente de bail d'héritage, revenant à quinze livres dix sols de rente, dus par Jean Boissonnat, laboureur vigneron, demeurant aux Grossets, paroisse de La Celle, montant au principal de . . . . . 387 l. 10 s.

8° Sept livres dix sols de rente de bail d'héritage dus par Jean Delinat, Jacques Rasteau, Geoffroy Pimparé et Raoulin Desues, vignerons demeurant à Saint-Michel près Bougival, montant à . . . . . 185 l. 10 s.

9° Plus la somme de vingt-cinq livres, dix-huit sols, six deniers, restant de quatre-vingts-quatre livres quatorze sols contenus en une obligation desdits Delignet, Rasteau, Pimparé, Desues et Hardouin, ci. . . . . 25 l. 18 s. 6 d.

10° Cent huit sols de rente de bail d'héritage dus par lesdits Delignet, Jacques Rasteau, Raoulin Desues et Jacques Hardouin, à prendre sur deux arpents quarante perches de terres et vignes montant à . . . . . 135 l.

11° Pareille rente de cent huit sols de bail d'héritage dus par Louis Rasteau, Jean Bourdon le jeune et Raoulin Panton, vignerons demeurants à Bougival et environs, montant à . . . . . 135 l.

12° Cinquante livres onze sols restant de cinquante-cinq livres, onze sols contenus en une obligation par lui passée au profit dudit sieur de Mauvières, ci. . . . . 50 l. 11 s.

13° Plus quarante sols restant de onze livres contenus en l'obligation dudit Houyn, ci . . . . . 40 s.

14° Soixante-une livres, cinq sols restant de huit-vingts dix-neuf livres, trois sols, dix deniers contenus en une obligation de Jean et Gilles Brissonet au profit dudit sieur de Mauvières. . . 61 l. 5 s.

15° Douze livres dix sols tournois de rente de bail d'héritage dus par Jean et Jacques Jullien, frères, et Henry Potier, vignerons, demeurants à Saint-Michel et environs paroisse de Bougival, montant au principal de . . . . . 312 l. 10 s.

16° Plus la somme de treize livres six sols restant de quarante livres contenus en leur obligation . . . . . 13 l. 6 s.

17° Six cents livres de rente sur le clergé constitués par la ville de Paris à Robert Niceron, montant à. . . . . 3 600 l.

18° Cinquante livres tournois de rente sur ledit clergé constitué à Jacques Lepannettier, montant à . . . . . 300 l.

19° Quarante-une livres, trois sols, huit deniers de rente faisant partie de cinq cents livres tournois de rente constituées à Me Pierre Pigray par la ville de Paris, montant à . . . . . 247 l. 6 s.

20° Vingt-cinq livres de rente faisant partie de cent livres de rente

constitués par la ville de Paris le 8 mai 1563, montant à. 150 l.

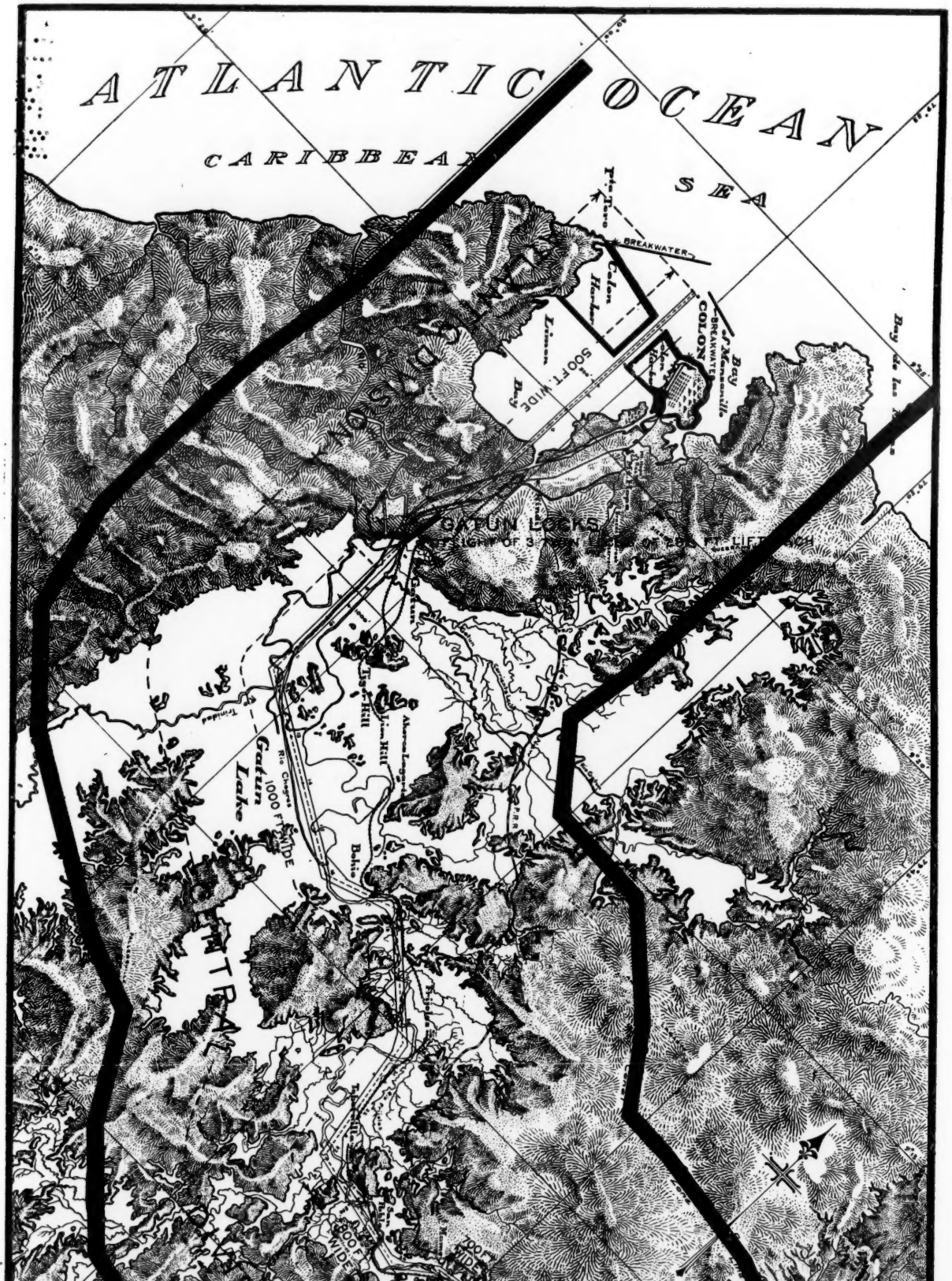
21° Quatre-vingt-six livres, douze sols, huit deniers de rente cédés par échange auxdits feu sieur Abel de Cyrano et Espérance Bellanger sa femme par Joachim Marchant, écuyer, sieur de May et Anne Texier, montant à. . . . . 2 540 l. 16 s.

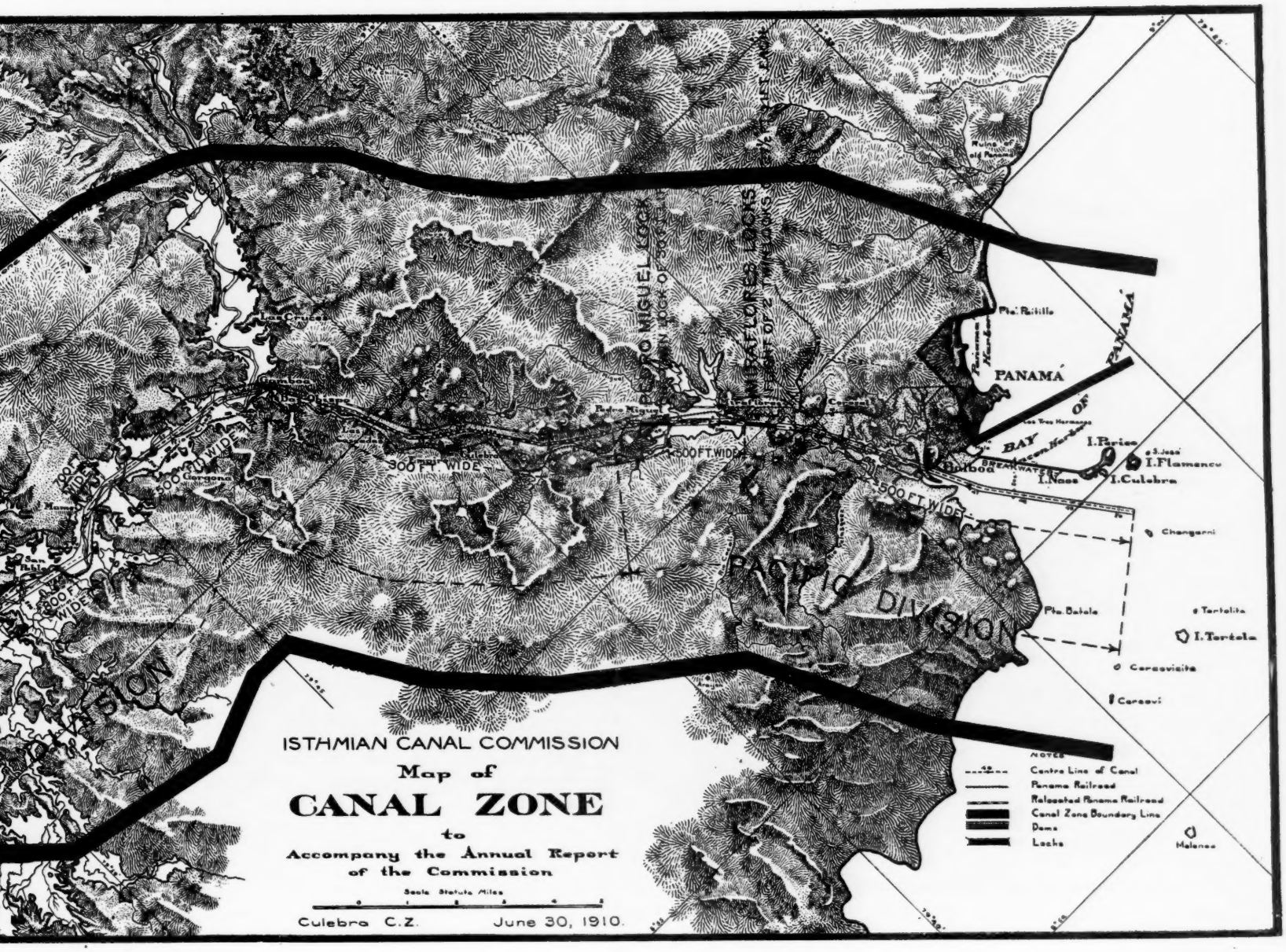
22° Deux mille livres tournois de rente constituées par la Ville de Paris audit sieur de Mauvières moyennant trente-six mille livres sur les aides, montant à . . . . . 12 000 l.

Parmi ces rentes, presque toutes de constitution très ancienne, et dont un bon nombre remontent au grand-père Savinien de Cyrano, aucune trace du produit de la vente de Mauvières. On comprend bien mieux, devant ce relevé, les résistances de M. de Mauvières aux exigences de son fils. Le total des biens ayant été évalué à 21 344 livres, 2 sols, les notaires préparèrent deux petits billets de papier de même grandeur, marqués *premier lot* et *second lot*, « et on appela un jeune garçon âgé de douze ans, inconnu auxdites parties ». Le sort donna à M. de Bergerac le premier lot comprenant d'après le tableau que nous venons d'exposer les articles 1, 2, 3, 4, 5, 6, 9, 13, 18, 20 la moitié des articles 21 et 22 et 283 livres 1 sol des six cents livres de rente compris dans l'article 17.

C'est ainsi que Cyrano de Bergerac fut mis en possession de son modeste patrimoine. Ce qu'il en fit et comment, libre enfin de ses actions, il se conduisit dans la vie, nous essaierons peut-être de le dire quelque jour.

JEAN LEMOINE


ATLANTIC OCEAN
CARIBBEAN SEA
BREAKWATER
Colon Harbor
Limon Bay
500 FT. WIDE
COLON
Bay de Manzanillo
Bay de Las
GATUN LOCKS
Tiger Hill
Gatun Lake
Rio Chagres
1000 FT. WIDE
Bohio
Alhajuela Lagoon
Tabernilla
CANAL TRAIL
500 FT. WIDE
500 FT. WIDE


ISTHMIAN CANAL COMMISSION
Map of
CANAL ZONE
to
Accompany the Annual Report
of the Commission
Scale Statute Miles
Culebra C.Z.
June 30, 1910.
PANAMA
BAY OF PANAMA
PACIFIC DIVISION
PEDRO MIGUEL LOCKS
MIRAFLORES LOCKS
500 FT. WIDE
Pta. Paitilla
Pta. Bubala
I. Perico
I. Flamenco
I. Naos
I. Culebra
Changarini
I. Tortola
Caracoviejita
Caracovi
Melones
Ruins of old Panama
Las Cruces
Gamboa
Bohio
Pedro Miguel
Miraflores
Cocoli
Balboa
Mamei
San Pablo
NOTES
Centre Line of Canal
Panama Railroad
Relocated Panama Railroad
Canal Zone Boundary Line
Dams
Locks

LE CANAL DE PANAMA EN 1910

On sait comment les exigences et les atermoiements de la Colombie ont provoqué une révolution, puis une déclaration d'indépendance, de l'isthme de Panama, constitué depuis novembre 1903 en État souverain sous la tutelle des États-Unis. C'est avec la nouvelle République qu'ils passèrent le traité du 18 novembre 1903, ratifié à Panama le 2 décembre suivant et à Washington le 23 février 1904, qui cède à perpétuité aux États-Unis une bande de territoire de dix milles (environ 16 kilomètres) de largeur, avec le droit de construction, d'entretien, d'exploitation et de protection du canal. La Compagnie française transféra tous ses droits et propriétés, le 4 mai 1904, aux États-Unis.

La bande de dix milles, « la zone », est entourée du territoire de la République de Panama. Tous les autres tracés possibles de canal interocéanique traversent en totalité ou en partie ce territoire. Le canal américain est donc efficacement protégé contre toute concurrence [1]. Le traité de 1903 a

1. De récents événements ont attiré de nouveau l'attention sur la voie de Nicaragua, mais sa construction présenterait encore plus de difficultés que celle de Panama. Les régions du lac et de son émissaire, le Rio San Juan, n'ont fait l'objet d'aucunes observations suivies; on sait, depuis 1899, que le fleuve a des crues atteignant 3 000 mètres cubes, que le Rio San Carlos, son principal affluent de droite, a de gros débits. L'aménagement des eaux est d'une solution plus difficile à Nicaragua qu'à Panama, malgré la présence du lac naturel; l'étroitesse de la vallée de San Juan ne laisse guère place pour la présence simultanée d'un émissaire puissant et d'une voie navigable sûre. La longueur du Canal serait de 274 kilo-

laissé les deux villes de Panama et de Colon en dehors de la zone; mais le groupe des îles Naos, dans le Pacifique, y est compris. Les territoires respectifs sont déterminés par l'accord du 15 juin 1904. Dans l'isthme, le bornage est effectué symétriquement à l'axe définitif du canal, cinq milles (8 kilomètres) de chaque côté. La surface de la zone est d'environ 116 032 hectares dont 83 398 sont la propriété des États-Unis. La République de Panama doit céder par la suite, et dans les mêmes conditions, tous les terrains et cours d'eau, qui pourraient, en dehors de la zone, devenir nécessaires à la construction, l'exploitation, l'entretien, l'assainissement et la protection du canal.

En plus de la somme de 10 000 000 de dollars que la République de Panama a touchée pour la cession perpétuelle de tous ses droits, elle recevra une redevance annuelle de 250 000 dollars or, commençant à courir le 1er janvier 1913, date à laquelle on supposait que le canal serait ouvert à l'exploitation. Les Américains enfin ont acheté les 1 466 actions du Panama Railroad (P. R. R.) que la Compagnie française n'avait jamais pu se procurer sur un total de 70 000, et dont la possession était indispensable pour disposer du chemin de fer en toute liberté.

Dans la zone, les Américains ont établi un gouvernement autonome qui s'exerce sous le contrôle du Président et du Congrès des États-Unis, l'*Isthmian Canal Commission* (I. C. C.) dont le département dit de l'administration civile est le pouvoir exécutif et judiciaire.

La zone a un port, Cristobal, sur l'Atlantique, et un autre, Balboa (nouvelle désignation de l'ancien port de La Boca), à l'embouchure du Rio Grande dans le Pacifique. Ce sont les futurs ports du canal, soigneusement séparés, en étendue et en administration, des ports panaméens de Colon et de Panama. Les importations commerciales par les ports de la zone sont passibles du droit de 10 p. 100 *ad valorem* au profit de la République; mais la perception en sera faite par des agents américains pour le compte du Gouvernement de Panama.

mètres avec trois écluses sur chaque versant, pour atteindre le lac central, au niveau moyen de 32 mètres au-dessus des Océans. Les dangers des tremblements de terre sont redoutables en cette région.

Les revenus encaissés par les Américains ont atteint, durant l'année fiscale au 30 juin 1910, un total de 394 422 dollars ou 2 050 000 francs. Par décision du Congrès, les revenus de la zone doivent être consacrés à l'entretien et au développement des services publics, hormis les recettes nettes de la poste qui ne doivent profiter qu'à l'amélioration de ce service.

Ainsi le canal n'est plus en terre étrangère, à la merci des caprices d'un gouvernement qui ne comprendrait pas la grandeur de l'œuvre à laquelle il se trouve associé. Ce ne sera plus le Français, l'Européen dépaysé, accessible aux mille influences d'un pays lointain, sans ressources, ce sera l'Américain presque chez lui, ayant façonné l'isthme à ses convenances et à ses goûts, qui creusera le canal.

Par acte du 28 juin 1902, le Congrès des États-Unis a décidé qu'un canal interocéanique serait construit par les soins du Gouvernement; aussitôt après le Président a chargé l'*Isthmian Canal Commission* (I. C. C.) de l'étudier et de l'exécuter. Cette Commission, qui dépend administrativement du sous-secrétaire d'État à la guerre, n'est responsable que devant le Président. Elle est composée de sept membres, dont le président est l'ingénieur en chef du canal. Elle siège dans l'Isthme et réunit tous les pouvoirs relatifs à la construction du canal et à l'administration de la zone.

Les deux premières années du régime américain se sont écoulées en tentatives malheureuses pour substituer des méthodes toutes nouvelles aux moyens d'action hérités de la Compagnie française. Jusqu'à ce que des travaux d'assainissement, dont le coût fut de 57 000 000 francs, eussent complètement modifié les conditions sanitaires du pays, le personnel fut très éprouvé par les fièvres. Il y eut des paniques, des exodes d'employés. Des questions de personnes compliquèrent encore la situation et ce n'est qu'après divers changements dans la haute direction et l'organisation générale qu'on parvint à l'organisation actuelle. Les officiers du génie placés à la tête de la I. C. C. et des principaux services sont soustraits aux influences qui avaient provoqué le changement fréquent des directeurs civils. Tous les membres de la Commission sont installés dans l'Isthme, la direction à Culebra.

L'administration civile et judiciaire, le gouvernement de la zone, qui jusqu'à 1906 dépendait d'un conseiller à Washington, sont placés désormais sous les ordres de l'ingénieur en chef. Le président de la commission doit adresser, au moins une fois l'an, un rapport au secrétaire à la Guerre sur les résultats de chaque département; le secrétaire à la Guerre en fait autant à l'égard du Président des États-Unis [1].

*
* *

Les Américains n'ont jamais pensé à construire un canal interocéanique à *niveau*. Leurs premières études admettaient un canal à écluses : les ingénieurs, depuis Napoléon Garella jusqu'à nos jours, s'étaient, en très grande majorité, prononcé pour un bief central surélevé. Il a fallu le succès du canal de Suez pour populariser la solution d'un canal à niveau, — et ce serait la meilleure solution assurément, s'il n'y avait à compter ni avec le temps ni avec la dépense.

Le rapport de la Commission de 1899-1901 prévoyait une dépense de 144 234 000 dollars, y compris les travaux d'assainissement et l'administration de la zone. Une modification des plans, adoptée à Washington en 1906, fixa le coût d'établissement du canal seul à 139 705 200 dollars, sans le prix d'achat, les indemnités, les dépenses d'assainissement, l'administration de la zone, ni les intérêts. Un troisième comité réexamina les projets en 1908, avec mission d'établir un devis global. Les dépenses de construction du canal proprement dit furent alors évaluées à 297 766 000 dollars, auxquels vinrent s'ajouter 77 435 000 dollars de dépenses diverses. Le coût total atteint ainsi à 375 201 000 dollars ou 1 950 000 000 francs : cette évaluation sert actuellement de base aux crédits annuels que vote le Congrès américain. Le total des crédits ouverts, au 1er juillet 1910 s'élevait à 248 000 000 dollars. Il reste donc à disposer de 127 200 000 dollars. Mais le devis de 375 201 000

1. Ces rapports, extrêmement détaillés, sont des documents précieux qui ont servi de base à la présente étude. Ils sont complétés par un journal hebdomadaire, le *Canal Record*, publié dans l'Isthme sous l'autorité et la surveillance de la I. C. C.

dollars ne comprend pas les ouvrages de fortification, évalués à 14 100 000 dollars.

Les données essentielles du projet, en cours d'exécution, sont : d'eau profonde à eau profonde, un canal long de 81 kil. 270, dont 65 kil. 180 en terre ferme; au centre, un lac intérieur qu'alimente une rivière, le Chagres, et qui forme un bief de partage à la cote 25 m. 925 pour le niveau normal des eaux. Ce lac s'étend sur 48 kilomètres, de Gatun jusqu'à Pedro-Miguel. La descente s'opère à Gatun, par une échelle de trois écluses, vers l'Atlantique dont les eaux profondes sont 11 kil. 200 plus loin. Sur le versant Pacifique, l'écluse de Pedro-Miguel conduit du lac dans un bief intermédiaire à la cote moyenne 16 m. 77, d'où la double échelle de Miraflorès opère la descente dans le chenal maritime qui s'étend sur 14 kilomètres jusqu'au terminus dans l'Océan [1]. La profondeur du chenal d'entrée, du côté de l'Atlantique, où la marée n'excède pas 0,45, sera de 12 m. 50 sous le niveau moyen, et du côté Pacifique, où la mer marne de 7 mètres, cette profondeur atteindra 13 m. 50.

La profondeur du bief central est partout supérieure à 12 m. 20 sous le plus bas niveau. En plan, c'est l'ancien

1. Le canal est ainsi décomposé en :

		Largeur du chenal au plafond.
Navigation maritime :		—
a) De l'origine dans la baie de Limon (Atlantique) au k. : 11,2 à Gatun (échelle d'écluses) environ.	11 km. 200	152 m. 50
b) Du pied de l'échelle d'écluses de Miraflorès, à l'extrémité du Canal aux îles Naos (Pacifique) environ	13 km. 670	152 m. 50
Navigation en eau douce :		
a) Dans le lac formé par le Chagres, env.	38 km.	152 m. 50 à 305 m.
b) Dans la traversée de la grande tranchée, environ.	14 km.	91 m. 50
c) Dans le bief intermédiaire entre les écluses de Pedro-Miguel et Miraflorès, environ.	2 km. 100	152 m. 50
Longueur de l'échelle de 3 écluses à Gatun, montée totale de 25 m. 90, env.	1 km. 200	doubles sas de 305 m. × 30,50.
Longueur de l'écluse de Pedro-Miguel chute de 9 m. 25, environ.	0 km. 400	»
Longueur de l'échelle de deux écluses à Miraflorès, chute totale moyenne de 16 m. 35	0 km. 800	»
Longueur totale	81 km. 270	»

tracé français, rectifié dans ses courbes; le canal américain sera constitué par une série d'alignements à l'intersection desquels sont de grands élargissements pour les évolutions des navires. Des modifications importantes ont été apportées aux débouchés dans les Océans. Du côté de l'Atlantique, le canal américain quitte la vallée du Chagres au Mindi et pénètre dans la baie de Limon qu'il traverse sur toute sa longueur : le tracé français longeait la terre et débouchait dans Folk's River, près de l'île Manzanillo, où est construite Colon; la baie de Limon étant directement exposée aux vents du nord, il faudra protéger le canal par des jetées, qui transformeront la baie en un port intérieur. Du côté Pacifique, le tracé dans la vallée du Rio Grande, à partir de Corozal, a été raidi; il conduit vers l'ouest des îles Naos, alors que le canal français débouchait à l'est. On a ainsi presque supprimé la forte courbe à l'embouchure du Rio Grande, mais au prix de dérochements plus importants. Il sera, dit-on, plus facile de protéger le chenal en mer contre les envasements qui le menacent à l'est, si l'on élève une digue qui joindra la pointe de Panama à Naos,

Malgré l'atténuation de quelques courbes, le nouveau tracé se trouve être de 7 270 mètres plus long que l'ancien, parce qu'il pénètre plus loin dans les mers à la recherche des fonds de 12 mètres. Hormis quelques réserves, le projet réunit tous les avantages que des études et une expérience de 25 années ont permis d'assurer à un canal interocéanique à travers l'isthme de Panama. La largeur moyenne au plafond sera de 160 mètres, avec un minimum de 91 m. 50 dans la tranchée centrale. Ces largeurs et les doubles sas dans les écluses permettront le croisement des plus grands navires actuellement à flot ou à prévoir.

Le lac doit être aussi étendu que possible au niveau admis pour le bief de partage, et le niveau maximum lui-même ne doit pas être inférieur à celui des plus hautes eaux du Chagres à Gamboa, si l'on veut que le fleuve alimente directement le lac, sans provoquer des perturbations dangereuses pour la navigation. Il faut étendre le lac le plus près possible des Océans pour que soit réduit le travail du creusement, et que le lac agisse plus efficacement comme régulateur du fleuve

principal et de ses affluents, tout en garantissant une meilleure alimentation des écluses. Ces conditions auraient été mieux remplies en limitant le lac par un barrage et une échelle unique de trois écluses, situées à Pedro-Miguel ou Miraflorès, et l'on ne voit pas très bien pourquoi les Américains ont renoncé à cette solution. La question de dépenses n'était pas en jeu, puisqu'on aurait supprimé le petit bief intermédiaire qui aura des variations de niveau et des courants gênants.

La superficie du lac sera de 42 476 hectares. Ce chiffre est basé sur des levés topographiques complets, qui ont coûté un travail considérable et des plus pénibles dans ce pays tourmenté, dont le sol est couvert d'une impénétrable verdure. Il a fallu relever le terrain pas à pas; ainsi explique-t-on les différences considérables qui, à chaque nouveau projet, étaient assignées à la surface de ce lac. De là, des déductions et des critiques sans fin sur le rôle régulateur et la capacité d'alimentation du bassin. Le projet de lac intérieur du kilomètre 8 au kilomètre 62 (Gatun à Miraflorès), tel qu'il fut soumis au Congrès de 1879, signalait une superficie de 6 000 hectares. Les levés définitifs accusent sept fois plus : 42 500 hectares. C'est sur ces chiffres variables que durant vingt ans on a étayé les projets relatifs à l'inondation de la vallée du Chagres.

Le rôle régulateur du lac dépend de sa surface, de sa capacité et des quantités qu'il doit recevoir et évacuer. Sa capacité est de 2 194 000 000 mètres cubes. Il doit alimenter le canal durant la saison sèche et régulariser les crues en hiver. Le niveau à maintenir par une manœuvre convenable des vannes est à la cote 25 m. 90. On le laissera s'élever de 60 centimètres en novembre et décembre : au début de la saison sèche, en janvier on trouvera donc le réservoir plein à la cote 26,50. En puisant dans cette réserve, on estime que durant les années les plus sèches le niveau pourra s'abaisser de 2 m. 10, faisant face aux diverses pertes et à la consommation de 48 éclusées[1] par jour, tant à la montée qu'à la

1. En 1909, le trafic à l'écluse du Canal américain du Sault Sainte-Marie s'est élevé à 30 millions de tonnes, à raison de 57 passages en moyenne par jour durant 8 mois de l'année, ou une moyenne journalière de 38 passages pour l'année entière. — En 1910, le canal de Suez a eu un tonnage de 16 580 000 tonnes, pour 12 passages en moyenne par jour.

descente. A cette plus basse cote 24,40, la profondeur d'eau dans la grande tranchée sera encore de 12 m. 20. La tranche de 2 m. 10 entre les niveaux extrêmes 24,40 et 26,50, représente environ 900 millions de mètres cubes ou 86 mètres cubes à la seconde durant les 120 jours de janvier à fin avril. Dès le mois de mai, les débits des rivières suffiront aux besoins. La consommation d'eau est prévue de $118^{m3},85$, savoir :

Évaporation	par seconde.	$26^{m3},41$
Pertes par infiltrations	—	2 ,41
Pertes aux portes des écluses et aux vannes des barrages, par seconde		7 ,81
Besoins de l'éclairage et des manœuvres (forces hydrauliques aux écluses)		7 ,81
Besoins de la navigation à raison de 48 passages par 24 heures		74 ,40
Consommation totale par 24 heures.		$118^{m3},84$

qui seront fournis, en saison sèche, par les 86 mètres cubes de la retenue, plus le débit minimum des rivières, soit 33 mètres cubes, d'où le total de 119 mètres cubes.

Quels sont les apports maxima des rivières et quelles variations de niveau comportent-ils?

L'apport maximum résultant des observations faites à Bohio (15 kilomètres en amont de Gatun) est de 3 100 mètres cubes à la seconde, qu'il faut porter au moins à 4 000 mètres cubes, si l'on comprend les nouveaux affluents, les Rios Gatun et Trinidad. Cet apport maximum se produit généralement en décembre. Ces 4 000 mètres cubes feraient monter le niveau d'un mètre en vingt-quatre heures. On doit admettre qu'une pareille crue est à retenir en entier : le lac étant déjà, fin novembre, près du niveau 26,50, il atteindrait alors la cote 27,50. Le barrage étant arasé à 34,50, la revanche serait encore toujours de 7 mètres. Un déversoir, d'une largeur de 190 mètres, a son seuil à l'altitude 21. Les vannes qui le surmontent pourront être manœuvrées de façon à laisser évacuer, sous une charge de $5^{m},70$ (moyenne correspondant aux niveaux extrêmes 25,90 et 27,50) environ 4 500 mètres cubes, c'est-à-dire tout l'apport.

Théoriquement, et sans vouloir discuter la possibilité

d'évacuer normalement 2 000 à 4 000 mètres cubes par-dessus un déversoir qui n'a que 190 mètres de largeur, le contrôle des niveaux et des volumes paraît donc assuré. Mais en Europe, aucun problème de régularisation n'approche celui qu'il faut résoudre à Gatun. Les chutes du Niagara d'un développement total de 1 100 mètres ne sont pas estimées à plus de 4 500 mètres cubes en moyenne.

Le lac de Gatun est formé de divers réservoirs séparés par des étranglements. Les affluents viennent de tous côtés et quelques-uns, le Rio Gatun et le Rio Trinidad, courront droit au déversoir sans avoir le temps d'étaler leurs eaux. Dans ces conditions, quels seront les courants de surface dans ce lac sans profondeur et quelles en seront les conséquences pour la navigation pendant les mois de novembre et décembre? Ces questions deviennent inquiétantes lorsqu'on voit combien les prévisions sur la tenue des lacs suisses, où les observations hydrographiques et limnimétriques, remontant à cinquante et soixante ans, ont été dépassées par les pluies diluviennes du 13 au 15 juin 1910. Malgré les améliorations apportées aux conditions d'écoulement des fleuves, aux évacuations des lacs, malgré le contrôle des barrages régulateurs, malgré un service perfectionné d'annonces des crues, tous les niveaux connus ont été dépassés par ces inondations. On a pu constater également que les niveaux sont un indice trompeur pour les quantités d'écoulement, et que les débits doivent faire l'objet de jeaugeages directs, sans quoi il est impossible d'arrêter avec précision suffisante un projet d'aménagement des eaux. Combien mieux encore ces constatations doivent-elles s'appliquer au Chagres!

Le barrage de Gatun aura une hauteur de 38 mètres au-dessus du fond de la vallée, une longueur de 2 400 mètres en crête, près de 800 mètres de largeur à la base, 120 mètres de hauteur au niveau du lac, et 30 mètres en crête. Il sera construit en un mélange de sable et d'argile que l'on trouve à proximité et qui est déversé par des dragues, à l'amont et à l'aval, entre deux grands massifs de roches et de rocailles. Le sommet et le talus d'amont seront perréyés. Ce mode de construction est imposé, à la fois par les dimensions de l'ouverture à fermer et par la nature du sous-sol, lequel est assez variable

dans les couches superposées à l'argilolithe, roche argileuse compacte que l'on trouve dans tout l'Isthme et qui est une excellente fondation lorsqu'elle reste à l'abri de l'air.

De nombreux sondages ont renseigné sur l'épaisseur des alluvions : l'argilolithe s'enfonce profondément sous le cours du Chagres et dans le canal français limitrophe; elle forme une poche de plus de 40 mètres sous le niveau des mers. Les alluvions, très anciennes, d'origine marine, sont elles-mêmes imperméables et incompressibles dans leurs couches inférieures; les parties supérieures, plus légères et contenant des débris organiques, sont enlevées. Sur l'emplacement du barrage, la vallée est divisée en deux moitiés par une colline rocheuse dans laquelle est établi le déversoir provisoire. Durant la construction, le débit du Chagres et de ses affluents passera par cette ouverture; lorsque le barrage sera suffisamment élevé pour opérer une retenue appréciable, le déversoir sera fermé par un massif de béton, muni de pertuis et de vannes.

La fermeture complète de la vallée du Chagres est achevée. Le 25 avril 1910, le fleuve a cessé de couler librement; ses eaux gonflées ont commencé de former le lac intérieur dont le niveau s'étendait jusqu'à 8 kilomètres environ à l'amont. Ce niveau restera libre jusqu'à ce que le barrage régulateur, avec seuil des pertuis ou murs de chute à la cote 21, permette de maîtriser les débits. Les deux passages à l'est et à l'ouest de l'îlot sont fermés. Le déversoir évacue directement vers la mer par l'ancienne embouchure du Chagres, de sorte que le trop-plein du lac ne menace plus la région du canal.

Les installations du chantier sont telles que l'exhaussement du barrage progresse plus rapidement que ne pourra le faire le niveau du lac. Le travail marche à raison de 350 000 mètres cubes de remblais mouillés et 200 000 mètres cubes environ de remblais secs par mois. En décembre 1910, il y avait en place : 4 690 000 mètres cubes de remblais secs, 4 435 000 mètres cubes de remblais hydrauliques, sur les 16 570 000 mètres cubes de l'ouvrage entier.

Le barrage de Gatun a été l'ouvrage le plus critiqué du projet, parce que, dit-on, il s'agit d'un remblai établi sur un sol prétendu perméable. Mais quiconque a suivi les études,

appuyées par de nombreuses expériences, du savant ingénieur M. Saville, dont le mémoire forme une partie importante du rapport officiel de la I. C. C. pour l'année 1908, doit reconnaître que cet ouvrage sera entouré, sauf négligences, de toutes les précautions.

Une destruction du barrage et du canal entier, par déversement du Chagres, dont le régime est encore insuffisamment connu, est beaucoup plus probable. Après trente années d'observations, on n'est toujours pas fixé sur les débits maxima de ce torrent. Le dernier hiver a dépassé les plus forts volumes admis : le fleuve a roulé à Bohio, les 26/29 décembre 1909, 3 100 mètres cubes atteignant la cote 11,80. Cette crue de 1909 s'est produite plus de 15 jours après la date ordinaire des plus grandes crues annuelles, et elle n'a pas non plus coïncidé avec de très fortes pluies dans la région du canal. Ce n'est que lorsque tout le bassin du Chagres sera mieux connu, en sa météorologie, topographie et géologie, qu'il sera possible de régler sur le régime du fleuve les grands ouvrages du canal. La montée de la crue en décembre 1909 a été exceptionnellement rapide : dans la soirée du 26 décembre, le fleuve élevait à Gamboa son niveau de 0,60 par heure, avec une augmentation de débit de 200 à 300 mètres cubes environ. L'aménagement des eaux, voilà donc le problème fondamental, inquiétant, du percement de l'isthme américain. Ce ne sont ni les millions de mètres cubes des tranchées, ni les dimensions des barrages, ni les quelques centaines de milliers de mètres cubes de maçonnerie des écluses, ce sont bien les cinq à six mille mètres cubes d'eau à la seconde, menaçant le canal à des hauteurs diverses, qui représentent la grosse difficulté à résoudre.

L'année 1909 fut extraordinairement pluvieuse : pour le seul mois de novembre, la hauteur des pluies a été à Gamboa 0 m. 7216, soit le maximum de 26 années d'observations, et la moyenne pour toute la zone du canal a atteint 0,75 ; à Porto-Bello, il est tombé en décembre 1909 une hauteur d'eau de 1,48. Les précipitations ont en outre été réparties de manière anormale. Il y a eu une crue sérieuse en juin ; les débits ont également été très forts en septembre et octobre. Puis la température, s'étant beaucoup rafraîchie, influa sur les précipitations atmosphériques. En novembre et décem-

bre 1909, les débits du Chagres étaient partout au-dessus des moyennes connues, ceux de Bohio et d'Alh'ajuela dépassant, en novembre, les plus forts écoulements observés jusqu'à ce jour. Ces volumes mesurés à Gatun durant ces crues, représentent environ deux fois et demi le débit moyen admis précédemment pour les mêmes époques de l'année. Quant aux volumes totaux pour les deux mois ils sont, en 1909, de 30 p. 100 supérieurs à la moyenne, et l'année entière a fourni environ 77 p. 100 plus d'eau que 1908, la première où des jaugeages directs aient eu lieu à Gatun. D'autre part le débit de 1908 semble avoir été inférieur à 33 mètres cubes, durant février, mars et avril. La hauteur de pluie a été en 1909, de 4 m. 17.

Une solution à la question du Chagres a été proposée par une dérivation vers le Pacifique du fleuve supérieur, en amont de Gamboa. En créant dans la vallée divers réservoirs superposés, que maintiendraient des barrages à Alhajuela et à Gamboa, il suffirait d'un ou de deux tunnels de 15 kilomètres à travers la Cordillière, avec section utile de 158 mètres carrés, pour écouler de manière continue, plus de 550 mètres cubes à la seconde, et vider les réservoirs.

*
* *

Quant aux terrassements du canal, le cube total d'excavation, à sec et sous l'eau, que l'on prévoyait au début, était de 78 885 000 mètres cubes, s'ajoutant aux fouilles déjà faites par les Compagnies françaises. Des modifications portèrent ensuite ce cube à 133 millions dont 59 400 000 à sortir de la tranchée centrale, y compris la fameuse Culebra; à la suite des fortes pluies et inondations de 1909, qui ont causé de nombreux dépôts dans la région du futur lac et provoqué une marche accélérée des régions éboulueuses de la Culebra, un cube additionnel de 5 600 000 mètres cubes a été ajouté aux prévisions. Le plafond du canal sera abaissé de 30 centimètres entre Gamboa et Mameï pour recueillir les apports du Haut-Chagres.

En décembre 1910 les quantités sont donc de 139 000 000

mètres cubes pour le canal entier, et 63 700 000 pour la tranchée centrale[1].

C'est l'exécution de cette tranchée qui, pour beaucoup d'esprits, est la principale difficulté du travail de percement. Elle est cependant réalisée pour plus de moitié : avec l'extraction mensuelle d'environ 980 000 mètres cubes, la Culebra sera déblayée vers le 1er décembre 1912. Les fouilles étaient à moitié, fin octobre 1909; 68 p. 100 étaient extraits au 31 décembre 1910, alors que dans la vallée du Chagres la proportion était de 84 p. 100. Les terrassements sont donc très avancés et la date d'achèvement du canal ne dépend plus que des écluses et des barrages.

Il y a actuellement 8 560 hommes présents sur les chantiers. La nuit, 400 sont occupés aux réapprovisionnements en combustibles, aux réparations, aux ripages des voies. Aux cotes inférieures, on est maintenant partout dans les roches, que les pelles à vapeur attaquent directement ou après une légère désagrégation à la dynamite. Sauf trois ou quatre zones d'éboulement, on est dans des terrains favorables au maintien des voies et à la circulation.

L'assainissement a lieu entre Bas-Obispo et Culebra par des dérivations latérales, qui évacuent directement vers le futur lac les eaux des nombreux ruisseaux. Ces dérivations sont ouvertes très près des crêtes des talus du canal, qui mordent déjà fort loin dans les flancs de la vallée étroite de l'Obispo et, pour éviter les coupures énormes, sont limitées du côté aval par des endiguements. Ces masses d'eau, suspendues de 20 à 30 mètres au-dessus du canal et dans son voisinage immédiat, constituent un danger; le 7 mai 1910, à la dérivation de l'Obispo, un peu au nord d'Empérador, le terrain a glissé sur une étendue de 50 mètres de largeur et 45 mètres de longueur, entraînant la digue, tandis que l'eau inondait et détruisait tout le chantier. Quelles eussent été les conséquences, lors des pluies en novembre ou décembre! Ce problème des eaux partout menace. La tranchée, à son origine nord, est isolée de Chagres

1. Voici les chiffres relatifs à Culebra, c'est-à-dire sur les 14 km. 500 du massif de la Cordillière :

Cube extrait du 4 mai 1904 au 31 décembre 1910 .	43 250 000 mètres cubes.
Restait à extraire	20 450 000 —

par un barrage en terre, que traversent, près du pied, quelques gros tuyaux qui sont fermés lors des crues. Fin décembre 1909, le Chagres menaçant de déverser par-dessus le barrage, les tuyaux furent ouverts pour remplir la tranchée et exercer une contre-pression. Mais la manœuvre n'eut pas lieu assez tôt; le fleuve, gagnant rapidement et se déversant en cascades, détruisit le barrage et les voies qu'il supportait. Les chantiers furent inondés jusque près d'Empérador.

Comme instruments de fouilles, les Américains ont adopté la pelle à vapeur. C'est un godet de tôle, ouvrable par le fond et manié par un système de leviers et de palans qui lui impriment un mouvement de bas en haut, en l'appuyant fortement contre le terrain pour le remplir. Le levier au bout duquel se trouve le godet est relié par des chaînes et des haubans à une charpente qui pivote, de manière à atteindre les diverses parties du talus, et de vider les godets dans les wagons garés sur la voie latérale. L'ensemble est monté sur une plate-forme automobile, qui supporte également le moteur et la machinerie. Les leviers et les chaînes sont les bras qui manient la pelle. Le godet, très solidement construit et armé de griffes, mord dans les plus durs terrains. Il dépend de l'habileté du mécanicien d'attaquer les déblais, de combiner les mouvements, successivement ou simultanément, de manière à obtenir un travail utile qui, suivant le type de la machine, atteint jusqu'à 3665 mètres cubes en huit heures de travail. Le nombre de pelles à vapeur, disponibles durant l'année finissant le 30 juin 1910, a été de 131, sur lesquelles les deux tiers environ étaient en travail, le reste en réparations. Des équipes spéciales font ces réparations sur le chantier, durant la nuit, à la lumière de puissantes lampes électriques. Pour les très grosses réparations, les gros appareils sont transportés aux ateliers d'Empérador.

Les déblais, désagrégés par la perforatrice et la dynamite, enlevés par la pelle à vapeur et versés dans des wagons, sont transportés aux décharges. Le réseau des voies de la division centrale a un développement de 320 kilomètres, dont la partie située dans les chantiers d'excavation proprement dite est continuellement remaniée. Deux gares de triage sont installées à Las Cascadas et Paraiso-Pedro-Miguel, pour la réception

des wagons pleins et la formation des trains qui, circulant sur le Panama Railroad, sont dirigés, d'un côté, vers les décharges de la vallée du Chagres, de l'autre, vers les décharges de Balboa (Pacifique).

Il a été longtemps plus difficile à Panama de vider un wagon que de le remplir : toute la largeur de la vallée, et même au delà, étant réclamée par la tranchée centrale du canal et par les deux coupures pour les dérivations des eaux, il fallait se résigner aux longs transports pour atteindre, d'un côté, la vallée du Chagres et, de l'autre, la basse vallée du Rio Grande et l'Océan Pacifique.

Les anciennes décharges françaises furent bientôt abandonnées et l'on en créa trois nouvelles principales : à Tavernilla, vallée du Chagres, distance moyenne de transport, 19 kilomètres ; à Miraflorès, basse vallée du Rio Grande, distance moyenne de transport, 12 kilomètres ; à Balboa (La Boca), plage du Pacifique, distance moyenne de transport, 18 à 20 kilomètres.

Les grands remblais de la déviation du Panama Railroad, dans la région de Gamboa, sont faits avec les terres du canal et l'on compte développer beaucoup ces décharges, dès l'ouverture de la nouvelle ligne. Les déblais rocheux ont été employés au barrage de Gatun, à 42 kilomètres de distance environ, ainsi qu'à la confection des digues (abandonnées depuis) dans la basse vallée du Rio Grande et encore à gagner sur l'estran du Pacifique, entre la ville de Panama et le canal.

Les décharges sont en état de recevoir 40 à 50 000 mètres cubes par jour. La plus complètement aménagée, celle de Tavernilla, comprenait au 30 juin 1910, 11 460 000 mètres cubes, dont 3 725 000 mètres cubes amenés l'année précédente.

Quatre éboulements se sont produits : à Casa Blanca, sur les deux rives en face du village de Culebra, et sur la rive orientale à Curacacha. Durant la saison pluvieuse, ces masses en mouvement sont la cause de continuels accidents et arrêts. A Curacacha, qui est la sortie de la Culebra sur le versant Pacifique, on comptait avoir épuisé bientôt les terres disloquées, lorsque, le 17 mai 1910, de nouveaux éboulements se sont produits, dépassant en importance tous les précédents. Une

masse estimée à 400 000 mètres cubes, en marche accélérée depuis 24 heures, ne s'arrêtait que le matin du 18 mai en butant contre le talus de la rive opposée du canal. Le chantier était détruit sur 300 mètres de longueur. Douze pelles à vapeur, installées depuis la veille, n'avaient pu empêcher cet envahissement. On ouvrit rapidement une cuvette centrale qui permit l'écoulement des eaux et l'attaque des terres éboulées. La circulation des trains reprit au bout de quatre jours. Cependant, l'éboulement de Culebra, en face le village, devenait très menaçant; bien que les quantités descendues fussent moindres, le chantier de Culebra fut arrêté près d'une semaine.

Durant la campagne de 1908-1909, les éboulements ont représenté 7 p. 100, et en 1909-1910, 18 p. 100 du cube total extrait, cette dernière proportion ayant servi de base aux évaluations récentes. Ces dangers, qui menacent depuis vingt-cinq ans, ne peuvent être supprimés que par l'extraction totale. Il est permis d'en entrevoir la fin, le corps des montagnes qui entourent la Culebra étant composé de roches solides. Pour un canal à niveau, les éboulements seraient un danger encore plus grand.

Partout ailleurs les talus se tiennent très bien; la conservation des fouilles, même complètement abandonnées et qui remontent à l'époque française, est généralement parfaite dans l'entière région du Centre de l'Isthme.

Au delà des écluses, vers la mer, les parties extrêmes du canal, donnent lieu à des dragages qui ne méritent mention particulière que dans la vallée du Rio Grande et au débouché dans le Pacifique, en face de Balboa (La Boca), où s'exécutent des dérochements sous-marins. C'est parmi les dragues que se trouve le plus grand nombre d'appareils provenant des Compagnies françaises, dont le réemploi fut décidé dès le début et qui rendent encore d'excellents services. Les rapports américains ont fait souvent l'éloge de ce matériel de premier ordre, ainsi que des divers autres appareils flottants. Les dragues nouvelles sont du type à godet-plongeur unique et des suceuses de grande puissance. Les sept dragues en activité dans la division du Pacifique produisent environ 460 000 mètres cubes par mois.

Pour les dérochements de la vallée du Rio Grande, on préconise une exécution à sec, après avoir enlevé à l'eau sous pression les couches supérieures d'alluvions, endigué les chantiers et dérivé le fleuve. Les pompes à haute pression sont installées au sud de Miraflorès. Au commencement d'août 1910, 9 kilomètres du canal au débouché dans le Pacifique et 10 kilomètres au débouché dans l'Atlantique, ensemble 19 kilomètres environ, étaient ouverts aux bâtiments de toutes dimensions pour l'accès vers les ports intérieurs de Balboa et de Gatun.

Comme derniers déblais importants, il reste à mentionner les digues et jetées au débouché du canal dans les Océans. Elles exigent à Colon 3 300 000 mètres cubes en gros enrochements à prendre à Porto-Bello. Une faible partie seulement sera fournie par les déblais de la tranchée centrale et les bancs de corail, dont les produits dragués serviront aux premières assises du fond. Ces jetées entraînent une dépense supplémentaire d'environ 60 millions de francs. Sur le Pacifique, même ampleur dans les projets. Le canal débouchant au sud-est des îles Naos, presque en continuation de la vallée du Rio Grande, on espère le protéger contre les ensablements par une digue qui sera le prolongement du terre-plein de Balboa jusqu'aux îles.

Le port principal du canal sera sur le Pacifique où, malgré la marée, les conditions d'établissement sont plus favorables qu'à Cristobal-Colon, et la mer plus calme. Un bassin de 100 hectares et de 12 m. 50 de profondeur à mi-marée vient d'être décidé. Il sera creusé sur la rive occidentale, complétant l'ensemble des installations qui occuperont un jour l'espace compris entre le canal et la terre ferme, à l'ouest et au sud de la ville de Panama dont les espérances de devenir un port national, libre et autonome, semblent gravement menacées.

*
* *

La différence de niveau de 25 m. 90 entre le lac intérieur et les océans, sera rachetée sur chaque versant par trois écluses, établies en double, soit un total de douze écluses réparties :

trois paires en une unique échelle à Gatun ; une paire à Pedro-Miguel avec dénivellation de 9 m. 25 ; et deux paires à Miraflorès, avec chute de 16 m. 65 à mi-marée. Les dimensions en sont uniformes ; elles comportent une longueur utile de mille pieds ou 305 mètres, avec largeur utile de cent dix pieds ou 33 m. 65 ; profondeur d'eau sur les seuils : 12 m. 50. Chaque sas aura des bajoyers et un radier en béton ; il sera fermé par des portes busquées, et en prévision d'accidents ces portes seront doublées pour l'écluse supérieure de chaque échelle. Des portes intermédiaires sont en outre placées de manière à obtenir les longueurs utiles : 88, 112, 166, 275, et 305 mètres suivant les dimensions du navire transiteur.

Un navire de 275 mètres sera éclusé toutes portes extrêmes fermées, la manœuvre des quatre vantaux d'entrée et de sortie s'opérant simultanément. Pour écluser un navire de 305 mètres, il faudra utiliser une des longueurs intermédiaires entre chaque paire de portes, et l'on opérera de manière que le navire ait toujours deux portes fermées devant lui, à la montée ou à la descente. Des chaînes tendues à travers le sas, devant le navire, seront encore une protection supplémentaire.

En prévision des variations du lac intermédiaire de Miraflorès et des hautes mers dans le Pacifique, les écluses de Pedro-Miguel et celles d'aval de Miraflorès reçoivent encore une troisième contre-porte, qu'impose le type à deux vantaux busqués, admis pour toutes les fermetures.

Les vantaux seront constitués par des poutres droites et des revêtements en tôle d'acier. Les douze écluses exigeront ainsi quarante-six portes [1], formant quatre-vingt-douze vantaux de dimensions variables, suivant les hauteurs de chute et leur emplacement, les portes extrêmes ayant une revanche un peu plus forte. La hauteur variera de 25 mètres à 14 m. 45, le plus grand nombre (48 sur 92) ayant 23 m. 50 et 19 m. 50 de largeur, épaisseur 2 mètres. Le marché prescrit que les portes doivent être en place le 1er janvier 1914.

1. L'adoption de portes intermédiaires pour subdiviser les sas et économiser l'eau, est justifiée dans une remarquable étude (du lieutenant-colonel Hodges, de l'armée du Génie) annexée au rapport de la I. C. C. pour l'année 1910.

On pourra vider ou remplir le sas en quinze minutes environ. Lors de l'utilisation exceptionnelle des grandes longueurs, il s'agira d'écouler en ce temps environ 99 000 mètres cubes, ou 110 mètres cubes à la seconde. Le mode de remplissage et de vidange ressemble à celui qu'avait adopté la Compagnie Universelle pour ses écluses : un grand nombre de ces tuyaux ont été réutilisés récemment, dans les écluses de Gatun, pour les ouvertures provisoires. Des usines hydro-électriques, installées aux pieds des déversoirs, fourniront l'énergie nécessaire à la manœuvre des portes et des vannes.

Les doubles fermetures et les chaînes doivent éviter les avaries aux portes extrêmes; mais de graves accidents au canal de Manchester ont attiré l'attention sur la menace de la vidange du lac par les écluses. Le préservatif imaginé consiste à installer un barrage du type Caméré, en tout semblable à celui de Poses, sur la Seine, avec la seule différence que les montants mobiles sont articulés à un pont supérieur tournant au lieu d'être fixe.

Du haut du pont on abaissera, au droit de chaque panneau, des poutrelles mobiles qui viendront porter sur un seuil ménagé dans l'avant-radier de l'écluse, puis entre ces poutrelles descendront des rideaux du système Caméré, qui compléteront peu à peu la fermeture. On conçoit l'importance de la construction métallique qui, en dehors de son propre poids, considérable, devra encore résister à la pression transmise par le barrage amovible d'une ouverture de 35 mètres avec 15 mètres de retenue.

Il y aura six installations semblables. L'efficacité de ce moyen a été éprouvée en 1908 à l'écluse canadienne du Sault Sainte-Marie, qui en était pourvue. Quoique toutes les manœuvres aient dû être faites à bras, le pont a pu être tourné et le barrage constitué en un temps assez court pour prévenir une catastrophe. Au canal de Panama, les installations électriques permettront de faire les manœuvres avec la rapidité nécessaire, si elles sont toujours prêtes à fonctionner soudainement[1].

L'entrée et la sortie des navires et tous leurs mouvements

1. Cette description sommaire permettra d'estimer les constructions

aux abords immédiats des écluses auront lieu par cabestans électriques installés à terre, ou par locomotives électriques sous la surveillance du personnel du canal. La machine de propulsion du navire sera à l'arrêt, le halage seul en fonctionnement.

Les 12 sas d'écluses, mis bout à bout, ont une longueur d'environ 4 000 mètres, soit presque la distance de la Madeleine à La Bastille, bordée, de chaque côté, de murs ayant la hauteur des maisons de Paris, à cinq étages, avec épaisseur moyenne de neuf mètres. Toute la maçonnerie est en béton, préparé mécaniquement dans des usines, pour lesquelles des centrales électriques ont été montées. Il y a à Gatun 10 bétonnières mécaniques. Il entre en œuvre très peu de pierre de taille : le béton reste presque sans revêtement.

Les fouilles sont en cours d'achèvement. A Gatun, près de 95 p. 100 du cube, soit 4 180 000 mètres cubes sur 4 400 000, étaient extraits au 31 décembre 1910. Le coulage du béton y a commencé en août 1909.

En septembre 1910, toutes les bétonnières étant en marche, la production atteignait 5 000 mètres cubes par jour à Gatun et à Pedro-Miguel; avec Miraflorès en plus, on fera 160 000 mètres cubes par mois. Or il reste environ 2 800 000 mètres cubes de maçonnerie dans les écluses, ce qui correspond au travail de vingt-neuf mois et conduit à mai 1912. Il y a ensuite le montage des portes, pour lesquelles les contrats avec les fournisseurs ont fixé le terme du 1er janvier 1914, et celui de la machinerie; de nombreux parachèvements resteront à faire : le remplissage du lac ne pourra avoir lieu qu'à la fin, durant la dernière saison pluvieuse.

Les terrassements étant faits à plus des deux tiers, il ne

énormes représentées par ces écluses et que les chiffres suivants résument pour l'échelle de Gatun :

Épaisseur des bajoyers latéraux à la base.	Environ 16 m.	
— — au sommet.	— 2 m. 40	
— du bajoyer central	— 18 m.	
Hauteur moyenne des bajoyers	— 25 m.	
Longueur développée des bajoyers	— 3 725 m.	
Cube de béton prévu (y compris le déversoir).		1 683 000 m³
Aux ouvrages de Pedro-Miguel et de Miraflorès les cubes sont les suivants :		
Pedro-Miguel, écluses et barrages		697 000 m³
Miraflorès, —		1 140 000 m³
Total de la maçonnerie prévue		3 520 000 m³

semble pas qu'un retard puisse en provenir. La date officielle d'achèvement, fixée au 1er janvier 1915, est donc possible, sans cependant laisser place à beaucoup d'imprévus.

Les 3 800 000 mètres cubes de béton à mettre en œuvre dans l'espace de moins de cinq années exigeaient que de longue main fussent préparés ciment, sable et pierre cassée. Le ciment Portland vient des États-Unis où une commande de 800 000 tonnes a été passée en 1908. Le sable marin était en quantité et qualité insuffisantes à Panama. Alors que la Compagnie française ne pouvait envisager à peine que les faibles ressources de la région immédiate du canal, les Américains ont porté leur dévolu au delà des limites de la zone, de 16 kilomètres de largeur cependant, pour aller prendre le sable, sur l'Atlantique, à Nombre de Dios, à 35 milles à l'est de Colon, et sur le Pacifique, dans la baie de Chamée, à 21 milles au sud-ouest de Panama.

Pour la pierre cassée, on a préféré à la roche basaltique très dure du Cerro-Sosa, les formations d'extraction plus facile sur les flancs du Cerro-Ancon et dans la région de Corozal et Rio Grande. Le versant atlantique est plus pauvre en matériaux de construction. Il y a vingt ans, on n'y connaissait que la pierre de Bohio, un mauvais conglomérat, que les Américains ont remplacé par les roches trouvées sur la côte, à Porto-Bello, à mi-chemin de Nombre de Dios, et à 17 milles de Colon.

A Porto-Bello, l'installation maintenant absolument complète produit 60 000 mètres cubes de pierres cassées par mois. A Nombre de Dios, deux dragues extraient 30 000 mètres cubes de sable par mois. Une flotte de chalands et remorqueurs assure les transports vers Colon, sur une côte où la navigation est très dure, et même directement jusqu'à Gatun en remontant le canal français. Dans les débuts, lorsque les productions d'Ancon n'étaient pas suffisantes, on utilisa la pierre de Porto-Bello pour les écluses de Pedro-Miguel. Actuellement on tire des carrières d'Ancon 52 000 mètres cubes de pierres cassées par mois. Le sable du Pacifique, dragué dans la baie de Chamé, est abondant, et supérieur de qualité à celui de Nombre de Dios. Chamé fournit 35 000 mètres cubes par mois aux chantiers des deux versants.

Les concasseurs, produisent ensemble 4 500 mètres cubes; on extrait 2 400 mètres cubes de sable et l'on consomme 1 300 tonnes de ciment par jour.

Pour l'ingénieur, qui a connu et conservé le souvenir des luttes et des peines d'il y a plus de vingt ans, la mise en valeur des ressources, la grandeur des moyens employés, et que ne limite point la crainte des dépenses, le frappent sans cesse.

A raison d'un volume de ciment pour trois de sable et six de pierre cassée, dans la composition du béton, on a prévu l'emploi d'environ 4 500 000 barils ou 800 000 tonnes de ciment, qui sont transportées dans l'isthme par trois navires de la I. C. C. Au retour, ces navires prennent comme ballast la vieille ferraille, française ou américaine, que l'on vend aux États-Unis. Quelques milliers de kilogrammes de bronze français ont servi, et serviront, à la frappe de médailles commémoratives, qui seront distribuées aux citoyens américains ayant à leur actif 4 années de services ininterrompus, chaque deux années de services additionnels donnant droit à une barette supplémentaire. Les noms et qualités de chaque agent sont gravés sur la médaille.

Les aménagements des ports et des gares termini du P. R. R. ont suivi, quand ils n'ont pas précédé, le développement des transports. A Colon, on a agrandi les wharves et augmenté leur nombre; un quai avec outillage spécial est réservé aux navires de ciment. A Balboa, le quai en bordure du canal de la Compagnie française a été prolongé vers l'amont. Le doublement de la voie du P. R. R. et l'augmentation considérable de son matériel ont accéléré les transports.

FRANÇOIS MANGE

(La fin prochainement.)

LA TERRE ET LA FEMME[1]

IV

Un dimanche de septembre, plein de silence et de soleil. Le bétail de Boryna pâture derrière la grange. Couché dans l'herbe, le vieux Kuba enseigne au petit Witek ses prières.

— Fais donc attention à ce que je te dis, car c'est le Credo. Qu'as-tu à regarder dans le verger?

— Il me semble que, chez les Klenby, il y a encore des pommes.

— Tu voudrais les manger, peut-être?... Est-ce toi qui a planté les pommiers?... Allons, recommence.

— Ce n'est pas vous qui avez élevé les perdreaux, et vous les avez tués.

— Les pommes appartiennent aux gens, et les oiseaux au bon Dieu.

— Mais vous les avez pris sur la terre du seigneur.

— La terre aussi appartient au bon Dieu... Allons, répète : « ... fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles... »

Tout en ânonnant, le gamin regarde furtivement aux alentours.

— Oh! la jument qui va entrer dans le champ de Michal!...

— Laisse la jument tranquille... « qui a souffert pour nous, a été crucifié sous Ponce-Pilate... »

— ... « Ponce-Pilate..., a été enseveli... »

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

Las d'être à genoux, le petit berger se hâte. Déjà il se frappe la poitrine et, avisant des moineaux dans un prunier, leur jette une motte de terre.

— Et la fin que tu oublies!... Je crois au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur... »

Ayant enfin « confessé le baptême » et « attendu la résurrection des morts », Witek, délivré, se met à jouer avec le chien.

— Vous porterez les perdreaux au curé? — demanda-t-il. Si nous les faisions cuire pour nous?...

— Fais-toi cuire des pommes de terre... Voyez-vous ce vaurien!...

Par les portes et les fenêtres ouvertes, on aperçoit dans tout le village les gens qui brossent leurs habits, les filles qui se tressent les cheveux. Entre les haies, en longues files, de toutes parts, d'autres se dirigent déjà vers l'église, les femmes en jupe rouge, les hommes en redingote blanche. Les cloches tintent, joyeuses.

— Witek, quand on aura fini de sonner, rentre les bêtes et viens à la messe.

Cachant les perdreaux sous son caftan, Kuba s'en va, traînant la jambe. Le presbytère est accolé à l'église, dans un grand verger. Devant la véranda, où grimpe une vigne vierge, un parterre de reines-marguerites roses. Sur le toit moussu, des pigeons blancs se rengorgent et roucoulent. Le curé se promène, lisant son bréviaire. De temps à autre, il secoue un poirier, ramasse les fruits et les met dans la poche de sa soutane. Allant à lui, Kuba lui embrasse les genoux.

— Je vous apporte quelques perdreaux, — dit-il.

— Dieu te le rende!... Entre donc.

Mais Kuba demeure sur le seuil, ébloui par tant de magnificence. Avec un soupir, il fait le signe de la croix; les larmes lui montent aux yeux devant ces choses si belles et il n'ose entrer, crainte de salir le parquet luisant.

— Voilà pour toi, Kuba. Tu es bon et pieux...

S'en allant, plein de joie, le valet murmure :

— Tant d'argent pour quelques oiseaux!... Cher curé!... Il m'a invité à entrer dans la chambre et il m'a donné un

rouble tout entier... Que la Sainte Vierge le bénisse!... Il n'y a que les prêtres pour respecter les hommes.

Quelque chose le serre à la gorge. Car il songe que personne n'a d'égards pour lui, ni d'affection, excepté ses chevaux. Il est de bonne famille pourtant, il n'est pas un vagabond, mais fils de *gospodarsz*. A cette pensée, il redresse la tête et, regardant autour de lui avec fierté, il pénètre dans l'église. Au lieu de rester, comme d'habitude, dans le bas, vers le porche, il se fraye un passage à travers la foule et marche droit vers l'autel, devant lequel se tiennent les notables. Stupéfaits, ceux-ci lui font la mine, comme à un chien qu'on n'a pas appelé. Mais il n'y prend pas garde : l'argent du curé lui tinte dans la poche, il se sent l'âme pleine de douceur autant qu'après la confession.

Kuba se met à genoux devant la grille du chœur. Il tient les yeux fixés sur l'image de Dieu le Père, vieux et sévère, ressemblant au seigneur de Wola. Au-dessus est la Madone de Czenstochowa, dans sa robe d'or; maternelle et douce, le visage noir, elle le regarde. La lumière des cierges, l'éclat des fleurs artificielles, le bariolage des figures de saints sur la muraille, les rayons de leur gloire illuminant la voûte, tout cela lui semble le ciel. N'osant bouger, il prie avec toute la ferveur de son âme croyante, il chante avec toute la force de son cœur plein d'extase, tellement que sa voix domine les autres. Quelqu'un, à son côté, lui dit :

— Vous criez comme une chèvre de juif!

— C'est en l'honneur de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, — répond-il.

Le curé étant monté en chaire pour lire l'Évangile, les têtes se levèrent, attentives. Puis le sermon commença. Kuba s'émerveillait que ce fût le même homme qui venait de lui donner une pièce de monnaie : il le voyait maintenant sous les traits d'un archange, dans un char flamboyant. Les yeux du prêtre jetaient des éclairs. Quand la voix se fit plus haute pour reprocher au peuple ses péchés, chacun soupira et baissa les yeux. Puis le prédicateur parla d'un ton doux et suppliant. Kuba frémissait du repentir de ses fautes. N'y tenant plus, il fondit en larmes, et, après lui, tous les paroissiens. Le prêtre enfin se mit à genoux pour implorer le Seigneur et ce fut dans

l'église un long gémissement, tous se prosternant dans la poussière, criant miséricorde par leurs sanglots de contrition.

Le saint sacrifice commença, au son profond de l'orgue. Les paroles sacrées planaient au-dessus des têtes comme une musique céleste, les cloches retentissaient, la fumée de l'encens montait vers Dieu. Kuba tendait les bras vers l'autel, se frappait la poitrine; son âme s'emplissait d'une joie indicible.

— O mon Jésus! — murmurait-il, fasciné.

Il serrait sa pièce au fond de sa poche, et quand, après le *Sanctus*, Ambrozy fit la quête, il la jeta dans le plat d'un geste fier, à la manière des *gospodarsz*, et reprit sa monnaie. C'est avec plaisir qu'il s'entendit dire :

— Dieu vous remercie.

Comme on distribuait les cierges, Kuba tendit la main pour prendre le plus gros. Mais un regard sévère de la Dominikowa l'intimida, et il se contenta d'un petit, qu'il alluma à celui de son voisin. Déjà les bannières étaient sorties, semblables à de grands oiseaux bleus, rouges, verts, battant des ailes au soleil. La croix se mit en marche, puis le curé, élevant le saint sacrement, et la procession se déroule autour de l'église. Couvrant du creux de la main la flamme de son cierge, Kuba avait pris place auprès du dais, que portaient Boryna, le forgeron, le *wojt* et Tomasz Klenb. Éperdu, trébuchant, il marchait sur les pieds. On le poussait, on lui disait :

— Eh! le boiteux! prends donc garde, imbécile!

Mais il n'entendait point. Le chant du peuple montait comme une houle, les cloches sonnaient à toute volée. Des feuilles détachées par le vent tombaient sur les têtes nues et, au sommet des arbres, les pigeons effarouchés tournoyaient.

Après l'office, Kuba resta à flâner avec les autres dans le cimetière et sur la place. Au centre d'un groupe, pérorait le forgeron, grand gaillard habillé à la mode de la ville : — redingote noire, que les cierges avaient toute tachée de cire, le pantalon par-dessus les bottes, une chaîne d'argent au gilet. — Il avait la figure rouge, les cheveux frisés et riait en parlant très haut. C'était le loustic du village : malheur à qui lui venait sur la langue!... De loin, Boryna essayait de saisir ses paroles. Il le connaissait pour un homme qui ne ferait pas grâce à son

propre père : qu'est-ce que son beau-père en pouvait donc attendre?

Mais la Dominikowa sortait de l'église avec sa fille : il les joignit. Qu'elle était donc jolie, la Yagna!... Toutes la dévisageaient, envieuses, admirant sa belle jupe changeante comme un arc-en-ciel, ses bottines à lacets rouges, son corselet de velours vert brodé d'or, les colliers de corail autour de son cou blanc et rond, les grands rubans de ses nattes flottant derrière elle. Et si grande, si élancée!... la démarche d'une fille de seigneur... Tandis que sa mère causait avec les gens, elle, réservée, car elle était glorieuse, regardait par-dessus les têtes. Ses yeux ayant rencontré ceux d'Antek rivés sur elle, Yagna rougit...

Le dîner chez Boryna était appétissant et fut long : la soupe aux pommes de terre, la *kapusta*, le lard, la viande de la vache. On mangeait lentement, dans un profond silence, jusqu'à ce que fût apaisée la première faim. Posant alors sa cuiller, Kuba raconta sa visite au curé et parla de tous ces livres qu'il avait vus dans la chambre.

— Quand peut-il donc lire tout cela? — demanda Jòszia.

— Le soir. Il prend son thé et il lit, il lit...

— Et les journaux encore, — dit Hanka, — qu'il reçoit chaque jour!

— Oui, — soupira Antek; — on y apprend ce qui se passe dans le monde... Le meunier et le forgeron aussi lisent une gazette.

Boryna haussa les épaules :

— Une jolie gazette, oui-da!

— La même que celle du curé.

— Tu l'as lue, pour le savoir?

— Certainement, et bien des fois.

— Tu n'en es pas devenu plus malin.

— Le malin, pour vous, c'est celui qui possède quinze arpents ou trente queues de bétail.

— Tais-toi : tu cherches toujours prétexte à me quereller. C'est mon pain qui t'a fait si grand.

— Il m'étrangle assez, votre pain!

— Cherches-en un meilleur sur les trois arpents de ta femme! Tu en mangeras du blanc.

— Je mangerai des pommes de terre. Mais ici je travaille comme un bœuf et personne ne me dit merci.

— Va donc mendier : c'est plus facile. On ne fait rien, et les gens vous donnent. Je te ferai cadeau d'un bâton pour chasser les chiens.

Antek sursauta de colère :

— Père! — s'écria-t-il.

Mais, sa femme l'ayant fait se rasseoir, il se tut. Le vieux le regarda, furieux. Puis, s'étant signé, car le dîner était fini, il sortit en disant d'un ton dur :

— Jamais je ne demeurerai chez toi, voilà qui est certain!...

Kuba mena les chevaux au pré et essaya de dormir. Le sommeil ne vint pas. Il se sentait l'estomac lourd. Puis il songeait que, s'il avait un fusil, il pourrait tuer du gibier et le porter au presbytère. Le forgeron lui en ferait bien un, comme au garde forestier, car c'est un habile mécanicien. Mais cela coûterait cinq roubles, et où les prendre?

« Le patron me doit dix roubles, c'est vrai. Mais l'hiver approche : il me faut une peau de mouton, des bottes, un pantalon, une chemise... Cinq, au moins, pour la peau de mouton, les bottes, trois... un bonnet aussi... et une messe pour l'âme de mes parents défunts, un rouble. Il ne reste rien... »

Cherchant du tabac dans sa poche, il y trouva l'argent du curé, qu'il avait oublié, et cela lui fit passer toute envie de dormir. Du cabaret venaient la rumeur des voix et le son de la musique : Kuba résolut d'y aller, le soir, pour voir danser. Il pensait à autre chose encore et il réfléchissait en regardant les chevaux qui se mordillaient le cou.

Il vit Antek s'en aller par les champs avec sa femme, qui portait leur petit. Antek touchait de la main le blé naissant et disait :

— Il pousse bien...

C'était les arpents que lui louait le vieux.

— Mais celui du père est encore plus beau, — ripostait Hanka.

— Parce qu'il est mieux fumé... Il nous faudrait trois vaches.

— Et un cheval.

Le sentiment de l'injustice leur remplissait le cœur de révolte.

— Nous aurions seulement huit arpents..., — reprit Antek, répondant à sa propre pensée.

— Pas davantage... Jòszia, Magda, Grzela et nous, ça fait le compte.

— Il faudrait racheter sa part à la *kowalowa*[1] et en avoir quinze, avec la maison.

— As-tu de l'argent pour payer?

Les larmes vinrent aux yeux de Hanka. Elle considérait ces bonnes terres, pures comme l'or. Un si beau bien, et ne rien avoir!... Ils s'assirent sous un buisson et elle donna le sein au petit, qui criait. Antek alluma une cigarette.

Il regardait dans l'espace, taisant à sa femme ce qui le rongeait, car il ne savait pas l'exprimer. D'ailleurs, le comprendrait-elle? La gorge d'Antek se serrait, un poids l'oppressait. « Cet oiseau qui vole, pensait-il, est plus heureux que l'homme. La liberté, pas de tracas; il chante, et Dieu lui sème le blé pour le nourrir... »

— Le père a aussi de l'argent comptant, — fit Hanka. — Il a acheté des coraux à Jòszka; il envoie à Grzela, au régiment... Avec cela on aurait pu acheter une vache. Ce n'est pas juste. Et tous les habits de la mère, qu'il tient serrés dans les coffres, sans seulement les montrer!...

Comme Antek se taisait obstinément, elle lui tapa sur le bras.

— Tu dors?

— Non, non, j'entends... Va toujours, si ça te soulage. Et quand tu auras fini, dis-le.

Hanka était pleurnicheuse : elle fondit en larmes et se mit à lui reprocher de n'avoir pas souci d'elle ni des enfants.

— Crie ton saoul! — lui dit son mari, impatienté; — les corneilles s'apitoieront sur toi.

Et, tirant son bonnet sur ses oreilles, il s'en alla vers le village. En vain Hanka l'appela-t-elle : il ne se retourna pas, et, en pleurant, elle reprit le chemin de la maison. Elle avait le cœur gros. Toujours au travail, jamais de bavardages avec les voisines, et, chez elle, guère plus de paroles. Que faire avec Antek? Parfois doux comme le miel, puis des semaines entières sans dire un mot, sans même la regarder. Il pense, il pense...

1. La femme du *kowal* (forgeron).

C'est vrai qu'il a de quoi penser, car le père pourrait bien lui donner sa part... Passant auprès de Kuba, elle aurait voulu causer avec lui. Mais il feignait de dormir, quoique le soleil le frappât en plein visage. Quand elle se fut éloignée, il se leva pour aller au cabaret : l'argent du curé lui brûlait la poche...

Bien que déjà la musique jouât, on ne dansait pas encore. Le sacristain Ambròzy trinquait avec un de la confrérie. Attendant qu'une bonne âme lui offrît à boire, la vieille Augustynka faisait de malicieuses remarques sur la jeunesse qui s'amusait dans le verger. Mais on ne lui répondait point. Personne ne fit attention à Kuba : il alla droit au comptoir, où le juif Jankiel, caressant sa barbe blanche, lisait dans un gros livre qu'il tenait tout près de ses yeux. Après avoir longtemps réfléchi, en tâtant ses pièces et se grattant la tête, il commanda un demi-verre. Après l'avoir bu, sentant un bien-être le pénétrer, il en demanda un second et du tabac.

— Vous avez touché vos gages? — dit le juif. — Voulez-vous du rhum?

Comme le vieux refusait, avec un regard douloureux vers la bouteille :

— Je vous ferai crédit, — reprit Jankiel. — Je vous connais bien.

— Non, non... Qui ne paye pas, marche ensuite pieds nus.

Mais le juif insista tellement, et le rhum fleurait si bon qu'il finit par céder.

— J'ai porté six perdreaux au curé, — dit-il, — et il m'a donné une pièce entière.

— Une pièce pour six perdreaux?... Apportez-m'en autant que vous pourrez et je vous les paierai vingt kopecks chacun. Ça va-t-il?... Et ce rhum sera pour l'affaire.

Intérieurement Kuba se répétait les paroles de Jankiel.

— Eh bien! voulez-vous?

« Si j'avais un fusil!... » songeait-il.

Il se remit à calculer : « La peau de mouton, cinq roubles; trois pour les bottes... »

— Et un chevreuil? — lui glissa le juif à l'oreille. — Tueriez-vous un chevreuil?

— Comment?... d'un coup de poing?... Ah! si j'avais un fusil...

— Vous savez tirer, Kuba?

— Vous autres juifs, vous ne savez rien de ce que les autres savent... J'allais à la chasse autrefois avec les seigneurs... c'est là que j'ai été blessé à la jambe.

— Eh bien! je vous fournirai le fusil et la poudre, tout. Pour un chevreuil, je paierai un rouble. Et pour l'usage du fusil, vous me donnerez une mesure d'avoine.

— La prendrai-je donc aux chevaux?

— Eh! chez Boryna, il y en a bien ailleurs que dans les mangeoires... Tout le monde le fait, — continua le juif à voix basse. — Ne faut-il pas que les garçons aient à boire et du tabac le dimanche? Où donc prendraient-ils l'argent?

— Je ne suis pas un voleur, — se récria Kuba en donnant un coup de poing sur la table.

— Eh bien! payez vos consommations alors, et allez au diable!...

Il ne paya pas et il resta, calculant en lui-même sans mot dire, tandis que le juif lui versait de nouveau un mélange d'eau-de-vie et de rhum.

Le cabaret cependant se remplissait. On allumait les lampes et la musique jouait plus fort. Tous ne venaient pas pour boire, mais pour causer, apprendre les nouvelles. Et puis, quoi! trinquer avec les voisins, en tout bien, tout honneur, et sans offenser Dieu, — à cela le curé n'a rien à dire... Un animal même a le droit de se reposer après le travail... Les *gospodarsz* prenaient place auprès des tables, et les femmes, en jupe rouge, leur châle sur la tête. D'autres se groupaient auprès du comptoir. Il y avait une forte rumeur de voix. Le violon chantait : « Qui me suit? qui me suit? — C'est moi, c'est moi », répondait la contre-basse, et, par-dessus, le tambourin bavardait. On se mit à danser, avec un tel bruit de bottes que le plancher craquait, les bouteilles sautaient, les verres se renversaient. Il n'y avait pas grande joie pourtant, ce n'était pas comme aux noces : c'était pour se dégourdir les jambes, nonchalamment. Seuls les conscrits, qui devaient bientôt partir, s'en aller au loin, parmi les étrangers, criaient et se trémoussaient pour chasser le chagrin. Franek[1] petit, trapu, le pire

1. Diminutif de Franciszek (François).

vaurien du village et coureur de filles comme pas un, se tenait dans un coin avec Magda, la servante de l'organiste, grosse du sixième mois : — le curé lui avait ordonné le mariage, mais il ne voulait pas, ayant à partir pour le service.

— Laisse-moi tranquille, — disait-il à Magda, — je n'ai pas couru après toi. Je paierai le baptême et je te donnerai un rouble quand ça me plaira.

Il lui poussa une telle bourrade qu'elle tomba assise à côté de Kuba qui dormait, la tête sur la table. Et, la laissant pleurer, Franek alla inviter des filles pour la danse. Mais aucune ne voulait de lui, pauvre valet de meunier, et déjà ivre. Alors, crachant par terre, il s'en fut embrasser Ambròzy et se faire payer de la wodka par les *gospodarsz*, qui le ménageaient pour qu'il fît du gruau à leur femme avant d'en faire aux autres.

Dans la petite salle, les notables parlaient politique.

— Oui, oui, — criait Augustynka, toujours en quête de son verre, — je dis la vérité. On ne vit pas bien dans un monde comme le nôtre. Le seigneur est maître, le curé est maître, le juge est maître, et toi, travaille, crève de faim et salue chacun !

— Oui, c'est vrai qu'on n'a pas assez de terre.

— On racontait bien en ville que celle des seigneurs serait distribuée.

— Pour la reprendre, est-ce vous qui l'avez donnée? — ricanait Augustynka.

— Dans les pays chauds, — dit le forgeron, — tous fréquentent les écoles, ils apprennent et ils deviennent des seigneurs.

— Eh bien! pourquoi n'y allez-vous pas, dans les pays chauds?... Ce qu'il vous en conte, ce menteur effronté!...

— Je vous le dis sans façon, Augustynka, sortez d'ici!

— Le cabaret est à tout le monde. Dirait-on pas que vous êtes mon maître?

Mais le forgeron l'avait prise par les reins et jetée dans la grande salle, si violemment qu'elle tomba de toute sa longueur. Quand elle se fut remise sur pieds :

— Il est fort comme un cheval, — dit-elle avec bonne humeur. — Ça me plaît.

Et tous de rire...

Peu à peu le cabaret se vida. La musique avait cessé, on s'en allait lentement, dans la nuit chaude et claire. Jankiel commença d'éteindre. Les conscrits sortirent les derniers, se poussant par les épaules et criant si fort que les chiens du village aboyaient. Seul Kuba restait encore, se refusant à bouger.

— Laisse-moi tranquille, sale juif!... je veux dormir ici... je suis un *gospodarsz*, moi, et toi une canaille...

Un seau d'eau aide à le réveiller et il apprend avec stupeur qu'il doit un rouble.

— Comment cela? — se récrie-t-il, dégrisé, — comment?... Deux verres, un poisson et encore deux verres, ça fait un rouble?... Mais comment?

Jankiel arrive à le convaincre et l'on finit par s'entendre : Kuba s'acquittera quand il aura le fusil que le juif lui apportera de la foire. Il boit encore. Mais il ne promet point de donner l'avoine.

— Mon père n'était pas un voleur; je n'en serai pas un non plus...

— Allez-vous-en, Kuba : il est tard et je dois dire mes prières.

— Tu voudrais me faire voler et tu pries Dieu, vieux farceur?

Enfin il sort, se demandant toujours comment il peut en avoir pour un rouble. Il s'en va trébuchant à chaque pas, se cognant aux tas de pierres sur la route.

— Le diable emporte, — grogne-t-il, — ceux qui ont mis tous ces obstacles sur mon chemin!... Ils sont ivres tous, et le curé le défend!...

A cette pensée, une tristesse profonde l'envahit; il cherche quelque chose pour se battre. Puis, se prenant par les cheveux et s'administrant des soufflets, il s'injurie.

— Soulard! cochon!... Je te mènerai au curé pour qu'il le dise devant tout le monde, que tu as dépensé un rouble au cabaret et que tu es une sale bête...

Il s'assoit dans le fossé, il fond en larmes.

La lune s'était levée, sereine, parmi les grands nuages qui flottaient au ciel clouté d'étoiles. Dans le silence épandu sur le monde passaient quelques chants de buveurs attardés qui

rentraient, et sur la route, au loin, clopinait la jambe de bois d'Ambrozy le sacristain.

V

L'automne s'avançait. De plus en plus pâles, les journées se traînaient et elles mouraient de plus en plus pâles, blafardes comme la sainte hostie dans la lumière des cierges. A chaque brise du matin, le soleil se levait plus paresseux, plus éteint par la gelée blanche; un vent aigre sifflait, arrachant ce qu'il restait de feuilles sèches. A chaque brise du matin, les villages s'éveillaient plus tard, le bétail plus pesamment allait au pâturage; les gens parfois s'arrêtaient et regardaient au loin, longuement; les vaches redressaient leur tête alourdie par les cornes et leurs yeux se fixaient dans l'espace vague. A chaque brise du matin, il faisait plus sombre et plus froid, les fumées volaient plus bas sur les vergers dépouillés. Les oiseaux venaient se réfugier dans les granges, les corneilles tournoyaient au-dessus des toits en criant leur lugubre chanson d'hiver. Dans le silence qui se faisait par les champs déserts, le murmure du fleuve s'entendait et le bruissement de la forêt. Les midis mêmes étaient mornes; avec la tristesse, un effroi descendait sur la terre. Chaque jour, le ciel s'assombrissait de nuées plus épaisses; au crépuscule, la pluie tombait souvent; les nuits gémissaient, humides et glacées. La cigogne à l'aile cassée, qui n'avait pu partir avec les autres, abandonnait les prés et venait dans la cour de Boryna, où Witek lui jetait quelque pâture. De tous côtés les mendiants arrivaient, salués par les abois des chiens. Ils venaient des lieux de pèlerinage : Ostra Brama près de Wilna, Czenstochowa, Kalwarya, et, aux veillées, racontaient ce qui se passe dans le monde. L'un d'eux disait même être allé en terre sainte. Il narrait de tels voyages, de telles aventures, de tels miracles qu'une stupeur s'emparait de l'auditoire et que beaucoup ne le croyaient pas. Mais on avait tout de même plaisir à l'écouter, car les soirées devenaient longues et maintenant on pouvait dormir à son aise le matin.

C'était l'automne, bien avancé déjà, l'automne, avant-courrier de l'hiver.

On se réjouissait qu'il n'y eût pas de neige encore, que les

routes ne fussent pas encore mauvaises pour la dernière foire de l'année, à laquelle tout Liptzé irait. On délibérait mûrement sur ce qu'on devait y vendre en blé ou en bétail : car c'était le temps d'acheter des vêtements chauds, des ustensiles de ménage; personne n'avait d'argent et cela causait des discussions dans toutes les familles. Comme par un fait exprès, il y avait aussi les impôts à payer, les dettes à régler, les gages aux serviteurs pour le nouvel an. Et les riches eux-mêmes gémissaient, calculant qu'ils ne s'en tireraient pas sans se défaire d'un cheval ou d'une vache. Il fallait donc bouchonner les bêtes, les bien nourrir, les parer, cacher les tares des rosses aveugles. Chez les Boryna comme partout, on se préparait : le vieux et Kuba battaient le blé, Hanka et Jòszia engraissaient les oies et le cochon, Antek et Witek faisaient la feuille au bois tant qu'il ne pleuvait pas encore trop. Très avant dans la soirée, la veille de la foire, on travaillait encore. Enfin, le blé ensaché et chargé sur le char, tout étant prêt, on soupa devant le feu joyeux. Jusqu'à ce que les femmes eussent desservi, on ne dit rien, étant las. Tout à coup le maître interpella son valet, qui raccommodait un fléau.

— Tu resteras à mon service, Kuba?... Est-ce que tu m'entends? — ajouta-t-il, car celui-ci ne répondait point.

— J'entends bien, mais je réfléchis. Je n'ai pas eu chez vous à me plaindre d'une injustice, patron, c'est sûr. Seulement...

— Jòszka, donne-nous de la wodka et quelque chose à manger : nous ne parlerons pas affaires comme des juifs, sans rien prendre.

Quand la petite eut apporté la bouteille, de la saucisse et du pain :

— Bois, Kuba, — dit le père, — et réponds.

— Merci, patron. Oui, je resterai bien, mais augmentez-moi. Ma fourrure me quitte, mes bottes sont au diable, je suis fait comme un mendiant et je n'ose plus me présenter devant l'autel.

— Tu y étais pourtant dimanche, — fit Boryna, sévère.

Confus, Kuba rougit.

— Le curé n'enseigne-t-il pas que Jésus-Christ a assigné sa place à chacun? — reprit le maître. — Bois, Kuba, et dis-moi si un valet est l'égal d'un *gospodarsz*.

— Je ne suis pas un animal, pourtant! J'ai mes idées aussi. Et je voulais être plus près de Dieu.

— Il nous entend de tous les coins, n'aie pas peur. Quand chacun sait ce que tu es, à quoi ça te sert-il d'aller avec les notables? Les choses sont ainsi : tu ne les changeras pas.

— Pour sûr!

Kuba soupira tristement.

— Allons, bois... et dis-moi ce que tu veux que j'ajoute.

L'eau-de-vie montait à la tête du valet. Assénant un coup de poing sur le banc, il cria :

— Quatre roubles de plus, un rouble d'arrhes, et je reste.

— Tu es ivre ou fou, mon garçon!

Mais l'autre se redressa. L'ambition remplissait son âme.

— Si vous ne voulez pas, j'irai me louer à la foire et je trouverai une place de cocher chez un seigneur. On me connaît, on sait que je travaille bien.

— Eh! eh! voyez-vous comme il se vante!...

Longtemps on discuta, mais Kuba ne se laissa pas intimider. Le vieux cédait par demi-rouble. Finalement, on tomba d'accord à trois roubles d'augmentation et deux chemises pour les arrhes.

— Tu es un malin! — lui dit Boryna en trinquant.

Quoique fâché de donner autant d'argent, il savait bien que Kuba valait même davantage.

— Trois roubles et deux chemises, entendu! — reprit le valet. — Mais — ajouta-t-il timidement — ne vendez pas la pouliche, patron. Elle est née auprès de moi, je la couvrais de ma pelisse pour qu'elle n'eût pas froid... Je ne voudrais pas qu'un juif la batte... C'est docile comme un enfant, c'est de l'or... Ne la vendez pas.

— Eh! je n'y pense guère, va, tu peux être tranquille.

Dans sa joie, Kuba lui aurait baisé les pieds. Mais, prenant son bonnet, il s'en alla dormir, car c'était tard.

Le lendemain, dès l'aube, tout le village en route pour Tymòw, c'était sur la route une procession de jupes rouges et de redingotes blanches, pêle-mêle avec les bêtes grouillant parmi les chars. Chez Boryna, Kuba seulement restait avec Witek, qui pleurait à chaudes larmes, car il aurait voulu aller

à la foire. Le maître sortit le dernier, en faisant le signe de la croix. Comme son char était lourdement chargé, il allait à pied, pensant bien qu'il se trouverait quelqu'un pour lui offrir une place. Ainsi fit l'organiste, qui passait au trot de deux grands chevaux.

— C'était pour ma santé, — dit Boryna. — Mais j'irai volontiers avec vous.

S'étant installé, ayant humé une prise et éternué, il demanda au garçon qui conduisait :

— On n'est donc plus au collège, monsieur Jasiò[1]?

— Je suis venu pour la foire. Et après les fêtes j'aurai fini.

— Alors vous reviendrez à la maison?

— Qu'y ferait-il, — dit sa mère, — sur quinze arpents, avec les autres enfants?... Les temps sont durs.

— Oui!... On a encore assez de baptêmes, mais qu'est-ce que ça rapporte?

— Et les enterrements? — fit Boryna, moqueur.

— Peuh! de pauvres diables... Dans une année il n'y a pas beaucoup de *gospodarsz* qui meurent... Et, pour les messes, on chicane comme des juifs.

— Ça vient de la pauvreté.

— Aussi de ce que les gens ne se soucient guère de leurs âmes... Le curé le dit souvent à mon mari.

— Et puis les seigneurs ne sont pas chez eux autant que jadis... Ou bien ils deviennent avares, et, quand ils donnent du blé, c'est qu'il a été grignoté par les rats... Demandez à ma femme quels œufs j'ai reçus pour Pâques : la moitié était gâtée... Si je n'avais pas ma terre, je serais un mendiant.

— Oui, oui, — approuvait Boryna, mais sans se laisser duper, car il savait bien que l'organiste prêtait de l'argent.

Et il demanda encore :

— Monsieur Jasiò prendra une place d'employé?

— Mon fils gratter du papier?... C'est pour cela que nous nous serions retiré le pain de la bouche?... Non, non : il sera prêtre.

— Il fera bien : les prêtres sont à leur aise. Et c'est un grand honneur pour une famille.

1. Diminutif de Jan.

Boryna regardait maintenant avec respect le garçon, qui sifflait aux chevaux.

— Le Stasz[1] du meunier devait être prêtre aussi. Et puis voilà qu'il étudie pour devenir médecin, dit-on.

— Prêtre, un tel vaurien!... Dieu nous en préserve!... Qu'il soit médecin : c'est bien bon pour lui.

Leur char rattrapa celui de la Dominikowa, qui était assise au milieu des oies, avec sa fille et Szymek. On glorifia Jésus-Christ et on les dépassa.

— C'est la Yagna? — demanda Jasiò. — Voilà deux ans que je ne l'avais vue. Elle est devenue très jolie.

— Bah! — ricana la mère, — comme toutes les filles!

— Est-ce qu'elle ne se marie point?

— Chaque semaine, on apporte de la wodka, chez elle. Mais la vieille attend qu'un régisseur au moins la demande.

— Pourquoi pas? Elle le vaut bien!

— Épousez-la donc vous-même, Matyasz, si vous la trouvez à votre goût!

Boryna ne répondit rien.

« Bon, bon, — pensait-il, — tu regardes les poules sous la queue... Mais crois-tu que tu vas me tirer les vers du nez?... »

Et il ne parla plus, les yeux fixés en arrière sur le char des Paczès...

Bien qu'il fût de bonne heure, la foire battait déjà son plein. Rues et ruelles roulaient des fleuves humains vers le *rynek*, où l'on ne pouvait que par force se frayer un passage au milieu de la boue dont tout était éclaboussé. Par-dessus une rumeur semblable au grondement de la forêt éclataient les meuglements du bétail, les lamentations des mendiants, les chants de flûte des vanniers. Sous des tentes s'étalaient les toiles, les cotonnades, les châles, les fichus, puis des coraux et des miroirs, des rubans, des galons, des fleurs dorées. Ici se pressaient les femmes, choisissant, marchandant ou ne faisant que regarder. Ailleurs, c'était les images de sainteté, devant lesquelles beaucoup tiraient leurs bonnets et se signaient. Lentement, car on avait peine à avancer, Boryna allait vers le marché aux cochons, derrière le couvent. De ce côté, les cor-

1. Diminutif de Stanislas.

donniers alignaient en longues files les bottes jaunes ou cirées, les souliers de femme à lacets rouges et hauts talons. D'autres vendaient des cordes. Les marchands d'habits et de fourrures faisaient beaucoup d'affaires, car l'hiver approchait. Sur des tréteaux s'étalaient les saucisses rouges, le lard, le jambon, des porcs entiers, tout sanguinolents, que venaient lécher les chiens. Auprès, dans de grands paniers, le pain blanc et les gâteaux. Bien d'autres marchandises encore : des pains d'épices, des jouets, des almanachs et des livres de prières, des abécédaires et des histoires de brigands. Vers les boutiques d'instruments de musique, c'était une telle cacophonie d'harmoniums et de flageolets qu'on ne s'entendait pas.

Et partout, partout, non loin des chars dételés, le long des maisons, des femmes vendant des œufs ou des oignons, du beurre, des fromages, des pommes de terre, des poules ou des oies, — chacune auprès de ses denrées, — conversant bien tranquillement, et, quand se présentait un acheteur, faisant leur affaire sans animation, sans hâte, non pas à la manière des juifs qui crient et se démènent comme des fous.

Puis des mendiants venus de tous pays, des aveugles, des boiteux, des sourds-muets, des estropiés, les uns sans pieds, les autres sans bras, chantant des cantiques ou jouant sur de petits violons, tout en remuant leurs sébiles.

Au milieu de tout ce peuple, les samovars fumaient et on buvait du thé.

Causant avec les uns ou les autres, Boryna arriva enfin auprès de Hanka et de Jòszka.

— Les cochons se vendent-ils cher? — demanda-t-il.

— Oh! non : il y en a tant que les charcutiers ne savent à qui acheter.

— Combien donne-t-on?

— Trente roubles. Ils disent que le nôtre n'a pas de lard.

— Quel mensonge! Il en a quatre doigts d'épaisseur.

Et Boryna pinçait le dos du porc.

— Tâchez de vendre vite, et vous irez regarder la foire.

— Oh! oui, nous nous ennuyons tellement!

— Donnez-le pour trente-cinq roubles... Je vais voir ce que fait Antek et je vous apporterai de quoi manger.

— Père, n'oubliez pas le fichu que vous m'avez promis.

Il mit la main à sa poche, car il l'avait acheté déjà, ce fichu. Mais sans l'avoir donné, il s'éloigna, ayant aperçu Yagna dans la foule. Il ne put la retrouver. Longtemps il chercha son fils avant de le découvrir, perché sur le char et de son fouet chassant les poules qui picoraient son blé. D'un air détaché, Antek répondait aux acheteurs :

— J'ai dit sept roubles.

— Six et demi ; je ne peux pas davantage.

— Je te le donnerais alors, sale juif !... Il est pur comme l'or.

— Mais il est humide... Allons, six soixante-quinze.

— J'ai dit sept.

— Ne vous fâchez point, patron... Il n'est pas défendu de proposer.

— Antek, — lui dit son père, — je vais chez l'avocat pour ma plainte contre le seigneur.

— Vous ne gagnerez pas. Une bonne bastonnade au garde forestier, ça serait la meilleure justice... Donnez-moi quinze kopecks.

— Pourquoi faire ?

— J'ai faim et je voudrais boire un verre.

— Tu n'as donc jamais d'argent, que tu m'en demandes toujours ?

Antek, irrité, lui tourna le dos. Le vieux donna tout de même la pièce et s'en alla en maugréant...

Il trouva l'avocat assis à sa table, en manches de chemise, le cigare aux lèvres, pas encore lavé ni peigné. Sur une paillasse, une femme dormait. Quand Boryna eut exposé l'affaire :

— Vous gagnerez, — dit l'autre, — c'est sûr. La vache morte, le berger malade de peur...

— Non, le berger n'est pas malade.

— Il peut le devenir... Il a été battu...

— Ce n'est pas lui qui a été battu, c'est un autre.

— Tant pis !... Enfin n'importe : le seigneur paiera... Je vais écrire la plainte... Franka [1], remue-toi donc... apporte à boire et à manger.

Se dressant avec un bâillement, elle déclara :

1. Diminutif de Franciszka (Françoise).

— Je n'ai pas un kopeck. Et tu sais bien qu'on ne donnera rien à crédit.

Boryna regardait l'avocat, qui écrivait en lui lançant sa fumée au nez : il avait les dents cassées, ses lèvres étaient bleuâtres, ses moustaches longues et noires. Ayant pris un rouble pour lui et un pour le timbre, il s'engagea à soutenir la plainte moyennant trois roubles.

— Et si nous perdons, nous irons en appel... Il y a une justice, en ce monde...

Rentré dans la foire, Boryna rencontra enfin la Yagna qui achetait un bonnet bleu.

— C'est pour mon frère Andzek [1]... Il est joli, n'est-ce pas, ce bonnet?

— Ne sera-t-il pas trop petit?

— Non : sa tête est tout à fait comme la mienne.

Elle s'en coiffa, un peu de travers.

— Tu ferais un gentil garçon, Yagna. On te prendrait volontiers en service!

— Oui-da! mais je serais trop chère.

— Pas pour moi.

— Et je ne voudrais pas travailler aux champs.

— Mais je travaillerai pour toi, si tu veux.

Il la regarda avec une telle ardeur que la fille recula et paya le bonnet.

— Avez-vous vendu votre vache? — demanda-t-il.

— Oui, au curé de Jeszòw.

— Allons prendre quelque chose. Il fait froid : on a besoin de se réchauffer.

— Est-ce que je peux aller avec vous! Non, non, merci... je vais chercher ma mère.

— Je t'accompagnerai donc.

Il alla le premier, fendant la foule. Mais devant les boutiques de rubans elle s'arrêta, éblouie :

— Jésus! que c'est beau!...

— Lequel te plaît le plus? — demanda Boryna, surmontant son avarice.

— Le jaune à fleurs roses... Mais, pour sûr, il coûte au moins un rouble.

1. André.

— Ne t'inquiète pas de ça... prends-le.

Yagna hocha la tête et continua sa route avec un soupir. Plus loin, c'était des velours rouges ou verts pour corsages, et des châles de toutes couleurs. Elle voulut en essayer, se souriant à elle-même dans le miroir que lui présentait la juive, les yeux luisants de plaisir, et tous la regardaient, tant elle était jolie, toute débordante de jeunesse et de santé. Soupirant de nouveau, elle remit le châle à l'étalage et demanda le prix. « Cinq roubles. » Boryna, cette fois, ne l'encouragea point.

Nouvelle halte devant les colliers : des rouges, des jaunes, des blancs, aux grains gros comme des noisettes. Elle passa un fil de corail à son cou rond, et, se tournant vers le vieux :

— Ça vous plaît?

— Bah! les coraux, qu'est-ce que c'est pour moi? J'en ai de feu ma femme huit rangs, très longs... Asseyons-nous un peu, Yagna.

Ne sachant que dire, elle contemplait les étalages avec regret. Boryna tira de sa poche le fichu qu'il avait acheté pour sa fille et un petit paquet bien enveloppé.

— Prends, — lui dit-il. — Il faut que j'aille retrouver mon fils.

— Antek est là?

Les yeux de Yagna brillaient.

— Il vend du blé... Mais prends donc, c'est pour toi.

— Vrai, vous me donnez ce fichu?

Puis elle défit le paquet, et, reconnaissant le ruban qui lui avait plu, elle poussa un cri de joie.

— Mais non! — vous plaisantez, Matyasz... Ça coûte si cher!... c'est de la soie pure.

— Prends, Yagna, prends... Et, si un garçon envoie chez toi, ne l'accepte point. Pourquoi te presser? Adieu, Yagna...

Elle voulait courir après lui pour rendre ce cadeau : car pouvait-elle l'accepter d'un étranger? Mais il avait disparu déjà. Elle serra le ruban dans son corsage, toute rouge de contentement...

— Donnez-moi, chrétiens, bonnes gens, donnez-moi... C'est moi, Yagna... donne-moi quelque chose.

Contre le mur du couvent, la vieille Agatka était assise sur

un tas de paille. Toute réjouie d'avoir retrouvé quelqu'un de Liptzé, elle la questionna sur ses cousins Klenby.

— Ils vont bien... Et vous-même?

— Oh! moi, j'ai mal dans la poitrine, et je crache du sang dès qu'il fait froid... Je ne durerai pas longtemps... Que le bon Dieu seulement me permette de retourner au pays, le printemps venu...

Ses mains serraient son rosaire et des larmes coulaient de ses yeux rouges.

— Priez pour l'âme de mon père, — dit la fille en lui donnant une pièce de monnaie.

Boryna allait à travers la foule, lentement, tout absorbé, car il avait dans l'esprit l'image de Yagna. Il rencontra son gendre : ils se dirent bonjour et marchèrent l'un à côté de l'autre sans se parler.

— Réglerez-vous enfin avec nous? — dit tout à coup le forgeron. — Voilà quatre années que j'attends.

— Tu peux encore en attendre quarante..., jusqu'à ma mort!

— On m'a souvent conseillé de porter plainte.

— Fais : je t'indiquerai où on écrit les plaintes et je te donnerai un rouble pour les frais.

— Mieux vaut nous accorder. Je le dis toujours à ma femme, que vous êtes pour la justice.

— Celui-là est pour la justice qui en a besoin. Moi, pas.

— Je boirais bien quelque chose. Régalez-vous?

— Ça, si tu veux, le meilleur des gendres! — ricana le vieux.

Un verre l'ayant enhardi, le forgeron revint à la charge.

— Je te l'ai dit, — répéta rudement Boryna : — dans l'autre monde, je n'emporterai rien; mais, moi vivant, je ne lâcherai pas un arpent. Je ne veux pas manger chez les autres.

— Eh bien! de l'argent, alors!

— J'ai dit non. Tu as entendu?

Ambrôzy était là, mécontent qu'on ne l'eût pas invité à boire. Goguenard, il dit au forgeron :

— Ne vois-tu donc pas qu'il veut se marier une troisième fois?

— Et quand ça serait?... On m'en empêcherait peut-être?

— Pas moi... je ne dis rien là contre. Mais donnez au moins

le petit veau... J'en ai même fait la remarque à Magda, que vous auriez besoin d'une ménagère.

— Vrai, Michal, tu dis ça?

— Vrai comme j'aime Dieu.

— Tu mens... Viens tout de même demain et tu prendras le veau.

Cette fois, le forgeron paya; il paya même pour le sacristain. Mais, quand ils sortirent ensemble, rien n'était changé entre le beau-père et le gendre : ils se connaissaient trop bien.

La pluie étant venue, la fin de la foire en fût hâtée. Vite on plia bagage et bientôt le bourg retomba dans sa torpeur, troublé seulement par les litanies des mendiants et les cris des ivrognes attardés au cabaret. Le char des Boryna allait au grand trot sur la route, Antek fouettant les chevaux, car il faisait froid et l'on avait bu : le vieux, malgré son avarice, avait bien traité les siens. Quand ils arrivèrent en vue de Liptzé, dans la nuit très noire, les lumières des villages brillaient, pareilles à des yeux de loup.

VI

Les grandes pluies sont venues. Sans cesse, glaciales, elles fouettent la terre dénudée. Dans leurs ondes grises, la nature se noie, morne. A peine visibles, les silhouettes des forêts, des villages, paraissent tissues de fils d'araignée. De partout monte une noire tristesse; les Christs en croix aux revers des chemins semblent étendre leurs bras désespérés. Au fond des étables, le bétail mugit de vague effroi, sentant venir l'hiver.

Les gens s'évertuent à préparer la *kapusta* : dans les granges, dans les corridors, jusque dans les chambres, les choux s'amoncellent; devant les maisons sont disposés les barils. On se hâte, car les routes se transforment en torrents de boue et bientôt seront impraticables. Chez la Dominikowa, tandis que Yagna est aux champs, depuis le matin, avec Szymek, Andzek est resté, pour réparer le toit de chaume, gâté en plusieurs endroits; la mère, à chaque instant, sort sur la porte pour voir si sa fille ne revient pas, car la nuit tombe...

— Allons, Szymek, dépêche-toi! — crie Yagna. — Je ne sens plus mes pieds.

Elle est affamée et trempée de pluie. Voyant que son frère ne peut venir à bout d'une charge de choux, elle les croche de sa fourche et les jette sur le char.

— Un grand garçon comme toi!... tu es aussi faible qu'une femme après ses couches.

Honteux, il se gratte la tête, puis, sifflant entre ses dents, il rattelle le cheval.

— Avez-vous fini, vous autres? — crie Yagna à Hanka et Jòszia, qui travaillent avec Kuba dans le champ voisin.

— Pas tout à fait. Mais il faut rentrer, car nous ne retrouverions plus la route... Vos choux sont beaux.

— Oui : c'était de la semence que le curé avait apportée de Varsovie.

— Sais-tu, Yagna? demain Walek Jòzefow enverra de l'eau-de-vie chez Marysia Paciolkowa.

— Cette petite?... L'an passé, elle menait encore les vaches.

— Oh! elle est bien assez grande pour un homme... et assez riche aussi.

— Bientôt ce sera ton tour, Jòszka.

— Si son père ne se remarie point! — cria de loin l'Augustynka, toujours mauvaise.

— Que dites-vous donc? Au printemps seulement il a enterré sa défunte.

— Et puis après?... Un homme, c'est comme un porc : quand même il est plein, il revient à l'auge... Sikowa n'a-t-il pas pris femme trois semaines après la mort de la sienne?

— C'est vrai, mais il avait cinq petits orphelins.

— Nous ne permettrions pas ça au père! — déclara Jòszia.

— Bête! Le bien est à lui et il est son maître.

— Les enfants comptent pourtant pour quelque chose! — fit observer la Hanka.

Yagna ne disait mot et souriait, se rappelant la foire.

— Restez avec Dieu! — cria-t-elle aux autres en s'en allant.

— Dieu te garde!... Viens demain nous aider à éplucher les choux...

Elle courut pour rattraper le char. Szymek jurait, car la boue était telle qu'à peine pouvait-il avancer. Il dut mener le cheval par la figure tandis que sa sœur poussait à la roue, tout en se

demandant comment elle s'habillerait pour aller chez les Boryna.

— Il ne fallait pas prendre une si lourde charge avec un seul cheval! — dit une voix dans l'ombre.

— C'est vous, Antek?

— Attendez : je vais vous donner un coup de main.

D'une vigoureuse poussée, il désembourba le char, qui se remit à rouler.

— Comme vous êtes fort!

Ils marchaient coude à coude, troublés, ne sachant que dire.

— Votre femme vous attend, — dit enfin Yagna.

— Je vous accompagnerai jusqu'au moulin, car là il y a une grande fondrière.

— Vos yeux luisent comme ceux d'un loup, — reprit la fille après un nouveau silence. — C'est drôle.

— On fait de la musique, dimanche, chez les Klenby. Viendras-tu?

— Si la mère le permet.

— Ah! viens, Yagna, viens...

— Vous le voulez, vous? fit-elle en le regardant fixement.

— C'est pour toi que j'y jouerai du violon... pour toi seule.

Il parlait d'une voix chaude et molle, rapprochant tellement son visage de celui de Yagna que, toute tremblante, elle eut un mouvement de recul.

— Allez-vous-en, Antek : on vous attend... Voyons, allez, allez... on pourrait nous voir.

— Tu viendras chez les Klenby?

— Je viendrai.

Elle se retourna, mais déjà il était loin et l'on entendait le piétinement de ses bottes dans la boue.

Un frémissement parcourut le corps de Yagna, une flamme lui traversa le cœur. Ses yeux brûlaient, tout tournait autour d'elle; à peine pouvait-elle respirer et une envie de crier lui vint. Quoique ce ne fût pas nécessaire, elle se mit à pousser le char avec force. A travers la boue qui lui sautait au visage, elle voyait Antek et ses prunelles étincelantes.

« Ce n'est pas un homme, pensait-elle, c'est un dragon... Il n'a pas son pareil au monde... »

S'étant changée, elle se réchauffait au feu clair, tandis que la mère apprêtait le souper, quand le sacristain entra en louant Dieu.

— Il fait si froid, dit-il, que ma jambe de bois en est gelée.

— Par ce temps-là, pourquoi sortir? Vous seriez mieux chez vous à dire vos prières.

— Je m'ennuyais, tout seul.

— Asseyez-vous donc là et mangez avec nous.

— Je ne recule jamais devant une assiette, pourvu qu'elle soit grande!

— Vous plaisantez toujours, Ambròzy.

— A quoi bon être triste?

Et, tandis que, lentement, on mangeait, il raconta des histoires, dont il riait lui-même le plus fort. Les garçons ne pensaient qu'à revenir au plat, terrorisés par le regard sévère de leur mère. Quand ce fut fini, les femmes prirent leurs quenouilles, et ils se mirent à laver la vaisselle. Ainsi le voulait la Dominikowa, pour que sa fille ne se gâtât pas les mains. Tout en fumant sa pipe, le sacristain ruminait ses plans.

— Je sais quelqu'un ici, — dit-il enfin, — qui demanderait bien votre fille.

— Il y en a plus d'un. Cela se comprend : elle est jolie comme sur un tableau!

— Oui. Le curé dit qu'en ville on n'en trouverait pas une plus belle.

— Il a dit cela? Dieu lui donne la santé!... Demain je lui porterai de l'argent pour une messe.

— Oui, oui, — reprit le sacristain, — celui-là enverrait bien la wodka, mais il a un peu peur.

— C'est donc un valet?

— C'est un *gospodarsz*, et de bonne famille... mais un veuf.

— Je ne veux pas bercer les enfants d'une autre, — fit Yagna vivement.

— Oh! ils ne sont pas si petits!

— Elle n'a que faire d'un vieux et elle peut en attendre un jeune qui lui plaise.

— Elle en trouvera, oui, qui fument des cigarettes, boivent, dansent et regardent combien d'arpents ont les filles et d'argent

pour s'amuser... Des fainéants... Ils dorment jusqu'à midi et labourent avec une bêche.

— A ceux-là je ne donnerai pas Yagna...

— Pour sûr! N'êtes-vous pas la plus maligne du village?

— Mais avec un vieux, il n'y a guère de plaisir pour une jeune.

— Bah! il y a bien assez de jeunes pour le plaisir.

— Ambrôzy!... Vous êtes vieux comme le monde, et vous dites de pareilles bêtises?

— C'est pour que ma langue ne devienne pas sèche.

Assez longtemps ils se turent.

— Un homme d'âge estime sa femme, — reprit le sacristain, — et ce n'est pas son argent qu'il recherche.

Après une pause, il ajouta :

— Il pourrait faire un testament...

— Ma fille a suffisamment de bien, — répliqua la vieille. — Il recevrait plus qu'il ne donnerait.

— Sans doute, sans doute!... Mais ce que je dis, ce n'est pas du vent...

De nouveau il y eut un silence. Tranquillement, la Dominikowa filait.

— Eh bien! peut-il envoyer la wodka?

— Qui ça?

— Vous le savez bien.

Du geste il montra les fenêtres de Boryna qui brillaient dans la nuit.

— Oh! oh!... de grands enfants qui ont droit à leur part...

— Mais il peut donner ce qui lui appartient en propre. C'est un homme pieux, bon cultivateur, robuste encore. Yagna aurait tout... Puis, l'an prochain, votre cadet doit partir, s'en aller au régiment : Matyasz est bien avec les autorités; qui sait ce qu'il pourrait obtenir?

— Qu'en dis-tu, Yagna?

— Ça m'est égal. Je ferai ce que vous commanderez. C'est votre tête qui est sous votre bonnet, non la mienne.

S'accoudant sur ses genoux, elle regarda le feu, sans penser. Celui-là ou un autre, que lui importait? Le souvenir d'Antek lui passa par la tête et elle tressaillit.

— Eh bien? — répéta le sacristain.

Indifférente, la mère répondit :

— Qu'il envoie. Les fiançailles ne sont pas la noce...

Ambrozy parti, la Dominikowa s'adressa à sa fille, toujours immobile et muette.

— Je veux ton bien. Il est âgé, c'est vrai, mais il est robuste, encore. Il t'estimera. Tu seras patronne. Je lui ferai faire son testament de telle façon qu'il te donne cette terre jouxtant la nôtre, six arpents au moins. Tu entends, Yagna, six arpents... Il faut que tu te maries, car on jase sur toi.

Yagna avait recommencé à filer machinalement, comme s'il n'était pas question de son mariage. Elle se trouvait bien chez sa mère : elle faisait à sa volonté, personne ne lui disait rien. Tous les garçons lui couraient après; si elle voulait, tous la demanderaient le même jour. Mais n'importe : elle épousera Boryna... Même elle le préfère à d'autres, car il lui a acheté un fichu, un ruban... Bah! tous se valent. Inerte, elle s'abandonne à sa lassitude. Comme la terre, Yagna est inconsciente, sans volonté, sans désirs : chaque vent qui souffle emporte cette âme à son gré. Comme la terre, le soleil la secoue d'un frisson d'amour. Comme la terre, qui enfante la vie parce qu'elle le doit, comme la terre, sur laquelle les choses naissent et croissent, s'épanouissent, puis s'anéantissent, parce qu'il le faut, — comme la terre puissante et passive, telle est Yagna.

Dans le silence profond, la mère, d'une voix vibrante, commence à chanter la prière du soir. Les filles et les garçons l'accompagnent, et, dans le corridor, les poules, que cela réveille, se mettent à caqueter.

VII

Journée pluvieuse, journée morne. De lourds nuages rouillés, si bas qu'ils se déchirent au faîte des arbres. S'ennuyant au logis, les plus hardis sortent sous ces torrents et vont chez les voisins se plaindre du temps. Yagna ne peut tenir en place. Elle va et vient par la maison; l'ouvrage lui tombe des mains. Elle s'impatiente contre ses frères. La tête lui fait mal et elle y applique des compresses de vinaigre. En attendant qu'arrive l'heure de la veillée chez les Boryna, le

jour se traîne lentement, comme un mendiant dans la boue. Yagna regarde, au dehors, ce déluge. Elle regarde les dahlias mouillés qui s'effeuillent, et l'étang et, de l'autre côté, la maison avec son toit vert de vieillesse parmi les pommiers. Mais elle ne voit pas ce qu'elle regarde. Depuis le matin la Dominikowa est absente, appelée chez une femme en mal d'enfant, car elle se connaît à ces choses. Yagna voudrait sortir aussi, aller chez les gens, parler. Relevant son jupon sur sa tête, elle va à la porte; mais, devant cet océan de boue, elle renonce, et elle se sent l'envie de pleurer à force de tristesse. Elle ouvre son coffre, en tire ses hardes de fête, qui bariolent la chambre de leurs couleurs vives. Mais aujourd'hui rien ne la réjouit, pas même de se regarder au miroir.

Quelqu'un entre. C'est Matteusz, et Yagna jette un cri de surprise. On avait beaucoup parlé de lui au village, des rendez-vous qu'il lui donnait, la nuit, dans les vergers. Un garçon de trente ans bien sonnés, encore célibataire, car il ne veut pas se marier, ses sœurs ne l'étant point, et aussi, selon le dire d'Augustynka, parce qu'il préfère les filles et les femmes d'autrui. Il est grand et fort comme un chêne, rempli de suffisance et ne craint personne, habile à tout, jouant de la flûte, sachant construire un char, une maison, un poêle, et le tout très bien, n'ayant jamais d'argent, quoiqu'il gagne beaucoup, parce qu'il boit, qu'il joue et qu'il prête aux autres. Son nom de famille est Goleub, qui veut dire colombe.

— Dieu soit glorifié!

— Dans les siècles des siècles... C'est toi, Matteusz?

— C'est moi, Yagna, c'est moi.

— Voilà bien la moitié d'une année que tu étais parti.

— Six mois et vingt-trois jours... J'ai bien compté.

Il lui tenait la main et la regardait avec des yeux ardents.

— Laisse-moi que j'allume, — dit-elle, — car il fait sombre.

Mais il ne la lâchait pas.

— Souhaite-moi donc la bienvenue!

Vainement, craignant d'être surprise, voulut-elle se dégager d'entre ses bras. Pouvait-elle lutter contre ce grand diable goulu qui la couvrait de baisers? La fille palpitait là-dessous comme un oiseau pris au piège. Elle n'y voyait plus clair, l'haleine lui manquait, elle criait :

— Lâche-moi, Matteusz, lâche-moi!... La mère va venir.

— Encore un peu, Yagna, encore, ou je deviendrais enragé.

A bout de résistance, elle se laissait aller comme l'eau qui coule. Enfin, entendant des pas, il lui fit grâce et lui-même alluma la lampe, tandis qu'elle, appuyée au mur, reprenait sa respiration.

Sévère, la Dominikowa regarda Matteusz.

— Te voilà revenu?

— Oui, mère.

Il alla pour lui baiser la main. Mais elle, la retirant ·

— Une chienne était ta mère, non pas moi. Déjà je t'ai dit que tu n'as rien à faire ici.

— Eh! ce n'est pas pour vous que je viens : c'est pour Yagna.

— Oui, et tu es cause qu'on médit d'elle dans le pays... Va-t'en... que je ne te voie plus.

— Si vous étiez un homme, je vous en chanterais de belles...

— Essaye, brigand! essaye, chien!...

Elle brandissait le tisonnier. Le gars cracha et sortit en claquant la porte. Peut-on se battre avec une femme? La vieille alors, s'en prenant à sa fille, commença de l'insulter. D'abord Yagna ne répondit rien, puis, les paroles de sa mère lui montant à la gorge, elle fondit en larmes et cacha sa figure dans les oreillers, jurant qu'il n'y avait pas de sa faute, qu'elle n'avait pas appelé Matteusz... Quant à ce qui s'est passé au printemps, sous la haie, que pouvait-elle faire alors? Il est tellement fort et elle était si énervée!... D'ailleurs elle est ainsi : qu'un garçon la regarde de certaine manière et l'enlace, toute énergie l'abandonne, elle tremble, elle ne sait plus ce qui se passe... Est-elle donc fautive?...

Elle pleurait tant que la Dominikowa s'attendrit. Lui essuyant le visage, elle la caressa :

— Allons, Yagna, finis... Tu auras les yeux rouges comme un caniche pour aller à la veillée des Boryna.

— Est-il temps?

— Oui. Habille-toi bien, car il y aura beaucoup de monde.

Déjà consolée, la fille se mit à sa toilette.

— Szymek! — cria la vieille... — Tu es là auprès du feu, et les vaches n'ont pas à manger.

Le garçon s'esquiva.

— Je pense que le forgeron est réconcilié avec son beau-père, — dit-elle à sa fille, — car je l'ai rencontré qui emmenait un veau de chez Boryna. C'est dommage : un beau petit veau qu'on aurait bien vendu dix roubles... Mais peut-être est-ce mieux qu'ils soient d'accord : Michal est mauvais et il connaît bien la loi.

Reculant pour considérer sa fille avec amour :

— Va, — dit-elle, — et ne te presse pas pour revenir.

En s'éloignant, Yagna l'entendit qui querellait Andzek parce que les cochons n'étaient pas encore rentrés et que les poules allaient se percher sur les arbres...

Chez Boryna on était nombreux. Au milieu de la vaste chambre éclairée par un grand feu, les choux s'amoncelaient, et, autour du tas, assises en demi-cercle, les femmes coupaient les feuilles, jetant les trognons dans une toile tendue auprès de la fenêtre. S'étant chauffé les mains, Yagna prit place et se mit à la besogne. On bavardait très fort. Les garçons allaient et venaient, apportant les choux, ou bien fumaient des cigarettes en riant avec les filles. C'était Jòszia, malgré son jeune âge, qui faisait la ménagère; Hanka ressemblait, comme toujours, à un morose papillon de nuit.

— C'est tout rouge ici, — remarqua Antek; — on dirait une corbeille de pivoines.

C'était vrai, avec tous ces cotillons du dimanche.

— Le vieux pèlerin est arrivé, — dit une voix. — Depuis trois ans il était parti. Il vient du tombeau de Notre-Seigneur.

— L'y a-t-on vu? Que les imbéciles le croient!... Le forgeron aussi raconte des histoires sur les pays d'outre-mer, mais il les a lues dans le journal.

— Mais c'est bien vrai, Augustynka : le curé l'a dit à ma mère.

— Ah! oui, ta mère est toujours chez le curé, à le soigner quand il a la colique... Dame! elle est sage-femme!

Yagna eut envie de lui jeter son couteau à la figure, car toute la chambrée avait éclaté de rire.

— D'où est-il, ce vieux? — demanda la Klenbowa [1].

1. La femme de Klenb.

— Qui le sait? Il se fait appeler Roch, mais ce n'est peut-être pas son nom. Il apporte des chapelets, des images, des livres de sainteté... Mon Walek en a lu, mais il a déjà oublié ces histoires... Il est tellement pieux, ce Roch, que souvent il reste une demi-journée à genoux devant une croix. Le curé l'a plusieurs fois invité chez lui. Mais il répond que sa place est parmi les paysans.

— Tout le monde pense, pourtant, que ce n'est pas un paysan, quoiqu'il parle comme nous. C'est un savant. Il cause en allemand avec le juif, et avec la demoiselle du château dans une autre langue étrangère. Mais il n'accepte rien de personne, rien qu'un peu de lait, un morceau de pain. Et il enseigne les enfants.

On n'en dit pas plus long là-dessus, car les filles riaient à gorge déployée de Kuba qui arrivait, chargé de choux, et qu'on poussait, qu'on tirait, tellement qu'il s'étala sur le plancher. L'entretien changea de tour. C'était un bourdonnement comme dans une ruche d'abeilles, et le travail allait bon train.

Antek coupait les choux avec la machine. Il était en bras de chemise, la sueur lui coulant du front, si beau, si fort que Yagna le regardait comme un tableau, et pas elle seulement. Lorsqu'il s'arrêtait pour respirer, lui aussi la regardait, d'un tel regard qu'elle baissait les yeux en rougissant. Augustynka avait observé ce manège, et elle arrangeait dans sa tête les potins qu'elle en pourrait faire.

— Marcynka[1] a un enfant, le savez-vous? — annonça la Klenbowa.

— Grande nouvelle!... elle en a un tous les ans.

— Heureusement, car elle est forte comme un bœuf et ça lui retire le sang de la tête.

On fit taire Augustynka en lui disant qu'il ne faut point parler de ces choses-là devant les filles.

— De quoi? Elles en savent encore bien davantage! Allez donc raconter à une petite de dix ans que c'est la cigogne qui apporte les enfants : elle vous rira au nez. De mon temps, ce n'était pas ainsi.

1. Martine.

— Allons, — riposta la vieille Wawrzonowa, — vous connaissiez déjà tout quand vous gardiez les vaches. Croyez-vous que j'aie oublié ce que vous avez fait alors?

— Eh bien! gardez-le, de peur de le perdre!

— En voilà une histoire! cria Natstka[1] Goleub, la sœur de Matteusz, entrant en coup de vent... On a volé les chevaux du meunier.

— Quand ça?

— Il y a trois Ave peut-être... Le valet venait de les mettre à l'écurie : il va chercher l'avoine, et, à son retour, plus de chevaux, plus de harnais et le chien empoisonné.

— Ce n'est pas étonnant : il n'y a point de punition pour les voleurs. On les met en prison, ils y mangent bien, ils y apprennent des tours avec les autres, et, quand ils en sortent, ils sont encore plus mauvais qu'avant.

— Vous vous parlez à l'oreille de telle manière, — dit gaiement Boryna, — qu'on vous entend de l'autre côté de l'étang!

Tirant son bonnet, il salua le monde. Il avait bu, sans doute, car il était tout rouge, et, se déboutonnant, il se mit à parler beaucoup, contre son habitude.

Il aurait bien voulu s'asseoir auprès de Yagna, mais n'osait pas devant les gens avant qu'ils fussent accordés. De loin il la regardait en souriant, car elle était jolie et elle portait le ruban qu'il lui avait donné à la foire.

Enfin Kuba et Witek traînèrent un banc devant le feu. Jòszia l'essuya et plaça les assiettes. Boryna ayant apporté une bouteille de wodka, on trinqua à la ronde. Les filles se faisaient prier, se cachaient la figure de leurs mains, versaient à terre le reste du verre et se récriaient :

— Comme elle est forte!

Seule Yagna refusa de boire, malgré qu'on l'en priât.

— Je n'en connais même pas le goût, — dit-elle, — et n'en suis pas curieuse.

— Asseyez-vous, bonnes gens, et mangez ce qu'il y a.

Après beaucoup de cérémonies, comme le veut l'usage, on prit place. La chère était bonne : les hôtes recevaient bien; ils insistaient sans cesse pour qu'on revînt au plat.

1. Diminutif de Nathalie.

« Ils ne me laisseront pas un os! » — pensait Kuba, en resserrant sa ceinture, car la faim lui bourdonnait dans les entrailles.

Enfin il s'assit sur le pas de la porte, son assiette entre les genoux.

Le travail reprenait joyeusement quand parut le vieux Roch.

— Vous arrivez en retard, — lui dit Boryna, — mais il y aura bien quelque chose encore pour vous.

— Donne-moi, Jòszia, du pain et du lait : jamais je ne mange de chair.

Les bavardages et les rires recommencèrent. Yagna seule considérait avec admiration cet homme fait comme un autre, mais qui venait du tombeau de Jésus-Christ, qui avait visité la moitié du monde...

Pietrek Rafalòw[1], qui arrivait du régiment, prit son violon. Il joua des chants d'église à l'intention du pèlerin, puis celui du soldat qui part pour la guerre, et il le traînait si tristement qu'un froid passa dans les os. Yagna pleurait à chaudes larmes, la figure cachée dans son tablier. Alors le gars attaqua des airs de danse : les filles s'agitèrent, trépignant, remuant les épaules. On se mit à chanter, et ce fut un tel vacarme que les vitres fouettées de pluie en tremblaient. Un hurlement se fit entendre et tous se turent. Le vieux Roch s'était précipité.

— Ce n'est rien, — dit Antek ; — la queue d'un chien qui a été prise entre les battants de la porte.

Le vieillard se rassit.

— Un chien — dit-il — est aussi une créature du bon Dieu. Notre-Seigneur en avait un et il ne permettait pas qu'on lui fît du mal.

— Jésus-Christ avait un chien, comme tout le monde? demande Augustynka, incrédule.

— Il l'avait nommé Bourek.

S'étant recueilli une minute, Roch releva sa tête auréolée de cheveux blancs, et, en roulant les grains de son rosaire, il commença l'histoire :

— Voilà beaucoup de siècles, quand Jésus régnait sur cette terre, ce que je vais vous dire arriva.

1. Pierre, fils de Raphaël.

» Notre-Seigneur se rendait au pèlerinage de Mstôw. Il marchait par les sables brûlants; le soleil chauffait comme avant un orage. Aucune ombre, aucun refuge. La route était longue. Parfois, pour reposer ses saintes jambes, il s'asseyait. Tel alors le vautour qui fond sur une colombe, le Mauvais se vautrait à ses pieds dans le sable, soulevant une poussière qui l'empêchait de respirer. Jésus se levait donc et, patient, il reprenait sa marche. Ainsi atteignit-il la forêt. Quand il y fut entré, le Mauvais se mit à hurler dans la futaie, et le vent, son valet, se mit à tordre les chênes, à briser les branches, avec des sifflements lugubres. La nuit se fit. Des animaux effroyables, enfants de l'enfer, surgirent, montrant leurs crocs, sortant leurs griffes. Mais comment s'attaquer à la divine personne du Christ? D'un grand signe de croix enfin il les chassa.

» Seul demeura un chien sauvage. Les chiens, en ce temps-là, n'étaient pas encore en amitié avec les hommes : il trottait derrière Jésus, aboyant, mordant ses habits. Mais Jésus, plein de miséricorde, lui jeta un morceau de pain. Le chien ne le prit pas et continua de grogner.

» — Tu ne reconnais donc pas ton Seigneur?... Et pourquoi en veux-tu aux hommes? Je te le dis, tu ne pourras vivre sans eux...

» A ces mots, le chien le regarde, hébété; puis la queue entre les jambes, il s'enfuit.

» Au pèlerinage, il y avait grande foule. Mais l'église était déserte et le cabaret rempli. Comme Jésus arrivait, voilà tout ce peuple qui court, ployé d'effroi ainsi que le blé sous la tempête, les femmes grimpant sur les chars, les hommes saisissant des fouets, des fourches.

» — Un chien enragé!... un chien enragé!...

» La langue pendante, il se ruait vers Jésus. Reconnaissant celui de la forêt, Notre-Seigneur le couvrit de son manteau. Et il dit aux gens :

» — Ne le tuez point, car c'est une créature de Dieu. Il est pauvre, il est sans maître, il a faim.

» Mais eux ne voulaient rien entendre, si bien que Jésus se fâcha.

» — Eh quoi! canailles, ivrognes, vous avez peur d'un

chien et ne craignez pas Dieu. Vous venez à un pèlerinage, coquins, et, au lieu de prier pour les âmes, vous vous amusez, vous vous enivrez... Voleurs!.. bourreaux!.. La punition d'en haut ne vous manquera pas.

» Reprenant son bâton, il s'en allait, lorsque enfin on connut qui il était et tous se précipitèrent à genoux en pleurant.

» — Reste avec nous, Seigneur, reste, et nous te serons fidèles, comme ce chien. Nous sommes des pécheurs, de mauvaises gens. Mais, comme lui, nous sommes abandonnés, sans maître. Reste avec nous, reste...

» Ils lui baisaient les mains et les pieds. Son cœur divin se fondit. Il demeura avec eux, les enseigna et les bénit. Puis, quand il les quitta :

» — Désormais, — leur dit-il — le chien vous servira. Il gardera vos oies et vos brebis. Estimez-le et ne lui faites point de mal.

» Mais Bourek suivit Jésus. Par les champs, par les eaux, par les bois, ils allèrent ensemble. Avaient-ils faim, le chien chassait et apportait à son maître quelques oiseaux. Quand son Seigneur dormait, il écartait de lui les animaux sauvages et les malandrins.

» Le temps venu où les Pharisiens et les Juifs maudits menèrent Jésus à la mort, le chien s'élança sur eux et les mordit, pour le défendre comme il pouvait, pauvre bête! Mais Notre-Seigneur lui dit :

» — Laisse-les, Bourek... Leur conscience les mordra.

» Lorsqu'il fut cloué sur la croix, le chien s'assit au pied et hurla. Le second jour, ni la Vierge ni les apôtres n'y étaient; le chien demeurait. Le troisième jour, Jésus s'éveille et regarde : personne que ce chien. En cette heure suprême, avec amour il le considère et il murmure :

» — Suis-moi.

» Au même instant où il rendait l'esprit, le chien mourut et alla derrière son Maître.

» Ce fut ainsi... Amen! »

Et, quittant la chambre, le vieillard alla dormir.

Les filles s'essuyaient les yeux. Après un silence, on échangea des remarques sur cette miraculeuse histoire, jusqu'au moment où Augustynka s'écria :

— Je vous en dirai une meilleure, moi. Attendez.

» Dieu fit le taureau, et le taureau était là. L'homme prit un couteau et fit un bœuf, et le bœuf est là... »

Tous éclatèrent de rire.

— Elle sait tout, cette Augustynka!...

— Bien sûr!... après avoir été la femme de trois hommes!... Le premier l'enseignait, le matin, avec un fouet; le second, à midi, avec sa ceinture; le troisième, le soir, avec un bâton...

— Prends garde, toi, quand tu voles le blé de ton père, que personne ne te voie... Et laisse en paix une veuve! — riposta-t-elle vivement.

On se tut, car on avait peur de sa langue. Augustynka était criarde; elle voulait toujours avoir le dernier mot, ne cédant à personne et tenant de tels propos parfois que les cheveux s'en dressaient sur la tête. Elle n'avait même pas de respect pour les choses de la religion. Le curé souvent l'admonestait, mais elle ne faisait qu'en rire.

— On n'a pas besoin de prêtre — disait-elle — pour trouver le chemin du paradis.

Les gens enfin prirent congé. Antek, étant allé s'habiller en cachette, sortit derrière Yagna qui allait seule, car les autres habitaient du côté opposé, vers le moulin. Dans l'ombre, il l'appela.

Elle tressaillit.

— Je t'accompagnerai, — dit-il.

Le vent soufflait, ayant chassé les nuages. Il la saisit par la taille et, serrés l'un contre l'autre, ils s'enfoncèrent dans la nuit.

VIII

Le lendemain, la nouvelle des accordailles éclata dans Liptzé.

Le *wojt* avait bien recommandé à sa femme de n'en point parler avant le soir. Aussi, dès qu'il fut sorti, en coula-t-elle un mot seulement à l'oreille d'une voisine.

— Mais n'en dites rien, surtout!... Mon homme l'a défendu.

— Soyez tranquille... Est-ce que je fais des caquets?

Aussitôt celle-là s'en fut chez les Klenby, pour emprunter une brosse.

— Vous savez que Matyasz Boryna épouse Yagna Dominikowa?

— Qu'est-ce que vous dites?... A son âge!...

— Oui, mais il est tellement riche!

— Et cette coureuse, non, mais croyez-vous? qui va devenir la première du village!... Il y a pourtant assez de filles, ici!... Où donc est la justice en ce monde?

— Elle est pour ceux qui peuvent l'acheter...

Comme on n'avait pas de travail aux champs et que les gens restaient chez eux, avec cette boue, bientôt dans toutes les maisons on commenta la nouvelle, et on pensait bien que cela finirait par des batteries, des procès, du scandale. Chez le forgeron seulement et chez Antek on ne savait rien encore : personne n'aurait risqué leur premier coup de colère.

Tout le jour, Boryna avait été agité, nerveux, se fâchant à propos de rien, battant Witek pour n'avoir pas donné la paille aux vaches, querellant son fils, criant après Hanka, grondant les enfants, cherchant même noise à Jòszia. Tous étant allés au bois faire de la feuille, il était demeuré seul avec Augustynka, qu'il avait gardée pour soigner les bêtes. Il se promenait dans la chambre, il regardait par la fenêtre, sur la route, ou bien vers la maison de Yagna. Car, malgré ce que lui avait rapporté Ambròzy, il n'avait pas confiance... Augustynka le suivait de ses regards moqueurs.

— Sorcière maudite! — grommelait-il.

Enfin elle l'interpella :

— Ça ne va pas, aujourd'hui, le travail. Vous êtes grincheux. Et pourquoi?... Qu'est-ce que vous craignez?... La Dominikowa est maligne et la fille aussi a son bon sens.

— Qu'est-ce que vous racontez? — dit le vieux, adouci.

— Allons, on n'a pas ses yeux dans sa poche... Invitez moi à votre noce, et j'y chanterai de si belles chansons que dans neuf mois il y aura chez vous un baptême.

Voyant que la plaisanterie n'était pas du goût de Boryna, ella n'en dit pas plus long. Et elle songeait :

« Ce sera une Sodome ici... »

Le soir venu, Boryna se rendit chez le *wojt*. Au cabaret, où il acheta la wodka, avec du rhum, ils trouvèrent le vieux Szymon, qui les attendait.

— Allez... je resterai ici et vous viendrez bien vite me dire si elles acceptent...

Chez la Dominikowa, la chambre était en bel ordre et bien éclairée. Ils louèrent Dieu, prirent place, et on causa.

— Il fait si mauvais temps ce soir, — dit enfin le *wojt*, — que nous sommes venus vous rendre visite. Et, puisque vous nous avez si bien reçus, peut-être y aurait-il moyen de faire une affaire ensemble.

— Il y en a beaucoup à faire! Le tout est de trouver la bonne.

— Bien dit, mère. Mais à quoi bon chercher? La meilleure est ici, chez vous.

— Eh bien! marchandez donc.

— Voilà. Nous voudrions vous acheter une génisse.

— Ah! ah! c'est qu'elle est chère. On ne peut pas la mener avec une mauvaise corde.

— Nous en avons une en argent, et tellement forte que nul dragon ne pourrait la rompre. Allons, mère, combien?

Et le *wojt* tira la bouteille de sa poche.

— Cherchez-en une autre. Celle-ci est jeune et peut encore rester auprès de sa mère.

— C'est vrai. Mais nous n'en trouverons pas une plus belle ni de sang meilleur.

— Vous l'avez dit.

Le *wojt* prit un verre, l'essuya avec le pan de son habit, le remplit de rhum, et, d'un ton solennel :

— Écoutez-moi, Dominikowa. Je suis un fonctionnaire : ma parole n'est pas un oiseau qui s'envole. Vous êtes une femme de sens. Plus tôt ou plus tard, vous le savez, Yagna doit entrer en ménage : car ainsi l'a voulu Jésus-Christ, que les parents n'élèvent pas leurs enfants pour eux, mais pour le monde. C'est ainsi et cela ne changera pas. Nous boirons donc.

— Que sais-je?... Je ne contraindrai point ma fille. Boiras-tu, Yagna?

Celle-ci détourna son visage en feu.

— Que sais-je? — murmura-t-elle.

— Elle est obéissante comme un bon petit veau. Buvez donc, mère.

— Mais vous ne m'avez pas encore dit qui vous envoie.

— Ne le savez-vous point? Boryna en personne.

Feignant d'être déconcertée, la Dominikowa se récria :

— Il est vieux et veuf.

— Vieux!... C'est offenser Dieu que parler ainsi. Vieux!... et il y a eu une plainte contre lui pour un enfant.

— Oui, mais ce n'était pas vrai.

— Bien sûr! Est-ce qu'un homme de sa sorte irait avec la première venue?... Allons, mère, buvez.

— Je boirai... Cependant il est veuf, et, s'il venait à mourir, ses enfants la chasseraient.

— Boryna s'engagera par écrit, — dit Szymon.

— Soit! mais avant la noce.

Il y eut un silence. Le *wojt* versa de nouveau du rhum, et, s'adressant à la fille :

— Bois, — dit-il, — nous te le conseillons. Tu auras un mari fort comme un chêne, tu seras une riche patronne... Allons, à ta santé, Yagna, et n'aie pas honte!

Très rouge, elle hésitait. Enfin, se cachant le visage avec le revers de la main, elle but quelques gouttes et jeta le reste à terre. La vieille alors apporta le pain, le sel et le saucisson. Yagna s'était enfuie dans l'alcôve où elle se mit à pleurer, sans savoir pourquoi : sa mère voulut aller à elle. Le *wojt* l'arrêta :

— Laissez donc... c'est bien naturel... Mais quoi! elle ne s'en va point par le monde, pas même dans un autre village. Vous la verrez toujours.

La Dominikowa soupira :

— J'avais espéré avoir des petits-fils.

— Ne craignez rien : le premier sera né avant la moisson, moi le *wojt*, je vous le dis.

— Il n'y a que Dieu qui le sache... Ah! mon cœur est lourd comme à des funérailles.

— Sans doute, une fille unique... Eh bien! buvez encore un peu, pour chasser la tristesse... Savez-vous? nous irons tous au cabaret, où le futur mari attend comme sur des charbons ardents.

Au moment de sortir, voyant les mines déconfites des garçons, le *wojt* s'écria :

— Est-ce qu'ils vont rester? C'est fête pour eux aussi!

— Allons, — dit la vieille, — prenez vos caftans et venez... Mais si vous vous grisez, gare!... Les vaches et les cochons n'ont pas encore reçu à manger, pensez-y.

— Oui, oui, mère, nous y pensons, — répondirent-ils craintifs, car, malgré leur grande taille et leur force, la mère les souffletait bien à l'occasion, montant sur un tabouret pour les atteindre.

La nuit était noire. Chez le juif, le vent pénétrait par un carreau cassé, balançant la lampe du plafond. A la vue des survenants Boryna comprit que Yagna lui appartenait.

— Et Jésus dit : « Prends une femme afin de n'être pas seul, amen! » — prononça Ambròzy.

Jankiel mit sur la table de l'eau-de-vie douce, du poisson, des pains blancs, un gâteau. Boryna offrit à Yagna les bonbons qu'il avait apportés, et, comme elle faisait des façons :

— Prends, prends, — lui dit-il. — Tu auras de tout chez moi.

Comme ce n'était pas séant de l'embrasser devant le monde, il l'enlaça tout simplement par la taille. Elle, aussi calme que si ce n'était pas ses fiançailles qu'on célébrait, pensait que peut-être lui donnerait-il avant la noce les coraux dont il lui avait parlé à la foire... On buvait, on mangeait, tous criaient à la fois et le juif inscrivait le compte sur la porte... Enfin la Dominikowa prit Boryna à part vers la fenêtre.

— Mille grâces, mère, — lui dit-il.

Et, l'empoignant par le cou, il l'embrassa sur les deux joues.

— Vous avez promis de vous engager par contrat.

— A quoi bon? Ce qui est à moi est à elle.

— Dieu vous le rende! Mais songez que vous n'êtes plus jeune et que chacun de nous est mortel.

— N'ayez crainte : je vivrai encore vingt ans au moins... Enfin, dites ce que vous voulez. Les trois arpents jouxtant le champ de Lukasz?

— Un chien affamé se contente d'un os, mais nous n'avons pas faim. Yagna tient de son père cinq arpents, et un de bois. Donnez en donc six : ceux où vous avez de la pomme de terre, cette année.

— Mon meilleur champ...

— Yagna n'est-elle pas la meilleure de tout le village?

— Si fait. Mais six arpents..., c'est quelque chose. Que diront les enfants?

Il se grattait la tête.

— Allons, c'est seulement pour que la fille soit en sûreté. Vous vivant, personne ne vous prendra rien... Et, au printemps, nous ferons venir le géomètre pour mesurer les arpents de Yagna... Donnez-vous les six?

— Eh bien! oui, je les donnerai.

— Quand?

— Samedi, quand nous irons en ville pour payer les bans.

La Dominikowa s'aperçut alors qu'il était temps de rentrer. Elle appela ses fils. Mais Szymek était ivre. Rajustant sa ceinture, il frappa un coup de poing sur la table et cria :

— Je suis un patron aussi... je suis mon maître et je veux boire... Juif, de la wodka!

Moins gris, son frère épouvanté, le tirait par le pan de sa redingote :

— Tais-toi, tais-toi, — gémissait-il, — ou tu seras battu.

— Allons, — siffla la mère entre ses dents, — à la maison, et vite!

— Je suis patron, dis-je, et je veux rester... Ton règne est fini, mère... Je te chasse!

Mais elle lui allongea un coup dans l'estomac qui lui fit reprendre ses sens. Andzek lui mit son bonnet sur la tête et le poussa au dehors. A peine eut-il fait quelques pas que, ne pouvant se soutenir, Szymek s'accrocha à une haie et vociféra derechef :

— Je suis patron... je suis mon maître et je vous chasse tous... La terre est à moi... Je veux de la wodka, du rhum...

— Szymek, au nom du Ciel, viens et tais-toi!...

La mère ayant passé devant avec Yagna, ils emboîtèrent le pas en titubant. Et, se soutenant l'un l'autre, se battant, celui-là criant, celui-ci l'adjurant, cahin-caha les deux frères regagnèrent la maison...

Boryna était resté au cabaret, à boire un dernier coup avec les autres, lorsque entra le meunier, très rouge, les yeux brillants.

— Y a-t-il donc du nouveau? — demanda-t-il. — Une noce?

— Oui, une noce. Prenez donc un verre avec nous.

Quand ils eurent trinqué :

— Moi aussi, j'ai une nouvelle pour vous... une grande nouvelle. Il n'y a pas une heure que le seigneur a vendu la forêt.

— Il l'a vendue, la canaille, il l'a vendue!...

De colère, Boryna cassa une bouteille.

— Nous avons aussi nos droits, pourtant!

— Et nous ne la laisserons pas couper, aussi vrai que Dieu est au ciel...

Tard dans la nuit ils demeurèrent en conciliabule, tapant du poing et menaçant le seigneur.

IX

Les pluies avaient cessé. Dans les prairies seulement il restait des trous remplis d'eau, pareils à des yeux en larmes. Le jour de la Toussaint se leva, pâle et morne. Dès le matin, les cloches de Liptzé commencèrent à sonner lentement le glas, et ces sons lugubres répandaient la mélancolie sur les champs nus et déserts. Dans un ciel de suie, de grands vols de corbeaux planaient, très haut d'abord, puis descendant par lourdes masses, et le sourd battement de leurs ailes accompagnant leur plainte rauque et sinistre faisait comme le grondement de la tempête qui s'approche. Ils vinrent tournoyer au-dessus du village, ainsi qu'une nuée de feuilles mortes roulées au gré du vent, s'abattirent un instant sur les arbres autour de l'église, sur les toits, jusque sur les haies, puis se levèrent et partirent à tire-d'aile vers la forêt avec des cris stridents.

Sortis des chaumières pour les voir, les gens disaient :

— C'est la neige bientôt... l'hiver sera rude.

Tristement ils faisaient le signe de la croix. Car les cœurs allaient vers les morts et se serraient douloureusement. S'habillant pour aller à l'église, on soupirait :

— Jésus!

Dans la maison de Boryna le silence était plus profond que partout, couvrant l'orage qui grondait. Car la veille on avait lu

le premier ban du père. Quelques jours auparavant, il était allé chez le notaire pour les six arpents. Un peu ivre, au retour, il avait voulu prendre Yagna sur son char; mais, les femmes l'ayant repoussé à coups de poing, il était revenu seul; il avait évité son fils, qui cherchait à lui parler, et s'était couché sur son lit tel quel, avec sa pelisse et ses bottes, si bien qu'au matin Jòszka l'avait grondé pour avoir crotté les couvertures. Toute sa journée s'était passée chez la Dominikowa et vainement l'avait-on espéré pour le souper.

Aujourd'hui encore, s'étant fait raser par Kuba, ayant endossé sa meilleure redingote, noué sa ceinture, il attendait avec impatience que Hanka, sous le porche, eût fini de peigner l'enfant, car il ne voulait pas la voir. Aussitôt qu'elle fut rentrée, il sortit.

Jòszka ne cessait de pleurer, allant et venant par la chambre comme un oiseau en cage. Rongé du plus cruel tourment, Antek ne mangeait plus, ne dormait plus, ne s'occupait à rien. Sombre, hébété, serrant les dents pour ne pas crier, il errait par les champs, ou bien il s'asseyait sous la véranda, absorbé dans une douleur qui montait en lui comme une houle, considérant l'espace de ses yeux agrandis et vitreux.

A l'écurie, Kuba nettoyait son fusil : Witek, en admiration, guettait par la fenêtre, afin que personne ne pût le surprendre.

Et l'autre racontait tout bas :

— Longtemps j'avais attendu. Enfin, à l'aube, deux biches sont venues. J'ai visé la meilleure... J'avais mis une si grosse charge que l'épaule m'en fait encore mal. Mais elle y est restée. Elle grattait la terre avec ses pieds, elle criait... J'ai eu peur que le garde n'entendît et je l'ai achevée bien vite.

— Vous l'avez cachée dans le fourré?

— Est-ce que cela te regarde? Si tu as le malheur d'en dire un mot, tu verras... Tiens, voilà dix kopecks pour toi.

— Oh! je n'ai pas besoin de ça pour me taire, — protesta Witek. — Mais emmenez-moi une nuit avec vous à la chasse, voulez-vous? Et vous me permettrez de tirer, n'est-ce pas?

— Crois-tu donc que la poudre ne coûte rien?

— J'ai de l'argent, Kuba : le patron m'a donné cinquante kopecks, à la foire.

— Bien, alors!... je t'apprendrai à tirer...

Après le déjeuner, ils se rendirent ensemble à l'église.

— Dites, Kuba, est-ce qu'on peut entrer nu-pieds dans la sacristie?

— Bête! Crois-tu que Jésus fait attention à cela? Il regarde seulement si tu pries bien.

— Tout de même, ce serait mieux d'avoir des bottes. Quand je serai grand, j'irai à Varsovie chercher une place auprès des chevaux. Là, tous ont des bottes, n'est-ce pas, Kuba?...

Le long de la route, les mendiants font la haie, récitant des litanies, chantant des cantiques, implorant une aumône avec d'assourdissantes lamentations. Il y en a qui jouent sur le violon des airs funèbres.

Dans la sacristie, c'est une telle cohue qu'à peine si l'on peut avancer. Devant deux tables sont assis l'organiste et son fils, inscrivant les noms des défunts pour qui l'on demande les prières : par âme, c'est six kopecks ou bien trois œufs... Kuba était passé déjà et Witek se frayait un chemin de son mieux, non sans recevoir force bourrades. Arrivé enfin devant une des tables, il demeura tout saisi. Eh quoi! les autres ont des morts par dizaines, par vingtaines; chacun en défile toute une liste. Mais lui!... Sait-il seulement, lui, qui fut sa mère, qui fut son père?... Mon Dieu!... Et il demeure les yeux écarquillés, la bouche ouverte, sentant son cœur lui remonter dans la gorge. Un tremblement le prend; il s'assied dans un coin et fond en larmes, de toutes ses larmes d'orphelin.

« Mère, mère!... » gémit quelque chose en lui...

Witek ne comprend pas comment cela se fait que les autres aient des parents, tandis que lui se trouve seul. Et il sanglote :

— Jésus!... Jésus!...

Kuba, l'ayant retrouvé dans la foule, l'interroge :

— As-tu déjà donné pour tes âmes?

— Pas encore.

Le petit berger se redresse, il essuie ses yeux et marche vers la table. A-t-on besoin de savoir qu'il n'a personne au monde, qu'il est un bâtard?

Il regarde autour de lui effrontément, et, d'une voix assurée, il jette les premiers noms qui lui viennent à l'esprit :

— Jòszef... Marya... Anton.

Il paie, reprend sa monnaie et vite rentre dans l'église avec Kuba pour prier et pour entendre le prêtre nommer ses âmes à leur tour.

Devant le chœur se dresse un catafalque entouré de cierges. Tout le peuple est à genoux. Witek tire de sa poche son chapelet et commence à réciter aussi les Ave et le Credo. Mais la chaleur, la rumeur monotone des voix l'engourdissent et, appuyé sur l'épaule de Kuba, il s'endort...

Après les vêpres, dites dans la chapelle du cimetière, tout le village se répand parmi les sépultures. Dans le lugubre silence de la fête des Morts, on perçoit le lourd piétinement de la foule, le frémissement des arbres sous le vent qui se lève. Auprès de la porte, des tonneaux sont alignés. Tous, en entrant, y déposent leur offrande : du pain, du lard, du fromage, un chapelet de champignons secs. Une part est pour le curé, une autre pour l'organiste et le sacristain, le reste pour les pauvres. Bientôt, dans le crépuscule tombant comme une pluie de cendres, commencent à briller les lumières jaunes des bougies que chacun allume sur la tombe des siens. Et de nouveau monte le murmure des prières pour les trépassés, entrecoupé parfois d'un cri de désespoir qui déchire l'air, de pleurs enfantins qui semblent la plainte de petits oiseaux. D'aucuns demeurent muets, assis sur la pierre, le regard vague, sourds à la mort comme à la vie autant que ces arbres desséchés. Ou bien, résignés, ils soupirent :

— Chacun meurt... Que faire ?

Et leurs yeux ternes dans leurs visages fatigués et terreux errent vers les croix, et ils s'écrient :

— Mon Jésus !... Sainte Vierge !... Dieu de miséricorde !

Puis, tombant à genoux ils fondent en larmes, ils jettent leur cœur aux pieds du Christ.

Suivi de Witek, Kuba s'en va vers le vieux cimetière, là où reposent les oubliés. Personne ici pour prier, pour pleurer, pour allumer des bougies. Parmi les buissons où s'écroulent les croix, des voix chuchotent, qui n'ont rien d'humain. Kuba tire de sa poche des morceaux de pain et les pose sur les tombes.

— Prends, âme chrétienne que j'évoque, prends et mange ! dit-il avec l'accent de la foi la plus certaine.

Moitié effrayé, moitié incrédule, le petit demande :

— Le prendront-elles?

— Cela va sans dire!... Le curé défend ce que je fais là, pour qu'on mette tout dans les tonneaux, et celles-ci n'auraient rien.

— Alors les âmes viendront?

— Toutes celles qui sont en purgatoire, oui, Jésus les laisse descendre, ce soir, sur la terre. Et lui-même va par le monde, pour compter, comme un bon berger, les brebis qui lui restent... Voilà ce que m'a enseigné ma mère.

— Jésus va par le monde, ce soir, — répète Witek.

Et il regarde autour de lui dans l'ombre.

— Ne cherche pas. Il n'y a que les saints qui le voient.

Mais l'enfant épouvanté s'écrie :

— Voilà des lumières là-bas, et des gens...

— Là-bas reposent ceux qui ont été tués dans la forêt pendant l'insurrection. Mes maîtres y sont et ma mère aussi.

Entraînant Witek, il l'amène sur des sépultures ruinées, perdues dans des plantes mortes. Ils y trouvent Ambrozy, Augustynka, le vieux Klenb, agenouillés dans le sable auprès de leurs lampes allumées, et qui murmurent dans la nuit des paroles de prière. Se parlant à lui-même plutôt qu'au berger qui, de peur et de froid, se serre contre lui, Kuba continue :

— Oui, oui, ma mère repose ici. On l'appelait Magdalena. Mon père possédait de la terre, mais il était cocher au service du seigneur et conduisait quatre alezans. Puis il est mort, et moi, je menais paître les cochons... Oui, elle s'appelait Magdalena, ma mère; mon père, Pietrek, et, de son nom de famille, Socha, comme moi... Plus tard, on m'a pris à l'écurie. J'accompagnais le jeune maître à la chasse et il me prêtait souvent son fusil pour tirer. Ma mère restait au château avec la dame... Quand l'insurrection a éclaté, je suis parti avec les autres. Une année durant, j'ai fait tout ce qu'on m'a commandé et j'en ai tué, non pas un ou deux, mais bien davantage. Le jeune seigneur a reçu un coup de feu au ventre. Il était bon et je l'aimais : je l'ai donc emporté sur mon dos... Après cela, il s'est sauvé dans les pays chauds et, avant de partir il m'avait confié des lettres pour son père. J'étais blessé à la jambe, demi-mort de fatigue, et il y avait beaucoup de neige. Cependant

je finis par arriver, la nuit; je cherche... Jésus, Marie! c'est comme si on m'avait donné un coup sur la tête... Plus de château ni de granges, ni même de haies : tout brûlé... Et le vieux seigneur et sa femme, et ma mère et la femme de chambre, tués, morts, gisant dans le jardin... Jésus!... Jésus!...

Toute la douleur de Kuba revit à cette évocation. Et Witek pleure tant, tant, qu'il en tombe endormi...

Chez Antek, ce soir-là, Roch, le pèlerin de Terre-Sainte, lisait et contait des histoires pieuses. Toute la famille se trouvait réunie devant le feu, achevant dans la tristesse et l'effroi cette journée des trépassés. Le père seul manquait : il était chez Yagna.

— Ce n'est pas si terrible de mourir, non! — dit Roch de sa voix douce. — De même que les oiseaux vont aux pays chauds, une âme s'envole chez Jésus. De même que le soleil caresse la terre, le Seigneur caresse chaque âme, et l'hiver ni la douleur ni la mort désormais ne sont rien pour elle... Qu'il y a-t-il donc en ce monde? La douleur et les larmes. Tout est comme ces bulles sur l'eau que forme le vent, puis, qu'en une seconde il dissipe...

X

Sortant de chez le curé, Antek se dirige vers la forge. Non qu'il attende rien du *kowal*, mais c'est pour ne pas rentrer dans la maison de son père, et pour ne pas rester seul avec lui-même. Afin d'éviter la chaumière de Yagna, il fait le tour par le moulin, de l'autre côté de l'étang. Elle lui tient au cœur, cette fille : il ne peut l'en arracher et il ne peut la fuir. S'arrêtant pour regarder les fenêtres, il les voit éclairées d'une lumière vive et joyeuse. Quelque chose en lui tressaille si violemment qu'il part aussitôt, comme si le vent le poussait.

« Elle n'est pas à moi, — pense-t-il, — elle n'est pas à moi... Et elle appartient à mon père, à mon père... »

Que lui a dit le prêtre? Il l'a réprimandé. Il lui a déclaré qu'aller contre son père, c'est un péché mortel. Alors les parents, tout leur est permis et les enfants ne peuvent rien

contre l'injustice? Ah! le monde est bien arrangé vraiment... C'est à cracher par terre et à s'en aller. Ensuite le curé lui a conseillé de travailler : — à qui ne fait rien, cela est facile! — Il lui a parlé de sa femme et de ses enfants. Oh! oui, Hanka est là, avec ses pleurs et sa mine de chien battu... Si elle n'y était pas, Jésus!... Une colère sauvage le prend : il voudrait sauter à la gorge de quelqu'un, le déchirer à mort. Mais qui? Sa fureur tombe. Il regarde devant lui avec des yeux vides et se traîne lentement, ne sachant plus où il va, tout accablé de langueur et de faiblesse.

— Yagna appartient à mon père, à mon père...

A tout instant, il murmure ces paroles, comme une litanie.

Le forgeron bat ferme son fer, au milieu d'une pluie d'étincelles, le visage tellement noir que ses yeux brillent pareils à des flammes dans le charbon.

— Le tabac est là : Prends donc, Antek!

Mais Antek ne fume pas. Il ne dit rien et considère le feu...

Plus tard seulement, dans la chambre, avec sa sœur et son beau-frère, on cause. Michal est pour la conciliation; il tâche d'apaiser Antek :

— Tant que le père vit, ce qu'il a donné, il peut le reprendre.

— Arrache donc au loup ce qu'il a pris!... Six arpents de bonne terre!... Ma femme et moi, nous sommes chez lui comme des domestiques, et il donne cela à une étrangère, à la première venue...

— Bah! — fait Michal en ricanant, — ce n'est pas tant pour la terre que tu en as.

— Et pourquoi donc?

— Pour Yagna. Tu l'as suivie... on t'a vu.

— Qui cela? Toi, peut-être?

— Bien d'autres et plus d'une fois.

— Que les ténèbres leur crèvent les yeux! — hurle Antek.

Il s'en allait, furieux. Mais le forgeron ne voulait pas de querelles : il le retint, il recommença de le raisonner.

— Écoute, j'ai une idée. A quoi bon se mettre en colère ou pleurer dans les coins? Mieux vaut aller franchement et dire ce qu'on a sur le cœur. Après, ce sera oui ou ce sera non.

— Il n'y a rien à faire, puisque la terre est inscrite au nom de Yagna.

— Attends donc! Par la violence, tu n'obtiendras rien. Mais tantôt nous irons chez lui, ma femme et moi. Tu seras là avec la tienne et nous lui parlerons. Il ne faut pas le contrarier, rien dire contre son mariage. Laisse-le donc avoir son petit plaisir...

A ces mots, Antek pâlit.

— Approuve-le, au contraire, dis-lui qu'il fait bien. Et obtenons seulement que, devant témoins, il nous donne le reste de la terre, à toi et à Magda.

— Eh bien! et Jòszka, et Grzela?

— On leur paiera leur part... Grzela a déjà eu beaucoup : chaque mois, le père lui envoie de l'argent au régiment... Fais comme je te dis et tu ne perdras rien.

— Oui!... le mouton vit encore et déjà on fait une pelisse avec sa peau!...

— Que le père promette seulement devant témoins... Ensuite il y a des juges... Je te le dis : pas de querelles avec le vieux, et nous le ferons marcher... Et puis, — continua le forgeron, insinuant, — Yagna et toi, vous êtes gens de connaissance... vous êtes bons amis... Elle pourra t'aider pour accommoder encore mieux le patron... Qu'en penses-tu?... Eh bien! quoi?... Tu t'en vas?

— Et vite, pour ne pas te flanquer un soufflet!

Antek marchait vers lui, tout pâle, les yeux terribles, et l'autre recula.

— Judas!... voleur!... canaille!... charogne!

Se maîtrisant, il sortit en claquant la porte.

— Son esprit se dérange, — dit le *kowal*. — Je lui donne des conseils de père, et voilà comme il les reçoit!... C'est peut-être qu'après m'avoir soutiré mes idées il veut s'en servir pour lui seul? Attends, attends voir!...

Mais il craignait son beau-frère. Et, réfléchissant, il reprit :

— Il s'est mis en colère, mais il fera comme je lui ai conseillé. Et, de façon ou d'autre, nous aurons toujours notre part... Magda, tu t'habilleras tantôt, tu prendras les enfants et vous irez chez le vieux. Tu ne diras rien, car tu es trop bête. Tu pleureras seulement quand il faudra, tu embrasseras les

genoux du père. Et puis tu écouteras bien toutes ses paroles et celles d'Antek... Moi, je vais au moulin, voir si on a fait du gruau.

Il savait que Boryna y était pour inviter le meunier à la noce, et ainsi aurait-il l'air de le rencontrer par hasard.

De son côté, Antek regrettait de s'être fâché avec son beau-frère. En rentrant, il se mit à battre le blé, avec une telle ardeur qu'il fit de la besogne pour une semaine. Et il pensait :

« Le forgeron est une canaille, mais peut-être bien a-t-il raison... Il faut qu'on s'explique aujourd'hui... »

Quand il revint de la grange, Hanka apprêtait le dîner en causant avec son père, le vieux Bylitza, qui était venu lui faire visite.

— Avez-vous eu votre déjeuner? — lui demandait-elle.

— Pour dire vrai, Weronka[1] a oublié de me le servir.

— Elle ne donne même pas à manger aux chiens, car ils viennent ici quêter! — s'écria Hanka, brouillée avec sa sœur depuis le partage fait à la mort de leur mère.

Mais, doucement, le vieux défendit Weronka :

— C'est qu'aussi ils ont la vie dure!... Stasz bat le blé chez l'organiste et il a quarante kopecks par jour avec la nourriture. Quand même, il reste tant de bouches à la maison!... On n'a pas assez de pommes de terre... Et moi, je n'ai pas besoin de manger beaucoup.

— Venez chez nous au printemps, père : vous serez mieux qu'avec cette chienne. Il y a assez de place. Nous vous mettrons un lit.

— Oh! je coucherais bien à l'étable...

Les larmes lui venaient aux yeux.

— Elle m'a retiré ma couverture pour la donner aux enfants, et ma fourrure est tellement râpée que j'ai froid avec. Elle me reproche chaque cuillerée que je mange. Elle voudrait que j'aille mendier, mais je n'ai point assez de force.

— Mon Dieu! pourquoi ne vous êtes-vous jamais plaint?

— Que faire?... C'est ma fille... Et lui est très bon.

— Oh! la sorcière, elle a pris la moitié de la terre et voilà

1. Véronique.

comme elle vous traite!... Il faut aller devant le tribunal. Ne vous doivent-ils pas la nourriture, le coucher, un habit?... et nous, douze roubles par an...

— Vous autres, vous êtes honnêtes. Mais ce que je reçois de vous, elle me le prend.

Écroulé sur son siège, il semblait un tas de guenilles...

Ayant mangé ce que sa fille lui donna, il se retira quand survint la femme du forgeron.

Boryna ne rentra pas pour le dîner. On l'attendit jusqu'au soir. Hanka filait; Antek se promenait au dehors. Il s'impatientait de ce que son père n'arrivât point, et, au fond de lui-même, il en était bien aise. Les paroles de Michal lui résonnaient dans la tête : « Ce n'est pas tant pour la terre que tu en as, c'est pour Yagna... »

— Tu mens! — s'écria-t-il...

Mais voici que, tout d'un coup, des souvenirs l'assaillaient. Une sueur lui baigna le front, ses yeux flambèrent.

Ah! dans le verger... et dans la forêt, quand ils revenaient ensemble de la ville... Jésus!... Il voyait ce visage ardent, ces grands yeux bleus, cette bouche si rouge, dont il lui sembla que le souffle passait sur lui. Il entendait cette voix brûlante qui disait : « Antek!... » Il sentait ce corps se serrant contre le sien. Vainement essayait-il de chasser ces fantômes. Sa colère lui sortait du cœur et l'amour de nouveau y entrait... Est-ce qu'un miracle ne viendrait pas empêcher cela?... Depuis trois semaines, il avait la fièvre; des pensées folles lui venaient. Il voulait aller à elle. Il était resté des nuits entières, devant sa porte, comme un chien. Mais elle l'évitait. Que de fois il a été sur le point de déclarer à son père : « Vous ne pouvez pas épouser Yagna, car elle est mienne!... » Mais la peur lui hérissait les cheveux. Que dirait le père? Que dirait le village?... Donc Yagna serait quasiment sa mère?... Ah! quel péché!... Le cœur lui défaillait devant la crainte d'une punition divine. Et dans une semaine, la noce... Porter ensuite une telle douleur, cela surpasse les forces humaines... Alors il revenait à son autre idée : « Une étrangère va prendre toute cette terre qui nous appartient... »

— Voilà le maître! — cria Witek.

Boryna entra dans la cour, il regarda les chevaux, les vaches, même les porcs, il se fâcha contre Kuba. Enfin il entra dans la chambre. Tous les yeux se levèrent sur lui, mais s'abaissèrent aussitôt. S'asseyant sur le lit, il ricana :

— On dirait un tribunal.

Et il retira ses bottes. Timidement, la *kowalowa* prit la parole :

— Nous sommes là pour vous prier...

Puis, toussant, elle s'arrêta pour faire taire les enfants, qui bavardaient. Hanka allaitait son petit et jetait des regards inquiets sur son mari qui, tout frémissant, réfléchissait à ce qu'il allait dire. Jòszia, étonnée et curieuse, épluchait les pommes de terre.

— Voyons, — reprit sévèrement Boryna, — que voulez-vous?

— C'est pour cette donation, — dit enfin son fils.

— Eh bien! oui, j'ai fait une donation... Et c'est dimanche la noce.

— Nous le savons, mais il ne s'agit pas de ça : il s'agit seulement de ces six arpents que vous avez donnés.

— Oui, parce que je l'ai voulu. Et, si ça me plaît, je donnerai tout.

— Quand tout sera à vous.

— Et à qui est-ce donc?

— A nous, aux enfants.

— La terre m'appartient : j'en ferai à ma guise.

— C'est ce que nous verrons!

— Tu me le défendrais peut-être?

— Oui, moi, nous tous. Ou bien alors, ce sera les juges! — s'écria Antek, emporté par la colère.

— Tais-toi, ou tu t'en repentiras.

Hanka se leva pour parler à son tour :

— Nous ne permettrons pas que vous nous fassiez du tort.

— Qu'est-ce que tu veux, toi? Tu as apporté trois arpents de sable, et tu cries!

— Vous n'avez même pas donné à Antek tout ce qui lui revient de sa mère et nous travaillons comme des bœufs.

— Si vous n'êtes pas contents, allez ailleurs.

— Nous ne nous en irons pas, — dit Antek, — car ceci est à nous.

Le vieux le regarda fixement, une flamme mauvaise lui échauffant le visage. Cependant il ne répliqua point. Il y eut un silence. Hanka berçait son nourrisson et pleurait.

— Nous ne vous blâmons pas de vous marier, — poursuivit le fils. — Cela vous plaît? bien : mariez-vous...

— Blâmez, ne blâmez pas, je m'en fiche.

— Mais reprenez ce que vous avez donné à Yagna, — continua Hanka.

— Tais-toi, chienne!

— Calmez-vous! — dit Antek. — Elle n'est pas votre servante pour que vous lui parliez ainsi.

— Pourquoi se mêle-t-elle d'aboyer?

— Elle veut son droit et le mien.

— Attendez un peu : je vais vous le donner votre droit, avec un bâton!

— Essayez seulement et vous n'assisterez pas à votre noce!

Alors ce fut un vomissement d'invectives, un vacarme de coups de poing sur la table. Les femmes criaient, les enfants pleuraient. Antek, en fureur, secouait son père par le bras. Mais celui-ci se bornait à le repousser, répondant le moins possible, car il ne voulait pas de scandale. Déjà Kuba et Witek étaient accourus sous les fenêtres. Dans une accalmie, la voix manquant aux deux adversaires, on entendit Hanka qui se lamentait :

— Ainsi il nous faudra aller mendier... Ah! le bon Dieu vous punira. Six arpents... il lui a donné six arpents et les habits de la défunte mère et les coraux et tout, à qui?... à cette drôlesse, bonne pour crever sous une haie.

— Tu dis? — rugit Boryna en se jetant sur sa bru.

— Je dis qu'elle est une gueuse... Tout le village le sait.

— Répète un peu, que je te casse la figure!

Mais Antek s'était mis devant sa femme pour la protéger et, hors de sens, à son tour, il vociféra :

— C'est moi qui le répèterai... Oui, une gueuse... Qui la voulait l'avait. Et moi-même...

Il n'acheva point : fou de rage, le vieux lui avait appliqué une gifle qui l'envoya contre une armoire vitrée. Tout ensanglanté, le fils se remit debout, se rua sur le père, et l'on eût dit une bataille entre deux chiens enragés. Un cri sortit de

toutes les bouches. En vain les femmes essayèrent-elles de les séparer : ils roulèrent à terre, se tenant à la gorge de toute la force de leur haine. Enfin, attirés par le bruit, des voisins les arrachèrent aux mains l'un de l'autre. Ils emportèrent Antek et durent le faire revenir à lui avec de l'eau froide, tant il était affaibli par la perte de sang. Boryna n'avait rien, sinon les vêtements déchirés, le visage bleu de fureur. Il chassa les gens qui étaient accourus, ferma la porte et s'assit devant le poêle.

Quoi! son fils avait osé parler ainsi de Yagna!... Et le souvenir lui monta au cerveau de propos qu'il avait ouïs déjà, sans vouloir y prêter attention. « Mais non, non, ce n'est pas vrai... C'est la jalousie qui les pousse... »

Lorsque, ayant fait disparaître les traces de la bataille, Jòszia servit le souper, il n'y toucha point et sortit. Mais il n'alla pas chez Yagna. La nuit était froide, l'étang étincelait sous la lune comme du vif-argent, les arbres décharnés projetaient de grandes ombres sur les routes désertes. Une à une, les lumières s'éteignaient dans le village. Longtemps Boryna se promena, mais, au lieu de s'apaiser, la colère l'envahissait de plus en plus. Il alla au cabaret, envoya chercher le *wojt* et resta, en sa compagnie, à boire, jusque près de minuit...

Le lendemain, au réveil, il entra chez son fils. Antek était étendu sur le lit, le visage enflé et bandé. A la vue de son père, il se redressa.

— Vous allez quitter la maison à l'instant, — dit Boryna. — Tu as voulu la guerre : tu récolteras ce que tu as semé. Assigne-moi en justice à ton gré, mais, pour l'heure, fiche-moi le camp... Que mes yeux ne te voient plus... Tu entends? — hurla-t-il, car son fils ne répondait mot. — A midi, je ne veux plus qu'il y ait trace de vous ici.

Du corridor, il appela :

— Jòszka, dis à Kuba d'atteler la jument pour les mener où ils voudront.

— Il est arrivé quelque chose, père : Kuba a mal à la jambe et ne peut pas bouger.

— Bah! un prétexte pour ne rien faire.

Le valet cependant était vraiment malade : il ne voulut pas

dire au patron ce qu'il avait, mais il gémissait tellement que les chevaux, inquiets, vinrent lui flairer le visage. Witek apporta de l'eau dans un seau et se mit, en cachette, à laver des linges souillés de sang...

Sans cris, sans querelles, les Antek partirent. Lui se hâtait d'emballer les effets. Pour ne pas se servir du cheval de son père, il avait emprunté celui de Klenb. Quelques voisins étaient venus afin de tenter une réconciliation; mais l'un et l'autre s'étaient refusés à rien entendre. Enfin Antek fit le signe de la croix et, muet, pâle, les yeux luisants, il mit le char en marche. Hanka se traînait par derrière, en larmes, son nourrisson dans les bras, l'aîné accroché à ses jupes, et poussant devant elle les vaches, les oies, deux cochons maigres. Ils allaient chez son père, qui demeurait derrière l'auberge. Quand Jòszia servit le dîner, ils étaient déjà loin.

— Allons, — lui dit le vieux avec douceur, — ne pleure pas. Mets leur chambre en ordre : Roch y logera, maintenant... Va chercher Augustynka pour t'aider. Elle travaillera ici et tu seras la patronne. Mais ne pleure pas. Quand j'irai en ville, je t'achèterai des souliers.

— Et aussi du drap pour me faire un caftan comme celui de Hanka?

— Oui, je t'en achèterai, si tu es une bonne fille.

— Et des rubans longs, car je n'en ai pas pour votre noce.

— Dis-moi tout ce dont tu as besoin et tu l'auras.

WLADYSLAS REYMONT

(Traduit du polonais par MARIE ANNE DE BOVET et STANISLAS DE KOCHANOWSKI.)

(A suivre.)

LE REGRET DE LA VILLE

I

MAI

Marronniers de Paris qu'un bec de gaz éclaire.
(JEAN MORÉAS.)

Ne te souvient-il plus quel est ce mois charmant
Sur notre ville bien-aimée,
Lorsque partout son peuple au chaud bourdonnement
Fait un bruit de ruche essaimée?

Nos amis sont nombreux dans notre frais jardin,
Et son parfum les accompagne
Lorsqu'un premier lilas rapporté met soudain
Dans l'appartement la campagne.

On voit nos deux enfants courir sur le gazon
Où leurs pas creusent des sillages,
Et les balcons légers de la frêle maison
Ont des oiseaux dans leurs feuillages.

La lune y vient rêver, calme comme un beau vers,
Parmi la pelouse aux fleurs closes,
Tandis que nous dînons sous les grands arbres verts,
Entre nos amis et nos roses.

Et, quand dehors nous pousse on ne sait quel instinct,
Quel amour inné de la rue,
Quel besoin d'épier le visage indistinct
De la grande foule inconnue,

Ne te souvient-il pas comme ils sont beaux, la nuit,
Les marronniers où siffle et pleure
Le gaz décoloré qui sous leurs feuilles luit
Comme une flamme intérieure?

Quelle gaîté s'attable au long des boulevards
Où le cymbalum des tziganes,
Sauvage et nostalgique, agace au fond des bars
Le cœur fané des courtisanes?

Et le Bois, plein de chants, de nacelles sur l'eau,
De lunes artificielles,
De massifs ténébreux où parfois un oiseau
Étonne l'ombre d'un bruit d'ailes,

— Ne te souvient-il plus d'une telle beauté?
Quel charme inattendu l'évince,
Que tu veuilles, ingrat, vivre hors ta cité
Un frileux printemps de province?

Ce Mai parisien est doux entre les mois!
Combien en aurons-nous à vivre?
Ne te souvient-il plus des soirs où toi et moi
Sentions en toi naître un beau livre,

Lorsque notre jardin était une oasis,
Au retour des nocturnes courses,
Et que sa fraîche nuit nous retenait assis
Comme en été l'ombre des sources?

Rappelle-toi ces soirs prolongés de travail,
Les meilleurs qu'on vive peut-être,
Quand, ivre de fatigue, on pousse le vantail
Pour s'accouder à la fenêtre,

Et ces fuites de nuit, au ciel pâlement bleu
Où, s'azurant sans nous surprendre,
L'aube continuait la lune peu à peu
Comme un clair de lune plus tendre!

II

CHAMPS-ÉLYSÉES

Des cavaliers passaient, musiques et cuirasses.
(TH. DE BANVILLE.)

Là-bas sont des femmes, des fleurs
Et des clartés étincelantes,
Et dans les brises turbulentes
Tourbillonnent les trois couleurs;

Chevaux rués, des cuirassiers
Galopent autour d'une Altesse,
Et l'on ne voit dans la vitesse
Que les drapeaux et les aciers :

De la terre trop chaude sort
Une effervescente poussière,
Et la bouche la mâche, fière,
Comme un cheval d'armes son mors.

Sur les pylônes de blanc pur
Dressant leur splendeur éternelle,
Des Pégases battent de l'aile,
Et leur sabot d'or bat l'azur.

Et surtout, aux jours printaniers,
Tendant leurs branches pacifiques
En longs quinconces magnifiques,
Là-bas sont les beaux marronniers :

Jusqu'au portique impérial
Leur file qui monte du Louvre,
Entre les Rois et César, couvre
Un vieux peuple encor triomphal.

Là-bas sont les ciels bleus et or
Qu'on ne voit qu'aux Champs-Élysées,
Où, dans l'arche au soir embrasée,
Un soleil de gloire s'endort.

Des Naïades dans leurs bassins
Sur la grand'place taciturne
Laissent sangloter l'eau nocturne
Qui perle aux pointes de leurs seins.

Là-bas sont des astres aussi
Où des regards d'amants se joignent,
Et des fonds d'azur qui s'éloignent
Comme le songe d'un Vinci...

Et puis c'est, doublant ce décor,
Beautés plus belles d'être feintes,
Des horizons de toiles peintes
Où Siegfried sonne de son cor,

Où dans les manteaux d'arlequins,
Plus délicates, plus bleuâtres,
Montent des lunes de théâtre
Sur des amours de baladins...

Là-bas, au fond des tièdes nuits,
Par la ville aux obcurs dédales,
Errent des rôdeurs en sandales
Et glissent des couples fortuits.

Et des noctambules, sans fin,
Ivres d'espoir ou de souffrance,
Rénovent d'un discours la France
Et nourrissent de mots leur faim,

Avant que l'aube en manteau gris
De ses douces mains de rosée
Ferme la paupière épuisée
Des travailleurs qu'elle a surpris,

— Loin de moi, là-bas, à Paris...

III

ENTRE DEUX TRAINS

Demain je reprendrai le chemin de ma ville :
J'y veux vivre un jour tout entier
Afin de retrouver de quartier en quartier
Son âme diverse et fébrile.

Je verrai l'avenue héroïque et natale
Que montèrent mes premiers pas,
Sa chaussée où l'on vend des gerbes de lilas
Et ses marronniers à fleur pâle.

Que de ceux qui vivaient alors il me souvienne
Et de mon passé de candeur,
Lorsque je les voyais, riant de mon ardeur,
Aimer leur enfance en la mienne :

— Hautain et magnifique en jabot de dentelle
Sous ses cheveux cirés de noir,
D'Aurevilly tendant son précieux drageoir
A l' « ange blanc », comme il l'appelle ;

Pensif, sa houppelande envolée aux épaules,
Mon père se tourne vers lui,
Svelte, mais incliné comme les plus beaux saules
Au vent d'une invisible nuit ;

Et Dumas, dont le nom sonnait à mon oreille
Un bruit de gloire et de combats,
Désinvolte, un manteau comme une cape au bras...
O souvenir qui m'émerveille !

Mais, après ce Paris de l'enfance abolie,
J'en aime un autre plus divers
Qui suscita mon âme, à l'âge aigu des nerfs,
Et berça ma mélancolie ;

Et c'est lui que demain il faut que je respire
Avec ses rumeurs et son ciel,
Creuset où chaque instant devient essentiel
Comme sous le front de Shakspeare...

***

Gaîment je descendrai l'escalier de la gare,
Et la rue au soleil ardent
De tous ses pavés clairs, larges et blanches dents,
Va rire à mon pas qui s'égare.

Puis ce sera la Seine, eau bleue et grise pierre,
Et les jardins sur les chalands
Qui, halés de canaux en fleuves, clairs et lents,
Enguirlandent la France entière.

J'entrerai dans la paix d'église des musées,
Et mes amis peints, les vieux morts,
Pour ma fidélité me souriront encor
De leur grâces éternisées...

J'irai, comme un Romain à son forum antique,
Vers mes modernes boulevards,
A l'heure où les passants qu'assemblent les hasards
Font une seule âme publique;

J'irai revoir tels lieux où, triste et comme en marge,
Je blasphémais jusqu'à l'amour,
Et sur mon cœur tendu comme un frêle tambour
Paris battra sa rude charge!

***

— Ici les amandiers sont couronnés de rose,
Et le printemps nacre le vent,
Et la vie est facile et douce en toute chose,
Et chaque son est émouvant...

Ah! j'ai devant les yeux la plus belle journée
Que la France offre en ses printemps!...
— Mais je pense à Paris et le veux cependant,
De tout ce bonheur détournée!

Que m'importent les fleurs, les bois ou la prairie
Quand je médite mon regret?
Nulle cité ne vaut la divine forêt...
Mais j'aime en Paris ma patrie!

IV

RÉVÉLATION

L'avenue est immense et mène vers un temple,
Et monte, comme il sied quand on va vers les dieux;
Et le temple, au sommet, sur des fonds radieux,
Se dresse, arche quadruple et magnifique exemple.

C'est là que je suis née, au flanc de l'avenue,
Lorsque le vent d'automne entre dans la cité,
Et que son grand flot d'air brusque et précipité
Se déchire à nos toits en plainte continue.

Mes yeux se sont ouverts devant l'Arc de la gloire,
Et j'ai connu la mort lorsque Victor Hugo,
Reposant sous la voûte à l'immortel écho,
Ajouta son trophée à ces noms de victoire.

Parfois, à mon balcon, comme aux berges d'un fleuve,
Je regardais frémir le noir torrent humain,
Et je sentais vibrer dans le fer, sous ma main,
Ma ville impérissable, antique et toujours neuve.

*
* *

C'était encor le temps des dames en calèches
Et des chevaux tirant à deux leur poids charmant;
Et, sous les nuits de juin, enlacés, des amants
Dans les victorias mêlaient leur lèvres sèches.

La mode alors enflait sur les hanches les jupes
Comme les pantalons des femmes du sérail;
Les cous s'alourdissaient de jais ou de corail;
Et les chapeaux juchaient au front tels que des huppes.

Comme on les voit devant les palais de Florence,
Un peigne d'argent mat fixant leurs cheveux gras,
Et des enfants avec des gerbes dans leurs bras,
Des femmes d'Italie offraient des fleurs de France.

Sous tes arbres sacrés aux pacifiques branches
Tes jeunes fils, Paris, couraient à grands cris fous,
Et vers le Bois profond et le parc de Saint-Cloud
Je voyais s'allonger la foule des dimanches.

Au couchant, par delà la porte triomphale
Où règne, encor debout, la gloire du Titan,
Ruisselant de lumière, énorme et palpitant,
Le soleil s'attardait sous l'arche impériale.

La lune miroitait comme au ras des lagunes
Sur les trottoirs mouillés où, reflet moins changeant,
Les globes opalins, or rose et bleu d'argent,
Arrondissent, la nuit, leurs électriques lunes.

Et je ne savais pas, quand au cœur du portique
Je voyais le soleil irradier encor
Et coucher l'épopée en un sépulcre d'or,
Qu'il fût sur la campagne au loin le dieu rustique,

Qu'il mûrît les épis de la glèbe féconde,
Chaque jour, et fît croître, auprès d'eux, ces bouquets
Qu'on disperse au matin sur le carreau des quais
Et qui vont parfumer tout l'espace à la ronde;

Et que, magicienne adorable des rues,
Qui sur les toits ainsi qu'une almée apparaît,
La lune sût danser aux bras de la forêt
Et jouer sur l'étang toute mêlée aux nues...

*
* *

Maintenant, ô splendeur révélée, ô nature,
Je t'invoque et t'adore, unique vérité,
Quotidien miracle, antique déité,
Riche éternellement d'une force future!

Maintenant que je sais, entre toutes les choses,
Ne désirer plus rien que le flanc d'un coteau,
Avec son fleuve au pied où glisse un lent bateau,
Et son front de forêt, ses treilles et ses roses,

Je te demande avec la ferveur des prières
Tes astres, tes soleils, tes lunes à foison
Et tes champs, pour venir compenser les saisons
Où je n'aimais encor qu'un horizon de pierres!

MADAME FERNAND GREGH

LETTRES D'ITALIE[1]

XL

A M. Moore.

Pise, 16 novembre 1821.

Il y a ici un génie irlandais, M. Taaffe, avec qui nous entretenons des relations. Il a écrit un *excellent* commentaire sur Dante, rempli d'idées neuves et vraies, et de beaucoup d'esprit. Mais sa versification est telle qu'il a plu à Dieu de lui en faire don. Il est néanmoins si fermement persuadé de l'excellence du tout qu'il ne veut pas séparer le commentaire de la traduction, comme j'ai timidement tenté de lui en suggérer l'idée, n'ayant pas la crainte de l'Irlande devant les yeux, et fort de la présomption que m'inspirait le fait d'avoir très bien tiré la veille en sa présence — et avec des pistolets ordinaires encore, pas avec mes Manton!

Mais il est désireux de tout publier : il faut le satisfaire malgré la perspective des tortures que les critiques lui feront subir, tortures plus nombreuses que n'en impose aux damnés l'original. A dire vrai, les *notes* méritent d'être publiées, mais il insiste pour que la traduction les accompagne, comme Lady C...t chaperonnant Miss... J'ai lu hier une lettre que vous lui avez adressée, et il me supplie de vous écrire au sujet de sa poésie. Il semble vraiment un excellent garçon, et je ne doute pas que ses vers ne soient de très bon irlandais.

1. Voir la *Revue* des 15 avril et 1er mai.

Qu'est-ce que nous allons faire pour lui, voyons? Il dit qu'il partagera les frais, par moitié avec l'éditeur. Il ne sera jamais en repos que son livre n'ait été publié et éreinté, car il a une très haute opinion de lui-même : je ne vois pas autre chose à faire que de lui donner satisfaction, et de s'arranger pour qu'il soit maltraité le moins possible, car je crois bien qu'il en mourrait. Il faudrait alors que vous écriviez à Jeffrey pour le prier de ne pas faire la critique de ce livre, et je ferai de même à l'égard de Gifford, par l'entremise de Murray. Ils pourraient peut-être signaler le commentaire sans toucher au texte? Mais je me défie de ces chiens : le texte est trop tentant.

J'ai à vous remercier de nouveau, — car je crois l'avoir déjà fait, — pour votre opinion sur *Caïn*, etc.

P. S. — Ce que je vous ai écrit à propos de ma mélancolie est pourtant très vrai. A présent, grâce au climat, etc. (je puis me promener dans mon jardin et cueillir mes oranges : j'ai, par parenthèse, la diarrhée, pour m'être trop abandonné à ce luxe méridional), mon moral est bien mieux. Vous paraissez imaginer que je n'aurais pas pu écrire la *Vision*, etc., si j'avais été en proie à la mélancolie; mais j'ai idée que vous vous trompez. La poésie d'un homme est une faculté à part : c'est une âme, elle n'a pas plus de rapports avec l'individu de tous les jours que l'Inspiration n'en a avec la Pythonisse quand celle-ci est descendue de son trépied.

XLI

A Lady Byron.

aux soins de l'Hon. Mrs. Leigh, Londres.

Pise, 17 novembre 1821.

J'ai à vous accuser réception des cheveux d'Ada, qui sont très soyeux, très jolis et presque aussi foncés que les miens l'étaient à l'âge de douze ans, — si je puis en juger d'après le souvenir que je garde de ceux qui sont en la possession d'Augusta et qui furent coupés à cet âge. — Mais ceux-ci ne frisent pas : cela vient peut-être de ce qu'on les laisse pousser.

Je pense que cette lettre vous parviendra aux environs de la

fête d'Ada, le 10 décembre, je crois. Elle aura six ans alors : dans douze ans à peu près j'aurai donc quelques chances de la revoir, — peut-être avant, si mes affaires ou d'autres raisons m'obligent à me rendre en Angleterre. — Rappelez-vous pourtant une chose, de loin comme de près, c'est que, après si longtemps, chaque jour qui nous tient éloignés l'un de l'autre adoucit plutôt nos sentiments réciproques ; nous devons toujours avoir un point de ralliement tant que notre enfant vivra, — et nous espérons tous les deux, je pense, qu'elle survivra de beaucoup à chacun de ses parents.

Le temps qui s'est écoulé depuis notre séparation est beaucoup plus considérable que toute la brève durée de notre union et que celle, non moins brève, de nos rapports antérieurs. Nous avons fait tous deux une grosse erreur, mais c'est fini maintenant. Certes nous n'avons pas une longue existence derrière nous, — trente-trois ans pour ma part, un peu moins pour vous, — mais nous en sommes arrivés à un point où les habitudes et les pensées sont généralement assez formées pour ne pas admettre de changements, et, comme nous ne pouvions pas nous entendre quand nous étions plus jeunes, nous éprouverions des difficultés à le faire aujourd'hui.

Je vous dis cela parce que je dois avouer que, pendant plus d'un an, après notre séparation, je n'ai pas considéré un rapprochement comme impossible ; mais j'ai abandonné tout espoir, et à jamais. L'impossibilité même de notre réunion me semble une raison pour garder, à propos des rares sujets de discussion qui peuvent s'élever entre nous, la courtoisie courante et cette bienveillance que des gens qui ne doivent jamais se revoir conservent peut-être plus facilement que ceux qui ont des relations continuelles. Pour ma part, je suis violent, mais pas méchant : les provocations récentes peuvent seules éveiller mon ressentiment. A vous, qui êtes plus froide et plus concentrée, je ferai seulement observer que vous prenez quelquefois la violence d'une colère froide pour la dignité, et un sentiment pire pour l'esprit du devoir. Je vous assure que je ne vous porte *à présent* aucun ressentiment, quoi que j'aie pu faire autrefois...

Le tort est-il entièrement de mon côté, ou surtout du vôtre? Est-il réciproque? J'ai cessé de réfléchir là-dessus ; je ne veux

savoir que deux choses : l'une que vous êtes la mère de mon enfant, l'autre que nous ne nous reverrons jamais.

Je crois que, si vous raisonnez de même à mon égard, cela vaudra mieux pour nous trois...

XLII

A M. Murray.

Pise, 4 décembre 1821.

Je vois par les extraits des journaux anglais, dans le *Messager* de Galignani, votre saint allié, que les « deux plus grands exemples de la vanité humaine dans les temps présents » sont, premièrement, « l'ex-empereur Napoléon », et, deuxièmement, « Lord etc., le noble poète », c'est-à-dire votre humble serviteur. « Pauvre moi innocent »! Et pauvre Napoléon! il se doutait peu à quelles viles comparaisons le tour de roue l'exposerait!

Je suis installé ici dans un célèbre vieux *palazzo* féodal, sur l'Arno, assez vaste pour une garnison, avec des cachots souterrains et des cellules dans les murs; il est si plein de revenants que le docte Fletcher (mon valet de chambre) a demandé la permission de changer de chambre, après quoi il a refusé d'occuper la *nouvelle* parce qu'il y avait plus de revenants dans celle-ci que dans l'autre. Il est parfaitement vrai qu'on entend ici les bruits les plus extraordinaires, — comme dans tous les vieux bâtiments : — ils ont épouvanté les domestiques au point de me gêner beaucoup. Il y a un endroit où l'on a évidemment emmuré des gens, car il n'y a qu'une seule ouverture dans le mur, destinée à être refermée sur le malheureux. La maison appartenait à la famille Lanfranchi, citée par Ugolino dans son rêve (ainsi que par Sismondi) parmi ses persécuteurs, et elle a eu jadis un ou deux propriétaires féroces.

L'escalier, etc... passent pour avoir été construits par Michel-Ange. Il ne fait pas encore assez froid pour allumer du feu. Quel climat!...

XLIII

A M. Murray.

Pise, 10 décembre 1821.

Aujourd'hui, à cette même heure (une heure à la pendule), ma fille a six ans. Je me demande quand je la reverrai, ou même si je la reverrai jamais.

J'ai observé une coïncidence curieuse qui ressemble presque à de la fatalité : Ma *mère*, ma *femme*, ma *fille*, ma *demi-sœur*, la *sœur de ma mère*, ma *fille naturelle* (en ce qui me concerne tout au moins) et *moi-même*, nous sommes tous *enfants uniques*. Mon père, de son premier mariage avec Lady Conyers, fille unique, n'eut que ma sœur; et de son second mariage, avec une fille unique, il n'eut de même qu'un seul enfant. Lady Byron était, comme vous le savez, fille unique, et ma fille l'est aussi, etc...

N'est-ce pas que c'est assez bizarre, cette complication d'enfants uniques? A propos, envoyez-moi la miniature de ma fille Ada. Je n'ai que la gravure, ce qui me donne une idée faible, sinon nulle, de son teint...

XLIV

A Sir Walter Scott, bart [1].

Pise, 12 janvier 1822.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien je vous suis reconnaissant de votre lettre, mais je dois avouer l'ingratitude dont j'ai fait preuve en ne vous écrivant pas depuis si longtemps. Depuis que j'ai quitté l'Angleterre (et ce n'est pas pour la durée ordinaire des déportations), j'ai griffonné à l'adresse de cinq cents imbéciles au sujet d'affaires, etc., sans peine, mais sans grand plaisir, et pourtant, ayant eu cent fois en tête et toujours au cœur l'intention de vous écrire, je n'ai pas fait ce que j'aurais dû.

Je ne puis l'expliquer que par cette même anxiété tremblante

1. Romancier (1771-1832.)

à laquelle on est souvent en proie lorsqu'on fait la cour à une ravissante femme de sa condition et de laquelle on est sincèrement épris, tandis qu'on attaque une fraîche caméristé (je parle, naturellement, des temps passés!) sans remords sentimental ni scrupules vertueux.

Je vous dois bien plus que l'obligation habituelle que l'on a pour la courtoisie littéraire et la vulgaire amitié, car vous vous êtes dérangé en 1817 pour me rendre service, alors qu'il fallait non seulement de la bonté, mais du courage pour le faire : il eût été flatteur, à n'importe quel moment, d'avoir son nom cité par vous, et de cette manière ; mais à ce moment où « tout le monde et son père », comme dit le proverbe, essayait de me fouler aux pieds, c'était quelque chose de plus encore pour moi. Je fais allusion à l'article de la *Quarterly Review* sur le troisième chant de *Childe Harold*, article que Murray m'a dit avoir été écrit par vous : je l'aurais deviné, du reste, sans lui, car il n'existait pas *deux* hommes qui eussent *pu* ou *voulu* faire une telle chose à ce moment-là. La critique eût-elle ressemblé à toutes les critiques, même aussi éloquente et élogieuse que possible, j'en aurais été incontestablement heureux et reconnaissant, mais pas au point où je le suis. Je n'aurais pas ressenti cette reconnaissance que l'extraordinaire bonté du procédé doit susciter dans tout esprit capable de pareils sentiments. Le retard même que j'ai apporté à vous remercier vous prouvera du moins que je n'ai pas oublié ma dette, et je puis vous assurer que ma gratitude a été placée à intérêts composés pendant ce temps-là. Je n'ajouterai plus qu'un mot là-dessus, c'est que vous, Jeffrey, et Leigh Hunt, vous êtes les seuls hommes de lettres, parmi tous ceux que je connais (et il y en a quelques-uns auxquels j'avais rendu service), qui, à cette époque, ayez osé élever la voix, fût-ce anonymement, en ma faveur : de ces trois, je n'avais jamais vu le premier, et le second bien moins que je ne l'aurais désiré ; le troisième n'était pas mon obligé, mais les *deux* autres avaient été attaqués par moi précédemment, celui-ci après provocation, il est vrai, mais celui-là sans raison. Vous voyez donc que vous avez amassé des « charbons ardents, etc. » à la manière de l'Évangile, et je puis vous assurer qu'ils ont brûlé jusqu'à mon cœur.

Je suis heureux que vous ayez accepté la dédicace[1]. Je voulais vous dédier *les Foscari*, au lieu de *Caïn*; mais, premièrement, j'ai appris que ce dernier était considéré comme le moins mal des deux au point de vue de la composition; secondement, après avoir injurié Southey comme un pickpocket dans une note des *Foscari*, je me suis souvenu qu'il était de vos amis, bien qu'il ne soit pas des miens : — il ne serait pas élégant de dédier à quelqu'un un livre contenant des choses de ce genre sur un ami. — Malgré cela, je ne tiendrai pas le Lauréat pour quitte avant de l'avoir persécuté, et cela dès que j'aurai appris l'argot de Billingsgate[2]. J'aime la lutte; je l'ai toujours aimée depuis mon enfance, et je dois dire que j'ai trouvé par la suite que ce goût était des plus faciles à satisfaire, personnellement et poétiquement parlant! Vous vous défendez d'éprouver de la « jalousie », mais je dirai comme Boswell dit de Johnson : *De qui pouvez-vous être jaloux?* D'aucun des vivants certes, et, tout bien considéré, de qui parmi les morts? Je ne voudrais pas vous ennuyer à propos des romans écossais (ainsi qu'on les nomme, bien que deux soient purement anglais et les autres à moitié); mais rien ne peut ni ne pourra jamais m'enlever la conviction que m'ont donnée nos dix premières minutes d'entretien : vous en êtes l'auteur. Pour moi, ces romans ont tant de *Auld lang syne*[3] (j'ai été élevé en Écossais depuis l'âge de dix ans) que je ne me déplace jamais sans eux, et, quand j'ai quitté Ravenne pour Pise, l'autre jour, et que j'ai envoyé ma bibliothèque en avant, ce sont les seuls livres que j'aie gardés auprès de moi, bien que je les sache déjà par cœur.

27 janvier 1822.

J'ai remis la fin de ma lettre jusqu'à maintenant, dans l'espoir que j'aurais reçu *le Pirate* qui est en route vers moi, mais je ne l'ai pas encore aperçu, même en embuscade. J'apprends que votre fille est mariée et je suppose qu'à l'heure qu'il est vous êtes presque grand-père, — un jeune grand-père, par parenthèse...

1. La dédicace de *Caïn*.

2. Halle aux poissons de Londres.

3. *For auld lang syne*... chanson écossaise attribuée à Burns.

P. S. — Pourquoi ne faites-vous pas un tour en Italie? Vous vous y trouveriez aussi connu et aussi fêté par les indigènes que dans les Highlands. Quant aux Anglais, vous seriez parmi eux comme à Londres; et je n'ai pas besoin d'ajouter que je serais enchanté de vous revoir, — ce que je n'éprouverais ou ne dirais pas pour l'Angleterre ni (sauf quelques exceptions en faveur de « mes amis, parents et alliés ») pour rien de ce qu'elle peut contenir. Mais mon « cœur se réchauffe à la vue du tartan[1] » ou de quoi que ce soit qui vienne d'Écosse, et qui me rappelle Aberdeen et d'autres régions, moins éloignées des Highlands, du côté d'Invercauld et de Braemar, où l'on m'envoya en 1795-1796 pour boire du lait de chèvre, parce que j'étais menacé d'anémie après ma fièvre scarlatine...

Je vois qu'un de vos supports est une *sirène* (comme Sir Hildebrand, j'aime Guillin[2]). Tel est aussi mon blason, et précisément avec le même tour de queue. Voilà une transition : je suis en train de faire construire un petit canot à Gênes pour faire des croisières en été. Je sais que vous aimez la mer, vous aussi.

XLV

A M. Douglas Kinnaird.

Pise, 6 février 1822.

« Battez de nouveau le large sentier », jusqu'à ce que nous trouvions un éditeur pour la *Vision*, et, si nous ne trouvons rien de tel, faites imprimer cinquante exemplaires à mes frais et distribuez-les aux gens de ma connaissance : vous verrez alors que les libraires s'empresseront de la publier, même si nous nous y opposons. Qu'ils aient peur à présent, c'est naturel, mais je ne vois pas que je doive céder pour cela. Je ne connais rien de la *Remontrance* de Rivington, par « l'éminent ecclésiastique »[3], mais je suppose qu'il désire une cure. J'ai

1. Walter Scott.

2. Guillin (1565-1621), auteur d'un traité sur le blason.

3. Remontrance adressée à M. Murray par un Oxoniensis, dont les lignes suivantes sont un spécimen :

« Votre noble client vous a trompé, M. Murray : il a profité de la célébrité de son nom pour vous couler de vieux fatras; mais moi, je vous dis

entendu parler d'un sermon contre *Caïn* prêché à Kentish Town[1].

Le même *tolle* fut poussé contre Priestley, Hume, Gibbon, Voltaire, et tous ceux qui ont osé aborder ce sujet.

J'ai la prétendue réponse de Southey[2], à laquelle je suis surpris que vous ne fassiez pas allusion. Ce qui me reste à faire, c'est de le provoquer. Mais viendra-t-il? Voilà la question : car, s'il ne venait pas et si je faisais un long et dispendieux voyage sans résultat, l'affaire semblerait ridicule.

Il faut que vous soyez mon témoin et, comme tel, je désire vous consulter.

Je m'adresse à vous comme à quelqu'un de versé dans la question du *duello* et de la monomachie. Je me rendrai naturellement en Angleterre aussi secrètement que possible et en repartirai (en admettant que je sois le survivant) de même : je n'ai aucun motif de me rendre dans ce pays, si ce n'est pour régler les querelles accumulées durant mon absence.

Je vous ai transmis par le dernier courrier une lettre à propos des redevances de Rochdale, qui semblent devoir rapporter quelques deniers. Mon agent dit *deux* mille livres : supposons que ce ne soit que *mille*, ou même *cent*, c'est toujours de l'argent; et j'ai suffisamment vécu pour concevoir un très grand respect envers la plus petite pièce de monnaie courante de n'importe quel royaume, envers la moindre somme qui, si elle ne m'est pas nécessaire, peut rendre service à d'autres qui en auraient plus grand besoin.

On dit que « le savoir fait la puissance » ; je le croyais aussi, mais je sais maintenant que c'est l'*argent*, et, quand Socrate a déclaré que « tout ce qu'il savait, c'était qu'il ne savait

que ce « mystère » avec lequel vous nous avez insulté n'est rien d'autre qu'un chant pris dans les romans de Voltaire et dans les plus mauvais articles du Dictionnaire de Bayle, et servi en maladroites coupures de dix syllabes afin de le faire passer pour de la poésie, etc., etc... »

1. Allusion à une publication intitulée : *Les ouvrages de Lord Byron envisagés au point de vue de leurs rapports avec le christianisme et les obligations de la vie sociale*, sermon prêché dans Holland Chapel, par le Rev. John Styles, D. D.

2. Lettre parue dans le *Courrier de Londres*, le 5 janvier 1822, en réponse à certaines critiques de Lord Byron sur la préface mise par le poète lauréat à sa *Vision du Jugement*.

rien », il voulait simplement dire qu'il ne possédait pas une drachme vaillant.

Je ne puis pas me reprocher de grandes dépenses : la seule extraordinaire que j'aie faite (et c'est plus que je n'ai consacré à moi-même) consiste en une somme de deux cent cinquante livres que j'ai prêtée à Hunt, cinquante livres de meubles que j'ai achetés pour lui, un bateau que je me fais construire à Gênes et qui coûtera encore environ cent livres.

Mais, pour revenir à mon sujet, je suis décidé à rassembler tous les deniers que je pourrai, que je les tire de mon fonds ou qu'il me viennent par succession, par procès, par manuscrits ou par tout autre moyen légal, quel qu'il soit.

Je paierai — bien qu'avec la plus sincère répugnance — mes derniers créanciers et tous les hommes de loi au moyen d'acomptes que les arbitres fixeront...

Rappelez-vous aussi que je m'attends à recevoir quelque chose pour les différents manuscrits (n'importe quelle somme) : bref, *rem, quocunque modo, rem!!!* Le noble sentiment de la cupidité grandit en nous avec les années.

XLVI

A M. Murray.

Pise, 8 février 1822.

Il faut s'attendre à des attaques contre moi, mais j'en aperçois une contre *vous,* dans les journaux, que je ne prévoyais pas, je le confesse. Il m'est impossible de comprendre comment *vous* pouvez être tenu pour responsable de ce que je publie.

Si *Caïn* est un blasphème, le *Paradis perdu* en est un aussi ; les propres paroles du monsieur d'Oxford : « O Mal, sois mon Bien », sont celles de Satan dans le même poème ; que dit de plus Lucifer dans le « mystère » ? *Caïn* n'est rien d'autre qu'un drame, et non de la discussion philosophique. Si le langage de Lucifer et de Caïn se rapporte à l'idée que nous nous faisons du premier rebelle et du meurtrier, assurément tous les autres personnages parlent selon leur caractère, et les passions les plus violentes ont toujours été permises au drame.

Je me suis même gardé d'introduire la Divinité comme

dans l'Écriture, — bien que Milton le fasse, pas très sagement d'ailleurs; — mais j'ai adopté son ange que j'ai député vers Caïn : ainsi ai-je évité de rester court, là où tout homme non inspiré doit rester court, lorsqu'il s'agit de donner une idée suffisante de l'effet produit par la présence de Jéhovah, et j'ai pareillement évité de froisser des convictions. Les anciens mystères mettaient sans cesse Dieu en scène; je me suis abstenu de le faire.

Vous maltraiter, vous, parce qu'on se dit que cela ne prendrait pas avec moi, c'est, à mon avis, la chose la plus atroce qui ait jamais déshonoré une époque. Quoi! lorsqu'on a permis aux éditeurs de Gibbon, de Hume, de Priestley et de Drumond de reposer en paix pendant soixante-dix ans, on s'en prend à vous pour un ouvrage de *fiction,* qui ne traite ni d'histoire ni de critique! Il doit y avoir quelque chose là-dessous, quelque ennemi personnel; sans cela, c'est incompréhensible.

« *Me, me, adsum qui feci!...* » Qu'on fasse retomber sur moi les attaques dirigées contre vous : je désire tout supporter et je le *dois*; si vous avez perdu de l'argent à cette publication, je rembourserai les droits d'auteur, en partie ou entièrement. Dites que *vous* et *M. Gifford*, vous vous êtes opposés à la publication, ainsi que M. Hobhouse : seul, j'en ai été cause et je suis la seule personne qui, légalement ou autrement, doive supporter le fardeau, voilà tout ce que je peux dire.

En cas de poursuite, j'irai en Angleterre, si, en y allant moi-même, je puis vous couvrir. Faites-le moi savoir. Vous ne souffrirez pas pour moi, si je puis l'empêcher.

Faites de cette lettre l'usage qu'il vous plaira.

XLVII

A M. Moore.

Pise, 4 mars 1822.

... Je regrette que vous estimiez *Werner* « presque » jouable, ce qui, avec l'idée que j'en ai, est très éloigné de mon intention. En ce qui touche la publication, j'ai expliqué déjà que je n'ai pas, pour le moment, de prétention exorbitante à la gloire ou au profit; mais je désire qu'on publie tout ce que j'ai écrit : c'est le sentiment naturel de tous les écrivailleurs.

En ce qui touche la *religion*, ne pourrai-je jamais vous persuader que je n'ai pas les opinions des personnages de ce drame qui paraît avoir effrayé tout le monde? Pourtant elles ne sont rien à côté des expressions du Faust de Gœthe, — dix fois plus hardies, — et nullement plus audacieuses que celles du Satan de Milton. Ma conception d'un caractère peut m'entraîner : comme tous les hommes d'imagination, je prends naturellement corps avec le personnage quand je le dessine, mais cela se dissipe dès que j'ai posé la plume.

Je ne suis pas un ennemi de la religion, au contraire, et la preuve en est que je fais donner à ma fille naturelle une éducation rigoureusement catholique dans un couvent des Romagnes : — si l'on doit avoir de la religion, on n'en a jamais trop. — J'incline beaucoup en faveur des doctrines catholiques; mais, si j'écris un drame, il faut que je fasse parler les personnages comme je conçois qu'il est naturel qu'ils parlent.

Quant au pauvre Shelley, qui est un autre épouvantail pour le monde et pour vous, c'est, à ma connaissance, le moins égoïste et le plus doux des hommes. Il a sacrifié aux autres sa fortune et ses sentiments, plus que personne. Je ne partage en rien, par contre, ses opinions spéculatives, et je ne le désire pas.

La vérité est, mon cher Moore, que vous vivez près du *poêle* de la société, et que vous subissez inévitablement l'influence de sa chaleur et de ses vapeurs. J'ai vécu ainsi autrefois, trop même, et cela a suffi pour donner le ton à toute mon existence à venir. Ayant eu dans le monde quelque succès, je ne suis assurément pas un juge prévenu sur lui, si ce n'est en sa faveur; mais j'estime que la société, comme elle est constituée de nos jours, est fatale à toute entreprise originale. Je ne l'ai jamais courtisée alors que j'étais un de ses « favoris »; croyez-vous que je le ferais *maintenant* que je vis dans une atmosphère plus pure? Une *seule* chose pourrait m'y ramener : tenter derechef de faire quelque bien en *politique*, — mais *pas* dans la politique mesquine que je vois présentement miner notre malheureux pays.

Pourtant ne vous méprenez pas sur ma pensée. Quand vous me donnez votre opinion *personnelle*, elle a toujours eu et aura toujours le plus grand poids pour *moi*. Mais, si vous vous

faites simplement l'*écho* de ce que l'on dit dans *le monde*, — et il vous est difficile de ne pas le faire puisque vous jouissez de ses faveurs et que vous en subissez la fermentation, — je le regrette, car il m'est impossible d'y prendre garde...

XLVIII

A M. Moore.

Pise, 8 mars 1822.

... En ce qui regarde Murray, comme je suis vraiment le plus humble et le plus doux des hommes depuis Moïse (bien que le public et mon « excellente femme » ne s'en aperçoivent pas), je m'étais déjà calmé.,. Mais je croyais avoir expliqué, à vous tout au moins, les causes de ma bile. Quelques signes de vacillement, de négligence occasionnelle et de sincérité gênante, vraie ou imaginaire, suffisent pour mettre en colère votre grand auteur et grand homme. Mais la réflexion, aidée par l'ellébore, m'a déjà guéri *pro tempore*; si elle ne l'avait fait, il aurait suffi de votre intervention et de celle de Hobhouse pour agir sur moi. En vérité, je me sens honteux de vous avoir causé tant d'ennuis dans ces derniers temps. Mais que pouvais-je faire? Vous êtes un ami, ami absent, hélas! et, comme je n'ai confiance en personne plus qu'en vous, je vous ennuie en conséquence.

Cette guerre « de l'Église et de l'État » m'a étonné plus qu'elle ne m'a dérangé : je croyais *Caïn* une production spéculative hardie, mais inoffensive. Je suis un grand admirateur de la religion tangible, comme je l'ai déjà dit, et j'élève une de mes filles dans la religion catholique, afin qu'elle puisse en avoir plein les mains. C'est de beaucoup le culte le plus élégant, exception à peine faite pour la mythologie grecque. Avec l'encens, les images, les statues, les autels, les reliquaires, les reliques et la présence réelle, la confession, l'absolution, on peut saisir quelque chose de sensible. C'est un culte qui ne laisse pas la possibilité d'un doute : car ceux qui avalent la Divinité, et croient en toute foi à la réalité de la transsubstantiation, auraient de la peine à trouver quelque chose qui ne soit facile à digérer.

J'ai peur que tout cela ne paraisse frivole, et ce n'est pas mon intention; mais mon esprit est si enclin à considérer les choses au point de vue absurde que cela éclate de temps à autre, en dépit de moi-même. Je vous assure pourtant que je suis très bon chrétien. Je ne sais si vous me croirez, mais j'espère que vous ajoutez foi à ma parole quand je me dis vôtre.

XLIX

A M. Murray.

Pise, 15 mars 1822.

... Quant à « un poème à l'ancienne mode, pour les femmes », je ne tenterai rien de tel. Je suis le penchant de mon esprit, sans considérer si les femmes ou les hommes seront contents ou non; mais cela ne compte pas pour mon éditeur, qui doit juger et agir selon la popularité.

Laissez donc les choses risquer leur chance : si *elles rapportent*, vous me paierez en proportion; si elles ne rapportent pas, c'est moi qui paierai.

J'espère que les affaires Noël ne m'obligeront pas d'aller en Angleterre. Je n'ai aucun désir de revoir ce pays, à moins que ce ne soit pour vous sauver de la prison (si cela se peut, en me mettant à votre place), — ou peut-être y entrer moi-même pour avoir exigé satisfaction d'une ou deux personnes qui profitent de mon absence pour m'injurier. A part cela, je n'ai pas d'affaires ni de relations avec l'Angleterre, et je ne désire pas en avoir, en dehors de ma famille et de mes amis, à qui je souhaite toute prospérité. A vrai dire, j'ai si peu vécu en Angleterre (à peu près cinq années depuis mes vingt et un ans) que j'ai trop d'habitudes continentales; votre climat me plairait aussi peu que votre société.

J'ai vu le rapport du chancelier dans un journal français. Pourquoi, je vous prie, ne poursuit-on pas la traduction de *Lucrèce*, la publication de l'original avec son *Primus in orbe Deos fecit timor* et son *Tantum relligio potuit suadere malorum*?

L

A M. Shelley.

23 avril 1822.

Le coup a été étourdissant et inattendu[1], car je croyais le danger passé, à cause du long intervalle qui s'était écoulé entre la nouvelle de l'amélioration et l'arrivée du courrier. Mais je l'ai supporté du mieux que j'ai pu, et j'ai si bien réussi que je puis montrer dans les occupations ordinaires de ma vie autant de tranquillité qu'auparavant, sinon plus.

Il n'y a rien qui vous empêche de venir demain; mais il valait peut-être mieux que nous ne nous fussions pas rencontrés aujourd'hui, ni hier au soir. Je n'ai rien à me reprocher, à ce que je sache, dans ma conduite, — en tout cas, rien dans mes sentiments ni dans mes intentions, — à l'égard de la morte; mais en de pareils moments nous sommes portés à croire que, si ceci ou cela avait été fait, un tel événement aurait pu être évité; pourtant chaque jour et chaque heure nous montrent que ces événements sont des plus naturels et des plus inévitables.

Je pense que le temps fera son œuvre habituelle; la mort a fait la sienne.

LI

A Sir Walter Scott.

Pise, 4 mai 1822.

Mon cher Sir Walter.

Les nouvelles que vous me donnez de votre famille me font très grand plaisir. « Puissé-je à vos paroles de bien-être répondre de même! » Mais je viens de perdre ma fille naturelle Allegra, à la suite d'une fièvre. La seule consolation, avec le temps, est la pensée qu'elle repose en paix, ou qu'elle est heureuse, car le petit nombre de ses années (cinq seulement) l'a gardée

1. La mort de sa fille naturelle, Allegra.

de commettre le moindre péché, excepté celui que nous héritons d'Adam.

Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux.

Je n'ai pas besoin de vous dire que vos lettres sont les bienvenues quand elles ne grèvent pas trop votre loisir, ni votre patience, et, maintenant que notre correspondance a repris, j'espère qu'elle se continuera.

J'ai éprouvé dernièrement de l'inquiétude, plutôt que de l'ennui, au sujet d'une affaire désagréable qui s'est passée ici, et dont vous avez peut-être entendu parler; notre ministre s'est très bien comporté, et le gouvernement toscan s'est conduit aussi bien qu'il est possible à un tel gouvernement de le faire, — ce qui n'est pas beaucoup dire. — Quelques Anglais, des Écossais et moi-même, nous sommes querellés avec un dragon qui avait insulté un des nôtres et que nous prîmes pour un officier parce qu'il était médaillé et qu'il montait un bon cheval; mais nous découvrîmes que c'était un sergent-major. Il appela la garde qui est à la porte de la ville, pour nous faire arrêter (nous étions sans armes) : je passai à cheval ainsi qu'un autre (un Italien) à travers ladite garde, mais ils réussirent à arrêter d'autres membres de notre groupe. J'allai jusque chez moi et j'envoyai mon secrétaire rendre compte aux autorités de cette tentative d'arrestation illégale, puis, sans descendre de cheval, je retournai à la porte de la ville, qui n'est pas loin de ma maison. A mi-chemin, je rencontrai notre homme, écumant, qui me menaça de son sabre : — j'avais un *stick* à la main, et pas d'autre arme. — Moi, le prenant toujours pour un officier, je lui demandai son nom et son adresse, et, là-dessus, je lui envoyai ma main et mon gant par la figure.

Un de mes domestiques intervint, — sans ordre aucun, — mais le laissa aller, — sur mon ordre. — Le dragon partit alors à toute vitesse, mais, à environ quarante pas de là, il fut blessé, très sérieusement (jusqu'à être en danger de mort), par quelque Callum Beg[1] ou par un autre de mes gens (car il y a de mes hommes qui ont la main dure) : inutile de vous dire que c'était sans ordre ni approbation de ma part.

1. Jeune page, personnage du *Waverley* de Walter Scott.

Le dragon avait sabré nos compatriotes désarmés pendant qu'*ils étaient en état d'arrestation, à la porte de la ville*, et tenus par des gardes; il en avait blessé un, le capitaine Hay, très grièvement. Enfin il eut ce qu'il méritait : s'étant conduit en assassin, il fut traité comme tel. Bien que cela se fût passé devant des milliers de personnes, on n'a jamais pu savoir ni découvrir qui l'avait fait, ni de quelle arme on s'était servi : les uns disent que c'est d'un pistolet, les autres d'un fusil à vent, stylet, sabre, fourche, lance et quoi encore?... On a arrêté et interrogé des domestiques et des gens de toutes sortes, mais on ne peut rien trouver. M. Dawkins, notre ministre, m'assure qu'on ne nous soupçonne pas, ni moi ni aucun de notre bande, d'avoir mis l'arme à la main du meurtrier...

Voilà les seules affaires littéraires dans lesquelles j'aie été engagé depuis la publication et la querelle de *Caïn*, mais M. Murray détient plusieurs choses de moi dans ses mains obstétricales, un autre mystère, une « vision », un drame et autres écrits de ce genre. — Alors *vous ne voulez pas* me dire ce que *vous* faites? Écrivez ce qu'il vous plaira, je vous reconnaîtrai toujours...

Je regrette que vous n'aimiez pas le nouvel ouvrage de Lord Orford. Mes goûts d'aristocrate, qui sont très farouches, font de lui un de mes favoris. Rappelez-vous que ces « petites fonctions » furent exercées par Lord Chatham... et que nous vivons, nous, en des temps gigantesques et exagérés, ce qui fait que tous les hommes au-dessous de Gog et de Magog paraissent des pygmées. Après avoir vu à notre époque Napoléon commencer comme Tamerlan et finir comme Bajazet, nous ne prenons pas le même intérêt à ce qui autrefois eût paru de l'histoire importante.

LII

A M. Murray.

Montenero, près Livourne, 26 mai 1822.

Le corps est embarqué, je ne sais sur quel bateau, et je n'ai pu m'occuper des détails; mais la comtesse G. G. a eu la

bonté de donner les ordres nécessaires à M. Dunn, le commandant, qui vous écrira. Je désire qu'elle soit enterrée dans l'église de Harrow. Il y a un endroit dans le cimetière, près du sentier, sur la croupe de la colline qui regarde Windsor, où se trouve une tombe sous un grand arbre, et portant le nom de Peachie ou Peachy : je m'asseyais là, durant des heures, quand j'étais enfant. C'était mon coin favori ; mais, comme je désire élever un marbre à sa mémoire, il vaut mieux que le corps soit déposé dans l'église. Près de la porte, à gauche, il y a un monument avec une plaque qui porte ces mots :

Lorsque la Douleur pleure sur la poussière sacrée de la Vertu,
Nos larmes sont naturelles et notre chagrin est juste!
Telles furent les larmes que versa celle qui, reconnaissante, paye
Ce triste et dernier tribut d'amour et de louange.

Je me les rappelle, après dix-sept années, non parce qu'il y a quelque chose de remarquable en eux, mais parce que, de mon siège, dans la galerie, mes yeux étaient généralement tournés vers ce monument. Je désire qu'Allegra soit enterrée aussi près de là que possible, et je veux qu'on mette sur le mur une tablette de marbre avec ces mots :

A LA MÉMOIRE
D'ALLEGRA,
FILLE DE G. G. LORD BYRON,
QUI MOURUT A BAGNACAVALLO EN ITALIE,
LE 20 AVRIL 1822,
A L'AGE DE CINQ ANS ET TROIS MOIS.

« J'irai à elle, mais elle ne reviendra jamais à moi. »
Second livre de Samuel, XII, 23.

Je désire que l'enterrement soit aussi simple que les convenances le permettront, et j'aimerais que Henri Drury lût le service. S'il s'y refusait, on s'adresserait à l'officiant ordinaire en exercice ce jour-là. Je n'ai pas autre chose à dire, que je sache, pour l'instant.

Depuis que je suis venu ici, j'ai été invité par les Américains à bord de leur escadre, où j'ai été reçu avec toute l'amabilité que je pouvais désirer, et avec *plus de cérémonie* que je n'aime. J'ai trouvé leurs bateaux plus beaux que les vôtres de la même

classe, l'équipage et le corps des officiers excellents. Il y avait à bord, à ce moment-là, un certain nombre d'Américains et quelques dames. Comme je prenais congé, une Américaine me demanda une rose que j'avais sur moi, « pour envoyer en Amérique, dit-elle, à titre de souvenir, quelque chose que j'avais porté ». Inutile d'ajouter que je fus aussi sensible au compliment que je le devais. Le capitaine Chauncey me montra une très jolie édition américaine de mes poèmes et il me proposa de me faire faire la traversée, si je voulais aller aux États-Unis. Le commodore Jones ne fut pas moins aimable et empressé.

J'ai reçu, depuis, la lettre ci-incluse, où quelques Américains me demandent de poser pour mon portrait. Il est singulier que, l'année même où Lady Noël interdit à ma fille, par son testament, de voir le portrait de son père pendant de nombreuses années[1], des représentants d'une nation qui n'est pas réputée pour aimer spécialement les Anglais, ni pour flatter les hommes en général, me demandent de poser pour ma « pourtraicture », comme dit le baron Bradwardin. On me parle aussi des grands honneurs qui me sont rendus en Allemagne. Gœthe, me dit-on, est mon patron et mon protecteur déclaré. A Leipzig, le prix le plus important a été offert, cette année, à une traduction de deux chants de *Childe Harold*. — Je ne suis pas sûr que ce soit à Leipzig; mon autorité est M. Rowcroft, un jeune Américain, très fort en allemand et qui connaît Gœthe.

Gœthe et les Allemands aiment tout particulièrement *Don Juan*, qu'ils regardent comme une œuvre d'art. J'avais déjà entendu parler de cela par le baron Lutzerode. Il y a de nombreuses traductions de la plupart de mes ouvrages, et Gœthe a fait un parallèle entre *Faust* et *Manfred*.

Tout cela compense votre brutalité anglaise, qui s'est développée cette année jusqu'au plus haut point...

1. Par le testament de Lady Noël, légalisé aux « Doctors' Commons » par le Dr Lushington et Nicholas Ridley Colbourne, Esq., exécuteurs testamentaires, un portrait de Lord Byron, décrit comme se trouvant dans une caisse, est laissé aux tuteurs, avec l'ordre de le garder, soigneusement emballé et renfermé, jusqu'à ce qu'Ada Augusta atteigne l'âge de vingt et un ans, époque où il devra lui être délivré; mais, si Lady Byron était alors en vie, le portrait ne devrait être délivré qu'après la mort de celle-ci, à moins que Sa Seigneurie n'y consente. (Note de Moore.)

LIII

A M. Ellice[1].

Montenero, Livourne, 12 juin 1822

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit, mais je n'ai pas oublié votre bonté et je vais la mettre à contribution, — pas trop, je l'espère, ne vous alarmez pas : ce n'est pas un *emprunt*, mais une *information* que je vais solliciter. Grâce à vos relations étendues, personne n'a de meilleures occasions que vous d'apprendre quelle est la véritable situation de l'Amérique du *Sud*, — je veux dire le pays de Bolivar.

J'ai, depuis de nombreuses années, des projets d'installation transatlantique, et ce que je désire de vous, ce serait quelques renseignements sur la meilleure marche à suivre et quelques lettres d'introduction dans le cas où je m'embarquerais pour Angostura. On me dit que la terre y est à très bon marché, et, bien que je ne dispose pas de fonds considérables, mes revenus seraient suffisants dans n'importe quel pays, l'Angleterre exceptée, pour parer à tous les conforts de la vie et à la plupart de ses luxes.

La guerre est terminée à présent, là-bas, et comme je n'y vais pas pour spéculer, mais pour m'y installer, sans autre objet que l'indépendance et la jouissance des droits publics ordinaires, je pense que cet exode ne serait pas mal vu.

Je ne vous demande pas de me *dé*courager, ni de m'*en*courager, mais de me faire un exposé tel que vous le jugerez prudent et convenable. Je ne dis rien de ce projet à d'autres amis, qui ne feraient que mettre des bâtons dans les roues et qui me persécuteraient pour me faire revenir en Angleterre, — ce que je ne ferai jamais à moins d'y être obligé par quelque événement insurmontable. — J'ai une quantité de meubles, de livres, etc., etc., que je ne puis embarquer aisément à Livourne ; mais je désire « voir, avant de sauter » par-desssus l'Atlantique.

Est-il vrai que pour quelques milliers de dollars on puisse acheter une vaste étendue de terre ? Rappelez-vous que je parle de l'Amérique du *Sud*. J'ai lu quelques publications sur le

1. Edward Ellice, homme d'État (1783-1863).

sujet, mais elles m'ont paru des œuvres de parti pris, violentes et vulgaires...

LIV

A M. Murray.

Pise, 8 juillet 1822.

Je vous ai retourné le paquet d'épreuves la semaine dernière. Vous ferez peut-être mieux de ne pas publier *le Pô* et la traduction de *Rimini* dans le même volume.

Pour ce qui est de votre « manque de mémoire », comme vous l'appelez, je ferai observer seulement que vous avez inséré la note sur *Marino Faliero* contre ma défense absolue, et que vous avez omis la Dédicace à Gœthe du *Sardanapale* (placez-la au début du volume qui est maintenant sous presse) : ce sont deux choses qui ne m'ont pas été fort agréables, et je désire que vous évitiez de recommencer. Cela ne vous demandera que très peu de soins, ou bien une simple note sur votre calepin.

Il n'est pas impossible que trois ou quatre chants du *Don Juan* soient prêts vers l'automne, ou un peu plus tard, car j'ai obtenu de ma dictatrice la permission de le continuer, *pourvu toutefois* qu'il soit plus circonspect, plus convenable et plus sentimental désormais que dans son commencement. Jusqu'à quel point ces conditions ont été remplies, ce sera à voir peut-être plus tard, mais l'embargo n'a été levé qu'à ces conditions...

LV

A M. Murray.

Pise, 8 août 1822.

Vous aurez su, à cette heure, que Shelley et un autre, le capitaine Williams, se sont noyés, il y a un mois environ, — un mois hier, — dans une bourrasque, près du golfe de la Spezia. Voilà donc parti un autre de ceux que le monde a méchamment, stupidement, brutalement méconnus. On lui rendra peut-être justice *maintenant*, mais il ne s'en trouvera pas mieux.

Je n'ai pas vu la chose dont vous me parlez[1] et je n'ai aucun désir de la voir, j'en ai seulement entendu parler en passant. Le prix en est de quatorze shillings, comme je l'ai su par quelques annonces, et c'est payer trop cher un libelle sur soi-même. Quelqu'un a dit dans une lettre que l'auteur était un Dr Watkins, qui fait le commerce des biographies et des libelles. Le plaisir naturel que vous avez éprouvé comme ami (*vide* La Rochefoucauld) a dû diminuer en vous voyant nommé...

Si vous croyez que je doive faire quelque chose au sujet de ce livre de Watkins, je ne demanderais pas mieux que de publier mes *Mémoires* dès maintenant. Mais alors je désirerais en surveiller moi-même l'impression. Dites-moi ce que vous en pensez : peut-être ferai-je mieux de *ne pas* les publier? Il ne peut être question, en tout cas, de la seconde partie, qui touche aux confins mêmes d'affaires encore pendantes.

J'ai écrit trois autres chants de *Don Juan*, et j'hésite au seuil du neuvième. La raison pour laquelle je désire revoir les stances que je vous ai envoyées, c'est qu'elles contiennent un récit détaillé (comme l'orage dans le deuxième chant) du siège et de l'assaut..., avec beaucoup de sarcasmes contre cette espèce de bouchers qu'est votre soldatesque mercenaire. Quelle bonne occasion pour décorer le poème du nom de...! Avec ces choses et ces gens-là, il est nécessaire, dans le conflit actuel de la philosophie et de la tyrannie, de jeter le fourreau. Je sais qu'on se trouve dans une terrible inégalité, mais il faut que la bataille se livre; elle produira ses effets dans la suite des temps, pour le bien de l'humanité, quoi qu'il puisse en advenir pour l'individu qui se sera dévoué...

LVI

A. M. Moore.

Pise, 27 août 1822.

...L'autre jour, à Viareggio, j'ai trouvé bon de gagner à la nage ma goëlette (*le Bolivar*) qui était au large, et puis de

1. Un livre qui venait de paraître et qui était intitulé : *Mémoires du Right Hon. Lord Byron.* (Note de Moore.)

retourner au rivage, — à peu près trois milles en tout, sinon plus : — comme c'était à midi et qu'il y avait un soleil brûlant, j'ai eu un accès de fièvre et toute ma peau est partie, après n'avoir formé qu'une seule et même ampoule soulevée par le soleil et la mer. J'ai beaucoup souffert, car je ne pouvais pas me coucher sur le dos, ni même sur le côté : mes épaules et mes bras étaient comme ceux de saint Barthélemy. Mais c'est fini, j'ai fait peau neuve et je suis luisant comme un serpent dans son vêtement nouveau.

Nous avons brûlé les corps de Shelley et de Williams sur la côte, afin de pouvoir les transporter et les inhumer régulièrement. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'effet extraordinaire que produit un tel bûcher funéraire sur une côte désolée, avec des montagnes à l'arrière-plan et la mer devant, ni de l'apparence singulière que le sel et l'encens donnent à la flamme.

Le cœur seul de Shelley n'a pas voulu brûler ; il est conservé à présent dans de l'esprit-de-vin...

J'ai presque terminé quatre nouveaux chants de *Don Juan*... J'ai obtenu de mon *censor morum* féminin la permission de le continuer, pourvu qu'il fût chaste : j'ai donc été aussi décent que je le devais. Il y a beaucoup de guerres, un siège, et le tout dans le style pittoresque et technique du naufrage du deuxième chant qui a *pris*, à ce qu'on dit, dans le Row.

P.-S. — Ce... de *Galignani* contient dix mensonges par alinéa. Ce n'est pas une Bible qu'on a trouvée dans la poche de Shelley, mais les poèmes de John Keats. D'ailleurs la Bible eût été normale, car il était grand admirateur du style des Écritures. Je n'ai pas envoyé mon buste à l'Académie de New-York ; mais j'ai posé devant le jeune West, artiste américain, que plusieurs membres de cette Académie avaient prié de peindre mon portrait, pour l'Académie, je crois.

J'avais, et j'ai encore des projets de voyage dans l'Amérique du Sud, mais j'hésite entre l'Amérique et la Grèce. Je serais parti depuis longtemps, n'était ma liaison avec la comtesse G[i] : l'amour, de nos temps, est peu compatible avec la gloire. *Elle* serait enchantée d'y aller aussi, mais je ne veux pas l'exposer aux désagréments d'un long voyage, aux dangers

de vivre dans un pays désorganisé où je jouerai probablement un rôle.

LVII

A M. Moore.

Gênes, 9 décembre 1822.

...J'espère que vous avez eu un hiver moins rigoureux que le nôtre. Nous avons subi des inondations dignes de la Trent et du Pô, et le paratonnerre de ma maison (un Franklin) a été frappé par la foudre; — en tout cas, on l'a cru. — J'étais si près de ma fenêtre que j'ai été ébloui et que les yeux m'ont fait mal pendant plusieurs minutes; tout le monde dans la maison a senti, sur le moment, un choc électrique. Madame Guiccioli a eu peur, comme vous pouvez le penser.

J'ai réfléchi, depuis, que vos bigots auraient vu là un effet de la justice divine..., si quelque chose de sérieux était arrivé. Ces gens oublient toujours le Christ dans leur christianisme...

C'est aujourd'hui le 9, et le 10 est l'anniversaire de la fille qui me reste. J'ai commandé, comme régal, une côtelette de mouton et une bouteille d'ale. Je crois qu'elle a sept ans. Vous ai-je jamais dit que, le jour où j'ai atteint ma majorité, j'ai dîné d'œufs, de jambon et d'une bouteille d'ale? C'est ma nourriture et ma boisson favorites, de temps en temps; mais, comme elles ne me conviennent ni l'une ni l'autre, je ne les prends qu'aux grands jubilés, — à peu près une fois tous les quatre ou cinq ans...

LVIII

A M. Murray.

Gênes, 25 décembre 1822.

Une Revue peut diriger et « faire dévier » le courant de l'opinion, mais elle ne doit pas l'attaquer directement. Plus tard, on reconnaîtra *Don Juan* pour ce qu'il est, c'est-à-dire une *satire* contre les *abus* de l'état actuel de la société, et non pas un éloge du vice. Il est voluptueux, par-ci, par-là, c'est possible, je n'y

peux rien. L'Arioste est pire; Smollett (voyez Lord Strutwell dans le deuxième volume de *Roderick Random*), dix fois pire; et Fielding n'est pas meilleur. Aucune jeune fille ne sera séduite pour avoir lu *Don Juan* : non, non! A sa perversion suffiront les poèmes de Little et les romans de Rousseau, et même l'immaculée Staël. Ceux-là l'encourageront, et non pas ce Don Juan qui s'en rit et de beaucoup d'autres choses encore...

J'ai des projets de fugue vers Naples pour ce printemps (*solus* ou, du moins, *cum sola*) et je veux écrire, quand j'aurai étudié le pays, un cinquième et sixième chant de *Childe Harold*; pour le moment, ce n'est qu'un projet, car j'ai d'autres excursions et d'autres voyages en tête...

LIX

A Mrs...

J'espère que vous, au moins, me connaissez assez pour savoir que je n'avais nulle intention d'insulter à la pauvreté de Hunt. Je l'honore, au contraire, pour cette pauvreté, car je sais ce que c'est : j'ai été plus gêné qu'il ne l'a jamais été, et je n'ai rien vu là qui pût diminuer l'amour-propre d'un homme d'honneur.

Si vous croyez que j'aurais collaboré à son journal dans le cas où il aurait été riche, vous vous trompez. Je me suis engagé à écrire dans ce journal par bienveillance, et par respect pour son caractère d'homme et d'écrivain, ainsi que pour son courage politique et pour le regret que me causent les circonstances où il se trouve...

Quant à l'amitié, c'est un sentiment vers lequel mon esprit est très peu porté. Je ne connais pas d'être humain *mâle* pour lequel je ressente rien de ce qui mérite ce nom, excepté Lord Clare, mon ami d'enfance. En dehors de lui, je n'ai que des amitiés d'homme du monde. Je n'en ai pas même éprouvé de vraie pour Shelley, si grandes qu'aient été mon admiration et mon estime pour lui. Vous voyez donc que la vanité même n'a pas pu me corrompre, car, de tous les hommes, Shelley

était celui qui avait la plus haute opinion de mes talents, et peut-être de mon caractère.

J'accomplirai mon devoir à l'égard de mes intimes selon le principe : faire aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît (et je crois avoir agi ainsi dans la plupart des cas) ; je puis me plaire aux conversations de mes semblables, me réjouir de leurs succès, être heureux de leur rendre service et de recevoir en échange leurs conseils ou leur aide. Mais quant aux amis et à l'amitié, j'ai nommé plus haut le dernier homme pour lequel je ressente quelque chose de cette sorte, en dehors peut-être de Thomas Moore.

J'ai eu, et j'ai peut-être encore un millier d'amis, puisqu'on nomme ainsi, dans la vie, ceux qui sont nos partenaires dans la valse de ce monde, — ceux dont on ne se souvient guère, une fois le bal terminé, bien qu'ils aient été fort agréables, un instant.

L'habitude, les affaires et la camaraderie du plaisir sont des liens d'un même genre, et les mêmes croyances en politique en sont un autre...

LX

A M. Moore.

Gênes, 2 avril 1823.

Je viens de voir des amis à vous qui m'ont rendu visite hier : pour vous, autant que pour eux, je suis allé les voir aujourd'hui, car je réserve ma peau d'ours, mes dents, mes pattes et mes griffes pour nos ennemis. J'ai aussi vu Henry Fox, le fils de Lord Holland, que je n'avais pas vu depuis sept ans, depuis mon éclipse... C'était alors un doux et joli garçon de constitution délicate, le cou libre, en petite veste. Je trouve qu'il a l'expression la plus douce et la plus aimable que j'aie jamais vue, et une éducation en rapport avec sa figure. S'il joint à ces qualités les talents héréditaires, il conservera, j'espère, le nom de Fox dans toute sa pureté pendant le demi-siècle à venir. Je parle d'après un rapide aperçu ; mais je cède volontiers à des impressions de ce genre, car j'ai toujours trouvé que les personnes que j'ai le mieux aimées, et le plus longtemps, étaient

celles à qui je m'étais attaché dès le premier coup d'œil. J'ai toujours aimé ce garçon, peut-être un peu à cause d'une ressemblance dans la partie la moins heureuse de nos destinées ; — précisons, afin d'éviter toute erreur, étant donnée sa boiterie : il y a entre nous cette différence qu'il a l'air, lui, d'être un ange estropié qui a buté contre une étoile, tandis que moi, je suis « le Diable boiteux ». Je m'étonne que les orthodoxes ne soient pas tombés sur ce sobriquet...

D'autres de vos amis, que j'ai trouvés très agréables, sont Milord Blessington et son épouse, qui voyagent avec un très beau compagnon, sous la forme d'un « comte français [1] » (pour employer la phrase de Farquhar dans *le Stratagème des Beaux*) qui a tout l'air d'un Cupidon déchaîné. C'est un des rares spécimens que j'aie vus de l'idéal que nous nous faisons d'un Français d'*avant* la Révolution, un vieil ami avec un nouveau visage, et dont je n'avais jamais cru retrouver le pareil. Milady paraît fort littéraire : c'est à ce goût et aux rapports de Votre Honneur avec la famille que j'attribue le plaisir de les avoir vus. Elle est aussi très jolie, même le matin ; c'est une sorte de beauté sur laquelle le soleil d'Italie luit moins fréquemment que la clarté des lustres...

LXI

Au Comte de Blessington.

5 avril 1823.

Comment va votre goutte ? ou, plutôt, comment allez-vous ? Je vous retourne le Journal du comte d'Orsay, qui est une œuvre remarquable et des plus mélancoliques sur tout ce qui regarde la haute société en Angleterre. Je connais, ou plutôt j'ai connu personnellement la plupart des gens et des salons dont il parle, et, après avoir lu ses remarques, j'ai la sensation toute fraîche de les avoir vus hier. Je voudrais pourtant plaider ici en faveur de quelques rares exceptions que je signalerai plus tard. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est *comment* il a fait pour pénétrer, à l'âge de vingt-deux ans, non le *fait*, mais le *mystère* de l'ennui anglais. J'avais à peu près le même âge

1. Le comte Alfred d'Orsay.

quand j'ai fait la même découverte, et justement dans les mêmes cercles (car c'est à peine s'il cite une personne que je n'aie vue toutes les nuits ou tous les jours, et j'étais lié plus ou moins intimement avec la plupart), mais je n'aurais jamais pu les décrire aussi bien : *il faut être Français* pour cela.

Il aurait dû se trouver aussi à la campagne à l'époque de la chasse à courre, avec « une réunion *select* d'hôtes de distinction », comme disent les journaux. Il aurait dû voir les hommes après le dîner, un jour de chasse, la soirée qui s'ensuit, les femmes qui paraissent avoir chassé ou plutôt avoir été chassées ; et j'aurais voulu qu'il assistât à un dîner dont je me souviens et qui eut lieu en ville chez Lord Cowper, petit dîner *select* composé des gens les plus amusants. Le dessert était à peine posé sur la table que, sur douze convives, j'en comptais cinq endormis : de ces cinq étaient Tierney, Lord... et Lord Darnley; j'oublie les deux autres, mais c'étaient des hommes d'esprit ou des orateurs, peut-être des poètes...

Le Journal de votre ami est, dans son ensemble, une œuvre formidable. Hélas! vos bien-aimés compatriotes ont découvert seulement qu'ils étaient fatigués, sans se rendre compte qu'ils étaient fatigants, et je devine que la révélation de cette dernière et déplaisante vérité ne sera pas mieux reçue que les vérités ne le sont en général. J'ai lu le tout avec beaucoup d'attention et de profit. Je suis trop bon patriote pour dire avec *plaisir*, et je ne le dirai pas, quelle que puisse être ma pensée. J'ai montré le Journal (j'espère ne pas avoir trahi de confidence) à une jeune dame italienne bien née, *très instruite* et qui passe, ou plutôt qui passait, pour une des trois plus célèbres beautés de la partie de l'Italie où résidaient sa famille et ses relations, à une époque où la politique était moins gênante qu'elle ne l'est maintenant : elle en a été enchantée, et elle dit que par ce Journal elle s'est fait une idée plus juste de la société anglaise que par toutes les discussions métaphysiques de madame de Staël sur le même sujet, dans son ouvrage sur la *Révolution*. Je vous prie de remercier le jeune philosophe et de présenter mes hommages à Lady B., et à sa sœur...

LXII

Au Comte d'Orsay.

22 avril 1823[1].

Mon cher comte d'Orsay, — voulez-vous me permettre de vous appeler avec cette familiarité? — vous devriez être satisfait d'écrire dans votre propre langue comme Gramont, et de réussir à Londres comme personne n'a réussi depuis Charles II et les jours mémorables d'Antoine Hamilton, sans vous égarer dans notre langue barbare, que vous comprenez et que vous écrivez pourtant bien mieux qu'elle ne le mérite.

Mon « approbation », comme il vous plaît de le dire, était fort sincère, mais peut-être pas fort impartiale, car, bien que j'adore mon pays, je n'aime pas mes compatriotes, du moins tels qu'ils sont à présent. Et, malgré la séduction du talent et de l'esprit, qui émane de votre ouvrage, je crains que celui-ci n'ait eu pour moi l'attrait de la vengeance. J'ai tant *vu* et si fortement *senti* ce que vous décrivez si bien, — j'ai connu les personnes et les réunions que vous dépeignez, du moins presque toutes, et les portraits sont si ressemblants, que je ne puis qu'admirer le peintre autant que son œuvre.

Mais je m'attriste sur vous, car, si vous connaissez tellement bien la vie à votre âge, qu'adviendra-t-il lorsque vos illusions se dissiperont tout à fait? Mais n'importe, *en avant!* Puissiez-vous jouir pleinement des nombreux avantages que vous donnent la jeunesse, le talent, la physique! Tel est le désir d'un... Anglais : il n'y a là, de ma part, aucune trahison, car ma mère était Écossaise, mon nom et ma famille sont normands, et moi je ne suis d'aucun pays. Quant à mes ouvrages, dont il vous plaît de parler, laissez-les aller au diable, — d'où ils sont venus, si vous en croyez beaucoup de gens.

LORD BYRON

(Traduit de l'anglais par JEAN DELACHAUME).

1. Trois mois plus tard, en juillet 1823, Byron devait s'embarquer pour la Grèce. On sait qu'il y mourut, le 19 avril 1824.

QUELQUES MOTS SUR INGRES

C'est au retour d'un voyage, après un assez long séjour d'études à Rome et à Florence, que je trouve à Paris, dans une exposition triomphale, les tableaux et les dessins de ce grand homme.

Ingres et Corot m'ont poursuivi pendant ces derniers mois, mêlés à l'enchantement des visites aux musées et des promenades à travers la campagne et les villes d'Italie.

Pour un Français de mon âge, un peu du plaisir toujours nouveau qu'offre cette terre de beauté et de joie est dû au souvenir de conversations, de récits, où certains noms de poètes, de romanciers, d'artistes disparus, revenaient sans cesse. Quant à moi, je ne puis songer à Rome sans qu'aussitôt la silhouette de M. Ingres se dresse devant moi, entre Corot et Stendhal.

Récemment, par des matinées grises et douces de fin d'hiver, un jeune pensionnaire de la Villa Médicis me contait ses troubles, ses inquiétudes, en faisant les cent pas dans les quinconces de chênes-lièges, sur la charmante terrasse. Tous les lauréats ne sont pas des sots, et certains, forcés de demeurer quatre ans sur les hauteurs du Pincio, traversent une crise pénible, entrevoient un avenir douteux, se sentant suspects, démodés, avant de s'être exprimés. La vie à la Villa devient une sorte d'anomalie, d'anachronisme.

Je l'ai connue, cette Académie de France, déjà somnolente, mais où M. Hébert, fort âgé, maintenait la tradition ingresque. Ses récits et ceux de Gounod, si vifs, évocateurs, étaient pleins d'anecdotes sur M. Ingres à Rome, anecdotes qui nous faisaient rire, mais qui nous le faisaient aimer : — figure déconcertante, tenant du maître d'école, de Joseph Prudhomme et d'Ézéchiel; non sans ridicules, très grave, enthousiaste, passionnée. — Avec son air de notaire de province, haut cravaté, sanglé dans une redingote à grosse rosette rouge, nous l'imaginions courbé dans un salut à madame la comtesse d'Haussonville ou à la princesse de Broglie, ou, sujet aux emportements et aux caprices, susceptible et pincé, prenant congé de M. le duc de Luynes, à Dampierre, dans des circonstances historiques.

Solennel et comique dans ses manifestes d'esthétique, buté, partial, injuste jusqu'à l'étroitesse dans ses haineux jugements, — mais émouvant, sublime, admirable, M. Ingres a dit plus de paroles importantes, sous leur forme doctorale et bourgeoise, que le romantique Delacroix avec toute sa culture intellectuelle et son génie. — Du petit volume d'Amaury-Duval et des autres souvenirs recueillis par des amis du maître, plus de sens se dégage que du Journal d'Eugène Delacroix.

Plût au ciel que nous eussions été gourmandés par lui, eussions nettoyé sa palette ou même subi les exercices de ce violon que M. Jan Kubelik vient de faire résonner derechef, — hommage naïf qui prête un peu à rire, comme d'ailleurs tout ce qui touche au singulier et vénérable bonhomme.

Rappelez-vous le beau dessin où le Directeur de l'Académie de Rome apparaît de face, les sourcils froncés, prêt à bondir sur le premier romantique qui va passer devant lui. Il écrit au-dessous : *Ingres à ses élèves*. Quel bienfait serait-ce, aujourd'hui, pour les pensionnaires de la Villa Médecis, d'être regardés ainsi par un maître furieux, qui sait pourquoi il l'est, contre quoi il va partir en guerre, et devant l'autel de quels dieux s'incliner pour leur demander la victoire.

M. Ingres fut un tyran bienfaisant, — sans hésitation, sans un doute sur les vérités qu'il enseignait et dont il s'était fait un code. Il eut une école, des disciples, — tous intéressants, quoiqu'on en ait dit, — et dont nul ne nous est indifférent,

— par leur absolue communion d'idées et leur foi dans le maître.

Sous sa férule, nulle place pour le doute et l'ennui : quel « professeur d'énergie », quelle âme vibrante, ce cher vieux magister, duquel on a envie de baiser filialement le visage exsangue, dans les portraits qu'il nous laissa de lui!

Avec ses airs guindés de pédagogue intransigeant et réactionnaire, il eut l'esprit le plus original, le plus personnel; son œuvre, la plus variée qui soit, reflète ses qualités comme ses défauts, poussés à l'extrême limite, mais surtout sa passion, sa sensibilité que tout émeut. Il est influencé par les artistes les plus divers, d'Orient et d'Occident; il est aussi mobile, « influençable », que Raphaël.

Nous ne voyons plus qu'un peintre, M. Degas, qui réunisse ainsi les particularités d'un maître moderne, et reste théoriquement, profondément, pieusement traditionnel.

M. Ingres, s'il avait beaucoup d'autels privilégiés dans son église, nous devinons celui vers quoi s'élevait sa prière quotidienne : l'une de ces figures sacrées de son culte intime, c'est la Madone au pied de laquelle il agenouilla, dans le *Vœu de Louis XIII*, le monarque anguleux, élancé comme une flèche de cathédrale gothique, ardent, sous son manteau fleurdelisé. Nous savons de quel sanctuaire viennent les deux garçons qui « hanchent » et roulent des yeux dessinés comme des nombrils, au bas de cette toile officielle, dépourvue de charme, mais si intéressante dans ses défauts mêmes. C'est l'Italie, c'est Rome, qui est le lieu de cette théophanie. Et M. Ingres aurait pu se dépeindre, sous les plis du velours royal, ravi d'extase et d'amour, en face de la Vierge et de l'Enfant divin, tels que le Sanzio les conçut.

*
* *

Le type féminin — idéal — de M. Ingres, c'est un composé de la Fornarina (la belle voilée du palais Pitti) et de sa première femme, — Fornarina de 1830, moitié Italienne, moitié Française. — Un modelé uni et plein arrondit les visages, les arrondit exagérément, dans ses tableaux de

fiction, je veux dire dans ceux qui ne sont pas seulement des portraits. Ce modelé plat simplifie tout, mais amplifie les formes, développe le cou jusqu'au goître, les joues jusqu'à la forme sphérique. L'ossature, les cartilages s'effacent; les yeux sont des amandes où resterait le fruit, mais détaché. Les oreilles, remontées dans la racine des cheveux, sont des coquillages, de toutes petites huîtres fines. Quelquefois on dirait que M. Ingres ne peint pas d'après le modèle vivant : tels ces maîtres qui auraient souri d'un tableau exécuté, séance après séance, d'après nature. La nature arrête l'élan, tire le peintre de son rêve, le distrait de son idéal. La nature, et les formes qu'elle lui propose, c'est à lui de les recréer, de les faire siennes.

On eût trouvé, sans doute, imprimée sur la rétine de notre maître l'arabesque même que décrit la « Vierge à la chaise » dans le cercle où elle se replie comme un serpent. La combinaison de ces lignes souples, se fondant l'une dans l'autre, cette continuité de la ligne courbe, qui descend du turban à la toscane, le long du châle, remonte avec le bras droit, se mue en l'Enfant Jésus, ce savant jeu oriental d'entrelacs, on dirait des allées qui se côtoient, feignent de se pénétrer, mais restent distinctes, — celles d'un labyrinthe.

Ingres se complaît à ce jeu, même dans certains de ses portraits (*Madame Rivière*, née Robillard, *Madame de Sénonnes*); mais, surtout dans ses toiles de chevalet, il s'y joue, comme un ornemaniste. Est-ce à cela qu'est dû le style décoratif, si particulier, de ses ouvrages?

Dans le *Saint Symphorien*, — qui date de la maturité du maître, — l'arabesque va jusqu'à la folie et la déformation est sur le point de devenir difformité. Cette toile reste pourtant la dernière expression d'une manière, à son apogée. Les corps masculins? d'une anatomie michelangélesque, des sortes d'écorchés stylisés, avec des muscles que nous ne connaissons plus : tout est concerté en vue de l'effet et du style, tout est réduit presque à des nombres. C'est un problème, de l'algèbre. L'artiste en fut-il conscient? c'est peu vraisemblable, mais son intelligence classique, grecque, a pressenti les règles de rythme et les accords mêmes qui allaient, dans l'avenir, préoccuper tant de peintres sculpteurs.

Malheureusement, ce surprenant tableau n'est pas à la galerie Georges Petit. Rappelez-vous la mère qui serre son bébé dans ses bras enflés ; les autres enfants dispersés dans la foule ; le cheval de bois du soldat dominant la composition pyramidale, au centre. Chaque figure, poussée dans le sens le plus approprié à l'équilibre général, n'est plus qu'un signe dans un langage convenu, nouveau, créé par le peintre, *quoique éminemment classique*. Langue italienne, mais combien française ! Si l'on en connaît l'origine, comme elle appartient à notre pays, comme elle est nôtre !

La *Bain turc*, commandé par le Prince Napoléon, de carré qu'il était d'abord, fut coupé en un rond : la cause en fut, dit-on, l'indécence de l'almée située à droite qui, dans une esquisse dont j'ai la photographie, se renverse avec une attitude si voluptueuse que l'auteur dut par la suite supprimer les parties basses du corps. Ici, la déformation est plus marquée, si c'est possible, que dans le *Saint Symphorien*. C'est un étrange tableau, froid d'aspect et pourtant plus capiteux que les cassolettes fumantes du harem, plus oriental qu'un ballet russe ou qu'une miniature persane. Ces dames aux yeux hagards sont des bêtes de plaisir, des chattes amoureuses dont les membres se confondent dans un pêle-mêle de vers de terre, si j'ose m'exprimer ainsi à propos de ces damnées.... Les poèmes de Baudelaire n'ont pas, plus que cette toile grise et plate, de piments mystérieux et de fiévreuse morbidesse. C'est la vision maladive et perverse d'un vieillard qui fut un prêtre exalté de la beauté féminine. Œuvre étonnante, sensuelle par son lourd parfum et peinte comme une porte, avec de la géométrie, de la mathématique et une grâce de chaste primitif. — Dans la première version (carrée), deux négresses coiffées de singuliers capuchons, les yeux blancs brillant dans l'encre de leur peau, ajoutent encore à la bizarrerie de cet ouvrage savoureux et captivant. Où est, quand nous sera montrée cette préparation ?

La perle de l'Exposition est, sans contredit, l'exquise *Odalisque* à l'esclave, réduction de l'*Odalisque* de la collection Péreire. Ici, la couleur a la séduction de l'inattendu, le piquant d'un Piero della Francesca ou d'une gouache hindoue. Et quel « métier » mystérieux dans sa simplicité, quelle réalisation

étourdissante! On n'a jamais mieux peint. Terburg, Vermeer de Delft, Giorgione, Titien, enfin tous les plus prestigieux exécutants sont rejoints par le candide J.-D. Ingres.

Dans l'*Angélique*, — dont nous revoyons la réduction, belle comme un parfait émail, précieux joyau, — dans les différentes Odalisques, dans la Thétis qui touche le menton du formidable Dieu, il siérait de distinguer, sous l'exécution qui déconcerte nos yeux, «descendue», sans «reprises», — comme Gérome enseigna plus tard à le faire et comme le fait aujourd'hui, en son néo-classicisme, M. Vallotton, — sous cette exécution irréprochable et sans taches, imperturbable, admirez la sensibilité de la ligne et la transcription si subtile de formes classiques, grecques ou même franchement orientales, avec l'animalité du Bain turc et cette « chinoiserie » qui choqua les contemporains de M. Ingres. La *Thétis* est empruntée à un camée antique (musée du Vatican), comme les *Baigneuses* de Renoir à un bas-relief de Versailles. Tous les maîtres se sont ainsi permis des emprunts à leurs devanciers.

*
* *

Ingres s'imposa par la volonté et la décision de son tempérament, grâce aussi à cette apparence d'académisme, sous laquelle sourd une étrange fantaisie, modérée toutefois par son respect de la nature. Il ne fut pas compris et traversa toutes les vicissitudes, qui sont le lot des novateurs; mais la perspicacité de Baudelaire, le seul vrai critique du XIXe siècle, lui rendit justice, — un peu à contre-cœur, semble-t-il.

Le caractère moral, l'intransigeance agressive du vieux maître de Montauban, ses *vertus*, pourrait-on dire, — car la conviction et l'honnêteté sont les plus essentielles vertus d'un artiste, surtout d'un peintre moderne, si malaisément renfermé dans la paix de sa tour d'ivoire, — son idéal, sa parfaite dignité d'homme : voilà ce qui le rend sacré à tous et l'impose définitivement. Il impose la terreur à ceux qu'il ne charme pas; il brandit son appui-main, comme pour vous flageller. Si vous n'aimez pas ses tableaux, vous vous écartez, un peu honteux, car vous sentez tout de même la force qui est là.

Vous vous sentez petit devant lui, gêné, mais pas indifférent.

Ingres est à la mode... enfin ! Hélas ! aussi... Ingres aurait un accès de colère, s'il s'entendait défendre par certains hommes nés longtemps après sa mort, s'il voyait le travail de tels d'entre ceux qui se réclament de lui.

Pourquoi est-il à la mode ? Toutes les écoles le revendiquent et si peu de personnes le comprennent ! Connaissez-vous quelqu'un, à l'heure présente, qui le nie ?... Il faut beaucoup de courage ou de naïveté, ou arriver de loin, pour attaquer le grand homme, soit dans un atelier, soit dans le monde.

Le « mouvement » ne s'arrêtera plus : il n'y aura bientôt plus de limites à l'enthousiasme des peintres et des esthéticiens d'avant-garde. La manière exotique et inquiétante qui séduisit chez Chassériau, — mélange d'Ingres et de Delacroix, — c'est à peine si aujourd'hui on la remarque chez l'auteur du *Bain turc*.

Bientôt Ingres sera remercié *surtout* pour avoir négligé de suggérer la troisième dimension... Ce n'est un secret pour personne, aujourd'hui, que l'on ne veut plus de la troisième dimension dans la représentation des objets sur une surface verticale... Et il sera loué pour son sens — inconscient, avons-nous dit — de la *déformation*.

Dans l'anarchie où nous nous débattons, son nom est prononcé pour la défense d'écoles et d'intérêts opposés, son nom est inscrit sur les boucliers d'ennemis irréconciliables et toujours prêts à s'insulter. C'était sa destinée, à ce passionné croyant, de présider à la formation de sectes irréconciables.

En effet, l'originalité, l'invention, même la cocasserie, disent certains, fraternisent chez lui avec la tradition. Les incertitudes, les faiblesses, les tares de notre Décadence désireuse d'une Renaissance voudraient s'expliquer et s'excuser par lui. Le personnage officiel qui peignit traditionnellement son rêve d'Oriental, dans le caprice de sa déformation linéaire, devait, au début du XXe siècle, connaître l'apothéose.

Toutefois quelques-uns lui refusent le « génie ». On veut classifier, donner des prix : la hiérarchie correspond, sans doute, à un besoin inné des juges et des critiques. Les musées sont là pour nous prouver cette vérité, — les musées qu'il

faudrait déblayer et modifier, chaque décade, pour qu'ils répondent à des exigences fréquemment renouvelées.

M. Bernhard Berenson, l'indiscuté historien de l'art italien, dans un brillant morceau sur Raphaël, aboutissement de la Renaissance, ne dénie-t-il pas à Raphaël « le génie »? A côté de Michel-Ange et de Paul Cézanne, — favoris en 1911, — M. Ingres va être invité à s'asseoir.

Qu'importent, me direz-vous, ces opinions de la mode?

*
* *

Ce n'est pas pour les raisons qu'en donnent les plus audacieux « déformistes » que l'œuvre de M. Ingres est si captivante. C'est par son infinie variété, la richesse de son émotion et la prestigieuse qualité d'une technique, variée aussi, mais toujours atteignant à la perfection, quelque style qu'ait inspiré au maître le personnage à représenter.

Il faudrait avoir le loisir — qui nous est refusé — de se promener longuement autour des galeries Georges Petit, en commençant par le torse d'homme qui obtint le prix de la demi-figure peinte à l'École des Beaux-Arts de Paris en 1800. Ce torse explique l'œuvre entier du maître. Qu'un élève, presque un enfant, ait, en 1800, vu dans un modèle d'atelier, et rendu avec cette noblesse, cette intelligence, ce scrupule et ce sentiment profondément hellénique, ce qui est la Beauté, cela tient du miracle. Pas le moindre trompe-l'œil : c'est plat comme un primitif; point de bitume, aucune trace de l'enseignement en faveur chez David. Ne passez pas légèrement devant ce devoir d'écolier, car cet écolier allait être l'auteur des portraits de madame de Sénonnes et de M. Bertin, de l'*Hémicycle* et de l'*Age d'or*, c'est-à-dire des plus importantes effigies et des plus belles décorations du XIXe siècle... Attardez-vous devant ces innombrables petits cadres de dessins, — têtes ou « nus », — où l'on peut toucher du doigt, pour ainsi dire, palper le génie du maître.

Ingres est transporté d'une frénésie sacrée dès qu'il est en face de la nature, mais il ne donne pas un coup de crayon sans penser, malgré lui, à ce qui a été fait de plus grand et de

plus beau. C'est l'antique, c'est Michel-Ange, c'est Raphaël, c'est Florence et c'est Rome. Voyez deux paysages minuscules de la Ville éternelle : deux Fra Angelico modernes. Un dessin, — étude de femme nue pour cet *Age d'or* qui est à Dampierre : — la réalisation, toute ingénue, de ce que Puvis de Chavannes a poursuivi sans jamais l'atteindre; le même sentiment pur, le rythme et la beauté tranquille, parfaite... Ne laissez passer aucun des portraits à la mine de plomb qui vont de 1797 à 1840, surtout! Car ce sont les tours de force d'un virtuose à la Paganini qui aurait l'âme d'un Holbein. Je ne crois pas exagérer.

Hanté par le souvenir des fresques et des musées que je viens d'étudier en Italie, je suis allé à l'Exposition Ingres méfiant, inquiet même. Mes premières visites m'ont laissé incertain, et, à la dernière minute, pressé par le temps, je me suis contraint à retourner rue de Sèze; en hâte, maintenant que ma conviction est faite, je me risque à l'affirmer : notre maître est l'égal de ses maîtres.

Il faut se placer au milieu de la grande salle, de façon à voir d'ensemble tous les panneaux; il faut comparer le portrait de la *Princesse de Broglie* (1853) à celui de *madame de Sénonnes*, ou à la *Vicomtesse de Tournon* (1812); le *Bartolini* (Florence, 1820), au *Comte Molé* (1834). — Le sculpteur, avec ses tons chauds, la matière grasse de ses chairs, de son habit, des breloques pendues à sa chaîne, est un étourdissant morceau de nature morte, où la rigidité de la forme cernée ne nuit point à la ressemblance évocatrice du personnage. Le comte de Molé, au contraire, est lisse comme une toile cirée, plat, par endroits, d'un modelé creux; sa main exagérément « écorchée », dépouillée comme une pièce anatomique, se tend en avant... Pourquoi ce tableau gris, qui devrait être froid et ennuyeux, a-t-il cet accent, cette chaleur interne? L'harmonie est réchauffée par ce surprenant fauteuil de damas — amarante et vert — peint comme par Van Eyck : ce meuble est trivial et assez médiocre, mais dans tout ce gris-olive son éclat de rubis fait penser à une verrière gothique dans la nef embrumée d'une cathédrale.

Ce portrait du *Duc d'Orléans*, fils de Louis-Philippe : une merveille! Oublions les lithographies et autres documents sur

la famille royale de France. Le type, si falot, si édulcoré, de ce prince blond aux yeux vagues, qui, dans ses habits civils, dut être une sorte de dandy à la manière anglaise de 1830, voilà ce que M. Ingres a fait de lui, c'est ainsi qu'il l'a interprété : un séduisant prince héritier, un prince Charmant, plein de majesté dans le plus ennuyeux des uniformes et la tête prise dans un carcan. Le génie du portraitiste a su, d'un trait indescriptible, donner à son bras, à son gant, à son pantalon, la majesté. C'est une toile de musée, — comment en expliquer les raisons? — par la même mystérieuse loi qui fait du *Fifre* de Manet une figure aussi noble qu'un Masaccio.

Ces ors, dont pas un détail de passementerie n'est omis, pourraient sembler fastidieux, n'était leur mystérieuse « enveloppe », et l'on ne supporterait pas ce drap rouge, ces bandes noires du pantalon, s'ils n'étaient coulés à plat, comme une porte. Ingres modèle les vêtements comme à la fresque. Le fond lie-de-vin, derrière le prince, est d'une trame qui défie l'analyse et toute imprégnée d'atmosphère, avec un motif d'or vert, très compliqué... Mais je m'arrête!

Dirigeons-nous maintenant vers le portrait de la seconde madame Ingres, — peint alors que l'artiste avait soixante-dix-neuf ans! — C'est le plus irritant, le plus rebutant de tous, — à première vue, — mais un de ceux qui retiennent, dès que l'on a fait un effort d'intelligence. Si vous pensez à Vermeer pour l'exécution, pour la franchise de la couleur, et si vous suivez le contour, vous serez pris et conquis, de même que par la *Princesse de Broglie*. Dans cette toile, il est un morceau de nature morte qui n'a jamais été dépassé, ni pour la perfection de la matière, de la technique, ni pour le goût.

Voilà le mot lâché... Le goût!... Il faudrait des pages pour s'expliquer sur cette qualité à laquelle nos contemporains tiennent plus qu'à leur honorabilité. Ne pas confondre le goût d'Ingres et sa *distinction*, qui me semblent exquis, avec le goût pour les couleurs, les étoffes, l'ameublement, de nos précieux. Il ne s'agit ici ni de couturiers ni de tapissiers, il ne s'agit pas de ce « goût » si répandu, de nos jours, en France et ailleurs. Tel amateur, expert en ce qui touche au décor de la maison, en présence de l'œuvre d'Ingres s'avouera glacé : c'est qu'elle

n'est pas d'un accès facile à ceux qui n'ont pas pratiqué le métier de peintre.

La beauté et le goût ingresques seront lettre morte pour la plupart des étrangers, comme du Racine. Les Français qui les aiment sans « snobisme » sont déjà parvenus à un degré assez avancé d'éducation.

Un jeune critique d'art anglais fut envoyé à Paris par un journal officiel de Londres, pour rendre compte du Salon des Indépendants, découvrir les nouveaux génies, interroger les « triangularistes » de la saison... Cet aimable homme est venu saluer Ingres, en passant, avant de s'en retourner à la gare du Nord. Comme il sortait de la galerie Georges Petit, il me déclara :

« Quel malheur que votre grand Ingres ait, à ce point, manqué de goût! »

JACQUES-É. BLANCHE

LA QUESTION DE MANDCHOURIE

III

Par désir de revanche, par souci de précaution et de prestige, par intérêt, les Japonais tiennent à la Mandchourie, où quatre-vingt mille des leurs sont morts.

Par revanche : en 1895, le traité de Shimonoseki leur avait cédé la province du Kouang-tong; une note collective de la Russie, de l'Allemagne et de la France la leur arracha : « Un bijou qui vous a été volé, on le considère toujours comme sien[2] », répètent-ils, oubliant qu'il y a quinze ans ils acceptèrent une compensation en argent.

Par précaution : tenir la Mandchourie du Sud, c'est pour le Japon « insulariser » la Corée toujours prête à la révolte, la couper de la Chine, l'isoler des Russes. La Mandchourie est aussi un boulevard de l'Empire japonais contre la Chine, que guettent les ambitions des Occidentaux, que remue le Nouveau Savoir et qui ne se prête pas aux directions que Tôkyô lui offre. Le premier choc de la Chine, le Japon désire le recevoir aussi loin que possible de ses rivages; l'occupation de la province méridionale de Ching-King permet d'entretenir des

1. Cf. la *Revue* du 15 avril. Voir la carte.

2. Cf. *Harper's Weekly*, février 1910, *What does Japan want in Manchuria?* par M. Adachi Kinosuke.

troupes japonaises à proximité de Péking : en cas de troubles, les Japonais joueraient entre la dynastie mandchoue et les puissances le rôle d'honnêtes courtiers. Enfin la Russie double son Transsibérien, construit la ligne de l'Amour, « assiste les immigrants russes en Sibérie, leur donne des terres, des maisons; faire front à la Russie quand elle se sera installée en Sibérie est autre chose que la combattre à l'extrémité d'un chemin de fer à voie unique, à 6000 milles de la Russie. »

Par souci de prestige : entre les 3 ou 400 millions de Chinois, les 155 millions de Russes et les 90 millions d'Américains, 50 millions de Japonais ne sont qu'une masse chétive, et les îles japonaises sont trop étroites pour qu'y croisse un peuple dont la masse impose. Les Japonais sont honteux de tenir si peu de place sur les cartes et les recensements du monde, et voilà pourquoi ils se renforcent de 12 millions de Coréens et veulent envoyer en Mandchourie des émigrants japonais. Tous les peuples de civilisation occidentale émigrent et il est ridicule qu'une nation de l'initiative du Japon vive entassée dans les quelques plaines centrales de ses îles. Il serait excellent que de nombreux Japonais, acclimatés à la Mandchourie, s'habituassent à juger de là, en continentaux, les problèmes d'Extrême-Orient.

Par intérêt : la Mandchourie sera le grenier du Japon [1].

Consacrer notre étroit territoire (le Japon) à l'agriculture et pourvoir ainsi aux besoins d'une population décuplée n'est certainement pas un procédé habile. Heureusement l'esprit scientifique a fait de grands progrès parmi nous au point d'étonner les étrangers; il y a partout dans le pays des mines de charbon; les pentes de nos montagnes sont raides : on peut aisément y utiliser l'eau comme force motrice. Nous devons abandonner complètement l'idée d'être à l'avenir un peuple agricole, devenir un peuple industriel et commerçant et laisser l'agriculture à la Chine et à la Corée; autrement nous ne pourrons pas résister à l'Europe et à l'Amérique [2].

1. Dès 1904, en pleine guerre, on publiait au Japon de nombreux livres sur la Mandchourie, destinés à la propagande, — tel ce guide, avec le sous-titre : « Mandchourie, le grenier de l'Orient », publié par le *Japon industriel et commercial*, préface du Comte Okouma.

2. En 1903, la part du Japon dans le commerce total de la Mandchourie, par Nieou-tchoang alors seul port ouvert, était d'un quart, et de moitié pour les seules exportations. Et mis à part le commerce de la Mandchourie avec les autres parties de la Chine, pour le seul commerce avec l'étranger, le Japon en 1903 prenait 12 p. 100 des importations, 92 p. 100 des exportations, les deux cinquièmes du commerce total.

Usine japonaise, ferme coréenne et mandchoue : entre ces forces productives, s'installeront des échanges rationnels auxquels des capitaux étrangers donneront le branle. « Les Européens et les Américains apporteront en Mandchourie de gros capitaux, se livreront activement au commerce et à l'industrie, et cela aura les mêmes effets qu'une importation de gros capitaux dans une possession réelle du Japon ».

Car, principaux acheteurs de la principale exportation de la Mandchourie, les Japonais s'y croient assurés de l'avantage sur tous leurs concurrents : les articles ouvrés venant du Japon sont déchargés à Fousan, Chemoulpo (Corée) et à Dairen, où les cales s'emplissent de haricots et de tourteaux [1] ; les usines du Japon sont plus proches du marché mandchourien que ne le sont les usines anglaises, allemandes ou américaines, les salaires beaucoup plus bas, et les Japonais connaissent bien les besoins du marché de Mandchourie qui, en leur modicité, sont plus proches des leurs que des nôtres [2].

Mais le gros avantage des Japonais tient à leur installation au Kouang-tong, position avancée entre le golfe de Pé-tchi-li et la baie de Corée : ces rades abritées en eau profonde et libres de glace sont le terminus du chemin de fer transasiatique qui amène passagers et marchandises d'Europe ; en cette zone franche, toutes les matières premières, qu'elles viennent de Chine ou d'ailleurs, ne payent aucun droit d'importation ; et la facile alimentation en charbon destine ce territoire aux industries d'exportation [3].

1. En 1896-98, les navires japonais relâchant à Nieou-tchoang représentent 57 524 tonnes, les Anglais 174 116 tonnes ; en 1903, les Japonais, 245 659 tonnes, les navires anglais, 205 700 tonnes. La navigation anglaise est en recul dans la mer Jaune et le golfe de Pé-tchi-li ; les pavillons allemand et américain ne s'y montrent pas fréquemment : le Japon y partage le monopole avec les jonques chinoises qui circulent par milliers entre la Chine du Nord et les ports de Mandchourie. C'est sous pavillon japonais que beaucoup de marchandises européennes et surtout américaines arrivent en Mandchourie.

2. La *Mitsui Bussan Kaisha*, la principale société japonaise trafiquant avec la Mandchourie, a ses agents parlant chinois : un voyageur de commerce japonais coûte 10 dollars par mois. Le commerce des autres nations passe par les compradores chinois de Nieou-tchoang. Seuls le pétrole, les cigarettes, la farine et le sucre sont poussés par les étrangers eux-mêmes.

3. Huile et tourteaux extraits des fèves, savon, distillerie d'alcool de kaoliang, papeterie avec les tiges de kaoliang, verrerie, briqueterie, mou-

Dalny, le port de commerce du Kouang-tong, à peine achevé, les Russes durent l'abandonner. Construite à l'échelle des Russes, la ville porte trace de leur mégalomanie. Les menus Japonais sont installés trop au large dans les rues qu'ils sillonnent de leurs étroites kouroumas, dans les massives maisons russes, auxquelles ils ont juxtaposé de frêles cases japonaises. De Dalny devenu Dairen, ils entendent faire le grand port d'exportation des fèves mandchouriennes, le grand port d'importation de la camelote japonaise, et la gare centrale entre le monde jaune et le monde blanc.

Le port ne gelant pas, les expéditions et les importations peuvent y être réparties sur l'année entière, tandis que le Liao-ho qui mène au Nieou-tchoang des Chinois, se glace l'hiver et s'ensable l'été. Au surplus la Compagnie japonaise du chemin de fer sud-mandchourien établit ses tarifs en faveur de Dairen[1]. Les marchandises japonaises ou européennes, y entrant, ne payent de droits que si elles doivent sortir du territoire pour pénétrer en Chine et les marchandises arrivant de Chine ne payent de droits d'exportation que lorsqu'elles sortent du port de Dairen.

Le bureau des Douanes est chinois, mais tous les fonctionnaires en sont japonais. Cette organisation assure un privilège au commerce japonais dans toute la Mandchourie : les autorités chinoises se plaignent qu'une quantité considérable de marchandises étrangères entrent sans payer de droits au gouvernement chinois[2]. Mêmes plaintes des négociants et

linage de soie grège, exploitation du sel. En 1908, 17 fabriques chinoises de tourteaux ; deux grands moulins japonais, l'un avec installation hydraulique appartenant à la *Mitsui Bussan Kaisha*. — La superficie totale des marais salants est de 2 424 hectares; leur rendement annuel dépasse 190 000 kokou (345 454 hectolitres). C'est au Kouang-tong et à Formose que s'approvisionne de sel l'État japonais détenteur du monopole de vente au Japon. — Sur Dairen et le Kouang-tong, cf. *Diplomatic and Consular Reports*, Dairen 1906-1909.

1. Le chemin de fer Sud-Mandchourien en 1909 a transporté 1 million et quart de tonnes à Dairen et seulement un quart de million à Nieou-tchoang; quant aux marchandises apportées de l'intérieur par voitures, Nieou-tchoang n'a sur Dairen que l'avantage de quelques tonnes. *Diplomatic and Consular Reports*, Newchwang, 1909.

2. C'était vraisemblablement au bénéfice des marchandises japonaises que ces douaniers japonais et ces employés japonais du Chemin de fer fraudaient le fisc chinois; les Japonais accusèrent M. Cloud, consul général

consuls anglais ou américains. En 1908, il est entré à Dairen pour 69 272 025 francs de marchandises étrangères, dont 17 419 025 francs seulement ont été déclarés à destination de l'intérieur : 52 500 000 francs d'importations auraient été consommés par les Japonais (30 000 environ) et les Chinois résidant dans le Kouang-tong : chiffre énorme, même si l'on fait la part du rapide développement du chemin de fer et de la ville [1].

Grâce à tous ces avantages naturels et artificiels, Dairen est devenu le grand port d'exportation de la Mandchourie et il menace la primauté de Nieou-tchoang pour les importations [2]. Par Dairen passent de plus en plus les voyageurs entre la Chine, le Japon et l'Europe : le service vers Londres économise deux jours sur le passage par Vladivostock. Enfin, par l'ouverture au public du câble Dairen-Tchefou le 20 juillet 1909, le Kouang-tong est devenu le centre des communications télégraphiques : la section du câble jusqu'à sept milles et demi de la côte de Tchefou appartient au Japon, l'autre section à la Chine, mais la poste japonaise de Tchefou n'accepte et ne transmet que des télégrammes en japonais [3].

des États-Unis à Moukden, d'avoir poussé les Chinois à réclamer. Cf. *Japan Weekly Chronicle*, 20 janvier 1910.

1. On suggère comme remède l'établissement d'un poste de douanes chinoises non pas à Dairen, mais à la frontière du territoire japonais du Kouang-tong et de la province mandchourienne de Ching-king, ou bien une entente entre les Douanes chinoises et le chemin de fer Sud-Mandchourien qui s'engagerait à ne transporter que les marchandises portant le timbre d'acquit des droits d'entrée. — Cf. *l'Asie française*, février 1910.

2. Ses progrès sont des progrès japonais. En 1908, son commerce était de 50 p. 100 en avance sur 1907, et au Japon revenaient les deux tiers des importations et exportations réunies, le solde des exportations allant surtout à la Chine du Sud. Le pavillon japonais y tient la première place : en 1908, sur les 1 525 bateaux entrés, les deux tiers étaient japonais, représentant 1 930 947 tonnes, en augmentation de 270 bateaux et de 461 069 tonnes sur 1907. Avant l'épidémie de peste, on avait commencé de construire un deuxième port à Dairen pour les navires de forts tonnages et, le 1er juillet 1910, le gouvernement japonais, pour désencombrer Dairen, a ouvert au commerce international Port-Arthur, qui, négligé depuis la guerre, n'était guère qu'un musée du fameux siège. Maintenant on projette d'en agrandir le port pour recevoir des navires de 5 et 6 000 tonnes.

3. De même, à l'intérieur de la Mandchourie, les lignes télégraphiques construites par le Japon pendant la guerre et se trouvant en dehors des limites des terrains du chemin de fer, quoique achetées par la Chine, auront un personnel japonais qui recevra et transmettra les télégrammes des Japonais résidant dans les villes ouvertes.

Dairen et le Kouang-tong sont encore la base de l'action politique et financière du Japon en Mandchourie. Les Japonais, par excès d'imitation, commencèrent par y hériter des errements des Russes : en rattachant la direction du chemin de fer de l'Est-Chinois au Ministère des Finances, les Russes avaient créé en Mandchourie un pouvoir indépendant de leurs consuls et de leur ministère des Affaires étrangères. Ce fut naguère la même mésentente sous la règle japonaise. A la suite de conflits entre le général Oshima, gouverneur du Kouang-tong, et les consuls, le général réclama qu'on concentrât les pouvoirs dans ses mains ; s'étant heurté à un refus, il démissionna, puis il reprit sa fonction.

Militaires et diplomates s'accordaient sur la nécessaire occupation de la Mandchourie du Sud par le Japon ; mais les premiers tenaient pour la manière brusque et forte, les autres pour une méthode lente et douce. Grâce au prince Ito, les diplomates d'abord l'emportèrent. Mais, en juin 1910, avec la signature du nouvel accord russo-japonais, la politique énergique prit le meilleur. En Corée, ce fut l'annexion. En Mandchourie, le général Oshima eut gain de cause : désormais les consuls japonais ne peuvent y arrêter aucune décision d'ordre diplomatique sans lui en référer, et le 22 juin a été formé à Tôkyô un Conseil des Colonies qui, administrant les affaires de Formose, de Karafouto (partie japonaise de Sakhaline), de la Corée et du Kouang-tong, unifiera la politique de l'Empire.

L'avance russe en Mandchourie s'appuyait sur une banque, une armée, un chemin de fer : les Japonais calquent leur politique sur celle des Russes. La *Yokohama Specie Bank*, banque privilégiée en Mandchourie, commence d'introduire un peu d'ordre et de clarté dans le système financier. A Nieoutchoang, c'est un invraisemblable chaos monétaire, chaque administration publique imposant à ses clients la monnaie qui lui plaît, taëls, dollars mandchouriens, dollars mexicains, dollars de Peiyang, dollars allemands, yen d'argent et yen d'or. A Dairen, plus simplement, ont cours les billets de la *Yokohama Specie Bank* ou yen d'argent et les billets de la Banque du Japon ou yen d'or et ils circulent dans presque toute la Mandchourie du Sud.

Mais la *Yokohama Specie Bank* était encore insuffisante : les Japonais de Mandchourie y empruntaient, à 3 ou 4 p. 100 par mois, des sommes de 5 à 10 000 yen; parmi les milliers de marchands, 800 seulement faisaient des affaires avec leurs capitaux qui ne dépassaient pas 3 millions de yen. En mai 1910, la banque reçut l'ordre du gouvernement d'avancer à long terme sur hypothèques foncières et propriétés bâties 3 ou 4 millions de yen au taux le plus bas possible, d'escompter les lettres de change au plus juste et de multiplier ses agences. Le bureau de Dairen devient l'office central qui émet les traites sur l'étranger, reçoit directement par le câble de Tchefou, sans passer par Nieou-tchoang, le taux du change sur Londres, et contrôle toutes les avances d'argent proposées par les agences[1].

Ouverture et agrandissement de Dairen et de Port-Arthur, réformes administratives, politiques et financières, toutes ces mesures mandchouriennes coïncidèrent en juin-juillet 1910 avec l'annexion de la Corée : c'étaient les suites de l'accord russo-japonais et de la décision des Japonais de s'installer solidement sur le continent.

*
* *

Nieou-tchoang existait avant le chemin de fer : chaque année 40 000 jonques y remontent le Liao-ho; Dairen, sans rivière pour le relier à l'intérieur, est une création du rail.

En 1906, le gouvernement du Japon constitua la Compagnie des chemins de fer du Sud-Mandchourien et lui concéda : la ligne de Port-Arthur, Dairen, Moukden, Kouang-tcheng-tsé (827 kilomètres) qu'il tenait de la Russie; l'embranchement Moukden-Antoung (310 kilomètres); les mines de Foushoun et de Yentai au nord-est et au sud de Moukden; enfin le droit sur les terrains du réseau d'installer des entreprises électriques, de construire des maisons et de les louer. La compagnie, dont le capital était de 200 millions de yen, assumait la réparation ou le doublement des voies et la reconstruction de la

1. *Japan Weekly Chronicle*, 13 janvier, 12 mai, 16 juin 1910.

ligne Moukden-Antoung. La voie du Sud-Mandchourien fut élargie aux dimensions des voies japonaises, doublée sur 138 milles entre Dairen et Soutchiatoun au sud de Moukden[1]. Comme sa capacité de transport en 1908 était de 5 000 tonnes par jour, et que la capacité d'exportation du port de Dairen n'était que de 4 000 tonnes, on se hâta de bâtir des entrepôts à grain sur les wharwes. Aux principales stations, on construisit des hôtels, des routes, des jardins, des cimetières, des écoles, des hôpitaux, des stations électriques pour l'éclairage et la traction.

Après avoir quitté Dairen et s'être raccordé à la ligne qui vient de Port-Arthur, le chemin de fer reçoit l'embranchement d'Ing'keou, port de Nieou-tchoang. Ing'keou est sur la rive gauche du Liao; sur la rive droite, un peu à l'ouest du port, est le terminus de la voie qui à Koupangtze se détache de la ligne Péking-Tientsin-Takou-Chanhaïkouan-Hsinminting-Moukden (1 180 kilomètres), ligne chinoise construite avec de l'argent anglais.

Haitcheng, Liao-yang, Moukden par où passe ensuite la ligne principale, sont des villes remparées, assises à la lisière des montagnes et de la grande plaine lumineuse, sur trois affluents de gauche du Liao-ho. Moukden, avec sa double enceinte, ses murs de 5 kilomètres de tour, ses rues droites, rappelle Péking. C'est la gare centrale de la Mandchourie; là se raccorde au Sud-Mandchourien japonais la ligne chinoise qui vient de Péking. Le 15 avril 1907, le Japon vendit 4 150 000 francs aux Chinois les 58 kilomètres de voie étroite qu'il avait construite depuis Hsinminting après la bataille qui lui livra Moukden, à charge pour eux de l'élargir à

1. Les fèves et le charbon, voilà le gros fret du chemin de fer. Les mines de Foushoun (Nord-est de Moukden) sont les meilleures de la Mandchourie: leur charbon riche en matières volatiles est un excellent charbon à gaz et vaut le charbon japonais pour les chemins de fer et les steamers; on prévoit un rendement quotidien de 5 000 tonnes. Les mines situées à 10 milles de Yentai (Sud de Moukden) et qu'un embranchement unit à la ligne principale sur la section Moukden-Liao-yang, sont facilement inondées : dans le Liao-tong, les mines situées à 60 milles E. de Dairen, dont on escomptait la concurrence possible contre le charbon venant du Japon et de Tientsin, sont de qualité médiocre. — Par l'accord sino-japonais du 24 août 1909, la Chine reconnaît au Japon un droit de possession sur les mines de Foushoun et de Yentai; mais aucun accord n'est intervenu concernant la juridiction sur ces régions minières.

l'écartement de la ligne qui monte de Péking, et d'emprunter à la compagnie japonaise du Sud-Mandchourien la moitié du capital exigé par la reconstruction de la section à l'Est du Liao, c'est-à-dire des trois quarts de l'embranchement. Cet emprunt, gagé sur les recettes du chemin de fer, ne pourra être remboursé avant dix-huit années, pendant lesquelles l'ingénieur en chef et le chef comptable seront Japonais, et les recettes seront versées à une banque japonaise.

A Moukden aboutit aussi la ligne qui vient d'Antoung. Pendant l'hiver de 1909, le Japon décida de reconstruire à dimensions normales la voie hâtivement établie pendant la guerre; grâce à ses détours, à ses pentes, à ses courbes pour éviter les travaux d'art, l'exploitation en était lente, dangereuse et dérisoire; mais la Chine refusa d'approuver le plan de reconstruction; le Japon commença les travaux; Péking dut s'incliner; le 19 août, un mémorandum fut signé à Moukden. La voie, qui sera achevée en 1911, aura même écartement que sur le Péking-Moukden (condition imposée par la Chine qui a le droit de racheter ces 310 kilomètres quinze ans après l'achèvement de la reconstruction). De Moukden, la ligne passera par le centre charbonnier de Pentchiho [1], débouchera sur Fenghouangtcheng, centre d'une région riche en maïs, millet, blé, fèves, cocons sauvages, et atteindra Antoung, port ouvert par le traité de commerce signé entre les États-Unis et la Chine le 8 octobre 1903. Là un pont sur le Yalou reliera cette ligne au Transcoréen. Des jonques de 3 à 400 tonnes peuvent remonter l'estuaire du Yalou jusqu'à Antoung; une population de 15 000 Chinois y habite l'hiver, qui triple en été, au moment de la coupe des bois, et à l'automne quand les charrettes arrivent avec leur cargaison de cocons; 4 000 Japonais y sont installés, qui jouissent du droit d'importer à un tarif réduit des deux tiers [2].

L'hinterland d'Antoung est la Mandchourie montagneuse dont les principaux produits sont les haricots, les cocons, le

1. Une compagnie à capital mixte y a été formée entre Japonais et Chinois.

2. Un bureau des Douanes chinoises y a été ouvert le 14 mars 1907. En 1907, les importations étrangères s'élevèrent à 206 357 livres sterling : 50 p. 100 de bière, cotonnades, cigarettes, allumettes, porcelaines, lampes japonaises; 10 p. 100 de riz coréen; 6 p. 100 de pétrole de Sumatra; 25 p. 100 de farine américaine. — Cf. *Diplomatic and Consular Reports*, China, Antoung, 1907-1908.

bois. Les haricots, une fois l'huile extraite, sont pressés en tourteaux, expédiés au Japon et dans la Chine du Sud, où ils fertilisent les champs de canne à sucre. Les cocons trouvent à Antoung deux moulinages de soie grège, l'un japonais, l'autre chinois. Les deux grands centres d'exploitation forestière sont la vallée du Yalou aux entours de Maoerhshan, à 200 milles de l'embouchure, où travaille une colonie de 1 000 Japonais et de 2 500 Coréens, et la vallée du Hun, principal affluent de droite du Yalou : bois durs ou tendres sont coupés en été, glissés sur la neige en hiver, puis, après la débâcle, flottés vers les scieries japonaises en Corée, envoyés de là au Japon, grand consommateur de charpentes pour ses maisons de bois, et aussi à Tientsin, Tchefou, Changhaï, et en Corée[1].

Les seuls obstacles à la prospérité de toute cette région sud-orientale de la Mandchourie où la population, travailleuse et tenace, vit dispersée en petites fermes, en petits villages, où les vallées sont fertiles, où les forêts et les mines[2] abondent, sont les cinq mois d'hiver si rigoureux qu'ils doivent être chômés, et les routes qui sont détestables. Un chemin de fer était indispensable. Le voyage d'Antoung à Moukden qui prenait deux jours sur l'ancienne ligne durera désormais huit ou neuf heures ; on ira de Fousan, port méridional de la Corée, à Moukden en quarante-trois heures.

Au croisement des lignes qui montent de Port-Arthur, descendent de Sibérie, arrivent de Péking et, par la Corée, de

1. Une exploitation scientifique des Japonais va-t-elle remédier au gâchage de ces forêts par les Chinois ? La Chine considère que les bois du Hun sont en dehors des concessions à exploiter par la Compagnie Sino-Japonaise, formée selon le traité de Péking en 1905 : c'est-à-dire sur 20 milles de largeur les forêts qui s'étendent depuis le premier affluent à Maoerhshan jusqu'au 24e affluent. La Compagnie commença l'exploitation en octobre 1908. Le directeur est le taotai de Toungpien, les deux directeurs de l'exploitation sont un Japonais et un Chinois. Le capital est fixé à 3 millions de dollars, les parts étant égales entre les gouvernements chinois et japonais ; quand la Compagnie sera transférée à une association de marchands, le capital primitif sera retiré. En plus de son monopole d'exploitation dans cette zone, la Compagnie forestière du Yalou contrôle la vente du bois exploité dans tout le bassin, y compris la vallée du Hun, mais hors la zone réservée à la Compagnie le bois continue d'être exploité par l'entreprise privée.

2. Un syndicat japonais est devenu propriétaire par moitié d'une concession minière de plusieurs milles sur la rive droite du Yalou. L'autre moitié reste nominalement aux Anglais. *Japan Weekly Chronicle*, 13 octobre 1910.

Tokyô, Moukden est le point où se heurteront les races, les intérêts, éventuellement les armes[1] des Russes, des Japonais et des Chinois.

De Moukden, le chemin de fer gagne au nord Tiehling, Kaï-yuen puis Kouang-tcheng-tsé[2], où la ligne japonaise du Sud-Mandchourien se relie au chemin de fer russe de l'Est-Chinois[3]. Un énorme trafic converge à Kouang-tcheng-tsé[4], situé sur le rebord méridional de la plaine alluvionnaire du Moyen-Soungari et du Nonni, région la plus fertile de la Mandchourie du Nord. C'est tout le fret de cette région que le chemin de fer japonais voudrait drainer et diriger sur Dairen. Malgré la concurrence du chemin de fer russe vers Vladivostock, on estime à 150 000 tonnes les fèves qui, en 1908, ont passé par la route japonaise grâce à la meilleure organisation des transports, au meilleur ajustement des frets, grâce

1. En plus des cinq bataillons de gardes distribués le long de la ligne principale du Sud-Mandchourien et du bataillon disséminé le long de la ligne Antoung-Moukden, les Japonais entretiennent une division (la 11e) en Mandchourie du Sud : Quartier général, plus deux bataillons d'infanterie à Liao-yang; un régiment d'infanterie à Port-Arthur, un deuxième à Tiehling, un troisième à Lioushoutoun; un régiment de cavalerie à Moukden, un autre à Koutchouling; deux régiments d'artillerie et deux bataillons du génie à Sanshihlipn et à Haitcheng (*Japan Weekly Chronicle*, 16 juin 1910). L'*Asahi*, cité par *Japan Weekly Chronicle*, 5 janvier 1911, se plaint que les forces japonaises aient décliné en Mandchourie (une division au lieu de deux), alors que la Russie et la Chine augmentent les leurs. La Chine pendant les deux dernières années aurait doublé ses effectifs, surtout à Girin et sur la frontière N.-E. de la Corée au Chien-tao, d'où elle menace de flanc le Sud-Mandchourien. Elle les renforcerait encore pour combattre les pilleurs Honghouses et placerait toutes les forces chinoises en Mandchourie sous la seule autorité du vice-roi.

2. En 1896, M. Alexander Hosie (*Manchuria*, London, 1904), consul anglais à Niéou-tchoang, rencontra sur la route entre Moukden et Kaï-yuen, 1 000 charrettes et 5 000 animaux par jour. Le chemin de fer n'a pas supprimé tous ces charrois.

3. En juin-juillet 1907, le statut de la station de Kouang-tcheng-tsé, qui était resté indécis, depuis le traité de Portsmouth, a été réglé : les Russes ont reconnu aux Japonais un droit de copropriété; les Japonais l'ont rétrocédé aux Russes contre indemnité; ils ont construit à peu de distance au Sud une gare japonaise; les deux gares sont reliées par deux lignes, l'une russe, l'autre japonaise. Le 23 février 1909, le raccordement des deux réseaux a été définitivement réglé.

4. La Compagnie du Sud-Mandchourien y a acheté des terrains entre la vieille cité indigène et le settlement russe, et a construit en hâte un *settlement* japonais avec un hôtel. Les demandes de location avant l'épidemie y étaient nombreuses. Kouang-tcheng-tsé a été particulièrement éprouvé par la peste.

surtout à ce que les acheteurs sont au Japon et dans la Chine du Sud. Mais Vladivostock reste le plus gros exportateur pour satisfaire aux nouvelles demandes de l'Europe[1], des Etats-Unis, de l'Amérique, et, la production s'accroissant au nord de la Mandchourie plutôt qu'au sud, ce fret empruntera le fleuve Amour ou le rail russe.

Le Japonais ont donc un intérêt immédiat à délimiter avec les Russes leurs zones respectives d'exportation[2]. Quant aux lignes chinoises, susceptibles de rabattre le fret sur le réseau japonais, ils les contrôlent; celles qui détourneraient le fret, ils les interdisent.

Pour construire la ligne Kouangtchengtsé-Girin, il fut convenu, le 15 avril 1907, que la Chine emprunterait à la Compagnie japonaise du Sud-Mandchourien la moitié du capital, soit 10 millions, qui, gagés sur le chemin de fer, ne pourraient être remboursés avant vingt-cinq ans et seraient surveillés par un ingénieur en chef et un chef de la comptabilité japonais. Le terrassement était achevé en 1910; le trafic commencera à la fin de 1911. Mais pour en tirer le maximum de bénéfices personnels, le Japon veut prolonger cette ligne à travers le Kan-to jusqu'à un port coréen. Le Kan-to ou Kien-tao, dans la vallée du Toumen, est une région qui a toujours été indécise entre la Chine et la Corée, où vivent 100 000 Coréens. L'accord sino-japonais du 24 août 1909 a reconnu ce territoire à la Chine; mais plusieurs villes sont ouvertes au commerce et aux consuls du Japon qui doivent être avertis par les autorités

1. Les fèves de Mandchourie prennent la place en Angleterre des graines de lin et de coton; d'importantes cargaisons ont passé par Suez. Cette concurrence internationale a fait monter les prix. Fin 1908, le prix à Dairen était d'environ 70 shillings par tonne. Au printemps de 1909, sur de nombreuses commandes anglaises et sur l'annonce d'une courte récolte, les marchands chinois rompirent leurs contrats et, en février 1910, la tonne était à 156 fr. 25. A ce prix, Chine et Japon ne pouvaient plus être acheteurs. *Diplomatic and Consular Reports*. Newchwang, 1909. — A la fin de 1910, c'est une plus grande demande du Japon qui a fait monter les cours. *Japan Weekly Chronicle*, 12 janvier 1911.

2. En avril 1909, dans une conférence à Saint-Pétersbourg les représentants des réseaux japonais et russe, les délégués des compagnies de navigation, *Osaka Shôsen Kaisha* et *Flotte volontaire russe*, ont fixé les tarifs des marchandises et des passagers par Vladivostock et Dairen; de nouvelles négociations conduites en mai 1910 à Pétersbourg par M. Tanaka, directeur du Sud-Mandchourien, ont ajusté les tarifs entre les deux réseaux; enfin un article de l'accord russo-japonais, juillet 1910, prévoit de nouvelles ententes.

chinoises quand un Coréen est condamné à mort. Un chemin de fer à travers ce territoire nantira les Japonais de sérieux avantages économiques et stratégiques contre Vladivostock. Prolongé jusqu'au port japonais de Chong-jin, recevant les importations étrangères en franchise et relié par un service de bateaux au port japonais de Tsourouga, ce sera la ligne la plus directe entre le Japon et la Mandchourie.

A l'ouest de Kouang-tcheng-tsé, symétriquement au chemin de fer de Girin, les Japonais projettent un chemin de fer vers les districts, nouvellement ouverts à la colonisation, de Ankouan, Kaiton et Tsinan, à l'est de la Mongolie. Mais là ils se heurtent à la concurrence des Chinois dont c'est l'ambition de pousser leur chemin de fer de Hsinminting jusqu'à Tsitsikar. Le 8 novembre 1907, le gouvernement de Péking avait accordé à un syndicat anglais la construction d'un tronçon de 80 kilomètres à travers un pays riche et peuplé. En janvier 1908, Tôkyô s'y opposa en invoquant les clauses annexées au traité sino-japonais de Péking (1905) : la Chine s'était engagée alors à ne pas construire de chemin de fer parallèle à la ligne japonaise, or le tronçon Hsinminting-Fakoumène devait passer à une cinquantaine de kilomètres du Sud-Mandchourien. Tôkyô ayant publié le procès-verbal signé par la Chine, le gouvernement anglais s'inclina. Le 13 mars 1908, la chambre du commerce de Niéou-tchoang, port dont cette extension du réseau chinois eût agrandi l'hinterland, protesta vainement. Ce n'est pas l'intérêt du Japon que se développe Niéou-tchoang et que s'établissent entre la Chine et la Russie des relations directes; sur les confins de la Mongolie, se trouve la région d'avenir de l'agriculture mandchourienne et de sa principale exportation : les fèves.

En 1907, la production des haricots dans toute la Mandchourie du Sud était de 580000 tonnes, de 830000 tonnes en 1908, de plus de 1500000 tonnes en 1909, — sur quoi plus de 1300000 tonnes étaient exportées[1]. Des 10 millions d'acres cultivées en 1908, 60 p. 100 étaient en millet, 10 à 20 p. 100 en autres céréales, — tout cela consommé sur place par les hommes, les vaches et les porcs, ou distillé en

1. *Diplomatic and consular Reports*, Newchwang, 1909.

alcool. Restaient 20 ou 30 p. 100 pour les fèves, — proportion stable, car l'ordre des assolements doit être respecté : millet une année, céréales la deuxième, haricots la troisième. Or, au sud de Kouang-tcheng-tsé, il n'y a presque plus de terre à réclamer et, dans le district de Moukden, tout est occupé. Mais vers l'ouest jusqu'au massif du grand Khingan, c'est une terre de vaine pâture, un « pays de l'herbe » analogue à ces steppes de Mongolie intérieure, que gagnent méthodiquement à la culture depuis quelques années les Chinois du Chansi[1]. Sur ces confins de la Mandchourie et de la Mongolie, on estime que 2 500 000 acres pourraient être facilement ouvertes à l'exploitation, dont 750 000 acres plantées en fèves produiraient annuellement 300 000 tonnes : 500 000 acres dans le district de Hsin-an-chin au nord ; plus de 330 000 acres dans le district de Takia, au nord-est ; enfin du nord au sud, tout le long de la frontière, 1 650 000 acres dans les quatre districts de Yonan-fou, Tsinan, Kaiton et Ankouan. Mais ce fret nouveau à qui reviendra-t-il ? Au Sud-Mandchourien japonais ou au chemin de fer chinois prolongé d'abord jusqu'à Fakoumène puis traversant le « pays de l'herbe » jusqu'à Tsitsikar ? Voilà qui domine présentement la politique des chemins de fer en Mandchourie du Sud, les rapports sino-japonais et, par contre-coup, la politique extrême-orientale. Les Japonais dont la réussite en Mandchourie dépend de la prospérité du

1. Le chemin de fer de Péking à Kalgan (196 kilomètres, inauguré le 2 octobre 1909) qui double l'antique route caravanière vers la Mongolie, et qui sera prolongé à l'Ouest, le long du plateau mongol jusqu'au fleuve Jaune, facilite dès maintenant aux Chinois l'approche de cette zone de colonisation :

Les Chinois sont des colons incomparables et nulle part peut-être leurs qualités ne se sont révélées de façon plus frappante que dans la façon dont ils font tache d'huile sur les terres pastorales de Mongolie. Sur un front de plusieurs centaines de kilomètres, les Chinois gagnent vers le nord sur la vaine pâture mongole au taux d'environ 6 kilomètres par an. Les Mongols ne peuvent résister à cette invasion pacifique d'un peuple qui leur est intellectuellement supérieur, qui a des habitudes industrieuses, des outils aratoires et qui sait cultiver la terre. Là où quelques Mongols nomades ne pouvaient trouver que des moyens médiocres d'existence, en laissant errer leurs troupeaux sur un sol inculte, vivent maintenant des milliers de Chinois. Des villages et des écoles se construisent et toute la civilisation chinoise se transplante et avance. Le gouvernement chinois fait de son mieux pour encourager cette expansion agricole. La terre est cédée à un prix nominal... Grâce à la culture, le sol conserve mieux la chaleur, les saisons se modifient et les pluies deviennent plus abondantes. Le temps ne semble pas bien éloigné où les déserts de Gobi et des Ordos seront conquis à la culture. (Dépêche du Dr Morrison au *Times*, cité par *l'Asie française*, octobre 1909.)

Sud-Mandchourien n'accepteront jamais une telle concurrence : ils se sont opposés au Hsinminting-Fakoumène[1], il y a trois ans; ils se sont opposés l'an dernier au projet américain de pousser une ligne chinoise jusqu'à Tsitsikar; cette ligne chinoise aurait affranchi les Chinois du passage forcé et du contrôle japonais sur le Sud-Mandchourien; elle aurait favorisé sur les confins de la Mongolie l'installation de colons chinois contre lesquels les Japonais ne pourraient lutter.

Avec son port, Dairen, ses deux grands marchés et gares de l'intérieur, Moukden et Kouang-tcheng-tsé, ses embranchements symétriques vers la Chine et Péking, vers la Corée et Tôkyô, sa zone de trafic qui gagne sur l'hinterland de Vladivostock et sur celui de Nieou-tchoang, avec ses gardes militaires le long de la voie, ses settlements où les consuls japonais parlent haut, ses mines et entreprises industrielles, enfin avec l'appui de la diplomatie de Tôkyô qui le garantit contre toute concurrence chinoise ou internationale, le chemin de fer Sud-Mandchourien assure l'empire du Japon sur la Mandchourie du Sud, dont la Chine reste souveraine.

C'était une bonne affaire avant la peste[2]. Survint le fléau dans la saison même où l'on exporte : la récolte avait été bonne; mais les acheteurs ne vinrent pas et l'on interrompit le transport des 500 000 coolies qui circulent chaque année entre la Chine du Nord et la Mandchourie[3]; le fléau passé, la vie reprendra.

1. Par l'accord sino-japonais du 24 août 1909, la Chine s'est engagée à ne construire aucune voie ferrée dans le voisinage du Sud-Mandchourien ou qui lui soit parallèle, et à consulter le gouvernement japonais avant de prolonger vers le nord le chemin de fer de Hsinminting.

2. Du 31 mars au 30 septembre 1909, le bénéfice net fut supérieur de 350 000 yen (= 2 fr. 50) au bénéfice des 6 mois précédents (30 septembre 1908-31 mars 1909) et de 910 000 yen au bénéfice des 6 mois correspondants de l'exercice précédent (31 mars-30 septembre 1908). Du 30 septembre 1909 au 31 mars 1910, le bénéfice net avait été de 4 millions de yen, plus de trois fois supérieur au bénéfice net de la période 30 septembre 1908-31 mars 1909. — *Japan Weekly Chronicle*, 1910. En 1909 une douzaine de trains de marchandises, chargés de fèves et de tourteaux, entraient à Dalny toutes les 24 heures. La récolte des haricots ayant été mauvaise en 1909, les recettes du Sud-Mandchourien pour la première moitié de 1910 avaient été plus faibles que pour la première moitié de 1909.

3. Chaque jour, au printemps et à l'automne, les trains sont bondés : marchands, boutiquiers, commis chinois retournent pour l'été en Chine où ils ont leurs maisons et leurs familles, puis reviennent au début de l'hiver

Encore les bilans ne disent pas tous les profits commerciaux et politiques que les Japonais tirent de leur chemin de fer. Avant que Dairen fût ouvert au commerce étranger, le commerce japonais eut le temps de prendre sur ses rivaux étrangers de Nieou-tchoang une sérieuse avance : en 1906, les tarifs étaient de 6 fr. 25 moins élevés de Dairen à Kouang-tcheng-tsé (748 kilomètres) que de Nieou-tchoang à Kouang-tcheng-tsé (640 kilomètres). Puis lorsque l'organisation d'une douane chinoise à Dairen eut théoriquement égalisé les chances des importateurs de tous les pays, les Japonais surent conserver l'avantage sur la camelote rivale grâce aux détaxes de leur chemin de fer [1].

Le Japon est désormais le guichetier de toutes les relations territoriales entre l'Europe et l'Extrême-Orient septentrional. De l'île Sakhaline au nord jusqu'au territoire du Liao-tong au Sud, les terres japonaises (îles de l'Empire et Corée) décrivent autour du continent une immense demi-circonférence dout les embranchements du Sud-Mandchourien figurent les rayons : la ligne Kharbine-Vladivostock se prolonge par les bateaux de la Flotte volontaire russe et de l'*Osaka Shosen Kaisha* jusqu'au port japonais de Tsourouga, et le Japon, tenant tous les détroits de la mer Jaune, surveille Vladivostock ; la ligne Kharbine-Kouangtchengtsé-Girin, continuée jusqu'au port coréen de Chong-jen, sera reliée aussi à Tsourouga ; la ligne Kharbine-Antoung-Fousan correspond avec le port japonais de Moji. Sans doute la ligne principale Kharbine-Kouang-tcheng-tsé, soit par le chemin de fer de Péking, soit par bateaux, peut mener à la Chine côtière et intérieure sans passer par le Japon ; mais elle ne peut échapper complètement à toute surveillance japonaise. Voyageurs, marchandises venant d'Europe par la ligne russe, passent au crible japonais de Kouang-tcheng-tsé, de Moukden ou de Dairen. Voilà donc conjuré le péril dont le Japon depuis vingt ans redoutait la menace : l'Europe rapprochée par rail de l'Extrême-Orient.

en Mandchourie pour la levée de la moisson. Au contraire, les coolies montent de Chine au début du printemps et y repartent à l'automne.

1. *Monthly Consular Reports*, Washington, janvier 1908.

IV

Ses possessions continentales coûtent cher au Japon : en quinze ans, deux guerres, des milliards de francs, une centaine de milliers de vies humaines ; chaque année, 3 millions de yen pour le Kouang-toung, un million pour la Mandchourie, 10 millions pour la Corée.

Ces dépenses ; les difficultés nationales à prévoir en Corée ; les difficultés internationales à craindre en Mandchourie, lors de l'échéance du bail du Kouang-tong et du délai de rachat du Sud-Mandchourien par la Chine, — tout cela, joint à la versatilité de l'opinion japonaise, explique la politique exposée naguère par la presse : mieux vaudrait arrêter l'expansion vers l'Asie du nord et songer au Sud tropical où serait moins forte la concurrence des Européens et des Occidentaux peu résistants à la chaleur [1].

Souvent les Japonais s'inquiètent sur leur avenir en Mandchourie : n'y prospèrent que les grosses entreprises soutenues directement par l'État. Or le capital dont dispose le Japon est limité et trouve immédiatement son emploi au Japon même ; en Mandchourie, le taux des salaires et le prix des matériaux est tellement plus haut que les constructions y reviennent au double de ce que les Japonais ont accoutumé de payer chez eux ; jusqu'à la récente réorganisation de la *Yokohama Specie Bank* en Mandchourie, les particuliers japonais, obligés d'emprunter à des taux exorbitants, ne brassaient que de petites affaires où ils se heurtaient aux Chinois ; dans les grandes affaires les Allemands ou les Américains menaçaient de les supplanter [2]. Ce sont des Allemands qui ont fourni les installations électriques de Tiehling, des Amé-

1. C'est l'opinion de M. Takehoshi, *Osaka Mainichi* ; de M. T. Nakahashi, autrefois un haut personnage officiel à Tôkyô, maintenant président de la grande Compagnie de Navigation, *Osaka Shôsen Kaisha* (cf. *North China Herald*, 20 mai 1910).

2. Opinion de M. Shirai, chef du Bureau administratif du gouvernement du Kouang-tong : il réclame la fondation d'écoles d'ingénieurs, de chimistes. L'administration japonaise en Mandchourie a été jusqu'ici trop militaire, trop politique (*Japan Weekly Chronicle*, 17 mars et 14 juillet 1910). — C'est surtout la concurrence de l'Allemagne qui effraye les Japonais en Extrême-Orient. *Japan Weekly Chronicle*, 21 juillet 1910.

ricains qui ont construit les locomotives et une bonne part du matériel sur le Transcoréen et le Sud-Mandchourien[1]. L'*Anglo-American Tobacco Co.* est maîtresse du marché à Moukden d'où elle a évincé les cigarettes japonaises[2]; en 1909 à Nieou-tchoang, l'empire anglais a importé la moitié des cotonnades et des fils de coton; les Chinois conservent le contrôle des échanges à Nieou-tchoang; ils forment à Girin une compagnie rivale de la *British American Tobacco Co.* et du trust japonais *To-a*, et les marchands de Chang-haï, profitant de la prospérité du marché mandchourien en 1909, y ont importé cinq fois plus de toiles qu'en 1908, et aussi 7 000 tonnes de farine.

Fait plus grave : ni en quantité ni en qualité, son émigration ne garantit au Japon une emprise définitive sur la Mandchourie. On pouvait estimer à 60 000 les Japonais installés dans la Mandchourie en 1910, pour moitié dans le territoire du Kouang-tong et pour le reste réparti par groupes de 1 000 à 3 000 dans une douzaine de localités[3]. Chiffres médiocres, si on les rapproche du chiffre total de la population du Japon : 50 millions; du chiffre de l'accroissement annuel de cette population : 500 000; des beaux discours des politiciens sur l'exiguïté des plaines japonaises, sur les richesses et l'agrément de la Mandchourie, sur les aptitudes colonisatrices des Japonais capables de supporter le froid de Sibérie et le chaud de Formose, vraie race impériale en qui la sagesse de l'Orient se combine à la science de l'Occident. Demi-échec encore plus évident si l'on examine la qualité de ces émigrants. En 1905, c'étaient des excursionnistes curieux de visiter les champs de bataille, ou des aventuriers qui traitèrent la Mandchourie en pays conquis, occupant des terres sans titres ou avec des titres

1. *Osaka Mainichi* (*Japan Weekly Chronicle*, 14 et 21 juillet 1910).

2. Les Japonais se plaignent que cette Compagnie flatte les aspirations nationalistes du client chinois en lui vendant des cigarettes « Armée nationale » et « Dragon Jaune ».

3. Le *North China Herald* (8 avril 1910) donne 53 650 à la fin de février 1910; le *Japan Weekly Chronicle* (26 mai 1910), 66 000, dont 28 000 femmes à la fin de mars 1910. Le *Pekin Daily News*, organe officieux du gouvernement chinois, cité par the *Japan Weekly Chronicle* (5 janvier 1911) donne 30 000 Japonais dans le territoire à bail, 36 000 dans la Mandchourie, plus 15 000 hommes de troupes. M. Shirai, directeur de l'administration civile du Kouang-tuong, donne 80 000 Japonais (y compris les troupes), et 3 à 5 000 Coréens. (*Japan Weekly Chronicle* 16 février 1911.)

faux, violant les domiciles, frappant les indigènes[1]. Dès 1906, le gouvernement, pour neutraliser l'action de ces hommes de proie, favorisa le départ de petits commerçants, de petits artisans qui vivotèrent aux dépens des détaillants chinois qu'accablaient des droits de douane, des taxes intérieures, des droits d'entrée, de débarquement et de vente dans les villes, tandis qu'à la dérobée le petit marchand japonais introduisait les marchandises étrangères par son territoire à bail et son chemin de fer.

Mais ces petites gens s'entredétruisaient dans les villes où ils rasaient les Chinois, les photographiaient, leur vendaient plaisirs et babioles; la réduction des effectifs japonais les priva de leurs meilleurs chalands. Il aurait fallu des agriculteurs accrochés au sol, de solides pionniers de *Shin Nihon*, du Nouveau Japon. Le 2 février 1908, le comte Komoura préconisa une telle colonisation de la Mandchourie. C'était une utopie au même titre que la Compagnie de colonisation orientale en Corée donnée par le discours du trône en décembre 1907 comme un remède à l'exode vers les Hawaï et les États-Unis; mais ne fallait-il pas détourner sur d'autres terres l'attention des Japonais vexés, et persuader aux États-Unis que point n'était besoin d'interdiction blessante pour arrêter les départs pour l'Amérique, car les vraies terres d'émigration pour les Japonais étaient la Corée et la Mandchourie?

Le comte Okouma dénonça cette illusion[2] : « Le paysan de Mandchourie a un grand avantage sur son frère du Japon : il est de constitution plus robuste, plus fort musculairement; il a plus de persévérance à la tâche et son caractère est plus docile; il fournit un travail des plus ardus et son genre de vie, comme son salaire, est plus modeste que celui des Japonais. L'ouvrier des champs mandchou pourrait être avec avantage employé au Japon, tous frais de voyage payés. »

Les émigrants japonais qui vivent en Mandchourie sont employés dans des entreprises japonaises, ingénieurs, contremaîtres, mécaniciens, cheminots, vendeurs, financiers et commis, consuls et bureaucrates; pour nourrir et entretenir

1. *North China Herald*, 3, 10, 16 avril 1908.

2. Cité par *l'Asie française*, octobre 1909.

tous ces Japonais, qui militaires ou civils restent fidèles à leurs manies insulaires, il faut des détaillants japonais.

Hormis ces emplois quasi officiels, comment vivre? Les terres près du chemin de fer sont occupées et les Japonais ne peuvent en traiter les occupants avec la désinvolture dont ils usent en Corée; plus au nord, sur les confins de Mongolie, loin de leurs chemins de fer, de leurs troupes, de leurs settlements, ils n'osent s'aventurer car ni les Chinois ni les Russes ne les tolèrent. Alors quoi? A défaut de capitaux, se louer comme ouvriers agricoles en concurrence avec des Mandchous arriérés, avec des Chinois du Chan-toung et du Tchi-li, ouvriers saisonniers qui resserrent encore leurs besoins pendant le temps qu'ils passent en Mandchourie? mais à quoi bon sortir du Japon pour se heurter à des concurrents plus solides et encore moins gâtés que des tâcherons japonais? Des terres à mettre en valeur, il n'en manque pas dans le nord du Japon et dans l'Hokkaïdo. Au Japon, un travailleur moyen gagne aux champs 35 sen (90 centimes) par jour, pourquoi quitterait-il ses chères petites habitudes pour gagner 20 sen (11 ou 12 sous) par jour en Mandchourie? Par contre passer en Californie, où il peut gagner 1 dollar 50 par jour (7 fr. 80), voilà qui l'attire. Jamais les beaux discours des politiciens de Tôkyô ne rendront la Mandchourie aussi attrayante que la Californie : si le Japonais émigre, c'est à l'imitation des Européens, pour améliorer tout de suite et de beaucoup sa condition, pour s'émanciper surtout, prendre un air de vie occidentale, devenir un gentleman, aller étudier le dernier mot de cette science appliquée et de cette industrie dont les merveilleux débuts au Japon l'ébahissent, remplir une mission nationale, en dérobant de précieux secrets, en développant les exportations de son pays, en lui envoyant ses économies, en fondant surtout des *Shin Nihon*, de nouveaux Japons sur toutes les côtes de ce Pacifique qui un jour doit être un lac japonais.

Cela, quoiqu'il ne l'avoue pas, le gouvernement japonais l'a compris : abandonnant toute tentative de colonisation agricole, il cherche à créer en Mandchourie l'équivalent japonais de ces grosses maisons d'importation et d'exportation que les Européens et les Américains ont multipliées en Chine; il fait appel aux classes moyennes; il aide au groupement de

leurs capitaux. L'argent qu'il empruntera à l'étranger à des taux assez bas, il le prêtera à des particuliers moyennant des taux plus élevés, mais encore assez bas pour l'Extrême-Orient, et c'est à mesure que le capital japonais créera lui-même des emplois pour ses nationaux que l'émigration japonaise pourra se développer lentement, mais normalement en Mandchourie. A condition toutefois que l'État japonais reste derrière cette expansion pour l'étayer, sinon elle s'affaisserait du coup.

Il faut tout le prestige du gouvernement de Tôkyô et toute la force qu'il étale en Mandchourie, pour imposer ses nationaux à la défiance des autorités chinoises, provinciales ou locales, à l'aversion du commerçant chinois, à la haine de toutes les classes de la population. Un Japonais, M. Shirai, chef de l'administration civile du Kouang-tong, déclarait devant la *Toho Kyokwaï* (Association orientale) qu'il était peu optimiste sur l'avenir des 60 000 Japonais résidant en Mandchourie, tant ils se montrent orgueilleux, arrogants et méprisants[1]. Naturellement ils sont payés de retour par les Chinois, que ce soit le gouvernement de Péking à propos de la formation de la Compagnie mixte des bois du Yalou, de l'organisation des télégraphes, des droits de pêche dans le golfe de Pé-tchi-li, de la reconstruction et de la police du chemin de fer Antoung-Moukden, de la prohibition d'importer en Mandchourie le sel recueilli dans le Kouang-tong; que ce soient les autorités chinoises, en multiplant les taxes arbitraires sur les marchandises étrangères et sur les marchandises chinoises entre les mains des étrangers, en intervenant dans les ventes de terrains de Chinois à Japonais, en entravant l'exportation des grains, en interdisant de résider hors des settlements[2] aux Japonais et aux Coréens qui, depuis l'annexion, jouissent, sous l'autorité du Japon, des droits d'exterritorialité, ou qu'il s'agisse enfin

1. *North China Herald*, 15 avril 1910.

2. Après l'annexion de la Corée, le gouvernement de Péking a ordonné que Coréens et Japonais résidant hors de ces settlements fussent déportés. Le vice-ministre des Affaires étrangères, M. Ishii, a répondu à une députation du Parti nationaliste qu'une telle mesure était conforme aux traités, mais que la Chine ayant jusqu'ici observé une politique libérale à l'égard des résidents étrangers, l'ordre du vice-roi de Mandchourie était considéré par le gouvernement de Tôkyô comme inexécutable et que des négociations seraient entamées pour que les hommes d'affaires japonais et coréens de bonne réputation fussent protégés. *Japan Weekly Chronicle*, 6 octobre 1910.

de batailles et même de meurtres entre Chinois et Japonais.

Mais, si la force de résistance de la Chine à la poussée des Japonais et des Russes ne consistait qu'en tracasseries et en refus que font toujours céder en définitive de péremptoires mises en demeure de Saint-Pétersbourg ou de Tôkyô, on pourrait conclure en toute assurance que la Mandchourie est perdue pour la Chine. Lamentable spectacle que ce pays d'étudiants criailleurs toujours prêts à s'ouvrir les veines pour protester contre le moindre emprunt étranger, de notables qui se laissent voler par les mandarins les capitaux qu'ils ont réunis pour faire pièce à une entreprise étrangère, que cette Chine où le populaire, à propos de vétilles, orgueilleusement proclame sa grandeur et qui, faute seulement d'une armée, d'une diplomatie et d'une opinion publique, a dû assister, passive, aux plus graves attentats contre sa souveraineté!

Sans doute l'administration chinoise en Mandchourie se réforme : les trois provinces naguère gouvernées par des généraux tartares sont placées sous l'autorité de gouverneurs et d'un vice-roi et l'on a pourvu ces postes d'hommes de progrès : le vice-roi Hsu Shih-Chang et son lieutenant Tang-Chao-Yi, gouverneur de Moukden, puis Hsiliang le prédécesseur du vice-roi actuel Tchao-Erkhsoun. Un Conseil de gouvernement des Provinces orientales siégera périodiquement à Moukden, extraordinairement en cas d'alerte. Secouée par les empiétements des étrangers, l'administration chinoise sort de sa torpeur : une école de mines et une école d'agriculture ont été ouvertes à Moukden[1]; les fonctionnaires provinciaux et locaux occupent leurs loisirs à procéder au cadastre et s'occupent d'assainissement. Les vieux résidents de Moukden déclarent qu'il y a cinq ans ils n'auraient pas cru possibles les progrès réalisés dans la voirie, les écoles, les prisons, l'armée et la police : bon nombre de rues sont encore défoncées, les prisons ne sont pas encore attrayantes, les écoles manquent de maîtres et les troupes d'officiers, mais il y a progrès[2]. L'activité des étrangers gagnant les Chinois, la Mandchourie est le pays de l'Empire dont le développement

1. *North China Herald*, 22 juillet 1910.

2. Article du correspondant du *Times* daté de Changhaï, novembre 1910, après un voyage en Mandchourie. Les autorités chinoises, désemparées au début de l'épidémie, ont, depuis, lutté vaillamment contre la peste.

économique est le plus rapide, et c'est en Mandchourie que, dit-on, les nouvelles formations militaires de la Chine sont le mieux entraînées : des instructeurs militaires enseignent la gymnastique et le tir dans les écoles.

Mais ces réformes administratives et militaires ne suffiront pas à reconquérir la Mandchourie sur les Russes et les Japonais; elles n'ont valu à la Chine que de modestes succès diplomatiques : reprise des services télégraphiques et postaux; reprise d'une part d'autorité dans l'administration de Kharbine; reprise d'une apparence de souveraineté par le vice-roi Hsiliang qui n'admit pas que les Étrangers eussent l'air de le recevoir chez eux quand il arriva à Moukden en 1909; reprise du territoire contesté du Chien-tao. Mais chacune de ces reprises de forme a été amplement compensée par de substantielles concessions aux Russes et aux Japonais.

La seule force réelle à l'actif des Chinois, c'est leur émigration. Qui peuplera la Mandchourie? Le Japon insulaire, ou bien la Russie et la Chine continentales? Problème que la peste rend encore plus critique : le souvenir du fléau ne s'effacera pas sur cette terre et le mal lui-même y restera endémique. La Russie est trop occupée à peupler la Sibérie; le Japon ne peut convaincre ses émigrants que la Mandchourie est leur terre promise. Russes et Japonais tiennent trop à l'existence pour revenir en masse sur cette terre où sommeille un mal contre lequel ils sont désarmés; mais les Chinois ignorants ou fatalistes continueront à monter du Tchi-li ou du Chan-toung et à prendre la place des disparus.

De 1890 à 1903, on peut estimer à 110 000 environ le nombre des Chinois qui se sont fixés en Mandchourie : c'est le chiffre de l'excès des arrivées sur les départs à Nieou-tchoang[1],

1. D'après les statistiques des *Douanes*. Voici un exemple pour les 4 années 1898-1901 :

ARRIVÉES ET DÉPARTS DE CHINOIS A NIEOU-TCHOANG PAR BATEAUX :

	ARRIVÉES			DÉPARTS			Excès des arrivées sur les départs.
	par Tchefou.	par Tien-tsin.	Total.	pour Tchefou.	pour Tien-tsin.	Total.	
1898	28 555	14 595	43 961	17 408	6 134	23 658	+ 20 303
1899	52 208	13 870	66 874	28 182	11 731	40 438	+ 26 436
1900	»	»	29 862	»	»	66 995	— 37 133
1901	»	»	86 132	»	»	45 406	+ 40 726
							+ 50 329

Le chiffre de 110 000 Chinois s'ajoutant en dix ans environ à la population

alors que le port de Dalny n'était pas ouvert; la grande majorité des immigrants arrivait par steamers du Chan-toung pour la plupart, ouvriers agricoles et coolies attirés par les travaux du chemin de fer. En 1900, pendant les troubles des Boxeurs, il y eut un fort exode; puis l'immigration reprit en 1901 et surtout après la guerre : 154 750 en 1905; 250 544 en 1906, 231 895 en 1907 : il y avait des chemins de fer à construire et des champs à labourer, les indigènes ayant placé en terres l'argent qu'ils avaient gagné pendant la guerre.

Contre ce Chinois du Nord, fruste, solide, encore moins gâté qu'eux par notre civilisation occidentale, les Japonais ne peuvent tenir. Ils ont bien soin d'en réclamer l'exclusion des mines ou des chantiers du Japon et voilà qu'ils le retrouvent en Mandchourie, mais plus redoutable, car là il est encore moins exigeant tandis qu'eux le sont plus : en Mandchourie les Japonais ont des prétentions de coloniaux à des salaires presque doubles, à des articles plus luxueux. Affaire de climat, et surtout de volonté de mieux vivre[1].

stable de la Mandchourie, est confirmé indirectement par les statistiques des productions agricoles. Pendant cette période l'accroissement des exportations en fèves, en huile et en tourteaux de haricots suppose, d'après les experts, une augmentation de 50 000 acres mises en culture par 100 000 nouveaux colons. *Diplomatic and Consular Reports*, Newchwang, 1904.

1. Cf. *Monthly Consular Reports*, Washington, March 1908. — Article du *Manchu Nichi Nichi Shimbun*, 30 mars 1909, cité par *Monthly Consular Reports*, August 1909 :

SALAIRES PAR JOUR EN DOLLARS AMÉRICAINS (5 fr. 25).

Métiers.	A DAIREN		A KOUANG-TCHÉNG-TSÉ	
	Japonais.	Chinois.	Japonais.	Chinois.
Charpentiers	0,85	0,23	1,00	0,27
Plâtriers	1,00	0,23	1,25	0,27
Briqueteurs	1,00	0,22	1,00	0,27
Maçons	1,00	0,27	1,25	0,34
Scieurs de long	0,90	0,20	1,25	0,27
Forgerons	1,00	0,27	1.25	0,83
Couvreurs	0,90	0,27	1,00	0,83
Peintres	0,90	0,23	1,00	0,27
Vitriers	0,90	0,27	1,25	0,30
Tôliers	0,90	0,27	1,00	0,27
Fabricants de nattes	0,90	0,20	1,00	0,27
Colleurs de papiers peints	0,90	0,13	1,00	0,27
Travailleurs de la rue	0,50	0,10	0,60	0,12
Terrassiers	0,40	0,10	0,50	0,10

Dans les deux villes, les salaires des Japonais sont plus que doubles de ceux des Chinois; mais à Kouang-tcheng-tsé, où le chemin de fer japonais

Non seulement les Japonais cèdent devant le cultivateur chinois, mais ils sont contraints d'admettre des Chinois dans des entreprises japonaises : sur le Sud-Mandchourien, quand presque tous les employés des stations et des trains seront des Chinois, ce sera une économie de moitié au moins, et aussi un gros bénéfice moral, car les employés japonais sont détestés de la clientèle chinoise[1].

Et pourtant jusqu'ici le gouvernement de Péking s'est désintéressé des migrations de ses nationaux en Mandchourie : en 1910, des Chinois chassés du Hounan et du Houpé par la famine arrivèrent par milliers à Nieou-tchoang. Le taotai demanda des instructions au vice-roi, qui répondit que ceux qui étaient capables de durs travaux devaient être expédiés dans le district de l'Amour, et les autres renvoyés dans leurs provinces. Le gouvernement de l'Amour, faute de ressources financières, ne put retenir un grand nombre de ces famélIques.

Les paysans des vallées chinoises, habitués à deux récoltes de riz, ne sont peut-être pas attirés spontanément par cette Mandchourie où l'hiver ne permet que cinq mois de culture. Et puis la Chine des Dix-huit provinces n'est peut-être pas tellement surpeuplée de paysans laborieux qu'on le croit : le service des Douanes, les missionnaires et certains spécialistes estiment que le chiffre de 400 millions d'habitants est très exagéré; ils le diminueraient volontiers de 100 ou 150 millions. Enfin Péking commence de s'émouvoir : le Prince régent a invité les ministres à élaborer un plan complet de colonisation de la Mongolie et de la Mandchourie, et le ministre de Chine au Japon, après une visite en Mandchourie, a déclaré que, devant les progrès des Japonais, il serait vain d'attendre le salut des trois Provinces de pauvres hères affamés, qu'il faudrait que des notables, ayant déjà vécu à l'étranger et possédant l'expérience des affaires avec les Occidentaux, fussent invités à réunir en Chine un gros capital et à exécuter en

se raccorde au chemin de fer russe, la libéralité des Russes se fait sentir : il y a une hausse parallèle des salaires japonais et chinois par rapport à tous les salaires payés à Daïren, ville exclusivement japonaise.

1. Les Chinois, en avril 1907, représentaient 40 p. 100 du nombre total des employés ordinaires, et 45 p. 100 au début de 1909. *Monthly Consular Reports*, juin 1909.

Mandchourie un grand plan d'exploitation agricole, forestière, minière et industrielle [1].

Ces projets de colonisation, rapprochés des tentatives heureuses des Chinois en Mongolie et des plans de peuplement des hautes vallées tibétaines, témoignent d'un parti général de chinoiser les marches de l'Empire. Ce fut toujours l'œuvre du sédentaire chinois contre les envahisseurs mongols et mandchous : en dépit de ses dynasties étrangères depuis des siècles, en dépit de ses protecteurs occidentaux depuis un demi-siècle, la civilisation chinoise dure grâce à la ténacité de ses paysans et de ses marchands, grâce à la force d'assimilation de son corps d'annales, de son système d'écriture, de ses maximes morales et de ses souvenirs historiques, répandus dans le peuple entier par le théâtre et les contes.

Elle peut donc quelque jour être remise en cause cette question de Mandchourie que Russes et Japonais croyaient réglée. Leurs intérêts sont solidaires : c'est la Russie qui attira les Japonais sur le continent où peut-être ils n'auraient jamais pris pied. Insulaires, ils sont trop à l'affût d'exemples tirés de l'histoire d'Europe pour ignorer le danger pour les thalassocraties d'une politique et d'une expansion continentales. Les Grecs colonisateurs sont toujours restés des « paraliens » et ne se sont jamais risqués à pénétrer dans les « mésogées », sauf en Égypte dont ils tenaient le Nil ; les Anglais, après cent ans de guerres, durent décamper de France, et ils restèrent longtemps massés sur la côte de l'Amérique, tandis que les Français exploraient l'intérieur et que les Allemands le peuplaient.

Mais il est trop tard pour reculer : le Japon avance et c'est lui qui ramène sur la Mandchourie la Russie dont l'intérêt est désormais plus au nord. La menace chinoise les réconcilie chaque jour plus étroitement et leur fait envisager des mesures extrêmes.

Que deviendrait la question de Mandchourie, si en concurrence avec le capital, la technique et la main-d'œuvre médiocres des Russes et des Japonais, le capital et la technique des Américains se mettaient un jour au service de l'abondante, solide et peu exigeante main-d'œuvre chinoise?

LOUIS AUBERT

1. *North China Herald*, 31 juillet 1910. Un emprunt international de 250 millions de francs vient d'être consenti à la Chine pour amorcer la réforme monétaire de l'Empire et développer la Mandchourie.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

L'ESSAYEUSE

COMÉDIE

PERSONNAGES

RENÉ

LISE | GERMAINE

A la campagne. — Un salon-vérandah.

Au lever du rideau, RENÉ, *assis, lit les journaux de Paris. Beaucoup de journaux gisent dépliés près de lui. Il est en costume d'intérieur, chemise de soie, tennis.* LISE *le regarde avec admiration.*

SCÈNE I

RENÉ, LISE

LISE. — Mon chéri !

RENÉ, *lisant.* — Quoi, ma chérie?

LISE, *sautant sur lui et l'embrassant.* — Je t'aime !

RENÉ, *essoufflé.* — Ma petite Lise, tu es charmante !...

LISE, *heureuse.* — Vrai? Tu le penses?

RENÉ. — Je le pense... Mais tu n'as pas encore appris à m'embrasser sans me décoiffer.

LISE, *triste.* — René, tu ne m'aimes plus !

RENÉ. — Allons donc ! On le saurait !

LISE. — Non ! tu ne m'aimes plus ! Tu t'aperçois que je suis brusque !... Quand nous étions fiancés, j'aurais pu te dévisser la tête en t'embrassant, tu aurais été ravi. Maintenant, dès que je m'approche, tu replies le bras comme pour parer le baiser.

RENÉ. — Je protège ma coiffure, voilà tout !

LISE. — Tiens ! la voilà, ta coiffure ! (*Elle l'ébouriffe.*) Maintenant, je peux t'embrasser !... Ah ! mon grand, mon grand ! (*Elle s'assied sur ses genoux.*)

RENÉ. — Ah ! mon petit ! mon petit !

LISE. — On est bien, là !... Je voudrais ne plus bouger !

RENÉ. — J'y consens : je n'ai jamais eu une plus belle affaire sur les bras !

LISE. — Vilain !... Tu plaisantes toujours, quand on est sérieux... Tu vois que tu ne m'aimes plus !

RENÉ. — Si, je t'aime, absolument, uniquement. Je te l'ai juré sur toutes les personnes de ma famille auxquelles je tiens !

LISE. — Tu ne me tromperas jamais ?

RENÉ. — Jamais. Je te l'ai juré aussi sur diverses tombes honorables et sur le succès de mes trois nouvelles sonates.

LISE. — Alors, je peux être heureuse ?

RENÉ. — Tu peux.

LISE. — Songe donc ! Ce serait terrible, si tu disais tout ça et si ce n'était pas vrai ! Les hommes sont si menteurs !

RENÉ. — Les hommes, oui, mais pas moi. D'ailleurs, c'est idiot de mentir, quand il est si facile de faire autrement : on n'a qu'à garder la vérité pour soi !... ou à la dire en riant.

LISE. — Tu es rudement canaille, au fond !... Tu as dû en avoir, des maîtresses avant notre mariage !...

RENÉ. — Pas tant que ça !

LISE. — Si, si ! On m'a dit que tu avais eu une jeunesse agitée. (*Le pinçant.*) Bandit ! comme tu as dû me tromper, à cette époque-là !

RENÉ. — Ma chère joie, tu ne vas pas être jalouse de mon passé ?... Fais comme moi, oublie-le !

LISE. — La partie n'est pas égale. Je n'ai pas de passé, moi ! Avant mon mariage, je n'ai connu qu'un homme !

RENÉ, *étonné.* — Ah !... Qui ça ?

LISE. — Mon fiancé !... Tu étais rudement gentil ! On t'aurait mis sur une pendule.

RENÉ. — J'ai beaucoup changé ? (*Il arrange ses cheveux.*)

LISE. — Non !... mais c'est autre chose : tu es un autre René ! Tu es le maître, maintenant. Le fiancé était doux, timide, obéissant. Le mari est décidé, fort !... Tu sais, au fond, j'aime mieux le mari. (*Elle lui saute au cou.*)

RENÉ. — Ma Lise adorée !... (*Il l'embrasse.*) C'est curieux ! On m'aurait prédit jadis que je vivrais six mois, seul, avec une petite personne, à la campagne, à trois lieues de la moindre gare, j'aurais souri !

LISE. — Et tu ne t'es pas ennuyé, pendant ces six mois ?

RENÉ. — Pas une seconde!

LISE. — Tu n'as aucun regret de ta vie mondaine?

RENÉ. — Pas le moindre!... Vois! Je n'éprouve même pas le besoin de m'habiller. Je passe ma vie en chemise de nuit et en tennis!

LISE. — Et tu ne désires voir personne?

RENÉ. — Non. Les châtelains des alentours m'ont fait des avances; j'aurais pu m'enrôler dans la meilleure société; déjà, on m'appelait « Monsieur de Tournelle », on m'anoblissait. Si j'avais donné deux chandeliers à l'église, j'étais définitivement considéré comme une personne bien pensante. J'ai préféré me retirer à l'écart, avec mon bonheur... Le mois prochain, peut-être, ou le suivant, nous rentrerons dans la vie, et nous commencerons à nous préoccuper des autres, à faire une foule de choses ennuyeuses pour leur plaire, à dîner en ville, à jouer au bridge, à tremper des tziganes dans une tasse de thé. Mais nous penserons que, durant six mois, nous avons habité le merveilleux pays de solitude où l'on ne cultive que la fleur d'amour.

LISE. — C'est gentil ce que tu dis là!

RENÉ. — J'ai une âme de poète persan.

LISE. — Seulement, je suis bien contrariée.

RENÉ. — Pourquoi?

LISE. — J'ai peur d'avoir fait une bêtise!

RENÉ. — Allons donc! Tu es capable de folies, mais tu es incapable d'une bêtise!

LISE. — Si! si!... Tu vas être fâché.

RENÉ. — Non!... J'ai une chose à te pardonner? Quel bonheur!

LISE. — J'ai invité quelqu'un!

RENÉ. — Ah! diable!

LISE. — Ça y est! Tu es fâché.

RENÉ. — Non, non!... Mais, s'il est encore temps de décommander ce quelqu'un?...

LISE. — Il n'est plus temps! Elle arrive dans une demi-heure.

RENÉ. — Elle?... C'est une femme?

LISE. — Oui... mon amie Germaine Frémine... Nous nous sommes connues au cours des demoiselle Fifrelin. C'est une amie délicieuse, et d'une sûreté à toute épreuve; nous nous écrivions tout le temps, même quand nous nous voyions tous les jours.

RENÉ. — J'y suis!... C'est la divorcée?

LISE. — Elle-même!... Elle a été si malheureuse! Elle avait épousé un vilain monsieur qui l'a trompée, qui l'a ensuite abandonnée pour suivre une écuyère!...

RENÉ. — En croupe?

LISE. — Je t'assure qu'elle a eu beaucoup de chagrin : elle

aimait cet individu!... Elle vient d'obtenir le divorce. Elle m'a demandé de venir à la campagne pour se remettre. Je n'ai pas pu refuser, n'est-ce pas?

RENÉ. — En effet. Mais notre beau pays de solitude est envahi par l'ennemi. Nous serons obligés de nous surveiller, d'être convenables et bien élevés! Et puis je suis superstitieux, je n'aime pas les personnes divorcées!

LISE. — Oh! Germaine est une très honnête femme!

RENÉ. — Je n'en doute pas, mais, pour les amoureux, il n'y a rien de mauvais comme le voisinage d'une femme à qui l'amour n'a pas réussi.

LISE. — Je suis persuadée que tu reviendras de tes préventions, dès que tu la connaîtras mieux.

RENÉ. — Je ne la connais pas du tout!

LISE. — Mais si! tu l'as vue, le jour de notre mariage, deux fois... D'abord, à la sacristie, lors du défilé; je te l'ai présentée. Elle t'a dit : « Oh! Monsieur Tournelle, vous avez écrit des mélodies exquises : je ne chante que ça! »

RENÉ. — Ah? Je ne me souviens pas!... mais c'est une femme de goût!

LISE. — Et puis, chez nous, au lunch, elle t'a parlé; elle t'a demandé ce que tu préparais pour cet hiver. Et tu as répondu : « Le bonheur de ma femme! »

RENÉ. — Je ne me rappelle rien de cette journée, où j'ai vécu dans une sorte de brouillard. J'étais ahuri.

LISE. — Souviens-toi! Germaine était habillée d'une robe kaki, très collante, avec un jabot d'Irlande; elle avait un amour de petit chapeau cabriolet, tout en roses pompon, et une grande canne-ombrelle. Tu la reconnaîtras. Germaine est très jolie, et très drôle, avec de grands yeux noirs, un petit nez spirituel; elle est grassouillette et cependant elle a de la ligne... Y es-tu?

RENÉ. — Non. Ça ne fait rien... Dis donc, je vais m'habiller.

LISE. — Oh! ne te donne pas cette peine!

RENÉ. — Je tiens à être présentable!... Qu'on ne dise pas que tu as épousé un palefrenier!

LISE. — Alors, dépêche-toi! Je crois que la voici!... Ne te fais pas trop beau!

(*René sort.*)

SCÈNE II

LISE, *puis* GERMAINE

LISE. — Allons! il n'est pas fâché, au fond... Je vais recevoir Germaine! (*A la porte d'entrée.*) Par ici, ma chérie!...

GERMAINE, *l'embrassant.* — Bonjour, mon vieux! Que je suis contente!...

LISE. — Et moi, donc!... Tu as fait bon voyage?

GERMAINE. — Excellent. J'ai voyagé avec deux messieurs : un officier et un monsieur mûr très chic. Ils m'ont regardée!... Ils m'ont regardée!... Ils n'en dormiront pas cette nuit!... A la gare, j'ai pris la vieille petite diligence, qui m'a secouée!... j'arrive, toute couverte de poussière, de baisers de mouches, de cendre, de charbon, mais bien joyeuse de vivre quelque temps auprès de ma petite Lise.

LISE, *la faisant asseoir.* — Tu vas rester au moins un mois?

GERMAINE. — Un mois? Impossible!

LISE. — Ton divorce est prononcé, pourtant?

GERMAINE. — Et à mon bénéfice!... Si j'avais eu des enfants on m'en aurait confié la garde! Heureusement que je n'en ai pas!... Enfin, succès sur toute la ligne. Le jour du jugement, j'ai offert un thé : tout le monde est venu me voir, me congratuler... Tu sais, je suis la divorcée la plus en vue, à l'heure qu'il est!

LISE. — Ça ne t'a pas chagrinée de quitter ton mari, pour toujours?

GERMAINE. — Ma foi, non... Ce que j'aimais, ce n'était pas lui, mais l'idée que je me faisais de lui. Quand j'ai découvert que l'objet n'était pas conforme au modèle, j'ai réclamé mon argent.

LISE, *pensive.* — Alors, tu estimes que les hommes peuvent être différents de ce qu'ils paraissent?

GERMAINE. — Presque tous sont des cabots, de vilains cabots qui jouent le personnage du jeune héros. Il ne faut pas les voir dans la coulisse... Et dire que si monsieur Frémine n'avait pas suivi une écuyère, je serais encore sa dupe!... Enfin!... J'ai l'intention d'oublier tout ça, durant mon séjour ici!... Je ne vous gêne pas, au moins?

LISE. — Toi, me gêner?... Par exemple!...

GERMAINE. — Et ton mari?... Qu'a-t-il dit quand tu lui as appris l'arrivée d'une raseuse?...

LISE. — Il a été enchanté, ravi, aux anges!

GERMAINE. — C'est bien vrai?... Jure-le!...

LISE. — Je te le promets!...

GERMAINE. — Il est toujours amoureux fou, monsieur Tournelle?

LISE. — Oui... Il ne fait que ça du matin au soir...

GERMAINE. — Et toi, tu l'aimes?

LISE. — De toutes mes forces. Je suis à lui, pour la vie!

GERMAINE. — Mâtin!... C'est grave!...

LISE. — C'est très grave, en effet.

GERMAINE. — Enfin, tu es heureuse, c'est l'essentiel!

LISE, *faiblement*. — Oui, je suis heureuse.

GERMAINE, *surprise*. — Tu dis ça d'une étrange façon... Tu n'es pas heureuse.

LISE. — Non, là!...

GERMAINE. — Aïe!... Déjà!... Tu as ton écuyère?

LISE, *indignée*. — Jamais de la vie!... René m'adore!

GERMAINE. — Eh bien?... Pourquoi es-tu malheureuse?

LISE, *presque pleurant*. — Parce que je suis une dinde!

GERMAINE. — Ah!

LISE. — Oui, une petite dinde!... Au lieu de profiter de mon bonheur carrément, j'y cherche des fêlures, des pailles! Et puis, tout ça c'est ta faute!

GERMAINE. — A moi?... Ça, c'est roide!...

LISE. — Pourquoi as-tu été malheureuse, aussi?... Quand monsieur Frémine t'a épousée, il était charmant, amoureux, tendre, comme René! On n'aurait jamais supposé que cet homme-là te tromperait un jour!...

GERMAINE. — Pas un jour, plusieurs jours!

LISE. — Eh bien, je me dis que peut-être René est un homme pareil aux autres, avec les mêmes défauts, les mêmes faiblesses. Il y a beaucoup de chances pour que je m'abuse; mais il y en a une petite pour que j'aie raison. Et c'est la petite qui gâte les autres... Songe donc! J'ai donné toute mon âme, toute mon existence à un monsieur, je le juge parfait : si je m'étais créé une illusion? Si j'avais, à ton exemple, aimé l'idée que je me fais de lui, et non le vrai René!... Ma vie serait en miettes!

GERMAINE. — Bah!... On brise sa vie!... Et puis on recolle les morceaux. Chaque personne refait cinq ou six fois la sienne.

LISE. — Moi, je ne pourrais pas! Je sens que je suis partie pour les plus grandes folies : j'aime mon mari d'une façon absolue...

GERMAINE. — Mais tu te défies de lui!

LISE. — Non : je me défie de moi. C'est pourquoi je veux savoir, suivant ton expression, si l'objet est conforme au modèle! S'il est conforme, tout est bien. Je renonce à toute inquiétude, et je me laisse être heureuse, sans arrière-pensée...

GERMAINE. — Et s'il n'est pas conforme?...

LISE. — Alors! oh! alors!... je rentre le grand amour, j'abandonne mes prétentions... Je suis assez malheureuse, certes, mais je n'ai pas l'humiliation d'avoir été dupée, bafouée, ridiculisée.

GERMAINE. — Hé là!... prends garde! je suis là!

LISE. — Enfin, s'il arrive un moment où mon mari me trompe, j'aurai moins de chagrin, puisque je m'y serai attendue, et j'aurai moins de honte, puisque je pourrai dire : « Je l'avais prévu! »

GERMAINE. — Quelle drôle de petite bonne femme tu fais!

LISE. — Je veux savoir à quoi m'en tenir.

GERMAINE. — Tu n'as pas tort : si j'avais eu ta prudence, je me serais épargné bien des chagrins.

LISE. — Ah! tu m'approuves!

GERMAINE. — Seulement, je ne devine pas comment tu vas t'y prendre pour « essayer » ton mari?

LISE. — En effet, au premier abord, cela paraît difficile.

GERMAINE. — Cela paraît même impossible. Premièrement, tu l'adores, tu es donc myope. C'est déjà très délicat d'examiner un homme quand on ne l'aime pas. Quand on l'aime, on fait une foule d'erreurs d'autant plus importantes qu'elles sont volontaires.

LISE. — Aussi je ne l'examinerai pas moi-même!... Je chercherai une personne de confiance, une personne éprouvée par le chagrin, ayant l'expérience du mariage; cette personne, je la choisirai jolie, jeune, un peu coquette, et même troublante. Et je lui demanderai : « Voulez-vous me rendre un service?... Faites la cour à mon mari! »

GERMAINE. — Eh bien, ma petite, vrai! tu auras tort. La dame fera la cour à ton mari : si elle est adroite, elle arrivera peut-être à ses fins. Et tu seras bien avancée!

LISE. — Non... Je choisirai une personne sûre, ayant pour moi une de ces affections sincères qui défendent la trahison; je prendrai cette « essayeuse » parmi les rares honnêtes femmes de ce temps!..

GERMAINE. — Ah! mon Dieu!

LISE. — Quoi?

GERMAINE. — Mais c'est de moi que tu parles!

LISE. — Bien entendu.

GERMAINE. — C'est à moi que tu veux confier ton rôle d' « essayeuse »?

LISE. — Dame! ça te revient de droit!

GERMAINE. — Merci! je ne réclame rien!

LISE. — Dès que tu m'as écrit pour me demander de t'inviter, mon premier mouvement a été pour te refuser... Tu le comprends!...

GERMAINE. — J'avoue que je ne comptais pas sur ton invitation.

LISE. — Mais j'ai réfléchi que toi seule pouvais me rendre ce grand service! Et j'ai télégraphié : « Viens ».

GERMAINE. — Mon enfant chérie, c'est vrai, tu es une petite dinde!

LISE. — Pourquoi?

GERMAINE. — Parce que tu vas démolir ton bonheur! Il ne faut pas tenter Dieu! A plus forte raison, il ne faut pas tenter l'homme, qui a encore moins de résistance!

LISE. — Ah! tu t'imagines qu'il cèderait?

GERMAINE. — Je n'en sais rien!... Je n'en veux pas courir l'aventure!

LISE. — Tu as peur de tomber amoureuse de mon mari?

GERMAINE. — Oh! ça, non!... Monsieur Tournelle n'est pas du tout mon numéro!... Ce n'est pas que je le trouve mal... mais...

LISE. — Tu le juges suffisant pour moi...

GERMAINE. — Non, ma petite!... Je veux dire que, pour faire la cour à un homme, il faut y mettre un peu de soi!... Et je t'avoue que monsieur Tournelle ne m'inspire pas!...

LISE. — A merveille! Tu ne l'en observeras que mieux!...

GERMAINE. — Non, encore une fois, non!... Je ne me charge pas de cette mission.

LISE, *vexée*. — C'est bien... Je te croyais une meilleure amie!...

GERMAINE. — Ça, c'est un comble! Tu te fâches parce que je ne veux pas faire la cour à ton mari!

LISE. — Je me fâche parce que tu refuses de m'aider... et voici ce qui va certainement arriver... Comme je ne puis rester dans l'état d'affolement où je me sens, je chercherai une autre essayeuse. Celle-là n'aura pas tes scrupules, ni ton honnêteté : au lieu d'arrêter mon mari à temps, elle l'engagera bien à fond. Et elle l'essaiera tout à fait!...

GERMAINE. — Alors, renonce à ce projet stupide!

LISE. — Je ne peux pas!... Il faut, tu entends, il faut que j'en aie le cœur net! Je te répète que j'en suis malade! Tant pis, je serai « cornette », comme disaient nos aïeules!... Et tu l'auras voulu!...

GERMAINE. — Sapristi! Tu fais du chantage!

LISE. — Tu n'es pas une amie dévouée!...

GERMAINE. — Bon!

LISE. — Ou bien tu as peur de succomber à la tâche!

GERMAINE. — Moi?... Peuh!... J'en ai roulé d'autres que ton mari!

LISE. — Tu dis ça!...

GERMAINE. — Ton mari!... Mais en vingt minutes, même pas! en dix minutes! je saurai tout ce qu'il a dans la tête. C'est un jeu d'enfant!

LISE. — Bon!... Ainsi tu acceptes?

GERMAINE. — Il le faut. Tu me prends par l'amour-propre... Bien que, à la réflexion...

LISE, *vivement*. — Non! ne réfléchis pas... Tu as consenti!...

GERMAINE. — Quand faudra-t-il commencer les hostilités?

LISE. — Tout à l'heure. J'ai préparé une sortie pour moi : je dirai que je dois aller à Verville, t'acheter un oreiller de crin.

GERMAINE. — Et si ton mari ne veut pas te laisser partir?...

LISE. — Ce sera signe qu'il aura crainte de rester avec toi!...

GERMAINE. — Ou qu'il ne voudra pas se séparer de sa femme, même un instant.

LISE. — Très juste!... Comme c'est ennuyeux qu'il y ait toujours deux façons d'interpréter la moindre chose!... On s'y perd!

GERMAINE. — Laisse!... Combien de minutes faut-il pour aller en auto à Verville?

LISE. — Quinze minutes.

GERMAINE. — Quinze et quinze, trente! Et cinq minutes pour l'oreiller!... C'est plus qu'il n'en faut!... Sois de retour dans trente-cinq minutes.

LISE. — Et tu me jures de me dire toute la vérité! rien que la vérité?

GERMAINE. — Je te le jure.

LISE, *l'embrassant.* — Ah! ma chérie! Que tu es gentille!... Et comment te remercier?

GERMAINE. — En me donnant un *Santa cruz sour.* Je meurs de soif!

LISE. — Je vais te le préparer moi-même. (*Elle va vers un nécessaire à boissons, l'ouvre et prépare le « sour ».*)

GERMAINE. — Voyons! Je ne suis pas trop flapie? (*Elle se regarde dans la glace.*)

LISE. — Tu es délicieuse!... Le divorce te va très bien!

GERMAINE. — Comme esssayeuse, il y a plus mal!..

LISE. — Il n'y a pas mieux!... Ote ton paletot, qu'on distingue ta ligne!

GERMAINE, *obéissant.* — Et mon chapeau... Là, maintenant, j'ai soif...

LISE, *apportant le verre.* — Voilà!... Oh! ma chérie!... (*Elle l'embrasse.*)

GERMAINE. — Prends garde!... tu me décoiffes!

LISE. — Ah!... toi aussi!

RENÉ, *à la cantonade.* — Ces dames sont dans le salon? Bien!

GERMAINE. — Ah! c'est l'ennemi?...

LISE. — Oui!... Attention!...

(*Entre René. Il est habillé avec une élégance irréprochable.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, RENÉ

RENÉ, *entrant.* — Madame!

LISE. — Ma chérie, tu connais déjà mon mari?

GERMAINE, *froide.* — Certainement! Vous allez bien, monsieur Tournelle?

RENÉ. — Pas mal, merci, madame Frémine.

LISE. — Non. Plus de madame Frémine! Germaine a repris son nom de jeune fille.

GERMAINE. — C'est même bien gênant pour mes amis! Je devrais envoyer une carte avec ces mots : *Changement d'état civil.*

(*Un temps.*)

RENÉ. — Vous avez fait bon voyage?

GERMAINE. — J'ai changé cinq fois de train!... Ah! vous êtes bien défendus contre les importuns!...

LISE. — Tu n'es pas une importune, ma chérie! (*Bas.*) Tu sais, il n'a pas l'air de faire attention à toi!

GERMAINE, *bas.* — Les hostilités ne sont pas engagées!... (*Haut.*) Quelle vue splendide on a d'ici!

LISE. — Oui.

GERMAINE. — On embrasse toute la campagne.

RENÉ. — Heureuse campagne!

LISE. — René, tu es bête, mon ami!

RENÉ. — Tu es fâchée?... (*A Germaine.*) Quand ma femme m'appelle son ami, c'est qu'elle ne m'aime plus!

LISE. — Je t'adore! (*Elle veut l'embrasser.*)

RENÉ, *bas.* — Prends garde à ma raie!

(*Un temps.*)

GERMAINE. — Et?... vous avez beaucoup travaillé, monsieur Tournelle?

RENÉ. — Beaucoup!... J'ai mis en train un grand ouvrage, le premier acte est délicieux.

GERMAINE. — Ah! Qu'est-ce que c'est?

RENÉ. — Mon ménage.

GERMAINE. — Parlez sérieusement. Qu'est-ce que vous avez écrit?

LISE. — Trois sonates exquises.

GERMAINE. — Vous me les jouerez?

RENÉ. — Un de ces jours... quand je les aurai oubliées...

GERMAINE. — Non! Tout de suite!... Quand j'ai un désir, il faut qu'il soit réalisé à l'instant!

RENÉ. — Eh bien, ce soir, pour vous endormir.

LISE. — Mais... j'y pense... Tu n'as pas encore pris possession de ta chambre!

GERMAINE. — Oh! ça m'est égal : je dors bien partout... Ah! à une condition, cependant, c'est que j'aie un oreiller de crin!

LISE. — Sapristi!... Il n'y en a pas dans la maison!

GERMAINE. — Ça ne fait rien!... Je m'en passerai!

RENÉ. — Je puis aller en chercher un à Verville, en auto?

LISE, *vivement*. — Non!... Les hommes ne savent pas acheter les oreillers : j'irai moi-même. J'ai, d'ailleurs, plusieurs emplettes à faire.

GERMAINE. — Je t'accompagne?

LISE. — Tu es fatiguée : reste... René te tiendra compagnie... J'en ai pour une demi-heure, à peine.

GERMAINE. — Puisque tu le désires...

LISE. — René, dis au chauffeur qu'il prépare l'auto.

RENÉ. — Bien. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

GERMAINE, LISE, *puis* RENÉ

GERMAINE. — Eh bien! Tu vois, ma présence n'a guère troublé ton mari. Il ne tenait pas à demeurer seul avec moi!

LISE. — Pardon! quand j'ai dit que je m'en allais, il n'a pas insisté pour courir là-bas à ma place.

GERMAINE. — Preuve d'une conscience tranquille!... Le tête-à-tête avec moi ne l'effraie pas.

LISE. — Mais il est allé bien vite prévenir le chauffeur!

GERMAINE. — Ma pauvre petite!... Tu me fais de la peine!... La moindre des choses te paraît louche!

LISE. — Enfin, tu n'as pas remarqué? Il s'est habillé, en ton honneur! Il n'a pas voulu que je le décoiffe!... Et il s'est parfumé!

GERMAINE. — Je ne pense pas que ce soit en mon honneur!

LISE. — Ce n'est pas pour moi : il sait que j'ai horreur de ça!

GERMAINE. — Moi aussi!... Comme ça se trouve!

LISE. — Ça n'est pas naturel!

GERMAINE. — Voilà où tu en arrives, après six mois de vie cloîtrée : faute de distraction, tu t'acharnes à examiner ton mari, tu es devenue inquiète, nerveuse... Si ça continue, tu seras insupportable!

LISE. — Je m'en rends compte... C'est pourquoi je veux me prouver, à moi-même, que j'ai tort... Tiens, je te promets que, ce soir, si mon mari n'a pas succombé à la tentation, je renoncerai à toute idée de jalousie.

GERMAINE. — Comment! tu tiens toujours à ce que je l'essaie?

LISE. — Plus que jamais!... Il s'est parfumé!

GERMAINE. — Alors je le tenterai!

LISE. — Tu sais, ne le ménage pas!... sois très coquette! imprudente même!...

GERMAINE. — J'aime ces recommandations! Si on t'entendait!...

LISE. — Il faut bien faire les choses!... Gare! Le voilà!...

RENÉ, *entrant.* (*Il apporte un chapeau et un cache-poussière.*) — La voiture est prête... Ah! en passant à la poste, tu rapporteras le courrier.

LISE. — Bien!... (*René l'aide à passer son cache-poussière.*) Merci! (*Elle met son chapeau.*) Ne fais pas la cour à Germaine, en mon absence!

RENÉ. — Oh! moi!... Je suis retraité!...

GERMAINE, *s'approchant.* — Oh! qui t'a fait cet amour de petit chapeau?

LISE. — Les sœurs Lotte!... (*Bas.*) Tu vois, il m'apporte mon manteau pour que je parte plus vite!

GERMAINE, *bas.* — Tu es stupide!

LISE. — Là... Je suis prête!... (*S'en allant à regret.*) Je m'en vais... Je serai de retour dans une demi-heure... quarante minutes au plus... Je m'en vais... Tu n'as pas d'autres commissions?

RENÉ, *impatienté.* — Non! non!

LISE. — Alors, c'est bien!... Je m'en vais!... je m'en vais!... Tu ne veux pas que je prenne à la gare les journaux de ce matin?

RENÉ. — Merci : ça te retarderait!...

LISE. — Je pars... Embrasse-moi, mon René!...

RENÉ. — Voilà!... (*Il l'embrasse.*)

LISE. — Mon chéri!... (*Elle l'embrasse: René, vexé, se recoiffe.*) A tout à l'heure! (*Elle sort.*)

SCÈNE V

GERMAINE, RENÉ

GERMAINE, *à part, après un temps.* — Tiens! C'est vrai! il s'est parfumé!

RENÉ, *à part.* — Elle n'est pas vilaine, la divorcée!

GERMAINE. — Vraiment, je m'en veux d'être pour vous un tel trouble-fête!

RENÉ. — Bah! Lise n'était pas sortie et la promenade lui fera du bien.

GERMAINE. — Mais vous, monsieur Tournelle, ça ne vous ennuie pas trop de me tenir compagnie?

RENÉ. — Je suis ravi, au contraire!... Et vous, ça ne vous ennuie pas trop de m'avoir pour compagnon?

GERMAINE. — Je vous dirai ça dans une demi-heure.

RENÉ. — Je vous préviens, je ne suis pas très distrayant : les musiciens n'ont pas d'esprit.

GERMAINE. — En somme, je ne suis pas exigeante. Faites-moi un peu la cour, ça suffira.

RENÉ. — Je serai très gauche : j'ai perdu l'habitude.

GERMAINE. — Mes compliments! Vous êtes un bon mari!

RENÉ. — Faut-il accepter ça pour un compliment?

GERMAINE. — Dame! Je n'ai pas eu l'idée de vous blesser.

RENÉ. — Ce n'est pas très reluisant d'être « un mari », c'est presque humiliant d'être un « bon mari ». Ce mot-là vous donne dix ans de plus!

GERMAINE. — Mettons que vous n'êtes pas encore un mauvais mari!

RENÉ. — Merci pour « l'encore »! Vous m'ouvrez l'avenir!

GERMAINE. — Tiens! tiens! Vous avez donc l'intention de mal tourner?

RENÉ. — Nullement! Mais j'aime à me dire que, si je voulais, je pourrais compter parmi les débauchés : ça me permet de les blâmer sans arrière-pensée d'envie.

GERMAINE. — Cela vous permet-il le *flirt*?

RENÉ. — Hem!... Je vous dirai ça dans une demi-heure!

GERMAINE, *vexée*. — Dites donc! Vous êtes presque insolent! Je n'ai pas le temps d'attendre; passez-moi les journaux illustrés.

RENÉ. — Je vous prie de m'excuser. Vous voyez, j'ai perdu la main! Mais que penseriez-vous de moi si je me mettais à vous conter fleurette?

GERMAINE. — Je penserais : « Voilà un homme qui sait recevoir »!

RENÉ. — Pas du tout; vous penseriez : « Comment? Tout de suite?... A peine sa femme a-t-elle le dos tourné qu'il en profite pour se jeter sur l'invitée!... Fi! pouah! pouah!... »

GERMAINE. — Ces scrupules vous honorent; mais de trois choses l'une : ou bien vous êtes un parfait mari...

RENÉ. — Je le suis!

GERMAINE. — Que non!

RENÉ. — Que si!

GERMAINE. — Que non!... Ou bien je ne vous plais pas...

RENÉ. — Vous n'en croyez pas un mot!

GERMAINE. — ... ou bien vous êtes un malin et vous vous dites : « Laissons venir! »

RENÉ, *vexé*. — Tenez, voilà les illustrés. (*Il les lui donne.*) « *Armes et Sports, Femina, la Vie Parisienne...* »

GERMAINE. — Vous êtes vexé! J'ai deviné juste!

RENÉ. — Et vous, chère madame, vous vous êtes dit : « Tous les hommes sont des polichinelles. En voici un qui passe pour aimer sa femme! Je vais m'amuser à l'emballer, rien que pour me

prouver à moi-même que j'ai raison de mépriser ses semblables. Ça ne traînera pas. Je lui tendrai l'appât : il sautera dessus. Et, quand il sera pris, je l'abandonnerai là, sur le sable, tout seul... » Eh bien, non! Je ne me laisserai pas prendre. Je ne tournerai même pas autour de l'hameçon. Et je ne vous donnerai pas la joie de dédaigner, une fois de plus, le sexe auquel j'ai le malheur d'appartenir. Voilà les Illustrés!... (*Il les lui tend.*)

GERMAINE. — Monsieur Tournelle, vous venez de m'offrir une petite leçon que j'ai méritée : je ne vous en veux pas. Au contraire, je reconnais que je vous avais mal jugé. Déposez les *Armes et Sports*, et causons comme de bons amis que nous serons.

RENÉ, *posant les illustrés.* — Bravo ! vous êtes un brave garçon de femme.

GERMAINE. — A mon tour, dois-je accepter ça pour un compliment?

RENÉ. — Certes ! Cela signifie que l'on peut se fier à vous.

GERMAINE. — En effet, ça signifie : « Vous n'êtes pas dangereuse ! Vous êtes de tout repos ! Vous n'êtes pas la femme qui me ferez tourner la tête ! »

RENÉ, *s'asseyant près d'elle.* — Ça signifie tout honnêtement : « Vous n'êtes pas la femme banale et coquette avec qui l'on s'occupe à ce passe-temps stupide du *flirt.* »

GERMAINE. — Pas si stupide!... D'abord, vous ignorez ce que c'est!

RENÉ. — Si fait! C'est l'art de chuchoter aux femmes des polissonneries ingénieuses, de leur proposer, d'une façon subtile et délicate, des choses d'une brutalité révoltante, de leur manquer de respect avec toutes les formes de politesse et de les traiter comme des filles, sans leur dire un mot de trop. Tel est le *flirt*, entre gens civilisés.

GERMAINE. — Il y a du vrai, là-dedans.

RENÉ. — Et vous m'estimez capable de gâcher ainsi une amitié qui peut être si charmante, une intimité où la confiance ne saurait s'inquiéter d'un peu de tendresse inavouée?... Près de vous, je n'aurai plus la contrainte de me montrer meilleur que je ne le suis, et vous n'aurez plus le souci fatigant de chercher à plaire. Mais vous sentirez, sans que je vous l'aie dit, que vous me plaisez infiniment; et il y aura entre nous un lien plus fort que la complicité d'une coquette et d'un voluptueux.

GERMAINE. — C'est fort bien ! Mais si vous continuez ainsi, vous allez me faire une déclaration bien nette.

RENÉ. — Jamais ! Qu'allez-vous inventer là !

GERMAINE. — J'ai l'expérience : je n'ignore pas qu'une déclaration débute par des compliments!... Et il me semble bien en avoir entendu quelques-uns?

RENÉ. — Est-ce que l'on débite des compliments à une femme telle que vous? Je serais vite grotesque; à chaque phrase prévue vous opposeriez une réponse toute prête.

GERMAINE. — Ça, c'est probable.

RENÉ. — Je ne vous dirai pas que vous avez une robe délicieuse...

GERMAINE. — Je vous répondrais que c'est une vieille robe de l'année dernière.

RENÉ. — Je ne vous dirai pas que vous êtes jolie comme un cœur.

GERMAINE. — Je vous répondrais que vous exagérez et que je me trouve très vilaine aujourd'hui.

RENÉ. — Je ne vous dirai pas que vous avez la figure la plus malicieuse du monde.

GERMAINE. — Je vous répondrais que je suis amusante, tout au plus, et que c'est la beauté des laides.

RENÉ. — Enfin, je ne vous dirai pas que je vous adore.

GERMAINE. — Je vous répondrais que vous n'en pensez pas un mot et que vous vous exprimez ainsi par politesse.

RENÉ. — Alors, je ne vous dirai rien de tout ça. Mais je vous dirai que vous n'êtes pas comme les autres, que vous vous révélez spirituelle, artiste, jusque dans votre façon de vous vêtir. Je vous dirai qu'il y a sur votre visage une lumière de gaîté qui le ferait distinguer entre mille; que la ligne de votre corps est souple et robuste; je vous dirai enfin que l'on ne saurait vous oublier lorsqu'une fois on vous a vue, et que l'on ne saurait ne pas vous aimer, orsque l'on se souvient de vous.

GERMAINE. — Allons! Vous me répétez sous une autre forme ce que vous ne vouliez pas me dire tout à l'heure.

RENÉ. — Vous croyez?

GERMAINE. — J'en suis sûre! La forme est moins banale, voilà tout!

RENÉ. — La sincérité seule en fait le mérite.

GERMAINE. — Toutefois, vous me paraissez orné d'une belle audace! Il y a dix minutes, vous ne me connaissiez pas, vous ne m'aviez jamais vue.

RENÉ. — C'est vous qui avez mauvaise mémoire : je vous ai vue deux fois.

GERMAINE. — Ah! oui... à l'église, le jour de votre mariage!... Vous ne m'aviez même pas remarquée!

RENÉ. — Je n'ai fait attention qu'à vous!

GERMAINE. — Bon apôtre!

RENÉ. — Je puis même vous dire comment vous étiez habillée!

GERMAINE. — Je vous en défie!

RENÉ. — Soit!... Vous aviez une robe kaki, avec un jabot

d'Irlande : un petit chapeau de roses pompon, très drôle, et une grande canne ombrelle qui vous donnait un air très hardi.

GERMAINE. — Oh ! c'est surprenant !... Vous avez une mémoire de couturière !

RENÉ. — N'est-ce pas ?... Et vous avez causé avec moi longuement !

GERMAINE. — Allons donc !

RENÉ. — Vous avez prononcé de ces paroles qui vont droit au cœur d'un homme ! Vous m'avez dit : « Monsieur, je ne chante que votre musique ! »

GERMAINE. — Maintenant, je me rappelle !... Et vous avez gardé ce petit souvenir de rien du tout, au milieu de tant d'autres, plus importants ?

RENÉ. — Oui !... A mon insu, il s'était créé entre nous deux un lien mystérieux, ce lien dont je vous parlais tout à l'heure. Très souvent, j'ai demandé de vos nouvelles. J'ai appris ainsi toutes les tristesses de votre vie... Vous n'avez pas été heureuse !

GERMAINE. — Parbleu ! J'étais mariée à un homme comme vous !... Et, vous savez, les hommes comme vous, ça fait de déplorables maris.

RENÉ. — Oui, mais ça fait des amants exquis.

GERMAINE. — Je vous vois venir !... Non, mon brave homme, vous repasserez ! On a déjà donné à votre frère, l'autre jour.

RENÉ. — Ce n'est pas votre dernier mot !

GERMAINE. — Je ne marchande même pas ! Vous m'offrez un objet dont je n'ai aucun besoin.

RENÉ. — Acceptez toujours !

GERMAINE. — Non !... D'abord je ne vous aime pas.

RENÉ. — Peut-être que vous raffolerez de moi... ensuite ?... Est-il nécessaire de s'aimer pour... s'aimer ? Il suffit de se plaire. Vous me plaisez : le plus fort est fait.

GERMAINE. — C'est effrayant d'immoralité, ce que vous racontez là !

RENÉ. — Je préfère vous avouer que je n'ai aucune espèce de moralité ; je remplace ça par beaucoup de délicatesse.

GERMAINE. — Parlons-en, de votre délicatesse ! Vous essayez de séduire la meilleure amie de votre femme.

RENÉ. — Est-ce ma faute si ma femme ne m'en a pas présenté d'autre ?

GERMAINE. — Tenez ! vous êtes cynique !

RENÉ. — Je suis nature.

GERMAINE. — Cynique et inexcusable !... Vous auriez une excuse si vous n'aimiez pas votre femme, mais vous l'aimez !

RENÉ. — Oui, je l'aime ! J'ai pour elle un respect infini, une sincère affection, elle est l'associée de ma vie ; elle me montre, à

tout instant, une tendresse, un dévouement que je ne mérite pas. Je l'admire, mais ça n'empêche pas les sentiments.

GERMAINE. — Non! Vous voulez dire : « Ça n'empêche pas les sensations. »

RENÉ. — Si vous préférez!... Mais Lise est encore une petite fille, elle sort à peine de chez ses parents; il y a des nuances, des recherches qui lui échappent.

GERMAINE. — Il est de fait que cette pauvre Lise est restée un peu pensionnaire.

RENÉ. — C'est tout à sa louange; mais il y a dans le caractère d'un artiste une part de fantaisie qu'elle ne peut comprendre.

GERMAINE. — Et vous vous imaginez que je me prêterai mieux qu'elle à cette fantaisie?

RENÉ. — Il ne vous coûte rien de tenter l'expérience... Refuserez-vous?

GERMAINE. — Que penserez-vous de moi, si je ne refuse pas?

RENÉ. — Ne vous inquiétez pas de ça : je suis très indulgent pour les péchés dont je profite.

GERMAINE. — Tout de même, vous êtes un peu... comment dire?... tartufe!

RENÉ. — Moi?...

GERMAINE. — Vous avez commencé par solliciter mon amitié, rien de plus!

RENÉ. — Mais ce que je vous demande à présent, fait partie de l'amitié, telle que je la désire.

GERMAINE. — Par exemple!... Il vous faut cela pour me prouver votre sympathie?

RENÉ. — Parfaitement! Lorsqu'une femme aime un homme, lorsqu'elle l'aime d'affection, pour se l'attacher, elle lui cède une fois. Ils mettent ainsi dans leur union le souvenir d'une aventure sans lendemain, qui brillera parmi les autres souvenirs comme un clou d'or dans une belle tenture sombre. Jamais ils ne feront allusion à cette faiblesse unique; mais ils se garderont de l'oublier. Parfois, lorsqu'en public ils causeront de choses indifférentes, ils se regarderont; ils penseront en même temps au « clou d'or ». La complicité de cette faute ignorée est un charme infiniment précieux, où le plaisir de se rappeler se mêle au regret du roman vite interrompu. On a tout donné, en une heure de joie, et la satiété n'a rien gâté, et l'on se dit tout cela dans l'éclair d'un regard. Voilà ce que c'est que « le clou d'or ». Qu'en pensez-vous?

GERMAINE. — Une faiblesse unique! C'est bien peu pour un remords qui dure!

RENÉ. — On a le droit de récidive... Germaine, laissez-vous persuader! Cela ne fait de mal à personne!

GERMAINE. — Je craindrais de vous décevoir!

RENÉ, *lui prenant la main.* — Allons donc! Je suis sûr que vous êtes faite pour moi comme je suis fait pour vous! Dès le premier moment, nous nous sommes reconnus partenaires d'égale force au même jeu : ce jeu charmant dont nous avons été tous deux privés, vous par le divorce et moi par le mariage. Et nous sommes allés l'un à l'autre, poussés par cette puissance inconnue qui rassemble les êtres de sensibilité pareille. Vous ne résisterez pas parce que vous ne pouvez pas résister! Regardez! Est-ce que je résiste, moi?

GERMAINE, *troublée.* — Vous n'êtes pas à moitié fat!... Et si j'avais, comme vous le pensiez tout à l'heure, tenté une expérience?

RENÉ. — Vous en seriez la première victime. Malgré vous, le jeu vous entraîne. J'ai pris votre main, et vous ne l'avez pas retirée. Je m'approche de vous, et vous ne vous détournez pas! Et si je veux prendre vos lèvres, vous les défendez mal!

GERMAINE, *émue.* — Non! non!... Je vous en prie... je vous en prie!...

RENÉ. — Ne priez pas! Vous n'avez rien à craindre! Ce n'est pas ainsi que je vous veux!

GERMAINE, *avec un rire forcé.* — Quoi! vous m'épargnez?

RENÉ. — Je veux que vous deveniez mienne, au jour et à l'heure que vous aurez vous-même choisis. Le don de vous-même sera librement consenti par vous... Tenez, demain, vers deux heures allez près du lac : il y a un petit chalet où je vous attendrai. Promettez-moi que vous viendrez.

GERMAINE. — C'est une folie!

RENÉ. — Elle durera le temps que vous voudrez!

GERMAINE. — Moi qui étais si tranquille!...

RENÉ. — C'est dit! Vous acceptez! Un clou d'or! Rien qu'un petit!

GERMAINE. — Soit! A demain!

RENÉ, *près de la fenêtre.* — Attention! Lise est de retour.

GERMAINE, *avec un soupir.* — Nous allons commencer à mentir!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LISE, *avec un oreiller de crin.*

LISE. — Me voilà! J'ai trouvé ce qu'il te fallait!

GERMAINE, *troublée.* — Quoi donc, ma chérie?

LISE. — Mais... un oreiller!

GERMAINE. — Ah! oui! Je te remercie. Tu es bien aimable!

LISE. — Je n'ai pas été longue...

RENÉ, *troublé.* — Non.

LISE. — Vingt minutes à peine. Ça m'a paru très long, à moi... Eh bien, tu ne m'embrasses pas?

RENÉ, *vivement.* — Si! si, ma chérie! (*Il l'embrasse.*)

LISE. — Vous ne vous êtes pas trop ennuyés, en mon absence?

RENÉ. — Pas trop. Nous avons causé,... de choses et d'autres.

LISE. — Il ne t'a pas fait la cour?

GERMAINE. — Non!... Tu es folle, voyons!

LISE. — Je suis allée à la poste réclamer le courrier...

RENÉ. — Ah!... Tant mieux!

LISE. — Que je suis étourdie! J'ai laissé toutes les lettres dans l'auto... Tu serais bien gentil de les chercher.

RENÉ. — J'y vais!... j'y vais!... (*Il sort.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* RENÉ

LISE, *vivement.* — Eh bien?... Tu l'as essayé?

GERMAINE, *se ressaisissant.* — Oui... J'ai fait de mon mieux.

LISE. — Et...

GERMAINE. — J'ai échoué.

LISE. — C'est vrai?

GERMAINE. — Je suis battue, mais battue à plate couture.

LISE. — Ce n'est pas possible!

GERMAINE. — C'est comme je te le dis!

LISE. — Tu as employé tous les moyens? Même les grands?

GERMAINE. — Les grands, les petits, rien n'y a fait! Il est demeuré poli, aimable, mais rien de plus.

LISE. — Tu es bien sûre?

GERMAINE. — Absolument! dès que j'étais coquette, il me parlait de toi!

LISE. — Que je suis contente!... Mais tu me jures que tu ne l'as pas ménagé?

GERMAINE. — Je te le promets! Ma pauvre petite, il faut se résigner : tu as un mari fidèle!

LISE. — Tiens! je suis trop contente! j'ai envie de pleurer.

GERMAINE. — Pourquoi?

LISE. — C'est la réaction!... Figure-toi qu'en entrant j'ai eu un serrement de cœur : il m'a semblé que vous aviez l'air gêné tous les deux, il paraissait tout drôle! J'ai cru, un instant, que j'arrivais en trouble-fête.

GERMAINE. — Qu'est-ce que tu vas supposer! Tu es folle!

LISE. — C'est ça, je suis folle... A présent, c'est fini, je suis heureuse, si heureuse!... J'ai besoin de crier mon bonheur!

GERMAINE. — Ne va pas faire ça, au moins!

LISE. — Tu es une bonne amie, tu sais! Je n'oublierai jamais le service que tu m'as rendu!...

GERMAINE. — Ça n'en vaut pas la peine!

LISE. — Si, si! Grâce à toi, j'ai retrouvé la tranquillité! Je ne crains plus les mauvaises surprises! Tiens! il faut que je t'embrasse. (*Elle l'embrasse.*)

GERMAINE. — Tu es insupportable!

LISE. — C'est si bon d'avoir confiance, de ne plus garder d'arrière-pensée!... Mais quelle bonne idée j'ai eue de t'inviter! Nous allons mener une vie délicieuse, tous les trois.

GERMAINE. — Ne m'en parle pas!

LISE. — Tu n'es pas fâchée?

GERMAINE. — De quoi?

LISE. — De ce que René t'ait résisté...

GERMAINE. — Nullement : c'est un peu humiliant, voilà tout!... Ton mari a dû me prendre pour je ne sais quoi!

LISE. — N'aie pas peur, je lui expliquerai.

GERMAINE, *inquiète.* — Ne va pas faire ça, au moins!

LISE. — Tu verras, ça s'arrangera très bien! Tiens, le voici!

GERMAINE. — Lise, je t'en prie!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RENÉ, *avec les lettres.*

RENÉ. — Le chauffeur demande si on n'a plus besoin de la voiture.

LISE, *lui sautant au cou.* — Ah! René! mon René! (*Elle l'embrasse.*)

RENÉ. — Bon! qu'est-ce qui te prend?

LISE. — C'est la joie!... Si tu savais!...

RENÉ. — Qu'est-ce qui te rend si joyeuse!

LISE. — Ce qui s'est passé en mon absence!

RENÉ. — Ah!

LISE. — Germaine m'a tout raconté!

RENÉ. — Hein?... Qu'est-ce qu'elle a pu te raconter? C'est faux! Il ne s'est rien passé!

LISE. — Grand bête! Je m'en doute!... Mais tu m'avoueras que Germaine t'a fait des avances!... Ne te fâche pas, c'était concerté entre nous.

GERMAINE. — Lise! voyons!... tais-toi!

LISE. — Je ne veux pas qu'il ait mauvaise opinion de toi.

(*A René.*) Je voulais être sûre que tu m'aimes, que je puis avoir confiance en toi : alors, j'ai imaginé cette épreuve. En mon absence, elle devait t'essayer, te pousser à bout, à force de coquetterie.

RENÉ. — En effet! c'était bien trouvé!... Et j'ai bien passé l'examen!

LISE. — Admirablement! Il paraît que tu es un mari modèle.

RENÉ. — Je respire!

GERMAINE, *à part.* — La canaille!

LISE. — C'est égal! J'ai eu bien peur! J'ai passé vingt minutes abominables, je pensais tout le temps : « S'il allait céder!... Si j'allais apprendre que mon mari, l'homme que j'aime uniquement, est pareil aux autres, qu'il est faible et menteur comme tant d'odieux maris! » Je voyais mon bonheur gâché, ma vie finie!

RENÉ. — Oh! ma pauvre petite Lise!

LISE. — Je te parle sincèrement, je crois que j'en serais morte de chagrin, j'aurais perdu tout à la fois! J'ai souffert, durant ces minutes-là, les tortures d'une femme trompée. J'aurais voulu revenir sur mes pas, arrêter l'épreuve, et te crier que je préférais le mensonge de ma tranquillité... Tiens! Je suis stupide! Tu vois, je pleure comme une petite bête!

GERMAINE. — Ma chérie! remets-toi! Puisque te voilà rassurée!...

LISE. — Oui!... Ça me serrait à la gorge!... Mon René! mon René à moi!... il me semble que je te retrouve! Et c'est si bon! (*Elle se presse contre lui.*)

RENÉ. — Là! Mon petit!... Il faut te calmer, et ne plus penser à ces histoires-là!... Tu es bien tranquille, à présent?

LISE. — Oui, mon aimé!

RENÉ. — Alors, va essuyer tes yeux : avec un peu de poudre, il n'y paraîtra plus! Va!

LISE. — Oui, oui! Mais tu m'aimes?

RENÉ. — Je te le jure!

LISE. — Moi seule au monde?

RENÉ. — Toi seule au monde!

LISE. — Et toujours?

RENÉ. — Et toujours!... Reviens vite!

(*Lise sort.*)

SCÈNE IX

RENÉ, GERMAINE, *puis* LISE.

RENÉ, *après un silence.* — Vous en avez de bonnes, vous!

GERMAINE. — Je n'ose plus lever les yeux sur vous : il me

semble que nous venons de commettre une vilaine action. Pauvre Lise!

RENÉ. — Ne la plaignez pas! Elle est désormais tranquille.

GERMAINE. — C'est moi qui ne le suis plus... Aussi la promenade au chalet, demain, n'y comptez pas!

RENÉ. — Vous avez toutes les délicatesses : nous la remettrons à après-demain.

GERMAINE. — Non! Vous ne le ferez jamais, du moins avec moi.

RENÉ. — Hein? J'ai votre parole!

GERMAINE. — Heureusement, vous n'avez que ça!... Écoutez! Je suis coquette, frivole, flirteuse, allumeuse, tout ce que vous voudrez. Mais je n'ai jamais commis de vilenie; je peux me regarder dans la glace

RENÉ. — Tout à l'heure...

GERMAINE, *l'interrompant.* — Tout à l'heure il ne s'agissait que d'une jolie fantaisie, qui ne faisait de mal à personne, selon vous. A présent, c'est autre chose ; nous serions coupables, oui, coupables, d'une action mauvaise, d'un véritable crime d'amour, envers un être que nous aimons tous les deux ; nous n'aurions même pas l'excuse de la passion... Et puis, non! Je ne pourrais pas! J'aurais toujours devant moi l'image de cette petite Lise, en larmes!

RENÉ. — Je vous répète qu'elle ne saura rien.

GERMAINE. — Je vous en prie, n'insistez pas! C'est manqué!... Nous garderons tous les deux le souvenir, un peu mélancolique, d'une faute inachevée...

RENÉ. — Cela vous suffit, à vous?

GERMAINE. — Je n'ai pas le goût du remords... Que cela vous serve de leçon : quand vous tromperez Lise... car vous la tromperez!...

RENÉ. — Hélas!

GERMAINE. — ... Faites en sorte qu'elle ne s'aperçoive de rien... Et ce ne sera pas commode, je vous en avertis! Elle a les yeux ouverts, mon pauvre ami : Vous êtes dorénavant le prisonnier d'une femme jalouse.

RENÉ. — Vous me faites trembler!

GERMAINE. — Tant mieux! La crainte du chagrin d'autrui est le commencement de la fidélité... Là-dessus, tendez-moi la main et quittons-nous bons camarades.

RENÉ. — Eh bien, non! je ne renonce pas si facilement à vous!... Je me suis pris au jeu, moi aussi! Et je saurai vous regagner.

GERMAINE. — Vous n'en aurez pas le temps; je pars dans cinq minutes!

RENÉ. — Ce n'est pas possible. Il vous faudrait un prétexte valable : sinon, Lise aurait des soupçons.

GERMAINE. — Le prétexte? Il ne m'embarrasse pas!

RENÉ. — Vous avez annoncé que vous resteriez quelques jours? Il faut rester, bon gré, mal gré. Et alors...

GERMAINE. — Tenez!... Il vient, le prétexte... Lise me l'apporte elle-même!

RENÉ. — Que voulez-vous dire?

GERMAINE. — Vous allez voir!

LISE, *entrant*. — Ma chérie, une dépêche pour toi.

RENÉ, *surpris*. — Hein?

GERMAIME. — Qu'est-ce que c'est? (*Lisant.*) Oh !

LISE. — Une mauvaise nouvelle?...

GERMAINE. — « Tante Amélie assez souffrante. Venez sans retard. »

LISE. — Tu vas partir?

GERMAINE. — Il le faut!

LISE. — Ma pauvre chérie! Comme je suis peinée!

RENÉ. — Vous partirez demain matin.

GERMAINE. — Impossible. Ma tante est susceptible : il faut que je sois près d'elle ce soir... Lise, l'auto est encore là?

LISE, *remontant*. — Je vais voir. (*Elle va près de la fenêtre.*)

RENÉ. — Je suis navré de ce triste contre-temps.

GERMAINE, *bas*. — Ne vous frappez pas! C'est moi qui me suis envoyé la dépêche.

RENÉ. — Quoi?... C'est vous?...

GERMAINE. — Oui, comme je ne savais pas si je ne serais pas importune, à tout hasard, je m'étais préparé une sortie; et j'ai écrit ce télégramme à la gare, avant de monter dans le train.

RENÉ. — Vous êtes rudement forte!

GERMAINE. — N'est-ce pas?

LISE, *redescendant*. — J'ai fait prévenir le chauffeur.

GERMAINE, *qui met son chapeau*. — Je n'ai que le temps pour le train de cinq heures... Enfin, je suis bien contente de ma courte visite; j'ai vu ce que c'était que des gens heureux.

LISE. — Mais tu reviendras dès que tu seras rassurée?

GERMAINE. — Ça dépendra!... On se retrouvera toujours à Paris... Allons! pas d'effusions... Au revoir, monsieur.

RENÉ. — Au revoir, chère madame!

GERMAINE. — Ne me reconduisez pas : il commence à pleuvoir... Adieu, ma grande chérie! (*Elle l'embrasse.*) Portez-vous bien! (*Elle sort.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, *moins* GERMAINE.

LISE, *à la fenêtre.* — Elle monte dans l'auto! (*Agitant la main.*) Au revoir!... Elle part, elle est partie!...

RENÉ, *maussade.* — Bon voyage!

LISE. — Eh bien? Comment la trouves-tu, mon amie Germaine?

RENÉ. — Très gentille. Mais, si tu veux mon avis, je crois que nous ne reverrons pas souvent cette petite femme-là!

PIERRE VEBER

RÉORGANISATION

DE

L'ARMÉE RUSSE

Dans un article paru dans cette Revue il y a deux ans[1], nous indiquions les parties essentielles de la tâche qui s'imposait au nouveau ministre de la Guerre, général Soukhomlinov : la réorganisation du recrutement, de la mobilisation et de la répartition des troupes, leur meilleure préparation à la guerre, le perfectionnement des moyens matériels dont elles disposent, la mise en état des places fortes indispensables, tels étaient, d'après le *Novoe Vremia*, les éléments du nouveau programme.

Commencées au lendemain de la guerre de Mandchourie, les études aboutissaient en octobre 1910 à un remaniement de toute l'organisation militaire, qui fut préparé dans des conditions exceptionnelles de secret jusqu'à son aboutissement définitif. Ce remaniement ne pouvait manquer d'avoir un retentissement considérable dans l'opinion européenne. La presse et même certains écrivains militaires en tirèrent des conclusions peut-être hâtives. En France, d'excellents esprits crièrent à l'abandon ; en Allemagne, certains se réjouirent de voir en Pologne la Double-Alliance perdre « sa pointe agressive ». Quelle est la nature exacte de cette réorganisation de l'armée russe ; quelle en est la portée au point de vue de la puissance militaire de la Russie, sur sa frontière européenne ? Un

1. 1er août 1909. *L'Armée russe*, article auquel il conviendrait de se reporter pour toutes les questions d'organisation générale de l'armée russe qui n'ont pu trouver leur place dans cette nouvelle étude.

examen précis des faits[1] et de leurs conséquences immédiates peut seul permettre une réponse à ces deux questions.

*
* *

La répartition des troupes actives sur le territoire de l'empire avait conduit le commandement russe à créer dès le temps de paix des unités spéciales, organisées comme les unités correspondantes d'infanterie ou d'artillerie de l'armée active, mais uniquement destinées à encadrer les réservistes de leur région de stationnement pour en former des unités de réserve. En 1908, l'armée russe comprenait sur le pied de paix 176 bataillons *de réserve* qui, en se mobilisant, formaient au moins 571 bataillons ou 34 divisions d'infanterie de réserve. Les éléments actifs n'entrant dans la composition de ces unités que pour un huitième, ces formations ne pouvaient en tout état de cause que constituer des éléments de deuxième ligne. Leur emploi injustifié en première ligne pendant la guerre de Mandchourie donna lieu à de graves déboires : c'est le fléchissement de la division de réserve du général Orlov, qui, à Liaoyang, a pu être considéré comme l'une des causes de la perte de cette bataille. Dès la fin de la guerre, la suppression de cette organisation était décidée.

L'augmentation du réseau ferré depuis douze ans, combinée avec des modifications dans la répartition des troupes sur le territoire, devait permettre de traiter le problème des formations de deuxième ligne dans des conditions analogues à celles qu'admettent les puissances occidentales. Le soin de mobiliser les formations de réserve étant confié aux troupes actives stationnées dans la région considérée, il devenait inutile d'entretenir en temps de paix des unités spécialement affectées à cette mission; leur transformation en troupes actives proprement dites était dès lors indiquée.

1. Principaux documents consultés : *Emplacement des troupes de l'armée de terre*, publié mensuellement par le ministère de la Guerre russe. — *Invalide Russe*, journal militaire officiel. — *Revue militaire des Armées étrangères*, publiée par le 2e bureau de l'État-Major de l'Armée (livraison de décembre 1910). — *Vierteljahrshefte für Truppenführung und Heereskunde*, publié par le Grand État-Major prussien (1re livraison de 1911). — *V. Carlowitz-Maxen*, Einteilung und Dislokation der Russischen Armee (Berlin, novembre 1910), ainsi que les éditions précédentes de cet opuscule trimestriel.

Des considérations analogues s'appliquaient à d'autres troupes-cadres, dites « de forteresse ». Ayant une mobilisation analogue aux troupes de réserve, elles présentaient de plus le grave inconvénient d'être affectées à une place déterminée et d'immobiliser ainsi des effectifs importants.

La transformation nombre pour nombre de ces formations-cadres en formations actives eût été très séduisante à première vue; mais il fallait également renforcer les éléments actifs pour leur permettre d'encadrer les formations de réserve qu'ils auraient à mobiliser. Avec les 232 bataillons de réserve ou de forteresse supprimés, il a été formé 174 nouveaux bataillons actifs, dont 91 en Europe, 40 au Caucase, 11 au Turkestan et 32 en Sibérie [1].

L'infanterie russe comprend par suite actuellement 1 258 bataillons [2], dont 952 stationnés en Europe et en Ciscau-

1. Un essai de transformation de ce genre a eu lieu en 1909, par la transformation de 16 bataillons de réserve et de 12 bataillons de forteresse en 32 bataillons actifs, pour la formation de deux nouvelles divisions d'infanterie stationnées en Transcaucasie. Pour éviter toute confusion et laisser à l'économie générale de la nouvelle organisation toute son amplitude, les indications numériques concernant l'ancienne organisation se rapportent toutes à l'année 1908.

Dans les chiffres indiqués ci-dessus et en général dans la suite de cette étude, il n'est tenu compte ni des deux bataillons d'infanterie de l'escorte impériale, ni des troupes chargées de la garde de la voie ferrée en Mandchourie dont il est question plus loin (voir page 10).

2. Tableau résumé de la répartition des troupes actives russes (octobre 1910. [Les nombres placés entre parenthèses correspondent au 1er oct. 1908.]

Circonscriptions militaires et corps d'armée.	Bataillons.	Escadrons.	Batteries.
Saint-Pétersbourg (Garde, Ier, XVIIIe et XXIIe)	144 (*117*)	64 (*64*)	67 (*55*)
Vilna (IIe, IIIe, IVe et XXe)	136 (*168*)	60 (*60*)	66 (*63*)
Varsovie (VIe, XIVe, XVe, XIXe et XXIIIe)	160 (*192*)	182 (*218*)	86 (*97*)
Kiev (IXe, Xe, XIe, XIIe et XXIe)	168 (*168*)	118 (*118*)	92 (*89*)
Odessa (VIIe et VIIIe)	72 (*72*)	36 (*36*)	33 (*33*)
Moscou (Grenadiers, Ve, XIIIe, XVIIe et XXVe)	160 (*112*)	49 (*37*)	78 (*53*)
Kazan et Don (XVIe et XXIVe)	80 (*0*)	33 (*7*)	36 (*0*)
Russie d'Europe	920 (*829*)	542 (*540*)	458 (*420*)
Caucase. Ciscaucasie (IIIe Cauc.)	32 (*20*)	20 (*20*)	16 (*10*)
Caucase. Transcaucasie (Ier et IIe Caucasiens)	86 (*58*)	72 (*72*)	38 (*23*)
Turkestan (Ier et IIe du Turkestan)	44 (*33*)	50 (*46*)	20 (*14*)
Sibérie (Ier, IIe, IIIe, IV et Ve Sibér.)	176 (*144*)	43 (*45*)	104 (*80*)
Total général	**1 258** (*1084*)	**727** (*727*)	**636** (*547*)
Pour mémoire : Voie ferrée en Mandchourie (dépendant du Corps des Gardes-Frontières)	24 (*14*)	36 (55)	4 (6)

casie. Ces modifications de l'infanterie devaient logiquement avoir leur répercussion sur les autres armes. Les formations-cadres *de réserve* de l'artillerie et du génie (batteries, parcs et unités diverses) ont été supprimées. Leurs ressources ont servi à constituer les unités nouvelles, correspondant aux nouvelles formations de l'infanterie [1], et à renforcer les unités existantes. Mais les formations d'artillerie et du génie affectées à la défense des places fortes n'ont subi aucune modification notable.

Ajoutez d'importantes modifications dans l'organisation intérieure des armes spéciales et leur répartition dans les grandes unités d'infanteries. L'expérience de la guerre de Mandchourie avait fait ressortir la nécessité d'un matériel d'artillerie plus puissant que le canon de campagne et plus efficace contre les obstacles matériels. Chaque corps d'armée a été doté d'un groupe d'obusiers de campagne à tir rapide, à 2 batteries de 6 pièces (calibre 48 lignes : 121 mm. 9). Chaque division d'infanterie disposant d'une brigade d'artillerie à 6 batteries de 8 pièces à tir rapide (calibre 3 pouces : 76 mm. 2), le corps d'armée russe (à 32 bataillons) dispose au total de 108 pièces à tir rapide. En outre, il a été créé 7 groupes (à 3 batteries de 6 pièces) d'artillerie lourde de campagne, armés d'un obusier de 6 pouces (152 mm. 4) à tir rapide. L'artillerie des divisions d'infanterie leur est maintenant affectée dès le temps de paix. Les généraux, qui commandaient précédemment l'artillerie des corps d'armée, ne conservent plus que l'inspection technique de cette arme. Une modification analogue a été apportée dans la répartition des troupes du génie, autrefois groupées en brigade par circonscription militaire : elles relèvent maintenant du commandant de leur corps d'armée et sont stationnées sur son territoire.

Au point de vue technique, les deux années qui viennent de s'écouler paraissent avoir été particulièrement heureuses pour l'armée russe. Les larges crédits, accordés par le Parle-

1. Le nombre des batteries actives de campagne de toutes catégories a été porté de 547 à 636 (non compris 2 batteries à cheval de dépôt et 19 batteries-cadres cosaques), soit une augmentation de 89 batteries; celui des compagnies actives du génie de toutes spécialités de 229 à 253 (augmentation de 24 compagnies).

ment, ont permis non seulement de reconstituer les approvisionnements consommés en Mandchourie, mais aussi de réaliser des progrès considérables : réarmement de l'artillerie de campagne en canons et obusiers à tir rapide; réfection du matériel de siège et de place; dotation des troupes en équipements d'un modèle amélioré et en effets de campagne de couleur beige-réséda (dite « défensive »); augmentation du nombre des outils portatifs dans l'infanterie; organisation de l'aéronautique et de l'aviation militaires. En automne 1911, l'armée disposera de 9 dirigeables et de 30 aéroplanes. La semaine d'aviation qui eut lieu à Saint-Pétersbourg en octobre dernier fut des plus brillantes; les résultats obtenus cet hiver à Sébastopol dénotent des progrès encore plus marquants.

Le commandement russe a toujours apporté le plus grand soin à maintenir à ses troupes un caractère national russe : chaque unité comprend dans son effectif trois quarts d'éléments russes et un quart d'éléments *allogènes*, c'est-à-dire non russes, lesquels proviennent de régions autres que celle où l'unité est stationnée[1]. Des règles analogues, peut-être un peu moins strictes, sont appliquées aux réservistes qui doivent porter les troupes à l'effectif de guerre.

Il en résultait de singulières complications au moment du passage sur le pied de guerre d'unités stationnées dans des régions non russes. En Pologne, notamment, ce système présentait des inconvénients particulièrement graves : outre les réservistes nécessaires aux formations actives de cette région, il fallait encore faire venir de l'intérieur le très nombreux personnel de complément nécessaire aux places fortes. Dans l'infanterie seule, la mise sur pied de guerre et le dédoublement de 31 bataillons de forteresse et de 32 bataillons de réserve exigeaient plus de 100 000 hommes à faire venir des circonscriptions de l'intérieur.

1. Avant 1910 les dix divisions d'infanterie stationnées dans la circonscription de Varsovie se recrutaient : 5 dans la circonscription de Moscou, 4 dans celle de Kiev et 1 dans celle de Kazan.

De même, sur les dix divisions de la circonscription de Vilna, 4 seulement se recrutaient dans la circonscription même, les 6 autres provenant : 2 de Kazan, 3 de Moscou et 1 de Kiev. (*V. Carlowitz-Maxen*, ouvrage cité, avril 1910.)

Les inconvénients d'un système aboutissant au transport de semblables masses d'isolés n'ont pas besoin d'être mis en lumière[1]. Le perfectionnement du réseau ferré devait conduire à l'adoption d'un dispositif se rapprochant le plus possible de l'organisation régionale, telle que les puissances militaires de l'Europe occidentale la pratiquent.

La répartition de l'armée russe sur le territoire européen de l'empire n'a pas varié sensiblement depuis 1896 : ses 21 corps d'armée (Garde, Grenadiers, Corps 1 à 19[2]) étaient tous stationnés à l'ouest du méridien de Moscou, le long ou à proximité de la frontière occidentale, à l'exception de 3 corps stationnés dans la région de Moscou. Cette disposition était justifiée par la faible densité du réseau ferré et par l'absence de tout adversaire sérieux du côté de l'est de l'empire. La création en 1899 des 20e et 21e corps d'armée[3] à Riga et Kiev ne modifia pas l'économie générale du dispositif, les mêmes raisons étant encore valables. Jusqu'en 1904, les modifications (en dehors du renforcement des bataillons de tirailleurs russes, stationnés en Finlande, et de la diminution progressive des troupes finnoises) intéressent surtout les troupes d'Asie. Mais les surprises de la guerre russo-japonaise venaient démontrer que les dispositions prises de ce côté avaient été insuffisantes.

L'*Historique officiel* de la guerre russo-japonaise, publié par l'État-Major russe[4], fait ressortir toutes les mesures prises pour obtenir, sur un théâtre d'opérations éloigné de près de 9000 kilomètres, les effectifs nécessaires, avant de faire appel aux forces d'Europe. Les événements imposèrent cette dernière mesure.

Dégarnir la frontière occidentale eût été un aveu d'impuissance : on ne put envoyer en Mandchourie des corps d'armée actifs que successivement et en nombre relativement restreint[5];

1. Qu'il suffise de rappeler ici les transports de réservistes dans l'armée française en juillet-août 1870.

2. Formant 780 bataillons actifs stationnés en Europe et Ciscaucasie et 121 en Transcaucasie et en Asie.

3. Augmentation de 64 bataillons actifs en Europe.

4. Les quatre premiers volumes de la traduction française de cet ouvrage sont actuellement parus (Paris, Chapelot, édit.).

5. Les Xe, XVIIe et Ier corps arrivèrent avant Liaoyang, puis les VIIIe et XVIe. Les IVe, IXe et XIXe corps n'arrivèrent qu'après Moukden.

il fallut se résoudre à l'envoi des divisions de réserve, qui manquaient de la cohésion et de l'entraînement nécessaire pour leur emploi en première ligne.

L'absence de troupes disponibles, stationnées dans le centre de l'empire et susceptibles d'être transportées sur l'un quelconque de ses confins, s'était cruellement fait sentir. Plus tard, la rénovation de l'armée turque, issue de la révolution militaire de Constantinople, les complications de la révolution persane et le réveil de la puissance chinoise montrèrent plus nettement encore la nécessité de disposer d'une réserve centrale. En donnant aux troupes de chacune des régions frontières les effectifs nécessaires pour opposer à l'ennemi probable une défensive sérieuse, l'appoint de cette masse centrale devait permettre, dans la région choisie, le passage à une offensive énergique.

En résumé, application aussi stricte que possible du système régional pour le recrutement et la mobilisation, création d'une masse centrale susceptible d'apporter dans la région de lutte décisive une supériorité incontestable : tels sont les principes qui paraissent depuis 1906 avoir guidé les études et les décisions du haut commandement russe.

Pour le lecteur français, ces considérations paraissent mériter un examen attentif plus particulièrement en ce qui concerne l'action de la Russie sur sa frontière occidentale[1].

La Russie est évidemment en droit de considérer comme possible une attaque combinée, en force, des armées allemande et austro-hongroise. Disposant (avant 1910) de 9 corps d'armée à proximité immédiate de la frontière, contre 5 corps allemands et 4 autrichiens[2], peut-elle tenter une offensive

1. Voir les études parues récemment à ce sujet dans la *Revue Militaire Générale*, dirigée par M. le général Langlois (Berger-Levrault, édit.).

2. Allemagne :

Ier	Corps d'armée.	Kœnigsberg.
XVIIe	—	Dantzig.
IIe	—	Stettin.
Ve	—	Posen.
VIe	—	Breslau.

Autriche-Hongrie :

Ier	Corps d'armée.	Cracovie.
Xe	—	Przemysl.
XIe	—	Lemberg.
VIe	—	Kaschau.

immédiate, sans même attendre d'avoir mobilisé ses corps de première ligne? Le développement de la frontière dépasse 800 kilomètres ; même un succès partiel, malgré tout son retentissement, ne saurait justifier cette offensive. La simple évaluation des distances à parcourir par les troupes venant de l'intérieur montre que les forces russes ainsi aventurées pourraient être rapidement écrasées par un ennemi devenu supérieur en nombre, avant qu'elles-mêmes aient pu recevoir leurs renforts.

Il est donc indispensable que ces troupes russes de première ligne couvrent tout d'abord le rassemblement des troupes venant de l'intérieur. Ce n'est qu'après la constitution d'armées *organisées* que la lutte peut être entreprise avec des chances de succès.

La mission des troupes de couverture consiste essentiellement à gagner du temps, en utilisant les obstacles artificiels ou naturels. Ces troupes doivent, en outre, être disposées de manière à s'appuyer réciproquement et empêcher que la rupture de l'une d'entre elles n'entraîne la chute de tout le dispositif. Cette dernière considération est particulièrement importante dans une région comme la Pologne, susceptible d'être attaquée en flanc de deux côtés à la fois. De plus, les troupes ainsi employées en couverture doivent avoir les effectifs strictement nécessaires; une augmentation exagérée de leurs forces ne pourrait être obtenue qu'au détriment des masses de manœuvre, seules en mesure de livrer la bataille décisive. Dans un pays comme la Russie, où les distances sont considérables, l'ensemble du dispositif de couverture doit être réalisé dès le temps de paix, en tenant compte des hypothèses les plus défavorables; mais il doit en même temps présenter la souplesse voulue pour s'adapter aux hypothèses favorables.

On peut écarter comme peu vraisemblable le cas d'une lutte de la Russie isolée contre les forces réunies de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Il ne saurait en effet entrer dans une tête froide de laisser la Russie seule aux prises avec ses deux puissants voisins, sans faire intervenir toute la puissance militaire de la France. La destruction de l'équilibre européen au profit de l'hégémonie germanique équivaudrait pour les puis-

sances occidentales à un suicide. En dehors de toute question d'alliances et d'ententes, le conflit général en Europe paraît devoir être pour longtemps encore la seule hypothèse vraisemblable. Quelles sont donc à ce point de vue les conséquences possibles de la récente réorganisation militaire en Russie?

La transformation des troupes-cadre de réserve et de forteresse a permis la constitution de 9 nouvelles divisions d'infanterie[1] (5 en Europe, 2 au Caucase, 2 en Sibérie) et d'une brigade de tirailleurs (en Finlande); de plus tous les bataillons de tirailleurs indépendants ont été transformés en régiments de tirailleurs à 2 bataillons. Ces nouvelles formations, combinées avec l'utilisation de certaines divisions en surnombre (Garde, Grenadiers, Sibérie) ont permis de constituer : en Europe, trois nouveaux corps d'armée (XXIIIe, XXIVe et XXVe); au Caucase, un (IIIe caucasien); en Sibérie, deux (IVe et V^e sibériens). Si l'on remarque de plus que le IIIe caucasien est stationné tout entier au nord du Caucase, on voit que l'armée russe dispose actuellement sur son territoire européen[2] de 28 corps d'armée, contre 24 autrefois, avec une augmentation nette de 103 bataillons (952 au lieu de 849).

En même temps, la défense des confins éloignés est réorganisée et renforcée. Au Caucase, l'augmentation de 40 bataillons a permis la constitution d'un IIIe corps en Ciscaucasie, tout en laissant au sud de la chaîne deux corps d'armée entiers, avec 28 bataillons actifs de plus qu'en 1908. Au Turkestan, les deux corps d'armée existants comptent dans leurs six brigades de tirailleurs 44 bataillons actifs, au lieu de 33. En Sibérie, nous trouvons, de l'est à l'ouest : dans la circonscription de l'Amour, 3 corps d'armée à effectifs renforcés, fortement constitués, concentrés à Vladivostok et au nord; en arrière, dans la circonscription d'Irkoustk, 2 corps d'armée stationnés de part et d'autre du lac Baïkal; enfin, la circonscription d'Omsk comprend une division d'infanterie, noyau du corps d'armée qui y sera sans doute formé aussitôt que la colonisation de cette riche région sera suffisamment avancée[3].

1. 2 de ces divisions, stationnées au Caucase, ont été constituées dès 1909 (voir plus haut, p. 3).

2. Ciscaucasie comprise.

3. Voir à ce sujet la traduction publiée dans le supplément du journal

Dans les troupes sibériennes, il faut encore compter les troupes de garde des voies ferrées en Mandchourie (24 bataillons, 36 escadrons, 4 batteries, 25 compagnies du génie[1]).

La garde des confins asiatiques étant ainsi assurée dans des conditions bien supérieures au passé, le commandement russe se préoccupa de la constitution de la masse centrale. La région de la Volga et de la Kama (circonscription militaire de Kasan), à l'origine du Transsibérien et du Transcaspien, reliée à l'ouest de l'Empire par plus de six voies ferrées (dont trois datant de moins de douze ans) ne comptait jusqu'ici que des troupes-cadres de réserve. La nouvelle répartition lui a effecté deux corps d'armée, le XXIVe (3 divisions nouvelles) et le XVIe venant de Vitebsk (circonscription de Vilna). La région de Moscou, qui se trouve au carrefour des artères ferrées, présente la plus grande densité de population russe proprement dite. Elle reçoit une des nouvelles divisions qui forme avec la 3e division de grenadiers le XXVe corps, et, en outre, étendu de Voronèje à Nijni-Novgorod, le Ve corps, précédemment stationné sur la rive gauche de la Vistule.

L'armée russe dispose ainsi d'une masse centrale de sept corps d'armée (au lieu de trois) dont le transport de l'est à l'ouest est assuré par au moins six voies ferrées, dont trois venant de l'Oural et de la Caspienne. Le réseau ferré s'est considérablement développé depuis quinze ans. En dehors du doublement des voies existantes, quatre grandes transversales de plus de 1 000 kilomètres chacune ont été exécutées.

l'Information, du 11 mars 1911, du mémoire présenté par M. Stolypine à la suite de son voyage en Sibérie en 1910.

La deuxième partie de ce mémoire, relative à la colonisation de la Volga, contient des données très intéressantes sur les modifications apportées dans l'organisation agraire de la Russie d'Europe. Le remplacement progressif de l'ancienne indivision terrienne du village (le *mir*) par la propriété individuelle, non seulement consenti, mais demandé avec enthousiasme par la masse paysanne, est susceptible d'avoir des conséquences incalculables dans l'évolution du paysan russe, qui, il ne faut pas l'oublier, constitue presque à lui seul la masse de l'armée russe.

1. Le traité de Portsmouth a accordé à la Russie le droit d'avoir une garde de 15 hommes par verste de voie ferrée en Mandchourie, ce qui, pour 1 610 verstes de la section russe du Transmandchourien, correspond à 24 150 hommes. Les troupes affectées à ce service ne comptent pas dans les cadres de l'armée active proprement dite et dépendent du corps des Gardes-Frontières (Ministère des Finances).

Perm a été relié directement à Saint-Pétersbourg (1906); la ligne de Bologoe à Siedlets (1906) met en communication Kostroma (sur la Volga) avec le cœur de la Pologne; les lignes de Moscou à Windau (1901) et de Moscou à Briansk (1899), par leurs embranchements et prolongements, doublent utilement la ligne directe de Moscou à Varsovie; les lignes de Tsaritsyn-Poltava-Kiev-Kovel (1902) et d'Astrakhan-Saratov (1909) avec son prolongement Kozlov-Smolensk (1899) permettent de transporter en Pologne les troupes et surtout la nombreuse cavalerie cosaque du Don et de la Volga.

Pour la constitution de cette masse centrale, le commandement a prélevé deux corps d'armée sur les troupes stationnées dans l'ouest de l'empire. L'opinion publique a voulu voir dans ce retrait de troupes russes stationnées sur la frontière allemande l'indice de modifications profondes dans les intentions de l'État-major russe, l'abandon même de la politique précédemment suivie. Des deux corps ainsi déplacés vers l'intérieur l'un, le XVIe, était stationné dans la circonscription de Vilna, à Vitebsk, qui se trouve à plus de 400 kilomètres de la frontière allemande. Son déplacement entraîne évidemment un plus long transport par voie ferrée; mais les journées ainsi perdues peuvent être regagnées par la plus grande facilité de la mobilisation régionale. Le Ve corps était stationné dans la circonscription de Varsovie, sur la rive gauche de la Vistule : placé en flèche, séparé du reste de l'armée par l'obstacle considérable de la Vistule, sa mobilisation était précaire. Sa situation stratégique n'était pas meilleure : pouvant être attaqué de front par les deux corps allemands de Posen et de Breslau, en flanc par le corps autrichien de Cracovie, il pouvait subir un échec retentissant, avant même d'avoir rendu quelque service. Son meilleur sort était de pouvoir se retirer sur la Vistule, avant tout engagement. Il a été remplacé dans ses emplacements par deux brigades de tirailleurs, troupes légères, à mobilisation simplifiée, plus aptes à jouer le rôle de couverture dans une région comportant, de Thorn au confluent du San et de la Vistule, 550 kilomètres de frontière et 200 kilomètres de profondeur, de Kalich à Varsovie.

L'endivisionnement de ces deux brigades de tirailleurs et l'affectation à un corps d'armée de la 3e division de la Garde,

ont permis de constituer, avec des éléments déjà stationnés dans la circonscription, le XXIIIe corps d'armée. Des échanges entre les XIVe et XIXe corps, qui faisaient autrefois tous deux face à la Galicie autrichienne, avec leurs divisions de tête à Kholm et Lublin, ont permis de ne consacrer à la surveillance de ce front que le XIVe corps, le XIXe se répartissant entre Brest-Litovsk et Varsovie.

Si l'on compare la disposition des troupes russes avant et après la réorganisation on trouve :

Avant la réorganisation, en Lithuanie, en première ligne deux corps (IIIe et IIe, Vilna et Grodno), en deuxième ligne deux corps (XXe, Riga, et IVe, Minsk), en troisième ligne un corps (XVIe, Vitebsk); en Pologne, en première ligne trois corps et demi (VIe, XVe, V^e et tirailleurs), en deuxième ligne une division (Garde); soit en tout 5 1/2 corps en première ligne, 2 1/2 en deuxième ligne, 1 en troisième ligne.

Avec l'organisation actuelle, en première ligne cinq corps (IIIe, IIe, VIe, XVe, XXIIIe), en deuxième ligne trois corps (XXe, IVe et XIXe).

La suppression des troupes dites de réserve et de forteresse impose bien à quelques-unes de ces troupes la garde des places; mais ce n'est que jusqu'au passage à l'offensive, au pis aller jusqu'à l'arrivée des troupes de réserve proprement dites, dont le transport en unités constituées présente d'autres garanties de sécurité que celui des innombrables réservistes, sans cadres, que les régions de l'intérieur fournissaient autrefois dans ce but. Dans les deux cas, l'armée dispose en première et en deuxième ligne en face de l'armée allemande de huit corps d'armée. Une offensive immédiate avec ces troupes est-elle possible?

Du Niémen à la Silésie, la frontière russo-allemande s'étend sur 700 kilomètres. Il ne saurait être question d'une action en cordon sur un front aussi étendu : pour agir efficacement il faut grouper ses forces, ce qui exige un certain temps; les troupes allemandes, s'appuyant sur un terrain difficile et organisé à l'avance, comme la région des lacs de Mazovie, ne céderont que devant une supériorité numérique sérieuse. De plus l'Allemagne ne sera pas seule dans la lutte. Les troupes autrichiennes se massant en Galicie peuvent prendre à revers

la ligne de la Vistule et déboucher sur les derrières des armées russes. Ces dernières sont par suite obligées d'assurer avant tout leur flanc gauche et de renforcer sérieusement leur trois corps (XIVe, XIe et XIIe) stationnés de ce côté, c'est-à-dire d'attendre que les troupes de la circonscription de Kiev aient achevé leur mobilisation et leurs transports.

Une offensive *immédiate* ne paraît donc pas possible : par contre la nouvelle organisation permet d'envisager une offensive relativement *rapide*.

Le temps nécessaire à l'établissement d'un barrage vis-à-vis de l'une ou de l'autre des armées alliées est aussi suffisant pour assurer le transport de corps venus de l'intérieur; la Russie pourra ainsi agir offensivement, sur le théâtre principal d'opérations choisi, dans une direction voulue, dans des conditions de temps et de nombre bien supérieures à ses possibilités antérieures.

Deux autres questions, bien que d'importance moindre, ont préoccupé ces derniers temps l'opinion publique. L'une d'elles vise la défense de la Baltique, l'autre le « déclassement » des places fortes de Pologne.

La Russie, ayant perdu la maîtrise de la mer, comment défendre les côtes de la Baltique et surtout du golfe de Finlande? Il est certain que la Russie *isolée* était de ce fait vulnérable sur toute sa frontière occidentale, maritime et terrestre, depuis le golfe de Bothnie jusqu'aux bouches du Danube. La menace d'une flotte ennemie, maîtresse presque absolue de la Baltique, et la possibilité d'un débarquement dirigé contre la capitale même de l'empire, devenaient des hypothèses concevables.

Nous avons vu que les nécessités de la lutte pour l'équilibre, contre l'hégémonie des puissances de l'Europe centrale, excluaient cette hypothèse, de même qu'elles ne permettraient pas à la Russie de rester spectatrice inactive d'un conflit limité à l'Europe occidentale. Dans le cas, seul vraisemblable, d'un conflit général, les éventualités se réduisent à la possibilité d'un essai de démonstration navale. Les mesures défensives prises dans le golfe de Finlande et l'attribution au XXIIe corps d'une troisième brigade de tirailleurs et d'une division d'infan-

terie ont mis la capitale à l'abri de toute tentative d'insulte.

Quant au « déclassement des places de Pologne », il importe de souligner qu'aucune mesure officielle n'a été prise et que toutes ces places ont conservé dans la nouvelle organisation les troupes techniques d'artillerie et du génie qui leur étaient affectées jusqu'ici.

Si l'on se reporte à une étude très complète parue en octobre 1908 dans l'*Internationale Revue über Armeen und Flotten*, on voit que dans leur ensemble ces places sont anciennes, datant de plus de trente ans; leurs ouvrages détachés sont « trop rapprochés du noyau central » (Ivangorod, 2,5 à 3,5 km.), « ne sont pas en rapport avec l'effet des projectiles de gros calibre modernes » (Varsovie), etc. La majeure partie d'entre elles aurait besoin d' « un remaniement complet. » Leur conception et leur organisation datent d'une époque où la Russie ne disposait en Europe que de 17 corps d'armée (au lieu de 28), où le manque de voies ferrées et la lenteur de la mobilisation l'obligeait à faire durer pendant un temps extrêmement long la période de couverture. Les mêmes raisons rendaient nécessaire la constitution sur place d'approvisionnements énormes, analogues aux magasins des armées d'autrefois et qu'il était indispensable de mettre à l'abri d'un coup de main.

Par l'accroissement continu des troupes russes, par les perfectionnements apportés au réseau ferré, le rôle de ces forteresses a décru, tandis que les possibilités d'offensive augmentaient : le stratège ne leur demande plus qu'un appui momentané, soit pendant la période de rassemblement, soit pendant la période de manœuvre, lorsqu'une offensive adverse l'a réduit à combattre sur son propre territoire. Des points d'appui fortifiés sont nécessaires aux troupes de couverture lorsque leur ligne de résistance se trouve à courte distance de la frontière et que la proximité des rassemblements à couvrir leur enlève toute profondeur de manœuvre. Des forteresses importantes, rapprochées de la frontière, peuvent, lorsque leur situation s'y prête, favoriser singulièrement un débouché offensif. Plus en arrière, elles peuvent abriter les grands dépôts d'approvisionnements et soulager la retraite des troupes battues. Mais les fortifications absorbent des ressources considérables en personnel et en matériel : par suite,

leur emploi doit être limité aux seuls points qu'il paraît indispensable de tenir.

D'après l'étude allemande citée plus haut, les places et ouvrages de la frontière russe peuvent être partagés en trois groupes.

Sur le Niémen, le Bobr et la Narev, à moins de 100 kilomètres de la frontière prussienne, se trouve toute une série de places et d'ouvrages, parmi lesquels on peut signaler : la place forte de première classe Kovno, au confluent du Niémen et de la Vilia ; les ouvrages d'Ossovets, sur le Bobr ; ceux de Lomja, sur la Narev, et enfin la forteresse de première classe de Novo-Georgievsk, le Modlin de l'époque napoléonienne, au confluent de la Narev et de la Vistule. Maîtrisant les deux cours d'eau, elle constitue un excellent pivot de manœuvre, et permet de déboucher sur l'une ou l'autre rive de la Vistule. Placée en aval de Varsovie, elle couvre cette dernière contre toute tentative venant du nord-ouest.

Sur la Vistule moyenne, à 200 kilomètres de la frontière allemande, se trouvent les deux places fortes de Varsovie et d'Ivangorod. Construites à une époque où la Russie pouvait craindre de voir les armées ennemies envahir toute la Pologne occidentale, avant qu'elle ne fût en mesure de s'y opposer, elles avaient pour but de constituer avec les ouvrages de la Narev et la place de Brest-Litovsk comme un immense camp retranché, qui permît d'attendre l'arrivée des troupes de l'intérieur.

Actuellement ces places, celle d'Ivangorod en particulier, ne sont plus si fortes. Leur situation, à huit journées de marche de la frontière de Posnanie, a singulièrement diminué leur importance stratégique. Le développement de la puissance militaire autrichienne sur le revers galicien des Carpathes permet de tourner sans coup férir le cours de la Vistule et ne laisse plus à Ivangorod qu'un rôle bien secondaire. Il n'en est pas de même de Brest-Litovsk, située sur le Boug, à l'extrémité occidentale de la région marécageuse et difficilement franchissable de Pinsk. Sa situation géographique, et l'importance des voies ferrées qui y aboutissent, la désignent comme réduit de la défense de la Pologne et comme point d'appui d'une contre-offensive, succédant à des échecs répétés en Pologne.

Les anciens ouvrages de Volynie et de Podolie, tous plus ou moins déclassés, n'en présentent pas moins des points d'appui utilisables le cas échéant par les troupes de couverture.

Ce bref examen des places de Pologne et du rôle qu'elles peuvent jouer suffit pour se rendre compte que la question de la construction, de l'entretien ou de l'abandon de certaines places est en liaison intime avec le rôle que leur assigne la stratégie dans le jeu des forces actives, les seules, on ne saurait trop le répéter, qui mènent la guerre. Admettre que l'abandon de deux places fortes situées sur la Vistule[1] implique l'abandon en temps de guerre des dix provinces polonaises équivaut presque à envisager leur cession en pleine paix, pour avoir le plaisir de les reconquérir ensuite.

Quoi qu'il en soit, aucune mesure n'a été prise jusqu'ici relativement au déclassement de certaines places de Pologne. Du dérasement même de certaines d'entre elles, on ne serait en droit de tirer qu'une seule conclusion : c'est que les ressources en personnel et en matériel qu'elles absorbent ne correspondent plus à la valeur de l'appui qu'elles peuvent fournir aux armées d'opérations.

*
* *

Tout ce plan de réformes fut élaboré au lendemain des revers de Mandchourie par l'ensemble des hautes personnalités qui se trouvaient à la tête de l'administration militaire et de l'État-major général. Mais, en rendant justice à tous ceux qui furent les promoteurs et les collaborateurs de ce plan, il convient de nommer celui qui eut l'honneur et le mérite de l'exécuter. Chef d'État-major général en 1908, ministre de la Guerre depuis 1909, le général Soukhomlinov a déployé dans l'exercice de ses lourdes fonctions une inlassable activité. En dehors des réformes étudiées ci-dessus, il a su réaliser la centralisation complète de l'admistration militaire. Les différentes directions, jusqu'ici presque indépendantes, les divers comités, les inspections générales ont été réorganisés et

1. Il n'a en effet jamais été question dans la presse que des deux places fortes de Varsovie et d'Ivangorod.

placés sous la direction effective du ministre de la Guerre, seul responsable[1].

Certains services, comme celui de l'intendance, subissent une refonte radicale, nécessitée par les nombreux défauts que la guerre de Mandchourie avait fait ressortir. Dans les corps de troupe, les avantages faits aux sous-officiers rengagés, l'augmentation de leur nombre (porté de 3 à 6 par unité) permettent d'espérer à bref délai une amélioration sensible de l'encadrement. L'élévation du niveau des connaissances exigibles des candidats à l'épaulette, a permis d'unifier le recrutement des officiers et d'augmenter la valeur des cadres subalternes. Les avantages consentis aux officiers des corps de troupe ont contribué à enrayer la tendance au déficit, si inquiétante ces dernières années. La création de deuxièmes colonels[2] dans les régiments donne aux officiers de l'Armée (par opposition à ceux de la Garde, de l'État-major et des services) la part d'avancement dans les hauts grades qui leur revient. La limite d'âge pour l'obtention des divers commandements, jointe aux mesures pour le rajeunissement des cadres, promet un commandement supérieur jeune[3]. L'âge moyen des commandants de corps d'armée est de cinquante-huit ans trois mois, celui des généraux de division d'infanterie de cinquante-cinq ans quatre mois, de cavalerie de cinquante-quatre ans sept mois.

Les efforts faits pour l'établissement d'une doctrine militaire, basée sur le sentiment de l'offensive[4], se précisent et s'étendent. La transformation de l'Académie d'État-major

1. Voir *Revue militaire des Armées étrangères*, livraison de mars 1911.

2. Remplissant le rôle dévolu en France aux lieutenants-colonels. On rappelle que la hiérarchie russe ne comportant pas le grade de commandant, le commandement des bataillons est exercé par les lieutenants-colonels (podpolkovnik, littéralement « sous-colonel »).

3. La décision impériale du 26 janvier 1910 fixe pour les principaux emplois *deux* limites d'âge supérieures, l'une correspondant à la *désignation* pour la fonction et l'autre à la *cessation* du service actif : commandement de corps d'armée, 64 ans et 67 ans ; de division d'infanterie, 60 et 63 ans ; de division de cavalerie, 58 et 61 ans ; commandant de brigade, chef d'état-major de circonscription, 57 et 60 ans ; colonel, chef de corps, 55 et 58 ans. (Voir *Revue militaire* des armées étrangères, mars 1910.) Ces dispositions, qui n'ont jusqu'ici été appliquées que dans l'armée russe, méritent d'être signalées.

4. « Rien en dehors de l'offensive ». Souvorov.

Nicolas en École supérieure de hautes études militaires, sous le nom d' « Académie Impériale de guerre », est caractéristique. Les tendances de son enseignement, autrefois si dogmatique et abstrait, se modifient et attribuent une importance croissante à l'étude des cas concrets. La jeune littérature militaire russe cherche à faire pénétrer dans la masse des officiers les idées nouvelles, ou plutôt les vieilles idées, oubliées, mais toujours vraies, qui constituent la philosophie commune de tous les grands chefs d'armée et forment ce « bon sens militaire » souvent plus facile à exprimer en aphorismes qu'à mettre en action[1].

Les deux années qui viennent de s'écouler compteront dans l'évolution de l'armée russe. Les réformes réalisées, l'augmentation de forces matérielles et morales qui en résultent, lui ont fait regagner tout ce qu'elle avait perdu par ses défaites récentes. L'accroissement de sa puissance offensive la met à même de servir sa politique générale et de reprendre dans le concert européen la place qui lui convient. Mais il reste encore à faire.

En dehors des réformes organiques à réaliser à bref délai, comme celle de la loi de recrutement (meilleure utilisation du contingent, accroissement des cadres des réserves), il importe d'obtenir le meilleur emploi des ressources existantes. Malgré les progrès réalisés, le réseau ferré ne donne pas encore à l'armée la rapidité et la sûreté de transports réalisée par les puissances occidentales de l'Europe. La possibilité d'attribuer à chaque corps d'armée de l'intérieur une ligne ferrée à double voie paraît indispensable pour compenser la

1. Qu'il nous soit permis de signaler ici, parmi beaucoup d'autres excellents travaux, les remarquables études du général Eltchaninov sur *la Guerre et le combat moderne*, *la Tactique de la guerre de siège*, *le Service en campagne*, etc. ; celle du colonel Golovine sur *les hautes études militaires* et son *Introduction au cours de tactique générale*. Ce dernier a beaucoup contribué à faire connaître en Russie notre doctrine et notre méthode militaires. On ne saurait passer sous silence le rôle considérable que joue dans la diffusion des études militaires la société des « Amis des sciences militaires » par ses conférences publiques, son bulletin trimestriel et les nombreux ouvrages militaires qu'elle édite à prix réduit. L'étude des armées étrangères, autrefois si négligée en Russie, a donné lieu à la publication de « notices », que l'on peut considérer comme des modèles du genre, sur l'armée japonaise (lieutenant-colonel Romanovski), l'armée autrichienne (lieutenant-colonel Pototzki), l'armée suédoise (lieutenant-colonel Svietchin).

longueur des trajets, et réduire d'autant la période toujours critique de la concentration des troupes. Cette augmentation de densité du réseau ferré est également nécessaire à l'intérieur pour faciliter l'arrivée des réservistes à leurs corps.

Le ministre russe des Voies de communication a soumis dernièrement à ses collègues un projet d'ensemble des nouvelles voies ferrées à construire dans les prochaines années[1]. Les principales lignes à l'étude sont, dans l'ordre indiqué pour leur construction :

1. Kinel (Samara)-Simbirsk-Nijni-Novgorod-Iaroslav.
2. (Vladikavkaz) Stavropol-Kozlov.
3. Orenbourg-Kazan-Vologda.
4. Viazma-Narva.
5. (Kiev) Fastov-Rovno.
6. (Kalouga)-Roslav-Bobruisk-Baranovitchi-(Bielostok).
7. Viatka-Nijni-Novgorod.
8. Orenbourg-Oufa-Perm.
9. Perm-Malmych-Kostroma.
10. (Koursk)-Soudja-Mohilev-Poneviej-(Vilna).

Ces lignes présentent évidemment un intérêt économique considérable, en particulier pour la région si riche en blés de la Volga-Kama.

Elles faciliteront également les mouvements des réservistes pendant la période de mobilisation proprement dite : par contre, la part accordée aux transports militaires de l'est à l'ouest paraît relativement insignifiante.

Seule, la ligne 6 (Kalouga-Bielostok) constituera un nouveau courant de transport du centre vers l'ouest. La ligne 4 (Viazma-Narva), bien que chaudement défendue au point de vue militaire par le *Novoe Vremia*[2] ne vise que la défense du golfe de Finlande, cependant suffisamment assurée, comme nous l'avons vu plus haut.

Les distances par voie ferrée de Varsovie à Viatka, à Kazan, à Vladikavkaz dépassent 2 300 kilomètres. Pour réduire au minimum la durée des transports militaires qui en résulte, il est essentiel de disposer de lignes à double voie, bien tracées et bien outillées, donnant le rendement maximum.

1. *Invalide Russe*, 2 mars 1911.
2. *Novoe Vremia*, 13 mars 1911.

La première tâche qui s'impose est donc l'amélioration et surtout la mise à deux voies du réseau existant; parmi les doublements dont l'urgence s'impose on peut signaler :

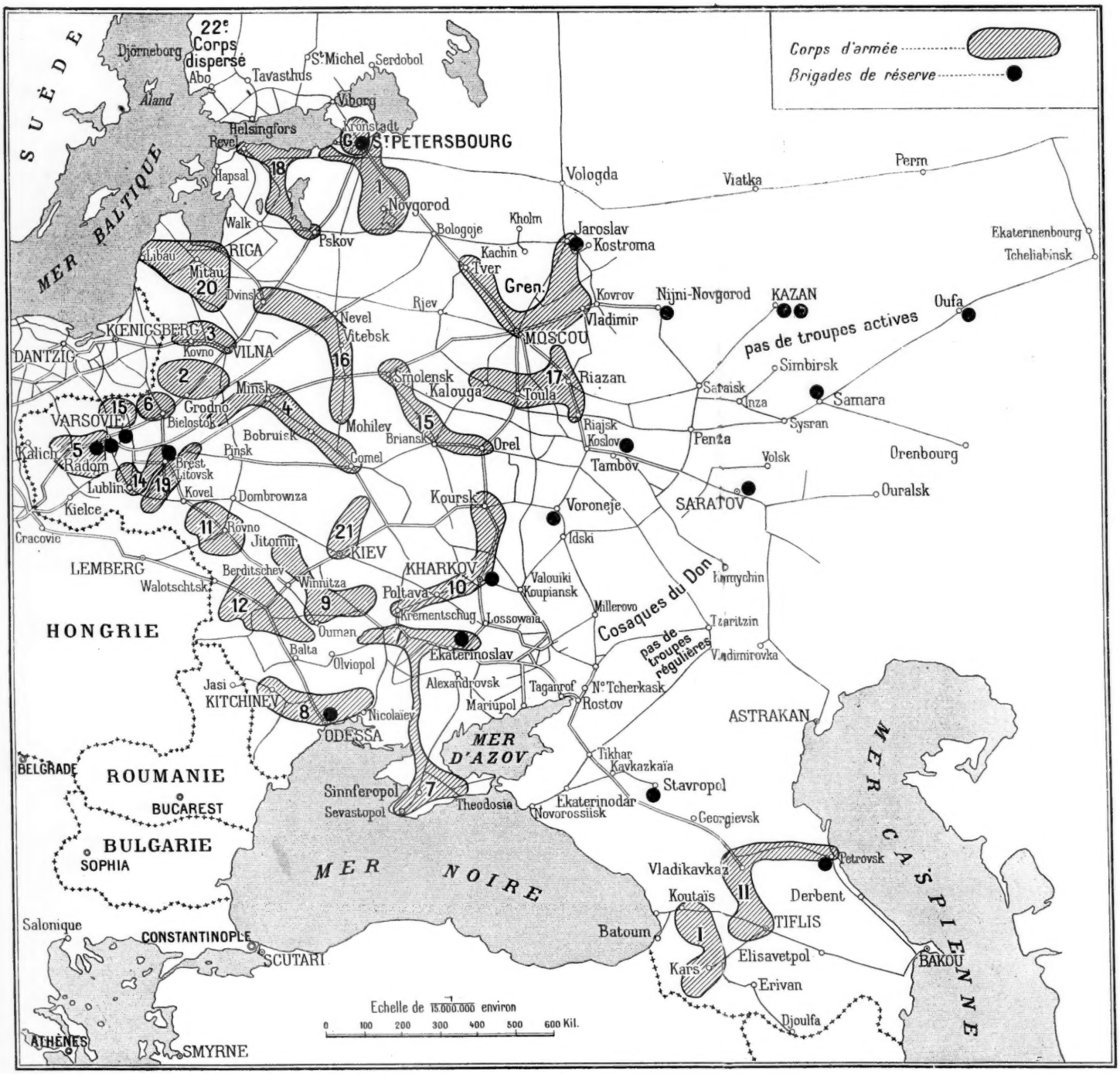
Viatka-Vologda-Saint-Pétersbourg-Walk-Riga-Kovno;
Moscou-Rjev-Libau;
Kostroma-Bologoe-Velikie Louki (Nevel);
Kazan-Riazan;
Saratov-Orel et Briansk-Gomel;
Lozovaia-Poltava-Kiev-Kovel.

Il est indispensable en outre d'augmenter sensiblement les débouchés de ces lignes au delà de Brest-Litovsk et surtout de la Vistule[1].

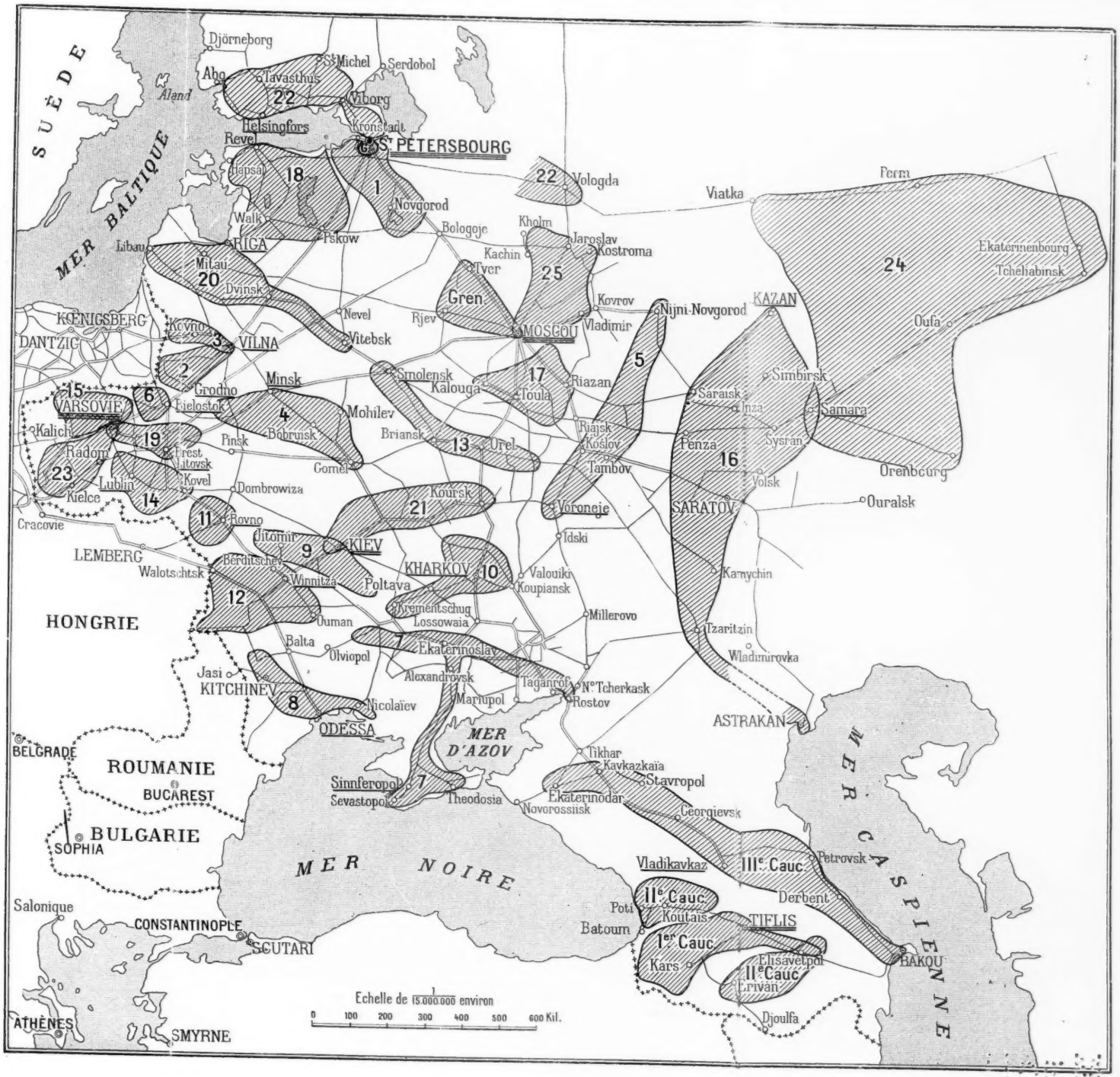
Le perfectionnement du réseau ferré permettra à l'armée russe d'effectuer ses rassemblements dans des conditions de temps comparables à celles de ses voisins. Le développement du sentiment offensif, joint au sentiment de sa force, lui permettra de prendre et de garder l'initiative des opérations, si précieuse à la guerre.

★★★

1. Actuellement trois voies seulement traversent la Vistule, deux à Varsovie et une à Ivangorod. D'après la *Revue Contemporaine* (Saint-Pétersbourg, livr. du 3 mai 1911) « la réfection de matériel roulant des chemins de fer reste en arrière... On ne saurait différer les commandes plus longtemps sans risquer de subir à nouveau des pertes aussi considérables que l'an dernier ». Dans un autre article M. de Wendrich insiste sur le déficit considérable en locomotives « qui se ferait singulièrement sentir en cas de guerre ». L'importante plus-value des recettes en 1910 (800 millions de francs) permettra sans doute d'améliorer à bref délai les conditions d'établissement et d'exploitation des voies ferrées.



L'ARMÉE RUSSE AVANT LA RÉFORME DE 1910



L'ARMÉE RUSSE APRÈS LA RÉFORME DE 1910

LA TERRE ET LA FEMME[1]

XI

Revenant d'éveiller les garçons à l'écurie, la Dominikowa regarde longuement sa fille endormie au milieu des longs cheveux blonds épars sur l'oreiller.

— Repose-toi, ma chérie, pour la dernière fois chez ta mère! murmure-t-elle avec tendresse.

Puis, s'agenouillant devant la fenêtre, longtemps elle prie avec ferveur. Le soleil paraît lorsque, enfin, elle tire Yagna de son sommeil. L'aidant à se vêtir, elle lui dit :

— Il faut estimer Boryna, car c'est un brave homme. Et puis tu prendras garde à ne point babiller avec le premier venu, crainte des caquets : les gens sont des chiens toujours prêts à mordre.

— Vous me parlez comme si je n'avais pas ma raison à moi.

— Un bon avis n'est jamais de trop... Sois douce et prévenante avec lui : les vieux aiment ça. Et peut-être te donnera-t-il encore de la terre, ou bien il te mettra de l'argent dans la poche.

Impatientée, Yagna répondit :

— En vérité, voilà qui m'est bien égal!

— Tu dis des bêtises, ma fille, parce que tu es jeune... Ne

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mai.

vois-tu donc pas comme chacun travaille afin d'acquérir du bien? Dieu ne t'a pas créée pour la misère... Sois gentille avec les enfants. Jòszka est une bonne fille. Mais il faut te méfier du forgeron. D'ailleurs, j'y veillerai. Le plus mauvais, c'est Antek, qui n'a pu s'accorder avec son père.

Vivement Yagna l'interrompit.

— Boryna est méchant de l'avoir chassé.

— Que dis-tu là? Il ne voulait pas que tu aies les arpents et il parlait si mal de toi que c'est à peine croyable.

— Antek parlait mal de moi? On vous a menti, ma mère.

— Pourquoi donc le défends-tu? — demanda sévèrement la Dominikowa.

— Parce que tous sont contre lui et que c'est injuste.

Elle se mit à pleurer. Sa mère n'eut pas le temps de la reprendre : Ewka survenait pour faire la cuisine, avec Augustynka, et il fallait préparer tout.

Bientôt ce fut grand remue-ménage dans la maison, fraîchement peinte et décorée de verdure comme pour la Pentecôte : cela sentait bon la forêt. La première pièce avait été débarrassée de tout, sauf les saintes images, et des bancs étaient rangés le long des murs. Le plafond, noirci par la fumée, était décoré de découpures en papier de couleur que Yagna avait faites et collées : — des fleurs, des chiens poursuivant des brebis, une procession avec des bannières. — Cela excitait l'admiration générale.

Dans tout le village régnait l'animation d'une ruche. Ce n'était que chansons, que rumeurs joyeuses. Seule Yagna demeurait tranquille et froide comme un jour d'automne. Elle ne semblait pas se douter qu'il s'agissait de ses propres noces. Elle songeait seulement qu'elle allait entendre de la musique et danser. Puis il lui prenait comme un désir de s'en aller, mais où? Et aussi les paroles de sa mère sur Antek lui revenaient. Vraiment, il aurait tenu sur elle de mauvais propos? Non : elle ne pouvait pas le croire. Une colère, néanmoins, lui monta au cerveau. Mais, quand elle se rappela ce soir où il l'avait reconduite chez elle, après la veillée des choux, une flamme la traversa et son cœur se fondit.

— Moi, — dit-elle soudain, — je ne me couperai pas les cheveux après la noce.

— En voilà une idée! Tu sais bien que cela se fait.

— Pas en ville ni chez les seigneurs.

— Vas-tu changer l'ordre établi? Tu es la fille d'un *gospodarz* : tu dois faire comme Dieu veut. Je connais ce qui se passe dans les villes, et ce n'est sain pour personne. Tiens, la Pakulanka y est allée en service : eh bien! le *wojt* m'a dit qu'un papier est arrivé comme quoi elle vient d'étrangler son enfant... Et le cousin de Matyasz aussi, il a fait une belle carrière en ville! C'était un paysan à son aise : aujourd'hui, un mendiant.

— Augustynka, — cria Witek, accouru de chez Boryna, — venez vite! Kuba est plus mal. Il hurle tellement fort qu'on l'entend de la route.

Mais elle l'envoya promener, car elle n'avait pas le temps...

La Dominikowa pressait sa fille de s'habiller. Celle-ci semblait en état de songe. Tout lui tombait des mains, son âme était comme de l'eau.

La rumeur cependant augmentait dans la maison, car les gens arrivaient, apportant qui une poule ou du lard, qui un pain blanc, un gâteau, du sel, un rouble d'argent, selon l'ancienne coutume, pour remercier de l'invitation. On buvait de la wodka douce et l'on causait. La vieille avait l'œil à tout, trouvant même le loisir de gronder ses garçons. Le curé ne fut pas content, ce dimanche-là, car on négligea les offices. C'est que pareille noce ne se voit pas tous les jours!

Enfin, quand eut sonné la fin des vêpres, la musique sortit, jouant la polonaise : violon et flûte, tambourin avec clochettes, contrebasse ornée de rubans. Derrière venaient les deux intermédiaires du mariage, puis les six garçons d'honneur, — tous des premières familles, — de beaux gaillards vifs et lestes, la taille fine, le jarret souple et danseurs enragés. Leurs culottes bleues, leurs gilets rouges sous la redingote blanche flottante, leurs chapeaux enrubannés et fleuris faisaient comme un bouquet au soleil. Ils marchaient, bras dessus, bras dessous, en chantant d'une voix forte, et la terre retentissait du bruit de leurs pas. Dans chaque chaumière où ils s'arrêtaient, on leur versait à boire, puis on les suivait dehors, en chantant avec eux. Ainsi allèrent-ils chercher les filles d'honneur, qu'ils menèrent chez la Dominikowa. De là le cor-

tège se rendit chez le marié. Les deux compères le placèrent entre eux pour le conduire à la maison nuptiale.

Frisé, rasé de frais, en habits de gala, robuste comme un chêne, avec sa haute stature, sa démarche ferme et ce balancement des hanches, il était vraiment bel homme et jeune autant que pas un.

La Yagna n'était pas encore prête. Les femmes achevaient sa toilette dans l'alcôve bien close, dont les garçons, en riant, essayaient de forcer la porte. Sa mère recevait les gens : rien que des *gospodarz* à leur aise, pas les pauvres ni ceux qui travaillent chez les autres. Lorsque, enfin, la mariée parut, amenée par la femme du meunier et celle de l'organiste, les filles d'honneur l'entourèrent. Toutes étaient jolies, mais elle semblait une rose parmi d'autres fleurs.

Boryna s'avança, la prit par la main, et ils s'agenouillèrent devant la mère, qui fit sur eux le signe de croix pour les bénir. Yagna se prosterna à ses pieds, puis demanda aux personnes présentes leur bénédiction. Tout le monde pleurait.

Enfin on se mit en route pour l'église. Les garçons menaient la mariée, souriante parmi les larmes et jolie comme un buisson de mai. La couronne de romarin nouée de galons d'or était posée très haut sur ses cheveux, de longs flots de ruban retombant par derrière. La jupe était blanche, la veste de velours bleu ciel brodé d'argent, les manches de la chemise bien bouffantes ; au cou, des colliers de corail descendant jusqu'à la ceinture. Derrière elle, les filles menaient Boryna ; il jetait à l'entour des coups d'œil hardis et, à un moment, il se redressa encore davantage, ayant cru voir Antek. Puis venait la Dominikowa entre les deux compères, pleurant, n'entendant rien de ce qu'on lui disait. Ensuite les forgerons avec Jòszia, les frères de Yagna, les notables du village, toute la noce à la file, deux par deux.

Le curé ayant à administrer un malade, la cérémonie fut rapide. A la sortie, l'organiste exécuta des airs si entraînants que les jambes en frémissaient. On retourna sans ordre chez la mère, qui s'en était allée devant afin de présenter les saintes images aux époux et de leur offrir le pain et le sel. Se tenant sur le seuil, elle saluait les arrivants. La musique jouait dans le corridor. Chacun saisissait la

première venue et faisait irruption en dansant. Ce fut bientôt une telle galopade que la flamme des lampes vacillait et que l'on croyait sentir trembler les murailles. Toutefois on finit par former un grand cercle pour la danse de la mariée. Le sang échauffé, ses yeux bleus allumés, ses dents blanches luisant entre ses lèvres roses, Yagna s'élança, changeant de cavalier à tout instant, car elle devait faire un tour avec chacun. Elle tournait, légère, ses rubans fouettant les visages, ses jupes se gonflant à remplir la pièce. Les garçons rythmaient le pas en frappant du poing sur les tables. Enfin elle choisit son mari. Il se jeta sur elle comme une bête féroce et commanda aux musiciens :

— Allez, les gars, et du vif!

Boryna assujettit son chapeau, joignit les talons d'un coup sec, et, serrant plus fort la taille de sa femme, il l'entraîna. Ah mais, c'est qu'il savait danser, ce vieux, tournant, virant, ne faisant qu'un avec elle, et, sur leur passage, c'était comme le vent qui soufflait. La musique jouait, jouait, endiablée, accélérant toujours le mouvement. On trépignait d'admiration. A bout d'haleine pourtant, Yagna chancela dans les bras de son mari qui la reconduisit à l'alcôve. La musique se tut.

— Bravo ! — dit le meunier. — Je m'invite chez toi pour le baptême.

Tandis qu'on disposait les tables, la bière circulant avec abondance, les bavardages bientôt s'échauffèrent, les têtes pareillement, car on buvait depuis le matin. Les gens, attendris, commençaient à s'embrasser. La jeunesse était sortie, un moment, pour prendre l'air dans la nuit froide et se poursuivait sous les pommiers.

— Vous cherchez des fleurs? — cria quelqu'un. — Prenez garde, les filles, de perdre quelque chose!

Entre patrons, on s'entretenait de la forêt.

— Que le propriétaire ait signé avec les juifs, cela nous est bien égal : nous ne les laisserons pas abattre un seul arbre.

— Vous porterez plainte au tribunal?

— A quoi bon? Les juges sont pour le seigneur. Nous irons nous-mêmes chasser ceux qui viendront.

— Allons, Boryna, buvez! Ce n'est pas le temps de parler de ça. Quand on est gris, on menace facilement le bon Dieu.

Et le meunier remplit les verres. De même que le *wojt* tenait avec le propriétaire, il était, lui, d'accord avec les marchands de bois et cette conversation ne lui plaisait point. Il y fut coupé court par l'annonce du souper. Un grand silence se fit et l'on prit place, chacun selon sa fortune, les filles ensuite. Après que l'organiste eut récité la prière, le forgeron disant les répons, — car il savait même un peu de latin, — les plats furent apportés par les cuisinières et les garçons d'honneur, la musique jouant doucement pour mettre les convives en appétit, de quoi d'ailleurs il n'était nul besoin. Seule Yagna n'avalait pas une miette. Lasse, elle n'écoutait qu'à demi les cajoleries de Boryna.

— Es-tu contente? — lui disait-il à l'oreille. — Va, ma toute belle, tu te trouveras bien chez moi, tu seras une dame. Je te donnerai une servante afin que tu ne te fatigues point...

Autour d'eux, les rires allaient leur train, les lazzi, les gaillardises. Les langues étaient tellement débridées que l'organiste, d'un ton grave, rappela les gens aux convenances.

— Car Jésus nous l'a dit : « Mieux vaut tuer que donner de mauvais exemples ». Dans les Saintes Écritures aussi il est dit que l'abus du manger et de la boisson sera puni...

Mais, ayant déjà beaucoup bu, il avait la langue pâteuse.

— Voyez donc ce cagot, — se récria-t-on, — qui voudrait empêcher qu'on s'amuse!...

— Parce qu'il se frotte au prêtre, il se croit un saint.

— Un jour de noce, ce n'est pas un péché d'être joyeux, vous dis-je, moi, le *wojt*.

Tout à fait ivre, Ambrozy ajouta :

— Notre-Seigneur fréquentait bien les noces, et il y faisait du vin!

Les ceintures se desserraient et de nouveaux plats arrivaient toujours.

— Ça leur coûte gros! — remarquaient les gens à voix basse.

— Voyez donc la Yagna : elle semble un fantôme.

— Lui, au contraire, on dirait un chat qui tourne autour du lard.

— Bon!... Il ne rira pas toujours.

— Pourquoi Matteusz n'a-t-il pas été invité?

— Allons, tout le monde le sait bien.

— On sait, on sait... Mais qui a vu ?

— Koziol, ce printemps, dans le bois.

— Koziol a menti... Il est contre elle à cause de son affaire du cochon.

— Eh ! les autres aussi ont des yeux !... Ça finira mal, vous verrez.

— Moi, ça ne me regarde pas, mais je trouve qu'il a fait du tort à son fils et il le paiera... Jésus est patient, mais il est juste.

— Ne l'a-t-on point vue aussi avec Antek ?

Mais on n'en dit pas davantage, crainte d'être entendu. Quand fut versée la wodka mêlée avec du miel et des épices, le vacarme devint assourdissant. On tapait sur les tables, on criait, on s'embrassait, on se lamentait.

— Ça va mal, en ce bas monde.

— La joie ne dure qu'un jour, et le lendemain on est mis en terre.

— Jésus a créé les hommes pour qu'ils vivent en frères, et ce sont des loups.

— C'est la misère, qui les jette les uns contre les autres.

— La misère, et aussi le diable.

— Autrefois ce n'était pas ainsi. On respectait les vieux. Chacun avait sa terre et ses pâturages.

— On ne payait pas d'impôts.

— On n'achetait pas de bois. La forêt était là et on y prenait. Ce qui appartenait au seigneur appartenait aussi au paysan.

— A présent, ni l'un ni l'autre n'a rien ; le juif a tout.

— Allons, à votre santé ! L'eau-de-vie purifie le sang et empêche les maladies.

Comme on avait fini de manger, Ewka et Augustynka parurent, portant chacune devant elle une grande cuiller de bois : — c'était la quête pour les cuisinières. — On était rassasié, de bonne humeur : on y jeta libéralement des pièces d'argent. Les musiciens, ayant soupé de leur côté, préludèrent afin d'avertir les danseurs. Mais on était alourdi, on ne tenait guère sur ses jambes : on préféra sortir pour s'aérer, en fumant une cigarette. Quand les têtes furent un peu dégagées,

filles et garçons arrangèrent des jeux. On joua au renard : ce fut Jasiek qu'on habilla de fourrures, le poil en dehors. — Il était le plus bête du village, allant toujours la bouche ouverte et courtisant toutes les filles. Mais, comme il possédait dix arpents, on l'invitait partout.

A chaque pas, il trébuchait et l'on riait, on riait!... Jòszia fit le lièvre. Elle l'imitait parfaitement, — le lièvre qui s'assied sur son derrière et se frotte le museau avec ses deux pattes. — Puis on joua au cochon, puis à la caille. Celle-ci, c'était Natska, trottant si vite par la chambre qu'on ne pouvait l'attraper. Enfin Tomasz Wachnik, avec une toile emmanchée d'un bâton, représenta si parfaitement la cigogne, que les enfants, épouvantés, se sauvèrent.

Les garçons d'honneur ayant commandé le silence, Yagna fut amenée par les femmes au milieu de la chambre et s'y assit. Tandis que, sur un mode triste, la musique jouait le chant du houblon, on lui ôta sa couronne pour la coiffer de la cornette qui faisait d'elle une patronne. Et ainsi était-elle encore plus jolie qu'avant. La meunière alors et une autre notable firent des quêtes pour la cornette... Le meunier, le *wojt* jetèrent une pièce d'or, puis ce fut une pluie de roubles en papier ou argent. Cela monta bientôt à une grosse somme. De voir qu'on donnait si généreusement à sa fille, la Dominikowa en eut tant de plaisir qu'elle ne put retenir ses larmes et se mit à les embrasser tous.

Alors la danse recommença, vertigineuse, folle. Les violons chantant, la basse ronflant, la flûte gazouillant, le tambourin bavardant, c'étaient des airs vifs et joyeux, puis, subitement, une cantilène imprégnée d'amour et mouillée de larmes, comme au matin les herbes de rosée, puis, de nouveau, les mélodies ardentes, qui mettent la joie dans les cœurs, l'ivresse dans les têtes.

— Que chacun laisse ses soucis pour demain! — conseillaient les vieux; — aujourd'hui, amuse-toi, réjouis ton âme!... Comme Jésus a donné à la sainte terre son repos après le travail de l'été, pareillement l'homme a droit de se divertir après le sien.

Dans le bruit, personne ne les entendait. Mais tous se comprenaient bien, unis par la joie. Ils dansaient avec une telle

frénésie que la vieille maison en tremblait de la base au faîte. On eût dit cent fuseaux tournant à la fois, un arc-en-ciel fouetté par l'ouragan, un fracas d'orage où la foudre était faite par les cris stridents et les tonitruants roulements de pieds. Ils dansaient avec fureur, comme on se bat. Déjà les coqs avaient chanté, la lune s'était couchée, les étoiles pâlissaient, un souffle venu de la forêt dissipait les ténèbres. Ils ne s'apercevaient pas que les lampes s'éteignaient, une à une : ils dansaient, ils dansaient, et il leur semblait que le monde entier dansait, les murailles et les arbres, et les haies et les champs sur lesquels tout à l'heure allait se lever le soleil... Ah! ils ont bien dansé, les paysans, à la noce de Boryna...

XII

Witek, fatigué, était rentré pour dormir. Dans la maison de Boryna une lampe brûlait encore. Il regarda par la fenêtre et vit le vieux Roch qui chantait des litanies. Comme le petit pâtre franchissait le seuil de l'étable, le chien d'Antek lui sauta à la figure.

— C'est toi, Lapa. Ils ne te donnent pas à manger, hein? et tu as faim.

Il lui fit cadeau d'une saucisse qu'il avait rapportée. Dans l'écurie, Kuba gémissait d'une voix si faible que le berger ne l'entendait pas. Mais le chien, reconnaissant sa voix, se mit à aboyer.

— Witek, Witek, donne-moi à boire, — disait le vieux; — j'ai la fièvre.

Quoique tombant de sommeil, le berger lui apporta de l'eau dans un seau.

— Oh! je suis tellement malade!... Je peux à peine respirer... Qu'est-ce que cette bête?... Ah! c'est Lapa... Viens, mon bon chien...

Il lui caressait la tête et l'animal lui léchait les doigts.

— Witek, tu donneras le foin aux chevaux, car je ne peux pas bouger. Danse-t-on encore? — demanda-t-il après un moment.

— Toujours. Il y en a déjà qui sont ivres.

Le valet soupira.

— Ils s'amusent, les patrons, ils s'amusent... Il y a beaucoup de gens?

— Eh! qui peut les compter?

— L'accueil était honnête?

— Comme chez un seigneur. Une quantité de viande, de wodka, de bière, de miel, et trois grandes corbeilles de saucisses.

— Mon Dieu! j'aurais reçu ma petite part, et me voilà!...

Witek alla s'étendre sur sa couchette, où il s'endormit d'un sommeil de pierre. Las de se plaindre, Kuba ravalait sa souffrance.

« Grand bien leur fasse! » pensait-il, flattant toujours le chien.

Il se mit à prier, recommandant son âme à Dieu. Mais sa tête se brouillait, il oubliait les mots, et, la faiblesse le gagnant de plus en plus, il tombait assoupi. Parfois il se réveillait, regardait devant lui dans l'ombre, puis derechef s'anéantissait son âme... De temps à autre aussi, ses cris recommençaient.

— Ah! Jésus, — implorait-il, — permets-moi de vivre seulement jusqu'au matin!

Ses yeux cherchaient le soleil à travers les vitres. Mais ils ne voyaient que le ciel gris où pâlissaient les étoiles. Les ténèbres se dissipaient lentement, on distinguait les contours des choses. De violentes douleurs le reprirent, comme si des couteaux lui pénétraient dans la jambe, comme si l'on versait du feu sur sa plaie, de telle sorte qu'un hurlement réveilla Witek en sursaut.

— Cours chercher Ambrozy... ah! Jésus!... ou bien Augustynka... Peut-être me feront-ils quelque chose... Je n'en peux plus... Ma dernière heure est arrivée.

Enfouissant son visage dans la paille, il fondit en larmes.

De nouveau le berger alla prier la vieille de venir. Mais elle était à bavarder et à boire : elle ne voulut pas se déranger. Le sacristain, lui, était tellement ivre qu'il ne comprit pas ce qu'on voulait... Quand Witek revint en pleurant, il trouva Kuba endormi et se remit à en faire autant...

Le mugissement des vaches l'éveilla tout à fait. Elles n'avaient pas eu encore à manger : elles demandaient à être traites, et bientôt on entendit jurer Augustynka, se plaignant

de toute cette besogne qu'elle avait à faire. Quand elle eut fini, elle alla enfin auprès de Kuba. Elle avait plaisanté d'abord, mais, voyant son visage tout bleu, elle devint sérieuse.

— Tu as plus besoin du prêtre que du médecin, — dit-elle. — Que puis-je pour t'assister? Je crois bien que tu as le mal de mort.

— Je vais mourir, dites, vous le croyez?

— Tout est dans la main de Dieu, mais je le crois. Et m'est avis qu'il faut aller chercher le curé.

— Le curé? Ici, dans cette écurie?... A quoi pensez-vous?

— Est-ce qu'il est en sucre?... Les prêtres sont faits pour visiter les malades.

— Jésus! J'aurais la hardiesse de le faire venir dans ce fumier?...

— Que tu es bête! — fit la vieille.

Et, haussant les épaules, elle sortit.

Kuba resta seul. On l'oublia. Witek, ayant fait boire les chevaux, était retourné à la maison de la mariée. Jòszia vint apporter au valet un morceau de gâteau, remplit l'écurie de son babillage, puis s'en alla. Et Kuba resta encore seul. Il ne criait plus, car ses douleurs étaient moins vives : il gisait inerte. Par la porte ouverte, avec la lumière du soleil, venaient les échos de la musique et des chants. Kuba parlait au chien qui ne le quittait pas, aux chevaux qui hennissaient gaiement. La pouliche rompit sa longe et vint promener sur le visage du valet ses narines humides et chaudes. Il la caressa!

— Tu es maigre, pauvrette !

Les heures se traînaient lentement, comme ces mendiants aveugles et boiteux. Un vol de moineaux entra; ils se mirent à picorer l'avoine.

« Voilà de malicieuses canailles! — se dit Kuba. — A un si petit oiseau Jésus a donné tant de connaissance qu'il sait où chercher la nourriture... Tiens-toi tranquille, Lapa : laisse-les manger. »

Puis ce furent les poules qui parurent, un grand coq rouge en tête, battant des ailes, épiant alentour, enfin se précipitant sur la corbeille d'avoine, toute la bande à sa suite. Bientôt les oies vinrent leur disputer le grain et Kuba lança le chien contre elles. Il y eut des piaulements perçants, les plumes

volèrent comme jaillissant d'un oreiller déchiré. Enfin la volaille décampa et Lapa revint auprès du lit, haletant, la langue pendante.

Lentement se traînaient les heures. De la maison s'échappait un fracas de meubles remués, parmi les criailleries d'Augustynka. On marchait sur la route. Des voix résonnaient et Kuba distinguait chaque bruit :

« Le chien de Klenb : il va au bois... La Walentowa qui vocifère... Ça, c'est la Koslowa... Ça, c'est Pietrek Rafalòw. La jument du curé va à l'eau... Le vieux Pietrass, au cabaret... »

Ainsi vivait-il avec le village et, telle une pierre qui descend au fond de la rivière, la journée lentement passa.

Vers le soir vint Ambròzy, pas bien solide encore sur ses jambes, la langue embarrassée. Il défit les linges ensanglantés et Kuba hurla de douleur.

— Eh ! — ricana le sacristain, — on dirait une femme qui accouche... Oh ! mais, on t'a arraché le mollet... C'est un chien qui t'a arrangé comme cela, ou qui ?

— N'en dites rien à personne : le garde forestier m'a tiré dessus.

— Oui... voilà les chevrotines sous la peau.... Je crois bien que ta jambe n'est plus bonne à rien, car les os sont cassés... Pourquoi ne m'as-tu pas appelé aussitôt ?

— Parce que je ne voulais pas qu'on le sache... J'ai tué un lièvre.

— Ah ! c'est donc ça !... Il disait, au cabaret, qu'un malin lui braconnait son gibier.

— Eh quoi ? Est-ce que les lièvres n'appartiennent pas à tout le monde ?... Il a lâché ses deux coups... N'en dites rien, Ambròzy, car on me confisquerait mon fusil et il n'est pas à moi... J'ai pensé que ça se passerait... Oh ! faites-moi quelque chose : je souffre tellement !

— Ah ! tu es un gaillard. On te croyait un propre à rien, et voilà que tu partageais les lièvres avec le seigneur !... Tu paieras celui-là de ta jambe : c'est trop tard pour y remédier.

Cependant le sacristain avait retroussé ses manches et, du bout de son couteau bien aiguisé, il commença d'extraire les chevrotines. Kuba hurlait. Ambiozy lui posa la main sur la bouche et bientôt le blessé s'évanouit. Lui ayant mis un

baume sur la plaie, qu'il banda, l'autre lui fit reprendre ses sens.

Il faut que tu ailles à l'hôpital, — dit-il. — On t'y coupera la jambe et tu guériras.

— On me coupera la jambe?

— Sans doute! Que veux-tu en faire? Elle est déjà toute noire.

— On me la coupera à la hauteur du genou?

— On m'a coupé la mienne à la hauteur du derrière et je vais bien. Mais il faut que tu sois porté à l'hôpital sans retard.

— Je ne veux pas : j'ai peur... A l'hôpital, on découpe les hommes tout vivants.

— Que tu es bête!

— Coupez-moi la jambe, Ambròzy. Je vous paierai. Mais je n'irai pas à l'hôpital. Plutôt mourir ici!

— Eh bien! meurs, car il n'y a que le médecin pour faire ça... Allons, je vais parler au *wojt*... on te prêtera un char.

— Non, non, je ne veux pas.

— Alors qu'est-ce que tu veux?

Et le sacristain le laissa.

Kuba ne souffrait plus. Il sentait seulement dans sa jambe comme un fourmillement.

« Je guérirais, — pensait-il... — Sans doute!... Ambròzy n'a bien qu'une seule jambe. Oui, mais Boryna ne me garderait pas : que faire d'un valet avec une jambe de bois?... Il me faudra donc mendier ou bien crever sous une haie. »

A cette idée, il sursauta, et dans sa fièvre, il répétait :

— Jésus!... ô mon Jésus!...

C'est dans le désespoir maintenant qu'il geignait et pleurait. Puis, de nouvelles combinaisons se présentant à son esprit, il se calma. Dans le silence retombé avec l'ombre qui déjà envahissait l'écurie, vaguement il perçut de la musique, des chants...

A ce moment, la noce arrivait. D'abord on amenait une belle vache, puis venaient le coffre de la mariée, ses couettes, la vaisselle, enfin tout ce qu'elle apportait. Les musiciens ensuite, précédant Yagna que conduisaient sa mère et ses frères, enfin tout le cortège. Le froid était vif. Sous la véranda, l'époux attendait, entouré des garçons d'honneur. Quand

Yagna eut passé le seuil, derrière elle les femmes jetèrent des fils embrouillés pour empêcher le diable d'entrer à sa suite. Bientôt la chambre fut pleine et chacun embrassa l'épousée en lui souhaitant la bienvenue. L'eau-de-vie commença de circuler avec des gâteaux au miel. Cependant ils n'étaient pas en train, une lassitude les alourdissait tous, quelques-uns même bâillaient. Maintenant qu'on se trouvait dans la demeure du mari, si bien pourvue de tout, une jalousie montait à la gorge; les mères et les filles étaient de mauvaise humeur. Allant et venant partout, celles-ci soupiraient d'envie : la plus belle maison du village, grande, claire, propre... Et que de meubles, que d'images!... Et le bétail : cinq vaches, et un taureau, trois chevaux, et les cochons, et les oies!...

— Celles qui méritent le moins, c'est toujours celles-là qui ont le plus.

— Naturellement!... Quand on sait aller au-devant de la fortune, on la rencontre.

— Et puis il y en a d'autres... qu'on les voie seulement une fois, le soir, avec un garçon, leur réputation est flambée!

— Voilà! c'est la chance...

— Et aussi de n'avoir pas crainte du bon Dieu!

La danse avait recommencé, mais languissante.

Natska seule et Szymek y allaient gaiement. Et, quand ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine, ils se promenèrent, bras dessus, bras dessous, serrés l'un contre l'autre, tellement que la Dominikowa les considéra d'un œil inquiet.

— Ils ne se sont pas quittés de toute la nuit! — jasait-on tout bas.

— Eh bien! il possède cinq arpents : il peut donc se marier.

— La mère ne le permettra point.

— C'est une honte : de si grands garçons, attachés à ses jupes pour faire le travail des femmes!... Et ce n'est pas les filles à marier qui manquent.

— Votre Marcynka, par exemple, voilà assez longtemps qu'elle attend!

— Et faites attention à votre Franka : qu'il ne lui arrive pas malheur avec Adam!...

Tandis que s'échangeaient ces propos aigres-doux, le *wojt*, qui était un boute-en-train, s'efforçait d'animer la réunion par

ses lazzi. Puis le sacristain arriva, guignant aussitôt la bouteille.

— Celui-là, — proféra-t-il gravement, — a grand mérite qui donne à boire aux altérés.

— Eh bien! buvez donc... Le baptême s'arrose avec de l'eau, la noce avec de la wodka, la mort avec des larmes.

Ambròzy se mit à raconter de ses histoires auxquelles personne ne croyait et dont chacun riait aux éclats. Le juif Jankiel ayant été aperçu dans le corridor, on l'interpella bien vite :

— Ohé le circoncis!... l'œuf gâté!... le fils de jument!...

Sans se formaliser, tirant son bonnet, il saluait à la ronde.

— Je passais, — dit-il, — et je suis entré voir comme les patrons s'amusent.

— Eh bien! buvez un coup à la santé des mariés... Holà! les musiciens, jouez la danse juive pour Jankiel.

— Je danserais bien : ce n'est pas un péché!...

Mais, dans ce tumulte, il s'esquiva et s'en alla jusqu'à l'écurie chercher le fusil qu'il avait prêté à Kuba. On ne prit pas garde à sa sortie, car les tables s'apprêtaient. La mariée avait changé de vêtements dans l'alcôve et elle faisait les honneurs maintenant, veillant à tout, passant les plats, priant chacun de ne pas se gêner, avec autant de liberté, de dignité, d'aisance, que si depuis bel âge elle avait tenu les rênes du gouvernement. Son mari la suivait partout, courant après elle dans la cuisine pour l'embrasser.

— Ma reine adorée, — lui disait-il, — quelle bonne patronne tu fais!... Tu as l'air d'une dame.

Tranquillement elle lui répondait :

— Voyez donc pourquoi Szymon ne mange pas... Trinquez avec Gulbass : il a l'air triste...

Il lui obéissait en tout.

Le chien hurla si fort que Boryna enjoignit à Witek de le chasser. Dans la cour, le berger trouva le vieux Roch, tout seul, qui lui dit d'appeler Ambròzy en hâte.

— Eh bien, quoi? — demanda le sacristain, mécontent qu'on le dérangeât de son plaisir. — Est-ce qu'il y a le feu à l'église?

— Non, mais il y a que le pauvre Kuba va mourir.

— Eh! qu'il meure donc!... Je lui ai conseillé d'aller à l'hôpital pour qu'on lui coupe la jambe : il n'a pas voulu.

— Vous lui avez conseillé cela?... Alors je comprends... Eh bien! il s'est coupé la jambe lui-même.

— Jésus, Marie!.. Mais comment?

— Venez voir. C'est le chien qui est venu me chercher en hurlant : j'ai trouvé Kuba évanoui dans son sang qui coule à flots. Venez vite!

Le malheureux avait les mâchoires si serrées que, pour le faire boire, on dut les lui ouvrir à l'aide d'un couteau. Sa jambe, tranchée au genou, adhérait encore par un lambeau de chair. Auprès était la hache, toute sanglante. Ayant repris connaissance, d'une voix faible il demanda :

— Est-elle coupée? J'ai frappé deux coups et puis je me suis évanoui.

— Souffres-tu?

— Non, et même je me sens mieux. Seulement, je n'ai aucune force.

Tranquillement il se laissa laver et bander la plaie. Roch tenait la lanterne, tout en priant avec une telle ferveur que les larmes lui coulaient des yeux. Kuba était semblable à un enfant qui regarde le soleil, qui tend ses mains, qui bavarde il se sentait joyeux, l'âme allégée... S'il n'était aussi faible, il irait volontiers danser, disait-il, — oubliant qu'il n'avait qu'une jambe, — et il mangerait bien un peu, ayant faim.

— C'est bon, ne bouge pas... Je vais t'envoyer quelque chose.

Dehors, le vieux pèlerin dit à Ambrózy :

— Il passera à l'aube, comme un oiseau s'endort... Pendant qu'il a encore sa tête, il faut lui amener le prêtre.

— Mais monsieur le curé est à Wola, ce soir.

— J'irai le chercher : on ne peut pas laisser ce chrétien mourir ainsi.

— C'est à six verstes et vous ne trouveriez pas le chemin à travers la forêt. Il y a des gens de par là qui ne partiront qu'après souper : prenez leur char.

Ainsi fut-il fait.

— Ayez bien soin de Kuba! — recommanda Roch au sacristain, en partant.

Ambrózy promit. Mais, ayant seulement dit à Jószia de lui porter à manger, il se remit à boire et il oublia. La petite était bonne : elle se dirigea vers l'écurie avec de la saucisse sur une

assiette, du pain blanc, de la wodka... Kuba but avidement, mais en vain essaya-t-il d'avaler un peu de nourriture.

— Reste un moment auprès de moi, Jòszka : je m'ennuie tellement, tout seul!

Elle resta et lui raconta de nouveau les beautés de la noce, et comment Szymek s'était épris de la Natska.

— Sais-tu ce qui se passe chez Antek?

— Oui, je suis allée leur porter de la viande et des gâteaux. Mais il m'a mise à la porte et a tout jeté sur la route derrière moi... C'est bien pauvre chez eux, et Hanka se bat avec sa sœur.

— Jòszka, — reprit le valet, — la jument se couche et gémit. Elle va bientôt faire son poulain. Il faut avoir soin d'elle. Moi, je ne peux pas : je suis trop faible.

Mais il se fatigua de parler et la fille s'en alla.

« Je mangerai donc une fois à ma faim! — pensa-t-il. — Oui, oui, Lapa, tu auras ta part, ne t'inquiète pas! »

Il regardait l'assiette, il en aspirait le fumet. Puis, quand il portait un morceau à sa bouche, il n'en avait plus envie et sa main retombait inerte.

— Mon Dieu! — bégaya-t-il, — jamais je n'ai eu autant à manger, et je ne peux pas, je n'ai pas la force... Eh bien! je vais d'abord dormir un peu. Je mangerai après.

Tenant l'assiette contre sa poitrine, il s'assoupit. Mais il sentit que le chien prenait la saucisse et ne put se réveiller pour l'en empêcher. Un peu plus tard, cependant, il fut violemment arraché à son demi-sommeil par les éclats de la musique, auxquels répondaient les gloussements de la volaille épouvantée au fond du poulailler. Le bal battait son plein, parmi les cris et les rires. Toute la nuit, ce fut la même chose : Kuba sommeillait, puis se réveillait; il écoutait, il parlait à la jument, puis il se rendormait. Et, lentement, son âme sortait de lui. Fortifiée par la bonté du Christ, elle allait vers les autres âmes, ses sœurs, au séjour printanier de lumière et de paix infinie. Telle un oiseau du bon Dieu, elle montait, elle montait toujours plus haut dans l'immensité. Elle montait au pays fleuri et embaumé de lilas où règne une éternelle clarté, au pays béni où vont l'encens et les prières, au pays bienheureux où, bercé par le tintement léger des cloches, par le chant doux des orgues, vit, immortel, le peuple sans péché, où les âmes

soupirent de joie et se réjouissent avec le Seigneur dans les siècles des siècles. C'est là que montait l'âme martyrisée de Kuba, son âme altérée de repos.

Dans la maison, les yeux brillaient, les nerfs vibraient, le sang tourbillonnait, la raison se perdait. On dansa et l'on chanta jusqu'au matin. Avec l'aube, qui se leva morne et lourde, la neige commença de tomber, en gros flocons de plume, ensevelissant silencieusement la terre. La noce était finie. Chacun retourna chez soi. Les garçons et les filles d'honneur demeurèrent après tout le monde rassemblés devant la véranda, pour chanter le dernier refrain :

Bonne nuit, les mariés,
Bonne nuit,
Bonne nuit vous souhaitons;
A sa grâce vous confions:
Bonne nuit!

En ce moment Kuba déposait son âme aux pieds sacrés de Jésus.

XIII

L'hiver arriva. Le froid maintenant serrait la terre dans ses griffes. Le ciel s'assombrit. Du nord arrivaient des nuages noirs, énormes, tout déchiquetés, qui se succédaient, tumultueux et rapides, tels des bandes d'oiseaux funèbres. Toute lumière s'évanouit. Les yeux bleus des eaux s'éteignirent. Une terreur s'emparait des bêtes : on voyait les lièvres courir sur les routes, le poil hérissé; les corneilles se réfugiaient dans les granges, jusque dans les corridors. Les hommes s'enfermaient dans leurs demeures. D'épouvante, les chevaux poussaient des hennissements sauvages. Toujours plus bas tombaient des nuées, enfouissant le village dans une glaciale obscurité.

Brusquement, elles se déchirèrent, et de leur épaisseur jaillit un sifflement, puis deux, puis dix, puis cent, des coups de vent terribles. Et la lumière reparut, les êtres respirèrent. Plusieurs jours, sans trève, la tempête fit rage. On sortait le moins possible, crainte d'être renversé. Jasiek fut jeté dans l'étang et ne s'en put tirer qu'à grand peine. On se réunissait les uns chez les autres, les hommes battant le blé, les femmes

filant, bavardant, et, d'ennui, on se querellait. La nuit, pas moyen de dormir dans ce fracas semblable à celui de milliers de chars lancés au galop! Les maisons tremblaient sur leurs fondements.

A la Sainte-Luce, la violence du vent s'apaisa, la température s'adoucit. Le ciel, tout blanc, descendit si bas qu'il semblait reposer sur la cime des arbres. A l'angelus de midi, il passa au gris sourd et la neige alors commença de choir à gros flocons pressés, tels des fleurs de cerisier par une nuit de lune. La campagne s'endormit dans un silence profond sous ce linceul immaculé qui montait, qui montait toujours. Les champs disparurent, les chemins se perdirent, la forêt fut ensevelie. On ne distinguait rien à travers cette ouate épaisse dont la blancheur éclairait tout d'une lueur blafarde. Deux fois vingt-quatre heures ainsi tomba la neige. Puis elle diminua de densité, devint une poussière sèche et brillante. Les nuits s'éclaicirent, le bleu reparut au ciel. Le village se réveilla. Dans l'air sonore, les voix, venant de partout, s'entendaient distinctes. On essaya de sortir en traîneau, mais les routes étaient obstruées. On ouvrit les portes des étables, on pratiqua des sentiers entre les maisons. Les chiens gambadaient et jappaient gaiement. Les enfants, fous de joie, se battaient à coups de boules de neige : le vieux Roch, ce jour-là, dut renoncer à faire l'école.

Chez Bylitza, il faisait encore sombre quand sa fille Hanka alluma le feu. On entendait Weronka, de l'autre côté de la maison, crier et gronder parmi les pleurs des enfants et les claquements de portes.

— La voilà qui commence sa prière du matin! — ricana Antek en mettant ses bottes.

— Une habitude qu'elle a, — fit timidement le vieux. — Ce n'est point par méchanceté.

— Oh! que non... Et non plus quand elle bat ses enfants, quand elle querelle son mari, à qui jamais elle n'adresse une bonne parole...

Et Hanka s'agenouilla auprès du berceau pour donner le sein à son nourrisson.

— Pas un jour sans cris, sans coups... Ce n'est pas une femme, mais une bête enragée... Et Stasz qui n'est bon à

rien, qui lui permet tout!... Il travaille comme un bœuf et elle le traite comme un chien.

En cet instant, le beau-frère parut sur la porte, son fléau à la main :

— Veux-tu venir battre le blé chez l'organiste, Antek? Il m'a dit d'amener quelqu'un. Filip viendrait bien, mais, si tu veux faire le travail...

— Grand merci! Prends Filip.

— A ta volonté. Loué soit Jésus-Christ!

— Dans les siècles des siècles. Amen!

La réponse de son mari avait fait sursauter Hanka. Mais elle se contint et, pour cacher ses larmes, blottit sa tête dans le berceau. Quoi! une telle misère, l'hiver venu, rien à manger que des pommes de terre au sel, pas un kopeck en poche, et il ne veut pas travailler!... Des journées entières, il reste à la maison, fumant des cigarettes et rêvant, ou bien il se promène dans la campagne. Le juif refuse de prêter davantage : donc il faut vendre la vache. Oui, oui, Antek s'est mis cela en tête : il la vendra. Ah! si elle était un homme, elle, Hanka, ne plaindrait pas sa peine... Mais que peut faire une femme?

Tout en vaquant à sa besogne, elle jetait des coups d'œil furtifs vers son mari, assis devant le poêle, qui réchauffait sous le pan de sa fourrure les pieds de l'aîné des petits. Le vieux pelait des pommes de terre. Entre eux régnait un silence morne, hostile, plein de reproches inexprimés. Ils ne se regardaient point, les paroles expiraient sur leurs lèvres qui ne connaissaient plus le sourire, l'irritation étincelait dans leurs yeux, l'amertume pâlissait leurs visages. Voilà trois semaines que les Antek avaient été chassés de la maison paternelle et leur grief était aussi cuisant qu'au premier jour.

Le feu, qui flambait joyeusement, avait dégelé les vitres.

— Viendront-ils enfin, ces juifs? — s'écria Hanka.

— Ils ont dit qu'ils viendraient : ils viendront.

Ce fut tout. Chacun se retenait de parler. Elle, de peur que n'éclatât son chagrin. Lui, jamais il ne fut très communicatif, même avec sa femme. Et à présent qu'aurait-il à dire, quand la haine ronge son âme, quand son cœur se tord de douleur, quand ses mains se crispent de rage au point qu'il aurait envie de se jeter sur le premier venu?... D'ailleurs il ne pensait pas à

Yagna, pas plus que si jamais il ne l'eût aimée, que si jamais il ne l'eût tenue entre ses bras. Il n'avait rien contre elle.

« Les femmes, se disait-il, sont souvent comme les chiens : elles suivent celui qui leur donne le plus gros morceau, ou leur montre le plus gros bâton. »

Tous les torts de celle-là lui semblaient anéantis sous le poids des offenses paternelles. Le vieux était le coupable; c'était lui le clou qui entrait au cœur d'Antek, lui faisant chaque jour plus mal. Tout ce qu'il souffrait, c'était à cause du vieux. La misère, pour lui-même il ne s'en faisait pas tant de souci : quand un homme est robuste et qu'il a un toit sur sa tête, il n'a besoin de rien. Mais c'est l'injure paternelle qui le brûlait comme une piqûre d'ortie. Et tous les gens qui se détournent de lui, ainsi que d'un pestiféré!... Mais il ne mendiera pas les bonnes grâces, non, et il ne se cachera pas, il ne cédera à personne. Il s'est battu avec son père?... Eh bien! est-ce donc le premier cas au village? Et Jòszef Wachnik?... Et Stasz Plòszka, qui a cassé la jambe au sien?... Personne ne leur en a fait plus mauvaise mine. Tandis que lui, lui... Et c'est la faute du vieux, pourtant!... Mais cela se paiera... Antek ne vivait plus que pour sa vengeance : il en avait la fièvre. La nuit parfois il se levait, il errait dans l'ombre, il se jurait à lui-même de ne pardonner jamais.

Lentement Hanka vaquait à son ménage. C'était peu de chose. Elle habilla les enfants et elle-même fit un peu de toilette à cause de ces marchands qui allaient venir pour la vache. Elle aurait voulu se concerter à ce sujet avec Antek; mais, de le voir si sombre, elle n'osa.

« Il souffre, — pensait-elle; — il n'est pas comme tout le monde... »

Des mots affectueux lui montèrent aux lèvres, mais comment les dire, quand il ne faisait pas même attention à elle? Et, derechef, une colère excita son âme abattue. Pourquoi la vie est-elle si dure? Tout repose sur ses épaules et elle n'a personne à qui ouvrir son cœur comme cela se doit dans un bon ménage uni d'amitié. Qu'il la querelle, mon Dieu! qu'il la batte : elle saurait alors qu'elle a pour mari un homme, et non un morceau de bois. Mais rien : il ne dit rien, il ne se plaint pas. Seulement, il ne jette même pas un regard sur elle; il ne lui

adresse pas une parole. Il est loin de ce qui se passe autour de lui.

Ne pouvant retenir ses larmes, Hanka se sauve dans l'étable et, la vache lui léchant la tête, elle éclate en sanglots :

— Tu vas t'en aller, pauvre bête! — gémit-elle. — On te mettra une corde autour des cornes et on t'emmènera, chère nourrice...

Elle la prend par le cou, elle presse son cœur endolori contre le flanc de cet être sensible. La révolte se ranime en elle. Il ne veut pas travailler, et voilà qu'on est contraint de vendre la vache... Hanka ne souffrira pas cela davantage. Rentrée dans la maison, elle l'interpelle d'un ton sévère :

— Antek!

Il lève sur sa femme des yeux tellement noyés de tristesse que le cœur de Hanka se fond. Apaisée, elle continue :

— Sommes-nous vraiment obligés de la vendre?

— Eh! que faire?... Nous n'avons pas d'argent. C'est dommage...

Il parle d'une voix basse et douce qui fait du bien à l'âme de Hanka. En ce moment, elle ne regrette plus sa vache.

— Tu dis vrai : il le faut. La génisse restera. A la mi-carême déjà, elle pourra faire un veau... Père, — ajoute-t-elle, — allez donc découvrir le silo pour voir si les pommes de terre ne gèlent point.

Mais Antek dit au vieux Bylitza :

— C'est un travail trop dur pour vous. J'y vais.

Il s'échauffa beaucoup à déblayer la neige et cela le réconforta. Par instants, néanmoins, la douleur le lancinait; une détresse opprimait son âme, la laissant pareille à une brebis égarée. Alors, les mains molles, il s'appuyait sur le manche de sa bêche et il regardait dans l'espace. Sous le ciel gris et bas, qui semblait une toile d'araignée, la plaine blanche à reflets bleuâtres s'étendait, vague, déserte, morte. A peine si l'on distinguait les toits; des fumées montaient de dessous ce linceul. Antek cherchait des yeux la maison de son père... Mais il n'eut pas le temps de la trouver, car sa femme l'appelait.

— Les voilà, les sans-baptême! — criait-elle, rageuse.

Les deux marchands arrivaient en effet, tellement harcelés

par les chiens qu'il dut sortir pour les défendre. Sans répondre à leurs excuses d'être en retard à cause des mauvais chemins, Antek les introduisit. Durant qu'ils s'asseyaient devant le feu, Hanka s'en alla traire la vache et, lui ayant bien essuyé les flancs, elle l'amena dans la chambre. Mais la bête se refusait à franchir le seuil, mugissant, flairant et léchant la neige, tirant si fort sur sa longe que le vieux eut peine à la retenir. Enfin elle entra. De nouveau Hanka fondit en larmes, les enfants l'imitèrent. Antek, qui n'était pas non plus de bonne humeur, s'accota à la porte, les dents serrées, regardant au dehors les corneilles. Les juifs palpaient la vache, la regardaient de tous côtés, causaient entre eux en allemand.

— Jésus! — s'écria Hanka, — j'ai pris tant de soin de toi, chère vache, et c'est pour qu'à présent on t'égorge!..

— Combien en voulez-vous? — demanda enfin le plus âgé des deux compères.

— Cent roubles.

— Cent roubles pour cette mauvaise bête?... Vous êtes malade, Antek.

— « Mauvaise bête »! — vociféra Hanka. — Ne parlez pas ainsi ou vous recevrez ma main à travers la figure. Regardez-la donc un peu... Une jeune vache, cinq ans à peine, et grasse...

— Allons, allons, en affaires on ne se fâche pas. Voulez-vous trente roubles?

— J'ai dit mon prix.

— Et moi, j'ai dit le mien. Mettons trente et un... trente et un et demi... trente-deux... Voyons, tapons-nous dans la main pour trente-deux et demi!

— J'ai dit et je ne me dédis pas.

— Alors, trente-trois, dernier prix, ou rien! — déclare le plus jeune des juifs, en faisant mine de chercher son bâton, tandis que l'autre boutonne sa lévite.

— Trente-trois roubles pour une pareille vache! — se récrie Bylitza. — Vous ne craignez pas le bon Dieu. Rien que la peau vaut au moins dix roubles, filous que vous êtes!

Mais personne n'écoutait le vieux et le marchandage continua. Antek ne cédait rien, car la vache en vérité valait davantage et au printemps on l'aurait bien vendue. Mais les juifs savaient sa gêne : aussi n'enchérissaient-ils que par demi-

roubles, avec force cris, exclamations, protestations et claquements de main. Antek finit par se fâcher et Hanka remmena la bête à l'étable. Les juifs s'en allèrent. Mais ils revinrent aussitôt, l'examinèrent encore. Enfin, après force discussions et criailleries, on s'accorda pour quarante roubles, plus deux au vieux Bylitza, qui, sur-le-champ, la conduisit jusqu'à la porte du cabaret, où stationnait le traîneau des marchands. Hanka l'accompagna un bout de chemin ; puis, longtemps, elle la suivit des yeux en injuriant les juifs et resta même à regarder ses traces sur la neige.

— Ah! — dit-elle en rentrant, — cela me fait comme si j'avais mené au cimetière quelqu'un de ma famille.

Antek comptait l'argent sur la table; furieuse, elle le prit à partie :

— Ça t'est bien égal, à toi! A présent, nous sommes comme des mendiants, sans une goutte de lait ni consolation aucune. Voilà ce que j'ai gagné à être ta femme... Jésus! les autres travaillent et ils achètent du bétail, tandis que ce vaurien a vendu la dernière vache de ma dot.

Elle sanglotait.

— Allons, femme, à quoi ça avance-t-il de pleurer?... Tiens, voilà l'argent : tu paieras les dettes et tu serreras le reste.

Il avait mis cinq roubles dans sa poche.

— Pourquoi prendre autant? — demanda-t-elle, sévère.

— Veux-tu donc que j'aille rien qu'avec un bâton?

— Où vas-tu?

— Devant moi, chercher de l'ouvrage.

— Eh bien! et moi, resterai-je donc seule?

Elle marcha sur lui avec un geste de menace. Sans y faire attention, il resserra sa ceinture et chercha son bonnet.

— Je ne travaillerai pas chez les paysans, — répondit-il, — pour rien au monde. Je crèverais plutôt.

— Qui n'a pas de goût au travail invente toujours une excuse.

— J'irai chez les seigneurs. Peut-être trouverai-je une place aux écuries pour le nouvel an. Je ne peux pas rester ici... Je vais où mes pieds me porteront.

Atterrée, Hanka n'osait plus rien dire.

— Dieu te garde! — continua-t-il. — Dans quelques jours, je reviendrai.

— Antek!...

Mais il ne s'arrêta pas; il sortit, en refermant violemment la porte. A quelque distance, il se retourna. Elle le regardait par la fenêtre et pleurait. Levant les épaules, il poursuivit sa route.

— Loin, loin, aller loin à travers le monde! — murmurait-il, — voir d'autres villages, d'autres gens, vivre une autre vie!...

Un instant auparavant, il n'y pensait pas. Cela lui était venu tout d'un coup, dans un souffle du vent, et maintenant il n'a plus que cette idée : fuir. Le curé le lui a dit : il n'a aucune chance de gagner un procès contre son père et il en serait pour ses frais. Eh bien! à plus tard, la vengeance! Présentement, loin d'ici, loin de Liptzé! Mais où?

Au croisement des chemins, il s'arrêta. Les dents lui claquaient de froid. Le bruit d'une sonnaille de traîneau allant au grand trot le fit se ranger. C'était son père avec Yagna. Ils causaient à haute voix et riaient. Mais elle aperçut Antek, et brusquement elle se tut. Leurs regards se croisèrent; le traîneau passa, rapide. Cloué à sa place, Antek vit la jupe rouge qui s'éloignait, il entendit le bruit décroissant des grelots. Et les yeux qui s'étaient fixés sur les siens, les yeux brillants d'un feu vif, semblaient le regarder encore, effrayés, attristés, étonnés à la fois. Le cœur d'Antek lui manqua. Il baissa la tête, accablé, et lentement se remit en marche. Mais où allait-il? Sans le savoir, il se trouva bientôt à la porte du cabaret.

— Qu'avez-vous donc? — lui demanda Jankiel, le voyant si sombre.

Silencieux, il s'attabla dans un coin, la pensée absente, buvant verre sur verre, et voyant les yeux de Yagna briller près des siens, tout près, tout contre. La salle obscure était remplie de leur lumière. Soudain un frisson de terreur le parcourut : il se mit debout, jeta la bouteille, qui se cassa, et alla pour sortir.

— Payez-moi, — criait Jankiel, lui barrant le passage, — je ne vous fais plus de crédit.

— Laisse-moi, sale juif, ou je te tue! — vociféra Antek avec une telle fureur que, tout pâle, l'autre lui fit place.

Et, ouvrant la porte d'un coup de pied, il se précipita au dehors.

XIV

Le ciel, qui s'était un peu éclairci vers midi, s'obscurcissait de nouveau, annonçant la neige. Chez Bylitza, il faisait sombre et froid. Hanka, bouleversée, allait et venait, regardait au loin par la fenêtre, mais sans rien voir dans cette immensité morte, sauf quelques rares traîneaux filant sous les peupliers. Et, dans le sentiment du vide, saisie de la pire détresse, elle gémissait :

— Ah! qu'il passe un mendiant, au moins!... J'aurai quelqu'un avec qui parler.

Étant sortie pour donner à manger aux poules, elle buta contre un seau d'eau sale oublié par Weronka dans le corridor et en querella sa sœur.

— Eh! voyez donc, — cria celle-ci, — cette grande dame, qui demeure dans un toit à porcs!...

Hanka ne répondit qu'en faisant claquer la porte, car avec cette diablesse il fallait se tenir sur ses gardes. S'étant enfermée, elle se mit à compter l'argent, non sans beaucoup de peine, se trompant, recommençant, la tête troublée à cause d'Antek et fâchée aussi par les paroles de la Weronka.

— Elle dit vrai : c'est un toit à porcs ici. Là-bas il y a de bonnes fenêtres bien closes, des murs blancs, assez de meubles et de tout. C'est propre, il y fait chaud... Que font-ils, en ce moment? Elle file, la fainéante, car il lui a donné Augustynka comme servante. Elle a le linge et les habits de la défunte, et tous les coraux. Elle dort jusqu'au plein jour, elle boit du thé...

Transportée de colère et menaçant l'espace du poing :

— Voleuse!... coureuse!... coquine!

Elle criait si fort que le vieux, assoupi auprès du poêle, en sursauta.

Calmée, elle reprit :

— Père, allez donc recouvrir de paille les pommes de terre, car il gèle fort.

Et elle se remit à compter la monnaie...

Tout en travaillant mollement, Bylitza songe à ses deux roubles, posés à part sur la table. Les lui donnera-t-on? Il les

a bien gagnés, car il a retenu la vache qui voulait s'échapper : il l'a fait valoir aux juifs. Oui, assurément on les lui donnera. Avec cet argent il achètera quelque chose à la foire pour Pietrek, aussi pour les enfants de Weronka, bien qu'ils soient méchants, mais enfin ce sera juste; et, pour lui-même, du tabac, mais du fort, car celui de Stasz est faible... Il songe, il songe, et Hanka vient voir, et il n'a guère avancé la besogne.

— Oh! oh! — lui dit-elle, — vous mangez comme un homme, mais vous ne faites pas autant de travail qu'un enfant.

— C'est que je suis essoufflé, — balbutie le vieux. — Je reprends haleine seulement, mais je vais me dépêcher.

— Voilà le soir qui vient et ce ne sera pas fait... Allons, rentrez et surveillez les petits.

Elle se mit elle-même à l'ouvrage, et, le temps de deux *Ave*, c'était fini. Ayant donné la pâture aux bêtes, tout en répétant les comptes, elle s'apprêta ensuite à sortir.

— Vous allumerez le feu, père, et, si Antek revient, il y a de la *kapusta* pour lui dans un pot. Moi, je vais payer les dettes. J'ai pris vos deux roubles... Vous avez tout ce qu'il vous faut chez nous : qu'est-ce que vous en feriez donc?

— Bien, Hanka, bien, bien... J'ai tout ce qu'il me faut, c'est vrai, tout...

Il se détourna pour cacher des larmes qui lui venaient aux yeux.

La jupe ramenée sur la tête, Hanka sortit. La neige craquait sous ses bottes. Tout en tâtant l'argent dans ses poches et en refaisant ses calculs, elle songeait à s'informer, de ci, de là, afin de trouver du travail pour Antek, et qu'il ne la laissât pas seule, car elle en mourrait de chagrin. Entrant au cabaret, elle loua Dieu.

— Dans l'éternité, — répondit le juif sans se déranger de sa lecture, ni même la regarder.

Mais quand elle eut placé l'argent devant lui, il sourit amicalement, releva la mèche de la lampe et offrit un verre à Hanka. Il n'eut garde de lui dire qu'il avait vu son mari ni que celui-ci lui dût quelque chose : — ce sont des affaires d'hommes, qui mettent les femmes en colère, et à quoi bon?

— Que fait Antek? — demanda-t-il. — S'il veut de l'ouvrage, j'en ai ici pour lui.

— Ça, non. Mon mari ne travaillera pas dans un cabaret.

— Puisqu'il est tellement grand seigneur, qu'il se repose donc!... Vous avez des oies : engraissez-les et je vous les achèterai pour les fêtes.

— Elles ne sont pas à vendre : j'en ai besoin pour moi-même.

— Bah! vous en rachèterez des jeunes, au printemps. Moi, il m'en faut des grasses. Apportez-les moi et vous prendrez ici sans payer : nous compterons plus tard... Non?... Vous serez bien obligée de vendre quand vous aurez mangé votre vache. Et alors ce sera meilleur marché.

— Pas pour toi, filou! — riposta Hanka.

Elle sortit. Un vent glacial se levait. Les étoiles commençaient à briller au ciel clair. Une à une, les lumières s'allumaient dans le village. Comme elle arrivait chez l'organiste, elle entendit des cris, des pleurs, et elle vit sur le seuil un coffre, un oreiller, des effets, et Magda, la servante, tout en larmes.

— Ils m'ont chassée comme un chien, — gémissait-elle, — et par un tel froid!... Que vais-je devenir, pauvre orpheline?...

— Pas tant de bruit, — fit de l'intérieur une voix de femme, — ou bien j'attrape un gourdin pour te faire taire... Va-t'en chez Franek, coquine!... Ah! c'est vous, Hanka... Bonjour, ma chère. Combien de fois je lui avais dit : « Méfie-toi... Il ne t'épousera pas!... » Mais comment tenir une coureuse? Elle niait tout... Lorsque, enfin, j'ai vu ce qu'il en était, je lui ai conseillé d'aller se cacher dans un autre village. M'a-t-elle écoutée? Non!... Et voilà qu'aujourd'hui elle a été prise des douleurs pendant la traite, même qu'elle en a renversé un seau de lait. Ma fille Franka, tout effrayée, est venue me prévenir... Jésus! pareille chose dans ma maison!... Que dirait monsieur le curé?... Allons, hors d'ici, et plus vite que ça! — glapit de nouveau la femme de l'organiste.

Tout en pleurant, la fille se mit à ramasser ses hardes.

— Entrez donc, ma chère, car il fait froid.

Dans la vaste chambre bien chaude, manches retroussées, rouge comme une écrevisse, l'organiste était occupé à confectionner les oublies de Noël[1]. Puisant la pâte avec une grande

1. Pains azymes blancs ou coloriés qui sont distribués aux fidèles à Noël et à Pâques.

cuiller, il la versait doucement dans le moule qu'il mettait un instant au feu, puis la retirait et la jetait sur une chaise, où son petit garçon la prenait pour la rogner et l'égaliser avec des ciseaux. De la chambre voisine venait le son d'un harmonium, frêle comme un fil d'araignée. Soudain quelque chose craqua dans la musique et l'organiste cria :

— Tu te trompes... C'est un fa... Recommence depuis *Laudate, pueri.*

Par la porte ouverte, Hanka vit un grand garçon long et blême.

— Le fils de mon frère... Il est orphelin et je l'ai ici en apprentissage. Que faire?... Il faut bien s'entr'aider, en famille... Quoi de nouveau chez vous?

Elle ne voulait pas le dire ainsi d'emblée : elle admira les oublies.

— C'est fait avec de la farine de froment?

— Goûtez-en une.

Mais elle n'osa pas la manger; elle la regardait avec respect. L'organiste lui expliqua les sujets pieux qui s'y trouvaient représentés : la Vierge avec l'Enfant Jésus et le petit saint Jean, la Sainte Crèche, les Trois Rois Mages... Enfin Hanka commença de conter ses misères. Pour la première fois depuis trois semaines, elle avait occasion de se décharger le cœur. Tout en ayant soin de ne rien dire contre le père Boryna, l'organiste et sa femme compatissaient. La commère, qui était fine, comprit ce que cherchait la femme d'Antek.

— Puisque vous avez du temps de reste, voulez-vous me filer ma laine? Je pensais à la Pakulina, mais je vous donnerai la préférence.

— Dieu vous le rende! Certainement que j'ai besoin de travail; seulement, je n'osais pas en demander.

— Il y en a cent livres, toute cardée. Venez voir comme elle est riche et molle.

Dans le garde-manger où elle la mena, Hanka vit abondance de sacs, des tonneaux de blé, des quartiers de lard pendus aux solives, des chapelets de champignons séchés, des pois, des noix, du miel, et des fromages, et des pains à ne pas les compter.

— Je vous la filerai très bien, — dit-elle. — Mais je ne peux pas emporter tout.

— Je vous l'enverrai par le valet.

Hanka remercia de nouveau, mais plus froidement, car la jalousie l'avait mordue au cœur.

« On leur donne tout, — pensait-elle en s'en allant, — et j'apporte, et j'apporte!... Ils n'ont donc qu'à prendre. Ah! s'il fallait qu'ils aient la peine... »

De Magda il ne restait pas trace, sinon un vieux sabot dans la neige. Hanka se hâtait, car il se faisait tard. Mais où aller demander de l'ouvrage pour Antek? Quand elle était patronne, les amis ne lui manquaient point. Tantôt l'un, tantôt l'autre entrait lui parler, et elle était au courant de toutes choses. Tandis qu'à présent, la voilà sur la route, ne sachant chez qui aller. Devant les Klenby elle s'arrêta, et devant Szymon. Mais à quoi bon?... Ils ne feront rien pour elle et se lamenteront aussi... Ah! si elle était un homme, elle serait bien capable de suffire à tout. Une fièvre de travail la saisit, qui rendit sa marche plus ferme et plus rapide. Quelque chose l'attirait vers la maison de Boryna, que pourtant elle aurait voulu ne pas voir. Mais, comme elle s'engageait dans le sentier qui mène au moulin, entre les haies, elle dut ralentir le pas pour ne point glisser sur la glace, et, malgré elle, ses yeux se levèrent vers les fenêtres éclairées.

— C'est à nous, tout cela, — se dit-elle. — Et nous quitterions le village, pour que le forgeron prenne tout?... Ah! mais non. Antek fera comme il voudra : moi, je ne bouge pas d'ici. Le père n'est pas immortel... et puis qui sait ce qui peut arriver? Non, non, je ne livrerai pas mes enfants à la misère. C'est à nous, tout ça, c'est à nous...

Insensible aux morsures du froid, elle demeure là, dans l'ombre bleue et glacée, les pieds cloués au sol, les yeux rivés sur ces bâtiments, ces vergers, ces champs à l'entour, qu'elle embrasse d'un regard avide, qu'elle étreint avec toute la force de son désir et de son rêve.

Le craquement de la neige derrière elle la fait tressaillir.

— Hanka? — s'écrie une voix étonnée.

— Eh quoi! suis-je donc morte déjà, que tu me regardes comme si tu voyais un fantôme?

— C'est que je ne vous avais pas rencontrée depuis longtemps, — répond Natska. — Où allez-vous ainsi.

— Au moulin.

— Moi de même. Je porte le souper à Matteusz.

— Ton frère est meunier, à présent?

— Non : il travaille à la scierie mécanique et on reste tard, car l'ouvrage presse.

Elles firent route ensemble, la fille bavardant, mais attentive à ne rien dire sur Boryna. Et, bien qu'elle brûlât d'apprendre ce qui se passait chez lui, Hanka ne la questionna point là-dessus. Elle était préoccupée d'autre chose.

— Il paie bien, le meunier? — demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Matteusz touche soixante-quinze kopecks.

— Tant que cela!

— Ah! c'est qu'il conduit les ouvriers.

Comme elles passaient devant la forge, Hanka murmura :

— Ce Judas!... il a toujours assez d'ouvrage, lui.

— Il a pris un aide et lui-même voyage. On dit qu'il s'est associé avec des juifs pour escroquer le monde.

— Et dans la forêt, est-ce qu'on coupe déjà?

— Mais où êtes-vous donc, que vous ne le savez point?

— Je ne suis pas une coureuse de nouvelles.

— Oui, c'est commencé, mais pas dans la partie sur laquelle nous avons des droits.

— Sans doute, car on ne le permettrait pas.

— Et qui l'empêcherait? Le *wojt* est avec le seigneur, et le juge et tous les riches.

— C'est vrai, qui peut aller contre?... Viens donc me voir un de ces jours, Natska.

— Volontiers. J'apporterai ma quenouille.

La fille descendit vers le moulin et Hanka se dirigea vers la maison. Mais, ayant rencontré le meunier à mi-chemin, elle l'arrêta et lui paya ce qu'elle devait pour la farine.

— Vous mangez votre vache, — remarqua-t-il aussi.

— Que faire?... Me nourrirai-je donc de cailloux?

Elle était en colère.

— Votre homme est un fainéant, vous dis-je.

— A moins qu'il ne le soit pas!... Où donc travaillerait-il? Il est fils de *gosepodarz* et n'a jamais servi comme valet.

— C'est dommage, alors, qu'il n'ait pas respecté son père.

— On m'a dit que chez vous il y a du travail, — reprit Hanka, rassemblant son courage. — Peut-être lui en donnerez-vous?... Oh! je vous en prie...

Elle fondit en larmes.

— Qu'il vienne : l'ouvrage est là. Mais c'est dur.

— Il le fera, car il est fort et bon à tout.

— Je sais. Eh bien! il peut venir. Mais laissez-moi vous le dire, Hanka, vous surveillez mal votre bien.

Elle le regardait sans comprendre.

— Un homme qui a femme et enfants et qui court la nuit... Tout le village l'a vu, et pas seulement une fois.

« Bah! — pensait Hanka, — des caquets... Toujours cette malignité contre lui... »

— Le travail lui fera du bien, — continua le meunier. — Ça lui changera les idées. Ça vaudra mieux que de courir après la Yagna, ce qui est un péché et une honte.

— Que dites-vous là, meunier?

— Ce que je dis. Demandez-le aux autres!

Il criait, étant d'humeur vive et ayant son franc parler.

— C'est bien... Antek viendra demain. Je m'en vais vite, car il fait tellement froid que j'en pleure.

Hanka se soutenait à peine. Dans son trouble, elle ne reconnaissait pas son chemin.

— Il court après Yagna, — répétait-elle, — après Yagna!...

La respiration lui manquait, son cœur palpitait ainsi qu'un oiseau blessé : pour ne pas choir, elle dut s'appuyer à un arbre.

— Mais peut-être n'est-ce pas vrai...

Elle serrait l'arbre entre ses bras, comme pour se cramponner à cette pensée. Seigneur Jésus! elle n'avait donc pas assez de malheurs qu'il lui fallait celui-là encore!...

Enfin elle s'élança en courant et arriva chez elle toute haletante. Son mari n'était pas rentré. Auprès du poêle, son père amusait les petits en leur fabriquant un moulin à vent. On avait apporté la laine et dans un des sacs elle trouva du pain, du lard, du gruau.

— Que Dieu te récompense! — fit-elle...

Aussitôt après souper, elle prit sa quenouille. Longtemps elle fila, dans le silence de la maison endormie. Elle filait, elle filait, et le ronron monotone du rouet et le chant strident du

grillon derrière le foyer accompagnaient ces paroles qui lui revenaient obstinément : « Il court après Yagna, après Yagna... »

Le lendemain, pourtant, elle se réveilla plus calme. Ce que le meunier a dit, d'abord, c'est vrai ou c'est faux... Et puis, a-t-elle du temps à donner au chagrin? Non : tout repose sur elle; il ne s'agit donc pas de laisser tomber ses bras et de gémir. Elle pria avec ferveur la Très Sainte Vierge d'intercéder auprès du bon Jésus pour que changeât son sort et fit vœu d'aller à Czenstochowa payer trois messes et allumer autant de cierges devant le maître autel. Réconfortée alors autant que si elle avait reçu la sainte communion, diligemment elle se remit à filer. Mais, bien que la journée fût claire et ensoleillée, elle lui parut longue, parce que l'inquiétude d'Antek la tenait.

Il rentra enfin pour souper, très pâle, très las, et si doux que les soupçons de sa femme s'évanouirent. Quand elle le vit l'aider au travail de la maison, son cœur s'attendrit tout à fait. A la veillée, contre toute attente, survint le père Klenb. C'était, sans doute, pensèrent-ils, pour quelque affaire. Ils lui firent grand accueil, et, lentement, gravement, on causa. Par des détours il arriva enfin au but.

— Quelle gelée, hein? On ne peut pas battre en grange sans des gants fourrés.

— Oui. Et les loups se montrent déjà.

— C'est signe d'un rude hiver.

— Près de la forêt de Wola, j'ai vu des traces. Ils étaient au moins cinq.

— Vous êtes allé par là? Était-ce du côté des coupes?

— Non. Mais je sais qu'on travaille. Et le garde m'a dit que le seigneur n'embauchera personne de Liptzé.

— Qui donc alors abattra les arbres?

— Eh! les gens qui n'ont rien à faire ne manquent point. Qu'on les appelle seulement, on aura cent gaillards à la minute.

— Mais quand ils viendront sur notre partie de la forêt?

— Nous la défendrons. Le seigneur verra qui est le plus fort de lui ou de tous les paysans.

Timidement Bylitza fit observer :

— Je le connais, le seigneur de Wola... Il vous en chantera de belles!

— Qu'il chante : on lui répondra. Nous ne sommes pas des enfants.

Ce fut tout ce qu'ils dirent là-dessus. On parla de la Magda et de son expulsion.

— Ce n'est pas humain, bien sûr. Mais quoi?... on ne peut pas faire de sa maison un hôpital... Elle n'est pas de la famille...

Une fois seule avec son mari, après bien des hésitations, Hanka lui demanda :

— Tu as trouvé du travail?

— Non. J'ai cherché à droite et à gauche, mais il n'y avait rien pour moi.

Il détournait les yeux, car, à la vérité, il n'avait rien cherché du tout. Quand ils furent couchés, les enfants endormis, un rayon de lune seulement éclairant la chambre froide, Hanka balança longtemps à lui parler du moulin. C'est lui-même qui reprit :

— Si je trouvais à travailler ici, je ne m'en irais pas. Pourquoi errer comme un chien sans maître?

— N'est-ce pas? — s'écria-t-elle, radieuse. — Mieux vaut gagner son pain chez soi. Le meunier, justement, m'a dit qu'il a de l'ouvrage pour toi. Il paye quarante-cinq kopecks.

— Tu es allé lui en demander?

— Non, non, — balbutia-t-elle. — Comme je lui remettais l'argent, il m'a mentionné la chose. Mais je ne lui disais rien de cela.

Il se tut et, silencieux, ils demeurèrent étendus l'un auprès de l'autre. Au loin, dans le village, les chiens aboyaient.

— Dors-tu? — fit-elle après un moment.

— Non. Mon sommeil s'est envolé.

Il restait inerte, les mains croisées sous la nuque, tout contre elle et bien loin cependant, car dans les ténèbres il voyait briller les yeux de Yagna. Sans reproches, sans amertume, Hanka se rapprocha de lui, en tout amour et confiance.

— Iras-tu demain au moulin, Antek?

— Peut-être... Oui, sans doute... Il faut bien!

Tendrement elle lui entoura le cou de ses bras et lui donna

un baiser. Mais il n'eut pas un frémissement. Il ne sentait pas l'étreinte de sa femme ; il ne savait rien d'elle. Ses yeux grands ouverts dans l'ombre regardaient les yeux, les beaux yeux bleus de Yagna.

XV

Grand, sec comme une trique, pipe à la bouche, culottes rouges et bonnet de fourrure, Bartek, qui devait travailler avec le nouveau venu, le salua en crachant à terre et lui disant :

— Nous ferons bon ménage tous les deux, vous verrez, sans querelles et sans coups.

— Du beau bois, — remarqua Antek. — Des fûts droits comme cierges.

Il se mit à la besogne sans parler davantage, mécontent d'être sous les ordres de ce Matteusz. On n'avait pas de loisir, d'ailleurs, pour bavarder. Deux hommes étaient aux scies, deux à écorcer les arbres, deux autres coupaient les planches et les rangeaient en tas. Lui et Bartek débitaient les troncs en billes. Bientôt il s'échauffa tellement, car c'était dur, qu'il dut ôter sa peau de mouton. Mais on avait les mains transies, et, de temps à autre, on s'arrêtait pour aller se les chauffer à la cuisine. Matteusz, cependant, ne laissait guère de répit aux gens : il allait, venait, ordonnait, mesurait, travaillait comme quatre, sa redingote rouge et son bonnet d'agneau blanc se voyant partout à la fois, et il riait, sifflait, plaisantait, le diable au corps, vraiment! Les scies crissaient comme si elles entraient dans la glace, les coups de hache retentissaient. Chacun se démenait à cause du froid si vif. Antek rentra rompu de fatigue.

Le lendemain, il eut peine à se lever, tant les os lui faisaient mal.

— Tu t'y habitueras, — dit sa femme en lui donnant du lait chaud avec des pommes de terre. — Va, je te porterai ton déjeuner, que tu n'aies pas à faire tout ce chemin.

Et il partit bien vite, car on devait être là dès l'aube. Ainsi commença pour lui une série de rudes journées. Par le vent, par la neige tombant à vous aveugler, on travaillait sans

relâche, les scies abattaient tellement de besogne que Bartek et lui pouvaient tout juste y suffire.

Mais ce qui faisait souffrir Antek, ce n'était pas cela : c'était les ordres de Matteusz et sa jovialité. La colère lui brûlait le sang. A chaque observation, il serrait les poings et répondait sur un tel ton que les yeux de l'autre luisaient comme ceux d'un loup. Il sentait bien que le gars le guettait pour lui chercher noise et le faire remercier. De cela il ne prenait guère souci; mais ce qu'il ne voulait pas, c'était laisser ce drôle triompher de lui. La haine était entre eux : au fond, il y avait Yagna. Depuis le printemps, tous deux couraient après elle. Seulement, Matteusz y était allé sans mystère, ne se gênant point pour en parler, tandis qu'Antek avait dû dissimuler avec soin, sa jalousie se concentrant et s'aigrissant dans son cœur. Déjà ils se détestaient et se regardaient en dessous, chacun se tenant pour le plus fort. Maintenant, de se trouver ainsi, sans cesse, l'un auprès de l'autre, au bout d'une semaine ils ne se souhaitaient même plus le bonjour.

Matteusz n'était pas méchant ni envieux. Au contraire, il avait bon cœur et la main ouverte. Mais il était vantard. De même qu'il se jugeait irrésistible auprès des filles, il aimait donner à croire que les hommes le craignaient. Aussi s'en allait-il raconter partout combien Antek était docile et soumis, de peur qu'il ne le congédiât. Les gens s'en étonnaient; d'aucuns hochaient la tête, disant que cela finirait mal. Antek ne savait rien de cela, rentrant tout droit au logis, sans causer avec personne. Mais lui aussi sentait bien qu'il y avait des coups dans l'air.

Un jour que lui échappa une sourde menace contre le Matteusz, Bartek, qui n'y comprenait rien, voulut l'apaiser.

— Un chien m'agace, — répliqua Antek, — quand il aboie sans cause.

Et, dans sa colère, il se mit à tailler le bois avec une telle ardeur que son compagnon lui dit :

— Vous vous rendrez malade. Dieu commande qu'on fasse les choses lentement. S'il avait voulu, il aurait aussi bien créé le monde en un jour. Mais il a préféré en mettre six. Le travail est là : il ne s'envolera pas.

Pour changer la conversation, Antek lui demanda :

— Où étiez-vous, cet été? Je ne vous ai pas vu.

— J'ai travaillé par le monde, afin d'agrandir mon âme. Puis, le mauvais temps approchant, comme les gens allaient en pèlerinage à Kalwarya, je les ai suivis.

— C'est loin?

— Derrière Cracovie, à deux semaines de marche. Dans un village où nous passions, un *gospodarz* se bâtissait une chaumière. Mais il s'y prenait si mal et gâtait tellement de bois que je lui ai en fait la remarque : il m'a donc prié de rester pour l'aider; je lui ai construit un vrai château. Par reconnaissance il voulait me marier avec sa sœur, une veuve, qui possède cinq arpents.

— Vieille, peut-être?

— Pas mal encore. Un peu chauve, boiteuse, mais gentille, grassouillette... un pain qu'ont légèrement grignoté les souris. Une bonne femme. On mangeait bien chez elle, et elle était si amoureuse de moi que j'ai dû m'enfuir la nuit.

— Vous auriez dû l'épouser, puisqu'elle a cinq arpents!

— Plus une fourrure avec les puces de son défunt. Au diable les femmes! — reprit Bartek. — Je ne les aime pas, moi. Ça crie, ça bavarde comme des pies, ça ne comprend rien de ce que dit un homme. Jésus, assure-t-on, ne leur a donné que la moitié d'une âme.

— Il y en a de sages pourtant!

— Des oiseaux rares : qui les a vues?

— N'avez-vous pas été marié déjà?

— Je l'ai été.

Bartek se tut. Il regarda dans l'espace en clignant des paupières et sa pipe lui tomba des dents. Tout le reste du jour, il eut quelque chose sur le cœur.

L'heure du déjeuner venue, Antek alla manger chez l'aide du meunier. La chambre était tellement chauffée qu'on y respirait à peine. Assis sur les sacs, le pot entre ses jambes, il dévorait avidement la choucroute aux pois. Hanka le regardait. Quoique desséché et noirci par le travail, il lui semblait fort beau. Il l'était vraiment, du reste, avec sa haute taille mince et droite, les épaules larges, le nez aquilin dans la face maigre et rasée, de grands yeux bleus sous des sourcils pareils à du charbon, le front à demi couvert par d'épais cheveux noirs, les dents

blanches luisant entre les lèvres vermeilles, et, quand il se mettait en colère, vraiment terrible à voir.

Sa femme lui disait les nouvelles de la maison et du village.

— J'ai fini de filer un sac de laine... Pietrek a la fièvre et il pleure... Jankiel est venu examiner les oies.

— Tu les vendras?

— Il faudrait donc en racheter au printemps?

— Fais à ta volonté.

— Chez les Wachnik, on s'est battu... Chez les Paczès, un veau est mort... L'organiste est venu pour la quête de Noël : je lui ai donné quatre œufs... Il m'a promis de la paille d'avoine si nous en avons besoin. Mais ce n'est pas la peine : ton père nous en doit.

— Je te défends d'aller chez lui, — dit Antek, furieux. — S'il le faut, nous vendrons la dernière bête, mais, moi vivant, nous ne demanderons rien à mon père. Tu entends?... D'ailleurs, je gagnerai assez peut-être pour que nous puissions acheter tout ce qu'il nous faut.

Hanka partie, il resta encore un peu au chaud. Des paysans étaient là qui jasaient.

— Vous savez que le frère du seigneur de Wola est revenu de l'étranger? Il cherche partout dans le pays un nommé Kuba.

— Il y en a beaucoup, des Kuba!

— Celui-là lui avait sauvé la vie en l'emportant du champ de bataille sur son dos.

— Nous avons eu chez nous un Kuba qui était parti avec les seigneurs lors de l'insurrection, — dit Antek. — Il est mort, à présent.

— Allons, allons, — appela Matteusz, — est-ce qu'on déjeunera jusqu'au goûter?

— Ne crie donc pas si fort : on n'est pas sourd?

— Ça flâne, ça bavarde, ça fait les patrons... et ça n'a pas seulement des culottes qui tiennent!

— Tu vas tenir ta langue, toi, si tu ne veux pas que je te la coupe...

Antek s'était redressé, prêt à tout. Matteusz ne lui répondit que par un mauvais regard et, tout le reste du jour, il le surveilla de près, mais sans réussir à le prendre en faute. Au

contraire, le meunier lui fit des compliments, et, comme Matteusz, rageur, menaçait celui-ci de planter là le travail :

— A ta guise! — répliqua-t-il. — Si le pain noir ne te va pas, cherche-toi du pain blanc. Antek sera bon pour te remplacer.

Le gars dut filer doux, et cela fit rire en dessous Bartek. Mais Antek ne songea même pas à se réjouir de cet avantage : son âme était glacée. Chaque jour, il besognait, taciturne, il rentrait souper chez lui, remettait l'argent à sa femme, ne sortait pas le soir, aidant au ménage, amusant les enfants, ne se fâchant jamais, si tranquille, si doux qu'il semblait avoir oublié ses griefs et ses chagrins. Mais le cœur de Hanka ne s'y trompait pas. Certes elle remerciait Dieu qu'il fût ainsi. De le voir cependant silencieux, absorbé, elle sentait bien qu'une tempête couvait sous ce calme et elle se demandait, angoissée, de quel côté le mal viendrait.

En allant à son travail, tous les matins, Antek faisait le tour de l'étang afin d'éviter la maison paternelle et de ne pas rencontrer celle qu'il voulait fuir. Pour la même raison, le dimanche, il demeurait au logis. Malgré les prières de sa femme, il refusait même d'aller à la messe... Non, non! car il l'y verrait, l'autre... Puis il savait que le village l'épiait. Derrière chaque fenêtre, quand il passait, il devinait une paire d'yeux braqués sur lui, cherchant à lire jusqu'au fond de son âme. Non, non, canailles, vous ne saurez rien de moi!... Et il les fuyait tous.

— J'ai trop d'amis, — répondit-il ironiquement au vieux Klenb qui lui reprochait de ne pas venir le visiter. — Je ne pourrais y suffire.

Chaque jour, il se renfermait davantage en soi-même, sans pensée, se courbant sous le joug, s'abandonnant à son destin, bon ou mauvais, cela lui importait peu, tant l'existence lui était amère et lourde, rongé de tristesse comme si un vautour lui eût déchiré le cœur de ses griffes. Autour de lui, la vie de Liptzé suivait son cours. On naissait, on mourait; ici une noce, là un baptême, ailleurs des disputes. On s'assignait devant le tribunal. Les femmes se réunissaient pour filer, et que d'histoires, que de ragots!... Ceux-ci souffraient la misère, ceux-là buvaient de la wodka; les uns couraient après les filles, les

autres se reposaient dans la chambre bien chaude. Lui seul, Antek, était isolé dans son âme, en dehors de tout, à l'écart de tous, tel un de ces oiseaux affamés et farouches qui tournent devant les fenêtres éclairées, et qui voudraient bien entrer, mais qui n'osent pas...

Le petit Pietrek n'allant pas bien, sa mère fit venir un soir Augustynka. Celle-ci aurait voulu leur parler de ce qui se passait chez Boryna, mais on ne l'encouragea point et Antek prit son bonnet pour sortir.

— Je vais au moulin, — dit-il, — voir si on nous fait notre gruau.

Il était agacé : les yeux fureteurs, méchants de la vieille l'irritaient.

Comme toujours avant les fêtes, il y avait beaucoup de monde chez le meunier, chacun venant presser sa mouture.

Matteusz était là, braillard à son ordinaire, racontant des histoires dont l'assistance paraissait se divertir extrêmement. Le voyant, Antek n'entra point et chercha Franek.

— Il est là-bas, avec la Magda, — lui dit-on. — Elle s'était réfugiée dans sa chambre; mais le meunier ne lui permet pas de la garder. Où dormira-t-elle, la pauvre?

Sentencieusement un autre ajouta :

— Si une fille s'amuse au printemps, l'hiver elle le paye.

Pour attendre le garçon, Antek s'assit sous le cylindre du moulin. De là il voyait Matteusz et les autres dans la pièce éclairée, il entendait les éclats de voix et les rires, mais sans bien distinguer les paroles à cause du bruit des roues. D'ailleurs il n'écoutait pas et, s'étendant sur des sacs, il finit par sommeiller. Un nom bruyamment prononcé le réveilla en sursaut.

— Le vieux lui chauffe son lait et son thé, il les lui porte au lit... Oui, vraiment... On dit même qu'il aide Augustynka à traire, afin que la belle ne se salisse pas les pattes... Mieux que ça! Il lui a acheté en ville un pot de chambre, de peur qu'elle ne prenne froid derrière la grange.

On s'esclaffa. Antek aurait voulu s'en aller. Mais malgré lui, au contraire, il s'approcha sur la pointe des pieds. Matteusz maintenant disait une polissonnerie telle que ce fut une tempête d'hilarité.

— La Dominikowa, — ajouta-t-il, — lui a certifié que souvent cela arrive aux filles. Et lui, si malin, il l'a cru.

D'une pâleur mortelle, les poings crispés, Antek se rassemblait, prêt à bondir.

— Par exemple, — continua le gars, — ce qu'on a raconté d'elle et d'Antek, ce n'est pas vrai. Il courait après elle, oui, et je l'ai entendu qui la suppliait derrière la porte de sa chambre. Mais elle le chassait sans pitié.

— Et comment donc l'entendiez-vous? — demanda une voix.

— Comment? Parce que j'étais moi-même dans sa chambre, pardi!... et pas une seule fois, mais souvent.

— Tu mens comme un chien! — rugit Antek, qui d'un saut boula au milieu des gens.

Avant que Matteusz eût fait un mouvement, il s'était rué sur lui, pareil à un loup enragé. D'une main il le saisit par la gorge, à l'étrangler, de l'autre par la ceinture de la culotte; il ouvrit la porte d'un coup de pied, le porta en courant jusqu'à la rivière et l'y précipita d'une telle force que le gars enfonça dans l'eau comme une masse.

Ce fut grand tumulte. La rivière était profonde et l'on eut grand'peine à l'en retirer, dans quel état!... Sans connaissance, vomissant le sang à pleine bouche. On le transporta chez le meunier, puis on alla bien vite querir Ambrozy, ainsi que le prêtre, car on était persuadé qu'il allait passer.

Antek s'était assis à la place même qu'avait occupée l'autre. Tranquillement il se chauffait les mains. Lorsque les gens rentrèrent, il dit à voix très haute :

— J'en ferai autant à quiconque me cherchera querelle.

Personne ne pipa. On le considérait avec admiration et respect. Ils se seraient battus, ils se seraient cassé les os, ils se seraient entre-tués même, bon!... Mais enlever un tel gaillard et le jeter à l'eau comme un jeune chien qu'on prend par les oreilles, voilà une chose qui ne s'était jamais vue. Matteusz guérira peut-être, — mais de pareille honte il ne se relèvera pas...

Avant de partir, Antek alla vers la fenêtre éclairée de la chambre où gisait le gars, et, montrant le poing à travers la vitre :

— Ah! canaille, — cria-t-il, — ah! charogne! tu te vanteras encore d'avoir été dans la chambre de Yagna...

Chez lui, il ne souffla mot de l'aventure. En se rendant au moulin, le lendemain, il s'attendait à être congédié. Le meunier cependant vint à lui pour lui dire :

— Si vous avez des comptes à régler avec Matteusz, c'est votre affaire à vous deux. Mais la scierie ne peut pas chômer. Prenez donc la direction du travail et je vous donnerai soixante kopeks, plus le déjeuner.

— Je le ferai volontiers et assez bien, je crois. Seulement, payez-moi le même prix que lui.

Le meunier fut vexé, car il avait espéré gagner un peu sur Antek. Toutefois il dut accepter ses conditions. Cela donna grande joie à Hanka, sans qu'elle y comprît rien.

XV

C'est la veille de Noël. Fraîchement tombée, la neige est sèche, étincelante, sous le soleil pâle qui brille au ciel bleu. Pas un souffle de vent. Au loin, dans la campagne silencieuse et déserte, le faible tintement des sonnailles de quelque traîneau qu'on n'aperçoit point. Liptzé est en proie à une agitation fébrile; on y respire une atmosphère de fête. Les chiens mêmes jappent joyeusement, des hennissements légers sortent des écuries, et des étables les doux mugissements du bétail au repos. Sur l'étang tournoie un vol de canards sauvages. Les cris, les rires, les appels retentissent dans l'air sonore. Les femmes vont l'une chez l'autre à travers les vergers, et le givre qui tombe des arbres effleurés par elles au passage poudre d'argent leurs jupes rouges. Dans toutes les maisons, on nettoie, on blanchit les poêles, on jonche le plancher d'aiguilles de sapin. Et l'on enfourne, et l'on cuit, et l'on grille. C'est Noël qui vient, le jour du grand miracle, Noël, la fête de l'Enfant divin. C'est la récréation bénie après le dur travail. C'est Noël, le joyeux Noël, et les âmes s'élèvent, heureuses, vers le Seigneur qui va naître pour leur rédemption.

Chez Boryna comme partout règne l'activité. Dès le matin il est parti pour la ville afin de faire des emplettes, accompagné

de Pietrek Rafalòw, le valet qui remplace Kuba. Jòszia colle aux solives du plafond des découpures de papier colorié du plus merveilleux effet. Aidée par sa mère, Yagna, manches retroussées, brasse la pâte pour les pains blancs de la meilleure farine, pour les gâteaux au fromage et au miel. Roch est à l'église, où il aide le sacristain à décorer les autels. Witek devrait être là pour entretenir le feu. Mais aussitôt après le déjeuner il a disparu, caché au fond de la grange où il fabrique des pièges à perdreaux, le polisson. Avec lui sont le chien et la cigogne boiteuse, qu'il a guérie et qui maintenant le suit partout. Au coup de midi seulement on le revoit. Il ouvre la porte en criant :

— Voilà les oublies!

C'est le fils aîné de l'organiste, aidé de son jeune frère, qui depuis le matin va les distribuant par le village. S'excusant du désordre de sa maison, Yagna les invite à s'asseoir. Il lui présente un des plus beaux paquets, ficelé d'un ruban d'or, et elle met six œufs dans la corbeille. Le gaillard la regarde de telle manière que, rougissant, elle abaisse les manches de sa chemise sur ses bras nus.

— Vous êtes ici pour longtemps, monsieur Jas'?

— Jusqu'à la fête des Trois Rois.

— Votre mère m'a dit que vous allez entrer au séminaire.

— Eh! oui, après Pâques.

— Quelle bénédiction ce sera pour elle quand vous serez prêtre, et peut-être chez nous, qui sait?

— Quoi de nouveau ici?

— Rien de mal. Toujours la même chose, vous savez, chez les paysans.

— Kuba est donc mort?

— Oui. Il a passé sans les sacrements. On assure qu'il revient, la nuit, dans le village, et qu'il s'assied sous la croix de la route pour attendre la miséricorde de Dieu.

— Que dites vous là, Seigneur!

— Moi-même je ne l'ai pas vu et n'en jurerais pas. Mais cela peut bien être. Il y a des choses en ce monde que les plus savants ne comprennent point.

— Pauvre Kuba! c'est grand dommage. Le curé lui-même pleurait en me racontant sa mort.

— Il était bon comme pas un, pieux, laborieux, ne volant jamais, toujours prêt à partager avec un plus pauvre...

— Chaque fois que je reviens à Liptzé, je trouve du changement, — reprit Jas'. — Ainsi Antek... La misère est chez lui, son enfant malade, lui-même si maigri que j'avais peine à le reconnaître...

Yagna détourna la tête, et sa mère eut un mauvais regard. Devinant qu'il avait fait une sottise, le garçon aurait voulu la rattraper, mais ne savait comment, lorsque Boryna entra.

— Fermez vite la porte, — cria la vieille, — que le gâteau ne refroidisse point!

— Quand les femmes font le ménage, — dit-il, en riant, — il faut que les maris aillent au cabaret.

En sortant, le futur prêtre se retourna plusieurs fois pour regarder Yagna, car il la trouvait encore plus jolie qu'auparavant.

Aussi le vieux Boryna était-il bien pris. On disait au village qu'il en était devenu bête. Quoiqu'il eût le cœur dur pour les autres, Yagna pouvait tout sur lui. Il ne voyait que par ses yeux, il la consultait en toutes choses; il ne pensait qu'à elle et l'admirait comme une icone. En ce moment, se chauffant au poêle, il la contemple amoureusement, lui dit de douces paroles, cherche en quoi il pourrait lui faire plaisir. Mais elle n'y prend pas garde. Au contraire, cet amour en ce moment l'irrite : elle se sent devenir méchante et répond des mots piquants. Elle finit par sortir de la chambre, même de la maison, allant dans l'écurie pour être seule et penser à Antek.

Pourquoi Jas' l'a-t-il fait revivre devant ses yeux? Depuis trois mois elle ne l'a pas vu, sinon cette fois qu'elle l'a rencontré sur la route, et avec la noce, avec les soucis du ménage, elle n'a point eu loisir de songer à lui. Personne n'en parlait en sa présence; elle l'avait presque oublié. Et voilà que maintenant il surgit devant elle, il la regarde si douloureusement que son cœur, à elle-même, est glacé de tristesse.

« Je n'ai rien fait de mal, — se dit-elle, rien. — Alors pourquoi m'apparaît-il comme une âme? »

Oui, pourquoi lui seul et pas Matteusz, ou Staszek, ou les autres?... Parce qu'il lui a versé un philtre et qu'elle ne peut se libérer de cet amour... Que fait-il, le pauvre? pense-t-il à elle? Oh! ne pouvoir pas même causer avec lui... Car ce serait un

péché, le curé le lui a dit à confesse. Jésus! cela ne se doit point. Elle est, à présent, la femme de Boryna...

La Dominikowa l'appelant, elle dut rentrer. Mais, tout en vaquant à la besogne, elle ne voyait que les yeux bleus d'Antek, ses sourcils noirs, ses lèvres rouges. Et un tel déchirement se fit en elle que, s'asseyant sur un coffre, elle éclata en sanglots, Sa mère et son mari s'empressèrent autour d'elle, comme d'un enfant malade, mais rien n'y fit : longtemps elle pleura. Puis, tout d'un coup, un changement se produisit : elle se leva, se mit à rire; si ce n'eût été jour de jeûne, elle aurait même chanté. Stupéfaits, ils la regardèrent, se regardèrent, enfin sortirent dans le corridor, où ils causèrent à voix basse... Quand ils rentrèrent, ils étaient tout joyeux, la pressèrent dans leurs bras, la baisèrent. Ce fut à son tour de les considérer avec un profond étonnement.

— Êtes-vous devenus fous? — demanda-t-elle.

Mais, à quelques mots que son mari lui glissa dans l'oreille, elle répondit avec humeur :

— Ce n'est pas vrai.

— Allons, nous nous y connaissons mieux que toi! Ce sera pour le temps de la moisson, au moment du plus grand travail... Mais que faire? Nous devons remercier Dieu.

Il voulait encore l'embrasser. Elle le repoussa avec colère et répéta, rageuse :

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai!

— Quoi? Tu ne t'en réjouirais point?

— Que non!... On a déjà bien assez de soucis.

— Ne parle pas ainsi, Yagna, car Dieu te punirait. Pourquoi donc t'en défendre?

— Parce que je ne veux pas, voilà!

Sa mère la prit à part et lui dit à voix basse :

— Mais tais-toi donc! Songe qu'en ce cas, après sa mort, tu resterais sur le bien.

— Eh! vous n'avez que la terre en tête... Moi, je m'en moque.

— Yagna! — protesta sa mère, scandalisée, — tu ne sais pas ce que tu dis. L'homme sans terre, c'est comme s'il n'avait point de pieds pour marcher... Ne continue pas à parler de la sorte, car cela fâcherait Mattiasz.

— C'est ça qui m'est égal!... Si vous croyez que je me gênerai...

— Alors, crie tes sottises sur les toits et laisse-moi enfourner le pain!...

Vers le soir, l'agitation se calma. Chacun était rentré au logis, toutes les fenêtres éclairées plus qu'à l'ordinaire pour le souper du réveillon. Chez le pauvre comme chez le riche, on ornait de verdure la table et les bancs recouverts de nappes blanches. Du côté de l'orient, on disposait une botte de foin et une gerbe de blé. Enfin, tout étant prêt, on attendit la première étoile. Chez Boryna, Jòszka et Witek s'étaient gelés à la guetter dans la cour. Dès qu'elle apparut au ciel pâle :

— La voilà, la voilà! — crièrent-ils.

Tous sortirent, se prosternèrent dans la neige, et Roch prononça ces paroles, qu'ils répétèrent après lui :

— Voici l'étoile des Trois Rois, l'étoile de Bethléem, à la lueur de laquelle naquit Notre-Seigneur : que son saint nom soit loué!

Ils la regardaient grandir, brillant d'un éclat plus vif, et leurs cœurs palpitaient d'émotion pieuse, d'ardente foi.

— Le Verbe s'est fait chair, — ajouta le vieux pèlerin. — Il est donc temps d'aller à table.

Lorsqu'ils eurent pris place, dans un silence solennel, Boryna fit le signe de la croix, puis partagea une oublie avec chacun, en lui souhaitant le bonheur.

— Jésus est né à cette heure, — dit Roch, — et chacune des créatures doit se fortifier avec ce pain sacré.

Tous ayant mangé avec onction leur part de l'oublie, le repas commença, mais sans hâte, comme il sied, bien qu'on eût grand faim, vu qu'on avait jeuné tout le jour au pain et à l'eau. Il y avait du *barszcz*[1], des harengs roulés dans la farine, des haricots assaisonnés à la graine de pavot, de la choucroute et des champignons à l'huile, car c'est maigre jusqu'à minuit. On parlait peu, on demeurait graves. Le chien tournait autour de la table en quêtant, et la cigogne, dans le corridor, tapait la porte du bec. Soudain des coups furent frappés aux carreaux.

— N'ouvrez point! — dit vivement la Dominikowa, — et ne regardez point. C'est le malheur qui frappe : il entrerait pour toute l'année.

1. Soupe aigre aux betteraves.

Saisis, ils écoutèrent en silence. On toqua de nouveau.

— L'âme de Kuba, — murmura Witek.

Mais Roch intervint sévèrement :

— Ne dis pas de bêtises! C'est un pauvre, sans doute. En ce jour, nul chrétien ne doit avoir faim ni froid.

Il alla ouvrir. C'était Augustynka.

— Prenez-moi chez vous, — dit-elle, les larmes aux yeux. — J'attendais que mes enfants m'invitent. Il y a tant de monde chez eux, Jésus!... Et ils me laissent seule, pire qu'un chien.

— Asseyez-vous donc. Il fallait venir plus tôt. Ah! les enfants clouent volontiers le couvercle de notre cercueil pour être sûrs que nous ne reviendrons pas.

Augustynka s'assit. Mais, quoique Yagna la servît de bon cœur, elle ne pouvait avaler et ses mains tremblaient.

Un feu énorme illuminait la chambre, faisant étinceler les cadres des images. Après que le café fut versé, avec beaucoup de sucre, on se disposa autour du poêle et, la voix vibrante de ferveur, Roch commença une lecture :

— « Un grand événement a eu lieu. Une vierge a mis au monde un fils. Dans le pays de Judée, à Bethléem, le Seigneur est né sur une botte de foin, dans une étable, parmi les bêtes. Cette même étoile qui brille aujourd'hui montrait la route aux trois rois qui venaient de loin pour attester la vérité... »

Roch chantait presque, et on l'écoutait dans un pieux silence. Les âmes s'envolaient vers le ciel comme des oiseaux. Jòszia, qui était sensible et douce, pleurait, aussi Yagna, se cachant derrière son frère Andzek. Celui-ci demeurait bouche bée, pétrifié d'admiration, et, de temps à autre, il tirait Szymek par le pan de l'habit en lui disant :

— Tu entends?... Hein! crois-tu?...

Puis, sous l'œil sévère de sa mère, il se taisait.

On faisait des remarques :

— Il n'avait même pas un berceau, le pauvre!...

— Ah! ce qu'il a dû avoir froid!...

— Comme il a donc souffert!...

Roch répondait :

— C'est par ses souffrances et son sacrifice qu'il a sauvé le monde; sinon, le mal se serait emparé des âmes...

— Le mal règne bien, quand même, à présent! — interrompit Augustynka.

Comme Roch réprimandait la vieille, Szymek essaya de déguerpir sans être vu.

— Où vas-tu? — fit sa mère, attentive à tout.

— Prendre l'air, — balbutia-t-il; — j'ai chaud.

— Oui, oui, tu veux aller chez la Natska.

— Vous me le défendriez, peut-être?

Mais sa rébellion n'alla pas plus loin et il rejeta son bonnet sur un coffre. La Dominikowa dit alors :

— Witek, allume la lanterne et nous irons tous à l'étable. Dans cette nuit de Noël, les animaux comprennent le langage des hommes, car Jésus, qui naquit sans péché au milieu d'eux, leur demanda quelque chose et ils répondirent. Donc il faut partager l'oublie avec les vaches.

Lorsqu'on fut auprès d'elles, qui ruminaient sur la litière, elles se levèrent lentement, tournant leur grosse tête vers ceux qui entraient.

— Tu es la patronne, — dit la Dominikowa à sa fille. — A toi de leur donner le pain sacré... Et demain il ne faut pas les traire jusqu'au soir; sinon, elles perdraient leur lait.

Ayant rompu l'oublie en cinq, Yagna fit le signe de la croix entre les cornes de chacune, puis leur mit le morceau sur la langue.

— Et aux chevaux, — demanda Jòszia, — on ne donne rien?

— Non, car ils n'assistaient pas à la naissance du Christ.

On rentra et Roch reprit son pieux discours :

— En cette nuit, chaque créature, chaque brin d'herbe, chaque pierre même sait que Jésus est né. Car tout a une âme. Jusqu'au plus petit ver de terre, tout travaille pour la gloire de Dieu. Tout ici-bas attend son heure. Et le jour où Notre Seigneur dira : « Que les âmes se lèvent », toutes s'éveilleront et monteront à lui.

On demeurait pensifs, s'efforçant de comprendre. Puis il conta des histoires appropriées à la fête. Boryna aussi et le forgeron dirent la leur. Enfin Augustynka gémit amèrement :

— Vous parlez, vous parlez, et qu'est-ce qu'il en sort? Vous nous la baillez belle avec votre miséricorde divine. Pourquoi alors est-ce que tout est misère en ce monde? L'homme est

un oiseau sans nid : le vautour fond sur lui et le dévore. C'est plus tard que la justice viendra?... Que les sots le croient donc! Ce qui viendra, c'est l'Antéchrist, et il aura pitié de nous comme le renard d'un poulet.

A ces mots, le vieux Roch sursauta :

— Ne blasphème point, femme, n'écoute point les suggestions du diable, ou tu iras dans le feu éternel.

Il était si ému qu'il retomba sur le banc sans force. Des larmes inondaient son visage, il frémissait de tout son corps. Quand il fut un peu calmé, il recommença de leur montrer le chemin de la vérité. Un prêtre n'aurait pu parler mieux.

Witek, cependant, très troublé à la pensée que les bêtes, cette nuit, entendaient le langage des hommes, avait fait signe à Jòszia, et tous deux s'étaient rendus à l'étable. Se tenant par la main, tremblants de peur, ils se mirent à genoux auprès de la plus grande vache. Leurs cœurs battaient comme à l'église et leur foi était profonde. Mais c'est en vain qu'ils l'appelèrent :

— Hé! la Blanche!... la Blanche!...

Elle ne répondit que par des beuglements. Ils approchèrent leurs oreilles de son mufle, retenant leur haleine pour mieux entendre : rien.

— Ah! — s'écria Jòszka, — c'est que nous avons péché, sans doute.

— Bien sûr. Oh! mon Jésus! Moi, j'ai chipé un ruban à la patronne... Et, l'autre jour, un morceau de cuir.

Le berger fondit en larmes, la fillette pareillement, et, à genoux dans la litière, ils se confessèrent l'un à l'autre en toute contrition.

Enfin sonna la messe de minuit et tous se dirigèrent vers l'église. Dans les maisons, personne ne resta que les trop vieux et les infirmes. Ce n'est pas seulement les gens de Liptzé qui affluaient, mais aussi des villages voisins. Ceux de Rudki, en redingotes bleues, allant bras dessus, bras dessous, — des hommes d'une stature magnifique, blonds de lin, — leurs femmes, toutes jolies, en jupes doubles, coiffées de mouchoirs écarlates. Ceux de Modletza, petits, au contraire, chétifs, les habits délabrés, portant de gros bâtons. On se moque d'eux dans les cabarets, parce qu'ils se nourrissent de loches d'étang, car ils habitent au milieu des boues marécageuses. De Wola

venait grande compagnie, redingotes grises et ceintures rouges, — des gars querelleurs et processifs, coureurs d'aventures, braconniers enragés. — Taciturnes et fiers, les petits gentilshommes de Rzepy venaient également, surveillant bien leurs femmes qui se tenaient entre eux, en beaux atours. Et les gens de Przylek, dans quels superbes costumes!... Redingotes blanches et gilets cramoisis, des chemises à rubans verts, la culotte passementée de jaune. Hauts, forts aussi, comme des chênes, ils marchaient droit vers l'autel, ne cédant le pas à personne. Ceux de Dembitza, fiers de leur richesse, se présentaient un à un, très solennels, chacun menant sa femme en jaquette de drap fin et bonnet blanc noué sous le cou. Et combien d'autres encore, des hameaux disséminés dans la plaine, de maisons isolées dans la forêt!... L'église, ornée de sapins, était si remplie que les derniers arrivés durent rester dehors. Et, quand le curé entra pour dire la première messe, tout ce peuple tomba prosterné devant la majesté de Dieu.

Antek était venu avec sa femme et son beau-frère Stasz. Ne voulant pas prendre place parmi les patrons, il cherchait des yeux où s'asseoir, quand il aperçut son père et toute la famille qui entraient, Yagna en tête. Sans presque savoir ce qu'il faisait, se frayant passage à travers la foule, il la suivit et se trouva tout contre elle, agenouillé, à l'extrémité d'un banc. Elle ne le vit pas d'abord, car le cierge à la lueur duquel elle lisait dans un livre n'éclairait guère alentour. C'est seulement à l'élévation qu'en s'inclinant elle le reconnut à ses pieds. Son cœur cessa de battre, elle se sentit comme paralysée par l'émotion. Longtemps elle demeura les paupières closes, comme dans un rêve. Enfin, tout d'un coup, elle se rassit et le regarda en plein visage.

C'était bien lui, pâle, l'air malheureux, ses grands yeux, d'ordinaire si hardis, fixés sur les siens avec une expression tellement douce et douloureuse que le cœur de la jeune femme se serra et des larmes lui perlèrent aux cils. Yagna paraissait continuer à lire son office, mais elle ne voyait rien, rien que ces yeux tristes et brillants qui pour elle contenaient l'univers. L'haleine ardente et courte du jeune homme flambait jusqu'à elle. Cette force irrésistible qui jaillissait de lui la frappait en plein cœur, un frisson lui passait dans le sang, sa chair tres-

saillait, son âme se débattait comme un oiseau duquel on a cloué les ailes à la muraille.

Avant la seconde messe, le prêtre monta en chaire. La chaleur de sa parole faisait soupirer et pleurer les fidèles, qui se frappaient la poitrine. Ces deux-là seuls n'entendaient rien, ne voyaient rien, ne sentaient rien, qu'eux-mêmes. Et quand, avant la troisième messe, tout le peuple assemblé entonna, en un chœur formidable, les cantiques s'élevant aux pieds sacrés de Jésus, ceux-là seuls ne chantèrent point. Ce qui chantait en eux, c'étaient les souvenirs, les promesses, les désirs et les serments, la joie et l'effroi inondant leurs âmes, l'amour embrasant d'un même feu leurs yeux et leurs cœurs.

Antek s'était tellement rapproché de Yagna que, toujours à genoux, de l'épaule il lui frôlait la hanche, et, quand elle se prosterna, dans un souffle brûlant sa voix lui dit à l'oreille :

— Viens un soir, derrière la grosse meule... Chaque jour, je t'y attendrai... Ne crains rien, Yagna, mais il faut que je te parle.

Cette prière, qui l'incendia de la tête aux pieds, était si passionnément impérieuse qu'elle se souleva comme si déjà elle voulait aller où il l'appelait, derrière la grosse meule. Mais elle ne répondit pas : la force lui manquait. Pour se remettre de son trouble, elle regarda de l'autre côté, les gens et l'église. Quand elle se retourna vers Antek, il n'était plus là.

Dehors, il demeura longtemps immobile. Une telle ivresse s'était emparée de lui, un tel ouragan de bonheur remplissait son être qu'il ne savait plus où il était, qu'il ne voyait pas les lumières, qu'il n'entendait pas l'orgue, les chants, les cloches. Enfin il ramassa une poignée de neige, avidement l'avala et, sautant par-dessus le mur d'enceinte, il s'élança, d'une course éperdue, à travers champs.

WLADYSLAS REYMONT

(Traduit du polonais par MARIE ANNE DE BOVET et STANISLAS DE KOCHANOWSKI.)

(A suivre.)

L'ŒUVRE POÉTIQUE

D'AUGUSTE ANGELLIER[1]

Nous venons de perdre, dans la personne d'Auguste Angellier, un grand poète. Il y a quinze ans à peine qu'il s'est révélé. Son œuvre avait grandi lentement, *velut occulto crescit arbor ævo*. Elle éclata tout à coup en feuilles et en fleurs, comme il touchait au seuil de la cinquantaine. C'est alors que parut l'émouvant recueil : *A l'Amie perdue*. Auguste Angellier ne se hâta point non plus vers la renommée : il dédaigna de la solliciter ; cependant, peu à peu, une élite se groupa autour de lui, lut ses vers, les admira, — une élite semblable à celle dont Vigny souhaite l'hommage, aux strophes suprêmes de ses *Destinées*.

Ce n'était plus la précision marmoréenne de l'école qui reconnaissait Leconte de Lisle pour son maître ; ce n'était pas l'incertaine et flottante musique des cénacles symbolistes ou décadents. Auguste Angellier nous apportait un cantique nouveau. Il fallait d'abord se prêter un peu à lui, se rendre attentif à sa parole, dont l'accent commençait par surprendre. Volontiers, il sacrifiait l'harmonie des mots à la loyauté de l'impression ou du sentiment ; il usait d'une versification qui

1. *A l'Amie perdue*, 1896. — *Le Chemin des Saisons*, 1903. — *Dans la Lumière antique* : — I. *Le Livre des Dialogues* (2 vol.), 1905-1906 ; — II. *Les Épisodes* (2 vol.), 1908-1909 ; — III. *Les Scènes* (1 vol.), 1911.

lui était propre, et qui déconcertait nos habitudes. Mais bientôt on était conquis et charmé.

Le prosateur voudrait à lui seul une étude. Je me contenterai de rappeler que son imposant travail sur Robert Burns est un livre essentiel. Jamais la végétation mentale qui constitue une destinée n'a été aussi largement décrite; jamais une œuvre n'a été plus nettement délimitée, plus vivement éclairée par d'ingénieux rapprochements. Par la qualité de son effort, Auguste Angellier a victorieusement démontré que l'histoire littéraire est avant tout psychologie et esthétique appliquées, et que par là seulement elle est intéressante. Durant près de vingt ans, il a exercé sur les études anglaises, dans notre pays, une influence sans rivale.

Mais je ne considérerai que l'écrivain en vers. A-t-il paru, depuis la mort des derniers grands Parnassiens, un nom plus haut que celui d'Angellier dans la poésie française? A-t-elle produit, dans ces trois ou quatre derniers lustres, une œuvre aussi pleine, aussi vigoureuse que celle qui nous occupe, aussi chargée de signification? Il est des juges avertis qui affirment le contraire[1].

I

C'est une simple et poignante aventure du cœur qui nous est racontée dans les sonnets *A l'Amie perdue*. Une femme a été déçue et maltraitée par la vie : elle expie, dans la tristesse et l'abandon, l'erreur d'une union mal assortie. Le poète la rencontre, et l'amour naît entre eux. Il s'épanouit d'abord, mène ses premières joies aux montagnes et à la mer. Puis une crise arrive, un pénible malentendu, suivi d'une réconciliation. Enfin, devant un grand devoir, les amants se séparent. L'une va vers ses enfants, dont elle ne peut compromettre l'avenir par une liaison avouée; — peut-être, dans les années futures, vers des joies d'aïeule; — l'autre, vers la solitude définitive, vers le désespoir d'abord et le deuil, puis vers la suprême acceptation.

L'Amie ne porte pas de nom, et pourtant je ne sais si

1. Entre autres, M. Émile Legouis, dans sa pénétrante introduction aux pages choisies qu'il a éditées pour l'Angleterre. (*Clarendon Press*, 1908.)

dans toute la poésie élégiaque il se trouve une apparition féminine plus propre à hanter la mémoire. Laure et Elvire ne nous intéressent que pour les concerts qu'elles éveillent sur les lèvres de Pétrarque et de Lamartine. Sans doute Lesbie a de la grâce, et Délie de la tendresse; Cynthie est savante, élégante et perverse; et leurs ombres diminuées font encore quelque figure chez Bertin, Parny et André Chénier. Mais aucune d'elles ne s'enfonce dans la pensée comme la noble effigie qu'a gravée Auguste Angellier. Peut-être sa sœur la plus authentique serait-elle cette Hélène de Surgères que Ronsard contemplait avec tant d'insistance parce qu'il sentait venir l'automne.

On se demande parfois si le poète n'a pas su arrêter auprès de lui, pour de longues heures, cette passante mystérieuse que Baudelaire entrevit, un jour, « longue, mince, en grand deuil », et qu'il poursuivit d'un regret si nostalgique :

O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!...

Quel contraste d'abord entre l'Amie et ce qui l'entoure! Ainsi, dans la fange et la brume des grandes cités septentrionales, les mimosas des bouquetières prennent une étrange splendeur. Le poète a rencontré l'Amie dans une ville étroite, bâtie de briques et de mortier, sous un ciel obscur, parmi des marais et des plaines noires. La race s'y étiole; les corps y deviennent chétifs, et les faces pâles. Or elle se présente à lui comme un marbre détaché d'un bas-relief hellénique. Sa physionomie se précise au long du poème : démarche majestueuse et rythmée,

noble et doux visage,
Grave comme un camée antique, et sérieux
Avec son air profond de regarder les cieux.

Elle a souffert, et des passages de nuées parfois l'assombrissent, comme le jour où le poète lui propose de le suivre dans les montagnes :

Des jours que la douleur semblait suivre à la piste
Ont fait pencher ton front, toujours plein de clartés,
Sur ta main amaigrie où flotte une améthyste;
Un bleu moins doux reluit dans tes yeux tourmentés.

Mais, quand même, ce qu'exprime le plus souvent sa face pensive, c'est une lumineuse sérénité. Elle possède un des dons les plus éminents qui puissent orner une femme : les âmes auprès d'elle se font plus tranquilles, plus claires, plus souriantes. En elle rayonne cette apaisante sagesse instinctive que nos sœurs les mieux douées puisent dans un commerce plus direct que le nôtre avec la vie et ses sources profondes. Cette sagesse, lorsqu'elle se teinte de mélancolie, est comparée par le poète à un ciel d'or pâle sur la mer. Pour lui, l'Amie est surtout

La Minerve aux yeux bleus qui conseille et console.

Aussi, quoique déjà il connaisse les audaces et les orages du désir, se refait-il humble et ingénu devant cette passion naissante; il se murmure à lui-même, comme Arvers, des mots de renoncement. Lorsque, enfin, il s'est déclaré, lorsque le premier baiser se pose sur sa lèvre, il ne triomphe pas :

Je demeurai confus, humble, pâle, immobile,
Car je sentis frémir, sous ce baiser royal,
De mes anciens baisers la multitude vile...

Sa sensibilité s'approfondit. Sous les extases de la chair naît la fraternité des âmes, et, pour ce qu'on chérit, pour ce qui souffre et passera comme une ombre, cette douloureuse et infinie compassion qui rend si pathétiques certains vers de Vigny, certaines toiles d'Eugène Carrière. C'est la pitié qui a conduit le poète à l'amour, et il veut que cet amour enveloppe l'Amie de force et de tendresse, lui soit comme « un bienfait patient ». Après les ardeurs capricieuses de la première jeunesse, il ressent

Le besoin de dormir sur une épaule humaine.

Point d'inutiles tourments, de vaines enquêtes! Les amants doivent réciproquement s'accepter tels que les a sculptés la vie. Parfois le poète, pour décrire les plus secrets replis du cœur, les plus subtils détours du sentiment, se complique, se tourmente, raffine son langage jusqu'à risquer d'être gauche ou obscur; mais ce n'est point préciosité, c'est effort d'un esprit sincère pour exprimer l'inexprimable.

Il y réussit souvent, et alors son art est sans prix. — On sait quel est le mystère et quelle est la magie du regard. L'œil est bien la partie la plus spirituelle du corps humain. Dans les yeux charmants des femmes, dit M. Jean Richepin, le soleil « dort et luit »; ils concentrent et répandent autour d'eux les plus délicates modulations de l'universelle splendeur. Ce sont les yeux encore qui révèlent, à de certaines heures, les pensées lointaines des races évanouies; ils décèlent en un éclair tout l'infini de l'âme. Or Auguste Angellier est extrêmement sensible à la beauté des yeux. Il écrit, pour ainsi dire, sous la hantise d'un regard disparu de son horizon, mais qui reste vivant en lui. Dans les yeux de son amie, il a trouvé un abîme « plus doux, plus riche, plus frissonnant de clartés » que les gouffres « idéalement bleuâtres » des glaciers alpestres. Lors de la rupture définitive, c'est à eux qu'il adresse ses plus déchirants adieux. Et il a chanté le tendre et muet commerce des yeux en une série de sonnets qui est peut-être la plus pure et la plus exquise gemme de son livre. Il nous faut citer au moins l'un d'entre eux :

Les caresses des yeux sont les plus adorables;
Elles apportent l'âme aux limites de l'être,
Et livrent des secrets autrement ineffables,
Dans lesquels seuls le fond du cœur peut apparaître.

Les baisers les plus purs sont grossiers auprès d'elles;
Leur langage est plus fort que toutes les paroles;
Rien n'exprime que lui les choses immortelles
Qui passent par instants dans nos êtres frivoles.

Lorsque l'âge a vieilli la bouche et le sourire
Dont le pli lentement s'est comblé de tristesse,
Elles gardent encor leur limpide tendresse:

Faites pour consoler, enivrer et séduire,
Elles ont les douceurs, les ardeurs et les charmes!
Et quelle autre caresse a traversé des larmes?

Ce pouvoir d'étreindre les sentiments divers et successifs dans des termes exacts et justes, nous le voyons se manifester surtout à la fin du recueil, lorsque le poète demeure dans la solitude et l'abandon. Son désespoir rappelle l'immense tristesse d'une Voie Appienne, semée de ruines grandioses

et de massives sépultures. Non seulement il souffre, mais il sent l'usure des jours diminuer sa souffrance même, et la guérison est pire que la maladie :

L'habitude de vivre a soustrait de leur force
Aux fêtes du cerveau comme aux chagrins du cœur :
Le mystère du monde a perdu sa terreur.

Pour en frémir encore il faut que je m'efforce;
L'arbre sent s'épaissir et durcir son écorce,
Et pénétrer en lui le cercle de torpeur.

Mais, prenez-y garde, ce chemin funèbre peut bien être peuplé de tombeaux, il est aussi dallé de granit pour le vol des chars héroïques. Voici la résignation dernière, celle qui transforme « les peines en prières..., les regrets en sagesse..., les douleurs en foi ». Le poète va porter sur son cœur, ainsi qu'une fleur de fer, « le brave et haut orgueil » de sa cicatrice. Il la montrera, non pour sa propre fierté, mais comme un hommage au tout-puissant amour, comme un témoignage, sur sa poitrine obscure, de son « culte immortel ». Un arbre dont se multiplient les cercles de sève, soit! mais un arbre qu'on voit de loin, et qui résume en lui la grandeur d'un vaste paysage :

Je vieillirai pareil aux chênes du pays,
Qui croissent isolés chacun sur sa colline;
Non loin d'eux un blé rare, un pied chétif de buis,
Dans le sol caillouteux et durci s'enracine.

Leurs troncs battus des vents, sous un ciel souvent gris,
Las et toujours courbés dans l'azur ou la bruine,
Ont l'air de voyageurs par l'orage assaillis;
Leur apparition solitaire domine

La plaine verdissante ou jaunâtre de grains,
Et parfois l'un d'entre eux, dans sa morne attitude,
Offre un point de repère aux regards des marins.

Sur mon coteau désert m'attend la solitude;
Heureux si quelquefois, ainsi que les vieux chênes,
Je puis servir de guide à des barques lointaines.

Tendresse et stoïcisme, — son inspiration semble voisine d'une autre qui nous est aussi bien chère, celle de Sully

Prudhomme. Mais elle reste assez différente. Sully Prudhomme si inquiet, si frémissant, demeure plus abstrait, s'enferme trop souvent dans l'école où on éprouve les idées, où on les discute. Les vers du moraliste, chez Auguste Angellier, ont un accent spécial, la solidité, l'austérité, la patine même du vieux bronze : ils sont restés longtemps enfouis dans son âme ; il s'est un jour décidé à les exhumer, comme un fermier de Picardie, en labourant, déterre ces médailles romaines que leur antiquité lointaine et glorieuse revêt de mystère et de majesté.

Mais il y a plus. Cette rare poésie est parfois traversée de grands cris tragiques, pareils à ceux qui, dans les solitudes, selon Musset, forcent les voyageurs de se recommander à Dieu :

> Dans quel miroir vois-tu tes premiers cheveux blancs?...

Parfois encore vibrent des harmonies d'une splendide solennité, comme celles qui versent si souvent leur magie sur les sonnets shakespeariens, et quelquefois aussi sur les plus hauts chefs-d'œuvre de Baudelaire. Écoutez ce début :

> Viens chercher sur mon sein le calme du sommeil,
> Chère âme fatiguée, endolorie et triste...

Lorsque nous tentons d'analyser et de définir une œuvre poétique, que de découragements nous assiègent! Non seulement nous n'en pouvons saisir entièrement l'essence la plus subtile, qui toujours échappe à nos prises et déborde nos formules, mais encore, en distinguant les uns des autres les principaux thèmes qui s'y rencontrent, nous la dépouillons et la desséchons sans remède. Dans l'âme innombrable du vrai poète, tout s'émeut, se soulève, resplendit et chante en même temps. Nous n'avons considéré que des sentiments et des pensées : il faut maintenant nous tourner vers ce qui vient du monde extérieur, car pour Auguste Angellier, selon la définition miltonienne, la poésie est surtout chose qui tombe sous les sens[1].

Dans toute imagination puissante sommeille un trésor ignoré. Pour qu'il apparaisse à la lumière, pour qu'il sorte des limbes où il reste voilé, un pressant appel est nécessaire.

1. « *Sensuous* ».

Viennent les victoires et les défaites de l'amour : le cortège des symboles et des allégories déroule sa somptueuse guirlande. La joie « brille comme un vitrail » dans une nef sombre, ou encore comme un « portail lumineux ». C'est aussi sur une verrière que le poète voit en songe sa dame très belle et très bonne,

en longue robe blanche
Dont le cœur est brodé d'une fleur de pervenche.

A l'aube de la passion naissante, les tristesses de son cœur se dispersent : tels les corbeaux des cathédrales, « au premier trait de l'aurore vermeille », sous « le chœur clair et léger des cloches ». Pour lui faire descendre le fleuve des âges, il charge le souvenir de sa bien-aimée sur une galère royale, aux « velours frangés d'or » et qui traîne un sillage de pourpre et d'aromates, à l'exemple de celle qui embaumait le Nil au temps de Cléopâtre. Et plus tard, aux heures mauvaises, d'autres visions l'obsèdent, images de ruine et de déréliction, — un tas de décombres au bord des dunes, où jadis « un peu de joie humaine a lui », un canard sauvage oublié par les siens sur la mer qui se décolore...

Quelquefois l'ampleur du symbole va jusqu'à se déployer en une série de sonnets, comme dans cette voluptueuse tentation qui groupe des étoffes parfumées, de fraîches fleurs, des courtisanes lascives, sous les arceaux d'une idéale Farnésine : une fête sensuelle, et qui eût tenté les pinceaux de Botticelli ou du Corrège. Il est surtout, dans cet ordre d'inspiration, un groupe admirable, qu'on dirait d'un Pétrarque un peu occidental, un peu voilé de brume légendaire. Comme dans les vieux contes gallois du Mabinogion, l'amant s'entretient avec diverses créatures. « Je suis si vieux, lui dit le hibou, que de mon bec j'ai réduit une enclume à la grosseur d'une noix. » Et le cerf, et l'aigle, et la mer lui tiennent les mêmes propos. « Qu'est-ce que tout cela, répond l'amant, au prix de la durée de mon amour? » Le moucheron intervient : « Ton amour, comme ta vie, n'est que le songe d'une ombre. » Alors l'amant se révolte devant l'injuste loi :

Et qui donc a versé d'une main malhabile
Un vin trop précieux dans un vase fragile,

Et placé dans un cœur qui n'est pas éternel
Un sentiment qui meurt dès qu'il se croit mortel?

Mais, des confins de l'immensité, vient une réponse sublime :

Et l'étoile lui dit : « Lorsque les cœurs humains
Qui surent bien aimer retombent en poussière,
La Mort ne les tient pas tout entiers dans ses mains,
Et quelque chose a fui son étreinte grossière.

Pour avoir défié d'infinis lendemains,
Les amours éternels mis dans l'homme éphémère
Prennent loin d'ici-bas d'invisibles chemins,
Et sont récompensés de leur bravoure altière.

Ils deviennent un son dans les vastes concerts
Et dans la symphonie éternelle des globes,
Qui mènent dans l'éther les clartés de leurs robes,

Ou bien un des rayons qui vivent dans les airs.
C'est pourquoi, dans les nuits de printemps, les étoiles
Semblent des cœurs émus qui battent sous des voiles. »

Parmi les symboles de l'amour, ceux qui se présentent le plus naturellement à l'esprit sont les fleurs, et l'on sait que les amoureux naïfs leur prêtent un langage assez compliqué. Vers le soir de sa vie, Ernest Renan, avec un sourire où il entrait du désenchantement et de l'espérance, faisait son examen de conscience philosophique. Il en venait à supposer que l'univers se dirige par l'amour à ses fins suprêmes; et pour lui, comme pour les humbles, à l'idée de cet amour la fleur s'associait indissolublement. « La dissonance des deux sexes, — disait le vieux sage, — se réunissant à une certaine hauteur en une consonance divine, d'où naît l'accord parfait de la création, est la foi fondamentale du monde. Dans le règne végétal, ces aspirations mystérieuses se résument en la fleur; la fleur, ce problème sans égal devant lequel notre étourderie passe avec une inattention stupide; la fleur, langage splendide ou charmant, mais absolument énigmatique, qui semble bien un acte d'adoration de la terre à un amant invisible, selon un rite toujours le même... » En outre, tous les poètes, depuis celui qui a célébré Hélène de Surgères jusqu'au divin rêveur qui a

créé le *Jardin de la Plante sensitive*, savent quels secrets et muets échanges de sourires, de grâce et de lumière se passent entre les femmes et les fleurs. Elle semblent se prêter mutuellement de la beauté. Une femme qui n'aimerait pas les fleurs ne nous semblerait-elle point, disons-le tout bas, une sorte de monstre? Aussi ne serons-nous pas surpris d'en rencontrer une si riche profusion dans le livre de M. Angellier.

N'en éprouvons-nous aucun étonnement? C'est beaucoup dire. Depuis la fin de la Renaissance, notre littérature est singulièrement dénuée de fleurs. Le rude Malherbe a fait bien du dégât dans les parterres de la Pléiade. Les roses n'ont repris leur éclat et leur fraîcheur que sous la main de Chénier, lecteur d'Anacréon et de l'Anthologie, et dans ces grands parcs où Musset respirait la nuit voluptueuse. Les lecteurs de goûts rustiques ont salué quelques fleurettes sauvages dans les haies vives d'André Theuriet. Mais Angellier est ému par la fleur comme il l'est par l'œil humain. En effet, les fleurs ne sont-elles pas le regard innombrable de la terre, tourné vers le soleil? Auguste Angellier n'en use pas seulement comme de symboles; il entoure de leurs guirlandes son reliquaire d'amour, comme les anciens moines les répandaient jadis à la marge des missels et des antiphonaires.

Quelquefois il les jette par touffes, comme il arrive chez le vieux Ronsard :

> ... dryades, pavots blancs,
> Gentianes, daphnés, saxifrages tenaces,
> Soldanelles, safrans, doux cyclamens tremblants,
> Renoncules d'or clair, astrances, androsaces...

Mais presque toujours elles se détachent, sveltes, fines et bien découpées, sous les souffles de l'air et dans la fraîche atmosphère des jardins et des bois. Ce n'est pas l'impalpable irisation, le songe de corolles et de pollen qui flotte dans certaines pages de Shelley et d'Elisabeth Browning. Les fleurs d'Auguste Angellier sont plus nettes, plus précises; très vivantes pourtant, mobiles, aériennes, baignées de brume et trempées de rosée. Voici un faisceau de plantes méridionales, lavande, thym, myrtes, myrtilles, tamaris et bruyères blanches : il est tout frissonnant d'une musique argentine :

...Dans ta chambre où pénètre un ciel pâle
Qui sur les longs pays encor glacés s'étale,
Cette gerbe qui vient des régions vermeilles

T'apporte leurs parfums et presque leurs rumeurs,
Car j'ai, pour la cueillir, secoué les abeilles
Dont le bourdonnement semble la voix des fleurs.

On s'attend bien à la présence des roses. Mais comme leur charme antique est renouvelé par les attitudes auxquelles les plie le poète! Un rosier blanc emmêle les « rinceaux délicats » de son clair feuillage aux barreaux arrondis d'un balcon de fer. Aux pignons des demeures rustiques, les rosiers grimpants encadrent des visages joyeux, tandis qu'au loin les vergers se festonnent de fleurs roses et blanches. Ailleurs, dans un parc assombri par la chute du jour, un rosier revêt jusqu'à la ceinture une nymphe « timide et blanche ». A la porte d'un logis où le poète et son amie ont caché leurs joies intimes, de chaque côté croissent deux rosiers emblématiques, « l'un blanc et l'autre rouge ».

Mais, bien souvent, il est attiré par des fleurs plus graves, plus pensives, semble-t-il, — « la sombre scabieuse », « le pâle asphodèle », les « aconits bleus » d'un cimetière, qui s'ouvrent parmi les croix noires, entre des murs couverts de lichens. — Surtout il semble aimer les plantes déliées dont les rameaux et les brindilles se jouent dans les caprices de l'heure, du soleil, du brouillard et du vent : vignes vierges que veinent des filets pourprés, marronniers dont les premiers bourgeons verts tremblent dans le ciel indécis d'avril, tilleuls dont les fins contours se bronzent à l'automne. Un délicieux sonnet est tout rempli et comme surchargé de l'arome que les chèvrefeuilles répandent dans le crépuscule :

Te souvient-il, ô toi qui fus ma bien-aimée,
Du chalet brun blotti sous des ormes veillis,
D'où nous apercevions, sur la plaine embrumée,
Les clochers des hameaux cachés dans ses replis?

Et revois-tu parfois la terrasse fermée
D'un chèvrefeuille en fleurs courant sur un treillis,
Où, tous les soirs, assis dans une ombre embaumée,
Nous regardions s'éteindre au loin les cieux pâlis?

Et te rappelles-tu, sous ces branches fleuries,
Nos propos, nos projets, nos belles rêveries,
Nos longs et lents baisers, interrompus soudain

Quand la lune, passant le mur bas du jardin,
Montrait sa face d'or dans notre chèvrefeuille?
O jours chers et lointains qu'un cœur blessé recueille!

Non moins que les couleurs florales, Auguste Angellier se plaît à noter ces fuyantes magies du monde, ces modifications rapides de la lumière, ces ombres et ces lueurs furtives, qui nous font supposer dans les choses des gaîtés et des mélancolies, et prêter aux objets inanimés une âme pareille à la nôtre.

Un ciel du soir est

mauve comme un col
De tourterelle lasse et presque inanimée.

Un autre, étrange, se marbre « de vert pâle et de noir ». Un autre encore, chargé d'averses, menaçant et morne, est déchiré « par les herses d'or du soleil ». Un sonnet, qui décrit un paysage mouillé, est tout humide et scintillant de pluie. Ailleurs, des prés s'étendent, veloutés par la douceur du soir. Surtout, Auguste Angellier excelle à saisir et à fixer les perpétuelles et infinies transformations d'aspect que nous offre l'élément le plus mobile de ce mobile univers. Voulez-vous une mer somptueuse et calme, comme celles qui rayonnent parfois d'un éclat si doux sur les toiles de M. Harrison?

Elle fut, tout le jour, vaporeuse et nacrée,
Avec de grands frissons de lumière dorée,
Sous un ciel de grès fin, veiné comme une agate.

Maintenant, une fente écarlate s'est ouverte dans les nuages et la colore de pourpre :

Dans les pays divins, par delà le soleil,
On donne quelque noble et merveilleuse fête,
D'où s'échappe un rayon si mollement vermeil

Qui vient éparpiller des roses sur le faîte
De tous ces flots bercés d'un lumineux sommeil...

Il est des jours orageux où de larges taches livides étalent

sur les vagues sombres leurs disques d'acier, comme dans les tableaux de Mesdag. Le poète sait aussi, en quelques vers, tordre un de ces ouragans farouches que Turner, en six coups de pinceau, jette sur quatre pouces de papier. Tous les jours, les deux amants rendent visite à une petite baie, parmi les dunes plates :

Tantôt elle s'emplit d'eau vigoureuse et gaie,
Quand les vents et les flots déposent leurs rancunes;

Tantôt, sous leur colère, elle tremble et s'effraie;
Et tantôt elle est vide, et ses longues lagunes
Sont pleines, sous le ciel que la brise balaie,
De lourds soleils sanglants et de tremblantes lunes;

Quelquefois, mais plus tôt, ses franges d'algues vertes,
Par la mer qui descend récemment découvertes,
Luisent avec douceur sous des rayons obliques;

Et parfois des brouillards traînant à sa surface
En font un monde étrange aux lumières mystiques,
Un rêve pâle où tout se dissout et s'efface.

Ce commerce intime avec la nature amène le poète à lui faire part de son bonheur ou de ses infortunes, à projeter sur elle le reflet de sa vie intérieure. Il l'associe étroitement aux phases successives de son aventure sentimentale : il la veut glorieuse aux heures triomphales, assombrie aux heures funèbres. Il arrive même qu'entre les deux amants et dans le paysage qui les encadre un double drame se joue, dont les peripéties se répondent et s'harmonisent. Ainsi une querelle, ensuite une réconciliation, se développent sous un ciel d'abord chargé de nuées, qui se dissipent par degrés dans la lumière, comme les rancunes se fondent dans l'amour.

Certainement, au cours de ce livre, on trouve de beaux sites alpestres ou méditerranéens. Le poète sait sculpter, d'un relief décisif, « les sombres pics où croule l'avalanche », ou encore les profils... nettement découpés » des caps rougis par le couchant, sur la mer « d'un bleu froid ». Il sait déployer la robe de Téthys, « d'un iris plus riche que la plume des paons ». Mais c'est surtout le pays septentrional qu'il décrit volontiers. Dans les terres du Midi, il ressent la nostalgie des lents crépuscules :

O la mélancolie immense de nos plaines,
Quand de grises vapeurs flottent sur les saulaies,
Que de pourpres clartés, tristes et incertaines,

Traînent sur les étangs parmi les oseraies,
Et qu'entre des toits bas et des meules lointaines
Le mince croissant d'or se lève au ras des haies !

On s'explique aisément cette prédilection. La crise que subit le poète lui fait souhaiter ces longues lignes indéfinies, ces horizons voilés vers lesquels la songerie s'envole d'un essor sans limite ; il lui faut des aspects de nature expressifs comme des visages humains. Dans l'inquiétude et dans l'épreuve, il se réfugiera vers cette région sévère qui borde la Manche, et que ses yeux d'enfant méditatif ont tant de fois contemplée. Il ira vers « la tragique mer », près des « longs flots gris plaintifs », sous « le ciel douloureux » qui deviendra, un jour, « presque noir et cruel ». Errant et désemparé, il promènera son affliction sur les dunes monotones, sur les falaises qui s'effritent, sur ces immenses terrains vagues que flagellent les bises violentes, autour de ces fermes désertes, rongées, rouillées et vert-de-grisées par le travail incessant des bruines et des brouillards qui obscurcissent la côte. C'est là que les liens si chers se briseront :

Dans la petite église où vont les matelots,
Qui, sur un monticule, ouvre ses deux portiques,
L'un vers la route en pente, et l'autre vers l'enclos
Où croissent des fenouils sur les tombes rustiques,

Dans la petite église où le grand bruit des flots
Entre avec la rafale et se mêle aux cantiques,
Où les femmes en deuil apportent leurs sanglots,
Quand la mer se tordant en ses fureurs iniques

A brisé quelque barque et fait des orphelins,
Dans la petite église où les embruns salins
Ont rongé les anciens bénitiers de la porte,

Tu rêvais que tous deux nous viendrions un jour,
Presque seuls, consacrer simplement notre amour.
Pauvre rêve, aujourd'hui moins qu'une feuille morte !

Sa lamentation intérieure se mêle au gémissement des houles,

sur les bords sauvages de la mer occidentale. Éblouis par les premières ivresses, nous aspirons à de riants exils vers des Édens ignorés, vers des cités de marbre et de soleil; mais, quand des souffles mauvais ont flétri nos illusions et nos espoirs, nous nous replions vers les fleuves connus et les fontaines sacrées qui nous ont d'abord bercés de leur murmure, qui ont baigné nos fronts d'une longue fraîcheur, comme, dans les moments de détresse morale, on a recours à ces vieux amis qui semblent nous contenir tout entiers, pour avoir reçu pendant tant d'années le dépôt de nos âmes. Jean-Charles Cazin est resté très grand pour avoir su dire, en ses toiles, le génie pathétique de ces solitudes farouches où se clôt le roman de l'*Amie perdue*. Cazin et Angellier ont su nous livrer le trésor sans cesse accru de leurs impressions, le condenser en un message définitif : que notre affection ne les sépare plus! Ce sont les sensibilités les plus hautes à travers lesquelles nous verrons désormais le terroir boulonais qui les a produits et qu'ils ont magnifié de leurs œuvres.

Une suite de sonnets, qui ne se dressent pas les uns après les autres, sans dépendance réciproque, isolés comme des statuettes, des émaux ou des intailles, mais qui, unis par un lien tout invisible, se lèvent successivement, comme les palpitations d'un cœur ému; — une amante dont la physionomie s'impose à l'esprit, et qui cependant, revêtue d'un idéal prestige, reste un de ces reposoirs où s'arrête l'impérissable beauté dans son pèlerinage éternel; — la présence continuelle des plus exquises féeries que nous offre l'universelle illusion; — un tel luxe de fleurs naturelles et vives que ces vers apportent avec eux l'haleine des prairies et des bois dans la poussière de nos bibliothèques, comme le ferait un bouquet sylvestre, une touffe de frêles et tremblants calices, parmi les fougères, les capillaires et les mousses; — par intervalles, la vibration des orgues solennelles que touchent les archanges de la poésie, et qui célèbrent « l'immortalité des minutes sublimes » : — si le livre *A l'Amie perdue* est riche d'une telle substance, n'est-il point permis de le ranger parmi les plus beaux recueils élégiaques de notre littérature?

III

Dans son *Chemin des Saisons*, le poète égrène les impressions qu'il a éprouvées au hasard de ses longues promenades. Car il n'habite plus un chagrin unique; il se livre à la vaste diversité du monde. Il a pris son bâton de pèlerin, et s'est mis en marche.

Son pas n'est pas celui de Verlaine, chemineau bizarre et fou, agitant comme un grelot quelque poignante complainte dans sa tête difforme, entre les files interminables de peupliers qui bordent « le pavé du Roi ». Ce ne sont pas non plus les grandes enjambées de M. Émile Verhaeren, frère halluciné de l'autan et de l'aquilon. Ce n'est même pas le sautillement de son Robert Burns, qui siffle comme un pinson sur les routes blanches et sonores de l'Ayrshire. Parmi les poètes ambulants, on le comparerait plutôt à Wordsworth, appliqué à lire et à interpréter un sentier, une jachère, un taillis du Westmoreland. Mais le rapprochement serait inexact sur plus d'un point. « Errant comme un nuage[1] », dit Wordsworth de lui-même; l'allure d'Auguste Angellier est plus décidée. En outre, si j'ose ainsi parler, il a des sens protestants, le vieux poète lauréat : il se détourne invinciblement des roses dont l'odeur s'exaspère dans les tièdes crépuscules; il épure en lui la fête universelle, qu'Angellier savoure tout entière. Le regard d'Angellier scrute, examine, se pose attentivement sur les choses; il est souvent sérieux et méditatif; même, suivant l'expression de M. Legouis, il semble parfois, comme celui de l'homme de vigie, « par delà le grand vide, épire l'horizon ». Mais comme ce regard s'anime, s'égaie d'une convoitise, s'illumine et se veloute d'une rapide caresse au passage d'une jolie fille, alerte, verdissante et bien tournée! Et il n'en manque ni dans le pays, ni dans la mémoire, ni dans les vers du poète. « Un luron pensif », — ainsi le définissait, un jour, M. Gaston Deschamps : le mot est très juste.

Avouons-le d'abord, parmi ces pièces très variées, les meilleures ne sont point celles où le poète s'évertue vers la fan-

1. *I wandered lonely as a cloud*
That floats on high o'er vales and hills...

taisie un peu savante qui montre un Théophile Gautier dans ses *Émaux et Camées*. Chez Auguste Angellier le trait est moins net, moins sûr, les lignes plus débordées. Ce ne sont pas celles non plus où il veut rivaliser avec le chant populaire. Nous touchons ici à la limite principale de ce très grand talent : chez Auguste Angellier, il y a peu de lyrisme, et peu de musique; — au rebours d'Albert Samain, qui est exclusivement musical, ou peu s'en faut.

Donc, chez lui, la chanson n'a point ce mystère, ce vague, cet « à peu près », cet étrange frémissement intérieur qui font si attirantes les brèves cantilènes du pauvre Lelian ou de M. Maeterlinck. Elle est plus opulente et chargée de parfums qu'elle n'est agile et dansante. Elle porte une robe un peu trop somptueuse, ses bras étreignent des gerbes de fleurs un peu trop lourdes, pour qu'elle connaisse la convulsion plaintive et le caprice éperdu qui agitent et font tournoyer le *Lied* comme une feuille morte au vent de novembre. Les meilleures d'entre ces pièces courtes sont de véritables pages d'album, qui fixent dans une image définitive la mobile apparence d'un instant fugace :

Sous le ciel bleu les champs sont verts;
De jeunes blés luisent en ligne
Sur les bruns sillons entr'ouverts;
Un coup de verdure égratigne
Les halliers noirs encor déserts.

Un grand vent, qui brasse les airs
D'un souffle encore âpre, consigne
Le Printemps frileux aux revers
Des talus qu'un fossé souligne
D'un trait brisé de reflets clairs.

Tout peureux des frimas soufferts,
Le pauvre Printemps se résigne;
Mais, sentant près des jours plus fiers,
Déjà presque railleur, il cligne
Ses yeux bleus d'herbe recouverts;

Et, songeant aux défunts hivers,
Il entend, d'une âme maligne,
Éclater de côtés divers,
Dans les prés, les bois et la vigne,
Les essais des prochains concerts.

« Un certain état d'âme musical, disait Schiller, engendre en moi l'idée poétique. » Toutes différentes semblent les démarches de l'esprit chez Auguste Angellier. Laissez choir un rameau dépouillé dans une flaque un peu profonde, au bord du changeant Atlantique : bientôt s'y agrégeront de fins coquillages veinés comme des porcelaines, des algues aux tons d'iode et de pourpre, une foule de végétaux bizarres et de rares incrustations; bientôt, c'est un joyaux précieux, qui sommeille dans une transparence d'améthyste, d'émeraude et d'or. Tel est le sortilège d'Amphitrite. Ainsi un motif, simple et rudimentaire d'abord, pénètre dans l'âme du poète; il attire, comme un aimant, une foule de souvenirs qui y sommeillaient; il y suscite des ondulations infinies, où se balancent mille reflets et mille lueurs.

Cette sensibilité aux moindres changements du monde extérieur, nous en avons déjà constaté la présence dans les sonnets *A l'Amie perdue*. Ici, plus encore, elle peut se donner carrière. Le printemps d'Auguste Angellier n'est pas un printemps sobre, à la manière méridionale, un printemps d'Horace ou de Méléagre; c'est bien plutôt un printemps de poésie anglaise, où les fleurs éclatent en touffes, pleuvent en poudre blanche et rose sur les routes. Les cloches argentines des églises sonnent parmi les lilas. Plus tard, les cerises mouillées scintilleront dans « un joli frisson de perle », parmi les feuillages « vernissés ». Longuement le poète écoutera la plainte des fines graminées qui, tombées sous la faux, exhalent leur soupir suprême dans les prairies. Longuement, plus longuement que jamais, il va nuancer avec dévotion les fragiles pétales. Et voici les dernières fleurs de l'année, les exotiques, les pâles chrysanthèmes :

Leur blancheur de cire a des teintes mauves.
Les rideaux fanés des vieilles alcôves
Ont leur incarnat,
Leur plus tendre rose est teint d'améthyste,
Et même leur or le plus clair est triste
Et n'a point d'éclat.

Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes!
Quel chagrin pensif, en leurs roseurs blêmes,
De leurs froids destins!

Quel délicat rêve en leur blancheur chaste !
Quels nobles et fiers ennuis dans le faste
De leurs ors éteints !

Il racontera de même ces passages rapides, ces réussites de douceur et de sympathie que nos âmes rencontrent parfois dans les sites aimés, — telle « après-midi calme et grise »,

Si pensivement pluvieuse,
Qu'un peu d'or diffus solennise
De clarté noble et sérieuse ;

tel petit village lointain qu'il entrevoit, où il n'abordera jamais, et qui conservera donc le charme de ce que l'on devine et que l'on ne vérifie pas ; telle petite ville pleine de vieillards, de girouettes rouillées et de pignons vermoulus ; tel vieux banc où « la mousse s'épaissit », où « le lichen s'écaille », qu'une vigne vierge drape de pourpre éclatante. Il s'attardera volontiers en ces lieux qui sont lourds de rêves humains.

Plus que jamais, il est le promeneur de la dune, de la falaise, celui qui regarde et qui écoute « l'émoi dont la mer enveloppe le monde » et les joies féeriques et les sombres menaces des grandes eaux. S'il rencontre un de ces bergers isolés avec lesquels Tennyson aimait à s'entretenir dans l'île de Wight, un de ces pâtres dont Albert Samain évoquait la silhouette antique sur l'or du crépuscule, Auguste Angellier le dresse en un chef-d'œuvre dont s'enorgueillirait n'importe quelle anthologie :

Je garde mes brebis, au bord de la falaise ;
Tous les jours, que le vent rugisse, ou qu'il se taise,
Je mène mon troupeau par ces vallonnements,
Loin des chemins actifs et loin des toits fumants.
Je suis seul ; chaque jour, du réveil de l'aurore
Jusqu'au dernier frisson dont la mer se colore,
Mes yeux voient le soleil accomplir dans le ciel,
Sans se lasser jamais, son cercle habituel,
Tantôt libre et tantôt labourant les nuages ;
Je vois les jours sereins, et je vois les orages
Déchirer des lambeaux de brouillard aux rochers.
Quelquefois il me vient, de très lointains clochers,
Du sud ou bien du nord, selon que le vent porte,
Et quand sur les galets la mer est basse ou morte,
D'incertains angélus qui me font frissonner...

. . . . . .

Quelquefois, je descends par d'âpres escaliers,
Et je parle aux pêcheurs qui passent sur la grève,
Et, quand ils sont passés, je rentre dans mon rêve.
Mes chiens sont mes amis, l'un gris et l'autre noir;
A l'heure des repas, ils arrivent s'asseoir
Devant moi, regardant le sac qu'emplit la miche;
Chacun a son morceau, jamais ma main ne triche,
Et chacun d'eux attend paisiblement son tour;
De temps en temps l'un deux va veiller, puis accourt
Reprendre auprès de moi sa place abandonnée.

Il m'arrive parfois, durant une journée,
Surtout par les temps gris, de rester, le menton
Appuyé sur mes mains au bout de mon bâton,
A voir quelque voilier qui tire des bordées,
Et s'enfonce parmi les lointaines ondées
Qui pendent dans le ciel avec des rayons blancs.
O navires aux flancs battus et ruisselants,
Heureux les matelots que les vastes marées
Emportent avec vous vers d'étranges contrées,
Heureux les matelots qui voguent sur les mers!
Et je songe, le cœur pris de regrets amers,
A mon espace étroit d'immense solitude.

Le soir, lorsque le vent fraîchit et devient rude,
Quand les derniers corbeaux regagnent leurs abris,
Vers le parc, en sifflant, j'appelle mes brebis.
Tandis que des béliers s'apaise la sonnaille,
Je gagne lentement ma cabane de paille,
En écoutant le flux et le reflux clamer;
J'attends pour voir au loin des phares s'allumer,
Puis, quand l'obscurité s'épaissit sur la lande,
Roulant autour de moi ma grande houppelande,
Je me couche, ayant fait ma prière du soir,
Pour obtenir de Dieu le courage et l'espoir;
Et je m'endors, pensant au petit cimetière
Où dorment, vieux bergers, mon aïeul et mon père.

Parmi les glycines et les clématites qui garnissent les porches des vieux châteaux de la côte, c'est encore le fantôme de l'*Amie perdue* que le poète voit errer dans la personne d'une « pensive voisine » toujours vêtue de deuil. C'est encore elle qu'il aperçoit, devant la mer lasse et lourde,

sous la tristesse du soir qui s'amasse : « paisible comme une statue », n'est-elle point « l'âme humaine du crépuscule » ?

Vers la fin du livre, il entre dans une région de grand froid et de ténèbres intérieures. Une pitié le saisit pour tous ceux qui mènent auprès de lui la tragique aventure de vivre, pour ses semblables qui se déchirent entre eux, pour les humbles animaux que nous immolons sans relâche à nos appétits. La vieillesse vient. L'habitude n'est pas seulement, comme chez Sully Prudhomme, l'étrangère qui supplante la raison; elle fait pis : de ses mains redoutables elle tue de nobles douleurs qui ne devraient pas mourir. Et l'on s'endurcit, et l'on perd le don des pleurs, et l'on porte en soi « un poids glacial et lourd de larmes mortes ». La vie s'ensevelit sous une poussière toujours plus dense. L'outil de la mort travaille, et ce qui fut une conscience va devenir cendre et néant. Le poète éprouve une sombre colère devant le forfait qui emporte

L'être qu'a sacré l'auguste mystère,
Le sublime effort d'avoir existé.

Mais son dernier geste sera stoïque. Il cachera « sa défaite avec son mépris », et, quand on le clouera entre les planches, sa lèvre gardera un « rictus d'orgueil ».

III

Cependant, de plus en plus, Auguste Angellier est sollicité par les grands problèmes qui grondent à notre horizon moral. Il ne considère plus sa vie seulement, mais la vie tout entière. Il estime que cette préoccupation est la plus haute qu'un homme puisse éprouver :

Chacun veut arriver au fond de ce qu'il aime,
Nul ne veut consentir à n'avoir que l'emblème
De l'être ou de l'objet qu'il cherche à posséder.
Plus loin que l'apparence on voudrait regarder,
Et c'est le grand tourment des tendresses humaines
De se pencher au bord d'inscrutables fontaines
D'où s'écoule un peu d'eau sur un caillou moussu,
Mais dont l'abîme obscur s'enfonce inaperçu...

De plus en plus, il se passe en lui de ces disputes et duels d'idées que devait connaître Alfred de Vigny, dans sa retraite du Maine-Giraud. Comment ces conflits vont-ils s'exprimer dans son œuvre? Auguste Angellier est un écrivain trop concret, trop épris des formes et des couleurs, pour se perdre en dissertations abstraites. Il a jugé sévèrement, dans son *Robert Burns*, la poésie philosophique, celle du discours en vers à la façon de Lamartine ou de la spéculation rimée, telle qu'on la trouve dans *la Justice* ou *le Bonheur*. Il s'est même montré un peu dur à l'endroit d'*In Memoriam* et de *Pauca meæ*, où l'inspiration de Tennyson et de Victor Hugo est surtout sentimentale.

Auguste Angellier incarne ses idées en de solennelles apparitions qui se dressent comme les images lapidaires de l'angoisse, de la joie, de la folie ou de la sagesse humaine. Comme beaucoup de septentrionaux, il a subi l'attrait du Sud, il écoute l'incantation des sirènes et ces voix irrésistibles qui appelaient un Chateaubriand, un Shelley, un Keats, un Byron vers l'Italie ou la Grèce, vers les sanctuaires de la sereine antiquité. Si Angellier habite volontiers cet éternel paradis des imaginations cultivées, ce n'est point, comme Leconte de Lisle, par l'effet d'un découragement et d'un dégoût, pour fuir la laideur, l'obsédante vulgarité de ses contemporains. Il ne veut que nous dépayser, communiquer à ses personnages la grandeur qui vient du passé, les situer dans un monde où la Beauté devenue immobile, arrêtée pour toujours dans l'esprit des hommes, a pris un caractère inaltérable. Pour cette raison même, il s'interdit toute curiosité archéologique. Son antiquité ne laisse pas d'être souvent fort proche de la Morinie, de rappeler, bien plutôt que les îles claires que baigne la mer des Myrtes, le littoral brumeux du détroit gallique. Dans les tavernes de matelots, les cruches voisinent avec les amphores. Et la profusion de fleurs qui encombre les prairies françaises se mêle aux roses du vieil Anacréon, comme les Églogues de Virgile associent la végétation de Théocrite à celle de la Lombardie.

Les décors sont amples et majestueux, à larges plans comme ceux du Poussin, mais relevés de cette inquiétude et de cette mélancolie qui enchantent ceux de M. Louis Ménard. La prédilection d'Angellier va toujours aux terrasses qui s'éta-

gent au-dessus de la mer, chargées de villas rustiques, de jardins, ou même de cités populeuses.

Tel est, en général, le site où il jette nos agitations rapides et vaines. Car, dans la représentation sincère et totale qu'il nous donne de la vie, la part du désordre et du mal est grande. Les sistres et les tambourins des courtisanes bruissent de toutes parts. La douleur est ici surtout représentée par la femme : c'est naturel, car la femme souffre plus, et sait mieux souffrir que l'homme. Et cette femme, chargée de tant d'épreuves, nous la connaissons déjà : c'est l'amante des premiers sonnets.

Quelque chose d'ardent, de pensif, d'exalté,
Quelque chose d'immense, en même temps intime,
Donnait une infinie étendue, et sublime,
A son recueillement sous son regard lointain...

. . . . . .

Et son rêve emplissait la beauté du couchant.

C'est elle qui, si âprement, se refuse à la maternité :

Chacun devrait laisser, sans le passer à d'autres,
Retomber à la nuit le peu d'être qu'il tient;
Les dernières douleurs seraient enfin les nôtres;
La cruauté des dieux n'a que nous pour soutien...

Je clos en moi la suite inique de l'angoisse,
Je dissipe d'un coup l'héritage du mal,
Et, pour qu'aucun tourment de mes tourments ne croisse,
Je passe en moi la myrrhe et le néant lustral.

C'est encore elle qui, mère infortunée, déplore son deuil dans une lamentation étendue en plusieurs milliers de vers. Nul poème n'imprime en nous, au même degré que ce *Luctus matris*, la sombre majesté de la mort. On songe à quelque interminable avenue des Aliscamps, bordée de stèles, de cippes et de bas-reliefs, accablée de ce chaud et morne soleil qui, plus encore que la nuit, redouble les épouvantes sépulcrales. Ce spectre anxieux, si souvent évoqué, serait une Notre-Dame des Ténèbres, la « statue aux yeux de jais », l' « ange au front d'airain », dont parle un autre poète, si elle ne palpitait d'une vaste pitié humaine, et si elle n'accueillait dans son âme d'autres âmes également flagellées.

Mais le penseur est trop courageux, il sort d'une race trop

drue et trop aventureuse pour s'enfermer dans un renoncement absolu. Il loue l'attitude des anciens Grecs, la vraie, non celle qu'on leur a prêtée, légère et frivole, mais ce « pessimisme de la force » dont parle Nietzsche. Angellier songe quelque part à « l'immense tristesse hellénique ». Mais il consent à la destinée, assène sur elle un regard affermi, et se ceint les reins pour la bataille et la besogne. L'homme vraiment homme sera plus craint encore qu'envié; sa « parole brève », ses « yeux résolus » traceront autour de lui « une aire de respect ». Il recherchera les gains superbes « dont la vie est l'enjeu », tout en acceptant la maîtrise définitive du sort.

Qu'importe si la froide nature défait et refait sa trame sans relâche, comme une Pénélope inhumaine! Il faut cultiver en soi le goût du risque. D'où vient la singulière majesté des marins qui sortent de leur nef après une longue traversée?

J'ai vu des matelots rentrer de leurs voyages :
Leurs corps étaient brûlés et secs, mais leurs visages
Étaient plus beaux, plus sûrs, plus achevés que ceux
Des hommes de la rive; et surtout, dans leurs yeux,
Vivait une lueur plus profonde et plus grave,
Triste, il est vrai, mais si résignée et si brave
Que j'ai souvent pensé que seuls les ouragans,
Les traitant en égaux, les avaient faits plus grands.

Il faut braver les tempêtes de la mer et celles de l'amour. Il faut, malgré tout, continuer l'aventure de la race, ne pas laisser disparaître « le point d'obscur progrès » qu'on a accompli en soi-même :

Fais germer une fleur en la fine crevasse
Que tu mets dans le mur cyclopéen du mal.

Parmi le déchaînement du meurtre universel, conservons la lueur de la bonté, car c'est une apparence aussi vraie que les autres. Tenir bon, se roidir dans l'effort, voilà qui donne une dignité à cette chétive existence. L'énigme de la guerre se pose devant le philosophe. Un dialogue met aux prises un guerrier qui sort de la victoire et un vieillard que révolte la brutalité de l'assassinat collectif. Angellier ne s'est pas donné la tâche facile d'opposer un Thersite à un Achille : les deux adversaires

sont également nobles, et le débat s'agite dans une région très élevée. La conclusion est héroïque : la force sera nécessaire toujours, ou pendant de longues années encore, contre les Barbares du dehors et ceux de l'intérieur.

Être un peuple qui lutte, une race qui tremble,
Il faut choisir, vieillard, et pour longtemps! Il semble
Que le destin de l'homme est de porter du fer;
Il faut, selon qu'il a le cœur servile ou fier,
Qu'il le porte en guerrier ou le porte en esclave.

Certains vers, dans le livre *A l'Amie perdue*, sonnaient comme des pas de légionnaire. Ils faisaient prévoir les accents mâles et civiques des *Dialogues*. L'un d'entre eux met en scène une haute figure irritée, qui gronde d'une colère juvénalienne. Un orateur s'exile en vomissant la corruption et la bassesse de sa cité : c'est une poussée terrible de strophes qui se débordent les unes les autres, comme une cataracte de métal en fusion sur un escalier géant. L'ami qui tente de ramener ce superbe déserteur au devoir n'a pas le verbe moins généreux :

La tribune ennoblie à regret s'apaisait,
Lorsque tu descendais au milieu du silence;
Et, pendant un moment, pas un d'entre eux n'osait
Franchir ce tremblement expirant d'éloquence...

As-tu donc oublié ces grands soirs de débats,
Ces grands soirs de défaite altière et magnifique,
Où tu demeurais droit au milieu des dégâts
Que dans la loi venait de faire un vote inique?

Mais si Angellier pénètre le réel d'un regard ferme, lucide et inflexible, s'il répugne à tout mensonge, il ne se guinde pas pourtant sur un stoïcisme ardu et austère. S'abstenir et supporter ne suffit pas; d'autres gestes sont possibles, que ceux du héros ou de l'ascète. Angellier, bon ouvrier de lettres, se plaît à voir l'empreinte de l'homme sur les choses, et l'effort pacifique de son bras. Il s'attache surtout à ce qui donne la sensation de la durée : il loue l'homme qui plante l'olivier dont les fruits lui seront inconnus, l'homme qui taille le marbre ou le dur métal et leur impose la forme de son génie. Fondeurs, ou statuaires,

Ils vivaient simplement dans quelque cité blanche,
Ceinte de murs prochains dont il faisaient le tour
Avec un compagnon, quand le soleil qui penche
Fait déposer l'outil sur le travail du jour.

Ils vivaient isolés, accomplissant leur rêve
Par un effort unique, impérieux et sûr,
Sans hâter le labeur où le vrai beau s'achève,
Pour les froments sacrés attendant l'épi mûr.

Il est un groupe exquis dans ces belles et calmes idylles. Ce sont celles où Auguste Angellier dessine des portraits d'amis : — des sages, des lettrés qui ont pris galamment la vie incertaine, qui lui ont souri avec une courageuse sérénité. — Ils ont gardé la curiosité du savoir ; ils écrivent auprès de vases fleuris ; ils vieillissent parmi les fruits et les abeilles ; et, quand vient la sombre visiteuse, ils l'accueillent doucement, sans peur et sans remords. Le crépuscule de ces âmes est baigné de lumières chaudes et dorées.

Au temps de son ancienne passion, dans cette situation irrégulière, dans cette vie presque proscrite, ébranlée d'orages, le poète avait souvent aspiré à une de ces tranquilles et confiantes et fécondes unions

Où la fierté des jours sort du bonheur des nuits.

Comme La Fontaine, comme son Robert Burns, il a dit avec un soupir de regret la chanson des vieux époux, « usés ensemble par la vie ». Mais aussi il a consacré une œuvre de vaste étendue, majestueusement déployée comme une draperie antique, à célébrer l'amour sain, robuste, frais et loyal qui joint deux êtres pour la vie. Le *Dialogue du Potier et de la Jeune Fille*, a dit un critique étranger[1], est « une perle sans défaut... Il a la symétrie, la grâce et l'unité des plus beaux ouvrages grecs ». Nulle part le poète n'a manifesté avec plus de charme et de discrétion ce caractère si marqué de son talent : un sens exquis de la douceur et de la beauté féminines.

... J'écoute comme un chant
Ce que tu dis de pur, de juste et de touchant !

1. M. Cloudesley Brereton (*The Academy*, 20 octobre 1906).

Laisse couler encore, ô vierge, ton discours!
Qu'aucun scrupule vain n'en suspende le cours!
Je sens, dans mon esprit trop souvent tourmenté,
Passer, délicieuse, une eau de vérité...

. . . . . .

A l'épouse inclinée au-dessus de l'époux
Permets-moi de donner ton front tranquille et pur,
Tes cheveux dont la teinte est celle du blé mûr
Et semble appareillée au bienfait des moissons,
Tes yeux d'un bleu limpide où des regards profonds
En un plus sombre azur paraissent s'assembler,
Ton sourire apaisé qui saurait consoler
Si celui qui le voit peut n'être pas heureux,
Le contour de ton corps qui, passant sur les cieux,
Est, à chaque moment, l'œuvre d'un grand sculpteur,
Et cette inexprimable et sereine lueur
Que ton plus simple geste ajoute à ton maintien...

Ne voyons pas trop l'œuvre d'Angellier en architecture mycénienne. Des temples compacts, imposants, même de lourds et sinistres édifices y projettent çà et là leur ombre; mais, en général, les cinq derniers volumes du poète ne mentent pas à leur titre : il s'y trouve beaucoup de « lumière antique », — des bosquets riants, des édicules environnés de roses et de colombes, et des sourires, et même quelquefois, ce qui est si rare dans la poésie, un bon rire épanoui et jovial. — Je ne parle pas de l'ironie un peu stridente qui grince entre les dents de celui qui aima trop Laïs. Mais voyez l'étonnant « gardien des moissons », en proie à la taquinerie des oiseaux pillards, et dites s'il ne vaut pas, pour la couardise et la forfanterie, le Franc-Archer de Bagnolet! Le soleil hellénique luit pour tous, même pour Sosie et Panurge.

J'ai assez indiqué le foisonnement, l'abondance et la complexité des sentiments et des idées qui courent à la surface de cette âme si une et si forte, comme les veines et les caprices de l'agate serpentent et se diversifient à la tranche polie de la pierre dure. Dans ses parties de description et de fantaisie, ce vaste recueil n'est pas inférieur à ceux qui l'ont précédé. On y retrouve les mêmes jeux de nuances qui s'allument, s'avivent, déclinent et s'éteignent, la même résonance grave et profonde des couleurs fondamentales, avec les mêmes dégradations insensibles de l'éclairage mobile et changeant.

Une nymphe désespérée se précipite dans les flots :

Elle cria trois fois : « Hélas! hélas! hélas! »
En secouant la tête et se tordant les bras;
Puis, couvrant brusquement de ses mains son visage,
Elle tomba, comme un grand lis dans un orage,
A la renverse. — Un jet de cristaux lumineux,
De mouvants lacs d'argent qui se croisaient entre eux,
Et sur lesquels glissaient des remous de turquoise
Qui se froissaient en plis heurtés d'un bleu d'ardoise,
Cachèrent un instant la déesse. Mais, l'eau
Apaisant par degrés son frémissant réseau,
J'aperçus, au milieu de grands cercles splendides,
Dans des azurs encor tout émus mais limpides,
Descendre lentement son beau corps douloureux.
Elle tenait toujours ses deux mains sur ses yeux,
Et ses cheveux flottaient en vagues d'or sur l'onde.
Je la vis s'enfoncer dans la clarté profonde
Où commence à monter le crépuscule vert
Qui remplit les muets abîmes de la mer;
Je vis son corps trembler, pâlir et se dissoudre,
Et ses longs cheveux seuls, comme un peu d'or en poudre,
Descendre plus avant et s'éteindre à leur tour...

Mais, vous vous en êtes sans doute avisés déjà, comme une sensibilité puissante révèle ses origines! et que voilà donc une mythologie transfigurée par les mirages du couchant! Ainsi Turner, dans son *Polyphème*, fait fuir la galère d'Ulysse vers les lointains mystérieux où s'égare saint Brendan d'Irlande. Ainsi Keats et Shelley recueillaient au bord de la mer du Devon les reflets enchantés dont ils devaient revêtir la Fable antique. Je n'oserais affirmer que les idylles marines soient la plus belle parure du livre qui nous retient. Mais, à coup sûr, jamais l'art d'Angellier ne s'est montré plus souple, plus puissant, plus fertile en ressources, plus chargé de richesses. Nous sommes bien éloignés de la simplicité, de la nudité sicilienne. Les voix des matelots, rudes et sonores, s'élèvent parmi les tempêtes de la Baltique. Dans quelque estuaire de la Gaule septentrionale, une foule bariolée s'agite en tumulte, pleine de querelles et de gaîtés farouches. Les aspects de mer que peint le poète avec une prédilection marquée sont âpres et lourds de menaces, traversés de lueurs troubles et louches, couvés par

des ciels de cataclysme où saignent des couchants monstrueux. Il n'ignore pas les « jours alçyoniens où la mer est sereine » ; mais elle est avant tout, pour lui, la Manche grise, l'élément muable et perfide sur qui tombe, avec plus d'intensité, la terreur des ténèbres grandissantes. Deux navires se sont rencontrés ; les équipages ont échangé quelques mots. Puis, de nouveau, se déroulent les espaces funèbres :

Chaque bateau décroît vers son propre horizon.
Un sens de solitude immense et de prison
Saisit confusément les marins taciturnes,
Et, quand les premiers points des signes d'or nocturnes
Se fixent çà et là dans le ciel obscurci,
Ils retombent pensifs à l'étrange souci
Qui travaille leur âme éparse et nostalgique,
Éprise du hameau natal et de sa crique
Quand ils sont sur les mers, et regrettant les flots
Quand ils ont sous un toit goûté leur court repos.
Ils écoutent le sourd clapotement des voiles,
Et la nuit lentement complète les étoiles.

IV

Tel est cet artiste loyal et conscient, ce poète unique et original. Il a fort bien parlé de lui-même :

... Quelques-uns aiment ton port sévère,
L'accent de ton dessin rigide et volontaire,
Ta verdure profonde où quelques traits d'argent
Mettent un peu de grâce, un peu d'émoi changeant,
La force de ta fleur impérieuse et triste
Qui te pare, au sommet, d'un cercle d'améthyste...

Cette définition ne pèche que par la modestie, car elle ne dit pas que cette œuvre, aux yeux de ceux qui la découvrirent, eut le bleuissement inattendu et délicieux d'une pervenche ou d'une violette cachée dans l'herbe nouvelle.

De qui rapprocher Auguste Angellier? On peut signaler quelques affinités superficielles. Il ne rappelle guère Robert Burns, avec qui si longtemps il a vécu. Dira-t-on que ses sonnets d'amour ont la démarche lente, l'enlacement rythmé

de la méditation passionnée enclose dans les *Sonnets portugais* d'Elisabeth Browning ou l'*In Memoriam* de Tennyson? Fera-t-on encore observer que, comme les longs poèmes de Wordsworth, ses ouvrages les plus développés sont parfois d'une lecture un peu laborieuse, mais déposent en nous tout un univers destiné à continuer d'y vivre longtemps après que nous avons posé le volume? Je me demande si ces associations se présenteraient à nos esprits, au cas où nous ignorerions la haute culture britannique d'Angellier.

A le prendre en général, il semble bien qu'Angellier s'apparente surtout à nos glorieux poètes de la Renaissance. Sa pensée, plus que la leur, est chargée d'années et d'expériences, mais sa sensibilité est aussi jeune, aussi neuve, aussi pleine et fertile. De sa corne d'abondance, il jette avec la même fougue et la même générosité ses jonchées et son déluge de fleurs et de fruits.

Au-devant de la Manche, le pays boulonais pousse ses falaises grises et brunes, et ses grands riez sauvages. Tout, sur cette côte, semble d'abord héroïque et rude. Les plantes rares des hautes solitudes s'obstinent quand même à croître et à durer, autour des ruines. Je me rappelle avoir vu en avant d'une ferme, dans cette région, une haie prodigieuse d'aubépins plusieurs fois centenaires : leurs troncs noués, tordus, griffent le sol, s'y crispent, racontent l'incessante lutte contre la force invisible et violente qui vient du large et qui courbe leur tête et brûle leurs feuilles. Ils semblent fuir vers la terre; mais non! ils s'obstinent à rester là, ils y donnent leur neige embaumée à chaque printemps, à chaque automne leurs baies vermeilles. Les murs des logis sont bronzés de lichens; sous leur lèpre dorée, les pannes rouges des toits conservent le flamboiement du four où elles furent cuites. Devant les sanglantes apothéoses du soleil qui se couche, ces toits s'embrasent et palpitent comme des cœurs ardents, intenses et silencieux, qu'enflammerait un amour suprême. Cette campagne, en ses lieux découverts, a l'air d'une vieille armure damasquinée, givrée de rouille, d'une armure où se révèle l'antique incendie de la fournaise, le feu des batailles, l'action du temps qui use et ronge tout avec ses brumes, ses oura-

gans, ses embruns, ses étés et ses hivers. Vue des champs onduleux du Nord, parmi ses verdures de deuil, la colonne de la Grande Armée surgit comme une stèle funèbre, — le tombeau d'un géant et de son rêve.

Mais, à l'abri des vallées, de joyeux villages se blottissent, avec leurs chants d'eau vive, leurs cloches, leurs enclumes, leurs fraîches paysannes, et leurs fleurs délicates, dont le voisinage du berceau de Vénus embellit les corolles. De loin en loin, sonores de pianos mélancoliques, des villas s'ensevelissent sous les plantes grimpantes, et cachent peut-être des tendresses, des abandons, des désespoirs mystérieux. Des sentiers perdus serpentent le long des ruisseaux, parmi les talus encombrés de broussailles, étoilés de millepertuis et de silènes, bordés de haies vives. Et toujours l'on aperçoit la silhouette altière des chênes, les longues lignes de l'horizon qui passent les unes par-dessus les autres, et le rayonnement lointain des eaux immenses.

Plus qu'à nulle œuvre de France ou d'Angleterre, celle d'Auguste Angellier ressemble à cette terre grave et charmante qui vient de le recevoir en son sein maternel, et qui à jamais le bercera de ses solennelles rumeurs.

HENRI POTEZ

LA MODE

A TRAVERS TROIS SIÈCLES

Depuis quelques années, mai devient le mois des expositions rétrospectives. Les cimaises se couvrent de tableaux quand les arbres se couvrent de fleurs. Sous les marronniers aux fraîches girandoles, les gens qui aiment la peinture vont saluer les Maîtres hollandais aux Tuileries ou les peintres de la Mode, à Bagatelle. Et les gens qui n'aiment pas la peinture y vont aussi, — mais sait-on beaucoup de Parisiens qui n'aiment pas la peinture?

Il y a un peu de snobisme dans cette passion que ressentent, pour Ingres, pour Rembrandt, ou pour Fragonard, tant de personnes fort incapables de distinguer une gravure au burin d'une lithographie et une gouache d'un pastel.

Il y a beaucoup de snobisme dans l'admiration que témoignent d'autres personnes — et parfois les mêmes! — pour les artistes « avancés », pour les pires excentriques et les « fauves » dangereux du Salon d'Automne. Mais, à tout prendre, béni soit le snobisme qui oblige les gens du monde à fréquenter les petites expositions! Jamais ils ne verront trop de bons tableaux, même sans les aimer, car, à force de les voir, ils les aimeront, et ils aimeront moins les autres, les médiocres, les monstrueux!

On dira que les snobs de bonne volonté, les ignorants, feraient mieux d'aller s'instruire au Louvre. Mais le Louvre est

si grand et si confus qu'il décourage les novices. Tandis que les petites expositions offrent un choix tout fait d'ouvrages assortis, des tableaux pas trop nombreux, qu'on admire avec sécurité, sans risquer la migraine.

Quand une exposition rétrospective évoque le XVIIIe siècle, quand elle intéresse particulièrement les femmes, son succès devient triomphal. Les Parisiens adorent ces portraits familiers, ces scènes gracieuses et galantes, ces bibelots, porcelaines, étuis, boîtes, éventails, qui furent maniés par de jolies mains. D'ailleurs, l' « antiquaille » est à la mode. Les salons modernes s'honorent de meubles prétendus vieux, et, sur le plâtre éclatant des fausses boiseries, les Janinet douteux, les Lavreince inquiétants, voisinent quelquefois avec une des dix mille dames bleues que l'on attribue à Nattier!... Rares seront toujours les amateurs véritables, mais innombrables sont les collectionneurs. Et quel plaisir pour ceux-ci de comparer les modestes trésors de leurs vitrines aux merveilles sorties des galeries célèbres!

L'exposition de Bagatelle a de quoi charmer et divertir tout le monde. Les amateurs très instruits, les délicats qui ne sont jamais tout à fait contents, réprouveront peut-être certains choix, certaines attributions hasardeuses... Ils se consoleront en regardant quelques toiles parfaitement admirables, de nombreuses belles œuvres de second ordre, quantité de gravures et de dessins. Les gens moins difficiles se plairont surtout à l'histoire anecdotique du costume, à cet effort éternel du génie féminin qui renouvelle, tous les ans, les parures de la femme et la femme elle-même. Les moralistes auront beau jeu pour critiquer la frivolité des filles d'Ève. Nos charmantes contemporaines, souriront devant les aïeules aux tuniques fendues, aux cabriolets de paille, aux shakos empanachés. Elles conviendront que la mode de 1911 ressemble étrangement à celle de 1811 et que la nouveauté, souvent, est une « vieillerie » débaptisée.

***

Pourtant les visiteuses seront déçues si elles croient trouver, à Bagatelle, un musée des modes. La disposition même des objets

et des tableaux est déconcertante. On peut penser que les organisateurs ont eu le souci de composer un bel ensemble plutôt que de suivre rigoureusement l'ordre logique et chronologique. Les salons du petit château sont restés des salons. Il y faut errer, flâner, songer, en la brillante ou pâle compagnie des dames peintes. Asseyez-vous dans le cabinet tendu de rose, meublé d'une bergère et d'un guéridon : le reflet vert du parc adoucit l'or patiné des cadres et les blancs jaunes des gravures ; la Nymphe de la pendule est une Heure défunte qui ressuscite, immobile, et sourit. Dans la pièce voisine, une robe de taffetas brille doucement, un éventail nacré luit, près d'une dentelle neigeuse... On rêve à la chambre où Saint-Preux attendait Julie, où traînaient des ajustements de femme, une jupe rayée, un fichu, et le corset de basin à large busc, moule charmant creusé d'une double empreinte... Ingénues sournoises, sensibles amantes, dames philosophes, filles d'opéra, héroïnes des grands romans et des petits contes, Manon, Cécile de Volanges, Lespinasse, Aïssé, Houdetot, vous êtes chez vous dans ce palais frivole et mélancolique. Il appartient au XVIIIe siècle qui le créa ; trois siècles de mode n'y sauraient tenir : un seul l'emplit aisément de ses fanfreluches et de ses guirlandes, de ses colorations joyeuses, de sa malice et de sa volupté. Le XVIIIe siècle règne à Bagatelle. Comme elle est dépaysée, ici, la Restauration, bourgeoise engoncée dans sa pèlerine ! Comme il est gêné, le Grand Siècle, avec sa haute perruque, ses amples velours pompeux et boursouflés comme des odes !

Le Grand Siècle, représenté par le *Molière* de Sébastien Bourdon, par le *Crozat* de Largillière, par *madame de Maintenon*, *Marie Mancini* et quelques dames coiffées en boucles, n'apporte pas une contribution très importante à l'histoire de la Mode. Le costume de l'Ordre du Saint-Esprit a un caractère de solennité qui n'est pas « typique ». J'aurais préféré quelque Dorante ou Cléante, avec la rhingrave, la petite oie, et « les souliers mignons de rubans revêtus ». J'aurais préféré un honnête bourgeois, tel que pouvait être Pascal dans sa jeunesse, ou M. Antoine Le Maistre avant sa fuite au désert de Port-Royal. Les costumes les plus ordinaires, sont les plus révélateurs. Tout ce qui sent la cérémonie, le harnais de cour,

nous laisse presque indifférents. Qu'on nous montre des hommes et des femmes, et non des personnages officiels! L'habit noir ou gris d'un marchand, l'uniforme d'un simple officier de fortune, la robe d'une dame qui n'est pas princesse ou reine, nous émeuvent comme les bons vieux meubles qui ne sont pas des pièces de musée, des objets de parade, qui ont servi, qui gardent le luisant et la marque de l'usage. On aime à se dire : « Deux cents ans plutôt, j'aurais pu porter ce vêtement, avec le geste et l'attitude qu'il impose. Ces sièges, ces armoires, ces étoffes, j'aurais pu les avoir dans ma maison!... » Et l'imagination travaille!... C'est un plaisir puéril mais délicat, qui nous fait sentir les racines de notre vie dans le passé, qui comporte un hommage aux ancêtres, connus ou inconnus.

Les effigies féminines du XVIIe siècle sont toujours distinguées et presque jamais expressives, sauf dans les rares portraits de femmes que Philippe de Champaigne a peints : une *Mère Agnès*, une *Sœur Catherine*, la *Femme inconnue* du Louvre. Mignard a trouvé une fois l'émotion pathétique en peignant la duchesse de Longueville vieillie qui est aux Granges de Port-Royal. Les Flamands ont traduit l'honnête gravité, la simplicité vertueuse des ménagères, sans charme, sœurs de la placide épouse de Maës, et de cette femme de Van der Helst qui a la mine et presque le vêtement d'une religieuse. Elle tient un gant gris ; elle porte guimpe et cornette, et toute sa personne est faite pour inspirer l'estime et décourager le désir, mais combien elle est plus intéressante, plus vivante que les dames de la cour, hautaines et placides, dont les portraits innombrables ont un air de famille! Les artistes de l'époque les ramenèrent presque toutes au type de beauté qui était alors à la mode et qu'on devine jusque dans les « portraits » écrits des mémoires. Elles ont le teint clair, les joues rondes, la bouche vermeille, les épaules larges et grasses, la gorge « bien taillée » et les mains belles. Elles se présentent de trois quarts, en pleine lumière. Des perles en cordons, des nœuds de rubans retiennent leurs boucles bouffantes. Leurs yeux sont sans mystère, leur sourire sans perversité. Elles tiennent, dans leurs mains dessinées d'après un « poncif », dans leurs mains trop belles, des jasmins, des roses, des

jonquilles, des œillets ou des tubéreuses. Le temps n'est pas venu où les princesses découvriront la pervenche bleue, dans l'herbe mouillée : les fleurs que l'on cueille, à Versailles, ont des titres de noblesse; elles sont « nées » puisqu'elles croissent dans les parterres royaux. Franchement colorées, violemment odorantes, point mignardes, point fragiles, elles s'accordent, ces fleurs de qualité, avec les toilettes des dames. Les robes de cour, en soieries lamées et brochées, en velours sombre aux claires cassures, ont les rouges profonds et splendides du pavot, les jaunes et les bruns de l'œillet d'Inde, les bleus francs du bluet, de la cinéraire et du phlox. Ce sont des robes de bon aloi, épaisses, opulentes, sans grâce, et qui se retroussent sur la jupe dorée avec les grands plis de rideaux à l'italienne. Chefs-d'œuvre de tapissier, semble-t-il, ou de joaillier, et non pas de couturières. Elles ne sont pas voluptueuses, ces robes. L' « enfant de Cythère » ne les chiffonnerait pas facilement, tant elles sont lourdes! Pourtant la vertu ne règne pas à Versailles et les dames qui traîneront ces « queues » de brocart aux bals du Roi, n'ont rien de timide et d'immatériel. Leur embonpoint révèle une riche santé de grosses mangeuses, une sensualité passive et paisible. Leurs mères, à la cour chaste et morose de Louis XIII, portaient des corsages montants et de longues manches. Depuis qu'un jeune monarque brille dans une cour de blondins, les corsages se sont raccourcis par en haut pour la gloire des gorges que le dur corset comprime et remonte...

Parmi les femmes de la jeune cour, Marie Mancini ne passerait point pour belle, si le roi n'avait subi le charme florentin de ses yeux noirs... Elle apparaît, à Bagatelle, peinte par Mignard, un peu bacchante, un peu bohémienne. Ses mille boucles brunes, sa robe toute brodée d'un or terni, ses manches de satin blanc à nœuds rouges sont couvertes de fleurs; chargée de narcisses et de jacinthes, c'est une dryade de ballet, une faunesse décente du parc de Versailles, et son portrait serait le seul portrait caractéristique du XVIIe siècle, s'il n'y avait, dans une autre salle, madame de Maintenon, peinte à Saint-Cyr, par Rigaud.

Le cycle des amours royales, ouvert par la brune Mancini, s'achève par la brune Maintenon, après tant de blondes et de

rousses qui ensoleillèrent les nuits de Sa Majesté. Françoise d'Aubigné, lorsqu'elle était encore la « belle Indienne », avait, disent les contemporains, des cheveux bruns et des yeux noirs. Il faut croire que les contemporains ont mal vu, ou que Rigaud s'est trompé, ou que l'âge décolore les yeux, comme les chevelures : la Fée de la Pédagogie a des yeux grisâtres dans un visage empâté. Elle apparaît telle que dans le célèbre portrait que fit d'elle un autre grand peintre, Saint-Simon : « Toujours très bien mise noblement, proprement, de bon goût, mais modestement et plus vieillement que son âge. Depuis qu'elle ne parut plus en public, on ne voyait que coiffes et écharpe noire quand par hasard on l'apercevait. » Les dernières jolies femmes du règne, volontiers amoureuses de parures, sentirent sur leur jeunesse l'ombre de cette écharpe noire... La mode se fit vieillotte et prude, pour complaire au roi vieillissant et à sa dévote épouse. Les corsages se fermèrent ; les boucles folles, relevées, se disciplinèrent sous les tuyaux des coiffes...

Le roi meurt, et sitôt que le deuil de cour s'achève, les coiffes de duègne, étranges sur les jeunes fronts, s'envolent au vent du matin — car le règne nouveau est comme un matin sur la France. Les modèles de Largillière conservent quelque temps la haute coiffure et les mèches en « accroche-cœur », mais bientôt les cheveux poudrés se nouent en simples coques, se massent en rouleaux, et leur neige légère avive l'éclat des yeux, le rouge des joues fardées. Les épaules sortent des gaines rigides. Les nuances tendres, les brochages imités de la Perse et de la Chine remplacent les couleurs somptueuses et les pesantes broderies d'or. Nattier reproduit inlassablement les princesses en grand habit, en habit de chasse, en demi-toilette, en déshabillé mythologique. Il crée un type de beauté, plus aimable que celui du siècle précédent. Il donne à tous ses modèles le même visage tranquille et doux, de très grands yeux, de petites bouches, un teint de rose ; — mais comme il sait varier les atours de ces personnes exquisement banales ! comme il fait jouer les reflets, comme il chiffonne les nœuds dans les dentelles ! Artiste charmant, victime d'une facilité prestigieuse, il est bien le peintre qui plaît aux dames parce qu'il les représente, non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'elles veulent

être. La *Femme assise*, la *Jeune fille à la guirlande*, *Madame de Montmorency*, n'ont pas beaucoup plus d'intérêt psychologique que des panneaux décoratifs. Ce sont des portraits pour dessus de portes. Il y manque la passion, la vie frissonnante qui animent le moindre pastel de La Tour, la moindre esquisse de Fragonard.

*
* *

Voici l'avènement de la femme qui n'est plus la grande dame, qui n'est pas toujours la femme de qualité, qui, bourgeoise ou noble, appartient à ce que l'on appelait naguère avec dédain : « la ville ». Au XVIIIe siècle, la Parisienne prend, dans la société française, la place qu'elle garde aujourd'hui. Pour attirer, pour retenir autour d'elle les hommes d'esprit, les savants, les philosophes, qu'elle préfère aux ducs et aux pairs, il lui suffit d'être aimable, — sans être belle, — élégante, — sans être somptueuse, — spirituelle, curieuse de tout. Elle peut s'intéresser à l'astronomie et à la grammaire : Nul grossier Chrysale ne verra en elle une Philaminte. Un tact très fin, une sensibilité sincère et volontaire la défendraient de l'odieuse pédanterie. Sans doute, elle n'aura pas les vertus cornéliennes et jansénistes qui tenaient droite et inflexible l'âme des aïeules comme le dur corset tenait rigide leur taille; elle ne lira plus Nicole et ne portera plus un trousseau de clefs à la ceinture. Il lui faudra un logis plus clair, des meubles moins pesants, des habits moins solennels ou moins austères. Elle aura le goût de la dentelle, du ruban, du joli détail qui est à la robe ce que la mouche est au visage... Ses peintres favoris la représentent volontiers dans les cadres de la vie quotidienne : assise à son bureau devant sa « poudreuse », penchée sur un livre ou sur un métier, souriante et attentive, dans l'attitude d'une femme qui écoute un visiteur ami, et qui va lui répondre... Regardez la *Dame au manchon* d'Aved, ni belle ni jeune, mais si fraîche sous la cornette de dentelle, les mains cachées dans un étrange petit rouleau de cygne; la *Marquise de Pange* de Danloux, exquise vieille dame en bonnet et en fichu, la *Madame Lenglart* d'Heinsius, la *Liseuse* de Leprince, la charmante *Fille*

de Van Loo, la *Madame des Roches* que Vestier a peinte dans une gamme de gris infiniment variés et doux, — gris blanchâtre des dentelles, gris vaporeux des cheveux poudrés, gris ardoise, presque bleu, du casaquin; — la *Madame Nattier*, de Voiriot, qui brode au poinçon, et qui porte une robe bleue, d'un bleu cru, épais et dur, garnie de peau de panthère. Nattier aimait le bleu et même assez vif : peut-être faut-il voir dans la robe indigo de madame Nattier un symbole de sa tendresse conjugale, une intention de plaire que le pinceau trop brutal de Voiriot aurait mal servie... Pour la consolation de nos yeux, regardons les deux tableaux de Roslin, et surtout l'adorable *Dame en rose* dont la robe brodée et brochée éclaire un coin de salle, à contre-jour, d'une lueur, d'une gaîté d'aurore. La dame n'est pas très jolie : c'est une brune fraîche sous le fard, et qui tient un petit masque de velours noir, assorti à ses yeux. Elle est, dans sa toilette de gala, comme dans un buisson de roses. Le carmin tendre de l'églantine, le rose carné du corail, le rose enflammé de l'ibis, le rose nacré des coquillages pâliraient près de cette étoffe splendide; mais le jeune visage fardé ne pâlit pas. Il s'embellit d'une grâce étrange, d'un éclat artificiel; il prend

Le charme inattendu d'un bijou rose et noir...

Et tous les autres semblent fades quand on les regarde à travers l'obsédant souvenir de ce rose.

Le XVIIIe siècle, en répudiant la gravité somptueuse et morose, n'a pas évité l'affectation, et la mignardise. Il a eu la passion du colifichet, et la rage du travestissement. Il a fait descendre les femmes du siège héraldique, et parfois du trône, pour les jucher sur un théâtre. Il les a parées et maquillées comme des actrices. Louis XIV dansait dans des ballets et les princesses du sang ne dédaignaient pas d'y figurer, sous le nom de Diane, de Cérès ou de Bellone, mais la majesté n'y perdait rien. Les amples draperies, les cuirasses, les casques, les diadèmes, les panaches, ne permettaient pas les minauderies et les pirouettes. Un ballet à Versailles était solennel comme un office. Cent ans plus tard, les divinités de l'Olympe sont remplacées par les nymphes, et les nymphes par les bergères. Madame de Pompadour jouera *Galathée*, en grand panier,

avec des aunes de gaze d'argent sur sa robe verte brochée de roseaux ; mais Marie-Antoinette sera la paysanne en cotillon court du *Devin de village*, la Rosine en basquine du *Barbier*.

La plus charmante des dames travesties de Bagatelle, ce n'est pas *Mademoiselle Raucourt*, ce n'est pas la *Sophie Arnould* de Greuze, figures douceâtres, niaises, aux yeux pâmés ; ce n'est pas la curieuse *Actrice* de Hoin, qui fait penser à Théroigne de Méricourt vieille et folle ; ce n'est pas la *Clairon* de J.-B. Leprince dans le rôle de Roxane ou de Zaïre (?), Turque de « turquerie » coiffée de torsades tricolores et d'une espèce de petit parasol cramoisi ; ce n'est pas *la Comtesse de Vries en Sapho*, de Mme Vigée-Lebrun ; — c'est *Mademoiselle de La Tour d'Auvergne*, qu'on attribue à Lancret et qui éveille le souvenir de Watteau.

Le peintre de l'*Embarquement pour Cythère* — assez mal représenté par une *Accordée de village* — eût reconnu son influence dans l'ajustement du modèle et peut-être dans la facture du tableau. Antoine Watteau ne fut portraitiste que par hasard et par caprice. Sa fantaisie de poète ne voulut pas s'asservir à l'étude minutieuse d'un visage qui ne ressemblait pas à son rêve. Dans les parcs aux frondaisons fauves, sous le ciel nacré, dans l'atmosphère de cristal et d'or de l'automne, il disperse de longues femmes encore allongées par la robe à plis droits et le manteau. Leur cou fragile émerge d'une collerette, et porte fièrement la tête toute petite ; les cheveux relevés, tirés, découvrent la nuque, l'oreille et la tempe. Et ces femmes, plus grandes que nature, ces joueuses de viole, ces danseuses sans gaieté, ces amantes sans passion, ces pèlerines désenchantées avant le voyage, Watteau les costume plutôt qu'il ne les habille. Il leur prête le casaquin, la robe rayée, la petite fraise, le camail noir, le toquet des Vénitiennes. Elles pourraient figurer à la *Commedia dell' Arte* ou dans une scène de carnaval, sur la Piazzetta... Les Parisiennes s'engouent de ces modes inventées par un amoureux génie. Elles empruntent à la Frisette son collier, à Colombine sa collerette, aux dames de l'*Embarquement* leurs grandes jupes, leurs corsages à basques découpées. Mademoiselle de La Tour d'Auvergne pourrait remonter dans la galère que guident les amours ; elle est toute prête pour la belle aventure,

avec son camail à ruches bleues, bordé de perles et de coquilles, son petit chapeau, son chien bichon, son bâton et sa gourde enrubannée.

Vers 1732, l'archiduchesse Marie-Christine, qui s'appliquait à la peinture et qui aimait bien ses parents, eut l'idée de faire leurs portraits. Elle choisit l'occasion d'une fête de famille, la Saint-Nicolas, si chère aux cœurs allemands. Ce petit tableau, devoir d'élève, consciencieux, touchant et comique, fut apporté en France par la Dauphine. Marie-Antoinette s'y revoyait enfant, tout heureuse de bercer sa poupée, tandis que le petit frère Maximilien se bourre de gâteaux sous un guéridon et surveille un cavalier de bois; tandis que l'autre petit frère Ferdinand hurle de rage et repousse la poignée de verges, cadeau dérisoire offert par la grande sœur Marie-Christine. L'empereur, assis au coin du feu, est un bon papa en robe de chambre et en bonnet de coton; l'impératrice, vêtue de bleu, va servir le café au lait national, tout préparé sur un guéridon. Cette scène eût semblé choquante à la cour de France, mais la Dauphine, tout imprégnée de sentimentalité, devait sourire à ce puéril souvenir. Marie-Antoinette, si vite devenue Française par le goût, l'élégance, l'amour du plaisir, garda toujours dans le cœur la petite fleur bleue du myosotis germanique. Elle aimait la nature; elle était « sensible », et, si elle avait eu, dans ses jours légers, le loisir de lire, elle aurait pleuré en parcourant certaines pages de Rousseau...

Certes, il fut un temps de gaspillage où la souveraine, tenant conseil avec mademoiselle Bertin, s'avisa de régner sur la mode, et, conçut d'étranges décrets. Elle montait à cheval en habit d'homme, dit-on. Croyons plutôt qu'elle portait une robe divisée, — variante de la « jupe-culotte », — sur un pantalon de satin. Aux bals de cour, elle étalait des paniers d'une circonférence colossale, et des coiffures dont l'énormité nous semble, à vrai dire, plus bouffonne que majestueuse. Toutes ces dames l'imitèrent : paniers démesurés, édifices de cheveux, immenses plumes, dénaturèrent la proportion des formes, et telle femme parut avoir la figure au milieu du corps, tant s'élevait haut la montagne de sa chevelure. Une amusante gravure satirique montre le *Danger de la coquetterie* : on y voit une

belle personne qui emporte une guérite dans sa coiffure. — Un petit tableau assez agréable, l'*Entrée au Palais-Royal*, prétend, au contraire, révéler les grâces de la mode : une jolie personne, — peut-être une « nymphe » du lieu — donne, en passant, une aumône à la bouquetière mendiante. Elle est vue de dos, habillée d'une robe bleue que recouvre une tunique de mousseline blanche à pois. Une ceinture rose très étoffée serre sa casaque en soie verte. Ses bras retiennent une écharpe de linon bordée d'un plissé. Elle a posé, sur ses cheveux blonds qui tombent en boucles jusqu'à sa ceinture, un chapeau très empanaché. Accoutrée ainsi, elle a bien cet air qu'on appellera au siècle suivant, l'air « cocotte », et sa toilette égale en mauvais goût les fâcheuses robes à pouf de 1875.

Il y eut une réaction, et la reine, sermonnée par sa mère, raillée par ses sujets, adopta les modes rustiques et la simplicité de ces élégances anglaises, dont le charme nous séduit encore. Les « gaules » de mousseline, les « chemises » à l'enfant, les manches plates, les fichus croisés triomphèrent. Ils triomphèrent si bien que les tisseurs de soie lyonnais prirent peur de la concurrence, — comme plus tard, sous le Premier Empire, quand Joséphine renouvela la fureur des gazes et des mousselines de l'Inde : Napoléon pria l'impératrice, alors, de favoriser les industries nationales, et la mode même, reine capricieuse, dut céder à la volonté impériale. — Le bon gros Louis XVI ne savait pas dire : « Je veux ». Il blâma la simplicité après avoir blâmé l'extravagance, et, quoiqu'il eût raison, dans les deux cas, il ne put rien obtenir de la royale bergère qui le renvoya prestement à sa forge.

Sur les cheveux bouffants, où glisse une bandelette, les grands bonnets de gaze à la paysanne remplacent les plumes et les aigrettes. Dans les jardins à fausses ruines, à cascades, à saules pleureurs, imités du fameux bosquet de Julie, les femmes passent, toutes blanches, délivrées du corset-gaine et des lourds paniers, suivies par de beaux enfants. Les garçons ressemblent à ce *Prince de Polignac*, chef-d'œuvre de madame Vigée-Lebrun, si robuste, si coloré, les cheveux coupés en frange, vêtu comme le petit Dauphin d'une veste à collerette, et d'un pantalon en satin rose argenté. Les filles sont les images réduites de leurs mères. Comparez ces fraîches et libres

créatures aux enfants de Maës, au bébé de Cuyp, engoncé dans sa robe raide, à la petite *Abbesse* de six ans juchée dans son fauteuil rouge. Les artistes anglais ne se lassent pas de grouper les enfants et les mères. On raffole des scènes d'intérieur, et les estampes, hier libertines, affectent un caractère moral. Il y a bien les petites maîtresses de Baudouin, de Saint-Aubin et de Lavreince, qui continuent la tradition galante : elles comparent leurs gorges ou leurs pieds; elles livrent à « l'heureux Zerbin « la main » qui promet tout le reste », ou la rose symbolique; elles s'abandonnent, sur des canapés favorables, à des jouvenceaux extasiés. Elles feignent l'innocence, la surprise, la honte; elles sont toujours prêtes à s'évanouir, mais leur niaiserie est un peu agaçante; elles n'ont pas l'espièglerie spirituelle, l'ardeur joyeuse des femmes de Fragonard... Cependant Greuze, vieillissant, pleurniche et Fragonard s'attendrit. Que d'aïeules vénérables! que de pères vertueux! que de jeunes mères nourrices! que d'inconsolables veuves gémissant sur des mausolées! que de personnes charitables goûtant les joies de la bienfaisance! Les petits-fils des roués sont doux comme des agneaux, sages comme Émile, tendres comme Saint-Preux.

*
* *

La tourmente révolutionnaire emporte les derniers falbalas et la mode devient démocratique, égalitaire et romaine. L'Empire lui rendra le luxe des soies, des velours, des épaisses broderies, en lui conservant ses lignes essentielles. La femme paraît nue dans l'étroite tunique, dans le fourreau sans cambrure qui effleure ses chevilles. Le goût de la mignardise est passé : les beaux officiers, d'origine populaire, aiment les dames plantureuses, aux bras musclés, aux appas solides, qui promettent beaucoup d'enfants à la France...

On retrouve ce caractère de force, de santé, de paisible vie animale dans presque tous les portraits féminins de l'époque napoléonienne. Voyez *Caroline Murat*, *Pauline Borghèse* par Lefèvre, la même *Pauline Borghèse* par le baron Gérard, voyez les nombreuses miniatures des vitrines, les dames coif-

fées à la grecque ou à l'égyptienne, ornées de bandelettes et de turbans...

Chaque mode met en valeur une des beautés de la femme, rarement sa beauté tout entière. Baudelaire considérait la mode comme « un symptôme du goût de l'idéal surnageant dans le cerveau humain, une déformation sublime de la nature ou plutôt un essai permanent et successif de réformation de la nature ». La mode recrée la statue de chair à l'image de la fleur, de l'insecte ou de l'oiseau; elle supprime telle partie : elle fait saillir telle autre, — comme un peintre pose une touche de lumière sur les reliefs d'un objet à demi perdu dans l'ombre. — C'est le raffinement suprême, c'est l'appel de la forme énigmatique à l'imagination qui la cherche sous l'armature des vertugadins, sous le flottement des voiles. Le voluptueux XVIe siècle n'a pas déshabillé la femme : il en a fait une sombre abeille aux ailes étendues, au corselet gaufré d'or, un être vivant par le buste, par le visage, dont toute l'animalité est abolie sous la cloche rigide de velours et de damas. Il n'a livré au regard que le visage et les mains, bijoux précieux, fleurs surnaturelles qui rayonnent dans le disque de la fraise, dans le calice des manchettes. La femme, en se dévêtant, découvre « une succession de mystères »; cette abeille sombre a le désir pour aiguillon. Le XVIIe siècle est le temps des splendides épaules. Le XVIIIe siècle s'éprend des gorges en pommes dans la corbeille des corsages, des nuques où bondit, sous la poudre, la racine des cheveux retroussés. Mais quand elles ont mis leurs paniers les femmes n'ont plus ni hanches ni jambes. La mode du premier Empire n'a pas de ces délicatesses sournoises, de ces recherches savantes, de ces réticences plus puissantes que des provocations. Elle ose montrer la femme dans la robe et hors de la robe; elle étale les épaules, les seins, les bras; elle marque la ligne de la croupe et le rythme des jambes. Le passant le moins artiste, le plus dénué d'imagination plastique, reconstitue aisément la statue dans sa nudité...

Si la statue est imparfaite, si le peintre et le sculpteur détournent les yeux, quelle aubaine pour le caricaturiste!

Elles sont cruelles et souvent grossières, ces caricatures de muscadins étriqués, de dames tout en jambes, le profil caché par une espèce de seau à charbon. Elles sont à peine exagérées.

Examinez le recueil des planches de *La Mésangère* (1798 à 1807), la *Promenade de Longchamp* en 1802, gravure d'après le dessin de Swebach-Desfontaines, les quatre gravures d'après Bosio : le *Bal de l'Opéra*, le *Bal de Société*, la *Lanterne magique*, la *Bouillotte*...

C'est le comble du ridicule. Les visiteuses de Bagatelle s'en amusent fort, et elles s'extasient sur les robes du XVIIIe siècle, — celles des tableaux et surtout celles des vitrines. — Le jour du « vernissage », on n'entendait que des exclamations de plaisir : « Quelles jolies choses, et si seyantes, si féminines!... » Par un bizarre caprice de la mode, les admiratrices des soies fleuries, des fins corsages, des fichus, des longues jupes, portaient des toilettes exactement pareilles, ou presque, à ces fourreaux du premier Empire qu'elles critiquaient unanimement. Et leurs chapeaux, hélas! leurs chapeaux étaient copiés sur les seaux à charbon, les casques, les shakos, les cabriolets, les turbans de 1810. Tant il est vrai que la gent féminine est moutonnière et que les plus hardies, les plus têtues, les plus indociles s'habillent non pas comme il leur plaît, mais comme il plaît au couturier et à la modiste.

Pourtant je ne voudrais pas calomnier la mode du premier Empire. Elle fut ridicule, sans doute, quand elle fut mal portée, par des femmes mal faites, dont elle ne dissimulait pas les défauts, mais quelle grâce libre, aisée, païenne, quelle élégance de statuette, elle prêtait aux jolis corps! Un petit tableau très caractéristique représente un père entre sa femme et sa fille, qui dans leurs robes à taille courte, à « voilage », rappellent le héron du fabuliste. Et voici, tout près, une délicieuse *Constance Mayer*, amoureusement peinte par Prudhon. D'un côté, tout le comique; de l'autre côté, toute la grâce de la mode. Pauvre Constance Mayer! elle n'avait pas le pressentiment de sa fin tragique, lorsqu'elle posait pour son amant, debout devant la psyché d'acajou, dans la lumière atténuée d'une fenêtre à rideaux jaunes. Elle riait, les bras levés, en attachant un petit bandeau d'or dans ses cheveux bruns. Sa robe de velours noir, longue, unie, cernée, dans le bas, d'une broderie d'or léger, la rendait plus svelte et plus fine... Œuvre charmante, où Prudhon a mis sa tendresse, sa douceur mystérieuse, comme dans une confidence murmurée.

Le Français de l'Empire est devenu épique, mais il reste sentimental; il a cessé d'être libertin, il est resté égrillard. On pleure beaucoup, on pleure dans des urnes, à l'ombre des cyprès, sous les ciels d'orage que faiblement éclaire une lune ossianesque. On s'attendrit encore sur le bonheur conjugal et domestique, que le romantisme dépoétisera. Voici deux petits tableaux qui font pendants : le fiancé invite sa chaste fiancée à regarder deux colombes qui se becquètent. Il semble dire : « Imitons-les ». L'ingénue baisse les paupières, tandis qu'un superbe coq chante ses victoires, crête dressée, ailes gonflées, plein de mépris pour les pigeons qui s'attardent aux préliminaires. Autre tableau : le même couple abrite ses joies légitimes au fond d'une grotte sans horreur. Il y a une statue de l'Hymen, dans cette grotte, un ruisseau qui rafraîchit les bouteilles du déjeuner; des provisions de bouche, un livre : Que faudrait-il de plus pour être heureux? L'époux est heureux, et bien beau avec son habit de cheval et ses bottes jaunes; l'épouse est heureuse, et bien belle avec son petit chapeau à fleurs, et sa robe lâche qui révèle... les conséquences du bonheur partagé.

C'est la même femme, ou sa proche parente, que nous retrouvons dans la petite toile de Julie Ribault, *Trait de charité maternelle*. Elle voyageait avec sa respectable mère, sa camériste et son bébé dans une bonne grosse calèche conduite par un bon gros cocher. Au bord du chemin, une pauvresse est étendue, mourante, qui presse un enfant sur son sein tari. La femme riche a fait arrêter sa voiture. Elle descend, et pendant que le valet de pied soutient la pauvresse, et que la respectable aïeule s'émeut, et que la camériste admire, la jeune mère donne le sein au fils de la mendiante... Ce tableau bien fini, uni comme glace, en couleurs claires, ne laisse pas, même à présent, d'avoir un grand succès auprès d'un certain public : il y a toujours des femmes sensibles, et, si la mode du larmoiement revenait, nous pleurerions toutes, à propos de tout, comme nos grand'mères!

*
* *

Les portraits de la Restauration furent longtemps dédaignés. Ils ne s'accordaient pas avec les mobiliers modernes, et je vois

encore bien des gens qui accrochent dans leur salon une marquise poudrée, achetée chez le brocanteur, plutôt que leur bisaïeule authentique. On les rencontrait seulement en province, ces dames sagement peintes par un élève de David ou d'Ingres, coiffées « à la girafe », parées de corsages à châles et de manches à gigot. Moins lointaines que les « marquises », tenant avec plus de droits leur rôle de « portrait d'ancêtre », elles sont plus émouvantes et plus éloquentes... On les a connues, pense-t-on, lorsqu'on était très petit et qu'elles étaient très vieilles, ou l'on aurait pu les connaître. Elles sont les images sans gloire, mais non sans charme, de la bourgeoisie française, honnête, économe, et secrètement sentimentale, — celle qui vivait parmi les meubles d'acajou, lisait la *Sylphide*, savait par cœur les *Méditations*, brodait des pantoufles pour un mari notaire, portait cinq ans la même robe, et n'était pas plus sotte, après tout, que ses arrière-petites-filles!

Ces personnes raisonnables font très bonne contenance à Bagatelle, et leurs peintres gardent un rang honorable après les maîtres du XVIIIe siècle. Quelques-uns n'évitent pas la froideur; d'autres, la préciosité; les moins bien doués témoignent encore de qualités fort estimables : ils savent dessiner, ils composent habilement... Braves gens! comme leurs tableaux sont reposants à regarder quand on a beaucoup regardé les chefs-d'œuvre futuristes! Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre; mais c'est ce que le peuple appelle « de l'ouvrage bien faite ». Ce n'est plus la mode d'avoir du métier. Hélas! n'en a pas qui veut, et le métier, sérieux, probe, loyal, c'est l'honneur des artistes qui n'ont pas de génie.

Les peintures de la Restauration et de l'époque de Louis-Philippe s'associent dans notre pensée au souvenir de Balzac. On retrouve à Bagatelle quantité de gens qui semblent illustrer la Comédie humaine. Cette *Amazone* d'Alfred de Dreux, c'est lady Dudley courant sur la lande; ce *Marquis de Las Marismas*, œuvre admirable du même peintre, c'est Rastignac qui a réussi. Ce merveilleux petit profil de dandy, par Landseer, c'est le *Comte d'Orsay*, dit le catalogue... J'y vois Marsay, hautain, séduisant et fatal. *Madame Bartholoni* en blanc, si suave, trop suave, qui a une ceinture mauve et un corsage à la vierge et qu'entourent deux enfants non moins suaves, je ne l'aimerais

guère si elle ne me rappelait madame de Mortsauf sur le perron de Clochegourde. La vieille femme de François Bouchot, la dame brune de Granger, ce sont deux « femmes d'affaires » réfléchies, prudentes, qui administrent la fortune du ménage, préparent à leurs fils de beaux mariages et mènent leurs maris par le bout du nez.

Quand à la *Duchesse d'Almodovar*, par Vicente Lopez, elle est baudelairienne. Son petit visage, ses yeux clairs et dilatés, ses cheveux crespelés en auréole, son vêtement de dentelle écumeuse, d'un beau ton ambré sur le fond vert noir, sont obsédants comme certains rythmes, comme certaines phrases. Quand on l'a vue, telle qu'elle, on croit l'avoir connue... Peut-on faire un plus bel éloge du modèle et du peintre? Par contre la *Duchesse d'Albe*, que le catalogue attribue à Goya est indigne de ce grand artiste.

On aurait, de ces modes et de ces grâces, qui furent celles de la Restauration, une idée incomplète, si l'on n'accordait quelques instants aux lithographies, aux dessins, aux gravures qui remplissent les cabinets de Bagatelle. On y trouvera de petits portraits au crayon, rehaussés de couleur, d'une précision plus vraie que l'exactitude photographique. On y trouvera des Devéria assez libres, qui rappellent, au moins par les sujets, les estampes galantes du XVIIIe siècle; mais les grisettes très décolletées se pâment au bras de rapins ou d'étudiants qui portent des pantalons à carreaux et des redingotes très comiques. Devéria est aussi responsable de quatre scènes bien divertissantes : le *Tendre aveu*, la *Chambre nuptiale*, le *Mariage d'inclination* et ce *Lendemain de noce* où la belle-mère attendrie apporte aux jeunes époux un chocolat réparateur. Ces polissonneries semblent singulièrement candides si l'on pense aux dessins de Forain ou à ceux de Toulouse-Lautrec. C'est du libertinage bourgeois, sentimental, un peu ridicule.

Il ne faut pas oublier les croquis de Chassériau, d'après Rachel, les Daumier, les ravissantes aquarelles d'Eugène Lami, — dont la plus charmante peut-être est le *Contrat de mariage*, avec les deux pères nobles, la mère imposante, la petite fiancée blonde, le fiancé polytechnicien, et, dans un coin du salon, le cousin désespéré, l'amoureux romantique à

l'air fatal... Ce n'est pas un chapitre de Balzac; c'est déjà une nouvelle d'Octave Feuillet...

*
* *

Le second Empire, qui tenta de si affreuses réminiscences du style Louis XVI dans le mobilier et dans le costume féminin, n'est pas très abondamment représenté à Bagatelle. Les beaux portraits de Paul Baudry, une *Jeune fille* d'Henner, quelques portraits de Dubufe, ont moins d'intérêt documentaire que la petite *Miss Fauvette* d'Alfred Stevens. Cette jeune personne en robe de mousseline à volants, à ceinture bleue, debout près d'un piano, dans un intérieur à la claire et chaude atmosphère, nous réconcilierait avec la crinoline. Deux lithographies de Regnier, d'après Vernier, nous apprennent ce qu'étaient le *Bal Mabille* et les *Cocottes*... Ah! les cerceaux de fer sous les jupes à queue, les « saute-en-barque », les « suivez-moi, jeune homme », les toquets sur les gros chignons!... Aucune mode n'aurait dépassé celle-ci en hideur, si l'on n'avait inventé la « tournure ».

Consolons-nous de ces laideurs sans excuse; oublions même ce *Bar des Folies-Bergère* de Manet qui, avec ses belles qualités de couleur, met une note fausse parmi les sages peintures, et regardons les robes anciennes, dans les vitrines, les chapeaux surannés, les éventails, les poupées du temps de Louis XVI qui semblent répéter la scène de la *Comparaison*. D'autres poupées, bien plus jolies, bien plus expressives, — moins poupées que statuettes, — opposent aux élégances de jadis les élégances d'aujourd'hui. Avec leur jupe-fourreau, leur turban, leur sveltesse juvénile, leur petit minois parisien, les poupées de madame Laffitte-Désirat seront des bijoux de musée, quand les couleurs de leurs joues et de leurs robes auront pâli, quand on fera, dans une centaine d'années, à Bagatelle, l' « Exposition des Modes du XXe siècle ».

Alors une femme de lettres écrira un article pour la *Revue de Paris*, qui sera vénérable; elle se moquera gentiment de nous, les aïeules! Mais les poètes, sensibles au charme du passé, diront : « Ah! les femmes d'autrefois, qu'elles étaient charmantes! » et nous inspirerons des amours rétrospectives...

MARCELLE TINAYRE

UN AMOUR DE GUILLAUME Ier

Nous avons peine à nous figurer qu'il y eut une époque où « le vieux » Guillaume ne fut ni vieux, ni roi, ni conquérant farouche, qu'il fut un jeune homme sans ambition, qu'il avait vingt ans alors que le merveilleux Goethe, l'ami de son oncle Charles-Auguste de Weimar, n'en avait que soixante-huit, et qu'il était accessible à la poésie, à la tendresse et à la beauté. On savait pourtant que, vers la vingtième année, le prince Guillaume avait été profondément troublé par un sentiment dont la princesse Élisa Radziwill fut l'objet. Mais la violence de cet amour, les dix années de lutte contre les circonstances, les alternatives d'espoir et de désespérance, tous les transports et toutes les douleurs d'une passion romantique, qui se douterait qu'ait passé par là le monarque qui fut le collaborateur du Chancelier de Fer?

Des documents retrouvés dans les archives impériales de Saint-Pétersbourg ont permis à M. Paul Bailleu de publier dans la *Deutsche Rundschau* un récit émouvant de ce grand amour qui bouleversa la jeunesse du prince royal.

Tout enfant, le jeune prince Guillaume fréquentait déjà assidûment la maison du prince Antoine Radziwill. La princesse Louise Radziwill, descendante de Frédéric le Grand, était pour lui une « tante » si douce et si maternelle qu'auprès

d'elle il oubliait le foyer désolé que le souvenir de la reine Louise rendait plus triste encore. Le prince Antoine, gouverneur de Posen, venait tous les hivers à Berlin pour les fêtes de la cour. Il possédait à la Wilhelmstrasse un hôtel où il recevait beaucoup et avec éclat. Son fils Guillaume avait exactement le même âge que Guillaume de Hohenzollern, dont il était l'intime ami et dont il devint plus tard l'aide de camp préféré. Le prince Antoine avait aussi une fille qui s'appelait Élisa.

En janvier 1818, le prince Guillaume accompagna en Russie sa sœur Charlotte qui venait d'épouser le grand-duc Nicolas, le futur tsar Nicolas 1er. Au retour, il s'arrêta à Posen chez ses amis Radziwill. Élisa fit alors son entrée dans le monde et dansa sa première polonaise avec son « cousin Wilhelm ». « Elle avait quatorze ans et elle était exquise. »

« C'est alors, disait plus tard le vieil empereur, que je la vis dans toute sa beauté et toute sa grâce. »

Désormais, à Berlin, la jeune princesse prit part à la vie mondaine. Ce n'était que bals, fêtes costumées, excursions, opéras et comédies. C'est à ce moment qu'eut lieu la fameuse représentation de *Faust*, mis en musique par le prince Antoine Radziwill. Deux hivers se passent ainsi. Au milieu de ces divertissements le prince Guillaume oublie un peu l'impression que lui avait faite Élisa. « Certes, écrit-il, elle fait partie des agréments de la maison, je ne songe pas à le nier; mais c'est tout. » Il pensait que la jeune fille ne donnait pas ce que promettait la fillette; il la trouvait « gracieuse et bien faite, de conversation souvent aimable »; mais son teint lui déplaisait et il lui reprochait « des distractions fréquentes qui lui donnaient l'air peu intelligent ».

Mais, durant le printemps 1820, la saison officielle terminée, il eut le loisir de voir Élisa tous les jours, soit chez elle, soit à la campagne, chez la duchesse de Cumberland, tante du prince. Ils faisaient des promenades longues et silencieuses, comme deux bons amis qui se plaisent à être ensemble : « Nous apprîmes à nous comprendre sans nous parler », écrit Guillaume.

Au début, on avait quelque peu taquiné le prince pour cette amourette qu'on jugeait sans conséquence. A présent on

l'« accusait » de vouloir épouser Élisa. Il faillit, par bravade, se laisser entraîner à un aveu prématuré; mais il s'était promis « de ne penser à rien » avant d'avoir vingt-cinq ans et il se tint parole. Pourtant il avait vu clair en lui-même et reconnu qu'il aimait la princesse.

Sur l'ordre du roi, le grand-maître des cérémonies von Schilden vint demander des explications au prince qui lui déclara : « Je ne nie pas mon inclination, mais je n'ai pas encore pensé à un lien sérieux; je connais trop bien les obstacles qui nous séparent ». Il ajouta qu'à l'avenir « il serait prudent afin de ne point faire naître une espérance qu'il ne pourrait satisfaire ».

Il se demandait avec inquiétude quels étaient les sentiments de la jeune fille. La seule idée d'avoir pu la troubler par son attitude le rendait « mélancolique », il se rassurait en se disant que son jeune cœur pur et innocent n'avait « pu concevoir encore un sentiment de cette nature », et il résolut de se surveiller « pour ne pas préparer un avenir désolé à la chère créature ». Ce n'était pas facile.

Quelques jours plus tard, lors d'une rencontre impossible à éviter, dans une ville d'eau de Silésie, il se montra, écrivait la princesse Louise Radziwill, « froid, guindé, presque impoli ». Elle soupçonne l'influence du général Natzmer, présent à l'entrevue et « qui ne perdait pas de vue le prince et Élisa ». Elle craint la franchise de sa fille, qui ne saura pas dissimuler au prince « son chagrin et son étonnement » et, pour ne plus l'exposer à cette froideur blessante, elle empêchera « Wilhelm de revoir Ewig ».

Mais, une semaine plus tard, le prince était redevenu affectueux comme par le passé et, en prenant congé des Radziwill, « il était si ému, il pleurait si fort » que la bonne tante se demandait : « Est-ce possible qu'il pleure tant à cause de moi? » Après ce douloureux voyage le prince Guillaume écrit :

Ainsi, j'ai pris la ferme résolution de renoncer à Élisa; résolution facile à prendre tant que j'étais loin d'elle, mais comment décrire ce que j'ai éprouvé lorsque je l'ai revue à Fürstenstein.

Certes, je ne suis pas aveugle à son égard et je vois en elle nombre d'imperfections, mais accompagnées de tant de qualités, d'un cœur

si merveilleusement pur et d'une candeur d'enfant! Dans une pareille nature toutes les observations portent leur fruit, ce serait un jeu de supprimer ses petits défauts; elle est faite pour une situation élevée.

... Cette journée fut pour moi un mélange de joie et d'angoisse et, quand j'étais seul, je me sentais défaillir. Personne ne se doutait de ce qui se passait en moi. La mère et la fille m'ont témoigné la même amitié, m'ont traité avec la même aisance que d'habitude. Et moi, pouvais-je me sentir à l'aise quand il fallait tromper ces chères créatures? Il faudra beaucoup de prudence et de tact pour changer peu à peu ma conduite vis-à-vis d'elles.

La princesse Charlotte, devenue grande-duchesse Alexandra, vint, accompagnée de son mari Nicolas, passer l'hiver de 1820-1821 à la cour du roi Frédéric-Guillaume. Ce fut la saison la plus éblouissante qu'on ait connue à Berlin. On organisa, en l'honneur de la future tsarine, une représentation de *Lall-Rookh*, poème de Thomas Moore, adaptation musicale de Spontini, qui vivait alors dans la capitale prussienne : les dames de la société imaginèrent une série de tableaux vivants qui entraient dans le cadre de la pièce. Élisa figurait une houri. Le hasard donnait un sens tragique à ce frivole jeu de scène, délicate apparition de charme et de poésie, elle se tenait debout devant la porte du paradis fermé pour elle.

Ce tableau symbolique fit une profonde impression sur l'assistance, le prince Guillaume en fut bouleversé, et, de ce jour, sa passion s'accrut d'une violence qu'elle avait ignorée jusque-là. Il prend sa sœur pour confidente de sa détresse; elle seule sait qu'il souffre atrocement et que le renoncement est au-dessus de ses forces. Lorsqu'elle repart, en septembre 1821, il lui écrit, en proie à la solitude et au chagrin :

Quelle dure et terrible épreuve le Ciel m'impose? Souvent, déjà, il m'avait affligé de souffrances physiques et toujours j'avais su rester maître de moi. Mais, hélas! Combien il est plus difficile de résister aux douleurs morales! Jamais on ne m'entendra maudire mon destin, mais je ne saurais m'empêcher d'être profondément malheureux, d'autant plus que mon chagrin est la source de tant d'autres tristesses. Dans ma vie publique, la Providence m'a comblé de tant de bienfaits qu'il me faudrait être aveugle et injuste pour ne pas le reconnaître. Pourquoi ne m'accorde-t-elle pas la joie de jouir sans trouble des sentiments de mon cœur? Pourtant je ne crois pas que ce bonheur-là me rendrait fou.

Évidemment personne n'est absolument heureux ici-bas. Il faut s'armer de patience, bien que ce soit difficile, et attendre ce que le Ciel nous réserve. Si Dieu doit nous rappeler à lui de bonne heure, mieux veut ne pas s'unir à un être trop chéri.

Il se jette dans l'activité. A la grande satisfaction du roi, il devient un remarquable officier de cavalerie.

Chaque jour je m'efforce de ne pas me laisser dominer par mes sentiments. Je travaille beaucoup et sans interruption. Mais pendant les heures solitaires, au beau milieu du travail, Élisa se dresse devant moi... Et pourtant ces heures-là me sont les plus chères; je me plonge dans les souvenirs du bienheureux passé, car le présent, pour moi, est triste et désolé.

On lui dit que la famille Radziwill ne reviendra pas à Berlin à cause de lui : « Comme je voudrais m'exiler pour leur épargner l'exil! »

Mais c'était un faux bruit; ils vont revenir pour les bals de la cour : « Que vais-je devenir? J'ai vu l'hiver dernier que je n'étais plus maître de mes sentiments. Comment tout cela finira-t-il? »

Frédéric-Guillaume voyait avec anxiété l'exaltation croissante de son fils. Un projet de mariage entre son fils aîné, le kronprinz, et une princesse bavaroise venait d'échouer à cause des différences confessionnelles. Il ne fallait pas que Wilhelm lui créât de nouvelles difficultés par son attachement obstiné à une princesse à laquelle un Hohenzollern ne pouvait s'allier sans déchoir. De nouveau, il envoie Schilden au prince pour savoir « où il en est » et s'il se sent en état de revoir Élisa. A bout de forces, Guillaume avoue « son martyre »; il connaît à présent la violence de son amour; mais il n'ignore pas qu'il doit renoncer à tout espoir. Aussi, la revoir dans ces conditions lui semble « atroce » et il implore un poste lointain où il essaiera de guérir.

Quelques jours après cet entretien, Schilden revient : ce n'est pas une condamnation qu'il apporte, mais des paroles douces et consolatrices; le roi ne veut pas le malheur de son fils; il soumettra à l'examen d'une commission spéciale le cas d'une union possible avec les Radziwill, mais pas avant que le kronprinz soit... casé — le mot n'est pas déplacé dans cette

aventure princière qui eut tous les caractères d'un drame de famille bourgeoise. Fou d'émotion, Guillaume s'ouvre à sa tante Marianne, femme du prince Guillaume, qui passe pour experte dans les affaires de cœur. Elle l'accueille à bras ouverts, mais lui donne peu d'espoir; elle ne lui cache point que, si la commission se prononce pour la négative, tout sera fini.

Ainsi bouleversé, déchiré par des sentiments contradictoires, Guillaume prenait l'air à sa fenêtre lorsqu'un matin il vit les Radziwill passer en voiture : ils rentraient à Berlin. Aussitôt il se précipita chez eux et, le même jour, il écrivit à son ami, le général von Brause :

Je l'ai revue. Ah! si vous saviez ce que j'ai senti! Au premier moment, la joie avait chassé toute autre préoccupation, mais tout de suite après, la souffrance s'est dressée devant moi comme un spectre. Il me fallut un véritable effort pour m'arracher à cet accablement douloureux. Je la regardai, si affectueuse, si tendre, si gaie et cette vision me donna des forces. Ces quelques minutes passées avec elle m'ont fait réaliser l'immensité du bonheur que je vais sans doute perdre à jamais.

Il n'avait jamais eu d'explication avec Élisa; mais il était sûr d'être aimé. On sait d'après les lettres de la princesse à son amie Loulou von Kleist qu'elle fut d'abord flattée, puis touchée de l'amour de ce fils de roi; mais c'est beaucoup plus tard seulement que son sentiment prit une forme passionnée : « S'il n'avait pas commencé à m'aimer, écrit-elle, je n'aurais jamais fait de différence entre lui et ses frères ».

Mais bientôt le malencontreux Schilden reparaît; pièces en mains, il démontre l'impossibilité du mariage, et il demande au prince de renoncer à cette commission dont l'arbitrage sera certainement défavorable. On fait venir le grand-duc Georges de Mecklembourg-Strelitz, frère de la reine Louise, oncle très aimé de Guillaume. Le grand-duc rappelle au prince son devoir envers l'État dans le cas où le kronprinz ne se marierait pas ou s'il n'avait pas de descendants. Mais Guillaume, le futur empereur, ne veut rien entendre : il n'est pas né pour le trône et il compte bien n'y jamais monter. Chez sa tante Marianne, il sanglote comme un enfant; la pauvre femme ne sait que lui dire; elle connaît l'inflexible loi dynastique.

Au bal, le prince regarde Élisa avec extase : elle lui semble

« indiciblement jolie » et moins que jamais il ne veut renoncer à la voir. Cependant, un soir, il est convoqué chez le roi qui se montre très paternel, très doux, déplore le malheur de son fils, le félicite de son courage et l'envoie... faire un petit voyage à Düsseldorf. Une heure après, tandis que toute la cour danse, le jeune homme écrit cette lettre désespérée :

C'en est fait! elle est perdue pour moi, la chère, la douce, l'angélique créature! Ah! qu'il est difficile de prononcer ces mots terribles! Hélas! je ne peux pas croire encore que ce soit vrai! Quelle terrible épreuve!

Il y a exactement cinq ans que je me suis senti ému pour la première fois. Comme elles ont passé vite, ces années pendant lesquelles j'ai appris à connaître ce qu'il y a de plus beau au monde : le premier amour et pour un être qui attire tous les cœurs. Que vais-je devenir, moi, dont les sentiments les plus sacrés et les plus purs allaient vers elle, maintenant qu'il faut renoncer à tout.

Voici quelques jours je rêvais encore un bonheur dont je ne vois plus que les ruines. Je demande force et consolation à Celui-là seul qui sait les dispenser et j'espère que le Ciel entendra ma prière.

A présent la tristesse du prince frappe tous ceux qu'il rencontre. Le cœur maternel de la princesse Louise s'émeut; elle lui écrit pour lui demander l'explication de sa mélancolie. Wilhelm lui révèle le secret de son cœur. Effarée la princesse le mande chez elle; il y court, malade de fièvre; en arrivant il tombe évanoui dans les bras de « tante Louise » et du prince Antoine. La bonne princesse essaie de le consoler ; elle lui dit d'espérer, d'avoir confiance en elle, et dans sa fille qui l'aime, elle en est sûre. On suppose que revoir Élisa lui ferait du bien et on appelle la jeune fille. Élisa entra et ils s'embrassèrent alors pour la première fois.

— Me garderez-vous une amitié fidèle ? — demanda Guillaume à la jeune fille.

— Mais certainement? — répondit-elle d'un ton dégagé qui « écrasa » le prince. Mais « son regard si doux et si pur lui fit reprendre courage » et il trouva la force de partir.

A Düsseldorf, chez son cousin Fritz Louis, fils d'un frère de Frédéric-Guillaume III et d'une sœur de la reine Louise, il se livre au plus sombre chagrin. « Il me semble que j'ai un trou à la place du cœur. »

Désolé de n'avoir appris l'amour d'Élisa qu'au moment de se séparer d'elle, torturé à la pensée de la revoir sans pouvoir lui offrir sa vie, il prolonge son absence au delà des limites prévues par le roi. Pendant trois mois, les lettres de la princesse Louise sont sa seule distraction. Il voudrait rester loin de la cour, loin de tout ce qui le fait souffrir. Mais le roi commence à se fâcher. Mécontent que Guillaume n'ait pas voulu revenir pour le mariage de sa sœur Alexandrine avec le grand-duc héritier de Mecklembourg-Schwerin, furieux qu'il ait manqué les manœuvres de printemps, il le traite de romanesque, d'exalté et lui enjoint de revenir sur l'heure.

Quelques jours après, le prince revoit son père. Enhardi par un accueil presque tendre, Guillaume supplie qu'on lui accorde l'autorisation de faire établir, de son côté, une défense juridique de sa cause et de la soumettre à la commission. Fort du consentement royal, il paraît à toutes les fêtes. Il voit Élisa tous les jours. La jeune fille ne cache plus ses sentiments : elle en donne des témoignages publics. Un soir, elle laisse tomber une bague que Guillaume ramasse et qui porte, gravés, les mots *Fidélité inébranlable*. Guillaume se laisse aller à de tels transports de passion que sa présence dans le monde devient impossible et qu'il faut le cacher.

Un premier et unique tête-à-tête fut permis aux deux amoureux vers la fin de la saison, à la veille d'une séparation qui devait durer plusieurs années. La princesse Élisa a raconté cette entrevue dans une lettre :

La veille de son départ, il a mangé ici et passé la soirée avec nous. Nous sommes restés ensemble au jardin jusqu'après minuit. Nous avons pu causer sans contrainte et sans surveillance. Nous étions comme un frère et une sœur qui s'expliquent ; il y avait pourtant quelque chose de plus doux entre nous. Je lui demandai franchement de m'expliquer sa conduite en Silésie et il m'a éclairée. Ses paroles étaient si belles, si merveilleuses, si dépourvues de passion égoïste que je ne pus me contenir et je sentis mes larmes, qui coulaient en abondance, tomber sur mes mains. Cette conversation a eu un très heureux effet...

Il m'est plus cher que jamais et je suis fermement résolue à lui garder mon cœur et ma foi à travers tous les orages. Il m'a ouvert son cœur. Quant à moi je lui ai appris ce qu'il ne savait que par les

affirmations de maman. Nous nous sommes séparés avec beaucoup de larmes et de douleur, mais non sans une petite étincelle d'espoir.

De son côté, le prince Guillaume écrivait :

Le jour du départ, j'ai eu une entrevue avec Élisa — et quelle entrevue! J'en ai conçu une joie profonde pour le présent et une vraie tranquillité pour l'avenir. Comme j'avais l'air un peu plus gai que d'habitude, elle a deviné qu'il se passait quelque chose de bon. Je ne lui ai laissé qu'entrevoir ce qui me bouleversait. Je m'aperçus alors qu'elle n'avait jamais désespéré et qu'aujourd'hui encore elle croit avec une confiance absolue que notre vie s'arrangera. Je ne pus lui parler que de ma confiance en Dieu dont la volonté nous guidera pour le mieux; malgré mon désir, je ne pouvais lui en dire davantage.

Je crus devoir lui parler de ce que serait notre avenir si le Tout-Puissant n'était pas favorable à nos désirs. C'était bien difficile à dire; ma voix était entrecoupée et balbutiante; mais, après avoir exprimé ma pensée, je me sentis soulagé.

En ce qui me concerne, je lui dis que je tâcherais de trouver le calme et le contentement dans l'accomplissement de mon métier et de mes devoirs; les souvenirs de mon amour m'aideraient ausssi à supporter une existence brisée.

Quant à elle, j'ajoutai qu'elle n'était pas destinée à rester seule et qu'un jour, elle trouverait un autre homme qui la rendrait heureuse, puisque cette joie m'aurait été refusée.

Elle ne me répondit que par des larmes. Mais comme je la comprenais, cette réponse!

*
* *

Trois ans passèrent, trois ans de lutte acharnée contre les documents, les événements, les choses et les gens. Tout à coup les difficultés semblent s'aplanir. Le kronprinz vient enfin d'épouser sa princesse bavaroise. Le roi, disposé à l'indulgence par cette victoire diplomatique, adouci par la grâce de sa belle-fille, hésite à réduire son second fils au désespoir. Tout le monde intercède pour Guillaume : le kronprinz et sa femme, Charlotte et le grand-duc Nicolas. La commission vient de rendre un jugement défavorable; mais aussitôt on trouve un autre expédient : le tsar adoptera Élisa, qui deviendra ainsi de rang égal à celui d'un Hohenzollern;

Nicolas se charge d'obtenir le consentement de l'empereur Alexandre; mais celui-ci refuse : une manifestation de cet ordre créerait des droits à son frère Constantin, qui vient de se marier morganatiquement à une comtesse polonaise.

Peu importe : puisque le tsar ne veut pas, ce sera le prince Guillaume de Prusse, propre frère de la princesse Louise, oncle d'Élisa, qui adoptera sa nièce. A ce moment, tout est à la joie. Guillaume accompagne sa sœur de Russie jusqu'à la frontière; le 7 février 1825 il arrive à Posen et se présente chez les Radziwill.

Ils se revirent.

Il vola d'abord dans les bras de maman, écrit Élisa, puis il me donna la main. Nous étions tout tremblants, mais je crois bien que nous n'avons pas pleuré. Nous nous sommes embrassés, mais pas autrement que d'habitude. Lorsqu'il put enfin parler, ses premiers mots furent : « Après trois longues années d'épreuves! » Quant à moi je ne pus prononcer une parole et je ne parvins à me ressaisir qu'après être allée pleurer à mon aise dans une pièce voisine.

Malgré les défauts de son visage et de sa silhouette, Élisa plaisait de plus en plus au prince. Le dernier soir, dans sa robe blanche, garnie de cygne, elle lui fit une telle impression « qu'il avait envie de se mettre à genoux ». « Nous nous considérions alors comme fiancés », racontait l'empereur dans ses dernières années. Après le départ de Wilhelm, Elisa écrit à son amie : « Ah! que je m'ennuie de lui! J'ai à peine goûté la douceur d'être fiancée, aimée, unie à celui que j'aime et voilà que j'en suis de nouveau privée! » Guillaume s'exprime en termes plus ardents :

Aucune phrase ne saurait peindre ce qui s'est passé en moi durant ces trois jours. Chose ineffable que ces entretiens familiers avec un être qu'on aime depuis si longtemps en silence, mais de toute son âme! Après une séparation atrocement douloureuse, longue de trois ans, n'avoir eu d'autre lien que quelques lettres et, tout d'un coup, être réunis et toucher au but! La confiance et la foi réciproques augmentent d'heure en heure, il semble qu'on refait connaissance. Ah! ces minutes-là, il faut les avoir vécues pour les comprendre.

Et quelques jours plus tard :

Je ne puis dire à quel point j'ai la nostalgie d'Élisa. Sans elle,

tout m'est indifférent, à présent. Je souffre d'être obligé de sortir, parce que cela trouble mes rêveries qui sont pleines d'elle et il me semble alors qu'on dérange une conversation que j'aurais avec elle.

Les formalités de l'adoption l'exaspèrent : Ah! s'écrie-t-il, le scribe de M. Wittgenstein est un homme horriblement prosaïque. Je suis sûr qu'il n'a jamais aimé, sans quoi il ne nous infligerait pas cette attente épouvantable.

Cependant surgissent des obstacles imprévus. Le grand-duc de Saxe-Weimar laisse entendre qu'il accorderait volontiers sa fille au troisième fils du roi de Prusse, mais à la condition qu'elle ne devienne pas la belle-sœur d'une Radziwill. On craint de l'indisposer et surtout de déplaire à la Russie dont l'impératrice douairière protège ce projet d'alliance. Le malheureux Guillaume est torturé, malade. Il essaie de travailler; mais « il ne faut pas que je pense à Posen, car aussitôt la plume me tombe des mains, c'en est fait du travail et je me plonge dans les souvenirs de toutes les minutes passées ensemble ».

Pourtant il espère encore : « Pas de victoire sans lutte » — quand, brusquement, le 22 juin 1829, il reçoit une lettre du roi. Frédéric-Guillaume lui rappelle qu'il s'est employé de tout son cœur au bonheur de son fils, qu'il a autorisé tous les stratagèmes pour arriver à réaliser son désir; mais aujourd'hui son devoir de roi et de père l'oblige à refuser définitivement son consentement et à « considérer l'affaire comme classée »; il espère que son fils saura dominer sa douleur et se résigner.

Le prince fut « anéanti » par cet arrêt. Pourtant il répondit à son père. « Le cœur déchiré », il le remercia des témoignages multiples de bonté, d'amour, de patience qu'il lui avait donnés ; il lui promit de « justifier sa confiance » et « de tâcher d'être fort ».

C'est à sa sœur Charlotte qu'il cria sa détresse :

L'atroce chose tant redoutée, elle a eu lieu! La chose que j'avais crue impossible jusqu'à l'automne dernier, elle est arrivée. C'est le destin dans toute sa cruauté et avec toute la douleur qu'il apporte. Je reçus une lettre comme jamais peut-être père n'en écrivit à son fils, bienveillante, bonne, tendre, mais, hélas! si ferme!

Bouleversé jusqu'au fond de l'être je n'en pouvais croire mes yeux, mes sens; j'étais devant l'abominable point final. Ainsi mon sort, le sort de la malheureuse Élisa est décidé. Pour la seconde fois,

l'avenir est devant moi, désolé et solitaire. Oh! jamais, jamais je n'aurais cru que Dieu, après une première épreuve si pénible pût vous infliger une seconde douleur aussi affreuse. Mais pas de murmure contre la volonté du Très-Haut... Pour nous, il ne nous reste qu'à nous soumettre à la sentence prononcée et à chercher dans des cœurs, accessibles aux vérités et aux consolations divines, le courage qui ne peut venir que d'En Haut. Dieu ne nous refusera pas son secours pour nous aider à supporter la terrible souffrance qu'il nous a envoyée. Son amour nous met à l'épreuve, mais il nous aidera. A ceux qui aiment Dieu, toutes choses servent au bien.

Prie pour Élisa, prie pour moi afin qu'il m'accorde le calme, la force, la résignation.

Le calme et la force que Guillaume demandaient au ciel avec des cris si déchirants lui furent accordés. Mais l'oubli ne vint pas. Trois ans plus tard, en juin 1829, quelques semaines avant d'épouser Augusta de Saxe-Weimar, il revit Élisa. Pendant toute leur entrevue, il fut « noyé de larmes et effondré de douleur ». Puis, le destin cruel s'accomplit.

En 1834, la princesse Élisa Radziwill mourut de la tuberculose, à trente ans. Peu avant sa mort, l'amour lui avait souri et l'avait déçue de nouveau en la personne du prince Fritz Schwarzenberg. Quant à Guillaume Ier jamais l'image de la jeune princesse ne sortit de son cœur. Dans les dernières années de sa vie, le vieil empereur avouait encore que le souvenir d'Élisa « l'accablait de tristesse ».

MAXIME CHADAIL

GODELIEVE

PRINCESSE DE BAHR[1]

Dès le lendemain, Godelieve partit pour Dordrecht, où elle désirait s'arrêter.

A Rosendaal, station frontière, elle savoura le plaisir presque oublié de l'indépendance. Quelle joie de descendre du train, de suivre une rue au hasard, de s'arrêter devant la boutique d'un cartonnier pour regarder les images, d'avoir faim et, chez le boulanger, de choisir entre un morceau de pain grec un peu rance et une couque rassise, d'admirer les petites maisons, déjà hollandaises, posées en échantillon de toutes couleurs sur la grande place et groupées autour de leur mère civique, la *Grut huis*, et enfin de décider que Rosendaal était sans caractère et, à tout prendre, assez laid!

Vers quatre heures et demie du soir, Godelieve arriva à Dordrecht. Dans la cour de la gare, un vieil omnibus solitaire l'attendait, d'aspect neuf à force de propreté, garni de velours cramoisi et attelé d'un vieux cheval jaunâtre, gras et rond comme un fromage.

En cet équipage de gala, elle entra dans la ville par ce qu'elle s'imagina, d'abord, être un grand parc et qui n'était autre que les jardins verdoyants et soignés d'élégantes demeures. Ensuite ce fut la cité même qu'elle traversa, au

1. Voir la *Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai.

milieu de beaux arbres plantés en avenue. La propreté de toutes choses lui parut merveilleuse, d'autant plus qu'une averse venait de laver la ville. Godelieve déplora les éclaboussures que lançait le cheval, en trottant sur le joli pavage de petites briques roses.

Çà et là fusait la perspective d'un canal tranquille, qui parfois s'élargissait en un garage où se tassaient les grosses barges de l'Escaut et du Zuyderzée. Des moulins, vifs en couleur, surprenaient le regard, posés en des coins pittoresques.

Ni une voiture, ni même des piétons, ou si peu! Rien que des maisons, et combien différentes de celles de Bruges! Dans cette autre ville morte, — et cela d'emblée avait frappé Godelieve, — ces maisons discrètes semblaient cependant participer à la vie moderne. On les sentait bourgeoises, cossues, accueillantes, remplies d'habitants affairés en des magasins, en des bureaux nets et luisants. Sur les flancs des bâtisses rutilaient des annonces commerciales, en lettres immenses, violemment coloriées pour mieux vaincre les épais brouillards. On pressentait, à ces signes, quelque chose du *struggle for life* des voisins anglo-saxons.

Plus loin, Godelieve aperçut une charrette pleine de grosses boules rouges que des hommes actifs et silencieux se lançaient l'un à l'autre : c'étaient des fromages, qui finissaient par s'engouffrer dans une cave.

Sur un pont en dos d'âne elle traversa un canal dans les eaux calmes duquel, sous le jour oblique de cinq heures, les maisons miraient leurs faces confiantes et familiales. Elles n'étaient ni pauvres ni luxueuses, ces maisons, mais graves, avec leurs fenêtres ouvertes et fleuries, symbole, sans doute, de l'âme de ceux qui les avaient construites...

L'omnibus tourna brusquement. Il entrait dans la rue des hôtels aristocratiques aux frontons Louis XV armoriés, aux balcons possessifs, surplombant les portes massives au vantail unique et méfiant, et même les marches des seuils protégées par des grilles forgées.

Soudain, Godelieve eut la joie de voir, chez un fleuriste, des tulipes échevelées qui se penchaient vers elle. Demain! demain elle serait dans les champs de fleurs! Elle mettrait son

nez dans leur calice embaumé, elle toucherait la douceur de leurs fins pétales et goûterait à leur chair fraîche !

Au bout de la rue, la voiture, enfin, s'arrêta devant l'hôtel Bellevue.

Avant même d'y entrer, la voyageuse descendit vers le port. Il l'attendait donc, pour être si joyeux et pourtant calme et provincial!... Et quelles couleurs, au soleil couchant!

Alors Godelieve, tout heureuse, revint à l'hôtel : immobile au milieu des eaux clapotantes, il avait l'air d'un confortable *house-boat*.

— Madame veut une chambre sur la Meuse?

— Bien entendu!... et le plus haut possible, pour avoir une belle vue!

Mais l'hôtel n'avait que deux étages, — deux « ponts », se dit Godelieve qui, en grimpant l'escalier étroit et raide comme celui d'un bateau, convoita le tapis de grosse toile à large damier rouge et blanc, le laque vert pois des murs et des marches de bois reluisantes de vernis.

Sa chambre, basse de plafond, éclairée par de petites fenêtres à guillotine, lui donna tout à fait la sensation d'une cabine. Une perse glacée, cependant, la tapissait des longues queues et des panaches d'oiseaux de paradis. La voyageuse déposa son chapeau sur la commode ventrue dont les marqueteries jaune pâle dessinaient des arabesques autour de gros boutons en cuivre ciselé. Puis un coup d'œil dans la glace lui montra sa jolie figure, le papillon écarlate de ses lèvres en arc et les piquantes mouches noires sous ses yeux lourds : elle se trouva très bonne mine.

A genoux, car la fenêtre était basse, elle se hâta de regarder au dehors.

Pourquoi son cœur se mit-il à battre? Était-ce de joie, en voyant à ses pieds cette large Meuse sauvage et houleuse? Était-ce d'en aspirer la senteur froide mêlée aux effluves salins de la mer du Nord? Ou bien à cause de la beauté de cet horizon vaste et doux? Ou encore s'attendrissait-elle sous l'influence de cette belle fin de journée? Non. Mais le geste seul de s'appuyer à une fenêtre pour contempler un paysage plaisant avait évoqué Adrien auprès d'elle. La libre nature, une fois encore, la ramenait à lui.

De la mystique Godelieve, il ne restait rien que l'âme passionnée, exaltée, avide, d'une femme amoureuse.

Au mur du béguinage, elle avait laissé accrochés l'esprit de sacrifice et d'abnégation, la résignation chrétienne, l'habitude, la routine de l'obéissance... Devant la Meuse au large et puissant courant, devant le vol libre des mouettes et le soleil à son déclin, qui appelait la nuit et l'amour, Godelieve, elle aussi, appelait Adrien avec l'enthousiasme de ses vingt-cinq ans.

Ses forces l'abandonnèrent presque; elle allait gémir quand, soudain, elle se souvint de l'amertume passionnée avec laquelle, jadis, Adrien lui avait parlé de son amour pour cette Américaine qu'il avait voulu épouser. Elle comprenait mieux aujourd'hui combien il avait dû souffrir alors. Pauvre Adrien, cher Adrien! Le serrerait-elle encore sur sa poitrine et connaîtrait-elle encore une fois l'ivresse de son baiser? Son cœur lui fit mal. Elle dut s'asseoir. Vivement, elle chercha son flacon d'éther : elle étouffait.

La crise passée, Godelieve redescendit dans la rue. Elle erra lentement, résolue à ne plus penser, — ce à quoi l'aida l'animation subite de la ville à l'heure du dîner. — Elle traversa des ponts, des passerelles, longea des canaux et observa par les fenêtres l'intimité tranquille des petits intérieurs. Chez un revendeur, la couleur d'or sain d'une boîte de laiton et la rondeur ovoïde de boutons frisons en filigrane d'argent lui plurent. Elle aurait voulu acheter aussi quelques-uns de ces énormes vases, bons serviteurs, qui, devant chaque porte, semblaient s'offrir, — brocs à huile ou à lait, — pansus, confortables, en cuivre éblouissant, aux becs amples et généreux.

Après avoir suivi une rue commerçante et éclairée, la seule fréquentée de la ville, Godelieve se trouva sur la place de l'Église, dont la solitude apaisante et parée d'ormes magnifiques la charma longtemps.

Rentrée tard, elle dîna seule et vite, de saumon fumé, de pourpier en salade et de thé. Quand elle fut remontée dans sa chambre, elle revint s'agenouiller devant la fenêtre. De forts remorqueurs circulaient encore sur la Meuse, traînant une procession recueillie de bélandres aux bordages ourlés. La nuit tombait peu à peu. Sur les bateaux qui, un à un, s'immo-

bilisaient, des lumières montèrent à mi-mât, des feux s'allumèrent dans le lointain du paysage assombri. A l'ouest, sur le fleuve élargi, le soleil avait laissé une traînée miroitante de nacre rosée.

Et Godelieve pensa encore à Adrien. Mais, cette fois-ci, sa pensée se teinta de mysticisme, comme l'estuaire de la Meuse de la douceur des rayons réfléchis. Elle se dit en soupirant qu'elle aurait pu s'accouder à cette fenêtre avec son bien-aimé et obtenir peut-être de lui ce qu'elle demandait à Dieu chaque jour, la sanctification volontaire de sa vie terrestre en vue de son bonheur éternel...

Enfin elle s'endormit pieusement, calmée tout à fait par la soudaine certitude que ses prières ne seraient pas inutiles.

Elle rêva du ciel, des fleurs, et d'Adrien.

*
* *

Dès cinq heures du matin, les bruits du fleuve et les cris incessants des mouettes geignardes la réveillèrent. Elle se leva et, vite, regarda par la fenêtre. Tout près, comme trois gros canards bien sages, trois barques s'en allaient de compagnie vers la mer. Leurs fanaux brûlaient encore dans le ciel gris du tout petit matin.

Sitôt prête, Godelieve prit un des premiers bateaux pour Rotterdam.

La route lui parut monotone, plate, et la Meuse sans poésie. Seuls, les bélandres aux belles voiles brunes, qui s'écrasaient au ras de l'eau sous le chargement surélevé de légumes frais aux vives couleurs, mettaient quelque originalité dans la tristesse morne du paysage.

A Rotterdam, Godelieve, bousculée dans le brouhaha désobligeant du débarcadère, prit le train pour Haarlem. Sur les canaux que longeait la voie, des nappes de tulipes et de narcisses flottaient, — jetés avec dédain, sans doute, par les horticulteurs encombrés. — Parfois leur amas était si grand que l'eau, d'un bord à l'autre, en était presque recouverte, comme de loques somptueuses bariolées de pourpre, d'argent, de jaune pur, de sombre violet, sur le fond glauque

des feuillages... Nouvelles Ophélies que leur fraîcheur et leur beauté n'avaient point sauvées d'une fin prématurée et presque ignominieuse, les fleurs parfumées s'en allaient, alourdies par la splendeur de leurs têtes, vers l'inconnu, vers l'infini. Ainsi les passions qu'on arrache du cœur embaument le souvenir avant d'être entraînées à l'oubli... Plus loin, des tulipes « perroquet », jaunes, rouges et déchiquetées, ressemblaient, en s'épanouissant sur l'eau, à quelque étrange réunion d'étoiles de mer.

A Haarlem, Godelieve, absorbée par ses préoccupations florales, se rendit au plus vite, sans même jeter un regard à la ville, chez le célèbre fleuriste Van Tuberghem. Elle fut fort étonnée du spectacle qui s'étendait sous ses yeux. Un simple fossé séparait de la route les champs de fleurs. Tout de suite et près de la maison d'habitation, des plates-bandes longues et étroites, encadrées par des sentiers de terre noire, semblaient, avec l'éclat de leurs teintes diverses mais cependant groupées, une vaste carte d'échantillons. C'était là, en effet, que se trouvaient réunies les fleurs les plus « réussies » et les nouveautés de l'année. Sur cette orgie de couleurs passait un souffle assez fort, avivant l'odeur des grandes plates-bandes de jacinthes et de narcisses, dont les damiers blancs, bleus, jaunes, marrons, pourpres et roses se déroulaient à perte de vue.

Précédée par l'horticulteur, Godelieve suivit les petits sentiers de terre battue et foncée. Elle plongea dans cette mer de couleurs. Les tulipes blanches dépassaient à peine ses chevilles; elle croyait marcher dans du lait ou bien dans de la pourpre ou du soufre doré, tant elle était cernée par les têtes rouges ou jaunes.

Plus elle avançait dans les parterres, plus les fleurs grandissaient. Elles s'étageaient en amphithéâtre et jusqu'à l'horizon régnait cette prodigalité splendide.

Bientôt les jonquilles et les narcisses atteignirent ses genoux. Elle marchait souriante et charmée, attentive comme si elle eût entendu des voix venant des fleurs. Lorsqu'elle fut au milieu des beaux iris aux pétales de délicate porcelaine, elle n'eut pas besoin de se pencher pour respirer le subtil arome de leur pollen pâle, bien qu'ils fussent à peine entr'ouverts.

M. Van Tuberghem, qui ne se trompait pas sur ses clients, vit

qu'il avait affaire à une admiratrice passionnée de sa flore. Et cette visiteuse ne lui eût-elle rien acheté, qu'il se fût tout de même enorgueilli de lui montrer ses jardins et surtout les carrés de ses « nouveautés ». Ces plates-bandes étaient plus petites que les autres, mais d'une végétation plus intense et plus pure : il n'y avait là que des sélections de tons et de formes. Godelieve admira de petits ixias au vert intensifié, — au vert des bronzes pompéiens, — avec une goutte noire au cœur, des jacinthes simples mais géantes, des tulipes échevelées et folles au point de devenir des monstres inquiétants aux tentacules tachetés, aux couleurs tristes de chair décomposée ou franches et fulgurantes, au contraire, comme celles des oiseaux des îles. Et c'était cette inversion des figures accoutumées, cette substitution de l'artificiel au naturel qui captivait Godelieve jusqu'à l'abasourdir.

L'horticulteur, enfin, pour mener sa visiteuse jusqu'à une serre chaude, dut traverser l'entrepôt des bulbes secs. Il en choisit quelques-uns :

— Acceptez-les, madame, je vous prie... Tenez, ces plus modestes oignons sont ceux qui donneront les fleurs les plus précieuses...

Godelieve eut un élan de tendresse vers ces insignifiances d'où, par la grâce de Dieu, sortiraient tant de choses merveilleuses. Elle pensa qu'il en était ainsi des cœurs et des âmes humbles d'où parfois jaillissent les sublimes vertus dont s'illumine leur vie spirituelle.

M. Van Tuberghem lui fit encore hommage d'un bouquet des fleurs les plus rares de ses serres. Elle en fut si joyeuse qu'elle abandonna l'idée d'un voyage à Hillegom : qu'y verrait-elle de mieux? Et puis, maintenant qu'elle était rassasiée, il lui venait comme un scrupule des plaisirs qu'elle goûtait depuis trois jours, — trois jours de tentation trop facilement acceptée, et sans le moindre petit sacrifice. — Il fallait donc retourner à Bruges, au plus tôt...

*
* *

Godelieve retrouva Bruges enveloppée de son habituelle et froide brume d'où, seuls, émergeaient le beffroi, les tours et

les clochers des églises. Dès la descente du train, le beau bouquet de Van Tuberghem, qu'elle tenait à la main, se perla de brouillard; ses vêtements noirs furent vite gris et luisants d'impalpable poudre d'eau. Elle arriva au béguinage toute pénétrée par ce froid humide.

Ah! cette noire tristesse de l'enclos princier! Une prison... En ce moment, Godelieve comprit l'irrémédiable tristesse du saule pleureur qui poussait au coin de la Vigne, arbre sans énergie, toujours résigné à ployer pour ne pas rompre, à pleurer, dans son constant affaissement, toutes les gouttes d'eau de toutes les ondées... Elle l'avait si longtemps regardé sans en remarquer le symbole!

Léonie, tout heureuse de voir revenir sa maîtresse quelques jours plus tôt, la reçut avec transport.

— Hélas! — s'écria-t-elle, — quel piètre dîner, madame Godelieve! Des lentilles que vous détestez et du fromage blanc... Mais que ces fleurs sont donc merveilleuses et que je suis contente que vous soyez revenue!...

Godelieve, un peu réconfortée par ce cordial accueil, lui raconta complaisamment son voyage: elle lui parla de toutes les fleurs avec le plus grand détail. Léonie écoutait avidement. Toutefois, en elle-même, la pieuse servante se trouvait gênée par l'odeur forte du bouquet, odeur qu'elle jugeait profane, capiteuse, point assez légère ni « éthérée », mais trop charnelle, vraiment, une odeur « à ne pas trop respirer » : — elle pouvait donner des idées malsaines.

Et, comme Godelieve penchait sa tête sur les fleurs, Léonie lui dit timidement :

— Elles sentent bon, mais trop bon.... J'ai idée que le diable doit sentir un peu comme cela!

Godelieve se mit à rire.

— Ah! ma chère Léonie! vous ne croyez pas si bien dire!... Mais le diable, assurément, serait bien malin de sentir toujours aussi bon : il aurait un grand succès. Heureusement que Dieu ne le lui permet pas. Car le diable, comme notre fourneau quand il fume, doit sentir le charbon de mauvaise qualité.

Léonie, cependant, qui disposait les fleurs dans des vases, s'écria :

— Sainte Vierge! madame, est-ce assez beau! Avons-nous bien le droit de garder de l'aussi beau pour nous? Et ne vaudrait-il pas mieux les donner demain à la chapelle?

— Mais oui! — lui répondit Godelieve désenchantée et résignée.

Et elle pensa au saule pleureur... Soudain elle frissonna, car elle avait trop tardé à enlever ses vêtements humides. Elle se coucha fiévreuse et oppressée. Dans la nuit, cette fièvre augmenta jusqu'au délire. Le lendemain matin, le médecin diagnostiqua une congestion pulmonaire.

Sous ses petits rideaux blancs, la malade grelottait de froid, puis elle haletait, tant elle avait chaud! Ses yeux, agrandis par d'étranges visions, considéraient au loin le crucifix suspendu sous les attributs Louis XV de la boiserie. Il y avait dans ce regard une supplication déchirante qui faisait trembler Léonie.

On n'arrivait pas à calmer la fièvre; l'agitation augmentait. Léonie était persuadée que, dans son délire, la malade, comme la Vierge de Spernalie, se battait contre le diable, car le visage de Godelieve reflétait une angoisse impuissante et apeurée. La pauvre servante tombait à genoux au pied du lit et se mettait à crier...

Bientôt Godelieve fut si mal que la Grande Dame décida d'avertir sa famille. Que restait-il donc de ses proches? Sa mère, retenue à Gand sur une chaise longue par des rhumatismes; son frère, si distant d'elle maintenant à cause de la jalousie de sa femme...

Cependant deux visiteurs se présentèrent, le lendemain soir, au béguinage. Avec l'autorisation de la Grande Dame, ils pénétrèrent dans la cour et sonnèrent à la porte de Godelieve. Léonie les fit entrer au parloir.

— Madame va mieux, — leur dit-elle. — Le docteur donne un peu d'espoir depuis tantôt.

— Ah! tant mieux! — s'écria l'un des deux personnages, dont la figure crispée se décontracta. — Mais je voudrais bien la voir. Je suis son frère.

Alain, laissant son compagnon au parloir, monta aussitôt chez sa sœur.

Godelieve assoupie, les mains jointes sur le drap blanc, la tête un peu haute sur l'oreiller, la bouche détendue par un

léger sourire, pâle, immobile, avait l'air d'une morte. Alain la contempla, désolé. A genoux devant ce lit monastique, il pleura la fuite du temps passé loin de cette sœur charmante dont il gardait un si bon et si délicat souvenir, et qu'il aimait de cette affection particulière et profonde qui est l'amour fraternel... Il déplora les divergences de caractère des deux belles-sœurs... Qui sait? Godelieve ne s'était réfugiée au Béguinage, peut-être, que parce qu'elle espérait y trouver des amies, des compagnes, un foyer?

Le désespoir d'Alain se calma quand il eut remarqué combien, dans son sommeil, Godelieve avait l'air heureux. Il supposa qu'une vision de paradis et des saints anges la ravissait... Mais, si Godelieve souriait de la sorte, — et comment Alain eût-il pu le savoir? — c'est qu'entrant, en rêve, au paradis, elle y conduisait Adrien par la main...

En ce moment, Léonie vint annoncer que l'autre monsieur désirait être reçu. Alain jeta un coup d'œil à Godelieve et autour de la chambre, à laquelle la lueur d'une veilleuse prêtait un air de sanctuaire. Des fumigations de benjoin et d'eucalyptus rappelaient l'encens d'une fin de salut.

— Qu'il vienne! — dit Alain.

Et Adrien parut, recueilli.

Ah! si Godelieve avait pu voir avec quelle tristesse, quelle douceur, quel remords, quelle dévotion il la contemplait!... Mais, ignorante de ce qui se passait autour d'elle, la malade continuait de sourire à son rêve. Son front haut cachait ses plus chères pensées. Elle ouvrit enfin les yeux, disjoignit les mains et les lèvres et dit, simplement, dans un soupir :

— Adrien!

Le jeune homme s'agenouilla au pied du lit. Elle le regarda.

— Est-ce que je vais mourir? — demanda-t-elle faiblement. — Je suis heureuse, Adrien...

— Qui parle de mourir, Godelieve! Au contraire, vous êtes sauvée.

— Sauvée?

Elle réfléchit, un instant.

— Comment êtes-vous ici?

— Mais nous sommes venus, Alain et moi...

— Alain?

Alain s'avança et, se penchant vers sa sœur, l'embrassa, tandis qu'épuisée par l'émotion elle perdait presque connaissance.

Léonie, qui n'avait pas compris grand chose à cette scène, sagement, congédia ces messieurs et secourut sa chère malade.

*
* *

La convalescence de Godelieve fut rapide. Tous les jours, les deux jeunes hommes vinrent la distraire. Dans la chambre de la béguine, on parla du passé, du doux et chaud passé de l'enfance, et aussi des temps plus tristes, des jours noirs de cette longue séparation qui avait suivi les fiançailles rompues et le mariage de Godelieve.

Elle apprit ainsi qu'Adrien était revenu depuis peu de temps d'un grand voyage autour du monde. Il raconta ses chasses au bord des rives ténébreuses des lacs africains, ses promenades le long de la muraille de Chine, dans le mystère de la plaine des Tombeaux, puis à travers les Indes et le Thibet.

Godelieve aimait ces histoires merveilleuses. Elle questionnait Adrien, qui devait préciser les paysages, les couleurs, et narrer par le menu ses impressions. Il lui obéissait avec une délicatesse intelligente.

Un jour qu'il lui racontait les merveilles d'un jardin du Bengale, Godelieve s'écria :

— Oh! ce beau jardin, je le vois! Que j'eusse aimé y vivre!...

— Avec moi, ma petite Godelieve? — interrompit doucement Adrien.

Godelieve rougit beaucoup, mais elle fut heureuse comme elle ne l'avait jamais été depuis longtemps, en reconnaissant cette intonation d'autrefois, si familière et d'ironie si tendre!

Au bout de quelques jours, la convalescente était presque guérie. Alain et Adrien annoncèrent, un soir, leur départ pour le lendemain... Mais ils reviendraient.

— Tous les deux?

— Tous les deux, — s'empressa de répondre Adrien. — Que de choses n'avons-nous pas à nous dire encore, Godelieve!

Il faudra nous revoir, bien sûr, car nous sommes tout ce qui nous reste du passé... Allons, à bientôt!... Soignez-vous.

Et, tendrement, avec beaucoup de respect, il baisa la main de la postulante.

*
* *

Godelieve avait à peu près repris sa vie ordinaire de sujétion à la règle. Mais elle n'y avait retrouvé aucune tranquillité. Qu'elle se promenât dans son jardinet, qu'elle passât une main caressante sur ses fleurs, qu'elle portât à ses lèvres le cœur de ses roses blanches, aspirant, comme affamée, leur parfum de thé, toujours elle pensait à Adrien. Le revoir était devenu pour elle un désir si fort, si constant, qu'elle finit par se demander si sa vocation religieuse n'était pas compromise.

Dans l'enclos vert du Grand Béguinage, sous les arbres haut montés qui, malgré la chaleur torride, conservaient à la terre, sous leurs ombrages, une perpétuelle moiteur, Godelieve faisait son examen de conscience, désolée et s'accusant de « concupiscence ». Elle entrait alors à l'église, s'agenouillait aux pieds de Notre-Dame, lui confiait ces tourments auxquels son confesseur accordait si peu d'importance. Elle doutait maintenant que, malgré sa bonne volonté, elle pût jamais se délivrer du souvenir si doux d'Adrien.

Elle se demanda si le prononcé de ses vœux ne lui donnerait pas la force nécessaire. Ses vœux! Mais voici qu'à l'automne proche elle aurait déjà deux ans de postulat, et pas une seule fois la Grande Dame ne lui avait parlé de l'admettre dans son troupeau.

Un jour enfin, courageusement, Godelieve la questionna à ce sujet. La Grande Dame lui répondit avec onction, mais franchise, qu'elle était encore bien jeune et qu'une année supplémentaire de postulat serait une épreuve agréable à Dieu.

Godelieve rentra chez elle sans protester; mais, dans sa chambre, elle pleura. Seule au monde, que deviendrait-elle si jamais on la rejetait du béguinage? Elle n'était donc plus bonne à rien, pas même à servir Dieu?... Quelle tristesse!

VII

Un matin, au commencement de septembre, Godelieve reçut cette dépêche :

Voudrais vous voir. — *ADRIEN.*

Alain était revenu deux ou trois fois au béguinage, pour de brèves visites; mais Adrien n'avait pu se joindre à lui. Il voyageait au loin, pour affaires sérieuses. Godelieve, presque résignée, ne l'attendait plus... Et ne valait-il pas mieux qu'il en fût ainsi?... Et pourtant il lui sembla tout naturel qu'il voulût, tout d'un coup, la revoir.

Deux jours après, Adrien et Godelieve transfigurée par le bonheur se promenèrent sur les remparts voisins. Lui se montra plutôt silencieux, presque préoccupé, bien qu'intérieurement une joie envahît, inondât son cœur, de retrouver Godelieve, guérie, si pleine de vie, si jeune, si peu béguine!

A travers toutes les ruines de sa vie, elle était restée toujours égale à elle-même, simple, naturelle et d'une sérénité reposante. Adrien l'en admira davantage. Il subissait aussi son charme physique de fleur fraîche. Et, ainsi, il s'aperçut qu'elle n'avait point cessé d'habiter dans son cœur.

Godelieve dut rentrer pour le rosaire et les offices. Mais, vers le soir, elle rejoignit son cousin sur le quai du Miroir. Ils furent aussitôt pénétrés par le charme des choses. Dans le Vivier où les cygnes, claquant du bec, lissaient sans cesse leur plumage ébouriffé, l'image reflétée et frissonnante des maisons atténuait leurs vives et réelles couleurs. Sur l'eau lente voguaient déjà des feuilles rousses. Un ciel fin, moutonné, annonçait la pluie pour le lendemain. Au loin, une barque pleine de briques transportait un rose délicat. Les tours et les clochers se profilaient au-dessus du troupeau des maisons : ainsi donnaient-ils à la ville une noblesse apaisante et grave. L'atmosphère énervante, lourde, semblait peser sur le silence. Adrien et Godelieve se sentirent subitement comme seuls sur la terre. Devant eux, le remblai vert descendait jusqu'à l'eau verte et moussue avec laquelle il se confondait en une pelouse unique, molle et spongieuse, où l'on aurait pu

si bien s'enfoncer et mourir!... Godelieve se souvint d'avoir, une fois déjà, éprouvé un pareil sentiment. Elle s'arrêta.

— Adrien, — dit-elle en lui serrant la main, — j'ai rêvé une fois...

— Vous avez rêvé, Godelieve?...

Et il lui passa son bras autour de la taille.

— J'ai rêvé...

Mais elle ne put achever. Adrien la pressait sur son cœur.

— Ma Godelieve, ma Godelieve adorée..., à moi pour toujours, dites?

Sur la bouche de la jeune femme, entre ses baisers, il lui parlait de son amour, inaltéré malgré les apparences contraires, de son bonheur d'avoir retrouvé la même Godelieve, sa Godelieve, son épouse enfin, si elle voulait.

Godelieve, défaillante de bonheur mais abasourdie et troublée, ne put que murmurer :

— Adrien... Adrien... me marier... vous épouser! Mais... mon postulat?... Ce n'est pas possible!... Quoi faire? Mon Dieu! O Adrien, mon cher Adrien!

— Ah! Godelieve! vous ne m'aimez pas!

Elle le regarda... Et toute sa vie de douleur et d'amour, il la vit dans ses yeux, tandis qu'il la sentait défaillir contre sa poitrine.

Godelieve, qui avait la main sur son cœur, étouffa une plainte, et se redressa aussitôt.

— Je crois que je peux marcher, — dit-elle. — Il faut maintenant que je rentre au béguinage.

— Je vais vous reconduire, Godelieve.

— Si vous voulez, Adrien.

— Mais vous ne m'avez pas répondu, bien-aimée?

— Demain...

Ce soir-là, Godelieve pria presque toute la nuit avec ferveur. Elle supplia Dieu de lui donner la lumière. Lui était-il défendu d'épouser Adrien? Oui, peut-être, parce qu'elle l'aimait trop et qu'il est dangereux pour l'âme chrétienne de s'offrir un bonheur aussi égoïste. Mais elle reconnaissait en même temps que renoncer à ce bonheur était au-dessus de ses forces... Ah! le véritable esprit de sacrifice, la Grande Dame

avait raison, elle ne l'avait jamais eu. Elle n'était vraiment qu'une pauvre et faible femme, comme les autres...

Le lendemain matin, elle se présenta de nouveau chez la supérieure. Avec simplicité, elle lui raconta le retour d'Adrien, sa demande, le penchant de son propre cœur et ses scrupules, ses luttes, ses détresses.

— ... Ma mère, conseillez-moi, je vous en supplie!

— Vous conseiller, ma chère fille! Comment le pourrai-je? Il est des moments où les âmes comme la vôtre doivent être seules en face de Dieu et de leur destinée. Je ne puis donc vous aider ni de mes conseils ni de mon expérience. Dieu, dans cette grave circonstance, enjoint à votre âme chrétienne de décider seule. La volonté, ma fille, est aussi une vertu : il faut savoir assumer des responsabilités... Cependant gardez vous d'exagérer les exigences de Dieu. Elles ne sont pas toujours celles que nous imaginons. Il est tout amour et toute indulgence... Je vous ai déjà dit, ma chère enfant, que, malgré votre bonne volonté, votre franchise, votre foi, vous n'aviez pas l'esprit monastique. Aujourd'hui, malgré les angoisses qui vous ont assaillie, les épreuves que vous avez subies, vous ne le possédez pas davantage. Vous êtes trop jeune, trop spontanément avide des joies terrestres pour y renoncer sans danger. En ce qui touche la vie religieuse, je dois vous conseiller d'attendre : vous n'êtes pas encore le fruit mûr pour le cellier du Sauveur... Mais en ce qui touche votre vie séculière, je vous le répète, ne prenez conseil que de vous-même, après avoir imploré les lumières divines. Elles ne vous feront pas défaut, si vous les sollicitez avec ferveur.

Godelieve, cette fois-ci encore, en quittant la supérieure, se trouvait déçue, le cœur lourd; mais, chose étrange, les paroles de la Grande Dame, à mesure qu'elles remontaient à sa mémoire, dissipaient les obscurités qui, aux yeux de sa propre conscience, voilaient la véritable physionomie de son âme.

Elle réfléchissait profondément, en traversant l'ombre recueillie des grands arbres de la cour. Et cette lumière désirée, Dieu la fit là tout d'un coup et à son insu presque. Ce fut en fiancée d'Adrien qu'elle entra, rassérénée, à l'église. Elle s'agenouilla devant Notre-Dame de Spernalie. Tout heureuse, elle vouait à la Vierge son bonheur, son

amour et celui d'Adrien, et lui promettait une vie noble et pure.

***

Rentrée dans sa petite maison, Godelieve la regardait avec déjà cet esprit dégagé des choses qu'on va quitter. Elle s'étonnait tristement de se trouver indifférente devant cette séparation définitive.

Le parloir, si rempli de ses pensées, sa chambre, son jardin, même ses fleurs de prédilection, — abandonner tout cela la laissait sans émotion. Elle sortirait du béguinage après deux ans de postulat, avec la joie égoïste des jeunes filles qui sortent du couvent, leurs études terminées.

Sur ces entrefaites, Léonie entra.

Godelieve, aussitôt, comprit où avait posé son cœur pendant ces deux années, et elle éprouva un grand chagrin à la vue de cette amie au si confiant visage! Déjà il fallait qu'elle payât le droit d'être heureuse : elle allait faire mal à cette âme tendre et dévouée, à ce cœur parfait, car Léonie pourrait-elle entendre ses raisons?

— Léonie, — lui dit-elle, — asseyez-vous. J'ai quelque chose de bien grave à vous dire... Je vais me marier.

— Jésus! — s'écria Léonie, tandis que sa figure parcheminée s'étirait et que, sur ses sourcils haussés, ses yeux s'arrondissaient d'étonnement comme si elle eût vu s'envoler les tours de Notre-Dame.

— Vous marier, madame Godelieve, est-il Dieu possible? Vous, une postulante, presque une béguine!

Elle se tut, un instant, étranglée par l'émotion; puis elle reprit, désireuse d'être polie, — toute personne bien élevée doit l'être à l'annonce d'un mariage, — malgré une pieuse colère qui bouillonnait peu à peu en elle :

— Je pense, madame Godelieve, que vous épousez ce monsieur... votre cousin, enfin?

— Oui, Léonie, mon cousin Adrien de Buzancy.

— C'est donc pour cela, madame, — répliqua Léonie d'un air pincé qui, en toute autre occasion, eût fait sourire Godelieve, — c'est donc pour cela que vous faisiez dévotion à saint Adrien!

— Peut-être, ma bonne Léonie.

Léonie se tut derechef. Il se livrait en elle un conflit de pensées très nouvelles. Subitement, elle éclata :

— Mais comment Dieu permet-il des choses pareilles, madame Godelieve! Vous êtes trop sainte et trop pure pour que, malgré tout, il ne vous ait pas en sa sainte grâce!... Mais préférer un mortel, quel qu'il soit, comme époux, à Jésus-Christ lui-même, non! Cela je ne puis le comprendre!

Des larmes montaient à ses yeux. Elle regarda sa maîtresse, quelques secondes, sans plus rien dire, puis elle s'enfuit vers la cuisine, la figure dans un mouchoir d'indienne qu'elle arrosait enfin de ses libres pleurs.

Godelieve, au spectacle de cette douleur, connut combien Léonie l'aimait, mais elle connut aussi que sa servante l'avait jugée. « Qui sait? — pensa-t-elle, — peut-être que cette chère fille en aura moins de chagrin de me perdre?... »

***

Avec Alain et de bénévoles bourgeois comme témoins, Godelieve et Adrien se marièrent à Notre-Dame.

A travers la grille qui défendait les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne, Godelieve, debout, voyait briller les statues dorées des deux preux. Elle serrait avec passion la main de son bien-aimé. Son regard tomba sur la devise : *Je l'ay empris...*

« Mon Dieu, — murmura-t-elle ardemment, — je vous ai voué notre amour, notre vie... Que *bien en advienne*, par votre sainte grâce! »

Le prêtre qui leur donnait la bénédiction nuptiale termina ainsi sa courte allocution :

« ... Aimez-vous en Dieu... et soyez-vous fidèles dans la vie et dans la mort. »

— Ainsi soit-il! — répondit Adrien, grave et sincère, en mettant l'alliance au doigt de Godelieve.

***

Après la messe, Godelieve, qui avait résolu de présenter son mari à la Grande Dame, prit avec lui le chemin du bégui-

nage. Ils entrèrent, en passant, à la chapelle pour y remercier Notre-Dame de Spernalie, dont le visage égratigné par le diable gardait cette expression effarée des combats où elle avait été victorieuse.

Puis, au bras de son mari, Godelieve traversa l'enclos si triste qui menait au logis de la supérieure.

Celle-ci les reçut, debout dans sa faille de Flandre, avec ses manières Louis XIV et les plus aimablement glaciales.

Elle parla beaucoup, puis, s'humanisant un peu, conclut ainsi :

— ... Ma chère enfant, vous étiez, je vous l'ai déjà dit, trop avide de la vie pour rester l'une des nôtres... Monsieur de Buzancy, j'en suis persuadée, saura employer toutes les qualités généreuses qu'il y a en vous et que j'ai pu apprécier pendant deux ans. Soyez heureuse, ma chère fille et profitez, dans le siècle, de toute la sagesse acquise ici grâce à l'influence de notre sainte retraite, afin d'être à même de répandre le bonheur autour de vous, de donner l'exemple et d'élever, en chrétienne, une nombreuse famille... Votre fiancé ressemble beaucoup au saint Adrien du peintre Memling, — ajouta-t-elle en souriant. — Qu'il en ait le courage et les vertus!... Soyez bénis tous deux, mes enfants.

Et elle congédia avec douceur et tristesse ces fous qui croyaient encore que la terre est aux vivants...

Comme, en sortant de chez la Grande Dame, Godelieve et Adrien, dans la cour du béguinage, longeaient les petites maisons mystérieuses sans mystère, des mains insinuantes prirent prétexte d'un vase, d'un pot de fleurs à rentrer, pour soulever les rideaux ou entr'ouvrir la fenêtre. Un visage curieux, mais bienveillant, se penchait, — car ces dames, à qui Godelieve avait déjà fait ses adieux, si elles se sentaient un peu scandalisées, étaient du moins très désireuses de voir le ravisseur de l'aimable et bonne princesse.

Les adieux à Léonie furent particulièrement pénibles. Elle et Godelieve avaient tant aimé de choses ensemble, depuis la solitude et les fleurs... jusqu'à Dieu!

Quand Godelieve lui eut annoncé que la Grande Dame l'autorisait à retourner en son cher béguinage de Dixmude et

qu'elle lui eut recommandé d'emballer soigneusement le vase de Chine vert et la théière ventrue, — « pour monter notre ménage », enfin! — elle l'embrassa avec la profonde émotion d'un grand chagrin.

Léonie sanglota longtemps sans pouvoir faire autre chose que baiser les mains de Godelieve, cependant que Pépé chantait à tue-tête, en s'ébrouant dans son bain.

Godelieve voulut faire, une dernière fois, le tour de son petit jardin. Elle regarda le tapis de prière qui se fanait, montrant déjà la trame. Sur le vagabond rosier du mur de clôture, elle cueillit gravement une rose blanche et la cacha dans son corsage.

Une voiture attendait les voyageurs devant la grille pour les mener à la gare. En route, Godelieve, attendrie, sur la place de la Vigne, dit adieu au saule pleureur désespéré, aux remparts déserts dont les grands arbres s'inclinaient vers les eaux vertes où se reflétaient les choses environnantes...

Godelieve et Adrien s'arrêtèrent à Gand, afin de rendre visite à leur mère. Très souffrante et vieillie, la baronne ne quittait plus guère sa chambre. La lassitude avait adouci sa superbe, car elle trouva des mots bons et affables pour « ces deux enfants qu'elle était heureuse, assura-t-elle, de voir réunis après tant de vicissitudes... Sûrement, Dieu avait voulu cette union. Elle en avait la certitude et, par là, était soulagée d'un grand souci avant de mourir... »

Godelieve resta tout assombrie d'entendre sa mère parler ainsi de sa fin prochaine.

*
* *

Dordrecht. Voici l'omnibus capitonné de velours rouge : Godelieve reconnut, en souriant, le gros bidet blanchâtre, gras comme un fromage.

Il faisait beau. La petite ville avait son air de bien-être familial ; le faîte avancé de ses maisons semblait souhaiter la bienvenue aux jeunes mariés.

A l'hôtel, Godelieve demanda la chambre qu'elle avait occupée à son dernier et solitaire voyage.

Maintenant tous deux, serrés l'un contre l'autre, regardaient par la petite fenêtre l'eau frémissante et le vol éperdu des mouettes. Ils sentaient aussi, en dedans d'eux-mêmes, à travers leurs âmes troublées, le vol ivre de leur amour qui bientôt s'apaiserait dans une ineffable union...

Pendant qu'ils soupaient sur la terrasse, un orage s'abattit, confondant le ciel, la terre et l'eau dans une vapeur que le soleil couchant rendait translucide et dorée.

— Comme il fait lourd! — murmura Godelieve oppressée.

Adrien remarqua le subit affaissement de ses traits. Il ressentit une inquiète pitié pour la fatigue trahie par ce visage qu'il considérait avec tant d'amour, et où les cils trop pesants, au milieu du cerne agrandi des yeux, semblaient entraîner les paupières vers les deux grains de beauté des joues. Les lèvres, rassemblées par une moue tendre, étaient presque bleues. Il remarqua aussi combien, sous la lumière oblique, la peau des tempes devenait transparente et les longues mains pâles comme un vieil ivoire... Instinctivement, il prit une des mains de Godelieve dans les siennes.

— Vous êtes souffrante, chérie?... fatiguée?...

Mais elle, rieuse :

— Fatiguée!... J'ai des ailes, Adrien!... des ailes!... vous pouvez m'emmener au bout du monde...

Mais son pouls battait irrégulièrement. Adrien connaissait ce symptôme des maladies de cœur : l'oppression en temps d'orage, et ce pouls bondissant...

La pluie bienfaisante commença de tomber à flots. Godelieve, comme une fleur rafraîchie, se redressait, s'épanouissait et se colorait de nouveau sous la gaie lumière qui faisait miroiter d'argent vif l'eau grise du fleuve encore tourmenté... Et le bonheur que reflétait le doux visage de sa femme rassurait Adrien.

Après le dîner, ils se promenèrent sur les quais. L'éclat du soleil déjà disparu, réfléchi par l'écran des nuages, glaçait l'eau d'un vernis nacré où se mirait le vert assombri des pâturages et la ligne frangée des peupliers pointus. Les belles voiles épaisses et brunes, gonflées par la brise, se hâtaient vers le port et donnaient au paysage cette poésie amoureuse qu'épandent toujours les ailes éployées.

Quelle douceur pour les deux amants, avant la nuit qui va les unir, de partager, aux bras l'un de l'autre, cette beauté intime et grave et le calme tendre de cette journée finissante!

Le long des jardins, sous l'ombre épaisse dont le silence n'était troublé que par le bruit des grosses gouttes tombant des arbres dans les fossés pleins d'eau, Adrien redit à Godelieve son amour, son bonheur infini de ne plus la quitter jamais... Elle, les yeux à demi fermés, ravie en extase au bras de son mari, se laissait mener par le doux soutien.

C'est ainsi qu'ils rentrèrent à l'hôtel...

Enfin Godelieve, aux lueurs roses et finissantes du jour, put se donner à lui en tout amour et toute simplicité.

Défaillante d'un bonheur insoupçonné, elle s'endormit doucement, tout en continuant de sourire. Adrien tenait sa main, cette main à la paume un peu charnue et qui tout à l'heure frémissait dans la sienne. Comme il la baisait au poignet, il perçut que le pouls battait régulièrement.

Rentré dans sa chambre, il ne dormit point. Toute la nuit, accoudé à sa fenêtre, il regarda la Meuse dont la route assagie était piétinée maintenant par les étoiles éblouissantes. Il revécut toute sa vie, avec ce qu'il appelait « sa fatalité », c'est-à-dire ses propres passions, ses erreurs, puis ses désespoirs témoins de son amour constant et profond, et enfin cette joie si partagée, si haute, si parfaite, dont tout le reste de leur existence serait désormais rempli...

Enfin, dans le ciel, là-bas, une petite clarté timide essaya de lutter avec les ténèbres embrumées, afin de rappeler, sans doute, aux Bataves qu'il existe un soleil, bien loin, dans d'autres pays... C'était l'aube. Des chalands, remorqués par de menus vapeurs, sortirent du port en rampant sur l'eau sombre comme de gros scarabées bronzés qui suivraient une active fourmi. L'air devint d'une transparence extrême. Le paysage parut si proche à Adrien qu'il s'imagina pouvoir toucher d'un geste la rive opposée. A l'horizon, les pâturages et l'eau ne faisaient qu'une seule et même chose au ras de laquelle flottait un léger voile argenté. Les voix fortes des marins résonnaient sur le silence du fleuve, tandis que des bateaux passaient plus nombreux, faisant devant l'hôtel un grand cercle pour prendre le large. Des barques à rames arrivèrent, portant aux citadins

le lait pur de la campagne en de grands brocs de cuivre qui tout à coup s'embrasèrent. Le soleil s'était levé, en même temps que les mouettes se lançaient en effleurant les eaux grises.

« Quel beau matin pour recommencer la vie! » — songeait Adrien tandis que, par la porte ouverte, il apercevait Godelieve endormie.

Elle reposait doucement, repliée un peu sur elle-même, tranquille, l'air d'un enfant heureux.

Alors, à son tour, Adrien se coucha et s'assoupit. Vers dix heures, il s'éveilla. Son premier regard fut pour Godelieve. Il s'approcha de son lit : dans la demi-obscurité des rideaux fermés, souriante, les lèvres entr'ouvertes, elle sommeillait encore, paisible, un peu repliée sur elle-même comme il l'avait laissée. Elle était si charmante à voir ainsi qu'il hésitait à la réveiller. Appuyé au montant du lit, il la regardait avec une passionnée tendresse.

Tout à coup, le silence de la chambre lui causa une sorte de malaise. Une mouche, puis deux se posèrent sur le visage de Godelieve sans qu'elle parût les sentir. Une idée folle traversa le cerveau d'Adrien. Brusquement, il ouvrit les rideaux, et, se précipitant sur sa femme, il la saisit par les mains, qu'elle avait croisées sur sa poitrine :

— Godelieve!

Ce cri retentit dans l'hôtel comme un rugissement. Adrien avait soulevé le corps dans ses bras : la tête se renversa, inerte; la bouche montra ses petites dents blanches entre des lèvres figées. Elle était évanouie. Depuis combien de temps déjà? Il appela au secours, envoya chercher un médecin. Pour réchauffer le corps dévêtu de sa bien-aimée, il le frictionna longuement, mais ce corps resta froid. Le pouls ne battait plus. Le miroir qu'il colla aux lèvres de Godelieve ne se voila d'aucune buée...

Adrien devenait fou. Éperdu, il prit ce corps inerte dans ses bras et le couvrit de baisers. Il ne pleurait pas, mais, entre ses sanglots convulsifs, il lui parlait. Il lui parlait de leur bonheur à peine réalisé. Il lui disait qu'elle ne pouvait être morte, puisqu'il la tenait dans ses bras et sur son cœur... Il fallait vivre, vivre à tout prix, ensemble être heureux, s'aimer toujours, enfin!...

*
* *

Godelieve repose sur son lit nuptial, dans le petit Hôtel Bellevue, en face de la Meuse aux eaux grises. Les mouettes, les chalands et les barges ont enfin rempli le silence matinal. Ce sont, au dehors, des bruits de sirène, des cris d'oiseaux, de fortes paroles d'hommes : la vie, l'inexorable vie, affirme ses droits.

Godelieve, plus pâle un peu, ses longs cils fermés à jamais sur la tendresse de ses yeux, sereine, continue en son âme l'heure de béatitude que lui a fait connaître le véritable amour et qu'elle va perpétuer dans la bienheureuse éternité.

*
* *

— *Miseremini mei, miseremini mei saltem vos, amici mei, quia manus Dei tetigit me!* — psalmodie le prêtre.

Et la voix blanche d'Adrien peut à peine répondre :

— *Quid faciam, miser? Ubi fugiam, nisi ad te, Deus meus*[1]?

COMTE DE COMMINGES

1. — Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins, mes amis, car la main de Dieu m'a touché.

— Que ferai-je, misérable? Où fuirai-je, si ce n'est vers vous, ô mon Dieu!

PEINTRES AU LEVANT

Le Palais de France à Constantinople, où le comte de Choiseul-Gouffier s'installait le 27 septembre 1784, venait d'être entièrement restauré par M. de Saint-Priest. La salle du dais avait reçu un somptueux ameublement en velours ciselé cramoisi, tiré du garde-meuble; une ancienne tapisserie de haute lisse, depuis le temps de M. de Castellane, décorait l'antichambre; des boiseries en architecture et des glaces couvraient les murailles; les dessus de porte, encore vides, attendaient quatre panneaux que l'ambassadeur aurait désiré commander à quelques membres de l'Académie de peinture. Rappelant les vieilles relations de la France avec la Turquie, « l'audience de M. de la Forest, le premier de nos ambassadeurs du temps de François Ier, la médiation de François de Noailles, évêque de Dax, entre la Porte et la République de Venise; la médiation de M. de Bonnac, entre la Porte et la Russie sur le partage des provinces de Perse; la médiation de M. de Villeneuve », ces tableaux eussent entouré un beau portrait du Roi pour mettre sous le dais. Dans la grande pièce qui, sur la terrasse du nord, précédait la salle du trône, l'ambassadeur avait fait incruster en médaillons de plâtre les portraits des neuf rois de France depuis François Ier jusqu'à Louis XV, et, dans la salle longue d'en dessous, il avait placé les portraits des ambassadeurs « que leurs familles avaient été invitées à fournir dans des dimensions

fixées pour l'agrément de l'œil[1] ». M. de Saint-Priest n'avait pu se les procurer tous; mais ceux qu'il avait réunis suffisaient pour rappeler les anciennes traditions des Brèves, des Nointel, des Bonnac.

Grâce aux dispositions bienveillantes des sultans Abd-ul-Hamid et Selim III, les artistes étrangers pouvaient alors travailler librement dans la capitale et parcourir les provinces de l'Empire. Les peintres et les dessinateurs réunirent ainsi des documents qui nous donnent sur la Turquie et les Turcs des indications d'autant plus précieuses que bientôt les réformes du sultan Mahmoud, en modifiant les costumes, allaient changer la physionomie de l'Orient.

*
* *

Un tableau d'Hilaire nous montre le palais de France avec ses terrasses et ses jardins, dominant l'entrée du Bosphore et la Corne d'Or; la Pointe de Sérail et les Iles des Princes au-dessus desquelles se voient les montagnes de Brousse ferment l'horizon. Milady Craven[2], qui, le 25 avril 1786, écrivait de l'ambassade où elle était l'hôte de Choiseul-Gouffier, avait les yeux et les oreilles encore plus flattés au dedans de la maison qu'en dehors. C'était en effet au milieu de marbres antiques, de monnaies et de pierres gravées que vivaient les gentilshommes, les artistes et les gens de lettres qui formaient la société habituelle de l'ambassadeur, et le soir, « quand il n'y avait pas de visite et que le travail de la journée était fini, on s'assemblait autour des grands portefeuilles remplis des plus superbes dessins », tout en écoutant l'académicien Delille lire ses vers ou d'Ansse de Villoison discuter quelques points d'érudition.

La plupart de ces dessins avaient paru en 1782 dans le tome premier de l'ouvrage auquel Choiseul-Gouffier devait son élection à l'Académie française et sa nomination à l'ambassade de Constantinople : *Le Voyage pittoresque de la Grèce*. A son

1. *Aff. étr.*, *Turquie*. Lettre de M. de Saint-Priest du 24 août 1774.

2. *Voyage en Crimée et à Constantinople fait en 1786*, traduit par Guédon de Berchère, 1789, in-8.

arrivée, ce livre lui avait valu quelques désagréments : des cartons avaient dû recouvrir certains passages défavorables aux Turcs ou cacher des gravures trop élogieuses à l'égard des Grecs. Choiseul-Gouffier prenait plaisir à montrer les dessins originaux des gravures qu'il avait demandées aux artistes les plus réputés, Tilliard, Choffard, Aliamet et Lemire; conteur aimable, il en profitait pour narrer ses souvenirs, les escales dans les îles de l'Archipel, les longues courses en Asie Mineure. Il aimait à se dire l'auteur de quelques-uns de ces dessins, sur lesquels, d'après un contemporain, il n'avait peut-être mis que sa signature.

J.-B. Hilaire était l'auteur du plus grand nombre. Dessinateur très précis, maniant avec une égale facilité le crayon, la plume et le pinceau, personne n'a su comme lui rendre la douceur et le charme du Bosphore ou animer l'intérieur des maisons musulmanes et chrétiennes, les places des mosquées, les ruelles des bazars, de mille personnages aux costumes pittoresques, dans l'exactitude du geste et de l'attitude. Aucun détail de la vie du Levant ne lui a échappé : par un de ses dessins, il nous renseigne aussi bien sur les mœurs orientales que le baron de Tott dans une page de ses *Mémoires*, et c'est autant par les compositions de cet artiste que par le texte même de l'écrivain que l'ouvrage de Mouradjea d'Ohsson, paru en 1787, est véritablement le *Tableau de l'Empire ottoman*.

Un autre collaborateur de l'ambassadeur, Cassas, venait de passer sept années à voyager aux frais du duc de Chabot en Italie, en Sicile et en Dalmatie. Choiseul-Gouffier avait obtenu que Cassas abandonnât le service du duc de Chabot pour passer au sien.

Arrivé à Constantinople avec son nouveau protecteur, Cassas n'y put séjourner que quelques semaines. La *Poulette*, l'un des deux bâtiments du Roi qui avaient amené Choiseul-Gouffier, avait reçu l'ordre de faire une croisière sur les côtes de Syrie et de Palestine. Cassas s'embarqua le 30 octobre 1784 pour aller en Égypte dessiner les monuments d'Alexandrie, du Caire et de la vallée du Nil.

Choiseul-Gouffier n'était pas à Constantinople le seul diplomate qui se fût ainsi entouré d'artistes. Le drogman de Suède, Mouradjea d'Ohsson, était à Paris pour surveiller

l'impression du grand ouvrage auquel il travaillait depuis plus de vingt ans : il employait les meilleurs graveurs à reproduire sous la direction de Moreau le Jeune ou de Cochin les dessins qu'il avait commandés à Hilaire ou ceux que Le Barbier lui avait arrangés d'après les compositions plus ou moins maladroites de quelques artistes indigènes, et ce travail ne se réglait pas sans de grandes difficultés, sur lesquelles Wille, choisi comme arbitre, nous renseigne dans ses *Mémoires*[1].

Imitant d'Ohsson, un drogman de la légation de Naples, Comidas de Carbognano, travaillait, sur les conseils de son chef le comte de Ludolf, à une Description de Constantinople qu'il ornait de dessins médiocres[2]. Auprès du cavalier Iuliani, baile de Venise, était le peintre Ferdinando Tonioli, dont le nom reste associé à un très curieux portrait du sultan Abd-ul-Hamid Ier. Bulgakoff, le ministre de Russie, avait amené avec lui Melling, qui devait trouver la célébrité à Constantinople. Mais c'était à l'ambassade d'Angleterre que l'on semblait rivaliser avec Choiseul-Gouffier : l'abbé Sestini, que quelques mois de résidence chez le comte de Ludolf avaient déjà mis à même de faire sur Constantinople bien des observations curieuses[3], y classait les collections de numismatique de l'ambassadeur, tandis que Mayer dessinait les monuments et les sites de la Turquie[4]. Voyageurs et savants trouvaient chez Sir Robert Ainslie un accueil aussi empressé qu'au palais de France. Une tradition depuis longtemps établie poussait les gentilshommes anglais à visiter le Levant. Après Lord Ponsonby, à qui Liotard devait d'avoir pu faire, vers 1740, ce voyage en Orient d'où il avait rapporté de si beaux dessins; après Lord Baltimore, qui, en 1766, voyageait avec Francesco Smith, Sir Richard Worsley arrivait en 1786. Un architecte de talent, Willey

1. *Mémoires et journal de J.-G. Wille, graveur du roi*, publiés par G. Duplessis. Paris, 1857, 2 vol. in-8, II, pp. 149, 194, 195, 292-95.

2. *Descrizione topografica dello stato presente di Constantinopoli arrichiata di figura*, da Cosimo Comidas de Carbognano. Bassano, 1794, 1 vol. in-4.

3. *Lettres de M. l'abbé Sestini écrites à ses amis en Toscane pendant le cours de ses voyages en Italie, en Sicile et en Turquie*, traduites de l'italien. Paris, 3 vol. in-8, 1789.

4. *Views in the ottoman Dominions* in Europe, in Asia, and some of the Mediterranean islands from the original drawings taken for R. Ainslie by L. Mayer. London, 1810, in-fol.

Reveley, dessinait pour lui tous les monuments de la Grèce et de la Turquie et réunissait les matériaux du *Museum Worsleianum* que quelques privilégiés seuls devaient connaître, tellement restreint était le tirage de ce livre dont l'impression coûta plus de 600 000 francs[1].

Chaque soir, ces voyageurs, gens du monde ou artistes, se retrouvaient dans quelque salon d'ambassade ou de légation avec le personnel des missions diplomatiques et les membres des colonies étrangères. Les médecins italiens[2] Signor Girolamo Sardi, « Milanais, chirurgien de la nation arménienne, qui a beaucoup voyagé en Asie et qui connaît depuis longtemps la ville de Constantinople », Antonio Nucci, familier du Capitan Pacha, le Florentin Lorenzo Noccioli, dont une confidence de sultane devait causer la mort, ou Gaubis, qui vécut dans l'intimité de trois sultans, faisaient leurs offres de services, arrangeant les promenades du lendemain, promettant l'accès des maisons des quelques Turcs qui acceptaient alors des visites d'Européens, ou racontant des histoires de harems qu'écoutaient avec ironie les grands drogmans levantins, dans leur costume oriental « dont le kalpak, ou bonnet à quatre cornes, appelé par une dame espagnole l'éteignoir du bon sens, n'était pas la pièce la moins essentielle[3] ». Telles toujours que les avait connues le Forésien Jean Palerne, secrétaire de François de Valois, duc d'Anjou et d'Alençon, qui a tracé d'elles un si piquant portrait dans ses *Pérégrinations*[4], les belles « dames grecques et perotes franques », jouaient un rôle dans ces salons où « des demoiselles bien lasses de l'être encore, n'ayant pour leur dot que leurs beaux yeux, les dardaient avec théorie sur ceux qu'elles se destinaient ou qui les consolaient[5] ».

1. *Museum Worsleyanum* ou *collection de bas-reliefs antiques, de bustes, de statues, de pierres précieuses gravées, avec les vues de plusieurs places du Levant prises sur les lieux dans les années 1785, 1786 et 1787*. Londres, 1794-1803, 2 vol. in-fol.

2. Sur ces médecins, voir Sestini, pp. 57, 96, 313, et Dedem, pp. 54-56.

3. Tancoigne, *Voyage à Smyrne*, suivi d'une *Notice sur Péra*. Paris, 1817, 2 vol. in-12.

4. *Pérégrinations du sieur Léon Palerne*. Lyon, 1606, p. 425.

5. *Mémoires historiques, politiques et géographiques des voyages du* comte de Ferrières-Sauvebœuf, *faits en Turquie, en Perse et en Arabie depuis 1782 jusqu'en 1789, avec des observations sur la religion, les mœurs, le caractère et le commerce de ces trois nations*. Paris, 1790, 2 vol. in-8, t. I, p. 51.

Le salon du ministre de Hollande, M. de Dedem de Gelder, était parmi les plus fréquentés. De très bonne heure, le jeune de Dedem y avait été admis, et longtemps après, devenu général au service de la France, il aimait à se souvenir du tableau amusant qu'avait présenté pour lui la société de Péra. L'ambassadeur de France et l'ambassadeur d'Angleterre, en politique, n'étaient pas de la meilleure entente, les intérêts de leurs deux cours y mettant obstacle, et ils étaient enchantés de contrecarrer leurs démarches respectives. Tout cela n'empêchait pas les relations de société. Ainslie comme Choiseul aimait à conter; mais quand « il s'emparait de la conversation, de citation en citation, d'histoire en histoire », il était rare qu'il n'en arrivât pas à endormir ses auditeurs. On se livrait cependant dans ces salons à des entretiens plus sérieux; après l'un d'eux, Choiseul-Gouffier, le cavalier Zuliani et quelques-uns de leurs amis décidaient d'aller vérifier sur les lieux mêmes les diverses hypothèses émises sur l'emplacement de la ville de Troie. Une autre fois, sur cette même question, on invitait les officiers du génie en mission à Constantinople à donner leur avis, et, en présence du colonel Laffite-Clavé et du capitaine Monnier de Courtois, les instructions les plus précises étaient dressées pour l'exploration archéologique qu'allaient faire dans la plaine d'Ilion l'abbé Le Chevalier [1] et le peintre Cassas.

Après quatorze mois d'absence, Cassas était en effet rentré à Constantinople [2] : il rapportait près de 300 dessins qu'il espérait pouvoir bientôt faire graver aux frais de l'ambassadeur; en attendant il les montrait autour de lui : après les avoir admirés, Dedem se décidait à accompagner en Égypte Fauvel, qui s'y rendait d'ailleurs pour la seconde fois. Un autre artiste y suivait déjà les traces de Cassas. Entré, grâce à la protection de d'Angeville, à l'Académie de France à Rome, pour y achever les quelques mois qu'aurait eu encore à y passer un pension-

1. *Voyage de la Troade* fait dans les années 1785 et 1786 par J.-B. Le Chevalier. Paris, 1802, 3 vol. in-8, 3e édition.

2. Dumesnil a publié, dans son *Histoire des plus célèbres amateurs français* (Paris, 1858, 3 vol. in-8), la correspondance de Cassas avec Desfriches. Plusieurs de ces lettres rendent compte des divers incidents du voyage. Deux d'entre elles ont été insérées dans le *Journal de Paris*, nº 102, 12 avril 1787, et nº 109, 19 avril 1787.

naire qui venait d'y mourir, Armand Caraffe était parti un beau matin et son directeur, Mégnageot, se plaignait que, « de son chef et sans lui en rien dire, il eût entrepris un voyage de cette importance ». Caraffe parcourait la Grèce, l'Égypte, les îles de l'Archipel, et il nouait à Constantinople des relations dont il devait se souvenir lorsque, de retour à Paris, il devint l'un des membres les plus remuants du Club des Jacobins et chercha à recruter des adeptes parmi ce monde de Péra qui rendait alors aux étrangers le séjour de la capitale de l'Empire « infiniment agréable et intéressant ».

***

Les Turcs étaient à cette époque devenus curieux des choses de l'Occident. Mehemet-effendi et son fils Saïd, qui avaient en 1721 et en 1742 rapporté de leurs ambassades à Paris le goût des beaux-arts, n'étaient plus une exception dans la société musulmane. Remzi Ahmet-effendi s'était laissé fêter à la cour de Berlin en 1760; d'autres grands personnages se souvenaient avec plaisir du contact qu'ils avaient pris de l'Europe, et ce n'était plus seulement, comme sous Ahmed III, à des amusements, qui faisaient en quelques jours de la vallée des Eaux-douces une copie de Versailles, que s'intéressaient les Sultans. Mustapha III et Abd-ul-Hamid I trouvaient mieux qu'un divertissement à voir manœuvrer leurs soldats sous le commandement de M. de Tott ou sous celui du lieutenant Obert : sous leur règne, les Turcs s'étaient instruits; plusieurs d'entre eux étaient allés faire leurs études à Londres ou à Paris et l'on avait vu un grand vizir, Halid Hamid, élever sa fille à l'européenne.

Le prince Sélim donnait lui-même l'exemple de la culture française. Petit-fils d'Ahmet III, fils de Mustapha III, il avait dès son enfance été attiré vers les Européens, comme ses trois sœurs, Chah sultane, Bekhân sultane et Kadîdjâ sultane; cette dernière, connue sous le nom de Hadidjé, devait le jour à Adil Chah, esclave circassienne qui avait déjà donné au sultan, une fille, Bydjân, morte en bas âge.

Née le 7 Mouharrem 1182 (24 mai 1762), Kadîdjâ avait été, seize ans plus tard, fiancée avec Seyd-Ahmed Pacha, « haut

fonctionnaire, digne de tout éloge ». Les chroniqueurs turcs s'accordent à vanter l'intelligence et la grande culture de Kadîdjâ ; ils la représentent comme la sœur préférée que Sélim, après être monté sur le trône, consultait sur les améliorations et les réformes qu'il projetait d'introduire dans son empire. Sa confiance était telle que, par une faveur exceptionnelle, il l'autorisait à sortir librement.

Au cours d'une de ces promenades, Kadîdjâ sultane fut reçue par le chargé d'affaires de Danemark, M. de Hubsch, dans sa propriété de Bouyoukdéré. Les étrangers visitaient alors les terrasses de cette somptueuse villa, célèbre sur tout le Bosphore. Séduite par les aménagements, autant que par la disposition des terrasses et des jardins, la sultane exprima le désir d'avoir un artiste capable d'exécuter les plans d'une semblable demeure. M. de Hubsch lui indiqua Melling.

Le palais de Kadîdjâ, Nebad-Abad, était situé sur la pointe de Defterdar Bornou, dans ce village d'Ortakeuï, si connu alors par ses cultures de jasmin, dont les longues et droites tiges servaient à la fabrication des tuyaux de chibouks. Melling s'installa tout auprès, à Couroutchesmé ; en quelques jours, il s'était rendu indispensable, sachant satisfaire les moindres désirs de la princesse. « Architecte, peintre, décorateur et jardinier, il démolissait, rebâtissait, détruisait et recréait sans cesse [1] » et M. de Bautet, qui le vit à l'œuvre, put compter les petits temples, les arcs de triomphe, les labyrinthes qui naissaient chaque jour des caprices de la sultane. Sélim III voulut avoir un pareil jardin et il ordonna à Melling d'aménager le palais que venait de lui céder sa sœur Bekhân sultane et sur l'emplacement duquel s'éleva plus tard Tchéragan, dont les marbres gisent maintenant sur la rive du Bosphore, tristement noircis par l'incendie de janvier 1910.

Melling eut toute liberté d'étudier le monde au milieu duquel il vivait. Sur la carte des environs de Constantinople qu'avait dressée son ami Kauffer, il marquait chaque jour l'endroit où il se plaçait pour dessiner, indiquant avec soin par deux traits l'horizon qu'il avait devant les yeux. Les vues qu'il prenait ainsi semblaient à un artiste qui eut l'occasion de

1. *Mémoires* inédits de M. de Bautet.

feuilleter ses cartons à Constantinople même, « véritablement calquées sur la nature ». Par de longues stations sur la Tour de Léandre, sur la Tour de Galata, sur les terrasses des ambassades à Péra ou au sommet du Boulgourlou, au-dessus de Scutari, il se pénétrait des moindres détails du panorama. Parfois, il se rendait aux îles des Princes pour apercevoir, sur la rive lointaine de la Marmara, la silhouette de Stamboul dont il allait chercher un autre aspect du côté de la Corne d'Or sur le plateau de l'Okmeïdan.

Les touristes modernes ne fréquentent plus à l'Okmeïdan; c'est aux hauteurs d'Eyoub qu'ils vont demander une vue d'ensemble de la Corne d'Or et de Stamboul. Melling a fait là quelques-uns de ses meilleurs dessins, se délassant de son travail par des croquis des prairies et des îlots de Karaagatch et par des vues de l'Amirauté et de l'Arsenal où régnait alors la plus grande animation. Mais le Bosphore surtout l'attirait : ses dessins auraient pu illustrer ce livre où le Bostandji bachi, chargé de la police du canal, tenait à jour la liste des maisons du Bosphore pour pouvoir, quand il se trouvait à la barre du grand caïque du sultan, répondre aux moindres interrogations du souverain.

Palais impériaux, kiosques de plaisance des sultans ou des sultanes, yalis de pachas, villages grecs de la côte d'Europe avec les demeures des riches Phanariotes et les résidences des ambassadeurs ou des marchands francs; villages de la côte d'Asie, cyprès et minarets si pittoresques au milieu des maisons peintes des musulmans : les habitants de Londres et de Paris qui en 1812 et 1814 venaient contempler Constantinople dans les panoramas de H. Aston Barker [1] et de Prévost [2], se seraient fait de cette ville une idée plus complète en feuilletant simplement le recueil de Melling. Sous son crayon les quais du Bosphore se sont animés; ici la foule des valets se presse, sous la conduite des eunuques, à la porte d'un yali princier; là, assises à l'ombre des platanes, auprès de quelques

1. *A series of eight wiews forming a Panorama of the celebrated city of Constantinople and its environs* taken of the town of Galata by Henry Aston Barker and exhibited in his Great Rotunda, Leicester square. Published january 1st 1813 by Thomas Palser, Surry Side Westminster Bridge and Henry Aston Barker, West Square.

2. Sur Prévost et ses *Panoramas* voir Castellan, II, p. 77.

tombes, les femmes musulmanes regardent silencieusement leurs enfants pêcher; plus loin, un papas grec, en long bonnet cylindrique, vend des amulettes près d'une fontaine dont l'eau fait des miracles; un carrosse d'ambassade passe; des tziganes font danser un ours et deux singes et, pour un instant, est interrompue la rêverie de l'Arménien ou du Grec accroupi à sa fenêtre, sur un sofa, en attendant l'heure où le courant d'air de la mer Noire lui apportera la fraîcheur. Sur les terrasses, ornements des jardins du Bosphore, les larges pins parasols couvrent de leur ombre les farandoles des danseurs, tandis que dans des groupes où circulent chibouks et tasses de café le drogman, que chaque famille levantine est fière de voir figurer parmi le personnel des missions étrangères, raconte les dernières histoires de la ville.

Une longue observation du Bosphore avait donné à l'artiste la connaissance exacte de ses eaux si changeantes, où les alcyons « passent et repassent sans cesse en rasant la surface de l'eau », portant en eux, si l'on en croit la légende, les âmes de tous ces anciens drogmans qui, leur vie durant, montaient et descendaient le Bosphore pour aller des ambassades à la Porte et de la Porte aux ambassades. Melling savait traduire aussi bien la violence du courant du Diable à Arnaout-Keuï que le calme des eaux du haut Bosphore : à regarder certains de ses dessins, on croirait entendre ce clapotis si familier à ceux qui ont vécu à Thérapia. Chaque jour à la même heure, quand commence à souffler la brise de la mer Noire, quelques rides agitent le Bosphore, puis si le vent devient plus vif, une foule de petites vagues se forment, sautillant sur place, bouillonnant, s'entrechoquant et, de leur crête, lançant comme d'un minuscule jet d'eau quelques gouttelettes qui brillent au-dessus de l'écume; avec le même bruit clapotant, en certains jours d'ardente chaleur, passent des milliers de petits poissons qui scintillent au soleil.

Le caïque était alors un des plus grands charmes de la vie au Bosphore. Le grand caïque du sultan a 24 rameurs; sous le tendelet d'étoffe dorée repose le souverain invisible; à son passage, sur les deux rives les canons tonnent et, tout le long des quais, musulmans et chrétiens s'inclinent; les hauts dignitaires suivent dans des caïques dont les usages ont

rigoureusement fixé le nombre des rameurs et la décoration. Melling a souvent reproduit ce spectacle; mais il s'intéressait également à tous les autres caïques qui donnaient au Bosphore une animation si pittoresque. Voici le caïque d'ambassade devant le kiosque du Reis-effendi (ministre des Affaires étrangères) à Bébek, et le grand caïque bazar conduisait de village en village les légumes et les fruits aux mille couleurs; le vendeur de basilic, de son caïque tout fleuri, tend à l'acheteur les quelques brins de la plante odoriférante que pachas, prêtres grecs ou belles levantines aimaient à froisser dans leurs doigts fatigués d'avoir trop longtemps caressé les grains parfumés du chapelet d'ambre ou de cornaline.

Melling avait pénétré dans les palais qu'il se plaisait à reproduire. Beaucoup ont disparu.

Nebad-abad, après la mort de Kadijdâ sultane, fut pendant quelque temps habité par Adileh sultane, fille du sultan Mahmoud II; puis, abandonné, désert, il tombait en ruine quand, il y a une vingtaine d'années, Abd-ul-Hamid II le fit démolir pour élever à sa place les deux maisons qu'habitent maintenant les princesses Naimieh et Zeikieh. Le joli kiosque de Bébek où le Reis effendi recevait les ministres étrangers a été remplacé par les habitations de la famille khédiviale. Quelques rares témoins de l'époque de Melling restent debout : à Emirghian, la résidence des Chérifs de La Mecque; à Candillé, le palais bleu du Prince Djemaleddine; à Thérapia le grand yali des Ypsilanti, dont Sélim III a fait don à la France. Les pilotis branlants que frôlent les caïques ne soutiendront plus longtemps le vieux palais rouge d'Anatoli Hissar et le salon des Kupruli aux belles boiseries dorées ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Le temps fait tomber les maisons de bois que l'incendie a épargnées. Souhaitons que longtemps encore soit protégé de leurs atteintes le petit kiosque de Couroutchesmé, avec ses panneaux de bois et ses ciselières de paniers fleuris. C'est à Stamboul qu'il faut aller maintenant pour trouver un salon qui donne l'idée du cadre dans lequel la sultane vivait sous les yeux de son peintre.

Au delà de Fatih, vers les murs, dans un quartier silencieux, enlaidi par les ravages de l'incendie et par l'insouciance de l'homme, une maison aux poutres fatiguées et dont on hésite

à franchir le seuil : l'escalier branlant mène au premier étage. Une petite pièce banale; puis dans le bruit des volets de bois qui, depuis des mois peut-être, n'ont pas été ouverts, apparaît l'immense salon d'un des plus célèbres Cheik-ul-islam du XVIIIe siècle. Le quartier entier est bâti sur l'emplacement qu'occupait la somptueuse demeure. Il n'en reste que cette pièce, que pieusement conserve le descendant, modeste fonctionnaire dans quelque ministère. Le mobilier ancien a disparu : les larges sofas aux coussins brodés, qui tout autour de la salle, le long des vingt-quatre fenêtres, invitaient à s'asseoir, ont fait place aux fauteuils de peluche, à de laids guéridons viennois. Mais les boiseries anciennes sont intactes dans leur décor doré. De chaque côté de la porte sont les niches des tchibouks et des narguilés; tout auprès, les gracieuses étagères, où le maître de la maison déposait son turban. Puis, à quelques pas, une ou deux marches font du reste du salon une immense estrade qu'entoure le sofa. C'est près de cette marche que se tenaient esclaves et valets, attentifs au moindre geste : un battement de main, un clignement d'œil, et ils se précipitaient, les bras croisés sur la poitrine, les yeux baissés, puis l'ordre reçu, ils se retiraient à reculons.

La « Marche du Sultan » était encore sous Sélim III une des occasions où le faste pouvait le mieux se déployer. Les voyageurs ont vingt fois décrit l'appareil dans lequel le souverain sortait de son palais lorsqu'il devait se rendre à quelque cérémonie. Le capitan-pacha, dans sa pelisse de satin vert, le grand-vizir, dans sa pelisse de satin blanc, portant tous deux le haut turban blanc, barré de la bande d'or qui est l'insigne de leurs fonctions, ouvrent la marche, entourés de leurs officiers et de leurs valets de pied, tchaouchs et tchoadars. Après eux vient le cheval de main du souverain, richement caparaçonné que suit le grand écuyer. Puis vient le cortège particulier du Sultan; en rangs serrés marchent les peiks, gardes du corps, dont le casque doré est surmonté d'un panache noir, presque aussi haut que la hallebarde qu'ils tiennent à la main, les baltadjis, en habit rouge, avec leur bonnet de feutre en forme de cône, les icoglans, pages de toute espèce, et les chambellans, ou capudgis bachis; derrière leurs immenses panaches, le Sultan est comme caché aux

yeux de ses sujets; trois personnages suivent toujours le souverain; le selikdar aga, le tulbendar aga, le rekiabdar aga, portant l'un, le sabre, l'autre, le turban de parade et le troisième, le tabouret brodé qui sert au Sultan de marche-pied pour monter à cheval. Enfin, après le hasnadar aga ou gardien du trésor, qui jette au peuple par poignée, les petites pièces d'or et d'argent, le cortège est fermé par le grand eunuque noir.

Alors que Cassas, dans une gouache d'un très beau mouvement, se contentait de montrer le groupe imposant que formait le sultan au milieu de ses capidjis-bachis [1], Melling s'attachait à reproduire le cortège en entier. Un de ses dessins a servi au drogman Tancoigne pour illustrer la description qu'il a publiée en 1817 [2]. Personne ne connaissait aussi bien l'ordonnancement des magnifiques cortèges qui se déroulaient à l'intérieur du sérail : paye des janissaires ou leur repas, audience accordée par le souverain à un ambassadeur étranger. Le palais n'avait de secret ni pour lui ni pour son ami Jacob Ensle, de Rastadt, le jardinier en chef du sultan Sélim; aussi était-ce auprès d'eux que Beauvoisins recueillait les renseignements à l'aide desquels il composait son *Tableau de la Cour ottomane* [3].

On recherchait dans les salons de Péra la société d'un artiste qui s'était fait parmi les musulmans une situation aussi exceptionnelle; on s'attendait à le voir bientôt devenir intendant général des bâtiments de l'Empire ottoman.

*
* *

Les nouvelles des événements de France vinrent en 1792 jeter le plus grand trouble dans la société de Constantinople.

1. Cette gouache, que nous avons acquise à la vente Schefer, a été gravée par Levasseur pour le *Voyage de Syrie*.

2. J.-M. Tancoigne. *Voyage à Smyrne*... suivi d'une *Notice sur Péra* et d'une *Description de la marche du Sultan*, avec deux planches représentant le cortège du sultan d'après un dessin colorié de M. Melling. Paris, 2 vol., in-12.

3. Pouqueville. *Voyage en Morée, à Constantinople*, etc. Paris, 1806, II, p. 239. — Sur Melling et J. Ensle, voir la traduction de l'ouvrage de Beauvoisins, publiée en 1811 à Carslruhe par Kessler, *Nachrichten über den Hof des turkischen Sultan*.

Choiseul-Gouffier, forcé de résigner ses fonctions, avait fait précipitemment emballer ses collections et s'était enfui en Russie, à la grande indignation de Cassas : « Je n'aurais jamais imaginé, écrivait-il le 22 septembre 1792, que cet homme eût abandonné sa patrie et sa famille pour aller végéter dans les pays étrangers ». Ses rapports avec l'ambassadeur n'avaient jamais été très cordiaux : il souffrait de ne pouvoir publier sous son seul nom l'œuvre où allaient être gravés les beaux dessins qu'il avait rapportés d'Orient. Il n'en avait pas moins vécu aux dépens de Choiseul-Gouffier, qui, désirant avoir un correspondant toujours à l'affût des antiquités et des objets d'art, l'avait en 1787 envoyé résider à Rome où il lui faisait tenir des sommes considérables pour ses achats, tout en lui assurant 1 500 francs par mois jusqu'au jour où paraîtrait l'ouvrage sur Balbek et Palmyre.

Le départ de l'ambassadeur laissait la colonie sans direction. La Porte se refusait à reconnaître l'envoyé de la Convention. Le palais de France était fermé, ses terrasses désertes.

La division qui régnait parmi les Français avait « éloigné d'eux la gaîté et le plaisir ». Les voyageurs Olivier et Bruguière s'en plaignaient : « Les femmes, qui ne négligeaient auparavant aucun moyen de plaire aux Français et de recevoir leurs hommages, n'osaient plus se livrer à eux, parce qu'ils étaient des réprouvés dont la fréquentation devait être interdite, dont il fallait même éviter l'approche[1] ». Revenant de son voyage d'Égypte, après quinze mois d'absence, le jeune Dedem ne reconnaissait plus la société de Péra ; les discussions politiques dans tous les salons avaient remplacé les agréables causeries, les entretiens sur les lettres ou l'archéologie.

Malgré les intrigues des ministres étrangers qui auraient voulu amener la Porte à déclarer la guerre à la France, malgré la pression exercée sur le gouvernement ottoman par l'ambassade extraordinaire de Koutousoff, dont le faste mortifia si cruellement les Français[2], les Turcs restaient nos amis.

1. Clément Simon. *La Révolution et le Grand Turc*, 1792-1796. *Revue de Paris*. — Olivier, I, p. 16.

2. Koutousoff avait avec lui un peintre, Serguiew, dont plusieurs des dessins faits à Constantinople sont gravés dans la relation de Reimers, *Reise der russich Kaiserlichen ausserordentlichen Gesandtschaft an die othomanische Pforte in Jahr 1793* (Saint-Pétersbourg, 1803, in-4).

On s'efforçait, à Paris, de ménager leur susceptibilité. Une Société populaire s'était fondée à Constantinople. Caraffe voulut obtenir pour elle l'affiliation à la société des Jacobins; sur sa proposition, le club de Péra fut admis à correspondre avec la société-mère; mais à l'une des séances suivantes, on jugea nécessaire de reprendre la question; les Jacobins « ayant juré d'exterminer les despotes, ce serait, faisait remarquer l'un d'eux, provoquer une rupture avec la Porte que de former une société à Constantinople ». En dépit de l'insistance de Caraffe, l'affiliation fut refusée : « Les Turcs, disait Taschereau, étant bien disposés en notre faveur, il faut savoir en profiter et ne pas nous priver de cette ressource qui peut devenir importante[1] ».

La Porte nous demandait alors des officiers et des ingénieurs, et elle se décidait enfin à reconnaître officiellement l'envoyé français. Aussitôt la maison de Descorches, « où l'on entrait sans s'annoncer, aux heures que l'on voulait, où maîtres et valets étaient parfaitement confondus, changeait d'aspect »; il y avait « maintenant une distribution de chambres, d'heures, d'office et tout reprenait la physionomie d'une légation imposante[2] ». Mais ce ne fut que pour le successeur de Descorches, pour M. de Verninac, que l'ambassade fut rouverte.

En entrant dans le palais de la République, le ministre le trouva « plein encore des images et des emblèmes de la royauté »; ces « effigies de rois étant de mauvais dieux lares pour un républicain », Verninac les fit aussitôt détruire : « Au reste, écrivait-il au Comité du Salut public, nul ouvrage de l'art n'a souffert. Tout était en plâtre et faible[3] ». Les portraits des ambassadeurs devaient être quelques mois plus tard brûlés au pied du grand escalier du Palais.

1. Aulard. *La société des Jacobins*. Paris, 1895, t. V. Voir au *Moniteur universel*, n° 180 (supplément à la Gazette nationale du 30 ventôse an II, 20 mars 1794), la lettre adressée à la société des Jacobins par les citoyens composant la société populaire de Péra-lez-Constantinople pour annoncer la dissolution de leur club.

2. J. Lair et E. Legrand. *Documents inédits sur l'histoire de la Révolution française*. Correspondances de Paris-Constantinople. Paris, 1872, in-8, p. 131.

3. Lettre du 26 messidor an III. *Aff. étr. Turquie*, 191, f° 238.

Peu à peu, cependant, la vie de la colonie avait repris son cours normal. A leur grande satisfaction, Olivier et Bruguière s'apercevaient que « la contrainte des femmes » à l'égard des Français ne durait plus. « Nos succès en Europe, en démentant les impostures grossières qu'on se plaisait à répandre sur le compte de tous les Français, nous avaient présentés sous un jour plus favorable et plus vrai[1]. » Aussi le séjour de Constantinople paraissait-il aux deux voyageurs infiniment plus agréable qu'à leur arrivée. Une foule de compatriotes étaient venus s'adjoindre aux officiers déjà envoyés par le Comité de Salut public. Deux artistes se trouvaient dans le nombre : l'un, Castellan[2], élève du peintre de paysages Valenciennes, avait accompagné comme dessinateur l'ingénieur Ferrégeau que la Porte avait engagé pour construire un bassin à l'Amirauté; l'autre, Préault, était l'architecte de la compagnie d'artistes qu'avait amenés Guyon-Pampelonne en vue d'installer les divers ateliers nécessaires à l'armée et à la marine ottomanes. Au cours de longues promenades avec l'ingénieur en chef Stanislas Léveillé et son adjoint Barabé, qui s'amusaient à dresser un plan de la capitale, Castellan dessinait « quelquefois un peu à la hâte et pour ainsi dire à la dérobée ».

Les innombrables corporations entre lesquelles se partagaient, dans une hiérarchie immuable, tous ceux qui vivaient du commerce à Constantinople, n'avaient pas seulement un costume spécial; elles avaient des traditions, des usages, et chacun à Stamboul, à Galata comme à Péra, connaissait les différents cris des marchands annonçant leur passage. Les cris de Paris ont fourni à maint artiste français l'occasion d'exercer son talent; Leprince a rendu populaire la physionomie des marchands et colporteurs russes; les types les plus

1. Olivier, I, p. 17.

2. Castellan, mort membre de l'Institut en 1838, a publié sur son voyage à Constantinople trois ouvrages : *Lettres sur la Morée*, 1808; — *Lettres sur Constantinople*, 1811, qu'il a réunies en 1820, sous le titre : *Lettres sur la Morée, l'Hellespont et Constantinople*, 3 vol. in-8; — *Mœurs des Ottomans*, 6 vol. in-12. Voir sur lui : Hersent, *Discours prononcé aux funérailles de M. Castellan*, le mercredi 4 avril 1838. — *Catalogue d'une collection* de tableaux, études peintes en Italie et en France, quantité de dessins et aquarelles, encadrés et en feuilles, en grande partie de feu M. Castellan, peintre, membre de l'Institut, élève de Valenciennes, dont la vente aura lieu, 1840.

familiers au passant dans la rue turque ont eu leur peintre, bien médiocre d'ailleurs, en un artiste viennois, Hunglinger von Inghe. Le ministre de Naples l'avait invité à venir à Constantinople. Hunglinger y vivait tantôt chez le comte C. de Ludolff, tantôt chez l'internonce, le chevalier von Herber Rathcal. En 1799, tandis qu'il se trouvait à Smyrne, un immense incendie ravagea Péra. Hunglinger y perdit tous les dessins et les paysages qu'il avait faits depuis son arrivée en Turquie et qu'il avait laissés chez ses protecteurs. Il semble que nous ne devions pas trop regretter ce malheur si nous en jugeons par les nouveaux dessins que l'artiste fit en revenant de Smyrne. Publiés en 1800 dans un album dédié au comte de Ludolff[1], ces dessins ont la prétention de nous faire connaître les marchands des rues à Constantinople; mais leur auteur n'avait pas assez observé les hommes et les choses d'Orient; ses types, tout de convention, n'offrent aucun intérêt; il n'y a de vraiment turc dans ces dessins que les mots qui leur servent de légendes.

Fragoules! Fragoules! c'est le marchand de fraises; *Kiraz! Kiraz!* c'est le villageois vendeur de cerises; au-dessus de son lourd panier, une couche d'herbes fraîches et de feuilles protège les fruits contre les ardeurs du soleil; mais sur quelques petits bâtonnets blancs, piqués tout autour de l'osier, les chapelets de cerises rouges ou noires provoquent la gourmandise du passant. *Muhalebim! simiddschi!* « ce sont des hommes portant sur leur tête un large plateau de bois sur lequel sont posées en pyramides des soucoupes remplies de fromages à la crème ou de lait caillé; d'autres vendent des morceaux de pâte roulés qui contiennent de la viande ou des galettes très minces et à peines cuites, saupoudrées de petites graines aromatiques ». Castellan, qui vient ainsi de nous décrire les vendeurs

1. Abbildungen herumgehender Krämer von Constantinopel nebst anderer Stadteinwohnern und Fremden aus Ægypten, der Barbarey und dem Archipelagus nach der natur zu Pera bey Constantinopel gezeichnet im Jahre 1799 von Andreas Magnus Hunglinger von Yngue, römischer ritter, der K. K. Akademie der bildenden Künste Historienmahler, der Elementischen der schönen Künste und Wissenschaften zu Bologna Mitglied und der Kaiserlischen K. Theresianischen-adelichen dann auch der K. K. Orientalischen Akademie der Zeichenkunst Lehrer. — Wien. Gedruckt mit Albertischen Schriften, 1800, in-4. — Un exemplaire de ce très rare volume se trouve dans la bibliothèque orientale de M. Gaston Auboyneau.

de *muhalébi* et de *simiddschi*, connaissait mieux que Hunglinger ce petit monde, auquel il se mêlait dans les ruelles grouillantes du bazar, parmi les groupes des promeneurs au grand Champ des morts, ou plus souvent encore autour de la fontaine de Top Hané, dont le marché toujours si animé lui donnait, ainsi qu'à Melling ou à Préault, l'occasion de faire tant d'amusantes rencontres. On y voyait quelquefois des costumes nouveaux : c'était ceux des corps de troupes que venaient d'organiser les officiers français en mission auprès du sultan. Manzoni, qui se trouvait à Constantinople depuis le 23 février 1796 en qualité d'aspirant de marine à bord du vaisseau de ligne *le Républicain*, dessinait ainsi un soldat d'infanterie et un soldat d'artillerie à cheval, bien différents dans leur simplicité de ces janissaires dont les accoutrements bizarres avaient si souvent déjà servi de modèles aux artistes [1].

Quelques indigènes, grecs ou levantins, s'étaient fait la spécialité de confectionner de petites images qu'achetaient les voyageurs désireux de conserver le souvenir des mille costumes singuliers dont leurs yeux avaient été frappés au cours de leur séjour en Turquie. Castellan se procura ces enluminures, si curieuses dans leur précision naïve; elles lui servirent à compléter ses croquis pour les six volumes qu'il publia en 1812 sur les *Mœurs, Usages, Costumes des Ottomans*.

Mais tout en se promenant ainsi à la recherche du pittoresque, Castellan, le paysagiste élève de Valenciennes, était devenu peintre de portraits. « Dans les contrées où les arts ne sont que peu connus et point appréciés, on croit que le peintre est universel, que tous les objets de la nature sont tributaires de son pinceau. Il n'est donc pas étonnant, écrivait Castellan après avoir fait cette observation, qu'à Constantinople on m'ait sollicité, forcé en quelque sorte de faire des portraits, et que, pour ainsi dire, rimant malgré Minerve, il m'ait fallu, bon gré mal gré, représenter sur l'ivoire, ou au moins sur le papier, la physionomie d'une foule de personnes. » Il était lui-même surpris de son succès, car ses portraits lui paraissaient « effrayants

1. Costumes orientaux inédits dessinés d'après nature en 1796, 1797, 1798, 1802 et 1809, gravés à l'eau-forte, terminés à la pointe sèche et coloriés avec des explications. Tiré à 250 exemplaires, à Paris, chez l'éditeur, rue Montmartre, n° 183, près le boulevard, au bureau du *Journal des dames*, 1813.

de ressemblance ». Nous n'avons pu retrouver à Constantinople aucune de ses œuvres; du moins tenons-nous de sa plume le portrait d'un des modèles qui ont posé devant lui :

« Grande, d'un port de reine, sa figure et ses traits avaient plus de régularité que de délicatesse. Ses yeux noirs, bien fendus et à fleur de tête, avaient l'éclat du diamant, mais ses paupières, noircies avec le surmeh, en gâtaient l'expression. Les sourcils, joints par une teinture, donnaient une sorte de dureté à son regard. Sa bouche, très petite et fortement colorée, devait être embellie par le sourire que je n'avais cependant pas la satisfaction de provoquer et de voir naître. Quoique son teint eût de la fraîcheur, ses joues étaient couvertes d'un rouge très foncé, et des mouches taillées en croissant, en étoile et de formes encore plus étranges, défiguraient son visage. Ses cheveux, fort touffus, étaient courts sur le front, et, au lieu de tomber élégamment en boucles ondoyantes, ils étaient coupés carrément et tombaient droit sur les épaules. La coiffure n'était pas moins extraordinaire : bariolée de gazes brodées en or et en couleur, roulée en forme de turban, et surmontée d'une calotte rouge, à houppe, elle était enrichie en outre de beaucoup de diamants et de pierreries, imitant des fleurs, des papillons montés à ressort, et qui, au moindre mouvement, semblaient se balancer ou voltiger autour de son front. Elle portait de plus des pendants d'oreilles très massifs et une grande quantité de chaînes et de colliers, et ses mains étaient garnies de bagues.

« Quant aux autres parties de sa parure, tels que châles, voiles, pelisses et ceintures à bossage, elle en était si fort surchargée, qu'il était presque impossible de démêler aucune forme. Qu'on se figure enfin l'immobilité parfaite de son maintien, le sérieux glacial de sa physionomie, et on croira que j'ai voulu représenter une de ces madones d'Italie que les dévotes revêtent de riches atours aux grandes fêtes. »

Les Parisiennes, qui, à cette époque, couraient à *Tivoli* ou dans les *Jardins d'Idalie* derrière l'ambassadeur de Turquie, Esseyd-Ali, et pour attirer ses regards se coiffaient en turban et s'habillaient à l'odalisque [1], auraient été bien déçues si elles

1. Voir le chapitre Esseyd-Ali roi de Paris. — *Une ambassade turque sous le Directoire*, par Maurice Herbette. Paris, 1902, in-12.

avaient vu dans ce portrait de Castellan de quelle manière s'afflublaient à Constantinople les femmes qu'elles prétendaient imiter.

La réputation de Castellan « avait percé jusqu'au sérail » où il se flattait d'obtenir « autant de succès que Gentil Bellin en eut dans le xve siècle auprès de Mahomet II ». Les circonstances ne lui permirent pas de faire le portrait du sultan Sélim III. Par un de ces revirements subits, si fréquents en Turquie, la Porte avait décidé que la compagnie d'artillerie légère que le général Aubert Dubayet avait amenée à Constantinople pour servir de modèle aux troupes turques, partirait dans les vingt-quatre heures. On profita de l'occasion pour faire repasser en France Castellan et tout le personnel de la mission Ferregeau.

Le 6 juin 1793, ayant eu à peine le temps de faire ses adieux au « respectable M. Ruffin, le Nestor des agents de France dans le Levant », à qui il était redevable d'une partie des connaissances qu'il avait acquises sur la Turquie, Castellan quittait Constantinople; son camarade, Manzoni, moins heureux, était presque au même moment enfermé sur les côtes de la mer Noire, dans les prisons de Sinope. L'expédition d'Égypte avait amené la rupture des relations entre la France et la Porte; M. Ruffin était, avec le personnel de l'ambassade, interné aux Sept-Tours; et, après avoir quelque temps servi de maison d'arrêt pour ceux des Français qui n'étaient pas conduits dans les forteresses d'Anatolie, le palais de France devenait au lendemain de l'incendie de Péra, qui avait détruit l'ambassade d'Angleterre, la résidence de Lord Elgin.

*
* *

Le palais de France avait perdu de son ancienne splendeur, quand, après avoir passé trois années de captivité aux Sept-Tours, M. Ruffin put en reprendre possession : le général Sébastiani venait y représenter le Premier Consul.

Melling fut l'une des premières personnes qui furent présentées à l'envoyé extraordinaire de Bonaparte. Le peintre de la sultane Kadîdjâ songeait alors à s'éloigner du Bosphore que troublaient de trop fréquentes révolutions; Sébastiani n'eut

que peu d'efforts à faire pour le décider à s'établir à Paris. Bientôt, en effet, muni des recommandations les plus flatteuses, Melling partait pour la France.

L'Orient, qui fut toujours si goûté à Paris, y jouissait alors d'une popularité nouvelle; la campagne d'Égypte l'avait fait mieux connaître. Caraffe, profitant de cet engouement, exposait les dessins qu'il avait rapportés de son voyage. Cassas imitait son exemple; quant à Castellan, il faisait servir ses dessins à illustrer la relation de son voyage à Constantinople et en Morée. Pouqueville et Beauvoisins publiaient en même temps les impressions que leur avait laissées leur séjour au milieu d'une nation qui retenait alors toute l'attention du maître de la France.

Melling ne pouvait choisir un meilleur moment pour apporter ses dessins à Paris; et en attendant que pût paraître l'ouvrage dont un prospectus officiellement adressé par Talleyrand aux agents du ministère des Relations extérieures annonçait l'intérêt, une médaille d'argent venait récompenser l'éditeur Didot et ses collaborateurs qui donnaient aux Parisiens, à l'exposition de l'Industrie de 1806, la primeur des planches les plus belles.

Il ne restait plus à Constantinople qu'un peintre, l'ancien architecte de la compagnie du citoyen Pampelonne, Michel-François Préaux, que le général Gardane trouva en 1807 quand il se préparait à partir pour son ambassade de Perse. Les Archives du ministère des Affaires étrangères conservent un précieux recueil de dessins que le général Gardane remit le 27 août 1809, à son retour de Perse, au ministre des Relations extérieures, Champagny. La signature de Préaux ne se retrouve que sur un seul de ces 53 dessins; mais pour se convaincre qu'ils sont tous de la même main, il suffit de feuilleter ces dessins dont on ne peut qu'admirer la facture aisée et la composition si variée et si vraie. Préaux n'a certes pas été bien servi par les graveurs; si on ne le connaissait que par leurs planches, on s'expliquerait difficilement qu'un amateur d'un goût aussi éclairé que le comte de Choiseul-Gouffier eût recherché ses œuvres. L'ancien ambassadeur, rentré de l'émigration, avait fait paraître en 1809 le deuxième volume de son *Voyage pittoresque de la Grèce* et il aurait voulu avoir, pour le

troisième volume dont il préparait la publication, quelques vues d'Orient dessinées par Préaux; il avait exprimé ce désir à l'artiste en mars 1810.

Et, quelques jours après, le 18 mars, Choiseul-Gouffier ajoutait : « Depuis que cette lettre est écrite, mon cher Préaux, il est arrivé plusieurs courriers de Constantinople qui ne m'ont rien apporté; j'en suis très peiné, mais je ne vous prie qu'avec plus d'instance de m'envoyer des calques de vos dessins de la Troade; je ne manquerai pas de dire qu'ils sont de vous et de vous faire connaître sous l'aspect le plus favorable. Je saisirai cette occasion d'annoncer au public votre voyage en Perse, les beaux dessins que vous y avez faits et le projet que vous avez de les publier. Mon ouvrage étant répandu, cette annonce peut vous donner de grandes facilités quel que soit le parti que vous prendrez... »

Il ne semble pas que Préaux ait répondu au désir de Choiseul-Gouffier; ses travaux à l'ambassade l'absorbaient alors entièrement. Nommé en 1811 par le général Andréossy, dessinateur de l'ambassade, Préaux était devenu en quelque sorte le collaborateur de l'ambassadeur dans ses recherches sur *Constantinople et le Bosphore* et s'il le quittait un instant, ce n'était que pour aller retrouver l'aide de camp du général, le capitaine d'artillerie Charles Pertusier, qu'il accompagnait dans ses *Promenades pittoresques*. Hôte familier de la maison de France, vivant tantôt auprès de M. de Rivière avec qui il fit en 1816 une traversée dont un charmant album de croquis nous a conservé le souvenir[1], tantôt auprès du général Guilleminot à qui, en 1827, il offrait un dessin représentant le Palais de Thérapia[2], Préaux continuait à Constantinople les traditions des Van Mour, des Favray, des Melling, et c'étaient ses cartons, bien modestes il est vrai, en comparaison de ceux de ses devanciers, que voyageurs et artistes venaient feuilleter pour trouver quelques dessins qui pussent plus tard leur rappeler leur séjour en Turquie. Avec les peintres qui parcoururent alors l'Orient, Dupré, Forbin et Lachaise, Préaux connut les derniers janissaires et vit le faste des sultans jeter son dernier éclat.

1. Cet album appartient à M. Gaston Auboyneau.

2. La vue du Palais de Thérapia, dessiné par Préaux, appartient à l'amiral Humann, petit-fils de l'ambassadeur Guilleminot.

*
* *

Les réformes du sultan Mahmoud firent abandonner aux Turcs leurs beaux costumes, leurs hauts turbans aux formes étranges, leurs robes aux couleurs éclatantes. Le Bosphore perdit son décor traditionnel; mais le souvenir de tout ce pittoresque qui, trois siècles durant, avait réjoui les yeux des artistes et des voyageurs, ne pouvait disparaître. Les derniers volumes du *Voyage pittoresque de la Grèce* et du *Tableau de l'Empire ottoman* dont les circonstances politiques avaient si longtemps retardé l'achèvement, étaient publiés en 1820 et en 1822, et ces ouvrages, dus à la munificence de Choiseul-Gouffier et de Mouradjea d'Ohsson, allaient rester comme un monument élevé par les artistes du XVIIIe siècle au pittoresque oriental où les Ottomans pourraient, le jour où ils seraient devenus curieux de leur histoire, voir leurs ancêtres revivre sous le crayon de Melling, de Cassas ou d'Hilaire.

A. BOPPE

L'ÉLECTION DE LA BRUYÈRE

A L'ACADÉMIE

La Bruyère, après son premier échec à l'Académie, en 1691, écrivait à Bussy-Rabutin : « Les sept voix qui ont été pour moi, je ne les ai pas mendiées ; elles sont gratuites ». Deux ans plus tard, dans son discours de réception, il déclare aux académiciens qu'il n'a pas fait les visites d'usage « pour ne pas effleurer leur liberté par une importune sollicitation ». Il semble donc affirmer qu'en son élection, la brigue et la cabale n'ont eu aucune part. Mais les Pontchartrain, dont il fréquentait la maison, l'ont soutenu dans cette circonstance ; et ils étaient coutumiers du fait, puisque les chansons du temps se moquent de leurs protégés et disent :

> C'est un impôt que Pontchartrain
> Veut mettre sur l'Académie.

L'histoire de cette élection n'est pas à refaire ; pourtant la lettre adressée en 1693 à l'abbé Renaudot, qui était académicien, pour appuyer la candidature de La Bruyère, doit-elle être attribuée au ministre Pontchartrain ou à son fils ? Certains assurent qu'elle est du père, d'autres soutiennent qu'elle est du fils Phélypeaux. Il semble que toutes les présomptions soient en faveur de cette dernière hypothèse.

Louis Phélypeaux, comte de Pontchartrain, contrôleur général des finances et successeur de Seignelay au ministère de la Marine, était un des conseillers les plus habiles du roi. Saint-Simon, qui avait pour lui de l'affection et de l'estime, a laissé un portrait magistral de cet homme d'État, qui devint chancelier et fut un des personnages de son temps. Son intervention aurait donc été toute-puissante, et, si la lettre est de lui, sa requête aimable aurait caché un ordre auquel l'Académie, se conformant aux traditions, ne pouvait qu'obéir.

Son fils, Jérôme Phélypeaux, qui, de bonne heure conseiller au Parlement, eut ensuite la survivance de son père à la Marine, était un jeune homme de vingt ans, fort épris de belles-lettres. C'est lui que Saint-Simon s'est plu à peindre sous l'aspect le moins agréable, et qu'il a comblé, avec son exagération passionnée, de tous les défauts du monde : « Il était noir, traître, pédant;... il avait une physionomie fausse, un naturel pervers ». Dans les nombreuses lettres[1] égarées parmi ses dépêches officielles, Jérôme Phélypeaux apparaît comme un homme instruit, d'un commerce aimable, d'un goût sûr et délicat. Il était l'ami personnel de La Bruyère et de l'abbé Renaudot.

Le ministre Pontchartrain avait appuyé quelques candidatures, notamment celles d'Étienne Pavillon et de Jacques de Tourreil, sans compter plus tard La Loubère et autres incapables que l'Académie acceptait sans doute contrainte et forcée; si la lettre était de lui, ce serait donc la pression officielle exercée en faveur de l'auteur des *Caractères* et l'on pourrait s'étonner de la vertueuse indignation de ce dernier contre les menées électorales en matière académique; un billet du fils Pontchartrain à son vieil ami et correspondant habituel Renaudot pour soutenir La Bruyère, familier de sa maison, ne serait, au contraire, qu'une démarche affectueuse.

La lettre se trouve dans les papiers de Renaudot, à la Bibliothèque nationale[2]. La voici intégralement :

Comme j'ai toujours beaucoup compté sur l'amitié que vous m'avez si souvent témoignée, j'ai cru, Monsieur, que vous voudriez

1. Registre des dépêches de Phélypeaux, autrefois aux Archives du ministère de la Marine, transporté aux Archives nationales.

2. Manuscrits français, Nouvelles acquisitions, 7492, folio 22.

bien faire quelque chose à ma recommandation et me permettre de solliciter en faveur de M. l'abbé Bignon et de M. de la Bruyère pour remplir les deux places vacantes à l'Accadémie françoise. Comme l'esprit et le mérite de ces deux Messieurs ne vous est pas inconnu, et que vous êtes beaucoup meilleur juge que moi, je ne ferai pas ici leur éloge. J'ose même me flatter que vous aurez quelque égard à ma recommandation, et que vous me donnerez votre voix. Je vous serai infiniment obligé.

Je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

PONTCHARTRAIN

Versailles, 18 avril 1693.

La lettre porte comme adresse :

Monsieur l'abbé Renaudot,
historiographe de France,
de l'Académie royale des Inscriptions,
rue Vivienne, à Paris.

Pontchartrain.

La lettre est de la main d'un secrétaire. Elle est signée Pontchartrain. Mais ce n'est pas Pontchartrain lui-même qui a signé ; sa grosse écriture lourde et son paraphe d'un seul trait brusque et net contrastent avec la signature élancée et élégante, au paraphe à boucles gracieuses, qui se trouve au bas de la lettre. Qui a signé cette lettre? Est-ce un secrétaire qui avait la signature pour le père? Ou plutôt le fils n'a-t-il pas usé du nom de Pontchartrain, comme il le faisait probablement pour la correspondance privée? Le ministre signait Phélypeaux les pièces officielles et ne se servait du nom de Pontchartrain que pour son usage habituel. Peut-être le fils agissait-il de même. En tout cas, si le secrétaire a imité une écriture, c'est celle de Phélypeaux, car le *P* majuscule du mot Pontchartrain et le paraphe compliqué sont semblables à ceux qu'on relève dans les signatures de Jérôme.

Cette lettre est cataloguée, dans les papiers de Renaudot, avec deux autres billets, sous l'indication : « Trois billets de Pontchartrain, 1693 ». Or, les deux autres billets sont certainement du fils : d'abord, ils sont écrits de sa main ; ensuite, leur contenu ne laisse aucun doute à cet égard. Ces billets sont datés tous deux de Fontainebleau et d'octobre 1693 :

Fontainebleau, ce 9e octobre 1693.

Pourquoi, s'il vous plaist, n'ay-je point de lettres italiennes d'Italie, cette semaine, Monsieur, j'en suis très scandalizé; voilà la semaine qui finit, j'attends Aristote avec impatience. Ecrivez-moi, je vous prie, souvent de longues lettres italiennes et bien folles, et soyez persuadé que je n'en ferai que l'usage que je dois.

Adieu, Monsieur, je suis en vérité tout à vous.

Fontainebleau, ce 13e octobre 1693.

Mandez-moi, je vous prie, Monsieur, la datte de l'ordonnance qui est due à M. Clément et la somme; mandez-moi si cette ordonnance est expédiée. Aristote se fait bien attendre; écrivez-moi, je vous prie, quelques coyonneries; j'attends avec impatience Aristote, des nouvelles d'Italie et des lettres italiennes de vous.

Adieu, Monsieur, je suis tout à vous.

Il ne semble pas possible que le ministre Pontchartrain, homme grave et austère, qui devait finir ses jours de façon si édifiante, ait pu écrire en termes pareils; ce ton de légèreté s'accorde très bien avec le caractère d'un tout jeune homme, vif et gai, qui manie volontiers l'ironie. Ces deux billets ne sont pas signés; la lettre était-elle signée primitivement, ou bien, de même que les billets, ne portait-elle pas de signature? Dans ce cas, le nom de Pontchartrain aurait pu être ajouté plus tard, lorsque Phélypeaux l'a pris, à la mort de son père.

Détail significatif : les trois billets ont été expédiés par la même personne; les deux derniers portent une adresse absolument identique à celle de la lettre pour La Bruyère; l'écriture est la même, sans contestation possible, et la mention *Pontchartrain* se trouve également sous le nom du destinataire. Si donc les deux billets sont du fils, comment la lettre cataloguée avec eux serait-elle du père? A moins d'admettre qu'un même secrétaire expédiait le courrier du père et celui du fils, ce qui est peu vraisemblable pour des gens si occupés, et de façons si diverses. N'est-il pas plus simple et plus logique de croire que ces trois missives ont été expédiées par le secrétaire du fils?

Ces détails ne suffisent pas à donner une certitude. Mais des preuves morales viennent s'y ajouter.

Tout d'abord, Jérôme Phélypeaux a pris un intérêt ardent aux disputes littéraires de son époque; il s'est mêlé, avec toute la fougue de son âge, à la querelle des Anciens et des Modernes.

Le triomphe des Anciens lui tenait tant à cœur qu'il s'en entretient non seulement dans sa correspondance avec l'académicien Renaudot, mais même dans ses lettres amicales et familières.

C'est ainsi qu'il écrit à Fontenelle pendant une tournée pour visiter les ports de France, le 13 mai 1695[1] :

Je vous assure que les figures dont vous vous servez ne sont point du tout du goût des Anciens. Quand je dis des Anciens, je ne veux pas parler des anciens romans, dont la plupart sont aussi méchants que ceux que l'on fait aujourd'hui, mais je parle de cette bonne antiquité du siècle d'Auguste dont on doit respecter la mémoire, n'en déplaise à quelques beaux esprits de ce siècle.

Et au marquis de Sévigné, le 13 février 1695[2] :

Si je n'étais pas aussi persuadé que je le suis du mérite des pauvres Anciens que vous avouez pourtant avoir dit de bonnes choses, quoiqu'ils ne soyent pas modernes, votre lettre, Monsieur, me forcerait à les admirer. Savez-vous bien que vous n'en avez jamais écrit une plus jolie depuis que vous vous mêlez d'écrire. Et que pour peu que vous vouliez faire la paix avec le bon Horace, quand ce ne serait que par politique et par raison du commerce, comme nous faisons avec le Grand Turc, vous vous trouverez mieux que vous ne pensez. Vous ne sauriez croire combien vous avez profité pour vous en estre servy une fois en cette occasion; que serait-ce si, abandonnant votre héros à son mauvais génie, vous vouliez faire une abjuration dans toutes les formes? Et puisque votre maladie n'est point encore tout à fait désespérée, pourquoi ne pas reconnaître Homère, Horace et le sens commun comme les seuls médecins qui peuvent vous rendre la santé de l'esprit?

Les élections de l'Académie préoccupent tout particulièrement Jérôme Phélypeaux; chaque fois qu'une vacance se produit dans le camp des Anciens, il est en émoi. A la mort de La Fontaine, il s'inquiète et reproche à Fontenelle de ne pas le tenir au courant :

J'aurais bien mieux aimé que vous m'eussiez mandé quel sujet vous choisirez pour remplir la place du pauvre La Fontaine. Je crois qu'après avoir bien cherché vous ne pouvez trouver mieux que M. Dacier, qui restablira dans votre compagnie la solide érudition qui en est bannie depuis quelque temps, par je ne sais quelle raison qui ne me paraît pas probable.

1. *Bulletin des Comités historiques*, 1850, t. II, p. 60.
2. *Id.*, *ibid.*, 1850, t. II, p. 86.

L'élection faite, il en exprime son vif contentement dans un court billet à Renaudot, qui avait été précédé d'une lettre dans le genre, probablement, de celle qui fut écrite pour La Bruyère :

Du 24 juin 1695.

Je vous manday, par la lettre que je vous escrivis hier, combien je souhaittais que M. Dacier eust la place vacante dans vostre Académie. Ainsy, Monsieur, vous pouvez juger de la joye que j'aye d'apprendre que la chose soit faite. Je vous prie de témoigner à M. Dacier la part que j'y prends, et d'estre persuadé que personne n'est avec plus d'estime et d'amitié que je suis, Monsieur, entièrement à vous.

Quand La Bruyère est brusquement enlevé à ses amis, Jérôme Phélypeaux exprime d'abord tous ses regrets de cette mort imprévue : « J'en suis, je vous assure, fort touché, écrit-il à Renaudot, de Rochefort, le 22 mai 1696; car, outre qu'il avoit beaucoup d'esprit, il estoit fort honneste homme, et qui plus est anti-Perrault ! » Puis, il revient à sa préoccupation habituelle : « Je suis persuadé que M. l'abbé de Fleury remplira dignement sa place, je lui donne ma voix, etc. » Et il insiste encore, quinze jours après; il écrit de la Rochelle, le 9 juin 1696 : « J'ay grande envie de savoir qui vous avez choisi pour remplir la place du pauvre La Bruyère. Avez-vous pu en choisir un autre que M. l'abbé de Fleury? Plust au ciel qu'une grande partie de vos confrères lui ressemblassent! Vous ne seriez pas tombez dans les ridicules que vous vous êtes donnés. »

En revanche, il ne paraît pas que le ministre Pontchartrain, très absorbé par ses fonctions, et d'humeur moins ardente que son fils, se soit mêlé de ces querelles; du moins n'en trouve-t-on aucune trace dans les lettres de lui qui nous sont parvenues. Il semble donc que c'est le fils Pontchartrain qui a écrit à Renaudot pour faire triompher ses chers Anciens par l'élection de La Bruyère, et que ce dernier a pu, en toute loyauté, protester avec énergie contre la pression électorale, en rappelant à ses collègues, au moment du choix de Dacier, « qu'un des principaux statuts de leur illustre corps était de n'y admettre que ceux qu'on estimait les plus dignes ».

A. DUPRAT

LE CANAL DE PANAMA EN 1910

II

Le rapport annuel officiel de 1909 dit, au chapitre des approvisionnements, que le Gouvernement des États-Unis n'a jamais eu à organiser un système d'approvisionnements qui pût se comparer avec celui qui est requis à Panama, où il s'agit d'un stock de marchandises d'une valeur de 16 à 20 millions, d'achats se chiffrant à plus de 50 à 55 millions par an.

Le charbon a été remplacé, comme combustible, par le pétrole, pour un grand nombre d'appareils à vapeur, y compris dragues et locomotives. Une conduite principale de 20 centimètres de diamètre longe tous les chantiers, alimentant ou vidant, tour à tour, des réservoirs placés en divers points, jusqu'à Colon. L'approvisionnement est renouvelé chaque mois par un navire pétrolier, qui fait la navette entre la Californie et le port de Balboa, apportant 66 000 barils, ou environ 11 880 mètres cubes. L'huile arrive, généralement par gravité, sous les appareils où elle rencontre une couche d'air chauffée qui facilite la combustion. Au sortir du brûleur, le mélange d'air et de pétrole est pulvérisé par un jet de vapeur qui le projette dans le foyer. On estime à plus de 50 p. 100 l'économie en calorique résultant de l'emploi du pétrole au lieu du charbon.

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

Les Américains ont substitué dans la plus large mesure possible la machine à l'homme. La puissance totale des cinq principales stations de force est d'environ 16 800 chevaux dont 13 600, ou environ 10 000 kilowatts, sont transformés en énergie électrique, la différence étant représentée surtout par les compresseurs d'air. La vapeur sert de moteur primaire. Ces usines assurent d'abord l'éclairage électrique le long de la ligne, alimentant, au 30 juin 1910, un ensemble d'environ 31 000 lampes. La plus imposante usine est celle d'Empérador, avec batterie de 12 chaudières pour 2 400 chevaux actionnant les moteurs et dynamos (800 kilowatts) de l'éclairage électrique et des machines outils. Le surplus met en marche les compresseurs d'air installés à Las Cascadas, Empérador et Rio Grande, et qu'ont complétés récemment des compresseurs Ingersoll, pour le fonctionnement des perforatrices, desservies par une conduite principale de 15 kilomètres entre Bas Obispo et Pedro-Miguel.

Les ateliers d'Empérador permettent l'entretien du matériel de la tranchée centrale. On y a annexé les importants ateliers de réparation de locomotives, installés précédemment à Paraiso.

La centrale de Gatun, 4 550 kilowatts avec trois turbogénérateurs de 1 500 kilowatts chacun, dessert les treuils, les câbles transporteurs, les chemins de fer et les grues électriques, destinés au déchargement des chalands, à la mise en tas du sable et de la pierre, à leur mélange dans les bétonnières, puis au transport et à la mise en place du béton dans les fouilles. L'emploi de l'énergie électrique entre dans toutes les opérations de la construction des écluses.

Les installations de Gatun sont capables, actuellement, d'une production de 3 000 mètres cubes de béton par jour. La centrale de Miraflorès est d'une puissance égale, 4 600 kilowatts, avec également trois turbogénérateurs de 1 500 kilowatts. Complètement équipée, sa puissance atteindra 6 000 chevaux. Elle dessert les chantiers d'écluses de Miraflorès et de Pedro-Miguel; le courant électrique est transporté aussi à Ancon pour y actionner les concasseurs, et à Balboa pour le fonctionnement des grues du service de sable de Chamé. L'importante installation de Balboa comprend sept chaudières alimentant

les machines qui actionnent les dynamos et les deux compresseurs d'air. Une conduite de 1 600 mètres les relie aux carrières d'Ancon.

Le gros entretien du matériel et les principales constructions neuves sont assurés par les ateliers de Gorgone (anciens ateliers français de Bas Matchin) et d'Empérador. Ceux de Paraiso ont été fermés dans le courant de 1909 et leur outillage transféré à Empérador et à Pedro-Miguel; ce dernier atelier procède aux réparations des locomotives et des wagons. Les réparations courantes sont faites en une série d'ateliers répartis sur différents points. Les ateliers de Gorgone couvrent une superficie de 8 hectares et les diverses parties en sont desservies par 11 kilomètres de voies. Les machines-outils françaises ont été complétées par des appareils nouveaux; les forges, la fonderie surtout, ont été beaucoup développées, de sorte que Gorgona est en état de procéder à des constructions importantes. Une bonne partie des pièces de fonte et de forge, nécessaires pour les écluses de Gatun, y sera exécutée. Les ateliers d'Empérador ont charge de l'outillage de la grande tranchée. Les réparations du matériel flottant se font dans les ateliers de Balboa et de Colon, dont la forme de radoub française a été agrandie.

La main-d'œuvre supérieure est exclusivement américaine; seuls, les aides et les manœuvres se recrutent parmi les étrangers et les nègres. Les Américains établissent que leur outillage permet à l'ouvrier de produire par mois, dans la grande tranchée, une moyenne de 89 mètres cubes contre 25 mètres cubes du temps de la Compagnie française.

Entre les moyens qu'emploient les Américains et les moyens des Compagnies françaises, on peut résumer ainsi les différences : installations de grandes centrales électriques et d'air comprimé avec distribution le long de la ligne, en particulier de la tranchée centrale; moyens mécaniques employés partout; doublement de la voie du Panama Rail Road et extension de tous ses moyens, mis à la complète disposition du canal.

Aucune préoccupation financière : les fonds sont consentis en abondance pour toute proposition raisonnable en vue du rapide achèvement du canal. Par suite, larges approvisionnements et facilités pour des installations nouvelles qui se tra-

duisent en fin de compte par des économies. Exemple : substitution du pétrole au charbon comme combustible, état sanitaire amélioré par la disparition de la fièvre jaune, augmentation sensible du bien-être du personnel et des ouvriers, par l'installation d'hôtels, de restaurants, de cuisines populaires et l'organisation de toute la vie sociale. Enfin, action immédiate d'une autorité supérieure sur place, agissant en souveraine, et constamment au courant des besoins qu'elle est en mesure de satisfaire sans délai. Comme corollaire : action énergique d'un personnel militaire, animé de l'esprit de corps et de discipline, dirigeant et encadrant des fonctionnaires civils tenus au devoir. Communes aspirations entre tous ces éléments qui vont se retremper fréquemment aux États-Unis. Peu ou pas d'aventuriers.

*
* *

Les résultats obtenus par l'assainissement de l'isthme, des villes de Panama et de Colon, sont extraordinaires. Le long du canal et dans les principaux villages de la zone, on a commencé par amener les eaux; on a ajouté aux anciennes installations, qui consistaient en petits réservoirs alimentés par des pompes, de grands bassins de retenue, constitués par des barrages établis en travers des principaux affluents, et généralement à une altitude suffisante pour la distribution par gravité. On a ainsi, du même coup, régularisé le débit de ces rivières et protégé les chantiers et le canal contre les crues et les débordements.

Ces diverses solutions ne sont pas nouvelles. L'ancienne Compagnie y avait déjà songé; mais elle redoutait de maintenir suspendues au-dessus du canal, et à des altitudes parfois de 40 et 50 mètres, des masses d'eau aussi importantes, sur les deux versants des vallées du Rio-Grande, de l'Obispo, du Chagres, à proximité de talus où les moindres infiltrations, sans parler des avaries aux barrages en terre, peuvent déterminer des catastrophes. Les ingénieurs français ont toujours préconisé l'écoulement rapide, plutôt que l'accumulation des eaux.

Ce qui a été fait pour le bien-être intellectuel et social paraît presque incroyable à ceux qui ont connu la vie de chantiers, il y a vingt-cinq ans : associations de toutes sortes, clubs, sociétés, réunions, bibliothèques, salles de lecture et de correspondance, écoles, églises et temples. L'administration protège et favorise ces organisations qui sont logées et éclairées à ses frais. Le journal hebdomadaire et officiel, *Canal Record*, réserve deux pages de texte aux comptes rendus des réunions de sport, de musique et de divertissements, à la vie scolaire et religieuse.

Le personnel de la haute direction assiste fréquemment aux représentations des sociétés locales ou des troupes d'artistes, conférenciers, etc., appelés des États-Unis. Les dames des fonctionnaires, — un grand nombre ont amené leurs familles, — ont également leurs clubs et leurs distractions spéciales. C'est une vie saine de travail et de délassement.

L'Isthmian Canal Commission exploite elle-même de grands hôtels de premier ordre, à Colon et à Panama, 18 autres sur la ligne, 19 restaurants, 20 cuisines où l'ouvrier trouve à prix fixe un repas substantiel. Il est délivré par mois dans les hôtels 188 000, dans les restaurants 269 000, et dans les cuisines 180 000 repas. Ces derniers composés de trois plats, se paient 1 fr. 50. Les recettes de l'année 1909 ont atteint 8 500 000 francs. Le commissariat procure presque tout ce qui est nécessaire à la vie. Une boulangerie et pâtisserie, une fabrique de glace, une blanchisserie à vapeur, une imprimerie fonctionnent à Colon. Chaque navire, des États-Unis ou des Antilles, apporte des produits comestibles, et un train spécial, avec wagons réfrigérateurs pour les matières périssables, assure chaque jour une distribution le long de la ligne, pour le prix fixe porté au tarif. Il y figure des centaines d'objets. On mange des fraises, des cerises, des framboises, tous les légumes, une variété de volailles que l'on n'osait rêver il y a vingt ans. Tout ce service d'achat, de distribution et de revente fonctionne pour le compte de l'I C. C., non sans quelque profit. Le commerce local est écarté, complètement exclu de la concurrence. Il ne saurait d'ailleurs fournir aussi bien et à aussi bon compte.

La Compagnie universelle (de Lesseps), toutes proportions

gardées, s'était posé le même problème, de satisfaire directement à tous les besoins du matériel et du personnel. L'importance des ressources américaines nous révèle tout ce qu'il y avait à créer dans l'isthme, tout ce que les fondateurs et les organisateurs de la Compagnie universelle avaient déjà su prévoir. Si leurs moyens limités n'ont pas empêché, hélas, une dilapidation partielle, il convient de leur rendre cette justice, d'avoir d'emblée su concevoir grand.

D'ailleurs c'est leur œuvre qui survit et impressionne aujourd'hui l'Américain, bien plus que les quelques millions de mètres cubes extraits selon les règles par la Compagnie nouvelle, mais sans foi, sans enthousiasme, par simple résignation.

Malgré les énormes dépenses, l'administration du canal ne dilapide rien : tous ses comptes sont soumis au contrôle rigoureux de la comptabilité publique et publiés dans leurs moindres détails. Des prix de revient sont établis pour chaque nature de travail et ressortent, en général, plus bas que ne pourrait le faire la concurrence ou la tâche à l'entreprise. A de très petites exceptions près, tout s'exécute en régie. On avait songé un moment à exécuter les travaux à l'entreprise, ou plutôt selon une régie intéressée. Des publications avaient été faites; mais les deux offres reçues, quoique émanant de groupes importants, ne présentaient pas de suffisantes garanties financières.

Personnel et main-d'œuvre sont divisés en deux classes distinctes : celle qui touche le salaire en or (monnaie des États-Unis) et celle qui le touche en argent (monnaie des États-Unis ou de Panama). Les premiers, c'est le personnel de direction, de surveillance et d'administration, puis les ouvriers d'art ou ouvriers spéciaux, tant de l'I. C. C. que de la P. R. R., presque tous des Américains. Les salariés en argent forment la main-d'œuvre courante composée, en 1910, d'environ 5 000 Européens, Espagnols pour la plupart, et quelques Italiens. Le reste, environ 38 000 nègres des Antilles, sont des terrassiers, sauf 4 000 qui sont employés comme artisans et qui gagnent 0,80, 1 franc, et 1 fr. 25 de l'heure, certains arrivant même à 1 fr. 65 et 2 francs.

Le salaire moyen du nègre terrassier est de 0,50 à l'heure. Le plus grand nombre des Espagnols gagnent 1 franc. Tous les

salaires, du haut fonctionnaire jusqu'au dernier manœuvre, sont arrêtés et portés sur un tableau qui a été publié le 1er janvier 1910. On ne s'en écarte pas et les augmentations ne sont possibles qu'en passant d'une classe à l'autre. Les appointements du personnel sont élevés, en général supérieurs à ce qu'ils étaient dans les Compagnies françaises, et avec un règlement libéral pour les congés à passer hors de l'isthme.

La main-d'œuvre américaine, qui bénéficie du tarif en or, a les salaires suivants : les forgerons, charpentiers, serruriers, chaudronniers, en moyenne de 2 francs à 3 fr. 50 à l'heure; les conducteurs de machines à vapeur ou à air comprimé (pelles à vapeur, locomotives, grues, perforatrices) sont payés au mois, avec salaire de 500 francs à 750 francs, et 1 100 francs pour le conducteur d'une pelle à vapeur. Le mécanicien de locomotive, de première classe, touche 1 050 francs, celui de deuxième classe 900 francs par mois. Les chefs dragueurs de 750 à 1 000 francs. Les ouvriers électriciens sont relativement bon marché, en moyenne 600 à 700 francs par mois. Un boulanger reçoit 520 francs par mois. L'Américain est le plus souvent payé au mois.

La durée de la journée de travail, d'abord fixée à 10 heures, a été ramenée à 8 heures en 1907 (de 7 heures à 11 heures le matin, et de 1 heure à 5 heures l'après-midi) après application à la zone de la loi fédérale en vigueur aux États-Unis. Cette réduction de la journée a contribué à l'augmentation des dépenses [1].

Les 38 732 ouvriers, qui figurent sur des états ou rôles de paie, correspondent à environ 50 000 personnes qui dépendent du canal et du chemin de fer, et dont le Commissariat a la charge. Le recrutement n'a jamais présenté de réelles difficultés, malgré la réputation d'insalubrité, d'ailleurs justifiée dans les débuts. On a songé un moment à l'importation

1. Au printemps de 1910, il y avait sur les travaux :

	Payés en or.	Payés en argent.	Total.
Du canal proprement dit.	4 499 ouvriers	26 127 ouvriers	30 716 ouvriers
Du P. R. R. (exploitation).	557 —	3 336 —	3 893 —
Du P. R. R. (déviation). .	158 —	3 000 —	3 158 —
Du P. R. R. (commissariat).	215 —	750 —	965 —
Totaux	5 429 ouvriers	33 213 ouvriers	38 732 ouvriers

d'ouvriers chinois, mais ce projet fut vite abandonné. Les salaires élevés, les soins pris pour la subsistance restent un attrait suffisant. En ce moment, on ne procède plus à des recrutements hors de l'isthme, pour lesquels des agents étaient commis dans les diverses Antilles, aux États-Unis, en Europe. La libre immigration suffit, et d'ailleurs, comme les terrassements diminuent, le nombre des ouvriers tend à baisser. En août 1910, il y avait une moyenne de 36 450 employés et ouvriers.

Au service sanitaire, organisé déjà par les Compagnies françaises, les Américains ont ajouté des asiles d'aliénés et une colonie de lépreux. Leur activité s'est d'abord employée à assainir l'isthme. Les maladies principales, en particulier la fièvre jaune, firent l'objet d'études scientifiques d'après les résultats obtenus à Cuba. Les diverses variétés de l'agent de contagion, le moustique, sont maintenant connues et on le détruit par des fumigations. Des brigades spéciales sont chargées de la destruction de l'espèce dite des *anophèles*, par le nettoyage et le débroussaillement réguliers, méticuleux, de plus de 160 hectares de terrains aux abords des campements, et par l'ouverture ou l'entretien d'un réseau étendu de petits drains afin d'assurer le rapide écoulement des eaux.

Le traité de 1904 chargeait le Gouvernement américain de l'assainissement des villes de Colon et de Panama. Il y a été procédé de façon radicale. Ces villes sont abondamment pourvues d'eau ; elles ont chacune un système d'égouts, des rues et trottoirs pavés en briques. La dépense de 19 240 000 francs, faite pour ces travaux, est remboursable aux États-Unis dans un délai de cinquante ans, durant lesquels le produit des taxes d'eau et d'égouts, encaissé par les Américains, sert à l'amortissement.

Dès 1908, le nombre des décès était tombé à 21,4 p. 1000 (202 sur la population entière de la zone, dénombrée à 113 269 individus), proportion de la ville de New-York : 8 000 Américains blancs, dont 2 000 femmes et enfants, logeaient alors dans les immeubles de l'I. C. C. Il n'y a plus de fièvre ; la tuberculose cause les plus nombreux décès.

Les municipalités de la zone ont été complètement réorganisées. Le service de la police est confié à un personnel de

choix qui comprenait en 1910 : un lieutenant en chef, un lieutenant en second, 14 sergents, 20 caporaux et 223 agents. Il fut procédé, dans l'année, à plus de 6 900 arrestations ayant abouti à 5 467 condamnations d'ordres divers. L'ordre et la tranquillité publique sont assurées de façon parfaite. La prison centrale est établie à Culebra, où sont transférés les condamnés dont la peine a une certaine durée. Les exécutions capitales (3 en 1909) ont lieu à l'intérieur de la prison.

La zone est divisée en quatre districts administratifs. Les plus importantes agglomérations sont formées par les campements et installations diverses du canal, composés de 3 313 constructions diverses, maisons d'habitation, bureaux, hôpitaux, hôtels, cuisines, baraquements, ateliers, remises, magasins, etc. Le nombre des maisons reprises à la Compagnie française avait été de 2 150, sur lesquelles 1 537 furent utilisées. Les Américains y ont ajouté 1 460 constructions nouvelles. Le nègre des Antilles préfère généralement s'installer dans la brousse, plutôt que d'occuper les baraquements où il se sent moins libre.

Les études générales d'ensemble sont rattachées à la Direction, où un service spécialisé traite les questions d'hydraulique, de météorologie, de marégraphie et tous les relevés topographiques. Les observations du Chagres couvrent maintenant une période de seize années, dans la partie moyenne de son cours; des postes d'observation de niveaux et de jeaugeages ont été établis dans le haut Chagres et sur les principaux affluents. Il y a trois stations météorologiques principales à Ancon, Culebra et Colon, et 22 stations secondaires, réparties dans la zone. La station d'Ancon contient un sismographe qui, jusqu'à ce jour, n'a encore enregistré aucun mouvement local important.

Parmi les travaux exécutés par ce service, il faut citer le nivellement général de l'isthme, qui a démontré, à des erreurs d'observation près, la concordance du niveau moyen des deux Océans. La Compagnie universelle avait trouvé, en 1886, une différence de 28 mm. entre les niveaux moyens, résultant des observations marégraphiques à Colon et à Naos. Les Américains ont rattaché leurs observations à un marégraphe installé à Balboa (La Boca), où les courants de marée

et les eaux du fleuve Rio Grande exercent une influence qui avait déterminé la Compagnie universelle à placer ses appareils à l'île Naos. Ainsi s'explique l'écart, de 60 millimètres environ, accusé par les premières lectures rectifiées.

On a déterminé la surface d'inondation du lac central, de sa capacité et de ses contours, maintenant parfaitement connus. On a relevé le bassin total du Chagres, travail considérable qui, achevé en juillet 1909, a tracé les limites du territoire tributaire du fleuve, en remontant jusqu'à la source des rivières et en suivant les crêtes des lignes de partage des eaux. Ces levés ont permis de dresser des cartes exactes et complètes de l'isthme, à trois échelles diverses. On a fait des recherches étendues sur la nature du sous-sol. Plus d'un millier de sondages nouveaux ont été poussés, souvent à de très grandes profondeurs, pour reconnaître la nature, la consistance et la perméabilité des terrains à l'emplacement des ouvrages d'art et en certains points du futur lac où des déperditions souterraines semblaient à craindre.

L'acte du Congrès, du 28 juin 1902, qui autorisait la construction du canal, avait prévu les fortifications nécessaires. Le secrétaire de la Guerre nomma en 1909 une Commission qui, sous la présidence de l'amiral William Crozier, a étudié sur place les mesures à prendre. Son rapport, d'avril 1910, propose divers travaux de défense à terre, des défenses sous-marines, l'installation de réflecteurs, un ensemble d'armements, d'organes mécaniques et électriques, de munitions, casernes et arsenaux, pour lesquels un premier crédit de 14 100 000 dollars (73 350 000 francs environ) doit être demandé au Congrès.

Reste à examiner le fonctionnement du Panama Rail Road (P. R. R.) qui dépend de l'Administration du canal. Ce chemin de fer, vieux de 50 ans, avec une plate-forme bien assise, des talus immuables, avantages que seul procure le temps, notamment dans les pays tropicaux, fut d'une extrême utilité. Il fallait cette voie, dont l'exploitation était sûre, pour tenter de suite des transports à 25 et 30 kilomètres à l'heure, avec la vitesse nécessaire pour éviter les encombrements, et mettre les décharges en état de satisfaire aux fouilles par une utilisation suffisante du matériel. Des voies de chantiers n'auraient jamais permis ces résultats.

Tous les transports de l'isthme doivent se faire parallèlement au canal, en empruntant le P. R. R. dont la voie a été doublée et renforcée durant les années 1904-1906. Les profondes fouilles ont obligé à de nombreux déplacements et rectifications; les ponts ont été renforcés, des embranchements nouveaux desservent les quais de Cristobal, la station transformée de Gatun, et toutes les stations intermédiaires, en particulier les gares de triage de Las Cascadas, Casa-Blanca, Pedro-Miguel, sans oublier les accès aux grands ateliers de Matatchin, d'Empérador et de Paraiso, pour se terminer sur le Pacifique dans les aménagements nouveaux du terre-plein et du wharf de Balboa.

Les dépenses considérables de tous ces travaux ont été couvertes par des avances du Gouvernement des États-Unis, s'élevant à ce jour au total de 25 000 000 de francs. Le P. R. R. d'aujourd'hui ne ressemble pas à celui d'il y a vingt ans. Les Superintendants de jadis, qui se plaisaient à accentuer en toutes circonstances l'antagonisme entre la Compagnie française du canal et la Compagnie américaine du chemin de fer, opposant direction à direction, ne sont plus que les chefs d'un service annexe. Les nouvelles destinées du P. R. R. ne l'empèchent pas de satisfaire aux besoins d'un transit commercial qui s'est développé notablement. Le tonnage interocéanique, qui était de 365 266 tonnes en 1888, au plus fort des travaux de la Compagnie universelle, a atteint 1 160 304 tonnes en 1909. La différence de 795 000 tonnes incombe pour 607 000 tonnes au trafic local et pour 187 000 tonnes au transit interocéanique.

Les transports entre la côte américaine du Pacifique sud et les ports de l'Amérique du Nord et de l'Europe continuent à se développer, alors que ceux entre la côte américaine du Pacifique nord et les ports de l'Atlantique abandonnent la voie de l'isthme pour emprunter les passages ouverts récemment plus au nord, en particulier à Tehuantepec. Il est curieux de constater que le mouvement des voyageurs est resté bien en arrière puisque, en 1888, année de la marche la plus intensive des travaux français, il y a eu 1 283 753 et, en 1909, 1 884 798 passagers. L'augmentation sur 1888 n'est que de 50 p. 100.

Quant à la population locale, qui est beaucoup plus forte en 1909 qu'en 1888, si elle a relativement moins voyagé, l'explication peut être trouvée dans ce fait qu'elle est aujourd'hui mieux répartie le long de la ligne, en contact plus immédiat avec le canal. L'augmentation des recettes brutes n'est que de 600 000 dollars, en chiffres ronds, ce qui démontre la considérable réduction des tarifs exorbitants en 1888, non seulement pour le transit, mais aussi pour tous les transports locaux, y compris ceux du Canal.

*
* *

Un canal à niveau sera longtemps encore impossible. Il exigerait des dépenses et des délais, dépassant les moyens mêmes d'une nation aussi puissante que les États-Unis. Pourtant, une voie à niveau présenterait des avantages apparemment certains : celle de San Blas, à 82 kilomètres à l'Est de Panama, ne dépasserait pas 55 kilomètres.

Sur l'Atlantique, le canal aurait son origine au fond du magnifique golfe de San Blas, passerait ensuite sous la Cordillère en tunnel et déboucherait dans la vallée d'un affluent du Rio Bayano, dont le cours large et profond, légèrement rectifié, serait emprunté sur environ 11 kilomètres jusqu'au Pacifique. Là, il serait nécessaire d'ouvrir la barre du fleuve et de créer un port sur la côte déserte. Le problème de l'aménagement des eaux de surface ne serait plus à résoudre que dans les parties à ciel ouvert, où le terrain s'incline rapidement : d'un côté vers la large vallée du Bayano, propice aux épanouissement du fleuve, de l'autre vers le Rio Nercalegua, dont le bassin restreint et le cours peu développé semblent ne présenter aucune difficulté sérieuse.

Ce tracé de San Blas peut être jugé aujourd'hui bien différemment qu'il ne l'était il y a quelques années. Le tunnel, loin d'être un obstacle, un facteur défavorable, est au contraire un avantage, puisqu'il supprime le problème le plus embarrassant, celui du drainage du territoire et de la conservation de la tranchée. De même, certains chemins de fer de montagne restent en souterrain pour s'abriter contre les avalanches et les torrents.

On établirait deux tunnels parallèles, une double voie. Les dimensions transversales, 35 mètres de largeur au moins pour la cuvette, et 40 mètres de hauteur, seraient sans doute énormes, exigeant des revêtements puissants; mais ces travaux n'apparaîtraient pas plus extraordinaires que ceux du barrage et des écluses de Gatun. La longueur des tunnels serait de 15 kilomètres. Des forces hydrauliques disponibles rendraient peu coûteux l'éclairage et la traction électriques. Des écluses, placées à chaque extrémité, isoleraient le canal souterrain des hautes eaux, et des apports et des courants dans les parties maritimes; ces écluses ne fonctionneraient que durant quelques mois de l'année.

Nos connaissances sur l'isthme de San Blas sont encore trop incomplètes pour arrêter un projet; mais il est incontestable que, dans l'état actuel de la science de l'ingénieur, après l'expérience des difficultés de la voie à ciel ouvert, le canal à niveau, en souterrain, mérite de retenir l'attention. Il est presque permis d'affirmer que si jamais le canal de Panama se montre insuffisant ou dangereux, c'est celui de San Blas qui le remplacera. On ne transformera pas non plus le canal à écluses en canal à niveau, sans suspendre le trafic.

Un navire franchira le canal actuel en 10 ou 12 heures, selon ses dimensions et la vitesse qu'il pourra atteindre dans les parties maritimes et la traversée du lac. Le passage des six écluses exigera trois heures : une heure et demie pour l'échelle des trois écluses de Gatun, et presque autant pour les écluses séparées du versant Pacifique. La traversée pourra donc se faire d'une seule traite, à la clarté du jour. Si un arrêt s'impose, la nuit, le mouillage aura lieu dans le lac central, la durée du passage, du port intérieur de Balboa à Gorgona, 29 kilomètres, ayant lieu en cinq à six heures. Le passage de nuit aux écluses est supposé interdit, au moins pour les plus grands navires.

Les conditions d'exploitation sont donc favorables; les dangers des écluses ne sont pas plus grands que ceux qui menaceraient un navire exposé aux courants d'un canal toujours à niveau, à moins de donner à cette voie des dimensions qui la placeraient dans le domaine du rêve.

Le canal de Suez, dont la comparaison semble s'imposer, n'est pas comparable au canal de Panama. La nature y a

placé ces lacs intérieurs, admirables accumulateurs qui atténuent la violence des courants sur les 25 à 30 kilomètres qui les séparent de la mer Rouge. Au reste le canal de Suez, après 40 années d'exploitation, d'amélioration et de prospérité continues, n'a encore exigé (fin 1909) pour son déblaiement qu'une dépense de 646 025 098 fr. 08.

Le canal de Panama, commencé en 1881, a déjà exigé l'extraction de 147 millions de mètres cubes, et une dépense de :

Par la première Compagnie française.	1 330 000 000 francs.
Par la deuxième — — .	44 000 000 —
Crédits votés par le Congrès des États-Unis, jusqu'à ce jour.	1 290 000 000 —
Total	2 664 000 000 francs.

Par le rapprochement de ces chiffres, on mesure la différence des difficultés dans le percement des deux isthmes.

La commission technique internationale de la Compagnie nouvelle du canal de Panama avait estimé la dépense d'achèvement du canal à écluses, suivant un projet, il est vrai, beaucoup plus réduit, à la somme de 512 000 000 de francs, non comptées les charges financières. Les dépenses engagées par les États-Unis, et celles qu'ils seront encore amenés à faire ne permettent plus d'envisager le canal de Panama comme une œuvre industrielle dont les capitaux sont à rémunérer et à amortir. Dès lors, quelle importance pratique peut avoir le calcul des recettes et des dépenses?

Le Suez a eu en 1910, pour 16 580 000 tonnes, une recette brute de 130 000 000 de francs, et des dépenses d'exploitation et d'entretien de 12 500 000 francs. Pour atteindre une recette semblable, le canal de Panama, avec une taxe qui ne pourrait guère être supérieure à celle qu'aura aussi Suez un jour, soit 5 francs par tonne de jeauge, devrait avoir un trafic de 26 000 000 de tonnes.

Les dépenses d'entretien seront beaucoup plus fortes. Admettons qu'elles ramènent le produit net à 100 millions. Pour une dépense de 2 milliards, cela permettrait de distribuer peut-être 3 1/2 pour 100, après dotation de 1/8 p. 100 pour le fonds d'amortissement en 99 années, et diverses

réserves qu'il faudrait prévoir largement. C'est donc le revenu d'un fonds d'États qu'il est d'ailleurs logique d'entrevoir pour le canal de Panama tel qu'il se construit, mais qui n'eût jamais suffi à une compagnie industrielle pour attirer le capital.

Le taux de capitalisation des actions de Suez, en décembre 1910, est de 2,75 p. 100 qui correspond à un revenu net de 30 p. 100 sur le nominal. Mais quand atteindra-t-on à Panama ce tonnage de 26 millions de tonnes? Sans doute dans un avenir encore assez éloigné et qu'il serait d'ailleurs passablement difficile de prévoir, les évaluations de trafic étant non seulement aléatoires, mais également rendues laborieuses par l'absence, la tenue incomplète ou différente des statistiques, d'États à États, enfin et surtout par le défaut d'une unité commune de mesures. Dès que l'on cherche à ramener à un taux commun les divers chiffres, on trouve des différences frappantes. Il faut se mettre en garde contre les tonnages, même inscrits dans les documents officiels : on ne saurait les comparer entre eux, et par surcroît entre divers pays.

On pourrait encore critiquer les dimensions des écluses, la profondeur du canal, se livrer à des hypothèses sur la capacité des navires, pour en conclure que les écluses seront un éternel obstacle au développement de la navigation. Au canal de Suez on a souvent reproché son insuffisance.

Des recherches sérieuses ont été faites par des ingénieurs compétents pour déduire, des dimensions actuelles, les dimensions probables des navires dans quelque 20 ou 40 ans. Des rapports ont été soumis aux congrès de navigation, et si, en somme, leurs conclusions se sont vérifiées, les dimensions extrêmes n'ont été atteintes que par un très petit nombre de navires, naviguant sur le parcours spécial de New-York à l'un des ports d'Europe.

Partout ailleurs on est loin du navire de 40 000 tonnes que les écluses, utilisées à leurs dimensions extrêmes, permettent de manœuvrer aisément. Le tonnage moyen du navire transitaire a été à Suez, en 1910, de 3 658 tonnes. Ce chiffre pourra être de 12 000 à Panama. Et puis il y a des limites qui s'imposent à tout progrès. Les principales lignes ferrées, les meilleures qui soient encore aujourd'hui, ont été établies, il y a quarante ou cinquante ans, en vue de vitesses maxima de

80 kilomètres à l'heure. Aujourd'hui, on atteint couramment 120 kilomètres, et il a suffi de quelques perfectionnements, après tout secondaires, pour adapter à ces nouvelles vitesses les anciennes voies. Mais qui donc songerait à les modifier, en rayons de courbes, en pentes et en rampes, pour permettre des vitesses de 200 kilomètres et plus? C'est tant pis pour la traction électrique ; elle attendra longtemps si elle ne veut pas se mettre au pas de 120 kilomètres à l'heure. Il en sera de même pour le canal de Panama. Les écluses de 300 mètres sur 30 mètres commanderont les dimensions des navires qui y transiteront pour de longues années à venir, et à l'augmentation du tirant d'eau, — le seul élément que la construction navale (civile ou militaire) ait un sérieux intérêt à augmenter — on pourra satisfaire par une légère augmentation de la profondeur réglementaire de 12 m. 50. Le canal de Suez a, en 1910, la profondeur réglementaire de 11 mètres; mais le tirant d'eau des navires ne peut encore y excéder 9 mètres.

L'œuvre que les Américains exécutent à Panama, avec tant de science, de courage et aussi de largesse dans les moyens vaut qu'on la suive avec sympathie. Les Pharaons auraient pu, il y a 3 000 ans, entreprendre le canal de Suez : en y sacrifiant 100 000 esclaves ils en seraient venus à bout. Mais, sans la science moderne, sans la connaissance des lois de l'hydraulique, l'homme eût en vain tenté d'abattre la barrière qui sépare l'Atlantique du Pacifique.

Mais le jour où les flottes de toutes les nations se réuniront pour célébrer l'ouverture du canal, lorsqu'après avoir franchi les écluses de Gatun, le lac central, la grande tranchée, elles déboucheront sur Pedro-Miguel et apercevront dans le lointain le panorama superbe du Pacifique, des îles Naos et Flamenco, alors rendant hommage à ceux qui l'ont terminée, elles n'oublieront pas le nom de Ferdinand de Lesseps : sans lui le canal ne serait pas encore commencé.

FRANÇOIS MANGE

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

L'HOMME QUI A PERDU SON MOI

« L'arbre de savoir n'est pas l'arbre de vie. »
(BYRON.)

I

— Michel!... Michel!...

Une forte voix retentit, dans le silence du petit jour provincial. Michel Bedée, qui descendait de la gare, une valise au bout du bras, leva la tête et reconnut, dans le cadre d'une fenêtre haute, le visage de son vieux professeur.

— Oh! bonjour, maître!

Le bonhomme continua :

— Est-ce vraiment toi? Mais que viens-tu faire ici, homme de génie?... La maman n'est pas malade?...

Michel tressaillit :

— J'espère que non... Je ne crois pas...

— Mais non, mais non!... Je le saurais... Entre un peu, que nous bavardions...

— Plus tard, maître : j'arrive... Je ne suis pas encore allé à la maison.

— A la maison!... Tu as dit ça comme, jadis, le petit Michel Bedée, qui était doux, gentil et gnangnan... Mais il n'est pas cinq heures. Est-ce qu'on t'attend?... Non?... La maman dort : ne la réveille pas. Entre chez moi, jusqu'à une heure raisonnable.

Michel hésita. Il regardait, au bout de l'avenue, la maison de sa mère, une vieille maison quiète, persiennes fermées, une demeure de sommeil.

— C'est vrai! — dit-il; — j'entre chez vous.

— Bon! Je vais t'ouvrir. Attends-moi deux minutes. Sauf ton respect, je suis en chemise!

Le bonhomme disparut. Michel examina cette fenêtre d'où était parti le cri de : « Michel, Michel!... » Et il se souvint d'avoir, une seconde avant cela, entendu sans y être attentif le bruit d'une espagnolette qui grince, d'une croisée qui s'ouvre et de deux volets qui, lestement chassés, claquent à une muraille. Il imagina le réveil allègre de son maître, saluant l'aube et la journée qui recommence, coq du travail quotidien.

Cinq heures sonnèrent à la cathédrale. Le premier coup prit Michel au dépourvu, lui fit peur. Ensuite il s'étonna de l'étrangeté qu'avaient pour lui les plus familières impressions de son enfance. Les cinq coups se succédèrent à de si longs intervalles, et telle était leur belle gravité, qu'on eût dit que cette horloge mettait un peu d'emphase à signaler les étapes du temps. Un vacarme soudain; puis, une vibration qui allait s'amenuisant vers le silence; mais alors éclatait de nouveau le vacarme. Michel, au fond de sa mémoire, retrouvait les sons et leur rythme. Après le cinquième coup de l'heure, il en attendit un autre : le silence s'épanouit et fleurit en invisible merveille qui gagne l'étendue entière et la veut emplir.

La maison du bonhomme — et pareillement ses voisines — prolongeait en hauteur un talus fortifié de l'ancienne ville, sorte d'acropole autour de laquelle la vie s'était, durant les âges, répandue. Elle utilisait, pour son étage inférieur, un vieux rempart qui sortait du sol comme une roche naturelle. Cette architecture séculaire était surmontée de murs solides autant qu'elle, plus jeunes à peine, percés de fenêtres étroites; ils ne se dressaient pas à pic tout à fait, mais ils se retiraient un peu et formaient un large tronc de pyramide.

De cette façon, les bâtisses de cette avenue avaient l'air de reposer sur des fondations mises à nu. Leur file irrégulière, vue de loin, ressemblait à une gigantesque mâchoire dont la denture est incomplète sur des racines déchaussées.

De l'autre côté de l'avenue, il y avait, en contre-bas, les

jardins de l'évêché : le feuillage de leurs beaux arbres luisait de gaie lumière matinale.

Tandis que Michel attendait, devant une porte de bois armée de fer et basse comme une entrée de catacombes, et contemplait cette avenue déserte, ces maisons fermées, il se disait que le sommeil, en qui le malheur de vivre s'apaise, avait en ce coin du monde son refuge le plus tranquille.

Le bonhomme arriva.

— Une seconde, une seconde! — annonçait-il, à travers la porte.

La clé tourna dans la serrure, difficilement. Et puis, la forte voix s'écria :

— Entre chez moi, Michel, homme de génie!

II

Le vieillard que Michel Bedée traitait comme son maître, on l'appelait, dans cette petite ville bretonne, l'Alchimiste. Ce surnom résumait le déplaisir et l'effroi qu'inspirait sa personne.

Un homme de soixante-dix ans, haut, mince et vigoureux, les cheveux blancs et drus taillés courts, la barbe blanche en pointe aiguë, de petits yeux très mobiles, les traits remarquablement fins, sauf le nez, qu'une cornue avait, en sautant, détérioré autrefois. Gros, cicatrisé, bourgeonnant, ce nez donnait à la figure un premier aspect comique. Et l'on eût imaginé les gamins de la ville s'en amusant, multipliant un facile badinage, si l'habitude de le voir n'avait aboli dès longtemps, parmi les générations successives, l'aptitude à le remarquer. Il était là comme, aux arcs-boutants de la cathédrale, les gargouilles, ridicules et grimaçantes, devant lesquelles on passe sans les apercevoir et qui n'empêchent pas le monument d'être consacré à une ferveur sublime. Si l'on observait avec goût le visage de l'Alchimiste, ce nez ne paraissait plus être le résultat d'un accident; indispensable, au contraire, il ajoutait à la physionomie un caractère de bonhomie dédaigneuse et de spiritualité volontaire : l'âme qui brillait dans les petits yeux régnait sur la matière lourde et laide.

Le vieillard avait été professeur de chimie au collège; mais

il avait, de bonne heure, renoncé à l'enseignement. Dénué de toute ambition, refusant les places qu'on lui offrait, disait-il, « à son tour de bête », il ne rêvait que d'un tranquille et perpétuel travail. De menues rentes lui permettaient de réaliser son idéal d'une solitaire existence.

Un jour, on l'accusa bel et bien d'athéisme. Ce n'était rien : on l'accusa de se livrer à de diaboliques travaux. Ne cherchait-il pas à créer chimiquement de la vie? N'avait-il pas montré à ses élèves des tubes d'expérience où, dans une pâle gélatine, poussaient et se ramifiaient de bizarres arborescences, nées à son gré d'un sulfure de calcium et pareilles au végétal qui, du flanc de Jessé, monte aux vitraux des églises, porteur des saintes généalogies?... Dès lors, on le vit d'un mauvais œil. Des dévotes, à son passage, se signèrent. Des parents d'élèves ne laissèrent pas leurs fils une minute de plus exposés à la contagion de la mécréance. Pusillanime et judicieux, le principal pria son collaborateur de démentir les bruits fâcheux qui couraient : non, il ne prétendait point à créer de la vie; non, il ne désirait pas de rivaliser avec Dieu!...

— La question ne se pose pas du tout comme ça, — répondit l'Alchimiste, avec simplicité.

Il ajouta :

— Du reste, j'ai autre chose à faire que de discuter avec de telles bourriques!...

Et il donna sa démission.

Ensuite il vécut retiré chez lui. De temps en temps, il se promenait. Mais non, comme le philosophe Kant de Kœnigsberg, à heures régulières : docile à ses expériences, il attendait leur bon plaisir et ne voulait pas d'autre liberté que celle qu'elles lui accordaient. Comme il n'avait plus le laboratoire du collège à sa disposition, il transforma sa cuisine à cette fin et relégua sa vieille bonne ailleurs, quoiqu'elle protestât contre cet envahissement des cuisinages du diable.

III

— Viens, mon petit; viens! — disait l'Alchimiste à son ancien élève.

Il l'avait pris par la main, comme un enfant, et il le con-

duisait au long de corridors tournants et obscurs. Puis, il le fit entrer dans le laboratoire.

C'était une grande pièce, mal éclairée et qui ressemblait à la salle des gardes d'un château ancien ou, plus encore, à une crypte d'église. Creusée dans le talus, contre lequel s'appuyait son mur de fond, elle n'ouvrait sur l'avenue qu'une fenêtre, et toute barrée de fer. La voûte, en caissons ogivaux, retombait à espaces réguliers sur des piliers forts et trapus, écrasant d'un effort immobile les chapiteaux sculptés où l'on voyait, parmi des figures d'anges, un prêcheur à tête de renard jeter de petites femmes dans sa capuce, et Aristote à cropetons que chevauche une prostituée. Tout cela était couvert et empâté d'une couche épaisse de peinture, usée par endroits et laissant voir, aux angles vifs, la pierre, enfumée ailleurs.

Dans les coins d'ombre, on apercevait des meubles, une crédence, un guéridon, des tables, chargés de livres, de flacons, de godets, de casseroles. Le sol était dallé de granit. Une immense cheminée tenait presque tout un panneau et paraissai capable d'abriter sous son manteau, comme sainte Ursule les filles dans les plis amples de sa robe, une frileuse famille.

L'Alchimiste ne se servait plus de cette cheminée ; il y jetait de vieux ustensiles et des résidus. Et il avait installé sous la fenêtre un beau fourneau moderne pour le charbon, le gaz, l'électricité : c'était là qu'il travaillait et, substituant ses besognes de science aux besognes alimentaires de sa bonne, c'était là qu'il faisait cuire des chimies probantes ou chimériques.

Il amena Michel Bedée à la lumière qui entrait par les vitres verdâtres ; il lui mit ses deux mains sur les épaules, il le regarda dans les yeux et lui dit avec gravité :

— Je te salue, Michel, homme de génie !...

Michel voulut se débattre. Il était mince, élancé, nerveux ; il avait la physionomie inquiète, la bouche sans cesse agitée sous les fines moustaches noires. Les énergiques mains de l'Alchimiste le tenaient ; et le vieillard, sans bouger, répéta obstinément :

— Je te salue, homme de génie !

— Mais non ! — bégaya Michel. — Ne dites pas cela, je vous en prie, maître !

— Et toi, ne m'appelle plus « maître ». Tu as l'air de te

moquer de moi... Je sais bien que non... Mais enfin, tu es un homme de génie et je suis une vieille bête!

— C'est ça! — conclut Michel, affectant de rire et faute de trouver une réplique meilleure.

— Ne ris pas; c'est ça, exactement ça! — répondit le vieillard.

Puis il reprit :

— Maintenant, asseyons-nous; et tu vas me raconter un peu ta découverte.

Il y eut, sur le visage de Michel, un air de lassitude, comme s'il avait ennui et difficulté à chercher dans sa mémoire le détail d'une aventure ancienne et qui ne l'intéressait plus.

Le vieillard l'épia :

— Je t'embête; mais ça ne fait rien... Voyons, dis-moi... Ton sirium, tu l'as trouvé d'abord dans Sirius?...

— Oui, en somme, oui... Ou, plutôt, dans Sirius, ce n'est pas moi qui l'ai trouvé. On savait qu'au nombre des corps qui composent Sirius et que révèle le prisme, il y en avait un, singulier, inconnu ailleurs et dont le spectre ne se confond avec le spectre d'aucun autre. Alors, moi, en étudiant des terres rares, j'ai trouvé un corps qui a exactement le même spectre. C'est le même corps. Je l'ai appelé sirium. Il est infiniment moins abondant chez nous que dans l'étoile. Je n'en ai que des bribes. Mais il est doué de propriétés étranges.

— Et qui bouleversent la chimie?

— Possiblement.

— C'est-à-dire?...

Le vieillard pressait Michel de questions urgentes; et telle était sa vive curiosité que Michel ne songeait plus à l'éconduire.

— Eh bien, voici. Le sirium dégage de la chaleur, de la lumière, de l'électricité. Il est un foyer de perpétuelle énergie; il ne cesse pas d'être actif : et cela, sans perte aucune de substance, sans nulle diminution de son volume ni de son poids.

— Sacrebleu! — murmurait l'Alchimiste.

Michel ajouta :

— Du moins, je crois... Je n'en suis pas sûr...

Mais l'Alchimiste négligea cet adoucissement final d'une affirmation qui l'accablait.

— Alors? — fit-il, avec rudesse.

Michel ne répondit pas. Et il continua :

— Alors, les lois de la transformation de l'énergie, ce dogme sur lequel nous nous reposons depuis l'antiquité, ce dogme unique et absolu qui soutient toutes nos hypothèses et dirige toutes nos recherches?...

Michel Bedée leva les bras et puis les laissa retomber. Il ouvrit grands les yeux, serra les lèvres et ne dit rien. Entre les deux savants, il y eut quelques secondes de silence. Ils se regardaient, immobiles, et ne se voyaient pas, chacun à son rêve.

— Tu en fais de belles! — s'écria enfin l'Alchimiste, en se dressant.

Et il éclata de rire, mais sans gaieté, avec une sorte d'émerveillement sarcastique. Puis il marcha de long en large, dans son laboratoire, méditant seul, tandis que Michel ne bougeait pas de son escabeau.

Il s'écria encore :

— C'est tragique et c'est magnifique!

Et, croisant les bras, il vint se camper devant son élève; il lui dit, avec un entrain pathétique :

— Voilà presque un demi-siècle que je travaille à mes fourneaux, Michel, comme si la transformation de l'énergie était la vérité première. Et j'aurais tout aussi bien pu, bêta que je suis, jouer aux billes tout ce temps-là, comme un gosse, ou faire la vie, profiter de la beauté des femmes et courir le guilledou... D'ailleurs, je ne regrette rien!...

Il insista sur ces derniers mots, avec une sorte de stoïque violence. Et il reprit :

— C'est ridicule, ridicule!... Encore, moi, qu'importe? Je ne suis qu'un ouvrier parmi des milliers d'autres, dans le laboratoire de la science. Mais songe aux grands savants qu'il y a eus depuis trois mille ans! C'est eux, c'est la portion sublime et efficace de l'humanité qu'il faut que tu voies penchée sur des fourneaux où elle ne cuit que de l'erreur, avec un zèle glorieux. Quelle aventure, mon petit Michel!... Toi, tu arrives, tu es jeune : nous te prenions pour un enfant, l'année dernière. Et tu découvres qu'on n'a dit que des bêtises, depuis qu'on travaille... Je te répète que c'est tragique et magnifique!

Michel Bedée voulut mettre les choses au point :

— Attendez, maître. Ce n'est pas démontré encore. Je ne formule que des hypothèses...

Le vieillard continua de marcher, de long en large. De temps en temps, il interrogeait Michel, s'arrêtait un instant pour écouter la réponse, et repartait. Et il songeait, avec une ardeur opiniâtre. Quand il sut le principal, il revint à Michel; et, doux, il lui dit :

— Mon petit, tu as du travail sur la planche. Et nous, les vieux, pour que nous nous remettions à la besogne avec cœur, il faut que nous t'attendions; il faut que tu nous démontres, une fois pour toutes, notre faute et que tu nous donnes une autre doctrine, ou bien il faut que tu te sois trompé. D'ici là, nous sommes dans le marasme!

Et, riant, il ajouta :

— Sais-tu que tu es un redoutable garçon? Quand je pense que mes imbéciles de voisins ont peur de moi! C'est toi qui es le diable, Michel, c'est toi!...

Un peu plus tard, il s'aperçut que Michel ne le suivait pas, demeurait à l'écart de son émoi et s'occupait d'autres idées. Il lui demanda :

— Mais, avec tout ça, que viens-tu faire ici? Au lieu de travailler et de te dépêcher, pendant que nous sommes suspendus à tes recherches?... Qu'est-ce que tu viens faire, dans cette petite ville idiote?...

A cette question, si nettement posée, Michel sentit qu'il ne saurait pas répondre en une phrase et que même il ne saurait pas répondre du tout. Il se tint coi.

Le vieillard l'épiait, comme un médecin son malade. Il s'assit à côté de lui; et, gentiment :

— Tu as des ennuis, Michel?

Et Michel aurait bien voulu s'enfuir, sans dire un mot, sans dire un seul des innombrables mots qu'il lui faudrait pour indiquer l'extravagante misère de son cœur et de son esprit. Parmi tous ces mots, il s'égarait. Et il ne put que murmurer :

— Oui, des ennuis; de gros ennuis...

Il espéra, une seconde, que cela suffirait. Mais le vieillard le saisit au poignet :

— Quoi? — fit-il.

Et Michel essaya encore d'éluder la question :

— Oh! rien... Ce n'est rien.

Mais le vieillard le secoua, durement :

— Je te demande : « Quoi?... »

Michel était éperdu.

— Enfin, quoi? — reprit le vieillard.

— Ça n'en finirait pas, de vous le dire...

— Ah?... Et tu es venu ici, Michel, pour arranger ça?

Le vieillard fit semblant de s'adoucir et d'être un peu plus discret. Michel répondit :

— Arranger ça?... Oh! non; je n'y compte pas.

— Alors?...

— Alors, je suis venu... je ne sais pas trop pourquoi. Je ne suis pas venu : je me suis sauvé. Et, puisque je me sauvais, où aller, plutôt qu'ici, chez moi, dans mon enfance?

— Hein?...

— Qu'est-ce que vous voulez? C'est instinctif. Les petits enfants qui ont du chagrin se réfugient près de leur maman.

— Oui, mais tu n'es plus un enfant...

— Si!...

Le vieillard se fâcha :

— Tu es fou, Michel!... Combien de temps vas-tu passer ici?

— Je ne sais pas... Toute la vie, peut-être...

Ces bouts de phrases firent, dans la tête de l'Alchimiste, un bruit farouche. Et ce fut comme si, au beau milieu d'une expérience normalement conduite, une absurdité se manifestait. Or il n'admettait pas l'absurdité : elle le choquait et l'épouvantait. En hâte, il résolut de la chasser.

— Voyons, voyons, Michel, ce n'est pas tout ça : tu vas me dire de quoi il retourne. Tu vas me le dire tout de suite. J'en ai assez. Qu'est-ce qu'il y a?

— Eh bien, ma femme... Oh mais, ce n'est pas seulement ma femme, c'est... tout!...

— Ta femme te trompe?...

Michel pâlit; et il se récria :

— Non, non, non!... Quelle idée avez-vous?...

Et il frissonnait.

— Alors?...

— Alors, non, elle ne me trompe pas. Seulement, elle s'ennuie...

L'Alchimiste faillit pouffer de rire. Mais il était furieux, en outre ; et, sur un ton de commisération narquoise, il grommela :

— Elle s'ennuie?... Ah ! c'est dommage !

Tel était le malentendu, et qui prêtait à la plaisanterie, que Michel ne le put tolérer. Penaud, mécontent, il expliqua, — et les mots n'allaient point assez vite, à son gré :

— Oui, oui, elle s'ennuie. C'est ma faute : je ne m'occupe pas d'elle. Les journées après les journées l'ennuient. Et je sens qu'elle ne m'aime plus...

L'Alchimiste l'interrompit :

— Comment, elle ne t'aime plus?... Qu'est-ce que ça veut dire?...

— Vous savez bien, — répliqua Michel avec impatience, — vous savez bien ce que ça veut dire, que d'aimer une femme qui vous aimait et qui commence à ne plus vous aimer?...

— Mais, non, je ne sais pas ! Et toi non plus, tu ne devrais pas le savoir, puisque tu es consacré à la science !...

Michel ne fit que hocher la tête.

— Tiens, mon petit, viens voir.

Il prit Michel Bedée par le bras et il le mena au chapiteau d'Aristote :

— Tu vois?... Cette bourrique humiliée, c'est Aristote, notre père. C'est la plus forte tête de jadis. Regarde-le. A quatre pattes !... Une femme nue est à cheval sur son dos, regarde. C'est la concupiscence qui l'a terrassé, qui l'a dégradé. Ce vieil emblème est riche de signification... Tu ne dis rien?...

Michel, en effet, ne disait mot. L'Alchimiste, en manière de conclusion, réclama un aveu :

— Tu es amoureux de ta femme, Michel?

— Oui...

Michel sentit que son cœur se gonflait ; et il sentit un frémissant souvenir de volupté le parcourir.

— Ah ! Michel, mon petit Michel, la sale histoire !... Quand tu es venu m'annoncer ton mariage, il y a deux ans, j'ai tout prévu, tout deviné. Je te disais : « Michel, ne te marie pas ! » Tu étais pris, je le voyais bien ; tu étais amoureux...

— Je le suis encore ! — déclara Michel.

Et l'Alchimiste le toisa :

— Tais-toi, Michel : tu me dégoûtes !... Quand on s'est une

fois consacré à la science, on a des devoirs envers la science; et, quand on est un homme de génie, on a des devoirs plus impérieux. Un savant est un homme chaste : voilà le premier devoir d'un savant. Chaste d'esprit, je veux dire!... Le reste, c'est une affaire de physiologie; et la luxure ne me choque qu'autant qu'elle porte atteinte à l'esprit. Que diable, on s'arrange! On prend des habitudes régulières, afin... tu comprends?... afin de ne pas y penser, dans l'intervalle. Mais il faut que l'esprit — ou le cœur, ou l'âme, comme tu voudras — soit en dehors de ces choses-là!... L'esprit d'un savant, c'est un endroit où viennent jouer ensemble et se combiner logiquement faits et idées. Les catholiques qui vont communier jeûnent, pour recevoir au tabernacle de leur corps Dieu proprement. Il faut que l'esprit d'un savant soit propre et net et pur, pour que les idées et les faits ne s'y souillent pas et y travaillent, d'eux-mêmes, tout seuls, selon l'intacte logique. Un savant, Michel, est une espèce de moine qui s'impose une règle sévère. Il renonce à être lui pour devenir le sanctuaire de la science... Tu es un moine qui a fauté; tu es un mauvais moine!

Michel gémit :

— Je n'y peux rien... Tant pis!...

— Tu n'y peux rien?... Ah! il y a deux ans, je ne savais pas que tu étais un homme de génie. Autrement, je ne t'aurais pas laissé faire ce que tu as fait. Je t'aurais supplié mieux! J'aurais pris ton mal au début; je t'aurais guéri... Ou bien je t'aurais enfermé!

— Je ne suis pas un homme de génie! — murmura Michel. — Je ne suis qu'un pauvre être qui demande qu'on lui permette de vivre, à sa manière, comme il pourra; oui, à sa manière, maladroite comme toutes les manières de vivre que trouvent, pour leur usage particulier, les pauvres êtres, les uns après les autres, ici-bas!...

L'Alchimiste lui coupa la parole :

— Tais-toi!... Tu n'es pas un pauvre être. La science a besoin de toi. Tu l'as menée à un point critique où elle ne peut pas languir. Et tu n'as pas le droit de la planter là, si tu es seulement... si tu es seulement un honnête homme!...

Michel se rebiffa :

— Eh bien, je la plante là!... Tant pis!

Ils étaient debout, l'Alchimiste et Michel, face à face. Et Michel avait pris, pour l'instant, la suprématie. Il se livrait à son exaltation et il parlait haut.

— Ah! elle est trop exigeante, après tout!... Je lui ai trop donné, je lui ai trop sacrifié. J'en ai assez, je me révolte!...

— Michel!...

— Maintenant, je réclame mon bonheur, qu'elle m'a volé; ou bien je le lui ai livré, follement... Vous me regardez avec colère, maître, et vous me méprisez?... Tout de même, c'est à cause d'elle que j'ai perdu cette tendresse d'une femme que j'adorais. J'ai négligé cette femme, pour travailler. Si vous saviez!... Ce travail-là, ça ne vous tient pas seulement l'esprit, mais le corps, les sens... Ah! comment dire?... on est accaparé, on n'existe plus... Alors, j'ai fait, à cette femme, une vie impossible. Entre elle et moi, même la nuit, il y avait une intruse, la science. Je ne le comprends guère qu'aujourd'hui; et il est trop tard!... Une femme qu'on a choisie pour sa femme, il faut qu'on la fasse fleurir. La science mettait autour de nous une atmosphère irrespirable, une atmosphère à laquelle, moi, je me laissais peu à peu asphyxier, sans m'en apercevoir. Elle, brusquement amenée dans cette atmosphère-là, s'est aperçue de ce péril où elle était. Et elle a protesté. Elle a ouvert toutes grandes les fenêtres par où entrent la lumière et l'air; et, tandis que je demeurais, stupide, à ma besogne, je crois qu'elle s'est enivrée d'effluves qui lui arrivaient du dehors avec une abondance merveilleuse...

Michel cédait à son emportement et profitait de la facilité des métaphores. L'Alchimiste le rappela aux réalités concrètes :

— Alors?...

— Alors, elle s'en ira...

— Par les fenêtres?... Oui!... Ferme les fenêtres!...

Cette brutalité de langage ne troubla pas Michel. Il répondit, avec douceur :

— Non, je ne veux pas la tuer; je ne l'obligerai pas, je ne l'inviterai pas à mourir avec moi.

— Eh bien, qu'elle s'en aille! Et, toi, travaille.

— Non, non. Elle s'en ira, je le devine. Elle m'a déjà quitté, en imagination. Seulement, moi, je ne travaillerai plus.

Il y eut un peu de silence. L'Alchimiste semblait contempler un désastre; et il se taisait. Michel reprit avec véhémence :

— Avant de sacrifier à la science ma femme, je lui ai sacrifié ma mère. Vous ne l'avez peut-être pas oublié? Vous n'avez peut-être pas oublié ces jours affreux où ma mère a pleuré toutes les larmes qui lui restaient d'une vie déjà longue, parce que, moi, l'enfant qu'elle avait choyé, je quittais la maison natale, l'ombre de l'église et la foi qu'elle m'avait donnée.

Le vieillard grommela :

— Ta mère voulait te garder dans ses jupons. C'est moi qui t'ai délivré d'une servitude puérile.

— Je ne vous en veux pas, maître; vous l'avez fait pour mon bien.

— Pas du tout!... Non, je ne l'ai pas fait pour ton bien; je l'ai fait pour le bien de la science. Je l'ai fait parce que je te voyais un esprit curieux, intelligent... là-dessus, je ne me suis pas trompé... et parce que je croyais que tu allais être un bon serviteur de la science... Là-dessus, je me suis trompé, à ce qu'il paraît.

— Vous vous êtes trompé, — repartit Michel, résolument. — Depuis que je me suis éloigné de l'existence que m'avaient ici préparée mes ascendants et, plus douce, plus attentive, plus tendre qu'eux tous, ma mère, depuis ce temps-là, ma mère ne vit presque plus. Elle prie pour moi. Elle joint à ses prières et à sa douleur continuelle ma sœur. Je viens leur demander pardon, à toutes les deux.

— Tu es fou!...

— Je leur demanderai pardon d'une équipée qui m'a chassé loin d'elles, et dont je suis revenu, mais dont elles mourront tout de même.

Michel se tut. L'Alchimiste le regardait avec stupeur. Il dit soudain, comme s'il concluait de rapides et urgentes méditations :

— Écoute, Michel. Si tu vas chez ta mère, dans l'état d'esprit où je te vois, tu es perdu. C'est elle qui t'a rendu sentimental comme tu l'es. Elle et ta sœur!... Toutes les deux, elles t'ont, jour après jour, alarmé, à force de tendresse et de catholicisme et de caresses larmoyantes. Je te dis qu'elle vont te reprendre. Écoute : il y a elles et la science; choisis!

— C'est tout choisi.

— Michel, tu es un lâche!...

Plusieurs secondes s'écoulèrent, dans un silence pareil à une houle, dans un silence qui semblait agité de remous profonds et violents. L'Alchimiste, assis sur un tabouret, les coudes aux genoux, les joues appuyées sur les paumes, les yeux baissés vers le sol, prononça lentement ces mots :

— Quand j'y pense, Michel, que c'est toi qui as du génie, et pas moi!... Il y a plus de quarante ans que je travaille, sans discontinuer. Dès le matin, dès avant le matin, je me lève, j'entre dans mon laboratoire et je me mets à la besogne. Cela dure jusqu'au soir. J'ai là, en train, des expériences qui sont commencées depuis cinq ans. Je suis vieux. Un jour, on me ramassera, claqué, auprès de mes fourneaux, comme un imbécile et comme un brave homme. Je n'ai pas fait une découverte qui compte; et je n'en ferai pas... Mais je continue et je continuerai d'être à mon poste, auprès de mes fourneaux. Il faut avoir une morale, dans la vie. Eh bien, moi, toute ma morale est dans une phrase de Claude Bernard; une simple phrase qui recommande aux gens de faire des « expériences, pour voir ». Oui, multipliez les expériences : il y en a des centaines de mille à faire, pour voir si quelque chose d'imprévu ne va pas, tout à coup, se révéler. Alors, voilà. Je fais des expériences. Et je regarde. Seulement, je n'y vois rien, ou presque rien!... Pourtant, ça n'est pas possible que, dans le nombre de mes expériences, il ne se soit pas quelquefois produit des phénomènes admirables! J'ai dû avoir sous les yeux, au fond de mes casseroles, tout le mystère... Seulement, j'avais beau regarder, je n'ai rien vu, parce que je n'ai pas de génie, moi!... C'est dommage; oh! pas pour moi, mais pour la science. Oui, Michel, c'est dommage que ce soit toi, et non pas moi, qui aies du génie. Parce que, moi, j'ai le caractère d'un savant. Tandis que toi...

Il s'abandonna, une minute, à sa mélancolie. Et puis, comme s'il ne prenait pas son parti d'un effroyable désastre, il se leva et, suppliant, dit à Michel :

— Mon petit Michel, il est encore temps. Ramasse ta valise ; retourne à Paris, tout de suite, sans aller chez ta mère. Tu expliqueras à ta femme...

Il s'échauffait en parlant.

— Tu lui expliqueras que tu lui rends sa liberté... Si elle barguigne, tu la chasseras. Oui, tu la chasseras; ça n'est pas possible autrement!... Cela, il le faut!... Et alors, dès qu'elle sera partie, Michel, tu te remettras au travail, tout de suite, sans traîner. C'est déjà trop de temps perdu. Au travail, bon Dieu, au travail!...

Michel se tut.

— Eh bien! tu ne me réponds pas?

Michel répondit :

— Je suis désolé de vous faire de la peine.

— F...-moi le camp : tu es un lâche!

Michel partit, sa valise à la main. Le vieillard l'écouta qui marchait par le corridor, ouvrait la porte, sur l'avenue, et la fermait. Alors, au moyen d'une chaise, il grimpa sur son fourneau; et, par la fenêtre, il cria :

— Michel!... Michel!... Pas par là! Non, non!... Fais ce que je t'ai dit... Michel!...

Michel ne se retourna point. Et le vieil Alchimiste, d'une voix sourde, gémit :

— Adieu, Michel!...

Puis, il redescendit au sol, se passa la main sur le front, frotta contre le mur une allumette, alluma le gaz de son fourneau et commença de travailler, ce matin-là comme les autres matins.

IV

Quand Michel Bedée se trouva de nouveau sur l'avenue, il n'hésita point à se diriger vers la maison de sa mère. Il ne leva point la tête, à la voix de l'Alchimiste. Mais, s'il marchait vivement, comme un homme que guide une résolution nette, un singulier trouble d'idées le tourmentait.

En dépit de l'Alchimiste, la gare et le retour immédiat à Paris ne lui représentaient pas le devoir : c'était pour lui, au contraire, la tentation; et il désirait de revoir sa femme. Il la désirait et il avait peur d'elle. En lui-même, il l'appela :

— Geneviève!... Toute petite Geneviève!...

Mais il continua son chemin.

L'aspect de la maison familiale, au bout de l'avenue, l'attristait et, malgré lui, l'attirait. Il avançait, les yeux fixés sur la porte peinte en brun, sur la sonnette en fer forgé, qui pendait et dont la poignée, saisie par lui, ferait brimbaler un compliqué système de fils de fer frémissants, avant que retentît le son grave et beau qu'il imaginait déjà.

Et il tremblait, en approchant.

Il redoutait cette tendresse qui allait l'accueillir avec un mélancolique empressement. Il devinait la joie qu'auraient à le revoir les deux femmes tristes, sa mère et sa sœur, une joie très douce et très subtile, une joie qui aussitôt demande combien de temps on lui accordera, une joie qui s'alarme du départ et qui se gâte elle-même à songer qu'elle sera courte.

Et il arrivait avec un mortel chagrin dans le cœur. Il s'effraya d'avoir à cacher un secret, d'avoir à duper difficilement l'intimité si exigeante des âmes amicales : épiée, sa douleur le lancinerait davantage.

Au moment où il tira la sonnette, il ne savait plus du tout pourquoi il était venu ; il regretta ce voyage, absurde et imprudent. En même temps, il sentit qu'il ne pouvait pas éluder le péril ; et, quand retentit dans le corridor le vacarme familier qu'il avait prévu, un flot de tendresse l'envahit.

« Me voici, maman ! » songea-t-il.

Le mot de « maman » lui chantait dans l'esprit d'une façon câline, douloureuse et délicieuse. Il lui sembla qu'il venait d'éveiller l'âme endormie de la vieille demeure. Le tintement de la sonnette s'acharnait ; maintenant il bégayait comme une plainte sénile. Du dehors, Michel entendit que, sur le couloir, des portes s'ouvraient : celle de la cuisine et celle du petit salon ; des pas firent un peu de bruit.

Enfin Michel vit, à contre-jour, en images d'ombre sur la lumière qui, par la porte vitrée du jardin, entrait dans le couloir, sa sœur et la fidèle servante Mélanie.

— Oh ! bonjour, Michel !

— Bonjour, monsieur Michel !

— Bonjour.

Et, du salon, faible et heureuse, pressante avec difficulté, une autre voix réclamait :

— Oh! Michel, Michel... C'est toi?... Embrasse-moi la première!

Elle insistait :

— Michel, Michel, ta maman la première!

Marie posait déjà ses deux mains sur les épaules de son frère et tendait ses lèvres vers lui : elle s'écarta, obéissante et scrupuleuse; elle laissa pendre ses bras. Et Michel vit, dans ces yeux de jeune fille, une résignation confuse. Il lui saisit les doigts et l'emmena; il souriait nerveusement.

— Maman chérie!...

De son fauteuil d'impotente, madame Bedée avançait les bras, les agitait. Elle s'empara de la tête bien-aimée qui se penchait vers elle et la couvrit de baisers et de larmes. Michel, les paupières closes, s'abandonnait; et il croyait redevenir enfant, mais avec une terrible angoisse.

— Combien de temps nous restes-tu?

Michel ne savait plus. A tout hasard, il répondit :

— Un jour.

— Seulement?

— Un jour entier... Maintenant, puis-je embrasser Marie?

— Maintenant, oui.

Et ils furent tous les trois à s'être tout dit, l'essentiel de leur adoration commune, dès le premier baiser. Ils se turent, assis tout près. Ils se turent, involontairement; et ils se regardèrent. Michel voyait sa mère, en peu de mois vieillie encore. Mais, pour la première fois, il aperçut que sa sœur vieillissait : il remarqua ses lèvres plus fines, son nez plus mince, ses joues plus pâles et dont la peau était moins lisse. Il baissa les yeux. Une seconde, il crut que le silence allait être secoué d'un triple sanglot.

— Et ton bagage? — demanda madame Bedée.

Il n'était pas douteux que Michel répondrait :

— Ce n'est qu'une valise. Je l'ai déposée dans le corridor.

Madame Bedée ne s'étonnait pas : elle interrompait le trop pathétique silence, tout simplement. L'inutile question, lancée à temps, opéra le sauvetage de ces débiles âmes qui allaient se noyer dans le silence. Un vain bavardage commença : — Michel détestait les bagages; il n'avait jamais pu tolérer de traîner des malles après lui, de les attendre à l'arrivée du train,

de parlementer avec des porteurs. — Un rire contraint naquit de cette pauvre conversation, qui n'était qu'un alibi pour ces tendresses alarmées.

Mélanie apporta, sur un plateau, une tasse de chocolat, des rôties, un verre d'eau fraîche. Michel se mit à déjeuner. Il reconnut la cuillère d'argent, cabossée, usée, la tasse à filets dorés et à fleurs roses. Tout cela, tout le détail du passé l'émouvait; il éprouvait un sentiment mêlé de nostalgie pénible et de joie quiète.

Madame Bedée lui demanda soudain :

— Et ta femme? Va-t-elle bien?...

— Très bien.

Ils furent l'un et l'autre contents de ce que fût posée la question et faite la réponse. Madame Bedée ne connaissait pas beaucoup et n'aimait pas du tout la femme de Michel. D'abord, il lui avait déplu que son fils épousât une Parisienne, frivole sans doute; et puis, elle était jalouse de cette Geneviève que Michel adorait et qui l'avait tout le temps, jalouse comme le sont les mères, qui sont aussi des femmes.

Alors Marie interrogea son frère :

— Par quel train es-tu donc arrivé?

Michel avoua qu'il était arrivé par le train de cinq heures et qu'afin de ne pas réveiller sa mère il était entré chez l'Alchimiste. Madame Bedée fut mécontente :

— Ah? tu es allé le voir? déjà?

Elle ajouta :

— Je le déteste!

Michel le savait bien. Cette querelle datait de plusieurs années. Et il savait que la rancune de sa mère durait.

— C'est le diable, cet homme là! — dit-elle.

— Mais non, — répliqua Michel; — c'est un homme simple et innocent, qui travaille ; c'est une sorte de saint laïc, à peu près sublime...

— Il n'y a pas de saints laïcs! — déclara madame Bedée.

Dans la violence de ce langage, Michel reconnut le caractère de chaque dogmatisme. Il n'avait pas trouvé l'Alchimiste moins impétueux. Et il réfléchissait, à part lui :

« Chacun des dogmatismes s'exprime et agit comme s'il était seul au monde. Seulement, ils sont plusieurs; tout le malen-

tendu vient de là. Ils demeurent, ainsi, merveilleusement irréconciliables. Si tous ont tort, quelle aventure!... »

Madame Bedée continua :

— Dieu le jugera, et je ne veux pas commettre à son endroit la faute des pharisiens qui, orgueilleux de leur piété, concluaient trop vite sur l'imperfection du prochain. Je lui pardonne, puisqu'il est dit : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Seulement, Michel, ce que j'ai à lui pardonner, c'est de m'avoir privée de ta compagnie quotidienne. Il t'a écarté de moi. Il t'a mis dans la tête sa folie scandaleuse de la science. C'est par sa faute que tu n'es pas resté mon petit Michel pieux, soumis à Dieu, fidèle aux enseignements de l'Église. C'est lui qui t'a lancé dans une imprudente recherche, par laquelle tu es entraîné à l'encontre des vérités de l'Écriture... Ah! Michel, s'il ne m'était pas commandé de lui pardonner, je le haïrais, et mon péché le plus fréquent, ma tentation la plus difficile à éluder, c'est de le haïr.

Le visage de madame Bedée, quand elle cédait ainsi à la véhémence de sa foi, perdait sa maternelle douceur. La colère en marquait rudement les traits ; les rides semblaient s'immobiliser, durcir, composer une farouche physionomie de marbre sculpté dès longtemps et captif à jamais de sa forme.

— Tu me grondes? — demanda Michel, sur un ton de puérile timidité.

— Non, non, je ne te gronde pas, Michel. Même quand tu étais petit, je ne te grondais pas : rappelle-toi! Ce n'est pas pour commencer, à présent que je n'ai plus, devant Dieu, la charge et la responsabilité de ton âme, et à présent que je suis vieille, vieille... Remarques-tu comme je suis beaucoup plus vieille qu'à ton dernier voyage?

— Mais non! — répondit Michel, angoissé.

Madame Bedée sourit tristement, et, dans un élan de tendresse où elle rajeunit, elle s'écria :

— Viens encore m'embrasser. Tu ne m'as presque pas embrassée. Viens!...

Michel s'approcha d'elle. Et elle le câlina, le dorlota, jouant avec sa tête comme, jadis, au temps où il était un bébé petit et presque sans poids, elle jouait avec lui tout entier. Même, elle

se mit, en berçant contre sa joue cette tête chérie, à chantonner :

— Pan, pan! — Qu'est-c'qu'est là?
— C'est Polichinelle,
Mam'selle.
Pan, pan! — Qu'est-c'qu'est là?
— C'est Polichinell' que v'là!...

Et alors Michel cacha ses yeux contre l'épaule de sa mère, afin que ne fussent pas visibles les larmes qui lui montaient aux paupières, larmes chaudes et abondantes et que multipliait, note après note, la chanson d'allure gaie et de son désespérant.

Cette chanson qu'il avait oubliée, il se la rappelait subitement et avec tant d'exactitude que son souvenir devançait les paroles et l'air, tout le détail des mots et des inflexions où le rythme devait mener la voix chevrotante, la voix qui essayait de se faire pimpante, allègre. Mais, entre la voix de jadis, demeurée intacte en sa mémoire, et la voix de maintenant, il percevait, à chaque épisode de la chanson, la différence, mesure pathétique du temps écoulé, témoignage de la fatigue et de la déchéance. Cette chanson qu'il avait oubliée, qui était morte et qui renaissait presque mourante encore, éveillait avec elle un passé diversement lointain. La pensée de Michel en remontait les années, l'une après l'autre, jusqu'à se perdre dans un mystère d'originelle inconscience. Il lui sembla qu'il se souvenait obscurément de faits qu'il n'avait pas sus et de sensations qu'il n'avait guère éprouvées. Il les reconnaissait et croyait, malgré l'ombre vague où se manifestait l'apparition nouvelle, ne les avoir jamais connus aussi nettement que cette fois. Sa prime enfance était là et l'environnait, douce, berceuse, harmonieuse, chanteuse de refrains endormants, et câline, attentive à le tenir en état d'ignorant bonheur.

Durant quelques secondes, Michel goûta ce merveilleux oubli. Mais, tout à coup, la fiction trop belle se déchira, et, plus ce rêve l'avait enchanté, plus la réalité le tortura.

Il n'osait pas se relever. Il devinait sa mère comme lui docile au prestige du passé renaissant, et il craignait de lui montrer une figure consternée.

Peu à peu, la chanson de Polichinelle fut moins alerte, plus

molle. La voix se fatiguait; les reprises de souffle, plus fréquentes, interrompaient le cours monotone des mots. Et la chanson n'était plus qu'un babillage las; le bercement des bras s'alanguit. La chanson et le bercement cessèrent ensemble.

Michel sentit une larme tomber sur son oreille.

Il se dressa. Il embrassa longuement sa mère, et, pour excuser leurs larmes à tous deux, il rit, disant :

— Votre bébé n'est plus assez petit.

— Votre maman n'est plus assez jeune! — repartit madame Bedée.

Tous deux se turent, graves et attendris.

Michel observa que Marie allait et venait, affectant de ranger, ici et là, n'importe quoi, de menus objets sur les planches d'une étagère, des bobines de fil dans une corbeille à ouvrage. Elle cherchait à se divertir de la mélancolie qui la gagnait.

— Marinette, irons-nous un peu nous promener, tantôt? — lui demanda Michel, avec un faux air de gaieté.

— Oh! quel bonheur! — répondit-elle.

Et elle battit des mains, plus jeune en cette minute. Une joie véritable éclaira ses yeux. Elle répéta :

— Quel bonheur!

Ce mot de « bonheur » détonna étrangement, au milieu de la tristesse qui était installée en cette chambre depuis tant d'années qu'il aurait paru impossible de l'en éconduire. Et Michel épiloguait secrètement sur la misère que suppose la joie qui accueille une aumône toute petite. Marie, à l'offre d'une promenade, avait eu le regard de gratitude qu'on voit aux mendiants vraiment pauvres, quand on leur donne un sou.

Involontairement porté à se faire souffrir, Michel insistait sur de telles images que revêtait la détresse d'âme où il avait laissé sa mère et sa sœur. Il eut pitié d'elles et il se repentit avec amertume de ne leur avoir pas consacré toute la ferveur de sa vie.

Marie et Michel s'assirent auprès du fauteuil de leur mère, l'un en face de l'autre, un peu en avant d'elle. Et elle tendit à chacun d'eux une main. Michel et Marie, semblablement, se prirent la main, et tous trois, ainsi, formèrent un cercle lié. C'était un jeu d'autrefois, que tous trois se rappelèrent ensemble. Et ils firent : « Amis!... amis!... amis!... » en agi-

tant la chaîne de leurs mains. Puis, ils se turent : chaque souvenir ravivé les affligeait.

Comme ils étaient émus encore, madame Bedée regarda Michel dans les yeux et lui dit :

— C'est aujourd'hui dimanche; accompagneras-tu ta sœur à la grand'messe?

— Mais oui, — répondit Michel; — je veux bien.

Il avait reconnu, dans la voix de sa mère, l'accent d'impérieuse supplication qu'elle avait toujours su mettre à ses exigences et qui les rendait, pour lui, plus convaincantes que des ordres. Ses paroles, doucement dites, et leur ton de tremblante inquiétude contenaient déjà la menace du chagrin où il faudrait que Michel vît sa mère s'il négligeait de lui répondre oui. Ce stratagème affectueux avait réglé, asservi, opprimé son adolescence et puis sa jeunesse. Michel se retrouva, comme jadis, docile avec impatience.

Madame Bedée continua :

— C'est triste, pour moi, de ne pouvoir plus aller à l'église avec vous.

Ils se turent. Michel savait bien où sa mère voulait en venir. Elle dit, en effet :

— Alors, si vous étiez gentils, vous réciteriez avec votre vieille maman qui n'a plus de jambes une dizaine de chapelet, avant la messe... Cela t'ennuie, Michel?... Non!... Je vois bien que non. Tu es gentil. Merci. Embrasse-moi.

Marie s'agenouilla, tira de sa poche, vite, un chapelet d'acier luisant, fit le signe de la croix et commença de réciter les prières, en latin. Michel s'était levé. Il observa que sa mère avait fermé les yeux, affectant de ne pas regarder s'il faisait le signe de la croix. Il se tenait debout, les bras allongés et les mains jointes. Puis il lui sembla que cette attitude de protestation déférante ne valait rien, était niaise; et il s'agenouilla.

Les *Ave* se succédèrent, petit à petit. Et Michel, avec sa mère, les ponctua du mystérieux *amen*, qui est venu d'Orient jusqu'aux âmes et aux lèvres de tous pays chrétiens et que ressasse dévotement la quiète ignorance, fidèle à ces deux inintelligibles syllabes.

« *In principio erat verbum*, — se dit à lui-même Michel. — D'abord il y eut le mot; et la signification n'est plus néces-

saire, quand le mot s'est une fois chargé de hasardeux et touchants souvenirs... »

— ... *Nunc et in hora mortis nostræ.*

Marie achevait sa récitation.

— *Amen,* — répondirent madame Bedée et Michel.

Michel, en se relevant, fit le signe de la croix.

— Vous êtes de bons enfants, — murmura madame Bedée.

Les cloches de la cathédrale commencèrent de bourdonner. Leur son magnifique se répandit en ondes frémissantes et longues.

— Voilà les premiers coups de la grand'messe. Préparez-vous, — dit madame Bedée; — il est temps.

Cette phrase, Michel l'avait, tous les dimanches de jadis, entendue. Il regarda, par la fenêtre, le jardin tout plein de la lumière du soleil et du beau tumulte des cloches. Des rosiers et des géraniums y étaient fleuris, en massifs réguliers que des briques rondes bordaient, et une vigne vierge grimpait au mur du fond, mêlée à du lierre. Michel se rappela les matinées de Pâques, où il avait cru voir, dans le ciel splendide, passer les cloches qui, miraculeuses, laissaient tomber, parmi les fleurs du jardin familial, des œufs de sucre, dons divins et prodigieux...

V

Pour aller à la cathédrale, Marie et Michel suivirent l'avenue que de vieux arbres bordaient et ombrageaient. Le sol en était usé; les cailloux de sa structure y apparaissaient à vif, usés eux-mêmes.

Ensuite ils entrèrent dans une ruelle si encaissée entre les maisons bossues et inégales que les voitures n'y eussent point passé. D'ailleurs, elle était barrée de deux bornes auxquelles jadis une chaîne devait s'attacher : on voyait encore les premiers anneaux scellés dans la pierre et à la fois rouillés et polis, la pierre devenue par le frottement des passants luisante comme du marbre.

Le frère et la sœur allaient, d'un même pas distrait et lent. Occupés de pensées pareilles et que nuançaient diversement

leurs rêveries, ils se turent comme s'ils avaient peur des paroles qui leur échapperaient.

Enfin Marie demanda :

— Tu as trouvé maman bien changée?...

— Oui, — répondit Michel, sur un ton d'aveu pénible; — oui, plus nerveuse encore et inquiète.

Un peu plus tard, il ajouta :

— Tu as une existence bien triste!...

Marie leva vers son frère des yeux étonnés et, avec un désespérant sourire, elle dit :

— Mais non. J'ai l'habitude de vivre ainsi. Je ne songe pas à une autre existence. Je ne suis ni heureuse ni malheureuse...

Quand ils entrèrent dans la cathédrale, Michel eut d'abord une impression de fraîcheur douce et humide. L'immense nef, où surgissaient, comme des stalagmites, les piliers superbes, lui fit l'effet d'une grotte marine où séjourne la même atmosphère en dépit des saisons qui changent et s'échauffent sous le soleil. Le demi-jour était, de place en place, orné de lampes. Mais elles ne répandaient pas loin leur clarté : ces lueurs ne faisaient que rendre plus sensible et agréable aux yeux l'obscurité diurne enclose là.

Et le silence!...

On eût dit que tout le silence des âges et tout le silence de la terre, chassé de partout, s'était réfugié entre les murs de cette cathédrale. Et il l'emplissait de sa souveraine présence. Il y régnait de telle sorte, incontestable et intangible, que les bruits habituels, le va-et-vient des gens, ne l'offensaient pas. Si parfois l'écorchait le grincement d'un prie-Dieu sur les dalles ou la toux quinteuse d'une dévote, la cicatrice était bientôt faite. Ainsi la chute d'une feuille n'agite pas longtemps l'eau d'un étang : les ronds s'éloignent peu à peu, s'en vont; les profondeurs n'ont pas été touchées et la surface, un instant frissonnante, reprend son immobilité sempiternelle.

Michel et Marie cheminèrent par l'allée centrale, et puis par d'étroits sentiers de chaises, et arrivèrent à leurs places, à côté du banc d'œuvre, en face de la chaire. Sur des plaques de cuivre clouées à l'appuie-coudes des prie-Dieu, ces noms étaient gravés en noir : Madame Bedée, Mademoiselle Marie Bedée, Monsieur Michel Bedée. Michel vérifia que sa place,

comme autrefois, l'attendait. D'année en année, madame Bedée continuait d'acquitter cette triple location. Seule, Marie en profitait; mais, tandis que la mère impotente et l'enfant prodigue ne venaient plus prier devant le sanctuaire, leurs noms fidèles subsistaient pour attester qu'ils comptaient encore dans la communauté paroissiale.

Marie s'agenouilla et, offusquant de ses mains dégantées ses yeux et ses oreilles, portes des sens par où pénètre jusqu'à l'âme la superfluité du monde extérieur, elle se recueillit en sa contemplation divine. L'une de ses mains ne se libéra que le temps de battre sur la poitrine le *meâ culpâ* de fautes scrupuleuses; l'œil qu'elle découvrit demeura fermé, l'oreille sourde évidemment.

Michel, lui, debout, regardait fleurir à l'extrémité du transept la rose du vitrail où se brisait en éclats de lumière le reflet matinal du soleil. Des anges, dont les ailes étaient rouges, y brillaient, pétales de cette rose épanouie. Et ces anges tenaient des lyres, des violes, des trompettes, des cymbales, de sorte qu'il semblait que leur concert fût celui des belles couleurs irradiées et que, de la mystique fleur, émanât, au lieu d'un parfum, cette surnaturelle musique.

La messe commença. Et Michel ne s'en aperçut presque pas. Comme si, malgré le temps écoulé, l'habitude l'avait soudain repris et comme s'il continuait une pratique ininterrompue, il assista sans surprise, et même sans que fût sollicitée son attention, aux divers épisodes de l'office; et ni l'emphase orientale de ce culte qui faisait avec l'usage et les mœurs de cette petite ville un tel contraste ne l'émerveilla, ni la simple familiarité de ces bonnes gens qui étaient chez Dieu comme chez soi ne l'étonna, ni enfin ne l'importuna la discipline qui exigeait qu'il se levât ou se rassît à point marqué. Il était las; les heures de nuit passées en chemin de fer et, depuis son arrivée si matinale, tant d'émois subis confusément le laissaient en état de morne atonie. Le calme du lieu et la lenteur compassée des divins protocoles l'entretenaient en une sorte de torpeur. Il ne regardait pas plus les fidèles qui l'entouraient, et qui eux l'épiaient, que s'il les avait quotidiennement vus; d'ailleurs, il les savait pareils à eux-mêmes, figés dans leur accoutumance d'une vie morose et docile.

Même, d'abord, il n'entendit pas l'orgue.

Il l'entendit, tout à coup ; et il en subit l'impérieuse violence.

Ce fut un déchaînement formidable, une tempête de forces exaspérées. Michel crut qu'un vent terrible se ruait, saccageant tout ; et à son sifflement continu se mêlait le fracas des écroulements et des ruines. Telle était cette véhémence que sa hâte parfois se ralentissait et que, sûre de ses effets calamiteux, elle se jouait, affectant une fausse nonchalance ; et puis, sur le désastre universel, souveraine féroce, elle éparpillait le persiflage de son ironie... Michel l'approuva. Son désespoir, que le vacarme avait révolté, aima ce nihilisme.

Il regarda, autour de lui, dévotes et dévots, bourgeois de la ville et de la campagne environnante, garçons et jeunes filles : leurs placides visages certifiaient que la tempête passait au-dessus d'eux sans les avertir.

L'orgue s'amollit et se tut. Le prêtre qui officiait procéda au divin sacrifice. Une clochette signala le pathétique instant où l'hostie et le vin deviennent la chair et le sang de la rédemption. Tous les assistants s'inclinèrent. Michel, qui avait omis de baisser les yeux et qui suivait distraitement les gestes symboliques du prêtre, fut effaré de se sentir seul indemne du prestige, écarté de la grâce offerte à chacun.

Marie, plus longtemps que personne, resta confinée en elle-même, toute à son Dieu ; et Michel, auprès d'elle, était aussi loin d'elle que si les eussent l'un de l'autre séparés les plus longues distances de la terre.

L'orgue, de nouveau, multipliait ses beaux tumultes. Michel, qui ne suivait pas les péripéties de la messe, s'abandonnait aux volontés tourmentantes de la symphonie. Elle ne lui suggérait plus, comme autrefois, les sentiments religieux qui doivent accompagner le cours de la liturgie. Et elle l'exaltait encore ; mais elle suscitait en lui, au lieu des piétés anciennes, une ferveur idéologique. Involontairement, il la détourna de ses réelles significations : il l'accordait à d'autres métaphysiques et la mettait au service d'un rêve savant.

Cette voix, puissante comme une énergie naturelle, et qui semblait désordonnée et qui pourtant obéissait à un rythme profond, cette voix qui avait des flux et des reflux, des vagues inégales, les unes dressées haut, d'autres rondes et tournoyantes,

d'autres délicates et fragiles, porteuses de gouttelettes fines et cristallines, cette voix pareille à la mer secouée en ses masses lourdes et libre en ses superficielles fantaisies, n'était-ce pas la voix même de la subconscience, fertile matière de nos âmes, secrète substance de nos pensées, de nos velléités contradictoires, folles et innombrables?...

Michel méditait là-dessus; et il songeait, mené par les caprices indéfinis de l'orgue :

« Subconscience, réserve prodigieuse, océan plein de vie élémentaire, premier grouillement de toute la spiritualité ultérieure!... Pour aller des ténèbres de l'absolue inconscience jusqu'au soleil de la conscience claire, la route est longue et périlleuse. Nos âmes, nos âmes, vous perdez, durant ce voyage, beaucoup de vous-mêmes. Et que vous êtes pauvres, à l'arrivée, indigentes et pourtant si vaniteuses!... Vous faites pitié, comme des dames, riches naguère et qui, ayant éprouvé des revers de fortune, se parent encore de leurs derniers bijoux, des colifichets qui leur restent : et elles minaudent!...

» De l'inconscience, nous n'avons rien à dire : le silence, qui n'est pas plus le néant que le tout, est son formidable et mystérieux symbole. Pour la conscience, paradoxal chef-d'œuvre de l'individualité humaine, il y a les mots, falots et qu'on arrange comme on peut. Mais, pour la subconscience, le seul langage est la musique, et, merveilleusement, celle de l'orgue.

» O musique, parole indéterminée et, pour cela, si chaste; musique, tu ne prétends pas à raconter l'anecdote vaine de notre vie; mais tu es une allusion poignante à la profonde vérité de nos âmes!... »

Les sonorités de l'orgue emplissaient la nef et se heurtaient aux parois des chapelles. Parfois, de ses multiplicités farouches, se dégageait une mélodie; et, timide d'abord, inquiète de son audace, frêle dans le désordre de l'accompagnement, elle était pareille à une fleur qui pousserait sur une tige menue, parmi les frénésies d'un ouragan. Michel s'intéressait à elle, avait peur pour elle; et il songeait :

« Ainsi naît une pensée dans le fond trouble de la subconscience; elle s'élève au-dessus des redoutables tourbillons où elle a pris son origine; contre tant de menaces, elle n'a que sa

fierté vierge. La voici ; elle émerge et, plus elle se hausse, plus elle devient fragile. Souvent, elle est brisée avant la floraison parfaite ; et alors elle retombe dans les abîmes où elle a germé ; elle est reprise et noyée, anéantie !... »

La mélodie jouait, comme dédaigneuse ou ignorante des vacarmes ; elle jouait et s'amusait, comme divinement distraite et un peu puérile. Et tantôt elle s'égayait, sans que l'on sût d'où lui venait son plaisir ; tantôt elle avait des grâces charmantes, des rires qu'elle rendait mélancoliques avec une coquetterie langoureuse ; tantôt elle s'attristait, demandait la pitié, la sollicitait : et, dolente, elle était bien habile à éveiller un chagrin pareil à celui dont elle se plaignait. Pâmoisons et jérémiades alternaient, tandis qu'alentour tonnait, parmi les bourrasques et la rafale, la fatalité victorieuse.

Elle se déployait, celle-ci, avec tant de fougue que nul obstacle ne l'eût arrêtée. Elle brisait tout sur son passage. Ce qui subsistait, aux environs, elle l'avait dédaigné. Quand la tempête souffle sur la forêt, les grands arbres sont détruits ; mais, auprès de leur écroulement, des brins d'herbe et des fleurs survivent. Ainsi les fureurs de la subconscience épargnent quelques petites idées, qui lancent assez haut leurs tiges incertaines pour aller s'épanouir jusqu'à la claire conscience.

On eût dit que, dans la tourmente extravagante qui sifflait aux arbres, se ruait aux montagnes, se répercutait aux échos, des hautbois et des flûtes s'obstinaient à chanter et à filer des sons ténus, jolis, délicieux, sous la menace des clameurs naturelles. Parfois leur fine musique était impossible à entendre : on la croyait perdue, on la regrettait. Et puis, à la première occasion favorable, elle revenait, subtile ; elle profitait, pour s'insinuer, du moindre espace, comme une plante vivace pousse dans l'interstice des rochers. Et alors on était heureux de ce qu'elle ne fût pas morte...

Vers la fin de l'office, Michel avait bâti un système d'idées auquel la religieuse influence du lieu imposait une forme théologique.

« Oui, — disait-il en lui-même, — il y a trois hypostases, selon le vœu des rêveurs anciens. L'inconscient est le Père, le subconscient est le Fils et le conscient est l'Esprit.

» *Spiritus domini ferebatur super aquas*... L'Esprit de Dieu

était porté sur les eaux... Cela veut dire que les idées claires nagent sur l'océan profond de la subconscience, qui est la réalisation première de la totale inconscience.

» L'Esprit n'est que la troisième hypostase. Comme les deux premières, d'où il résulte, il mérite le nom de dieu, grâce à leur efficace. Mais le Père n'est que dieu, le Fils s'est fait homme, l'Esprit est homme. Hypostase la plus éloignée du Père et la plus proche de nous, il est nous divinement. La puissance divine s'est affaiblie en passant du Père au Fils; elle s'est affaiblie bien davantage en passant du Fils à l'Esprit. Dieu va s'amenuisant jusqu'à l'esprit humain, qui est sa dernière réalité. La prodigieuse abondance de l'inconscient s'appauvrit dans le subconscient; et elle s'appauvrit encore pour aboutir aux idées claires et distinctes.

» Et nous, les raisonneurs d'ici-bas, qui essayons de mettre en ordre logique et nécessaire ces idées-là, nous commettons la même faute de méthode que si, négligeant les racines d'un arbuste et ne regardant que les fleurs, nous voulions expliquer ces fleurs les unes par les autres. L'œuvre de nos dialectiques est pareille à un bouquet de giroflées, de lis et de pâquerettes. Tiges coupées, on peut les disposer avec goût : ce n'est pourtant qu'un assemblage artificiel.

» Comme toute la vérité est dans le silence, toute l'erreur est dans la parole dialecticienne. Cependant nous n'avons que cela!... Seigneur, puisque, du fait de notre naissance individuelle, nous sommes chassés à jamais du paradis de votre silence où est toute la vérité, permettez-nous d'éviter quelquefois la cruelle souffrance de l'Esprit. L'individualité est le péché originel. Toute la rédemption dont nous sommes capables est dans la subconscience, où beaucoup de vérité subsiste encore. Oui, le Fils est le seul rédempteur offert aux hommes.

» Seigneur, puisque votre silence nous est inabordable, préservez-nous des mots de l'Esprit; et donnez-nous, sinon la paix magnifique, du moins le repos, le relâche dans la musique!...

» En attendant que, le crime de notre individualité supprimé par la mort expiatrice, nous rentrions dans votre silence, donnez-nous de jouir de la subconscience, qui est comme un purgatoire entre votre paradis et notre enfer.

» L'orgue chante la gloire du Fils!... »

La messe était finie. Les prie-dieu, les chaises, poussés sur les dalles, grincèrent. La foule, après une contrainte longue, s'agita volontiers. En arrivant à l'axe de la nef, les femmes se prosternaient, à l'intention du tabernacle, et puis allaient rejoindre ici ou là les groupes qui déjà s'organisaient pour la sortie ensemble, la mutuelle reconduite et le dominical bavardage.

Marie priait encore, indifférente à ces départs; Michel l'attendit. Quand elle dégagea de ses ferventes mains son visage, elle parut s'éveiller difficilement d'un rêve; et, ses yeux, on eût dit que la lumière d'ici-bas les offensait.

Elle se leva. Et, gentiment, comme si elle revenait de loin, elle dit à son frère :

— Bonjour, Michel. C'est doux que tu sois ici!...

Elle ajouta :

— Veux-tu que nous allions à la chapelle des Douleurs?

C'était un usage, en effet, d'aller après la messe, le dimanche, à cette chapelle qui, derrière le chœur, se blottissait entre deux contreforts de la cathédrale. Des cierges innombrables brûlaient en ce recoin mystique et l'emplissaient d'une odeur âcre.

Au fond, parmi ce fourmillement de lueurs fumantes et jaunes, entre des fleurs en papier que des feuillages d'or encadraient, droite sur un pilier de pierre, était érigée la statue de la Vierge souffrante. Une statue bizarre et à demi barbare, qui provenait d'âges problématiques et qui avait dû, au cours des siècles, changer de signification. Les archéologues de la ville affirmaient qu'avant d'être installée en cet asile catholique, très anciennement, elle avait appartenu à un temple druidique et figuré là quelque divinité dont le souvenir était perdu. Son visage farouche, aux yeux terribles, aux lèvres épaisses et graves, se colorait d'une teinte foncée, intermédiaire entre le rouge et l'ocre. Elle ne souriait pas; elle n'avait pas l'air ineffable des madones plus récentes; elle ne tenait pas entre ses bras l'enfant divin; elle ne tendait pas au monde le rédempteur que sa maternité sacrifie. Dénuée de douceur, elle n'était qu'une lourde pierre, rudement taillée en forme humaine.

La piété nouvelle qui lui était échue lui accordait les vertus émouvantes et le renom de la Vierge-Mère et l'habillait de vêtements d'or. Cette petite robe, d'étoffe épaisse et riche, ne lui allait pas, l'engonçait encore et ne trouvait pas le moyen de prendre les bras, à peine ébauchés dans la pierre et engagés dans le bloc opulent du corps. La tête portait mal un diadème doré de pierreries. A la hauteur du sein gauche, on avait accroché un gros cœur de métal où sept petits glaives étaient fichés.

Michel la reconnut, telle qu'il l'avait toujours vue sans surprise; et il suivit sa sœur docilement, jusqu'à poser ses lèvres sur le pilier de la statue, à la place qu'un clerc essuyait d'un linge dès l'approche d'un fidèle. Il reconnut le froid que la pierre lui faisait à la bouche.

Et puis, tous deux, le frère et la sœur, parmi d'autres gens coutumiers de cette dévotion, s'installèrent à peu de distance de la Vierge. Marie recommença de prier; Michel regarda l'étroit et pathétique sanctuaire.

Il songea aux tribulations que la statue avait subies avant d'être immobilisée ici. Et il songea aux tribulations qui l'attendaient, quand son culte serait tombé dans la désuétude où il faut que tombent, les unes après les autres, les ferveurs de l'inquiétude humaine. Il regarda les cierges inégaux et qui se consumaient avec patience devant la belle idole. Et il songea au dernier cierge qui, — plus tard, beaucoup plus tard, — serait allumé pour elle. Le laisserait-on, celui-là, brûler jusqu'à la dernière parcelle de sa mèche pareille à l'âme et de son suif pareil au corps? ou bien quelque énergumène, pressé de conclure, l'arracherait-il de la herse, aujourd'hui scintillante comme un morceau de ciel nocturne tombé sur terre avec ses étoiles, et l'éteindrait-il d'un talon républicain?... Michel imagina, dans la première hypothèse, l'ultime ardeur du cierge, sa lueur finale, décroissante, hésitante, moribonde, par instants ranimée, mais plus faible toujours et, soudain, morte.

Il regarda, qui formaient à la statue un arc triomphal, des cœurs en cuivre doré, suspendus à la voussure de la chapelle, sur lesquels se reflétait le tremblotement des vingtaines de petites lumières. Il regarda les ex-voto qui rendaient grâce pour des bienfaits temporels, périls évités, guérisons obtenues;

il remarqua, rangées au mur, des béquilles qui attestaient la médicale efficacité de la Vierge. Et il aima, comme jadis, ce sanctuaire si humain qui, non loin du chœur où les divines métaphysiques sont exaltées, se prêtait mieux aux quotidiennes et humbles instances d'une souffrante clientèle. Il se disait :

« Les trois hypostases, à propos desquelles j'allais, tout à l'heure, constituer une hérésie, ne suffisent pas. Il faut aux âmes des chapelles qui ressemblent à des salles d'hôpitaux. Ce qu'elles demandent, ce n'est pas une mystique certitude, mais l'emplâtre d'une bonne consolation. Toute les âmes en sont là ; et non seulement celles des pauvres gens, mais aussi la mienne que la science ne contente pas. Je m'enfermerais au laboratoire où seraient appendues, en guise d'incontestables témoignages, les béquilles des miraculés. La science inhumaine ne m'est rien !... O troisième des hypostases, ô Esprit, je t'abandonnerais pour la Vierge des Sept Douleurs, si tes audacieuses folies ne m'avaient pas éloigné de la douce chapelle où un rêve humain dorlote et endort une souffrance humaine ! »

Michel goûtait, à être là, en la compagnie crédule de sa sœur, une sorte d'apaisement. Il lui semblait qu'autour de lui les choses étaient disposées comme il le souhaitait et l'invitaient à la vie pour laquelle sa mère l'avait mis au monde et instruit.

Quand se leva Marie, ayant achevé ses prières, il regretta de s'en aller. Ni le signe de croix ni la génuflexion ne lui furent un effort de soumission volontaire. Il sentait renaître en lui l'habitude ; les gestes lui venaient d'abord, et l'oraison peut-être, allait venir.

VI

Quand ils sortirent de la cathédrale, endoloris encore de pénétrante religion, Michel et Marie, du portail où ils arrivaient, aperçurent l'Alchimiste qui allait, d'un pas rapide, vers la poste. Il tenait d'une main ses lettres et, de l'autre, son chapeau : on lui connaissait bien cette manie d'être nu-tête ; il aimait à sentir sur le front la fraîcheur de l'air. Il les vit ; et il fit semblant de ne pas les voir. Michel fut éperdu : la science passait, se rappelait à lui, le méprisait, le réclamait. Marie reconnaissait, comme tous les dimanches, des amies et

disait bonjour. Il fallut que Michel entamât quelques bavardages et, pour les éluder ensuite, manœuvrât.

Sur le parvis, des groupes s'étaient formés, qui regardaient le frère et la sœur, les attendaient, guettaient leur passage.

— Rentrons! — dit Michel.

Marie savait bien qu'il n'avait ni patience ni gentillesse provinciale.

— Tu es toujours aussi sauvage! — fit-elle, rieuse.

Et elle pressa le pas autant que lui, le conduisit, pilote habile, parmi les dangers des conversations toutes prêtes, évitant les causeurs aguichés et prenant son parti des susceptibilités qu'exciterait cet évident refus d'affable bonhomie.

La messe avait duré longtemps. La petite ville s'était, pendant cette heure et demie, transformée : à son air matinal de hâtif et incomplet réveil, se substituait, le dimanche, le vrai dimanche, coquet, désœuvré. Bourgeois et commerçants, petits rentiers, militaires avaient revêtu leurs costumes les plus neufs. Rubans éclatants et fleurs vives pavoisaient les chapeaux des dames. Et ces gens, qui devaient consacrer au loisir cette journée, cheminaient d'un pas lent, fatigué, sous l'accablement de l'ennui. A les voir, Michel se souvint d'anciens dimanches, traînés par les rues, l'été, avec des souliers neufs que les pavés bousculent, ou bien dans le silence, que des bruits d'abeilles traversent, de jardins clos, un livre de tentants voyages sur les genoux.

Derrière sa vitre, à côté de flacons géants jaunes, rouges et verts, où le soleil se reflétait, le gros pharmacien bête que Michel avait eu pour camarade de classes ne faisait rien. Endimanché, il demeurait fidèle à son poste, parce que la pharmacie ne chôme pas plus que la maladie; cependant, il chômait, sans le vouloir, auprès de ses remèdes languissants. A la vue de Michel, il s'anima,

— Filons! — dit Michel.

Marie, amusée, raconta :

— Tu sais qu'il est conseiller municipal. Et radical socialiste. Un enragé!...

— C'est naturel, — remarqua Michel; — si un pharmacien n'était pas radical socialiste, qui le serait?...

Tous les deux rirent.

Et ensuite ils passèrent devant une fenêtre ouverte, d'où sortaient, comme des effluves de torpeur exaltée, des ritournelles de piano. Michel reconnut la maison et, tout de suite, imagina une amie d'enfance, montée en graine, qui, ce dimanche-là de même que jadis, et interminablement, accomplissait avec un zèle ridicule ses exercices vains, ses gammes, sa *Prière d'une vierge* et tout son répertoire... Hélas! hélas! elle était toujours là, cette demoiselle de Trémémont, si distinguée, probe et fidèle à ses ancêtres impérieux? Elle n'avait pas fini de dévider la série de ses jours semblables et que le piano même, sautillant, pépiant, n'égayait pas?...

— Elle n'a que trente-deux ans! — objecta Marie.

— Mais chacun de ses ans — répliqua Michel — est pareil à tous les autres!

Et il lui semblait sincèrement que mademoiselle de Trémémont aurait bien pu faire l'économie d'un tel rebâchage inutile.

La grêle mélodie, éparpillée dans l'air déjà chaud, avait d'enfantines ou séniles gentillesses. Tantôt elle se précipitait en saccades vertigineuses; tantôt elle s'alanguissait. Et cette alternance d'effets prévus, toujours les mêmes, était si pauvre d'invention, si naïvement prétentieuse, niaise, que Michel eut pitié de l'artiste et de la mélodie ensemble. Mais la musique s'évertuait, dans le silence de la rue où les boutiques étaient closes, où les passants étaient moroses, s'évertuait de telle façon qu'elle conquérait tout l'espace. Elle était la voix même d'une âme qui habitait ce lieu presque désert, âme de mélancolie et d'ennui, âme à demi résignée et qui a pourtant ses minutes fébriles, ardentes, un peu folles, âme captive et non encore tout à fait désespérée, âme de douleur et de désœuvrement.

— Te rappelles-tu nos dimanches d'autrefois, Marie? — demanda Michel.

Et Marie répondit que oui, si évasivement que Michel ne sut pas si les dimanches lui avaient laissé un souvenir amer ou agréable.

Il reprit :

— C'étaient de longues journées!

Mais elle répliqua :

— C'étaient de bonnes journées!

Et, comme il se taisait à son tour, elle continua :

— Je me rappelle que je les aimais pour leur monotonie et leur lenteur; et toi, tu ne pouvais pas les souffrir, à cause de cela. Que nous sommes différents, l'un et l'autre! Cette espèce d'ennui qui nous prenait dès le matin et qui nous durait jusqu'au soir, moi, j'en avais le goût; toi, il t'exaspérait. Moi, j'aurais voulu que le temps trainât davantage; et toi, tu éprouvais une grande hâte... Une grande hâte de quoi, Michel?... Je me le demande souvent. Prévoyais-tu que tu serais un savant célèbre? Qu'est-ce que tu attendais, avec tant d'impatience?

— Je ne sais pas, — répondit Michel.

Et il s'interrogeait sur cette hâte qui ne l'avait jamais abandonné. Aujourd'hui encore, que désirait-il? Rien! Et cependant il souffrait, comme jadis, de la durée.

Ses vieux dimanches lui occupaient l'esprit. Il se souvenait d'eux avec attendrissement. Et il les détestait aussi. N'étaient-ce pas eux qui, avec leur langueur insistante, l'excès de leur loisir, leur mollesse énervante, lui avaient fait son âme avide et nostalgique, son âme malheureuse, son âme de rêve vague, pareil à un étang qui déborde sans cesse au delà de ses plates rives? N'était-ce pas eux qui l'avaient alarmé une fois pour toutes et qui, avec leur ennui frénétique, lui avaient donné le perpétuel désir qu'il ne se définissait pas?...

Un peu plus tard, il dit à Marie :

— Un soir d'été, papa nous emmena faire une promenade, là-bas, dans la campagne, après l'octroi. C'était un dimanche. Nous avions nos cerceaux, nous courions, nous nous poursuivions, nous grimpions aux talus. Au retour, un peu las, je pris la main de mon père et me laissai traîner. J'avais sommeil. Dans le faubourg, une véritable tristesse m'envahit, à voir les petites maisons, noires et basses, des ouvriers. Il y avait des pots de fleurs sur les fenêtres; et des volubilis montaient à des ficelles. C'était lugubre, ces maisons pauvres sous le ciel mauve du soir tombant : ces maisons pauvres emprisonnent des existences lamentables, qui s'accomplissent là tout entières. J'ai frissonné de chagrin. Te rappelles-tu cette promenade?

— Non, — répondit Marie, étonnée.

— Je ne voudrais pas refaire cette promenade; je ne voudrais pas, ce soir, passer par ce faubourg trop émouvant. J'aurais peur d'y attraper cette tristesse d'autrefois, qui sans doute y est restée, comme des miasmes...

Quand Michel et Marie arrivèrent à la maison, madame Bedée les attendait avec une impatience qu'elle n'essaya point de dissimuler. Tendrement, elle demanda :

— Sortirez-vous encore, tantôt?

— Comme Marie voudra, — répondit Michel.

Marie se résigna tout de suite, amèrement :

— Mais non, — fit-elle; — je n'y tiens pas.

— Alors, — conclut madame Bedée, — nous passerons la journée ensemble, tous les trois?... Comme ce sera bon!

Et elle rayonna d'une joie inquiète.

VII

Après le déjeuner, madame Bedée, à cause du dimanche, ne fit pas de tricot; Marie ne broda point. Michel, entre les deux femmes à qui pesait leur oisiveté, sentit que la conversation languissait. Il redouta l'après-midi interminable.

Madame Bedée s'en aperçut. Elle prit ses lunettes, un paroissien, et lut. Michel se leva et alla chercher, dans la bibliothèque de son père, le premier tome des *Mémoires d'outre-tombe*. Quand il revint, Marie s'était discrètement mise à lire une vie de sainte Chantal. Assise sur une chaise, elle serrait d'une main le livre, de l'autre un signet; et elle gardait une attitude rigide, austère, comme si une règle ou un rite l'y obligeait.

Michel poussa près de la fenêtre un large fauteuil « Voltaire » en tapisserie rouge à ramages blancs, s'y enfonça et posa son livre sur ses genoux. Sa lecture fut peu active. Mais elle servait de prétexte au silence inévitable; elle cachait une lente et perpétuelle rêverie.

Il plut.

— Vous avez bien fait de ne pas sortir! — remarqua madame Bedée.

Ils regardèrent tous les trois par la fenêtre. La pluie d'orage bondissait et s'écrasait sur le sol dur de l'avenue : les ruisseaux se gonflèrent et se joignirent.

Michel éprouva une sorte de bien-être; il goûta cette tranquillité de la maison où il était. Et il se dit : « N'est-il point ici, l'asile de paix désirable? Pourquoi ai-je quitté le bonheur quotidien des enfants sages qui ne s'éloignent pas beaucoup de la robe de leur mère? Mais, à présent, il est trop tard. L'enfant sage a fait la folie de se sauver; il est allé, ailleurs, labourer et ensemencer des champs étranges, de mauvais champs, caillouteux et stériles. Ne lui demandez plus de rester : il faut qu'il aille voir pousser l'herbe chétive qu'il a semée... »

Bientôt Michel ne lisait plus du tout. Ses regards se fixèrent sur le papier qui tendait les murs, jaune avec des feuillages verts; sur la pendule de cuivre, de style Louis XVI, délicate et vieillote, en son globe de verre à chenille rouge : il fut attentif à son battement vif et saccadé. Tout cela lui parut joli, charmant, triste à pleurer. Il regarda sa mère et sa sœur, chères aimées, toutes deux vieillissantes; — plus triste, le vieillissement de sa sœur encore jeune : c'était fini de sa grâce et de sa beauté, qui avaient passé sans faire de bruit.

Il se pencha sur son livre. Il éprouva un grand désir de rendre heureuses ces deux femmes qu'il aimait; et il sentit l'impossibilité de changer rien, absolument rien, à leur vie qui s'était ainsi installée dans un renoncement définitif. Alors telle fut sa pitié, tel fut son désespoir qu'il lui sembla qu'autour de lui l'univers des réalités et du rêve se dévastait. Mais il ne bougea point.

A plusieurs reprises, il se souvint de Geneviève; il commença de penser à elle. Et il l'écarta, sans rudesse, comme d'une main douce on éloigne un enfant qui troublerait une méditation. Même, il lui demandait pardon de l'écarter. Mais, dans l'intimité de cette après-midi, les âmes de Michel, de sa mère et de sa sœur s'étaient approchées au point que les idées de l'une dussent toucher les deux autres; et, instinctivement, Michel craignit que sa mère, avertie ainsi, ne l'interrogeât soudain : alors, il y aurait eu trop de choses à dire, et douloureuses, impossibles à dire, difficiles même à songer. Il écarta le souvenir de Geneviève; et il frémit.

Et ainsi passa la journée, variée seulement des épisodes du thé, d'une visite qu'on reçut, des vêpres et du salut qui sonnèrent, de causeries intermittentes.

Le soir, Marie se mit au piano. Après l'orage, le soir fut doux et pur. Le ciel était d'un bleu verdâtre, quand les étoiles s'y allumèrent. Dans le jardin, les massifs d'arbres s'assombrirent; les marronniers prirent et emprisonnèrent plus de nuit que les autres. L'odeur des platanes se répandit. Des vols d'hirondelles crièrent, très haut dans le firmament. Michel vint s'accouder à l'appui de la fenêtre... Alors, tout à coup, le souvenir de Geneviève se présenta, si net et ardent que Michel ne l'eût pas éconduit. Il se la figurait si jeune, jolie et, dans sa robe claire d'été, si tentante! Mais elle s'éloigna...

Marie chanta une romance. Sa voix, fluette, vibrait dans l'air du soir et n'osait pas s'épanouir. Cette romance était câline et presque voluptueuse : elle invitait au voyage une bien-aimée chimérique; elle invoquait et les étoiles et le lac. Michel sentit alors plus péniblement, par le contraste, la tristesse qui l'environnait; et, quand Marie ferma le piano, il lui sut gré de ne pas continuer plus longtemps cette tourmentante musique. Une odeur trop forte montait de l'herbe et des fleurs mouillées; un émoi trop vif émanait de cette romance pâmée. La détresse qui s'abattit sur la pensée de Michel le laissa misérable.

Mélanie apporta la lampe, la posa sur le guéridon. Marie éteignit les bougies du piano, approcha le fauteuil de sa mère. s'assit elle-même, — de sorte que Michel comprit qu'il lui fallait, lui aussi, venir à la lampe.

Il souhaita de lire ou d'en faire semblant. Mais il vit que ni madame Bedée ni Marie ne prenaient leurs livres : inoccupées, elles attendaient une causerie. Michel offrit de lire à haute voix : c'était le dernier alibi auquel pût recourir sa douleur. Cette offre fut accueillie avec une excessive allégresse.

Pour la dixième fois, il lut à sa mère et à sa sœur l'enfance de Chateaubriand dans le château farouche de Combourg, au milieu des bruyères roses de la lande. Il lut; et il sentit, fixés sur lui, les chers yeux, doux et tristes. Alors sa pensée abandonna Combourg, la Bretagne, la lande. Les mélancoliques idées arrivèrent, touchèrent son âme, éveillèrent en elle des résonances, comme le vent léger du soir fait bruire les feuilles des arbres.

Et puis, il devina que sa mère et sa sœur étaient contentes; et il crut que fleurissait une fragile fleur de bonheur, lente-

ment, ainsi que poussent des pariétaires entre les pierres disjointes des murs moussus des vieilles maisons... Une fleur pâle, rosée à peine, toute petite... Elle a fleuri sans qu'on s'en aperçût, timidement... Et elle est si fragile qu'en la regardant on pense à l'inévitable fin de toutes choses... Michel se souvint brusquement de la vieillesse de sa mère. En lui, se fit le calcul pathétique des années possibles encore : les nombres jouaient dans son esprit, le hantaient; il les comparait à la durée de sa vie déjà vécue. Il s'affola. Il continua de lire; mais pendant qu'il lisait, des kyrielles de mots passèrent dans sa tête, disant : « Oui, tout est là... Rien ne bouge... Et voici le bonheur, pareil à ces petits villages qui dorment à moitié, sous le tiède soleil d'automne... Tout est calme, tranquille, en repos... »

Michel était de plus en plus inattentif à sa lecture... Au milieu d'une phrase, il cessa de lire... Quelques secondes s'écoulèrent, pour lui d'une infinie douceur, d'une lenteur délicieuse, d'un charme bienfaisant...

— Eh! bien, Michel?...

Madame Bedée et Marie, étonnées, l'épiaient; leur angoisse était manifeste.

— A quoi penses-tu?

Michel, sans répondre, baissa les yeux et recommença de lire. Ses joues étaient brûlantes, ses paupières gonflées. Il lisait vite, d'une voix brève, sans comprendre. Soudain, cette phrase du livre, détachée de toutes les autres, lui entra dans les oreilles, battit le glas dans sa tête : « Ah! qu'elle ne soit point trop chère, la main qui nous donnera le verre d'eau fraîche, dans la fièvre de l'agonie!... »

Michel ferma le livre là-dessus, décidément. Il lui sembla qu'un éclair avait illuminé l'ombre où il tâtonnait depuis des jours et des jours. Il lui sembla qu'à l'extrême limite de la sensibilité alarmée, il avait trouvé l'indispensable remède.

Il se leva et, ferme, déclara :

— Il est tard. Il faut aller se coucher.

Les tendres bonsoirs, les remerciements, les cajoleries ne l'émurent pas; ni, le lendemain matin, ne l'engagèrent à prolonger son séjour, les adieux désolés et les larmes. Il avait pris sa résolution. La science, où il retournait, lui apparaissait

comme le couvent rigoureux où il devait s'emmurer, où il devait fuir à jamais l'enivrant martyre de la sensibilité, où il devait anéantir son individualité malheureuse. Couvent rigoureux et refuge de désespoir : qui entre ici a renoncé à tout; qui entre ici n'est plus personne, et travaille; qui entre ici meurt à lui-même. Et Michel, à bout de souffrance individuelle, ne désirait plus que de mourir à lui-même, volontairement.

VIII

Quand Michel partit de chez sa mère pour aller à la gare, sur les neuf heures du matin, il aperçut l'Alchimiste, qui tirait derrière lui sa porte, rudement, et qui sortait, d'un pas de promenade, les bras dans le dos, la canne battant les talons. Avant de prendre à gauche, comme c'était son habitude, le vieillard avait donné un coup d'œil à la maison de madame Bedée : il avait vu Michel et, vite, s'était détourné.

Michel eut envie de courir après lui. Mais il pensa que sa mère, derrière les vitres, levant les rideaux, l'accompagnait du regard et le guettait. Alors, affectant de ne pas se presser, il s'éloigna. Une fois, il fit vers la fenêtre de sa mère un signe d'adieu, qui le désola. Puis il continua sa route. Ni le vieillard n'alentissait son allure, ni Michel n'osait se hâter : ils se maîtrisaient l'un et l'autre, ayant tous les deux à lutter pour résister à leur égal désir de se rejoindre et de causer.

Dès qu'ils furent à l'écart de la fenêtre qui guettait, Michel courut :

— Bonjour, maître.

Le vieillard grommela :

— Bonjour.

Et il fit semblant de haïr cette rencontre. Mais il s'arrêta, remarqua la valise que Michel portait; d'une voix bourrue, il demanda :

— Où vas-tu?

— A Paris, — répondit Michel.

— Quoi faire?

— Travailler.

La figure de l'Alchimiste s'illumina de joie. Et, tendant à

Michel sa main frémissante. il dissimula sous un rire son émotion :

— Ça n'est pas trop tôt!...

Il prit le bras de son élève, l'accompagna vers la gare; il marcha vite, allègrement. Et il disait :

— Donc, tu t'es ressaisi?... Tant mieux, ah! tant mieux, mon petit Michel!... Merci.

Michel était silencieux. Le vieillard bavardait :

— Ç'a été dur?... Tu as souffert, je le comprends. Oui, on souffre; je connais ça... N'importe!... Merci pour la science. Et merci pour moi, Michel, bien que, moi, ça n'ait pas d'importance... Tout de même, tu m'avais mis, depuis hier, dans un sale état. Je me disais : « Voilà, si les meilleurs, les seuls, sont lâches et désertent, la science est fichue. Ce n'est pas moi ni des gaillards tels que moi qui pouvons suffire à cette tâche! » Et, tu vois, je n'avais plus ni entrain ni zèle. Je me suis levé, ce matin, comme les autres jours; j'ai allumé mon feu : seulement, je n'ai pas pu travailler... Impossible!... Si les généraux passent à l'ennemi, les soldats n'ont plus qu'à jeter leur flingot dans les ronces... C'est pour ça que je suis dehors, à me promener... Ah! Michel, tu as bien fait de te ressaisir... Merci, mon petit, c'est bien!...

Le vieillard bavardait :

— Ça me dégoûtait, vois-tu, de croire que tu désertais, toi, Michel. Ça me dégoûtait par trop!... Je me disais : « Toute l'histoire de l'humanité est là. Si les hommes, depuis qu'ils sont pourvus d'intelligence, avaient bien travaillé, la science serait faite. Mais non! la sentimentalité les a, en tous temps, perdus; la sentimentalité, l'égoïsme, les sens!... » N'importe!... C'est bien, c'est fameusement bien, si tu as rompu tous ces liens charnels. Parce que, tu sais, on ne peut être qu'un ascète ou... un cochon : il n'y a pas de milieu.

Le vieillard ajouta :

— Tu vas le dire à ta femme?

Michel fut au supplice. Il répondit, entre ses dents :

— Oui.

Le vieillard éclata de rire, tant sa joie était forte. Il mena Michel jusqu'au train. Et, en le quittant, comme le train s'ébranlait, il cria :

— Adieu, Michel, je vais travailler!

— Moi aussi, — répondit Michel, qui faisait un grand effort pour empêcher son visage de tressaillir.

IX

Quand Michel arriva chez lui, après des heures de chemin de fer, après des heures de réflexion méthodique et opiniâtre, il avait tout organisé, en théorie, de la façon la plus nette; il avait fixé avec rigueur le programme de ses volontés : il possédait les arguments et les conclusions, tout le théorème de son renoncement.

Et il songeait : « Je lui dirai... »

Mais aussitôt apparaissait l'image de Geneviève; et les paroles qu'il devrait lui dire s'en allaient, tout effilochées, perdues. Il les rattrapait et il les remettait en ordre logique, en ordre de bataille. Il lutta contre lui-même, et il se dompta.

Son théorème était chargé de convaincre Geneviève et lui. — Et lui, surtout!... Elle, il pensait que la besogne serait facile. Et quant à lui, moins commodément, il se disait qu'en vérité cette vie ne pouvait pas être menée plus longtemps, cette vie d'inquiétude, de souffrance multipliée, de jalousie, — était-ce de la jalousie? — enfin, de stérile et vague susceptibilité mentale. Non, il fallait en finir. Il n'avait su ni être jamais heureux ni faire le bonheur de personne. « Travaille, travaille! » — se disait-il encore; — « il n'y a pas de suicide plus convenable, pour un malheureux de ton espèce! »

Et il invectivait contre lui-même.

Pour se donner du courage, il essaya aussi d'accuser Geneviève, à part lui. Mais, s'il ne trouva que trop les motifs de quelque rancune, il les détesta plus que tout le reste : ingénieux, il prit toutes les responsabilités; elles étaient, à sa tendresse et à sa vanité, moins dures que les responsabilités de Geneviève.

« Je lui dirai... » Il avait préparé même les mots.

Il revit Geneviève. Elle l'attendait. Il la revit, telle exactement qu'il se l'était figurée, avec la robe qu'il avait supposée, à tel endroit de l'antichambre où elle serait pour venir

à sa rencontre; mais il s'étonna de son air étrange, de sa vivacité, de ses manières fébriles.

Elle s'approcha de lui, pour l'embrasser; et elle ne l'embrassa point. Elle offrit ses joues à baiser, après avoir, une seconde, tendu ses lèvres.

Elle était charmante, avec le teint plus animé que de coutume, un peu décoiffée; une mèche blonde lui barrait le front, gentiment. Et, quand il lui baisa les joues, il sentit la petite poitrine qu'il appuyait, d'un geste voluptueux, contre la sienne. Alors il craignit de manquer à toutes ses résolutions.

Il fut guindé. Il fut gauche. Il se dépêcha plus que de raison, parce qu'il avait peur de défaillir.

Bientôt il dit à Geneviève :

— Écoute. J'ai à te parler. C'est grave et c'est à peu près terrible, ce que j'ai à te dire. Seulement, c'est inévitable. Il faut que tu m'aides, en étant sincère tout à fait. Sans cela, il me semble que j'oublierais toutes les promesses que je me suis faites...

Geneviève le regardait avec ses beaux yeux couleur de pervenche. Elle trembla et murmura :

— Qu'y a-t-il?

Michel lui prit la main, la fit asseoir, resta debout devant elle et commença, malgré l'angoisse qui le suffoquait :

— Ne tremble pas. Je ne songe pas à te faire du mal; je n'ai souci que de ton bien. Je t'aime beaucoup. Tu vas me répondre à deux questions que voici. Et en toute franchise!... D'abord, dis-moi, tu n'es pas heureuse, n'est-ce pas?

— Non! — répondit-elle simplement.

— Je le savais.

Il crut sangloter. Il se maîtrisa et reprit :

— Secundo... Oui, voici ma deuxième question... Pierre Dauzanne t'aime?

Elle blêmit; son visage se contracta. Elle se dressa et, les lèvres serrées, elle répondit :

— Tu n'as aucun droit de me poser cette question.

Michel fut éperdu. Toute la série des phrases décidées lui échappait. Il réagit et, avec un entêtement réfléchi, continua :

— C'est vrai!... Seulement, il le faut. Réponds-moi; je l'exige... ou bien, je te supplie de me répondre.

Elle demeura, quelques secondes, immobile et silencieuse. Puis elle dit, très calme avec énergie :

— Si je te réponds, Michel, si tu l'exiges, c'est bien. Mais sache qu'à partir de ce moment-là, où j'aurai subi de toi cette torture humiliante, je serai détachée de toi pour toujours ; je serai pour toi une étrangère. Cela, je le sens avec certitude. Le veux-tu, Michel?...

— Oui.

— Eh bien, Pierre Dauzanne m'aime.

Elle était blanche comme une morte.

Michel, avec une dure passion, reprit :

— Il te l'a dit, qu'il t'aimait?...

— Ah!... Ah mais, qu'il me l'ait dit ou non, qu'importe? Il n'avait pas besoin de me le dire, s'il me l'a dit... Une femme sait qu'on l'aime!...

— Toi, l'aimes-tu?

L'interrogatoire était, à force de rapidité, brutal. Geneviève se révolta :

— Enfin, si je l'aimais?...

— Si tu l'aimais, je te dirais ceci, que je me suis apprêté à te dire; je te dirais : « Je renonce à toi, Geneviève. Je t'ai beaucoup aimée; et, si je t'aime encore, mon sacrifice, plus cruel, n'en est pas moins absolu, sincère et complet. Je n'ai pas su, je n'ai pas pu te rendre heureuse. Ce n'est pas ma faute. Je travaille. Il faut que je travaille. Il est impossible que je ne travaille pas. Je ne m'appartiens pas, non, pas plus que je ne t'appartiens. Je suis un homme qui s'est voué à une tâche. Cela vous prend, vous accapare; on n'est plus soi : un moine, soumis à la règle de son ordre, est mieux un homme, et tel homme, que je n'en suis un. Alors, voici : je te rends ta liberté. Nous divorcerons. Tu iras à Pierre Dauzanne qui t'aime et que tu aimes... » Je te dirais : « Adieu, Geneviève; oublie-moi et sois heureuse! »

— Je refuse! — cria Geneviève.

Michel insista :

— Mais si!...

— Je refuse.

Une joie immense exalta soudain Michel. Il gémit, plutôt qu'il ne prononça :

— Tu ne l'aimes donc pas?...

Il suppliait. Geneviève répéta seulement :

— Je refuse!...

Ils furent, l'un et l'autre, comme abasourdis. Michel demanda, timidement :

— Pourquoi?

— Je ne sais pas, — répondit-elle.

Un peu plus tard, Michel baisait les mains de Geneviève, pleurait et demandait pardon. Il disait :

— Si tu veux, nous partirons. Nous irons loin. Tu me feras oublier la science et tout cela. Bientôt je n'y penserai plus. C'est un vieil alchimiste qui m'a intoxiqué de sa manie, comme on raconte qu'il y a des moines qui endoctrinent leurs élèves et les font entrer au couvent. Mais toi, tu me délivreras.... Veux-tu que nous partions?

Elle déclara :

— Non. Nous resterons.

— Tu ne veux pas?

— Non, je ne veux pas.

— Alors, je serai repris!

— Tu travailleras.

— Tu seras malheureuse?

— Oui.

— Allons-nous en; je t'en supplie!

— Non!

Et Michel goûtait le délice d'aimer, le reposant plaisir d'être lâche, de s'abandonner à la vie, de la sentir plus forte et de laisser qu'elle le fût.

Et puis, il dit à Geneviève :

— J'ai pitié de toi.

Geneviève répondit :

— Michel, j'ai pitié de nous deux.

ANDRÉ BEAUNIER

(A suivre.)

LETTRES AU COLONEL STOFFEL

Tout le monde connaît les rapports prophétiques adressés, de 1866 à 1870, au gouvernement impérial par le chef d'escadron Stoffel, notre attaché militaire à Berlin[1]. Si parfois, aux Tuileries, on le traita « d'oiseau de malheur, qui voit tout en noir », de « prussomane accaparé par Bismarck[2] »; si, dans les milieux militaires les plus compétents, on apprécia légèrement ses avertissements répétés sur les préparatifs de la Prusse[3], du moins les lettres suivantes prouvent-elles combien l'Empereur attachait d'intérêt aux informations de Stoffel, combien il se préoccupait des armements de la Prusse, combien enfin il s'efforçait d'être constamment renseigné et de tenir l'armée française prête à la lutte qu'il prévoyait dans un avenir prochain.

Biarritz, 27 septembre 1866.

Mon cher Stoffel[4],

L'Empereur a lu le rapport que vous avez adressé au ministre de la Guerre[5]; il l'a attendu deux ou trois jours et a été obligé d'en demander communication. Vous avez donc bien fait de me prévenir. Avant de l'avoir reçu, Sa Majesté m'avait dicté

1. Ces documents ont été publiés en 1871 (*Rapports militaires écrits de Berlin, 1866-1870*, Paris, Garnier).

2. Madame Carette, *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*, II, 28.

3. Colonel d'Andlau, *Metz, Campagne et Négociations*, 452.

4. Stoffel est alors chef d'escadron d'artillerie.

5. C'est le rapport daté du 8 septembre 1866 traitant de l'incapacité de Benedek, général en chef autrichien pendant la guerre de Bohême, de la supériorité de l'armée prussienne sur l'armée autrichienne, de l'influence du fusil à aiguille, des attaques de cavalerie contre l'infanterie (Colonel baron Stoffel, *Rapports militaires écrits de Berlin, 1866-1870*, pp. 1-14.)

les questions suivantes ; vous verrez si vous avez répondu à quelques-unes dans votre rapport ; je crois cependant que vous pourriez écrire de nouveau la réponse, car Sa Majesté s'intéresse particulièrement à toutes ces questions :

— Comment les officiers de la Landwehr sont-ils choisis et nommés ?

— D'où viennent-ils ?

— Combien y en a-t-il par bataillon d'infanterie et par escadron ?

— Comment peut-on trouver les chevaux pour les escadrons de la Landwehr ?

— L'uniforme de la Landwehr est-il le même que celui de l'armée ? ou bien en quoi diffère-t-il ?

— Quel est le poids que le fantassin porte dans son sac ?

— Combien y a-t-il d'infirmiers par bataillon qui suivent sur le champ de bataille ?

— Comment les parcs sont-ils organisés ?

— Comment trouve-t-on les chevaux nécessaires ?

L'Empereur m'a dicté toutes ces questions un peu à la hâte et je pense qu'il doit y en avoir quelques autres se rattachant à celles-ci que vous pourriez poser et résoudre vous-même, principalement en ce qui touche l'organisation de la Landwehr. Vous avez sans doute entendu dire que l'Empereur se préoccupe vivement de l'accroissement de nos forces militaires par la formation en France d'un système de Landwehr. Toutes les idées que vous pourrez développer dans ce sens seront donc bien accueillies.

J'ai lu à l'Empereur le passage de votre lettre relatif à la régularisation de votre position et j'ai provoqué une réponse qui ne venait pas. Sa Majesté alors m'a dit de vous écrire de rester à Berlin jusqu'à ce qu'elle vous donne de nouveaux ordres. Quel que soit votre désir de rentrer à Paris, je pense que vous resterez quelque temps encore en Prusse et j'ai tout lieu de penser que vous répondrez au désir de Sa Majesté en m'adressant directement, en dehors des rapports officiels que vous adressez au Ministre, des renseignements politiques ou militaires que vous pourrez recueillir et même que je vous engage à rechercher avec soin. — Maintenant si vous avez besoin de moi et si vous désirez que j'entretienne de nouveau

l'Empereur de votre position, faites-moi savoir dans quel sens il faudra que je le fasse et comptez sur mon amitié.

Nous sommes à Biarritz depuis une semaine; et ce séjour est on ne peut plus favorable à la santé de l'Empereur qui s'était un peu ressenti cet été et des préoccupations d'esprit et de l'excès de travail et avait été assez fortement secouée par des fièvres prises à Vichy. Tout a disparu fort heureusement et notre bon Empereur se porte mieux que jamais. Hier l'escadre de l'Océan est venue devant Biarritz et le temps a été assez beau pour nous permettre de la visiter; vous trouverez le compte rendu de cette visite dans le *Moniteur* d'aujourd'hui et dans la *Patrie* de demain. Tout s'est bien passé, il n'y a pas eu un accident et l'escadre a repris le large hier matin. — Duperré[1] était là avec son *Forbin*.

Saint-Cloud, 29 octobre 1866.

Mon cher Stoffel,

Je reçois votre lettre d'avant-hier par laquelle vous me demandez si j'ai reçu l'envoi que vous m'avez fait il y a 8 ou 10 jours. Je l'ai trouvé à Saint-Cloud en revenant de Biarritz et je vous ai écrit le lendemain une lettre que j'ai envoyée à M. de Saint-Vallier, chef du cabinet du ministre des Affaires étrangères, en le priant de vous la faire parvenir par la première occasion favorable. Vous devez, j'espère, l'avoir à cette heure.

L'Empereur va très bien, il continue ses promenades à pied, chasse, monte à cheval et a pris enfin un genre de vie qui est des plus favorables à sa santé. Pour vous donner une idée de son état excellent de santé, il me suffira de vous dire que ce soir, après dîner, nous irons au théâtre, à Paris, entendre *Crispino e la Comare*. Qu'en dites-vous? Ne faut-il pas qu'il se trouve bien solide pour partir de Saint-Cloud et aller à Paris entendre... de la musique!... Il est vrai que c'est au bénéfice des inondés, mais c'est égal, j'ai vu rarement faire à l'Empereur de ces tours de force.

M. Conti[2] est de retour de Corse et en bonne santé. Ses deux mois de congé lui ont profité. Nous vous envoyons collective-

1. Le capitaine de frégate Charles-Marie Duperré, qui devint plus tard aide de camp du prince impérial.

2. Conseiller d'État ordinaire, puis secrétaire particulier de l'Empereur.

ment des compliments pour les rapports que vous avez envoyés et que l'Empereur a trouvés très intéressants et très bien faits [1]. Nous ignorons encore si nous irons à Compiègne cette année. On a beaucoup à faire ici et il me semble difficile que l'on puisse perdre un mois. Aussi jusqu'à présent n'est-il aucunement question de départ. Pas encore de nouvelles de Plon! [2]... Petétin [3] n'a pas donné signe de vie, il est dans la douleur de la perte de son frère que vous avez dû voir annoncée dans tous les journaux.

Compiègne, le 21 novembre 1866.

Mon cher ami.

Je vous remercie des détails intéressants que vous m'avez envoyés. Je les ai lus avec beaucoup de plaisir et les ai fait lire à l'Empereur, pour qui ils arrivaient fort à propos [4]. La Commission pour la réorganisation de l'armée venait de commencer ses travaux [5], et Sa Majesté a pu trouver dans votre lettre des idées et des appréciations sur certains membres de cette commission qu'il n'aurait pas été facile de lui donner de vive voix, tandis que, venant de loin, dans une lettre particulière, ces avis n'avaient rien de choquant et il n'était pas possible en outre d'en méconnaître la sincérité. Plusieurs réunions ont déjà eu lieu, dans lesquelles il y a eu plus ou moins de verbiage, beaucoup d'idées saugrenues et surtout immensément de blagues de la part d'un général T. incompris [6] et de notre cousin [7]. L'Empereur les avait fait tous venir à Compiègne et

1. Rapports datés des 4 et 15 octobre 1866 (Colonel Stoffel, *op. laud.*, 14-38). Dans le rapport du 11 octobre, Stoffel répond aux questions posées par l'Empereur dans la lettre précédente.

2. Plon était l'éditeur des Œuvres de l'Empereur.

3. Publiciste, préfet de la Savoie en 1860, puis directeur de l'Imprimerie impériale.

4. Rapport du 25 octobre 1866 (Colonel Stoffel, *op. laud.*, 39-47).

5. Cette commission était composée de : six membres du Cabinet, MM. Rouher, maréchal Vaillant, Achille Fould, maréchal Randon, Chasseloup-Laubat, Vuitry; des maréchaux Baraguey d'Hilliers, Canrobert, Regnaud de Saint-Jean d'Angely, Mac-Mahon, Niel, Forey; des généraux de Palikao, Fleury, Allard, Bourbaki, Le Bœuf, Frossard, Trochu, Lebrun; des intendants Darricau et Pagès (*Moniteur* du 1er novembre 1866).

6. Le général Trochu.

7. Le prince Napoléon, fils du roi Jérôme Napoléon.

les a fait travailler ferme ; enfin, ils sont partis hier mais pour se réunir dans huit jours. Ils étudieront dans l'intervalle le projet de Sa Majesté qui consiste en ceci : Le contingent de 160 000 hommes serait pris tout entier. La moitié irait dans l'armée active, l'autre moitié dans une réserve fortement organisée, pendant six ans. A la fin de ces six ans, les hommes de l'armée active aussi bien que ceux de la réserve seraient placés dans une garde nationale mobile pendant deux autres années, de sorte que le service serait réduit pour le temps de paix mais les hommes pourraient être appelés jusqu'à la fin de la huitième année en temps de guerre. Ce projet a trouvé des résistances et a été mis aux voix avec un autre projet formé par une sous-commission, formée de six membres de la commission. Il l'a emporté, après avoir été défendu et développé par son auteur avec beaucoup de verve et de clarté.

Il y a un grave inconvénient signalé dans la Commission et auquel dans le projet préféré on songe à obvier, c'est celui du remplacement. Ainsi, on limiterait le nombre des remplacements administratifs ; pour le reste, on serait tenu de substituer à sa place un homme de la réserve dont on prendrait soi-même la place et si on voulait se libérer encore de ce service, on pourrait le faire en se faisant remplacer par un homme de la garde nationale, auquel on serait substitué pendant deux ans. Voilà, en gros, le projet qui doit être étudié dans ses détails. J'aurais voulu vous en envoyer une copie, mais on n'a tiré qu'à 30 exemplaires et l'Empereur en est très avare. Avant de fermer ma lettre, je lui demanderai s'il veut vous en envoyer un et vous le trouveriez ci-inclus si la demande était accueillie.

Voici maintenant deux communications que je suis chargé de vous faire par ordre de l'Empereur :

1° De vous envoyer le paquet ci-joint qui contient des pièces relatives aux budgets de la guerre en Prusse et en France. L'Empereur a été frappé du chiffre relativement peu élevé du budget de la guerre en Prusse comparé à celui de la France et pour l'entretien de deux armées presque égales en nombre. Sa Majesté voudrait que vous vous occupiez de comparer les chiffres qui vous sont soumis avec ceux qui, en Prusse, sont affectés au même emploi que chez nous, pour voir les améliorations économiques qu'il y aurait à apporter dans notre sys-

tème d'administration. Votre rapport sur ce sujet sera d'une très grande utilité à Sa Majesté qui a nommé une sous-commission, prise également dans le sein de la Commission, et chargée de l'étude des détails administratifs, économiques, de discipline, etc., etc...

2° Pourriez-vous vous procurer le nouveau fusil qui a été soumis au roi de Prusse? L'Empereur désire que vous fassiez le possible pour l'avoir. Faites-moi savoir si vous avez besoin de *moyens* pour cela. Je ne suis pas chargé de vous en proposer; mais, si vous en aviez besoin, je m'occuperais de vous en procurer.

Nous sommes depuis huit jours à Compiègne où nous avons eu une soirée essentiellement militaire, attendu qu'elle était envahie par les 24 membres de la commission, elle a été cependant très gaie et très agréable. Si vous désirez quelques noms de femmes, les voici : la douce et belle Madame de Chasseloup-Laubat[1], Madame Lejeune — les petites Palikao[2], dont l'aînée est *charmante*, les petites Bruat[3], etc., etc... et Mademoiselle de Lagrenée, au souvenir de laquelle je vous ai rappelé, pensant que cela vous serait agréable. On n'a rien fait d'extraordinaire et pourtant on a passé gentiment ces huit jours. Pour mon compte je suis devenu un chasseur enragé et je vais demander à entrer dans la vénerie. J'ai déjà chassé deux fois et assez vaillamment puisque dans la dernière chasse j'ai tiré un chevreuil, du faisan et du lapin. — Total 22 pièces. Est-ce beau?... L'année dernière nous faisions des promenades de chasseurs à pied ensemble; faute de pouvoir les faire cette année, je me suis fait chasseur. — L'Empereur va très bien, mieux que jamais... Je crois que je ne pouvais mieux finir une lettre que par cette bonne nouvelle. J'oubliais : on accepte l'envoi de livres que vous proposez. Choisissez les plus intéressants, envoyez-les moi.... avec votre *note*. Duperré, qui est ici, vous dit mille choses.

1. Femme de Chasseloup-Laubat, ministre de la Marine du 10 avril au 26 octobre 1851; puis du 24 mars 1859 au 19 janvier 1867.

2. Les filles du général Cousin-Montauban, comte de Palikao.

3. Les filles de l'amiral Bruat, décédé en mer en revenant de Crimée en France.

Paris, 20 décembre 1866.

Mon cher Stoffel,

J'ai reçu avant mon départ de Compiègne, le 17, votre lettre de Berlin que j'ai communiquée à l'Empereur. Sa Majesté ne partage pas votre avis relativement à la réserve, corps qui en définitive sera toujours ou encadré avec des troupes de l'armée active, ou appelé à marcher derrière l'armée active, ce qui lui donnera le temps d'acquérir les qualités qui lui manquent.

Votre bien dévoué.

Paris, 3 janvier 1867.

Monsieur le Lieutenant-Colonel![1]... (Cela fait très bien).

Je vous ai écrit avant-hier pour vous exprimer mes vœux de bonne année et vous faire connaître les intentions de l'Empereur à votre égard. Je n'ai pas ajouté autre chose, ne voulant pas faire connaître aux employés de la poste prussienne, qui, m'a-t-on dit, sont très indiscrets, certains détails intimes qu'il vaut mieux leur laisser ignorer et qu'ils auraient probablement flairés. Je vous adresse aujourd'hui ma lettre par l'intermédiaire des Affaires étrangères ; elle vous arrivera plus lentement mais aussi plus sûrement — *Chi va piano, va sano: chi va sano, va lontano* — C'est un proverbe, et les proverbes sont la sagesse des nations.

Vous me demandiez dans votre dernière lettre de vous faire connaître d'une manière précise le fusil dont l'Empereur voudrait avoir un modèle. Sa Majesté n'a pas de préférence : ce à quoi elle tient c'est au modèle qui pourrait été adopté par l'armée prussienne ou bien à connaître le perfectionnement qu'on aurait pu apporter à l'ancien fusil, si toutefois on s'est occupé de le modifier ; en un mot Sa Majesté désire être au courant de l'armement de l'armée prussienne. Il n'y a donc pas lieu pour vous de vous occuper des différents modèles qui pourraient être présentés, mais de celui qui pourrait être adopté. Je suppose qu'il doit en être en Prusse comme chez nous et que les inventeurs doivent affluer.

Le projet de réorganisation de l'armée n'a pas reçu un

1. Le chef d'escadron Stoffel avait été promu lieutenant-colonel le 21 décembre 1866.

accueil très enthousiaste dans le public et il avait grande chance d'être rejeté par le Corps législatif. On sera donc obligé de le modifier. L'Empereur a présidé une fois déjà les sections de la Guerre et de Législation du Conseil d'État, et voici à peu près les bases qui seront adoptées : contingent annuel de 100 000 hommes, sur lesquels on formerait une réserve comme cela existe actuellement. Le restant des hommes de la classe formerait la réserve qui ne serait appelée que par une loi du Corps législatif, au moment d'une guerre imminente. Les hommes seraient exercés au chef-lieu de canton et pourraient se marier à la fin de la troisième année de service. La durée du service serait de six ans et l'exonération ne serait maintenue que pour un chiffre égal à celui des engagements et rengagements qui auraient eu lieu l'année précédente. La substitution serait admise après cela; enfin on ne pourrait en aucune manière s'affranchir des trois ans de garde nationale mobile.

Les charges seront ainsi bien plus diminuées qu'augmentées. Eh bien! vous verrez que le patriotisme de nos parleurs les trouvera encore trop lourdes et qu'ils feront de leur mieux pour faire croire que le peuple français est gouverné par des buveurs de sang. Comme en Prusse on doit se moquer de nous et de l'esprit militaire de la vaillante nation française!...

Vous avez dû, je pense, recevoir à temps vos épaulettes de lieutenant-colonel pour faire une entrée flamboyante chez le roi de Prusse au jour de l'an. Dès que l'Empereur m'a donné sa décision à votre égard, je me suis empressé de la faire connaître à l'honnête commandant. Voici maintenant ce que l'Empereur a arrêté. Vous conserverez le titre et l'uniforme d'officier d'ordonnance tant que vous resterez en Prusse; je pense que, conservant le titre vous devez conserver les appointements, question de détail qui n'est pas à dédaigner et dont je vais entretenir le général Rolin[1], lequel du reste ne touchera pas à un cheveu de votre tête, de son initiative privée, à votre rentrée en France qui aura lieu quand on n'aura plus besoin de vous en Prusse. Voyant Sa Majesté embarrassée sur ce qu'elle aurait à faire pour vous, c'est moi qui lui ai donné

1. Le général de division (du cadre de réserve) Alexandre-Albin Rolin, adjudant-général du Palais de l'Empereur.

l'idée de vous laisser le titre et l'uniforme d'officier d'ordonnance tant que vous seriez en Prusse. A votre retour en France, les choses pourront, je l'espère, s'arranger à votre satisfaction.

La santé de l'Empereur continue à être excellente. Sa Majesté fait de l'exercice autant que ses occupations le lui permettent. Nous avons l'espoir de patiner dans quelques jours et nous nous y préparons de grand cœur; c'est vous qui allez faire des progrès! car je suppose que vous devez avoir de la glace partout.

J'ai interrompu ma lettre pour aller chez l'Empereur qui m'a fait appeler. Je lui ai dit que je vous écrivais, et j'ai bien fait, car il m'a chargé de vous poser les quatre questions suivantes :

— Quel est le poids du sac prussien? quels sont les objets qui y sont renfermés?

— Quel est le poids de la selle de cavalerie et de ce que porte un cheval, en dehors du poids du cavalier?

— Quelle est la chaussure du soldat prussien? a-t-il des bottes ou des souliers avec des guêtres?

— L'uniforme de la Landwehr est-il fourni par l'État ou payé par l'homme qui le porte?

Paris, 27 décembre 1867.

Mon cher Stoffel,

Les deux lettres que vous m'avez adressées m'ont vivement intéressé. Tout ce que vous me dites de l'état de l'opinion et des idées des Prussiens à l'égard de la France ne me surprend guère. J'ai toujours été du nombre de ceux qui pensent qu'on nous déteste de l'autre côté du Rhin et je n'ai pas besoin pour cela de lire les journaux et les pamphlets qui se publient en Allemagne. Bien que les élucubrations des folliculaires allemands n'arrivent pas en grand nombre en France et qu'elles y soient généralement peu lues, nous ne sommes pas sans entendre un long et sourd bourdonnement qui ressemble beaucoup à des clameurs hostiles. Aussi l'attention est éveillée et c'est là l'essentiel; car si vous avez pu apprécier tout ce qui a été fait depuis un an de l'autre côté du Rhin, de notre côté, nous ne sommes pas restés inactifs et, comme le dit le maréchal Niel dans son premier discours sur la loi de l'armée, lequel, entre parenthèses, a été très bien accueilli à la Chambre et

dans le public, nous serons prêts au printemps et notre armée est dans une situation fort respectable déjà. Je crois que nous ne chercherons pas de vains prétextes pour faire la guerre; mais, si on nous y oblige, nous n'aurons pas un moment d'hésitation. La loi de l'armée continue à être discutée à la Chambre et l'on entend se produire à cette occasion les théories les plus saugrenues qui doivent bien faire rire les Prussiens et affliger profondément les hommes préoccupés de la grandeur et de la puissance françaises. On a repoussé aujourd'hui, à une forte majorité, l'amendement de MM. Buffet et Cie qui demandait que la durée du service fût fixée à huit ans, et l'on peut dire que la loi est votée aujourd'hui, car elle consiste tout entière dans l'article premier.

Voici maintenant une question qui vous intéresse. Vous me parliez dans votre avant-dernière lettre du bruit de votre rappel et de votre remplacement. J'en ai parlé à l'Empereur que j'ai trouvé dans la croyance que vous aviez le désir de rentrer et de quitter Berlin. Je lui ai démontré par votre lettre que vous n'aviez jamais manifesté aucun désir et que vous étiez justement étonné de la nouvelle que l'on songeait à vous donner un successeur. Sa Majesté m'a dit alors que les choses étant ainsi, elle parlerait au ministre de la Guerre de vous laisser à Berlin. Néanmoins je n'ai pas voulu vous écrire avant de savoir ce qui serait définitivement décidé et, avant-hier, j'ai pris de nouveau les ordres de Sa Majesté qui m'a autorisé à vous dire que vous resteriez à Berlin, à votre poste — ainsi donc vous pouvez être tranquille. — Je ne sais si d'Andlau, que l'on disait nommé à votre place, ira à Berlin se joindre à vous comme attaché militaire ou bien si on le laissera en France en lui donnant une autre destination; le ministère de la Guerre ne peut tarder de vous renseigner à cet égard[1].

J'ai communiqué à l'Empereur la majeure partie de vos appréciations sur les sentiments des Prussiens à notre égard, en passant sous silence les phrases qui m'ont paru un peu vives. C'était bon à lire et à méditer. J'ai également parlé à Sa Majesté de ce que vous me dites sur le *fusil à grenade*; il n'y a pas beaucoup à s'en inquiéter.

1. Le lieutenant-colonel d'état-major, plus tard général d'Andlau.

Voulez-vous me permettre maintenant de vous donner un avis dont vous ferez le cas que vous jugerez utile? Vous ferez bien d'envoyer au ministre de la Guerre tous les renseignements que vous pourrez vous procurer, fussent-ils insignifiants et même, si vous n'en aviez pas de nouveaux, de lui ressasser les anciens. On veut être renseigné à toute force ou au moins recevoir des communications qui prouvent que l'on s'occupe. Je crois qu'au ministère de la Guerre, on vous a accusé un peu de négligence et si l'on ne vous l'a pas écrit on a eu tort, car la meilleure manière d'être d'accord, c'est de dire aux gens ce que l'on pense.

Paris, 8 janvier 1868.

Mon cher Stoffel,

Vous avez dû recevoir par la voie des Affaires étrangères ma dernière lettre contenant une somme de *douze cents* francs et vous annonçant une nouvelle expédition de la même provenance. Vous trouverez sous ce pli le billet de banque (mille francs) annoncé, qui sera, je crois, le dernier que vous toucherez. Les prodigalités provenant de César Romain s'arrêteront là et si nous n'avions pas d'autres ressources, nous n'aurions plus qu'à demander à M. Plon un lit dans l'hôpital qu'il nous a dit avoir l'intention de faire élever en mémoire du vainqueur des Gaules et de son historien.

J'ai reçu votre dernière lettre le lendemain ou surlendemain du départ de celle que je vous ai adressée. J'en ai profité pour savoir de nouveau de l'Empereur quelles étaient ses intentions à votre égard. Sa Majesté m'a confirmé ce que je vous ai déjà écrit. Elle avait cru que vous désiriez rentrer en France et, dans cette croyance, elle avait dit au ministre de la Guerre de nommer un autre officier à votre place, ce que le ministre s'était empressé de faire en désignant et nommant d'Andlau. Lorsque je lui ai fait savoir que vous n'aviez jamais exprimé pareil désir, qu'envoyé par S. M. à Berlin sans avoir sollicité cette mission vous la garderiez tant qu'elle voudrait vous la laisser et que vous me paraissiez vous plaire à Berlin, l'Empereur parla de nouveau au ministre pour ne pas donner suite à la nomination de d'Andlau, mais comme celui-ci en en avait déjà reçu avis, Sa Majesté, pour ne pas mettre le

maréchal dans l'embarras, avait décidé, qu'il y aurait à Berlin deux attachés au lieu d'un. Depuis deux jours j'ai appris que d'Andlau ne se souciait pas d'aller à Berlin, et vous resterez seul.

Je vous engageais dans ma dernière lettre à envoyer tous les renseignements que vous pourriez vous procurer et à ne pas négliger pour cela d'employer les écus que vous pourriez vous faire avancer par l'Ambassade. Sa Majesté voudrait aujourd'hui avoir un rapport bien complet sur *un nouveau système de mobilisation adopté par la Prusse et par lequel elle pourrait mettre toutes ses troupes sur pied de guerre en neuf jours*. Cela ne vous coûtera pas d'argent et ne sera pas bien difficile à connaître. Il est même possible que vous ayez déjà envoyé un rapport là-dessus; faites-en un second plus détaillé.

Nous avons un hiver de Sibérie à Paris. La Seine est entièrement prise et le Club des Patineurs est dans la joie la plus grande; il a donné dernièrement une fête qui, m'a-t-on dit, a été très réussie. Pour mon compte, je n'y ai pas encore mis le pied et j'ai montré, cette année, pour le patin le plus profond dédain. L'Empereur a été aussi très sobre de ce genre d'amusement, quoiqu'il se porte à merveille, car si cette température est agréable pour quelques-uns, elle est cruelle pour le plus grand nombre. La misère et les souffrances sont grandes et l'hiver est dur à passer. Toute la France est couverte de neige et même dans le Midi, à Nice, à Pau, le thermomètre est descendu à des degrés impossibles pour ces pays-là. Nous espérons qu'il y aura pour conséquence une bonne récolte l'année prochaine, mais, en attendant, on souffre beaucoup.

Vous avez dû voir M. de Goltz [1] à Berlin. Tous les journaux ont donné comme prétexte à son voyage un œil malade, mais s'il lui en reste un bon, il doit lui suffire pour y voir clair et, pour mon compte, je ne crois pas beaucoup à ce mal arrivé si subitement. On reprend aujourd'hui à la Chambre la discussion de la loi sur l'armée, avec les modifications apportées d'après le vœu de la Chambre. Ce sera fini demain ou après-demain. Voilà près de quinze jours que cela dure et on dit qu'il n'y a pas liberté de discussion!... On doit être bien édifié

1. Ambassadeur de Prusse à Paris.

en Prusse sur notre élan patriotique. Adieu, mon cher ami, écrivez-moi bientôt et parlez-moi de vos conversations *inter pocula*... de thé...

Paris, 22 mars 1868.

Mon cher Stoffel,

J'ai reçu vos deux lettres, celle mise à la poste à Jeumont par M. Lefebvre de Behaine[1] et celle que vous aviez confiée à M. Le Sourd[2], mais jusqu'à présent ni l'un ni l'autre de ces Messieurs ne s'est présenté chez moi. Je les recevrai avec plaisir, certain de trouver un grand intérêt dans leurs conversations. Tout ce que vous m'avez dit du séjour du Pr. Nap.[3] à Berlin est très curieux et très instructif; sa présence dans la capitale de la Confédération du Nord, au moment présent, ne pouvait manquer de faire sensation et de donner lieu à une foule de commentaires; pourtant l'idée qu'il était chargé d'une mission politique ne s'est pas beaucoup accréditée à Paris; quelques personnes ont bien cherché à la répandre, mais n'y ont pas réussi. Le voyage étant fait, peut néanmoins avoir quelques bons résultats, quand ce ne serait que celui d'avoir modifié les idées du Pr... lesquelles étaient un peu trop allemandes et l'avoir éclairé sur le danger qu'il y aurait à voir se compléter le mouvement commencé après Sadowa; ce sera une excellente chose, car il ne manquera pas de faire part à l'Empereur de ses impressions avec sa vivacité et sa facilité de parole qui souvent sont séduisantes.

Ce que vous me dites dans votre dernière lettre est fort juste pour l'Allemagne, mais je n'ai pas comme vous des appréhensions de voir prendre facilement son parti à l'Empereur des faits qui pourraient s'accomplir, comme il l'a fait ou a été forcé de le faire jusqu'à présent. Les conditions sont changées, et si l'on a subi des événements auxquels on ne pouvait pas faire obstacle, on est aujourd'hui prêt à envisager avec calme et confiance ceux qui pourraient se produire et nous n'avons à le faire que dans la mesure de nos intérêts. Les esprits en Allemagne se sont calmés devant cette attitude

1. Secrétaire de 1re classe à l'ambassade de France à Berlin.

2. Secrétaire d'ambassade de 1re classe à l'ambassade de France à Munich.

3. Le prince Napoléon.

si longuement pacifique de la France, on n'a rien négligé pour les exalter, en leur présentant constamment devant les yeux le spectre de l'invasion étrangère et certes, si, à ce moment là, nous avions été imprudents, l'unité allemande se serait faite d'entraînement et avec enthousiasme. Heureusement les situations factices ne durent pas, et plus l'exaltation a été grande, plus on a cherché à effrayer tout le monde, plus la réaction sera grande, non pas en notre faveur, mais contre ceux qui avaient intérêt à créer ces fantômes et à exploiter toutes ces terreurs. Si vous ajoutez à cela les impôts écrasants en hommes et en argent qui doivent être traités paternellement par les anciens gouvernants, nous arriverons à voir cette grande passion pour la plus grande gloire de la Confédération du Nord ou de la Prusse, se changer en haine contre cette dernière. Cette heure sonnera fatalement, et si on est habile, si quelque événement heureux nous favorise, nos craintes pourront alors se dissiper. Mais jusque-là nous devons être dans une observation constante et travailler d'une manière infatigable à nous rendre les plus forts. Il faut sous ce rapport rendre justice au maréchal Niel : il a accompli depuis qu'il est au ministère de véritables tours de force et, dès à présent, de l'aveu même des plus difficiles, des plus prudents et même des timorés, nous pouvons dire que nous sommes prêts à tout événement.

Il y aura deux camps cette année ou, pour mieux dire, deux saisons de camp — l'une qui commencera au 1er mai et finira le 30 juin ou dans les premiers jours de juillet; l'autre immédiatement après et aura une durée égale à celle du 1er camp. — Le général de Failly commande le 1er camp; il aura pour chef d'état-major le général Reille. — Lebrun commande une division. — Le général Le Boeuf commande le 2e camp avec Vaubert[1] (probablement) comme chef d'état-major. On veut utiliser les aides de camp et on fait bien.

Vous avez sans doute appris la mort de Toulongeon[2]. L'Empereur l'a remplacé par le général Douay. C'est une excellente acquisition comme militaire et comme homme.

1. Le général de brigade de Vaubert de Genlis, aide de camp de l'Empereur.

2. Le général de brigade de Toulongeon, Premier Veneur.

Vassart[1] va partir prochainement pour Vienne où il va remplacer Merlin[2] qui a demandé le commandement d'un régiment de son arme et a été nommé à Arras.

Je ne vous envoie pas la brochure par la poste parce que c'est trop lourd et qu'au fond cela n'en vaut pas la peine. Vous avez dû en lire les fragments les plus importants dans les journaux, et le *Moniteur* que vous devez recevoir à Berlin la donne en entier. Pour contenter votre curiosité je vous le fais parvenir par les Affaires étrangères. C'est une collection de documents précieux et elle a fait un excellent effet. Les critiques violentes qu'elle a soulevées de la part des journaux de l'opposition le prouvent.

J'ai lu à l'... plusieurs passages de vos lettres, j'en ai passé d'autres parce que je les ai trouvés un peu durs, cependant je les ai communiquées à M. Rouher, afin qu'il pût en profiter. Donnez-moi encore de ces détails que je trouve intéressants et que je pourrai utiliser.

Paris, 28 mai 1868.

Mon cher Stoffel,

J'ai lu et fait lire, et cela avec le plus grand intérêt de ma part ainsi que de celles des personnes auxquelles je les ai communiquées, les lettres que vous m'avez adressées depuis quelque temps et auxquelles je n'ai pas encore répondu.

Quoique je n'aie pas de grandes nouveautés à vous apprendre, je ne veux pas cependant mériter davantage le reproche de paresse que vous m'avez décoché dans une de vos dernières lettres et que je n'ai pas, je l'avoue, trouvé entièrement dépourvu de raisons. Mon *mea culpa* fait, je commencerai par vous dire que vous paraissez être en très grande hausse au ministère de la Guerre où l'on apprécie d'une manière très flatteuse pour vous, vos rapports et, à ce sujet, le maréchal Niel que j'ai eu occasion de rencontrer un jour aux Tuileries, dans le salon du Chambellan, m'a dit qu'il était très satisfait de ce que vous lui écriviez. J'ai vu un ou deux de ces rapports chez l'Empereur qui suit toujours avec la plus

1. Le lieutenant-colonel d'artillerie de Vassart, nommé attaché militaire à Vienne.

2. Le colonel du génie Merlin.

grande attention toutes les questions dont ils font l'objet et j'ai lieu de croire que le ministre de la Guerre les communique toujours à Sa Majesté, après en avoir pris connaisssnce lui-même. Tous les détails que vous donnez sur l'armée et sur tout ce qui s'y rattache, sur les armements, les fortifications, etc..., sont un thermomètre très utile à consulter et qui indique très clairement le degré de température auquel on se trouve. Vos lettres particulières présentent un intérêt qui n'est pas moins appréciable. Vos relations avec la famille B... vous donnent une situation magnifique et vous avez cent fois plus d'avantages que le diplomate le plus madré pour observer et saisir, à travers la vie de famille, une foule de nuances qui doivent vous faire sainement juger des espérances qu'ils forment pour l'avenir et du degré de confiance ou de crainte qu'ils ont dans la réussite de leurs projets. Pour moi, ils ont fait un pas en avant par la réunion du Parlement douanier. M. de B...[1] a cherché à relever le prestige de la Prusse qui commençait à s'affaiblir, en remontant sur son cheval de bataille pour repousser l'étranger qui voudrait se mêler de leurs affaires et en faisant appel au patriotisme allemand. Il ne l'a fait que d'une manière incidente, mais enfin il l'a fait devant ce Parlement qui ne devait s'occuper que d'établir des taxes sur les tabacs ou le pétrole. M. de B... vous disait que le Parlement douanier n'était qu'une question de *tabac* et je crois qu'il a raison, car nous finirons par en avoir, à la manière dont nos troupiers l'entendent.

Je suis heureux de pouvoir vous dire aujourd'hui que notre situation militaire est superbe. Jamais nous n'avons eu autant de ressources et une armée plus belle. Si vous recevez le *Moniteur*, vous aurez pu lire le rapport du maréchal Niel sur l'état de notre armement et la qualité de nos fusils; il a été publié dans la feuille officielle pour répondre aux bruits que l'on faisait courir en Allemagne et que vous aviez signalés, tendant à faire croire que nous n'avions pas obtenu de nos fusils les résultats que nous en attendions. — Les deux camps de Châlons avaient été décidés depuis l'année dernière pour l'instruction des troupes: on travaille avec persévérance

1. M. de Bismarck.

l'exercice du nouveau fusil [1], et comme cette arme plaît beaucoup aux troupiers, ils s'appliquent à bien s'en servir et à la bien soigner. — Le général de Failly, qui a le commandement du 1er corps d'armée, restera à la tête de ses troupes jusqu'à la fin de juin. Dans les derniers jours de ce mois, l'Empereur ira passer 4 ou 5 jours pour assister aux grandes manœuvres, après quoi les troupes seront remplacées par d'autres à la tête desquelles sera placé le général Le Bœuf, avec Vaubert de Genlis comme chef d'état-major. — Le général Pajol commandera une brigade de cavalerie. — Déjà Reille est au camp avec de Failly ; *Jurien* a le commandement de l'escadre [2]. Vous voyez qu'on utilise les aides de camp et qu'on désire les employer et les rendre actifs. Il y aura aussi un 3e camp à Lannemezan dans les Pyrénées, qui commencera vers le 15 juillet pour finir vers le milieu ou la fin de septembre. Il est probable que l'Empereur ira le visiter en allant à Biarritz, et c'est évidemment dans ce but qu'on l'a retardé jusqu'au 15 juillet. Tous ces exercices militaires, joints aux autres déplacements de l'été, vont faire du bien à l'Empereur dont la santé d'ailleurs est excellente, mais cela contribue encore à la fortifier. Nous quittons Paris le 8 pour aller à Fontainebleau d'où S. M. ira au camp et de là aux eaux, soit à Vichy, ce que je voudrais, soit à Plombières dont le séjour, vous devez vous en souvenir, n'est pas très réjouissant.

Tous ces déplacements auront lieu quoique la session législative ne soit pas terminée, et elle durera tout au moins jusque vers la fin de juilllet. On a encore à discuter les projets de loi sur le cinquième réseau des chemins de fer, sur les chemins vicinaux et tout le budget, à propos duquel on parlera de tout et on recommencera nombre de discours que vous connaissez déjà. On trouve malgré çà que la liberté de discussion n'est pas entière. Depuis hier, jour de l'adoption par le Sénat de la loi sur les réunions électorales et autres, le programme libéral du 19 janvier est réalisé. Nous verrons ce que vont produire les deux nouvelles lois sur la Presse et sur le droit de réunion, elles effrayent beaucoup de personnes ; mais je suis convaincu

1. Le fusil Chassepot.

2. Le vice-amiral Jurien de la Gravière.

que les hommes d'ordre seront obligés de payer un peu plus de leur personne et d'apporter au gouvernement une certaine force qui restait perdue pour lui. D'un autre côté, ceux qui dirigent et sont à la tête des affaires seront forcés de s'occuper plus sérieusement de leur besogne et enfin chercheront à éviter les attaques et à ne pas les motiver.

Je me suis occupé avec Rapetti de vous faire obtenir un exemplaire, édition impériale, de la Correspondance de Napoléon Ier et je lui ai écrit que l'Empereur verrait avec plaisir que le Prince Napoléon vous en accordât un exemplaire. Quoique le Prince vous ait déjà fait écrire pour vous annoncer le don de l'exemplaire de l'édition commerciale, Rapetti m'a promis de chercher à arranger l'affaire, je n'en ai pas entendu parler depuis. Vous a-t-il écrit quelque chose à ce sujet?...

J'ai remis à l'Empereur les diverses cartes que vous m'avez envoyées. Ces envois sont très agréables à S. M. qui désire que vous les continuiez toutes les fois que vous trouverez quelque chose de nouveau et qui en vaille la peine. Bien entendu que vous garderez note de toutes vos dépenses. Les petits atlas que vous avez envoyés pour le Prince sont excellents pour lui apprendre la géographie et l'Empereur les a remis au général Frossard[1]; s'il y en a d'autres à envoyer, vous pouvez les acheter.

Fontainebleau, le 17 août 1868.

Mon cher Stoffel,

Je vous envoie avec cette lettre une note qui m'a été dictée et à laquelle vous êtes prié de donner les explications qu'elle demande. J'ai préféré vous l'envoyer sous forme de note plutôt que de la transcrire dans ma lettre, ainsi que l'E... m'avait dit de le faire. J'envoie le tout aux Affaires étrangères parce que je crois qu'il vaut mieux prendre le chemin le plus long mais le plus sûr.

Nous sommes de retour de Plombières depuis le 8; vous voyez que nous n'avons pas fait un trop long séjour dans les Vosges, trois semaines à peine. C'était assez pour la santé et pour

1. Le général de division Frossard, aide de camp de l'Empereur, membre du Comité des fortifications; puis, en 1868, gouverneur et chef de la Maison militaire du prince impérial.

l'agrément. Nous y avons parcouru les vals et les vaux, les monts et les coteaux, fait visite à Dorothée[1], dit bonjour à sa rivale[2], dîné deux fois sur l'herbe sans enthousiasme et sans violons au dessert. Les plaisirs ont été tout champêtres. Nous avons pu enfin arriver à la Schlucht sans brouillards, par un soleil splendide et trouver un dédommagement de nos fatigues par la vue d'un pays magnifique et des sites très pittoresques. Lepic[3] attribuait la beauté du temps à l'absence de Bulach[4] qui semblait porter malheur à cette excursion toutes les fois qu'on l'avait faite avec lui. Enfin nous n'avons pas eu Madame Nesf... mais il nous est arrivé, vers la fin de notre séjour, assez de femmes pour pouvoir tous nous caser agréablement et, pour mon compte, je n'ai pas été le plus mal partagé. Je vous en souhaite autant à Berlin et vous pourrez aussi passer quelques moments agréables.

J'ai reçu pendant notre séjour à Plombières vos deux lettres, la première me venant par l'intermédiaire de M. de Ring, accompagnée d'un petit paquet et d'un rouleau de cartes géographiques destinées au Prince impérial. Cet envoi a été fort bien accueilli et je suis chargé de vous en remercier. Vous m'enverrez à la fin de l'année la note de tout ce que vous avez dépensé pour des acquisitions de ce genre et autres que vous faites pour l'Empereur. — J'ai lu vos deux lettres à Sa Majesté, en passant bien entendu les passages qui pouvaient ne pas l'intéresser et si, suivant sa coutume, Elle ne discute pas les appréciations et les observations que vous m'envoyez, Elle n'écoute pas moins avec une sérieuse attention et je suis convaincu que pour Elle rien n'est perdu. C'est ainsi qu'Elle a demandé vos deux derniers rapports au ministre et qu'Elle m'a dit en me les rendant pour les renvoyer au ministère « qu'Elle en était très satisfaite et qu'Elle les trouvait très bien faits ». J'ai pu voir aussi, par des annotations de la main du ministre mises en marge de certains passages, que le maréchal les lisait soigneusement lui-même et qu'il ne s'en tient pas à une simple lec-

1. Promenade des environs de Plombières, appelée la *Feuillée Dorothée*.

2. Autre promenade appelée la *Feuillée nouvelle*.

3. Le général de brigade Lepic, Premier maréchal des logis, surintendant des Palais.

4. M. Zorn de Bulach, qui fut, en 1869, député du Bas-Rhin.

ture pour les choses qu'il croit utiles à mettre en pratique. Je vous dirai, pour mon compte, que je trouve que vous avez pour l'armée comme pour la nation prussienne, une admiration qui pourrait paraître exagérée si je ne la savais pas un peu exagérée à dessein dans un but que je comprends, celui de donner en France une idée très haute de la force et de la vitalité de ceux qui pourront un jour devenir nos ennemis comme ils sont aujourd'hui nos adversaires. Je crois que sur ce point tout le monde est d'accord et, en cela, la campagne de 1866 nous a été fort utile, car en nous donnant une plus haute estime de l'armée prussienne que tous nos militaires français étaient disposés à traiter trop légèrement, elle nous a fait sentir la nécessité de faire de grands efforts pour ne pas se laisser dépasser. Ces efforts ont été faits et se font tous les jours. Je vois aujourd'hui ceux qui trouvaient tout mauvais, pour lesquels rien ne se faisait de bien, qui critiquaient sans cesse hommes et choses, se sentir plus rassurés et dire que nous sommes prêts à tout événement si gros qu'il soit. Que nous ayons commis des fautes, personne, je crois, ne le conteste; que nous ayons manqué de prévoyance, cela n'est pas douteux; mais nous avons de tout cela tiré un bon enseignement et il n'est pas permis de croire qu'on laissera, dans l'avenir, la moindre des choses au gré du hasard. Si notre diplomatie n'a pas toujours bien navigué, il faut lui rendre cette justice que depuis quelque temps elle n'a pas mal travaillé en se tenant tranquille et en laissant aller les choses tout en ne les perdant pas de vue et en les observant attentivement. Nous avons été en déveine jusqu'à présent et il faut espérer que la chance ne tardera pas à tourner et qu'elle nous apportera quelques bons coups dont il faudra profiter avec habileté.

A l'intérieur les partis s'agitent et se préparent pour les élections futures. La presse est infâme, attaquant tous avec une violence extrême et avec la mauvaise foi la plus insigne; il s'est formé surtout un genre de publications hebdomadaires qui vous sont inconnues mais dont vous avez sans doute entendu parler, qui donnent des nausées. L'Empire n'a pas perdu de sa force et l'Empereur conserve sa popularité. Nous avons pu le voir, vendredi dernier, à la revue de la garde nationale et de l'armée de Paris. L'accueil a été le plus chaleureux, malgré les bruits

les plus accrédités sur une manifestation *ultra pacifique* de la part de la garde nationale. Celle-ci a acclamé l'Empereur et a été ravie du Prince impérial qui a eu tous les honneurs de la journée et a été pour ainsi dire présenté officiellement à la population parisienne. Voilà deux bonnes journées et tout nous fait espérer qu'il y en aura beaucoup d'autres...

Entre autres nouvelles politiques, je vous annoncerai que le comte de Goltz[1] est en ce moment à Fontainebleau, au pavillon Sully, où il vit entièrement retiré avec un médecin, moitié hollandais, moitié indien, qui tente sur lui un effort suprême pour le sauver, après qu'il a été abandonné par la Faculté. Figurez-vous qu'il lui applique sur la langue, à l'endroit où se trouve la plaie cancéreuse, des grenouilles vivantes qui lui sucent, à ce qu'il dit, tout le virus qui est dans le sang. Combien de temps et combien de grenouilles faudra-t-il pour cela? L'empirique prétend que le comte de Goltz sera guéri dans trois mois. Il est possible qu'il ait cessé de souffrir pour toujours avant cette époque, mais en attendant il paraît qu'il éprouve des douleurs très vives, surtout quand il mange. Si M. de Bismarck n'est pas en meilleur état, la Prusse pourrait être privée dans peu de temps de deux de ses hommes d'État les plus éminents?..?..?.

Que je vous annonce pour finir une nouvelle qui, j'en suis sûr, vous fera grand plaisir. Conti vient d'être nommé sénateur en même temps que Nélaton[2], Geiger et de Montjau, ces deux derniers députés.

N'allez-vous pas bientôt prendre un congé? Tâchez que cela ne soit pas dans le mois de septembre car nous partons vers les premiers jours du mois prochain pour Biarritz et je ne voudrais pas manquer le plaisir de vous serrer la main.

FRANCESCHINI PIETRI

(La fin prochainement.)

1. Ambassadeur de Prusse à Paris.
2. Le célèbre chirurgien Nélaton.

POLITIQUE D'ARRONDISSEMENT

DÉLIMITATIONS

L'affaire des « délimitations », qui suscite en Champagne des désordres si graves, est en marche depuis six années. La loi du 1er août 1905, « sur la répression dans la vente des marchandises, et des falsifications de denrées alimentaires et de produits agricoles », renfermait la disposition que voici :

Art. 11. — Il sera statué par des règlements d'administration publique sur les mesures à prendre pour assurer l'exécution de la présente loi, notamment en ce qui concerne... les inscriptions et marques indiquant soit la composition, soit l'origine des marchandises, soit les appellations régionales et de crus particuliers que les acheteurs pourront exiger sur les factures, sur les emballages ou sur les produits eux-mêmes, à titre de garantie de la part des vendeurs...

Lorsque le Conseil d'État fut saisi, en vertu de cette délégation singulière, de projets de délimitation, il fit remarquer que, vraiment, la question n'était point de sa compétence. Mais on lui força la main. Une seconde loi du 5 août 1908 stipula expressément que les règlements d'administration publique, prévus par la loi de 1905, statueraient sur « la délimitation des régions pouvant prétendre exclusivement aux appellations de provenance de produits, en prenant pour base

les usages locaux constants ». Cette fois, le Conseil d'État dut s'incliner. Il délibéra successivement, puisque la loi le lui ordonnait, sur les délimitations de la Champagne, du Bordelais, du Cognac, de l'Armagnac, de la clairette de Die et du Banyuls. Il lui reste à délimiter bien d'autres régions et bien d'autres produits agricoles : la loi de 1905 et celle de 1908 lui ouvrent des horizons infinis.

Nos Chambres ont pris l'habitude, quand elles sont embarrassées, de remettre au Conseil d'État le soin de compléter leur ouvrage, afin de le rendre réalisable : la loi sur les retraites ouvrières, déjà fort longue et fort compliquée, a été suivie de deux règlements d'administration publique comportant l'un 16 et l'autre 201 articles que les intéressés ne liront évidemment jamais. La procédure est commode. Les avis du Conseil d'État ne lient pas les ministres, qui, seuls responsables, peuvent approuver ou ne pas approuver les décrets qu'il a préparés, les modifier ou même les lui renvoyer pour qu'il les examine de nouveau : le Conseil d'État, en matière de règlements d'administration publique, ne fait que se prononcer sur les conclusions qui lui sont soumises par un rapporteur, organe de la section compétente; mais il appartient ensuite au pouvoir exécutif de sanctionner les projets délibérés en Conseil d'État, et lorsque le pouvoir exécutif a signé ces projets, c'est lui qui en assume devant les Chambres toute la responsabilité. Le Parlement peut l'interpeller, le questionner, l'inviter même à supprimer par de nouveaux décrets ceux qu'il a promulgués au *Journal officiel*. Par conséquent, si les décrets rendus en Conseil d'État sont plus souples que la loi, s'ils sont plus rapidement et, d'ordinaire, plus clairement rédigés que les textes votés par les Chambres, ils n'ont, en revanche, qu'un caractère provisoire; ils peuvent être modifiés plusieurs fois de suite et, quand il s'agit par exemple d'une affaire de délimitation, ils n'offrent qu'une garantie précaire aux principaux intéressés.

Autre inconvénient : les délimitations opérées par le Conseil d'État, par cela même qu'elles peuvent être aisément modifiées, soulèvent des protestations sans nombre. Ce fut le cas après la délimitation de la Champagne réglée par le décret du 17 décembre 1908. L'enquête, qui avait précédé cette délimi-

tation délicate, s'était terminée par une sorte de compromis. Les représentants de l'Aisne avaient réussi, par leur tenacité, à faire admettre que 46 communes de l'arrondissement de Soissons et 37 de celui de Château-Thierry feraient partie de la Champagne viticole. En outre, pour ne pas mécontenter les viticulteurs de Châlons-sur-Marne et de Vitry-le-François, il avait été décidé que le département de la Marne presque tout entier y serait admis. Mais les arrondissements viticoles de Bar-sur-Aube et de Bar-sur-Seine en étaient exclus, sans raisons sérieuses. On a prétendu que, en se refusant à participer aux travaux de la commission officielle, constituée par le ministère de l'Agriculture en 1908, les délégués de l'Aube avaient reconnu que leurs vignobles ne pouvaient pas être incorporés dans la Champagne. En vérité, il n'avaient pas voulu délibérer dans une commission où ils étaient en minorité. Ils avaient protesté, en se retirant, contre l'injustice qu'ils prévoyaient, sauf à employer plus tard d'autres moyens pour obtenir satisfaction. Ce n'était peut-être pas très habile, mais ce n'était nullement une abdication. Quoi qu'il en soit, la section du Conseil d'État, chargée d'examiner le projet de décret, paraissait disposée à incorporer l'Aube dans la Champagne. Mais, en assemblée générale, le Conseil se prononça pour l'exclusion.

Il ne saurait être douteux que les démarches les plus personnelles et les plus pressantes furent faites, par les sénateurs et députés de la Marne, auprès de plusieurs conseillers d'Etat et, surtout, auprès de plusieurs conseillers d'État en service extraordinaire, pour obtenir une délimitation aussi restreinte que possible. En agissant ainsi, les sénateurs et les députés de la Marne commettaient sans doute un abus d'influence; ils s'occupaient de ce qui ne les regardait pas. Mais tous les députés et tous les sénateurs ne sont-ils pas coutumiers de pareils abus? N'interviennent-ils pas sans cesse auprès des ministres et des fonctionnaires pour défendre les intérêts particuliers, de clocher et de clientèle, auxquels ils attachent la plus haute importance? Ne s'engagent-ils pas à le faire, quand ils sont candidats? Et ne sont-ils pas élus précisément parce qu'on les juge capables d'obtenir du gouvernement tout ce qu'ils demandent?

Dans l'espèce, les représentants de la Marne étaient solli-

cités par des syndicats de vignerons d'autant plus exigeants que l'on subissait une crise désastreuse. La récolte de la Marne, qui s'était élevée, en 1906, à 455 220 hectolitres, était tombée, en 1907, à 299 565 hectolitres et, en 1908, à 96 193 hectolitres[1]; elle devait s'abaisser, en 1910, au chiffre dérisoire de 8 274 hectolitres, ce qui explique, sans les justifier, les scènes de jacquerie des 11 et 12 avril derniers. Le remède à cette situation désespérante avait été promis aux vignerons : la délimitation! On leur avait démontré que, le jour où les vins de Champagne ne pourraient être préparés qu'avec les raisins de la région d'Épernay et de Reims, leurs produits se vendraient beaucoup plus cher; une bonne récolte suffirait pour réparer les ruines des années précédentes. Ce raisonnement si simple les avait séduits : ils ne songeaient plus qu'à obtenir ce monopole; il leur semblait d'autant plus légitime que les produits récoltés par eux sont d'une qualité incontestablement supérieure à ceux des autres régions.

Le vrai vin de Champagne, l'authentique Champagne se prépare, en effet, par des coupages de plusieurs vins, mais qui tous, proviennent de l'arrondissement de Reims et de quelques communes de l'arrondissement d'Épernay : les vignes sont cultivées, dans ces deux régions très restreintes, d'une manière spéciale et très coûteuse; il n'y a aucun rapport, tout le monde le reconnaît, entre les vins de Reims et Épernay et les vins de Bar-sur-Aube ou de Bar-sur-Seine : les arguments des vignerons de la Marne ont donc une certaine valeur. Seulement, ils en ont abusé, et leurs représentants en ont abusé bien davantage. Nous avons sous les yeux le mémoire qu'ils ont présenté au Conseil d'État. Leur cause se heurte à une objection décisive : comment admettre que les vins de Château-Thierry et de Soissons, ou même les vins de Châlons et de Vitry qui ne ressemblent en rien aux vins de Reims, pourront servir à faire du vin de Champagne, alors que les vins de l'Aube ne le pourront pas?

En délimitant la Champagne viticole d'une manière aussi fantaisiste et dans le dessein évident de satisfaire certains intérêts électoraux, on a permis aux viticulteurs de l'Aube et à

1. Ces chiffres et les suivants sont empruntés à la statistique officielle qui est publiée chaque année par le ministère de l'Agriculture.

leurs représentants de protester à leur tour et avec raison contre l'exclusion dont ils étaient l'objet. Laissons de côté l'argument de bon sens et qui a frappé le plus l'opinion publique : il est absurde de décider que le département de l'Aube, dont le chef-lieu, Troyes-en-Champagne, était la capitale de l'ancienne province de Champagne, a cessé d'en faire partie! A quoi les Marnais répondent que la Champagne viticole est toute différente de la Champagne historique. Soit. Mais qu'on essaie d'expliquer aux vignerons de l'Aube, pourquoi leurs vins ne peuvent pas servir à faire du Champagne, alors que ceux du Soissonnais, pays du haricot, le pourront!... On ne pouvait pas avouer que cette délimitation étrange était due à l'intervention des représentants de l'Aisne. Il ne faut pas s'étonner qu'elle ait suscité une indignation générale, non seulement à Bar-sur-Seine et à Bar-sur-Aube, mais dans le département de l'Aube tout entier.

*
* *

A peine le décret du 17 décembre 1908 est-il rendu, que les viticulteurs de cette région soutiennent avec persistance « que l'expression de vin de Champagne est, chez eux, en usage depuis de longues années, pour caractériser les vins de l'Aube qui sont préparés par les mêmes procédés que ceux de la Marne »[1]. Réunis à Bar-sur-Aube pour protester, ils donnent mandat à leurs représentants de défendre leurs droits devant le ministre de l'Agriculture, d'insister pour que le décret de délimitation soit modifié; des démarches sans nombre sont faites dans ce dessein; les délégations succèdent aux délégations pour réclamer la réintégration de l'Aube dans la Champagne, tandis que d'autres délégations venant de la Marne insistent pour que le décret soit maintenu. Sollicité en sens opposés, le ministre de l'Agriculture ne sait que faire et ne fait rien. Il essaye d'apaiser, sans y réussir, les Aubois et les Marnais. Aux premiers, il dit que la solution n'est pas défini-

1. Rapport de M. Fernand David sur les propositions de loi concernant les délimitations régionales (8 avril 1911).

tive et que le décret ne peut être appliqué, du moins pour le moment, car il doit être suivi de « mesures complémentaires » dont le Parlement sera naturellement saisi. Aux seconds, il promet que ces « mesures complémentaires » ne tarderont pas à être soumises aux Chambres et il demande quelque crédit. Au fond, il cherche à gagner du temps et il espère qu'une bonne récolte fera oublier aux viticulteurs de l'Aube et de la Marne leurs dissentiments. Malheureusement, en 1909 et en 1910, comme dans les deux années précédentes, le soleil ne mûrit pas le raisin et la récolte reste mauvaise; le vin de Champagne se fabrique, non plus avec les vins de la Marne ou de l'Aube, mais avec les vins de l'Anjou, du Languedoc ou de l'Algérie. Et les viticulteurs marchent à la ruine, tandis que les fabricants de vins de Champagne continuent à s'enrichir.

Une manifestation est organisée, le 17 octobre 1910, à Épernay, par la Fédération des syndicats des vignerons. Huit mille personnes protestent avec violence contre l'importation dans la Marne des vins « étrangers », — étrangers à la Marne, bien entendu. Le vin de Champagne, disent les manifestants, ne doit plus être fabriqué qu'avec du vin de la « Champagne délimitée ». On l'a promis aux vignerons de la Marne; on a rendu un décret, mais ce décret reste lettre morte. Si les « mesures complémentaires » ne sont pas votées sans délai, la Fédération agira. Un ordre du jour impérieux est voté et une adresse énergique est portée à la sous-préfecture.

Le lendemain, les parlementaires de la Marne se réunissent au Luxembourg. La Chambre syndicale des vins de Champagne est entendue. Effrayée sans doute du mouvement de révolte qui se propage parmi les vignerons, elle déclare qu'elle « se solidarise avec eux »; elle réclame, elle aussi, les mesures complémentaires pour assurer « la protection du vin de Champagne ». Parlementaires, vignerons et négociants de la Marne exigent donc des mesures nouvelles contre la fraude. Mais, au fond, ils ne sont pas d'accord; les petits fabricants n'ont aucun intérêt à ne manipuler que des vins de la région délimitée. Du reste, ce que l'on appelle la « fraude », c'est-à-dire l'introduction à Épernay de vins étrangers à la Marne, continue : les mesures nécessaires à l'application du décret ne sont pas votées et, il serait difficile de faire du vin de Cham-

pagne sans recourir aux vins « étrangers », puisque la Marne n'a rien produit.

Alors, sous prétexte que le gouvernement n'agit pas assez vite, les vignerons de la Marne décident, le 7 novembre, de s'opposer par la force au déchargement de barriques de vins expédiées de Béziers à un négociant de Damery ; ils se disent résolus à ne plus payer l'impôt, et ils organisent une résistance opiniâtre. Chaque fois qu'il sera nécessaire de se réunir, le tocsin, les tambours, les clairons ou les « bombes paragrêles » les appelleront au « rassemblement ». Les caves de la maison Perrier, à Damery, celles de la maison Bocquillon, à Hautvillers, sont mises à sac, les 16 et 18 janvier 1911. L'agitation s'étend et les manifestations redoublent de violence. Certains maires participent aux désordres. Cette fois le gouvernement s'émeut et il approuve les mesures d'ordre prises par le préfet de la Marne qui a réquisitionné des troupes pour faire occuper Ay, Dizy, Hautvillers, Venteuil et Damery. On ne tolèrera plus que les vignerons s'opposent au déchargement des vins « étrangers » qui encombrent la gare d'Épernay. On suspend les maires qui chantent, à la tête des manifestants, *l'Internationale*. Mais la colère et l'agitation grandissent. La Fédération des syndicats des vignerons et, dit-on, quelques envoyés de la Confédération Générale du Travail continuent à souffler la révolte. Pour ne pas s'exposer à des pillages, les négociants d'Ay prennent l'engagement de ne plus recevoir de vins « étrangers », jusqu'à nouvel ordre : malgré les ordres donnés par la préfecture, la circulation de ces vins est, en fait, interrompue.

Sous la pression des représentants de la Marne, le gouvernement de M. Briand se résigne, le 31 janvier, à déposer un projet de loi destiné à rendre « efficaces » les mesures de protection du vin de la Champagne délimitée. Les expéditions de régie, « délivrées à la sortie des pressoirs, caves et celliers des propriétaires récoltants », comporteront désormais « l'insertion de la mention d'origine *Champagne* » ; les fabricants de Champagne devront « emmaganiser et manipuler dans des locaux séparés les vendanges ou vins de la région délimitée » ; ces fabricants devront, en outre, « apposer l'étiquette *Champagne* sur les bouteilles expédiées et imprimer le même mot sur la partie du bouchon contenue dans le col des bouteilles ». Il paraît que

ces mesures complémentaires suffiront pour faire la fortune des vignerons de la Marne. Du moins, ils vont le croire, ce qui est l'essentiel, et la nouvelle loi, votée à la hâte et promulguée le 10 février, les apaise. L'ordre est rétabli dans la Marne et les troupes regagnent leurs garnisons.

Par contre, la révolte se déchaîne dans l'Aube. C'est, dit-on là-bas, l'unique recours contre l'iniquité commise. Les Marnais ont obtenu satisfaction, en se révoltant, en pillant les caves. Les Aubois ne pilleront pas les caves, parce que les caves sont vides; mais ils organiseront des manifestations, des meetings et des cortèges quasi-révolutionnaires. Les municipalités donneront leur démission. Les citoyens seront unanimes à refuser l'impôt. Le drapeau rouge sera hissé sur les Hôtels de Ville. Un socialiste fort intelligent, M. Checq, établira à Bar-sur-Aube un centre de résistance, comme, en 1907, à Argeliès, M. Marcelin Albert, le « rédempteur » du Languedoc. Les événements du Midi, les meetings « monstres » de Montpellier, de Carcassonne et de Perpignan, qui se sont terminés par la tragédie de Narbonne, vont se renouveler dans la Champagne. Les mêmes procédés de violence, de tumulte, d'appels désespérés aux pouvoirs publics vont être employés par des vignerons auxquels la misère souffle de mauvais conseils. Dans l'Aube, comme dans la Marne, les récoltes ont été désastreuses; les mêmes souffrances engendrent les mêmes colères et, il faut bien l'ajouter, les mêmes illusions. Comme naguère dans le Languedoc, on s'imagine dans la Champagne que des mesures de circonstance feront renaître la prospérité et que des lois improvisées suffiront à faire mûrir les récoltes ou à les empêcher d'être dévastées par la grêle ou le phylloxera! Les sénateurs et les députés peuvent tout faire. On n'a pas cessé de répéter aux électeurs que, pour avoir droit à la protection toute puissante du gouvernement, ils devaient voter pour des candidats ministériels. Ils ont voté comme on l'exigeait, et on ne leur accorde pas ce qu'on leur a promis! On a fait des lois pour le Languedoc qui s'est soulevé, pour la Marne qui s'est révoltée, et on n'en fait pas pour l'Aube qui s'est tenue, jusque là, tranquille[1].

1. Le parlement a voté en effet, dans le dessein de satisfaire le Languedoc, une série de lois contre la fraude qui, d'après les viticulteurs méridionaux, était l'unique cause de la mévente des vins : loi de 1889 ayant pour objet

On s'efforce de calmer les viticulteurs de l'Aube, en leur faisant espérer que le décret de 1908 n'est pas définitif, qu'un autre décret pourra le modifier et que leur région sera incorporée, coûte que coûte, dans la Champagne. Les représentants de l'Aube multiplient de nouveau les démarches dans les ministères et ils finiront bien, comme ceux de la Marne, à « obtenir quelque chose ». Mais les représentants de la Marne surveillent avec la même vigilance les intérêts de leurs collèges électoraux. Le 15 mars, le nouveau président du Conseil, M. Monis, leur déclare que, à son avis, « la délimitation de la Champagne viticole est faite et bien faite et qu'il n'y a pas lieu de modifier ce qui a été élaboré et décidé par le Conseil d'État[1] ». Les représentants de l'Aube affirment aujourd'hui que cette inopportune promesse a provoqué le soulèvement de Bar-sur-Aube et de Bar-sur-Seine. Cela est, en effet, assez probable. Dans tous les cas, c'est à partir du 15 mars que les menaces formulées par M. Checq et par les vignerons sont mises à exécution.

Pourquoi M. le président du Conseil Monis a-t-il pris envers les représentants de la Marne des engagements un peu imprudents? De même que son prédécesseur, M. Briand, il a le désir de ne point mécontenter M. Léon Bourgeois et M. Vallée qui défendent avec tant de chaleur les intérêts de

d'indiquer au consommateur la nature du produit délivré à la consommation sous le nom de vin; loi de 1890 concernant la fabrication et l'imposition des vins de raisins secs; loi de 1891 tendant à réprimer la fraude dans la vente des vins; loi de 1894 sur l'alcoolisation et le mouillage des vins; loi de 1897 sur la fabrication, la circulation et la vente des vins artificiels; loi de 1900 sur le régime des boissons; loi de 1903 sur le sucrage des vins, sur le privilège des bouilleurs de crû, sur l'emploi de glucoses dans la vinification; loi de 1904 concernant les fraudes commerciales sur les vins, renforcée par la loi du 22 avril 1905; enfin, en 1905, loi générale sur la fraude, et, en 1907, après les manifestations viticoles du Midi, nouvelles lois contre la fraude! La plupart de ces lois n'ont jamais été appliquées et aucune n'a produit le moindre effet.

Par contre, la « mévente » des vins du Midi a pris fin tout naturellement, dès que la production viticole des autres régions a baissé. Les mauvaises récoltes du Centre, de l'Ouest et de l'Est, ont fait la fortune du Languedoc. En 1910, l'Hérault seul a récolté 10 909 825 hectolitres de vin, estimés en moyenne à 35 francs l'hectolitre, au lieu de 8 à 12 francs, comme les années antérieures. Le produit de cette récolte s'est élevé, d'après les statistiques officielles, au total formidable de 400 millions.

1. Note officieuse de l'Agence Havas communiquée le 15 mars aux journaux par le ministère de l'Intérieur.

leur département. Mais M. Monis, lorsqu'il dit que la délimitation de la Champagne est faite et bien faite et qu'il ne faut pas la changer, songe aussi à la délimitation du Bordelais à laquelle il a pris une si large part, en sa qualité de président du conseil général et de sénateur de la Gironde. Si l'on change la délimitation de la Champagne, qu'adviendra-t-il de celle du Bordelais? Les deux questions ne sont pas nécessairement liées; la solution donnée à l'une s'imposera cependant à l'autre. Le Bordelais a été délimité par un décret du 18 février 1911 qui en a exclu les coteaux de la Garonne et de la Gironde situés dans la Dordogne et dans le Lot-et-Garonne. Ces vignes sont le prolongement naturel du Bordelais; le Conseil d'État a été unanime, le 3 août 1909, à émettre un avis en faveur d'une délimitation assez large et comprenant, avec cinq cent dix-sept communes de la Gironde, quarante et une communes de la Dordogne et vingt-deux du Lot-et-Garonne. Mais cet avis ayant été connu avant d'être sanctionné par un décret, des protestations se sont élevées dans le département de la Gironde et le conseil général a décidé, sur la proposition de son président, M. Monis, qu'il ne siègerait pas avant d'avoir obtenu entière satisfaction.

Non seulement les décrets de large délimitation du Bordelais avaient été approuvés par le Conseil d'État; mais ces décrets avaient déjà été signés par plusieurs ministres et il n'y manquait plus que la signature du ministre du Commerce et celle du chef de l'État pour qu'ils fussent insérés au *Journal Officiel*. C'est alors que le ministre du Commerce, sollicité par M. Monis, se refusa à les signer et le gouvernement dut saisir le Conseil d'État de nouveaux décrets de délimitation qui n'incorporaient plus dans le Bordelais les vignobles de la Dordogne et du Lot-et-Garonne. Le conseil général de la Gironde consentit alors à voter le budget et son président alla défendre en personne devant le Conseil d'État les intérêts des vignerons de son département. Un supplément d'enquête permit, paraît-il, à cette haute assemblée d'émettre après des délibérations nombreuses un avis différent du premier et, le 18 février dernier, furent enfin promulgués les décrets réservant aux vins récoltés dans les communes de la Gironde « l'appellation régionale *Bordeaux* ». M. Monis, devenu président du Conseil, ne peut donc

pas accorder aux vignerons de l'Aube ce qu'il a fait refuser à ceux de la Dordogne et du Lot-et-Garonne ; la délimitation de la Champagne remise en question, celle du Bordelais pourrait subir le même sort.

*
* *

C'est donc à partir du 15 mars que commence, dans l'Aube, le mouvement prévu depuis longtemps. Le conseil municipal de Bar-sur-Aube donne sa démission et ceux de bien d'autres communes suivent son exemple. Le 19 mars, le conseil municipal de Troyes-en-Champagne les imite et déclare qu'il veut « obliger les pouvoirs publics à la reconnaissance des droits que l'histoire et les siècles ont conférés aux vignerons champenois de l'Aube ». Les drapeaux des Hôtels de Ville sont mis en berne et voilés de crêpe. Les services municipaux sont suspendus. On organise des manifestations violentes, le dimanche 19 mars, à Bar-sur-Aube et dans l'arrondissement voisin de Bar-sur-Seine ; les vignerons, portant des échalas et des « fousseux [1] », forment des cortèges précédés du drapeau rouge, « emblème de la révolte », et chantent *l'Internationale* des vignerons :

Plus d'impôts, plus d'élus en place,
Plus de services assurés.
Un vent de révolution passe :
L'injustice fait des révoltés !

On promène des hottes remplies de feuilles d'impositions et on les brûle sur la place publique. Dans des meetings en plein air, les conseillers généraux et d'arrondissement démissionnent.

Que faire pour ces vignerons, pour ces élus du suffrage universel, pour ces députés et ces sénateurs qu'anime un même sentiment de révolte ? Le nouveau ministre de l'Agriculture, M. Jules Pams, songe à une solution ingénieuse : il nomme une commission d'enquête officiellement chargée d'examiner si, vraiment, les vins de l'Aube se vendent sous la dénomination de vins de Champagne et de rechercher, par l'entremise

1. Outil servant au travail des vignerons.

de toutes les municipalités, quels sont, en pareille matière, les « usages locaux constants ». Un questionnaire fort long est adressé à une foule de personnes intéressées, qui oublieront sans doute de s'agiter pendant les semaines qu'elles consacreront à y répondre. M. Jules Pams a suivi de très près, puisqu'il représente les Pyrénées-Orientales, les manifestations viticoles de 1907 et il sait, par expérience, que les vignerons cessent de gémir et de manifester, lorsque le raisin commence à sortir du cep et donne l'espérance d'une bonne récolte. Gagner l'époque des vendanges en accumulant les dossiers, les interrogatoires, les enquêtes et les contre-enquêtes, c'est le salut, à la condition que le raisin mûrisse, et il est bien à supposer que, après quatre années de mauvaises récoltes, il en surviendra une qui satisfera les vignerons.

Mais la délimitation n'est plus une question agricole; elle devient, de plus en plus, une affaire politique dont les adversaires du gouvernement s'emparent pour l'interpeller, pour l'obliger à se contredire, pour essayer de le renverser. Et dès lors, ce n'est plus le ministère de l'Agriculture qui la dirigera : c'est l'Intérieur, et le président du Conseil. L'enquête agricole est d'ailleurs entravée par les discussions parlementaires, non moins que par les agitations de la Marne et de l'Aube.

Le dimanche 9 avril, se produit, à Troyes, la manifestation la plus sérieuse : accourus de toutes les régions de l'Aube, les vignerons ont formé des « bataillons de fer », qui se déclarent résolus à perdre la vie plutôt que le nom de Champenois. Ils sont plus de dix mille en costume de travail, toujours avec les drapeaux rouges, les hottes de feuilles d'impositions, les bouteilles de vin de Champagne remplies de haricots de Soissons, toujours avec leurs représentants à la Chambre, au Sénat, au conseil général. Peu s'en faut, ce jour-là, après des meetings de protestation et d'indignation, que la préfecture ne soit saccagée. Le préfet de l'Aube s'est obstiné, non sans raison, à refuser le renvoi des troupes chargées de maintenir l'ordre, tant bien que mal, parmi les manifestants massés sous ses fenêtres. Pour éviter de graves événements, il finit cependant par consentir à ce que la troupe, les « représentants du peuple », M. Checq et les assaillants quittent ensemble la place : la nuit approche; et il faut bien se résigner

à prendre les trains spéciaux qui attendent, à la gare, les bataillons de fer, les Barséquanais et les Bar-sur-Aubois. On s'en va, en effet, et, comme par miracle, aucun accident ne se produit dans cette foule irritée.

Pendant ce temps, la Chambre des députés discute une proposition de M. André Lefebvre, ancien sous-secrétaire d'État au ministère des Finances dans le cabinet Briand, laquelle a pour objet d'en finir une fois pour toutes avec l'affaire des délimitations, en les supprimant. Cette solution radicale réussira-t-elle à faire cesser l'agitation dans l'Aube et dans la Marne? On peut en douter et la procédure réclamée par M. le président du Conseil et par M. Jaurès est plus sage : en transmettant à la commission de l'Agriculture, comme ils le demandent, toutes les motions et les propositions de loi relatives aux délimitations, la Chambre se donnera le temps d'examiner, sur des conclusions motivées, le problème qui se pose. La commission de l'Agriculture se met à l'œuvre sans retard; dès le 8 avril, elle a terminé sa tâche. Son rapporteur, M. Fernand David, conclut au vote d'une motion « invitant le Gouvernement à procéder au remaniement de la délimitation de la Champagne, en comprenant dans la délimitation nouvelle les communes viticoles de la Marne, de l'Aube, de l'Aisne, de Seine-et-Marne, de la Haute-Marne, qui faisaient partie de l'ancienne province de Champagne, sauf à prescrire l'indication d'origine de leurs produits ». Ce dernier membre de phrase a été ajouté pour calmer, dans une certaine mesure, l'irritation des représentants de la Marne qui ont très vivement combattu cette motion : M. Léon Bourgeois et M. Vallée ont, en effet, dans leurs dépositions devant la commission de la Chambre, protesté contre toute délimitation nouvelle. Mais il suffit de lire le rapport très précis de M. Fernand David pour s'apercevoir que la commission de l'Agriculture, nettement défavorable aux prétentions de la Marne, est résolue à défendre devant la Chambre les intérêts de l'Aube.

Le Sénat tient, de son côté, à donner son avis sur l'affaire des délimitations. Le 4 avril, M. Rambourgt, sénateur de l'Aube, demande à interpeller le gouvernement. C'est en vain que M. le président du Conseil insiste pour que cette inter-

pellation ne soit pas discutée avant quinze jours. Il fait remarquer que les deux Chambres ne peuvent pas délibérer en même temps sur la même question, qu'il serait préférable que le Luxembourg attendît la fin du débat au Palais-Bourbon pour se prononcer à son tour. M. Rambourgt insiste et rappelle au Sénat qu'il existe un moyen bien simple de régler le litige entre l'Aube et la Marne : c'est de saisir le Conseil d'État d'un nouveau projet de décret. Le président du Conseil réplique qu'il est impossible de modifier un décret par un autre décret et qu'une loi est nécessaire ; il commet ainsi une erreur que le Sénat ne relève pas. Finalement, tout le monde se met d'accord pour discuter le mardi suivant, 11 avril, l'interpellation de M. Rambourgt.

Dans l'intervalle, le gouvernement doit reconnaître qu'il s'est trompé en soutenant que le Conseil d'État ne peut pas délibérer sur un nouveau projet de délimitation de la Champagne; la délégation donnée par la loi du Conseil d'État est, au contraire, permanente. Rien ne s'oppose à ce que le décret de 1908 soit révisé après un nouvel avis de cette assemblée et même si cet avis est défavorable à tout changement. Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas su plus tôt et que l'on ait demandé au Conseil d'État si cette procédure était régulière? Aucun jurisconsulte ne l'ignore et le fils du président du Conseil, M. Antoine Monis, a fort bien expliqué, dans sa thèse de doctorat, que le Conseil d'État peut, en matière de décrets d'administration publique, délibérer plusieurs fois sur le même objet et modifier ses avis. Quoi qu'il en soit, M. le président du Conseil donne le 10 avril, — au lendemain des manifestations de Troyes, — un commencement de satisfaction à M. Rambourgt, en saisissant de nouveau le Conseil d'État de la délimitation de la Champagne. De la sorte, il croit rendre inutile l'interpellation qui doit avoir lieu le lendemain, 11 avril, au Luxembourg.

M. Monis, qui tient à satisfaire les Aubois sans trop mécontenter les Marnais, donne au Sénat, à cette date, des explications peu décisives. Il répond à M. Rambourgt que, cette fois, le Conseil d'État ne recevra du gouvernement aucune indication préalable, que ce « tribunal souverain » sera libre de se prononcer en toute impartialité. M. Raymond Poincaré inter-

rompt pour rappeler fort justement que, dans l'espèce, le Conseil d'État n'est nullement un tribunal : on renverse les rôles en lui soumettant « un projet de décret en blanc » ; le gouvernement devrait lui adresser un nouveau projet de décret, avec pièces capables de le convaincre que ce nouveau décret est nécessaire ; c'est ainsi que les choses se sont passées, lorsque la première délimitation de la Champagne a été faite ; il n'y a aucune raison de ne pas procéder de la même manière, lorsqu'il s'agit de faire une nouvelle délimitation. C'est l'évidence même et le Sénat n'admet pas que le gouvernement substitue la responsabilité du Conseil d'Etat à la sienne. En outre, il est inquiet de ces menaces de guerre civile entre l'Aube et la Marne. Voilà pourquoi il donne à l'interpellation une sanction peut-être inattendue.

M. Denoix, sénateur de la Dordogne, lui demande d'en finir, une fois pour toutes, avec cette dangereuse affaire des délimitations, de se prononcer nettement contre toutes ces mesures étranges qui n'ont eu d'autre effet que de susciter des révoltes dans la Champagne et qui, demain, en susciteront dans d'autres régions. Le sénateur de la Dordogne songe, lui aussi, au département qu'il représente et qui est prêt à suivre l'exemple de l'Aube. Malgré les efforts de M. le président du Conseil, de M. Vallée, de M. Léon Bourgeois, de M. de Selves, le Sénat adopte par 190 voix contre 55 un ordre du jour par lequel il se déclare « confiant dans le Gouvernement pour soumettre le plus tôt possible au Parlement un projet de loi qui assure la répression de la fraude, sans maintenir des divisions territoriales qui peuvent provoquer des divisions entre Français. »

La situation n'en devient que plus confuse : l'ordre du jour du Sénat ne peut être suivi d'une sanction que si la Chambre se prononce dans le même sens ; d'autre part, le Conseil d'État aura à délibérer sur la question de la délimitation de la Champagne, et il ne pourra le faire que dans un certain délai. De telles confusions et contradictions ne peuvent guère apaiser l'Aube et la Marne. Les comités centraux de Bar-sur-Aube et de Bar-sur-Seine se déclarent, le 10 avril, « complètement impuissants, dans le cas où une solution juste ne parviendrait pas à bref délai, à enrayer le mouvement qui fatalement s'étendrait au département tout entier ». Le même jour, les

municipalités de la Marne, suivant l'exemple de celles de l'Aube, commencent à démissionner. La municipalité de Monthelon motive sa démission dans les termes que voici : « Les vins de l'Aube ne servant qu'à alimenter le commerce de fraude, nous estimons que leur entrée dans la Marne nous cause un préjudice considérable et, de ce fait, nous nous déclarons intransigeants et *nous agirons contre les fraudeurs* qui sont les véritables promoteurs du mouvement actuel ». On soupçonne, en effet, certains négociants en vins de Champagne de favoriser l'agitation de l'Aube, parce qu'ils sont hostiles à toute délimitation.

A Paris, on cherche toujours à gagner du temps. D'ailleurs, comment se renseigner exactement sur ce qui se passe dans la Champagne? Les incidents parlementaires, les sollicitations contradictoires des représentants de l'Aube et de la Marne étourdissent le président du Conseil au point de l'empêcher de remplir sa tâche de ministre de l'Intérieur. Harcelé par les anciens membres du cabinet Briand, il est obligé de faire face, dans les deux Chambres, à des assauts quotidiens. Avant de réfléchir, il doit se défendre et agir pour ne pas être renversé. Par suite, il agit selon les impressions du moment, selon les « courants » qui se manifestent dans les milieux parlementaires. Aucune instruction n'est donnée, le 10 et le 11 avril, au préfet de la Marne. Le soir du 11 avril, il n'est averti du vote du Sénat que par un coup de téléphone d'Épernay. L'après-midi de ce même jour a été dans cette ville, assez calme. La Fédération des vignerons a tenu une réunion à laquelle assistaient une centaine de présidents de syndicats; elle s'est séparée après avoir « hautement affirmé les droits de la Champagne délimitée » et déclaré « qu'elle attend avec confiance la décision du Conseil d'État ». Ce n'est qu'après cette réunion que l'on apprend, à Épernay, le vote du Sénat. La nouvelle se répand très vite dans tout le vignoble. A neuf heures du soir, les bombes, le tocsin et les tambours appellent au « rassemblement »; à Damery, les vignerons commencent par mettre à sac quatre maisons de vins de Champagne. Le cortège des manifestants, qui s'est grossi d'une foule de femmes et d'enfants, se dirige vers Dizy-Magenta, où le pillage continue, puis il marche sur Ay.

Le préfet de la Marne, averti par téléphone, se rend en toute hâte à la sous-préfecture d'Épernay : il y séjournera pendant toute la durée des troubles et s'y conduira avec une sagesse et un courage auxquels l'opinion tout entière a rendu justice. Il réquisitionne aussitôt deux escadrons du 31e dragons. A Damery, la troupe se heurte à des barricades. Elle arrive cependant à Ay assez vite pour arrêter le pillage d'une maison ; mais elle doit se livrer à des charges réitérées.

A minuit, l'ordre est péniblement rétabli et les vignerons se dispersent ; mais ils reviendront certainement le lendemain. Il s'agit de prévenir de nouveaux excès. Le 31e dragons en garnison à Épernay sera aidé par les troupes de Reims et de Châlons qui franchissent pendant la nuit quarante kilomètres ; deux escadrons du 22e dragons de Reims et deux escadrons du 15 chasseurs de Châlons sont dirigés sur Ay. L'infanterie occupe les ponts de la Marne, afin d'éviter qu'Épernay, séparé d'Ay par cette rivière, soit envahi à son tour : la situation deviendrait, dans ce cas, d'autant plus grave qu'Épernay n'est défendu que par un régiment de cavalerie dont plusieurs escadrons ont été déjà dirigés sur d'autres points.

Épernay de la sorte est insuffisamment protégé ; Ay, non plus, ne l'est pas assez. Mais le préfet n'a que cinq escadrons de cavalerie qui s'y trouvent, le 12 avril, à la première heure. L'officier supérieur qui les commande établit des barrages sur les routes de Dizy et d'Épernay et sur les chemins qui mènent des vignobles dans la ville ; il place en outre des troupes à l'entrée et à la sortie du boulevard du Nord où sont situées les principales maisons de vins de Champagne. Mais au-dessus de ce boulevard qui forme un défilé assez étroit, s'élève la côte des Lessors d'un accès impossible à des cavaliers. Les barrages n'empêcheront pas les vignerons de pénétrer dans la ville : il leur suffira de les tourner et, après avoir brisé les barrières qui entourent les propriétés et les jardins voisins, de gagner la côte des Lessors d'où l'on descend sur le boulevard du Nord par des escaliers ou des sentiers assez raides. C'est par cette voie que les pillards réussiront à s'infiltrer peu à peu dans les rues d'Ay. Pour les en empêcher, il faudrait disposer de forces nombreuses, entourer la ville entière d'un cordon de troupes à pied et à cheval : tandis que la cavalerie évoluerait dans la plaine,

l'infanterie délogerait les assaillants du coteau. Or l'infanterie fait défaut et la cavalerie ne peut sur un terrain aussi accidenté écarter la foule.

Si toutefois la municipalité veut bien aider la troupe, lui donner tout au moins quelques conseils et quelques renseignements, il sera possible, peut-être, d'éviter des émeutes. A dix heures du matin, une vive effervescence se produit aux abords de l'Hôtel-de-Ville : les manifestants reprochent avec violence à la municipalité d'avoir toléré qu'Ay soit mis en état de siège. Ils exigent que les troupes s'en aillent. Le maire perd la tête : plus soucieux de sa popularité que de sa responsabilité, il proclame, sur la place publique, au milieu de la foule, qu'il n'y a plus de municipalité, que tous les conseillers démissionnent et que lui-même « ne s'occupera plus de ce qui se passe à Ay ». Ainsi, il n'y a plus dans cette commune, à partir de dix heures du matin, aucun pouvoir responsable. Il n'y a plus que des escadrons de cavalerie dirigés par le plus ancien des commandants en exercice, dont le sang-froid est fort heureusement remarquable.

Les vignerons réussissent à pénétrer dans les rues en prenant à travers champs. Les coteaux sont envahis. Des terrains qui surplombent le boulevard du Nord, les bandes furieuses lancent des pierres et des échalas sur les cavaliers. Les rues, obstruées par des barricades et des tessons de bouteilles, sont remplies de manifestants et de curieux de tout âge et de tout sexe, venus des environs.

En même temps, des désordres graves éclatent à Épernay : des forcenés armés de haches et de marteaux pénètrent dans la ville. Une maison est attaquée et une autre va être mise à sac, lorsqu'une chasse disperse les pillards. Mais si les vignerons quittent Ay pour marcher sur Épernay, Épernay sera à leur merci. Un nouvel escadron du 31e dragons, ayant l'ordre d'empêcher, coûte que coûte, cet exode dangereux, est envoyé à Ay pour renforcer les barrages de la route d'Épernay. Et tandis que la troupe refoule les émeutiers, le pillage commence dans les rues d'Ay, où la maison Deutz est envahie. C'est en vain qu'un peloton de dragons tente de s'y opposer ; les vociférations, les coups de pierres et d'échalas effrayent les chevaux qui s'emballent, se heurtent aux barricades du bou-

levard du Nord et, rebroussant chemin, chargent les cavaliers restés en arrière. En quelques secondes la maison Deutz est dévalisée : des casiers de fer, des barriques vides en défendent l'accès et on lance par les portes et les fenêtres des bouteilles de Champagne qui éclatent. Les curieux forment un rempart entre les saccageurs et la troupe.

D'autres scènes de dévastation s'annoncent : près de l'église, la maison Gauthier est attaquée et les meubles du rez-de-chaussée sont jetés à la rue. Cette fois, les dragons mettent pied à terre et, le sabre à la main, empêchent les pillards de continuer leur besogne. Mais, en plein champ, où ils ont toute liberté de saccager, les émeutiers brûlent les pailles qui recouvrent les ceps et ils détruisent les vignes. Ne pouvant gagner Épernay, d'autres forcénés se disposent à piller et incendier Mareuil où il n'y a point de troupes. Les habitants supplient, par le téléphone, qu'on leur envoie des secours. Un premier escadron, détaché sur Mareuil est bientôt débordé : des renforts réussissent, à sept heures du soir, à rétablir l'ordre.

A Ay, pour arrêter le pillage général qui est imminent, il n'y a plus qu'un moyen : faire des sommations et, comme elles ne seront pas écoutées, commander le feu. Mais si cet ordre est donné, un monceau de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants va joncher le boulevard du Nord : on comprend que des officiers français aiment mieux éviter des carnages que des attentats aux propriétés. Ce qui reste de cavaliers, à Ay, ne peut contenir la foule et empêcher la mise à sac de cinq ou six maisons du boulevard du Nord qui sont successivement pillées et brûlées. On a su, depuis, que, sur un plan parfaitement concerté, les émeutiers, en incendiant Ay, croyaient obliger le Préfet à dégarnir Épernay que, déjà, ils menaçaient par le Sud. A six heures et demie du soir, arrivait enfin de Châlons une compagnie d'infanterie que le Préfet dirigeait aussitôt sur Ay, avec deux nouveaux escadrons de dragons : cette fois, l'émeute prenait fin.

Que les journaux aient fait des scènes d'horreur, qui se sont déroulées dans la soirée et dans la nuit, des récits plus ou moins exagérés, c'est possible. Mais le spectacle de certaines maisons, dont il ne reste plus que les murs, suffit à démontrer avec quelle fureur les vignerons ont accompli leurs menaces. Ils

ont pillé, saccagé ou brûlé tout ce qui leur est tombé sous la main : objets d'arts, meubles, machines. Ils ont brisé les bouteilles de Champagne vides ou pleines, défoncé les barriques. Et pourquoi? Pour donner une leçon au Gouvernement et aux Chambres! Parce qu'ils ne voulaient pas que le vin de l'Aube fût introduit dans la Marne!

Pendant que les maisons d'Ay étaient ainsi saccagées et presque à la même heure, la Chambre votait un ordre du jour par lequel elle se déclarait « résolue à poursuivre dans le calme la solution des difficultés soulevées par les délimitations » et faisait appel « à la confiance et à la raison des populations intéressées ». Quelle ironie! La Chambre aurait mieux fait, depuis que la question soulevait tant de dissentiments et tant de colères dans l'Aube et dans la Marne, d'obliger le ministère Briand, puis le ministère Monis à la trancher sans retard. Personne n'ignorait, en Champagne, que des événements graves pouvaient se produire d'un instant à l'autre. Comment se fait-il que, à Paris, on ait perdu des semaines et des mois à discuter des motions et des ordres du jour?

En apprenant les scènes de jacquerie qui ont eu lieu dans la Marne, l'opinion exige des mesures rigoureuses; pour calmer les appréhensions du Parlement, qui avait d'ailleurs sa part de responsabilité, on procède à des arrestations sans nombre de vignerons et d'agitateurs; onze régiments de cavalerie, cinq régiments d'infanterie et tous les pelotons de gendarmerie disponibles campent, dès le 13 et le 14 avril, dans le vignoble où ils sont encore à l'heure actuelle. L'ordre est assuré par des soldats que l'on fait sortir si souvent des casernes depuis quelques années. Le gouvernement, après avoir investi le vignoble de la Marne, fait enlever les drapeaux rouges qui flottent sur les hôtels de ville de l'Aube et il interdit désormais, dans les deux départements ennemis, tous rassemblements, toutes manifestations, afin d'empêcher de nouvelles émeutes.

***

Le Conseil d'État a donné, le 3 juin, le nouvel avis que des révoltes successives avaient rendu nécessaire. Il l'a donné avec

une mauvaise grâce bien naturelle, après des délibérations plusieurs fois ajournées et c'est, dit-on, par une faible majorité que son assemblée générale s'est prononcée en faveur d'une solution qui a le défaut de n'être point définitive : la Champagne viticole est divisée en deux zones, dont la première est formée par la Marne et une partie de l'Aisne, et la seconde, par diverses communes de l'Aube, de la Haute-Marne et de Seine-et-Marne. Les vins récoltés et manipulés dans ces trois derniers départements n'auront droit qu'à l'appellation de *Champagne de seconde zone*. Le Conseil d'État, s'il a joué de la sorte et le mieux possible le rôle d'arbitre qu'on lui imposait, s'est toutefois écarté de la mission qui lui appartient en vertu de la loi de 1908 : celle d'examiner simplement si, oui ou non, il est d' « usage constant » que le vin de l'Aube serve à la fabrication du vin de Champagne. Or sur ce point, il n'a pas suivi l'opinion exprimée à la fois par divers membres de la commission d'enquête instituée le 9 mars par le ministre de l'Agriculture et par la commission de l'Agriculture de la Chambre. MM. de Lapparent et G. Couanon, inspecteurs-généraux de l'Agriculture, se sont en effet prononcés en faveur de l'incorporation de l'Aube dans la Champagne viticole et M. Fernand David n'a pas été moins net dans son rapport du 8 avril.

Le débat n'est donc pas clos et il ne peut l'être que de deux manières : soit par une très large délimitation, donnant satisfaction à tous les intérêts en présence, soit par la suppression absolue de toute délimitation. Les délimitations de la Champagne, pas plus que celles du Bordelais, ne pourront pas être maintenues : elles se heurteront aussi bien aux résistances de l'opinion qu'à celles du Parlement. Elles ont été faites dans l'intérêt électoral de quelques députés et de quelques sénateurs, dans l'intérêt de certains arrondissements au détriment de certains autres : elles ne peuvent se défendre.

L'unique résultat de trois années d'enquêtes, de discours et de rapports, d'hésitations et de contradictions, a été jusqu'à présent de provoquer des désordres, des menaces de guerre civile et des scènes de jacquerie. La leçon paraîtra-t-elle suffisante aux parlementaires et aux ministres? Comprendront-ils

qu'il est temps de changer de système de gouvernement? Celui qu'on pratique suscite les pires abus et conduit aux pires excès.

Il serait vain, d'ailleurs, d'accuser tel ou tel cabinet : contraints de vivre au jour le jour d'expédients dont ils n'osent pas envisager les conséquences, prisonniers de majorités capricieuses, tous les ministères agissent de la même manière, parce qu'ils ne peuvent pas agir librement sous le contrôle d'un Parlement organisé en partis disciplinés. Le ministère Clémenceau a signé les décrets du 17 décembre 1908, parce qu'il était obligé de ménager les représentants de la Marne. Le ministère Briand a persisté, pour la même raison, à défendre, avec mollesse, il est vrai, la délimitation établie par ses prédécesseurs; mais il n'a pas hésité à signer les décrets de délimitation du Bordelais qui soulèvent les mêmes difficultés, parce qu'il a voulu, à son tour, plaire aux représentants de la Gironde. Enfin le ministère Monis, moins libre encore, a été sans force pour résister à ceux de ses meilleurs amis qui représentaient, précisément, le département de la Marne. Que d'autres l'attaquent sans mesure et dans un esprit d'opposition systématique : leurs polémiques ne changeront rien aux cours des événements. Ce ne sont pas les ministres qui sont au-dessous de leur tâche : c'est le régime de corruption électorale, qui est détestable.

GEORGES LACHAPELLE

L'ŒUVRE

DE

CHARLES COTTET[1]

D'Ouessant à Sein, de Camaret à Douarnenez, sur l'étroite côte d'Ar-mor, en bordure du golfe de l'Iroise, il n'est pas une grève, un village, une escadrille de barques, un groupe de gens de mer, qui ne vous fasse penser à une toile de Charles Cottet.

1. Exposition générale de ses œuvres à la Galerie Georges Petit, du 14 juin au 14 juillet. — Charles Cottet est né en 1863. Savoyard par son père, dauphinois par sa mère, le peintre du « Pays de la Mer » est d'ascendance montagnarde. Il passa son enfance et sa première jeunesse, au bord du lac de Genève, à Évian. Venu à Paris en 1880, il fréquente chez Julian, puis à l'atelier de Roll, et reçoit quelques conseils de Puvis de Chavannes. Ses premières études, natures mortes, pochades de Paris et des bords de la Seine, esquisses de figures très claires (1883-1885), sont d'un jeune néo-impressionniste à l'œil fin. Mais un long voyage à pied fait en Bretagne (1885) décide de sa vie d'artiste : en 1889, à la Société des Beaux-Arts, on voit sa première toile bretonne, *l'Anse du Toulinguet*. En 1891-92, il entreprend ses premières études de figures bretonnes ; en 1893, les *Rayons du Soir*, acquis pour le Luxembourg, lui valent le titre d'associé de la Société des Beaux-Arts, dont il devient sociétaire l'année suivante. Grâce à une bourse nationale de voyage, il visite l'Italie et l'Égypte et rapporte de Venise et de Chioggia (où il devait retourner en 1906) des études d'eau et de ciel exposées chez Bing, — d'Égypte une quarantaine de toiles, — paysages rocheux entre Assouan et Philae, tableaux à figures, — parmi lesquelles il convient de mettre hors de pair : *Marchands d'huile : Femmes fellah traversant les sables* (exposées à la Société des Orientalistes français) ; *Danses au Caire* (musée du Luxembourg). Il retourne en Bretagne ; en 1894, il vit à Camaret pendant l'épidémie de choléra et, jusqu'en 1897, prépare à Ouessant les études qui serviront à son *Triptyque* et à ses *Deuils*. En 1895, il envoie au Salon *l'Enterrement* (musée de Lille). Le *Triptyque* (musée

C'est, en marge du continent et de l'océan, une province perdue : les terriens en méprisent les pierrailles et les indigentes avenières; les marins hauturiers en évitent les écueils, les brumes et les courants; mais, dans son isolement, elle reste merveilleusement poétique et picturale, parce qu'y accourent de tous les bouts du monde de grandes forces indomptées, — granit, vent, houle et lumière. On les pressent de loin, quand, venant de Locronan, de Crozon ou de Landernau, on descend vers la pointe du Raz, l'Anse de Dinant ou la rade de Brest : un golfe miroite au bout d'une vallée; des ailes de moulins battent l'écume des nuages qui passent plus rapides à travers les clochers ajourés; l'éparpillement des haies, des chênes étêtés et des cultures fait place à la végétation rase, uniforme et lisse de la lande. L' « alpe » a les mêmes abords, quand, après la montée chaude et parfumée au milieu des arolles, on débouche soudain sur la prairie ruisselante, au-dessus de laquelle étincellent les premières pentes des glaciers et que rafraîchit un vent qui a passé sur la neige : une angoisse vous avertit qu'à cette limite du végétal et du minéral, c'est fini de la docilité de la nature.

du Luxembourg) inaugure l'admirable série de grands tableaux à figures qu'il a intitulés « Au Pays de la Mer » : *Gens d'Ouessant veillant un enfant mort* (esquisse au musée de Bucarest), *Deuils d'Ouessant* (1899, musée de Gand et musée de Carlsruhe), *Feux de la Saint-Jean* (1901, musée de Rome), *Messe Basse* (1902, Petit-Palais et musée de Vienne-Autriche), *L'Homme noyé* (1907). Il peint aussi les terriens du *Jour de Fête-Dieu à Plougastel-Daoulas* (1900; musée de Venise) et du *Pardon de Sainte-Anne-la-Palud* (1901). Entre ces principaux repères bretons qui jalonnent toute la carrière de Charles Cottet, — voici quelques semaines, il rapportait encore de Bretagne des marines et des paysages de la presqu'île de Crozon au printemps (il y avait toujours peint, jusqu'ici, en automne ou en hiver) et cette si curieuse composition, *l'Église brûlée de Camaret*, — se placent les séries d'Espagne (1904-1908) : *Panorama d'Avila*; *Cathédrales* de Salamanque, de Ségovie; Tolède et la vallée du Tage; *Office dans la cathédrale de Burgos*; — les *Montagnes* de Savoie; *Pont-en-Royans* (1905, musée de Munich); des portraits : *Lucien Simon*; *la Jeune Fille au collier d'ambre*; *la Jeune Fille au grand chapeau de paille*, etc.; des nus (*Douleur*, au musée du Luxembourg); enfin, ses eaux-fortes. Charles Cottet n'est devenu aquafortiste que depuis quelques années; mais son œuvre est déjà abondant : soixante ou soixante-cinq pièces, dont le *Repas des Adieux*, *Feux de la Saint-Jean*, *Deuil marin*, *Mouvements féminins*, *Avila*, *Pont-en-Royans*, etc. Outre les musées déjà cités, on peut voir des œuvres de Cottet aux musées de Bordeaux, Saint-Étienne, Barcelone, Anvers, Bruxelles, Düsseldorf, Helsingfors, Padoue, Cincinnati et Philadelphie.

A cette proue de notre monde, les vieilles montagnes au relief usé poussent mollement vers l'ouest leurs longues ondulations. Soudain, au contact avec la houle océane, c'est un énorme mascaret de roches et de vagues, une chute brusque de falaises, un écroulement de hautes ruines, un sursaut de promontoires et d'îlots cabrés, qui s'arc-boutent pour la suprême résistance,... puis le glissement du massif vaincu sous la mer. Dramatique fin de terre; solitude qu'ébranlent les coups de bélier des vagues... Dans les paysages de Cottet, qu'ils soient vus de l'Anse du Toulinguet ou du Cap de la Chèvre, la grande houle atlantique, les courants de flot et de jusant qui, de Manche en Océan et d'Océan en Manche, parcourent furieusement le golfe de l'Iroise, le vent d'ouest forcené assaillent de plein fouet les tours, les éperons, les donjons du continent, sertissent d'écume, couvrent d'embruns, encerclent de nuées cette zone amphibie où coquillages et goëmons scintillent sur les champs, tandis que fort loin, au large, la côte égrène ses promontoires, ses chaussées et ses dalles, — dernières terres d'Europe auxquelles le soleil couchant adresse son adieu. Quel contraste avec la silencieuse et voluptueuse pénétration du sol par l'eau sur la côte méridionale de Bretagne! On songe à l'estuaire de l'Odet, où le varech murmure sous la quille, où le flot salé clapote sous les chênes, aux immenses marécages pélasgiques dont les herbes, à l'abri des dunes, vont doucement rejoindre les pins et les châtaigniers des parcs...

« Au Pays de la Mer », portent en titre la plupart des toiles de Cottet : la mer en est le personnage principal; on l'aperçoit sombre, hérissée de récifs, à l'horizon des terrains où le roc affleure, où saillent à peine une levée de pierres, un village calfeutré de meules, les ailes d'un moulin, sous le grand ciel crevé d'averses, percé de rayons obliques dont le brusque éclat illumine la rouille des goëmons, l'or des ajoncs, le pourpre des bruyères. La mer communique sa mélancolie à ce pays un peu gueux sous sa pauvre guenille de terre, où dans la solitude vous saisit une volupté à penser qu'aucun effort n'y compte pour l'apprivoiser, qu'aucun besoin humain n'y étale ses exigences et que, tantôt charmeur et berceur, tantôt farouche et brutal, il caresse les nerfs et aussi les dompte.

De ce reposoir à mouettes et à rêveries, Cottet nous montre la mer, masse épaisse, solide, tranquille et claire se rencognant dans une crique pour dormir, tandis que là-bas, sur l'immense plage de sable au ressac énorme et qui fume d'embrun, les crêtes des vagues sauvages ont des transparences turquoise de glacier. Contre les hautes roches à la base noircie et jaunie, la houle processionnellement s'avance, violette, verte ou livide, écorchée au passage par les brisants, baveuse, mousseuse, floconneuse près de la côte; un liséré d'écume signale de loin le jeu de la vague qui s'acharne à recouvrir une roche, file le long d'une pierre, ou fonce de toute sa masse..... Mystérieux accords de l'eau et de la lumière qui se fondent avec tant d'amour dans les reflets des nuages sur la mer plane, dans les averses, dans les brouillards, quand les eaux tranquilles, les nuées vaporeuses, la brume légère paraissent flotter à l'intérieur de quelque énorme perle, — puis leurs séparations, lente au cours de la chaude agonie du soleil sur la mer brasillante, brusque avant l'orage quand l'océan sans couleur se ride de brise et que c'est la bataille entre les nuages bas et les vagues soulevées jusqu'à l'heure où, miaulements apaisés, las et mous, ciel et mer se rendorment emmêlés.

Leurs amours, leurs haines naissent au caprice du vent, charmant et odieux tyran sur cette côte où les plus exquises harmonies de lumière se payent de désastres parmi le peuple des voiles... Délicieux fantômes glissant silencieux à la surface des eaux illusoires, — voiles couleur de phalène, de vigne vierge, de feuille morte, voiles bleu de Perse, voiles roses, voiles safran, — tantôt immobiles, stupéfiées, tantôt essaimant enchantées et comme penchées sur des voix mystérieuses qu'elles suivraient jusqu'au bout du monde, — voiles à peine plus consistantes et réelles que les clartés qui les effleurent, que les ombres qu'elles projettent, doux peuple des voiles couleur du temps et qui pâlissent à l'aube, verdissent au crépuscule et se vêtent de crêpe à la nuit...

La chanson perpétuelle du vent et de la vague est une dolente obsession en cette fin de terre et dans l'œuvre de Cottet. La toute-puissance des éléments, qu'on y remarque d'abord, apparaît si disproportionnée avec notre faiblesse qu'elle nous

incline avec pitié vers les humbles traces d'humanité de cette côte si peu humanisée : deux ornières sablonneuses, un vieux cheval, une masure ruineuse, une chapelle de pardon isolés sur la lande; un village tapi dans un creux; un champ fraîchement passé au feu; une allée de hêtres plantés selon les rites, mais qui, à souffrir, ont perdu leur silhouette d'heureux végétaux pour prendre une soucieuse figure humaine. Les rocs, eux-mêmes, ont une face de loups de mer et le sable des grèves, la pâleur des vieilles dont les larmes ont usé le visage; les voiles, qui semblent des papillons insouciants et glorieux au loin, de près pendent délavées comme des vêtements de travail, tannées et gercées comme des mains qui peinent. Engourdies au port, voici qu'à la manière des marins elles reprennent du vif après avoir décapé; puis, inquiètes elles se hâtent en troupeau vers leur parc de roches, quand, dans les voix de la mer et du vent, s'élèvent les appels et les lamentations des âmes en peine qui hantent les baies des Trépassés et les « enfers ».

Ayant souffert en ce coin d'Armor dont les paysages l'avaient d'abord ému; ayant vécu, des hivers, en pleine tempête, en pleine douleur, en plein deuil, à Camaret, à Ouessant et à Sein avec ces gens du « Pays de la mer », Cottet aima leur courage, leur fatalisme, leur instinct de joueurs, leur goût de l'amour et leur préoccupation de la mort; petit à petit, il saisit les fils ténus, mais forts, qui lient ces marins à ce décor de terre et de mer. Ce ne sont pas des nomades du large; ils ne rêvent pas de navigations lointaines. Isolés dans leur golfe que les grandes routes du monde effleurent, mais ne touchent ni ne traversent jamais, ils suivent à l'horizon la fumée des grands paquebots que les hurlements des bouées, les lumières des phares repoussent; ils ne perdent pas de vue leurs rochers et leurs grèves; ils sillonnent chaque jour les mêmes places poissonneuses comme le laboureur retourne son champ, et chaque jour ils retrouvent au port la sardinerie et les petits jardins où travaillent les femmes. Ceux que la misère avait décidés à émigrer naguère vers les riches pêcheries de Tunisie sont revenus nostalgiques. Vie casanière de terriens et en même temps vie aventureuse de marins : leur petite province est un champ clos où se battent

rocs, brumes et courants, dont les forces énormes bouleversent aussi leurs existences. Traditionnels en leur folk-lore et leurs costumes à la manière des sédentaires, ils entretiennent leur héroïsme dans le péril quotidien.

Ce n'est pas ici la Bretagne des scènes de genre et des tableaux ethnographiques; ce n'est pas une Bretagne de vacances. Comme nous sommes loin du pittoresque et de la religiosité des pardons dans les blés, tels qu'ils continuent d'être exploités à la suite de Jules Breton et de Dagnan-Bouveret! Nous nous sentons beaucoup plus près du tragique de l'*Enterrement à Ornans* et de l'*Homme à la houe*. J'ignore si Courbet, dans le cimetière d'Ornans, put voir encore des vieilles à mantes noires et des hommes à culottes; mais il est sûr que Millet peupla la plaine de Chailly des carcasses géantes, des souquenilles rapiécées, des sabots pesants et des chapeaux à petits bords de ses paysans du Cotentin. Et, depuis, s'est encore rompu dans toutes nos provinces l'accord entre l'homme et sa terre : nos campagnes ne sont plus assez pauvres, nos tâcherons ne sont plus assez résignés; la gare, l'école primaire et le distributeur de journaux à primes sont trop proches, et aussi le bazar qui accoutre le paysan à « l'instar » du citadin, pour que, de vêtements, d'allures, de croyances, nos ruraux tiennent encore de tout leur être au sol qu'ils creusent. Les artistes qui, aujourd'hui, veulent, selon la tradition classique de notre art occidental, peindre des figures humaines dans un paysage sont obligés, comme Puvis de Chavannes, d'y accommoder une humanité de rêve. La crainte d'imiter Millet les empêchera quelque temps encore de se risquer à prêter une grandeur épique aux paysans de nos plaines. La Bretagne est une province d'élection pour nos peintres depuis vingt-cinq ans parce que certains de ses habitants, massifs comme des bornes de granit, résument ses paysages et aussi parce qu'en son anachronisme elle leur offre l'équivalent de ce que la Hollande du XVIIe siècle fournit à Franz Hals et à Rembrandt : des costumes d'apparat[1] et aussi de misère.

1. Cottet a peint quelques fêtes de terriens : *Pardon à Sainte-Anne-la-Palud; Jour de Fête-Dieu* (Plougastel-Daoulas), et, plus récemment, des processions parmi les blés. Le goût de la parure que les marins satisfont à

Les scènes que Cottet a peintes, un passant ne peut les voir; il faut la vie en commun avec ces gens repliés sur eux-mêmes. Lui-même les a-t-il vues telles quelles, un beau jour, à un tournant du chemin? Strictement locales en leurs éléments pittoresques et aussi en leur nuance d'émotion, elles ont été combinées, généralisées des années durant. Par delà le monotone va-et-vient des barques sardinières à Camaret, partant au crépuscule ou à l'aube avec le vent de terre, revenant à la fin de la matinée avec le vent de mer, Cottet a su peindre le jeu simple et grandiose des forces cosmiques; par delà les silhouettes de quelques vieilles entrevues, un soir, à la veillée, ou causant sur le quai ou se rendant à l'église, il a distingué deux fantômes éternellement présents : la douleur et la mort.

L'émotion, dans ses toiles à figures, on la sent exigeante. Au cours des esquisses qui les préparent, elle impose des sacrifices de pittoresque; elle force à simplifier, car elle seule importe. Comparez les divers projets du Triptyque au grand tableau Luxembourg : sur le panneau central, *le Repas des Adieux*, les accessoires, murs, vêtements, victuailles, sont moins éclatants; la lueur de la lampe gagne en intensité, rassemblant dans l'ellipse lumineuse que l'abat-jour trace tout autour de la nappe blanche les faces pâles et rouges qui alternent. L'heure a sonné : le ciel et la mer sont envahis par le froid et par l'ombre; c'est fini de la vie en commun pour ceux que la lampe unit, une dernière fois peut-être, sous sa lueur chaude et douce. Ils ne pensaient pas à cela tout à l'heure pendant le repas; ils ne voulaient pas y penser; ils parlaient d'autre chose; soudain la même idée les a tous possédés : alors l'aîné propose de boire à la santé de ceux qui s'en vont et le fiancé pose la main sur la main de sa promise. C'est tout : froid du ciel et de la mer; gestes des mains; silence des figures, surtout éclat intime de la lampe, c'est assez pour que, sans

colorier les voiles, on le retrouve, chez les terriens, sur les vêtements. Ces fêtes de terriens chez Cottet sont ensoleillées et polychrômiques, par contraste avec les tons sombres des assemblées de marins : dans le *Jour de Fête-Dieu*, église à la façade dorée, dais rose, Saint-Sacrement doré, enfants de chœur rouges, bannière orange, vierges en mousseline; c'est un ruissellement de couleurs entre les deux rives brunes des assistants rangés à l'ombre des arbres.

aucune littérature, on comprenne qu'en ces derniers moments où ces gens sont ensemble, chacun songe à la vie séparée qui est son lot, les hommes, aux soirs dans la barque, quand, la tâche finie, on allume sa pipe et qu'on se souvient du foyer, — les femmes, qui restent, à l'attente inquiète sur la falaise, avec les prières et la quenouille. Même schématisme dans les *Feux de la Saint-Jean*; même suppression des détails de robes et des mouvements de physionomies chez les trois vieilles accroupies et aux derniers rangs de l'assistance; le feu devient le personnage principal. Son reflet passe sur ces vieux et jeunes visages, frappant l'un en plein, effleurant l'autre, stupéfiant celui-ci, attirant celui-là, éveillant chez un autre des souvenirs, — lueur de phare qui, la nuit, balaye les formes étranges des rocs et déroute les oiseaux..... Même jeu de clair-obscur, mais inverse alors, dans l'*Église brûlée de Camaret* : au centre de la toile, la carcasse calcinée de la chapelle, et l'on dirait que cette ombre attire à soi les mantes noires qui s'agitent à l'entour, jusqu'à ce que son halo sombre aille expirer dans la brume de soleil, comme tout à l'heure le halo du feu était dévoré par l'ombre.

Caractère fantastique que prend la lumière en s'exaltant! L'enfant mort, idole cireuse, se raidit dans ses langes piqués de fleurs rouges, entre les candélabres d'argent et la lueur jaune des chandelles; une autre enfant, à œil vert, à cheveux blonds, le contemple, aussi hallucinée devant le petit cadavre qu'elle l'était, sur une autre toile, devant le feu de la Saint-Jean; les femmes tournent autour de leur église brûlée, comme des corneilles autour de leur nid détruit. Dans les tableaux de plein jour, c'est le paysage qui nous saisit par son étrangeté. Voyez l'*Homme noyé*, — qui, malgré quelques défauts, est peut-être l'œuvre la plus significative de Cottet, celle où il a mis le plus de lui-même, — regardez le ciel livide [1], les maisons blêmes, les barques noires et les voiles rouges sur la mer olive, — fantastique apparition d'une nature en deuil en dépit de ses couleurs ardentes, mais dont on sent la férocité sous

1. Aussi bien que chez Millet, — qu'on se rappelle le ciel de *l'Homme à la houe*, — chez Cottet les personnages de chacune des scènes de douleur ont *leur* ciel et *leur* mer : ciel et mer de nuit d'été dans les *Feux de la Saint-Jean*; pâle coucher de soleil dans *l'Office du soir*, etc.

l'accalmie, et comme tachée de sang. Voyez encore le *Deuil marin* : trois femmes en noir se dressent au-dessus des pignons sans fenêtres, au-dessus des barques à l'ancre et du golfe liséré d'écume. Elles se taisent, comme les convives du *Repas des Adieux* : ici, la clarté enveloppante de la lampe disait l'accord des pensées; là, il suffit de cette frange d'écume qui cerne la rade où ces femmes ont passé leur vie, comme le blanc de leurs coiffes cerne leur visage, pour qu'on devine la pensée de deuil qui les unit.

Et, malgré l'intensité de l'émotion dans toutes ces scènes, jamais de drame, non plus que dans les tableaux de Millet; mais un grand silence, une surprenante immobilité des assistants dans l'*Enfant mort*, dans l'*Enterrement*, dans le *Feu de la Saint-Jean*. Des attitudes; pas de gestes ni de paroles. Ce n'est pas l'incendie de l'*Église de Camaret* qui est représenté, c'est, après le désastre de ce nid à souvenirs, les battements d'ailes des vieilles. Autour de l'homme noyé que l'on ramène, la foule ne se précipite pas; elle reste à distance, atterrée; c'est à peine si deux femmes se renversent ou se penchent pour pleurer. Toujours le sentiment violent, mais résigné des personnages, est le sujet, non l'incident lui-même. Le malheur est accompli, le coup est porté : dans l'impassibilité du corps, c'est la soudaine invasion de l'âme par la douleur qui débonde, funèbre flot qui balaye les souvenirs, chavire les espoirs, — minute ironiquement tragique parce que tout l'être, incrédule encore devant l'invraisemblable surprise, s'acharne à vérifier son désastre, — minute où douleur et consolations sont incommensurables. Derrière toutes les images de la douleur qu'a peintes Cottet, sentez l'accablement, la pitié des assistants et aussi du paysage : le vent est tombé, les nuages s'arrêtent, la mer est plate; molles, inertes, les voiles, instruments inconscients de malheur pour cette race, mais son troupeau familier, se serrent dans la crique, à toucher les maisons, les hommes; on les dirait accourues, comme des brebis autour du cadavre du berger, irresponsables d'avoir attiré sur lui la fureur de la bête sauvage[1].

Vieilles qui se conservent comme la misère; jeunes femmes

1. Cf. les voiles inséparables des douleurs humaines, dans *Mauvaises nouvelles*, dans *Deuil marin*, dans l'*Homme noyé*, etc.

qui s'avisent déjà que mieux vaudrait n'être pas nées; gens qui s'aiment et qui se quittent; noyé que l'on rapporte; enfant qui meurt en bas âge et qu'on expose paré de fleurs parce qu'on le croit l'élu de Dieu en son paradis, mais que tout de même on contemple les larmes aux yeux; gamins et vieillards groupés autour du feu de la Saint-Jean et qui, au lieu de danser, comme c'est l'usage sous d'autres climats en cette nuit d'été, stationnent immobiles sur tous les points de la côte où la flamme jaillit, pensent aux morts pour qui le feu doit être en ce jour un foyer et un phare, et jettent des pierres autour du brasier, car, tout à l'heure, quand il sera déserté, les morts, qui ont toujours froid, viendront s'y chauffer, — sentiments simples et forts, et qui ne sont ni d'une race ni d'un coin de terre, mais particulièrement émouvants en leurs expressions ici, parce que les âmes ont accoutumé d'accepter le malheur avec une détresse silencieuse et des gestes simples, — Bretagne d'Ouessant et de Sein, poursuivant de notre temps la vie de nos ancêtres, tout embrumée par la poésie des contes d'hiver, hantée par l'idée de la mort, par le voisinage des morts qui, à jour faillant, envahissent la campagne, les carrefours, les vieux cimetières, les grèves, les mers de tourmente, — terre d'autrefois où, tout naturellement, Cottet, du banal retour d'un noyé parmi les « îliens » de Sein, a fait une émouvante *Pietà*.

La joie même y est un peu triste. Dans leurs moments de détente, c'est à peine si ces Bretons s'agitent : il y a en eux l'angoisse du vaincu qui prévoit une offensive prochaine de son vainqueur. La mer en fond de toile dans les *Deuils*, la mer après l'orage sous le ciel noir, a tôt fait, la minute d'après, sous le soleil, sous la brise, de bondir, de prendre un air de fête en se parant de voiles bleues ou roses. Mais jamais cette joie de vivre qui, par moments, saisit les barques et les vagues, et qui chante le long des rivages avec l'écume, ne soulève les marins bretons : leurs mouvements restent plus las, plus lourds; il n'y a que les éléments, en cette fin de terre, qui aient assez de force de reste, assez d'oubli et de loisir pour jouer; hommes et femmes, eux, se rappellent et tendent le dos. Leurs plaisirs, c'est de s'empiler dans un cabaret et de sauter, de crier, coiffes au vent, trognes ruisselantes de sueur,

ou de s'assembler, bouche bée, devant un avaleur de sabres, ou de défiler sur le quai un quatorze juillet, — joie pesante qui sent l'alcool.

Regardez le merveilleux *Cabaret*, — un des dix plus beaux tableaux, à mon goût, qui aient été peints en France, depuis vingt-cinq ans : — la gaieté des jeunes au rez-de-chaussée, sous l'abat-jour du quinquet, vient on ne sait d'où, de la petite porte là-bas au fond, derrière quoi il y a le froid, la nuit, et voyez ce qu'elle devient en gravissant marche à marche l'escalier qui s'en va là-haut, on ne sait où, et que, par peur de la bousculade, jalonnent des vieux, spectres encagés à travers les barres de la rampe, — la pauvre gaieté a tôt fait de s'embrunir, éclat éphémère de visages et de voix sous la lampe, entre deux processions nocturnes. Voyez encore le flot de Bretons déferlant sous les lampions du quai dans un claquement de galoches et de socques, horde hagarde aux lumières, et ces têtes fatiguées et clignotantes devant le clown ou le bateleur : vous songez à Goya plutôt qu'à Daumier : c'est fantastique, ce n'est pas drôle; pas la moindre trace d'ironie. Cottet a trop sympathisé avec la douleur en ce pays, pour ne pas la découvrir rôdant toujours à fleur de joie.

Car humanité et paysage ne s'y associent vraiment que dans la tristesse, le silence et l'immobilité. Un peuple qui ne bouge pas, l'esprit ailleurs; une nature qui paraît compatir à cet accablement : courte trêve que laisse le vent aux nuages, aux vagues, aux voiles, courte halte que laisse la vie aux souvenirs. Et puis, après ces brefs échouages, la remise à flot : les cris, les danses reprennent dans le cabaret; les bruits des baisers et des galoches sur le quai; les gémissements des avirons et des cordages parmi les barques, comme la voile est reprise par le vent, la vague par la houle; mais, désormais, dans cette activité, l'accord n'est plus le même que tout à l'heure dans la mélancolie : hommes et éléments ne marchent plus de conserve; les forces ne sont plus égales; celles de la nature ne s'usent pas, tandis que la vieillesse guette les êtres, et puis le jeu fantasque des lames, les délicieuses voiles courant gaiement sous le vent valent trop souvent aux hommes des larmes de misère et de deuil, tandis que la houle sur les galets couvre les sanglots de son rire.

*
* *

En 1889, Charles Cottet expose sa première toile de Bretagne : *l'Anse du Toulinguet*; il y a quelques jours, à Camaret, il préparait encore un tableau. Voilà donc plus de vingt ans qu'il fréquente en ce pays : c'est un casanier, aussi attaché aux anses, aux ports de l'Ar-mor que les marins, ses héros. Pourtant Cottet est un voyageur : il a visité l'Égypte et l'Italie; il a peint à Venise, à Constantinople, à Assouan, en Islande, plusieurs fois en Espagne. Mais toujours, après chacune de ces expéditions, il est revenu à sa Bretagne, qui jamais n'a cessé de l'émouvoir. Au reste, en Méditerranée il portait un peu de Bretagne avec lui. C'est que sa sensibilité d'artiste a pris conscience d'elle-même, il y a quelque vingt ans, à la Pointe Saint-Mathieu ou à l'anse du Toulinguet, certains soirs tragiques où le rocher noir surplombait une mer sinistre, et encore à Camaret, au milieu des deuils, alors que des vieilles marmonnaient à la lampe ou que dans leurs voiles noirs elles longeaient la mer verte, bordée au rivage par une ligne d'écume blanche. Cette Bretagne-là, il l'a retrouvée parfois ailleurs. Ses toiles exotiques, c'est toujours un peu la Bretagne; mais c'est aussi, et de manière évidente, la beauté singulière de Venise, de l'Égypte, de l'Espagne. On sait à peu près tout ce qu'on est capable de savoir quand on sait une chose à fond et il est toujours prudent pour un artiste d'avoir donné ses preuves sur un tout petit coin de terre avant de se mettre à courir le monde. Les voyages de Cottet démontrent que, si la Bretagne lui a beaucoup fourni, il y a mis beaucoup de lui-même. Exprimer ainsi le caractère d'un pays, est-ce le découvrir ou se découvrir? C'est, à coup sûr, retrouver des valeurs et des émotions que l'on pressentait. L'univers qu'une âme porte au plus intime d'elle-même, se réduit aux deux ou trois paysages qui, entre vingt-cinq et trente-cinq ans, l'ont touchée le plus profondément. Cette nature là, on l'emmène toujours avec soi, parce que c'est votre nature et qu'un tempérament original et fort ne se renonce pas dès qu'il change d'air.

Les esquisses de Cottet à Venise sont surtout des études

de mer et de ciel : la ville y compte peu, mince silhouette sur l'horizon, à peine reconnaissable à un épaississement de l'ombre, au jeu de quelques reflets, à quelques lueurs, quand elle est noyée dans la nuit, la brume ou le soleil, — une Venise calme, où parfois la mer est plus foncée que le ciel, ainsi qu'il arrive chez Canaletto, où de grands nuages reflètent leurs magnifiques architectures sur l'eau plane de la lagune dont les ondes ridées par un sillage frissonnent comme une somptueuse plume de paon, — une Venise de plein jour et de plein vent, où les barques de Chioggia peinturlurées et ocellées à la proue, bondissent hors de l'eau, — tels de monstrueux rougets méditerranéens, — une Venise nocturne enfin, bleue et verte, zébrée de lumières aussi étincelantes que des lucioles, rosie par les robes des filles de Burano, et toute chaude sous son masque de velours... De l'ardeur dans le vent, de la langueur dans la brise, une hardiesse de carnaval bariolé et une tristesse voluptueuse : c'est une Bretagne moins froide, plus fantaisiste, et c'est bien Venise pourtant, — non pas la Venise des canaux, des palais, des poteaux à amarres et des gondoles, la Venise des cartes postales et des aquarelles, mais le lyrisme de la lagune où se déploient à l'aise entre ciel et mer de mystérieuses harmonies[1].

A l'Égypte molle, douce, humide, des champs et des palmeraies, à la grande glissière verte du Nil qu'égayent les voiles nonchalantes des *dahabiehs* et les cris des fellahs, Cottet préféra l'Égypte désertique, sèche et violente, le haut pays chauffé à blanc et à rouge des défilés rocheux entre Assouan et Philae où les dures silhouettes des basaltes et des ombres contrastent avec les tendresses du ciel bleu et des montagnes roses, de même que dans les *Marchands d'huile*, — une de ses plus belles toiles, — nègres et négresses vautrés avec leurs jarres, auprès d'un mur blanc et d'une esplanade blanche, allongent leurs ombres d'encre devant le dôme fraîchement chaulé d'une mosquée. Accablement de cette race d'esclaves sans cette lumière implacable qui stupéfie plutôt qu'elle

1. On peut rattacher à cette série de Venise, les fraîches études de Constantinople : apparition de la ville avec les dômes blancs de ses mosquées, ses remparts roses, ses cimetières verts....

n'égaye quand, d'aplomb, elle calcine ce monde minéral... Nous pensons aux mantes des femmes en deuil de Camaret à voir des femmes fellah en noir accroupies au bord du Nil, le soir, ou qui traversent le désert en dissimulant leurs enfants dans leurs châles : ici, les seuls éclats de gaieté sont des reflets sur les montagnes et les sables, comme là-bas en Bretagne sur la lande et les moulins; les êtres, eux, dans les deux pays, sont les mornes victimes de forces cosmiques trop puissantes.

Elle nous rappelle aussi la Bretagne, l'Espagne pierreuse et surchauffée, — rocs erratiques, champs rissolés, — telle que l'a vue Cottet à l'automne : terre maudite soutenant les magnificences délabrées des murailles et des tours d'Avila, brandissant haut dans le ciel, à Salamanque, une orgueilleuse cathédrale, comme une gigantesque bannière ensoleillée au-dessus des chétives maisons refroidies. Les ciels tragiques à la Greco, les scènes fantastiques à la Goya de la Bretagne assez espagnole qu'a peinte Cottet, nous reviennent à la mémoire : le Tage roule des eaux aussi troubles que les mers de l'Iroise et les rayons illuminent le sommet de la cathédrale de Ségovie comme ils rougissent à Camaret le haut des voiles. Les deux pays offrent à l'âme autant d'espace pour s'exalter dans la solitude; c'est la même misère journalière et, à de certains jours carillonnés, le même goût de la pompe et de la parure. Mais la lumière ici, qu'elle tache d'orange ou de citron les églises, ou qu'elle effleure le balcon bleu dont s'enjolive une façade, a d'étranges violences, et l'ombre y est mystérieuse, qu'elle se ramasse autour des murailles, courte et dense, ou qu'elle se concentre dans la cathédrale de Burgos : à la lueur indécise des cierges, c'est une symphonie de rouges, — rouge des enfants de chœur, rouge des lumignons, rouge des chanoines, rouge des banquettes[1], — brusques éclats hors de l'ombre, mais qui ne sont pas plus gais que les bûchers de la Saint-Jean...

Et l'on retrouve la même ardeur triste dans la série des

1. Il est curieux de rapprocher cette *Messe à Burgos* (1907) d'une des toutes premières études de Cottet (1883) : nature morte représentant des pommes rouges, près d'un plateau de laque rouge et d'un verre de vin rouge, — tous les rouges de la « Messe ». — Ces pommes valent les plus belles pommes de Cézanne.

Montagnes. Savoyard, ayant passé toute sa jeunesse au pied des Alpes, Cottet a aimé la montagne sournoise et morose d'automne et d'hiver. Tachée à sa base d'arbres roux et de regains verts après les premières pluies, souillée de brumes qui, suivant les sinuosités des ruisseaux, traînent dans les prairies, ceinte de nuages qui furètent indécis le long des roches ruisselantes, comme là-bas l'écume déferle le long des falaises. Soudain, ayant secoué ces tons sales, se dresse très haut dans le ciel un sommet, qui accroche un rayon, comme une voile bretonne ou une cathédrale espagnole. Montagne fantôme que l'on se souvient d'avoir vue, mal réveillé, surgir, un jour, à l'aube, par la porte entr'ouverte d'une cabane [1].

L'accablement d'une mer avant l'orage, que pique une simple frange d'écume, l'aspect brouillé d'une montagne, l'hiver, où luit entre les brumes un blanc de neige, voilà ce que me rappellent dans l'œuvre de Cottet certaines de ses femmes nues dont la gorge s'écroule sur le ventre, le ventre sur les cuisses, la croupe sur les mollets, et qui portent une rose dans les cheveux. Jamais la tristesse foncière de Cottet ne s'est plus complètement exprimée que dans ses nus. C'est, encore plus dépouillée de toute illusion que chez la *Suzanne au bain* de Rembrandt, la pauvre chair humaine vue sous la lumière du Nord et flétrie par le péché. Aucun prestige de jeunesse; les corps n'ont ni le jet de souple tige, ni le rayonnement de fruit mûr, ni l'élasticité de bête souple; les têtes n'ont point le naïf orgueil de leur beauté : des chairs molles aux tissus distendus, à la pulpe délustrée, des têtes vicieuses qui se dissimulent par honte plutôt que par pudeur, de pauvres sourires dont le métier n'a pas émoussé la détresse, de lamentables carcasses dont la chemise et les oripeaux traînent près de divans en velours rouge et de glaces dorées où se reflètent les cheveux jaunis, les robes verdies, les faces fripées, les verres de vin rouge de ces dames en conversation avec des marins; mais, dans ce décor de faux luxe, sur ces guenilles lymphatiques ou graisseuses passent des caresses exquises de couleurs : gris, ocre, rose de la peau à côté de

1. Cf. les études d'Islande : pays renfrogné, peu avenant, transi : basaltes et neiges; quelques taches vertes et rouges de maisons et d'herbes dans un creux de vallée; une mer gris-vert, toujours glacée.

murs verts, de draperies jaunes, de tentures rouges, de linges blancs. Aucune polissonnerie dans cette hardiesse, mais, bien plutôt, une profonde pitié dont témoignent le soin, le raffinement et la tendresse extrêmes du pinceau. Nus de grand peintre, nus de poète aussi qui chante avec l'onction du pauvre Lélian la lassitude de la chair, avec la mélancolie de la belle Heaulmière la détresse de vieillir, le regret des neiges d'antan[1].

*
* *

De grands tableaux de figures, des nus, — des paysages de Bretagne, de Venise, de Constantinople, d'Égypte, d'Islande, d'Espagne, — les noirs des *Deuils* à côté de la polychrômie des *Pardons* et des *Marines*, — quel souci et quelle puissance de renouvellement au cours de ces vingt-cinq années dont voici le bilan : quatre cents toiles, dont l'on sent l'air de famille sous l'extrême variété! Cette unité tient-elle à l'embrigadement dans une école? L'artiste qui, après quelques natures-mortes et quelques claires pochades, trouve soudain sa voie en Bretagne, au contact brusque avec la nature, et qui pendant vingt ans cherche avec une parfaite continuité, sous d'évidentes et heureuses variations, à exprimer quelques émotions simples et qui enfin se plaît aux mêmes valeurs dont il est l'inventeur, est-il vraisemblable qu'il soit l'homme d'une école, d'un musée? Des maîtres, il en a eus sans doute : Rembrandt, Courbet, Whistler; mais s'ils ont affiné sa vision, enrichi sa technique, peut-on prétendre que le sentiment inspirateur de toute son œuvre, Cottet le leur doit?

Dans le temps qu'il commence de peindre, la mode est aux impressionnistes, à la peinture claire, au blanc le plus franc

1. Les portraits de Cottet ont l'air songeur. Dans les portraits de jeunes filles, — *Jeune fille au grand chapeau*, *Jeune fille en gris et noir*, etc., — il y a de très délicates harmonie de gris, de noir, de marron, de jaune tussor, de jaune paille d'Italie. Beaucoup de ces portraits sont peints à la lampe : rencogné devant son ombre, *Lucien Simon*, interrogé, se recueille, ouvre ses yeux pour regarder en lui-même, se consulte avec une extrême conscience avant de donner un avis.

tenu pour la couleur la plus lumineuse, au lilas, au bleu des reflets et des ombres. Or Cottet, lui aussi, a voulu noter en des centaines de toiles des « impressions » fugitives; mais pour lui, la lumière n'est jamais blanche, l'ombre est presque toujours noire. Son « impressionnisme », à lui, ne s'accommode pas d'une seule technique : les voiles, dans le vent, à Camaret, ou à Venise, il les peint en dix coups de brosse; mais il dessine le village de Pont-en-Royans avec l'application et la volonté d'un Holbein. Car, de la part de l'artiste, rien ne pourrait approcher en fantaisie les trouvailles des générations qui, péniblement, ont réussi à s'agripper à la paroi rocheuse : il serait vain de prétendre ajouter au pittoresque de ce village qui, coincé entre les deux crocs de la gorge, pend au-dessus du torrent comme un vieux couffin pend de l'échine d'un âne : il n'y a qu'à copier minutieusement les irrégularités de ses façades, ses fenêtres de guingois, ses imprudents appentis en surplomb, ses balcons tordus et ses balafres d'humidité. Certaines marines de Cottet atteignent à la poésie des *Meules* de Claude Monet; mais Cottet n'aurait jamais peint les *Cathédrales* ou les *Rochers de Belle-Isle* : il a toujours laissé à la pierre sa solidité et sa forme. Enfin, les maîtres impressionnistes, s'ils ont merveilleusement suggéré le choc de la lumière, ont négligé l'émotion de l'ombre : or, chez Cottet, c'est le clair-obscur qui est éloquent.

La peinture de Cottet fut encore une réaction contre la peinture naturaliste, en un moment où la plupart des jeunes gens de sa génération croyaient naïvement que ne pas exécuter leurs toiles d'après nature eût été un anachronisme aussi ridicule que préférer la diligence au chemin de fer : il a toujours peint de mémoire.

Compagnon d'abord des néo-impressionnistes, qui prétendaient que le temps était passé des tableaux à la manière des maîtres, qu'il fallait s'en tenir à l'esquisse, seule sincère, Cottet, après ses premiers voyages en Bretagne, ne se contenta plus de pochades : capable d'exprimer le choc d'un coup de vent, d'un coup de lumière, il mûrit en lui les sentiments qui groupent les personnages du *Repas des Adieux* de *l'Homme noyé*, des *Feux de la Saint-Jean*. Et son idée, il la suit jusqu'au bout, simplifiant ses esquisses, sacrifiant certaines de leurs

qualités d' « enveloppe » et de couleur pour mieux mettre à nu toute l'émotion humaine qu'elles recèlent. Cottet est alors un constructeur qui bâtit massivement en gros blocs et qui ordonne très nettement les grandes lignes de sa composition. Car il a un tempérament de classique : *le Repas des Adieux*, *l'Homme noyé* sont formés d'un groupe central et de deux ailes symétriques, et les personnages y sont disposés comme pour une *Cène* ou une *Descente de Croix*; les premiers plans de ses paysages ou de ses tableaux à figures ne sont jamais déformés et restent à égale distance de l'œil du spectateur; il les supprime dans ses *Montagnes* pour rapprocher les lointains; enfin il renforce l'éloquence d'une figure en la répétant : les mêmes mantes de vieilles s'égrènent sur le chemin de *la Messe basse* et de *l'Office du soir*.

L'unité de l'œuvre si variée de Cottet, il faut la chercher dans son tempérament de primitif raffiné. A notre époque d'habileté technique et de pauvreté d'imagination, d'esprit critique et de timidité, de veulerie et d'ironie, où l'on se contente de petites notes et de rudiments d'émotions par désir maladif de plaire, — voilà un artiste qui dit tout ce qu'il a à dire, avec une audace, une candeur, une ferveur de mystique. Son œuvre a l'accent d'une confession, la logique d'une déduction. Il ne vise pas à être agréable : ses figures de Bretonnes sont d'une mélancolie contagieuse, ses nus sont désespérants, beaucoup de ses paysages désolés; mais telle est sa manière : il sent ainsi et il peint comme il sent. Parfois il choque, mais on l'écoute : il impose.

Du lyrique, il a l'intuition créatrice, le sursaut et la fougue. Ses thèmes sont peu nombreux et très généraux; mais, quand il les reprend, sous la poussée de l'émotion, loin de la nature qui en ces moments d'inspiration le gênerait, il est un dessinateur de race qui, du coup, campe une grande figure dans l'ensemble d'une scène, indique en quelques touches définitives les plans de la physionomie d'une vieille, imagine de curieux arrangements de barques et de voiles, construit avec style un panorama de montagnes, prête aux ombres des tours d'Avila d'étranges raccourcis. Et il est aussi un puissant coloriste avec de brusques éclats de lumière et de tons très hardis, très éloignés les uns des autres dans une gamme sombre, avec

une pâte solide, lisse, épaisse et des trouvailles de valeurs qui sont d'un poète : les derniers rayons sur les voiles dans le port de Camaret; le reflet du feu de la Saint-Jean sur les enfants dont les vêtements luisent comme des escarboucles; l'harmonie noire, blanche, vert olive et rouge de la fantastique marine derrière *l'Homme noyé*. Du lyrique, il a la virtuosité éblouissante [1] et parfois aussi les défaillances, quand, n'étant plus soutenu par l'émotion, par l'« effet », hors du clair-obscur, de sang-froid, il doit achever de modeler au premier plan un terrain pierreux, une main ou un visage.

Il n'est pas de témoignage plus sincère, plus désespéré sur la vie que l'œuvre de ce solitaire dont la belle mine souriante et l'humeur sociable peuvent nous tromper sur son véritable tempérament. Ce robuste à l'accent mâle et populaire a un fond de sauvagerie triste comme les plus grands artistes de notre XVe siècle : alors au cimetière des Innocents où fréquentaient les courtisanes, on peignait cette *Danse des morts*, qui fut reproduite dans les églises de France; sur les tombeaux, sur les cheminées des maisons, sur les objets usuels, ce n'étaient qu'avertissements : « *Memento mori.... Hodie mihi, cras tibi* »; les ivoiriers accolaient têtes de vifs et têtes de morts, faces de madones et crânes grimaçants, et Villon, devant l'entassement des squelettes anonymes dans les charniers, tirait une pathétique leçon d'égalité et faisait passer sur la chair des vivants le frisson de la mort.

Cottet n'a pourtant ni la raideur allemande des vieux sculpteurs sur bois, ni la sécheresse en blanc et noir de certains peintres espagnols, ni la quiétude des maîtres flamands : c'est un nerveux, un intellectuel, qui, avec une extrême délicatesse, comprend d'autres rêves de vie, d'autres formes d'art, d'autres techniques que ceux que son impérieux tempérament l'a déterminé à imaginer. Lui qui de sa jeunesse au pied des Alpes a gardé la hantise de l'ombre; lui qui de toutes les couleurs préfère le noir, le beau noir et toutes ses variétés de bleu, de marron, il a des tendresses qui s'expriment furtivement par un reflet sur une chair de femme, un rayon sur

2. Cette virtuosité est frappante dans ses eaux-fortes : ses *Mouvements féminins* et ses *Marins* sont d'une étonnante subtilité d'œil et de main.

une voile, et sa mélancolie se tempère de pitié et sa vision sombre d'exquises demi-teintes. De telles finesses de sentiment et de sensation ne peuvent se trouver que chez une ardente nature habituée à la tristesse.

Au total, l'œuvre de Cottet n'est que lutte douloureuse de la lumière et de l'ombre, de la vie et de la mort. La détresse de vieillir, elle est partout chez lui, dans ses nus de femmes, dans la pauvre carcasse du *Cheval sur la lande*, dans ses portraits de bretonnes inclinées l'une vers l'autre où la vieille n'est que la préfiguration de la déchéance qui guette la physionomie de la jeune, déjà trop grave. La mélancolie de l'heure dernière, c'est le thème de ses innombrables *Deuils* et même de ses paysages les plus hauts en couleur. Au-dessous des reflets éclatants qui se posent sur les sommets des voiles, des cathédrales et des montagnes, l'ombre grimpe lente, sournoise, implacable... Et, comme jadis la voix solitaire du veilleur par la ville endormie, ces lueurs hautaines, dans un sursaut désespéré, avant de s'abîmer dans la nuit, crient l'angoisse de mourir.....

LOUIS AUBERT

LES TERRES RARES

MANCHONS ET BRIQUETS

Malgré les efforts des géologues et des minéralogistes, nous sommes loin de connaître avec précision la composition chimique de notre planète. Il n'y a pas plus de quinze ans que l'analyse de l'atmosphère s'est achevée par la découverte et le dosage des gaz inertes qui s'y superposent à l'oxygène et à l'azote; quant aux océans, qui forment, autour de la croûte solide, une deuxième tunique, dont l'épaisseur moyenne approche de trois kilomètres, des analyses très précises nous ont fait connaître, depuis longtemps, leur composition. Mais il n'en va pas de même pour cette écorce solide et pour tout ce qui s'étend au-dessous jusqu'au centre du globe.

En admettant, contre toute vraisemblance, que nous connaissions qualitativement tous les corps simples qui entrent dans la composition de cette énorme masse, nous sommes en tous cas bien mal renseignés sur les proportions relatives de ces éléments. On dit pourtant que tels corps sont rares, tels autres abondants; mais ces jugements sont assis en général sur de médiocres raisons; l'abondance ou la rareté d'un corps ne peuvent s'apprécier ni d'après son prix, qui dépend des difficultés de sa préparation, ni d'après la quantité produite, qui est en rapport avec ses applications industrielles, ni d'après sa concentration dans certains gîtes. Il faudrait triturer la planète

tout entière dans un mortier, en faire un tout homogène et déterminer la composition centésimale du mélange. A défaut de cette méthode utopique, existe-t-il des procédés pratiques d'évaluation, assez scientifiques pour inspirer quelque confiance?

En ce qui concerne le noyau central, on peut répondre non sans hésiter. A peine connaissons-nous, grâce à de rares filons échappés à travers les fissures de la croûte, quelques-uns des éléments de l'intérieur; nous n'avons aucun renseignement sur la composition du noyau central[1], ni même sur son homogénéité.

En revanche, les couches superficielles ont été étudiées en détail; des milliers d'échantillons, analysés avec soin, s'alignent dans les vitrines des musées; nous connaissons, à un centième près, la composition des grandes assises géologiques qui viennent affleurer à la surface ou que rencontrent les puits de mines; malgré la distribution irrégulière de ces dépôts, il n'est pas impossible de les cuber et d'apprécier leur importance relative. Cette tâche a été tentée, et non sans succès, aux États-Unis par MM. Clarke et Hillibrand et par M. Johann Vogt en Norvège, qui ont limité leur étude à la pellicule superficielle de la croûte terrestre, sur une épaisseur voisine de quinze kilomètres; mais cette pellicule contient tous les terrains sédimentaires (dont la puissance dépasse rarement trois ou quatre kilomètres) et le soubassement primaire, formé de granite ou de roches analogues; ces deux types de terrain, physiquement très dissemblables, diffèrent peu au point de vue chimique, puisque les sédiments ne sont que les débris remaniés des roches primaires.

Pour obtenir un résultat aussi approché que possible, M. Clarke a choisi quinze cents échantillons de roches soigneusement analysées; il en a constitué par la pensée un mélange homogène, chacune de ces roches étant prise dans la proportion où elle se trouve dans la croûte terrestre, et il a calculé la composition chimique de ce mélange idéal; ce qui doit nous inspirer confiance, c'est que les résultats obtenus avec ces quinze cents échantillons diffèrent très peu de ceux qu'on

1. On sait seulement que sa densité moyenne doit être voisine de 7.

avait calculés antérieurement en opérant seulement sur 880, et même que sept ou huit groupes, portant sur soixante types minéralogiques seulement, ont encore donné des résultats presque identiques. Ceci montre que la proportion d'un élément dans la composition générale de la terre ne dépend guère que de ce qu'en renferment les grandes assises géologiques; les échantillons rares, même à teneur élevée, influent peu. Ainsi la proportion de vanadium dans le monde ne dépend presque pas des gisements très riches qu'on exploite en Espagne et ailleurs; elle est réglée par la quantité qui existe, diffusée à très petite dose, dans beaucoup de roches communes, argiles, grès, minerais de fer.

Examinons maintenant le tableau dressé par Clarke, où les éléments sont classés d'après leur pourcentage décroissant :

Oxygène	47,10 p. 100	Phosphore . . .	0,10 p. 100
Silicium	27,90 —	Manganèse . . .	0,07 —
Aluminium . . .	8,10 —	Soufre	0,06 —
Fer.	4,70 —	Baryum	0,03 —
Calcium	3,50 —	Fluor.	0,03 —
Sodium.	2,70 —	Azote.	0,02 —
Magnésium . . .	2,60 —	Chrome.	0,01 —
Potassium . . .	2,40 —	Zirconium . . .	0,01 —
Titane	0,30 —	Nickel	0,005 —
Hydrogène . . .	0,20 —	Strontium . . .	0,005 —
Chlore	0,17 —	Lithium	0,005 —
Carbone	0,10 —		

Viennent ensuite l'étain, le cobalt, l'argon, le brome, l'iode, le rubidium et, en porportion encore moindre, les autres éléments.

Un premier résultat ressort de ces chiffres : c'est que l'oxygène forme à lui seul la moitié de l'écorce superficielle, car il faut tenir compte de ce qu'il entre pour les huit neuvièmes dans l'eau et pour un cinquième dans l'atmosphère ; il est donc l'élément prédominant à la surface. Le silicium vient après, pour une large part, et les 99 centièmes de la croûte terrestre sont formés par les huit premiers éléments. La surface de la terre est donc un silicate d'alumine, de fer, de chaux, de magnésie et d'alcalis, c'est-à-dire une espèce de verre ou de laitier.

Mais la suite de la liste nous apporte d'étranges révélations. Nous y apprenons que le titane, un métal presque inconnu, est plus abondant que l'hydrogène, le chlore, le carbone; que le manganèse passe avant le soufre et l'azote; que le zirconium dépasse le nickel, l'étain et le plomb. Ces résultats renversent, comme on le voit, les notions courantes sur la fréquence relative des éléments. C'est que l'homme a agi sur les éléments minéraux comme sur les êtres vivants : il a sélectionné, il a domestiqué ceux qui pouvaient servir à ses usages; il a cherché les gîtes qui les contenaient en abondance; il a découvert des traitements métallurgiques appropriés et il les a introduits dans l'intimité de sa vie; le fer devait passer pour rare aux âges où l'homme fabriquait des instruments en airain et des bijoux en or.

Aujourd'hui, la conquête du monde minéral continue et s'accélère; des corps, hier inconnus, sont produits par grandes quantités dès qu'on leur trouve des applications et qu'on découvre des moyens économiques de les obtenir; c'est ce qui s'est produit pour l'aluminium, le calcium et le magnésium. Nous avons vu les sels d'uranium et de radium pourchassés, malgré leur extrême rareté, sur toute la surface de la terre, dès le jour où leurs applications leur ont attribué une valeur marchande. Des métaux, comme l'osmium, le tantale, le tungstène, ont passé brusquement du laboratoire à l'usine; le tantale était, il y a un demi-siècle, un corps si rare que Marignac ne put en avoir à sa disposition qu'une centaine de grammes pour effectuer ses recherches; il coûte aujourd'hui moitié moins que l'argent. Le tungstène, dont on montrait jadis des échantillons, scellés dans un tube de verre, sous forme de globules gros comme une tête d'épingle, est préparé actuellement, à raison de quatre mille tonnes par an, au prix moyen de neuf francs le kilogramme. Les nouvelles lampes électriques à filament de tantale ou de tungstène ont révélé au public le nom de ces métaux; mais si on réfléchit qu'il suffit d'un kilogramme de métal pour fabriquer 45 000 lampes, on voit que cette brillante application consomme une faible part des métaux réellement produits. En réalité, c'est l'industrie sidérurgique qui règle la production de ces corps : les aciers au carbone ne suffisent plus aux exigences

croissantes de l'industrie ; on cherche et on réalise des aciers plus durs, ou plus élastiques, ou plus magnétiques, en y incorporant à petite dose des éléments de choix, tungstène, vanadium, tantale. C'est pour des applications de cet ordre qu'on recherche des minerais considérés jadis comme des raretés minéralogiques et que le four électrique produit, sous forme de ferro-silicium, ferro-tungstène, ferro-vanadium, des alliages riches qu'on associe ensuite à l'acier [1].

*
* *

On pourrait multiplier les exemples de ce brusque appel à la gloire de corps considérés longtemps comme rares. Un des plus topiques est fourni par le groupe des oxydes qui portent encore le nom de *terres rares*, bien qu'ils n'aient aucune raison de le conserver.

A la fin du XVIIIe siècle, il existait dans les collections minéralogiques, quelques échantillons découverts en Suède, en Norvège et dans l'Oural, et dont la nature chimique était parfaitement inconnue. Le Suédois Gadolin isola dans l'un d'eux (qui a reçu depuis le nom de gadolinite) une terre, c'est-à-dire un oxyde assez analogue à la chaux, à laquelle il donna le nom d'yttria ; quelques années plus tard, Klaproth et Berzélius en retirèrent un autre oxyde, la cérite ; au milieu du XIXe siècle, les travaux de Mosander montrèrent que ces minéraux formaient une mine presque inépuisable de corps simples. Mais ils paraissaient en même temps créés pour le désespoir des chimistes. Avec une composition très peu variable d'un échantillon à l'autre, ils sont en réalité un mélange d'un grand nombre d'éléments ; parmi ceux-ci, figurent l'uranium, le thorium et, par voie de conséquence [2], tous les autres corps radioactifs ; mais on y trouve également une série de métaux, dont une quinzaine sont actuellement isolés et qui se ressemblent étrangement, sans pourtant être identiques. Leurs réac-

1. Les aciéries d'Ugines, dans la Haute-Savoie, se sont acquis une juste célébrité dans la fabrication de ces ferro-alliages.

2. Voir *Le Radium, son origine et ses transformations*, *Revue de Paris* du 1er mai 1911.

tions chimiques sont si voisines qu'il faut renoncer, pour les isoler, aux procédés brutaux de la chimie minérale et opérer, comme pour les complexes organiques, par de longues méthodes de fractionnement basées sur des différences de solubilité ou sur des nuances d'affinité chimique. Encore ne réussirait-on pas sans l'analyse spectrale; c'est en observant au spectroscope la lueur d'une étincelle produite à la surface du liquide que le chimiste juge, d'après le renforcement progressif de certaines raies et la diminution de certaines autres, qu'il marche toujours dans la bonne voie.

On conçoit tout ce qu'un tel travail, poursuivi sur des matériaux extrêmement rares, peut exiger de patience et d'habileté; pourtant, d'excellents chimistes y ont voué, d'autres y consacrent encore leur vie, sans autre espoir que de servir la science; il n'y a pas de plus bel exemple de désintéressement scientifique; aussi n'est-ce pas merveille et justice qu'un de ces patients chercheurs, Auer, y ait trouvé, chemin faisant, la plus splendide fortune industrielle.

Ainsi, un siècle d'efforts a fait sortir des modestes échantillons d'autrefois une importante collection de corps simples; leurs noms sont empruntés à toutes les mythologies et quelques-uns sont si peu connus que peu de chimistes pourraient en donner la liste sans se tromper. Ce sont : le cérium, le lanthane, le samarium, le praséodyme, le néodyme, l'yttrium, le gadolinium, l'ytterbium, l'erbium, le dysprosium, le terbium, l'europium, le lutécium et le thulium. Encore cette nomenclature n'est-elle pas définitive; certains éléments, tenus actuellement pour simples, seront peut-être dédoublés; en revanche, des corps considérés comme distincts pourront être identifiés, car la sensibilité de l'analyse spectrale est telle qu'il suffit souvent d'un cent millième d'impuretés pour modifier le spectre et faire croire à l'existence d'un élément nouveau.

Les métaux, dont les oxydes constituent les terres rares, forment à eux seuls le cinquième des corps simples actuellement connus, et la profonde analogie de leurs caractères chimiques se complète par une propriété singulière que Sir William Crookes a découverte et dont il a montré la généralité : tous ces corps, ou plutôt leurs sels, soumis dans le vide au choc des rayons cathodiques, deviennent lumineux; cette

phosphorescence, analysée au spectroscope, se résoud en un certain nombre de bandes dont les positions sont caractéristiques de chaque élément. Mais il y a plus : lorsqu'on associe deux de ces éléments en mélangeant leurs sels, il arrive que l'un des deux agit comme excitateur par rapport à l'autre et communique à sa phosphorescence une activité tout à fait disproportionnée à sa teneur dans le mélange.

On n'obtient rien de pareil avec les autres corps. Nous sommes donc en présence d'une des familles les plus homogènes et les mieux caractérisées qui soient dans la classification chimique ; d'ailleurs les poids atomiques, comme les propriétés chimiques, varient par degrés insensibles d'un élément du groupe au suivant. Ainsi, alors que toute la chimie repose sur l'existence d'éléments distincts et d'une individualité très marquée, la famille des terres rares impose à notre esprit l'idée d'une gradation continue dont les échelons sont très rapprochés. Dans la nature vivante, la discontinuité des espèces s'évanouit si on considère les transformations progressives de l'embryon et si l'on envisage toutes les espèces disparues qui forment la transition entre les types actuels. Il semble que la nature ait voulu nous montrer, dans le règne minéral, un phénomène analogue : telle est l'idée que Crookes a traduite dans sa célèbre théorie des *méta-éléments*, où il voit dans les divers métaux des terres rares les résultats de la transformation progressive d'une même matière primordiale, née, pour ainsi dire, avant terme et arrêtée brusquement à des stades différents de son évolution. Il est impossible, à ce propos, de n'être pas frappé par l'association constante des terres rares avec les corps radioactifs, c'est-à-dire avec les agents de transformation les plus puissants que l'on connaisse. Il est probable que cette association n'est pas une pure coïncidence et que les méta-éléments nous apparaîtront un jour, soit comme des cadavres d'atomes jadis radioactifs, soit comme des produits des forces radioactives qui furent appliquées, dans la série des siècles, à la matière primordiale.

Ainsi ce coin de la chimie, qui semblait réservé aux observations minutieuses et aux détails de la technique, a de quoi intéresser ceux qui demandent à la science des idées générales

et des sujets de réflexion. Mais il se trouva aussi que les terres rares ont eu leur épopée, dont le chimiste autrichien Auer von Welsbach fut le paladin.

Auer travaillait à Vienne dans le laboratoire de Lieben et il avait déjà accompli, vers 1880, plusieurs travaux de haute valeur scientifique, entre autres la séparation du didyme, jusque-là réputé comme simple, en néodyme et praséodyme. Au cours de ses recherches, il eut fréquemment à chauffer dans la flamme du bec Bunsen de petites perles formées au bout d'un fil de platine par les terres qu'il étudiait, et il fut frappé par leur éclat et par la nature singulière de la lumière émise : l'erbine ou oxyde d'erbium donnait une lumière verte que le spectroscope dissociait en bandes séparées, alors que la généralité des corps donne, dans les mêmes conditions, une coloration jaune ou blanche qui présente sans discontinuité toutes les couleurs du spectre.

Pour étudier plus commodément ces apparences, Auer inventa, ou plutôt réinventa (car l'idée n'était pas nouvelle), le manchon de coton trempé dans une solution du sel considéré et placé dans la flamme non éclairante d'un brûleur Bunsen. Il put ainsi vérifier que divers oxydes, entre autres ceux de zirconium et de lanthane, donnaient dans ces conditions une lumière assez vive; mais le manchon se détruisait spontanément, au bout de peu de jours, sans doute par l'action de l'humidité et de l'acide carbonique contenus dans l'atmosphère.

C'est alors qu'il eut l'idée d'essayer des mélanges de divers oxydes; les résultats obtenus furent meilleurs, à tel point qu'il commença à breveter, en 1885, un certain nombre de ces mélanges et installa, à Atzgendorff près de Vienne, une modeste fabrique de manchons. Mais l'heure du succès définitif n'avait pas encore sonné : « Tandis que les uns, raconte Auer lui-même, voyaient avec bienveillance cette invention, d'autres affectaient beaucoup de scepticisme. Je connais un célèbre industriel du gaz qui était prêt à parier avec n'importe qui, qu'en aucune ville on n'installerait mille becs en une année; tel autre, sollicité de s'intéresser à cette industrie, refusa, répondant que sa maison ne s'occupait que d'affaires sérieuses. »

Pourtant, Auer ne se décourageait pas. Son attention se porta sur l'oxyde de thorium, dont la présence paraissait aug-

menter le pouvoir émissif des autres terres ; il chercha, en vain, à décomposer ce corps en plusieurs constituants ; à mesure que le sel de thorium devenait plus pur, il perdait son pouvoir éclairant. La matière éclairante se trouvait dans les résidus. Auer put constater que cette matière était le cérium ; mais l'oxyde de cérium, employé seul, ne donnait pas non plus une bien vive lumière ; mélangé au contraire avec l'oxyde de thorium, il donnait de meilleurs résultats ; quand on prenait 1 p. 100 de cérium et 99 p. 100 de thorium, la lumière était alors éblouissante[1].

Le manchon Auer, qui devait révolutionner l'industrie du gaz était trouvé : on était en 1891.

Une difficulté restait, et non la moindre : il fallait se procurer les précieux oxydes en quantité suffisante pour une exploitation industrielle. Le seul minerai alors exploité était l'orangite du fjord de Langesund, près d'Arendal ; il coûtait mille francs le kilogramme, et il était à peu près impossible de s'en procurer plus de quinze kilogrammes à la fois.

On se souvint alors que certains sables d'alluvions, traités jadis aux États-Unis, dans les Carolines et l'Idaho, pour l'extraction de l'or, renfermaient des grains jaunes et lourds d'une substance appelée *monazite* et dans laquelle on avait signalé la présence du thorium. L'exploitation en fut aussitôt entreprise ; les placers abandonnés reprirent une activité si fructueuse que la recherche des terrains monazités fut entreprise de tous côtés ; on découvrit des gisements très riches et très étendus dans plusieurs provinces du Brésil, en Australie, en Tasmanie ; les monazites existent même en France, près du Puy, dans le lit du petit ruisseau qui passe

1. Le tableau suivant montre à quel point le pouvoir éclairant dépend des proportions relatives des deux oxydes :

Oxyde de thorium.	Oxyde de cérium.	Litres de gaz consommés par heure.	Pouvoir éclairant en bougies.
—	—	—	—
100	0	130	2,6
99,9	0,1	115	17
99,8	0,2	129	41
99,5	0,5	133	62
99,0	1	101	71
98,0	2	101	61
95,0	5	101	40
90,0	10	101	11
0	100	125	2

à Saint-Christophe. Enfin, un autre minerai, la *thorianite*, qui renferme jusqu'à 80 p. 100 d'oxyde de thorium, était découvert à Ceylan. Ainsi tous ces corps n'étaient rares que parce que nous ignorions leur existence : notre sol en renferme des quantités suffisantes pour une exploitation prolongée.

Aux États-Unis, les sables monazités se rencontrent dans le lit de petites rivières sorties des Montagnes Bleues; ils y forment des couches qui n'ont guère d'autre largeur que celle du cours d'eau, sur une épaisseur de 50 à 60 centimètres; la monazite, à cause de sa forte densité, s'accumule surtout dans le voisinage des sources. C'est là qu'on va la séparer des sables inactifs et plus légers, par la méthode primitive qui servait jadis à en extraire les paillettes d'or. Un ouvrier verse le sable sur une rigole inclinée, ou *sluice*, parcourue par un courant d'eau, tandis qu'un aide agite constamment le mélange de sable et d'eau; la monazite s'écoule, avec un peu d'or, par des trous percés dans le sluice; le produit, recueilli et séché, passe ensuite entre des électro-aimants qui complètent le triage, en séparant les grains de monazite légèrement magnétiques du sable inerte et du fer titané et du grenat, dont le magnétisme est plus accentué.

C'est dans cet état que les monazites de l'Amérique du Nord sont livrées à l'industrie chimique; la plupart d'entre elles sont traitées aux États-Unis par la *Welsbach Light C°*, qui en extrait les divers constituants par une série d'opérations d'autant plus longues que le manchon Auer exige des produits d'une grande pureté. Quant aux monazites bréziliennes, plus riches en thorium que les précédentes, elles sont en général, après un lavage sommaire, embarquées comme lest à bord des navires qui les transportent à Hambourg; elles sont traitées par les usines allemandes.

On conçoit que la mise en œuvre de semblables moyens industriels, opérant sur une production annuelle de monazite voisine de cinq mille tonnes, ait singulièrement modifié le prix des terres rares : en 1895, le kilogramme de thorium valait encore 2 250 francs; trois ans plus tard, le prix n'était plus que de 450 francs; il s'abaissait à 50 francs en 1903 et il a encore diminué depuis, non pas il est vrai par les progrès de la

fabrication, mais par suite de la disparition d'un cartell des producteurs allemands.

Peu de temps après la grande découverte d'Auer, les terres rares qu'il venait d'appeler à la vie ont failli recevoir une nouvelle application. Tout le monde a connu la lampe Nernst et admiré la lumière éblouissante qu'émet son bâtonnet d'oxyde échauffé par le courant électrique. Ce bâtonnet, fait primitivement en magnésie, fut ensuite fabriqué avec divers mélanges de terres rares[1]. Mais, hélas! la lampe Nernst se meurt, étouffée par la double concurrence du manchon Auer et des nouvelles lampes électriques à filament de tungstène, et c'est une chose assez triste que de voir une si belle invention, qui a coûté tant d'intelligence, d'activité laborieuse et de capitaux, disparaître ainsi en pleine jeunesse, sans avoir connu la plénitude du succès.

En tous cas, la science a grandement profité de la découverte d'Auer; les terres rares, leurs métaux et leurs principaux sels sont aujourd'hui des produits courants que plusieurs fabriques livrent à l'état pur; leur étude, autrefois si difficile, peut se continuer dans de meilleures conditions; l'industrie a largement payé sa dette à la science.

*
* *

Mais il était donné aux terres rares de quitter une fois de plus la paix du laboratoire et d'offrir à l'humanité l'agrément d'une de leurs plus curieuses propriétés; c'est encore au génie d'Auer que nous devons cette nouvelle application.

La monazite renferme des quantités d'oxyde de thorium très variables, mais dont la proportion atteint rarement 10 p. 100; au contraire, la teneur en oxyde de cérium est, le plus souvent, supérieure à 50 p. 100; or on a vu que la pré-

1. Voici quelques-unes des compositions qui ont été employées :

OXYDES DE :	1	2	3	4	5	6
Zirconium	90	80	70	10		
Yttrium	10	10	30	10	10	17,5
Erbium		10		10	20	2
Thorium				70	70	80
Cérium						0,5

paration des manchons exigeait 99 fois plus du premier corps que du second; il en résulte qu'après extraction du thorium, il reste un excès considérable de cérium, qui s'accumule inutilement dans les usines. Le cérium est donc un sous-produit inutilisé de cette industrie, et comme, dans toute exploitation bien comprise, rien ne doit être perdu, les chimistes se sont évertués depuis longtemps à en tirer parti; on a proposé son emploi en verrerie et en céramique, pour la coloration et le mordançage des étoffes; Auer lui-même avait préconisé son emploi dans la fabrication des accumulateurs électriques; enfin MM. Lumière ont proposé l'emploi des sels cériques pour la photographie. Mais il n'était rien sorti de toutes ces tentatives et le cérium continuait à rester sans emploi, quand apparut le briquet au ferro-cérium, dont la fortune paraît devoir être durable.

On savait depuis longtemps que l'acier n'est pas le seul corps qui donne, par frottement contre un corps dur, des copeaux incandescents; on connaissait un alliage de fer et d'antimoine qui, frotté contre une lime, dégage des gerbes d'étincelles et M. Chesneau avait montré, en 1896, que l'uranium, que Moissan venait d'obtenir par le four électrique, possède à un haut degré cette propriété pyrophorique, qu'on rencontre encore dans le thorium, le lanthane et d'autres métaux.

Mais l'abondance des étincelles n'est pas le point le plus important; c'est leur température qu'il faut surtout considérer, car c'est d'elle que dépend la possibilité d'allumer des mélanges d'air et de gaz ou de vapeurs inflammables; ainsi un mélange de grisou et d'air ne s'enflamme que s'il est mis en contact avec un corps dont la température atteigne au moins mille degrés; une température aussi élevée est nécessaire pour allumer le mélange combustible qui se forme au voisinage d'une mèche imbibée d'essence. Or, quand on détache, à l'aide d'un silex, des copeaux d'acier, le frottement a pour effet de porter le métal au rouge; il brûle alors dans l'air et c'est la chaleur dégagée dans cette réaction qui règle la température finale de la parcelle oxydée. Les corps dont l'oxydation dégage le plus de chaleur sont donc, *a priori*, ceux qui donnent les étincelles les plus chaudes; les métaux des terres rares sont dans ce cas, avec l'uranium, le thorium et quelques autres; il

serait donc vain de rattacher à la radio-activité, comme on l'a fait parfois, une propriété dont l'explication est toute naturelle. Mais il ne suffit pas non plus de prendre le métal le plus oxydable pour avoir les étincelles les plus chaudes; il y a des conditions de dureté, de ténacité qui règlent la formation du copeau métallique et qu'aucune théorie ne permet de prévoir.

Le cérium est par excellence un métal pyrophorique : il suffit de le gratter avec une épingle ou de le frotter avec une brosse métallique pour en tirer des étincelles très brillantes et très blanches, par conséquent très chaudes. Mais à l'état pur, il est trop mou et surtout il s'oxyde spontanément à l'air; il faut donc l'allier avec un autre métal qui lui donne du corps et qui assure sa conservation. Parmi les diverses compositions essayées jusqu'à présent[1], la meilleure paraît être le ferro-cérium proposé par Auer : il est constitué d'un tiers de fer pour deux tiers de cérium et les étincelles qu'il donne, par frottement contre une lime ou une petite roue dentée en acier, sont assez chaudes pour allumer un mélange d'air et d'essence vaporisée; il permet donc d'obtenir directement une flamme, tandis que l'antique briquet à acier-silex donnait juste assez de chaleur pour mettre en combustion l'amadou ou des mèches imprégnées de chromate, d'azotate de plomb.

Tel est le principe du nouveau briquet qui se pose aujourd'hui en rival de l'allumette chimique. Au fond, malgré la différence d'aspect, les deux dispositifs fonctionnent de la même manière : un frottement préliminaire dégage, dans les deux cas, assez de chaleur pour amorcer une réaction chimique qui ne se produit pas à la température ordinaire; cette réaction, qui est, pour l'allumette comme pour le briquet, une oxydation, élève assez la température pour enflammer un mélange d'air et de vapeurs combustibles. Le principe n'est donc pas changé : le cérium s'est seulement substitué au phosphore et la vapeur d'essence a remplacé les gaz combustibles produits par le bois, la paraffine ou la cire.

Les brevets d'Auer sont actuellement exploités par la Pyrophor-Metallgesellschaft de Cologne qui livre au commerce, sous forme de bâtonnets ou de petits cubes, le précieux alliage.

1. On vient encore de breveter un alliage de cérium et de magnésium.

Celui-ci, qui ne revient pas à plus de 60 francs le kilogramme, est vendu environ 300 francs. Comme chaque gramme de matière permet d'obtenir deux à trois mille allumages, on voit qu'un centime représente le prix de cent allumages. Il est vrai qu'on néglige, dans ce calcul, le prix de l'essence dépensée; mais ce prix est très modique, et le briquet pyrophorique serait, dès à présent, en état de faire aux allumettes chimiques une concurrence victorieuse, si de lourdes taxes n'avaient pas, en France tout au moins, rendu la lutte inégale. Ces moyens artificiels peuvent bien retarder les effets de la découverte : ils n'en changeront pas les résultats derniers; pas plus que la bougie et la lampe à pétrole n'ont disparu devant la lumière électrique, l'allumette ne disparaîtra pas devant le briquet; mais elle laissera une large place à un mode d'allumage plus économique, plus hygiénique et plus propre.

Ainsi, le manchon Auer, la lampe Nernst, le briquet pyrophorique : voilà ce qu'il y avait en puissance dans les modestes échantillons minéralogiques qui ont usé la vie de tant de savants. Nous ne sommes qu'au début : quinze éléments nouveaux entrent dans la chimie, avec toute la lignée de leurs sels et de leurs combinaisons; c'est un formidable accroissement des énergies naturelles à la disposition de l'humanité; c'est aussi tout bénéfice pour l'esprit humain, qui découvre de nouveaux aspects dans la variété infinie de l'univers.

L. HOULLEVIGUE

SONNETS[1]

I

PERSÉE

Sur la place, devant le Vieux Palais hautain,
Dont le marbre depuis quatre cents ans essuie
Le sang du peuple avec les larmes de la pluie,
Le Persée est debout en bronze florentin.

Il songe... Il a semblé me parler, un matin;
Il m'a dit : « Je suis seul, j'ai froid et je m'ennuie :
Plus un homme ne vient ici qui ne s'enfuie
Devant la triste énigme attachée à ma main.

» C'est que je tiens pendue aux cheveux de Méduse
La Beauté, dont le poids me lasse : ma main s'use,
A montrer sans espoir l'Idéal ignoré.

» Les artistes s'en vont qui seuls y pouvaient croire,
Et, lorsqu'ils auront clos cette superbe histoire,
Je laisserai tomber la tête — et je mourrai! »

1. Hier les amis de Guillaume Dubufe, pour le deuxième anniversaire de sa mort, lui consacraient un monument funèbre, œuvre exquise de Bartholomé, où l'on peut voir, sous les jeux variés de la lumière et de l'ombre, avec le frisson même de la vie, — de cette vie qu'il aimait tant! — une forme svelte et charmante, la plus tendre figure de la pitié humaine, pleurer pudiquement l'artiste couché dans l'éternel repos. Mais le peintre avait laissé de lui-même un autre monument, ignoré de tous, sinon de ses plus intimes, témoignage discret de sa sensibilité, de sa culture et de son goût : un recueil de sonnets, amoureusement tracés dans ses heures de loisir, depuis l'adolescence jusqu'à l'âge mûr, et prêts à paraître enfin quand le sort l'a brusquement frappé. Nous avons réclamé l'honneur d'offrir au public la primeur de quelques-uns : au moins donneront-ils par avance une idée de ce livre ample et divers, toujours sincère, pittoresque et délicat.

II

FIERTÉ

Odi profanum vulgus et arceo.
(HORACE.)

Je déteste et je fuis le vulgaire! Je hais,
Du droit de mon amour et de ma foi d'artiste,
Ces faciles heureux dont la vertu consiste
A ne connaître pas les pleurs insatisfaits.

A leur cerveau sans rêve, où l'âme à peine existe,
Suffit l'orgueil de vivre et l'inutile paix.
Ils n'aiment pas! Ils sont contents comme ils sont laids,
Et n'ont pleuré jamais en voyant le ciel triste.

Solitaire au milieu des sots et des méchants,
Pareil à ces pommiers isolés dans les champs
Qui penchent sous le poids de leur floraison rose,

L'artiste comme l'arbre est las et veut des soins :
Il s'épuise à donner son âme, mais du moins
Il pense et son esprit fait fleur de toute chose!

III

« SAINTE CÉCILE »

En souvenir de toi je l'avais faite belle,
Avec un fin sourire, un beau front, de grands yeux,
Écoutant doucement une musique telle
Que les anges en font qui chantent dans les cieux.

« Sainte Cécile » était le nom sacré de celle
Dont la forme ici-bas te ressemblait le mieux,
Et je te méritais en travaillant pour elle,
Vous aimant davantage ainsi toutes les deux.

Jamais mon cher travail ne fut plus près du rêve ;
Aimant pour toi mon œuvre, et pour mon œuvre aimé,
Dans ces deux purs amours j'ai mis toute ma sève;

Ton sourire, à la fois et charmant et charmé,
Me livrant chaque jour une grâce nouvelle,
Était ma récompense autant que mon modèle.

IV

LE TITIEN

Le soir, dans la douceur de l'air vénitien,
A l'heure où le soleil descend sur l'onde et dore
La ville aux clochers blancs et roses que j'adore,
Je revois les beaux ciels aimés du Titien.

Il dort dans la lumière et son âme revient
Des soleils qu'il habite au pays de Cadore :
Peut-être ces rayons sont ses regards encore
Qui cherchent sur la mer si sa Ville « fait bien ».

Car il aimait vraiment le métier dont nous sommes,
Peintres, enfants gâtés et bons parmi les hommes,
Qu'un peu de rose rend heureux pour tout le jour,

Et moi, suivant dans l'or transparent de l'espace
Son ombre bienfaisante au disciple qui passe,
Je me sens dans le cœur un peu de son amour.

V

EROS

A Rosset-Granger.

Au fond des bois, assis sur un autel antique,
Auquel ont les amants coutume de venir,
Eros, à l'heure bleue où le jour va finir,
Aiguise ses chansons sur son arc ironique;

Une flèche est l'archet moqueur dont la musique,
Fait les oiseaux chanter et les humains souffrir :
Les êtres, à sa voix, se hâtent d'accourir,
Et l'écho sur les monts lui donne la réplique.

Ainsi me plaît Amour avec son air vainqueur,
Et, quand le doux avril épanouit leur cœur,
Ainsi l'ont vu bergers et le verront bergères :

Car, lorsqu'ils ont connu l'amoureuse leçon,
Ils reviennent toujours écouter la chanson
Qu'ont les oiseaux apprise aux poètes, leurs frères.

VI

MUSIQUE SACRÉE

L'église est la maison la plus belle du monde,
Faite pour le Dieu tendre et doux en qui je crois,
N'ayant pour serviteurs près de la sainte Croix
Que des anges gardiens à chevelure blonde.

Le murmure qui prend toute la nef profonde,
C'est le bruit de leurs pas et c'est leurs douces voix,
Et, quand ils sont joyeux et graves à la fois,
C'est qu'ils font leur concert en chantant à la ronde.

De ses premiers baisers le soleil, chaque jour,
Descend parer l'autel pour le festin d'amour;
Alors, parmi l'encens, les rayons et les flammes,

Quelque chose s'entend d'invisible et de pur
Comme un chant virginal qui flotte dans l'azur,
Et c'est pourquoi je crois que les anges sont femmes.

VII

REMORDS

Comme le cœur humain les sens ont leurs remords :
Pareils à des chevaux épouvantés que dompte
Une divine main d'un invisible mors,
Ils s'arrêtent vaincus de dégoût et de honte.

Les sens sont satisfaits, mais la révolte est prompte
De l'esprit immortel aux débauches du corps :
De tristesse, l'amour jusqu'à l'âme remonte;
Dans les embrassements tous les désirs sont morts.

O sommeil de la bête, ô revanche de l'ange !
Chaste réveil du cœur profané qui se venge,
Comme si la raison se levait du tombeau,

Où, dans l'apaisement de la chair, l'âme écoute
Le bruit de ses pensers qui tombent goutte à goutte,
Comme au sépulcre ouvert tombent les gouttes d'eau !

VIII

LE BOIS SACRÉ

Voici le doux pays et les chères collines
Et le bois où la source harmonieuse dort;
Voici les prés fleuris, les coteaux, les ravines,
D'où les grands arbres bleus se mirent au lac d'or.

Seul tu connais ces lieux, toi qui rêves encor,
O maître ! Et seul tu sais, à ces heures divines,
Quel charme étrange unit et quel secret accord
Les femmes que tu vois aux dieux que tu devines.

Ta pensée a peuplé ce paysage pur
D'êtres sacrés venus des chemins de l'azur,
D'âmes tendres ayant gardé des formes nues;

Leur passage a laissé quelque chose du ciel,
Et, dans les bois nouveaux, les muses revenues
De leur rire divin ont chassé le réel.

IX

LE *FORTINO*

Entrez, vous qui venez à l'île de mémoire,
Vers l'île bleue, à l'heure amoureuse où souvent
La mer semble dormir au soleil et se moire
De frissons aux baisers harmonieux du vent !

Demeurez un moment à cette ombre, devant
L'azur sacré, témoin d'une immortelle gloire,
Et, de mon seuil ami, contemplez en rêvant
Le grand décor muet de la lointaine histoire.

Entrez, passants de tout pays, de tout savoir :
La maison m'est heureuse à vous y recevoir,
Poètes, chemineaux de la pensée, artistes,

Porteurs inconscients et doux de vérité!
Cœurs sincères et purs, âmes fières et tristes,
Entrez, vous qui venez au nom de la beauté!

X

MADONE

Je t'ai peinte en ta gloire et ta divinité.
Fleur mystique, beau lys éclos au cœur du monde,
Vierge, ô symbole pur de la grâce féconde,
Telle que je t'ai vue en mon rêve enchanté.

J'ai, pour te faire belle, aux anges emprunté
Leurs voiles fins avec leur tendresse profonde,
Et la robe sacrée et l'auréole ronde
Que portent ces divins gardiens de ta beauté :

Si mon nom près de toi passe dans un bruit d'aile,
O Vierge, tu prieras pour l'artiste fidèle
Qui, faisant son amour de sa croyance en toi,

Heureux, osa te peindre en ces humbles images,
Et, d'une main pieuse ornant l'azur des pages,
Y mit les lys et l'or et son rêve et sa foi.

GUILLAUME DUBUFE

MINES D'OR EN FRANCE

ET

CONCESSIONS

Le Limousin et la Marche, pour prendre de vieux noms (les vieux noms conviennent le mieux aux vieilles choses et les mines d'or de la Marche et du Limousin sont de vieilles, de très vieilles choses, renouvelées, dit-on, des Gallo-Romains) regardent avec étonnement et des passions mêlées d'anxiété, d'attente, d'espoir et de crainte la loi minière de France qui ne fonctionne plus. Ce sont d'étranges sentiments qu'inspirent au « terrien » les recherches de mines. Cette nuit solide du sol ne parle pas à son imagination, gouffre entr'ouvert où il voit bien de l'or s'engouffrer sous forme de travaux et de salaires, mais d'où il n'admet pas aisément que de l'or puisse jamais sortir. Et s'il dit volontiers : « Chez nous, il y a de l'or », il le dit du bout des lèvres, sans trop y croire, et seulement s'il est l'heureux posssesseur d'un de ces bouts de terre jadis maudits, — parce qu'il n'y poussait rien, — devenus subitement bénis parce que l'aridité du sol brisé est la cicatrice qu'a laissée le mineur des temps jadis.

Qui ne le connaît aujourd'hui en Limousin et dans la Marche ce mot de « fosse » qui fait retentir au fond des cœurs naïfs tout un carillon d'espérances? « Vous ferez bien une recherche, une toute petite recherche », me disent les vieux d'un air avenant, et le gamin qui sort de l'école s'offre à vous conduire à celle-ci, à celle-là, à toutes les fosses de son

village perdu. Il les connaît parce qu'il fait bon dans leur fouillis de houx et de jeunes chataigniers; on va dénicher les nids à la saison des nids, grimper dans les arbres demi séculaires au fond de ces trous mornes et paisibles, — tels les cratères éteints de minuscules volcans. Mais le vieux, lui, a son idée en vous parlant de faire des recherches : il lui reste par hasard un lopin de fosse dont il n'a pas disposé, sur lequel il n'a pas encore vendu son droit de fouille et il est anxieux de le vendre. On a beau le repousser gentiment en lui disant qu'on est un journaliste, un poète. Il ne croit pas...

Et comme, dans un pays de vin, les gens loquaces vous disent : « J'ai vendu tant la barrique, mon rouge, mon blanc, mon vin clairet », ici les gens vous disent : « J'ai vendu mes droits de fouille pour tant d'années, à tant par an et par are de fosses. » Qui, dans certains villages, n'a pas son lopin de fosse ou de prétendue fosse? Celui-ci vous dit : « Si c'était à refaire!... Que voulez-vous? Nous n'y connaissions rien!... C'est par un tel, de tel endroit que ce Monsieur de Paris nous est venu. Mais quand notre contrat sera expiré! » Voilà trois ans qu'il rumine ainsi ce qu'il a fait et ce qu'il aurait dû faire. La femme surtout a entassé des châteaux en Espagne durant ces trois années mortellement longues... Il reste deux années à courir avant l'expiration du contrat qui est de cinq ans. Elle est là, buvant mes paroles, car elle ne peut se résigner à croire que je sois journaliste, et, me faisant du moins cette concession d'admettre que je ne suis pas un financier, elle s'est arrêtée à un moyen terme, me prenant pour un homme de loi!

Alors, je me mets à expliquer tout au long la loi minière de France, la loi de 1810, comme quoi l'âge d'or pour les « propriétaires de la surface », pour les propriétaires de fosses, est, de par cette loi, précisément celui où l'on cherche l'or sans l'avoir trouvé ou, du moins, sans avoir des preuves évidentes dont on puisse, à la satisfaction du corps des Mines, suffisament faire état pour obtenir la concession. Le filon « prouvé », suivant l'expression technique, déjà le propriétaire de fosses est en moins bonne posture; nulle raison pour les demandeurs en concessions d'occuper une nouvelle fraction de terrain, de multiplier les points d'attaque et redoubler les travaux; ils n'ont plus qu'à attendre d'un sommeil paisible le bon plaisir

du Gouvernement dont dépend la concession... Et pendant ce temps, la redevance que les propriétaires touchent pour leur droit de fouille court toujours, mais sans s'accroître, aucune surface nouvelle n'étant occupée... Avec l'octroi de la concession, c'est fini pour le paysan : plus d'imprévu à attendre, plus d'espérances chèrement caressées; une indemnité brutale et sèche, au double de la valeur du sol occupé, puis plus rien; la pièce est jouée au bénéfice du concessionnaire, auquel des amitiés parlementaires ou administratives ont valu ce cadeau.

« Quand nous renouvellerons notre contrat, nous aurons bien soin... », reprit la femme, comme répétant un refrain. Elle n'avait pas suivi mon exposé, perdue, noyée dans ses espérances, tellement absorbée dans son idée fixe, à laquelle, pendant le morne labeur des jours et le silence des nuits, elle pensait depuis trois ans, qu'elle y revenait sans cesse, incapable de voir, incapable de comprendre autre chose, incapable même d'entendre. « Mais puisque ce Monsieur t'explique que, quand ils auront la concession, il n'y aura plus rien à faire, » reprit le mari d'un ton sec; blessé dans son amour propre, offusqué de cet entêtement, de cette inintelligence de sa femme, il rougissait de ce qu'elle montrât ainsi devant un étranger toutes les naïvetés et toutes les illusions de son pauvre cœur.

Elle me regardait avec des yeux fixes, douloureusement interrogateurs, des yeux de folle. Et, comme je me taisais, embarrassé, presque honteux, me sentant là messager de mauvaises nouvelles, tandis que tous se taisaient et que, dans la salle basse, on aurait entendu une mouche voler, elle se mit à dire avec résolution cette fois : « Je n'y penserai plus..... Ainsi je ne deviendrai pas riche! » Glas des espérances mortes, chute du ciel des rêves dans la matière, dans la servitude sans fin du labeur! Ils avaient, si j'ai bien compris, été particulièrement malheureux, s'étant crus très malins. D'autres, des voisins, avaient conclu des contrats à 3 francs, à 5 francs, à 15 francs par are et par an, qui pour un an, qui pour deux ans, qui pour trois ans. En faisant valoir les mérites de leur fosse, très belle en effet, une fosse à faire rêver, ils avaient obtenu, eux, 50 francs par are et par an, chiffre inouï; aussi s'étaient-ils bien vite dépêchés de conclure pour cinq ans, sûrs de tenir leur homme. Le Parisien était parti ravi, enthou-

siaste, jurant de faire de nombreux travaux : déclaration capitale, pensaient nos gens, car, autant d'ares pris par les travaux, autant d'ares, et pas un de plus, devaient compter pour la redevance. Le Parisien parti, l'homme et la femme avaient serré le contrat précieusement. Et ils avaient dormi leur sommeil doré... Ils apprenaient, hélas! que « les paroles mentent et les écrits disent vrai » : les mots inscrits sur le contrat étaient bien toujours les mêmes; mais les paroles s'étaient envolées; on ne faisait pas de travaux; aucun louis d'or ne venait égayer la vie du ménage et le ménage restait rivé à ce contrat, ayant perdu la disposition de son droit de fouille... pour rien. Le plus triste encore était que des voisins encaissaient : « Que je regrette ce jour là!.... » dit la femme amèrement. Ce jour là, c'était le jour de la signature du contrat : il n'y avait pas d'autre jour dans la maison! Et elle ajouta : « Quand nous renouvellerons notre contrat, j'aurai bien soin... — Mais puisque ce Monsieur t'a dit..... » Non, elle ne voulait pas croire.

On insista pour me montrer le contrat : j'eus honte et un peu peur. Si j'allais redonner de l'espoir à ces pauvres gens, à eux qui avaient déjà tant souffert de l'espoir, qui en étaient tout endoloris! Je refusai. Et cependant l'envie me démangeait de voir un de ces contrats grâce auxquels on peut légalement organiser de telles opération moyennant une obole tombée de l'escarcelle du demandeur en concession, dans la sébille du paysan, propriétaire de la surface. Ce n'est jamais en effet qu'une obole. Notre loi permet — très justement — à l'administration de forcer la main du propriétaire récalcitrant, au moyen d'un permis de recherches administratif : elle limite, par le fait même, les prétentions des propriétaires encore que ces prétentions, tout élevées qu'elles puissent être, seraient en rapport avec le service rendu, nullement prohibitives, tel propriétaire n'étant pas, au fond, récalcitrant, mais simplement difficile, non besogneux, jaloux de ses intérêts, éclairé, en un mot, et conscient de la valeur de sa chose. Décidément la loi ne prend aucune précaution pour protéger le propriétaire contre les demandeurs en concession.

Il suffit d'ailleurs de travaux effectués sur quelques ares d'une seule fosse pour motiver, suivant nos habitudes admi-

nistratives, une demande en concession de 400 ou 500 hectares : le demandeur traite avec le paysan pour les autres fosses à seule fin d'empêcher d'y venir des demandeurs concurrents. Ces fosses sont comme des clés du royaume de l'or que les Anciens auraient laissées là : seul qui les a peut déchiffrer, dans ces régions du Limousin et de la Marche, l'énigme de la Terre. C'est donc d'un air satisfait que l'ingénieur de la compagnie de recherches, passant devant une fosse autre que celle qu'il a choisie pour ses travaux, dit : « Celle-là on l'aura toujours, elle sera comprise dans la concession ! » Et il n'y fait aucuns travaux ; il s'y protège simplement par un contrat défensif contre les tiers indiscrets.

« Le voisin d'en face, continue mon hôte, celui qui habite là-bas, de l'autre côté de la route, s'est laissé prendre tout comme nous. Il a traité pour sa fosse, pas de travaux ; rien touché non plus. » Le cas du voisin d'en face est vraiment fort amusant : il a stipulé une redevance de 1 000 francs par an jusqu'au jour où le filon serait rencontré ! Il était si convaincu qu'alors il aurait la partie belle et pourrait dicter en maître ses conditions ! Il les forcerait bien, disait-il, les concessionnaires, à lui donner un bon tant pour cent sur l'extraction !

« Nous comptions bien aussi là-dessus, interrompt la femme, un tant pour cent sur l'extraction ! » Mais vite, comme craignant des doléances nouvelles, se raidissant, voulant faire le brave, l'homme reprit : « Nous tirerons ce qu'on peut de la situation. Il y aura des ouvriers. Tu seras cantinière : toutes les cantinières font fortune ! » Et, plus sombre : « Je suis né une pioche à la main, je mourrai une pioche à la main ! »

Après que mon hôte m'eut offert un morceau de pain noir, frugal goûter, nous sortîmes ensemble. Je cheminais, tête basse, en songeant à cet arrachement du cœur qu'il aurait quand les premières barres d'or seraient expédiées de l'usine, quand des millions sortiraient de « son » sol peut-être : alors, l'ombre qu'il avait un moment cru saisir serait à jamais évanouie. Il semble qu'entre le propriétaire du champ et le concessionnaire de toute autre mine qu'une mine d'or, le drame de l'envie, du regret, de l'impuissance soit moins poignant, parce que l'apparition de la richesse est moins matérielle. Et le paysan n'est pas un propriétaire quelconque : la terre tient à

ses entrailles. Seul chez lui, de temps immémorial, de père en fils, voir un étranger chez lui, en maître, se passant de lui! et cet étranger devenir riche, sous ses yeux et à sa barbe, quand lui, du matin au soir, ne pense qu'à ses quelques sous qu'il amasse! Ce sont ses entrailles même, avec cet or, qu'il voit sortir. Au loin le bien être, l'aisance lui apparaissent avec des douceurs amères de patrie perdue, car il en a joui autrefois, en rêve. « Trouvez-vous la loi juste? lui dis-je. — Quant à cela, non, fit-il, nous... nos ancêtres... qui avons toujours payé les impôts sur cette fosse! »

« Savoir si cela va recommencer? » paroles que me jette au passage, d'un air interrogateur, un jeune homme occupé à faire boire ses bêtes à la fontaine du village. Je revenais d'un chantier de prospection désert : au bout du long tuyau métallique qui indique, de loin, les endroits où les recherches se poursuivaient, plus de panache de fumée; la fiévreuse pulsation du moteur ne trouble plus la quiétude des fosses où, parmi les châtaigniers, les geais et les coucous du pays, descendant de longues lignées locales de geais et de coucous, ont repris leurs ébats séculaires. La maison de bois où, devant l'âtre en pierre improvisé, les mineurs séchaient leurs vêtements, dégouttants des eaux d'en bas, est maintenant ouverte à tous les vents; de vieilles défroques gisent pêle-mêle avec des bouteilles vides ou brisées; les machines, tout ce qui avait une valeur, est parti, et l'écriteau « Défense d'entrer sous peine de procès-verbal. Danger » n'abrite plus qu'une scène d'abandon et de désolation. Et le cœur des gens du pays aussi est désolé.

Triste est le charretier qui charriait le charbon à la mine, — les chantiers de prospection s'appellent, dans le langage du pays, des mines — et triste, le charron qui raccommodait la charrette! Triste, le propriétaire de la grange qui chaque jour hébergeait, à un franc par bicyclette et par mois, soixante bicyclettes; les mineurs venaient à la mine en bicyclette du bourg le plus voisin. Triste, le mécanicien du bourg; triste, le charpentier et triste, l'habitant qui, moyennant trois à quatre francs par jour, sur lesquels il gagnait bien un franc, logeait le mineur; tristes, les fournisseurs, bouchers, boulangers et le

reste; mais plus plaintive que toutes, dans ce concert de plaintes, la voix des cabaretiers!

Il n'y a pas jusqu'à ces commères là-bas, venant de leurs villages au marché, qui ne se lamentent en de mutuelles confidences! Il faisait bon vendre beurre et œufs aux dames des mineurs venus de l'Aveyron et du Cantal; tout alors se vendait bien! ah! elles ne lésinaient pas pour deux sous ces dames, qui potinaient ou bricolaient tout le jour, ne faisant rien ou pas grand chose de leurs dix doigts. Leurs maris gagnaient de si belles journées! un minimum garanti de cinq francs qui, avec deux ou trois francs de travail à la tâche, faisait dans les sept à huit francs. Alors, quand une chose plaisait à la cliente, deux sous de plus, deux sous de moins... Qu'est-ce que deux sous pour une dame de mineur? Mais deux sous comptent pour une paysanne et c'est une joie de triomphe de les avoir remportés! « Les femmes de mineurs ne savent pas tenir un cours », disait-on dans le pays : on les en méprisait un peu, mais c'était un mépris très doux.

« Savoir si cela va recommencer? »... Dans l'arrondissement de Saint-Yrieix, une centaine d'ouvriers ont été renvoyés, une centaine aussi dans celui de Bourganeuf, quelques dizaines dans celui de Limoges. Des chantiers de prospection ont été fermés, d'autres n'ont plus travaillé que faiblement. Les demandeurs en concession se disaient découragés par l'attente des décrets de concession ou bien, pour pousser les travaux, ils ne trouvaient plus de bailleurs de fonds; les bailleurs aussi étaient découragés. Parfois encore ils n'avaient plus sujet de travailler dans un chantier où le filon était « prouvé » à la satisfaction du corps des Mines, ni d'ouvrir d'autres chantiers à côté, à cause de cette funeste habitude des grandes concessions qui donne 400 ou 500 hectares au même, quand la minéralisation n'est souvent « prouvée » par lui que sur quelques dizaines d'hectares ou beaucoup moins. Et peut-être, dans tous les cas, les financiers n'étaient-ils pas fâchés de faire sentir le besoin que le pays avait d'eux.

Alors ce ne fut qu'un cri : « Qu'on accorde les concessions! » suivi d'un amer, bien amer : « Ah! le Gouvernement ne pense pas à nous! » Mais que pouvait faire le Gouvernement, arrêté par la réforme de la loi minière, réforme néces-

saire, infiniment délicate et qui suit son cours? Depuis quatre ou cinq ans, la délivrance, à guichets ouverts, des décrets de concessions a été arrêtée. Quelle intervention a donc calmé le flot des décrets? Celle d'un souci de justice absolue. Il est certain que la loi minière actuelle ne tient compte, en fait de mines d'or, ni des droits, ni des intérêts de l'État, des départements, des communes, des paysans et des travailleurs. Mais, en se proposant un nouvel idéal, a-t-on suffisamment essayé de chercher un moyen terme entre les contingences et la justice absolue? Est-il impossible de trouver une conciliation provisoire entre les intérêts de tous les particuliers, paysans, concessionnaires, ouvriers ou autres, et ceux des départements et de l'État?

*
* *

Il y a d'abord les intérêts de la main-d'œuvre locale. Ils seraient entièrement sauvegardés si les demandeurs en concession pour or souscrivaient à la condition suivante : ne pas employer plus de 10 p. 100 de main-d'œuvre étrangère. Cette condition est déjà inscrite dans le cahier des charges de nombre d'entreprises de travaux publics; elle est acceptée par la mine d'or en exploitation de La Bellière (Maine-et-Loire) dont les chantiers emploient plus de cinq cents ouvriers. Ces restrictions apportées, pour l'or, à l'emploi de la main d'œuvre étrangère n'éveilleront pas les mêmes susceptibilités entre nations que pour d'autres minéraux : l'or est une chose à part; en cela jusqu'à présent, la France paraît privilégiée en Europe.

Résultat pour la nation : garder une plus grosse part de l'or extrait (les receveurs des postes de Meurthe-et-Moselle vous diront ce que les mineurs italiens, par exemple, travaillant dans les mines de fer, envoient d'économies à leurs familles en Italie), en outre se former un personnel de mineurs d'or. Le métier, pour l'or, est à peu près la même que pour l'étain, le cuivre, le zinc, le plomb; il est tout autre, beaucoup plus délicat, que pour le fer et le charbon. Être mineur d'or, d'étain, de cuivre, de zinc, de plomb est bien plus conforme au penchant et aux qualités de notre nature. En toute industrie, comme en toute culture, le soin, l'ingéniosité, la recherche

du nouveau, tout ce qui est proprement art, est notre fait. Notre sol qui nous offre peu d'occasions d'instruire le mineur par l'étain, le cuivre, le zinc, le plomb, nous en offre au contraire de l'instruire par l'or. L'État serait fort coupable de ne pas mettre l'occasion à profit. L'industrie des mines d'or est une des grandes industries en ce sens qu'elle est de celles qui emploient le plus d'activités humaines. Nos capitaux nous l'ouvrent partout. Mais pour y prendre notre part d'activité technique, il est d'abord essentiel que nous formions du personnel en France.

Résultat pour les provinces, Marche, Limousin, Anjou et telles autres qui savent déjà posséder des mines d'or ou apprendront un beau matin qu'elles en possèdent : assurer un profit plus grand aux commerçants des bourgs et aux paysans qui apportent leurs denrées et faire monter les salaires des ouvriers.

Des mineurs français viendront avec leurs femmes, il y a chances du moins, ou bien il prendront femme dans le pays : les femmes, autant de bouches de plus à nourrir. Et puis, nous soucions-nous de voir campées chez nous de fortes agglomérations d'étrangers presque tous célibataires? Trop de célibataires ne va pas sans quelque désordre, notamment dans les mœurs, ni sans quelques surprises douloureuses aux intéressées, sans dommages irréparables à l'hygiène publique[1]. Il serait facile de montrer aux ouvriers agricoles, tout autour dans le voisinage, que leurs salaires sont solidaires de ceux de la mine; plus la mine paiera cher, plus elle prendra de bras à la terre et plus la terre, en réponse, paiera cher les bras, pour les retenir. Du reste, ils en ont fait l'expérience. Qu'est-ce que les travaux de prospection dans un rayon d'une dizaine de kilomètres autour de Saint-Yrieix, quand ils battaient leur plein, pouvaient employer d'ouvriers? Peut-être deux cents, dont une partie seulement étaient pris sur place. Auparavant, les salaires agricoles étaient très bas. Ils sont montés d'un bond. Aurait-on jamais cru qu'une si faible proportion de main d'œuvre distraite de la terre provoquerait une hausse

1. Les ravages de la syphilis sont terribles dans l'arrondissement de Briey (Meurthe-et-Moselle) où une population d'une quarantaine de mille ouvriers étrangers s'est abattue pour l'exploitation des mines de fer.

pareille? Mais les propriétaires fonciers, les métayers et les fermiers, qui emploient de la main d'œuvre et que touche tout accroissement des salaires agricoles, vont gémir. Et les concessionnaires de mines exposeront au député de l'arrondissement et aux journaux que, devant les salaires prohibitifs, devant une main d'œuvre à former, car on ne s'improvise pas mineur — et dire que l'Italie, la Grèce, l'Espagne surtout renferment tant de mineurs expérimentés, ne demandant qu'à venir! quel dommage! — on ne pourra plus songer à exploiter les filons de teneur médiocre : tant pis pour le pays, tant pis pour la région, tant pis pour tout le monde!...

Si du moins l'on consultait aussi les ouvriers des mines futures! Mettons qu'il y ait plusieurs mines à quatre ou cinq cents ouvriers chaque : cela fera toute une armée. Les gens des villages voisins s'occuperont de préférence « au jour » (c'est-à-dire à l'usine de traitement et aux manutentions de surface), comme à La Bellière, mine d'or en exploitation du département de Maine-et-Loire; quelques ambitieux seulement seront tentés par le produit du travail souterrain fait à la tâche. Venus des quatre coins de la France, d'autres formeront les cadres « du fond »; ce sont des vieux de la mine, ils connaissent le métier. Les autres sont des « bleus » qui commencent seulement à tâter du fond et sont encore tout à la joie des beaux salaires qu'ils gagnent et que la terre ne leur donnait pas. Ils se voient déjà avec un petit pécule, achetant un petit commerce quelque part, ou une terre, ou un cheptel. Ils ignorent que les vapeurs métalliques, très inégalement nocives suivant les métaux, abrégeront leurs jours. Ils ne voient pas que l'arsenic, presque constamment associé à l'or dans les gisements de la Marche et du Limousin, comme de l'Anjou, guette leur foie. L'arsenic est le poison de l'or : déjà on peut, dit-on, rencontrer sur les grandes routes de l'Ouest et du Centre des mineurs de La Bellière (Maine-et-Loire) ou du Châtelet (Creuse) tout jeunes et qu'on croit vieux. Y pensent-ils, à ces macabres apparitions, les « bleus » d'hier qui se dégrossissent à vue d'œil au contact de la vie industrielle et réalisent, en un rien de temps, un nouveau type d'hommes aisément discernable de leurs frères restés paysans? De fait, leurs illusions peu à peu s'en vont. S'ils gîtent dans une

ferme, le bruit et le va et vient les empêchent de dormir le jour, quand ils ont travaillé la nuit. Et puis il y a la nourriture plus forte, le vin, les excitants, tout ce qui, dans le travail du fond, remplace le soleil. Et cela coûte et cela fatigue. Non, ils ne volent pas les beaux salaires que la clause, 10 p. 100 au plus de main d'œuvre étrangère, peut, seule, leur assurer[1] !

La théorie de la participation individuelle des ouvriers aux bénéfices de la mine est bien plus séduisante; toutefois, au fond il n'y a rien : le bon de participation aux bénéfices viendrait en déduction du salaire fixe et, sous ce régime, le total des deux salaires, le fixe et le variable, serait tout bonnement égal au ci-devant unique salaire fixe, si même il n'était pas moindre. Avec la clause du 10 p. 100, c'est la vieille loi de l'offre et de la demande qui opère, simple et toujours efficace : la main d'œuvre raréfiée, son prix monte. Aussi cette clause est-elle précieuse quand elle est possible. Or, elle l'est pour l'or : une nation, pour sa vie, a besoin de charbon et de fer; elle n'a pas besoin, chez nous du moins, d'or.

Autre aspect de la question : le dommage agricole à la région. Toute mine, par ses travaux souterrains, dérange le système des eaux. Pour un pays de paturages naturels, ce dérangement est un désastre. Aujourd'hui le propriétaire lésé, si ses terrains ne sont pas « occupés », n'a droit qu'au dommage simple (article 1382 du Code Civil) et il faut qu'il fasse la preuve du dommage — que de peines! — bien heureux encore si une transaction adroitement présentée ne le spolie pas d'une partie du dommage simple! Pris entre l'effroi des procès et l'appât de l'argent comptant, harcelé peut être par sa femme, pour qui, quand justice entre, tout le bien y passe, plus d'un paysan accepte une indemnité dérisoire. Un chemin de fer, une route, une rue rendent à la localité des services

1. Il y a des parties de la France où la population, aimable et douce, tolère dans les mines la main d'œuvre étrangère. Il y en a d'autres — ainsi, prétend-on, certaines parties des Pyrénées — où la population moins aimable ou plus consciente de ses intérêts et de ses droits ne tolère pas la main d'œuvre étrangère, ayant recours pour l'expulsion à des voies de fait. La restriction légale réparerait une inégalité — qui est une manière d'injustice — en faisant pour les doux ce que la violence fait pour les violents.

autrement directs et cependant le propriétaire exproprié est protégé par une procédure si effective qu'il se réjouit loin de craindre. Mais un propriétaire exproprié de son eau, c'est-à-dire de la vie même de son sol, par une mine à quelques lieues de là, n'a pour toute protection que le droit commun, l'article 1382 du Code Civil qui ordonne de réparer le dommage causé à autrui et encore, soutiendrait-on peut-être, sous réserve, dans certains cas, s'il y a eu faute.

Admettons pourtant que tout se passe au mieux, que le propriétaire touche bien le montant vrai du dommage; il reste une objection désolante pour le pays. L'indemnité est une somme une fois donnée, une valeur ne faisant pas corps avec la terre. Pourquoi les principes du droit ne permettent-ils pas d'accorder une indemnité à la chose et non au propriétaire de la chose, une indemnité « réelle » et non « personnelle », une indemnité qui, obligatoirement versée à la Caisse des Dépôt et Consignations, serait productive d'un intérêt au profit même de la parcelle de terre, comme un supplément de son « croît » réduit? Immeuble par destination, cette annuité suivrait le sort de la parcelle de terre dont elle resterait partie intégrante. Indemnité à la chose, bien plus juste que l'indemnité au propriétaire de la chose! La chose seule nous intéresse parce qu'elle est le pays, c'est-à-dire non pas le propriétaire d'aujourd'hui, mais la suite indéfinie des propriétaires, la race, raison d'être du pays et dont le pays est la raison d'être! Ne pourrait-il pas être dit : « L'indemnité en ce cas sera fixée au double du dommage et, pour l'établissement du chiffre de dommage, on suivra la procédure en vigueur en matière d'expropriation pour construction de voie ferrée »? Les concessionnaires de mines d'or sont le plus souvent des spéculateurs qui passent, très différents de certains concessionnaires de mines de charbon et de mines de fer pour qui la région est le coin où ils sont nés, le pays qu'ils tiennent de leurs pères et qu'ils gardent pour leurs enfants. Les concessionnaires des mines d'or, par des travaux hydrauliques appropriés, rendent parfois l'eau qu'ils suppriment. Mais on ne rend jamais la même quantité d'eau ni surtout la même qualité d'eau. Il en est mille espèces. Demandez-le plutôt aux herbes des champs et aux troupeaux qui les broutent. Alors pour la différence

de qualité et celle de quantité rendues en moins, l'indemnité au double jouerait de nouveau suivant la même procédure... Puissent les pays rester verts!

Troisième chapitre : les intérêts du paysan, qui possède la surface, de la commune, du département ou groupes de départements, et de l'État. Au bénéfice de tous ces intéressés, la vraie justice serait que la redevance proportionnelle fût considérable. Mais elle ne peut être considérable que dans un cas seulement : si elle ne commence à jouer qu'après que le capital réellement investi a été remboursé (au plein) avec un intérêt accumulatif de 10 p. 100 (accumulatif, c'est-à-dire que le concessionnaire aura droit à 10 p. 100 sur chacune des années de la concession). Il faut bien cet attrait du 10 p. 100 pour une mine métallique filonienne. Sait-on jamais si, un mètre plus loin ou plus bas, les teneurs resteront rémunératrices ou même s'il restera seulement quelque chose ayant tournure de filon? Aussi que de risques de perte totale ou partielle! En tout état de cause, plusieurs années d'incertitude, avant de recevoir le premier dividende! Tant que le capital n'est pas remboursé avec un intérêt accumulatif de 10 p. 100, aucune tranquillité : c'est l'âge ingrat de la mine. La participation ultérieure de la collectivité dans les bénéfices appelle nécessairement l'exonération pendant l'âge ingrat, de tout impôt, de toute redevance proportionnelle du moins, car la redevance fixe ne compte pas : elle est actuellement de 50 centimes par hectare et par an. On pourrait la porter à une quarantaine de francs par hectare et par an, comme en Afrique Orientale allemande, ou même à 500 francs par hectare et par an, comme au Transvaal[1], car l'Afrique allemande et le

1. La loi transvaalienne de 1908 (*Government Publishing Office, Pretoria, Transvaal*) fixe à 1 £ st. par mois (par suite 302 fr. 64, la livre sterling décomptée à sa parité théorique de fr. 25, 22, par an) la redevance fixe par *claim* pour l'or (article 40, § 3 de la dite loi); elle dispose en plus (article 42) que la moitié de cette redevance fixe (soit 151 fr. 32 par an) sera à ristourner au propriétaire de la surface. Le « claim » est de 0,5948 hectares; la redevance fixe ressort donc à 508 fr. 80 par hectare, dont la moitié, soit 254 fr. 40, est ristournée au propriétaire de la surface.

Pour diverses autres dispositions de la loi transvaalienne avantageant le propriétaire de la surface, voir notre article dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1910.

Le décret du 9 octobre 1898, sur le régime minier de l'Afrique orientale

Transvaal, pour ne citer que ces deux exemples, ont une redevance fixe beaucoup plus élevée en fait d'or qu'en fait de métaux communs, au contraire de chez nous où la taxe est uniforme et le Transvaal, seul pays de grande exploitation aurifère présente [1] où la propriété ait un caractère ancestral et sacré, attribue la moitié de la redevance fixe — soit 250 francs par hectare — au propriétaire de la surface... Même à une cinquantaine de francs par hectare, la redevance fixe resterait peu sensible, à une condition, c'est que l'État fantasque ne pût jamais, brisant la foi des contrats, mettre des impôts nouveaux! Il n'y a pas de cahier des charges, de contrat prétendûment synallagmatique, même précédé d'une adjudication destinée à rendre la forme du contrat plus inviolable, il n'y a pas de sûreté qui tienne! L'État qui lève les impôts est autre que l'État contractant; il est au-dessus : il est tout-puissant.

Contre cet arbitraire, on n'aperçoit qu'une défense, l'opinion des départements où les mines d'or se trouvent, si ces départements avaient leur part dans la moitié des bénéfices revenant à la collectivité. Que toutes les concessions de mines d'or ne soient pas données d'un coup; mais qu'au contraire, certaines soient mises en réserve pour être données peu à peu plus tard : voilà les départements eux-mêmes intéressés à soutenir le droit du concessionnaire, intéressés à la loyale observation des contrats, car, à moins de loyauté exemplaire dans cette observation, impossible de trouver de bons concessionnaires au fur et à mesure des nouvelles concessions à donner. Plus de bons concessionnaires, plus de bonne exploitation : adieu la part des départements! Une mine d'or n'est pas une mine de charbon ou une mine de fer, pour lesquelles, le marché national est ce qu'on vise, ni une mine de plomb, que des droits de douane mettent dans une situation analogue;

allemande, institue (§ 54) pour les métaux précieux une redevance fixe de 20 roupies par hectare pour les 100 premiers hectares. Pour les 100 ou 500 hectares suivants, l'impôt, même §, s'accroît comme suit : 1° dans la proportion d'un quart par hectare lorsqu'il s'agit de gisements miniers distincts, mais exploités par la même personne; 2° de la moitié de l'impôt par hectare lorsqu'il s'agit de gisements appartenant à un même exploitant, mais non exploités, ou de gisements réunis.

1. De grande exploitation aurifère présente, vu sa surface restreinte comparativement à d'autres pays aurifères.

l'or nargue les barrières douanières et les distances; il a partout la même valeur. Toutes sortes de pays offrent des mines d'or aux capitalistes de tous les pays; une concurrence s'établit et les capitalistes, susceptibles de devenir de bons concessionnaires, auraient tôt fait d'envoyer leurs ingénieurs dans les pays aux lois plus justes ou plus justement observées. Ainsi la politique des réserves, si utile à d'autres égards, se tournerait encore à l'avantage et à la sûreté des premiers concessionnaires.

Mettons que la période de remboursement du capital soit traversée sans encombre; il peut sembler que la moitié des bénéfices à la collectivité, c'est bien gros. Et pourtant! Entre ce système et la redevance porportionnelle de la loi de 1810, (actuellement 6 p. 100 du dividende), il n'y a pas de différence de principe : la redevance variable est simplement reculée dans le temps et considérablement augmentée quant à la somme; son jeu est plus scientifique. Le système tient plus de compte et des risques énormes de l'industrie spéciale et de ses chances énormes, c'est-à-dire de la nature même des choses. Déjà la voie est tracée par des précédents. Au Transvaal, l'adjudication des concessions minières sur des étendues spéciales appelées *bewaarplatze* a abouti, en fait, au partage des bénéfices nets, moitié à l'État, moitié aux Compagnies dont les mines étaient adjacentes et qui, par l'exploitation de ces mines, avaient remboursé déjà, certaines bien des fois, le montant de leur capital. La Suède a disposé de ses grandes mines de fer laponnes dans des conditions spéciales, qui sont valables pour notre or[1]. Le minerai lapon étant exclusivement pour l'exportation, l'État n'a pas à se soucier de subventionner indirectement la métallurgie indigène, comme cela a lieu quand la société exploitante est, en même temps, une société métallurgique indigène, traitant une fraction du ton-

1. Régime complexe dont on ne peut pas donner l'idée en une ligne (voir les Gisements de Mines de fer de la Laponie suédoise, Étude technique et économique par M. P. Nicou. — Extrait des *Annales des Mines*, livraisons de septembre et d'octobre 1908. — Paris, H. Dunod et Pinat, éditeurs, 49, quai des Grands Augustins, 1908. Page 140 notamment.

On peut voir aussi du même auteur « la Suède, ses minerais de fer, son industrie métallurgique », supplément du *Bulletin* n° 65 de la Société Industrielle de l'Est. Nancy, 1908.

nage extrait. L'État est libre de prendre et il prend. La sortie de ce minerai lapon, payé par l'étranger en or, équivaut, purement et simplement, pour la Suède à une rentrée d'or ou, ce qui revient au même, à une production d'or. Analogue encore, pour la même raison, est le cas du Transvaal s'adjugeant à lui-même, en tant qu'État, 60 p. 100 des bénéfices nets de telle mine de diamant[1] (le capital d'établissement étant toujours remboursé, au fur et à mesure, sur la part de bénéfices revenant à la Compagnie). Les diamants, tous exportés, jouent, pour le Transvaal, comme une production d'or[2].

Le partage par moitié des bénéfices admis, quelles seront les parties prenantes dans ces 50 p. 100?

L'État va de soi. La commune? Elle a, nous l'avons vu, des profits indirects. Le département et même un groupe de départements limitrophes, ce serait la justice même. Géographiquement, ethniquement, historiquement, l'or appartient autant à la province qu'au département. Une province a des mines de charbon : tout le monde en profite; qui n'a besoin de charbon? et à la faveur du charbon, des industries naissent, multiples, imprévues et qui dureront peut-être encore quand les mines auront vécu. Nos mines de fer, presque toutes de fer phosphoreux, donnent des scories de déphosphoration, du phosphore, un des trois éléments nourriciers de la terre. Et le charbon donne le sulfate d'ammoniaque, c'est-à-dire de l'azote, le second des éléments nourriciers de la terre. Ces éléments nourriciers reviennent en partie à leur province d'origine. L'or ne laisse rien, ne fonde rien. A la province qui l'a vu sortir, il faut qu'il laisse un tant pour cent sur les bénéfices.

Le propriétaire de la surface, comme partie prenante dans les 50 p. 100 de bénéfices, sera plus contesté. Actuellement,

1. Premier (Transvaal) Diamond Mining C° Ltd, Bureau à Londres 238-239, Salisbury-House, London Wall E.C. : dernier rapport publié pour l'exercice annuel clos au 31 octobre 1910.

2. On peut encore citer comme exemple le contrat en vertu duquel le Gouvernement chinois a donné en 1902 au « Syndicat du Yunnan Limited » le monopole de l'exploitation des mines sur des espaces énormes pour une période de 60 ans pouvant être prorogée au maximum de 25 ans. Ce contrat donnait au Gouvernement chinois, outre 5 p. 100 en nature des matières extraites, 35 p. 100 du solde du bénéfice net après prélèvement : 1° d'un intérêt de 8 p. 100 sur le capital, 2° d'une somme égale à 10 p. 100 comme amortissement du matériel, 3° d'une somme égale à 10 p. 100 des bénéfices.

il a, du concessionnaire, 10 centimes par hectare et par an : cependant, certain article 716 du Code Civil attribue au propriétaire la moitié du trésor trouvé chez lui, l'autre moitié étant à l'inventeur. En un sens, l'or est plus qu'un trésor, puisqu'il fait partie du « croît » géologique de la terre et n'est pas apporté par la main des hommes, adventice au même degré que le trésor. Par contre, l'inventeur et l'exploitant d'or doivent être plus encouragés que les chercheurs de trésors : croit-on que l'inventaire du sous-sol français ne se poursuivrait pas plus sûrement si les propriétaires éclairés cessaient de considérer comme une calamité la découverte de mines d'or sur leur sol? L'or, à la différence des autres minéraux, est chez nous invisible et son minerai ne se présente pas, non plus, par nappes que des sondages recoupent aisément. Dans le Limousin et la Marche, la mode s'est mise sur les fosses. C'est bien; mais ailleurs?...

L'emploi que fera le propriétaire de sa part dans les 50 p. 100, cela le regarde. L'emploi que fera l'État? c'est le gouffre du budget général : ni vu ni connu. Mais l'emploi que feront les départements ou mieux les groupes de départements? Ici ne pourrait-on pas souhaiter que par le jeu, la surveillance, la volonté des associations agricoles, des œuvres de vie soient faites, durables comme était l'or caché? L'or ne laisse rien! Il faut que le tant pour cent sur les bénéfices laisse quelque chose. Quelle tristesse de penser que la province continuera de voir ses croupes dénudées ou son régime des eaux instable et malfaisant faute des forêts qui manquent! Sans reboiser elle-même, la province peut subventionner ceux qui reboisent; une même somme a plus d'effet. Et la charrue primitive au dur et inutile labeur! Et les engrais et les semences! Des banques agricoles dotées, toutes petites, pour chaque village[1], tel serait l'emploi de l'or des champs en faveur de ce qui permet de conserver[2], de choyer la petite propriété, la petite culture.

1. Banques du type Raffaisen, si nombreuses en Allemagne.

2. Ce mot s'explique par suite des terrains pauvres qu'on a tendance à abandonner.

*
* *

Si l'on veut maintenant considérer dans quelle mesure on doit accorder les concessions, il semble que, des concessions demandées, une fraction seulement comme nombre et, de chacune des concessions accordées, une fraction seulement comme étendue doit être concédée. Il n'est question bien entendu que des demandes justifiées par une minéralisation suffisante : les autres tombent d'elles-mêmes. Les étendues non octroyées et, éventuellement, quelques étendues adjacentes devront être « réservées » : toute « recherche » sera interdite sur ces « réserves » pendant un délai spécifié, au bout duquel les mines concédées auront pu faire leurs preuves : à l'expiration de ce délai, le pouvoir concédant pourra laisser les réserves rentrer intégralement dans le droit commun, ou proroger le délai.

Sans le dispositif des réserves ainsi esquissé[1], le refus d'octroi de diverses concessions et l'octroi seulement partiel de diverses autres serait inefficace : les parties ayant des « recherches » en cours, demandeurs d'aujourd'hui ou de demain, conserveraient purement et simplement leurs positions, ostensiblement ou par personnes interposées, barrant la route à tout nouveau venu.

Mais pourquoi ne pas tout accorder tout de suite? Voici.

Les demandeurs en concession pour or, presque tous, sont des groupes financiers parisiens. Les mines de houille du

1. La loi Gamp (1905) en Allemagne a été, pour le charbon, il est vrai, l'ébauche d'une politique de « réserve » comme nous l'entendons. La collection du Bulletin du Comité des Houillères présente un tableau très vivant de toute cette politique allemande à l'égard des mines pendant les dix dernières années. Voir dans le même ordre d'idées le compte rendu du Congrès de la propriété minière tenu à Bruxelles en septembre 1910, Imprimerie L. Danel. Lille, 1911, pages 62 et suivantes, article sur l'Industrie et la législation des Mines en Hollande. Voir aussi *Revue Universelle des Mines de 1910*, éditée par Le Soudier l'article intitulé : Exposition collective des Charbonnages belges. Voir aussi la loi des États-Unis du 25 juin 1910 intitulée : *An Act to authorize the President of the United States to make withdrawals of public lands in certain cases*, et un discours du Président Taft sur la conservation des terrains miniers prononcé au *National Conservation Congress of Saint-Paul le* 5 septembre 1910, résumé par *Engineering and Mining Journal of New-York*, du 10 septembre 1910, pages 495 à 497. Il s'agit aux États-Unis, outre le charbon, du pétrole et du phosphate.

Nord et du Pas-de-Calais ont été développées par Lille et Douai, celles du Centre par Lyon et Saint-Étienne, les mines de fer de Meurthe-et-Moselle par Nancy. Jusqu'ici les mines d'or n'ont tenté, à part quelques exceptions excellentes, que la finance parisienne, forte de son expérience internationale. Il faut que les milieux houillers et métallurgiques de Lille, Lyon, Nancy, etc., il faut que quelques individualités riches et entreprenantes du Limousin, de la Marche et d'autres provinces aurifères aient leur part des mines d'or. Leur timidité et leur inexpérience seront un jour dissipées par l'évidence de résultats acquis sous leurs yeux. Il faut leur réserver leur part. Quelques centaines de mille francs suffisent au développement d'un gîte : la renommée d'un district aurifère établie, on trouve du crédit pour le reste.

Dans tous les pays du monde, on vide les mines d'or le plus vite possible. La préoccupation du prix de vente limite la production d'autres mines, celles de charbon et celles de fer, par exemple, et recule l'échéance de leur épuisement. Il y a intérêt pour les provinces à ce que l'exploitation des mines d'or ne soit pas un simple bouquet de feu d'artifice. La France a intérêt, pour son expansion minière dans ses colonies et à l'étranger, à conserver longtemps des exploitations métropolitaines qui lui servent de mines-écoles.

En instituant le permis de recherche administratif, le législateur de 1810 a défini que la concession était une concession d'exploitation et qu'on ne devait pas concéder — comme on le fait — ce qui n'est proprement que terrain à prospecter, la minéralisation n'étant prouvée que sur une très faible partie des périmètres couramment accordés. Le retour à l'observation de la loi, quant à ce point, engagerait beaucoup plus de gens à faire de la prospection [1] : il donnerait au propriétaire de la sur-

1. Un petit fait est venu rappeler, il y a quelque deux ou trois ans, que les grandes concessions de mines filoniennes n'étaient pas nécessairement favorables à la parfaite et rapide prospection des territoires concédés. Un industriel français de passage acheta pour quelques billets de mille francs la grande et ancienne concession de Labarre et Corbières (Hérault et Aveyron) que l'administration mettait en vente. Il y trouva pour 2 à 3 millions de francs — valeur de vente sur place — de haldes anciennes sans compter les filons au dessous : entre autres métaux la production d'or pour 1910 a été d'environ 116 kilogrammes — 300 à 400 000 francs. — Moralité : personne n'avait jamais sérieusement cherché là; à quoi bon? cela n'aurait profité qu'au concessionnaire.

face une tranquillité et une chance de bénéfice : une tranquillité parce que le propriétaire dont le sous-sol est concédé n'est vraiment plus chez lui, le concessionnaire pouvant tout faire sur le sol sans autorisation; une chance de bénéfice, puisqu'ayant à donner son autorisation pour tous travaux en dehors de l'étendue concédée, il peut la faire payer. L'étroite limitation de l'étendue des concessions aurifères est tellement dans l'ordre qu'un pays (la Sibérie), qui n'a guère à s'inquiéter des propriétaires de la surface, limite automatiquement cette étendue en fixant à la redevance proportionnelle un minimum de 2 500 francs environ par hectare [1]. Chez nous, dans le cas de mines filoniennes à bonnes teneurs, quelques dizaines d'hectares devraient suffire.

Enfin, une chose que le législateur de 1810 ne pouvait prévoir, c'est que par des prête-noms différents, pour masquer une identité réelle, un même groupe financier, une même personnalité financière, demanderait huit ou dix concessions adjacentes ou situées dans une même région : ces demandes, fictivement multiples, doivent compter pour une seule demande.

Telles sont les raisons qui dictent la politique des réserves [2].

1. Dans les territoires du domaine de l'Empereur, en Sibérie, le concessionnaire (concession définitive), doit payer, en principe, une redevance proportionnelle de 4 1/2 à 5 p. 100 de l'or extrait pour les mines d'or filoniennes, de 6 p. 100 de l'or extrait pour les placers n'exigeant pas un outillage dispendieux — les placers utilisant des dragues mécaniques peuvent être assimilés, au point de vue de la taxation, aux mines filoniennes. Il n'y a pas de redevance fixe annuelle par unité de superficie, par déciatine (la déciatine est d'hectare 1,0925). Mais il y a un minimum de redevance proportionnelle, calculée sur une production d'un poud (16,3805 kilogrammes) par déciatine du polygone concédé ou *obor*. Si, par exemple, le poud d'or est compté à 18 000 ou 20 000 roubles et si le taux de la redevance proportionnelle est de 5 p. 100 pour la concession considérée, le minimum de la redevance proportionnelle par déciatine est de 1 000 roubles (2 666 francs) ou s'en rapproche. Si le poud d'or était décompté au prix de l'or fin rendu dans un hôtel des Monnaies sa valeur se rappro- cherait d'un nombre de roubles équivalent à fr. 56 299 (fr. 4 437, prix d'achat du kilogramme d'or fin par la Monnaie de Paris, multiplié par 16,380 5) dont le 5 p. 100 fait fr. 2 814. Les territoires aurifères de Sibérie en dehors du domaine de l'Empereur sont régis par des dispositions du même ordre.

2. Le principe des réserves cadre avec la restriction à 10 p. 100 de la proportion de main-d'œuvre étrangère : en dosant la main-d'œuvre on est tout naturellement amené à doser les concessions. C'est presque une question de bonne foi à l'égard des concessions à accorder de ne pas accorder trop de concessions ce qui redoublerait la demande de main-d'œuvre, partant le coût de cette main-d'œuvre.

Il n'y aura pas là d'injustice. Un groupe parisien doit être donné en exemple aux grands milieux houillers et métallurgiques qui se sont montrés en l'espèce d'une apathie lamentable. Il a résolu à sa mine de La Bellière (Maine-et-Loire) le problème du traitement des minerais arsénieux, qui sont les plus répandus en France. C'est lui, de beaucoup, qui a le plus travaillé dans les fosses du Limousin et de la Marche. Le mérite de son action n'est pas diminué par le fait que dès 1866, l'ingénieur Mallard[1] signalait dans ses écrits, les fosses du Limousin et de la Marche comme étant des vestiges d'anciennes exploitations stannifères de même que M. Burthe[2] décrivait dans les *Annales des Mines* de 1898 les travaux anciens de La Bellière. En vérité, il suffisait de venir.

Ce groupe parisien est donc venu. S'il n'avait pas pris la place, toute la place, des étrangers, n'en doutons pas, seraient venus, s'y seraient installés — chose fâcheuse ; ce n'est pas que la France se défie des étrangers, loin de là : question de mesure et de réciprocité. Pour ne pas avoir agi aussi vite et aussi largement autour de La Bellière, ce groupe a laissé des étrangers prendre des droits sur des fosses à côté.

Il est dur après ces constatations de dire : dans le Limousin et la Marche, le pouvoir concédant ne devrait accorder à ce groupe que deux concessions pour l'instant, dont — qui plus est — le périmètre serait réduit. L'intérêt général, la nécessité de faire des réserves l'exigent. Ce groupe a peut-être dépensé de 1 à 2 millions en travaux de prospection dans ces régions du Limousin et de la Marche ; mais se rend-on assez compte de l'immense valeur éventuelle des mines d'or ? Théoriquement 10 hectares plus ou moins alignés le long de l'affleurement d'un filon, — si le filon dure en profondeur, est épais d'un mètre et présente une teneur moyenne à la tonne métrique de 15 à 17 grammes, — peuvent représenter 12 millions de bénéfice net[3]. La Bourse, à tort ou à raison, a évalué à

1. Note sur les gisements stannifères du Limousin et de la Marche dans les Annales des Mines de 1866 volume X.

2. Note sur un gisement de pyrite arsénical aurifère dans le département de Maine-et-Loire ; Annales des Mines 1898, volume VII.

3. Dans l'hypothèse d'un filon faisant un angle de 60° avec le plan horizontal, ayant une densité correspondant à 3 tonnes métriques par mètre cube et donnant lieu à un bénéfice net, frais de développement amortis, de 20 francs

30 millions la mine d'or en exploitation de La Lucette (Mayenne), à 40 millions la mine d'or en exploitation de La Bellière[1]. Dans les deux cas, le capital effectif a été de 4 à 5 millions : on voit le profit.

Avec le système des réserves, la production annuelle serait moindre. Mais pour quelques millions d'or de moins par an, l'humanité ne s'en porterait pas plus mal. L'or n'est pas nécessaire comme le cuivre, le plomb, le zinc. A une époque où les vieilles mines ressuscitent, où les quartz à or invisible attirent l'attention, où les minerais complexes se traitent de mieux en mieux, où la Sibérie s'ouvre, où le crédit multiplie l'or de plus en plus, où l'or, de plus en plus principalement

par tonne broyée. La Bellière a effectivement réalisé pendant l'exercice 1909 un bénéfice net de près de 23 francs par tonne broyée et la densité du minerai broyé a été 3 tonnes par mètre cube (page 18 du Rapport de La Bellière pour 1909). Nous avons admis que le contenu en minerai d'un hectare, le filon présentant un angle de 60°, était double de ce qu'il aurait été, le filon étant horizontal. Nous aurions de même admis que le contenu en minerai d'un hectare, le filon présentant un angle de 80°, était sensiblement sextuple de ce qu'il aurait été le filon étant horizontal. Voir, quant à ces proportions, le livre de M. L. de Launay, *Mines d'Or du Transvaal*, p. xxx. Notons toutefois que les contenus étant calculés dans ce livre par rapport à la mesure de superficie minière transvaalienne, le « claim », rectangle équivalent, environ, à hectare : 0,5948 : 47 m. 10 perpendiculairement à l'affleurement, 125 m. 60 perpendiculairement à lui, les hectares sur lesquels nous avons raisonné étaient, en fait, des rectangles : 79 m. 61 parallèlement à l'affleurement, 125 m. 60 perpendiculairement à lui. Simple détail. Dans l'hypothèse d'un filon vertical, l'idée de surface disait presque : 100 mètres d'affleurement, le filon se maintenant en profondeur, correspondraient à autant d'hectares utiles comptés sur le plan du filon, qu'on pourrait descendre de fois 100 mètres avant d'arriver à la limite des profondeurs exploitables. Au Rand (Transvaal) l'exploitation atteint en quelques points 1 000 mètres environ de profondeur verticale : on espère pousser l'exploitation jusqu'à une profondeur verticale d'au moins 7 000 pieds environ 2 000 mètres. Les profondeurs exploitables au Transvaal ne fournissent aucune indication quant aux profondeurs exploitables de nos gisements français d'une toute autre nature : ces profondeurs pourront être beaucoup moindres.

1. Le capital de La Lucette est composé de 31 500 actions de 100 francs, celui de La Bellière de 40 000 actions et 40 000 parts de fondateurs. Les cours étaient respectivement au 31 mai :

Lucette		978 francs.
Bellière	Actions	583 —
	Parts	428 —

A ces cours, la capitalisation ressort donc pour la Lucette à 30 807 000 frs et pour la Bellière à 40 440 000 frs.

conservé dans les banques, s'use moins[1], où des ententes — quand ce ne sont pas les États eux-mêmes — limitent la production de nombre de minéraux et de quelques produits du sol, tels le coton et le café[2], les États peuvent et doivent, au gré de leurs besoins nationaux et sociaux, traiter l'or, dont aucun groupe de particuliers ne songera jamais à limiter la production et vers la production duquel les activités refluent.

***

En résumé, on devrait faire une loi spéciale pour le régime des mines d'or. Puisque l'or est simple, seul simple, sa loi doit donc bien être simple, faite seulement pour lui. Elle est simple à faire. Qu'on la fasse donc tout de suite! Projet — les projets coûtent peu au poète :

La loi de 1810 telle qu'elle fonctionne aujourd'hui est maintenue en principe pour les mines d'or : est réputé mine d'or, tout gisement où l'or existe à une teneur dépassant 2 grammes à la tonne; car, où l'or va-t-il se nicher? n'a-t-on pas demandé peut-être jusqu'à des concessions pour charbon avec l'arrière-pensée de l'or, sans parler des métaux « connexes »! une extension de « substances » est si facile à obtenir quand une fois on est dans la place, déjà concessionnaire de quelque chose! Cela dit, j'en reviens à mon antienne : 10 p. 100 au plus de main d'œuvre étrangère et, de plus, aucune fonction de directeur, d'ingénieur, de contremaître, ou de comptable ne pourra être exercée par un étranger sans qu'un Français lui soit adjoint avec les mêmes fonctions et les appointements au

1. Voir la revue *l'Or* de mars et avril 1911, articles de M. Francis Laur.

2. La liste des pays où des trusts, des syndicats, des cartels, des comptoirs, des ententes officielles ou officieuses, limitent la production de divers minéraux, serait trop longue à donner. Citons au hasard le Syndicat européen du zinc, qui s'est groupé autour du Syndicat du Zinc allemand comme noyau, ce dernier ayant été constitué le 15 février 1909 (voir Rapport de la *Metallgesellschaft von Frankfurt* pour l'année 1908, texte français, page XXIII, et rapport pour 1909, texte allemand, page XXIII). Le café a fait au Brésil l'objet de l'opération bien connue de valorisations. Il est probable que le groupement des producteurs de coton aux États-Unis organisé vers 1905 (*Forty Years of American Finance* Noyes. G. P. Putnam's Sons. New-York. and London, p. 317) agit aussi dans un sens restrictif. Comme État intervenant aussi dans ce sens restrictif on peut citer la Suède pour ses minerais de fer lapons et l'Allemagne pour ses gisements de potasse.

moins égaux; indemnité du double du dommage pour le propriétaire de la surface, que le terrain, objet du dommage, soit en dedans ou en dehors des limites de la concession, qu'il soit « occupé » ou non; fixation du chiffre du dommage, suivant la procédure établie en matière d'expropriation pour chemin de fer; aucune redevance proportionnelle jusqu'au remboursement complet sur les bénéfices du capital effectif, plus un intérêt accumulatif de 10 p. 100; mais redevance fixe de 50 francs par an, la moitié revenant à l'État, l'autre moitié, soit 25 francs, au propriétaire de la surface. Passé le point de remboursement du capital effectif (plus l'intérêt accumulatif de 10 p. 100), suppression de la redevance variable; mais redevance proportionnelle de 50 p. 100 des bénéfices nets à répartir entre les propriétaires de la surface, de bonne foi (c'est-à-dire n'ayant pas acheté, par spéculation, en vue de la mine), le département ou un groupe de départements et l'État, proportion pour chacun à spécifier par une loi ultérieure : on a le temps, encore qu'à des taux de bénéfice annuels comme environ 50 p. 100 du capital effectif à La Lucette, et quelque 35 p. 100 à La Bellière, les choses allaient vite. Comme couronnement, le principe des « réserves ».

Pour le surplus, pour l'application du principe des réserves, pour l'attribution, sauf indemnité à l'inventeur, au propriétaire de la surface des alluvions faciles à extraire, facilement vendables, l'opinion veillera. Il faut qu'en France l'opinion se fasse aux questions sérieuses, tangibles et qui sont la vie réelle, et qui sont aussi les seules passionnantes, les seules belles, parce que les seules vraies.

En lisant ces lignes, si d'aventure elles les lisent, peut-être le Limousin et la Marche et les autres provinces aurifères de France comprendront-elles pourquoi « la justice absolue » s'est opposée si longtemps à l'octroi des concessions? Elles béniront peut-être un jour ce qu'elles ont maudit et, faisant retour sur elles-mêmes, elles se diront qu'en donnant à des gens venus de Paris l'héritage des siècles, sans attendre et sans exiger mieux..., elles allaient faire comme Esaü, vendre leur droit d'aînesse pour le plat de lentilles de la loi de 1810.

MARCEL LABORDÈRE

AU CAMP D'AVIATION

Mourmelon-le-Petit. La gare en planches, qu'une diligence-tramway relie à Mourmelon-le-Grand, est remplie de lieutenants, de capitaines, de colonels qui ne se saluent plus que d'un geste abrégé. Après les deux ou trois kilomètres d'une plaine qui serait morne sans une abondance de tentes, de baraques, de bâtiments, et l'agitation quasi industrielle de la Manutention militaire, on arrive à Mourmelon-le-Grand, vaste bourg, deux longues rues qui se coupent à angle droit. Je descends dans l'un des hôtels où vivent les six ou huit pilotes et apprentis-pilotes (ils étaient le triple l'an dernier) d'une des maisons d'aéroplanes les plus connues. C'est l'heure du déjeuner : nous gagnons la petite salle qui leur est réservée; l'hôtel est plein; chaque groupe, aviateurs civils, aviateurs militaires, touristes, commis-voyageurs, a sa salle à manger à part.

Ce qui frappe tout de suite dans ce repas d'aviateurs, c'est sa ressemblance avec un déjeuner d'internes en salle de garde. Même âge : de grands enfants qui ont hâte de parler, d'agir en hommes, mais qui, sous leurs moustaches neuves et leurs cheveux drus, ont encore une jeunesse et une gaîté d'étudiants. Tous les types traditionnels de la salle de garde se retrouvent ici. Il y a le bon garçon, sans prétention, qui fait son métier le plus naturellement du monde, comme il eût fait du droit

ou de l'épicerie, cordial, causeur aimable, président naturel de la table, celui qui, de naissance et sa vie durant, partout où il passera, découpera le gigot et assaisonnera la salade. Puis, le bohême, qui met un soin méticuleux à ne pas se peigner, remplace le faux-col par un maillot, mange assis de côté, un pied sur la chaise voisine et, systématiquement indigné par la qualité du menu, allume une cigarette après le potage ; c'est lui qui a pour mission de manifester contre l'économe en salle de garde ou contre l'hôtelier en salle d'aviation. Il y a le snob impeccable, raie au cordeau, cheveux laqués, vestons émouvants, qui, les manchettes étincelantes et les doigts chargés de bagues, a toujours l'air de manger dans un cabaret à la mode. Enfin, type inédit, l'aviatrice, une jeune femme en uniforme de sports d'hiver, chandail et bonnet de laine, jupe délibérément culotte, allure masculine, mais sans affectation, tout simplement parce qu'il le faut et que la sécurité l'exige. Celle qui déjeune avec nous est bien connue déjà : *sportswoman* de la première heure, elle a goûté à tous les sports, s'est illustrée dans quelques-uns, en a écrit, disserté même. Son attitude au milieu de ces garçons est simple, aisée, fraternelle ; entre elle et eux, nulle gêne, nulle équivoque ; c'est vraiment une sœur garçonnière ; parfois, en passant le plat, on oublie de commencer par elle.

La conversation aussi est celle des salles de garde, moins les libertés rabelaisiennes, plus rares d'ailleurs chez les internes que ne le croit le profane. Mais c'est, comme entre carabins, la conversation spéciale et hermétique. Après avoir fait à l'hôte que je suis la politesse de quelques lieux communs et de quelques calembours, — fonctions accessoires du découpeur de gigot, — pilotes et apprentis pilotes ont hâte de revenir aux thèmes ordinaires de leurs préoccupations : le temps, la pluie ou le vent, qui pour eux ne sont point des banalités, les détails de construction de leurs appareils, les tournées, les engagements, les leurs et ceux des camarades, leur Annuaire à eux et leur tableau d'avancement dans la hiérarchie de l'aviation. Et ce sont des anecdotes compliquées, des potins qu'on devine de mince importance, mais auxquels ces étudiants de la mécanique aérienne confèrent toute la force et la passion de leurs vingt-trois ou vingt-cinq ans.

Parfois aussi des préoccupations que l'on sent graves, tragiques même, parce qu'il y va d'une vie d'homme ; des rêveries subites, assez analogues à celles de l'interne qui, en découpant sa côtelette, continue à songer à « son » cancéreux ou à « sa » diphtérique. L'élégant de la bande s'arrête tout à coup de manger, la fourchette en l'air ; il vient de se rappeler certaine sensation inexplicable qu'il a eue lors de son dernier vol, quelque chose de très particulier, — ni bruit, ni vibration ; inutile de vous expliquer, il faut avoir tenu soi-même les « commandes » pour se faire une idée de cela, — qu'il a perçu dans les ailes de l'appareil neuf que vient de lui livrer l'usine ; quelque chose enfin qui l'inquiète et dont il aura le cœur net tout à l'heure, aux hangars... Puis, tout à coup, le dessert terminé, c'est la gaîté générale, naïve et débordante, cette double gaîté de collégiens cloîtrés à la campagne et d'hommes habitués aux dangers, aux soucis et qui s'en évadent de temps en temps par des crises de fou rire.

Aux hangars. Il est quatre heures. On n'y est pas venu aussitôt après le déjeuner ; on ne vole pas pendant la première moitié de l'après-midi. Les divers groupes, le civil et le militaire, et quelques pilotes des auberges voisines se sont réunis dans l'estaminet du rez-de-chaussée qui est comme la salle commune de l'hôtel. On a causé, fumé, griffonné des cartes postales, voire « cartonné » dans les coins et parfois avec une frénésie qui, entre les richards de la colonie, se traduit par d'assez jolies différences. Quelques-uns, plus philosophes et qui d'ailleurs sont debout depuis l'aube, se sont éclipsés pour une sieste discrète. Mais, vers quatre heures, tout le monde est aux hangars. Trois kilomètres encore de route rectiligne, boueuse ou poussiéreuse, qu'on avale rapidement, les uns en auto, les autres à motocyclette, la plupart à bicyclette, au milieu d'une double haie d'écuries, de cuisines militaires, de tentes.

Enfin voici le champ d'aviation, un rectangle immense aux deux extrémités duquel, face à face, sont édifiés les hangars de l'aviation militaire, interdits aux touristes, et ceux des constructeurs et pilotes civils. Prairie rase, accidentée seulement par deux ou trois escouades d'arbres rabougris qui, se détachant comme des buissons de théâtre sur le fond en gri-

saille, semblent éloigner encore l'horizon, à la façon de ces premiers plans faits d'un arbrisseau qui, sur les estampes ou les écrans du Japon, donnent l'illusion d'une plaine infinie.

Le surveillant délégué d'une société de construction me fait aussitôt les honneurs des trois ou quatre hangars dont il a la direction. C'est là qu'on monte, qu'on ajuste et qu'on met au point les pièces envoyées par l'usine principale; c'est là qu'on abrite et qu'on répare sans trève l'appareil qui sert à l'apprentissage des futurs pilotes et celui qu'emploient, quand ils viennent au camp entre deux *meetings*, les pilotes consacrés. Justement, le grand artiste qui monte en course les appareils de la maison a passé hier quelques heures ici : il a « fait des allumettes » (on ne dit plus « casser du bois ») et une demi-douzaine d'ouvriers sont occupés à ravauder l'oiseau blessé. Mécanos, menuisiers, chaudronniers, chacun travaille selon sa spécialité, qui à règler le moteur, qui à poser de minces feuilles de bois sur le « corps » en forme de yole, qui à régler minutieusement la tension du haubanage. Personnel de choix qui gagne de un franc à un franc cinquante de l'heure à ce métier délicat. Il y a là de ces ouvriers spécialement adroits et ingénieux, si particuliers à notre race, notamment à la région parisienne, et qui, en fait d'ajustage comme en fait d'électricité, retrouvent par intuition ce que les ingénieurs démontrent par des formules : on dirait qu'ils perpétuent ou se refont à eux-mêmes cette mécanique instinctive qui dut être celle des hommes du moyen âge. Faut-il ajouter que ce prolétariat d'élite abuse volontiers de la situation, ainsi que le firent les premiers ouvriers de l'automobile, arrivant paisiblement à l'atelier, la cigarette aux lèvres, à huit heures et demie pour sept heures, s'évadant volontiers pour aller chercher des inspirations à la cantine, parfois même dissimulant négligemment dans les coins des bidons d'essence qu'on ne revoit plus.

On ne volera pas aujourd'hui : la soirée s'annonce pluvieuse. On travaille sans ardeur, on « gratte en douce » sur l'appareil de pilotage ou sur quelques menues réparations. Un officier aviateur vient d'arriver en auto, traînant à sa suite, sur un truc, une de ses ailes qu'il apporte à la vérification. En entrant dans l'enclos, l'auto prend le virage trop court, l'aile est accrochée

par un des piquets de la barrière : un craquement sec, la double toile et la frêle armature sont déchirées sur une longueur d'un mètre. Ce n'est plus une aile à vérifier, c'est une aile à remplacer : ci, mille francs environ...

Mon élégant pilote de tout à l'heure est depuis un moment en tête à tête avec son appareil. C'est un de ces fils de famille très « argentés », un peu blasés, qui cherchent dans l'aviation une raison de vivre, un brin de gloire et même ce stimulant, cher au cœur des plus riches, de gagner de l'argent par soi-même. Après les deux ou trois mois classiques d'apprentissage qu'il a payés cinquante louis environ (la casse en plus), il s'est offert un appareil à lui, avec lequel il pourra courir la chance des *meetings* ou des grandes épreuves. C'est cet appareil qui lui donne de l'inquiétude : « Voyez, me dit-il, en me montrant l'aile droite, il y a là une courbure anormale, quelque chose que je ne m'explique pas... » Et soudain, comme illuminé par un diagnostic, il fait dévisser deux légères plaques de bois situées sous l'aile afin de regarder à l'intérieur. C'est bien cela!... un ouvrier négligent a tout simplement oublié, entre les deux piquets du haubanage, une pièce de renfort essentielle : au prochain vol, l'aile trop faible se brisait sans rémission sous la poussée de l'air; c'était la chute, la mort sans doute. Nous nous regardons sans mot dire, traversés par un petit frisson.

Ces émotions sont journalières dans la vie de l'aviateur et, cinq minutes après, le pilote n'y pense plus. Pour achever l'après-midi, qui décidément ne sera pas propice, nous allons nous installer à la terrasse de la cantine des ouvriers où un coin particulier et quelques fauteuils d'osier ont été réservés à MM. les aviateurs. Enfoncé dans un de ces sièges et tout en grillant nerveusement des cigarettes, le nouveau pilote fixe un œil sombre sur les ailettes de l'anémomètre qui tournent trop vite pour qu'on puisse songer à voler. Nous échangeons des phrases courtes, des interjections sans suite. L'aviatrice, qui est assise auprès de nous et qui, elle aussi, observe le ciel et consulte la ronde folle des « cuillers à pot », prend un parti au moins inattendu : cette femme émancipée, qui s'est fait une vie d'activité musculaire et de risques virils, se souvient tout à coup qu'elle est femme; machinalement, par atavisme

sans doute, elle ouvre son réticule, en tire une petite boule blanche qu'elle déroule, et notre aviatrice fait du crochet.

Maintenant la pluie tombe sinistrement sur la prairie pelée, transformant le champ d'aviation en un lac de boue. C'est la rentrée éperdue et pittoresque à Mourmelon de tout ce petit village de pilotes et d'ouvriers. On s'empile dans les autos découvertes, sous des bâches empruntées aux magasins. Des mécanos, renonçant à la bicyclette, se font, pour revenir à pied, avec de la toile à ailes ou des lambeaux de vieilles cellules, des accoutrements d'Indiens de la plaine. Tout le long de la route, on dirait un défilé tragi-comique de gens qui fuiraient leur ville, chassés par une tornade ou par un tremblement de terre.

*
* *

Dès trois heures du matin, tout le monde est sur pied. Le ciel est net et calme; il faut en profiter. On s'habille en hâte et, à l'aube, c'est de nouveau, le long du grand bourg endormi, le défilé des bicyclettes silencieuses et des motos crépitantes, dépassées par les pétarades des automobiles. Mais les aviateurs militaires nous ont précédés : lorsque nous arrivons en vue du champ d'aviation, un biplan ronfle déjà dans l'air et décrit les « huit » réglementaires avec la patience d'un pianiste qui fait ses gammes. Au hangar, nous trouvons l'appareil d'exercice enfin mis au point et le chef-pilote à son poste. Le temps pour les élèves de passer leur combinaison de grosse toile cachou et de coiffer le casque protecteur : l'école de pilotage commence. L'appareil n'emporte de l'essence que pour un vol de dix minutes au plus, afin que les débutants ne soient pas tentés d'aller trop loin ou de monter trop haut. Les mêmes rites recommencent inlassablement dès que l'aviateur est assis dans son baquet :

— Contact?... crie le mécanicien chargé de mettre l'hélice en marche.

— Oui, allez.

Le moteur « tape » bien, l'hélice tourne, tandis que, cramponnés au fuselage, les vêtements gonflés par le vent, trois ou quatre autres mécanos retardent encore l'envol de l'oiseau.

— Lâchez.

Et le débutant esquisse tant bien que mal, de la main gauche, ce petit geste d'au-revoir copié d'après les grands artistes quand ils partent pour une randonnée de ville à ville, ce geste qui, pour un trop grand nombre d'entre eux, fut un geste d'adieu et qui reste dans la mémoire de quelques mères, de quelques épouses, comme une obsession tragique.

Il s'en faudra d'un rien que nous l'ayons aujourd'hui, la catastrophe qui menace à chaque instant ces exercices en apparence si aisés, si peu dangereux quand on les a vus de près pendant une matinée seulement. Nous avons eu la visite du général directeur de l'aéronautique : les officiers aviateurs, avec leurs képis souillés d'huile, leurs dolmans déchirés et rapiécés, leurs cols sans écussons, sans numéros, se sont fort agités. L'un d'eux doit entreprendre le tour de France, emmenant comme passager un petit lieutenant d'origine annamite, léger et gracieux bibelot humain, qui regarde tout cela avec ses yeux curieux et amusés.

Un autre officier est venu voler près des hangars civils (la réciproque d'ailleurs n'est pas permise). Il s'est enlevé aisément, avec une grande élégance, quand soudain, à cinquante mètres de hauteur, nous voyons quelque chose qui se détache de l'appareil et tombe. On accourt : c'est une des roues du chariot sustentateur; elle est indispensable à l'atterrissage; sans elle, en touchant terre, il va capoter, se tuer peut-être. L'angoisse est grande : on envoie au-devant de lui des mécaniciens en auto avec des roues qu'ils agitent désespérément pour tâcher de lui faire comprendre ce qui lui est arrivé. A-t-il compris? Non : tout occupé qu'il était à observer et à dépasser un concurrent, il ne voit rien. Si bien qu'à l'atterrissage, au choc de la roue restante qui fait pencher l'appareil, il se croit pris dans un remous et donne de nouveau tous les gaz. On arrive à temps pour l'empêcher de repartir, pour rétablir l'équilibre du grand oiseau. Tout aussitôt se forme autour de lui un cercle de pilotes amis et de mécaniciens. Nullement troublé, debout et souriant dans son haubanage, l'officier nous explique, comme d'une tribune et comme s'il conférenciait, pourquoi il n'a pas regardé au-dessous de lui. Devant cette scène, on se figure aisément ce que fut le courage quotidien de la guerre et cet héroïsme allègre, un tan-

tinet théâtral, avec lequel jadis l'aide de camp prenait de la main d'un maréchal un pli de l'Empereur pour le porter, à franc étrier, à quelques centaines de kilomètres de là, en traversant des pays ennemis.

Et l'on songe que voilà une science et un art encore bien précaires, cette aviation qui doit attendre, pour agir, l'autorisation de ce frêle témoin qu'on nomme l'anémomètre et qui, à tout instant, pour des fautes ou des oublis en apparence insignifiants, peut conduire à la catastrophe. Un chef-pilote que j'interroge sur l'avenir du vol mécanique me répond avec quelque inquiétude qu'il ne sait pas, qu'il n'a plus d'opinion sur la question. Il y a cru de tout cœur, maintenant il hésite. Sans doute, nous aurons toujours, dans certaines conditions météorologiques bien définies, de beaux vols et d'impressionnants exploits. Sans doute peut-être, pendant quelques semaines de l'année, aurons-nous enfin ce postage et ce tourisme ultra-rapides qui seront le luxe et le snobisme de quelques privilégiés. Mais la conquête définitive de l'air, le vol pratique, *commercial*, comparable au rendement actuel de l'automobile, y arriverons-nous jamais? L'homme n'a-t-il pas enfin rencontré l'élément indomptable, l'adversaire qui, par sa fluidité même, lui résistera jusqu'au bout?... Dans la voix du brave homme en cotte qui me parle, je sens poindre comme une inquiétude philosophique, une crainte en quelque sorte religieuse que, pour la première fois depuis que le monde est monde, une invention ne s'arrête en chemin, n'avorte au lieu de suivre son cours logique et que l'homme enfin n'ait atteint la limite de ses forces et les bornes de son horizon.

Mais, voici qu'un autre pilote, un de ceux qui, il n'y a qu'un instant, frémirent pour la vie de leur camarade, se dispose le plus tranquillement du monde à voler lui aussi. Il part de l'endroit même où tout à l'heure l'officier sauvé de la catastrophe était descendu de son baquet. Ce n'est pas un expansif ni un gai : il répond à peine aux amis qui l'entourent; il parle aux mécaniciens en petites phrases courtes et précises ; son regard, froid et méthodique, embrasse tout l'appareil dans ses moindres détails, comme l'œil d'un marin saisirait d'un seul coup toute la voilure de son bateau ; jusqu'à la dernière seconde, il fait de menues observations, vérifie un tendeur, fait serrer un

écrou. Puis il « décolle » rapidement, très sûr de lui. Et, dans la dernière demi-heure lumineuse du jour, nous voyons un beau vol de virtuose, où toutes les manœuvres, toutes les difficultés sont réunies et en quelque sorte récapitulées, ainsi que dans certains exercices de piano tous les traits précédemment enseignés à l'élève. Vol au ras de la plaine, passage au-dessus d'un des bouquets d'arbres, virages souples et larges, virages plus brusques, presque à angle aigu et, comme on dit là-bas, « en épingle à cheveux », ascension en spirale, descente en vol plané et soudain, pour finir, un essai de vol piqué, l'appareil pointant audacieusement vers l'herbe, telle une flèche prête à s'y enfoncer, puis, sur les derniers mètres, se relevant brusquement pour se poser en douceur sur le sol, le chariot sustentateur soulevant à peine un court nuage de poussière... L'exercice est fini : ce pilote-là est un de ces audacieux flegmatiques et réfléchis qui, essayant toutes les folies avec une prudence calculée et minutieuse, ont peur peut-être — le cas s'est vu — précisément parce qu'ils savent et qu'ils prévoient tout. Ce sont ceux-là qui, ayant tout essayé, ayant donné des gages irrécusables d'initiative et de courage, disparaissent de la scène des grands exploits, deviennent de simples professeurs en même temps que de bons constructeurs et d'excellents hommes d'affaires.

Ce soir, nous rentrons à Mourmelon par un couchant calme et pur en croisant tout le long de la route des escadrons ou des sections qui reviennent de la manœuvre. Un dernier biplan attarde dans l'air immobile du soir son ronronnement qui, sur ce camp militaire, fait l'effet d'un bruit de guerre, mystérieux et menaçant. La journée est finie : sur le pas des hôtels, à la terrasse des cafés, les aviateurs se groupent et fraternisent. Encore un peu défiants l'an dernier à l'égard les uns des autres, civils, militaires et pilotes des différentes écoles sont tous réunis maintenant par une bonne camaraderie. L'aviatrice de notre groupe donne à des lieutenants ou à des capitaines des poignées de main viriles et leur demande des nouvelles de leurs performances de la journée. Des camarades sont venus de Bétheny, en auto, prendre des nouvelles de ceux de Mourmelon : hâtivement, avant le retour à Reims, tandis que leur moteur continue à ronfler, des filles d'auberge leur

servent sur les garde-boue même de la voiture — transposition moderne du coup de l'étrier — quelques verres de porto. On commence à songer au repas et à rire un peu, car on attend des invités de Reims ou même de Paris. Quelques-uns font le projet d'aller dîner aux environs, à Bouy, à Sept-Saulx. Les délicats, pour se donner l'illusion de la villégiature, vont faire quelque toilette et redescendent avec des plastrons rigides et des souliers vernis; les sceptiques se contentent de se dégraisser les mains.

A vrai dire, l'âge du snobisme et des élégances de l'aviation commence à toucher à sa fin. Là comme dans l'histoire de l'automobile, il y a eu démocratisation progressive : les fils de famille vinrent d'abord, les riches oisifs qui cherchaient dans le sport nouveau une émotion inconnue, une vedette irrésistible; puis les jeunes gens de la classe moyenne, anciens élèves de Centrale, qui apprirent à voler pour devenir constructeurs; enfin les simples ouvriers, peu à peu, à force de monter des appareils, obtiennent de voler au compte d'un constructeur avec lequel ils partageront les prix gagnés.

C'est l'an dernier qu'il fallait voir dans son beau la colonie sportive et mondaine de Mourmelon. Alors il était peu d'aspirants-pilotes qui n'eussent leur 40 ou leur 80-chevaux, d'énormes voitures de course à échappement libre, construites en obus et tonitruantes, qui limaient furieusement la route et terrorisaient les indigènes. Les visites parisiennes étaient plus fréquentes et ce n'étaient pas toujours des visites de famille ou d'affaires. On s'invitait en bande, d'hôtel à hôtel; on arrosait d'*extra-dry* les dîners de la table d'hôte et au dessert on s'amusait comme des Saint-Cyriens en bordée : les habitants du bourg se souviennent encore de certaines nuits particulièrement fastes où on les aspergeait d'eau de seltz par les fenêtres et où les assiettes faisaient dans la rue des essais de vol plané. Il y eut des additions héroïques. Puis les aviateurs, tous riches ou presque, se piquaient de toilette et de *fashion* : tel pilote de vingt-deux ans descendait chaque jour à table avec un nouveau complet, tel autre avait la folie des chemises de soie, un troisième détenait le record des cravates. Il y eut même un instant où le prestige du costume militaire, si cher aux habi-

tants de Mourmelon, fut gravement menacé par cette orgie de luxe civil. Au total, grâce à l'aviation, le camp de Châlons retrouva pendant quelques mois cette fièvre, cette vie de plaisir trépidant et goulu qui le rend cher encore à la mémoire des anciens officiers du second Empire.

Si l'aviation réussit un jour à rompre ses derniers langes et à devenir industrielle et pratique, elle ne devra pas oublier cette joyeuse génération des premiers « volateurs », cette jeunesse dorée qui mit à cette mode tout son snobisme et sa vanité de grands collégiens, mais aussi tant d'argent, d'enthousiasme et, il faut le dire, de courage. Ces précurseurs furent et sont encore, bien qu'en moins grand nombre, l'avant-garde indispensable, l'escadron d'honneur que l'on comble de citations à l'ordre du jour et de récompenses, mais qui, par définition, est de tous les engagements et attrape tous les mauvais coups.

Même au plus fort de la belle époque de fête, en dehors du risque professionnel qui ennoblissait la profession, tout n'était pas émotions et plaisirs dans cette vie de pilote. Sans cesse soumise au vent, à la pluie, cette carrière, plus que celle du marin, réclame une énergie et une obstination dans la patience qui ne seraient pas le fait d'âmes frivoles et vulgaires. Cette claustration dans un camp banal et lointain, acceptée, voulue par des jeunes gens qui pouvaient faire purement la fête à Paris, n'était pas non plus sans noblesse. Et comme, en fin de compte, c'est dans le train de la vie quotidienne beaucoup plus que dans les sursauts d'activité que l'on juge de la vertu ou de l'énergie d'un homme, il faut savoir quelque gré à ces fils de famille qui, jouissant chez eux de tout le confort de la table et de l'ameublement, venaient s'imposer pendant des mois la mesquine existence d'auberge, les draps d'hôtel et les cuvettes du second Empire.

Incertains, en effet, s'ils conserveraient longtemps les hangars civils (car on parle de réserver le champ de Mourmelon aux seuls officiers), les hôteliers de là-bas n'ont osé risquer aucun progrès. Dans cette localité qui vit — et grassement — de l'aviation, l'aviateur est volontiers traité comme une quantité négligeable. Croirait-on que c'est un problème, à Mourmelon, de trouver une tasse de café avant sept heures du matin?...

Snobisme si l'on veut; mais il est beau de voir ces pilotes qui, dans leur famille, avaient maître d'hôtel et valets de chambre, s'imposer de certains menus contre lesquels grincherait un commis-voyageur et certains matelas dont ne voudrait point un touriste de troisième classe. Ce n'est là que le moindre mérite de ces héros.

***

Mais comme l'héroïsme leur devient aisé à certains moments de l'année où l'émulation, la gloire, l'argent même les maintiennent dans un continuel enthousiasme et un courage, si j'ose dire, à haute tension. J'ai traversé une seconde fois Mourmelon, le jour même où un de nos officiers allait atteindre Rome, salué à la fois par la bénédiction d'un pape et par les applaudissements de tout un peuple. Déjà les ailes françaises avaient plané sur la capitale de l'Espagne. Il est curieux de voir comment ces exploits agissent sur les professeurs et les élèves qui sont restés à l'école d'aviation.

Ces gardiens du camp attendent fiévreusement les nouvelles; heure par heure, en suivant les vols de leurs camarades, ils sont haussés au-dessus du trantran de leur labeur et de leur psychologie ordinaires. Des pilotes jusque-là prudents ou même timorés s'enlèvent en plein ciel; de sages conducteurs de biplans se risquent; des monoplans osent des vols planés dans la rafale. Malgré moi, le souvenir me vient de ces dernières semaines de l'année scolaire pendant lesquelles, jadis, « bizuths » de rhétorique supérieure ou de mathématiques spéciales, nous suivions de loin les hauts faits de nos « carrés », partis pour le Concours général ou pour les grands examens. Il nous semblait alors que leur audace et leur valeur se communiquassent à nous : pendant quelques jours on se sentait plus laborieux, plus ardents; un accès d'énergie et de vigoureuses résolutions secouait les plus calmes et l'on frémissait en lisant les listes d'admissibilité où flamboyaient les noms des devanciers.

Quant au chef pilote qui, l'autre jour, m'exprimait ses craintes de l'avenir, il faut le voir, plus délirant que les

autres, brandir les journaux : sait-il seulement lui-même s'il a jamais douté? Qui pourrait ne point s'enthousiasmer quand on apprend que, sur de minces surfaces de toile, un de nos compatriotes est arrivé à Rome, et non par un hasard heureux et unique, mais suivi tout aussitôt de trois concurrents. Une fièvre nous saisit tous, un orgueil et, si l'on veut, un chauvinisme d'une qualité bien moderne pour ces exploits qui ne sont pas le fait d'une impulsion brusque et passagère, mais qui ont été voulus, calculés, obtenus à force de patience.

Même à la réflexion cet enthousiasme ne baisse point. Qu'importe si par hasard l'aviation ne devient pas, comme l'on dit, pratique, si elle avorte et par conséquent recule : les effets en seront tout de même multiples et indéfinis. Ces recherches de vie aérienne transformeront tout au moins la vie terrestre. Jusqu'ici nous avions copié dans notre mécanique, dans nos locomotives, dans nos autos même, la force massive et carrée et, si je puis dire, l'encolure puissante des gros animaux, de l'éléphant ou du buffle. Voici qu'en cherchant à nous élever au-dessus du sol, nous avons approché théoriquement, si nous ne l'avons retrouvé tout à fait, le secret de cette dynamique, d'apparence minuscule, d'action vigoureuse, qui anime l'aile de l'hirondelle et de l'oiseau frégate. A travailler ainsi dans le domaine de l'impossibilité apparente et de la folle gageure, nos inventeurs et nos ouvriers ont raffiné encore sur leur habileté et leur précision naturelles. La panne d'auto n'était qu'un arrêt ennuyeux sur le bord de la route; la panne d'aviation, ce pouvait être la mort. Il fallait donc trouver un moteur si parfaitement sûr à la fois par la légèreté, la solidité et la mise au point que toutes les chances d'arrêt en fussent éliminées et qu'on pût lui confier la vie d'un homme, pendant une demi-journée, avec autant de sécurité que l'on confie l'heure à un chronomètre de marque. Ce moteur de volume réduit, de poids minime, ces alliages de métaux merveilleusement allégés et si robustes cependant, cette solidité des surfaces portantes, obtenue à force d'ingéniosité et par l'entrecroisement entre deux toiles de véritables « allumettes », tout cela nous conduit vers une conception nouvelle de l'énergie. Il semble qu'à essayer de copier l'oiseau nous nous soyons rapprochés de cette vie de l'animal dans

laquelle le cœur — le moteur qui distribue la force aux muscles — est si peu de chose par rapport à l'envergure du corps.

Il semble enfin que, quel que soit l'avenir de l'aviation elle-même, elle soit d'ores et déjà une sorte de Conservatoire, d'École supérieure de mécanique d'où sortiront, en tout état de cause, des nouveautés surprenantes. Mécanique nouvelle, adaptée à notre génie national, à cette soif d'inventions qui va de pair avec la soif de conquête. Nous avons le droit d'être orgueilleux devant le spectacle de ces lourds engins auxquels se complaît le génie de nos voisins : enveloppes métalliques, soi-disant plus légères que l'air, en réalité plus fragiles et moins maniables que notre paradoxal « plus lourd que l'air ». Ici éclate avec la force d'un symbole la différence de deux races. Les mécanos des champs d'aviation, qui sont des poètes à leur manière, expriment ce symbole en disant en leur langage un peu vulgaire, mais si expressif, que « l'oiseau a grillé la saucisse ».

GEORGES ROZET

LA TERRE ET LA FEMME[1]

XVII

Rentrés à l'aube, tous dormaient profondément chez Boryna ; Yagna seule n'avait pu trouver le sommeil. Vainement s'enfonçait-elle la tête dans les oreillers : sa connaissance ne pouvait s'anéantir. Elle gisait figée en cette torpeur où se perd la raison, mais où l'âme veille. La scène de l'église revivait devant elle, se mêlant aux souvenirs anciens. Il lui semblait qu'elle se levait, qu'elle allait dans les ténèbres vers celui qui l'appelait. Un tremblement la secouait alors ; elle étouffait un cri et reprenait ses sens, tout le corps raidi comme au réveil d'un cauchemar. C'était le diable assurément qui rôdait autour d'elle, afin de l'induire en péché.

Au grand jour, elle se leva. Mais elle était mal à l'aise, pâle, nerveuse, extrêmement triste. En dépit du beau soleil et du bon feu qui pétillait dans le poêle, elle avait froid. L'animation du village, tant de traîneaux passant sur la route et de gens qui se visitaient, qui se réjouissaient, ne lui mettaient pas de joie au cœur. Elle se sentait une étrangère parmi les siens, comme prisonnière chez des brigands. Malgré sa résistance, les brûlantes paroles d'Antek lui revenaient aux oreilles, la pénétrant toujours avec même force. Mais aussi entendait-elle le prêtre parler de la colère de Dieu et de la réprobation éternelle ; elle le voyait hausser des mains menaçantes.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mai, 1er juin.

— Non, non, — se répétait-elle, — je n'irai pas, car ce serait un péché, un péché mortel!

Dans ces paroles elle cherchait la force de résister, mais son âme criait de ce supplice, car elle se tournait vers Antek comme un jeune arbre vers le soleil. Yagna n'osait pas quitter la maison, crainte de rencontrer dans quelque sentier celui dont la voix, elle le savait, triompherait de sa volonté. Mais que faire? Il n'y avait que peu de besogne, Jòszka y suffisait, et Boryna la suivait, elle, sa chère femme, d'un œil attendri, ne permettant point qu'elle se fatiguât. Cette sollicitude, le motif surtout qui la dictait, irritaient Yagna, et aussi cet air de fête, jusqu'aux allées et venues de la cigogne. L'oisiveté lui était lourde. Elle errait sans but, regardant par la fenêtre et ne voyant rien. Enfin, n'y tenant plus d'agacement et d'ennui, elle alla chez sa mère en traversant l'étang gelé, non sans épier furtivement autour d'elle si Antek ne la guettait point, caché derrière un arbre.

La Dominikowa avait été appelée chez le *wojt*, dont la femme était dans les douleurs. Sous ce toit de son enfance Yagna se sentit toute autre. Elle alla voir les vaches, elle jeta le grain aux poules, elle s'égaya bientôt à bavarder avec ses frères.

— Où vas-tu? — demanda-t-elle à Sczymek, habillé pour sortir, et qui se peignait avec soin devant le miroir.

— Chez Plòznek, où les garçons se rassemblent.

— La mère te l'a-t-elle permis?

— Lui ai-je demandé la permission? J'ai mon jugement et ma volonté propres. Et j'irai au cabaret, oui-da, et je boirai de l'eau-de-vie.

— Lâchez un veau en liberté, il va partout au lieu de demeurer à la mamelle! dit sa sœur en riant.

Il fallait rentrer cependant, mais ce fut avec un tel regret qu'elle en pleurait presque. Au logis, elle trouva grande gaîté. La Natska était là, qui babillait avec Jòszia.

— Voyez, — dit celle-ci à sa belle-mère, — ma branche de cerisier a fleuri. Je l'avais coupée le jour de la Saint-André et plantée dans du sable : cette nuit, les boutons sont éclos.

Tandis qu'on était en admiration autour du pot, Augustynka entra, comme toujours criarde et prête à mordre.

— Ce n'est pas pour toi que le cerisier est signe de noce, — dit-elle à la petite. — Tu as encore besoin de recevoir les verges. C'est pour Natska.

— Si, si, c'est bien pour moi! Nous l'avons planté ensemble, mais c'est moi qui l'avais coupé : c'est donc pour moi qu'il a fleuri.

— Tu es encore trop jeune pour aller causer derrière les haies... Mais savez-vous la nouvelle? La Magda a mis un enfant au monde, cette nuit, sous le porche de l'église.

— Que dites-vous là?

— C'est ainsi. En allant pour sonner les cloches, Ambròzy a trébuché sur elle... Le petit était mort de froid et elle ne respirait presque plus... On l'a recueillie à la paroisse. Mais ce serait mieux pour elle de mourir, la pauvre!

— Il paraît que Franek l'avait flanquée à la porte sur l'ordre de son patron.

— Eh! que devait-il faire d'elle? La mettre sous verre?... C'est un homme, comme les autres : promettant avant et ne tenant pas après. Sans doute, il est fautif. Mais c'est chez l'organiste qu'on a le plus mal agi. Quand Magda se portait bien, on la faisait travailler comme un bœuf. Pensez donc, que de besogne!... Cinq vaches, tant d'enfants, et les cochons, et encore aux champs! Puis le malheur arrive et ils la chassent comme un chien galeux.

— Aussi pourquoi est-elle allée avec Franek? — se récria la Natska.

— Tu en ferais bien autant avec Jasiek, si tu étais sûre qu'il publiera les bans.

La fille se fâcha. Mais l'entrée de Boryna interrompit la querelle.

— Oui, oui, — dit-il quand il sut de quoi l'on parlait, — Ambròzy assure que le temps d'un *Ave* et elle aurait été morte. Roch l'a frictionnée avec de la neige et lui a donné à boire chaud. Mais elle sera longtemps à se remettre.

— Les Koziòl peut-être la prendront chez eux : elle est leur cousine!

— Qu'ont-ils eux-mêmes pour manger? Ce qu'ils volent. Il y a tant de patrons riches, et qui ne secourent personne!

— A chacun suffisent les siens, — protesta Boryna.

— On n'est pas obligé, c'est sûr. Tout de même, l'homme n'est pas une bête, pour crever sous un buisson!

— Le monde est ainsi fait. Le changerez-vous?

— Autrefois, quand les seigneurs étaient les maîtres, il y avait au village un hôpital pour les pauvres, dans la maison où habite à présent l'organiste. Et chacun payait pour l'entretenir selon le nombre de ses arpents.

Boryna s'impatienta :

— Les paroles ne servent à rien, — dit-il.

— Bien entendu! — repartit Augustynka. — Qui est riche et se porte bien trouve tout parfait sur la terre.

Comme il laissait tomber la discussion, elle parla d'autre chose.

— Matteusz va-t-il mieux? — demanda-t-elle à Natska.

— Il est donc malade?

— Quoi! — dit la jeune fille, — ne savez-vous pas que votre Antek l'a pris à la gorge et l'a jeté à la rivière, que c'est miracle s'il ne s'est pas noyé? Présentement il ne peut pas bouger et il crache le sang.

Elle se mit à pleurer. Yagna avait tressailli, frappée au cœur : car aussitôt elle avait deviné le motif de la querelle. Pour cacher son trouble, elle s'enfouit le visage dans les fleurs du petit cerisier.

— La rencontre d'un brigand avec un autre, — grommela Boryna.

Il se sentait de l'humeur.

— Pourquoi se sont-ils battus? — demanda Yagna, au bout d'un moment.

— A ton sujet.

Et Augustynka raconta ce qui s'était passé, puis ajouta, venimeuse :

— Je ne prétends pas que Matteusz ait dit vrai, mais voilà comme il a parlé. Si tu ne me crois pas, demande dans le village!

— Ah! le menteur abominable!...

— Eh! ma chère, qui peut échapper à la médisance?

— Le vilain, le coquin!... C'est bien fait qu'on l'ait rossé... Je voudrais qu'il ait eu plus de mal.

— Voyez donc comme elle est féroce!

— Pour un tel menteur, bien sûr... Ah! la canaille...

— Bah! — reprit la vieille, — il n'est pas le seul à jaser. Qu'y faire?

— Lorsque Antek leur aura coupé la langue à tous, ils se tairont bien!

— Crois-tu donc qu'il va se battre avec l'univers entier pour tes beaux yeux?

— Taisez-vous! Vous êtes comme Judas et vous vous réjouissez des ennuis du prochain.

Pour la première fois de sa vie peut-être, Yagna était en colère, et, si elle avait tenu Matteusz, elle l'aurait déchiré de ses ongles. Une grande onde d'amour l'envahissait, une gratitude profonde pour celui qui l'avait défendue; mais l'irritation grondait encore plus forte. Elle s'en prit à Jòszia, à Witek. Son mari enfin s'approcha d'elle et lui tapota les joues, avec des paroles apaisantes :

— Allons, allons, Yagna...

Elle le repoussa, sévère, et lui dit :

— Laissez-moi! Voulez-vous donc me caresser devant le monde?

Alors seulement elle s'aperçut de l'âge de cet homme, elle sentit naître en elle l'aversion et le dégoût. Depuis quelque temps, d'ailleurs, il avait vieilli : il traînait la jambe, ses mains tremblaient. Avec mépris elle le considéra.

« Ah! maudit vieux!... » — pensa-t-elle.

Et elle frissonna de l'abomination de lui appartenir.

Lentement la journée se traîna. Yagna allait, venait, sortait sous la vérandah, dans le verger; sans rien voir, elle promenait ses yeux sur la campagne blanche. Elle ne luttait plus maintenant contre ses souvenirs, elle ne repoussait plus l'obsession de cette voix douce et captivante. Il avait pris parti pour elle, il n'avait pas permis qu'on lui fît tort. « Et il est fort, lui! » songeait-elle avec amour. — Ah! certes, s'il s'était en ce moment trouvé auprès d'elle, Yagna ne se serait pas défendue... La meule?... Oui, la meule est là, dans le champ. Et il y a un trou énorme, où plusieurs se cacheraient à l'aise...

« Viens me voir derrière la meule, viens... Chaque soir, je t'attendrai... » Elle se répétait cette prière d'Antek...

Quand les vêpres sonnèrent, elle se rendit à l'église.

C'était dans l'espérance de l'y voir. Mais il n'y vint pas, et ce fut Hanka qu'elle rencontra sur la porte. Elle loua Dieu et retira sa main pour que l'autre la première trempât les doigts dans le bénitier.

Hanka ne prit pas d'eau bénite et passa, la toisant avec des yeux de pierre. D'un tel affront, les larmes vinrent aux cils de Yagna. Ayant pris place, elle ne pouvait détourner ses regards du pâle visage de la femme d'Antek.

« Sa femme, — se disait-elle douloureusement, — sa femme!... »

Les chants la détournèrent de ses pensées et elle se donna toute à la musique. A la sortie, de nouveau elle se trouva face à face avec sa rivale, qui sembla vouloir lui parler, mais se contenta de lui jeter un regard haineux.

« Penses-tu me faire peur, grande bête? » ricana intérieurement Yagna.

Quand elle rentra, le valet Pietrek jouait du violon, si tristement que le chien hurlait. Elle en fut tellement agacée aussi qu'elle le renvoya derrière l'écurie, où longtemps, dans la nuit, il joua.

— La *wojtowa* vient de mettre son enfant au monde, — dit Boryna, arrivant pour le souper. — Il faut aller la voir demain.

— J'irai à présent.

— Si tu veux. Je t'accompagne.

— Oh! bien, non, décidément, ce sera mieux demain, car la neige tombe et il fait si sombre!...

Survint la femme du forgeron avec les enfants.

— Où est ton homme?

— Au château : on l'a mandé pour réparer la machine à battre.

— Il y va bien souvent! — dit Augustynka.

— Ça vous gêne?

— Oh! que non! Je regarde seulement et je vois venir.

Personne n'était en humeur de causer. On soupa en silence et sans appétit. Yagna s'agitait, fébrile, insistant pour qu'on reprît des plats dès qu'on avait déposé la cuiller, riant sans motif, commençant une phrase et ne la finissant pas. Le désir grandissait en elle d'aller derrière la meule; mais elle craignait d'être surprise, mais elle avait peur du péché. De toutes ses

forces elle se retenait, et son corps en était tremblant, son âme en criait. Non, non, non, elle ne doit pas sortir... elle ne peut pas... Et lui est là peut-être, à l'attendre, errant autour de la maison, ou caché dans le verger, l'épiant, qui sait? par la fenêtre, l'implorant, se désespérant qu'elle ne vienne point... Il faut qu'elle aille vers lui, une minute, seulement, pour lui dire : « Va t'en, car c'est un péché!... »

Déjà elle a gagné la porte. Mais, soudain, c'est comme si quelqu'un l'avait saisie par le cou et clouée sur place : elle regarde derrière elle; elle voit les yeux d'Augustynka qui la suivent, luisants comme ceux d'un chien qui chasse... Et Natska aussi, lui semble-t-il, la dévisage de façon singulière, et son mari... Se douteraient-ils donc?... Non, non, ce soir, elle ne sortira pas. Apaisée tout d'un coup, Yagna s'assied, mais tellement lasse qu'elle ne voit plus ce qui se passe autour d'elle...

L'aboi du chien au dehors l'arrache à sa torpeur. Tous sont partis : seule Augustynka sommeille contre le poêle, et Boryna regarde par la fenêtre.

« Antek, sans doute! — pense Yagna, effrayée. — Il n'aura pas eu la patience d'attendre. »

Mais non : c'était le vieux Klenb, puis, derrière lui, secouant la neige de leurs bottes, Winciorek, Caban, Walenty et Jòszef Wachnik. Très étonné de cette procession, Boryna n'eut garde d'en rien témoigner. Avec force salutations, il les invitait à prendre place, leur offrant sa tabatière et s'efforçant de lire dans leurs yeux ce qui les amenait. Eux cependant, bien assis en rang, — des hommes secs, rasés, les cheveux blancs, le maintien grave, — ne se laissaient point pénétrer. Lorsqu'on eut enfin suffisamment tourné autour du sujet, Klenb se redressa, cracha et, d'un ton solennel :

— A quoi bon attendre davantage? Nous venons vous demander si vous tenez avec nous, oui ou non.

— Car, sans vous, nous ne pouvons rien faire.

— Vous êtes un homme de tellement de sens!...

— Et, quoique vous ne soyez pas magistrat, le premier du village.

— Chacun a les yeux fixés sur vous.

Tout rouge des compliments qu'on lui adressait, étendant les mains comme pour les repousser, Boryna s'écria :

— Et qu'est-ce qui vous amène donc, chères gens?

— Une injustice qui nous est faite. Nous vous apportons la nouvelle qu'après la fête des Trois Rois on veut commencer d'abattre notre forêt.

— Et vous avez été le premier à dire que cela ne doit pas être fait sans notre permission.

— Le seigneur a-t-il donc vendu aussi cette partie-là?

— Ne le saviez-vous point? Déjà on a mesuré et marqué les arbres.

— S'il en est ainsi, nous devons porter plainte.

— Oui... et quand les juges se décideront à venir pour l'enquête, il n'y aura déjà plus de forêt!

— Le seigneur est comme un loup : quand il a dévoré une brebis, il faut que tout le troupeau y passe.

— Demain, après la messe, tous les *gospodarz* se réuniront chez moi, — reprit Klenb. — Nous sommes venus, Mattiasz, pour vous inviter à ce conseil.

— Demain?... C'est que demain j'ai affaire à Wola : mes cousins sont en litige pour un partage et ils m'ont pris comme arbitre. Mais décidez entre vous... ce sera tout aussi bien que si j'y étais.

Ils se retirèrent assez mécontents. Et Boryna pensait :

« Tenez vos conseils, mais sans moi!... Le *wojt*, le meunier, les notables du village n'en seront point : j'attendrai les événements... Il y a le temps! »

Toute la maisonnée s'endormit. Lui seul veilla tard, à faire des comptes sur le banc, avec de la craie....

Au matin, il ordonna d'atteler le traîneau.

— Rentrerez-vous tard? — lui demanda Yagna, la joie au cœur.

— Pas avant le soir, peut-être la nuit.

Elle l'aidait à revêtir ses habits du dimanche, elle pressait Pietrek, elle ne tenait pas en place. Il reviendra seulement vers la nuit : Elle pourra aller derrière la meule, ce soir...

Ses yeux brillaient, un feu lui passait sur le corps, son cœur se dilatait... Mais, tout à coup, une terreur la glaça. Elle regarda Boryna qui déjà bouclait sa ceinture.

— Emmenez-moi avec vous, — demanda-t-elle, — Emmenez-moi... Il n'y a pas tant à faire à la maison et je m'ennuie toute seule.

Son mari s'étonna. Mais elle le priait si vivement qu'il ne refusa point. Très vite, elle fut prête et le char s'éloigna au grand trot.

XVIII

— Patronne, patronne! — cria Witek, se précipitant dans la chambre, — le seigneur est arrivé!

— Par ce temps à ne pas mettre un chien dehors?

— C'est comme je vous le dis. Son traîneau est entré dans la cour du meunier. Quatre grands alezans, avec des plumes sur la tête et les grelots tout en or. Ah! ce qu'ils allaient!... aussi vite que le vent!

— Bien sûr : ce ne sont pas des chevaux de paysan!

— Jésus! jamais je n'avais vu de pareils chevaux.

— Ceux des seigneurs ne travaillent pas et ne mangent que de l'avoine.

— C'est vrai. Alors si on en donnait autant à notre jument et qu'on l'attelle avec la blanche du *wojt*, elles iraient aussi vite, dites, patronne?

— Que tu es bête!...

Yagna filait sa quenouille. La neige tombait si épaisse qu'on ne distinguait rien au dehors. Il ventait avec violence et c'était un tel courant d'air, de la porte à la fenêtre, qu'elle se couvrit la tête d'un tablier. Le chien aboya. Aussitôt un homme tout couvert de flocons parut sur le seuil et loua Jésus-Christ.

— Permettez-vous que j'entre et me chauffe un moment?

— Prenez place. Witek, mets du bois au feu.

Très étonnée, Yagna regardait l'étranger qui, assis devant le poêle, allumait une pipe.

— C'est bien ici la maison de Boryna? — demanda-t-il, après avoir consulté un bout de papier.

— C'est ici.

— Votre père est-il au logis?

— Mon homme? — rectifia-t-elle; — il est au village.

— Je l'attendrai donc, si vous le permettez. L'hiver est rude! reprit-il.

— Oh! oui... Peut-être prendrez-vous du lait chaud?

— Merci, non. Mais, si vous avez du thé...

— Quand mon homme a été malade, j'en ai apporté de la ville, mais il n'en reste plus, et je ne sais pas trop chez qui on en trouverait.

— Chez le curé, — suggéra Witek. — Il en boit toujours.

— Tu pourrais aller lui en emprunter un peu...

— C'est inutile, — dit l'étranger, — j'en ai sur moi. Faites seulement bouillir l'eau, je vous prie.

Yagna mit un pot sur le feu et se rassit à sa quenouille. Qui cela pouvait-il être?... Un magistrat?... Sous sa pelisse il portait un costume gris et vert, comme les chasseurs. Il avait une drôle de mine. Quelque aventurier peut-être, qui sait?... La patronne échangeait des regards interrogatifs avec le berger.

L'inconnu ayant appelé le chien :

— Prenez garde, — dit Witek, — il est méchant.

— Ne crains rien... les chiens ne me mordent pas.

Et, souriant de façon singulière, il caressait l'animal.

Au bout d'un instant, vint Jòszka, puis la Wawrzonowa, d'autres voisines encore, déjà informées de la présence d'un inconnu chez Boryna. Lui préparait tranquillement son thé; puis, un morceau de sucre entre les dents, il le but. C'était un homme d'âge, les cheveux gris, sec comme une trique, la face ridée et terreuse, — avec une balafre à la joue gauche, qui était la cicatrice d'un coup de feu, et une autre barrant le front, — le nez long, les yeux profonds et étincelants, fixant le regard sur les gens de telle manière qu'on en demeurait saisi.

Lorsque enfin les curieux furent partis, car il se faisait tard, l'étranger demanda :

— Un certain Kuba Socha n'a-t-il pas été en service chez vous?

— Oui bien, mais il est décédé, le pauvre, cet automne.

— Il est décédé?... Ainsi voilà des mois que je le cherche dans tout le pays, et je ne le retrouve qu'après sa mort!

— Vous cherchiez notre Kuba?... Alors vous êtes le frère du seigneur de Wola.

— Comment me connaissez-vous?

— Les gens disaient que vous étiez revenu des pays chauds et que vous cherchiez un Kuba, mais qui savait lequel?

— C'était un brave garçon, n'est-il pas vrai?

— Tous en rendront témoignage. Monsieur le curé lui-même a pleuré à son enterrement et n'a rien pris pour les pompes funèbres.

— On lui a envoyé des chevrotines, — s'écria Witek, — et il a perdu tout son sang. Il m'avait appris mes prières et à tirer le fusil ... C'était comme un père pour moi. Souvent il me donnait des kopecks...

A ces souvenirs, le petit berger fondit en larmes.

— Il était pieux, silencieux, travailleur, — reprit Yagna.

— Est-il enterré ici?

— Oui, oui, — répondit Witek. — Je sais l'endroit et je vous y conduirai si vous voulez.

— Allons-y donc avant que la nuit tombe.

L'étranger remit sa fourrure. Il voulut donner de l'argent à Yagna, mais celle-ci se cacha les mains sous son tablier.

— Prenez, prenez... On ne donne rien pour rien en ce monde.

— Peut-être est-ce la mode ailleurs. Mais ici nous ne sommes pas des juifs qui se font payer pour l'eau et le feu, — répondit-elle, offensée.

— Alors que Dieu vous le rende et qu'il vous ait en sa sainte miséricorde!

— Vous pareillement.

Elle voulut lui baiser la main, mais il ne le permit pas...

Il marchait si vite qu'à peine si le petit berger pouvait le suivre. Le chien les précédait en aboyant joyeusement. Devant l'église, de telles masses de neige étaient amoncelées qu'ils durent faire un détour et longer le presbytère. Au milieu des tourbillons glacés qui leur fouettaient le visage, ils aperçurent des gens sur la route, les jupes rouges des femmes éclatant dans cette blancheur.

— D'où viennent-ils donc? — demanda l'étranger. — D'une foire?

— Oh! non : ils sont allés ramasser du bois à la forêt.

— Est-ce donc permis?

— Oui, mais à condition qu'ils le rapportent sur leur dos. Les *gospodarz* seulement ont le droit d'y envoyer avec un

char et une hache. Souvent nous y sommes allés, nous deux Kuba. Il savait bien abattre un jeune arbre et le cacher de façon que les gardes n'y voient rien, pour le rapporter comme mort la fois suivante.

Witek racontait cela avec orgueil. L'étranger lui posa des questions sur la fin du pauvre homme. Il gesticulait, se disait à lui-même des choses que le petit ne comprenait pas et qui lui faisaient peur, car la nuit venait. Enfin ils entrèrent dans le cimetière. Les bras de la grande croix se dressaient au-dessus du linceul de neige, parmi les arbres nus, et ce n'était pas facile de distinguer les tombes. Cependant ils trouvèrent celle qu'ils cherchaient, dans cette partie abandonnée où sont inhumés ceux qui avaient péri pendant l'insurrection.

— La voilà, — dit Witek. — Voyez, c'est écrit en lettres blanches sur le bois noir : Jakòb Socha.

L'étranger lui donna soixante kopecks et lui commanda de retourner au logis. S'étant éloigné, le gars se retourna pour regarder ce que l'autre faisait.

— Jésus! le seigneur s'est mis à genoux sur la tombe de Kuba...

Mais les ténèbres s'épaississaient tellement que Witek, pris d'effroi, s'enfuit à toutes jambes.

Auprès de l'étang il rencontra Antek, sur qui le chien s'était jeté, le caressant avec tendresse. Un moment, ils causèrent de l'étranger, puis Antek dit au pâtre :

— Viens donc, un de ces jours, voir les enfants.

— J'irai. J'ai même fait un joujou pour votre Pietrek.

— Eh bien! apporte-le. Voilà dix kopecks, pour que tu n'oublies point.

— Je cours à la maison, et, si le maître n'est pas revenu, j'irai à l'instant même.

Antek avait tressailli. Mais, affectant l'indifférence :

— Ah! il n'est pas là?

— Non : il est chez le meunier, où on s'est réuni pour parler de la forêt.

— Et la patronne est au logis?

— Elle y est. Je cours vite voir, puis j'irai chez vous.

De loin Antek le suivit. Puis, s'étant assuré qu'il n'était pas vu, il se faufila derrière les granges.

Boryna n'était pas de retour. Dans la chambre sombre, Yagna querellait Jòszia et ne prêta nulle attention au récit du berger, jusqu'au moment où il mentionna sa rencontre avec Antek.

— Tiens, — lui dit-elle, — voilà une autre pièce, et ne raconte à personne qu'il t'a donné de l'argent.

— Si vous l'ordonnez, je me tairai donc.

L'agitation de nouveau s'empara de Yagna. Elle appela le valet. Elle regarda au dehors. Ayant entendu quelque bruit dans le verger, elle y envoya Witek pour s'assurer qu'un porc ne se serait pas échappé. Elle reprit à partie Jòszia, celle-ci ne se faisant pas faute de répondre. Comme enfin la jeune fille apportait les seaux pour traire :

— C'est bien, — lui dit sa belle-mère, brusquement; — je ferai moi-même.

— Faites, faites!... et vous laisserez dans le pis la moitié du lait! — ricana Jòszia.

Mais Yagna lui imposa silence et, s'étant troussée, s'en alla dans l'étable. Il y faisait sombre. Les vaches meuglaient lourdement. L'escabeau trouvé à tâtons, elle s'assit, et, la tête appuyée au flanc d'une des bêtes, elle commença la traite. Le silence n'était troublé que par le piétinement des chevaux dans l'écurie. Tout à coup la neige craqua au dehors, comme sous des pas furtifs. Peu à peu le bruit se rapprocha; une silhouette enfin s'encadra dans la porte.

— C'est toi Pietrek?

— Tais-toi, Yagna, tais-toi...

— Antek!

Saisie d'épouvante, toute sa force l'abandonnant, ne pouvant ni parler, ni bouger, ni même penser, d'un mouvement automatique elle continuait à tirer sur les mamelles, mais le lait coulait à terre et sur sa jupe. Son cœur se gonflait à éclater, quelque chose l'étreignait à la gorge, des étincelles passèrent devant ses yeux. Il lui sembla qu'elle allait tomber morte. Une douceur infinie pourtant la pénétrait.

— Depuis Noël, chaque soir, je t'ai attendu derrière la grande meule... Chaque soir, j'étais là, et tu n'es pas venue.

Oh! cette voix profonde, ardente, qui lui brûlait les sens!... S'appuyant sur la vache, il se pencha vers elle et son haleine l'embrasait.

— N'aie pas peur, Yagna : personne ne m'a vu. Je ne pouvais plus vivre... Le jour, la nuit, sans cesse, tu es devant mes yeux... Yagna, tu ne me dis rien?

— Que te dirais-je? — répondit-elle tout bas, et les larmes lui vinrent aux paupières.

Ils se turent. Dans ce tête-à-tête longtemps cherché une émotion mêlée d'effroi les paralysait. Ils se désiraient et n'avaient pas la force de se tendre seulement les mains. Ils se taisaient. La vache avalait bruyamment sa boisson en fouettant l'air de sa queue, qui atteignit Antek au visage. Se penchant davantage encore, il reprit :

— Je ne dors plus, Yagna, je ne mange plus...

— Crois-tu que je sois plus heureuse?

— Tu penses donc à moi?

— Pourrais-je ne pas le faire?... C'est vrai, Antek, que tu as corrigé Matteusz à mon sujet?

— Certainement! Il avait menti : je lui ai fermé la bouche. Et j'en ferai autant à tous.

La porte de la maison battit; on entendit dans la cour des pas qui se dirigeaient vers l'étable. Antek eut juste le temps de se blottir dans l'obscurité.

— Jòszia m'a commandé de venir chercher les seaux, — dit Witek, — car il faut donner à manger aux cochons.

— Prends-les, prends-les, — murmura Yagna, les dents serrées.

— Oh! mais la vache n'a pas fini de boire : je reviendrai dans cinq minutes.

Le berger sorti, Antek reparut.

— Je vais derrière la grande meule, — dit-il. — Je t'attendrai. Tu viendras, Yagna?

— J'ai peur.

— Viens, viens... Une heure, deux heures, s'il le faut, je t'attendrai.

Il la saisit aux épaules, leurs lèvres se joignirent. Vainement se cambrait-elle : l'étreinte toujours plus vigoureuse la ployait et elle se pâmait sous ce baiser furieux. Brusquement il s'arracha d'elle et sortit en courant. Yagna fit un pas pour le suivre; mais déjà son ombre avait disparu dans la nuit. Personne. Elle n'avait pas rêvé, pourtant! Ses lèvres étaient

encore brûlantes, elle sentait encore autour d'elle l'enveloppement des bras qui lui avaient mis le feu dans le sang. Jésus!... En ce moment, il lui sembla qu'elle irait avec lui au bout du monde... Sur la porte, sans savoir ce qu'elle disait, elle s'écria :

— Antek!...

Mais le son de sa voix lui rendit la connaissance. Elle se mit en devoir d'achever sa besogne, tellement troublée qu'elle cherchait le pis des vaches entre les jambes de devant. Rentrée dans la maison, après avoir erré de place en place, absorbée par cette unique idée qu'il l'attendait, elle jeta un tablier sur sa tête et sortit. Le passage était étroit, le long de la grange, et les branches des pommiers y faisaient comme une voûte.

Antek était là. D'un geste de loup qui se rue sur sa proie, il la prit dans ses bras et l'entraîna derrière la meule. Mais à peine s'étaient-ils étreints que la voix forte et aigre de Boryna se fit entendre, appelant Yagna. Elle revint dans la cour si rapidement que les branches lui arrachèrent le tablier de la tête et la couvrirent de neige. Ayant ramassé un fagot, affectant maintenant de ne point se hâter, elle rentra. Le vieux l'observa d'un air singulier.

— Où as-tu pris toute cette neige? — lui demanda-t-il?

— Elle tombe du toit quand on passe.

Quoique parlant d'un ton tranquille, elle avait détourné la tête pour cacher sa rougeur. Mais elle ne le trompa point. Sans la regarder en face, il vit son visage en feu, ses yeux brillant d'une fièvre étrange. Un soupçon indéfini mordit Boryna au cœur.

« Sans doute, — pensa-t-il au bout d'un moment, — elle aura rencontré Matteusz. »

Natska étant justement arrivée, il la questionna :

— Ton frère est donc guéri, à présent?

— Oh! que non.

— On m'a dit l'avoir vu dans le village.

Et il épiait la physionomie de Yagna.

— Des histoires!... Il ne bouge pas du lit. Ambrozy lui met des sangsues et le frotte avec de l'eau-de-vie et de la graisse. Ils bavardent ensemble et chantent si haut qu'on les entend depuis la route.

Boryna ne demanda plus rien, mais les soupçons ne le quittèrent pas. Yagna, à qui le silence pesait, lui raconta la visite de l'étranger. Et il chercha quel rapport cela pouvait avoir avec l'affaire de la forêt.

— Sans doute, — finit-il par conclure, — le frère du seigneur de Wola est venu pour savoir ce qu'on en pense à Liptzé.

— Mais il n'a pas dit un mot de cela!

— Les seigneurs sont ainsi : ils vous parlent des choses sans que vous vous en doutiez... Il serait donc venu pour marquer de l'intérêt à Kuba? Bête qui le croit. Je dis, moi, qu'il y a quelque chose là-dessous.

Comme on soupait silencieusement, vint le vieux Roch. Selon son habitude, il ne voulut rien manger ni boire.

— J'ai entendu dire, — fit-il bientôt, — que le seigneur ne prendra personne d'ici pour abattre les arbres. Je suis venu vous demander si c'est vrai.

— Comment le saurais-je? En voici la première nouvelle pour moi.

— Mais n'y a-t-il pas eu un conseil à ce sujet?

— Allez donc le demander au *wojt*, au meunier, au forgeron. Moi, je n'y étais point.

— On raconte pourtant que le seigneur est venu chez vous?

— On ne vous a pas dit la vérité.

Il y eut un silence. Mais, comme ce n'est pas poli de demeurer sans causer avec un visiteur, Boryna reprit :

— Si le seigneur veut agir de la sorte, qui pourrait l'en empêcher?

— Peut-être changerait-il d'avis si quelqu'un lui représentait combien il y a de misère au village. L'hiver est dur, le printemps est loin. Plus d'un paysan ne mange chaud qu'une fois par jour et se couche avec la faim dans le ventre. Tous comptaient sur ce travail. Mais il paraît que le seigneur en veut aux gens d'ici à cause de la plainte qui a été portée au tribunal.

— Je l'ai signée, cette plainte, et je vous jure que pas un arbre ne sera coupé avant qu'on ait signé un contrat pour nous laisser la partie qui nous appartient.

— Alors, que deviendront les pauvres?

— Vais-je pleurer parce qu'un Bartek ou un Witek n'a rien à manger? C'est l'affaire du curé, non la mienne.

— Mais on peut s'entr'aider.

— Eh! mon Dieu, le monde est ainsi : il y en a qui ont à leur suffisance, d'autres qui n'attrapent que le vent. Que faire?

Roch se retira en hochant tristement la tête. Boryna le reconduisit et, comme chaque soir, il donna un coup d'œil aux bêtes. Quand il rentra, Yagna faisait les lits. Jetant à ses pieds un tablier plein de neige :

— Tu l'avais donc perdu? — dit-il durement. — Je l'ai trouvé auprès de la haie.

Sous son regard soupçonneux, elle se troubla.

— C'est... c'est le chien, sans doute!... Tout ce qu'il peut attraper, il l'emporte... On ne s'imagine pas ce qu'il fait de dégâts.

— Tiens! tiens! c'est le chien, vraiment?...

Mais il raillait, car il n'en croyait mot.

XIX

Le jour des Trois Rois, qui tombait un lundi, dès avant les vêpres on alla en foule au cabaret pour célébrer les accordailles de Malgosia[1] Klenb avec Wicek[2] Socha. On parlait aussi du mariage de Stasz Plòszka avec Ulisia Soltys; — cela traînait depuis l'automne, car le père ne voulait pas de ce garçon qui était une mauvaise tête, et, du reste, on discutait sur la dot : quatre arpents avec une couple de vaches. — Enfin le *wojt* fêtait le baptême de son petit dernier, et l'on comptait bien qu'après les réjouissances dans sa maison, il viendrait chez le juif, où il paierait à boire.

D'ailleurs on avait bien d'autres affaires. A l'issue de la messe, la nouvelle s'était confirmée que le seigneur de Wola avait loué les gens pour ses coupes : dix de Rudka, quinze de Moltitza, huit de Bembitza, vingt de Rzepy, et de Liptzé,

1. Diminutif de Malgòrzata (Marguerite).

2. Diminutif de Wincenty (Vincent).

pas un!... C'était sûr : on le tenait du garde. Et l'on s'en affligeait beaucoup. Car il y avait au village des richards, d'autres qui ne s'entendaient guère à gagner, quoique ne l'avouant pas, crainte de ne plus frayer avec les notables; mais il s'y trouvait aussi beaucoup de pauvres, ne possédant rien que leur chaumière, et qui avaient compté sur ce travail. Que faire, à présent? Une grande tristesse accablait les âmes. Après s'être concertés, ils avaient prié le père Klenb de les mener chez le curé, afin de lui demander avis. Pour se récuser, le vieux avait prétexté les fiançailles de sa fille. D'autres pareillement s'étaient dérobés : ils avaient leur idée de derrière la tête. Ce fut Bartek, de la scierie, qui prit l'initiative de la démarche, avec Filip, Stasz Bylitza, Koziòl, Walek à la bouche de travers.

Sur le tard, il gela très fort. On se hâtait et on retenait son haleine, car elle brûlait le visage. C'était de continuelles allées et venues entre les maisons et le cabaret, — les uns pour y apprendre des nouvelles, d'autres, que l'affaire n'intéressait pas, pour y boire, les filles à cause de la musique, les femmes, qui s'ennuyaient au logis, feignant de vouloir ramener leurs hommes, mais y restant avec eux. — Il y avait tellement de monde que, malgré la lampe et le grand feu, on avait peine à découvrir qui on cherchait. Devant le comptoir on menait grand vacarme : c'était les invités des deux familles, qui faisaient force compliments, selon l'usage en telle occurrence. Devant les fenêtres étaient assis des gens de Rzepy, qui devaient le lendemain commencer à abattre le bois. On les regardait beaucoup. Seul Ambròzy s'était familiarisé avec eux et déjà il leur racontait des histoires. C'est à la table voisine qu'à dessein Bartek et les autres prirent place en revenant du presbytère. Ils criaient très haut que le curé refusait d'intervenir et ils vilipendaient le seigneur, à renfort de violents coups de poing parmi les verres. Mais ceux de Rzepy faisaient comme s'ils n'entendaient pas. On se groupait par sympathie, Augustynka allant des uns aux autres, ragotant et bouffonnant pour qu'on lui payât à boire. Le tumulte augmentait, la gaieté montait. Bien traités par le père Klenb, les musiciens attaquèrent une mazurka entraînante. Socha et sa promise s'élancèrent les premiers, d'autres couples à leur suite. Mais

les meilleurs danseurs, Plòszka, Wachnik, le frère du *wojt* se réservaient pour plus tard.

En ce moment, Matteusz parut. Il s'appuyait sur un bâton, car c'était sa première sortie, et marchait péniblement en semant des lazzi à droite et à gauche. S'étant assis, il aperçut Antek qui entrait à son tour, la tête haute.

— Boryna! — appela-t-il! — viens donc par ici.

— Si tu as affaire à moi, dérange-toi plutôt.

Croyant à quelque défi, Antek s'était arrêté. Mais Matteusz lui répondit doucement :

— Je ne remue qu'avec peine.

Les sourcils froncés, se tenant sur la défensive, l'autre s'approcha. Matteusz le prit par la main.

— Assieds-toi auprès de moi, — dit-il, — Tu m'as fait honte devant tous, Antek. Tu m'as tellement malmené qu'on a fait venir le prêtre pour moi. Je ne t'en veux pas cependant et, le premier, je t'offre de faire la paix. Bois un verre. Je ne croyais pas qu'il en existât un capable de me battre, et toi, tu m'as lancé à l'eau comme une botte de paille.

— Tu me cherchais querelle pendant le travail : j'étais agacé et je n'ai pas su ce que je faisais.

— Tu dis vrai. Mais tu t'es joliment revengé... Eh bien! quoique l'échine me fasse encore mal, je te pardonne. Tu es fort, Antek... plus fort que Wawzek[1] de Wola!

— Ne l'ai-je donc pas tombé pendant la moisson? Il n'en est pas encore guéri.

— On me l'avait bien raconté, mais je ne voulais pas le croire. Holà! juif, du rhum, et vite, ou je casse tout!...

Comme ils choquaient leurs verres, d'une voix étranglée Antek lui demanda :

— Ce que tu as dit, l'autre jour, devant les paysans, ce n'est pas vrai, au moins?

— Mais non, mais non!... j'ai parlé par dépit. Comment donc serait-ce vrai?

Et Matteusz regardait attentivement à travers la bouteille, afin qu'Antek ne pût lire dans ses yeux. Celui-ci ensuite paya une tournée. Tout le cabaret demeurait stupéfait de les voir

1. Diminutif de Laurent.

comme une paire d'amis. Un peu ivre, le grand gaillard reprit tout bas :

— Oui, oui, je la voulais, j'ai même essayé de la prendre de force. Mais elle m'a si bien labouré le visage de ses ongles que j'avais l'air d'être tombé dans des épines... Tu lui plaisais mieux, Antek... eh! oui je le sais bien, ne mens pas!... c'est pourquoi elle ne voulait point me regarder seulement. Alors c'est la jalousie qui m'a fait parler... Une fille tellement jolie qu'on ne saurait trouver sa pareille!... Et elle a épousée un vieux, voilà ce que je ne puis comprendre, car ce n'est pas juste, en vérité.

— Non, non, ce n'est pas juste, — gémit Antek.

Et il poussa un juron, puis de nouveau soupira.

— Rien que d'y penser, Matteusz, quelque chose se déchire en moi.

— Allons, allons, il ne faut pas te laisser aller.

— Eh! que faire? L'amour, vois-tu, un amour comme celui-là, c'est une maladie qui vous brise les os, qui vous court dans le sang... Je n'ai de goût à rien... Je voudrais me casser la tête contre un mur.

— Ne le sais-je point? — répondit perfidement Matteusz. — Jésus! n'ai-je pas moi-même éprouvé ça pour elle? A l'amour il n'y a qu'un remède : se marier avec une autre. Alors c'est fini... Ou bien, quand on ne peut pas se marier, il faut avoir la femme qu'on désire, et le goût en passe vite... Je te dis la vérité, crois-moi, je m'y connais, — ajouta-t-il avec suffisance.

— Et si ça durait, pourtant?...

— Bon pour ceux à qui les jambes tremblent au passage d'un jupon. Mais ceux-là ne sont pas des hommes : ce sont des veaux.

— Peut-être as-tu raison.

Tristement, Antek s'absorba dans ses pensées.

— Bois donc un coup... Le diable emporte les femmes!... Il y en a de telles qu'en leur soufflant seulement dessus on les jetterait à terre, et elles vous mènent par le nez l'homme le plus fort, comme une vache au bout d'une corde. Elles lui enlèvent sa force, son bon sens, et encore le rendent ridicule... Ah! les gueuses!... Graine du diable, te dis-je... A ta santé, frère!... Et crache sur tout ça... Voyons, tu as ta raison!

Ils continuèrent à boire et à causer tout bas. Malgré lui, trouvant l'occasion de se soulager enfin du poids qui l'oppressait, Antek en disait plus qu'il n'aurait voulu, par paroles brèves, et Matteusz comprenait le reste : — c'est ce qu'il avait cherché.

Échauffés par la wodka, Bartek et les siens avaient commencé à interpeller les gens de Rzepy. Woijcech Kobus était celui qui criait le plus fort.

— Hé! là-bas, les gentilshommes!...

— Palefreniers de juifs!...

— Valets de seigneurs!...

— Chez eux, la moitié du village s'y met pour traire une vache.

— Ils n'ont donc pas de bois dans leurs poêles, qu'ils viennent se chauffer ici?

— Ah! ils nous prennent notre travail, les canailles!...

— Qu'ils essayent!... Nous les peignerons si bien qu'il s'en iront sans cheveux.

Les poings se levaient, menaçants, le cercle se rétrécissait autour de ces gens-là. Mais ils ne bougeaient point, se tenaient immobiles, le bâton serré entre les jambes, et regardaient hardiment ceux qui les provoquaient. Tout de même, on en serait venu aux coups si Klenb et les autres vieux n'avaient exhorté au calme. Puis, Ambrozy s'étant mis à conter ses histoires drolatiques, les vociférations s'apaisèrent et bientôt le tumulte de la danse emporta tout.

Un groupe s'était formé autour de Matteusz et d'Antek, D'abord on avait hésité à aborder celui-ci : qui savait jamais de quelle humeur on pouvait le trouver? Mais, aujourd'hui, il eut pour tous une bonne parole. Intérieurement il ricanait, en se rappelant comme on l'avait fui avant son aventure avec Matteusz. On causait des affaires du village. En hiver, les âmes se redressaient, les esprits étaient libres, car les corps n'étaient plus courbés sur la glèbe. Chacun pensait, était soi-même. Dans la forêt, l'été, tu ne peux pas reconnaître un arbre d'un autre; mais, une fois la neige venue, tous sont distincts. Ainsi des hommes.

Antek seul ne parlait guère : les yeux fixés sur la porte, il se demandait si Yagna allait venir. Cependant quand Balcerek

entama le chapitre de la forêt et du conseil tenu par les notables, il écouta et demanda :

— Eh bien! qu'ont-ils décidé?

— Rien. Ils ont crié, tempêté et déclaré qu'on ne couperait pas nos arpents. Voilà tout.

— Toutes ces paroles, — dit Plòszka, — c'est comme la dernière neige. Et, pendant qu'on pérore, la seigneur abattra tout!

— Il ne faut pas le permettre.

— Qui l'empêchera?

— Qui donc, sinon nous-mêmes?

— C'est bien ce que j'ai dit au père, un jour. Mais il m'a répondu que c'étaient les affaires des patrons et que ça ne nous regardait pas. C'est ainsi. Ils tiennent tout dans leur main et que sommes-nous donc, nous autres? Rien.

— C'est un tort.

— Sans doute! Les jeunes devraient avoir leur part.

— Comment! j'ai fait mon service, je suis majeur, et on ne peut pas me donner ma légitime? — s'écria Plòzzka.

— A chacun son temps.

— Tous nous souffrons de l'injustice.

— Et Antek plus que nous tous!

— Certainement, il faudrait mettre ordre à cela, déclara tout de go, à la stupeur générale, Szymek Paczès, qui venait d'entrer.

Il exposa ses griefs avec vivacité, non sans devenir très rouge, car il n'était guère habile à parler et la peur de sa mère le tenait.

— C'est Natska, au moins, qui t'a soufflé ça! — lui dit quelqu'un.

Et, parmi les éclats de rire, il se retira dans l'ombre. C'est alors le frère du *wojt* qui prit la parole, Grzela Rabski, bien qu'il bégayât.

— Oui, les vieux tiennent la terre et n'en donnent point à leurs enfants. C'est mal. Et encore, s'ils savaient la gouverner!... Mais non. Depuis longtemps ils auraient dû s'accorder avec le seigneur pour cette forêt. Car, enfin, nous avons des droits.

— Ça, on n'en sait rien : c'est aux juges de prononcer.

— Oh! ceux-là, ils seront toujours avec le château.

— Mais pas du tout! Le commissaire a dit qu'on doit nous laisser quatre arpents.

— Je vous répète, moi, — dit Grzela, — que nous devons prendre en main cette affaire.

— Il n'y a qu'un moyen de s'en tirer : c'est de chasser les ouvriers quand ils commenceront à abattre.

— Bien dit, Antek. Et c'est toi qui nous conduiras.

Mais Grzela Rabski intervint. Comme il avait voyagé et qu'il lisait le journal *Zosza*[1], il se mit à parler aussi bien qu'un livre, par la violence, expliquait-il, on n'obtiendrait rien, sinon de la prison, mais il fallait que la commune prît un avocat et que le litige fût porté devant la justice... On discuta, il se fâcha, et Antek se disposait à lui répondre quand il vit entrer son père avec Yagna et Jòszia. Ils arrivaient tard, car Boryna d'abord avait refusé à sa fille de l'amener; puis, sa femme ayant déclaré péremptoirement qu'elle irait, il le lui avait défendu. Et, toute la soirée, elle avait été d'humeur massacrante, pleurant, criant, claquant les portes. Quand on avait pris place pour le souper, au lieu de manger, elle s'était mise à retirer ses habits du coffre et à s'habiller pour sortir. Le vieux avait grogné, juré, affirmé qu'il resterait au logis et les femmes également. Mais que faire?... Il avait fini par céder.

Boryna entrait de son pas hardi, de son air hautain, ne saluant que peu de gens, car les notables étaient encore chez le *wojt*. Il n'aperçut pas son fils.

Celui-ci n'avait d'yeux que pour Yagna. Debout auprès du comptoir, elle causait gaiement, refusant les invitations à la danse et jetant dans la salle des coups d'œil furtifs. Qu'elle était donc jolie, ce soir, la Yagna!... Pour l'admirer, on s'arrêtait de boire. Bien des filles étaient là, très bonnes à regarder : — la Natska, gracieuse et élancée comme un plant de mauve; la Weronka, que son teint et son embonpoint faisaient semblable à un dahlia; la Balcerkowna, grande et blanche de peau, la meilleure danseuse du village; la petite Sachòwna, si mignonne, et la bouche aussi douce que miel. — Mais aucune ne valait Yagna : elle les surpassait toutes ainsi que la rose surpasse les autres fleurs. Elle portait une jupe jaune clair à raies blanches et vertes, le corselet de velours bleu soutaché d'or; sur la chemise fine au col orné de dentelle, des colliers de perles et de

1. *L'Aurore.*

corail ; sur les cheveux, un fichu de soie bleuâtre brodé de jais rose. Les femmes glosaient sur cette toilette de jour de noces.

Lorsque enfin Yagna découvrit dans la foule celui qu'elle cherchait, son visage rougit de joie comme l'eau sous les rayons du soleil couchant. Le juif parlait alors à Boryna qu'il emmena dans l'autre chambre. Tranquillement, Antek fendit la masse, s'approcha de la jeune femme et la salua.

— Vous êtes venue, — demanda-t-il, — pour la musique, ou pour les accordailles?

— Pour la musique.

Sa voix tremblait. Un instant, ils demeurèrent ainsi l'un auprès de l'autre, sans mot dire, la respiration quelque peu haletante. Les danseurs les repoussèrent dans un coin. Natska et Jòszka s'étaient éloignées avec leurs cavaliers.

— Chaque soir, je t'attends derrière la meule, — murmura-t-il.

— Est-ce que je peux sortir? Il me surveille.

Leurs mains se rencontrèrent. Une mélodie chantait dans leur cœur. Très bas elle lui dit :

— Va-t-en... laisse-moi.

Pour toute réponse, il la prit par la taille, l'entraîna dans le cercle et cria aux musiciens :

— Jouez, les gars, et du vif!

Ils le connaissaient bien : ils savaient qu'Antek paie libéralement à boire. Le diapason monta, le rythme s'accéléra. Derrière Antek, s'élancèrent ses compagnons. Matteusz seul demeurait assis, chantant et tapant sur la table en mesure. Longtemps ils dansèrent, Yagna avec Antek, étroitement enlacés, et toujours elle lui disait dans l'oreille :

— Encore, Antek, encore un peu!...

Ayant dû pourtant reprendre haleine, ils ne se quittèrent pas, burent un verre de bière, et puis repartirent. On les regardait en chuchotant et se poussant le coude. Mais ils ne s'en souciaient aucunement. Elle s'abandonnait toute, les yeux clos, le corps cambré de volupté. Lui avait tout oublié. Son sang bouillonnait, une force inconnue lui gonflait la poitrine. Dans leurs deux âmes le printemps s'était épanoui.

La danse maintenant s'exaltait, impétueuse, folle. Ceux de Rzepy eux-mêmes s'étaient mis en branle, et les filles ne les

refusaient point, car ils étaient bien élevés, les « petits gentilshommes », et engageaient poliment. Les pans des redingotes tournoyaient dans l'espace, semblaient des ailes blanches; les jupes, les tabliers, les rubans fouettaient les visages en feu. C'étaient des chants, des coups de talons, des appels de pieds, un tourbillon effréné, un vacarme qui, par la porte ouverte, allait se répandant sur la plaine sans tache et froide. Antek tenait toujours la tête, se jetait en avant, genou à terre, avec une telle violence qu'il paraissait tomber. Mais non : aussitôt il se remettait debout avec un cri sauvage et s'élançait comme un ouragan, écartant tout sur son passage, menant un train que bien peu pouvaient suivre, ardent, infatigable. Les autres danseurs s'étaient arrêtés, à bout de souffle, les mains des musiciens tombaient de fatigue, et toujours, au milieu du cercle, dansait Antek avec Yagna.

Il était naturel qu'une telle façon de danser scandalisât les vieilles femmes. Elles hochaient la tête, elles ricanaient, elles s'indignaient. Mais eux ne voyaient rien qu'eux-mêmes. La musique ayant cessé, ils demeurèrent ensemble devant le comptoir. Antek payait à la ronde la bière et la wodka, il offrait des bonbons aux filles. Le juif servait toujours, inscrivant le compte à la craie sur la porte. Tout le monde les regardait en chuchotant. Mais lui ne regardait qu'elle, mais elle ne regardait que lui. Dans les yeux bleus de Yagna il lisait l'admiration et l'amour : l'orgueil le transportait. Des yeux d'Antek une telle flamme jaillissait qu'elle en était brûlée jusque dans ses veines. Quoiqu'il parlât à tous, quoiqu'elle rît avec tous, ils étaient uniquement l'un à l'autre, ils ne se possédaient plus eux-mêmes, l'oubli de tout les envahissait.

A ce moment reparut Boryna. Les commères l'avaient charitablement averti. D'un coup d'œil, il comprit. Boutonnant sa redingote, enfonçant son bonnet sur sa tête, il alla vers eux. On lui faisait place, car on le voyait blanc comme le mur et les yeux luisants.

— A la maison! — commanda-t-il d'une voix forte.

Mais la danse avait repris, et, d'une robuste étreinte, Antek l'emporta sans qu'elle pût s'en dégager. Le vieux les poursuivit, sauta sur eux, l'arracha des bras de son fils, qu'il ne regarda point, et emmena sa femme hors du cabaret.

La musique se tut. Il se fit un grand silence On pressentait quelque chose de terrible, car on avait vu Antek rompre la foule et se précipiter à leur suite. Quand il se trouva dehors cependant, le froid le saisit : il trébucha dans la neige. Mais, aussitôt relevé, il les rattrapa au tournant de la route, près de l'étang.

— Passe ton chemin et n'attaque pas les gens! — lui cria le vieux.

Yagna, épouvantée, s'enfuit vers la maison. Jòszia tendit à son père un bâton, en vociférant :

— Battez ce brigand, père... battez-le!

— Laissez-la, laissez Yagna! — balbutiait Antek, hors de lui-même et serrant les poings.

— Va-t-en, te dis-je, va-t-en, ou, Dieu m'en est témoin, je je te tue comme un chien, tu entends?

Boryna était prêt à tout. Machinalement son fils recula, ses bras retombant, et un tremblement le saisit, le clouant sur place, tandis qu'avec lenteur le vieux regagnait son logis. Stupéfié, inconscient, Antek demeurait là. Il ne reprit ses sens qu'au cabaret, où l'avaient ramené ses amis, l'ayant suivi de crainte d'une altercation avec son père.

La danse avait cessé, la salle se vidait. On le laissa dans un coin, anéanti. Vainement le juif lui représenta-t-il qu'on fermait, que c'était temps de partir : il n'entendait rien. La voix de Hanka enfin le réveilla de sa torpeur. On était allé la chercher pour qu'elle l'emmenât.

— Que veux-tu? — lui demanda-t-il, égaré.

— Rentre à la maison, Antek, viens : il est tard.

— Va seule, je n'irai pas avec toi... Va-t-en, va-t-en!...

Puis, se penchant vers le visage en larmes de sa femme :

— On me mettrait les menottes, — lui cria-t-il, — on m'enfermerait dans une cave, que je me sentirais plus libre qu'avec toi, oui!... plus libre, plus libre!...

Sanglotante, Hanka sortit. Un instant après, pourtant, il la suivit. La nuit était claire. Dans le village endormi, déjà l'on ne percevait pas même un aboi de chien, plus rien que là-bas, sur la route, la voix enrouée d'Ambròzy qui chantait en rentrant. D'un pas lent et lourd, Antek se traînait autour de l'étang. Les paroles menaçantes de son père retentissaient à ses oreilles, il en revoyait les regards farouches, et ses cheveux

se hérissaient, et une terreur l'étreignait à la gorge. La haine s'en allait de son cœur, l'amour pareillement : rien n'y demeurait que l'effroi et le désespoir.

Sans savoir ce qu'il faisait, il se dirigea enfin vers sa maison. Comme il passait devant l'église, il entendit un sanglot. Dans l'ombre, il regarda. Devant la porte, aux pieds du Christ, une créature gisait dans la neige. Un voyageur peut-être, ou bien quelque ivrogne... Pour mieux voir, il se baissa : c'était sa femme qui était là, implorant miséricorde.

— Viens, Hanka, il fait froid... Viens, rentrons...

Un grand attendrissement s'était emparé de lui. Comme elle ne répondait pas, ni ne bougeait, il la prit dans ses bras et la ramena à la maison. Ils ne se parlèrent point. Hanka pleurait de toute son âme.

XX

A la suite de cette fête, la maison de Boryna fut semblable à un tombeau. Pas de pleurs, de cris, de jurons : un lourd silence, oppressif, gros de colères ravalées et d'amers chagrins, une atmosphère lugubre, angoissée, comme si l'on s'attendait à ce que le toit s'effondrât sur les têtes. Ni ce soir-là ni le lendemain, son mari n'avait adressé à Yagna un mot de reproche. Mais, ce bouleversement lui ayant donné la fièvre, il gardait le lit.

— Cela ne peut venir que du foie, — diagnostiqua la Dominikowa en le frictionnant avec de l'huile chaude.

Il restait là, muet, les yeux fixés au plafond. S'étonnant qu'il ne soufflât mot de l'incident et fort inquiète, sa belle-mère finit par lui dire à voix basse :

— Ce n'est pas la faute de Yagna. Vous l'avez laissée seule au milieu des gens : la musique jouait, les femmes dansaient, tous se divertissaient. Devait-elle rester dans son coin?... Il l'a entraînée... Que faire donc? Au cabaret, chacun a le droit d'engager chacune... Et il l'a fait exprès, ce brigand, par méchanceté!

— C'est bon, c'est bon... Guérissez-moi seulement et ne me faites pas la leçon. Je sais comment cela s'est passé, je n'ai pas besoin de vos remarques.

— Puisque vous êtes si malin, vous devez comprendre que Yagna est jeune, bien portante, qu'elle a besoin d'amusement. Si elle s'est mariée, ce n'est pas pour dire le chapelet avec un vieux.

— Eh! pourquoi me l'avez-vous donnée, alors?

— Qui donc jappait après elle comme un chien? Ce n'est pas moi qui vous ai prié de la prendre, ni elle non plus. Les garçons les plus huppés du village la voulaient.

— Ah! oui... mais pas pour le mariage.

— Que la langue vous sèche pour cette mauvaise parole!

— Ah! ah! la vérité vous a brûlée comme une ortie.

— C'est un mensonge abominable, ce que vous dites!

Il ramena la couverture sur sa poitrine et se tourna vers la muraille sans répondre aux récriminations de la vieille. Lorsque enfin elle éclata en sanglots, malignement il lui dit :

— Si une femme ne réussit pas avec le battoir, elle essaie avec les larmes.

Maintenant que Boryna était immobilisé, bien des choses entendues auparavant lui revenaient en tête. Il était de loisir pour y penser, et des accès de fureur jalouse le prenaient, si violents que tout à coup il faisait le mouvement de se jeter hors du lit. Il se retenait en jurant tout bas et suivait Yagna de ses méchants yeux de vautour. Elle, pâle, défaite, allait et venait, avec une mine triste d'enfant à qui l'on a fait du mal. Parfois elle soupirait si profondément que le cœur du vieux se fondait; mais aussitôt la jalousie revenait le mordre. Cela dura ainsi toute une semaine, et, chaque jour, Yagna s'affaissait davantage. C'était une âme très sensible : telle une fleur qui frissonne et se fane au souffle de la bise. Elle ne mangeait ni ne dormait plus, le travail lui tombait des mains. Ces yeux farouches sans cesse fixés sur elle lui rendaient l'existence intolérable. Partagée entre une terreur mortelle et la douleur de ne rien savoir d'Antek, chaque soir, en dépit d'elle-même, elle regardait du côté de la grande meule. Demeurer au logis lui était odieux. Plusieurs fois dans l'après-midi, elle allait chez sa mère, Mais la Dominikowa était le plus souvent à l'église ou chez les malades, et, quand elle se trouvait au logis, c'était pour lui adresser des reproches sur sa conduite. Les garçons aussi étaient maussades, car la mère avait battu

Szymek pour avoir dépensé trois roubles au cabaret le jour des Rois.

Afin de tuer les journées lentes, Yagna allait un peu chez les voisins. Mais là encore on lui faisait mauvaise mine. On la regardait de travers, on lui parlait du coin de la bouche, on se lamentait sur les temps d'aujourd'hui, où il arrive des choses vraiment terribles. Jòszka la taquinait. Witek même n'osait plus bavarder avec elle comme de coutume, en présence du patron. Son unique joie était, le soir, d'écouter Pietrek qui, sa besogne faite, jouait du violon à l'écurie. L'hiver était toujours sévère, très froid, venteux, et chacun demeurait auprès du poêle.

Un jour enfin, bien qu'il ne fût pas encore tout à fait rétabli, Boryna se leva, se vêtit chaudement et sortit dans le village. Sous prétexte de se chauffer ou de quelque affaire, il entra chez les uns, chez les autres, en visitant même qu'il ne fréquentait point d'habitude, et partout il raconta l'incident du cabaret, pour le tourner en ridicule, plaisantant de ce qu'il s'était grisé tellement que cela l'avait rendu malade. On le connaissait bien : on savait les airs qu'il se donnait, on savait que, par orgueil, brûlé avec un fer rouge, il ne se plaindrait pas, et qu'il allait au-devant des caquets dans l'espoir de leur imposer silence. Le vieux Szymon néanmoins, parlant tout franc à son ordinaire, lui dit :

— A quoi bon cela? Les paroles sont comme le feu : vous ne l'éteindrez pas avec les ongles. Et quand un vieux en épouse une jeune, il ne chassera point le diable de son ménage, même avec de l'eau bénite.

Boryna rentra chez lui furieux. Espérant que son humeur avait passé, Yagna essaya de l'amadouer en faisant l'aimable avec lui comme autrefois. Mais il coupa court à ces velléités, d'un mot si dur qu'elle tressaillit. Tout changé maintenant, il cessa de rechercher sa bonne grâce, ne lui parlant que pour la gronder sur sa paresse ou son manque d'ordre. Lorsqu'il eut recouvré ses forces, il se mit à battre le blé avec Pietrek, ne bougeant plus de la cour, et, le soir, raccommodant les harnais ou fabriquant des ustensiles de bois. Il surveillait Yagna sans trève et avait tout repris en main, au point même d'enfermer les habits de fête de sa femme, portant

sur lui la clé du coffre. Il affectait de ne lui parler d'aucune chose, donnant ses instructions à sa fille, quoique la petite n'y entendît rien, tellement que Yagna semblait n'être plus la maîtresse, ne plus exister même dans la maison, où elle filait, des journées entières, isolée de tous. Elle se plaignit à sa mère, et celle-ci de nouveau parla à Boryna.

— Elle n'a rien fait de mal, voyons!

— Si elle avait mal fait, j'agirais encore bien autrement! Mais c'est assez qu'elle soit allée avec Antek. Elle était heureuse ici, faisant à sa guise, ne manquant de rien. Pourquoi ne me respecte-t-elle pas? Je suis bon, tout le monde le sait, je ne cherche pas les querelles, mais si on me donne un coup de fouet, je le rends avec un bâton.

— Alors battez celui qui est fautif, et ne soyez pas injuste, car l'injustice appelle la vengeance.

— Vous menacez, à ce que je crois?

— Je vous donne seulement mon avis et vous engage à vous méfier. Vous croyez trop en vous-même.

— Eh! je n'ai que faire de vos leçons. J'ai mon bon sens, et pas besoin du vôtre.

Voyant qu'il n'y avait rien à gagner sur lui, la Dominikowa n'insista point. Le temps, pensait-elle, arrangerait les choses...

Les jours coulaient cependant et Boryna ne désarmait pas. Il se plaisait dans cette humeur. N'empêche que parfois, la nuit, entendant les sanglots de Yagna, il se levait pour aller vers elle; mais, se ressaisissant, il feignait de regarder par la fenêtre ou de s'assurer que la porte était fermée.

On ne venait guère dans cette maison morne. La Natska, oui, quelquefois, pour s'y rencontrer avec Szymek, et, de temps à autre, le vieux Roch. Seul, le forgeron y passait toutes les soirées, cherchant à se concilier son beau-père et l'excitant sournoisement contre Yagna. Augustynka aussi envenimait de son mieux la querelle. Quant à la Dominikowa, elle endoctrinait sa fille pour que celle-ci désarmât le vieux à force de docilité. Mais Yagna ne pouvait se soumettre; pour rien au monde elle ne l'aurait pu. Une révolte grondait en elle, sans cesse grandissante, qu'Augustynka sut attiser.

— Tu me fais pitié vraiment, — lui dit un jour la charitable

commère. — Ce vieux chien t'abreuve d'injustices, et tu es avec lui comme un agneau. Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre.

— Non?... Mais comment, alors?

— Ce n'est point par la bonté que tu adouciras un mauvais homme, mais au contraire par une méchanceté pire. Il te traite comme une fille de basse-cour, et tu ne réagis point?... Tu ne sais que soupirer, te ronger, attendre la miséricorde de Dieu. Ah! si j'étais à ta place!... Je battrais bien Jòszka, pour qu'elle ne fasse pas la patronne... Je ne céderais à mon mari en rien. Permets à l'homme d'être le maître : aussitôt il empoigne un bâton et qui sait jamais par quoi il finira?

Baissant la voix, elle ajouta :

— Surtout, éloigne-le de toi comme de la vache le veau en sevrage. Ne le laisse pas te toucher du bout du doigt, et il ne tardera pas à s'humaniser.

Yagna se courba sur la quenouille pour cacher sa rougeur.

— Pourquoi as tu honte, bête?... Il n'y a rien de mal. Toutes les femmes font ainsi : ce n'est pas moi qui l'ai inventé. Cela est donc bien connu qu'on mène les mâles plus loin avec un jupon qu'un chien avec du lard, et un vieux encore plus aisément qu'un jeune, car il n'a pas la facilité de courir ailleurs... Fais ainsi, Yagna, et tu me remercieras du conseil... Quant aux sottises qui circulent à ton sujet et au sujet d'Antek, ne les prends pas à cœur. Tu serais blanche comme neige qu'on trouverait sur toi de la suie. Le monde est ainsi : à qui s'abandonne, les mains liées, il ne passe rien. Mais va hardiment, sans souci du qu'en dira-t-on, et fais comme il te plaît : personne ne soufflera mot. Est-ce qu'on n'a pas jasé sur moi aussi?... Et sur ta mère donc, à propos de Florek?...

— Ne touchez pas à ma mère!

— Bien! bien!... qu'elle demeure pour toi une sainte...

Augustynka développa ses conseils. Puis, quoique la jeune femme ne lui demandât rien, elle lui parla d'Antek. Elle fit si bien que, le soir, quand tous furent là, Yagna dit à son mari :

— Donnez-moi donc la clé de mon coffre. Je veux le mettre en ordre.

Il la lui tendit, un peu honteux, car on avait ri. Et, lorsqu'elle l'eut dans la main :

— C'est mes habits qui sont dedans, — ajouta-t-elle, — j'en aurai soin aussi bien que vous.

Et elle la fourra au fond de sa poche.

Dès lors, ce fut l'enfer dans la maison. Elle répondait à Boryna cent mots pour un, parlant si fort qu'on l'entendait de la route. Elle ne cessait de harceler Jòszia, qui pleurait et se plaignait à son père, mais en vain. Chaque fois que les choses n'allaient pas au gré de Yagna, c'était des scènes violentes. Le soir, laissant le vieux, elle allait de l'autre côté de la maison pour se faire jouer du violon par Pietrek et y demeurait très avant dans la nuit, à chanter. Le dimanche, elle faisait grande toilette, n'attendait pas son mari pour aller à la messe et restait à causer sur la route avec les garçons.

Tout surpris de ce changement, Boryna, essayait de la résistance, mais sans résultat, car, pour avoir la paix, il finissait toujours par céder. Comme il en faisait, un jour, ses doléances à Augustynka :

— C'est le bien-être qui la rend mauvaise, — suggéra la bonne âme. — Il n'y a que les coups pour adoucir ces humeurs-là.

— Ce n'est pas l'usage dans notre famille, — répondit-il avec hauteur.

Il était exaspéré, car il pensait bien que tout cela se savait au village. Mais que faire?

Quelques jours après la Chandeleur, Ambròzy annonça que le curé ferait sa quête à domicile le lendemain. Dès le matin, on mit tout en ordre, balayant la neige de la rue, aérant les chambres, enlevant du plafond les toiles d'araignée, jonchant les planchers de sable jaune. Toute la famille était réunie en habits de fête quand le traîneau du prêtre s'arrêta devant le porche. Précédé par les deux fils de l'organiste, en surplis, qui carillonnaient comme à la messe, il entra en aspergeant d'eau bénite les bâtiments, le bétail, et prononçant des paroles latines. Son tour fini, il vint s'asseoir dans la chambre, tandis que Boryna et son valet portaient au traîneau une demi-mesure d'avoine avec un quart de noix. Il examina sur leur catéchisme Jòszia et Witek. Le berger répondit tellement bien qu'il s'en étonna et lui caressa la tête avec bonté; mais la fille se troubla, rougit et fondit en larmes sans avoir pu dire un mot. Le curé

leur donna à chacun une image et les exhorta à obéir aux personnes plus âgées, à dire exactement leur prière, à éviter le péché, attendu que le diable les guettait à chaque pas... Puis, élevant la voix et regardant fixement Yagna d'un air sévère :

— Car, je vous le dis, rien ne peut être caché à la justice divine. Songez au jour du jugement et repentez-vous quand il en est temps encore!

Le cœur de Yagna se gonfla. Elle comprenait bien le sens de ces paroles et, dès que son mari fut rentré, elle sortit, n'osant soutenir les regards du prêtre.

— J'ai à vous parler, Boryna, — dit celui-ci.

Et, lui offrant une prise :

— On m'a rapporté cette histoire du cabaret... Combien de fois vous ai-je défendu d'y aller et d'y conduire vos femmes?... Et voilà ce qui vous arrive. Encore devez-vous remercier Dieu qu'un plus grand péché n'ait pas été commis. Car il n'y a rien de mal... rien, vous dis-je.

— Certainement, — approuva Boryna, rayonnant.

Les paroles du curé, préparé par la Dominikowa, dissipaient ses soupçons.

— Je me suis laissé dire aussi que vous êtes sévère pour elle. Vous avez tort. Et il pèche, celui qui agit injustement. Antek est coupable, non pas elle. C'est exprès pour faire du scandale qu'il l'avait engagée à danser... Que voulais-je vous dire encore?... Ah! de quel étalon est donc votre pouliche?

— De l'alezan du meunier.

— C'est vrai, c'est vrai : j'aurais dû le reconnaître à la robe... Vous feriez bien, Boryna, de vous réconcilier avec votre fils.

— Ce n'est pas moi qu'ai soulevé la querelle... Je n'ai point à faire le premier pas.

— Comme prêtre, je vous le conseille pourtant. Sachez que, par les conséquences de cette brouille, il devient un vaurien : tout le temps au cabaret, où il ameute les gens contre le seigneur!... Tant pis pour vous, car c'est par l'accord seulement que vous obtiendrez ce que vous désirez. On ne demande qu'à s'arranger avec vous, en bon voisin.

— Un tel voisinage est celui d'un loup, avec qui on ne s'entend que par le bâton ou le fer.

Dans le regard froid et dur de ces yeux gris, dans le pincement farouche de ces lèvres, le curé lut une résolution implacable. Il n'insista point, aimant la paix.

— Je dois m'en aller, — reprit-il. — Mais je vous le répète, Boryna, n'éloignez pas de vous votre femme par la sévérité. Elle est jeune : il convient de la traiter avec douceur. Dieu bénit l'union... Que diable est cela?

La cigogne, qui se tenait auprès du coffre, avait allongé un grand coup de bec dans sa botte reluisante. On expliqua au prêtre comment le berger l'avait recueillie, guérie de sa patte cassée, et qu'à présent elle habitait avec eux, attrapant les souris comme un chat.

— Ah! par exemple, — s'écria le prêtre, — jamais je n'avais vu une cigogne apprivoisée... Voudriez-vous me la vendre?

— Oh! que non pas, Votre Révérence. Si elle vous plaît, le gamin vous la portera.

On appela Witek. Le curé lui donna quinze kopeks et lui commanda de porter l'oiseau chez lui, ce qu'il fit en pleurant. Jòszia l'aida, car la bête était lourde.

Comme elle se désolait aussi, le berger la consola :

— J'ai un truc, — lui dit-il, — pour qu'elle revienne chez nous au printemps. Tu verras.

Quoique les paroles du prêtre eussent fait quelque impression sur Boryna, ses soupçons n'étaient pas entièrement dissipés et il continuait à épier Yagna, dont aucun mouvement n'échappait à ses yeux perçants. La rancune de celle-ci s'en augmenta, et chaque jour la rapprochait davantage d'Antek.

En dépit de cette jalouse surveillance, elle trouvait moyen de le rencontrer quotidiennement derrière la grande meule. Mécontent du maître, qui avait donné la cigogne, Witek l'y aidait. Mais Augustynka surtout se faisait sa complice. Elle avait gagné la confiance d'Antek, savait leur ménager les tête-à-tête et détourner l'attention du vieux, cela par malveillance envers chacun et pour faire battre les montagnes. Cette femme était une commère du diable.

« Ils se mangeront tous comme des chiens enragés! » pensait-elle.

Un jour, elle dit à Antek :

— Ton père t'a bien arrangé, va, devant le curé! Il a dit que tu ameutes les gens contre le seigneur et qu'on devrait te dénoncer à la police.

— Qu'il essaye donc!... Avant d'être pris, je lui lancerais sur son toit un tel coq rouge[1] que pas une pierre ne resterait sur l'autre.

Incontinent elle fut rapporter le propos à Boryna.

— Ça lui ressemble bien! — remarqua celui-ci; — un vrai brigand!...

Il n'en dit pas plus long, ne voulant point ragoter avec la vieille. Mais, le soir, il en toucha un mot à Roch.

— Ne croyez rien de cela! — se récria le pèlerin. Cette Augustynka est une mauvaise femme.

— Peut-être n'est-ce pas vrai. De telles choses pourtant se sont vues.

Roch tenta aussi de prêcher la conciliation, mais Boryna ne voulait rien entendre :

— Quand je devrais périr, quand je devrais mendier, je n'y consentirais point. Qu'il m'ait frappé, encore, je le lui pardonnerais. Mais ça!..

— Allons, allons, ce ne sont que médisances.

— Qui sait? et si pareille chose arrivait.. Ah! Dieu, d'y penser seulement j'en suis glacé jusque dans la moelle des os... Non, non, voyez-vous, Liptzé est trop étroit pour nous deux.

Vainement Roch essaya de le rassurer.

— Il le fera, vous dis-je, il le fera...

De ce jour, Boryna n'eut plus une minute de paix. Le soir, il rôdait autour de la maison ; la nuit, il se réveillait au moindre bruit. Ayant reconnu des traces de pas auprès de la grande meule, il se persuada que son fils venait à la brune, épiant l'occasion de mettre le feu, car il ne pensait point que ce fût pour autre chose. Il acheta au meunier un chien fort méchant, auquel il ne donnait pas à manger et qu'il excitait continuellement. Quoi de plus naturel? Les loups étaient nombreux cette année : on les entendait hurler la nuit. Et aussi ne venait-on pas de voler deux juments à un paysan de Bembitza, ailleurs une vache? Il fallait bien défendre son bétail.

1. L'incendie.

Avec toutes ces inquiétudes, Boryna maigrissait tellement que sa ceinture lui tombait des reins. Il traînait les jambes et ses yeux brillaient de fièvre...

L'hiver suivait son cours, par alternatives de gelées terribles et de vents formidables, de neiges pesantes et de journées où le soleil chauffait tellement qu'on ouvrait les portes et que les enfants se répandaient par les routes. Toutes choses à Liptzé allaient selon leur ordre éternel. On naissait, on mourait, on était malade. Le dimanche, on buvait, on dansait, on se battait, malgré les réprimandes du curé dans sa chaire. Le soir, on se réunissait, les femmes filant, tous jasant et riant, Matteusz menant le branle de la jeunesse. Quelque mendiant arrivait de loin, restait une ou deux semaines et racontait ce qui se passe dans le monde. La maison de Boryna demeurait toujours aussi morne. Il ne fréquentait pas le cabaret, ne permettait pas les amusements à sa femme ni à sa fille.

Un soir, Natska leur demanda :

— Viendrez-vous à la veillée demain chez les Klenby? Roch y lira des histoires.

— Peut-être... je ne sais pas encore, — répondit Yagna, — jetant un regard vers son mari qui fumait la pipe auprès du poêle, profondément absorbé.

Vivement Jòszia s'écria :

— J'irais bien volontiers, père!

Il ne répondit pas, car le chien aboyait au dehors et le *wojt* entra.

— J'apporte, — dit-il, — un papier du tribunal. Il vous faut y être demain à midi. C'est pour votre affaire avec le seigneur, rapport à la vache.

— Oh! oh! je devrai partir de bon matin... Witek, tu viendras aussi, comme témoin. Le seigneur est fautif : qu'il paye donc.

Mais le *wojt* tira Boryna à part dans l'autre chambre et ils causèrent longtemps. C'était pour l'adjurer de ne pas se brouiller avec le seigneur. Le vieux ne répondait ni oui ni non.

— Savez-vous, reprit le *wojt*, que le meunier, le forgeron et moi, nous avons signé un contrat avec lui pour acheter son bois et en faire des planches?

— On me l'a dit. Et on se plaint assez que vous ne laissiez rien à gagner aux autres !

— Justement, c'est de quoi je voulais vous parler. Nous vous prendrions comme associé. Vous avez d'excellents chevaux pour le transport, et vous en tireriez au moins cent roubles.

— Bon. Mais, d'abord, je veux voir comment tournera l'affaire de la vache.

— Elle tournera bien, si vous êtes avec nous?

Le vieux réfléchit, écrivit des calculs à la craie et répondit enfin :

— C'est bien : j'en suis.

Le *wojt* s'en alla, très satisfait du succès de sa ruse.

— Où est Yagna? — demanda Boryna en rentrant.

— Elle est allée donner à manger aux cochons.

Il se mit à plaisanter avec les autres, mais son inquiétude était grande. N'y tenant plus, il sortit et attendit dans l'ombre. Au bout d'un instant, elle parut par la brèche de la haie. Bondissant vers elle avec rage :

— Où donc étais-tu?

Bien qu'effrayée, elle fit bonne contenance, et, moqueuse :

— Suivez le vent, vous le saurez!

Il ne répliqua pas. Lorsqu'on fut se coucher, très doucement, sans la regarder, il demanda à sa femme :

— Veux-tu aller demain soir chez les Klenby?

— Si vous le permettez, j'irai avec Jòska.

— Je ne le défends point. Seulement, comme je serai toute la journée absent, la maison restera donc à la garde du bon Dieu?

— Est-ce que vous rentrerez si tard?

— Sans doute, car c'est loin. Si tu as tellement envie pourtant d'aller à la veillée, je ne le défends pas, te dis-je.

WLADYSLAS REYMONT

(Traduit du polonais par MARIE ANNE DE BOVET et STANISLAS DE KOCHANOWSKI.)

(La fin au prochain numéro.)

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA LEÇON DE FIGUIG

Après nous être demandé : « Irons-nous à Fez? pourrons-nous y parvenir? », nous sommes obligés de nous demander aujourd'hui : « Pourrons-nous y rester? et qu'y pourrons-nous faire? » A ces questions un peu angoissantes, que nos journaux débattent depuis six semaines, tout l'avenir de notre nation est peut-être lié, comme il fut lié, voici près d'un demi-siècle, à l'expédition du Mexique d'où nous sont venus nos désastres de 1870. Nos colonnes ont fait allègrement leur besogne militaire : tous ceux qui ont vu à l'œuvre notre admirable légion étrangère et ses officiers, tous ceux qui connaissent le colonel Brulard, en étaient d'avance assurés. Malgré les hasards d'un pays inconnu et les résistances de peuplades guerrières, nos soldats sont arrivés à Fez en même temps que nos aéroplanes arrivaient à Madrid et à Rome, et c'est là encore une de ces jolies réussites à la française que l'on rencontre partout sur cette terre d'Afrique : au souvenir de ce que put coûter Khartoum aux Anglais, de ce que nous a coûté Tananarive à nous-mêmes, notre satisfaction peut se teinter d'orgueil. Mais la montée à Fez n'était peut-être que le moindre problème : les véritables difficultés vont commencer au lendemain de notre victoire.

Elles seront grandes avec Madrid et avec Berlin, plus

grandes encore avec le Sultan et le Maghzen que nous avons sauvés, qui semblent apprécier aujourd'hui la valeur de nos services, mais qui demain ne pourront se faire pardonner de leurs peuples qu'en nous témoignant le moins possible de reconnaissance; les tribus, que nous avons châtiées, nous garderont une juste rancune; aux confréries musulmanes, au Maroc tout entier, notre seule présence pourra donner cette unité religieuse et cet appétit de guerre sainte, qui en feraient un bloc d'ennemis redoutables.

Mais, sans nous faire d'illusions, nous pouvons espérer, je crois, une complète réussite, si nous savons mettre à profit l'expérience que nous avons instituée en d'autres terres marocaines. Devant Figuig, depuis 1902, nous avons vécu dans les mêmes risques; nous y avons fait pourtant une œuvre qui doit nous servir de modèle, de leçon tout au moins. Devant Figuig, dans le Sahara marocain, nous avons réussi à établir la paix française et la souveraineté du Sultan : il nous suffira de recommencer à Fez, en évitant quelques erreurs de détail qui furent, d'ailleurs, sans importance, mais en conservant certains principes directeurs et certaines règles d'exécution qui, durant sept années (1903-1910), présidèrent à l'œuvre du général Lyautey. C'est lui qui reste le maître en fait de pénétration et de pacification marocaines.

I

Nous sommes devant Figuig depuis 1902. Partis d'Aïn-Sefra[1] pour chercher quelque passage vers le Sahara, vers le Soudan, nos rails avaient erré durant cinq ou six années (1894-1900), à travers les Monts des Ksour, de Tiout à Moghrar, à Djenien bou Rezg, à Duveyrier, en décrivant une boucle de cent cinquante kilomètres : au début de 1902, brusquement, on les lançait sur la Zousfana, droit à la palmeraie de Beni-Ounif.

Au devant de Figuig, sur la plage du Sahara, au bord de cette immensité qui, jusqu'à Tombouctou, jusqu'à la rive du

1. Voir dans la *Revue* de février et mars 1907 : *France d'Afrique*.

Niger, déploie vers le Sud ses deux mille kilomètres de sables et de cailloux, Beni-Ounif est comme une de ces échelles que les villes du Levant, jadis, détachaient en avant-garde sur le rivage infesté de pirates. A une ou deux lieues de la mer dangereuse et venteuse, ces prudentes villes restaient à l'abri, derrière une acropole ou un château, auprès des fontaines, parmi les jardins et les oliviers : telle Athènes avec son Pirée, Corinthe avec son Léchaion; telle Figuig avec son Beni-Ounif.

Sous les vents et le soleil du Sahara, sous la main des nomades et des *djicheurs* (brigands), Beni-Ounif n'était il y a dix ans qu'un groupe de palmiers ensablés et mal soignés, avec l'une de ces taupinières en brique crue, l'un de ces amas de huttes aveugles et agglomérées, remparées d'une muraille en terre, que l'on appelle un *ksar* (*ksour* au pluriel). Toujours pillé par les nomades, dévasté par la sécheresse, ce ksar de Beni-Ounif était le plus misérable des villages du Sud marocain. Figuig ou plutôt le Figuig (c'est le nom d'un pays, d'un canton, et non celui d'une ville ou d'un bourg) abritait, abrite encore ses florissantes palmeraies, ses orangers et ses vergers, ses champs d'orges et de légumes et ses cinq grands *ksour*, dans une combe des monts côtiers, derrière une rangée de collines qui le cachent à la vue du large.

C'est véritablement une chaîne cotière que ces Monts des Ksour qui, sur le nord du Sahara, forment le talus des Plateaux marocains et algériens : falaise colossale, atteignant parfois deux mille et deux mille cinq cents mètres d'altitude, abrupte, dénudée, toute déchiquetée en pics et en blocs aigus, elle s'en va d'ouest en est, durant des milliers de lieues, depuis l'Atlantique des Canaries jusqu'à la Méditerranée des Syrtes, dressant sur les plages sahariennes sa muraille continue et ne laissant que cinq ou six passages en escalier pour les communications entre les deux Afriques que les Anciens nommaient, l'une la Libye des Fauves et des Éthiopiens (c'est notre Grand Désert et notre Nigritie), l'autre la Libye des Hommes Blonds (c'est notre Berbérie tunisienne, algérienne et marocaine, avec ses Kabyles au poil roux, aux yeux pers). De ces passages, Biskra et Laghouat dans notre Algérie, Figuig au Maroc furent toujours les plus fréquentés.

Comme Biskra, comme Laghouat, Figuig est sous la falaise,

dans une gorge. Mais devant Biskra et devant Laghouat, pour qui descend des Plateaux et veut traverser le Sahara, c'est le vide : le Grand Désert caillouteux ou poudreux n'a que les rares et lointains reposoirs de quelques oasis disséminées. Devant Figuig, une rivière constante, vivante, la Zousfana, coule vers le sud, à fleur de sol d'abord, puis sous une mince épaisseur de sables : durant deux cent cinquante kilomètres, cette étroite « rue de palmiers », toujours tendue vers le sud, va rejoindre à Igli les eaux et la « rue des palmiers » du Guir; de leur confluent, naît le boulevard de palmiers de la Saoura qui, durant cent lieues encore, se traîne et peu à peu s'ensable et se désole, mais finit par atteindre les îles centrales de la mer saharienne, l'archipel des Oasis, Touat, Mouydir, Ahnet, dont les montagnes surgissent à mi-chemin de la Berbérie et de la Nigritie (les Arabes nous ont appris à dire : Soudan), de l'Afrique des Blancs et de l'Afrique des Noirs. Figuig et son échelle Beni-Ounif ont toujours été et seront toujours la clef de cette route terrestre, la seule qui puisse unir les rivages de la Méditerranée algérienne à ceux du golfe de Guinée : Alger-Figuig-Tombouctou-Conakry ou Cotonou, nos fils verront sans doute ce prolongement transafricain de notre transfrançais Calais-Paris-Lyon-Marseille.

Depuis cinquante ans, nos Algériens regardaient vers Figuig avec une curiosité mélangée de désir et de crainte. Les traités franco-marocains de 1844-1845 avaient laissé le Grand Désert indivis, l'abandonnant à qui saurait le prendre : « Quant au pays qui est au sud des Ksour, — disait l'article VI du traité de Lalla Maghnia (18 mars 1845), — comme il n'y a pas d'eau, qu'il est inhabitable et que c'est le Désert proprement dit, la délimitation en serait superflue ». Mais l'article V avait spécifié que « les ksour de Figuig appartiennent au Maroc ». Outre que l'intégrité du Maroc, tel que l'avaient défini ces traités de 1844-1845, fut jusqu'en 1901 une règle internationale dont l'Angleterre exigeait le strict respect, nous éprouvions à l'égard de Figuig le sentiment un peu étrange qui, si longtemps, anima les autres chrétientés à l'égard de pareilles « cités interdites », repaires mystérieux de l'islam ou du bouddhisme intransigeants, Bokkara et Khiva jadis, Lhassa plus récemment, Balkh et Kaboul, La Mecque et Médine encore aujourd'hui.

Nous gardions le souvenir des cruelles batailles que nous avaient coûtées en 1849 la révolte du pays de Biskra, la prise de Zaatcha, puis, de 1849 à 1865, la croisade des Ouled Sidi-Cheikh. Sous les palmeraies de Figuig, nous entendions ramper les monstres du fanatisme et de l'ombre et, sans vouloir en convenir, nous avions un peu peur. Une confédération de grands nomades, Doui-Menia et Ouled-Djerir, remplissait tout ce Sud marocain de leurs brigandages, de leurs expéditions et de leurs guerres civiles; leurs corsaires, à travers le Sahara, couraient jusqu'au Niger, jusqu'au Sénégal, et, à travers le Plateau, jusqu'à la basse Moulouia, jusqu'aux portes d'Oudjda et de Tlemcen.

En 1901-1902, ayant achevé la conquête de notre Afrique noire, comme nous occupions les Oasis sahariennes pour joindre notre Algérie à ces pays nigériens, dahoméens et sénégalais, et comme cette occupation rendait nécessaire l'installation de nos postes et la circulation de nos colonnes tout le long de la Zousfana et de la Saoura, nos accords franco-marocains nous donnaient le moyen d'approcher Figuig. Le premier protocole franco-marocain était signé à Paris en juillet 1901 pour « consolider les liens d'amitié entre les deux gouvernements, développer les bons rapports réciproques et améliorer la situation de *voisinage immédiat* ». Ce protocole nous abandonnait, en fait, les Oasis sahariennes et la route de la Zousfana : les Sultans, depuis un demi-siècle, nous les avaient contestées; alléguant avec juste raison le traité de 1845, ils auraient voulu les garder indivises ou les faire, si possible, marocaines. A l'ouest même de la Zousfana, jusqu'au Guir, le protocole de 1901 nous abandonnait les Ouled-Djerir et Doui-Menia, avec leurs territoires de parcours sur lesquels le Sultan promettait de nous aider à « établir la paix ». Mais Figuig et son échelle Beni-Ounif demeuraient, comme auparavant, terres chérifiennes, sur lesquelles nous nous interdisions de pénétrer : notre poste le plus proche devait être Djenan-ed-Dahr, à trois ou quatre lieues dans le sud. Une gare et une garnison françaises à Djenan-ed-Dahr; un *amel* (préfet) et une garnison marocaine à Figuig; entre deux, une sorte de zone neutre, un terrain de rencontre, un marché : il semblait que tout fût ainsi disposé pour assurer la paix et

les « bons rapports réciproques » dont les deux gouvernements avaient alors un égal souci. Tous deux alors mettaient leur espoir en cette « politique de voisinage » : elle nous apparaissait, à nous, comme le meilleur moyen de préparer un Maroc où notre influence politique prévaudrait, où nos intérêts économiques et ceux de l'Europe trouveraient satisfaction; elle apparaissait à Abd-el-Aziz comme le seul moyen d'établir ses collecteurs d'impôts en ces régions de la haute et de la basse Moulouia où jamais l'autorité du Sultan n'avait été que nominale.

Au début de 1902, une commission franco-marocaine venait à Beni-Ounif délimiter les zones d'influence des deux gouvernements. Elle constatait presque aussitôt qu'à cette politique de voisinage « immédiat », il fallait une situation de voisinage immédiat, si les deux gouvernements, comme ils le disaient en leurs protocoles, avaient la ferme intention de « se prêter un double et mutuel appui, dans les conditions spéciales qui correspondent à leur situation respective, pour assurer la prospérité et le développement des deux pays ». Ce voisinage immédiat n'existait pas : le gouvernement français pouvait aller jusqu'à la frontière commune et jusque là faire obéir à ses lois et règlements; mais le gouvernement chérifien ne venait pas jusqu'à cette frontière et se déclarait incapable d'y remplir ses engagements internationaux.

Nous constations que le gouvernement chérifien prend à bon droit le titre de *maghzen*, ce qui signifie proprement *boutique, coffre à argent* : de ce même mot arabe, nous avons tiré *magasin*. Le Chérif n'a pour gouvernement qu'un comptoir à impôts, où il attend d'ordinaire les versements de ses sujets; parfois, il se met en campagne pour activer les rentrées, punir les retardataires; quand il est en humeur de bataille et en fonds, il promène son Maghzen à travers l'empire; mais ce ne sont que sorties intermittentes et courtes. Le Maghzen est le plus souvent sédentaire, avec un ou deux comptoirs centraux dans les deux capitales du Nord et du Sud, Fez et Marrakech, et des succursales aussi nombreuses que possible dans chaque ville, bourg et tribu qui veut bien se soumettre. Le rôle et le pouvoir du Maghzen ne dépassent guère le bord de la table à paiements : à la porte des comptoirs centraux, les rues des

capitales mêmes sont abandonnées au bon plaisir de la foule, et les succursales sont presque toujours assiégées, souvent pillées par les émeutes des contribuables récalcitrants. Pour pénétrer jusqu'au Maghzen, il ne suffit donc pas de toucher au Maroc; pour voisiner avec le Chérif, il ne suffit pas de voisiner avec son empire, même par une frontière commune de douze ou quinze cents kilomètres. C'est la première leçon qu'au printemps de 1902, Figuig donnait à la commission franco-marocaine, chargée d'organiser le « double et mutuel appui ».

Entre le Maghzen, représenté à Figuig par son *amel* (préfet), et nos postes de la voie ferrée, l'intervalle n'était que de trois ou quatre lieues : cette bande de Maroc interposée n'en coupait pas moins le contact entre les deux amis; elle abritait les pillards qui venaient, la nuit, marauder les fils de notre télégraphe, dont les gens de Figuig fabriquaient leurs petits marteaux à casser le sucre; les nomades s'y tenaient en embuscade pour assassiner nos officiers et soldats isolés, arrêter nos convois et nos courriers; notre vieil ennemi de 1881, Bou Amama, y avait planté son village de tentes, et sa *zaouia* (siège de confrérie musulmane) était un prêche de guerre sainte.

Puisque le Maghzen ne pouvait pas venir jusqu'à nous, la commission franco-marocaine décida que nous irions jusqu'à lui et que notre poste de Djenan-ed-Dahr serait transporté à Beni-Ounif au contact même de Figuig et de l'*amel* (mars 1902) : siégeant à Beni-Ounif, un commissaire français serait en intime correspondance avec un commissaire marocain, qui serait le *khalifa* (lieutenant) de l'*amel*.

Le second accord franco-marocain, signé à Alger en avril 1902, légalisa cette situation nouvelle : nos rails arrivèrent à Beni-Ounif; nos soldats et nos administrateurs militaires s'y installèrent sous des huttes provisoires, et une curieuse séance commença, qui dure encore aujourd'hui et que l'on ne peut guère comparer qu'à quelque séance de dressage où le dompteur fait travailler ses fauves en liberté : depuis neuf ans, nous domptons et dressons les gens de Figuig.

*
* *

Les débuts furent dangereux et pénibles. L'apparition de nos locomotives, la construction de notre redoute, de nos entrepôts, de nos hôtels et de notre bureau arabe à Beni-Ounif semblaient un défi de l'Infidèle à l'orgueil des Croyants. L'arrivée d'une garnison chérifienne, amenée par nos rails et casernée dans les ksour même de Figuig, fut encore plus vivement ressentie. Ces ksour au rivage de la mer saharienne, en bordure de ce « Pays de la Poudre », *Bled el Baroud*, qu'est le désert parcouru par les nomades, sont, depuis des milliers d'années, des communautés libres, toutes pareilles aux cités de la Grèce antique ; ils nous en fournissent comme une survivance que nos archéologues auraient grand profit à étudier de près : mêmes mœurs et mêmes lois, même gouvernement théorique d'une assemblée populaire (*djemaa*), même prédominance de nobles ou d'orateurs, de *grands* (*kebir* en arabe, *aristoi* en grec) qui parfois usurpent la dictature ou même fondent une tyrannie héréditaire.

Figuig, le dernier groupe de ksour marocains, à l'extrême lisière de l'empire, avait toujours vécu sous la crainte des nomades, dont presque chaque jour on voyait arriver quelque parti et dont il fallait remplir les exigences en versements et fournitures de toutes sortes. Et Figuig vivait sous le vague respect du Chérif dont on voyait tous les quinze ou vingt ans arriver un fonctionnaire et envers qui l'on était engagé à un tribut toujours impayé. Derrière ses murailles de boue, dans ses ruelles obscures et ses passages souterrains, Figuig n'en conservait pas moins sa pleine autonomie civile, judiciaire et même politique : Milet, Ephèse ou Phocée, les cités de l'Ionie, aux VIe et VIIe siècles avant notre ère, ne vivaient pas autrement, à la lisière de l'empire du Grand Roi. Mais voici que, par suite de nos accords franco-marocains, Figuig devenait une satrapie chérifienne, sous un *amel* entouré de soldats que nous nous chargions d'amener et d'armer.

Cette servitude, jointe à l'obligation d'un tribut désormais régulier, ne pouvait pas être acceptée du premier coup par ces hommes libres, matamores de place publique, moins encore

par leurs véritables maîtres, les seigneurs nomades qui les exploitaient. C'est à nous que les uns et les autres s'en prirent : sans notre présence, les ksouriens auraient refusé de recevoir l'*amel* que le Maghzen envoyait, mais ne payait pas, et dont les soldats venaient mendier leur pain quotidien à la porte de notre bureau arabe de Beni-Ounif ; sans la menace de nos cavaliers, les nomades auraient enlevé ce fonctionnaire du Chérif et seraient allés le rendre, contre rançon, au plus proche représentant du Maghzen, au vice-roi du Tafilelt, à deux cents kilomètres dans l'ouest.

Les ksouriens nous interdirent l'entrée de leur palmeraie. Les nomades soulagèrent leur rancune en venant, la nuit, chaparder autour de nos gares, lâcher leur coup de fusil contre nos baraquements, couper notre télégraphe, assassiner nos sentinelles et nos mercantis ou, tout le long de la Zousfana, égorger nos légionnaires à la baignade et enlever nos courriers et nos ravitaillements : le coup fait, ils trouvaient asile et recel chez leurs ksouriens. Entre Figuig et Beni-Ounif, une petite guerre s'établit ainsi, qui, dès le printemps de 1902, aurait pu nous autoriser à une violente riposte, si nous n'avions pas eu l'intention délibérée de n'user que de patience et de bonne humeur.

Plus que sur nos obus à la mélinite, nous comptions sur notre chemin de fer, sur notre commerce, sur les bénéfices, sur la sécurité et l'aisance que notre voisinage apporterait aux ksouriens. Nous savions que ces Grecs du désert sont d'aussi bons calculateurs et non moins sensibles au gain sonnant que ceux de l'Archipel. A ces musulmans, le Prophète lui-même a conseillé de se résigner au joug de l'Infidèle, quand une fois la volonté d'Allah est manifeste de leur imposer cette humiliante épreuve. Nous voulions leur fournir comme un témoignage quotidien de cette volonté divine dans le succès qui couronnerait chacune de nos pacifiques entreprises. Énergiquement, mais sans violence et sans inutile éclat, nous donnions la preuve que nous étions installés pour toujours ; par nos menaces et par des négociations, nous obligions Bou-Amama à déguerpir, à s'en aller avec son village de tentes et ses deux milliers de braves errer sur le Plateau, puis s'enfoncer vers le Nord et chercher sa vie dans les lointains parages de la

basse Moulouïa. Contre les nomades, notre police rayonnait dans le Sud lointain et nos postes de la voie ferrée, grâce au rail, formaient à l'est une barrière continue. Les pirates de l'Ouest ne trouvaient plus que de grands dangers et de médiocres profits à leurs croisières contre notre Soudan ou notre Algérie. Le ksourien commençait de voir que, délivré par nous des nomades et ne pouvant plus compter que sur soi, il lui faudrait nous déclarer pour son compte ou la guerre ou la paix.

Or, malgré leurs discours et leurs gestes de bravade, ces citadins ont une estime de leur propre personne qui leur fait considérer leur mort comme une irréparable perte pour la cité. Le capitaine Pariel, commissaire français de Beni-Ounif, était, d'ailleurs, l'un de ces officiers de notre armée d'Afrique qui connaissent leurs Arabes et leurs Berbères mieux que nos vieux gardes-chasse ne peuvent connaître leur meute et leur gibier, qui savent ne pas s'irriter des fantaisies de ces grands enfants, leurs passer quelques caprices même dangereux et toujours prévenir plutôt que réprimer et ne punir qu'en pleine certitude et ne frapper que juste et ne frapper qu'utilement.

D'avril 1902 à mai 1903, la vie de nos gens à Beni-Ounif fut accidentée, pleine de surprises et de risques. Mais notre gare étant de plus en plus achalandée, le trafic de nos mercantis et les bénéfices des indigènes croissant de mois en mois, un avenir de paix et de rapports cordiaux était espéré de tous quand, à la fin de mai 1903, on vit arriver le nouveau gouverneur de l'Algérie, M. Jonnart, qui venait de succéder à M. Revoil, le négociateur des derniers accords franco-marocains.

M. Jonnart voulait « se rendre compte de la position de Figuig », pénétrer sur territoire marocain et, du haut des collines qui en barrent la vue aux gens de Beni-Ounif, apercevoir les palmeraies et les tourelles des ksours interdits à l'Européen. Parmi nos gens de guerre, quelques-uns étaient partisans de cette visite où l'on savait bien qu'il y aurait rixes et combats; d'autres remontrèrent au gouverneur que sa démarche, sans grande utilité, aurait des conséquences fâcheuses pour lui et pour d'autres : les ksouriens verraient une insulte en cette

entrée chez eux de ce « sultan » de l'Algérie qu'ils n'avaient pas invité; cette invitation, il suffisait de quelques heures pour la négocier et l'obtenir. Mais les civils ont parfois un appétit d'aventures que les militaires ont depuis longtemps satisfait : M. Jonnart s'en fut vers Figuig; aux collines, il fut arrêté par des coups de fusil et s'en revint, en promettant de venger cette insulte.

Le devoir s'impose plus que jamais au gouvernement, — disait quelques jours plus tard le Président du Conseil à la Chambre des Députés, — d'empêcher par des rigueurs exemplaires le renouvellement de pareils attentats. Les troupes jugées nécessaires se hâtent. Dès que leur concentration sera effectuée, la campagne sera menée avec vigueur... Nous ne rêvons ni d'une conquête ni d'une prise de possession plus ou moins temporaire. Ce sont simplement des représailles contre des bandits et des pillards que nous voulons exercer, comme nous en avons le droit...

Le 8 juin, nos artilleurs venaient bombarder Figuig et nos obus à la mélinite faisaient leur besogne désastreuse. Une semaine plus tard, M. Jonnart déclarait à un journaliste : « Le bombardement était décidé avant mon voyage dans l'Extrême-Sud : il rentrait dans un plan concerté d'avance avec le gouvernement. Avant ma visite, le général O'Connor avait en poche depuis trois jours l'ordre de bombarder Figuig : ce n'est donc pas pour créer un incident, comme cela a été dit méchamment par certains, qu'il m'a entraîné dans cette excursion[1] »...

L'injustice, tout au moins l'énormité de ce châtiment apparut heureusement tout aussitôt et souleva des protestations fort vives. Les méfaits dont nous souffrions à Beni Ounif étaient le plus souvent l'œuvre des nomades, et nous nous vengions sur les ksouriens, sur les sédentaires! Le capitaine de Castries « dont la compétence, disent les connaisseurs, s'impose pour toutes les questions algériennes[2] », écrivait dans le *Journal des Débats* du 24 juin 1903 :

Pour établir la part de responsabilité, qui incombe aux nomades et aux ksouriens dans les coups de main, dont nos officiers et nos

1. *Questions diplomatiques et coloniales* du 1er juillet 1903, pp. 76-80.
2. Voir les *Questions diplomatiques et coloniales* du 1er août 1903, p. 234.

soldats ont été les trop nombreuses victimes, il est nécessaire de connaître la situation de ces deux éléments indigènes.

Le ksourien est tout le contraire d'un guerrier : il n'aime pas à s'aventurer de jour hors de ses murs; c'est à peine s'il se risque dans les jardins de son oasis, tant il a peur du nomade qui le tient dans la plus abjecte dépendance, le rançonnant et le pressurant à toute occasion. Figuig a été certainement un point d'appui et un lieu de recel pour les bandes pillardes qui ont attaqué d'une façon incessante nos convois; mais c'est contraints et forcés que, le plus souvent, ses habitants les ont accueillies et hébergées. Quand un parti de nomades à cheval ou à pied arrive devant un ksar, les cavaliers mettent pied à terre, les fantassins déposent leurs fusils le long du mur d'enceinte; c'est leur manière de réclamer une hospitalité qui ne doit pas se faire attendre : on voit aussitôt paraître les ksouriens que leur tour de service a désignés pour cette corvée; les uns emmènent les chevaux; les autres emportent les armes, et les nomades suivent superbement leurs hôtes, sans proférer une parole de remerciement. Cette obligation de défrayer à tout propos les nomades est pour les ksouriens un véritable fléau et la cause de la disparition des oasis sur les pistes trop fréquentées. Il m'a été raconté qu'on lisait sur un rocher du Kheneg Namous l'inscription suivante : *O vous, qui habiterez notre pays après nous, écoutez bien ceci : ce n'est pas un cataclysme qui nous a forcés à émigrer; ce n'est pas davantage l'infertilité du sol; nous avons été contraints de partir pour échapper aux exigences des nomades.*

« Faut-il, concluait le capitaine de Castries, faut-il qu'à cette dure exploitation du sédentaire par le nomade vienne s'ajouter, de notre chef, une injustice de plus? Le ksourien est souvent la première victime des incursions des nomades, et nous nous vengeons sur lui de leurs méfaits, parce qu'il est facile à atteindre, facile à bombarder, facile à ruiner, alors qu'il nous est presque impossible de mettre la main sur les vrais coupables. »

Les vrais coupables redoublèrent d'attaques contre nos postes de la voie ferrée et de la Zousfana : ce ne fut plus seulement les tribus du voisinage, Doui Menia et Ouled Djerir; dans tout l'Ouest marocain, jusqu'au grand Atlas et même au delà, à trois et quatre cents kilomètres de Figuig, cette malencontreuse canonnade suscita parmi tous les nomades et semi-nomades des recruteurs de guerre sainte; aux *djichs* (bande de partisans ou de voleurs), succédèrent les

harkas (armée de volontaires), en attendant la *mehalla* générale, la levée du ban et de l'arrière-ban religieux, de tout le pays. De juillet à septembre 1903, les affaires de Taghit, d'El Moungar et d'El Morra mirent en danger non seulement nos postes du Désert, mais notre sécurité même sur le Plateau ; sur un front de deux mille kilomètres entre Oudjda et les Oasis, il put sembler qu'une invasion de *djichs* et de *harkas* menaçait à toute minute notre Oranie, tandis que, d'Oudjda à la mer, le pays de la basse Moulouïa échappait au Maghzen et passait au *rogui*, à celui que l'islam marocain déléguait contre nous et contre Abd-el-Aziz, protégé des Infidèles. Aussi les élus de l'Oranie condamnèrent-ils cette politique de M. Jonnart, dont ils avaient escompté d'abord quelques gros bénéfices : « Vue sur place, disaient-ils, elle est parfaitement rationnelle ; mais elle ne présente aucune certitude de mettre fin bientôt à ces périls et à ces dépenses incessantes »[1]. M. Saint-Germain, sénateur d'Oran, ajoutait :

Contre ces turbulentes populations dont la vie est une bataille perpétuelle et le pillage, une carrière, la crainte n'a jamais été une arme efficace et l'on a toujours été conduit, avec une pareille méthode, à l'inévitable occupation. La répression [directe] se continue et se poursuit logiquement, inexorablement, par la police personnelle, puis par l'administration [directe] et, enfin, par l'annexion.

Ce n'est pas que l'annexion effrayât les élus de l'Oranie : « Si la conquête est décidée, nul plus que nous ne s'en réjouira ; mais, dans ce cas, agissons vite ; aujourd'hui, le Maroc *pèse* quelque vingt mille hommes et vingt millions ; c'est une affaire splendide ; demain, peut être, il *pèsera* cent mille hommes et cent millions pour le moins ». Mais pour des raisons parlementaires et internationales, cette affaire splendide leur paraissant impossible à réaliser, ils voulaient que l'on rompît tout de suite avec cette « politique de conquête » et que l'on revînt aux conceptions de M. Revoil, à la politique de voisinage ou plutôt « d'association avec le Maghzen et les éléments locaux pour le rétablissement de l'ordre et la police des méfaits ».

1. Pour cela et les citations suivantes, voir les *Questions diplomatiques et coloniales* du 15 septembre 1903 : *La Frontière oranaise*.

L'homme de cette politique devait être le colonel, puis général Lyautey, le pacificateur du Sud de Madagascar. Appelé en septembre 1903 au commandement de la subdivision d'Aïn-Sefra et à l'administration du Sud oranais, il devait passer au commandement de la division d'Oran en décembre 1906 et jusqu'en décembre 1910 avoir la responsabilité de la frontière franco-marocaine.

*
* *

« Association avec le Maghzen et les éléments locaux » : cette formule en 1903 paraissait claire et d'application facile, parce que nous imaginions alors un Maroc où tout était clair et simple. Bled-el-Maghzen et Bled-el-Siba, *Pays de Maghzen* et *Pays de Révolte*, cet empire du Chérif nous apparaissait comme divisé en deux. Une moitié, le Bled-el-Maghzen, nous semblait une sorte de Turquie avant le Tanzimat (réformes), un État centralisé avec des institutions rudimentaires ou barbares, qu'il suffisait de réformer à l'européenne. L'autre moitié serait à remettre sous le pouvoir temporel du Chérif, dont elle reconnaissait déjà la suprématie spirituelle. Maghzen ordonnateur et tribus révoltées, nous pensions que deux forces rivales se disputaient le Maroc et qu'entre elles nous n'avions qu'à faire notre choix pour donner aussitôt la prééminence à celle que nous prendrions pour associée. « Politique-maghzen » ou « politique-tribus », deux méthodes également acceptables ; nos théoriciens se déclaraient pour l'une ou pour l'autre, mais ne voyaient pas de réussite en dehors de ces deux solutions.

La seconde leçon que nous ait donnée Figuig, c'est que la majeure partie du Maroc n'est ni *maghzen*, ni *siba*, tout en étant l'un et l'autre et quelque chose d'autre et beaucoup d'autres choses encore. Figuig avait un *amel* et une garnison du Sultan, et Figuig, sans le payer toutefois, ne refusait pas l'impôt. Mais pour une politique-maghzen à Figuig, il nous manquait le Maghzen, l'*amel* n'ayant aucune autorité sur les ksouriens ni sur les nomades et la garnison ne se maintenant dans les ksour que par la menace de nos canons tout proches. Pour une politique-tribus, il nous manquait les tribus, le

premier effet de notre « voisinage » étant ou devant être de libérer les ksour de l'intolérable exploitation où les tenaient les nomades et de rejeter les tribus au désert.

Figuig nous révélait le vrai Maroc. Nous découvrions ce modèle parfait de l'État anarchiste où chaque groupement local et régional, professionnel et religieux, agricole et pastoral, chaque cellule du corps social veut être un organisme autonome, ne relever que de ses intérêts immédiats et de ses impulsions particulières. L'histoire ne nous fournit qu'un autre exemple d'une confusion aussi inextricable : le saint Empire romain germanique des XIIIe et XVIe siècles, l'Allemagne du Grand Interrègne, avec son empereur nominal, ses « pays » plus étrangers les uns aux autres qu'aux royaumes limitrophes, sa hiérarchie disloquée de suzerains et de vassaux, ses burgraves solitaires, ses ligues mouvantes de barons pillards et de villes libres, de seigneuries laïques et cléricales.

Compter sur le Maghzen pour concilier ou niveler ces innombrables individualités et syndicats, utopie! Fournir au Maghzen les moyens d'en venir à bout, tâche démesurée, exigeant des soldats par vingtaines de milliers, des crédits par centaines de millions! Nous tourner au contraire en faveur des syndicats et entreprendre de les satisfaire, impossibilité plus évidente encore! Car soutenir les tribus contre le Maghzen eût été la violation formelle des accords franco-marocains qui promettaient au gouvernement chérifien « notre appui pour consolider, par tous les moyens possibles, dans l'étendue de son territoire, depuis la Méditerranée jusqu'à Figuig, son autorité maghzénienne, telle qu'elle est établie sur les tribus marocaines depuis le traité de 1845[1] ». Et même si nous voulions, invoquant le droit inaliénable des peuples et les grands mots de nation et de liberté, couvrir de beaux semblants cette violation de notre parole, notre embarras avec les tribus n'en eût pas été diminué : c'est moins contre le Maghzen que les uns contre les autres que les syndicats marocains réclameraient alors notre intervention. Du Maghzen, tous se plaignaient, mais aucun, presque, n'avait cure : ce qui leur tenait à cœur, c'étaient les revendications de chacun

1. Accord du 20 avril 1902, art. Ier.

contre son rival ou voisin et de tous contre tous; chacun avait un exploitant ou un exploité contre lequel il entendait reprendre ses droits ou maintenir ses us et abus.

Non seulement sédentaires contre nomades, Arabes contre Berbères, montagnards contre gens du bas, mais dans le moindre groupe, *kebirs* contre *kebirs* à l'intérieur des ksour, *leff* (coalition) contre *leff* à l'intérieur des tentes, marabouts contre marabouts à l'intérieur des confréries musulmanes, propriétaires de l'eau contre propriétaires de sol, prolétaires contre chefs, *khamès* (fermiers) contre bourgeois, « toutes les tribus, tous les groupements nomades ou sédentaires sont divisés en *çofs* (partis); les querelles de *çofs* sont le fond de l'âme berbère; dans chaque tribu, dans chaque village de la montagne ou du désert, deux partis, groupés autour de personnalités plus ou moins marquantes, sont acharnés à s'entretuer et aiment mieux s'allier avec l'étranger, fût-il chrétien, que se réconcilier avec le *çof* adverse. Et ce sont partout d'âpres luttes, accompagnées de dénis de justice, d'assassinats, de proscriptions et de crimes de toute sortes, engendrant d'interminables vendettas[1] ».

Politique-maghzen et politique-tribus, ces deux mots, à l'user, seraient donc vides de sens aussi longtemps que notre appui n'aurait pas assuré au Maghzen une autorité effective et que notre arbitrage n'aurait pas rétabli la paix sociale au sein de chaque groupement, puis entre les groupements avec lesquels nous pouvions avoir à traiter. M. Revoil avait défini ce que devrait être un jour la politique-maghzen : c'était l'idéal, l'avenir. M. Jonnart avait brusquement décidé de rompre avec les engagements de son prédécesseur et d'essayer la politique-tribus : « L'insécurité de notre frontière, écrivait-il en juin 1903, est due en partie à l'irritation des tribus marocaines qui, commerçant avec nous et ayant intérêt à vivre en bonne intelligence avec nous, ne nous pardonnent pas de nous immiscer dans leurs affaires intérieures et de prêter notre appui au Sultan. Je cherche vainement quel intérêt nous avons à mécontenter et à soulever contre nous des tribus qui nous vendent plus qu'elles ne nous achètent et

1. A. Bernard, *Les Confins algéro-marocains*, p. 90.

seraient plutôt enclines à rechercher notre amitié. Les protocoles existent. Je ne demande pas qu'on les déchire. Ils restent d'ailleurs lettre morte... »

Le mérite du général Lyautey fut de chercher la réalité du « voisinage » sous ces formules conventionnelles et de trouver tout aussitôt que, si les protocoles nous fournissaient le moyen de voisiner avec le Maghzen, le commerce devait être notre grand moyen de voisiner avec les tribus : ces peuples, qui, tous, « nous vendent plus qu'ils ne nous achètent », étaient disposés ou pouvaient être amenés à subir les conditions que nous mettrions à ces échanges où le bénéfice sonnant est pour eux.

A la diplomatie protocolaire de M. Revoil, aux canonnades de M. Jonnart, substituer une négociation non pas juridique, mais commerciale de toutes les heures, une offre de gains et de bons offices partout présente et toujours accompagnée des forces nécessaires à s'imposer; « étaler la force » sans doute, mais « pour en éviter l'emploi »; moins que sur notre force, compter sur *leur* intérêt; lier notre succès à *leur* bénéfice quotidien, au bien-être de tous; garantir d'abord à chacun la vie sauve et sûre, l'intégrité et le libre usage de son corps et de ses biens; par les exhortations ou les menaces, imposer la paix publique, et la maintenir par les exécutions indispensables; puis faire régner cette loi élémentaire : « Qui sème, récoltera »; donner au sédentaire la certitude que tout champ bêché et irrigué par lui, lui seul le moissonnera, au nomade que la caravane est d'un bien plus grand profit que la piraterie; appeler à nos gares tous les acheteurs et vendeurs, leur répondre au plus loin qu'ils nous fassent le moindre signe et leur procurer sur nos marchés des affaires avantageuses, du crédit, au besoin des avances d'argent; appeler à nos infirmeries indigènes, à nos hôpitaux les malades et les estropiés, rendre aux aveugles la vue, distribuer l'iodure et, plus tard, le 606; ne jamais tolérer chez nous les méfaits des coupeurs de routes et faire sentir au Maghzen, lui prouver par des actes que le « double et mutuel appui » exige que, sur son territoire, une pareille besogne soit faite par lui ou par nous; si nous le voyons impuissant à user de son droit de souveraineté contre les perturbateurs de l'ordre et de la paix,

user nous-mêmes de ce droit de suite que nous ont conféré les traités et qui nous permet d'aller au delà de la frontière chercher les coupables aussi loin qu'ils ont pu se réfugier; bref nous donner pour rôle et pour renommée d'être, non pas les complices du Maghzen, ni les exploiteurs ou les châtieurs des tribus, mais d'abord les distributeurs d'équité, les créateurs de prospérité et, réalisant mot pour mot le préambule de l'accord de 1902, « établir solidement la paix, la sécurité et un mouvement commercial, destiné à rendre plus riches et plus peuplées ces régions limitrophes algériennes et marocaines » : tel fut le programme et telle fut l'œuvre du général Lyautey.

Il en eut la claire notion dès le début. C'est, comme il dit lui-même, qu'il avait été à bonne école. A ses subordonnés du Sud-Oranais, il apportait les instructions que lui-même avait reçues de son maître le général Galliéni et qu'il avait publiées au premier chapitre de son livre *Dans le Sud de Madagascar* :

Comme le pays semble présenter peu de ressources, comme ses habitants sont de nature guerrière, très indépendants et que les incidents sont toujours à craindre, [il faut] se borner à entourer ces pays réfractaires d'une ceinture de postes qui les isolera, empêchera leurs excursions en pays paisible et les amènera par une sorte de blocus à se soumettre... Mais je tiens essentiellement à ce qu'il ne s'y forme pas des « œufs prêts à éclore », des centres de piraterie qu'on réussit à dissimuler quelque temps, et qui nous mettent tout à coup en présence d'un incident grave au moment le plus inopportun... J'estime qu'*aucune action militaire ne doit être engagée qu'en vue d'un résultat politique et économique qui la justifie*[1].

Les résultats apparaissent aujourd'hui à tous les visiteurs de notre Sud-Oranais. Personne en 1903 n'aurait cru que nos rails, après avoir atteint Beni-Ounif à six cent quarante kilomètres d'Oran (la distance de Paris à Valence), pourraient aller droit à l'ouest jusqu'à Colomb-Béchar, à cent dix kilomètres au delà; que sur cette ligne, non seulement nos troupes et ravitaillements, mais nos touristes pourraient circuler sans le moindre risque; que le trafic local couvrirait presque les frais d'exploitation et que Figuig, la mystérieuse Figuig, deviendrait une « excursion pour dames », tandis que, moins

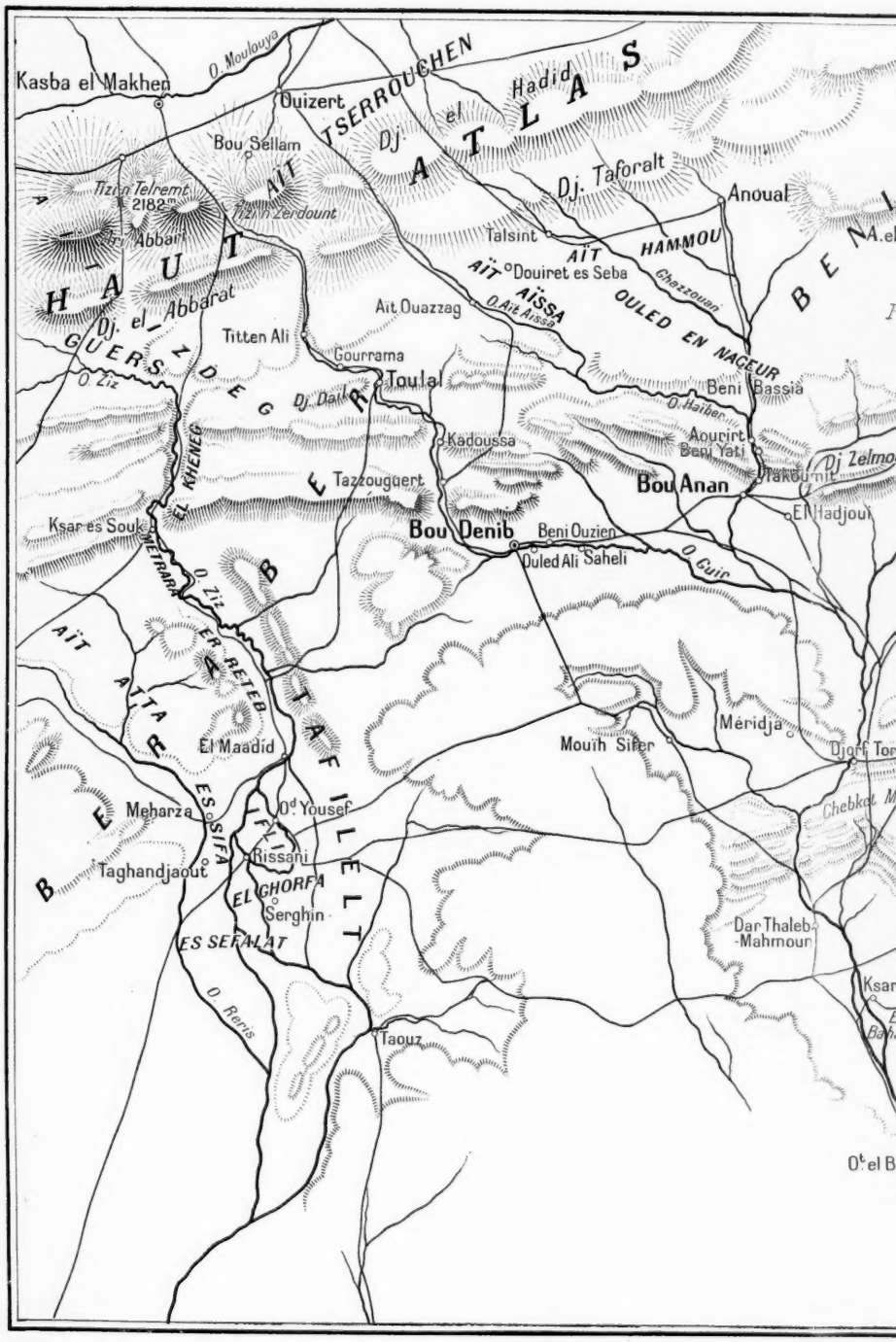
1. Colonel Lyautey, *Dans le Sud de Madagascar*, pp. 13 et 14.

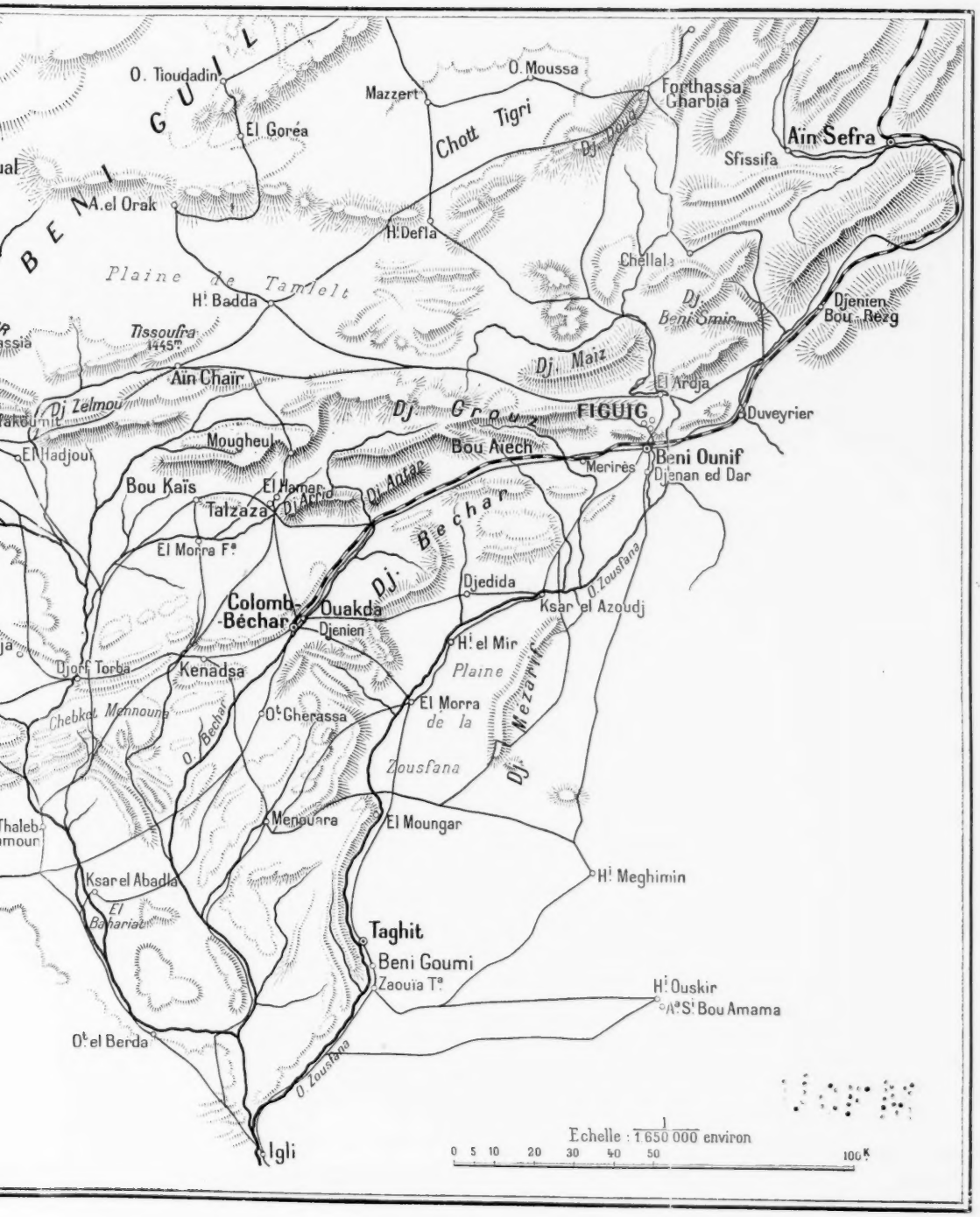
commodément sans doute et non sans quelques hasards, « ces Messieurs » pourraient aller bien loin au delà de Colomb-Béchar, jusqu'aux sources du Guir, au pied du Grand-Atlas, à Bou-Denib, à deux cent cinquante kilomètres dans l'ouest de ces ksour de Figuig, dont les traités de 1844-45 et les premiers protocoles de 1901 nous refusaient l'approche... Qui veut savoir comment on doit traiter ces populations sédentaires du Maroc s'en aille à Beni-Ounif et Figuig; qui veut savoir comment en user avec les nomades pousse jusqu'à Colomb-Béchar et Bou-Denib. Et l'on aura, au retour, une idée complète de ce que doit être notre action au Maroc pour tirer du « voisinage » tous les bénéfices matériels et moraux qu'il comporte, mais pour préparer aussi et commencer la double tâche que nous imposent nos accords franco-marocains d'une part, l'acte d'Algésiras de l'autre : la « consolidation de l'autorité maghzénienne » et la « réforme économique » de l'empire.

VICTOR BÉRARD

(La suite prochainement.)

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.


Kasba el Makhen
O. Moulouya
Ouizert
AÏT SERROUCHEN
Hadid
Dj el
ATLAS
Bou Sellam
Tizi n Telremt
2182m
Tizi n Zerdoun
Dj. Taforalt
Anoual
HAUT
Abbart
Talsint
AÏT HAMMOU
Douiret es Seba
AÏT AÏSSA
O. Aït Aïssa
Chozzouan
OULED EN NAGEUR
Dj. el Abbarat
Aït Ouazzag
Titten Ali
GUERS
Gourrama
Toulal
Dj. Dalla
Beni Bassia
O. Haïben
Kadoussa
Aourirt
Beni Yati
Tazzouguert
Bou Anan
Dj Zelmo
El Hadjout
Ksar es Souk
Bou Denib
Beni Ouzien
Ouled Ali Saheli
O. Guir
O. Ziz
AÏT ATTA
El Maadid
Mouih Sifer
Méridja
Meharza
O. Yousef
Rissani
Taghandjaout
EL GHORFA
Serghin
ES SEFALAT
Dar Thaleb
-Mahmour
O. Rheris
Taouz


BENI GUIL
O. Tioudadin
El Gorea
Mazzert
O. Moussa
Chott Tigri
Forthassa Gharbia
Aïn Sefra
Sfissifa
Dj. Doud
A. el Orak
Hi. Defla
Plaine de Tamlelt
Hi Badda
Chellala
Dj Beni Smia
Djenien Bou Rezg
Tissoufra 1445m
Aïn Chair
Dj Maiz
El Aroja
Dj Zelmou
Dj Grouz
FIGUIG
Duveyrier
Mougheul
Bou Aïech
Merirès
Beni Ounif
Djenan ed Dar
El Hadjoui
Bou Kaïs
El Hamar
Dj Acrid
Dj Antar
Talzaza
Dj Bechar
El Morra Fa
Djedida
O. Zousfana
Ksar el Azoudj
Colomb-Béchar
Ouakda
Djenien
Hi el Mir
Djorf Torba
Kenadsa
Plaine
El Morra de la Zousfana
Chebka Mennouna
Ot Gherassa
O. Bechar
Dj Mezarif
Menouara
El Moungar
Thaleb amour
Ksar el Abadla
Hi Meghimin
El Bahariah
Taghit
Beni Goumi
Zaouia Ta
Hi Ouskir
Aa Si Bou Amama
Ot el Berda
O. Zousfana
Igli
Echelle : 1/1 650 000 environ
0 5 10 20 30 40 50 100 K

T

W
L
L
C
G
H
★
G
A
V

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI

		Pages.
WLADYSLAS REYMONT.	La Terre et la Femme (*1re partie*)	1
L. HOULLEVIGUE.	Le Radium. — Son Origine et ses Transformations	31
LORD BYRON	Lettres d'Italie (1818-1824). — II	49
COMTE DE COMMINGES.	Godelieve, Princesse de Bahr (*2e partie*)	79
GEORGES LACHAPELLE.	Rapports parlementaires. — La Réforme électorale.	129
H. M. STANLEY.	Souvenirs d'Amérique	141
★ ★ ★	Le Jardin des Caresses (*4e série*)	169
GEORGES ROTH.	Un Historien des Religions : J.-G. Frazer.	177
ALEXANDRE MORET.	Carnavals anciens	188
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. Les Raisons de Pétersbourg	199

LIVRAISON DU 15 MAI

ERNEST LAVISSE.	En Alsace	225
COMTE DE COMMINGES.	Godelieve, Princesse de Bahr (*3e partie*)	241
JEAN LEMOINE	Le Patrimoine de Cyrano de Bergerac	273
FRANÇOIS MANGE.	Le Canal de Panama en 1910. — I.	297
WLADYSLAS REYMONT.	La Terre et la Femme (*2e partie*)	319
Mme FERNAND GREGH.	Le Regret de la Ville	374
LORD BYRON	Lettres d'Italie (1818-1824) (*fin*)	383
JACQUES BLANCHE	Quelques mots sur Ingres	412
LOUIS AUBERT	La Question de Mandchourie (*fin*)	423

LIVRAISON DU 1er JUIN

		Pages.
PIERRE VEBER	L'Essayeuse (*comédie*)	449
★ ★ ★	Réorganisation de l'Armée russe	473
WLADYSLAS REYMONT	La Terre et la Femme (*3e partie*)	493
HENRI POTEZ	L'Œuvre poétique d'Auguste Angellier	544
MARCELLE TINAYRE	La Mode à travers trois Siècles	575
MAXIME CHADAIL	Un Amour de Guillaume Ier	593
COMTE DE COMMINGES	Godelieve, Princesse de Bahr (*fin*)	605
AUGUSTE BOPPE	Peintres au Levant	628
A. DUPRAT	L'Élection de La Bruyère à l'Académie	651
FRANÇOIS MANGE	Le Canal de Panama en 1910 (*fin*)	657

LIVRAISON DU 15 JUIN

ANDRÉ BEAUNIER	L'Homme qui a perdu son Moi (*1re partie*)	673
FRANCESCHINI PIETRI	Lettres au Colonel Stoffel (1866-1877). — I	718
GEORGES LACHAPELLE	Politique d'Arrondissement. — Délimitations	739
LOUIS AUBERT	L'œuvre de Charles Cottet	761
L. HOULLEVIGUE	Les Terres rares. — Manchons et Briquets	781
GUILLAUME DUBUFE	Sonnets	795
MARCEL LABORDERE	Mines d'Or en France et Concessions	801
GEORGES ROZET	Au Camp d'Aviation	825
WLADYSLAS REYMONT	La Terre et la Femme (*4e partie*)	839
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — La Leçon de Figuig. — I.	876

Index.

18e Année. N° 12. 15 Juin 1911.

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
JUN 29 1911

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
André Beaunier. . . .	*L'Homme qui a perdu son Moi* (1re partie). . . .	673
Franceschini Pietri. .	*Lettres au Colonel Stoffel (1866-1877).* — I. . .	718
Georges Lachapelle. .	*Politique d'Arrondissement. — Délimitations.* . .	739
Louis Aubert.	*L'Œuvre de Charles Collet.*	761
L. Houllevigue	*Les Terres rares. — Manchons et Briquets.* . . .	781
Guillaume Dubufe. . .	*Sonnets*	795
Marcel Labordère. . .	*Mines d'Or en France et Concessions.*	801
Georges Rozet. . . .	*Au Camp d'Aviation*	825
Wladyslas Reymont .	*La Terre et la Femme* (4e partie)	839
Victor Bérard	*Questions extérieures. — La Leçon de Figuig.* — I.	876

Copyright, 1911, by *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1911

LIVRES NOUVEAUX

CELLES QU'ON BRULE, CELLES QU'ON ENVOIE,

par **Michel Provins**.

M. Michel Provins excelle à ramasser en quelques répliques de ses savoureux « dialogues » la matière de tout un roman. Il y a un roman, de même, dans chacune de ces lettres, — les plus vraies, — « celles qu'on brûle », parce qu'on n'ose pas ou qu'on ne peut pas les écrire et les envoyer. « Celles qu'on envoie » sont si différentes! Et M. Michel Provins nous invite à lire tour à tour l'une et l'autre versions. Le procédé aurait pu fatiguer assez vite : M. Michel Provins a évité fort adroitement cet écueil ; son livre plaira, parce qu'il est amusant et varié.

LA ROUTE FLEURIE.

par **A.-Ferdinand Hérold**.

Ces vers harmonieux et pleins compteront parmi les meilleurs qu'ait publiés jusqu'ici M. A.-Ferdinand Hérold. Ils disent simplement des sentiments très simples : ils sont lumineux et limpides. Certains ont la netteté des miroirs où se viennent refléter des coins de paysage, — un pan de ciel bleu, des arbres ensoleillés, frissonnants à la brise, un ruisseau dans les hautes herbes. — Les lettrés seront d'accord avec le public pour aimer cette suite de charmants poèmes

CHITA,

Un Souvenir de l'Ile dernière,

par **Lafcadio Hearn**.

Traduit de l'anglais par Marc Logé.

Avant de partir pour le Japon, Lafcadio Hearn séjourna longtemps dans la Louisiane : c'est là qu'il écrivit ce beau roman, excellemment traduit par Marc Logé. Il faut tout particulièrement signaler ce livre aux lecteurs qui connaissent mal le grand écrivain de *Kwaidan* et de *Feuilles éparses de Littératures étrangères* : son talent est plus accessible à tous dans *Chita*, et l'occasion est belle d'apprendre à l'admirer dans cette œuvre poignante où, devant le décor merveilleux des paysages tropicaux, nous voyons grandir, fleur frêle et pure, une âme d'enfant.

FRA ANGELICO DA FIESOLE.

Crucifixions, Annonciations, Jugements derniers, Descentes de croix, Couronnements de la Vierge se succèdent en ce magnifique album du peintre-moine, l'un des plus admirables artistes qui aient illustré de ses pinceaux la légende chrétienne. C'est une galerie de l'art chrétien que cette suite de belles reproductions où l'œuvre de Fra Giovanni, dit Fra Angelico, nous apparaît presque tout entier. Il n'existe pas de commentaire plus somptueux des Saintes Écritures. Et il faut signaler l'intéressante préface où nous est racontée la vie et présentée l'œuvre du maître toscan.

LE CŒUR SE TROMPE,

par **Louis Delzons**.

Sous ce titre, l'auteur a réuni trois courts romans, *les Orgues de Saint-Étienne, l'Arbre de Croumalies, la Grange de M. Terrax* : ces trois récits sont savoureux et doucement émouvants. Le premier est peut-être le plus attachant : M. Louis Delzons a su nous faire aimer cette tendre Juliette, à la chair si faible, au cœur si pur, qu'il a choisie comme héroïne.

LE LUTH DORÉ,

par **Pierre de Bouchaud**.

Humaniste, critique, poète, M. Pierre de Bouchaud adore les lettres et les arts. Il a groupé, en ce nouveau recueil, des poèmes qui doivent compter certainement parmi les meilleurs qu'il ait écrits. Ils sont clairs et harmonieux. Du reste, M. Pierre de Bouchaud s'est toujours accommodé de notre versification classique : ses vers sont toujours solides et bien rimés. Et, comme il n'écrit que lorsqu'il a quelque chose à dire, le poète du *Luth Doré* mérite de grands éloges.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN FRANCE,

publiés sous la direction de **J. Hayem**.

Cette série de monographies sera lue par les spécialistes surtout, par les historiens de notre évolution économique durant les deux ou trois derniers siècles. Mais, traitant aussi de questions locales, il semble qu'elle pourra intéresser tous ceux qui voudront connaître un peu notre histoire régionale, c'est-à-dire tout le grand public.

LES BIENFAITS DE L'ADULTÈRE,

par **Maurice Montégut**.

Ce roman a un rare mérite, c'est qu'il est neuf. Le sujet est ingénieux, et M. Maurice Montégut l'a traité avec une simplicité charmante et une ironie délicieuse. Ce n'est évidemment pas un livre moral, — et pas davantage immoral : c'est un livre amoral, [illegible]. Mais on ne peut pas en vouloir à l'auteur : au fond, son roman relève peut-être d'une moralité supérieure à la nôtre. Et la thèse que soutient M. Maurice Montégut, désastreuse pour la famille, serait bienfaisante pour la race. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'œuvre est alerte, pittoresque, toujours amusante, — originale.

BULLES ET BOUTADES,

par **Fridolin Werm**.

Ce sont des vers sur les thèmes les plus variés : thèmes de Science, de Religion, de Philosophie ; thèmes sociaux, thèmes tristes ; thèmes de Littérature et de Fantaisie, sur lesquels l'auteur, que le présent choque, nous dit tout net son avis en des vers francs, parfois heureusement frappés.

PARFUM ULTRA PERSISTANT

La Corrida

ED. PINAUD

18, PLACE VENDOME. PARIS

TH. COOK & FILS *La plus ancienne Agence de voyages et d'excursions, fondée en 1841.*

BUREAU PRINCIPAL : **1, PLACE DE L'OPÉRA, PARIS**

AGENCES : **250, RUE DE RIVOLI et 101, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES**

150 succursales et 200 correspondants dans toutes les parties du monde.
Émission des billets de chemins de fer et de navigation pour tous les pays du monde.

SERVICE DES BATEAUX A VAPEUR DU NIL

COUPONS D'HOTEL

Banque, Change, Notes circulaires, Lettres de Crédit, etc.

Expéditions de bagages pour toutes les destinations.

VOYAGES PARTICULIERS A FORFAIT

Départs et itinéraires au gré des voyageurs.

EXCURSIONS ACCOMPAGNÉES COLLECTIVES

POUR

la Suisse, les Bords du Rhin et la Forêt-Noire, la Belgique et la Hollande, l'Allemagne et l'Autriche, le Danemark, la Suède et la Norvège, le Cap Nord, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, etc., etc.

Excursions pour la visite de Londres

EXCURSIONS ACCOMPAGNÉES PRIVÉES

pour petits groupes et familles, avec départs et itinéraires au gré des voyageurs.
Programmes détaillés illustrés, franco, sur demande. Renseignements et devis donnés gratuitement par correspondance ou dans tous nos bureaux.

Table décennale de la « Revue de Paris »

(1894-1903)

I. TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS.
II. TABLE ANALYTIQUE PAR MATIÈRES.
III. TABLE GÉOGRAPHIQUE PAR RÉGIONS.

Prix . . . . . 2 fr. 50

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.

Violet Parfumeur PARIS

SAVON ROYAL DE THRIDACE

SAVON VELOUTINE

Recommandés par les médecins p' Hygiène de la Peau et Beauté du Teint.

CHEMINS DE FER DE P.-L.-M.

TRAJET RAPIDE de PARIS à la COTE d'AZUR (en 13 heures)

Train de jour *Côte d'Azur Rapide*, composé de voitures à intercirculation avec places de 1re classe (sans supplément), lits-salon et restaurant. Départ de Paris : 9 heures matin.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

(viâ CALAIS ou BOULOGNE)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide. — Services officiels de la poste (viâ Calais).
Trajet en 6 h. 45. — Traversée maritime en 1 heure.

SERVICES RAPIDES ENTRE PARIS, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE, LA RUSSIE, LE DANEMARK, LA SUÈDE & LA NORVÈGE.

Billets de 14 jours pour LONDRES

Délivrés certains jours de fête

Prix au départ de Paris : 1re classe : **72** fr. **85** ; 2e classe : **46** fr. **85** ; 3e classe : **37** fr. **50**.

Billets circulaires dans le Comté de Kent.

Délivrés au départ de Paris conjointement avec des billets

Paris ou Calais à Douvres ou Paris ou Boulogne à Folkestone

Durée de validité de 33 jours, prolongeable par deux périodes de 15 jours moyennant un supplément de 10 0/0 du prix du billet à chaque période.

Diverses gares de province délivrent les mêmes billets.

Billets d'Excursion pour l'Écosse et le Pays de Galles.

Délivrés du 1er Mai au 31 Octobre. Validité : 45 jours.
Prix très réduits

Bains de Mer et Villes d'Eaux

Billets d'Aller et Retour collectifs pour Familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne.)

Billets individuels hebdomadaires. Réduction de 20 à 44 0/0.

Cartes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)

Billets individuels ou collectifs d'Excursion du dimanche à des prix excessivement réduits (2e et 3e classes.) (*Pour les Bains de mer seulement.*)

Billets d'Excursion du Dimanche pour Chantilly, Pierrefonds et Compiègne, Coucy-le-Château, Villers-Cotterêts.

A des prix excessivement réduits.

FÊTES de Pâques, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption et de Noël.

Délivrance de Billets d'Excursion valables de 1 à 5 jours, à prix très réduits pour

BRUXELLES.

Billets d'Excursion pour visiter la Vallée de la Meuse.

Prix : 1re classe, **42** fr. **35** ; 2e classe, **31** fr. **25** ; 3e classe, **23** fr. **20**. Validité : 15 jours.

Voyage circulaire : Paris-Bruxelles-Ostende-Londres-Calais-Paris (ou vice versa). — Billets valables 14 jours.

Délivrance du 1er Mai au 31 Octobre 1911.

Prix : 1re classe, **108** fr. **80** ; 2e classe, **79** fr. **25**. 3e classe, **53** fr. **70**.

Quatre voyages circulaires pour visiter la Belgique.

Prix très réduits. Validité : 30 jours.

Voyages Internationaux avec Itinéraires facultatifs.

A effectuer sur les divers grands Réseaux français et les principaux Réseaux étrangers.

Validité : 60 à 120 jours suivant la distance parcourue. Arrêts facultatifs.

Billets de Vacances à prix réduits

Avantageux pour les Familles d'au moins trois personnes, effectuant sur le Nord, un parcours simple minimum de 50 kilomètres.

FÊTES du Carnaval, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption, de la Toussaint et de Noël.

Prolongation de la validité des Billets d'Aller et Retour ordinaires.

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser
AU SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Cycles LA FRANÇAISE
MARQUE DIAMANT
La Marque de tous les Champions et Championnats

Championnat du Monde
Champt de France - Champt d'Europe
Bordeaux-Paris - Bols d'Or, etc.

MAGASIN DE VENTE A PARIS :
46, Avenue de la Grande-Armée
Téléphone : **523.58**

HYGIÈNE DE LA TOILETTE
Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BŒUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

BANQUE CANTONALE DE BERNE
(Suisse)

BANQUE D'ÉTAT
CAPITAL : FRANCS, 20 millions ENTIÈREMENT VERSÉS.
L'État de Berne garantit tous les engagements de la Banque.

Garde et gérance de titres, en dossiers simples ou conjoints ; achat et vente de toutes valeurs aux bourses suisses et étrangères; comptes courants productifs d'intérêts, nets de commission.

Les valeurs déposées par des étrangers résidant hors de Suisse sont exemptes de tout impôt suisse.

Pour tous renseignements s'adresser à la Banque.

BANQUE IMPÉRIALE OTTOMANE

Messieurs les Actionnaires de la Banque Impériale Ottomane sont prévenus que, conformément à l'article 29 des Statuts, la 48e Assemblée générale annuelle aura lieu le Mercredi 28 Juin 1911, à Londres, Winchester House, Old Broad Street, à une heure de l'après-midi, pour recevoir communication du Rapport du Comité sur les comptes de l'exercice clos le 31 Décembre 1910, fixer le dividende et remplacer les membres sortants du Comité.

Aux termes de l'article 27 des statuts, l'Assemblée générale se compose des actionnaires possédant au moins *30* actions, lesquelles devront être déposées, au plus tard, dix jours avant la date fixée pour l'Assemblée :

à PARIS : à l'Agence de la Banque, 7, rue Meyerbeer ;

à LONDRES : à l'Agence de la Banque, 26, Throgmorton Street, E. C. ;

à CONSTANTINOPLE : au siège de la Banque, ou dans les autres succursales de la Banque.

Paris, 1er Juin 1911.

BANQUE DE PARIS & DES PAYS-BAS

L'Assemblée de la Banque de Paris et des Pays-Bas a eu lieu le 16 mai ; elle était présidée par M. Noetzlin, vice-président, aux lieu et place de M. Ch. Demachy, président, décédé la veille.

Après avoir exprimé en termes émus les regrets que lui cause cette perte ainsi que celle de M. I. de Camondo, administrateur décédé subitement il y a quelques semaines, le Conseil déplore aussi la mort survenue pendant l'exercice de M. G. Roquerbe, directeur adjoint.

Le Rapport fait ensuite connaître les résultats satisfaisants obtenus par les nombreuses opérations effectuées en 1910 et cite les plus importantes :

L'emprunt 3 % de l'Afrique Occidentale Française ; l'Emprunt Marocain 5 % ; l'Emprunt 3 1/2 % de la Caisse Royale Hypothécaire des Villes du Royaume de Suède ; l'Emprunt Roumain 4 % ; l'Emprunt Japonais 4 % ; l'Emprunt Mexicain (Douanes) ;

L'augmentation du capital de la Compagnie du chemin de fer du Nord-Sud ; de la Compagnie des omnibus ; du Crédit Foncier Franco-Canadien ; du Crédit Foncier Argentin ; de la Banque Russo-Asiatique ;

L'émission des obligations 2 3/4 % et 3 % de la Villle de Paris ; obligations 3 3/4 % Compagnie Parisienne de Distribution d'électricité ; obligations 3 1/2 % ; chemins de fer franco-Ethiopiens Djibouti-Addis-Abeba ; obligations 4 % ; Chicago Milwauke et Saint-Paul Ry Cy ; obligations 4 1/2 % Brazil Railway Cy ; obligations 4 % Crédit Foncier Franco-Canadien ;

L'organisation de la Société Internationale de Régie Co-Intéressée des Tabacs du Maroc ; la création au Brésil de la Banque Française et Italienne pour l'Amérique du Sud ; la création de la Société Générale des Valeurs de Banque, ces deux dernières de concert avec la Société Générale ; la participation importante prise dans le capital de la Société d'Assurances « la Prévoyance », etc...

Il analxse les chapitres du Bilan et du Compte de Profits et Pertes et fait ressortir que le mouvement général du Bilan est en augmentation de Frs. 73.671.150,84 sur l'exercice précédent.

A l'actif, les disponibilités immédiatement réalisables se chiffrent par..... Fr. 236.153.772,20
composées comme suit :

Espèces en caisse et à la Banque	Fr.	26.395.076,81
Dans les Banques à l'étranger	—	2.389.117,70
Portefeuille (Paris, province, étranger)	—	53.167.040,89
Reports	—	147.114.417,20
Liquidation au 31 décembre 1910	—	2.427.925,35
Coupons à encaisser	—	4.660.194,25
	Fr.	236.153.772,20

auquel il convient d'ajouter :

1° les créances groupées sous les rubriques « comptes-courants des Syndicats » et « Correspondants et comptes-courants » d'ensemble..... Fr. 194.994.699,59
qui seraient d'une réalisation facile ;

2° le Portefeuille-Titres de..... — 85.841.919,43
qui comprend un grand nombre de valeurs ayant un large marché.

Les sommes dues à des tiers s'élèvent à..... Fr. 386.383.514,92
réparties comme ci-après :

Effets à payer	Fr.	61.879.691,27
Comptes-courants des Syndicats	—	825.109,75
Correspondants et Comptes-courants en France et à l'Étranger	—	279.552.383,11
Coupons à payer	—	32.342.057,69
Dotation en faveur du personnel (compte ancien)	—	822.823,50
Comptes divers	—	10.961.450,20
	Fr.	386.383.514,92

Les bénéfices nets propres à l'exercice se sont élevés à..... Fr. 17.156.942,84
qui, avec le Rapport de l'exercice précédent..... — 10,635.265,58
font un total disponible de..... Fr. 27.792.208,42
sur lequel il a été prélevé un dividende de 75 % ou Fr. 11.250.000
et la part de 10 % revenant aux Administrateurs. Fr. 833.333,33 — 12.083.333,33

laissant un reliquat de..... Fr. 15.708.875,69

sur lequel le Conseil a proposé d'affecter..... — 5.000.000
au Fonds de Prévoyance, dont :
aux actionnaires..... 4.500.000
aux administrateurs..... 500.000
en reportant à l'exercice 1911..... Fr. 10.708.875,69

L'ensemble des Réserves appartenant aux actionnaires en y comprenant le solde reporté atteint la somme de : Fr. 90.208.875,09 pour un capital de Fr. 75.000.000

L'Assemblée a approuvé la nomination de M. Stéphane Dervillé comme administrateur en remplacement de M. de Camondo et réélu MM. André Bénac, le comte Foy et J. H. Thors, arrivés à l'expiration de leur mandat.

Étude de Me F. LAIR DUBREUIL, Commissaire-Priseur à Paris, 6, rue Favart

ATELIER E. BERNE-BELLECOUR

TABLEAUX

PAR

E. BERNE-BELLECOUR

TABLEAUX MODERNES

Aquarelles - Dessins

PAR

BERTHELON, BOURGOIN, DETAILLE (ÉD.), DEROCHE, GUILLAUMET, JOURDAIN (R.), LELOIR (L.), NITTIS (DE), OLIVE (B.), ROY (MARIUS)

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT

Faïences et Porcelaines, Bronzes, Cuivres, Fers
Objets variés
Sièges et Meubles, Tapisserie ancienne, Tapis d'Orient

Vente après décès

Hôtel Drouot, Salle n° 1

Le Samedi 17 Juin 1911, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR
Me F. LAIR DUBREUIL, 6, rue Favart

EXPERTS

Pour les tableaux :	*Pour les Objets d'Art :*
M. Georges PETIT	MM. PAULME et B. LASQUIN Fils
8, rue de Sèze, 8	10, rue Chauchat | 11, r. Grange-Batelière

Chez lesquels se distribue le Catalogue

EXPOSITION PUBLIQUE
Les Jeudi 15 et Vendredi 16 Juin 1911, de 1 h. 1/2 à 6 heures.

Objets d'Art

ET

D'AMEUBLEMENT

Gouaches - Miniatures - Gravures

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Faïences et Porcelaines Anciennes

DE ROUEN, MARSEILLE, ETC.
CHINE, INDE, ITALIE, JAPON, LOUISBOURG, MARSEILLE
MENNECY VILLEROY, SAXE, ZURICH

Argenterie - Plaqué - Objets variés

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

PENDULES d'époque Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et Premier Empire

Terres Cuites

MEUBLES et SIÈGES

d'époque Louis XV et Louis XVI

ÉCRAN EN ANCIENNE TAPISSERIE DE BEAUVAIS

Appartenant à M. A. M...

Vente Hôtel Drouot, Salle n° 6

Le Vendredi 16 Juin 1911, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR	EXPERT
Me F. LAIR DUBREUIL	M. ÉDOUARD PAPE
6, Rue Favart	174, rue du faub. St-Honoré

Chez lesquels se distribue le Catalogue

EXPOSITION PUBLIQUE, SALLE N° 6
Le Jeudi 15 Juin 1911, de 1 heure 1/2 à 6 heures.

TABLEAUX MODERNES

Pastels - Aquarelles - Dessins

par

Bastien-Lepage, Boudin, Carrière (Eugène), Charlet, Coret, Courbet, Duez, Jacque (Ch.), Monticelli, Neuville (A. de), Penne (O. de), Pille (H.), Puvis de Chavannes, Rober-Fleury, Roll, Rousseau (Th.), Tassaert, Thaulow (F.), Toulouse-Lautrec, Troyon, etc.

TABLEAUX ANCIENS

Pastel par Chardin : Portrait de l'artiste

Bronzes de Barye, Mène, Mercié, Rodin, etc.

OBJETS d'ART et d'AMEUBLEMENT

Objets de vitrine - Faïences et Porcelaines

BRONZES D'AMEUBLEMENT - PENDULES

Meubles et Sièges anciens et de Style

Belle Commode d'époque Louis XVI - Sièges garnis en tapisserie

ÉTOFFES, TAPISSERIES ANCIENNES, TAPIS D'ORIENT

provenant de

l'Atelier de M. GASTON GUIGNARD

Artiste-Peintre

TAPISSERIES ANCIENNES

Suite de cinq panneaux de la Manufacture Royale d'Aubusson

Appartenant à M. X...

Vente, Hôtel Drouot, Salle n° 1

Les Mardi 20 et Mercredi 21 Juin 1911, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR
Me F. LAIR DUBREUIL, 6, Rue Favart

EXPERTS

Pour les Tableaux et Bronzes d'Art	Pour les Objets d'Art et d'Ameublement
M. GEORGES PETIT	MM. G. DUCHESNE et R. DUPLAN
8, Rue de Sèze	10, rue Rossini

EXPOSITION PUBLIQUE
Le Lundi 19 Juin 1911, de 1 heure 1/2 à 6 heures.

Collection de M. Maurice MASSON

Tableaux Modernes

par

BERTON (Armand), BOUDIN, DEVOLVÉ-CARRIÈRE (Lisbeth), CARRIÈRE, CLARY, COROT, DEGAS, DULAC, HARPIGNIES, JONKIND, LAURENS (Ernest), LEBOURG, LE SIDANER, LÉPINE, MARTIN (H.), MONET, MONTENARD, MONTICELLI, PISSARO, RENOIR, RIBOT, ROPS, SIMONS (P.), SISLEY, TOULOUSE-LAUTREC, VIGNON, ZIEM

SCULPTURES

par

BOUCHER (Alfred), DESBOIS, RODIN

VENTE A PARIS

Hôtel Drouot, Salles nos 7 et 8 réunies

Le Jeudi 22 Juin 1911, à 3 heures

Me F. LAIR DUBREUIL	MM. J. & G. ✻ BERNHEIM JEUNE
Commissaire-Priseur	*Experts près la Cour d'appel*
	25, boulevard de la Madeleine
	15, rue Richepance
Rue Favart, 6	36, avenue de l'Opéra

Chez lesquels se distribue le Catalogue

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : Le Mardi 20 Juin 1911, de 1 h. 1/2 à 6 heures.
PUBLIQUE : Le Mercredi 21 Juin 1911, de 1 h. 1/2 à 6 heures.

Entrée par la rue Grange-Batelière.

Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 200.000.000 de Francs, entièrement versés

SITUATION au 30 Avril 1911

ACTIF :		PASSIF :	
Caisse et Banque	127.355.053 33	Capital	200.000.000 »
Portefeuille	901.248.122 24	Réserves	36.976.107 25
Reports	102.283.150 49	Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte	676.225.031 04
Correspondants « Effets à l'Encaissement »	87.292.430 55	Comptes Courants créditeurs	573.435.374 49
Comptes Courants débiteurs	132.427.900 91	Bons à Echéance fixe	51.610.541 60
Rentes, Obligations et Valeurs diverses	6.325.862 44	Acceptations	150.469.124 51
Participations financières	5.628.209 95	Comptes d'Ordre et Divers	32.858.518 52
Avances garanties	165.329.485 03		
Comptes débiteurs par Acceptations	148.215.865 81		
Agences hors d'Europe	13.406.410 54		
Comptes d'Ordre et Divers	16.220.662 12		
Immeubles	15.841.544 »		
Fr.	1.721.574.697 41	Fr.	1.721.574.697 41

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85bis, Faubourg Saint-Honoré*

Téléphone : 516-20

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 24 juin 1911.
1° IMMEUBLE A PARIS
AVENUE WAGRAM, N° 37
Rapport brut : 15.805 francs environ. Contenance : 470 mètres environ. Mise à prix : **160.000** francs. **2° MAISON DE CAMPAGNE A BEZONS** (Seine-et-Oise), **rue de Sartrouville, 8** Contenance : 1.850 mètres environ. Mise à prix : **15.000** francs. **3° PIÈCE DE TERRE à TOUR (Calvados)**, lieu dit **le Long Herbage**. Contenance : 2 hectares, 50 ares, 50 centiares environ. Mise à prix : **1.000** francs. **4° PIÈCE DE TERRE à TOUR (Calvados)**, lieu dit **la Ferminerie**. Cont. : 2 hect., 55 a., 63 cent. environ. Mise à prix : **1.000** fr. **5° PIÈCE de TERRE à TOUR (Calvados)**, lieu dit **l'Herbage du Chemin**. Cont. : 2 hect., 34 a., 58 cent. Mise à prix : **1.000** fr. **6° PIÈCE DE TERRE à TOUR (Calvados)**, 30 ares, 40 centiares environ. Mise à prix : **300** francs.

S'adresser à Paris, pour renseignements : à Me Mouillefarine, Chevet, Bonnin, Dallery, Ferté, Roche, avoués, et a Me Vingtain, notaire ; et à Bayeux, à Me Ernult, notaire.

VENTE AU PALAIS, le 28 juin 1911, à 2 heures :
1° TERRAIN D'ANGLE RUE DE CRIMÉE, 208 et **rue de Cambrai**. Contenance : 953m34 environ. Revenu : 2.850 francs. Mise à prix : **124.000** francs.
2° TERRAIN, CITÉ BERNKOFF
Contenance : 2.316m50 environ. Revenu : 7.578 francs environ. Mise à prix : **208 500** francs.

S'adresser à Mes Aymé-Bonnin, Ancelot, Simette, avoués, et Houdart, notaire à Paris.

HOTEL à **PARIS**, boul. **La Tour-Maubourg, 22 et 24**. Cce 820m. Mise a pr. : **500.000** fr. A adjuger sur 1 ench. Ch. des Not. Paris, 4 juillet 1911. Me Breuillaud, notaire, 323, rue Saint-Martin.

VENTE Palais Justice, samedi 24 juin 1911, 2 heures. **MAISON** construction récente, à **Paris**, 15e arrond^t. **RUE AUGUSTE-BARTHOLDI, 1** Revenu brut annuel : 15.500 francs. Mise à prix : **150.000** francs. S'adresser à Me Burkhardt, avoué, et Faucon, syndic.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

(*Suite*)

VENTE à **HOUDAN**, le 18 juin 1911, à 1 heure, Etude de Me Lecoupeur, notaire.
1° CORPS DE FERME A HOUDAN lieu dit la **Tour**. Bâtiments. 54 pièces de terre. Cont. 64 hect. Mise à prix : **2° 4 MAISONS** d'hab^on à **Houdan**. M. 50.000 fr. à p. 8.000 f. (rev. 610 f.); 14,000 f. (rev. 705 f.); 2.000 f (rev. 175 f.); 500 f. (r. 125 f.). **3° JARDIN** à **Houdan**, M. à p. 100 f. **4° 17 PIÈCES DE TERRE** à **Houdan**, Richebourg, Maulette, etc. S'adr. à Me Lecoupeur (succr de Me Renoult), notaire à Houdan; Mes Tripard et Deveau, avoués à Mantes.

VENTE au Palais, le mercredi 28 juin 1911, 2 h. **Maison à Paris RUE LEMERCIER 36** 5 étag. Cont. 132m03 environ. Revenu brut : environ 5.500 francs. Mise à prix : **55.000** francs. S'adr. Mes Marais, Beaugé, avoués; Mes Salle, Breuillaud, notaires à Paris.

MAISONS 25 et 27, r. Chaligny, 1.124m, rev. br. 20.702 f. M. à p. **175.000** f. **Bd Richard-Lenoir, 21.** Cce 118m, r. b. 3.200 f M. ap. **30.000** f. Adj. st 1 en. Ch. N. 4 juillet. Me F. Delapalme, 250, bd St-Germain.

VILLE de PARIS (Terrains du Champ de Mars)
A adjuger sur 1 ench., Ch. des Not., Paris, 20 juin 1911.
TERRAIN Avenue de La Bourdonnais. 254m env. M. à p. **360** f. le mèt. S'ad. Mes Mahot de la Quérantonnais et Delorme, r. Auber, 11, *dép. ench.*

Vente au Palais, 17 juin 1911. 2 h. **1° PROPRIÉTÉ** à **MONTREUIL-SOUS-BOIS** 103, boul. de l'Hôtel-de-Ville. Mise à prix : **25.000** francs **2° MAISON** à **MONTREUIL-SOUS-BOIS** 56, r. Carnot. M. a prix : **10.000** fr. **3° MAISON** à **VINCENNES** 100, r. de Montreuil. Mise à prix : **25.000** fr. S'adresser à Mes Zadoc-Kahn et Bondest, avoués, Gastaldi, notaire à Paris; Gillet, notaire à Vincennes.

VENTE au Palais, le 29 juin 1911, à 2 h., en **un lot : Maison à Paris RUE St-GEORGES, 44** M. à prix : 100.000 fr. S'adresser à Me Alphonse Chartier, avoué.

HOTEL à **Paris, 29, av. Bugeaud** (16e). Contenance 726m. Libre. Mise à prix : **225.000** fr. A adjuger sur 1 ench. Chamb. not. Paris 27 juin 1911. S'adr. à Me Kastler, notaire, 116, Faubg St-Honoré.

HOTEL r. St-Dominique. 5. Cce 1,129m. M. à p. **300000** f. **2° Moa Bd St-Germain.** 236 et r. Gribeauval, 5. de rapport Cce 683m. Rev. br. 30.650 fr. M. à p. **300.000** f. Maison de rapport **R. de Provence, 33.** Cont. 267m. Revenu net 10.000 fr. M. à p. **120.000** f. A adj. s. 1 ench. Ch. not. 20 juin. S'ad. aux not., Mes Duhau et Fay, 11, rue Saint-Florentin.

---

2 MAISONS A PARIS 1° R. St-Ferdinand, 20. Cce 555m. R. b. 20 507 f. M. à p. **200.000** f. **2° R. des ACACIAS** 39. Cce 728m. R. br 11.637. M. à p. **110 000.** A adj. s. 1 ench. Ch. not. 20 juin. Me Bossy, not., 11, r. des Pyramides.

VENTE AU PALAIS, le 24 juin 1911, à 2 h., 6 lots :
1° IMMEUBLE A TROUVILLE-S.-MER (Calvados), rue de Paris, 9. dit *VILLA MASCOTTE*
Mise à prix..... **60.000** fr.
2° IMMEUBLE SIS A TROUVILLE rue de Paris, n° 11, dit *VILLA FINGALL*
Mise à prix..... **60.000** fr.
Plus mobilier d'après état estimatif.
3° 2 MAISONS SE JOIGNANT A TROUVILLE rue de la Mer, 2 et 4. Mise à prix..... **25.000** fr.
4° PROPRIETE A CHAMBY (OISE)
Mise à prix..... **50.000** fr.
5° IMMEUBLE A ASNIERES (SEINE) rue de Nanterre, 37. Mise à prix..... .. **10.000** fr.
6° IMMEUBLE A ASNIERES cité Barat, n° 1. Mise à prix..... **10.000** fr.
S'adresser à Mes Albert Audouin, Deloison, Bégain, avoués et à Me Tansard, notaire.

PROPRIETE à **Neuilly-s.-Seine**, bd d'Argenson, 4. Cce 1.750m. Mise à prix..... **250.000** fr. A adj. sur 1 ench. Chamb. not. Paris, 27 juin 1911. S'adres. Me Dubost, not., 32, rue des Mathurins.

MAISON à **Paris, Imp. du Mont-Tonnerre, 6.** (Rue de Vaugirard, 127) Cce 250m. Rev. par bail 4.500 fr. net. M. à p. **40.000** fr. Adj. s. 1 ench ch. not. Paris 27 juin. S'ad. Me Théret, not., 24, boul. St-Denis.

FERME des **Hautes Loges près MELUN.** Cce 127 hect. Rev. net d'imp. 14.493 fr. et en 1906 : 15.445 fr. (bail jusq. 1921). M. à p. **350.000** fr. A adj. s. 1 ench. Et. Me Auberge, not. Melun. 4 juillet 2 h.

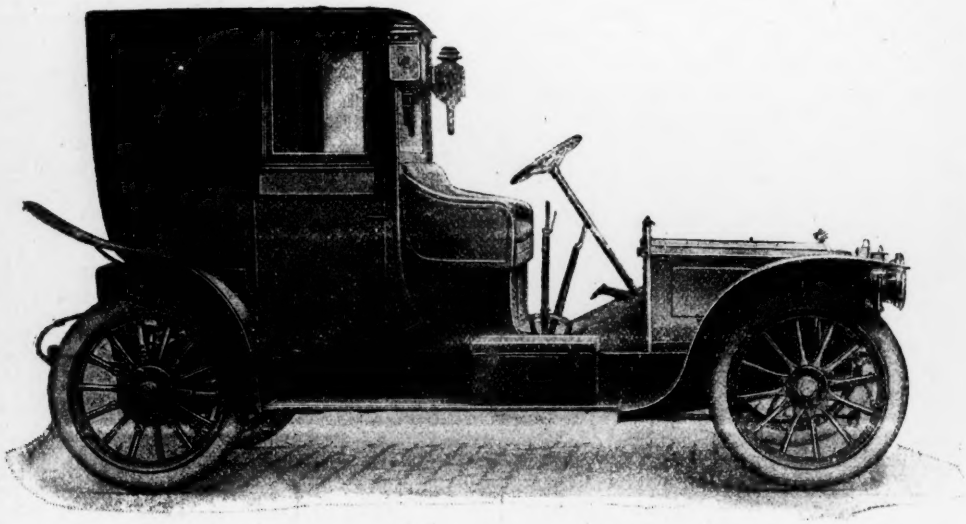
Société Anonyme des Anciens Établissements

PANHARD & LEVASSOR

CAPITAL : 5.000.000 DE FRANCS

19, Avenue d'Ivry - PARIS

SALON D'EXPOSITION : 24, Avenue des Champs-Élysées - PARIS



Voitures automobiles
. Camions

Voitures de livraison
Moteurs, Canots

MOTEURS SANS SOUPAPES

Envoi Franco du Catalogue illustré

Les Nouveaux Modèles 10 *et* 11

"Remington"

sont à Ecriture visible

LA

REMINGTON WAHL

écrit, aligne les chiffres
additionne et soustrait
automatiquement

8, Boulevard des Capucines

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons, 88
BORDEAUX

VINS
et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.
A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.
AU HAVRE. — M. G. DUSSUEIL fils, 44, rue de la Bourse.
A ANVERS. — M. Aug. FIÉVÉ, 80, Place de Meir, 80
A BERLIN. — M. C.-A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.
A BUENOS-AYRES. — M. JUAN M. LABOURDETTE, Corrientes, 151.

PNEU LE GAULOIS

Établissements BERGOUGNAN

USINES A CLERMONT-FERRAND

9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE : 259-24
18, Rue Saint-Augustin, PARIS

Librairie Académique. — PERRIN et Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (6e ARR.)

VIENNENT DE PARAITRE :

J. DE SAINT-LÉGER

ETAIT-CE LOUIS XVII
ÉVADÉ DU TEMPLE

Documents inédits tirés des archives de la Police des Greffes judiciaires

Préface de G. LENOTRE

Un volume in-8 écu, orné de 4 gravures..... 5 francs

Il a été tiré 10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. Prix **15** *francs*

PAUL GAFFAREL & MARQUIS DE DURANTY

LA PESTE DE 1720
à Marseille et en France

D'APRES DES DOCUMENTS INÉDITS

Un volume in-8 carré, orné de gravures et d'un plan..... 7 fr. 50

PAUL DUDON

LAMENNAIS & LE SAINT-SIÈGE
(1820-1834)

D'après des Documents inédits et les Archives du Vatican

Un volume in-8 écu ..... 5 francs

MARQUIS DE MOUSSAC

Un Prêtre d'autrefois
L'ABBÉ DE MOUSSAC
Vicaire-général de Poitiers (1753-1827)
D'après des documents inédits

Un vol. in-8° écu de 580 pages, orné de grav. 5 fr.

DOCTEUR EVARISTE MICHEL

Chateaubriand
Interprétation médico-psychologique de son caractère

Un volume in-16..... 2 fr. 50

VICOMTE JOSEPH DE BONNE

LA
Lumière de Sicile

Un volume in-16..... 3 fr. 50

JEAN DE BÈRE

Au fond des Yeux
Petits poèmes en prose
Préface d'ÉDOUARD SCHURÉ

Un volume petit in-16... ..... 3 fr.

ANTONIN EYMIEU

LE NATURALISME DEVANT LA SCIENCE

Un volume in-16..... 3 fr. 50

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris

NOUVELLE COLLECTION
DES CLASSIQUES DE L'ART

FRA ANGELICO

L'ŒUVRE DU MAITRE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 327 GRAVURES

Entre les Primitifs qui déclinent et meurent et les Réalistes qui vont éclore au soleil de la Renaissance, se place la grande figure du peintre-moine, l'artiste humainement divin que l'ordre des Dominicains a reçu sous le nom de Fra Giovanni et que l'art a sacré du surnom d'Angelico.

Le Christianisme et son intense poésie, ses douleurs et ses joies, ses martyrs et ses saints, ses anges et ses prophètes, ses légendes et son histoire, le Calvaire du Sauveur et le deuil de Marie ont trouvé en lui un admirable interprète et ses fresques sont comme l'illustration monumentale des Saintes Ecritures. L'inspiration divine anime son œuvre dont on peut dire qu'elle est la forme plastique de la Révélation ; ni chez Michel-Ange, ni chez Raphaël, qui sont par endroits des profanes, ne s'est produite cette fusion intime et exclusive de l'art et de la religion. Fra Angelico n'a pas, au vrai sens du mot, son pareil au monde.

On s'en rendra compte en étudiant le volume que vient de lui consacrer la collection des **classiques de l'art** : *Crucifixions, Annonciations, Jugements derniers, Descentes de Croix, Couronnements de la Vierge* se succèdent dans une série de tableaux où l'artiste traduit tous les sentiments depuis la douleur poignante jusqu'à l'espérance la plus sereine. Mais ces tableaux du maître, pour être la partie la plus purement religieuse de son œuvre, n'en sont pas peut-être la plus pittoresque ; ils n'en sont pas la plus humainement dramatique. Les fresques du couvent de Saint-Marc, en reproduisant les *Scènes de la Vie du Christ*, offrent le commentaire émouvant de la plus émouvante des tragédies. Et comme si, dans le même ordre d'idées, l'artiste voulait nous prouver sa virtuosité par l'exécution d'un autre chef-d'œuvre, il a, dans *la Vie et la Mort de saint Etienne*, suivie de *la Vie et la Mort de saint Laurent*, au Vatican, représenté les vicissitudes, les transes de deux existences qui, consacrées à la défense de la foi, aboutissent au martyre.

L'œuvre de Fra Angelico passe presque entièrement sous nos yeux, grâce aux 327 gravures qui sont reproduites dans l'ouvrage ; cette galerie de l'Art chrétien est précédée d'une préface où est racontée la vie simple et étudiée la technique délicate et forte du maître toscan.

Un volume in-8, relié toile rouge avec fers spéciaux . . . . . 12 fr.
Reliure amateur . . . . . 14 fr. 50

EN VENTE DANS LA MÊME COLLECTION :

ALBERT DÜRER.	Un volume illustré de 203 gravures	12 fr. 50
MICHEL-ANGE . .	Un volume illustré de 166 gravures	7 fr. 50
RAPHAËL.	Un volume illustré de 275 gravures	10 fr. »
MANTEGNA. . . .	Un volume illustré de 200 gravures	10 fr. »
TITIEN.	Un volume illustré de 284 gravures	12 fr. »

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris

Bibliothèque des Meilleurs Romans Étrangers

ANTONIO FOGAZZARO

LEILA

Traduit de l'italien par

G. HÉRELLE

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

On a pu dire de *Leila*, ce roman si commenté qui fait suite au fameux *Il Santo*, que c'est le testament artistique et religieux de Fogazzaro.

Cri d'angoisse et appel d'espoir, ce livre, en effet, est d'abord un livre d'amour dont l'héroïne, — jeune, belle, riche, — emportée par un souffle de passion irrésistible, est conduite à travers cette passion même vers la compréhension et le goût des idées que professe celui qu'elle aime. Mais c'est en même temps une œuvre substantielle où l'auteur précise ses théories et demande ses plus hautes inspirations à la foi traditionnelle et à l'esprit de l'Evangile.

Les caractères des personnages : Massimo Alberti, le disciple du Saint, le Vieux Marcello Trento, la Dame Blanche du Chalet des Roses, etc., sont tracés avec un art pathétique et vigoureux, aussi éloigné des crudités d'un réalisme brutal que des fadeurs d'un idéalisme douceâtre, et c'est aux si jolis paysages popularisés par les pittoresques tableaux du *Petit Monde d'Autrefois* : la Valsolida, Lugano, Asiero, etc., qu'est emprunté le cadre du récit.

Cette œuvre forte, noble et saine, dernière pensée du grand écrivain vicentin, touche par endroits au sublime : elle empoignera, ravira les lecteurs les plus délicats et les plus subtils.

DU MÊME AUTEUR :

Le Saint, traduit de l'Italien par G. Hérelle (6e édition).
Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

Un Petit Monde d'Autrefois, traduit de l'Italien par A.-M. Gladès (3e édition).
Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Bibliothèque des Meilleurs Romans Étrangers

Mrs HUMPHRY WARD

DIANE MALLORY

Traduit de l'anglais par

Mme P. FLICHE

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

Un secret terrible pèse sur la naissance d'une jeune fille d'une haute intelligence et parée de toutes les séductions. Au moment même de ses fiançailles avec un jeune membre du Parlement devant qui s'ouvre le plus brillant avenir, cette tare odieuse lui est révélée en même temps qu'à son futur époux.

Que va-t-il se passer? L'amour l'emportera-t-il sur le respect humain, ou bien ce lien, dont ils attendaient tant de bonheur, le fiancé, sacrifiant aux exigences du monde, va-t-il le rompre sans pitié? En ce cas, qu'adviendra-t-il du jeune cœur meurtri et de cet homme parjure à son serment? C'est là le sujet de ce beau roman où Mrs Humphry Ward, avec une exquise délicatesse et à la fois avec une largeur de touche incomparable, a nuancé toutes les émotions d'un drame grandissant. Types de ladies altières et de vieux parlementaires anglais, vicaire de campagne, jeunes filles du monde, tous ses personnages respirent et se meuvent dans une atmosphère d'une vie intense. Mais jamais, peut-être, la célèbre romancière n'avait tracé une figure de femme plus séduisante que cette Diane Mallory si courageuse, si noble, si palpitante en sa douloureuse beauté.

EN VENTE DANS LA MÊME COLLECTION :

DELEDDA (G.) — *Je meurs où je m'attache*, traduit de l'italien, par Albert Lécuyer.

FOGAZZARO. — *Le Saint*, traduit de l'italien, par G. Hérelle (6e édition).

— *Un Petit Monde d'Autrefois*, traduit de l'italien, par A.-M. Gladès (3e édition).

— *Leila*, traduit de l'italien, par G. Hérelle.

HALL CAINE. — *L'Enfant prodigue*, traduit de l'italien, par A. de Jassaud.

R. KIPLING. — *Capitaines courageux*, traduit de l'anglais, par L. Fabulet et Fountaine-Walker (3e édition).

MOORE (G.). — *Esther Waters*, traduit de l'anglais, par F. Roz et Emm. Fenard.

W. VON HILLERN. — *Le plus fort*, traduit de l'allemand, par Mme Jean Carrère.

ROVETTA (G.) — *Mater Dolorosa*, traduit de l'italien, par Mme J. Darcy.

STEVENSON. — *Saint-Yves*, traduit de l'anglais, par Th. de Wyzewa (2e édition).

PARDO BAZAN (Comtesse de). — *Le Château de Ulloa*, traduit de l'espagnol, par A. Fortin.

— *Mère Nature*, traduit de l'espagnol, par J. Demarès de Hill.

WARD (Mme Humphry). — *La Fille de Lady Rose*, traduit de l'anglais, par Th. Bentzon (2e édition).

— *L'Erreur d'Aimer*, traduit de l'anglais, par J. de Mestral-Combremont (2e édition).

— *Carrière d'artiste*, traduit de l'anglais, par Th. Bentzon et A. Fliche.

— *George Anderson*, traduit de l'anglais, par B. de Marmé.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris

VICTOR CHERBULIEZ
de l'Académie française

L'IDÉAL ROMANESQUE
EN FRANCE
de 1610 à 1816

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

En écrivant cet ouvrage Victor Cherbuliez n'a pas seulement fait œuvre remarquable de critique littéraire; il a encore décrit et fixé pour l'avenir l'évolution de deux siècles de mentalité française.

En étudiant l'*Astrée*, il nous révèle les faux bergers : avec le *Grand Cyrus* et la *Clélie*, c'est l'honnête homme et la précieuse qu'il nous montre ; dans la *Princesse de Clèves*, il découvre l'âme généreuse ; dans *Gil Blas*, il distingue l'homme de qualité et l'aventurier ; avec la *Nouvelle Héloïse* s'exprime le cœur sensible ; la *Marianne*, c'est la sensitive et l'homme de bonne compagnie ; l'amant de la Nature apparaît dans *Paul et Virginie ; Corinne*, c'est la belle âme ; et enfin, *René* et *Adolphe*, ce sont les égotistes.

Approfondis et jugés à ce point de vue généralisé, ces romans, sous leur enveloppe quelque peu surannée et pourtant savoureuse, conservent un sens d'un intérêt vivant et durable. L'esprit et la grâce de Cherbuliez en rendent l'histoire infiniment séduisante.

JACQUES BARDOUX
Professeur à l'École des Sciences politiques

VICTORIA I
EDOUARD VII
GEORGES V

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

Au moment où vont se dérouler de l'autre côté de la Manche les pompes d'un nouveau couronnement, une question se pose tout naturellement à l'esprit. Quels sont les caractères, quels sont encore les pouvoirs de la Monarchie britannique ? C'est à cette question que répond M. Jacques Bardoux. Mais il est écrivain trop moderne et trop averti pour songer un instant à écrire un traité sur la couronne anglaise. Fidèle à la psychologie, qu'il a déjà appliquée à l'étude des problèmes politiques et sociaux d'outre-Manche, il a essayé de suivre, dans la mesure où le permettent les documents, l'évolution à travers trois générations, d'un tempérament familier et d'une méthode politique. Ainsi conçu, cet ouvrage reste vivant et lumineux. Il éclaire le règne qui commence.

DU MÊME AUTEUR :

Silhouettes d'Outre-Manche. Un volume in-16, illustré de 8 portraits; broché. . . . . 3 fr. 50

La Reine Victoria, d'après sa correspondance inédite, publiée en français avec une introduction et des notes par Jacques Bardoux. — Trois volumes in-8, contenant 30 héliogravures, brochés. 45 fr.
Ouvrage récompensé par l'Académie française (Prix Langlois)

La Reine Victoria, pages choisies de sa correspondance, 1837-1861. Traduction française avec une introduction et des notes par Jacques Bardoux. — Un volume in-8 broché . . . . . 5 fr.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

FELIX SARTIAUX

VILLES MORTES D'ASIE MINEURE

PERGAME, ÉPHÈSE, PRIÈNE, MILET, LE DIDYMÉION, HIÉRAPOLIS

Ouvrage contenant 43 illustrations hors texte d'après des photographies prises par l'auteur, et 8 cartes et plans.

Un volume in-16, broché . . . . . 4 francs

M. F. SARTIAUX nous transporte dans la région même où la Civilisation Hellénique est née et où plus tard, après la conquête d'Alexandre, elle a produit une si brillante renaissance. En même temps qu'une évocation du passé, les « Villes mortes d'Asie Mineure » sont un compte-rendu et un résumé vivant des découvertes les plus récentes et en partie inédites de l'archéologie hellénique en Asie : les photographies et cartes de l'auteur en rendent la lecture particulièrement aisée.

C'est une contribution précieuse à la diffusion de l'Hellénisme dont le goût s'affirme sans cesse davantage dans le public français.

P. LACOMBE

Inspecteur général de Bibliothèques et d'Archives

LA PREMIÈRE COMMUNE RÉVOLUTIONNAIRE DE PARIS

ET LES ASSEMBLÉES NATIONALES

Un volume in-8°, broché . . . . . 7 fr. 50

CET ouvrage a pour objet l'histoire politique d'une période circonscrite de la Révolution : quatre mois environ, du 10 août au 1er décembre ; et, mieux encore que l'histoire politique, l'histoire des rapports de la Commune de Paris avec la Législative et la Convention.

On a raconté souvent les actes de la Révolution dans un détail inutile, tandis qu'on avait à côté, des discours pleins de renseignements psychologiques que l'on n'a pas cherché à dégager. Ici, l'auteur a surtout été tenté par les discours. Il lui a paru que ce serait un bon terrain pour montrer ce que les paroles scrutées, commentées, rapprochées, pouvaient donner de lumière sur la source intime des actions et notamment pour préciser les nuances diverses d'un même sentiment ou la diversité de ses combinaisons avec d'autres.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

GABRIELE D'ANNUNZIO

Le Martyre de Saint-Sébastien

Mystère composé en rythme français.

Musique de Claude DEBUSSY

Un volume in-8° oblong. Prix . . . . . 3 fr. 50

MARCELLE TINAYRE

La Douceur de Vivre

Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

FRANCIS DE MIOMANDRE

Au Bon Soleil

Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

MARGUERITE COMERT

L'Appuyée

ROMAN

Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

PARIS. IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU. — 949-11

LIVRES NOUVEAUX

LA RÉVISION DES VALEURS DE LA FEMME,

par **Léonie Bernardini-Sjoestedt.**

« La révision des valeurs de la femme : j'appelle ainsi le mouvement d'idées qui fermente dans la génération féminine actuelle. En réalité, c'est un phénomène nietzschéen. La révision ou transformation des valeurs est une formule nietzschéenne. » Tel est le début de ce livre, fait de maximes courtes ou longues, du type que voici : « *Doit-on le dire?* — L'amour platonique n'a pas été inventé par la femme... *Signe ineffaçable.* — La femme bercée dans la foi reste marquée d'un signe ineffaçable : elle aimera comme elle priait... *Sans gloire.* — Quand ils voient passer l'amour, les hommes saluent, les femmes mordent... »

HUMUS ET POUSSIÈRE,

par **François Porché.**

Nous avons signalé déjà de M. François Porché deux remarquables recueils, *A chaque jour...* et *Au loin, peut-être.* Les poèmes qu'il publie aujourd'hui ne sont pas moins frissonnants ni moins harmonieux. Ils ont plus de précision et plus de force. M. François Porché qui fait, quand il lui plaît, de très beaux vers classiques, use fréquemment du vers libre, ou de l'impair « plus vague et plus soluble dans l'air », disait Verlaine... Le jeune poète en tire, lui, des sonorités souvent curieuses... Et l'on aimera à sentir battre dans ce livre un cœur tendre et fort de bon Français.

TITIEN
L'ŒUVRE DU MAITRE.

C'est tout l'œuvre de Titien que l'on trouvera dans ce beau volume, l'un des plus intéressants qui aient paru jusqu'ici dans la *Nouvelle Collection des Classiques de l'Art.* On y peut admirer deux cent quatre-vingt-quatre gravures où sont reproduites les plus belles toiles du maître. Paysages, portraits, peintures de composition se succèdent de page en page, et l'artiste et l'œuvre nous sont présentés, au seuil du livre, dans une préface érudite et sobre.

LES FERMOIRS OUVERTS,

par **Jean de Servières.**

Sully-Prudhomme eût aimé le titre de ce recueil, et tous les poètes du cœur auront envie, sur le titre seul, de faire connaissance avec le livre. Ils y trouveront des vers charmants, des vers jeunes et sincères. On les sent écrits par l'auteur sans effort, mais aussi sans prétention, au hasard de ses amours et de ses rêves. Ils sont alertes, spirituels, un peu mélancoliques, par instants, faciles, mais toujours gracieux. M. Jean de Servières vit en province, loin de nos agitations fiévreuses et de nos sentiments compliqués. L'un des charmes de ce livre, c'est qu'il est sain.

L'AMOUR QUI DURE,

par **Alfred Bouchinet.**

C'est une très simple histoire, tendre, douloureuse, mélancolique, où l'auteur exalte l'épouse, « gardienne de la demeure et gardienne de la race ». Ces pages, pleines d'observations délicates et subtiles, sont écrites avec une rare précision. M. Alfred Bouchinet, qui nous avait donné déjà un très original roman, *Au delà de la Foi*, mériterait par cette seule œuvre, *l'Amour qui dure*, une place dans l'histoire du roman contemporain.

LE RÉGIME DU CORPS
DE
MAITRE ALDEBRANDIN DE SIENNE,

publié par les docteurs
Louis Landouzy et **Roger Pépin.**

C'est un texte du XIIIe siècle, le premier traité de médecine écrit en notre langue. L'auteur, Aldebrandin, né en Toscane, appelé en France par la comtesse de Provence, fut « archiatre » de saint Louis. Il a résumé et vulgarisé l'hygiène des Arabes. L'intérêt philologique de ce traité est expliqué par une introduction de M. le Dr Pépin et par une préface de M. Antoine Thomas; l'intérêt historique est démontré par un avant-propos de M. le doyen Landouzy, qui a eu l'heureuse idée de cette publication. Dans ce curieux volume, sont reproduites des miniatures qui sont les « représentations au naturel des médications usuelles de l'époque, aussi bien que des soins du corps adaptés à chacun des âges, comme à chacune des conditions de la vie ».

POÈMES,

par **Maurice Rostand.**

M. Maurice Rostand a les dons les plus heureux, et, comme il a été à bonne école, il est déjà maître en l'art de faire chanter les vers. Les rythmes sont harmonieux et variés, les rimes sont sonores, les mots, bien éclairés, brillent d'un bel éclat. Ce jeune poète, — on pourrait dire même : cet enfant-poète, — s'il se montre sévère à lui-même, peut nous donner de très intéressants recueils. Il a tout ce qu'il faut pour illustrer, à son tour, un nom qu'on ne lui a pas transmis sans gloire.

LES CENDRES DU FOYER,

par **Henri d'Hennezel.**

L'auteur en est à son quatrième roman. Il est désormais dans la pleine possession de son talent et de sa manière, et ce livre mérite d'être signalé à ceux qui aiment les récits très sobres, où il y a de l'amour, de la détresse et, à la fois, du calme, de l'apaisement. De telles œuvres sont consolantes : elles nous donnent, pour plus tard, confiance dans la vie, qui pourtant détruit tant de choses aux heures fiévreuses de la jeunesse et du désir.

LA REVUE DE PARIS

85 bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone 516-20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* 2 *fr* 50 *c*

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.